JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

PUBLIÉ EN ENTIER POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MM. EUD. SOULIÉ ET L. DUSSIEUX

AVEC LES

ADDITIONS INÉDITES

DU

DUC DE SAINT-SIMON

PUBLIÉES

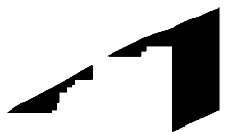
PAR M. FEUILLET DE CONCHES

TOME TREIZIÈME
1709 — 1711

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, LIBRAIRES
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE
RUE JACOB, N° 56
—
1858









JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT — MESNIL (EURE).

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

PUBLIÉ EN ENTIER POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MM. EUD. SOULIÉ ET L. DUSSIEUX

AVEC LES

ADDITIONS INÉDITES

DU

DUC DE SAINT-SIMON

PUBLIÉES

PAR M. FEUILLET DE CONCHES

TOME TREIZIÈME

1709 — 1711

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, N° 56

1858


BIBLIOTHECA BODLEIANA

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON.

ANNÉE 1709.

Jeudi 1er *août, à Marly.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée; Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse avec lui. Madame est toujours à ces chasses-là dans une petite calèche qui suit immédiatement celle du roi, et quand le capitaine des gardes court en calèche il est après la calèche de Madame. Madame la duchesse de Bourgogne gardera le lit jusqu'à dimanche; on dit la messe dans sa chambre, et le roi la vient voir plusieurs fois dans la journée. — Le chevalier de Rais arriva de Tournay, où il servoit comme colonel réformé; M. Voisin le mena le matin chez madame de Maintenon, où le roi étoit allé après la messe. Il a apporté la capitulation de la ville de Tournay. M. de Surville fut obligé de battre la chamade le 28 au soir, la capitulation fut signée le 29 à minuit, et le chevalier de Rais en partit le 30 au matin. Il a permission de rentrer dans la citadelle, pourvu qu'il soit de retour dans six jours. Il a passé par notre armée, qui se retranche entre l'Escaut et la Scarpe, et il est reparti après dîner pour arriver à Tournay et rentrer dans la citadelle dans le temps que les ennemis lui ont prescrit. Le chevalier de Rais a rendu compte au

roi de l'état où étoient la garnison et la place. A l'égard de la garnison, elle n'étoit au commencement du siége que de quatre mille cinq cents hommes; nous y en avons eu quinze cents tués ou blessés, ainsi il ne restera que trois mille hommes pour entrer dans la citadelle, où l'on trouvera six cents invalides dont il n'y en a pas trois cents en état de bien servir. Il y a de la farine pour trois mois et beaucoup de munitions de guerre. On y fait entrer un troupeau de cinq cents moutons et quelques vaches. M. de Surville y doit être entré le dernier du mois, qui étoit hier. A l'égard de la ville, il y avoit aux trois attaques des brèches de trente à quarante toises. Les ennemis avoient cent douze pièces de canon en batterie et beaucoup de mortiers. Ils y avoient emporté d'assaut l'ouvrage à corne des Sept Fontaines et le bastion qui étoit entre les deux ouvrages. Ils avoient emporté aussi le réduit qui est dans l'ouvrage à corne, mais M. de Surville l'avoit repris et l'a gardé jusqu'à la fin. Ils se préparoient à donner l'assaut à la place par les trois attaques la nuit du jour que M. de Surville battit la chamade. Pendant le siége de la ville il y avoit une attaque à la citadelle dont on ne nous avoit point parlé et qu'ils ont continuée pendant la capitulation, et c'est cette attaque-là qu'ils continueront, car ils se sont obligés de ne la point attaquer par la ville.

Vendredi 2, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec son confesseur et puis alla tirer. Il donna le matin une longue audience à M. le duc d'Orléans, qui nous parut fort soulagé et fort content en sortant du cabinet du roi, où l'on espère que les affaires que ce prince a eues en Espagne par la prison de Flotte se termineront sans plus grand éclat. — Les ennemis ont donné le gouvernement de la ville de Tournay à milord d'Albemarle, qui est dans le service des Hollandois. — Il est arrivé à Dunkerque un vaisseau d'un pays neutre qui y a apporté beaucoup de blé, dont on y avoit grand besoin. — Les

États de Bourgogne donnent au roi 900,000 francs de don gratuit. Le roi leur en a remis 100,000 et a écrit une lettre très-obligeante à M. le Duc, qui les a tenus, et lui envoie permission de revenir ici, et même il est sur la liste de Marly. — Tous les désordres qu'il y a eus en Languedoc et à Rouen sont entièrement apaisés, mais la haine des Normands pour l'intendant de Rouen paroît encore fort violente.

Samedi 3, *à Marly*. — Le roi, après dîner, alla courre le cerf et ne fut pas si content de la chasse qu'à l'ordinaire. A son retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — M. le maréchal d'Harcourt a laissé Saint-Frémont à Haguenau pour commander dans nos lignes et passa le Rhin, il y a déjà quelques jours, à Altenheim, où il fait subsister nos troupes aux dépens du pays ennemi. M. d'Hanovre n'est point encore arrivé à leur armée qui est derrière leur ligne de Dourlach. Ils ont quelques petits corps séparés dans les gorges des montagnes pour nous empêcher de pénétrer plus avant dans leur pays. — M. de la Bretauche, qui avoit été détaché en Flandre avec quatre cents chevaux et cent grenadiers, trouva deux cents hussards des ennemis qui attaquoient un petit parti d'infanterie que nous avions; mais la peur prit à nos quatre cents chevaux, qui virent quelques troupes sur une hauteur voisine, qu'ils prirent pour la tête de l'armée ennemie et ne songèrent qu'à fuir sans combattre. Les hussards en ont pris ou tué près de cent cinquante. La Bretauche se tint avec les cent grenadiers et fit fort bien son devoir dans cette malheureuse action. Les troupes que nos cavaliers avoient vues sur cette hauteur étoient de notre garnison de Tournay, qui avoient eu permission de mener à Douai les blessés du siége.

Dimanche 4, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne se leva pour aller à la chapelle et dîna avec le

roi, mais elle se mit au lit l'après-dînée et ne se releva que pour le souper du roi. Au retour de la chasse le roi travailla avec M. Pelletier. — Il y a d'assez grands désordres à Naples, et le cardinal Grimani a été obligé de se retirer au château neuf. Le peuple crie dans les rues : *Vive le roi Philippe V* ; mais comme on n'est point en état d'envoyer des troupes en ce pays, ces troubles s'apaiseront apparemment bientôt.

Mémoire des troupes qui viennent d'Espagne en Roussillon.

BATAILLONS.		ESCADRONS.	
Normandie.	3	Flech.	3
Auvergne.	2	Putanges.	2
La Couronne.	2	Vignau.	2
Angoumois.	1	Germineau.	2
Barrois.	2	Parabère.	2
Royal-artillerie. . . .	1	DRAGONS.	
Oléron.	2	Bouville.	3
2e bataillon de Labour.	1		

Le maréchal de Bezons n'étoit pas encore parti de Lérida le 25 du mois passé, et le bruit couroit que M. de Staremberg, avec le renfort qui lui est venu d'Italie, vouloit venir attaquer l'armée du roi d'Espagne qui est commandée par le comte d'Aguilar.

Lundi 5, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, alla courre le cerf, et après la chasse il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Par les nouvelles qu'on a de Turin, M. de Savoie n'en étoit pas encore parti le 29 ; mais il en devoit partir deux jours après, pour aller se mettre à la tête de son armée, dont la plus grande partie est dans la Tarentaise, vers Conflans. M. de Thouy est avec un petit corps de nos troupes de ce côté-là, et se retire à mesure que les ennemis avancent. On croit que leur dessein est de venir prendre Chambéry, qui

n'est pas en état de faire une grande défense. Il y a d'autres avis qui portent qu'ils veulent aller au haut du Rhône, et M. le maréchal de Berwick a mandé ces bruits-là à M. le Duc, qui n'est pas encore parti de Dijon et qu'on croit qui pourroit bien demeurer encore quelque temps en Bourgogne et ramasser quelques milices pour s'opposer aux courses que les ennemis voudroient faire sur la frontière de cette province. — Ce n'est point M. d'Avarey qui commandera les troupes qui resteront en Espagne; ce sera le chevalier d'Asfeld, qui d'abord avoit été destiné à cet emploi. On croyoit que sa mauvaise santé l'empêcheroit d'accepter cet emploi, mais il se porte mieux.

Mardi 6, *à Marly.* — Le roi, avant que d'entrer au conseil de finances, vit chez madame de Maintenon M. de Ravignan, que lui amena M. Voisin. Le conseil de finances fut fort court, et le roi tint ensuite conseil d'État. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi vit encore Ravignan avec M. Voisin, et dans le cours de la journée M. de Torcy parla plusieurs fois au roi. Ravignan sortit de la citadelle de Tournay avant-hier. Il a eu des passe-ports pour venir ici et doit rentrer le 8 dans la citadelle. On ne doute pas qu'il n'apporte ici quelques propositions. On raisonne différemment là-dessus, mais les plus sensés croient que cela ne regarde que des propositions sur la citadelle. Ravignan est reparti ce soir. — Par les nouvelles qu'on a de Hollande, il y a lieu de croire qu'il y a eu un grand combat entre les Suédois et les Moscovites, près de Pultawa, et que le combat a été désavantageux au roi de Suède. Il y a même des lettres qui portent qu'il y a été tué; mais ces nouvelles varient si souvent et sont si incertaines, aussi bien que celles qu'on a de Pologne, qu'on n'y sauroit ajouter foi.

Mercredi 7, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État et courut le cerf l'après-dînée. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. — M. de Thouy, ayant eu ordre de se retirer de Conflans en Tarentaise et de se

rapprocher de Freterive, fut attaqué par les ennemis, qui chargèrent son arrière-garde. Il a perdu cinq ou six cents hommes à cette affaire, qui ont été tués ou pris. M. de Savoie étoit encore le 29 à Turin. — M. de Lamoignon, qui avoit cédé sa charge de président à mortier à son fils aîné, mourut à Paris après une longue maladie. C'étoit un homme fort estimé en ce pays-ci et qui avoit toujours eu une grande réputation à Paris et dans le parlement. Il avoit eu 2,000 écus de pension du roi et le gouvernement de Montlhéry, qui vaut 800 livres, et le roi avoit trouvé bon qu'il cédât l'un et l'autre à son fils aîné. Il a encore un autre fils, qui est avocat général. Il avoit trois filles, dont l'une avoit épousé le président de Maisons, qui est morte sans enfants; la seconde avoit épousé le président de Maniban à Toulouse, qui est un des hommes de la robe le plus riche, et la cadette a épousé le président de Nicolaï.

Jeudi 8, *à Marly*. — Le roi donna le matin une audience de trois quarts d'heure à M. l'évêque de Tournay, qui a eu permission de venir ici saluer S. M. L'après-dînée le roi alla tirer. — M. le prince Eugène avoit voulu faire chanter le *Te Deum* à l'évêque de Tournay, qui étoit un acheminement pour lui faire prêter le serment de fidélité; il insista même sur cela durant trois jours. L'évêque refusa tout ce qu'on lui proposa, et M. de Marlborough obtint pour lui qu'il reviendroit en France, et il partit de Tournay le matin du jour que l'on y fit chanter le *Te Deum*. Le roi est fort content de la conduite qu'a eue cet évêque durant le siége et lui a promis d'avoir soin de lui. — M. le Duc vouloit demeurer en Bourgogne sur ce que le maréchal de Berwick lui avoit mandé que les ennemis tâcheroient à faire pénétrer quelque cavalerie dans la Bresse; mais le roi a ordonné à M. le Duc de revenir, louant fort son zèle pour son service, mais ne le voulant pas laisser dans un pays où il n'y a qu'un régiment de dragons, avec quoi il ne pourroit pas remédier au

mal que les ennemis pourroient faire. — M. le maréchal de Villars mande que le prince Eugène avoit marché le 6 et étoit venu camper sa droite à Marc et sa gauche à Orchies.

Vendredi 9, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dîner. Il a déclaré qu'il n'iroit point cette année à Fontainebleau. — On attend avec impatience des nouvelles de Madrid, parce que, par les dernières lettres qu'on a eues, qui sont du 28, la reine avoit une grosse fièvre. — Par les lettres du 7, qu'on a eues de l'armée de Flandre, on apprend que les ennemis avoient fait encore un petit mouvement ce jour-là; ils ont étendu leur droite jusque sur la Scarpe, laissant Orchies dans leur centre. M. de Villars a laissé M. d'Albergotti dans son camp de Denain près Valenciennes et est campé près de Douai, d'où il se portera aux retranchements près de Lens, où est M. d'Artagnan, ou aux retranchements que commande M. d'Albergotti, selon les mouvements que fera le prince Eugène. Il y a des lettres de Mons qui portent que Dolet, lieutenant de roi de Tournay, avoit été tué dans la citadelle d'un éclat de bombe, mais aucunes lettres de notre armée n'en parlent. Ravignan devoit rentrer hier dans la citadelle, et l'on dit ici que les propositions qu'il avoit apportées n'ont pas été acceptées par le roi. Les ennemis offroient de ne plus attaquer la citadelle en cas qu'on s'engageât de la rendre le 5 septembre si elle n'étoit point secourue dans ce temps-là. — On sut au coucher du roi que madame la duchesse de Créquy étoit tombée en apoplexie à Paris et qu'on ne croyoit pas qu'elle pût passer la journée de demain.

Samedi 10, *à Versailles*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée à Marly. Il travailla avec M. Voisin en sortant de table jusqu'à cinq heures, avant que d'aller à la promenade. Monseigneur alla dîner à Meudon et revint ici pour le souper du roi. Madame la duchesse de Bourgogne revint ici sur les six heures par le grand parc

pour éviter le pavé et se mit au lit en arrivant, et elle se releva pour aller dans le cabinet du roi après souper. — Madame la duchesse de Créquy mourut à Paris. Elle avoit été dame d'honneur de la reine après madame de Richelieu; elle l'étoit encore en 1683 quand la reine mourut. Elle avoit une pension de 15,000 francs. Elle n'avoit d'enfant que la duchesse de la Trémoille, morte avant elle, et la duchesse de la Trémoille n'avoit laissé d'enfants que le duc de la Trémoille d'aujourd'hui et la duchesse d'Albret. Le duc de la Trémoille, qui s'étoit fait porter de l'armée à Arras, est assez considérablement malade, et on lui a envoyé son congé pour revenir. — Le camp que commandoit le chevalier de Luxembourg auprès de Kievrain a rejoint notre armée.

Dimanche 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, alla ensuite se promener à Trianon, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Monseigneur, messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent coucher à Rambouillet chez M. le comte de Toulouse, d'où ils doivent revenir mardi. Madame la duchesse de Bourgogne alla faire collation à Folichancourt, d'où elle revint pour le souper du roi. — M. le grand prieur, qui étoit retiré à Châlons en Bourgogne, en est parti pour s'en aller à Venise et n'en a point demandé la permission au roi. — Ricousse mourut ici. Il avoit été envoyé du roi en Bavière. Il avoit 3,000 francs de pension, partie sur le trésor royal et partie sur l'ordre de Saint-Louis. — Par les lettres de Flandre du 9, on apprend que le prince Eugène avoit fait faire un mouvement à quelques troupes, comme s'il eût voulu faire attaquer Marchiennes, où nous avons deux bataillons; mais les ennemis n'entreprirent rien; cela se passa en quelques légères escarmouches. Le maréchal de Villars, qui fut averti que les ennemis s'approchoient de ce poste, y fit marcher quelques troupes et y vint en diligence lui-même.

Lundi 12, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec M. de Pontchartrain. Il alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec M. Voisin. — Le capitaine des gardes de M. le maréchal de Villars arriva à Paris, et comme il étoit fort las, il a envoyé ici ses paquets. On crut d'abord qu'il y avoit quelque chose de considérable; mais ce capitaine des gardes n'étoit venu que pour des affaires particulières du maréchal. Les armées sont si proches qu'il est aisé de croire qu'il y pourroit avoir quelque événement. Le siége de la citadelle va fort lentement; ils ont commencé à y faire une seconde attaque, mais ils n'abandonnent pas la première. — Il arriva un courrier du maréchal de Bezons, qui avoit demeuré en Catalogne quelques jours plus qu'il ne croyoit, parce que M. de Staremberg avoit marché comme voulant attaquer l'armée d'Espagne, que le maréchal ne vouloit pas abandonner dans cette conjoncture-là; mais M. de Staremberg s'est retiré, et les troupes qui viennent du royaume de Valence sont arrivées et celles que l'on a fait venir d'Estramadure prêtes à arriver. Ainsi, n'y ayant plus rien à craindre pour l'armée qui demeure en Catalogne, le maréchal de Bezons ramène en France ce qui y restoit des troupes que le roi fait revenir.

Mardi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite jusqu'à une heure et demie avec M. Desmaretz. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin jusqu'à cinq heures et puis il alla se promener dans les jardins. Monseigneur manda le soir au roi qu'il coucheroit encore aujourd'hui à Rambouillet et qu'il arriveroit demain matin pour le conseil. — Le duc d'Albe a eu cette nuit un courrier de Madrid. La reine d'Espagne est entièrement guérie. Les lettres sont du 6. On mande que Miguel Ponce a attaqué deux mille hommes que M. de Staremberg avoit laissés sur la Noguera. Il étoit plus foible qu'eux, cependant il les a battus et en a pris ou tué sept cents. — Il y a du changement parmi les in-

tendants de province. M. de Bouville, qui étoit à Orléans, a demandé à revenir; il est conseiller d'État ordinaire et beau-frère de M. Desmaretz. On envoie en sa place M. de la Bourdonnaye, qui étoit à Bordeaux et dont on étoit très-content, mais M. de Ribère, son beau-père, a demandé en grâce au roi qu'on le rapprochât d'ici. On envoie en sa place M. de Courson, qui étoit à Rouen, et on donne l'intendance de Rouen à M. de Richebourg. On change M. Turgot, qui étoit en Touraine; on l'envoie à Moulins en la place du fils de Mansart, qui est rappelé. On a rappelé de Caen le fils de feu M. Foucault et on y envoie M. de la Briffe*.

* Être intendant et fils de Basville étoit un grand titre pour tout oser avec impunité. Courson ne ressembloit à son père que par l'audace. Il étoit brutal, ignorant, grossier, paresseux, insolent à l'excès; joint à tout cela une friponnerie reconnue de toute sa province. Il n'en fallut pas moins pour qu'elle osât crier bien haut et pour en obtenir non la punition, mais la délivrance; ce fut aux dépens de la Guyenne, où il ne se corrigea de rien. Peut-être l'y verrons-nous friser la corde en plein conseil de régence. Je ne sais si ces Mémoires s'étendent jusque-là. Le fils de Mansart n'avoit eu cette intendance que par son père; livré par sa mort à son peu de mérite, il ne se put soutenir; il devint gendarme pour se parer de ses créanciers et mena une vie obscure et misérable. Le fils de Foucault étoit un fou d'esprit, qui tomba depuis d'abîme en abîme et qui y est resté. Tels sont souvent ces rois des provinces qu'on abandonne sans réserve entre leurs mains. Celui-ci longtemps depuis n'en fit que plus de fortune, causa la disgrâce comblée de des Forts, contrôleur général, son beau-frère, et sut se conserver en place de conseiller d'État et de conseiller au conseil royal de finances.

Mercredi 14, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et entendit vêpres l'après-dînée dans la tribune. Il s'enferma ensuite avec son confesseur, d'où il ne sortit que pour aller chez madame de Maintenon. Monseigneur et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry revinrent ici à neuf heures du matin. — On a découvert une conspiration à Strasbourg tramée par quelques gentilshommes qui y sont établis. — Par les nouvelles de

Flandre du 12, nous n'apprenons rien du siége de la citadelle de Tournay. M. le maréchal de Villars fait camper dix ou douze bataillons sous Marchiennes, qui sont commandés par le comte de la Marck, maréchal de camp, et on travaille à retrancher ce poste, que les ennemis font toujours mine de vouloir attaquer. — M. de Villeras*, sous-introducteur des ambassadeurs, est mort. C'étoit un homme fort aimé des ministres étrangers et fort estimé ici. Il y a 1,000 écus d'appointements à cette charge; celui qui l'avoit avant lui n'avoit que 1,200 francs, et le roi l'avoit augmentée par l'estime qu'il avoit pour Villeras. — On a jugé à Venise que M. de Lorraine devoit être regardé comme l'héritier de tout l'argent et les meubles qu'avoit laissés M. de Mantoue, à la réserve d'un sixième, qu'on adjuge à un bâtard de la maison de Mantoue. Les prétentions que madame la Princesse avoit sur ces effets-là n'ont pas été jugées assez bonnes, non plus que celles du cardinal de Médicis.

* C'étoit le fils d'un secrétaire du président de Mesmes et qui toujours encore logeoit chez lui. La vertu, la modestie, la lecture, l'esprit et la capacité de ce Villeras étoient singulières et lui acquirent une estime et une considération qui mérite d'être remarquée dans un homme et un emploi de si petit aloi.

Jeudi 15, *à Versailles*. — Le roi fit ses dévotions; Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne les firent aussi. Madame la duchesse de Bourgogne les fait toujours aux Récollets, hormis à Pâques. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres en bas et puis allèrent à la procession que le feu roi établit en 1638. Madame la duchesse de Bourgogne, qui est assez incommodée dans sa grossesse, entendit vêpres dans la tribune et ne put aller à la procession. Après vêpres le roi fit la distribution des bénéfices. Il n'y en avoit point de considérable; le meilleur étoit une abbaye de Bretagne (1)

(1) L'abbaye de Coettemalouin.

qui vaut 3 ou 4,000 francs et que l'on a donnée à l'abbé Languet, aumônier de quartier de madame la duchesse de Bourgogne, et l'abbé de Maulevrier, nouvel évêque d'Autun, l'a pris pour son grand vicaire à Moulins. — Par les lettres que l'ordinaire a apportées de Flandre, on apprend que la citadelle de Tournay se défend toujours fort bien. Les assiégés ont fait deux sorties qui ont très-bien réussi, et on a fait sauter quelques mines qui ont fait beaucoup d'effet. On croit que M. de Surville pourra tenir jusqu'à la fin du mois, malgré la prodigieuse artillerie des ennemis.

Vendredi 16, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Monseigneur alla à Meudon, où il demeurera jusqu'à Marly, où l'on croit que le roi ira jeudi. — M. Phélypeaux, frère de M. le chancelier, qui est conseiller d'État ordinaire et qui a l'intendance de Paris, étant très-incommodé, a demandé la permission de quitter son intendance; c'est la plus considérable de toutes celles du royaume et pour le revenu et pour l'agrément. — M. de Torcy vint avant souper chez madame de Maintenon, et fut quelque temps avec le roi. M. Voisin vint aussi parler au roi avant le souper et lui apporta une lettre du duc de Noailles, qui, par une marche outrée, étoit arrivé à Figuières, où les ennemis avoient un bataillon et trois escadrons. Nous y avons fait six ou sept cents prisonniers et nous n'y avons perdu personne. Si les guides qui menoient deux petits corps séparés que le duc de Noailles faisoit marcher par le chemin des montagnes n'eussent point égaré nos troupes, l'action auroit été plus grande, car nous aurions encore enlevé fort facilement deux autres quartiers des ennemis, car les mesures pour cette entreprise avoient été fort bien prises. — Madame la duchesse de Mantoue vit le roi incognito chez madame de Maintenon; elle étoit en robe de chambre. Le roi la reçut fort gracieusement et lui parla avec beaucoup d'a-

mitié (1). Il la trouva fort embellie. Madame la duchesse d'Elbeuf, sa mère, étoit avec elle. Après que le roi l'eut entretenue quelque temps, sans lui parler d'aucune affaire, madame la duchesse de Bourgogne la mena dans le cabinet de madame de Maintenon, où il y avoit beaucoup de dames, et madame la duchesse de Bourgogne fut une heure à causer avec elle en particulier et lui témoigna les mêmes bontés et la même amitié qu'elle avoit eues autrefois, dont madame de Mantoue fut charmée. Elle lui promit même de chercher tous les expédients pour la voir, sans que le cérémonial embarrassât. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry virent aussi madame de Mantoue dans ce cabinet, et le soir, après souper, elle retourna coucher à Vincennes. Elle verra Monseigneur durant son séjour à Meudon et toujours incognito *.

* Madame de Mantoue et madame de Courcillon, belle-fille de Dangeau, étoient filles des deux sœurs; ainsi la relation est ampoulée. Elle étoit dans son premier deuil et s'en servit, et de l'accès de sa mère chez madame de Maintenon, pour être reçue de la sorte; ce fut pour n'y retourner de sa vie. La duchesse de Mecklenbourg, sœur de M. de Luxembourg, ni son mari, qui, comme ils parlent en Allemagne, en étoit duc régnant, n'ont jamais vécu incognito. Le mari ne voyoit personne par bêtise, et l'on en peut juger par le compliment qu'à un retour d'Allemagne il fit au roi, à qui, apparemment faute de trouver mieux, il dit qu'il le trouvoit fort crû. Pour sa femme, elle alloit au souper et partout, et souvent au Palais-Royal et à Saint-Cloud et voyoit tout le monde. On sentoit bien qu'elle n'étoit pas morte aux petits manéges adroits de prétentions; mais les duchesses ni les princesses étrangères ne lui ont jamais cédé en pas un lieu. Il est pour-

(1) « Madame de Mantoue s'est présentée à la cour et a été fort bien reçue en particulier du roi, de madame la duchesse de Bourgogne et de madame de Maintenon. Elle a un trop nombreux équipage, en femmes surtout, vu le temps, cherchant à trafiquer une ordonnance de 80,000 francs qu'on lui a donnée. Elle vouloit louer une grande maison sur le quai, auprès de l'hôtel de Bouillon, mais elle n'a pu en venir à bout sans caution bourgeoise. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 21 août.)

tant bien assuré que ni la maison de Mecklenbourg ni cette souveraineté ne le cédera ni à celle de Mantoue ni à la maison Gonzague.

Samedi 17, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz jusqu'à une heure et demie. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin jusqu'à cinq heures et puis alla se promener dans les jardins. — Le roi a donné l'intendance de Paris, que quitte M. Phélypeaux, à M. Bignon, l'intendant des finances, et lui a promis la première place de conseiller d'État vacante, et jusques-là garde dans le conseil la place d'intendant des finances, si bien que, quand il sera conseiller d'État, il gardera son rang du jour qu'il a été intendant des finances, comme cela s'est fait pour MM. de Caumartin et d'Armenonville. Il cède sa place d'intendant des finances à M. de Bercy, gendre de M. Desmaretz, qui lui donne les 200,000 écus qu'il lui en avoit coûté. — M. d'Hanovre est arrivé à l'armée ennemie en Allemagne, lui a fait passer le Rhin et est venu camper auprès de Landau. M. le maréchal d'Harcourt a repassé le Rhin à Kehl et s'est mis dans nos lignes de Lauterbourg. On ne croit pas qu'il se passe rien de considérable en ce pays-là.

Dimanche 18, *à Versailles*. — Le roi tint conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis alla tirer. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil; il y retourna dîner et y emmena madame la princesse de Conty et quelques dames, qui revinrent ici le soir avec elle. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars parti de hier matin. Ce maréchal mande qu'il y a eu une petite action à un fourrage que les ennemis faisoient auprès d'Orchies, où nous avions battu l'escorte de leurs fourrageurs et pris quelques chevaux. Le prince Charles, maréchal de camp, étoit à cette affaire, et M. de Lambesc, son neveu, y étoit aussi; ils s'y sont fort bien comportés tous deux. Le roi en fit compliment à la chasse à M. le comte de Brionne

et puis à M. le Grand, qui y arriva, et lui dit : « Je suis fort content de votre fils et de votre petit-fils, qui commence fort bien. » Par ce courrier du maréchal de Villars on a eu une lettre de M. de Surville du 15. Il mande que les ennemis avancent fort peu. Il n'a perdu depuis le siége de la citadelle qu'un capitaine du régiment de Vexin et peu de soldats. Les ennemis n'ont pu encore démonter ses batteries de canon et de bombes, qui les incommodent fort dans leurs tranchées.

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de dépêches. Il travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain et sortit à cinq heures pour aller se promener à Trianon. — Il y a déjà quelques jours que le roi d'Espagne a demandé que les grands d'Espagne qui sont en France prêtassent le serment de fidélité au prince des Asturies, ce qu'ils ne font aucune difficulté de faire, en y mettant la même clause qu'ont mise les chevaliers de la Toison françois, qui est de ne rien faire contre le service et les intérêts du roi leur maître. Ils prêteront serment au premier jour *. On a demandé au marquis de Léganez, Espagnol qui est à Vincennes prisonnier, de prêter ce serment. Il a répondu fort sagement qu'il n'avoit jamais refusé de le faire en Espagne au roi son maître, qu'il étoit tout prêt de le faire encore et au prince des Asturies, mais qu'étant prisonnier ici du roi de France il ne pouvoit rien faire sans sa permission, qu'il alloit lui faire demander. Il l'a demandée et a prêté son serment entre les mains du duc d'Albe, ambassadeur du roi son maître.

* Cette cérémonie des cortès ou des États assemblés à Madrid, pour reconnoître le prince héritier et lui prêter serment, est particulière à l'Espagne sur tous les autres royaumes héréditaires. C'est une espèce d'inauguration anticipée, dont l'origine mèneroit à une dissertation trop étendue. On remarquera seulement que, depuis l'union des Espagnes sur la tête de Charles V, aucun de ses rois n'a été couronné et n'a d'habits de cérémonie, ni par conséquent les grands d'Espagne ni aucune grande charge ou dignité. Il y a eu depuis ces cortès-ci

d'autres cortès pour reconnaître le feu roi Louis Ier, lors de l'abdication du roi son père, et la mort de ce jeune roi en a occasionné d'autres au retour au trône de Philippe V, et pour jurer le nouveau prince des Asturies. En pas une de ces occasions on n'a demandé aucun serment aux grands d'Espagne françois ou établis en France.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla avec M. Voisin l'après-dînée. — Il y eut le matin un assez grand désordre à Paris. Des pauvres qu'on avoit fait assembler pour travailler à ôter une butte qui est sur le rempart du côté de la porte Saint-Denis s'impatientèrent de ce qu'on ne leur distribuoit pas assez vite le pain qu'on leur avoit promis et commencèrent par piller la maison où étoit ce pain. Ils se répandirent ensuite dans les rues de Paris en assez grand nombre, pillèrent les maisons de boulangers et de pâtissiers, marchèrent à la maison de M. d'Argenson. On fut obligé de faire marcher les gardes françoises et suisses qui sont dans Paris; les mousquetaires même montèrent à cheval. Le désordre, qui avoit commencé à sept heures du matin, fut apaisé à deux heures après midi. Il y eut quelques gens de tués de cette canaille, parce que l'on fut obligé de tirer dessus, et on en a mis quelques autres en prison. Le maréchal de Boufflers, qui par hasard étoit à Paris et qui se trouva près de l'endroit où se faisoit le désordre, y alla dans son carrosse, mit pied à terre, leur parla, les exhorta. Il vint le soir en rendre compte au roi, qui l'a renvoyé à Paris pour y donner ses ordres. On craint qu'il n'arrive encore quelque désordre demain, qui est jour de marché, et quoique dans la sédition d'aujourd'hui il n'y ait point eu de dessein formé, on ne laisse pas d'en craindre les suites, la misère étant fort grande par la cherté du pain. — Madame de Mantoue alla à Meudon et vit Monseigneur dans sa petite galerie du château neuf. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry y étoient. Monseigneur lui fit beaucoup d'honnêtetés, malgré l'incognito. Elle étoit partie de Vincennes

à midi, et le peuple dans le faubourg Saint-Antoine, voyant passer deux carrosses à six chevaux, commençoit à dire des insolences, et elle fut fort aise de trouver les mousquetaires qui la firent passer.

Mercredi 21, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État. — Le premier président du parlement et le procureur général vinrent ici recevoir les ordres du roi sur le désordre qui arriva hier dans Paris. Tout y a été fort calme aujourd'hui, et le pain a été en abondance dans les marchés par les sages précautions qu'on avoit prises. M. de Boufflers agit de concert avec le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, et avec le maréchal de Choiseul, doyen des maréchaux de France, qui étoit hier à sa maison de campagne quand le désordre commença. Le roi lui a fait dire, par le maréchal de Boufflers, qu'il lui feroit plaisir dans ces temps-ci de ne se point éloigner de Paris. On a mis des corps de garde aux deux hôtels des monnoies et on fait faire des patrouilles la nuit dans ce quartier-là. On fait porter à la Bastille huit mille mousquets ou fusils qui étoient dans la maison de Titon, qui est celui qui fournit des armes pour toutes nos troupes. M. de Boufflers, qui a la confiance du roi, laisse au duc de Tresmes, comme gouverneur de Paris, tous les dehors de l'autorité, et ils agissent de concert en tout (1). Ils ont travaillé avec le cardinal de Noailles et le premier président, le procureur général, le prévôt des marchands, le lieutenant général de la police et le procureur du roi. MM. de Boufflers et de Tresmes sont venus rendre compte ce soir au roi de ce qu'ils ont fait. Le roi leur a ordonné de retourner demain à Paris.

---

(1) « M. le maréchal de Boufflers y fut joint comme un aide de camp, parce que les pauvres ont confiance en lui et qu'il a conservé tant de crédit dans le régiment des gardes que l'on prétend que les compagnies qui sont ici en feront mieux leur devoir, par rapport particulièrement à l'égard de leurs femmes, accusées de se trouver souvent dans la mêlée. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 23 août.)

Jeudi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il n'a pas accoutumé d'en tenir le jeudi. M. le chancelier étoit allé hier après dîner à Pontchartrain et M. Desmaretz à Paris; ainsi il n'y eut à ce conseil que monseigneur le duc de Bourgogne, MM. de Beauvilliers, de Torcy et Voisin. On croit que c'est un courrier de M. de Bergeyck, arrivé à M. de Torcy, qui a fait tenir ce conseil-là. Le roi, après son dîner, partit de Versailles, vint courre le cerf dans ce parc ici. Au retour de la chasse il se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit. Monseigneur dîna de bonne heure à Meudon et arriva ici pour la chasse. Madame la duchesse de Bourgogne vint ici sur les cinq heures et passa par le parc pour éviter le pavé. Elle ne se coucha point en arrivant, quoiqu'elle se ménage beaucoup dans cette grossesse-ci. — M. de Boufflers et le duc de Tresmes, qui revinrent hier de Paris et que le roi y renvoie, furent longtemps le matin à travailler avec M. de Pontchartrain. — Nous avons à ce voyage-ci deux dames qui n'y étoient point venues encore, qui sont mesdames de Lambesc et de Polignac, qui sont nouvelles mariées et toutes deux fort jolies.

Vendredi 23, *à Marly*. — Le roi travailla avec son confesseur jusqu'à midi; ensuite M. de Torcy entra chez lui et en sortit un moment après pour aller querir Monseigneur, avec qui il rentra dans le cabinet du roi. L'après-dînée le roi et Monseigneur coururent encore le cerf. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent dès le matin courre le cerf à Saint-Germain avec les chiens de M. le comte de Toulouse, qui au retour leur donna à souper chez lui. M. Voisin travailla le soir avec le roi chez madame de Maintenon. — Il est arrivé un courrier du comte de Gramont, qui commande en Franche-Comté. On ne dit point le sujet de son voyage, mais on croit que cela pourroit bien regarder un corps de troupes que les ennemis en Allemagne font marcher du côté des places frontières et qu'on dit même qui a déjà passé le

Rhin à Rhinfels. — On eut hier des lettres du duc de Berwick du 16. Il mande que les ennemis sont toujours à Conflans, qu'il leur est arrivé cinq ou six mille chevaux, qu'ils font demeurer dans les gorges de montagnes un peu derrière eux, pour les faire subsister plus aisément. Ils disent toujours que M. de Savoie doit arriver, mais on n'a point de nouvelles qu'il soit parti de Turin.

Samedi 24, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins. Madame de Maintenon étoit en chaise fermée à côté de son chariot, et dans un autre chariot étoient mesdames de Dangeau, de Caylus et Voisin. L'après-dînée le roi alla tirer, mais avant que de partir pour la chasse il travailla avec M. Voisin, avec qui il ne devoit travailler qu'au retour; mais ce ministre, qui attendoit la fièvre le soir et qui l'a déjà depuis quelques jours sans qu'il en eût voulu parler, l'avoit envoyé prier de vouloir bien changer l'heure. — On reçut des lettres du camp près de Lérida du 14. M. de Staremberg étoit venu camper sur la Sègre vis-à-vis de notre camp, et les deux armées se canonnoient depuis deux jours. On ne croit pourtant pas qu'il se passe rien là de considérable, parce que les gués qu'il y a à la Sègre ne sont que pour passer au plus deux hommes de front. M. de Bezons y est encore avec le reste des troupes qu'il doit ramener en France et il a ordre de revenir, car on peut avoir besoin de ces troupes-là ailleurs.

Dimanche 25, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; le chancelier n'y put pas être parce qu'il avoit été un peu incommodé la nuit à Versailles. M. Voisin n'y put pas être non plus parce qu'il a encore la fièvre. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier. Il alla ensuite se promener dans les hauts de Marly, où il vit jouer les bons joueurs dans le grand mail, et au retour il travailla avec M. Desmaretz chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier de M. de Villars. Les armées sont toujours dans la même situation. Nous avons du pain et un peu d'ar-

gent, et la désertion de notre armée est finie. On a reçu une lettre de M. de Surville du 20. Les ennemis sont maîtres de l'angle saillant de la contrescarpe, mais ils n'osent s'y établir ni entrer dans le chemin couvert, à cause des mines qui leur ont déjà tué beaucoup de gens. Si les vivres ne nous manquent point dans la citadelle, on espère qu'elle pourra durer jusqu'au 17 de septembre. — Le roi d'Espagne a donné la Toison au marquis de Listenois, gendre de madame de Mailly; le roi et madame la duchesse de Bourgogne avoient écrit en sa faveur.

Lundi 26, *à Marly*. — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à son dîner. L'après-dînée il alla courre le cerf. Monseigneur étoit à la chasse. — On prendra dimanche le deuil pour l'infant, quoiqu'il n'ait vécu que sept jours. Le roi et Monseigneur ne le prendront point. Madame ne le prendra point non plus, comme belle-mère de la reine d'Espagne, et on ne le porte point de ses enfants. La cour portera ce deuil six semaines. Le roi et la reine d'Espagne ont pris le deuil pour l'infant parce qu'en Espagne les pères et mères le portent de leurs enfants. — On ne doute plus de la défaite entière du roi de Suède auprès de Pultawa et que ce prince n'ait passé le Borysthène à la nage. M. Cronstrom, son envoyé qui est à Paris, avoit pourtant mandé à M. de Torcy que son maître, après un combat qui avoit duré quatre jours, avoit battu les Moscovites, qu'il en avoit tué soixante-dix mille et qu'il en avoit pris huit mille et n'avoit eu que dix mille hommes de son armée tués.

Mardi 27, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances. M. le chancelier y vint; son incommodité n'a eu aucune suite. Le roi alla tirer l'après-dînée. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer dans la plaine de Montrouge. Il y a infiniment moins de gibier dans ces parcs ici et dans toutes ces plaines qu'il n'y en avoit les années passées. Monseigneur avoit envie d'aller

cette année à Fontainebleau, mais son voyage est rompu. M. Voisin ne put pas venir travailler avec le roi le soir chez madame de Maintenon. Il est encore un peu abattu de la fièvre et des remèdes. Il y envoya Pinsonneau porter des paquets au roi et il y demeura quelque temps. — Les ennemis en Allemagne ont fait passer douze ou quinze cents chevaux à Rhinfels, et les Suisses les ont laissés passer sur les terres et dans le faubourg de Bâle, contre les conventions avec la France. C'est M. de Mercy qui commande ce corps, et il a marché en Huningue et Brisach pour y faire un pont pour y faire passer dix bataillons qui sont delà le Rhin.

Mercredi 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; M. Voisin, qui se porte beaucoup mieux, y vint l'après-dînée. Le roi courut le cerf et au retour de la chasse il se promena dans les jardins, où il fait toujours travailler à de petites choses pour s'amuser. — Il arriva un courrier du maréchal d'Harcourt, qui mande que, sur la marche des ennemis à Neubourg, il avoit envoyé huit escadrons à M. du Bourg, qui étoit dans la haute Alsace avec dix escadrons et quelques bataillons, avec ordre de marcher vers Neubourg et d'y attaquer les ennemis forts ou foibles. Il compte que du Bourg y pourra arriver le 26. M. d'Hanovre avoit fait mine de vouloir attaquer nos lignes de Lauterbourg, mais ce n'étoit apparemment que pour empêcher M. d'Harcourt de faire aucun détachement. — Le roi a donné au second fils du maréchal d'Harcourt le régiment d'Auxerrois, dont le colonel, qui étoit M. d'Anfreville, est mort de maladie. Ces régiments-là, qui ont été mis sur pied en 1684, se vendent entre 40 ou 50,000 francs. — Le connétable de Navarre*, fils unique du duc d'Albe, mourut à Bercy près de Paris. Il n'avoit pas vingt ans, et son père et sa mère l'aimoient tendrement et sont dans une violente affliction.

* Ce vain titre de connétable de Navarre, qui pour le repos de ces pays-là ne fut que trop réel dans la maison de Beaumont, bâtards de

Philippe III, dernier roi de Navarre de la branche d'Évreux, de la maison de France, tomba par la dernière fille et héritière de cette maison de Beaumont dans celle de Tolède par son mariage avec le second fils du fameux duc d'Albe, du fils aîné duquel la ligne s'éteignit, et celle de celui-ci a subsisté jusqu'à présent. Ils avoient toujours prétendu que la grandesse étoit attachée à ce titre de connétable de Navarre, sans l'avoir pu obtenir jusqu'à ce que Philippe V l'accordât à ce duc d'Albe-ci pour son fils. Il étoit unique, et ils l'aimoient avec tant de passion qu'ils déployèrent tous les vœux et toutes les dévotions d'Espagne pour sa guérison, jusque-là que la duchesse d'Albe ne se défendit point de lui avoir donné des reliques broyées en poudre en lavement. Elle étoit dame d'atours de Notre-Dame d'Atocha, la plus grande dévotion d'Espagne, qui est une image de la Vierge dans l'église des Dominicains, tout à un bout de Madrid et du parc du Buen-Retiro; c'est un honneur brigué par les plus grandes dames de la cour; les plus riches sont préférées, parce qu'elles entretiennent à leurs dépens cette image, qui a des profusions de pierreries et à qui on change à tous moments de robes et de dentelles magnifiques, dont la duchesse d'Albe ne la laissoit pas manquer, et y envoyoit tout ce qu'il y avoit de plus beau à Paris avec une grande dépense.

Jeudi 29, *à Marly*. — Le roi se promena dans les jardins et alla tirer l'après-dînée. — M. le maréchal de Bezons a ordre de revenir d'Espagne, quoique le roi d'Espagne l'eût prié de demeurer; il doit avoir reçu ses ordres le 21. — On fit à Notre-Dame, à Paris, le service de M. le Prince. Le P. Gaillard prononça l'oraison funèbre. M. le cardinal de Noailles officioit, mais il sortit avant l'oraison funèbre, parce qu'il avoit été réglé que le P. Gaillard adresseroit la parole à M. le Duc. Le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides, l'université et la ville y étoient. Aux cérémonies où le parlement marche le gouverneur est toujours entre le premier et le second président. Les princes qui menoient le deuil étoient dans les hauts bancs au-dessus et à côté du parlement, et ces princes étoient M. le Duc, M. le duc d'Enghien, M. le prince de Conty et M. du Maine. Avant que l'oraison funèbre commençât, les princes allèrent à l'offrande. Un héraut d'armes commençoit les révérences; ensuite M. des Granges, maître des cérémonies, qui fit signe

ensuite à M. le Duc, et quand M. le Duc eut fini ses révérences un autre héraut d'armes venoit faire les siennes, et M. des Granges ensuite, qui fit signe à M. le duc d'Enghien de marcher, et on faisoit la même chose pour M. le prince de Conty et pour M. du Maine. Après avoir salué l'autel, on saluoit le clergé, qui est à la droite de l'autel, et puis la représentation. Ensuite les princes qui mènent le deuil, et après les princes le parlement. Ensuite la chambre des comptes, la cour des aides, l'université et la ville. La chambre des comptes est dans les bancs hauts de la gauche. La cour des aides en bas à gauche. L'université à droite en bas et la ville à gauche au-dessous de la cour des aides*.

*Peu à peu les princes du sang reprirent leur rang sur les cardinaux, qui ne leur donnoient pas la main chez eux, du temps des cardinaux premiers ministres, témoin la célèbre aventure du grand Condé avec le cardinal de Lyon.

Vendredi 30, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée et au retour se promena, et après sa promenade M. Voisin entra dans son cabinet, et un moment après Monseigneur y entra aussi, qui avoit reçu avis par une lettre que M. le Duc avoit écrite à madame la Duchesse que M. du Bourg avoit battu et entièrement défait les ennemis qui avoient passé le Rhin. Cet avis étoit venu à M. le Duc par un officier du régiment de M. le comte de Charolois, son fils, lequel officier étoit à l'action et qui avoit été chargé par tous les officiers du régiment de venir demander à M. le Duc le régiment pour le major. M. de Sainte-Aulaire, qui en étoit colonel, a été tué à l'action, et le lieutenant-colonel n'y étoit pas. M. du Bourg écrit un mot à M. le Duc et lui mande simplement que ce régiment a fait des merveilles. M. du Bourg a envoyé un officier principal à M. d'Harcourt, son général, et M. d'Harcourt apparemment enverra cet officier-là au roi. M. du Bourg n'a point écrit au roi ni au ministre,

et sans l'arrivée de cet officier du régiment de Charolois on ne sauroit rien de l'action, et il est dans l'ordre que M. d'Harcourt l'apprenne au roi. Cet officier de Charolois assure M. le Duc que nous avons deux mille cinq cents prisonniers, qu'il y a eu quinze cents hommes tués et plus de mille noyés en voulant repasser le pont et que nous n'avons pas perdu trois cents hommes.

Samedi 31, *à Versailles.* — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins à Marly et revint ici le soir. Monseigneur alla dîner à Meudon et y coucha. M. Voisin avoit travaillé avec le roi à Marly avant sa promenade, et le soir, chez madame de Maintenon, il y mena M. d'Anlezy, qui lui apporta la nouvelle du combat de M. le comte du Bourg en Allemagne, que l'on apprit hier indirectement par l'officier du régiment de M. le comte de Charolois. Le comte de Breiner a été tué dans cette affaire. Mercy s'est sauvé à Bâle avec environ cent cinquante chevaux, et est blessé. On a pris beaucoup d'étendards et de drapeaux, le canon et presque tous les bateaux de cuir dont les ennemis avoient fait leur pont. La victoire est encore plus grande qu'on ne la croyoit. Dans l'équipage des ennemis qu'on a pris on a trouvé la cassette de M. de Mercy* où il y a des papiers d'importance et par lesquels on découvrira des commerces qui pouvoient devenir dangereux à l'État. On en a déjà quelque connoissance. M. du Bourg doit envoyer dans deux jours le comte de Fontaine, qui apportera les étendards et les drapeaux. Les ennemis, quoique beaucoup plus forts que nous, ont fait une très-foible résistance ; le combat n'a pas duré une heure. Nous avons deux mille cinq cents prisonniers, dont la plupart ont des blessures dangereuses. M. du Bourg donne de grandes louanges à MM. d'Anlezy et Coadt, ses deux maréchaux de camp. Il loue fort aussi le comte de Fontaine, le comte de Tallard, M. de Lautrec et M. de Clermont, fils de M. du Châtelet, qui à la tête de son régiment, qui est fort nou-

veau, a battu les vieux cuirassiers de l'empereur. Il leur a pris leurs étendards et leurs timbales.

* Il y aura lieu de parler ailleurs de cette cassette de Mercy ; c'est le même qui en 1734 vint commander en chef l'armée impériale en Italie contre la France, l'Espagne et le roi de Sardaigne.

Dimanche 1er *septembre, à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État le matin. Il fut enfermé l'après-dînée avec M. de Boufflers, qui étoit entré par les cabinets de derrière et qui fut longtemps avec lui. Le roi ensuite alla tirer et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Par les dernières lettres de Madrid, on apprend que la reine d'Espagne est fort incommodée. On craint même que son mal ne soit long. — Il arriva un courrier de M. de Berwick, qui mande que M. de Rebender, général des troupes de M. de Savoie, avoit voulu attaquer, auprès de Briançon, une maison où M. de Dillon avoit mis quelques palissades. Cette maison s'appelle la Vachette, et Dillon trouvoit le poste assez important pour le vouloir soutenir. M. de Rebender avoit trois mille hommes de pied et deux cents chevaux. Dillon a détaché quelques compagnies de grenadiers avec les piquets commandés par le chevalier de Montmorency. Ils ont attaqué les ennemis par la droite et par la gauche, en ont pris ou tué au moins sept cents, parmi lesquels il y a quarante officiers, et ont rechassé le reste bien avant dans la montagne. L'action s'est passée le 28 au matin. — Madame de Moussy * mourut ces jours passés à Paris. Elle étoit sœur du premier président de Harlay et avoit toujours vécu avec lui et avec son fils dans la plus intime union. Cependant, par son testament, elle leur ôte tout ce qu'elle a pu leur ôter, pour le donner à une communauté où elle étoit fort attachée et à des hôpitaux. — Monseigneur alla de Meudon coucher à Petit-Bourg. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry sont partis après dîner pour y aller et ils en reviendront tous mercredi.

* Madame de Moussy étoit veuve sans enfants du dernier de cette ancienne et illustre maison de Senlis, anciennement seigneurs de cette ville et du pays d'alentour, qui lui avoit donné son nom, auquel la longue possession de l'office, alors des premiers de la couronne, de grand bouteillier de France, fit joindre par habitude ce nom à l'autre en les appelant le Bouteillier de Senlis. Madame de Moussy, aussi profonde, aussi réservée, aussi composée que son frère, qu'elle imitoit et devant qui elle trembloit, passa sa vie sous même toit et à même table que lui, dévote et archidévote d'habit, d'air austère et de conduite extérieure. Il faut croire que tout y répondoit ; la simplicité n'y paraissoit guère ni la vérité dans son testament, où il ne se trouva rien pour sa famille, avec laquelle elle avoit toujours paru si intimement unie. C'étoit une femme de beaucoup d'esprit, mais qui ne se communiquoit point et ne marchoit que par ressorts.

Lundi 2, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée après avoir travaillé avec M. de Pontchartrain. — On sut à midi que le maréchal de Boufflers étoit parti le matin en berline avec des chevaux de poste et qu'il s'en alloit en Flandre. Beaucoup de gens crurent d'abord qu'il s'en alloit pour quelques négociations, mais on en fut désabusé le soir. Il part comme un homme bien zélé et bon citoyen pour aller aider le maréchal de Villars et ne prétend point commander l'armée. Le maréchal de Villars a lui-même souhaité qu'on envoyât quelque général en ce pays-là pour prendre sa place en cas qu'il fût blessé ou qu'il tombât malade, et comme on croit que la citadelle de Tournay est prise présentement, les ennemis pourroient bien nous venir attaquer dans notre camp, leurs forces étant rassemblées. M. de Surville, n'ayant plus de vivres dans la citadelle, avoit mandé à M. de Villars qu'il battroit la chamade le 1er du mois au plus tard. — L'abbé de Sainctot, frère de l'introducteur des ambassadeurs, est mort. Il avoit une belle abbaye auprès de Sens et quelques bénéfices simples. Madame Bontemps, femme d'un des quatre premiers valets de chambre du roi, mourut aussi ces jours passés à Paris.

Mardi 3, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de

finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il travailla chez lui avec M. Voisin, alla ensuite se promener à Trianon, et au retour de sa promenade, après qu'il fut entré chez madame de Maintenon, M. Voisin lui mena le comte de Fontaine, qui lui apporta les drapeaux et les étendards pris sur les ennemis au combat qu'a gagné M. du Bourg. Plus on apprend les détails de cette affaire, et plus on la trouve considérable en elle-même et par les suites qu'elle pouvoit avoir. Il est sûr que le dessein des ennemis étoit de passer en Franche-Comté, et M. d'Hanovre, qui avoit fait semblant d'attaquer les lignes de Weissembourg pour empêcher le détachement que le maréchal d'Harcourt fit si à propos, n'ayant pu réussir dans ce dessein, avoit fait repasser le Rhin à son armée pour envoyer encore des nouvelles troupes à M. de Mercy. M. d'Harcourt, bien averti de tous ces mouvements, étoit venu au Fort-Louis et l'auroit toujours suivi, le Rhin entre deux. M. d'Hanovre, averti dans sa marche de la défaite entière de M. de Mercy, remarcha en arrière. M. de Fontaine n'a point apporté au roi les papiers qui étoient dans la cassette de M. de Mercy. M. du Bourg les avoit envoyés à M. d'Harcourt, son général, qui a envoyé au roi tout ce dont Sa Majesté devoit être informée. — Monseigneur et monseigneur le duc de Berry revinrent le soir de Petit-Bourg; monseigneur le duc de Bourgogne en étoit revenu dès le matin.

Mercredi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée il alla tirer. — M. de Surville avoit battu la chamade le 1er de ce mois; mais la capitulation se rompit parce que les ennemis, sachant qu'on manquoit de vivres dans la citadelle, vouloient que la garnison fût prisonnière de guerre et vouloient faire pendre les déserteurs de leur armée qui étoient dans la place. On avoit recommencé à tirer de part et d'autre, et on mande du 1er et du 2 qu'on faisoit plus grand feu que jamais. On ne croit pas que cela puisse durer plus d'un jour ou deux,

car on manquoit absolument de pain, et l'on compte que la place est présentement rendue. Elle auroit duré encore fort longtemps s'il y avoit eu des vivres, car cette citadelle étoit encore meilleure qu'on ne le pouvoit croire. On est persuadé que dès que les ennemis en seront maîtres ils marcheront à nous pour nous attaquer ou marcheront à quelque autre entreprise plus considérable. — M. de Berwick mande que dans le combat qu'a donné Dillon auprès de la Vachette les ennemis y ont encore perdu plus de monde qu'on n'avoit dit d'abord. Leur armée en ce pays-là et la nôtre sont toujours dans la même situation. M. de Savoie ne les a points joints et est encore à Turin. — M. l'abbé de Polignac a permission de revenir ici de Rome pour ses affaires particulières et a son congé pour trois mois.

Jeudi 5, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Il arriva un courrier de M. de Villars, qui mande que la citadelle de Tournay capitula la nuit du 2 au 3, et que le 3 au soir l'armée ennemie se mit en marche et passa l'Escaut à Anthoin, entre Tournay et Mortagne. On croit que leur dessein est d'aller faire le siége de Mons. Dès que M. de Villars eut appris que les ennemis avoient repassé l'Escaut, il manda à M. d'Artagnan, qui commandoit notre camp retranché auprès de la Bassée, et à tous les officiers généraux qui commandoient des corps séparés de s'approcher de Valenciennes, et lui, qui étoit campé auprès de Douai, vint à Valenciennes avec le maréchal de Boufflers et commença à faire passer l'Escaut à ses troupes. Il avoit envoyé le chevalier de Luxembourg avec trente escadrons sur la Trouille. Nous avons peu de troupes dans Mons, et les vivres n'y sont pas en abondance. L'électeur de Bavière en est sorti ; il est allé à Maubeuge, d'où il viendra à Compiègne. On compte qu'il y arrivera mercredi ou jeudi. M. de Villars marche pour empêcher les ennemis de faire le siége de Mons.

M. le maréchal de Boufflers et lui sont dans une parfaite intelligence. Ils marcheront à Quiévrain quand M. d'Artagnan les aura joints.

Vendredi 6, *à Versailles.* — Le roi fut enfermé le matin avec son confesseur et alla tirer l'après-dînée. — On avoit commandé l'après-dînée seize gardes du corps avec un brigadier, et on les fit marcher en même temps prenant le chemin de Paris. Sur cela le bruit se répandit qu'on vouloit faire arrêter quelqu'un, mais on sut le soir que ces gardes ne marchoient que pour s'aller mettre en relais sur le chemin de Chantilly, où Monseigneur et monseigneur le duc de Berry vont demain, et ils avoient fait un petit mystère de ce voyage pour surprendre M. le Duc et madame la Duchesse, qui y sont depuis quelques jours et qui y ont mené beaucoup de dames. — On n'a point eu de nouvelles de Flandre. — La défaite du roi de Suède est confirmée par plusieurs endroits, et le général Levenhaupt a été contraint de se rendre et de capituler pour quinze mille Suédois qui étoient avec lui, ne pouvant repasser le Borysthène. Le roi de Suède s'est retiré chez les Tartares, qui sont en guerre contre les Moscovites et viennent de perdre aussi une bataille contre les généraux du czar. On assure que, depuis, le roi de Suède s'est retiré à Okzakow, place appartenant aux Turcs, qui est à l'embouchure du Borysthène, dans la mer Noire.

Samedi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite jusqu'à une heure et demie avec M. Desmaretz. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry partirent pour aller à Chantilly, où ils arriveront sur les trois heures et en reviendront mardi au soir. Le roi, après avoir travaillé avec M. Voisin, alla se promener dans les jardins. — Le roi fait M. du Bourg chevalier de l'Ordre. Il donne à M. d'Anlezy le cordon rouge vacant par la mort de Narbonne. Il donne une pension de 1,000 écus à M. de Coadt : c'étoient les deux maréchaux de camp

de la petite armée de M. du Bourg. Il fait le comte de Fontaine brigadier et lui donne pour son fils une compagnie dans son régiment, à la place d'un capitaine qui a été tué dans l'action. — Toute notre armée de Flandre marche, mais M. d'Artagnan ne sauroit arriver sur l'Auneau que le 6 ou le 7; quand il aura joint M. de Villars, on compte que nous serons aussi forts que les ennemis.

Dimanche 8, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'aller à la messe, fut quelque temps enfermé avec M. Voisin, qui lui mena M. de Ravignan. Après la messe, avant que d'entrer au conseil, il fit entrer le duc d'Albe, qui avoit des lettres à lui donner de LL. MM. CC. La santé de la reine d'Espagne se rétablit un peu. L'après-dînée le roi entendit vêpres dans la tribune en haut, et puis il se promena dans les jardins. — Ravignan a rapporté que la garnison de la citadelle de Tournay a été envoyée à Condé. On leur a laissé leurs armes et leur bagage, et quoiqu'ils soient prisonniers de guerre, on a donné à M. de Surville deux pièces de canon. Les ennemis veulent que ces soldats-là soient échangés contre ceux qu'on leur a pris à Varneton. Il est sorti de la citadelle trois mille hommes sous les armes. Nous n'avions pas tant de leurs prisonniers, mais ils consentent de rendre les nôtres pourvu que dans la suite on leur tienne compte de l'excédant. Ils donneront aussi la liberté à Surville et à Ravignan, à condition que quand nous aurons des prisonniers de même rang nous les renvoyions aussi. — Les ennemis repassèrent l'Escaut la nuit du 3 au 4 et ont marché si diligemment qu'ils passeront le 5 la Haisne au-dessus de Mons, et on croit que le 6 au soir ou le 7 au matin ils auront passé la Trouille. M. de Villars marcha le 4 et étoit à Quiévrain le 6 au matin. Toute son armée qui l'a joint alloit passer l'Auneau quand Ravignan est parti. M. le maréchal de Boufflers est avec M. de Villars et y est allé comme volontaire. Le roi nous a dit qu'il commanderoit une des ailes

et que cela lui faisoit grand plaisir. Les deux maréchaux sont fort contents l'un de l'autre.

Lundi 9, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry sont encore à Chantilly. La grossesse de madame la duchesse de Bourgogne continue. Elle se porte beaucoup mieux que dans les autres grossesses. — Il arriva un courrier de M. de Villars; ce maréchal mande qu'il marche aux ennemis et qu'il va passer l'Auneau. — M. Ducasse n'est point encore parti pour mener le duc de Linarès au Pérou et ramener ensuite les galions. On espère toujours le faire partir à la fin d'octobre. — On a donné des sommes d'argent assez considérables pour faire venir des blés par mer, et les Génois ont fait des propositions sur cela qu'on examine et qu'on acceptera. — M. Amelot, notre ambassadeur en Espagne, doit être parti de Madrid; on l'attend ici incessamment. Il paroît que l'on est fort content de lui ici. On dit aussi que madame la princesse des Ursins revient, mais nous ne croyons pas qu'elle revienne sitôt.

Mardi 10, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, et l'après-dînée alla se promener dans les jardins. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry revinrent de Chantilly. — Il arriva un courrier de Madrid par lequel on apprend que le roi d'Espagne, sans avoir pris avis d'aucun de ses ministres, étoit parti en poste avec une fort petite suite pour aller se mettre à la tête de son armée en Aragon. Il a pris ce parti-là sur la nouvelle qu'il a reçue que M. de Staremberg, qui commande l'armée de l'archiduc, avoit passé la Sègre et s'étoit emparé de Balaguier, où il y avoit deux bataillons qui ont été faits prisonniers de guerre. — On mande de Flandre que M. d'Artagnan, avec les troupes qui étoient dans le camp de Lens, avoit joint le maréchal de Villars, et toute notre armée doit avoir présentement passé l'Auneau. Les ennemis ayant passé la Trouille, il n'y a plus

rien qui nous sépare, et toutes les apparences sont que nous apprendrons au premier jour la nouvelle d'une grande bataille.

Mercredi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et alla tirer l'après-dînée. — On apprit par un courrier de M. de Coëtquen que nos armées en Flandre étoient en présence, que l'on s'étoit canonné le 9 au soir et le 10 et que M. de Coëtquen avoit eu le pied emporté d'un coup de canon. On l'a transporté à Maubeuge; madame sa mère et madame sa femme sont parties pour l'aller trouver. — Le soir, après le souper, M. de Torcy entra dans le cabinet du roi et lui porta une lettre de l'électeur de Bavière, qui est à Compiègne et qui mande que le général de ses troupes en Flandre lui avoit envoyé un courrier le 10 après midi, par lequel on l'assuroit que le prince Eugène et le duc de Marlborough avoient eu une conférence avec M. d'Albergotti entre les deux armées et avoient fait cesser la canonnade et qu'ils demandoient à conférer avec nos maréchaux. Cette nouvelle fut répandue dès le soir, et on en parloit comme d'une négociation qui alloit commencer; mais ce qui fait douter de la nouvelle de l'électeur, c'est que le roi n'a point eu de lettres ni du maréchal de Boufflers ni de M. de Villars (1).

(1) Dans la *Notice sur la vie de Dangeau et sur sa famille*, nous avons dit, tome I, page LXIX, que le marquis de Courcillon eut une jambe emportée à la bataille de Malplaquet le 11 septembre 1709. Les premières nouvelles du désastre arrivèrent le lendemain à Versailles; M. et madame de Dangeau partirent immédiatement pour l'armée, et ne revinrent que le 6 novembre. L'absence d'abord, puis l'inquiétude sur la santé de son unique fils ne permirent pas à Dangeau de reprendre son journal avant le 1[er] janvier suivant. Nous avons pu heureusement combler en partie cette lacune avec les lettres de la marquise d'Huxelles. Cette correspondance, adressée régulièrement deux fois par semaine à un vieil ami demeurant loin de la cour, est précisément un journal analogue à celui de Dangeau, et madame d'Huxelles nomme plusieurs fois ses lettres des *Gazettes*. Par une coïncidence singulière, Saint-Simon fut également absent de la cour pendant cette période, puisqu'il raconte dans ses

Mémoires qu'il partit pour la Ferté vers la fin d'août et qu'il ne revint à Versailles que le dernier jour de l'année. Cette circonstance rend plus précieuses encore les lettres écrites ou plutôt dictées par madame d'Huxelles à cette époque.

Voltaire a connu l'existence des lettres de la marquise d'Huxelles. A l'époque où il faisait à Cirey « son occupation principale de ce beau *Siècle de Louis* XIV » et où il cherchait partout « des matériaux pour ce grand édifice, » il écrivait le 24 août 1735 au marquis de Caumont, à Avignon :

« Eh bien, Monsieur, avez-vous trouvé dans les lettres de feu madame d'Uxelles quelques particularités dont vous pensez que je puisse faire usage ? Songez, je vous en prie, que tout est de mon ressort ; que des choses qui paraissent indifférentes peuvent servir à caractériser le siècle que je veux peindre. »

(*Œuvres de Voltaire*, publiées par M. Beuchot, tome LII, page 62.)



APPENDICE A L'ANNÉE 1709.

LETTRES DE LA MARQUISE D'HUXELLES

AU MARQUIS DE LA GARDE (1).

Le [jeudi] 12 septembre 1709.

Il est arrivé deux courriers d'Espagne, l'un du roi, qui fait de grandes plaintes de M. le maréchal de Bezons, l'autre de ce maréchal, lequel rend compte de sa conduite à notre monarque. On dit que Sa Majesté a dit qu'elle lui avoit ordonné de s'en revenir; mais on prétend que, s'il étoit demeuré comme le chevalier d'Asfeld, et le comte d'Aguilar l'avoit proposé le premier, en ayant eu de grosses paroles avec lui, l'archiduc étoit perdu en Catalogne, une lettre qu'on a interceptée à M. de Staremberg portant qu'il falloit hasarder l'armée pour vaincre ou mourir; enfin les Espagnols ont été abandonnés des François, et leur arrière-garde a été un peu endommagée. Le roi d'Espagne a pris un parti qui lui fait beaucoup d'honneur; il a laissé à Madrid la reine sa femme régente, et a prié madame la princesse des Ursins de demeurer auprès d'elle

---

(1) Toutes ces lettres portent pour suscription : *Pierre-Latte en Dauphiné. — Au maître de la poste pour faire tenir à Monsieur, Monsieur le marquis de la Garde, — à la Garde.*

La marquise d'Huxelles, fille de Nicolas de Bailleul, président à mortier au parlement de Paris, avait épousé en premières noces, en 1644, François de Brichanteau, marquis de Nangis, maréchal des camps et armées du roi, tué la même année au siége de Gravelines; l'année suivante elle se remaria à Louis Châlons du Blé, marquis d'Huxelles, lieutenant général des armées du roi, et perdit encore son second mari devant Gravelines, lors d'un nouveau siége de cette ville en 1658. La marquise d'Huxelles mourut le 29 avril 1712, âgée de quatre-vingt-six ans, et eut pour fils Nicolas du Blé, marquis d'Huxelles, maréchal de France en 1703.

Antoine Escalin Adhémar, marquis de la Garde, était de la même famille que le marquis de Grignan, gendre de madame de Sévigné. Il fut gouverneur des ville et châtellenie de Furnes, et mourut en son château de la Garde le 8 août 1713, âgé de quatre-vingt-dix ans.

jusqu'à son retour, car elle avoit pris congé de Leurs Majestés pour ne le pas recevoir, ayant la nation contre elle et surtout les grands. On dit qu'elle veut aller à Rome s'établir. La reine avoit témoigné à M. Amelot qu'elle lui seroit extrêmement obligée s'il vouloit demeurer pour l'assister de ses conseils pendant qu'elle seroit seule; mais il s'en est défendu, sur l'ordre exprès qu'il a reçu de s'en revenir et étant parti de Madrid le même jour que le roi d'Espagne. On l'attend à Versailles le 20 de ce mois.

Les trois régiments du Roi, de Picardie et de Piémont ne sont point entrés dans Mons.

M. de Coëtquen, ayant été fort blessé à la première canonnade du 10, a eu la jambe coupée au-dessous du genou, à Maubeuge. Il a écrit depuis à madame sa mère qui est partie avec madame sa femme.

Le [vendredi] 13 septembre 1709.

Il se répandit hier un bruit de paix entre les deux armées, qui fut suivi d'un autre bien différent, car il s'est donné un combat d'infanterie très-rude le 11, où les ennemis ont perdu autant de monde que nous; mais nous nous sommes retirés. M. le maréchal de Boufflers a été obligé de le faire, étant revenu au Quesnoy en très-bon ordre. M. le maréchal de Villars est blessé au genou; madame sa femme l'est allée trouver de Versailles cette nuit. Madame la duchesse de Guiche partit hier, parce que le duc étoit déjà arrivé au Quesnoy blessé à la jambe. Tout le reste est une si grande confusion qu'il en faut attendre une relation mieux éclaircie; mais les nouvelles de la cour sont que le mal n'est pas si grand qu'il s'est présenté d'abord ici. La cavalerie n'a point donné, et on en ressuscite beaucoup.

Voici ceux que l'on dit tués et blessés jusqu'à présent : M. le maréchal de Villars blessé au genou. M. le duc de Guiche, Albergotti, Goesbriant, blessés. Chemerault,

Palavicin, d'Angennes; Charost, tués; Béthune, blessé, et des gardes : Montaran, Montgon et Brillac, blessés. M. de Courcillon, dangereusement. Tournemine, la jambe cassée. Gondrin et le duc de Saint-Aignan, deux coups de sabre sur la tête. Le chevalier de Croy, tué. Le marquis de Nesle, blessé.

Madame de Dangeau est allée pour assister M. de Courcillon, son fils; mais on croit qu'elle ne le trouvera pas en vie, ayant eu la cuisse emportée d'un coup de canon.

Le roi a reçu hier à onze heures du soir le courrier de M. le maréchal de Boufflers; ce général a jugé à propos, après un horrible carnage de part et d'autre, de faire une retraite. On assure qu'il l'a faite en très-bon ordre et qu'il n'a pas perdu un seul canon. Notre armée est la droite au Quesnoy, la gauche à Valenciennes. Les ennemis, dit-on, ont perdu autant que nous. Marlborough, blessé. Le duc d'Albemarle, tué.

Il est sûr que M. le duc de Noailles a battu les ennemis en Catalogne près Girone; mais ce n'est pas consolation.

A Paris, le [lundi] 16 septembre 1709.

Les ennemis sont devant Mons, et M. le maréchal de Boufflers est retourné quasi au même poste, ayant mis la rivière d'Haineau devant lui. Hors le champ de bataille, il en coûte plus à l'armée ennemie qu'à nous. M. le marquis de Nangis a apporté beaucoup de drapeaux et d'étendards. M. le maréchal de Boufflers commandoit la droite et M. le maréchal de Villars la gauche. On dit que c'est quand le roi a envoyé le premier que l'autre a été pourvu de la duché-pairie, car il n'étoit que duc simplement. Sa blessure a été consultée dans l'école de chirurgie à Saint-Côme; il ne laisse pas d'y avoir du danger. Les premiers chirurgiens ont été accompagnés de beaucoup de garçons qu'on a envoyés, et, comme on rend compte à M. Maréchal, premier chirurgien du roi, de tout

ce qui se passe, il lui est écrit qu'on n'a jamais tant coupé de bras, de cuisses et de jambes.

M. le prince de Lambesc s'est retrouvé prisonnier, un peu blessé, les ennemis l'ayant renvoyé. Je ne sais si on donnera des listes. On avoit fait M. de Coëtquen et le fils de M. de Dangeau morts depuis leurs blessures, mais on les ressuscitoit hier, sans grande espérance.

Les ennemis, de leur confession, sont en perte de quinze ou vingt mille hommes. On compte six de leurs lieutenants généraux tués, savoir : le prince de Nassau, stathouder de Frise ; le comte de Tilly : Top ; Spar ; Cadogan ; le sixième demeurant au bout de la plume.

On a envoyé de l'argent à l'armée, et on a déboursé 50,000 francs pour faire partir les chirurgiens.

Madame la duchesse de Luxembourg s'est trouvée dangereusement malade à Rouen, la fièvre étant survenue à un étouffement dont elle se plaignoit depuis longtemps.

On fait encore Briord tué, dans la gendarmerie.

M. le duc de Châtillon est allé trouver M. le duc de Luxembourg, son frère, à Rouen, qui est au désespoir. M. de Clérembault, en arrivant chez lui hier de ses terres de Poitou, apprit inconsidérément cette mauvaise nouvelle, qui suspendit en lui tout sentiment; M. le marquis d'Ambres et M. de Buzenval me le rapportèrent. Le bruit de la rue est que cette belle duchesse est morte bien jeune et bien vivante dans un grand lustre. Il faut que ce soit d'un abcès ; on auroit pu gager sur sa vie.

Il y en a qui disent que la pairie de M. le maréchal de Villars n'est pas sûre; au moins sa sœur n'en convient pas.

A Paris, le [mercredi] 18 septembre 1709.

M. le marquis de Nangis est arrivé. Il a été une heure avec le roi et a apporté trente-sept ou quarante drapeaux ou étendards, qui seront portés à Notre-Dame ; il y aura une messe célébrée par M. le cardinal de Noailles. Notre

armée étoit toujours sur l'Haineau, et les ennemis sur Mons, où il n'y avoit encore rien de commencé pour le siége. Ils sont maîtres de Saint-Guillain, d'où cent cinquante hommes que nous y avions se sont retirés.

On dit que l'on a mandé à M. le maréchal d'Harcourt de venir en Flandre avec M. le maréchal de Boufflers; en ce cas M. le comte du Bourg pourra rester seul en Allemagne.

La blessure de M. le maréchal de Villars va son train; et on en espère bien. Il n'est point pair, comme on disoit, au moins madame de Varangeville [le nie] (1), qui est demeurée ici.

Les nouvelles de M. de Coëtquen sont bonnes. [M. de Courcillon] n'est point mort, mais sa cuisse a été coupée; toute sa famille y est allée.

M. le marquis de Charost est mort, à ce que l'on prétend trouvé sur le champ de bataille, non expiré, mais blessé de quatre coups de fusil. Enfin ç'a été un carnage épouvantable, et la valeur françoise n'a jamais tant éclaté, au dire même des ennemis. Ils sont fort honnêtes aux prisonniers, et M. le prince Eugène a pris grand soin du petit prince de Lambesc, qui a pensé être tué de sang-froid de ceux qui l'avoient pris. Le prince d'Auvergne a paru fort empressé aussi à secourir les François, et le fils de M. de Flamarens, qui est dans la gendarmerie, écrit à son père qu'il a eu grand soin de lui; on le renvoie même sur sa parole; pour le prince lorrain, ils en faisoient façon à cause de sa qualité.

M. l'archevêque de Rouen a retiré chez lui M. [le duc de] Luxembourg; la mort de madame sa femme fait [pitié?] [Mesdames de] Palavicin et de Chemerault n'en font pas moins; elles se sont retirées aux religieuses Récollettes; les deux maris amis, car ces quatre personnes n'en faisoient qu'une, ont été tués ensemble et enterrés

(1) Ces mots et ceux que nous avons mis entre [ ] dans la suite de cette lettre se trouvaient aux angles et sont déchirés.

dans la même fosse. On donne de grandes louanges particulièrement à M. et à madame de Palavicin.

Je n'ose, Monsieur, me donner l'honneur quasi de vous parler de M. de Rochebonne; mais, quoiqu'il soit de son état, recevez-en des compliments et en faites pour moi à monsieur le comte de Grignan, que je remercie du souvenir dont il m'a honorée dans sa lettre à M. le marquis d'Ambres. Je ne tiens plus madame de Simiane auprès de vous.

A Paris, le [vendredi] 20 septembre 1709.

Le prince Eugène et le duc de Marlborough ont dit à ceux qui sont déjà revenus sur leur parole qu'ils vouloient faire le siége de Mons. On dit que M. le chevalier de Luxembourg y a jeté un régiment de dragons; il n'est pas impossible qu'il n'y ait encore une action pour l'empêcher.

M. le marquis de Nangis s'en est retourné, après avoir présenté au roi trente-quatre drapeaux ou étendards, quasi tous anglois et hollandois.

Le roi d'Angleterre a été reconnu de la nation angloise, combattant à pied à la tête de nos grenadiers et n'ayant pas voulu cacher son ordre. Milord Schelton, qui avoit été pris deux jours auparavant le combat et reçu du milord Marlborough, lequel l'a renvoyé ici, rapporte qu'il l'avoit bien reconnu aussi et qu'il s'en étoit éloigné par respect, l'appelant pourtant le prince de Galles, mais lui donnant beaucoup de louanges. On ne se peut faire plus d'honnêtetés que les deux Anglois s'en sont faites; Marlborough ouvrant sa bourse à l'autre, qui en prit 50 pistoles pour le conduire ici; enfin tous les Anglois ont bu à la santé du roi d'Angleterre, c'est-à-dire les soldats.

On dit oui et non pour le retour de M. le maréchal d'Harcourt en Flandre, où M. le maréchal de Boufflers est sur l'Haiheau et à Keverain.

M. le maréchal de Villars se portoit assez bien de sa blessure par les derniers venus, M. de Coetquen de même,

et on espéroit de M. de Courcillon, quoique la cuisse coupée bien haut; mais il n'a pas été blessé d'un coup de canon, c'est d'un gros mousquet. Il n'y a pas de doute de la mort de Briord ni de celle du marquis de Charost, dont le roi a donné le régiment à M. le duc de Béthune. Le chevalier de Croy est revenu nu comme la main, que l'on disoit tué. Il y en a de ressuscités, mais on n'a point donné de liste exacte.

Le roi de Suède se retrouve vivant et guéri, à ce que disent les étrangers, à l'embouchure du Borysthène, vers la mer Noire, chez les Turcs.

Il s'écrit de Strasbourg que le comte de Mercy a rejoint en bonne santé, avec les débris de son corps, le général Tunghen et qu'ils font mine de vouloir remonter sur leur bête; mais les Suisses sont en colère et ne les laisseront point passer. Notre ambassadeur les a harangués comme il faut.

Le [lundi] 23 septembre 1709.

On vouloit hier que les ennemis se fussent retirés de Mons, mais on n'en disoit rien à Versailles, sinon qu'ils n'avoient pas encore ouvert la tranchée et qu'on travailloit à des fascines. Le fils de M. de Flamarens a encore apporté qu'étant allé le lendemain de l'action sur le champ de bataille avec le prince Eugène et le duc de Marlborough, milord Schelton aussi, on avoit jugé qu'il pouvoit y avoir vingt-cinq mille hommes, un tiers des nôtres et les deux autres tiers des leurs. C'étoit un spectacle horrible à voir. Le roi va mercredi à Marly pour jusqu'à la Toussaint. Il a fait un maréchal de France, qui est M. d'Artagnan; on le dit le plus ancien, et que M. le maréchal d'Harcourt demeure en Allemagne.

M. Amelot arriva avant-hier. Le bruit court que le roi d'Espagne lui a donné une grandesse pour M. de Chalais et faire le mariage de sa fille avec lui, madame la princesse des Ursins ayant pu être de cette affaire, afin de

mettre les honneurs dans la maison de M. son premier mari; d'autres disent M. de Lanti, Romain, fils de feu madame sa sœur.

M. le maréchal de Villars est pourvu cette fois de la pairie, Sa Majesté l'en ayant gratifié; sa blessure va bien, mais elle sera longue à guérir. On dit celle de M. le duc de Guiche de même, que M. de Coëtquen se tirera de la sienne, mais que le dévoiement survenu à M. de Courcillon le met en grand danger.

M. le duc de Béthune n'avoit point de nouvelles hier que le roi leur eût conservé le régiment de Charost, et M. de Saint-Laurent n'avoit pas encore celui de Nice, qui vaque par la mort de son fils. Les deux brigades des gardes étoient seulement données.

M. de Barbezières ne croyoit pas mourir en arrivant de Chantilly; ces deux gouvernements de Saint-Quentin et de Gravelines ont beaucoup de demandeurs, entre lesquels on nomme M. de Biron.

Madame de Vaubecourt dit qu'il n'y a point de grandesse.

A Paris, le [mercredi] 25 septembre 1709.

Le bruit qui a couru que les ennemis ne faisoient plus le siége de Mons a été fondé sur leur inaction. On dit à présent que ce dessein continue et qu'ils attendoient seulement leur grosse artillerie, qui est arrivée.

Le roi n'alla point à la chasse avant-hier, mais il donna une longue audience à M. Amelot et l'embrassa, à ce que l'on dit.

La disposition, à ce que l'on prétend, des gouvernements de Saint-Quentin et de Gravelines comme des emplois de guerre vacants se fera à Marly.

Les nouvelles d'Espagne sont que Staremberg a repassé la Segra, sur le bruit de l'approche de Sa Majesté Catholique.

L'abbé de Polignac revient; on ne sait pas positivement

pourquoi ce retour, mais il est fort bien avec le ministre. On veut que ce soit pour aller à la paix ; d'autres nomment M. Amelot.

Le marché de la maison de madame de Villetaneuse fut signé hier avec M. le duc de Roquelaure à 130,000 livres, compris les glaces.

M. Voisin a fait un grand changement dans les Invalides pour les officiers.

M. de Chamillart est revenu à petit bruit, mais il doit retourner au pays du Maine faire l'acquisition de Courcelles. Je ne sais s'il ne songe point encore au bourg d'Averton.

Madame de Bouillon est allée passer quinze jours auprès de M. de Vendôme à Anet.

A Paris, le [jeudi] 26 septembre 1709.

M. de Buzenval est revenu balafré et prisonnier du comte de Lotron. Tous ceux qui reviennent font horreur du champ de bataille.

M. de Livry est entré dans Mons avec onze cents hommes. La garnison y est foible, composée de Wallons et de Bavarois. Il n'y a point de nouvelles sûres que la tranchée y soit ouverte.

Il a couru aujourd'hui un bruit à Paris que M. le marquis de Nangis avoit le régiment du Roi, le gouvernement de Gravelines se donnant à celui qui le commande à présent. On a dit encore que M. le maréchal de Villars demande le gouvernement de Saint-Quentin pour le comte de Villars, son frère.

Il s'écrit de Madrid que le roi d'Espagne est arrivé le 11 à Saragosse, reçu à merveille, excuses à M. le maréchal de Bezons et une si belle disposition dans l'armée qu'il y auroit un combat si Staremberg ne repassoit la Sègre.

La mercede de M. Amelot est véritablement la grandesse pour marier mademoiselle sa fille à un grand sei-

gneur de France. Le comte de Veraguas a l'emploi des finances, qui promet 60,000 pistoles à M. le duc de Noailles pour faire le siége de Girone.

Le [vendredi] 27 septembre.

On dit toujours Mons assiégé; mais il n'y a point encore de tranchée ouverte. M. de Livry s'y est jeté avec douze cents hommes. Le fils de M. de Buzenval est revenu sur sa parole prisonnier. C'est une chose épouvantable que l'état où se trouve la gendarmerie; vous y avez perdu, Monsieur, un sujet de réputation. Le fils de ce pauvre Briord se tournoit encore à merveilles; enfin nous avons bien vu tuer du monde. Dieu vous conserve et moi aussi. M. l'abbé de Polignac revenant de Rome à Paris ne fait pas de si tristes réflexions. La mort de madame la duchesse de Luxembourg ne laisse pas d'être une belle matière, sans qu'il soit question de politiquer ni de songer à être plénipotentiaire. Le pauvre M. de Clérembault court risque d'en mourir plus tôt que de son âge, la fièvre lui étant survenue.

A Paris, le [mercredi] 2 octobre 1709.

Il y a confirmation de l'ouverture de la tranchée à Mons du 26 au 27. Le temps se fait mauvais, et il arrive des troupes à notre armée.

On est à tout moment dans l'attente d'une action en Espagne; un courrier de M. le maréchal de Bezons, qu'on a renvoyé au même instant, ayant apporté que le roi étoit comme en présence avec ses ennemis.

M. Amelot n'a point été à Marly, mais prendre du repos dans sa maison à Issy.

Le roi reviendra le 12. On dit que les gouvernements se doivent donner aujourd'hui. On saura aussi sur quoi fondé le bruit qui a tant couru de M. le marquis de Nangis pour le régiment du Roi. Il faut changer: c'est M. de Mérinville qui a les gendarmes de la Reine et M. de Buzen-

val les chevau-légers. Toute la gendarmerie est remplie.

Je crois avoir mandé que M. de Surville est à Marly et madame la comteste de Tessé, grande d'Espagne, pour la première fois.

M. le prince de Vaudemont est revenu de Commercy.

Je n'ai rien ouï dire de M. le maréchal de Villars depuis les dernières nouvelles que tout alloit mieux. Les autres blessés n'avoient point d'accidents. Le régiment d'Alsace a vaqué par la mort du fils de M. de Montcault, qui en étoit colonel, mort chez les ennemis, la jambe ou cuisse coupée.

A Paris, le [vendredi] 4 octobre 1709.

Le temps est contraire au siége de Mons, et les nouvelles en sont assez incertaines. On veut que rien ne manque au dedans à présent et que M. de Livry soit brigadier à cause du monde qu'il y a introduit. On parle aussi d'une sortie que nous avons faite, au dommage des ennemis.

Il n'y avoit point encore hier au soir de nouvelles du retour de M. le premier chirurgien du roi, mais on disoit M. le maréchal de Villars revenu de ses accidents et les autres blessés se portent bien. Le duc de Saint-Aignan et quantité d'autres sont à Cambray, dont M. l'archevêque fait prendre beaucoup de soin, particulièrement du premier.

On dit que M. de Chartres d'à présent supplie le roi de le dispenser comme indigne. Il s'écrit d'un autre côté que madame la princesse des Ursins ne juge pas que l'archevêché de Tolède le soit de M. le cardinal de la Trémoille.

La mort du grand-duc est imprimée dans la gazette d'Hollande, mais c'est le grand prince, qui étoit fort malade par les derniers avis d'Italie.

Voici les régiments donnés : le régiment Royal de la marine à M. Desmaretz ; celui de M. Desmaretz à un parent de M. d'Artagnan ; le régiment de Charost à M. le

duc de Béthune pour M. son petit-fils et pour vendre; le régiment de Croy à un frère du mort; le régiment de Montcault à un autre frère du défunt.

A Paris, le [lundi] 7 octobre 1709.

Les nouvelles de M. le maréchal de Villars sont fort bonnes aujourd'hui, ce bon état attribué à la visite de M. le premier chirurgien du roi. On dit même que madame la maréchale de Villars écrit qu'elle espère bientôt ramener M. son mari.

Je ne sais rien des mouvements de notre armée; on dit des ennemis qu'ils continuent leur siége, où le temps devient pluvieux et mauvais.

Il y en a qui veulent qu'il soit difficile au roi d'Espagne de pouvoir attaquer Staremberg dans son poste, où il s'est bien retranché et muni de subsistance.

L'électeur de Bavière a été reçu à Chantilly de la manière qu'il convient au plus beau lieu du monde, soit pour la chasse et autres plaisirs, monseigneur le Duc en faisant bien les honneurs. Il en reviendra à la cour le 18.

La sérénissime république de Venise s'opposant aux menaces de s'en ressentir sur la parenté du cardinal Ottobon, s'il acceptoit la protection de la France que le roi lui a donnée en la place du cardinal de Médicis, Sa Majesté lui a déclaré la guerre et a fait dire à son ambassadeur qu'elle rappeloit M. l'abbé de Pomponne, mais que pour lui Mocenigo, très satisfait de sa conduite personnelle en cette cour, il pouvoit en toute sûreté attendre ici les ordres de ses maîtres.

A Paris, le [vendredi] 11 octobre 1709.

Le retour de M. Maréchal n'étoit pas encore certain. Le roi a envoyé 100,000 francs aux blessés de l'armée. On dit que M. le maréchal de Boufflers a tout pouvoir pour

agir au secours de Mons. Les ennemis y ont pris un petit ouvrage détaché des fortifications de la ville.

L'électeur de Bavière est retourné à Compiègne, et il n'a point été question de mademoiselle de Montigny. Il s'est fort diverti à Chantilly, et c'est la maladie de monseigneur le Duc qui l'a fait retourner. Madame la Princesse et madame la Duchesse se sont rendues auprès de Son Altesse Sérénissime, laquelle on a saignée et purgée avec de l'émétique; elle se portoit mieux hier. Il étoit question de goutte et de grands vomissements.

La cour revient demain à Versailles, et Monseigneur ira lundi à Rambouillet, sa suite avec lui, M. le comte de Toulouse se proposant de bien recevoir tout le monde. Monseigneur le duc de Berry sera de la partie.

M. de Bagnols fut attaqué, il y a deux jours, d'apoplexie et mourut sans connoissance; madame sa femme s'est retirée aux Récollettes. M. et madame de Coulanges revinrent de Choisy, et on se fait écrire chez eux. C'est M. de Harlay qui monte à la place de conseiller d'État ordinaire, et M. Bignon remplit la place vacante qu'on lui avoit promise.

Le commandant de Toulon, qui étoit M. de Charmasem, est mort aussi; on dit que cela lui valoit 18,000 livres de rente.

A Paris, le [lundi] 14 octobre 1709.

Le roi d'Espagne est retourné à Madrid, après lui avoir été impossible de combattre Staremberg; le comte d'Aguilar l'a suivi. C'est M. le maréchal de Bezons qui est resté au commandement de son armée, le chevalier de Caylus commandant les Espagnols sous lui; le combat de celui-ci, l'ayant obligé de quitter la France, l'a fort avancé, car il n'était que major dans le régiment de Lautrec. Le maréchal de Bezons a envoyé un courrier ici, parti le 2, pour

demander au roi la permission de recevoir la Toison d'or, dont le roi d'Espagne l'a voulu gratifier.

C'est le grand inquisiteur qui a eu l'archevêché de Tolède : il est dominicain, et étoit archevêque de Saragosse.

On ne sait guère de nouvelles du siége de Mons ; mais il y en de très-bonnes de la blessure de M. le maréchal de Villars, dont M. Maréchal a rendu compte à Sa Majesté, qui a donné au comte son frère le gouvernement de Gravelines, comme celui de Saint-Quentin à M. de Montesson, des gardes du corps ; cette affaire fut déclarée hier.

M. de la Trémoille ne pouvant aller présider aux états de Bretagne, étant son tour, le roi a commis en sa place M. le prince de Léon, qu'il a gratifié d'une somme de 1,000 pistoles.

C'est de la cassette que les 100,000 francs pour les blessés de l'armée ont été tirés.

M. de Bernières, intendant de Flandre, arrive en poste, on ne sait encore pourquoi.

Le [mardi] 15 octobre 1709.

Le roi n'a pas permis à M. le maréchal de Bezons d'accepter la Toison d'or, et on dit que Sa Majesté lui ordonne de s'en revenir et de ramener nos troupes d'Espagne.

M. le maréchal de Berwick reviendra du Dauphiné en Flandre pour nous commander, afin de donner le moyen à M. le maréchal de Boufflers de se venir reposer, en ayant grand besoin et se trouvant fort incommodé.

M. le président de Mesmes a vendu sa charge de prévôt de l'Ordre 200,000 francs à M. de Pontchartrain, avec la permission du roi de porter toujours le Saint-Esprit, Sa Majesté en ayant accordé le brevet.

M. de Bernières n'est point encore repassé ; son voyage a donné de la curiosité. On dit que c'est afin de prendre des mesures pour mieux pourvoir aux hôpitaux et à la

conduite des munitionnaires, attendu que M. Maréchal a représenté au roi qu'il étoit mort bien des blessés faute de médicaments et que les troupes étoient nourries d'un si mauvais pain qu'on pouvoit les mettre en danger de périr.

Monseigneur le Duc continue d'être malade à Chantilly, son mal étant une espèce de goutte qui a paru et lui a donné d'autres accidents, qui sont des vomissements. On disoit hier qu'il étoit venu un de ses médecins pour consulter M. Fagon.

Mons va son train, mais on n'en dit point de nouvelles.

On dit que le traité de M. de Savoie avec l'empereur est à renouveler, comme les gazettes l'ont imprimé; mais qu'il demande gros.

A Paris, le (jeudi) 17 octobre 1709.

M. le maréchal de Berwick arriva hier au soir à Versailles et salua le roi; il a été ce matin à Saint-Germain voir apparemment madame sa femme, et revenu à Chaillot pour la reine d'Angleterre, étant parti de là pour aller en Flandre. M. de Bernières a pris la même route ce matin aussi.

Les lettres de Valenciennes du 13 portent que les assiégeants de Mons y vont lentement, la pluie les ayant fort incommodés; qu'ils s'attachent au côté par lequel il fut pris quand le roi l'assiégea et que, nonobstant leur peine, il se fait à Bruxelles des préparatifs comme s'ils vouloient encore assiéger Maubeuge; c'est au moins leur bruit.

M. le maréchal de Villars s'est trouvé plus mal depuis le départ de M. Maréchal. Le Dran lui a fait une petite incision pour tirer un petit os qui vouloit sortir, dont il s'est bien trouvé. On attendoit une litière pour ramener M. de Courcillon, et M. de Coëtquen est en état de revenir de son côté. La guérison de M. le duc de Guiche

n'est pas si avancée. M. le comte de Broglio a battu un parti ennemi au fourrage, commandé par un comte de Lobkowitz; il y a bien eu des gens tués, des prisonniers et des chevaux pris avec leurs trousses.

Le roi donne à M. de Pontchartrain un brevet de retenue de la somme entière de 205,000 livres de la charge de prévôt de l'Ordre, et M. le chancelier la paye en quatre ans, 50,000 livres chacun. Monseigneur le Duc est toujours incommodé à Chantilly; le roi y a envoyé un ordinaire s'informer avec empressement de sa santé.

Les troupes d'Espagne reviennent assurément.

Le roi n'a point donné à M. le duc de Béthune la liberté de vendre le régiment; c'est pour le fils du second lit; mais comme il est encore trop jeune, le lieutenant colonel le commandera avec une commission particulière.

A Paris, le [lundi] 21 octobre 1709.

Les nouvelles de Mons sont incertaines : les uns disent une contrescarpe prise, les autres non. Le corps de M. de Luxembourg a été renforcé assez considérablement pour couvrir Charleroy.

M. de Saint-Frémont amène un détachement de dix bataillons d'Allemagne, qui doivent arriver demain à Charleville et à Mézières.

Il y a des lettres de M. d'Arpajon du 2 qui portent que nos troupes d'Espagne commençoient à défiler.

M. le maréchal de Berwick ne vit point la reine d'Angleterre en passant; il n'en eut pas le temps, et, après avoir été enfermé trois heures avec le roi, il lui promit de partir de Saint-Germain à deux heures après minuit, ce qu'il fit. Les quatre maréchaux apparemment auront décidé de ce qui se peut faire pour le secours de la ville assiégée.

Les fermes des postes ont été renouvelées, et le roi a

gratifié M. de Torcy de 40,000 écus en six ans, à payer 20,000 francs par an.

Il y a bien du bruit parmi tous les munitionnaires; on dit qu'il s'est présenté une compagnie nouvelle et qu'on attaque M. de la Cour, auquel on a envoyé garnison chez lui. On dit aussi qu'il loue à madame la duchesse de Mantoue cette grande maison appelée l'hôtel de Travers, bâtie pour M. de Chamillart, qui a coûté furieusement, en ayant encore une plus belle au bout de la rue Richelieu.

M. le duc de Lauzun, qui vient souvent chez M. le marquis d'Ambres, me demanda fort de vos nouvelles hier, Monsieur, en se souvenant avec plaisir de votre ancienne amitié et me priant de vous faire cent mille compliments de sa part, ce dont je m'acquitte avec autant de joie qu'il m'en a paru en lui.

M. l'évêque d'Évreux est mort.

Le [mercredi] 23 octobre 1709.

On ne sait pas trop de nouvelles du siége de Mons; on dit du 14 les contrescarpes prises. On ignore aussi le sujet du voyage de M. le prince Eugène à Bruxelles; on a dit même qu'il pourroit passer en Hollande.

Le conseil s'est tenu entre les quatre maréchaux, mais avec de la difficulté, suivant le bruit, pour conclure ce qu'il y a de meilleur à faire, M. le maréchal de Boufflers ne revenant point.

M. de Courcillon a donné de l'inquiétude depuis quelques jours, et on ne l'a pas trouvé en état de revenir.

C'est en dix-huit mois que la charge de prévôt de l'Ordre se doit payer à M. le président de Mesmes. M. le duc de Lauzun prête 50,000 francs à M. le chancelier, un quart dans le total en billets de monnoie.

Monseigneur le Duc est toujours incommodé à Chantilly. Monseigneur vient demain à Meudon. M. le comte de Tou-

louse a bien fait les honneurs, avec grande dépense, à Rambouillet.

M. de Chamillart partit tout seul, il y a huit jours, pour Courcelles. Madame la duchesse de la Feuillade et madame de Cany l'ont suivi deux jours après; madame de Chamillart étoit restée avec madame de Dreux jusqu'après la fête, afin d'achever le délogement; mais elles partiront ensuite, et on dit que c'est pour longtemps quant à M de Chamillart.

A Paris, le [jeudi] 24 octobre 1709.

Mons s'est rendu le 21; les conditions ne s'en disent pas encore ce soir. Il se fait un camp retranché à Maubeuge et un autre à Charleroy. Le prince Eugène n'avoit pas fait de séjour à Bruxelles et étoit revenu à son armée. M. le maréchal de Villars avoit de l'inflammation à sa plaie, causée par un cruel abcès et un os qui paroissoit fêlé; on espère pourtant que ce ne sera rien, mais il est à craindre que sa guérison ne soit longue. M. de Courcillon se reporte bien et avec sa même tranquillité.

On dit que le prince royal de Prusse se veut faire catholique et que l'électeur de Brandebourg, son père, demande des jésuites au pape pour l'instruire, disant ne le vouloir pas contraindre sur le choix de la religion; cette vocation étant reportée à prendre déjà des mesures pour se faire élire roi des Romains. L'électeur d'Hanovre, pouvant aussi songer à la même chose, expose au Souverain Pontife qu'ayant dans son électorat beaucoup de sujets de notre communion qui en demandent la liberté, il est bien aise de leur accorder, demandant aussi au pape des pères de la société pour s'établir dans ses États.

M. l'abbé de Polignac a été malade et saigné deux fois depuis son arrivée, logeant chez madame de Mailly, dame d'atours à Versailles. On y a fait l'opération à madame la comtesse de Saint-Géran.

M. l'avocat général le Nain est mort ce matin, en trois jours, de la fièvre et d'une fluxion sur la poitrine, âgé de trente-huit à quarante ans. C'est une grande perte pour le public, car il étoit rempli de tout le mérite de sa profession et de la vertu de sa race.

A Paris, le [vendredi] 25 octobre 1709.

Mons a capitulé le 20. La garnison étoit foible, mais la place ne manquoit pas de vivres. Les Espagnols sont sortis avec quatre pièces de canon, deux mortiers, et ont été conduits à Namur, les François à Condé et les Bavarois à Maubeuge. Le prince Eugène vouloit retenir le comte de Bergeyck pour lui faire rendre compte à l'empereur des revenus des Pays-Bas depuis la mort du roi d'Espagne; mais enfin on est convenu que son frère et son neveu demeureroient en otages pour le payement de ce qui est dû à la ville.

Du [lundi] 28 octobre.

On a dit que les ennemis marchoient du côté de Charleroi; cependant il s'établit que l'on parle du quartier d'hiver partout, que le général des Prussiens a déjà pris congé des alliés en Flandre et qu'on a vu beaucoup d'expéditions au bureau de M. Voisin.

M. le duc de Guiche est revenu sans être en état de marcher. On continue de dire que M. le maréchal de Villars ne le pourra faire de longtemps et qu'il court risque de boiter. Pour M. de Courcillon, ce sera un miracle s'il en revient.

Il fut dit hier que les vomissements de monseigneur le Duc étoient revenus au bout de quatre jours qu'il ne s'en étoit pas senti.

Feu M. l'évêque de Chartres a donné tout son patrimoine à son neveu, l'évêque d'aujourd'hui, comme sa

chapelle et ses livres, dont madame sa sœur et autres héritiers ne sont pas bien contents. Le roi y a joint l'abbaye d'Igny, qui vaut 12 ou 14,000 livres de rente ; ainsi le jeune prélat aura de quoi soutenir l'épiscopat et les pauvres de son diocèse, se proposant toujours indigne d'une telle charge. On dit aussi que l'abbaye nouvelle est en rendant celle qu'il avoit.

M. de Pontchartrain fut reçu hier à Versailles prévôt de l'Ordre ; tous les commandeurs et chevaliers, ayant été avertis, s'y sont trouvés.

Mademoiselle de la Motte d'Argencourt est morte à Chaillot.

A Paris, le [mardi] 29 otobre 1709.

On a envoyé à M. le maréchal de Villars une litière du roi pour le ramener. On dit qu'il fera son établissement à Versailles, et que Sa Majesté lui donne le logement de feu monseigneur le prince de Conty, se portant de mieux en mieux de sa blessure.

M. le duc de Guiche est allé porter ses béquilles aussi à la cour.

On dit que madame la duchesse de Gramont a conclu son marché, et qu'elle paye à M. de Chamillart la somme de 80,000 livres de l'Étang, qu'elle achète.

L'électeur de Bavière arrivera le 5 du mois prochain à Paris et logera chez M. de Monasterol, où il tiendra table soir et matin. Madame de Monasterol, lui cédant la place, s'est déjà retirée chez madame la présidente d'Osembray, où elle habitera autant de temps que l'électeur sera dans sa maison. Il verra le roi à Marly, qui s'y en va le lendemain de la Toussaint. Tout se passera incognito.

La gendarmerie aura, comme l'année passée, les quartiers d'hiver en Normandie. Il vient bien des troupes dans la généralité de Paris, et les chemins pourront bien

n'être pas sûrs. Le carrosse de Reims a été volé depuis deux jours.

La charge d'avocat général n'est pas encore remplie ; M. Chauvelin la demande pour son fils, qui a été admiré au conseil, dans le rapport qu'il a fait de l'affaire de madame de Cauvisson.

Madame la comtesse d'Uzès a acheté l'hôtel de Rambouillet sous son nom et remboursé de même mademoiselle de la Motte, qui s'est trouvée, depuis sa mort, créancière d'une somme de 20,000 livres prêtée à feu M. de Montausier ou à madame sa fille.

A Paris, le [jeudi] 31 octobre.

Le prince Eugène a déclaré à un de nos François qui a été dans Mons que, comme il a toujours fait part de sa marche, il auroit bien voulu ne se pas retirer sitôt, mais qu'enfin leur campagne étoit finie, les Brandebourgeois et autres alliés ayant voulu se retirer. Nous nous séparons donc aussi, et tous les quartiers d'hiver sont partis.

C'est le roi qui a proposé à M. le maréchal de Villars de se venir établir à Versailles pour être plus proche de Sa Majesté et de son premier chirurgien, lui ayant prêté le logement de feu monseigneur le prince de Conty, qui est plus commode que le sien. Il partira après demain du Quesnoy, s'il est en état; car on compte qu'il en a encore pour longtemps.

M. Chauvelin est avocat général moyennant 400,000 francs, 350,000 pour la fixation de cette charge, le roi gratifiant du surplus le fils de feu M. le Nain.

L'ambassadeur de Venise a représenté ici que c'est un malentendu que ce qu'on leur a imposé, et que sa république ne prétend point exclure de leurs conseils la famille des Ottobons, en ayant écrit au cardinal, qui en écrit lui-même au roi. Ainsi on croit cette affaire en terme d'accommodement.

M. le duc de Guiche eut la dernière fois une longue audience de Sa Majesté; on croit qu'il fut question d'examiner beaucoup de choses touchant le régiment des gardes.

Le roi va à Marly le 2 pour y célébrer la Saint-Hubert. Le logement de monseigneur le Duc est déjà marqué pour l'électeur de Bavière en cas qu'il y veuille aller le 7, ce que l'on ne sait point encore.

Les troupes qui revenoient d'Espagne ont reçu un contre-ordre.

Fin du sermon du R. P. de la Rue, prononcé devant le roi à Versailles le 1er jour de novembre 1709.

« Car enfin, ô mon Dieu, vous êtes irrité contre nous, et vous êtes justement irrité. Votre colère se déclare par les fléaux dont nous sommes frappés et accablés. La nature s'intéresse à vous venger; de là vient que nous voyons les saisons dérangées et les éléments confondus. Il semble que ce n'est qu'à regret que le soleil nous prête sa lumière, et l'or et l'argent paroissent être rentrés dans les entrailles de la terre, qui les a produits. Nos péchés sont montés jusqu'à votre trône, Seigneur; mais vous avez promis que vous ne mépriseriez pas un cœur humilié, et vous en voyez au pied de vos tabernacles qui ne sont pas indignes de vos attentions. Sire, je vous parle avec d'autant plus de liberté que les vérités que j'avance à votre peuple sont les sentiments intérieurs de votre cœur. Le commencement de votre règne a été amer et difficile; la fin en est encore plus laborieuse, et l'intervalle qui touche à ces extrémités a été semé de lis et de roses. Peut-être avez-vous négligé de les renvoyer à Dieu seul; il les reprend et sa justice se dédommage. C'est de là que viennent tant d'ennemis, que dis-je, Sire, des ennemis! Ce sont des instruments dont la Providence se sert pour achever le grand ouvrage de votre sanctification. Encore

un peu de temps, les verges des infidèles seront jetées au feu. Nous avons lieu de croire que sa miséricorde étoit contente dans le grand combat où la victoire a paru revenir à vous; elle est retournée encore une fois, mais teinte du sang de vos ennemis. Ne puis-je donc pas vous dire aujourd'hui, Sire, en finissant ce discours, ce que disoit autrefois Jésus-Christ à saint Pierre en lui lavant les pieds : Laissez-moi faire ce que vous ne comprenez pas aujourd'hui, un jour vous le comprendrez. Mes voies vous sont inconnues; les routes dans lesquelles je vous fais entrer vous paroissent étrangères; mais, quand le rideau sera tiré et que le petit nombre de jours sera écoulé, vous verrez que je n'ai pensé qu'à vous rendre heureux dans l'éternité que je vous souhaite. »

Le jésuite, Monsieur, ne vous déplaira pas; je n'ai point d'autres nouvelles aujourd'hui.

A Versailles, le [vendredi] 1er novembre.

Le roi a donné l'évêché d'Évreux à M. l'abbé d'Heudicourt; l'abbaye de Fontenets, diocèse d'Autun, à M. l'abbé de Masnadau; l'abbaye de Saint-Calés, diocèse du Mans, à M. l'abbé Clément; l'abbaye de l'Aumosne ou le petit Cîteaux, diocèse de Chartres, à M. l'abbé du Pré; l'abbaye de Menat, diocèse de Clermont, à M. l'abbé d'Harcourt; l'abbaye de Saint-André de Vienne à M. l'archevêque de Vienne; l'abbaye de Notre-Dame de Vertus à M. l'abbé de Saron.

Le [samedi] 2 novembre 1709.

Madame la princesse de Conty a été prévenue de toutes sortes d'honnêtetés du roi, par un ordinaire de sa part, pour prêter le logement de feu monseigneur le prince de Conty à M. le maréchal de Villars, cet emprunt fondé sur ce qu'il sera vacant apparemment la première année de

son deuil. Sa Majesté prend grand soin de ce maréchal, et on dit qu'elle l'ira voir. Quant à sa plaie, M. Maréchal ne fait pas d'état de ce que les chirurgiens en ont écrit en dernier lieu, répondant de le guérir.

On dit que les maréchaux de France reviendront tous; et que M. le chevalier de Luxembourg, M. le comte de Villars, Puiguyon et un autre resteront pour le quartier d'hiver, le premier du côté de Charleroy et le second à Maubeuge, où notre armée travaille à des camps retranchés.

M. de Torcy a acheté le marquisat de Sablé et Bois-Dauphin 450,000 livres.

On dit que le marché de madame la duchesse de Gramont pour l'Étang n'a pas eu de conclusion, et que M. de Chamillart en prétend vendre les matériaux aux architectes.

Du [lundi] 4 novembre 1709.

M. le maréchal d'Artagnan demeurera en Flandre. L'électeur de Bavière est attendu ici; tous les lustres et autres ornements sont empruntés de M. de Monasterol pour la décoration de sa maison, où il logera, et de madame d'Arcques, qui prétend lui donner une fête dans la sienne. Ce qu'il y a de meilleur, c'est que M. Desmaretz lui prépare de l'argent comptant. Il ira voir le roi le lendemain de son arrivée, mais sans coucher à Marly.

Il s'écrit de Genève et de Gênes que les Impériaux ont surpris Casal, cette nouvelle méritant confirmation, mais étant importante.

Le roi a déclaré pour son ambassadeur à la Porte M. des Alleurs, M. Feriol revenant guéri pourtant, mais hors d'état peut-être de continuer ses fonctions.

On parle toujours de l'acquisition de l'Étang pour madame la duchesse de Gramont; elle a été proposée à M. Voisin, mais il répondit qu'il ne vouloit point avoir

de maison que celle du roi, parce que cela le détourneroit de la seule application qu'il vouloit avoir, laquelle étoit celle du service.

L'affaire du Port-Royal des Champs est finie par la bulle de réunion du pape à celui de cette ville et le jugement de l'officialité. M. d'Argenson a été prendre avec plusieurs caresses les vieilles religieuses au nombre de quatorze ou quinze qui y étoient, et on les sépare dans d'autres couvents à Saint-Denis, à Rouen, à Chartres et au Mans. On disoit hier que ces maisons-là ont déjà écrit pour supplier qu'elles n'y fussent point envoyées et que le Port-Royal de Paris ne veut point aller à la campagne, où les bâtiments deviendront des fermes seulement.

Le [mardi] 5 novembre 1709.

Ce fut il y a aujourd'hui huit jours que M. d'Argenson se présenta aux portes du Port-Royal des Champs de la part du roi. Elles lui furent ouvertes, et la volonté de Sa Majesté ayant été déclarée à la mère prieure, elle assembla le chapitre, afin de la faire savoir; cela dura jusqu'à midi sans mouvement aucun ni pleurs des religieuses, mais un silence respectueux accompagné de soumission à ses ordres. La prieure demanda à M. d'Argenson s'il voudroit bien leur donner le temps de faire leur petit paquet; comme il lui répondit qu'il ne s'en étoit pas expliqué avec le roi, mais qu'il le prendroit sur lui, elle l'en remercia, disant que, n'en ayant pas l'ordre, il n'y avoit qu'à partir sans aucun paquet, mais un bâton et le seul bréviaire. Il y avoit huit carrosses et quelques chaises, où toute cette pauvre troupe fut mise. On a laissé des soldats dans le monastère pour le garder. On prétend que le roi dit à M. de Chevreuse, la chose répandue, qu'il lui avoit ôté des voisines et que la prieure s'y étoit comportée fort sagement, M. le duc de Beauvilliers appelé à la con-

versation. Elles ne dînèrent point, parce que les sœurs converses du corps de la communauté ne purent rien apprêter, mais on leur fit prendre un peu de pain et de vin. Voilà, Monsieur, de quoi méditer dans vos prières, en présence de Dieu.

Sœur Louise-Anastasie du Mesnil, prieure, envoyée à Blois, aux Ursulines, et la sœur Françoise-Agnès de Sainte-Marthe dans la même ville, à la Visitation: Sœur ....., sous-prieure, à Rouen, et sœur Euphrasie Robert aux Ursulines, à Mantes; elle a quatre-vingt-six ans et est paralytique. Sœur Anne-Cécile, âgée de quatre-vingt-sept ans, et sœur Madeleine-Cécile Chantres, à Amiens. Sœur Apolline conduite de Beauvais à Compiègne, sœur Marie-Catherine Isalis et sœur Céline Benoise à Meaux. Sœur Marguerite-Lucie Pepin, nièce de M. Varet, et sœur Sophie Flexelles à Autun. Sœur Françoise-Agathe le Juge et sœur Gertrude du Vallois à Chartres. Sœur Françoise-Madeleine le Vavasseur et sœur Amédée de Sainte-Marie le Couturier à Nevers et à Moulins. Sœur Justine, converse, reçue pour être du chœur, suivant le vœu de madame de la Feuillade, à Soigny au Perche. Sœur Tarcile, sœur Blandine, converses, aux Ursulines de Saint-Denis. Sœur Anne-Marie, converse, aux Annonciades de Saint-Denis. Sœur Opportune, sœur Basilice, qui sont deux sœurs, et sœur Aurélie à Chartres et à Saint-Denis.

A Paris, le [mercredi] 6 novembre 1709.

L'électeur de Bavière arrive aujourd'hui et va demain à Marly. Le roi a chargé M. d'Antin du soin de sa personne pour la conduire et lui donner à manger. Le comte de Bergeyck est revenu ici, et tout le monde revient de l'armée. Du côté des ennemis on se sépare aussi, et on dit que le prince Eugène et le duc de Marlborough vont à la Haye faire un tour, après quoi le premier reviendra à Bruxelles et l'autre passera en Angleterre, l'ayant écrit

à M. le maréchal de Berwick, avec lequel il a un commerce d'oncle à neveu. Ce maréchal est attendu en cette cour comme celui de Boufflers.

On avoit mis M. de Courcillon en marche, mais il s'en est trouvé si mal qu'il a fallu s'arrêter à Cambray. On ne disoit point hier que M. le maréchal de Villars y fût encore.

Le bruit couroit à Paris que la paix de M. de Savoie étoit faite, cela fondé sur la prise de Casal, dont il n'y avoit pas de certitude entière; mais le retour de nos troupes d'Espagne étoit certain, et on citoit M. Voisin pour l'avoir dit.

Monseigneur le Duc est guéri et doit bientôt revenir. Marly est nombreux, et on en nomme entre autres qui n'avoient pas accoutumé d'y aller. Madame la duchesse d'Orléans est demeurée à Versailles à cause de sa grossesse; Mademoiselle et monseigneur le duc de Chartres, comme une petite cour de dames de ses amies auprès d'elle [*sic*].

On dit Québec en Canada assiégé par eau et par terre par les Anglois.

A Paris, le [vendredi] 8 novembre 1709.

M. le marquis et madame la marquise de Dangeau arrivèrent avant-hier ici avec leur blessé dans une litière, en cinq jours de marche, ne s'étant arrêtés à Cambray qu'à cause de la Toussaint. Il n'y a quasi point d'exemple du courage et de la patience de M. de Courcillon; son tempérament lui a sauvé la vie. On le mène à Versailles pour être dans le commerce, à portée d'avoir de la compagnie au logement de M. son père. M. le maréchal de Villars s'étoit mis en marche à leur départ du Quesnoy et devoit coucher avant-hier à Chaulnes. On comptoit dix jours pour le voyage, lui en brancard; la litière du roi suivant. L'os n'est pas fêlé, à ce que l'on espère; mais il

y a des incisions, et il a beaucoup souffert de la vivacité même de son tempérament. Il n'est pas assuré que M. le duc de Guiche de sa blessure ne demeure un peu boiteux. Il se dit qu'il a rendu auprès du roi de bons offices à MM. les officiers des gardes, l'ayant désabusé de beaucoup de reproches contre la vérité.

L'électeur de Bavière arriva avant-hier aussi. Il avoit dîné à Chantilly, où monseigneur le Duc n'a plus de vomissements, mais il faut l'appuyer, et sa tête tourne encore. L'Altesse Électorale alla voir le roi hier à Marly et revint souper chez madame d'Arcos à une fête préparée; madame de Bouillon, madame d'Albret, madame de Montbazon, comme beaucoup d'autres, priées. Ce prince doit aller ce soir à l'opéra. Monseigneur le recevra à Meudon. J'ai oublié le nom dont il est appelé. Le prince Eugène et le duc de Marlborough lui ont renvoyé de Mons sa vaisselle d'argent et généralement tout ce qui lui appartenoit. Il y avoit grande provision de vin de Champagne et de Bourgogne, quoiqu'il n'en boive point, étant sobre, mais fort gaillard.

M. du Buisson, conseiller d'État et intendant des finances ayant le département des bois, a reçu tous ses sacrements. Il laissera beaucoup de bien, s'il meurt, sans héritiers de grand relief. On ne lui donne que M. l'abbé le Pileur, supérieur de beaucoup de maisons religieuses.

A Paris, le [lundi] 11 novembre 1709.

Le procurateur de Venise, appelé Foscarini, que nous avons vu ici ambassadeur, écrit de la Haye à celui de la République en notre cour qu'il n'a jamais tant entendu parler de paix, qu'on en parle où il est et où il arrive des plénipotentiaires de tous côtés, les logements y étant si chers qu'il en coûte des sommes immenses, jusqu'à dire 15, 20, 30,000 francs de notre monnoie pour chaque maison.

M. le maréchal de Boufflers s'en revient, visitant les places du côté de la mer.

M. le maréchal de Villars doit arriver demain droit dans son hôtel à Paris. Il y a un bruit même qu'il veut y attendre un meilleur état pour aller à Versailles, non point chez madame la princesse de Conty, mais à son logement.

On attend monseigneur le Duc à l'hôtel de Condé, s'il s'est trouvé, suivant son projet, en état de partir de Chantilly.

L'électeur entendit hier la messe aux Théatins et passa au dedans dans une chambre où l'attendoit M. le cardinal d'Estrées; ils furent assez longtemps ensemble. Il y a eu un second souper chez une comtesse de Remond, qu'il a établie ici comme madame d'Arcos; mais les dames venues à Compiègne y sont demeurées. Son séjour ici ne sera pas long, ses équipages, où l'on compte trois cents chevaux, marchant déjà à Namur. Il va demain à Marly et coucher à Versailles, où il demeurera deux jours pour tout voir et chasser. M. d'Antin lui en fera les honneurs. On ne parle point de Meudon.

Si madame de Mantoue ne peut soutenir ici sa grandeur, marchant avec tout l'attirail de souveraine, elle parle de s'en aller à Venise au mois de mai, se mettre au palais du feu duc son mari, qui y est rempli de ses trésors. Madame la marquise de Béthune dit pourtant que l'électrice de Bavière, sa nièce, n'a pas de pain auprès de cette république et qu'elle en viendroit chercher en France sans le pape, qui l'en empêche pour ne pas empirer davantage la condition des princes ses enfants auprès de l'empereur.

A Paris, le [vendredi] 15 novembre 1709.

Le maréchal de Boufflers est arrivé tout droit à Marly; M. le maréchal de Villars avant-hier ici, en grand équi-

page, ayant à la suite de son brancard la litière du roi, trois ou quatre carrosses à six chevaux, plusieurs chaises et une nombreuse escorte de gens à cheval. Il parut hier à son hôtel, dans un grand accompagnement domestique, sur un canapé, avec une robe de chambre magnifique que madame de Varangeville, sa belle-mère, lui a donnée, et il répondit à mon compliment que sa plaie alloit de mieux en mieux. On l'a pourtant trouvé fort changé.

M. de Coëtquen est aussi de retour avec une jambe de moins, mais il n'en est pas maigri.

On prétend que c'est l'électeur qui a moyenné permission à M. le comte de la Mothe de revenir à la cour comme il étoit, même d'avoir l'honneur de faire la révérence au roi, à Marly présentement, et que mademoiselle de Montigny y a fort contribué, étant allée attendre chez lui, au Fayet, que S. A. E. aille à Namur pour s'y rendre. Cette Altesse doit faire une chasse de cerf aujourd'hui avec Sa Majesté, dîner à Saint-Cloud demain, où monseigneur le duc d'Orléans le doit recevoir. Le voyage de Meudon ne paroît pas si certain, à cause du cérémonial apparemment, le départ se disant après cela pour la semaine prochaine.

Une des saintes religieuses du Port-Royal, qu'on dit être celle de quatre-vingt-sept ans, distribuée à Amiens, y est morte entre les mains de l'évêque.

A Bordeaux, le [samedi] 16 novembre 1709 (1).

Voilà toutes les troupes arrivées d'Espagne. On attend demain M. le maréchal de Bezons pour le recevoir avec les honneurs dus à son bâton. Un prisonnier qui arrive de Barcelone nous a fait le portrait de l'archiduc, qui n'est pas beau, le disant encore fort pauvre. Les peuples ne voudroient ni de Philippe V ni de lui, cependant il a

(1) Lettre transcrite dans la correspondance de la marquise d'Huxelles.

nombre de grands qui lui sont attachés, et le nom d'Autriche y a bien des partisans. Le temps nous apprendra le reste.

A Paris, le [mercredi] 20 novembre 1709.

Il se faut promptement dédire de la prétendue sentence donnée à Évreux; ç'a été un faux bruit qui a couru, et cette malheureuse affaire ne sauroit au plus tôt être jugée qu'à Noël; mais, comme on a fait des tentatives pour forcer la prison et sauver les prisonniers morts ou vifs, M. de Luxembourg a fait ordonner cinquante hommes de la ville qu'il en rend responsables, afin d'y avoir toujours une garde de vingt-cinq hommes; cette dépense étant aux frais de la ville, qui en est bien lasse et bien fatiguée.

L'électeur doit partir aujourd'hui pour Compiègne, où il attendra le retour des chanoinesses de Mons, qui doivent venir ici pour voir Paris et la cour pendant trois ou quatre jours, après quoi S. A. E. les mènera à Namur. Monseigneur le duc d'Orléans a excellé; jamais fête n'a été mieux entendue ni plus magnifique. L'électeur arriva à midi; on vit le château, les promenades. On trouva au retour deux tables servies dans le grand salon, de vingt-cinq couverts chacune; il y en avoit encore d'autres autre part. Le dîner commença à trois heures. Les portes de Saint-Cloud furent ouvertes, ce qui fit une grande affluence de spectateurs, et, après qu'on eut bien mangé et longtemps, tout fut abandonné au pillage. La compagnie passa dans un endroit où madame Hulot chanta; on donna aussi une grande musique italienne et on termina la fête par un jeu de pharaon, que l'électeur aime.

Le comte de Sagonne, fils de feu M. Mansart, vend sa charge de maître des requêtes, se met aux mousquetaires, achète un régiment et quitte la plume pour l'épée. C'est une vérité et non un conte pour rire.

Vous pouvez souffrir vos douleurs, Monsieur, comme un saint que vous êtes, mais il n'y paroît pas à la lettre

dont vous m'avez honorée, ni que votre esprit s'affoiblisse. Vous employez un bon auteur pour répondre sur l'événement du Port-Royal; les hommes à l'égard de Dieu sont des mouches et ses desseins impénétrables. La foi nous apprend que nous n'y verrons clair qu'en l'autre monde; j'ose vous assurer que j'irai jusqu'au bout en celui-ci, à vous rendre ce qui dépend de la plus fidèle de vos très-humbles et très-obéissante servante [*sic*].

A Paris, le [vendredi] 22 novembre 1709.

L'électeur de Bavière a détourné les chanoinesses de Mons de venir ici; il partit avant-hier à trois heures après midi et les aura trouvées à Compiègne, où il demeurera encore trois semaines, à cause des réparations qui se font à son logement de Namur. M. de Torcy lui apporta, auparavant que de partir, un manchon de renard noir de la part du roi, avec une attache d'un gros diamant au milieu, estimé 25 ou 30,000 écus, les huit qui l'environnent n'étant pas de pareille grosseur, mais assez considérables pour faire estimer le présent 150,000 francs. M. de Monasterol présenta au ministre, de la part de son maître aussi, une bague d'un seul diamant qui vaut 1,500 pistoles. M. de Torcy fit supplier l'électeur de trouver bon qu'il la refusât, disant qu'il l'auroit bien acceptée dans un autre temps, mais qu'en celui-ci il ne lui étoit pas possible, et en effet il ne l'a pas prise.

Il est arrivé de la Haye un agent de Wolfenbuttel qui a dîné publiquement chez M. de Torcy; on raisonne fort sur ce voyage et on prétend qu'il est question de paix.

J'entendis dire hier à M. de Vaubourg que le traité des Génois venoit d'être signé et qu'on auroit le blé en janvier, février et mars au plus tard.

M. le maréchal de Villars fut rencontré avant-hier, allant à Versailles dans son brancard, environné de beaucoup de gens à cheval, la maréchale le suivant à deux carrosses à six chevaux.

Il y a eu ici une aventure à qui reculeroit. M. et madame de Montbazon sortant de chez madame de Montauban par la cour des cuisines du Palais-Royal, les chevaux déjà sortis à moitié, madame de Mantoue survint avec son cortége, qui en prit la bride et boucha le passage de la rue des Bons-Enfants. Comme cela fit beaucoup de bruit, les écuyers descendirent et trouvèrent M. de Montbazon, qui leur dit que, s'il avoit été seul, il auroit reculé pour la moindre dame du monde, mais que madame sa femme ne cédoit point. La souveraine s'en alla, qui a porté sa plainte à M. de Torcy. Madame de Montbazon en a parlé au roi; Sa Majesté l'a renvoyée à M. de Bouillon. Il n'y a encore rien de décidé, et on croit même qu'il n'y aura point de décision et que chacune demeurera dans sa prétention.

A Paris, le (samedi) 23 novembre 1709.

Madame de Bourgogne a été dîner en particulier chez madame Desmaretz, accompagnée de madame de Maintenon, de madame de Caylus et de madame Voisin; je crois que les autres dames en sont toujours, sans les nommer.

M. l'abbé de Polignac l'est, dans le bruit de la ville, pour aller à la Haye à la négociation de la paix. On dit qu'il a dit que les jésuites avoient raison et que le pape ne s'étoit point encore expliqué.

La reconnoissance de Charles III est dans des termes si ménagés pour Philippe V que le Saint-Père veut contenter tout le monde. [*sic*]

On dit le roi de Danemark entièrement résolu de faire une descente dans l'île de Schonen et que sa flotte a déjà mis à la voile; ce sera une grande diversion dont nous pourrons profiter. Il n'est point éclairci ce que peut faire ici l'agent du Gottorp, qui connoît particulièrement M. de Torcy.

M. le maréchal de Villars est arrivé à bon port à Versailles; on dit que le roi l'a envoyé visiter et que ma-

dame de Maintenon l'a été voir, ayant demeuré assez longtemps avec lui.

Du [lundi] 25 novembre,

On dit cet agent du prince d'Holstein-Gottorp reparti pour la Haye, d'où il n'est pas venu sans avoir vu le pensionnaire Heinsius, le prince Eugène, le duc de Marlborough et le comte de Zinzendorf, plénipotentiaire de l'empereur au congrès. On dit encore que l'on a vu venir samedi à Meudon, Monseigneur y étant le matin, M. l'abbé de Polignac dans une chaise de poste de M. de Torcy, avec un courrier de cabinet.

Le duc de Noailles est arrivé, peut-être M. le maréchal d'Harcourt l'est-il dès hier.

Monseigneur le duc de Bourgogne a été voir M. le maréchal de Villars; sa visite même fut longue.

M. l'évêque de Senez a envoyé ici son neveu avec une pièce d'or qu'un homme lui a communiquée, dont il a fait faire même l'épreuve devant lui. Cette pièce a passé par l'examen encore de tous nos connoisseurs, se trouvant du meilleur or du monde et du titre de nos louis M. Desmaretz a renvoyé le neveu de l'évêque de Senez, autrefois le P. Torentier de l'Oratoire, pour lui amener l'homme de la pierre philosophale, n'y ayant aucune découverte qu'il ne faille examiner, car le ministre n'est pas encore persuadé.

A Paris, le [mercredi] 27 novembre 1709.

M. l'abbé de Polignac ne s'est point trouvé parti, étant à la cour dans son mouvement ordinaire auprès du ministre. L'agent du prince d'Holstein-Gottorp ne l'est pas aussi, mais il n'attend que le moment, son voyage regardant la paix et un éclaircissement, à ce que l'on dit, des préliminaires que les ennemis disent n'avoir jamais entendus comme on les a publiés.

M. le maréchal d'Harcourt parut hier au matin devant le roi, qui lui dit, après sa révérence faite, être fort content de sa campagne et qu'il ajoutoit à sa dignité de duc la pairie ; ainsi le voilà pair comme M. le maréchal de Villars.

Il se fit dimanche un grand vol. Un corps d'orfévres, de vingt ou trente, s'étant servis de la Monnoie de Reims, où l'on a de l'argent du soir au matin de sa marchandise, ce qui se remet à six semaines à Paris, faisant voiturer une somme de 190,000 livres sous l'escorte de cinq ou six d'entre eux, cette somme fut attaquée et volée en deçà le Mesnil, à cinq ou six lieues d'ici, par seize cavaliers bien montés et armés, ayant des manteaux rouges uniformes. On court après, et il y en a qui les croient rentrés à Paris.

Il y a un grand manifeste du roi de Danemark, dans la gazette d'Amsterdam, des motifs qui lui font déclarer la guerre au roi de Suède, et la descente s'est faite dans l'île de Schonen, où il est en personne. On dit qu'un des articles porte qu'il n'en veut point à l'Allemagne suédoise et que les Hollandois prétendent qu'il ne retirera point ses troupes de leurs hautes puissances.

A Paris, le [vendredi] 29 novembre 1709.

On dit l'accommodement rompu pour les Vénitiens et que M. l'abbé de Pomponne, l'ambassadeur du roi, comme le leur, qui doit partir d'ici, se rencontreront sur la frontière pour être échangés. Le cardinal Ottobon demeure protecteur de la France, de son choix et de sa volonté, aux dépens de ce qui peut arriver à ses parents.

Il ne s'est encore rien découvert des voleurs, habillés de bleu, non de rouge, mais uniformes. On a encore volé dans la forêt de Fontainebleau un officier qui venoit dans une chaise roulante, lequel avoit 200 pistoles sur lui ; les voleurs au nombre de quatre cavaliers.

Il s'est formé une difficulté entre M. le maréchal de Villars et M. le maréchal d'Harcourt pour la pairie, le dernier étant le premier duc et l'autre le premier pair, à savoir qui passera devant; c'est au roi à le régler.

L'homme d'Hollande est reparti.

M. le maréchal d'Harcourt a repris le bâton, afin d'achever son quartier, qui finit l'année. Les officiers qui ont servi sous lui en Alsace en sont fort contents et disent que c'est un général fort attentif à pourvoir aux besoins, n'ayant point pris de sauvegardes ni profité d'aucune chose.

M. de Caylus achète un guidon dans la gendarmerie ou pour mieux dire madame sa mère; c'est M. de Chenoise qui vend.

A Paris, le [dimanche] 1er décembre 1709.

On a supprimé tous les imprimés affichés aux sacristies touchant la prétendue abjuration de la religieuse du Port-Royal, morte à Saint-Julien d'Amiens : on dit que c'est par ordre de M. le cardinal archevêque.

On est à savoir si nous aurons la paix ou non, et on dit que le roi s'est déclaré y consentir, pourvu que ce fût sans préliminaires.

M. le maréchal de Bezons est arrivé; mais M. le maréchal d'Harcourt se trouva mal hier. Sa langue s'étant épaissie, il fut saigné et a pris de l'émétique. M. Fagon traite cela de vapeurs, et sa raison n'a point été attaquée.

Le roi a décidé en faveur de M. le maréchal de Villars.

Il y a deux voleurs pris, un qui s'appelle Gratte-Lardon, dans la cave duquel on a trouvé de l'argent, des montres et des tabatières. Le procureur du roi a dit chez M. le duc de Tresmes qu'il avoit déjà ouï parler de ce nom-là comme d'un fripon. On croit qu'il n'est question que de canaille de Paris.

M. le marquis de Gesvres achète le régiment du grand fauconnier, qui n'est pas en bonne santé.

Du [lundi] 2 décembre 1709.

Je ne savois point que madame de Cauvisson eût perdu son procès tout d'une voix au conseil; M. Chauvelin, devenu avocat général, lequel passe pour une des merveilles du monde dans sa profession, en étoit rapporteur.

Je ne savois point aussi que mademoiselle de Montigny fût arrivée à Paris avec deux sœurs chanoinesses de Mons et quatre autres dames de ses amies. M. le maréchal de Villeroy donna hier à dîner à cette compagnie, qu'il mena le soir à l'opéra. Le séjour ici doit être court. Mademoiselle de Montigny se fait peindre, que l'on trouve belle et de riche taille.

M. le maréchal d'Harcourt se porte bien.

A Paris, le [jeudi] 12 décembre 1709.

Madame la duchesse d'Orléans accoucha hier, à huit heures du matin, d'une princesse, qui fut amenée l'après-dînée au Palais-Royal par madame la comtesse de Marey, la gouvernante, parce qu'il n'y avoit point de logement pour elle à Versailles. C'est la quatrième, mais Mademoiselle est déjà en âge d'être mariée. Il n'y a qu'un prince auquel le bruit de la ville donne M. le maréchal de Bezons pour gouverneur.

M. Voisin a déclaré à sa dernière audience qu'on donneroit au mois de janvier prochain de l'argent comptant aux troupes pour la remonte et les recrues et qu'il y aura des billets de monnoie pour les ustensiles. M. Desmaretz a promis à la sienne, ici aujourd'hui, qu'on payeroit à l'hôtel de ville, l'intention étant qu'il n'y ait qu'un quartier en arrière.

Le contrat de M. le duc de Villars-Brancas avec mademoiselle de Moras a été signé par Sa Majesté auparavant

le départ pour Marly. Il y a bien des incrédules sur les biens de la demoiselle; mais M. le duc de Brancas y profitera en revenu, et c'est 15,000 francs au lieu de 10,000 qu'il aura quant à l'argent comptant. L'origine de l'extraction de la fille est encore contestée, qui est favorisée de madame la duchesse du Maine.

Tout ce qui revient d'Espagne porte que le roi catholique augmente beaucoup ses troupes et qu'il y a bien des François qui ont pris parti avec les Espagnols. Tous les officiers ont rapporté de l'argent, au lieu qu'on se plaint ici de n'en avoir guère.

Il se dit que le comte de Bergeyck a demandé au roi la permission de faire passer les Wallons en Espagne, mais que Sa Majesté a répondu qu'il les falloit pour la garde des places espagnoles aux Pays-Bas.

Le [vendredi] 13.

Le mariage de M. le duc de Brancas se fera à Sceaux aux dépens de madame du Maine; celui de M. de Pons et de madame la marquise de la Baume se fait lundi, plus par amour que par la bourse, M. de Pons n'ayant qu'une charge d'enseigne dans la gendarmerie ou de guidon que le roi vient de lui donner, et madame de la Baume, en douaire et dot, 10,000 livres de rente. M. son père y a signé sans vouloir s'engager à plus.

A Paris, le [lundi] 16 décembre 1709.

J'entendis dire hier, où je fréquente, qu'il y avoit des lettres de la Haye du dernier ordinaire, portant que cet agent du prince d'Holstein-Gottorp repartoit pour revenir ici et qu'ils avoient eu de grandes conférences ensemble, M. de Puységur et lui, que l'on ne savoit point passé en Hollande. On en augure la paix; mais il s'écrit de Bruxelles que tous leurs préparatifs sont à la guerre,

le prince Eugène y opinant toujours, et l'état en étant déjà signé de toutes les provinces.

On prétend qu'il y a des nouvelles du roi de Suède, du 12 et 14 octobre, par Vienne et par Constantinople, ce prince étant encore à Bender, si blessé qu'on l'avoit cru mort, mais qu'il avoit commencé à vouloir mettre un soulier.

Le roi de Danemark poursuit sa pointe, se déclarant n'en vouloir point à l'Allemagne ni à songer d'en retirer ses troupes, non plus que des Hollandois; c'est en gros le sujet de la pièce.

On croit que madame la marquise de Nesle est hors de danger de sa petite vérole; le chevalier de Nangis et madame de Coligny ne l'ont point quittée.

C'est ce soir la noce du duc de Villars à Sceaux, où la favorite de madame du Maine y sera traitée suivant la magnificence de cette princesse.

On dit que M. de Marivaut se meurt; il n'a point été échangé; il est lieutenant général avec de la réputation.

M. le comte de Crécy, plénipotentiaire, homme profond dans la politique et de l'Académie françoise, est mort âgé de quatre-vingts ans, ayant laissé de grands biens; on les fait monter à un million ou 1,200,000 livres. Il laisse un fils, colonel d'un régiment d'infanterie, et une fille qui aura 3 ou 400,000 francs en mariage.

Ce que l'on a toujours appelé le jeune Corneille est mort à quatre-vingt-cinq ans, pauvre comme Job, laissant aussi une place à remplir entre les beaux esprits.

Le fils de feu M. de Breteuil, neveu de l'introducteur, contre la disposition de son père et la volonté de madame sa mère, a brûlé sa robe rouge de conseiller pour prendre le parti de l'épée. Madame de Breteuil est Courtebonne et fort riche de son côté, touchant de parenté à M. le duc de Béthune.

A Paris, le [lundi] 16 décembre 1709.

On espère toujours le retour de M. de Pettecum. Il se dit aussi que la république de Venise se raccommode avec roi.

M. de Luxembourg est à Paris pour prendre la garde noble de MM. ses enfants. Il y a eu un avis de quatre parents, monseigneur le Duc ayant bien voulu se mettre à la tête des quatre paternels qui sont nécessaires en cette occasion, les trois autres étant MM. les ducs de Bouillon, de la Trémoille et de Tresmes. On ne m'a point nommé les maternels, mais M. de Luxembourg n'a point vu M. ni madame de Clérembault. M. de Vienne, conseiller au parlement, a fait seulement ses compliments; ce duc retourne à Rouen fort consolé et fort charmé d'y être.

M. de Marivaut est mort; il y a eu de la dispute pour son enterrement, qu'il avoit réglé lui-même à 1,000 francs; mais la paroisse demandoit davantage, ce qui fit hier un retardement qui donna l'impatience aux conviés. M. de Crécy a été porté à sa terre avec plus de dépense et d'ordre dans le convoi, en luminaire et tenture, grand nombre de prêtres et de gens. Il y en a qui disent qu'on y a vu un écuyer en long manteau, un laquais portant la queue et lui tenant un carreau sur lequel étoit une couronne de comte. Son emploi a été les négociations dont il s'est fort bien acquitté, et il a fini par la paix de Ryswick, en qualité de second plénipotentiaire.

La paulette se crie dans les rues, revêtue de toutes les formalités, ce qui intéresse toute la robe; la question est de savoir si elle produira autant d'argent qu'on le prétend.

Point d'autres nouvelles aujourd'hui.

A Paris, le [vendredi] 20 décembre 1709.

La stérilité des nouvelles continue. Nous avons encore M. Desmaretz qui donne audience ce matin; pour M. Voisin, il se déclare n'en vouloir donner qu'où sera le roi, qu'il ne veut point quitter.

M. Pettecum s'attend, mais très-incertainement.

Le bruit court que M. d'Imberville est allé à Madrid faire quelques propositions de la part du roi au roi d'Espagne; c'est un envoyé qui a été en Lorraine.

M. de Luxembourg s'en retourne à Rouen, toutes les expéditions de la tutelle faites. Il prétend qu'il a tenu à madame de Clérembault plutôt qu'à M. son mari qu'il ne les ait été voir.

Il est arrivé un incendie épouvantable à Rouen, le feu s'étant mis par accident dans l'abbaye de Saint-Amand, où madame de Louvois a été élevée par les abbesses de la maison de Souvré; elle est entièrement consumée, à la réserve de l'église. Il y a eu dix-huit personnes de tuées, entre autres un chanoine de la cathédrale; ce couvent rebâti tout à neuf, où l'on avoit employé 180,000 livres. La perte est estimée 100,000 écus. On a envoyé toutes les religieuses chez leurs parents; la ville même auroit été en risque, si le vent n'eût cessé.

Le [mardi] 24 décembre 1709.

Le roi alla voir M. le maréchal de Villars dimanche après le sermon. Le spectacle fut beau en nombre de courtisans et de gardes rangés dans la galerie. La maréchale se trouva avec son fils à la porte du logement. On croit que le maréchal s'y attendoit; il étoit sur un canapé, en robe de chambre. Le roi l'embrassa fort, et après les questions sur l'état de sa blessure, où il fut répondu qu'on avoit toute espérance de pouvoir se remettre en campagne au

printemps, le monde se retira. Le roi demeura seul, approchant deux heures, avec ce maréchal; celui d'Harcourt est demeuré à Luciennes chez M. de Cavoie, qu'on dit ne pas se porter si bien.

M. le maréchal de Joyeuse n'est pas revenu aussi en bonne santé, étant quasi paralytique d'un côté et parlant fort mal. Il ne veut point de médecins ni faire aucun remède, mais continuer son régime et vivre avec sa cour ordinaire chez lui.

Il y a eu une si grande contagion à la petite vérole de madame de Nesle, qui en est guérie, que madame sa mère, duchesse de la Meilleraye, l'a prise, madame de Coligny et le marquis de Nesle, son mari.

J'apprends que comme madame la maréchale de Villars s'étoit retirée, et que M. son mari eut dit à Sa Majesté que c'étoit dans un cabinet là auprès, il alla lui faire une petite visite en son particulier, la louant fort et lui disant qu'il lui rendoit la liberté de revenir auprès de son mari.

Le courrier de Lyon a été arrêté et volé sur la grande route.

A Versailles, le 24 décembre 1709.

Le roi a donné l'abbaye de Toussaints, dans la ville d'Angers, ordre de Saint-Augustin, à M. l'abbé de Brussy, grand vicaire d'Angers; l'abbaye de Mureau, ordre de Prémontré, diocèse de Toul, à M. l'abbé de l'Aigle, grand vicaire de Toul; l'abbaye de la Bussière, ordre de Cîteaux, diocèse d'Autun, à M. l'abbé Morey; l'abbaye, de Saint-Seine, ordre de Saint-Benoît, diocèse de Langres, à M. l'abbé de Vissac; l'abbaye de Villeloin, ordre de Saint-Benoît, diocèse de Tours, à M. l'abbé de Lée; l'abbaye de Bellefontaine, ordre de Saint-Benoît, diocèse de la Rochelle, à M. l'abbé le Roy-Chavigny; l'abbaye des Roches, ordre de Saint-Benoît, diocèse d'Auxerre, à M. l'abbé de Visnich, grand vicaire d'Auxerre; l'abbaye de Turpenay,

diocèse de Tours, à M. l'abbé du Vignau; la coadjutorerie de l'abbaye de Saint-Pierre du Puy, à Orange, à madame de la Fare. M. de Morey a été longtemps chapelain du roi; il est premier président du présidial d'Autun. Il a rendu l'abbaye de Turpenay, qui vaut pour le moins autant que la Bussière. L'abbé du Vignau est fils du lieutenant des gardes du corps qui est mort. M. l'abbé de Vissac est de la maison de la Fayette.

Le [vendredi] 27 décembre.

Mesdames les princesses du sang ont été voir madame la duchesse d'Orléans, qui est en couches et qu'on voit; Mademoiselle y a gardé son rang, qu'elles disputent; mais pour faire voir qu'il n'y en avoit point à garder, elles se sont mises au-dessous de madame la princesse d'Épinoy. Les mémoires ont été présentés au roi de part et d'autre avec chaleur, mais le roi ne l'a point décidé.

Monseigneur le Duc est allé à Chantilly passer les fêtes.

Le [lundi] 30 décembre 1709.

La stérilité des nouvelles continue. Le froid se fait sentir et nous fait présentement plus de peur que la guerre, à cause de l'année passée.

Toutes les étrennes sont supprimées du côté de la ville et de la cassette du roi, dont on dit que les pensions courent risque de l'être aussi.

M. Desmaretz a la goutte à Versailles; M. Voisin se porte bien. Il y en a qui disent que M. de Trudaine vient intendant à Dunkerque et qu'on envoie M. de Barillon en Roussillon. Quant à celui-ci, n'ayant point encore ouï parler de lui pour pareils emplois, ce sera un coup d'essai.

Les malades de la petite vérole vont leur train, tantôt mieux, tantôt plus mal, mais il y a de l'apparence qu'on les sauvera tous. M. le duc de la Meilleraye n'est pas

sauvé auprès des femmes d'avoir abandonné la sienne, pris de l'argent destiné au ménage et de s'être allé loger chez M. le duc d'Albret; d'un autre côté on n'est pas maître de la peur.

M. l'évêque de Bayeux avoit reçu tous les sacrements ces jours-ci; il est fort vieux, Nesmond de sa famille. On dit son évêché de 40,000 livres de rente.

M. le maréchal de Villars se dit toujours en état de pouvoir se remettre en campagne au mois de mai, mais on ne sait, à ce que disent les chirurgiens.

M. le maréchal d'Harcourt se tient à Luciennes, qu'on fait moins parler pour être en volonté ou possibilité de retourner au commandement.

On nomme à tout M. le maréchal de Berwick sous monseigneur le duc de Bourgogne, qui marque, à ce qu'on prétend, du désir de ne pas rester oisif. Enfin le public se dédommage par discourir et mettre sur le tapis une chose que je tiens bien apocryphe, qui est qu'on remet l'abbaye de Saint-Denis comme elle étoit, pour la donner à l'électeur de Cologne, sauf à remplacer les dames de Saint-Cyr, qui pourroient peut-être mieux s'accommoder des bâtiments du Port-Royal des Champs que du leur, ce lieu abandonné se trouvant magnifiquement édifié. C'est pour remplir le papier; car il n'y a point d'apparence, et que l'électeur de Cologne puisse perdre dans un traité de paix son électorat ecclésiastique.

ANNÉE 1740.

Mercredi 1er janvier, à Versailles. — Le roi, à onze heures et demie, descendit dans la chapelle en bas, accompagné des chevaliers de l'Ordre, qui étoient en fort petit nombre. Il y a présentement trente-trois places vacantes dans l'Ordre, deux d'ecclésiastiques et trente et une de chevaliers. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres dans la chapelle en haut (1). Le roi n'a point pris cette année 30 ou 40,000 pistoles qu'on avoit accoutumé de lui donner du trésor royal pour ses étrennes. Il a voulu qu'on les envoyât en Flandre pour payer les troupes qui sont en garnison, et il n'a point donné d'étrennes à la famille royale, comme il avoit accoutumé de faire. Il a défendu aussi à la ville de Paris de donner des étrennes, ce qui ne laissoit pas d'aller assez haut (2). — Caraman, lieutenant-colonel des gardes,

---

(1) « Il y eut avant-hier un monde effroyable à Versailles. Le roi s'inclina en [illegible]néral et dit qu'il remercioit toute la compagnie, mais qu'il falloit aller prier [illegible]ieu que nous eussions une meilleure campagne que l'année passée. Il ne se [illegible]contra que quatorze chevaliers à la procession. » (*Lettre de la marquise* [illegible]*xelles*, du 3 janvier.)

(2) « Le roi a reçu sa cassette; il n'est point encore mention d'aucun retran[illegible]ment, comme on disoit. Le prévôt des marchands se sera présenté ce matin [illegible] des bijoux de la part de la ville, car pour les étrennes ordinaires, il a été [illegible] qu'on les avoit retranchées. C'est M. le duc d'Aumont qui est entré en [illegible]. Il y a une dépense à faire pour les draps du roi et autre linge, indépen[illegible]ment de la garde-robe; les marchands n'ayant point voulu livrer leur mar[illegible]e sans argent comptant, ni M. Desmaretz donner autre chose que des [illegible]tions sur M. Mailly du Breuil, dont on ne pouvoit avoir de raison, ce [illegible]ci approchant; et M. le duc d'Aumont, ayant demandé à M. Desmaretz

quitte, et le roi donne la lieutenance-colonelle à Saillant, qui étoit premier capitaine et qui commande présentement dans Namur. Il a donné à Montgon la compagnie de grenadiers qu'avoit Saillant. Caraman aura à vendre la compagnie de Montgon.

Jeudi 2, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. A son retour madame la duchesse du Maine, qui est revenue de Sceaux, où elle avoit demeuré six ou sept mois, lui présenta la duchesse de Villars. Elle s'appeloit, étant fille, mademoiselle de Moras; elle a eu 200,000 écus en mariage, et sa mère est encore en vie, dont elle aura beaucoup de bien. Le père du marié, qui est le duc de Brancas, a cédé la duché à son fils et lui fait prendre le nom de duc de Villars, et pour avoir cédé sa duché et consenti au mariage on lui a donné quelque argent comptant et on lui assure 2,000 écus de pension sur le bien de la mariée. C'est madame la duchesse du Maine qui a fait ce mariage, et elle en fit la noce les derniers jours qu'elle a été à Sceaux. Cette princesse aime depuis longtemps mademoiselle de Moras, qui étoit fort attentive à lui faire sa cour. — M. d'Albaret, qui est premier président de Perpignan, étoit aussi intendant de Roussillon et de la petite armée qui est en ce pays-là. Le roi lui laisse la présidence de Perpignan, lui donne 2,000 écus de pension et lui ôte l'intendance de Roussillon et de l'armée, qu'on donne à M. de Barillon, maître des requêtes et fils de M. de Barillon qui étoit ambassadeur

---

la permission de l'exécuter lui-même, ce qui lui fut permis, alla l'autre jour en personne lui dire que si les marchands n'étoient satisfaits, il alloit faire dépendre ses tableaux pour les mettre en gage. Comme il parut beaucoup de chaleur et d'apparence d'exécution à ce premier gentilhomme de la chambre, il a fait payer les marchands. M. Miot, associé de M. Bourvalais, disant aussi n'avoir point d'argent pour payer les mousquetaires, des assignations tirées sur lui de la part de M. le contrôleur général, s'étant trouvé investi d'une brigade, un officier à la tête, voulurent y manger et y coucher; le plus court a été de payer, afin de congédier la compagnie. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles* du 1[er] janvier.)

en Angleterre. — Le roi, avant que d'aller à Marly, avoit tenu le conseil d'État qu'il auroit tenu hier si ce n'eût point été le premier jour de l'an, et comme il ne put pas finir toutes les affaires qu'il y avoit au conseil, il les finira demain dans un conseil qu'il tiendra l'après-dînée.

Vendredi 3, à Versailles. — Le roi donna le matin une assez longue audience au cardinal de Janson dans son cabinet, et l'après-dînée il tint le conseil d'État. — Il y a de grands changements dans les intendances de la marine. M. de Montmor, qui étoit intendant des galères, emploi où il y a 12,000 francs d'appointements, le quitte, et on le fait intendant de l'armée navale, qui n'a que 6,000 francs d'appointements, et pour le dédommager on lui permet de vendre sa charge de maître des requêtes, qui ne vaut que 1,000 francs par an et dont il tirera 160,000 francs, et on le fait maître des requêtes honoraires. On donne à M. Arnoud l'intendance des galères, qu'il a déjà eue autrefois, et il quitte l'intendance des classes, charge que le roi avoit établie pour M. de Bonrepaux, du temps de M. de Seignelay, et l'on donne cette charge à M. de Beauharnois, qui étoit intendant de l'armée navale. — M. Voisin va souvent chez M. le maréchal de Villars et a de grandes conférences avec lui. On a donné à ce maréchal pour cet hiver l'appartement de feu M. le prince de Conty, et le roi alla voir ce maréchal le dernier dimanche de l'Avent après le sermon et fut deux heures enfermé seul avec lui, où il avoit fait porter des papiers pour travailler. Le roi n'avoit été chez aucuns particuliers depuis le maréchal de Gramont, qu'il y a plus de trente ans qui est mort*.

* Le maréchal de Villars étoit encore hors d'état de se faire porter. Le roi lui avoit prêté le logement de M. le prince de Conty, dans la galerie basse de l'aile neuve, pour l'avoir sous sa main. Il voulut enfin l'entretenir lui-même, et, comme le maréchal ne pouvoit sortir de dessus sa chaise longue, il falloit bien que le roi l'allât trouver; mais comme il étoit fort poli aux dames, en sortant de chez le maréchal, il entra dans la chambre de la maréchale, lui dit qu'il vouloit lui rendre

une visite, et lui en fit une en effet. Cela étoit si peu en usage depuis bien des années que cela fit un grand éclat de faveur.

Samedi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances et l'après-dînée alla tirer. — On sut le matin que M. le duc d'Orléans avoit congédié madame d'Argenton*. Ce prince a eu de la peine à s'y résoudre, mais il n'a pu le refuser plus longtemps au roi, qui souhaitoit fort qu'il se séparât d'elle, pour qui son attachement étoit fort grand et fort public. Madame la duchesse d'Orléans a eu dans tout cela la conduite et la patience d'un ange. M. le duc d'Orléans donna un dîner à l'électeur de Bavière durant le séjour qu'il a fait à Paris, et à ce dîner madame d'Argenton y étoit avec toutes ses amies, et le roi fut fort blessé de cela. C'est mademoiselle de Chausseraye qui a porté à madame d'Argenton la lettre de M. le duc d'Orléans. Elle sortira bientôt de Paris, et son dessein est d'aller au couvent de Gomerfontaine en Normandie, où elle a une de ses sœurs. On dit que M. le duc d'Orléans fera payer toutes ses dettes à Paris, qui sont assez considérables; elle faisoit une prodigieuse dépense. Elle avoit été fille d'honneur de Madame et s'appeloit mademoiselle de Sery. Elle avoit l'honneur d'être parente de feu madame la maréchale de la Mothe.

* Ce repas de Saint-Cloud fut des plus licencieux. Le roi avoit supporté d'autant plus impatiemment ce que M. d'Orléans avoit fait pour sa maîtresse qu'il n'avoit pas cru le devoir empêcher, après la conduite qu'il avoit eue lui-même pour les siennes, et le ridicule voyage de Grenoble avoit achevé d'irriter le roi contre elle. L'affaire d'Espagne, sans cesse aigrie par Monseigneur et par d'autres plus à portée que lui de son cœur et continuellement attisée par madame de Maintenon, avoit rendu M. le duc d'Orléans encore plus odieux au roi que sa maîtresse. L'éclat de la fête de Saint-Cloud fut la dernière goutte d'eau qui fait répandre le verre déjà trop plein. Un ami de M. d'Orléans (1), en arrivant de la campagne, où il avoit été fort longtemps,

(1) Saint-Simon lui-même. Voir ses *Mémoires*, tome VIII de l'édition in-12 publiée par M. Chéruel.

trouva la disgrâce prête à éclater par un exil. Il parla à ce prince avec tant de force qu'il l'ébranla; mais comme il connoissoit sa foiblesse, il s'adjoignit le maréchal de Bezons, quoique sans liaison avec lui, et qui n'avoit osé attacher le grelot. Ces deux hommes passèrent trois jours de suite avec lui ou ensemble, ou se relayant, en sorte qu'à force de l'obséder et de lui dire les choses du monde les moins ménagées et les plus propres à le déterminer ils l'emportèrent à la fin. Ce ne fut pas sans larmes de la part de l'amant et sans de violents combats. Ils l'engagèrent enfin à écrire à madame d'Argenton sans la voir et à aller lui-même porter au roi et à madame de Maintenon la nouvelle de cette résolution. Le roi en fut également aise et surpris, madame de Maintenon également surprise et affligée; cela déconcertoit les seconds projets qu'elle avoit substitués aux premiers sur l'affaire d'Espagne, et ne se put tenir de montrer sa mauvaise volonté. Cela fit sentir à l'ami qui avoit été l'inventeur et le consommateur de ce renvoi de la maîtresse la nécessité de raccommoder la femme, qui depuis longtemps étoit mal avec son mari, pour émousser par elle la haine de sa gouvernante, et se servir d'elle au besoin auprès du roi. Cet ami eut grand'peine à persuader M. le duc d'Orléans; il n'avoit pas la moindre liaison avec madame la duchesse d'Orléans, cela lui donna encore plus de force et il réussit enfin, et les remit parfaitement ensemble. Ce fut une grande joie pour le roi et un nouveau coup de poignard pour madame de Maintenon, d'autant plus terrible qu'il n'y eut pas moyen de ne pas entrer dans les sentiments du roi là-dessus; mais le dépit perça, et d'elle, et de gens à qui elle étoit intimement unie et à qui cela faisoit un contre-temps fâcheux et durable. Tout cela se fit en même temps; M. le duc d'Orléans exigea de son ami de voir sa femme, pour être le lien entre eux; elle sut par la duchesse de Villeroy ce qu'elle devoit à cet ami de son mari, elle lui en parla avec larmes et la plus vive reconnoissance et en termes les plus forts. Leur liaison a duré plusieurs années. On s'est étendu sur cette curiosité parce qu'elle est la clef de beaucoup de choses.

Dimanche 5, *à Versailles*. — Le roi tint le matin conseil d'État et alla à vêpres dans la tribune. L'après-dînée madame la duchesse de Bourgogne fit les Rois avec monseigneur le duc de Bourgogne, avec monseigneur le duc de Berry et beaucoup de dames. Il n'y eut à souper avec le roi que Madame et M. le duc d'Orléans. Après le souper monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry retournèrent chez le roi comme à l'ordinaire. — Madame

la princesse de Conty, fille de feu M. le Prince, dispute à M. le Duc son frère la donation que lui a faite M. son père par son testament et même ce qui lui a été donné par son contrat de mariage avec madame la Duchesse, fille du roi. Madame du Maine se joint avec madame la princesse de Conty sa sœur, mais mademoiselle de Condé, leur troisième sœur, ne s'y joint point. Madame la Princesse leur mère tâche à mettre la paix dans sa maison et a beaucoup de biens dont elle peut disposer; mais jusques ici il n'y a point d'apparence à aucun accommodement, car les esprits paroissent fort aigris. Ils ne se sont quasi point vus depuis la mort de M. le Prince, et les procédures pour plaider sont prêtes à commencer.

Lundi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de dépêches et entendit vêpres l'après-dînée, avec toute la maison royale, dans la tribune. — Madame d'Argenton, ayant perdu toutes espérances de regagner les bonnes grâces de M. le duc d'Orléans qu'en se soumettant à l'ordre qu'il lui a donné de sortir de Paris, vouloit aller à Gomerfontaine, couvent en Normandie, où elle a une de ses sœurs; mais ce couvent est sous la protection particulière de madame de Maintenon, qui a jugé qu'une pareille pensionnaire n'y étoit pas propre. Ainsi madame d'Argenton a été obligée de changer de dessein, et elle se retire chez M. son père, qui est à treize ou quatorze lieues de Paris. Elle vend sa maison, qui avoit l'entrée dans le Palais-Royal et qui est fort petite, mais fort magnifique (1). M. le duc d'Orléans paye toutes ses dettes dans Paris, qui ne vont pas à 100,000 francs. Elle jouira de 40,000 livres de rente; mais la plupart des fonds de ce revenu-là sont à M. le chevalier d'Orléans, son fils.

Mardi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances;

(1) « On va voir comme une rareté la maison de madame d'Argenton où, Coypela peint un triomphe de l'Amour sur les Dieux, comparable au festin de Raphaël, des Dieux aussi, à Rome. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 13 janvier.)

M. Desmaretz, qui a la goutte, s'y fit porter, mais il n'avoit pu être au conseil ni hier ni avant-hier. Monseigneur alla dès le matin à Meudon, où il demeurera huit jours. Madame la duchesse de Bourgogne, qui est entrée dans son neuvième mois, fut saignée ; il y eut musique chez elle, et on attendit le roi pour la commencer ; il y demeura assez longtemps. Il y avoit beaucoup de dames, que le roi fit toutes asseoir, et on laissa même entrer beaucoup de courtisans outre ceux qui entrent de droit en suivant le roi. — M. le chevalier de Léon, troisième fils du duc de ce nom, a acheté un régiment nouveau que M. de Canillac des mousquetaires avoit levé pour le marquis de Pont-du-Château, son neveu; mais M. de Pont-du-Château le père n'a pas voulu que son fils servît. M. de Rohan achète ce régiment pour son fils 13,000 francs. Le chevalier de Rohan, second fils de M. de Rohan, est colonel de dragons et brigadier; leur frère aîné, qui est le prince de Léon, n'est point dans le service et il tient les États de Bretagne.

Mercredi 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État. Il avoit entretenu le cardinal de Noailles avant que d'aller à la messe, comme il a accoutumé de faire tous les mercredis. Monseigneur vint de Meudon au conseil et y retourna dîner. Le roi vint à six heures chez madame la duchesse de Bourgogne, où il y eut musique. — Le roi a indiqué l'assemblée du clergé au 10 de mars; les dernières assemblées n'avoient été indiquées qu'au 10 de mai, mais on a hâté de deux mois parce qu'on veut faire racheter la capitation au clergé, ce qui montera à vingt-deux millions. — Il y a longtemps qu'on n'a eu de nouvelles sûres du roi de Suède, mais on ne doute pas qu'il ne soit guéri de sa blessure. Il a reçu toutes sortes de bons traitements à Bender par les ordres du Grand Seigneur, qui lui donne même des troupes; on le croit présentement arrivé à Jassy en Moldavie.

Jeudi 9, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et

alla se promener à Marly. Il y eut comédie chez madame la duchesse de Bourgogne. On a fait faire un théâtre dans la grande pièce de son appartement (1). Le spectacle fut fort beau. Il n'y avoit que des dames considérables et des courtisans. Le théâtre est magnifique et agréable, et on l'y laissera jusqu'au carême afin que madame la duchesse de Bourgogne puisse encore voir la comédie dans son appartement après ses couches (2). — Le baron de Bergeyck avoit pris congé du roi pour aller trouver l'électeur de Bavière, qui est encore à Compiègne, et même il étoit déjà parti de Paris ; on lui a envoyé un courrier qui l'a trouvé par delà Senlis, et il est revenu à Paris. On dit qu'on ne l'a fait revenir que sur des nouvelles qu'on a eues d'Espagne, mais on ne nous dit point quelles sont ces nouvelles-là.

Vendredi 10, *à Versailles.* — Le roi alla à Trianon, où il fait beaucoup planter. Madame la duchesse de Bourgogne garde encore sa chambre ; on croit qu'elle n'accouchera qu'à la fin du mois. — M. Voisin a fait payer un million au nommé la Cour des Chiens, qui se mêloit de beaucoup d'affaires pendant que M. de Chamillart étoit en place. Il y a des marchands de Paris qui ont acheté 400,000 francs une charge qu'il avoit et qui s'engagent à donner des habillements pour les troupes. — Montplaisir, enseigne des gardes du corps, mourut le mois passé. Le roi a donné sa place à Saint-Hilaire, qui étoit le plus ancien exempt et qui est encore fort incommodé de la blessure qu'il a reçue à la bataille. — Le chevalier

---

(1) Cette pièce, désignée autrefois sous le nom d'antichambre de la reine, était celle où se tenait le grand couvert lorsque la reine y mangeait en public. L'ancien plafond, peint par Vignon le fils et qui représentait Mars avec les attributs de sa planète, a été remplacé depuis par un tableau de Paul Véronèse, représentant Saint-Marc couronnant les vertus théologales.

(2) « M. de Courcillon fut présenté au roi avant-hier ; les chirurgiens le tiennent hors de danger. Il se fit porter le soir à la comédie, où étoit madame de Bourgogne, qui a été saignée. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 10 janvier.)

de Brancas, colonel d'un nouveau régiment d'infanterie, mourut le mois passé. Le roi a donné ce régiment-là au marquis de Brancas, son frère, maréchal de camp, qui revient d'Espagne.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il travailla ensuite avec M. Desmaretz, qui a la goutte, mais qui ne laisse pas de se faire porter au conseil. — Il arriva il y a quelques jours au Port-Louis un vaisseau de la compagnie des Indes, nommé *le Saint-Louis.* Il avoit porté à la mer du Sud des marchandises qui lui avoient été payées en argent. De là il a passé par les Philippines, de là à Pondichéry sur la côte de Coromandel (1). C'est le principal établissement des François dans les Indes orientales. Sur ce vaisseau étoit M. Hébert, frère de M. Hébert, ancien curé de Versailles, nommé pour être directeur dans les Indes en la place de M. Martin. L'argent qu'on avoit apporté de la mer du Sud avoit été employé à acheter des marchandises du pays, comme toiles peintes, mousselines, etc. Quoique ces sortes de marchandises soient défendues dans le royaume, le roi, pour donner moyen à la compagnie de payer ses dettes, lui a permis de vendre cette cargaison, et l'adjudication s'en doit faire à Nantes. C'est le premier vaisseau qui ait fait le tour du monde.

Dimanche 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; Monseigneur y vint de Meudon quoiqu'il eût été saigné hier, s'étant trouvé incommodé depuis quelques jours d'un hoquet, à quoi il est assez sujet. Madame la duchesse de Bourgogne recommença hier à sortir; elle alla à la messe à la tribune et le soir chez madame de Maintenon. Il y eut encore hier une comédie chez madame la duchesse de Bourgogne, où l'on trouva le spectacle fort beau. — Madame la duchesse d'Orléans accoucha le 11 du mois

(1) « C'est, ajoute le *Mercure*, une navigation qui n'avoit point encore été entreprise. »

passé d'une quatrième fille, qui s'appellera mademoiselle de Montpensier. L'aînée s'appelle Mademoiselle, la seconde mademoiselle de Chartres et la troisième mademoiselle de Valois. Elles n'ont de frère que M. le duc de Chartres, à qui on parle de donner pour gouverneur le maréchal de Bezons. J'ai appris depuis quelques jours que le roi avoit ordonné à ce maréchal d'accepter la Toison, que le roi d'Espagne avoit voulu lui donner pendant qu'il commandoit l'armée en Catalogne.

Lundi 13, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il travailla avec M. de Pontchartrain, comme il fait tous les lundis. Il y eut comédie chez madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur le duc de Berry alla avec M. le comte de Toulouse coucher à Rambouillet. — M. le maréchal d'Artagnan a pris le nom de maréchal de Montesquiou, qui est son véritable nom*. Un de ses neveux qui avoit un nouveau régiment d'infanterie est mort. Il a demandé ce régiment pour le frère de celui qui vient de mourir, et le roi le lui a accordé. Ce maréchal est encore en Flandre, où il commandera tout l'hiver. — Le roi fait racheter la paulette à toute la robe en payant les deux tiers en argent et un tiers en billets de monnoie ou en billets sur l'extraordinaire des guerres. On tirera un gros argent de cette affaire si elle peut s'exécuter, et on donne à ceux qui prêteront l'argent pour payer le rachat de la paulette l'hypothèque avant ceux qui ont prêté l'argent pour acheter les charges.

* Les Mémoires, toujours plus que mesurés, passent ici sous silence un furieux éclat qui arriva sur le changement de nom du maréchal d'Artagnan, qui s'avisa de prendre le sien de Montesquiou. M. le Duc entra en furie de ce qu'il osoit porter le nom de l'assassin du prince de Condé, tué étant blessé, prisonnier, appuyé contre un arbre, et de sang-froid, après la bataille de Jarnac, par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, depuis Henri III; c'étoit tirer l'affaire de loin. M. le Duc étoit la cinquième génération de ce prince de Condé : Montesquiou le tua par ordre signé de son maître, et que les siens di-

sent conserver dans leurs archives, qui ne rend ni la pièce ni l'acte meilleur. Ce Montesquiou étoit issu de germain du grand-père du maréchal, et, si comme d'autres le prétendent, c'étoit le fils et non le père, ce fils et le père du maréchal étoient enfants des issus de germains d'autre part. Ce prince de Condé étoit frère du roi de Navarre, dont Louis XIV étoit l'arrière-petit-fils; ainsi l'arrière-petit-neveu de ce prince de Condé pourtant avoit trouvé bon et permis au maréchal de prendre le nom de Montesquiou. La fougue de M. le Duc fut telle qu'il fit tous les plus furieux vacarmes et qu'il protesta que, si le maréchal ne quittoit ce nom, il lui passeroit son épée au travers du corps en quelque lieu qu'il le rencontrât. C'étoit un sanglier, dont le maréchal se gara avec soin, mais qui ne lui fit pourtant pas changer de nom. La mort de M. le Duc ne tarda pas heureusement pour lui de le délivrer d'un état si violent, et il faut croire qu'il ne s'y seroit pas exposé, au vol que les princes du sang commençoient à prendre, ou plutôt celui-ci, le seul en âge d'homme qui restoit en vie, s'il y eût eu moyen d'imaginer rien d'approchant.

Mardi 14, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, et après le conseil de finances travailla encore longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il donna une longue audience dans son cabinet au baron de Bergeyck, qui s'en retourne en Flandre. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. Voisin. Monseigneur revint de Meudon, où il étoit depuis huit jours. — M. de Pontchartrain vint à neuf heures du soir chez madame de Maintenon trouver le roi et lui apporta la nouvelle qu'il étoit arrivé à Marseille plus de cent mille charges de blé qui vient de Turquie; la charge est plus pesante que le septier. — Madame de Boufflers la veuve est morte; c'étoit une femme qui ne venoit point à la cour. Elle étoit fille de feu M. du Plessis-Guénégaud, secrétaire d'État, et avoit épousé le frère aîné de M. le maréchal de Boufflers.

Mercredi 15, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État et alla se promener à Trianon l'après-dînée. Il y eut encore le soir comédie chez madame la duchesse de Bourgogne, mais ce sera la dernière dans son appartement jusqu'après ses couches, parce que le roi veut que les

officiers qui sont ici puissent avoir le divertissement de la comédie et qu'il ne peut pas y avoir de place pour eux chez madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur le duc de Berry revint de Rambouillet, où il étoit allé avec M. le comte de Toulouse ; il va presque tous les jours chez M. le Grand, où il y a un gros lansquenet. — M. d'Armentières, qui est premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans, avoit à vendre une charge de chambellan chez ce prince. Il l'a vendue à M. de Fargis, fils de feu Delrieux, qui étoit maître d'hôtel du roi. — Nous avions deux vaisseaux de guerre, commandés par M. de Pas de Feuquières, qui, pendant que les vaisseaux chargés de blé arrivoient à la côte de Provence, ont combattu contre deux vaisseaux ennemis, l'un de soixante et l'autre de quatre-vingts pièces de canon, et les ont pris à la vue de Monaco. — Monseigneur étoit à la comédie chez madame la duchesse de Bourgogne.

Jeudi 16, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — Desormes, colonel du régiment de Barrois, est mort. Le roi a donné ce régiment à M. de Remiancourt-Boufflers, qui fut fait brigadier après avoir été dans Lille, durant le siége, avec son régiment, qui est un des régiments levés en 1702, et ce nouveau régiment a été donné à un Choiseul qui étoit capitaine d'infanterie depuis longtemps. — M. le prince de Conty est malade, et, comme il est d'une complexion fort délicate, on craint que sa maladie ne devienne dangereuse. — Le roi a donné l'agrément pour acheter la compagnie aux gardes qui est à vendre à Varenne, lieutenant dans ce corps, dont le père y avoit été capitaine et est mort gouverneur de Landrecies. L'argent qu'on tirera de la vente de cette compagnie sera pour M. de Caraman, qui a quitté la lieutenance-colonelle, et la compagnie que l'on vend est celle de M. de Caraman, Saillant ayant choisi celle de Montgon pour en faire la lieutenance-colonelle, parce que Montgon est devenu capitaine des grenadiers.

Vendredi 17, *à Versailles.* — Le roi fut enfermé le matin avec son confesseur et alla l'après-dînée se promener à Trianon. — Madame la princesse de Léon accoucha le matin à Paris d'un garçon. Son mari, avant que de partir pour aller tenir les États de Bretagne, avoit supplié le roi de vouloir nommer quelqu'un de sa cour pour assister aux couches de sa femme, parce qu'il savoit que M. et madame de Rohan, ses père et mère, avec qui il est toujours fort brouillé, vouloient assister à cet accouchement et même y mener le chevalier de Rohan, son frère, qu'il regarde présentement comme son plus cruel ennemi, et M. le prince de Léon craignoit qu'ils ne dissent ou ne fissent quelque chose qui pût nuire à la santé de sa femme dans son accouchement. Le roi le lui avoit promis et y envoya hier au soir le duc d'Aumont, qui, à une heure après minuit, a fait avertir M. et madame de Rohan que la princesse de Léon étoit en travail. Ils y sont venus tous deux et n'y ont point amené le chevalier de Rohan.

Samedi 18, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à Trianon et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Madame la Princesse vint hier ici; le roi lui a donné une assez longue audience. Elle voudroit bien mettre la paix dans sa famille et que des commissaires nommés par le roi puissent terminer le procès qui va commencer; mais il paroît jusqu'ici que les parties ne veulent point de commissaires. — Le soir il y eut comédie dans la salle des comédies. —On a élu à Paris, à l'Académie, M. de Lamotte (1), qui est un très-bon poëte, en la place de M. Corneille, qui avoit plus de quatre-vingts ans, mais qu'on avoit appelé longtemps le jeune Corneille pour le distinguer du fameux Corneille, son frère aîné. On a élu aussi M. le prési-

(1) Lamotte-Houdard.

dent de Mesmes en la place de M. de Crécy, qui avoit été plénipotentiaire à Ryswick.

Dimanche 19, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et le soir travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Le clergé fait un fonds de 12,000 écus par an, destiné à soulager les diocèses qui peuvent avoir souffert; mais depuis quelque temps de ces 12,000 écus on avoit fait six gratifications extraordinaires de 2,000 écus chacune, que le roi faisoit donner à des cardinaux et même quelquefois à des prélats à qui il vouloit donner quelques marques de distinction, et cela pour leur aider à payer leurs décimes. L'archevêque de Reims en avoit une. Quelques diocèses de Provence, qui ont souffert de la course que M. de Savoie fit en ce pays-là, ont demandé au clergé une petite partie de ce fonds-là pour leur soulagement, ce qui leur a été accordé, mais les cardinaux prétendoient que cela ne diminuât point leur pension et que le clergé fît un nouveau fonds ou que le roi voulût bien diminuer cela sur ce que le clergé lui donne. M. Desmaretz rapporta hier cette affaire au roi, et MM. les cardinaux ont perdu leur cause.

Lundi 20, *à Versailles*. — Le roi dîna au sortir de la messe et alla se promener à Marly. Au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur et messeigneurs ses enfants coururent le loup. Il n'y eut point de comédie le soir, parce que c'est l'anniversaire de la reine mère; il n'y en a jamais ce jour-là. Il y a quarante-quatre ans qu'elle est morte. — M. le marquis de Guemadeuc, gouverneur de Saint-Malo, est mort; ce gouvernement est fort joli, et beaucoup de gens le demandent. — Le maréchal de Villars commença hier à sortir. On le porte dans un fauteuil; il ne peut pas encore mettre le pied à terre. Les chirurgiens assurent tous qu'il sera en état de faire la campagne.

Mardi 21, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et alla tirer l'après-dînée; le soir il travailla avec

M. Voisin chez madame de Maintenon. Monseigneur alla dîner à Meudon avec madame la Duchesse et revinrent pour le souper du roi. — Madame la duchesse de Foix est à l'extrémité; on ne croit pas qu'elle passe la journée de demain. Elle meurt avec beaucoup de religion et de fermeté. — Le roi a donné le gouvernement de Saint-Malo au comte de Lannion, qui est, je crois, le plus ancien lieutenant général de ceux qui sont dans le service; il est présentement chez lui en Bretagne. On avoit fort espéré ce gouvernement-là pour M. de Coëtquen dans sa famille; ses terres principales sont proches de Saint-Malo, et ce gouvernement-là a été longtemps dans sa maison.

Mercredi 22, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et l'après-dînée il tint le conseil d'État, qu'il tient tous les mercredis. Le soir il y eut comédie dans l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne. On n'a pas voulu qu'elle descendît en bas, parce qu'on la croit trop près d'accoucher; elle a déjà senti quelques douleurs de reins. Le maréchal de Villars se fit porter à la comédie et compte toujours d'être en état de servir cette campagne. — Madame la duchesse de Foix mourut le soir à Paris. Elle n'a jamais eu d'enfant; c'est M. le duc de Roquelaure, son frère, qui est son unique héritier, et la succession est fort considérable. Elle donne au maréchal d'Huxelles 70,000 francs; on ne doute pas que ce ne soit pour donner à M. de Foix. Elle a écrit à M. de Roquelaure pour le prier de pardonner à madame la princesse de Léon, sa fille; elle lui mande qu'elle meurt avec la consolation de croire qu'il ne lui refusera pas cette grâce-là.

Jeudi 23, *à Versailles.* — Le roi donna le matin au cardinal de Noailles l'audience qu'il lui donne les mercredis et que sa médecine empêcha de lui donner hier. Cette audience est toujours après son lever avant que d'aller à la messe. Le roi dîna de bonne heure et partit à midi pour aller se promener à Marly.

Vendredi 24, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et au retour le maréchal de Villars fut assez longtemps enfermé avec lui. Le soir il y eut comédie chez madame la duchesse de Bourgogne.

Samedi 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et au retour il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Le soir, à cinq heures, il y eut des marionnettes chez madame la duchesse de Bourgogne pour monseigneur le duc de Bretagne; c'étoit lui qui étoit en place; et madame la duchesse de Bourgogne se mit auprès du théâtre comme une particulière. On avoit convié tous les enfants de la cour, qui étoient au premier rang, et les dames étoient derrière.

Dimanche 26, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État le matin et l'après-dînée et ne sortit point de tout le jour. Il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le maréchal d'Harcourt se trouva assez mal la nuit. On le saigna diligemment; il a de grands engourdissements au bras et à la cuisse. On lui donnera demain de l'émétique, et après demain il partira pour s'en aller à Bourbonne. Sa langue s'étoit un peu épaissie, mais la tête n'a point été embarrassée *.

* M. d'Harcourt avoit une passion démesurée d'entrer dans le conseil, et madame de Maintenon l'y portoit de toutes ses forces. Elle l'avoit initié auprès du roi par l'Espagne, et s'en étoit bien servie après pour perdre Chamillart. Le commandement de l'armée, auquel, faute de mieux, il lui avoit bien fallu se résoudre, étoit une occasion d'entretenir le roi qu'il ne laissoit pas oisive. Le roi avoit une aversion extrême pour le tabac et sentoit de fort loin ceux qui en prenoient; Harcourt y étoit fort accoutumé; mais il s'étoit aperçu que cet usage du tabac abrégeoit du côté du roi ses conversations avec lui, et il voulut s'ôter cet obstacle. Il ne prit plus du tout de tabac, et l'on crut qu'à la longue les humeurs, n'ayant plus ce véhicule d'écoulement, lui causèrent des apoplexies. Il cacha cette première attaque du mieux qu'il put, mais sans se réconcilier avec le tabac. La mort du roi fit sa paix avec cette

herbe, par l'avis réitéré bien des fois des médecins; comme elle ne pouvoit plus être alors obstacle à ses plus ardents désirs, il se rendit à leurs instances; mais il n'étoit plus temps, et les humeurs avoient pris un cours, sous lequel on le vit succomber de la manière du monde la plus terrible.

Lundi 27, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna une assez longue audience à M. le duc d'Albe; il n'y avoit que M. de Torcy. Au retour de la messe le roi dîna et à midi alla à Marly (1).

Mardi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin.

Mercredi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qui dura plus longtemps qu'à l'ordinaire. L'après-dînée le roi alla se promener à Trianon. — On sut le soir que le maréchal d'Huxelles et l'abbé de Polignac étoient choisis pour plénipotentiaires et qu'ils partiront pour aller traiter la paix dès que les passeports seront arrivés.

Jeudi 30, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — M. le duc de Noailles a donné son régiment de cavalerie à l'aîné de ses frères cadets.

Vendredi 31, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla l'après-dînée se promener à Trianon. Le roi après son lever donna une assez longue audience dans son cabinet au maréchal d'Huxelles. On ne sait point encore quand les plénipotentiaires partiront. On a envoyé un courrier à la Haye pour les passeports.

Samedi 1er *février*, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il entendit vêpres l'après-dînée, et le

(1) La concision du journal de Dangeau pendant quelques jours s'explique par le passage de la lettre de la marquise d'Huxelles cité au 6 février.

soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon.

Dimanche 2, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'aller à la messe, tint le chapitre des chevaliers de l'Ordre, où l'on admit les preuves de M. du Bourg, que M. de Torcy rapporta, et le roi a envoyé permission à M. du Bourg de porter l'Ordre; ensuite le roi marcha à la chapelle précédé des chevaliers. Il y eut procession dans la cour. L'après-dînée le roi entendit le sermon du P. Gaillard, vêpres et le salut. Madame la duchesse de Bourgogne n'alla ni au sermon ni à vêpres, parce qu'elle est assez incommodée; cela ne l'empêcha pas pourtant d'aller au salut.

Lundi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches et alla l'après-dînée se promener à Marly. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Il arriva un Hollandois qui a longtemps demeuré à Ypres et qui prétend avoir mission de M. Hensius, pensionnaire des États de Hollande. Il dit que ce ministre l'a chargé d'offrir ici de joindre le royaume de Naples à la Sicile, qui reste encore au roi d'Espagne, et de renouveler par là le royaume des Deux-Siciles, pourvu que le roi d'Espagne cède les autres royaumes à l'archiduc. Il ne paroît pas que les ministres aient fait grand cas de cet homme-là.

Mardi 4, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et alla se promener à Trianon l'après-dînée; au retour il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le roi a découvert depuis quelques jours que M. de Chavigny l'avoit trompé. On le lui avoit présenté comme un homme de grande qualité se disant de la maison de Chavigny-le Roy, qui est présentement éteinte, et cet homme ici, étant d'une famille fort basse, avoit produit de fausses lettres et trompé M. de Soubise, qui l'avoit présenté au roi comme son parent et avoit obtenu pour lui l'agrément d'un guidon de gendarmes que le roi

avoit donné à vendre à la duchesse de Duras après la mort de M. de Bournonville, son père, qui en étoit sous-lieutenant. Il avoit servi cette année à l'armée en cette qualité, et le roi avoit donné une abbaye considérable à son frère. On leur a fait avouer toute la fourberie. On ôte l'abbaye au frère, parce que les bulles ne sont pas encore expédiées, et le roi permet qu'on vende le guidon; mais S. M. défend à tous les deux frères de se présenter jamais devant lui.

Mercredi 5, *à Versailles*. — Le roi prit médecine, et l'après-dînée il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le le matin. Comme les couches de madame la duchesse de Bourgogne s'éloignent, on croit qu'elle s'est trompée sur temps de sa grossesse. Il y a comédie chez elle les lundis, les mercredis et les samedis. — M. de Matignon avoit demandé au roi ces jours passés, pour le comte de Thorigny son fils, l'agrément du régiment Dauphin-infanterie, qui est à vendre, parce que M. le comte de Rochechouart, qui en est colonel, ne peut plus servir, et le prix en étoit fait à 80,000 francs, et M. de Thorigny, qui a un petit régiment nouveau, le vendoit à un des fils de M. d'Ambres, qui lui en donnoit 14,000 francs; mais le roi a refusé l'agrément du régiment Dauphin à M. de Matignon, parce que M. son fils, quoiqu'il soit colonel depuis six ans, n'a point encore fait de campagne.

Jeudi 6, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, donna l'audience au cardinal de Noailles qu'il lui donne tous les mercredis et qu'il ne lui donna point hier à cause de sa médecine. Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly. — Le duc de Luynes, mon petit-fils, doit épouser incessamment mademoiselle de Neufchâtel. Il n'a pas encore quinze ans, et la demoiselle n'en a que treize. On apportera le contrat à signer au roi lundi, car tout est réglé présentement. M. de Chevreuse assure presque tout son bien au duc de Luynes, et mademoiselle de Neufchâtel jouira, du jour de son mariage, de 80,000 livres de rente.

Elle n'a qu'une sœur, qui n'a pas encore huit ans et qui, à peu de chose près, sera aussi riche qu'elle. Outre ce bien-là, il y a de grandes prétentions et sur Neufchâtel et sur M. de Savoie, qui leur doit plus de deux millions (1).

Vendredi 7, *à Versailles.* — Le roi fut enfermé le matin avec son confesseur et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne est à la fin de son terme; cependant elle ne sent encore aucunes douleurs. — On a nouvelle que l'abbé de Pomponne est arrivé à Florence; ainsi il n'y a plus d'espérance d'accommodement avec les Vénitiens, et Mocenigo, ambassadeur de Venise, qui est à Paris, dont on a toujours été très-content ici, se prépare à partir avec douleur de sa part et fort regretté de tous ceux qui le connoissent. — On mande de Rome que la santé du pape est fort mauvaise; ses jambes, qui étoient ouvertes et qui par là donnoient du soulagement à ses maux, se sont refermées, et on le croit en très-grand danger.

Samedi 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. Il alla se promener à Trianon l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Le soir il y eut comédie chez madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur alla dîner à Meudon et en revint pour la comédie. — Depuis deux mois le pain a diminué de prix à Paris tous les marchés; le pain des pauvres n'est plus qu'à deux sols et le plus beau pain n'est qu'à quatre sols quelques deniers (2). — Dufey, capitaine aux gardes,

(1) « M. de Courcillon se retrouve en péril parce qu'il est venu des champignons à sa plaie et d'autres accidents. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 6 février.)

(2) « L'abondance revient à Paris, le pain à meilleur marché. La foire du faubourg Saint-Germain est fort belle, et on y joue gros jeu. On n'en a pourtant pas plus d'argent, mais on trafique de tout ce qu'on peut. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 12 février.)

qui a la jambe coupée depuis longtemps, a demandé permission de vendre sa compagnie. — On reçut à l'Académie M. de Lamotte en la place de M. Corneille qu'on appeloit le jeune Corneille quoiqu'il eût plus de quatre-vingts ans. M. de Lamotte fit une harangue fort éloquente, fort sage et qui reçut de grands applaudissements.

Dimanche 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. d'Iberville, qui revient d'Espagne, a eu une assez longue audience du roi, chez madame de Maintenon. Les Espagnols paroissent plus attachés que jamais au roi leur maître et ont fait un décret par lequel ils lui donnent tout l'argent et toute l'argenterie des églises pour soutenir la guerre, déclarant traîtres à la patrie tous les archevêques et les évêques qui voudroient s'y opposer dans leur diocèse. Plusieurs ont déjà donné leur consentement, et il paroît qu'il n'y aura point d'ecclésiastiques dans le royaume qui s'y veulent opposer.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, signa le contrat de mariage du duc de Luynes avec mademoiselle de Neufchâtel. Nous le fîmes ensuite signer, comme on a accoutumé de faire, à toute la maison royale. Il y a deux embarras dans ces occasions-là : le premier sur Mademoiselle, parce que son rang n'est pas encore réglé avec les princesses du sang mariées et elle ne se trouve point en lieu public où il puisse y avoir de la cérémonie, quoiqu'elle soit ici depuis quatre ou cinq mois. Le second embarras est sur madame du Maine, qui ne veut point signer après les filles de M. le Duc, son frère, et mademoiselle de Bourbon. D'ordinaire, quand on signe les contrats, elle signe après madame sa mère en laissant une place pour les signatures de mesdames les princesses de Conty. Ainsi madame du Maine, qui seroit obligée de signer au-dessous de mademoiselle de Bourbon, ne signe point du tout. Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à

Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain.

Mardi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le roi, en travaillant hier au soir avec M. de Pontchartrain, fit le second fils de M. de la Rocheguyon capitaine de vaisseau, dont M. de la Rochefoucauld, son grand-père, a été fort touché et en a témoigné aujourd'hui au roi une grande joie, et le roi lui a témoigné toute l'amitié et la bonté qu'il pouvoit désirer. — On parle fort du mariage du comte de Louvigny, fils aîné du duc de Guiche, avec mademoiselle d'Humières, qui est fille unique et très-grande héritière. La duchesse d'Aumont la douairière, sa grand'mère, lui donne dès à cette heure 20,000 livres de rente, et le duc de Gramont, grand-père de Louvigny, lui donne 10,000 francs de pension; ainsi ils jouiront de 30,000 livres de rente, et le duc de Guiche les loge et les nourrit.

Mercredi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et alla l'après-dînée se promener à Trianon. — La duchesse d'Albe, qu'on croyoit hors d'espérance d'avoir des enfants, est grosse de plus de trois mois. C'étoit une femme dans la dernière affliction depuis la mort du connétable de Navarre, son fils. — Les États de Hollande doivent se rassembler le 12 de ce mois, qui est aujourd'hui, et cela nous fait croire que le courrier que nous avons à la Haye pour les passeports de nos plénipotentiaires sera de retour dans quelques jours. — Madame de Ribeyra-Grande, fille de M. de Soubise, mourut à Lisbonne il y a cinq mois; on n'en a su la nouvelle que ces jours-ci.

Jeudi 13, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — Cet officier des gendarmes qui avoit pris le nom de Chavigny* a été entièrement découvert. Il étoit fils d'un juge de Beaune qui s'appeloit Chavignar. Il avoit acheté, il y a quelques années, pour

son fils, qui vient d'être reconnu, une lieutenance de roi de Touraine, que M. de Thouy lui avoit vendue et dont il n'est pas encore achevé de payer, non plus que M. de Duras, qui lui avoit vendu le guidon des gendarmes, et ils font tous les deux arrêt entre les mains de M. de Pons, que le roi a choisi pour remplir cette charge, qu'on a taxée à 20,000 écus. Elle avoit coûté plus de 80,000 francs au faux Chavigny.

* Jamais impudence ne fut pareille, ne sembla punie avec plus d'éclat et ne l'a été moins en effet. Ce Chavigny en conserva le nom, alla pour quelque temps en pays étranger, et trouva moyen de se soutenir au dehors par les ministres, le reste de ce règne, et d'y être continuellement employé après, à la honte et d'eux et de la nation. Il y reçut forces avanies, qu'il sut avaler comme l'eau, et aller toujours à son fait. Il est encore employé en Angleterre avec toute la confiance de nos premiers ministres et tout le mépris des Anglois. Peu d'hommes ont plus d'esprit, d'adresse, de souplesse; il est fort instruit, rampant à l'excès, et haut, comme s'il ne lui fût jamais rien arrivé, suivant les occasions. Son frère, sans ressource pour l'Église, s'est fait président à mortier à Besançon, où il domine la province, et tous deux ont mis force foin dans leurs bottes. L'un et l'autre étoient les âmes damnées et les plus chers confidents du cardinal Dubois, et tous deux en étoient parfaitement dignes.

Vendredi 14, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla l'après-dînée se promener à Trianon. — Dupont, brigadier d'infanterie, homme de grande réputation sur le courage et que le roi avoit mis pour commander dans la citadelle de Pampelune pendant qu'il y avoit des troupes de France, a eu ordre, depuis son retour d'Espagne, d'aller commander à Landrecies. — L'évêque d'Évreux, fils de feu madame d'Heudicourt et qui n'avoit été fait évêque que depuis la mort de sa mère, qui n'avoit pas même ses bulles, est mort depuis quelques jours.

Samedi 15, *à Versailles.* — Le roi fut réveillé à sept heures du matin, parce qu'il avoit donné ordre qu'aux premières douleurs que sentiroit madame la duchesse de

Bourgogne on entrât dans sa chambre. Il s'habilla fort vite et passa chez cette princesse, qui étoit dans les grandes douleurs et qui accoucha à huit heures trois minutes et trois secondes. Le roi nous dit d'abord que c'étoit un duc d'Anjou. M. le cardinal de Janson l'ondoya dans la chambre même, et puis madame la duchesse de Vantadour l'emporta sur ses genoux dans la chambre qu'on lui avoit préparée auprès de monseigneur le duc de Bretagne, son frère, et le roi le fit suivre par un capitaine des gardes du corps, et ce fut le maréchal de Boufflers qui fut choisi pour cela. Il avoit déjà fait cette fonction-là à un autre accouchement de madame la duchesse de Bourgogne (1). Le roi,

(1) « On étoit attentif sur le temps que cette princesse accoucheroit, tant parce qu'on étoit persuadé qu'elle étoit à terme, qu'à cause qu'il y avoit déjà du temps qu'elle avoit senti quelques douleurs qui avoient donné lieu de croire qu'elle accoucheroit plus tôt que l'on n'avoit cru et qu'elle avoit senti ses douleurs à diverses reprises, ce qui étoit cause qu'on attendoit incessamment le moment de son accouchement, que les princes, qui pour leurs intérêts particuliers doivent être présents, à de pareils accouchements ou du moins dans des lieux d'où ils puissent savoir ce qui se passe sans pouvoir être trompés, ne quittoient point Versailles, et les habits du roi demeuroient toutes les nuits dans la chambre de Sa Majesté, afin de gagner le temps qu'il auroit fallu perdre pour aller chercher sa garde-robe.

« Enfin le samedi 15 de ce mois, sur les sept heures du matin, cette princesse commença à sentir les premières douleurs de l'accouchement, et, comme l'enfant se trouva mal tourné, on crut d'abord que le travail pourroit être rude, et que cette princesse n'accoucheroit qu'avec beaucoup de peine; mais M. Clément, qui a déjà accouché plusieurs fois cette princesse, qui est depuis peu de retour d'Espagne, où il a accouché la reine, et dont le savoir est grand aussi bien que l'expérience, remit aussitôt l'enfant dans la situation qu'il devoit être, de manière que cette princesse accoucha sur les huit heures demi-quart, ce que les faiseurs d'horoscopes seront bien aises d'apprendre. Je vous dirai cependant, sans me vouloir mêler d'en faire, qu'il a de tout temps passé pour constant que les enfants qui naissoient le jour étoient plus heureux que ceux qui venoient au monde pendant la nuit. Comme ce prince est arrière-petit-fils du roi, rien ne marque mieux que le ciel bénit la postérité de ce monarque, et d'ailleurs il est très-avantageux à un État d'avoir beaucoup de princes d'une même race, d'autant que lorsqu'il passe d'une race à une autre, il arrive souvent des démêlés qui causent de grands désordres. » (*Mercure* de février, pages 203 à 207.)

Le *Mercure* ne pouvait se croire si bon prophète et supposer que cet arrière-petit-fils du roi serait en effet son successeur.

après la messe, tint le conseil de finances comme à l'ordinaire; l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — Le courrier qu'on avoit envoyé en Hollande et qu'on a retenu quatorze jours en ce pays-là arriva ici le soir. M. de Torcy en vint apporter la nouvelle au roi pendant que nous étions à son coucher. Après que nous fûmes sortis, le roi le fit entrer, et il demeura un quart d'heure avec le roi. Tout ce que nous savons de la nouvelle qu'il porte, c'est que les passeports ne sont point encore arrivés. Monseigneur alla le soir à la comédie dans la salle ordinaire, et on laisse le théâtre dans l'antichambre de madame la duchesse de Bourgogne pour y rejouer la comédie quand elle sera en état de s'y faire porter dans un fauteuil. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin.

Dimanche 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qui fut plus long qu'à l'ordinaire. On renvoie un autre courrier en Hollande. On ne nous dit rien des lettres qu'on a reçues ni de celles qu'on y a répondu, mais tout le monde est persuadé que les passeports arriveront par le courrier qu'on fera partir demain. Le roi alla tirer l'après-dînée et passa chez madame la duchesse de Bourgogne avant que d'aller à la chasse. Il y revint encore au retour et puis encore en sortant de chez madame de Maintenon avant son souper. Le roi, à la messe, fit chanter le *Te Deum* pour la naissance de monseigneur le duc d'Anjou et a donné ordre qu'on le chantât jeudi à Paris. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier.

Lundi 17, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Il vint trois fois dans la journée chez madame la duchesse de Bourgogne aux mêmes heures que hier et continuera de même durant ses couches. — Le courrier pour Hollande partit le matin à cinq heures, et on compte qu'il arrivera jeudi à la Haye. On espère qu'il sera de retour dans dix jours avec les passe-

ports. — L'évêque de Lombez est mort; il avoit plus de quatre-vingt-dix ans. C'étoit le fameux dom Cosme, Feuillant, fameux prédicateur, qui avoit souvent prêché devant le roi. — On apprend par des lettres de Londres que la duchesse de Marlborough a perdu les bonnes grâces de la reine Anne, sa maîtresse, et qu'elle veut venir en Flandre avec le duc son mari quand il y repassera. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur alla le soir à la comédie.

Mardi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et alla se promener à Trianon l'après-dînée. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeura huit jours; madame la princesse de Conty et beaucoup de dames sont de ce voyage; il y a beaucoup de courtisans aussi. Madame la duchesse de Bourgogne a eu la fièvre de lait et un peu de mal au côté; mais elle se porte assez bien présentement. — Plusieurs gens ont demandé au roi le gouvernement de Sarrelouis, qu'avoit M. de Choisy; cependant le roi ne sait pas encore qu'il soit mort. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin.

On fit à mon fils un pansement fort rude avec des poudres brûlantes; il souffrit plus que le jour qu'on lui coupa la cuisse.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil; il vit madame la duchesse de Bourgogne après le conseil et puis s'en retourna dîner à Meudon. — M. de Pons, que le roi a choisi pour acheter le guidon des gendarmes, avoit traité de son guidon de gendarmerie avec un gentilhomme de Provence qui est colonel d'un nouveau régiment d'infanterie et qui lui en donnoit 44,000 francs; mais le roi n'en a pas voulu donner l'agrément. — M. l'évêque de Nîmes (1) est mort. Il est uni-

(1) Fléchier.

versellement regretté; il s'est rendu illustre par une vie exemplaire et par beaucoup de beaux ouvrages. Il étoit de l'Académie françoise.

Jeudi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et alla à Marly. Il continue à aller trois fois le jour chez madame la duchesse de Bourgogne. — On chanta à Paris le *Te Deum* pour la naissance de monseigneur le duc d'Anjou. — Le mariage de M. de Louvigny avec mademoiselle d'Humières est entièrement réglé, et le roi permet que le duc de Guiche cède sa duché à son fils et lui conservera toujours son rang. Le roi a déjà permis plusieurs fois qu'un père cédât sa duché à son fils; en cette occasion-ci la grâce est plus grande, parce que le grand-père, le père et le fils, tous trois en vie et se portant bien, seront ducs quoiqu'il n'y ait qu'une duché dans leur maison.

Vendredi 21, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla l'après-dînée se promener à Trianon. Monseigneur alla de Meudon à Paris voir l'opéra, et plusieurs dames qui ne sont pas du voyage de Meudon y allèrent dîner, et Monseigneur les mena à l'opéra. — On a donné un arrêt fort sévère pour défendre dans Paris les jeux de hasard, comme les dés, la bassette, le pharaon, le hoca et le lansquenet, sans excepter personne, de quelque condition que ce soit. — M. le duc de Beauvilliers cède la charge de premier gentilhomme de la chambre au duc de Mortemart, son gendre et son neveu; cela ne sera public que demain, et on n'en sait pas encore les conditions.

Samedi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla à Marly l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. En sortant de son cabinet pour aller à la messe, M. de Beauvilliers lui présenta M. de Mortemart pour le remercier. Le roi lui parla le plus obligeamment du monde. J'étois auprès d'eux et j'entendis avec plaisir tout ce que le roi dit à M. de Mortemart. Le duc de Tresmes se trouve présente-

ment le plus ancien des gentilshommes de la chambre. Le roi conserve à M. de Beauvilliers le brevet de retenue de 400,000 francs sur la charge. — Madame de Louvois vint ici et vit le roi au retour de Marly. Elle lui apprit la mort de M. l'archevêque de Reims, qui travailloit avec son secrétaire à midi et demi (1). Il se trouva mal en travaillant et étoit mort à une heure. Madame de Louvois, qu'on avoit envoyé chercher dès qu'il se trouva mal, le trouva mort. Elle demanda au roi pour l'abbé de Louvois, son fils, la charge de maître de la chapelle, qu'avoit M. de Reims.

Dimanche 23, *à Versailles.* — Le roi tint le matin le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. l'archevêque de Reims a fait madame la marquise de Créquy, sa nièce, sa légataire universelle et l'abbé de Louvois son exécuteur testamentaire. Il donne à cet abbé sa maison à Versailles, l'argenterie de sa chapelle, qui est magnifique, et une belle tapisserie. Il donne aux moines de Sainte-Geneviève sa bibliothèque, qui est une des plus belles de l'Europe. Il ne laisse aux enfants de M. de Louvois que ce qu'il n'a pu leur ôter, qui est la maison de Paris, rue des Francs-Bourgeois, et qu'il avoit héritée de M. le Tellier, son père. Le reste du bien qu'il avoit eu de sa famille est changé de nature. On croit que la marquise de Cré-

(1) Charles-Maurice le Tellier, beau-frère de la marquise de Louvois. « Il venoit de travailler avec M. Pilon, ce fameux procureur si généralement estimé, à une transaction pour un de ses amis qu'il estimoit beaucoup et qu'il honoroit de son amitié, et ce prélat avoit apostillé de sa main tous les articles de cette transaction, à laquelle il avoit été longtemps fort appliqué. Il dit ensuite qu'il avoit mal à la tête, et peu de temps après que son mal augmentoit beaucoup. On lui dit de se mettre sur son lit pour se reposer, et à peine y eut-il été un moment qu'on lui tâta le pouls et que l'on connut que le pouls remontoit et que ce prélat commençoit à perdre connoissance. On courut à Saint-Gervais, et le vicaire de cette paroisse accourut aussitôt avec les saintes huiles; mais à peine eut-il fait la première onction qu'on remarqua qu'il n'avoit plus du tout de connoissance, et il mourut aussitôt après. » (*Mercure* de février, pages 261 à 263.)

quy aura plus de 500,000 écus par être sa légataire universelle; car, outre qu'il avoit un gros bien de sa famille, il jouissoit d'un bien immense en bénéfices.

Lundi 24, *à Versailles.* — Le roi alla à Marly de fort bonne heure, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse de Bourgogne fut assez incommodée; cela ne l'empêcha pas de voir madame la duchesse de Mantoue, à qui elle avoit mandé deux jours auparavant qu'elle la verroit lundi. Madame de Mantoue vit ensuite le roi chez madame de Maintenon. — Le duc de Luynes, mon petit-fils, épousa le matin à Saint-Sulpice, à Paris, mademoiselle de Neufchâtel, et la noce se fit le soir très-magnifiquement chez madame de Neufchâtel. Comme ils sont extrêmement jeunes tous deux, le duc de Luynes n'ayant que quatorze ans et demi et la demoiselle treize ans, on ne les laissa qu'un quart d'heure dans le lit, les rideaux ouverts et tous ceux qui avoient été à la noce étant dans la chambre.

Mardi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener l'après-dînée à Trianon et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le duc de Mortemart prêta serment le matin pour la charge de premier gentilhomme de la chambre, et M. de Beauvilliers paya pour lui les 2,000 écus pour la prestation du serment. M. de Beauvilliers jouira des revenus de la charge pour payer l'intérêt de ses dettes, et cela reviendra toujours à M. de Mortemart, parce qu'il est son héritier naturel. — Le roi signa le contrat de mariage du duc de Louvigny avec mademoiselle d'Humières, et le mariage se fera lundi à Paris. — La Cour des Chiens, qui étoit en réputation d'être un homme fort riche et qui avoit des maisons magnifiques dans Paris, est mort. On dit que ses héritiers veulent renoncer à sa succession. Il devoit beaucoup à des particuliers, mais il prétendoit qu'il lui étoit dû encore davantage par le roi.

Mercredi 26, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et

l'après-dînée il tint le conseil d'État. Monseigneur revint de Meudon pour le conseil, et n'y retourna point. Il y eut le soir comédie. Madame la duchesse de Bourgogne a eu la fièvre pendant vingt-quatre heures, et les médecins connurent bien que c'étoit une fièvre que l'on a souvent dans les couches et qui s'appelle le poil, et qui n'auroit aucune suite. — Un courrier, qui étoit parti il y a huit jours pour la Hollande, revint le soir, et le roi dit à son souper que les passeports étoient arrivés. Nos plénipotentiaires, qui ne prendront pas cette qualité-là les premiers jours en Hollande, demeureront à Saint-Gertrudemberg et de là viendront aux conférences au Moerdyk. On les y attend mercredi prochain ; mais ils n'y pourront être que quelques jours après par des ordres qu'il faut apporter pour leur départ, qui sera les premiers jours de la semaine qui vient.

Jeudi 27, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly ; durant son dîner le maréchal d'Huxelles arriva, et le roi, en sortant de table, le fit entrer dans son cabinet. — Nos plénipotentiaires ne pourront partir que mardi ou mercredi. — Voilà présentement un archevêché et quatre évêchés vacants ; Reims, Évreux, Nîmes, Lombez et Saint-Pol, et beaucoup de grandes abbayes, dont les principales sont celles qu'avoit l'archevêque de Reims, qui sont : Saint-Rémy dans Reims, Saint-Étienne de Caen, Sainte-Benigne de Dijon, Breteuil. Il avoit encore quelques autres bénéfices moins considérables. — Par la mort de l'archevêque de Reims, M. de Marillac devient doyen du conseil, et cela vaut 5,100 fr. de plus qu'aux autres conseillers d'État ordinaires.

Vendredi 28, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla se promener à Trianon l'après-dînée. — En sortant du souper du roi, madame de Fimarcon se jeta à ses pieds fondant en larmes. Son fils, qui étoit malade depuis longtemps, est mort en province. Elle demande le régiment de dragons qu'il avoit, qui est

un des quatorze anciens régiments. Elle a un autre fils pour qui elle voudroit l'obtenir, ou, si le roi le trouve trop jeune, avoir la permission de le vendre. — L'électeur de Bavière, qui a toujours demeuré à Compiègne depuis être parti d'ici, est arrivé à Paris et verra ici le roi dans son cabinet mardi. Il entrera par le petit escalier. Il ne verra ici que le roi. — La Faye, capitaine aux gardes, soupçonnant Rousseau d'avoir fait des vers contre lui et sa femme, l'a insulté dans la rue des Bons-Enfants et même dans la cour des cuisines du Palais-Royal. M. le duc d'Orléans demanda au roi le matin qu'on l'envoyât au For-l'Évêque pour avoir manqué de respect à sa maison. Le roi l'envoya en prison, et le soir même M. le duc d'Orléans demanda au roi qu'on le fît sortir (1).

Samedi 1er mars, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances et alla l'après-dînée se promener à Marly. Monseigneur alla se promener à Chaville. Le soir le roi travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le roi a donné le régiment de Fimarcon à de Foix, qui en étoit lieutenant-colonel et brigadier. Il est encore fort en état de servir quoiqu'il ait plus de soixante ans. — M. de Choisy, gouverneur de Sarrelouis, mourut mercredi dans son gouvernement après une longue maladie. — M. l'abbé de Grandpré *, qui avoit plus de quatre-vingt-huit ans et qui étoit frère aîné du maréchal de Joyeuse, est mort; il

(1) « M. de la Faye, capitaine aux gardes, ayant soupçonné M. Rousseau, fameux poëte, un peu satirique, briguant une place à l'Académie, d'avoir fait une chanson fort offensante contre lui et sa femme, l'a excédé de coups de plat d'épée, ensuite de quoi la Faye en a averti le roi. De l'autre côté, on s'est plaint à monseigneur le duc d'Orléans que cette violente action s'étoit commise dans son Palais-Royal, ce que le prince trouve fort mauvais. Le parterre prend parti, et on attend ce que Sa Majesté décidera sur cela... La Faye, capitaine aux gardes a couché une nuit au For-l'Évêque pour satisfaire à monseigneur le duc d'Orléans, et les coups de plat d'épée seront réparés à l'égard de Rousseau par un accommodement; il y aura une espèce de désaveu et quatre mille francs qu'il donnera à l'offensé. Ainsi on ne laissera pas de chanter, ce que l'on n'a jamais tant fait. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 28 février et 3 mars.)

laisse deux ou trois abbayes vacantes. — Un trésorier de Madame, nommé Davou, qu'elle avoit cassé il y a quelques mois et qui lui avoit volé plus de 100,000 écus, voyant entrer des archers dans sa chambre qui venoient l'arrêter, s'est jeté par la fenêtre et s'est tué.

* Cet abbé de Grandpré ou de Joyeuse étoit un imbécile, et qui en avoit aussi tout le maintien; il ne l'avoit pas été de corps comme d'esprit. On l'appeloit l'abbé Quatorze, et les dames lui avoient donné ce nom; quelque prodigieux que cela soit, elles méritent être crues, et cela avoit passé en telle notoriété que la singularité fait surmonter ici sur la honte de le rapporter.

Dimanche 2, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon.

Le matin M. Maréchal, premier chirurgien du roi, trouvant la plaie de mon fils* en mauvais état, et l'os de la cuisse qu'on lui coupa sur le champ de bataille à Malplaquet, le 11 septembre, se trouvant carié, fut obligé de luirecouper cet os et beaucoup de chairs qui étoient revenues trop vite et qui étoient mauvaises. Cette opération fut aussi douloureuse que quand on lui coupa la cuisse et étoit très-difficile à faire. Mon fils fut en si grand danger et l'a été encore si longtemps depuis que je n'eus pas la force de continuer ces Mémoires, et je ne les ai recommencés que deux mois après quand il n'y eut plus rien à craindre pour sa vie; si bien qu'il est presque impossible qu'il ne se soit passé beaucoup de choses qui ne sont pas venues à ma connoissance durant ce temps-là. J'avois chargé seulement un secrétaire d'écrire sur des feuilles volantes ce qu'il apprendroit de certain, et c'est ce que je fais copier présentement.

* Ce Courcillon, fils unique de l'auteur de ces Mémoires, étoit un original sans aucune copie, beaucoup d'esprit et d'ornement dans l'esprit, un fonds de gaieté et de plaisanterie inépuisable, dont il y a des contes sans fin, une débauche effrénée, et effronterie à ne rougir de rien. Madame de Maintenon le garda avec des soins de mère, par amitié pour la sienne, dans une maladie qu'elle seule et madame de Dangeau

ignoroient, et dont Courcillon faisoit des farces pour se consoler de l'ennui qu'il avoit eu de cette compagnie. Il en fit d'une autre espèce quand on lui coupa la cuisse; mais la plus rare fut lorsqu'on la lui recoupa. Le danger étoit grand; Dangeau et sa femme le tournoient pour le faire venir à la confession. Cela l'importuna; il connoissoit son père et il se délivra à cette importunité. Il feignit d'entrer dans ce qu'il lui insinuoit, et lui dit que, puisqu'il en falloit venir là, il vouloit aller au mieux, qu'il lui fit donc venir le P. de la Tour, mais qu'il ne vouloit jamais ouïr parler d'aucun autre. A ce nom Dangeau frémit de la tête aux pieds; il venoit de voir combien son assistance à la mort de M. le prince de Conty et de M. le Prince avoit étrangement déplu. Il n'osa jamais courir les mêmes risques, d'autant que survivant son fils il en porteroit l'iniquité. De ce moment il ne fut plus mention de confession de sa part, et Courcillon, qui ne vouloit que cela, n'en parla pas aussi davantage. Dangeau avoit un frère abbé, pédant, grammairien, le meilleur homme du monde, mais fort ridicule. Courcillon, voyant son père au chevet de son lit fort affligé, se prend à rire comme un fou et à le prier d'aller pleurer plus loin, parce qu'il fait en pleurant une si plaisante grimace qu'il en fant mourir de rire, et de là passe à dire que sûrement, s'il meurt, l'abbé se mariera pour soutenir la maison, et à en faire une telle description en plumet et en parure que tout ce qui étoit là ne put se tenir d'en rire aux larmes.

Lundi 3, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et s'alla promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le duc de Louvigny, fils aîné du duc de Guiche, épousa à Paris mademoiselle d'Humières, fille unique et grande héritière, dont le père, qui étoit fils du second lit du feu duc d'Aumont, avoit pris le nom d'Humières, en épousant la fille cadette du maréchal d'Humières, qui avoit obtenu du roi que celui qui épouseroit sa fille seroit duc et porteroit le nom et les armes d'Humières. On croyoit même que celle qui s'est mariée aujourd'hui seroit obligée à porter toujours le nom et les armes d'Humières; cependant elle n'a pris par son contrat de mariage que le nom d'Aumont, dont elle a pris aussi les armes sans même les écarteler de celles d'Humières.

Mardi 4, *à Versailles.* — Le roi donna audience le matin à l'électeur de Bavière, qui depuis deux jours étoit

venu de Compiègne à Paris. Il entra dans le cabinet du roi par les derrières, et l'audience fut tout à fait en particulier. Cet électeur dîna chez M. de Torcy et retourna coucher à Paris, où il demeurera quelques jours, et puis il retournera à Compiègne. On croyoit qu'il iroit faire sa demeure à la Meute, mais il a mieux aimé rester à Compiègne, où il a fait venir mademoiselle de Montigny avec sa famille. Il y a longtemps qu'il a un grand attachement pour elle. — Le roi tint le matin conseil de finances à son ordinaire. L'après-dînée il donna audience à l'abbé de Polignac, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — M. le Duc mourut à trois heures du matin à Paris *. Il étoit rentré hier à l'hôtel de Condé à dix heures du soir, où étoit madame la Duchesse avec les princesses ses filles, et il comptoit de les mener ce soir-là aux bals qu'on trouveroit dans Paris. Quand il entra à l'hôtel de Condé il revenoit de chez madame de Bouillon et avoit déjà perdu connoissance en entrant chez lui, et la connoissance ne lui revint point. Madame la Duchesse, le voyant en cet état, envoya ici faire prier madame la princesse de Conty, M. du Maine et M. le comte de Toulouse de venir l'aider dans son malheur; ce qu'ils firent dans le moment, et madame la princesse de Conty, qui arriva la première, trouva M. le Duc mort. Elle ramena ici madame la Duchesse à six heures du matin. Madame la princesse de Conty en arrivant alla chez Monseigneur, qu'elle fit éveiller. Monseigneur s'habilla diligemment et alla chez madame la Duchesse et puis monta chez le roi avant que personne y fût entré. Il apprit au roi la mort de M. le Duc, et en même temps le roi donna à M. le duc d'Enghien, son fils aîné, la charge de grand maître de sa maison et le gouvernement de Bourgogne qu'avoit M. le Duc, son père (1).

(1) « Monseigneur le Duc est mort subitement; la mort des grands frappe bien davantage que celle des autres. Avant-hier, à sept heures du soir, reve-

* M. le Duc ne jouit pas longtemps du plaisir de la délivrance d'un père fâcheux et d'un beau-frère qui en plus d'une sorte avoit fait le malheur après le désespoir de sa vie. Il fut attaqué d'accès violents de maux de tête qui redoublèrent sur la fin à l'excès, et qui obligèrent madame la Princesse, pour qui il avoit de la considération et de l'amitié, de le presser de changer de vie et de penser à lui ; il le lui promit enfin pour après le carnaval, qu'il voulut passer à son ordinaire. Madame la Duchesse vouloit courre le bal le mardi gras avec plusieurs dames ; mais cela ne se pouvoit qu'avec M. le Duc, et ils étoient l'un et l'autre à Paris pour cela. Tandis qu'elle s'amusoit à préparer la mascarade, il alla à l'hôtel de Bouillon, puis voir le duc de Coislin, déjà bien malade et fort de ses amis. Revenant de là à l'hôtel de Condé souper pour aller après courre le bal par la ville, il se trouva si mal sur le pont Royal qu'il tira son cordon, et qu'il fit monter auprès de lui le seul laquais qui le suivoit, qui le soutint quelque temps ; mais en chemin il perdit connoissance et ne la recouvra plus. Ce laquais fit arrêter le carrosse à un petit degré qui donnoit dans les garde-robes de M. le Duc ; on le porta par là sur son lit. Madame la Duchesse et sa compagnie furent bientôt averties par les cris de la maison ; tout ce qui fut tenté ne servit pas à la moindre chose ; en deux heures cela fut fini. On lui trouva un corps étrange dans la tête, qui, parvenu à une certaine grosseur, le tua. Madame la Duchesse demeura fort surprise, et si elle fut affligée, ce fut de perdre le plaisir qu'elle s'étoit proposé de courre le bal ; peut-être d'autres souvenirs troublèrent-ils l'extrême soulagement d'une délivrance trop tardive ; mais enfin ce fut une délivrance dont elle ne tarda pas à sentir tout le prix. Il étoit fort des amis du comte de Fiesque, et depuis très-longtemps soupant avec lui et quelques autres familiers dans la petite maison de la Thouanne à Saint-Maur, qui lui venoit d'être donnée dans la déroute de ce trésorier pour joindre à la sienne ; sans être ivre ni rien d'approchant on se mit en dispute sur un fait d'histoire, M. le Duc d'un avis, le comte

---

sant de l'hôtel de Bouillon en ce quartier, ayant tiré le cordon de son carrosse sur le pont Royal, le valet de pied qui descendit le trouva en tel état qu'il n'eut qu'à monter pour le soutenir, et le carrosse ne fut pas plus tôt arrivé à l'hôtel de Condé que le prince n'eut plus de connoissance ; enfin il mourut à trois heures du matin suivant, âgé de quarante et un ans, et laissant trois princes, cinq princesses, la sixième n'étant plus à compter, à cause qu'elle est professe à Fontevrault. Le roi a donné toutes les charges et gouvernements, qui vont à 200,000 livres de rente, à monseigneur le Duc d'aujourd'hui... Madame la princesse de Conty, fille du roi, vint sur-le-champ querir madame la Duchesse, qu'elle a menée à Versailles, laquelle se trouvoit ici afin d'aller en masque avec bien des dames, conviées à l'honneur de souper avec elle dans son hôtel. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 5 mars.)

de Fiesque de l'autre; grand débat tant et si bien que voilà M. le Duc aux gros mots, puis à jeter une assiette au comte de Fiesque et à le poursuivre d'injures gagnant la porte, et à le chasser plus honteusement qu'un laquais fripon. La compagnie effarée s'entremit sans succès, la porte demeura fermée sur le comte de Fiesque, qui devoit coucher là et à qui le curé donna son lit jusqu'au matin, qu'il envoya chercher une voiture pour regagner Paris. M. le Duc et lui furent longtemps sans vouloir ouïr parler l'un de l'autre; à la fin pourtant on les raccommoda et si bien qu'ils demeurèrent amis, et que M. le Duc, honteux apparemment, se piqua d'une assiduité auprès de lui en sa dernière maladie peu d'années après, et qui fut longue, qu'il y alloit plutôt deux fois par jour qu'une, et qu'il le servoit lui-même autant que les propres domestiques du comte de Fiesque. M. le Duc étoit fort capable d'amitié, de rompre des glaces et de toutes les façons pour ceux qu'il aimoit, et de leur être fidèle; mais il étoit terrible avec ses amis, et pas un d'eux n'étoit un moment en sûreté avec lui. Outre ces fougues qu'un rien provoquoit et dont la crainte tenoit chacun continuellement en garde et en malaise, il avoit des pointes de railleries perçantes, et à table il faisoit des chansons en face qui emportoient la pièce et qui demeuroient à toujours. Il en porta bien aussi le talion, et plus cruellement qu'homme de France. Avec cela il choisissoit mal ses amis, et pour un très-petit nombre qui lui faisoient honneur, et qui encore n'étoient les siens que par un engagement qu'ils n'osoient rompre, il en avoit d'autres dont qui que ce soit n'auroit voulu. Il étoit jaloux d'eux, curieux de leurs parties, boudoit et faisoit des sorties quand il s'apercevoit qu'on l'évitoit, et se mettoit de leurs parties quand il en demeuroit à les faire enrager. Il avoit de l'esprit et quelque savoir, mais rien en comparaison de M. le Prince et de M. le prince de Conty; de la valeur autant qu'eux, et comme il avoit l'esprit hardi de soi et peu mesuré, il eût peut-être plus brillé à la guerre que son beau-frère. Il avoit de la politesse, mais l'orgueil même, l'insolence même dans son orgueil et dans ses entreprises, avec une fougue de tourbillon que rien ne pouvoit arrêter, violent aussi et plein d'humeur; mais bon avec ses valets, et ni avare ni injuste. Il avoit même commencé à se faire honneur aux états de Bourgogne, et pour réparer bien de mauvaises choses couvertes de l'autorité de M. le Prince et de la sienne, et par travailler de bonne façon au bien de la province et des particuliers. Nulle bassesse de cour, comme son père et son beau-frère; c'étoit en tout un homme qui, avec quelques excellentes parties, en avoit beaucoup plus et de désagréables, et de terribles, et d'insupportables. Il avoit passé sa vie à être jaloux de madame la Duchesse, à l'adorer, à la faire enrager et à être fort malheureux ensemble. Sa mort fut un soulagement pour la cour, pour le monde et pour tous, excepté un très-petit nombre de gens.

Mercredi 5, *à Versailles*. — Le roi prit les cendres le matin à la messe et puis tint le conseil d'État à son ordinaire. M. de Xaintrailles vint le matin parler au roi de la part de madame la Princesse, qui est fort affligée de la mort de M. le Duc, son fils, et qui souhaite passionnément et avec grande raison que le roi mette la paix dans sa famille. M. le Duc étoit en grand procès avec madame la princesse de Conty, la dernière veuve, madame la duchesse du Maine et mademoiselle d'Enghien, ses trois sœurs. Le roi témoigna à Xaintrailles qu'il le désiroit fort et qu'il alloit y travailler. Le roi pria ensuite Xaintrailles de vouloir demeurer auprès de M. le Duc comme il avoit été auprès de M. son père, et lui parla avec beaucoup de bonté et lui marqua beaucoup d'estime, ce qui engage Xaintrailles, malgré sa mauvaise santé et l'esprit de retraite dans lequel il est depuis longtemps, de demeurer auprès du jeune prince, dans la charge qu'il avoit auprès de M. le Duc, son père. — M. le maréchal d'Huxelles et M. l'abbé de Polignac, nos plénipotentiaires, partirent de Paris pour aller à Saint-Gertruydemberg, où ils trouveront deux députés des États Généraux pour entrer en conférence sur la paix. — Le roi fit un règlement pour le rang de Mademoiselle et des princesses du sang mariées et régla aussi le rang de madame du Maine avec les filles de M. le Duc, ses nièces; voici le règlement :

Le roi, connoissant qu'il est également de sa bonté comme de son autorité de terminer, dès leurs premiers commencements, les questions qui paroissent s'élever entre les princesses de son sang au sujet de leur rang et de leur préséance et de prévenir même celles qui pourroient s'élever à l'avenir, a jugé à propos d'expliquer ses volontés par le présent règlement que S. M. veut et ordonne être ponctuellement exécuté dans tous ses points.

I. — Les filles de France mariées ou non mariées conserveront entre elles et avec les femmes des fils de France le rang que leur naissance ou celle de leurs maris leur donne.

II. — Par le mot de fils et fille de France S. M. entend non-seulement les enfants du roi, mais aussi tous ceux qui sont de la ligne directe aînée et héritière présomptive de la couronne.

III. — Les femmes des petits-fils de France auront rang avant les petites-filles de France, quand même celles-ci seroient filles des aînés et les autres femmes des cadets.

IV. — Les femmes des petits-fils de France garderont entre elles le rang de leurs maris.

V. — Les petites filles de France non mariées tiendront entre elles le rang que leur naissance leur donne par rapport à la descente de l'aîné et à la proximité de la couronne.

VI. — Si une petite-fille de France se trouve mariée à un prince du rang inférieur aux petits-fils de France, elle jouira du rang de sa naissance avec les petites-filles de France non mariées, pourvu toutefois que le roi le lui ait conservé.

VII. — Les petites-filles de France non mariées auront rang avant les princesses du sang.

VIII. — Les femmes des princes du sang auront rang avant les princesses du sang non mariées, quand même celles-ci seroient filles d'un prince aîné du mari des princesses du sang mariées.

IX. — Les femmes des princes du sang garderont entre elles le rang de leurs maris.

X. — Les princesses du sang non mariées garderont entre elles le rang de leur naissance suivant le droit d'aînesse de la branche dont elles descendent, en sorte même que cette aînesse se perpétue dans la branche et que la princesse sœur de celui qui se trouvera aîné de la branche ne puisse passer qu'après la fille de cet aîné et ainsi du reste.

XI. — Les princesses du sang mariées à un prince ou autres de rang inférieur aux princes du sang jouiront toujours de leur rang entre les princesses du sang non

mariées, pourvu néanmoins que le roi leur ait conservé leur rang de princesses du sang.

Fait à Versailles le 12 mars 1710. — Signé : LOUIS, et plus bas : PHELIPPEAUX *.

* Les conquêtes des princes du sang, par le moyen des bâtards qui avoient annullé toutes les règles et plus encore s'il se peut les particulières des bâtards, avoient ouvert un champ libre à toutes prétentions. Madame la duchesse d'Orléans, peu contente de voir borner à soi le grand et nouveau rang de petite-fille de France, voulut essayer malgré M. son mari d'en tirer quelque bribe pour ses enfants comme arrière-petits-fils de France. Elle tenta, elle essaya, elle évita. Tant que cela fut ténébreux, parce que l'âge de ses enfants l'étoit, on n'y prit pas garde; mais à la fin il fallut venir au but, et il éclata par le refus qu'elle fit aux femmes des princes du sang de les laisser passer ni signer devant ses filles. Jamais en aucun état égal fille n'avoit imaginé de précéder femme, et les princes du sang, déjà assez blessés de toutes les différences dont on les avoit séparés d'avec M. le duc d'Orléans, ne portèrent pas tranquillement l'extension qu'on tâchoit d'y faire ajouter. Cela balança quelque temps; mais sans aucun avantage pour les filles de madame d'Orléans que de s'abstenir de signer et de se trouver en compétence. A la fin le roi, se trouvant pressé des deux côtés, donna le règlement que les Mémoires racontent et prit le temps de la mort de M. le Duc pour se servir de cette occasion à empêcher madame d'Orléans de se brouiller de plus en plus là-dessus avec madame la Duchesse. Madame d'Orléans fut outrée de dépit; M. d'Orléans n'en fit que rire et approuva le règlement.

Jeudi 6, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le roi en donnant à M. le Duc d'Enghien les charges qu'avoit M. le Duc, son père, n'avoit point songé à la capitainerie d'Alaser, que M. le Prince, son grand père, avoit obtenue du roi et qui est un grand embellissement pour Chantilly. Le roi l'a donnée aujourd'hui à M. le duc d'Enghien. — M. de Broglio, brigadier et colonel d'infanterie, fils aîné du comte de Broglio, lieutenant général qui a longtemps commandé en Languedoc, épouse mademoiselle Voisin, et le roi lui donne 8,000 francs de pension, comme il donne toujours aux filles des ministres quand elles se marient. — M. de Pelleport, maréchal de camp, épouse mademoiselle de Ville-

fort, fille de la sous-gouvernante de monseigneur le duc d'Anjou. La noce se fera ici chez madame Voisin. C'est madame de Caylus qui fait ce mariage; M. de Pelleport est de ses parents.

Vendredi 7, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, son confesseur, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — Les ennemis avoient assemblé quelques troupes, mais on a su aujourd'hui que ce n'étoit que pour mettre des munitions de bouche dans les villes qu'ils ont nouvellement conquises et où le pain étoit fort cher et particulièrement à Lille. — Il a couru beaucoup de bruits du départ du roi de Suède de Bender qui se sont trouvés tous faux, et les dernières nouvelles qu'on en a rendent le temps de son départ fort incertain, surtout depuis que le Grand Seigneur a renouvelé la trêve avec les Moscovites.

Samedi 8, *à Versailles.*—Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Par les lettres de Madrid on apprend que le roi d'Espagne en doit partir le 23 du mois qui vient pour aller se mettre à la tête de son armée en Aragon. Ce sera le marquis de Villadarias qui la commandera sous lui; c'est celui qui commandoit dans Charleroy quand M. de Luxembourg le prit et qui s'appeloit Castille. Il y a déjà longtemps qu'il est capitaine général, mais il étoit retiré chez lui en Andalousie depuis le siége de Gibraltar. Le roi d'Espagne avoit fait demander au roi, par le duc d'Albe, M. de Vendôme pour aller commander son armée *.

* Il y avoit longtemps que les affaires d'Espagne se trouvoient en grand danger et avec peu ou point d'espérance de ressources de France, où l'on étoit bien embarrassé à se défendre. Cette situation donna lieu à M. de Vendôme de tâcher d'en profiter pour se tirer de la sienne, qui lui devenoit tous les jours plus insupportable et qu'il voyoit s'approfondir tous les jours de plus en plus. En Espagne aussi ils manquoient tout à fait de généraux; on y soulagea le roi en le délivrant de M. de Vendôme, et on se flatta de montrer, par le mettre

à la tête des armées, que la France s'intéressoit toujours essentiellement aux événements de ce pays. C'est ce qui fit l'affaire de M. de Vendôme, qui aima mieux se confiner avec des gens presque aux abois que de supporter l'abandon et la disgrâce dans un lieu où il avoit vu toute la France à ses pieds, et Monseigneur en donner l'exemple.

Dimanche 9, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil d'État. L'après-dînée il alla au sermon et ensuite il se promena dans ses jardins. — M. le duc de Berwick achète la terre de Houarty, appartenant à la succession de MM. de la Frette. Elle est bien bâtie, mais d'un assez médiocre revenu. On croit qu'il a une bonne raison pour vouloir acheter une terre en France. — M. de Torcy a demandé au roi un cabinet dans le Louvre, à Paris, pour y mettre toutes les dépêches des ambassadeurs et toutes les instructions qu'ils ont eues, afin qu'après la mort de ceux qui auront la charge de secrétaire d'État des affaires étrangères, tous les papiers qui regardent les négociations ne puissent être détournés par la famille de ceux qui auront eu la charge. M. de Torcy a ramassé tout ce qui s'est passé depuis l'année 1662. M. de Croissy, son père, qui est mort dans cette charge, avoit commencé de ramasser tous ces papiers-là. Le roi a accordé depuis quelques mois à M. de Torcy ce qu'il lui demandoit; l'on travaille pour cela à un cabinet qui est au-dessus de la chapelle où le roi entendoit la messe quand il étoit au Louvre *.

* Jusque fort avant dans le ministère de M. de Croissy il n'y avoit presque aucun papier des affaires étrangères; les héritiers des secrétaires d'État de ce département avoient eu tout ce qu'ils avoient laissé, et pareillement ceux des ambassadeurs et des autres ministres employés au dehors, les dépêches et les mémoires de leurs négociations. Cela étoit d'une dangereuse conséquence en rendant public avec le temps les plus secrètes affaires de l'État, qui en attendant étoient entre les mains des particuliers et quelquefois des beurrières. Croissy ramassa ce qu'il put trouver épars de M. de Lyonne, et ainsi en remontant, et de même ce qu'il put recouvrer des ministres et des négociations au dehors. Torcy, son fils, continua cela avec plus de soin,

et y mit un grand ordre dans un dépôt public, aux Petits Pères, avec un commis chargé de ce soin. Outre que c'est un recours souvent nécessaire d'y trouver beaucoup de choses et de leçons, c'est un moyen d'empêcher les étrangers d'acheter de ces importants papiers, comme plusieurs ont fait, et les ambassadeurs et autres ministres au dehors y doivent à leur retour remettre leurs instructions et tous les papiers qui leur restent. M. de Louvois en a fait autant aux Invalides, pour tout ce qui regarde la guerre, de sorte que l'un et l'autre étant joint fournira un trésor pour l'histoire, depuis cet établissement. Les papiers de M. de Chavigny, que le roi voulut retirer de cette famille après la mort de l'ancien évêque de Troyes, valurent en 1733 un régiment à son petit neveu, tandis que personne même de la première qualité n'en pouvoit obtenir. MM. de Pontchartrain en ont fait un aussi à cet exemple pour la marine et la maison du roi.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Madame de Lassay mourut à Paris après une assez longue maladie. Elle étoit fille de feu M. le Prince, et d'une femme veuve et de grande qualité. M. le Prince avoit été fort longtemps sans la vouloir reconnoître et la faisoit appeler mademoiselle de Guenani, qui est l'anagramme du mot d'Enghien. Madame la Princesse l'avoit prise en grande amitié et souhaita fort que M. son mari la reconnût et m'employa même pour cela auprès de lui, parce qu'il m'honoroit fort de son amitié. M. le Prince se rendit aux prières de madame la Princesse et aux justes raisons qu'elle m'avoit chargé de lui dire. Il la reconnut donc et la fit appeler mademoiselle de Chateaubriant, et, quelques années après, elle épousa M. de Lassay, qui a été marié trois fois et qui a un enfant de chacun des trois mariages : madame de Coligny du premier, le jeune Lassay, colonel d'infanterie, du second et une fille de ce dernier mariage.

Mardi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Monseigneur fut saigné par précaution, comme il se fait saigner de temps en temps. — Le roi

donna à M. de Chamlay un brevet de retenue de 100,000 francs sur sa charge de maréchal des logis des camps et armées du roi. — L'assemblée du clergé commença à Paris aux Grands-Augustins; c'est M. le cardinal de Noailles qui en est président. — On eut la nouvelle de l'arrivée de la flottille qui est entrée dans le Pontal à Cadix. On la croit riche de douze millions d'écus en argent, sans compter les marchandises. C'est un capitaine de vaisseau françois qui en a porté la nouvelle au roi d'Espagne à Madrid. — Le roi a trouvé dans les papiers de M. le Duc quelques abus dans les officiers de sa maison, dont M. le Duc étoit grand maître. Il a cassé deux maîtres d'hôtel, dont il fait vendre les charges moins qu'elles ne valent, et en a interdit un troisième, qui n'a que la survivance de son père. Cela fut déclaré hier (1).

Mercredi 12, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il entendit le sermon et puis il alla se promener à Trianon. Monseigneur, après le conseil, alla dîner à Meudon, où il demeurera quelques jours. — M. le prince de Conty alla à Paris donner de l'eau-bénite à M. le Duc, de la part du roi, avec les cérémonies accoutumées. M. de la Trémoille comme duc accompagnoit ce prince, et le marquis de Hautefort portoit la queue de son manteau. — M. l'abbé de Pomponne revint de son ambassade de Venise, et fit le soir au cou-

(1) « M. de Cambray, M. Destanchault et M. Darmanville, tous trois maîtres d'hôtel, ont été accusés et interdits, le dernier ayant ordre de vendre sa charge, parce qu'on dit qu'il y a six ans qu'il n'avoit été à confesse; les autres sont cassés de trop de dissipation...

« Le bonhomme Cambray est venu du lit de la mort remercier le roi de la bonne justice qu'il a rendue à la mauvaise conduite de son fils; Sa Majesté, touchée de ce pauvre père, a promis le rétablissement quand la peine aura été assez longue. Monseigneur implore miséricorde pour le fils de Destanchault...

« Les trois maîtres d'hôtel ont été rétablis; ils sont jeunes et étoient accusés de peu de choses, car il n'y alloit que de fort peu de bouteilles de vin dont ils avoient régalé leurs amis. C'est une pièce qu'on leur a voulu faire; Monseigneur les a protégés. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 11, 14 et 17 mars.)

cher du roi sa fonction d'aumônier de quartier. — M. de Torcy a acheté le marquisat de Sablé au pays du Maine; cette terre lui coûtera 450,000 francs tant de ce qu'il donne aux créanciers que du pot de vin qu'il a fallu donner au marquis de Sablé pour avoir son consentement, et M. de Torcy jouira de la terre par bail judiciaire en attendant que le décret soit fait. — On a mis aujourd'hui en forme de règlement et par écrit le rang des princesses du sang, que j'ai mis par anticipation au 5.

Jeudi 13, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Monseigneur, qui est à Meudon, prit médecine par précaution. — On porta le cœur de M. le Duc aux Jésuites. On portera son corps à Valery avec les cérémonies accoutumées, et on ne fera point à Paris de service solennel pour lui. — M. Bosc a été fait intendant de Limoges en la place de Montgeron, qui est rappelé de cette intendance. On permet à Bosc de vendre sa charge de maître des requêtes, et il aura des lettres de vétéran, quoiqu'il n'ait pas servi le temps qu'il faut pour les avoir de justice. Il est surintendant de madame la duchesse de Bourgogne, charge qui n'a aucune fonction; cette princesse lui a fort servi à obtenir ces deux grâces-là du roi, et d'ailleurs M. le chancelier l'employoit fort comme un homme capable d'affaires. — Le roi a prêté aux enfants de M. le duc du Maine le logement de M. l'archevêque de Reims, qu'il n'avoit aussi que par emprunt.

Vendredi 14, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. L'après-dînée il alla au sermon et puis se promener à Trianon. — On a reçu des lettres de madame des Ursins, qui écrit que quelques bontés que le roi et la reine d'Espagne aient pour elle et quelque attachement qu'elle ait pour LL. MM. CC., elle partira de Madrid au commencement du mois prochain. Elle ne mande si c'est pour venir en France ou si c'est pour aller demeurer en Italie; elle dit seulement qu'elle prendra

sa route par Toulouse. — D'Ambarède, ancien lieutenant général et gouverneur de Salins, est mort à Paris. Il avoit quatre-vingts ans et avoit été trépané plusieurs fois. — M. le Bret, premier président de Provence, est mort. Durant sa maladie ce parlement avoit écrit au roi pour le supplier de donner sa charge à son fils en cas qu'il vînt à mourir, et depuis sa mort le parlement a encore fait les mêmes instances auprès de S. M. Le fils est déjà intendant de cette province. — Il arriva un courrier du maréchal d'Huxelles par lequel on apprend l'arrivée de nos plénipotentiaires à Saint-Gertruydemberg.

Samedi 15, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Monseigneur le duc de Berry alla dès le matin à Meudon pour courre le loup avec Monseigneur. Monseigneur le duc de Bourgogne y alla l'après-dînée tirer des faisans dans le parc. Ils soupèrent tous deux avec Monseigneur avant que de revenir ici. — M. Pinon, intendant de Bourgogne, est rappelé. On envoie en sa place M. Trudaine, qui étoit intendant à Lyon. On envoie à Lyon M. Mélian, qui étoit intendant à Pau et qui l'avoit été de notre armée en Espagne. On donne l'intendance de Pau à M. Camus de la Grange, fils du premier président de la cour des aides; son frère aîné a depuis quelque temps la survivance de la charge de son père. — M. le duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne, est assez considérablement malade. On croit toujours la duchesse d'Albe, sa femme, grosse; il ne leur reste plus d'enfants. Le connétable de Navarre, leur fils unique, mourut à Paris il y a cinq ou six mois. — On a fait repartir ce soir le courrier du maréchal d'Huxelles, et tout ce qu'on sait de nos plénipotentiaires, c'est qu'ils ont déjà eu deux conférences avec les députés des États Généraux.

Dimanche 16, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État. Monseigneur y vint de Meudon et puis y retourna dîner. Le roi alla l'après-dînée au sermon et puis alla

tirer. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Le roi donne aux enfants de M. le duc du Maine le même rang qu'il a donné à ce prince et a fait entrer dans cela Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne. Le roi en accordant cette grâce-là à M. du Maine lui a tenu les discours les plus sages et les plus tendres qu'on puisse tenir, et ceux qui les doivent savoir m'en ont promis une copie, que je mettrai ici. Le grand-maître des cérémonies étant absent, le roi fait mettre dans les registres du maître des cérémonies l'article suivant: « Le roi, étant à Versailles, a réglé que dorénavant les enfants de M. le duc du Maine, légitimé de France, auront comme petits-fils de S. M. le même rang, les mêmes honneurs et les mêmes traitements dont a joui jusqu'à présent mondit seigneur le duc du Maine, » et S. M. m'a ordonné d'en faire mention sur le présent registre*.

* Ce seroit non quelques additions pour éclaircir ou s'amuser, mais des dissertations et un juste volume qu'entrer dans le détail des divers degrés, circonstances et appendances, moyens et occasions par lesquels les bâtards sont devenus, non pas des hommes comme les autres, malgré leur état, mais des dieux pareils aux dieux anciens et plus même qu'eux, puisqu'ils les ont rehaussés infiniment plus qu'ils ne l'étoient auparavant par une fortune dont le roi, qui l'a faite, n'avoit pas la moindre idée d'abord, et n'en a eu qu'à mesure qu'il l'a portée de degré en degré. Ce grand pas toutefois ne fut pas fait sans peine; madame de Maintenon y mit toute son industrie, et l'arracha plus qu'elle ne l'obtint. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne ne répondirent à ce que le roi leur en dit que par un morne silence; le comte de Toulouse, qui n'avoit eu aucune part aux démarches de M. du Maine, fut bien aise qu'on le sût et qu'il ne l'approuvoit pas. La cour fut consternée au milieu des compliments qu'elle n'osa refuser à M. et à madame du Maine. Le roi, qui n'ignora pas comment cette grâce étoit reçue du monde, se repentit tellement de l'avoir faite qu'il fut au moment de la révoquer; M. du Maine en eut toute la peur, et madame de Maintenon eut besoin de tout son art pour l'empêcher. Il arriva même une assez plaisante bagatelle là-dessus, et qui montre l'embarras où elle fut, et qu'elle n'oublia pas jusqu'à des riens pour maintenir son ouvrage. Le roi le lui reprochant et montrant sa peine de celle qui pa-

répandoit dans toute la cour, elle tâcha d'affoiblir en lui ces impressions, et se mit à lui dire qu'il étoit si peu exactement informé que jusqu'au duc de Saint-Simon avoit été témoigner sa joie à M. du Maine. Il la fit répéter, et sur ce qu'elle l'assura que M. du Maine le lui avoit dit, il se tourna à madame la duchesse de Bourgogne, devant qui cela se passoit, et lui dit, comme en se consolant, que, puisque celui-là y avoit été, il falloit donc bien qu'il n'y eût pas tant à redire dans ce qu'il avoit fait. Madame la duchesse de Bourgogne ne répondit rien, et madame de Maintenon continua. Il faut savoir que M. de Saint-Simon passoit pour être fort attaché à son rang et pour trouver fort amer tout ce qui le blessoit. Il n'avoit point fait de compliments aux bâtards sur les premiers degrés de grandeur qu'ils avoient obtenus, et cela avoit été trouvé fort mauvais sans que pourtant on eût voulu se fâcher ; et c'étoit pour cela même que M. du Maine s'étoit vanté de sa visite à madame de Maintenon, qui en avoit fait si bon usage pour soutenir le roi dans ce qu'il avoit fait. Le lendemain madame la duchesse de Bourgogne voulut savoir ce qu'avoit fait et ce que pensoit M. de Saint-Simon, et le lui fit demander de sa part par madame de Nogaret, qui étoit fort de ses amis et de sa femme. Saint-Simon lui dit qu'il étoit vrai que, sachant combien le roi avoit été piqué qu'il n'eût fait jusqu'alors aucun compliment aux bâtards sur leurs agrandissements de rangs et voyant que personne ne s'en dispensoit en cette occasion-ci, il avoit cru ne devoir pas s'attirer quelque éclat pour un défaut de compliment qui n'empêcheroit pas une chose faite ; qu'il étoit entré et étoit sorti fort sérieusement de chez M. du Maine avec un compliment fort court, et qu'il étoit surpris qu'il se fût vanté de si peu de chose, si courte, si froide et si forcée ; que pour la chose en elle-même il la détestoit comme la nouveauté la plus injuste, sous laquelle son impuissance baissoit la tête, et qu'il prioit madame la duchesse de Bourgogne d'être persuadée qu'il ne penseroit jamais sur ces choses-là que de la même façon et comme il avoit toujours fait, mais de lui en garder le secret, parce qu'il ne vouloit pas se perdre et fort inutilement. Elle fut très-contente de cette réponse. On a rapporté cette anecdote curieuse pour montrer combien peu volontiers le roi se porta à cette élévation des enfants de M. du Maine, combien il la sentoit nouvelle, injuste, désapprouvée et combien peu il tint qu'il ne la révoquât aussitôt qu'accordée. Qui lui eût dit ce qu'il fit peu après, il ne l'auroit jamais pu croire, comme plus anciennement il n'eût pas imaginé rien d'approchant de ce qu'il fit jusqu'alors. L'entreprise de madame du Maine de ne céder pas aux filles de M. le Duc à l'occasion de la prétention des filles de M. le duc d'Orléans de ne céder pas aux femmes des princes du sang, et le dépit qu'elle témoigna du règlement qui intervint là-dessus, fut un des grands véhicules de ce que le roi fit pour ses enfants, en consolation de ce qu'elle

se plaignoit de perdre par le règlement pour elle-même et pour M. du Maine.

Lundi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil des dépêches, et après son dîner il alla se promener à Marly. — L'assemblée du clergé accorde au roi vingt-quatre millions pour le rachat de la capitation, qui montoit à deux millions par an. Ils emprunteront ces vingt-quatre millions au denier douze, ainsi ils ne payeront par an que ce qu'ils payoient. — M. de Pons a fini son affaire pour le guidon des gendarmes du roi et a vendu le guidon que le roi lui avoit donné dans la gendarmerie à M. d'Urban, qui a été nourri page du roi et qui a toujours servi depuis. — Le marquis d'Herville-Palaiseau a acheté le régiment de cavalerie de Chartres qu'avoit M. de....

Mardi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla assez longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à Trianon et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Monseigneur revint le soir de Meudon, où il étoit depuis mercredi. Il n'y a point de comédie ici pendant qu'il n'y est pas. — M. le comte de Toulouse a rendu visite aux enfants de M. le duc du Maine, son frère, qui ne lui ont pas donné la porte; c'est l'usage établi entre les princes du sang. M. le prince de Dombes a déjà servi le roi en cette qualité, lui donnant la serviette à son dîner et la chemise à son lever. — Le roi a donné à Davignon, major des gardes du corps, le gouvernement de Salins, qu'avoit d'Aubarède; ce gouvernement vaut 15,000 livres de rentes et n'oblige point à résidence.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. M. le cardinal de Noailles le harangua à la tête du clergé et fit un très-beau discours (1). Madame la duchesse de Bourgogne alla à l'autel qui est dans la

(1) Ce discours est rapporté dans le *Mercure* du mois de mars, pages 314 et suiv.

tribune de la chapelle se relever de ses couches. Le roi, l'après-dînée, entendit le sermon et puis alla tirer. M. d'Antin a assuré le roi qu'à la Pentecôte il entendra la messe dans sa chapelle nouvelle, qui sera fort magnifique. — Le roi envoie M. de Bonac, neveu de M. de Bonrepaux, commander dans le pays de Foix, dont il a acheté la lieutenance de roi pendant qu'il étoit en Pologne. Il en a prêté le serment depuis quelques jours. — Les comédies recommencent depuis que Monseigneur est revenu de Meudon, et il y en aura trois fois la semaine.

Jeudi 20, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. M. le président de Mesmes prit sa place à l'Académie françoise et fit un discours dont on fut très-content. — Tout le monde croit ici que M. d'Antin sera chargé par le roi de travailler sous M. le Duc aux affaires qui regardent la charge de grand maître de la maison. Ce fut lui que madame la Duchesse chargea de porter au roi le portefeuille de M. le Duc, où étoient tous les mémoires qu'avoit faits ce prince pour travailler à réformer les abus et les dissipations que quelques officiers faisoient dans la maison du roi. S. M. avoit déjà voulu charger, il y a quelques jours, M. d'Antin de cette commission-là, dont il avoit prié le roi de le dispenser. On est persuadé présentement qu'il l'y obligera, ce qu'il est capable de bien faire et que madame la Duchesse souhaite fort.

Vendredi 21, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. L'après-dînée il entendit le sermon et puis alla à la volerie pour la première fois de l'année. — M. le maréchal d'Estrées a acheté du duc d'Estrées, son cousin, la terre de Nanteuil, dont il lui donne 487,000 francs. Il a aussi acheté de lui la capitainerie de Villiers-Cotterets, qui convient fort au seigneur de Nanteuil et il ne l'a payée que 10,000 francs. Toute la terre de Nanteuil relève du roi, et les lods et ventes auroient été

considérables, mais le maréchal n'en paye rien, étant chevalier de l'Ordre.

Samedi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et alla l'après-dînée se promener à Marly. Au retour, M. de Pontchartrain entra dans son cabinet et lui apprit avec beaucoup de détails l'arrivée de la flottille à Cadix. Elle entra le 2 de ce mois dans le Pontal; elle étoit escortée de deux vaisseaux de guerre françois et de quatre vaisseaux marchands françois aussi. Le roi d'Espagne en tirera pour lui trois millions d'écus; on croit qu'il y en aura bien autant pour les marchands françois. — Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin.

Dimanche 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État. Il n'y eut point de sermon l'après-dînée; il est remis pour le jour de la Notre-Dame, qui est mardi. — Le roi a donné à madame la Duchesse la pension de 30,000 écus qu'avoit M. le Duc, sans quoi elle ne seroit pas à son aise. Elle n'a que 25,000 francs de douaire et ce que le roi lui avoit donné en mariage, qui étoit 100,000 francs de pension et un million au denier vingt sur la maison de ville. — On eut nouvelle que les Suédois, commandés par le général Steinbock, avoient gagné contre les Danois une grande bataille dans la province de Schonen.

Lundi 24, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain; M. de Torcy y vint ensuite après que M. de Pontchartrain en fut sorti. — On mande de Londres qu'il y a d'assez grands désordres entre les protestants et les anglicans au sujet des sermons du ministre Sacheverel; il y a même eu beaucoup de gens tués la nuit dans les rues. — Le roi a nommé M. d'Antin pour travailler sous M. le Duc aux deux charges qu'a ce prince, qui sont celle de grand maître de la maison et celle de gouverneur de Bourgogne.

Mardi 25, jour de la Notre-Dame, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances avant que d'aller à la messe, où il fut accompagné de toute la maison royale. L'après-dînée il entendit le sermon et puis travailla avec M. Desmarets jusqu'à l'heure du salut, où il alla ensuite. — Le roi a donné la charge de premier président de Provence à M. le Bret, fils de celui qui vient de mourir. Il étoit déjà intendant de Provence, et le roi avoit fait quelques difficultés de donner ces deux emplois-là au même homme. — Un envoyé du prince Ragotzki, qui est à Paris, assure qu'il a reçu une lettre du prince son maître, qui lui mande qu'il a gagné une grande bataille contre les troupes de l'empereur et qu'il leur a tué deux mille Rasciens et six mille Allemands.

Mercredi 26, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et pendant qu'il y étoit il arriva un courrier de nos plénipotentiaires. Comme les lettres sont en chiffres, le roi ordonna à ses ministres de revenir le soir chez madame de Maintenon, où M. de Torcy apporteroit ces lettres déchiffrées. Il alla l'après-dînée se promener à Trianon, et au retour il tint le conseil qu'il avoit indiqué le matin. — L'intendance de Rochefort et de la Rochelle, qu'avoit M. Begon, mort depuis quelques jours, a été donnée à M. de Beauharnois. Cette intendance vaut 12,000 écus de rente, et on est intendant de terre et de mer. — M. de Roussillon a acheté pour M. de Chatte, son fils, le régiment Dauphin-infanterie. Il en donne 80,000 francs à M. de Rochechouart, frère du duc de Mortemart, qui n'est plus en état de servir.

Jeudi 27, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf à Marly; Monseigneur étoit à la chasse. — M. de Rouvroy, capitaine de vaisseau, a acheté pour son fils, qui est sous-lieutenant aux gardes, le régiment de dragons qu'avoit le chevalier de la Vrillière et qu'après sa mort le roi avoit donné à vendre à M. de la Vrillière, son frère. Il l'achète 20,000 écus en rentes sur

la maison de ville au denier vingt. Ce régiment est le premier après les quatorze qui furent conservés à la paix.

Vendredi 28, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla à la volerie. — Le roi a fait une promotion d'officiers généraux, et cela sera achevé de régler demain quand M. Voisin travaillera avec le roi. — L'assemblée du clergé a déjà trouvé quatre ou cinq millions, et si la paix se faisoit, les vingt-quatre millions qu'ils donnent pour le rachat de leur capitation seroient trouvés fort vite. — Le gouvernement de Sarrelouis, vacant par la mort de M. de Choisy, n'est pas encore donné.

Samedi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et après son dîner il alla se promener à Marly. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et fit la promotion des officiers généraux. On en sait déjà quelques-uns, mais cela ne sera public que demain matin.

Dimanche 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla au sermon l'après-dînée et puis alla tirer. Le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon.

Liste des officiers généraux.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

MM. De Montroux,
Coëtenfao,
Traisnel,
Vilaines,
Chazeron,
Mézières,
Conflans,
Vieuxpont,
Montsoreau,
Montpeiroux,
Castelas,
Canillac,
D'Avignon,

MM. Sebbeville,
Balivière,
Desseville,
Guerchy,
Muret,
Chevalier de Croissy,
Prince de Talmont,
Chevalier de Maulevrier,
Sezanne,
Ruffey,
Marquis de Brancas,
Comte de Broglio.

MARÉCHAUX DE CAMP.

MM. Beuzeval,
Mortagny,
Mouchy,
Puynormand,
Lessart,
Châtillon,
Châteaumorand,
Duc de Duras,
Chevalier de Roye,
Comte d'Esterre,
Comte de Nill,

MM. Cadrieu,
Marignane,
Vérac,
Chevalier de Montmorency,
Maulevrier-Langeron,
Marquis de Broglio,
Listenois,
Gonzague,
Lambert,
Rooth.

BRIGADIERS D'INFANTERIE.

MM. De Reynold,
Reding,
Mergeret,
Villiers,
Montgon,
Gassion,
Chevalier de Livry,
Montal,
Collandre,
Guitaut,
Laval, colonel de Bourbon,
Lannion,
Fervaques,
D'Aubigné,
Berthelot,

MM. Lachau-Montauban,
Crécy,
Sauvebœuf,
Balincourt,
Chevalier Sanguin,
Gondrin,
O'Brien,
Perrin,
Saint-Morel,
Chastenet,
Curty,
La Devèze,
Boissy,
Du Magny,
Chevalier de Saint-Pierre.

BRIGADIERS DE CAVALERIE ET DE DRAGONS.

MM. Volvire,
Bissy,
Saint-Sernin,
Chevalier de Mommeins,
Bouzols,
La Fare,
Bouville,

MM. Skelton,
Montiers,
La Billarderie,
Chevalier de Velleron,
Courcillon,
D'Ancenis,
Pujol,

Darifat, Miran,
Trudaine, Coëtenfao.

Lundi 31, *à Versailles.* — Le roi fut saigné par précaution. Il alla à la messe à midi et demi avec toute la maison royale. Il ne sortit point de tout le jour et travailla chez lui l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. Monseigneur alla dîner à Meudon, et il y demeurera jusqu'à la fin de la semaine. — Le roi envoie Albergotti commander à Douai, Goesbriant dans Aire, le comte de Villars dans Ypres et le marquis de Vieuxpont dans Maubeuge. Ce sont les quatre places les plus menacées, et l'on croit que le dessein des ennemis est d'attaquer Douai dès le 15 du mois où nous allons entrer. Ils font de grands magasins et ont assemblé du sec pour faire subsister leur cavalerie durant un mois.

Mardi 1er *avril, à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Monseigneur, qui est à Meudon, courut le loup. Monseigneur le duc de Berry y alla dès le matin, courut le loup et fit le retour de chasse avec lui. — On envoie pour commander au Quesnoy la Badie, ancien lieutenant général, que sa maladie empêcha de servir l'année passée et qui, les campagnes d'auparavant, avoit servi en Espagne. — Les ministres étrangers qui viennent toujours ici les mardis ont eu nouvelle que l'empereur étoit assez malade; mais le roi n'a reçu aucunes lettres où on lui parle de cette maladie-là.

Mercredi 2, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois; l'après-dînée il tint le conseil d'État, qu'il auroit tenu le matin sans sa médecine. Monseigneur vint de Meudon pour le conseil; il y retourna après le conseil. — On fait revenir quelques bataillons de Roussillon, qui marchent en Dauphiné. On en fait revenir neuf de plus de Dauphiné, qui serviront dans

l'armée d'Allemagne, et vingt-cinq bataillons de ceux qui doivent servir en Allemagne viennent en Flandre. — M. d'Hanovre a refusé de commander l'armée ennemie en Allemagne cette année.

Jeudi 3, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner avec Monseigneur à Meudon, où elle mena beaucoup de dames. Monseigneur les mena l'après-dînée à l'opéra à Paris. Après l'opéra Monseigneur retourna à Meudon, et madame la duchesse de Bourgogne avec les dames revinrent ici. — M. de Thouy, lieutenant général qui servoit en Dauphiné l'année passée, a eu permission du roi, il y a déjà quelque temps, d'aller servir en Espagne, mais on lui avoit ordonné de n'en point parler; on lui permet présentement de le dire.

Vendredi 4, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. L'après-dînée il entendit le sermon et puis alla se promener à Trianon. — On eut la confirmation du combat que le prince Ragotzki a gagné contre les Impériaux. Ce prince avoit avec lui des troupes polonoises commandées par le palatin de Kiovie, qui est toujours fort attaché au roi de Suède; et ce sont ces troupes-là qui ont eu plus de part au gain de ce combat. — On ne croit plus que madame la princesse des Ursins revienne d'Espagne. On prétend même qu'on lui a envoyé des ordres d'ici de demeurer à Madrid. — M. de Dreux, maréchal de camp, et Brendlé, colonel suisse et maréchal de camp aussi, vont servir dans Douai sous M. d'Albergotti.

Samedi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à Marly et au retour il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le roi envoie M. le maréchal de Bezons commander à Metz et y commandera quelques troupes qu'on assemble sur la Sarre. On croit même qu'on pourroit bien l'envoyer commander l'armée

d'Alsace, la santé de M. le maréchal d'Harcourt n'étant pas bien rétablie. Il faudra même qu'il retourne aux eaux de Bourbonne dans le mois de mai, et en attendant il demeurera au Palier, qui n'en est qu'à six lieues et qui est un beau château à M. de Tavannes.

Dimanche 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée, après avoir entendu le sermon, il alla tirer. Madame la duchesse de Bourgogne descendit en bas à la chapelle pour la première fois depuis ses couches. Madame la Duchesse reçut les compliments sur la mort de M. le Duc. Elle étoit sur son lit et en chaperon *, qui est un habillement des princesses du sang quand elles reçoivent en cérémonie les compliments sur la mort de leurs maris. Toutes les dames qui y allèrent étoient en mantes et les hommes en grand manteau. — M. le marquis de Listenois, qui vient d'être fait maréchal de camp, va servir dans Aire en cette qualité, sous M. de Goësbriant.

* Cet habillement ne fut jamais un chaperon, qui est d'étoffe et qu'on ne connoît plus qu'aux cérémonies funèbres, par-dessus lequel on porte un bonnet carré pareil à ceux des prêtres et des magistrats; c'est un domino de prêtre, dont le coqueluchon est mou et plat, mais un domino qui va jusqu'aux pieds en forme de robe qui a des manches fort larges, le corps étroit, et une queue longue qui finit en pointe. C'est un habit de bien plus grand deuil que le long manteau, et qui n'est porté que par ceux qui servent plus particulièrement à la cérémonie. Ceux qui sont chevaliers du Saint-Esprit portent toujours le collier sur cet habit, mais serré autour du cou, et point autour des épaules, et point de croix brodée sur cet habit, avec lequel il n'y a ni cravate, ni rabat, ni manchette, ni quoi que ce soit que noir; il n'est que pour les hommes. A l'égard du couvre-chef, c'est une coiffure de toile d'Hollande singulière, qui est basse, qui enveloppe la tête et les épaules, et qui est plus ample et surtout plus longue par degrés de rang comme les queues, c'est-à-dire à proportion de la longueur des queues; ce n'est pas plus un habillement des princesses du sang que la queue lorsqu'on en porte de mesurée. La reine et les duchesses en ont, et tout l'entre-deux et des couvre-chefs pareillement, avec ces proportions gardées de longueur par rang et différentes. La reine a onze aunes de queue, les filles de France neuf, les petites-filles de France sept, les princesses du

sang cinq, les duchesses trois ; telle est la règle. Les couvre-chefs sans comparaison plus courts, mais dans la même proportion dans ces divers degrés. Il est à remarquer que l'invention du rang des petites-filles de France pour Mademoiselle, fille de Gaston, a crû la reine de deux piéds et la fille de France de même. Les mantes et les manteaux dont il y avoit des piles à la porte de madame la Duchesse pour ceux qui y entroient se passèrent avec la même indécence affectée que ce qu'on a vu sur ceux de la mort de M. le Prince.

Lundi 7, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent dîner à la Ménagerie, où monseigneur le duc de Berry les vint trouver après la chasse. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — M. le maréchal de Villars fut reçu duc et pair au parlement*. — Le comte de Tonnerre, qui a fait la dernière campagne mousquetaire, a l'agrément du roi pour acheter le régiment d'Anjou-infanterie, dont M. de Maulevrier-Langeron, qui vient d'être fait maréchal de camp, étoit colonel.

* Il y avoit une contestation de rang entre les ducs de Saint-Simon et de la Rochefoucauld, et qui étoit encore indécise : M. de la Rochefoucauld, premier érigé et premier enregistré duc et pair par les mêmes lettres d'érection, prétendoit précéder. M. de Saint-Simon, premier reçu au serment et à la séance et fonctions de pair, prétendoit aussi précéder, tous deux étant ceux en faveur de qui les deux érections avoient été faites. M. d'Harcourt avoit été fait pair à l'occasion du maréchal de Villars; celui-ci, hors d'état de se faire recevoir par l'état de sa blessure, craignit d'être gagné de la main par le maréchal d'Harcourt et de tomber dans le cas de M. de la Rochefoucauld; il demanda donc au roi de défendre à M. d'Harcourt de se faire recevoir avant lui, et il l'obtint au grand regret de l'autre, qui avoit eu dessein, en effet, de se faire recevoir avant lui.

Mardi 8, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État et puis travailla avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à Trianon et au retour il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Les comédies ont fini ici

à la fin de l'autre semaine; il n'y a pas même de spectacle à Paris qu'après la Quasimodo. — Le roi fera la revue des régiments des gardes françoises et suisses samedi, et puis il les fera marcher en Flandre. On retient à Paris quatorze compagnies des gardes françoises et quatre des suisses, comme l'année passée. — M. le maréchal de Villars compte toujours qu'il sera en état de faire la campagne.

Mercredi 9, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla au sermon et puis alla tirer. — Le soir M. de Torcy vint chez madame de Maintenon porter des lettres d'Espagne qui sont arrivées par un courrier. On a fait de grandes réjouissances à Madrid sur ce qu'on y croit que la paix est rompue. Madame des Ursins y a eu la rougeole, mais elle en est guérie. — M. l'évêque de Nîmes, qui étant l'abbé Fléchier avoit été aumônier ordinaire de madame la Dauphine et puis évêque de Lavaur, est mort. Il avoit deux petites abbayes outre son évêché. Il étoit de l'Académie françoise et protecteur de celle de Nîmes. Il étoit fort honnête homme et fort éloquent, et a été fort regretté en Languedoc et étoit fort estimé ici.

Jeudi 10, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf à Marly. La distribution des bénéfices qui se devoit faire à Pâques est remise à la Pentecôte. — Le maréchal de Bezons, au lieu d'aller à Metz, comme il en avoit eu d'abord l'ordre, va droit à Strasbourg. Il prendra congé du roi la semaine qui vient et verra dans son chemin le maréchal d'Harcourt, qui depuis avoir pris les eaux est au Palier, château qui appartient à MM. de Tavannes, où il attendra le mois de mai pour retourner aux eaux, qui lui ont déjà fait du bien. Il commence même à monter à cheval et compte toujours qu'il pourra faire la campagne.

Vendredi 11, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il entendit le sermon

et puis il alla tirer. M. de Torcy vint le soir chez madame de Maintenon dire au roi qu'il étoit arrivé un courrier du maréchal d'Huxelles et qu'on alloit déchiffrer les lettres. — M. le marquis du Châtelet, lieutenant général, servira cette année à la Rochelle sous le maréchal de Chamilly, comme l'année passée. Il y a deux lieutenants généraux qui servoient l'année passée qui ne serviront point cette année : ce sont MM. de Legall et Puiguyon.

Samedi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla encore longtemps après avec M. Desmaretz. L'après-dînée il fit dans la cour du château la revue des régiments des gardes françoises et suisses, qui sont fort complets et dans le meilleur état du monde. Ils partiront pour Flandre le lendemain de Pâques. Le roi étoit dans une petite calèche dans la cour, sous les fenêtres de monseigneur le duc de Bourgogne, et Monseigneur étoit dans une autre calèche après celle du roi. Madame la duchesse de Bourgogne vit la revue du cabinet de madame de Maintenon, où elle étoit avec beaucoup de dames. Le roi et Monseigneur, après la revue, allèrent se promener à Trianon, et au retour de la promenade le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le duc de Guiche, colonel des gardes, a beaucoup de peine à marcher et à se soutenir et sera obligé d'aller aux eaux, ainsi il ne pourra faire la campagne.

Dimanche 13, *jour de Pâques-Fleuries, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. de Druy, qui commande les troupes de France dans Luxembourg sous le comte d'Autel, gouverneur de la place pour le roi d'Espagne, a été dangereusement malade et a demandé au roi de pouvoir céder sa brigade des gardes du corps, dont il est lieutenant, à son fils, qui est exempt dans la même compagnie. Le roi le lui a permis. Soucy, qui étoit premier enseigne, monte à la lieutenance, et le jeune Druy sera en-

seigne. C'étoit le tour de la cavalerie de remplir cette charge-là, mais le roi a accordé à Druy cette grâce-là, d'autant plus qu'il se démet volontairement et pour son fils, qu'il y a longtemps qui est dans le corps, et le roi s'est expliqué en même temps que les deux premières charges vacantes dans ce corps seroient pour la cavalerie, afin qu'elle n'y perde rien.

Lundi 14, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; ce conseil fut fort long, et on croit qu'on y décida des choses considérables par rapport à la paix. Le roi alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur le duc d'Anjou se trouva assez mal, et comme c'est un enfant fort délicat, on craint pour sa vie. — La distribution des bénéfices vacants, qui se devoit faire samedi prochain, qui est le jour que le roi fait ses dévotions, est remise à la Pentecôte. — On a fait repartir ce soir le courrier de nos plénipotentiaires qui étoit arrivé vendredi.

Mardi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener l'après-dînée à Marly et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le marquis de Janson, sous-lieutenant des mousquetaires gris, et le marquis de la Luzerne, enseigne de la même compagnie, sont obligés l'un et l'autre par leur mauvaise santé de quitter le service. Le roi a choisi pour remplir la sous-lieutenance le marquis de Ruffey, lieutenant général, qui donnera à M. Janson 35,000 francs. Janson avoit donné la même somme en entrant dans cette place, et le roi lui donne 2,000 écus de pension, parce qu'il étoit fort content de lui. Il languit depuis longtemps, et on ne croit pas qu'il puisse vivre. Le roi a choisi Vignau, mestre de camp de cavalerie, pour l'autre charge. Il donnera aussi 35,000 francs à M. de la Luzerne, à qui le roi donne une pension de 4,000 francs. Il y avoit encore une troisième charge vacante dans cette com-

pagnie, que le roi donne au plus ancien maréchal des logis, qui s'appelle.......

Mercredi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances. L'après-dînée il entendit ténèbres avec toute la maison royale et puis alla se promener à Trianon. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le roi a mandé au maréchal de Villars, qui est chez lui à Vaux, qu'on appelle présentement Vaux-Villars, de venir ici lundi. — Toutes les troupes qui ont hiverné dans le royaume marchent pour se rendre en Flandre. Le roi, après son lever, retint dans son cabinet le maréchal de Boufflers et Davignon, major des gardes du corps, et leur donna l'ordre de faire partir les quatre compagnies le lundi de la Quasimodo pour aller droit en Flandre. Ils ne reviendront point faire de revue devant le roi, comme les autres années. Le roi veut leur épargner cette peine et cette dépense, mais les officiers de ce corps en sont assez fâchés, parce qu'ils assurent tous que les gardes sont plus beaux que jamais. — Le roi fit partir hier Puységur, lieutenant général, et Contades, major du régiment des gardes et major général de l'armée.

Jeudi-Saint 17, *à Versailles.* — Le roi lava les pieds des pauvres, comme il fait tous les ans à pareil jour; l'après-dînée il entendit ténèbres. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou, qui mande que le chevalier de Luxembourg a repris Mortagne, où les ennemis avoient mis deux cents hommes, qui ont été faits prisonniers de guerre; mais c'est un poste que nous ne pourrons pas garder longtemps. — L'Estrade mourut à Paris; c'étoit le plus ancien lieutenant des gardes du corps; il les devoit commander cette année. Il étoit fort estimé et fort aimé; le roi le regrette. Il avoit le gouvernement de Landrecies. — Le roi fit partir hier pour la Flandre trois lieutenants généraux, qui sont Bouzols, le comte d'Estaing et Coigny; il fit partir aussi trois maréchaux de camp, qui sont le comte d'Estrades, Nangis et Mimeur. Le

comte d'Estrades reçut hier son ordre à Paris et prit la poste dans le moment sans venir ici prendre congé. Sa diligence à partir a fait plaisir, d'autant plus qu'on le croyoit un peu dégoûté du service pour n'avoir pas été fait lieutenant général.

Vendredi-Saint 18, *à Versailles*. — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée; il dîna en public avec toute la famille royale. M. le duc d'Orléans se trouva mal à table et demanda permission d'en sortir. Il s'alla mettre au lit et après avoir un peu dormi il se trouva mieux, et son mal apparemment n'aura pas de suite. Le roi, après ténèbres, s'enferma avec son confesseur et donnera demain quelques abbayes de moines et de filles et aussi quelques canonicats. Il ne disposera point des autres abbayes ni des évêchés vacants. — Le maréchal de Bezons prit congé du roi. Il va à Strasbourg et commandera l'armée d'Allemagne jusqu'à ce que le maréchal d'Harcourt y arrive. Il a ordre de le voir en passant pour conférer avec lui sur ce qu'il y a à faire. Gassion prit congé du roi pour aller assembler un petit corps en Flandre. Nous assemblons les troupes en différents endroits pour les faire subsister plus commodément, en attendant que nous soyons en état de faire tête aux ennemis.

Samedi 19, *à Versailles*. — Le roi alla faire ses pâques à la paroisse, toucha les malades, fut enfermé l'après-dînée avec son confesseur, alla à six heures à complies et puis entra chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin. — On mande de Flandre qu'on a arrêté le commissaire de Douai, qui s'appelle Rié (1) et qu'on accuse d'avoir intelligence avec les ennemis. — Les ennemis ne sont pas encore assemblés, mais on ne doute pas qu'ils ne le soient incessamment. Ils ont beaucoup de sec à Lille, à Oudenarde et à Tournay. L'Escaut et la Lys

(1) C'est Ruelle. (*Note du duc de Luynes.*)

sont couverts de bateaux qui leur portent des munitions de guerre et de bouche. Ils disent toujours qu'ils vont faire le siége de Douai, et nous n'en doutons point ici. On travaille dans la place à faire un avant-chemin couvert, mais elle sera apparemment investie avant qu'il puisse être achevé.

Dimanche 20, *jour de Pâques, à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée et toute la maison royale avec lui. — Le maréchal de Montesquiou mande que le 18 les ennemis étoient campés sous Tournay. Ils n'ont encore là que vingt-cinq mille hommes; le prince Eugène et Marlborough y sont. Ils disent toujours dans leur armée qu'ils veulent faire le siége de Douai. Le roi a donné ordre au maréchal de Montesquiou d'envoyer presque tous les jours des courriers; ce maréchal mande, à la fin de la lettre qu'il écrit au roi, qu'il entend tirer du canon et qu'il croit que les ennemis rattaquent Mortagne, qu'ils reprendront bien aisément. — On apprit la mort de l'évêque de Comminges, frère de Dénonville, sous-gouverneur des princes. — Le roi travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon.

Lundi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête. Il alla tirer l'après-dînée et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur, après le conseil, alla dîner à Meudon et y mena madame la duchesse de Bourgogne. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou. Il mande que les ennemis ont repris Mortagne, qu'ils s'avancent et ont passé au pont Aventin. — Le roi a donné au cardinal de la Trémoille l'abbaye de Saint-Amand, qu'avoit le cardinal de Médicis, qui vient d'épouser la princesse de Guastalle et qui se réserve 20,000 francs de pension sur cette abbaye, si bien que le cardinal de la Trémoille n'en touchera presque rien, surtout en ce temps-ci.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances,

alla l'après-dînée se promener à Trianon et le soir travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Cloud voir Mademoiselle, fit collation à la ménagerie de cette princesse et revint ici pour le souper du roi. — Les nouvelles qu'on reçut samedi de Madrid portoient que le roi d'Espagne en devoit partir à la fin du mois pour aller commander son armée d'Aragon. Il a retenu le corps des quatre vaisseaux françois qui avoient escorté la flottille et a renvoyé en France les officiers et les équipages de ces vaisseaux-là. — Madame de Vaubecourt mourut ces jours passés à Paris. Comme elle n'avoit point d'enfants, M. Amelot hérite de 400,000 francs qu'elle avoit eus en mariage. L'évêque de Montauban et la comtesse d'Estaing profitent de 8,000 francs de douaire qu'elle avoit.

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée il monta en carrosse pour aller tirer, mais la pluie l'en empêcha; il ne fut qu'un quart d'heure dehors. — Par la mort de l'Estrade, lieutenant des gardes du corps, Savinnes, premier enseigne de la compagnie, a monté à la lieutenance, et comme c'est le tour de la cavalerie de remplir l'enseigne vacante, le roi a choisi pour cette charge le chevalier de Saint-Chamand, mestre de camp du Royal-étranger et brigadier. Il vendra ce régiment, dont il aura bien près de 40,000 écus. Montesson est le plus ancien lieutenant des gardes du corps, et en cette qualité il commandera les gardes cette année.

Jeudi 24, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Il donna le matin dans son cabinet et le soir chez madame de Maintenon audience au maréchal de Villars, qui a été quelques jours à la campagne chez lui, où il a monté à cheval et y a été trois heures de suite sans en être incommodé. Il partira les premiers jours du mois qui vient pour la Flandre. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou, qui s'est retiré sous Cambray avec le petit corps qu'il commande.

Les ennemis ont passé la Scarpe. — Le roi a donné à M. le duc du Maine la survivance de la charge de colonel général des Suisses pour le prince de Dombes, son fils aîné, et la survivance de la charge de grand maître de l'artillerie pour le comte d'Eu, son second fils; cela a été accompagné de discours les plus obligeants du monde, dans lesquels le roi a fait entrer Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne.

Vendredi 25, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla se promener l'après-dînée à Trianon. Le matin, après la messe, il entra dans la chapelle neuve et y fit chanter un motet pour voir l'effet qu'y feroit la musique. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou, qui est sous Cambray avec trente bataillons. Douai est investie du 22. — M. de Vendôme est ici depuis trois jours, et il a déjà eu trois petites audiences du roi dans son cabinet. On croit qu'il s'agit du mariage de ce prince avec mademoiselle d'Enghien et que le roi y a consenti. On avoit déjà parlé de ce mariage durant la vie de feu M. le Prince et dans le temps que M. de Vendôme paroissoit le mieux à la cour, mais M. le Prince n'avoit jamais rien voulu écouter là-dessus et avoit même supplié le roi, qui vouloit entrer dans cette affaire, de lui faire la grâce de ne lui en point parler. M. le Prince avoit cru qu'on ne s'étoit pas d'abord adressé à lui pour cela, et c'est ce qui l'avoit blessé contre M. de Vendôme.

Samedi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla l'après-dînée à Marly et travailla au retour avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à Meudon avec Monseigneur. — On apprit la mort de madame de Caderousse, qui étoit à sa terre de Courtenay, où elle toit allée pour assister les malades, qui y sont en grand nombre. La princesse de Montauban, sa tante, sera son unique héritière si elle n'a point fait de testament. — Le mariage de M. de Vendôme * avec mademoiselle d'Enghien fut déclaré. La

noce se fera dans quelques jours à Sceaux pendant que le roi sera à Marly. M. du Maine et madame du Maine, qui ont eu beaucoup de part à ce mariage, veulent que la cérémonie se fasse chez eux.

* M. le Prince mort et M. le Duc aussi, il n'y eut d'obstacle au mariage de M. de Vendôme que sa disgrâce; le roi étoit fort entré dans ce mariage longtemps auparavant qu'elle arrivât; M. du Maine en avoit fait son affaire. Ses liaisons étoient les plus grandes du monde avec M. de Vendôme; il regardoit de plus ce mariage comme avantageux pour lui-même, parce qu'il n'avoit pas encore pris l'essor au-dessus de M. de Vendôme, au point où cela arriva depuis. La disgrâce ne les avoit rien moins que séparés, et M. du Maine n'oublia rien pour achever son mariage. Il en vint donc à bout, mais d'une manière qui ne montra que de plus en plus jusqu'à quel point M. de Vendôme étoit perdu. Il eut peine à obtenir d'aller à Versailles parler au roi sur ce mariage; ce fut à condition de se tenir beaucoup dans sa chambre et de n'y voir personne, et personne aussi ou presque personne ne s'y présenta. Ses conversations avec le roi furent sèches et très-courtes, et quand il fut question de la signature de son contrat de mariage il n'eut pas même la permission de s'y trouver. Bien loin d'être fiancé dans le cabinet du roi, la noce se fit avec obscurité à Sceaux, sans qui que ce fût que d'indispensable, cinq ou six personnes au plus, bien loin des fêtes et des réjouissances, et sans compliment de la part du roi ni des personnes royales, même à mademoiselle d'Enghien. A peine même en parla-t-on dans le monde, et pas d'espérance de se relever un peu, même sur le point de son départ pour l'Espagne, dont il s'étoit flatté de se faire un chausse-pied.

Dimanche 27, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla tirer et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — L'armée des ennemis se renforce tous les jours, mais leur gros canon est encore à Gand; ainsi on ne croit pas qu'ils ouvrent la tranchée avant la fin du mois. — Toutes les nouvelles que l'on débite du roi de Suède sont si incertaines qu'on n'y sauroit ajouter foi, non plus qu'à celles de Hongrie, qui varient tous les jours.

Lundi 28, *à Marly*. — Le roi tint à Versailles le conseil de dépêches et partit l'après-dînée pour venir ici, où il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Il travailla le

soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Le roi a voulu que madame la Duchesse fût de ce voyage malgré son grand deuil; mais elle ne va ni à la promenade ni dans le salon; elle ne voit le roi que les soirs après souper dans son cabinet. M. le Duc est du voyage de Marly pour la première fois.

Mardi 29, à Marly. — Le roi tint conseil de finances, se promena l'après-dînée dans ses jardins et le soir travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. On a retranché quelque chose de la dépense que le roi faisoit ici pour les tables, et on parle de faire encore un plus grand retranchement la première fois qu'on y viendra.

Mercredi 30, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État et alla courre le cerf l'après-dînée; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse avec lui. — Le marquis de Vassé mourut à Paris. Il étoit brigadier et avoit un des plus anciens régiments de dragons. Il a laissé trois ou quatre garçons; sa veuve est fille de M. le Premier. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou, qui est toujours sous Cambray; il mande que la tranchée n'est pas encore ouverte à Douai. Ses lettres sont de hier au matin. — Il se répand à Paris des bruits de paix qui ne sont fondés que sur des lettres que quelques négociants ont reçues de leurs correspondants en Hollande.

Jeudi 1er mai, à Marly. — Le roi, après la messe, se promena dans les jardins; l'après-dînée et à six heures et demie il alla tirer. Il alla au salut à la paroisse de Marly, où sont les prières de quarante heures. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à vêpres et au salut, et madame la duchesse de Bourgogne y alla un peu avant le roi. — Le roi donne à M. le Premier 20,000 écus sur le régiment de Vassé, qui seroit vendu au moins le double, et il en payera des dettes de M. de Vassé et en partagera le reste à la veuve et aux enfants, comme il le jugera à propos. — Les ennemis qui sont devant Douai font un grand travail pour saigner la Scarpe.

Vendredi 2, *à Marly.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, son confesseur, et l'après-dînée il alla faire la revue des gendarmes, des chevau-légers, des mousquetaires gris et noirs et trouva ces quatre compagnies plus belles même que durant la paix. — Le marquis d'Épinay, gendre de M. d'O et qui avoit un régiment nouveau de dragons, aura le régiment de Vassé en donnant les 20,000 écus à M. le Premier. M. d'Épinay vendra son régiment, dont on croit qu'il trouvera au moins 40 ou 45,000 francs. — Le roi à son souper me demanda des nouvelles du régiment de mon fils, que j'allai hier voir à Meaux, où il passoit s'en allant en Flandre, et qui est en très-bon état.

Samedi 3, *à Marly.* — Le roi ne tient point de conseil de finances les samedis durant qu'il est à Marly. Il donna une assez longue audience au maréchal de Villars, qui vint hier ici de sa belle maison de Vaux-Villars et qui se prépare à partir pour aller commander l'armée de Flandre. Le roi courut le cerf l'après-dînée et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Par un courrier arrivé de Madrid on apprend que le roi d'Espagne a fait arrêter le duc de Médina-Céli et l'a fait conduire au château de Ségovie. On ne sait point encore les raisons qui ont obligé S. M. C. à le faire arrêter; il mande seulement au roi dans sa lettre que le duc de Médina-Céli lui a manqué en affaire très-importante.

Dimanche 4, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État et se promena l'après-dînée dans ses jardins. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — On compte que les ennemis ouvriront ce soir la tranchée à Douai. Le gros canon qu'ils avoient embarqué à Gand pour ce siége n'est pas encore arrivé, mais ils en ont fait venir de Tournay, d'Oudenarde et de Lille. Ils comptent d'être maîtres de cette place au plus tard dans quinze jours.

Lundi 5, *à Marly.* — Le roi prit médecine par pure pré-

caution, comme il la prend tous les mois. Il dîna à trois heures et passa ensuite chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. de Pontchartrain. — Il y a beaucoup de lettres de particuliers qui parlent de l'affaire du duc de Médina-Céli, et on en avoit eu de Bayonne qui portoient que [le marquis d'Astorgos] (1), son beau-frère, en mourant n'avoit pu obtenir l'absolution de son confesseur qu'en écrivant au roi son maître tout ce qu'il savoit des mauvais desseins du duc de Médina-Céli, dont il avoit eu connoissance et dans lesquels même il avoit promis d'entrer; mais il n'y a aucunes lettres de Madrid qui parlent de cela.

Mardi 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite fort longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il se promena dans ses jardins et le soir travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le maréchal de Montesquiou mande que sûrement la tranchée fut ouverte à Douai la nuit du 4 au 5. Toutes nos troupes qui doivent servir en Flandre sont en marche; mais notre armée ne pourra être assemblée que le 14 au plus tôt, et ce sera sous Cambray qu'elle s'assemblera.

Mercredi 7, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État le matin et courut le cerf l'après-dînée. — Le duc de Coislin * mourut à Paris après une longue maladie. Il a fait son testament en faveur des enfants de madame de Blanzac, sa cousine germaine; mais on prétend que ce testament ne sauroit nuire à M. de Metz, son frère unique, parce que les terres sont substituées. Il étoit un des quarante de l'Académie. — Le maréchal de Montesquiou mande que la tranchée fut ouverte à Douai la nuit du 4 au 5.

* Le duc de Coislin étoit un homme de beaucoup d'esprit, extraordinaire au dernier point et qui se piquoit de l'être, plaisant en sé-

(1) Ce nom nous est donné par une note du duc de Luynes.

rieux et fort amusant, dangereux aussi, qui ne se refusoit rien, qui méprisoit la cour et la guerre, où il n'alloit plus depuis longtemps, et presque jamais à la cour, où il étoit mal avec le roi, et ne s'en mettoit guère en peine, passoit sa vie avec une comédienne (1) qui le ruinoit quoique impuissant, avoit des amis en fort petit nombre. C'étoit le seul homme qui ne passoit rien à M. le Duc, qui eût pris empire sur lui, et qui toutefois demeura toujours fort bien avec lui, à qui il lâchoit quelquefois des choses étranges sans que M. le Duc osât souffler. On sut sa mort à Marly, où la cour étoit, vers le midi ou une heure. Son duché-pairie passoit de plein droit à l'évêque de Metz, son frère unique, cela fit la conversation. Le comte de Roucy, qui, sans avoir le sens commun, mais beaucoup de brutalité et de bassesse et d'assiduité, étoit de tout à la cour de Monseigneur et point mal avec le roi, étoit aussi avec un air de bonhomme et sans façon avec tout le monde, et surtout avec les valets, le plus curieux homme du monde, se trouva choqué que M. de Metz fût duc et pair. Il s'en fut chez Monseigneur, à qui il dit que M. de Metz seroit plaisant à voir en bouquet de plume; et, comme il avoit affaire à un aussi habile homme que lui, il l'infatua par ces sottises-là que M. de Metz, étant prêtre et évêque, ne pouvoit être duc et pair, comme si pour l'être il falloit une épée et un bouquet de plume, et qu'il n'y eût pas des pairs ecclésiastiques séants au parlement, avec un habit qui leur est particulier. De là il alla à la fin du dîner de madame la duchesse de Bourgogne avec ces mêmes propos; mais il y trouva monseigneur le duc de Bourgogne, qu'ils ne persuadèrent pas si aisément et qui démontra que M. de Metz pouvoit et devoit recueillir la dignité de son frère puisqu'il en héritoit de droit, qu'il étoit fils de celui pour qui l'érection avoit été faite, et qu'il n'étoit mort au monde par aucun crime ni par aucun vœu de religion. Les envieux dans les cours ne sont pas rares; il s'en trouva un nombre qui firent chorus avec le comte de Roucy, sans que pas un pût alléguer quoique ce soit, que ce ridicule contraste d'épée et de bouquet de plume, qui à peine auroit pu surprendre les petits enfants. M. de Metz avoit aussi son extraordinaire et n'étoit pas aimé de tout le monde, et sa fortune ecclésiastique avoit révolté contre lui beaucoup de gens de cet état, quoique la plupart hors de portée d'un poste comme Metz et d'une charge comme la sienne. Toute la journée se passa en ces disputes dans le salon et

(1) « Il donne et lègue à mademoiselle Duclos quatre mille francs de pension viagère, dix mille francs comptant et sa maison de Saint-Germain, le P. Gaillard y ayant fait ajouter que ce seroit à condition qu'elle quitteroit la comédie..... Il n'a tenu qu'à elle de l'épouser... » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 9 et 12 mai.)

dans les compagnies; mais l'étonnement fut grand le soir quand on sut que le roi y faisoit de la difficulté; que Monseigneur l'avoit fort appuyé dans le cabinet après le souper, et que monseigneur le duc de Bourgogne avoit aussi solidement qu'inutilement plaidé pour M. de Metz. Le lendemain il eut défense par M. de Pontchartrain de prendre ni qualité, ni marque, ni rang, ni honneur aucun de duc jusqu'à ce que le roi se fût fait rendre compte de son affaire. M. de Metz eut beau presser du moins que quelqu'un en fût chargé, il n'en put venir à bout et s'en alla de dépit brusquement à Metz. Il n'avoit garde d'obtenir que quelqu'un fût chargé de l'entendre pour en rendre compte au roi, encore moins d'être entendu lui-même. Le roi, quoique peu instruit, savoit bien qu'il n'y avoit aucune difficulté, et qu'il étoit duc et pair de plein droit à l'instant de la mort de son frère; mais il étoit outré contre M. de Metz; il l'étoit de façon à ne vouloir pas le montrer, et il fut ravi de cette sottise du comte de Roucy; et au bruit qu'elle fit dans un peuple ignorant et jaloux de tout, il la saisit, et, ne pouvant faire pis à M. de Metz, il le châtia de la manière la plus cruelle, sous prétexte de ne rien précipiter et d'un éclaircissement qu'il n'avoit garde de prendre, mais qu'il pouvoit suspendre tant qu'il lui plairoit et par conséquent le désespoir de M. de Metz, à qui la tête en pensa tourner réellement. Son fait étoit double. Le roi, après avoir fort aimé le cardinal de Coislin, eut pour lui jusqu'à la fin une estime qui alloit à la vénération, se laissa aller au P. le Tellier, qui, pour fourrager le diocèse d'Orléans, de concert en cela avec MM. de Saint-Sulpice, persuadèrent au roi que ce cardinal étoit janséniste, et qu'il avoit mis en place à Orléans tous gens qu'il en falloit chasser. C'étoient des hommes du premier mérite, qui étoient fort attachés à ce cardinal; ils furent ôtés et quelques-uns exilés. Tout le diocèse cria; cela aigrit les persécuteurs qui firent ôter la tombe du cardinal, parce qu'on s'étoit accoutumé à y aller prier, et on empêcha avec violence ce pieux usage et qui avoit commencé dès sa mort, et qui n'étoit qu'une suite de la constante réputation de toute sa vie. M. de Metz, qui avoit protégé tant qu'il avoit pu les ecclésiastiques déplacés et exilés, perdit toute patience à l'enlèvement de la tombe, surtout après en avoir inutilement et fortement parlé au roi. Il s'échappa en propos qui furent rapportés et envenimés par ceux qu'ils regardoient le plus, et qui mirent le roi de part dans leur querelle et dans leur ressentiment. L'autre point de M. de Metz fut que s'étant trouvé un jour avec M. de la Rocheguyon et fort peu d'autres, ils allèrent voir la nouvelle chapelle qu'on commençoit à découvrir et qui étoit achevée, et ils menèrent Fornaro avec eux. Ce Fornaro étoit un prétendu duc sicilien que M. de la Feuillade avoit ramené avec lui de Sicile, où il n'avoit osé retourner depuis l'amnistie, accusé d'avoir empoisonné

sa femme. Il demeura chez M. de la Feuillade tant qu'il vécut, suivant son fils comme une espèce de gouverneur, dans sa jeunesse. Il tiroit quelque chose du roi, et se fourra depuis chez M. de la Rochefoucauld, où il commença à faire l'homme de qualité. Il avoit un goût exquis pour les bâtiments et surtout pour les grands édifices. Il fit un degré charmant à Liancourt dans un emplacement où l'on n'en avoit jamais pu mettre; cela lui donna de la réputation. M. de la Rochefoucauld le prôna et le fit aller à Marly, où le roi lui parloit quelquefois de ses bâtiments et de ses fontaines, au point que Mansart en avoit pris jalousie et peur. Il fut accusé de rapporter, et en effet M. de la Rochefoucauld le chassa de chez lui pour quelque chose qui y avoit été dit entre trois ou quatre personnes dont aucune autre que Fornaro ne pouvoit être soupçonnée, et que le roi reprocha à M. de la Rochefoucauld, et tout de suite doubla la pension à Fornaro, qui demeura à Versailles et souvent alloit à Marly, mieux avec le roi que devant, mais fui et méprisé de tout le monde. M. de Metz allant donc voir la chapelle neuve avec quatre ou cinq autres, ils y menèrent Fornaro avec eux pour la mieux considérer et voir ce qu'il en diroit. M. de Metz, aigri des affaires d'Orléans et frappé de l'extrême quantité et magnificence de dorures, sculptures et peintures, ne put s'empêcher de dire que le roi feroit bien mieux et une œuvre bien plus agréable à Dieu de payer ses troupes, qui mouroient de faim, que d'entasser tant de choses superbes aux dépens du sang de ses peuples, qui périssoient de misère sous le poids des impôts; et alloit paraphraser cette morale, quand M. de Castries, aussi considéré que l'autre étoit imprudent, le retint et lui fit peur de Fornaro; mais il en avoit bien dit assez, et dès le soir le roi le sut mot pour mot. Les lettres que M. de Metz écrivit depuis de Metz à ses amis ne furent pas plus discrètes; et comme le roi en voyoit les extraits depuis le fatal secret de M. de Louvois à violer la foi publique et le secret des lettres et des amis, c'étoient de nouveaux sujets de colère qui piquoient le roi d'autant plus que, retenu par la nature des voies qui l'informoient, il ne vouloit pas la faire éclater; aussi se plut-il plus de dix-huit mois à se venger cruellement de M. de Metz en suspendant son état, sans en vouloir ouïr parler; et, quand il crut enfin que cela ne se pouvoit soutenir plus longtemps sans une iniquité trop déclarée, il fit dire un matin à M. de Metz par M. de Pontchartrain qu'il n'avoit pas besoin d'éclaircissement sur son affaire; qu'il n'avoit jamais douté qu'il ne fût de plein droit duc et pair par la mort de son frère; qu'il avoit eu ses raisons pour en user comme il avoit fait, mais qu'il trouvoit bon alors qu'il prît la qualité, les marques, le rang et les honneurs de duc et pair, et qu'il lui permettoit même de prendre sa place au parlement et de s'y faire recevoir en cette qualité. M. de Metz, qui avoit ôté ses

armes de ses carrosses, de sa vaisselle et de partout, parce qu'il avoit défense de porter le manteau ducal, alla remercier le roi une heure après; mais il n'en put tirer quoi que ce fût sur les raisons qu'il avoit eues; il fut reçu honnêtement, et ce fut tout. Aussitôt il prit tout ce qu'il auroit dû avoir dès la mort de son frère, et ne tarda pas aussi de se faire recevoir au parlement. Mais, pour achever cette affaire tout de suite, il trouva un hoquet pour sa réception auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre. Son habit fut contesté; des magistrats du parlement et même des ducs, dont beaucoup ne savent rien ni ne veulent apprendre, prétendirent qu'il ne devoit paroître qu'en rochet et camail, parce qu'il n'étoit pas pair par son siége, mais par lui-même. Cela étoit d'autant plus absurde que pair ecclésiastique n'est qu'un nom et non pas une chose, puisque quant à la dignité il n'y a différence quelconque entre les ecclésiastiques et les laïques, et que l'habit des uns et des autres ne peut être que le même suivant sa profession et son état ecclésiastique ou laïque. Ainsi, après quelques disputes, la raison à la fin l'emporta, et M. de Metz fut reçu en habit de pair ecclésiastique, et n'en a point porté d'autre.

Jeudi 8, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et alla tirer l'après-dînée. — Le maréchal de Villars prit congé du roi à son botter; le roi l'embrassa et lui fit beaucoup d'amitiés. — M. de Gacé, fils du maréchal de Matignon, épouse la fille du maréchal de Château-Renaud, à qui son père donne 100,000 écus presque tout en argent comptant. Le roi donne à Gacé le gouvernement de la Rochelle et du pays d'Aunis, dont le maréchal de Matignon se défait en sa faveur, et le roi lui conserve un brevet de 130,000 francs qu'il avoit sur ce gouvernement.

Vendredi 9, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. — Le maréchal de Villars partit de Paris, mais il n'arrivera que dimanche à Péronne. — On fait quelques réformations dans la dépense des tables du roi à Marly, et l'on croit qu'au premier voyage le roi ne nourrira plus les dames (1). — La veuve

(1) « Il y a une réforme à Marly : le roi y vivra comme à Versailles, à dîner au petit couvert, à souper à une table de douze pour madame la duchesse de Bourgogne et le reste de la troupe royale, où tour à tour deux dames seront

de M. de Marillac, fils du conseiller d'État, épouse M. de l'Aubespine-Châteauneuf, qui n'a jamais paru à la cour. Elle est fille du feu duc de Saint-Aignan de son second mariage et par conséquent demi-sœur de M. de Beauvilliers.

Samedi 10, *à Marly.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — M. le maréchal de Berwick est fait par le roi duc et pair, avec permission de faire passer cette dignité sur lequel de ses enfants il voudra. Il a des fils de ses deux mariages. Sa pairie est mise sur la terre de Ouarty, qui étoit à M. de la Frette et qu'il vient d'acheter, et il veut qu'elle s'appelle la duché de Fitz-James. C'est le nom qu'il signe comme fils du roi Jacques *.

* On a déjà dit, à l'occasion de la grandesse accordée avec pareille clause au duc de Berwick, la raison de ces clauses uniques en Espagne et en France, qui étoit l'état de sa famille. Il avoit un fils unique du premier lit et plusieurs du second, et son dessein d'établir ce fils du premier lit en Angleterre, s'il pouvoit venir à bout de s'y faire rétablir, ce qu'il espéroit toujours lorsque la paix se feroit, et pour cela il falloit être maître des dignités qu'il acquéroit, pour les pouvoir faire passer à ses cadets, sans quoi elles alloient de droit à l'aîné comme sa dignité de duc et pair d'Angleterre dont il ne pouvoit le dépouiller, parce qu'il n'avoit pas obtenu la même clause quand il avoit obtenu cette dignité. Il fit donner à la terre d'Ouarty, dont il forma son duché-pairie, le nom de Fitz-James, qui veut dire en anglois fils de Jacques. Les rois d'Angleterre, en légitimant leurs bâtards ou ceux des autres, leur donnent en même temps un nom et des armes qui demeurent à leur postérité; celui qui avoit été donné au duc de Berwick étoit celui-ci, qui, tout étrange qu'il nous paroît, n'est pas rare en Angleterre, où on voit des Fitz-Gérard, des Fitz-Morice et autres.

Dimanche 11, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, travailla avec M. Pelletier l'après-dînée. — On eut des nouvelles de Douai du dedans de la place du 9. M. d'Al-

---

admises seulement. Comme les princesses tiendront chacune les leurs, les autres y mangeront. Enfin le roi n'y nourrira plus personne. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 12 mai.)

bergotti fit faire la nuit du 6 au 7 deux sorties qui ont fort bien réussi et où les assiégeants ont perdu assez de monde. — M. le duc de Vendôme épouse mademoiselle d'Enghien, fille de feu M. le Prince. On avoit fort parlé de ce mariage-là durant la vie de ce prince, mais il n'avoit jamais voulu y consentir.

Lundi 12, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée. Il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain après qu'il eut été quelque temps avec le roi et la reine d'Angleterre, qui vinrent ici sur les six heures. Le roi d'Angleterre prit congé du roi et part jeudi pour l'armée de Flandre. La reine d'Angleterre se mettra à Chaillot avec la princesse sa fille, peu de jours après que le roi son fils sera parti. — Le roi a donné à M. de Caderousse le rachat de la terre dé Courtenay, qu'avoit madame sa femme, qui vient de mourir.

Mardi 13, *à Marly*. — Le roi tint conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin. — Le roi signa le soir le contrat de mariage de mademoiselle d'Enghien avec M. de Vendôme *; ce fut M. le duc du Maine qui présenta le contrat à signer au roi. M. de Vendôme n'y étoit point. Par ce contrat M. de Vendôme fait de grands avantages à mademoiselle d'Enghien. M. et madame du Maine ont fort travaillé à ce mariage. — M. le maréchal de Villars, dont la santé est encore assez mauvaise, n'est parti que ce matin de Paris.

* Il a été parlé de tout ce qui regarde le mariage de M. de Vendôme à la page 144.

Mercredi 14, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée alla courre le cerf; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse; ce sera la dernière qu'on fera ce voyage-ci. — On eut des lettres de Douai du dedans de la place du 9. Il y a dedans un grand détail de la sortie du 7, que commandoit M. de

Mortemart et qui a été encore plus heureuse qu'on ne l'avoit dit d'abord. Nous n'y avons perdu que vingt hommes. On a rasé la tranchée la plus avancée et on a entièrement défait deux bataillons anglois et dont il n'est resté, à ce qu'on prétend, que cent soldats. — On apprit que Vandeuil, mestre de camp du régiment Dauphin, est mort de maladie. Il étoit fils de Vandeuil qui étoit lieutenant général et lieutenant des gardes du corps. Il avoit le gouvernement de Pecquai en Languedoc, que le roi lui donna après la mort de son père, qui en étoit gouverneur. Celui qui vient de mourir avoit acheté ce régiment 30,000 écus.

Jeudi 15, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins. L'après-dînée il régla avec M. d'Antin ce qu'il faut pour les cuisines et les offices qu'il fait donner ici à madame la duchesse de Bourgogne, à Madame et aux princesses. Il veut qu'elles aient toutes leurs commodités ici pour pouvoir donner à manger aux dames qu'elles amèneront ici. — Le roi d'Angleterre partit de Saint-Germain pour aller à l'armée de Flandre, où il va avec un très-petit équipage, et cela n'en est que plus beau à lui. — M. de Vendôme épousa le matin à Sceaux mademoiselle d'Enghien. Il lui donne par le contrat de mariage tout son bien et ne se réserve que 500,000 francs pour en pouvoir disposer. — On eut des lettres de Douai du 12, du dedans de la place. Le gros canon des ennemis ne tiroit pas encore; ils ont six petites pièces de campagne qui tirent depuis six jours sur une redoute qui voit leur tranchée à revers et dont ils n'ont pas pu encore se rendre maîtres. — Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup, qui se fit prendre à la porte de Pontchartrain. Ils entrèrent dans la maison, et M. le chancelier leur donna un dîner excellent.

Vendredi 16, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec le P. le Tellier, puis il alla voir jouer au petit mail et se promena dans les jardins jusqu'à

la nuit. — La maréchale de la Meilleraye * mourut hier à Paris. Elle avoit quatre-vingt-huit ans. Elle avoit donné tout son bien au duc de Brissac, son petit neveu ; elle ne s'étoit réservé qu'un fort léger usufruit. Elle avoit 10,000 francs de douaire, qui reviennent au duc de Mazarin. — Quand le duc de Noailles épousa mademoiselle d'Aubigné, le roi lui donna le gouvernement de Berry, qu'avoit M. d'Aubigné, son père, à condition qu'il le vendroit quand M. le maréchal de Noailles, dont il étoit survivancier pour le gouvernement de Roussillon, mourroit. Il n'a pu vendre le gouvernement de Berry depuis la mort de son père, et le roi lui a accordé ces jours-ci un brevet de retenue de 100,000 écus sur ce gouvernement pour la duchesse de Noailles.

* Cette maréchale de la Meilleraye a fourni d'étranges preuves de l'égarement de l'esprit humain. Elle étoit sœur du duc de Brissac, père de la dernière maréchale de Villeroy, et de Cossé, père de celui qui fut duc de Brissac par la mort sans enfants du frère de la dernière maréchale de Villeroy. Elle avoit eu beaucoup de beauté et de monde, avoit beaucoup d'esprit, et le maréchal de la Meilleraye, veuf de la fille du maréchal d'Effiat, l'avoit épousée en secondes noces et n'en eut point d'enfants. L'amour que le cardinal de Retz eut pour elle eut la principale part à tout ce qu'il entreprit sous la minorité de Louis XIV, dans l'extravagante idée qu'il brouilleroit tant et qu'il deviendroit si considérable qu'il obligeroit à tout faire pour lui jusqu'à lui obtenir dispense, quoique prêtre et évêque, de l'épouser. Elle n'a pas donné lieu à reprendre ses mœurs ; mais son orgueil, qui alloit jusqu'à la folie, fut rudement châtié. Elle s'amouracha de Saint-Ruth, qui, de page de son mari, devint lieutenant général, commanda en Guyenne et fut tué général d'armée en Irlande après avoir été longtemps lieutenant des gardes du corps. Il étoit fort laid, brutal, et toutefois elle fit avec lui un mariage secret pour conserver son nom et son rang. Elle n'en eut point d'enfants, mais tant de soufflets, de coups de pied et de poing et tant de toutes sortes de traitements énormes qu'elle eut recours au roi, à qui elle fit confidence de son mariage et de ses malheurs. Le roi, qui étoit touché de ces sortes de confiances, lava bien la tête à Saint-Ruth, et lui défendit de donner lieu de se plaindre davantage à la maréchale ; mais sa brutalité ne pouvant être contenue, la maréchale obtint qu'il fût continuellement employé et s'en délivra de la sorte. Elle étoit folle de sa maison et la croyoit ou la vouloit

faire croire au-dessus de toute autre du royaume. Étant un jour à Brissac, elle se promenoit avec complaisance dans une galerie où ses ancêtres étoient peints, et de temps en temps faisoit des révérences aux maréchaux de Brissac et à quelques autres, puis se tournant vers la duchesse de Brissac, sa nièce, elle l'exhortoit à regarder ces grands hommes. Cette nièce, belle comme le jour, étoit fille du duc de Saint-Simon; elle avoit beaucoup d'esprit, étoit fort jeune, et son mari, d'avec qui elle fut séparée depuis pour des choses énormes, ne lui donnoit pas lieu de se plaire beaucoup à Brissac ni d'affectionner ses ancêtres. Elle demanda donc à la maréchale qui étoit un vieux barbouillé qu'elle voyoit là parmi les autres; la maréchale, scandalisée, lui en conta merveilles et tant de choses hors de raison et d'apparence que la nièce, pour se moquer d'elle et se divertir, prit occasion de lui faire accroire à son tour que ce personnage avoit eu quelque principauté en Italie, et lui en ajouta l'histoire sur-le-champ. La maréchale fut ravie et la goba, puis la distribua, mais pour que ce ne fût pas sans preuves, elle fit mettre à ce portrait un de ces bonnets modernes qu'on a imités des électeurs; de là elle crut ce fondement suffisant pour communiquer ce bonnet à toute la maison. C'est l'unique source et l'époque d'où il leur est venu, et que cette duchesse de Brissac n'appeloit jamais en se moquant que le *Bonnet de ma tante*. Son entêtement pour la naissance alloit à la folie : le chevalier de Soissons mourut fort promptement avec des bénéfices après une vie fort déréglée : on en parloit et on moralisoit sur son salut; « Je vous assure, dit la maréchale, qu'il n'en faut pas aussi être si en peine, et que Dieu y regarde à deux fois pour des gens de cette qualité-là. » Elle avoit un précieux dans toute sa personne qui en relevoit les dits et qui y ajoutoit. Ce qu'elle proposoit de plus raisonnable étoit qu'il falloit toujours épouser des filles de bonne maison, parce qu'il en pleuvoit ou qu'il en dégouttoit; et la vérité est que celles qui sont mariées souvent sur le pied de n'avoir rien deviennent par des hasards des héritières. La maréchale de la Meilleraye conserva de la considération et du roi et du monde jusqu'à la fin de sa vie.

Samedi 17, à Versailles. — Le roi se promena le matin dans ses jardins de Marly, travailla l'après-dînée avec M. Voisin et en repartit à sept heures pour revenir ici. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne y jouèrent l'après-dînée au papillon et revinrent ici un peu avant le roi. — Il arriva hier au soir à Marly un courrier de nos plénipotentiaires, et le bruit se répand qu'ils étoient prêts à partir de Saint-Gertruydemberg quand ils ont

reçu un courrier des députés des États Généraux qui les prioient de demeurer, et que c'est sur cela qu'ils ont envoyé ici. — On reçut hier des lettres du maréchal de Villars, qui est arrivé à Péronne. Il mande que le canon des ennemis ne tiroit pas encore à Douai le 13, mais par les lettres qu'on a reçues aujourd'hui ils ont déjà beaucoup de pièces en batterie. Il leur déserte beaucoup de monde, et il nous revient beaucoup de nos déserteurs depuis qu'ils ont appris que nos soldats ont du pain et de la viande et qu'on leur paye le prêt régulièrement. — M. le Duc est parti à quatre heures du matin et va coucher à Péronne.

Dimanche 18, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; il travailla avec M. Pelletier l'après-dînée jusqu'à cinq heures et alla tirer. — M. le cardinal de Noailles manda hier à M. Voisin que Vandeuil, qu'on avoit cru mort, étoit presque hors de danger. Il avoit été en léthargie pendant douze heures. Plusieurs gens avoient demandé son régiment. — Le maréchal de Villars mande qu'il assemblera son armée le 22. — On a reçu des lettres de Madrid qui portent que le roi d'Espagne partit le 3 de ce mois pour aller se mettre à la tête de son armée, et avant que de partir il a nommé quatre commissaires, tous Letrados, pour travailler au procès du duc de Médina-Céli. — Le duc de Berwick prit hier congé du roi à Marly, mais il ne partira de Paris qu'à la fin de la semaine, parce qu'il attend que ses lettres de duc et pair soient registrées au parlement, et cela doit être fait jeudi.

Lundi 19, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de dépêches; l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain et à six heures il alla à la chapelle, où les prières de quarante heures sont établies depuis hier pour obtenir une heureuse paix. Monseigneur alla dès le matin à Meudon, où il demeurera jusqu'à la fin de la semaine. Après le salut le roi alla se promener à Trianon. — On eut un courrier du maréchal de Villars, qui envoie une lettre

que Albergotti lui a écrite du 16. La tranchée est encore éloignée de quelques toises de l'avant-fossé. Notre armée commencera à s'assembler le 22 sous Cambray. On ne doute plus que le maréchal de Berwick n'y aille ; il nous assura pourtant encore samedi, en prenant congé du roi à Marly, qu'il alloit tout droit à Grenoble. — Mademoiselle de Choiseul, fille aînée du feu duc de Choiseul, mourut à Paris. Après la mort de son père madame la princesse de Conty obtint du roi une pension de 4,000 francs pour les deux filles de ce duc, qui avoit épousé sa cousine germaine, et elle vient d'obtenir du roi, dans une conversation où le roi a été fort content d'elle, que les 4,000 francs de pension seroient pour la fille qui reste.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, donna une longue audience au duc de Berwick, qui avoit pris congé de lui samedi, et ce duc, après son audience, partit en chaise de poste pour aller coucher à Gournay, et il sera demain matin à Péronne, où il trouvera encore le maréchal de Villars. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la chapelle, aux prières de quarante heures, qui ont fini aujourd'hui à la chapelle. Ils avoient dîné à la Ménagerie. Le roi, après l'audience du duc de Berwick, tint le conseil de finances à son ordinaire et l'après-dînée il travailla chez lui avec M. Voisin et puis alla se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Berry alla dès le matin à Rambouillet, où M. le comte de Toulouse est depuis hier ; ils en reviendront demain. M. le comte de Toulouse a vendu au président Rouillé sa maison de la Bretèche auprès de Marly. Il y a quelque petit revenu, et il ne l'a pas vendue la moitié de ce qu'elle lui avoit coûté à accommoder.

Mercredi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent dîner avec Monseigneur à Meudon. Ils se promenèrent

beaucoup avec lui, le soir, dans les jardins et revinrent ici à neuf heures. — M. Voisin vint le soir chez madame de Maintenon apporter au roi des lettres du maréchal de Villars, à qui M. d'Albergotti mande du 18 que les ennemis ont poussé leur tranchée jusqu'à l'avant-fossé. Ils travaillent à jeter des ponts dessus pour le passer. Il mande aussi à ce maréchal qu'il espère pouvoir tenir le temps qu'il lui a promis et que nous ne savons point; on croit que cela passera de quelques jours la fin du mois. Il paroît que l'on veut faire quelque tentative pour secourir cette place. Le maréchal de Villars mande que ce qu'il a vu de troupes ne sont pas en fort mauvais état et qu'il y paroît beaucoup de bonne volonté. On leur donne du pain, de la viande, et on leur a payé le prêt fort régulièrement depuis un mois.

Jeudi 22, à Versailles. — Le roi, après son lever, donna audience aux députés des états de Bourgogne après la messe, et il alla dans la chapelle neuve, dont il examina le haut et le bas avec beaucoup de soin. Il y fit chanter un motet pour voir l'effet que la musique feroit dans cette chapelle. Monseigneur y vint de Meudon et puis y retourna dîner. Toute la maison royale y étoit. Après le dîner le roi alla se promener à Marly. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à la Ménagerie avec beaucoup de dames. — Un courrier que M. de Torcy avoit envoyé il y a huit ou dix jours à nos plénipotentiaires revint ici le soir. On ne nous dit point quelles nouvelles il a apportées. — Le duc de Noailles partit lundi pour aller à Perpignan; les officiers généraux qui doivent servir sous lui ont ordre de s'y rendre dans le 15 du mois prochain.

Vendredi 23, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, son confesseur, et l'après-dînée il alla à Meudon voir Monseigneur et y mena avec lui madame la duchesse de Bourgogne dans sa calèche. Il descendit

au château neuf, où il demeura quelque temps, et puis alla au mail voir jouer messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry; ensuite il se promena dans le parc, madame la duchesse de Bourgogne étant toujours avec lui dans sa petite calèche, et ils revinrent ici à neuf heures. — Notre armée de Flandre s'assembla hier sous Cambray. Nous y avons cent cinquante-sept bataillons et deux cent soixante-deux escadrons, sans compter tout ce qui est dans les places. Tous les régiments ne sont pas complets, mais ils sont plus forts qu'on ne croyoit cet hiver qu'ils pourroient être au commencement de la campagne; ils sont même plus complets en officiers qu'on ne l'auroit espéré. On leur donne de bon pain; ils ont de la viande, et le prêt est payé régulièrement.

Samedi 24, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il alla se promener à Marly, où il acheva de régler les offices qu'il donne aux princesses, afin qu'elles puissent donner à manger aux dames durant le voyage de Marly. — Le roi, au soir, reçut par M. de Torcy une lettre que le cardinal de Bouillon lui écrivit d'Arras*. Il a pris le parti, en feignant d'aller d'Arras à Vigogne, une de ses abbayes, de se faire enlever par des troupes ennemies. Le roi veut que la lettre que ce cardinal lui a écrite soit rendue publique. J'en aurai la copie demain, que je mettrai ici.

Copie de la lettre du cardinal de Bouillon.

Sire, j'envoie à Votre Majesté, par cette lettre que je me donne l'honneur de lui écrire après dix ans et plus des plus inouïes, des plus injustes et des moins méritées souffrances, accompagnées durant tout ce temps-là de ma part de la plus constante et peut-être trop outrée (non-seulement à l'égard du monde, mais même à l'égard de Dieu et de son Église) patience et du plus profond silence, j'envoie, dis-je, à Votre Majesté, avec un très-profond respect, la démission volontaire, qui ne peut être

regardée par personne comme l'aveu d'un crime que je n'ai pas commis, de ma charge de grand aumônier de France et de ma dignité de l'un des neuf prélats commandeurs de l'ordre du Saint-Esprit, qui a l'honneur d'avoir Votre Majesté pour chef et grand maître, qui a juré sur les saints Évangiles, le jour de son sacre, l'exacte observation des statuts dudit ordre; en conséquence desquels statuts je joins dans cette lettre le cordon et la croix de l'ordre du Saint-Esprit que, par respect et soumission pour les ordres de Votre Majesté, j'ai toujours porté sous mes habits depuis l'arrêt que Votre Majesté rendit contre moi absent et non entendu, dans son conseil d'en haut, le 11 septembre 1701. En conséquence de ces deux démissions que j'envoie aujourd'hui à Votre Majesté, je reprends par ce moyen la liberté que ma naissance de prince étranger, fils de souverain, me donne, ne dépendant que de Dieu et de ma dignité de cardinal évêque de la sainte Église romaine et doyen du sacré collége, évêque d'Ostie, premier suffragant de l'Église romaine, me donnent naturellement liberté séculière et ecclésiastique de laquelle je ne me suis privé volontairement que par les deux serments que je fis entre les mains de Votre Majesté en 1671, le premier pour la charge de grand aumônier de France, la première des quatre grandes charges de sa maison et de sa couronne, et le second serment pour la dignité d'un des neuf prélats commandeurs de l'ordre du Saint-Esprit, desquels serments je me suis toujours très-fidèlement et très-religieusement acquitté tant que j'ai possédé ces deux dignités, desquelles je me dépose aujourd'hui volontairement et avec une telle fidélité aux ordres et volontés de Votre Majesté, en tout ce qui n'étoit pas contraire au service de Dieu et de son Église, que je désirerois bien d'en avoir une semblable à l'égard des ordres de Dieu et de ses volontés, à quoi je tâcherai de travailler uniquement le reste de mes jours en servant Dieu et son Église, dans la première place après la suprême où la divine Provi-

dence m'a établi, quoique très-indigne, et en cette qualité qui m'attache uniquement au saint-siége. J'assure Votre Majesté que je suis et serai jusqu'au dernier soupir de ma vie, avec le respect le plus profond qui est dû à la Majesté Royale, Sire,

de Votre Majesté,

le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le cardinal de BOUILLON, doyen du sacré collége.

* Le cardinal de Bouillon erra longtemps d'abbaye en abbaye dans l'espérance que sa disgrâce finiroit; il avoit son compte, ayant persévéré à Rome jusqu'à ce qu'il eût recueilli le décanat; il en avoit fait fonction au conclave et à ses suites, et surtout à l'année sainte, dont i eut grand soin de conserver les monuments par les portraits qu'il fit faire de soi dans ces différentes fonctions de doyen du sacré collége. Il avoit lieu de croire le roi content de son exil, du dépouillement de sa charge de grand aumônier et surtout de la fortune du fils de la belle madame de Soubise aux dépens de lui et des siens. Il étoit cousin germain du feu maréchal de Lorges, et, quoiqu'en nulle liaison avec le duc de Saint-Simon, son gendre, il trouva commode de séjourner chez lui à la Ferté, allant de Cluny à son abbaye de Saint-Ouen de Rouen et retournant de cette abbaye à celle de Saint-Waast d'Arras; mais ce dernier séjour, demandé pour quelques jours, il le prolongea près de trois mois, tellement que, ce lieu n'étant qu'à vingt lieues de Versailles, le roi s'en fâcha à la fin, parce qu'il n'avoit pas permission d'approcher plus près de la cour que de trente lieues, et cependant le roi ne voulut ni l'en faire sortir ni exiger du maître du lieu qu'il lui fît une malhonnêteté. Ce fut de là qu'il travailla le plus à son retour, et il envoyoit tant de gens de côté et d'autre qu'il ne lui demeuroit souvent que deux ou trois domestiques. Les jésuites étoient ses fidèles amis; il négocioit aussi avec Saint-Sulpice et M. de Chartres, Godet Desmarets, duquel il ne fut pas content, et sur la fin, et son parti pris en lui-même, il ne le ménagea pas dans ses plaintes. Il disoit quelquefois la messe à la chapelle et à la paroisse, et il y officia à la fête du Saint-Sacrement, qu'il porta à la procession. Il ne manquoit guère, au sortir de l'église, d'avertir les paysans et le curé de se souvenir bien de ce qu'ils venoient de voir un prince et un doyen des cardinaux, le premier homme de l'Église après le pape, célébrer la messe dans leur paroisse. Le curé étoit souvent honteux des misères de vanité qu'il lui déployoit, et avoit pitié du désespoir de ses plaintes. Il alla de là à la Trappe, qui en est proche; il avoit fort connu et visité quelquefois le réformateur,

Bouthillier de Rancé, et y avoit vu M. de Saint-Louis, vieux brigadier de cavalerie fort estimé, qui y a été trente ans retiré et qui vivoit encore. Il lui déploya toutes ses amertumes; le solitaire l'exhorta du mieux qu'il put et lui parla de son âge et de la mort; mais le cardinal s'écria vivement et plusieurs fois qu'il ne vouloit point mourir et qu'il ne lui parlât point de cela, et s'en revint fort vite; aussi étoit-il esclave de sa santé. Le procès qu'il perdit contre les réformés de Cluny, et qu'il tenta vainement de faire juger une seconde fois par le même conseil qui, le roi présent, l'avoit condamné, mit le comble à sa rage et le dernier sceau à sa sortie du royaume, vers laquelle il s'achemina de la Ferté incontinent après. Il eut la foiblesse de tourner autour de sa maison de Pontoise, où il avoit tant dépensé et passé de si beaux jours, et n'osant y entrer, de s'arrêter aux grilles. Le prince d'Auvergne, son neveu, le reçut dans sa fuite d'Arras avec un gros détachement, et le conduisit à l'armée du prince Eugène, qui lui fit donner l'ordre et les plus grands honneurs. Il étoit fils de la sœur de madame de Bouillon, et bien aise de ne manquer pas cette occasion de piquer le roi. La considération du cardinal se tourna bientôt en misère et en mépris; la colère du roi n'y tourna guère moins. On n'osa pousser un cardinal; on en craignit les embarras; sa famille, qui trembla pour un rang aussi en l'air que le sien et en même temps pour ses charges, n'oublia rien pour piquer le roi de générosité, et l'ancienne habitude et amitié du roi pour M. de Bouillon les sauva de tout. Le patrimoine du cardinal fut confisqué et ses bénéfices saisis, et ce fut tout, après bien du vacarme. Le roi seulement fit rechercher tous les endroits, papiers, inscriptions, registres, etc., où les Bouillon avoient pris la qualité de princes, qui fut partout biffée. Il ne se doutoit pas que M. de Fréjus, devenu premier ministre pour le moins de son successeur, les feroit reconnoître, par lui et malgré les princes du sang, princes et par la grâce de Dieu. Ainsi va le monde.

Dimanche 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. Il a donné ordre à son procureur général, qui étoit ici, de demander au parlement qu'on fasse le procès du cardinal de Bouillon comme coupable de félonie. Il fait remettre au procureur général la lettre de ce cardinal, qui est toute de sa main, et le roi, dans son arrêt du conseil d'en haut en parlant de cette lettre, dit qu'elle est encore plus criminelle que son évasion. L'abbé d'Auvergne vint ici le matin, n'osant quasi se présenter devant le roi; mais les ministres l'assurèrent

qu'il le pouvoit faire, et il vit le roi après dîner, qui lui parla avec beaucoup de bonté par rapport à lui. On a envoyé avertir M. de Bouillon, qui est à Évreux, où il prend du lait. Madame de Bouillon, qui est malade à Paris, a écrit une lettre fort sensée au roi. Le duc d'Albret, le comte d'Évreux et le chevalier de Bouillon sont venus marquer leur douleur, et le roi leur a dit : « Messieurs, je vous plains bien d'avoir un oncle si extravagant. »

Lundi 26, *à Marly*. — Le roi partit ici de Versailles aussitôt après son dîner. Il avoit travaillé le matin avec M. de Pontchartrain, qui retourna encore lui parler avant qu'il montât en carrosse pour venir ici. — Il arriva un courrier de M. de Villars qui partit hier au soir. Notre armée se doit mettre en marche aujourd'hui pour venir en deux jours sous Arras, où elle passera la Scarpe pour s'approcher des ennemis et voir si on pourra les attaquer dans le camp qu'ils ont pris et où ils se retranchent beaucoup. Ils ont leur gauche à Vitry sur la Scarpe et leur droite à Hénin-Liétart. M. de Villars envoie aujourd'hui une lettre d'Albergotti du 24 au soir. Il mande qu'il est attaqué fort mollement et même que les ingénieurs qui conduisent la tranchée ne sont pas fort habiles, qu'il espère de donner à M. de Villars tout le temps nécessaire pour le secourir, n'étant point du tout pressé. Il n'a perdu aucun officier considérable dans sa place. Le major du régiment de Touraine, qui s'étoit fort distingué durant le siége de Lille, où ce régiment étoit en garnison, a été dangereusement blessé au visage en défendant un poste avancé dont il n'a point voulu être relevé.

Mardi 27, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin et puis se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit. Monseigneur et messeigneurs ses enfants coururent le cerf avec les chiens du roi dans la forêt de Saint-Germain. Mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois sont de ce voyage pour la première fois, et l'une des deux soupera tous les soirs avec

le roi pendant qu'il sera ici. Le roi dîne tous les jours à son petit couvert dans sa chambre, et le soir il tient une table de seize couverts, dont on compte qu'il y aura toujours huit places remplies par la maison royale et les huit autres pour les dames qui sont ici et qu'on nommera tour à tour, sans avoir égard ni aux charges ni aux dignités. Il y en eut hier neuf qui y mangèrent, parce que M. le duc d'Orléans n'y étoit pas, et il y en a mangé ce soir onze, parce que Monseigneur et messeigneurs ses enfants avoient fait un retour de chasse.

Mercredi 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État ; il demeura l'après-dînée chez madame de Maintenon jusqu'à cinq heures et puis se promena dans ses jardins et vit jouer au mail les bons joueurs. — On apprend de Rome que le cardinal Durazzo est mort ; voilà un treizième chapeau vacant. Les affaires du pape avec l'empereur ne s'accommodent point encore, et le marquis de Prié étend tous les jours les prétentions de l'empereur son maître. Le prince d'Avellino a enfin donné part au pape de son arrivée, en qualité d'ambassadeur de l'archiduc. Il n'en a point donné part aux cardinaux et n'a été complimenté que par le cardinal Barberin, qui l'a fait contre l'avis du sacré collége et sans la participation du pape. Il a amené du royaume de Naples plusieurs bandits avec lui et menace de se mettre par force en possession du palais d'Espagne et commence déjà à former de nouvelles prétentions sur le duché de Ferrare. — Il arriva un courrier de nos plénipotentiaires, et tout ce que nous en savons, c'est que le 23 et le 24 ils ont été en conférence avec les députés de MM. les États.

Jeudi 29, *à Marly*. — Le roi se promena le matin e le soir dans ses jardins. Il retournera jeudi à Versailles et y entendra le salut dans sa nouvelle chapelle, que le cardinal de Noailles bénira le matin de ce jour-là. Madame la duchesse de Bourgogne tint ici le matin dans son cabinet une table de douze couverts, où Monseigneur

et messeigneurs ses enfants mangent quand ils ne vont point à la chasse. Cette table est servie à merveille, et quelquefois même elle fait mettre une petite table dans un coin près de la fenêtre. Le soir, comme cette princesse mange avec le roi, sa table n'est que de huit couverts pour les dames du palais et pour quelques-unes des dames qu'elle nomme. Madame tient une table chez elle, mais qui n'est que pour ses dames. Madame la duchesse d'Orléans et madame la Duchesse en tiennent aussi pour les dames qu'elles ont amenées. Madame la princesse de Conty est demeurée à Versailles, où elle prend des eaux. Madame la duchesse du Maine est à Sceaux, où elle se va faire donner la douche sur la tête pour de grandes douleurs qu'elle a.

Vendredi 30, *à Marly.* — Le roi se promena le matin et le soir dans les jardins. Monseigneur et messeigneurs ses enfants coururent le loup. On joue beaucoup au lansquenet ce voyage-ci dans le salon, mais ce n'est qu'aux écus, et Monseigneur n'y joue point. Il joue de temps en temps au papillon, et madame la duchesse de Bourgogne quitte le lansquenet pour aller jouer avec lui. — On mande d'Aragon que le roi d'Espagne partit le 10 de Saragosse et arriva le 13 à Lérida. Le marquis de Villadarias alla au-devant de lui et y fut reçu avec de grandes acclamations des troupes et des peuples. Le 14 il passa la Sègre, et le 15 il s'avança à Balaguier, dont il veut faire le siége. Il y a dans Balaguier quinze cents hommes et quelques hussards et miquelets. — On a des lettres de M. d'Albergotti du 26. Les ennemis n'ont pas encore attaqué le chemin couvert. Ils travaillent sous terre dans le glacis, et nos mineurs vont au-devant des leurs. On ne croit pas que le maréchal de Villars puisse attaquer les ennemis dans le poste où ils sont, qu'ils ont fort retranché.

Samedi 31, *à Marly.* — Le roi ne tient point à Marly de conseil de finances les samedis; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin. — On attend un courrier de M. le maré-

chal de Villars avec impatience. Il s'approche des ennemis, et le roi a grande envie qu'on les attaque. Il l'a mandé même aux généraux, outre ce qu'il leur avoit dit avant qu'ils partissent; cependant la commune opinion ici est qu'on ne pourra pas les attaquer. Ils ont des redoutes farcies de canon à la tête de leur camp, et ils se retranchent tous les jours de plus en plus. — Il se répand un bruit sourd que le roi va faire le mariage de monseigneur le duc de Berry avec Mademoiselle* et que pour épargner la dépense présentement on ne fera leur maison qu'à la paix. Il paroît que madame la duchesse de Bourgogne souhaite fort ce mariage. — Il n'y a point eu de musique ici ce voyage. Il y en avoit aux autres voyages trois fois la semaine, et le roi veut retrancher cette dépense-là comme beaucoup d'autres qu'on faisoit ici. Il ne dépense pas plus à Marly qu'à Versailles.

*A la façon dont M. le duc d'Orléans étoit avec le roi, avec madame de Maintenon, avec Monseigneur, et, s'il ne faut rien oublier, avec l'empereur, rien ne fut plus étonnant que ce mariage, et la surprise montera au comble en ajoutant qu'il fut déterminé à l'insu de Monseigneur et fait malgré lui. Ce fut aussi l'ouvrage de bien des pièces différentes qu'il fallut toutes rassembler, unir, diriger au même but et les y faire frapper ensemble et avec une cadence dont le moindre contre-temps auroit tout déconcerté. Tant de ressorts furent conduits par un seul homme, qui trouva moyen d'y réunir des gens d'ailleurs ou très-étrangers les uns aux autres, ou même très-opposés, et de quelques-uns desquels il n'étoit à nulle portée. Ce fut le même qui répondit avec si peu d'embarras à M. le chancelier de Pontchartrain sur l'affaire d'Espagne qu'on vouloit porter au parlement, et le même qui sépara M. le duc d'Orléans d'avec madame d'Argenton et qui le réconcilia avec sa femme. Il crut pouvoir faire profiter grandement M. le duc d'Orléans de ces premiers temps de règle et de réunion. Il hasarda le projet; il le mit en mouvement, et ne quitta point prise qu'il n'en fût venu à bout. Cette anecdote seroit trop longue à raconter ici; elle est aussi trop curieuse pour n'en rien dire. La duchesse de Villeroy étoit de longue main amie intime de madame la duchesse d'Orléans; un caprice de la maréchale d'Estrées, qui s'en étoit engouée, l'initia chez madame la duchesse de Bourgogne, sur laquelle d'autres raisons lui firent prendre ensuite l'ascendant; elle vivoit avec la maréchale de Rochefort pres-

que comme avec une mère. Nangis, petit-fils de la maréchale, ne bougeoit de chez elle ni de chez la duchesse de Villeroy, mais il ignoroit toute cette affaire. Il étoit extrêmement lié avec madame d'O, qui étoit mise à portée de tout avec madame la duchesse de Bourgogne, et laquelle avec cela étoit assez bien avec madame de Maintenon pour hasarder certaines choses et les bien remarquer toutes. L'amitié invariable de M. le duc d'Orléans pour M. de Cambray et un commerce de science avec le duc de Chevreuse les lui avoient parfaitement acquis et avec eux le duc de Beauvilliers, qui ne faisoit qu'un avec ces deux autres. Madame de Lévis, fille du duc de Chevreuse et dame du palais, étoit à portée de bien des choses sérieuses avec madame la duchesse de Bourgogne et fort bien avec madame de Maintenon et sur un grand pied d'estime et d'amitié. Le P. Tellier fut gagné absolument, et le maréchal de Boufflers aussi alors fort à la mode, ce qui ne dura qu'un moment; ainsi madame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon étoient des rênes sans lesquelles rien ne se pouvoit en cette affaire, et qui avec le P. Tellier devinrent celles avec qui on put tout. Le contradictoire étoit la guerre, la misère, la dépense, l'apanage des mariages étrangers, l'âge de M. le duc de Berry, qui ne pressoit point, les princes nés de monseigneur le duc de Bourgogne, qui diminuoient l'empressement de le marier, la haine trop ouverte et trop marquée en tout de Monseigneur pour M. le duc d'Orléans, son attachement extrême pour madame la Duchesse, l'aversion des deux sœurs, la passion de celle-ci de parvenir à ce grand mariage pour sa fille, la faveur et les manéges de d'Antin, tout à celle-ci et à Monseigneur, les réflexions qui se pouvoient si aisément faire à l'égard de l'Espagne, et tout ce qui environnoit Monseigneur infiniment opposé à M. d'Orléans et dévoué à madame la Duchesse. La dévotion sur l'âge et la brillante santé de M. le duc de Berry déterminèrent le roi à le marier, les mêmes raisons à ne point attendre la fin incertaine de la guerre; le peu d'usage pour les affaires d'un mariage étranger et le dégoût de mettre une inconnue dans leur sein déterminèrent encore le roi et madame de Maintenon à un mariage domestique, et l'intérêt des bâtards, si cher à tous les deux, acheva de les emporter. Le procès de la succession de M. le Prince avoit brouillé à l'excès M. du Maine avec madame la Duchesse; il fit sentir au roi et à sa gouvernante madame de Maintenon de quelle importance il lui étoit pour l'avenir de faire M. le duc de Berry gendre de sa sœur et cousin germain de ses enfants, et entre ses deux sœurs il n'avoit pas de choix, outre qu'indépendamment du procès qui les brouilloit avec madame la Duchesse il n'ignoroit pas qu'elle étoit toute princesse du sang et madame d'Orléans toute bâtarde. C'en fut assez pour y dévouer madame de Maintenon et lui faire oublier à cet égard le mari, en faveur

de la femme et du frère de sa femme. Madame la duchesse de Bourgogne n'aimoit pas madame la Duchesse; elle la craignoit auprès de Monseigneur, de sorte qu'elle et madame du Maine, ayant par différentes raisons le même point d'aversion, se réunirent sans concert dans le même point de désir. Madame la duchesse de Bourgogne de plus craignoit une étrangère, et vouloit qu'une duchesse de Berry lui eût l'obligation de sa fortune, dépendît d'elle, ne pût lui donner d'ombrage d'aucun côté, et avoit de plus l'enfance d'être flattée d'en devenir la gouvernante. Outre ces raisons monseigneur le duc de Bourgogne et elle, intimement unis à M. le duc de Berry, lui vouloient une femme qui, bien loin de les délier d'ensemble, devînt encore un nouveau lien, et c'est ce qu'ils crurent qui ne se pouvoit trouver que dans la fille du duc et de la duchesse d'Orléans. Cette dernière raison toucha extrêmement les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, et après l'intérêt de M. du Maine rien n'enleva tant madame de Maintenon que celui de madame la duchesse de Bourgogne, et de lui donner une belle-sœur obligée et dépendante, et d'en éviter une qui par l'agrément de la nouveauté eût pu partager le roi avec elle et encore plus Monseigneur, auprès duquel elle n'avoit aucun soutien et tout contraire. Trois mois virent naître et consommer ce grand ouvrage, dont qui que ce soit ne s'aperçut que vers les derniers dix ou douze jours, et encore bien peu et d'une manière fort incertaine. Alors il ne resta plus que deux difficultés, Monseigneur, dont on marioit le fils bien-aimé sans lui en avoir rien dit et avec certitude de sa plus que répugnance, l'autre M. le] duc d'Orléans à faire parler au roi. Tout étoit néanmoins parvenu au point d'être arrangé; de sorte que madame de Maintenon et madame la duchesse de Bourgogne pressoient également cette démarche, et quoiqu'elles n'osassent répondre du succès, elles assuroient qu'il étoit temps de la faire. Néanmoins tout bien considéré, M. et madame d'Orléans crurent impraticable de pousser plus avant sans avoir fait quelque démarche auprès de Monseigneur. Le même ami de M. d'Orléans l'étoit des Bignon de tout temps, et la femme de l'intendant des finances l'étoit intime de mademoiselle Choin; cela fut donc tenté par là, quoique la Choin et madame la Duchesse ne fussent qu'un; mais dans la nécessité d'une démarche auprès de Monseigneur, sur le point de la conclusion, l'on ne pouvoit pas espérer qu'il ne la dit à cette confidente de son âme, et c'étoit la blesser et par elle Monseigneur, que de ne pas s'adresser à elle. Cela fut donc exécuté en telle sorte qu'on ne fit qu'effleurer, sans découvrir à quel point on étoit, et cela sous un voile de respect et de consulter les volontés de Monseigneur sur un désir si raisonnable. Au premier mot, la Choin en furie répondit tout ce qui se pouvoit dire de plus offensant, reprit toute l'affaire d'Espagne au

plus criminel et vomit des injures; heureusement tout étoit consenti. Madame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon, averties le soir même de la réponse de la Choin, pressèrent la mesure. Le roi parla à Monseigneur en père, et qui savoit l'être, mais qui faisoit semblant d'ignorer l'éloignement de Monseigneur et qui toutefois n'en vouloit pas trouver, et Monseigneur, qui savoit même plus que de raison à qui il avoit affaire, baissa la tête et répondit monosyllabe au roi, qu'il étoit le maître. C'étoit tout ce que le roi vouloit, et ne lui en parla plus; dès le lendemain il déclara le mariage. Mais après ce gros du réel de l'affaire il ne sera peut-être pas moins curieux d'en raconter la bagatelle, qui est ce qui se passa là-dessus de M. le duc d'Orléans au roi. Tout étant préparé à souhait, il ne s'agissoit plus que de parler au roi lui-même. M. le duc d'Orléans n'avoit jamais montré en faire difficulté, et au contraire; mais quand ce vint à l'exécution, au voyage de Marly qui précéda celui où le mariage fut déclaré, il recula. Pressé par madame la duchesse d'Orléans, qui l'étoit elle-même par madame la duchesse de Bourgogne et par madame de Maintenon, il chercha divers prétextes, et, poussé enfin à bout, il avoua à sa femme et à l'ami qui les avoit raccommodés et qui avoit principalement ourdi toute cette trame de mariage qu'il ne pouvoit s'y résoudre; que ce mariage étoit si fou dans un temps de guerre et de misère, et par un nombre de raisons qu'il étala avec éloquence, que c'étoit une proposition qu'il n'oseroit jamais faire. L'étonnement des deux témoins fut grand, et ils se trouvèrent d'autant plus déconcertés qu'ils reconnurent que la peur du roi et de la situation où il avoit été avec lui et où il étoit encore en grande partie étoit le motif secret qui l'arrêtoit tout court et qu'il cachoit sous l'apparence des autres; cependant sans cette démarche tout manquoit quand tout étoit prêt à réussir selon toute apparence. De ce débat il résulta que sa femme lui proposa d'écrire et de donner lui-même sa lettre au roi, s'il ne vouloit pas lui parler; tout aussitôt il accepta, et montra par là qu'on en avoit jugé juste, parce que c'étoit un des hommes du monde qui parloit le mieux, le plus aisément et à qui, sans cette frayeur du roi, le parler auroit moins coûté que d'écrire. Tout de suite il fut pressé d'aller faire sa lettre, et il sortit pour l'aller écrire; comme il sortoit, madame d'Orléans demanda à leur ami s'il le laisseroit sans aller avec lui, et qu'il étoit fort à craindre, s'il ne lui voyoit faire la lettre, qu'il n'en usât comme pour parler. L'ami sentit la force de cette juste crainte et s'en alla après lui. Madame d'Orléans logeoit en haut au château et lui en bas au premier pavillon du côté de la chapelle; en chemin ils parlèrent de la lettre, et en arrivant chez lui M. d'Orléans, qui n'avoit jamais de quoi écrire, en demanda. Il fit encore quelques tours de chambre avant de se mettre à écrire, puis demeura la plume

immobile à la main. L'autre, le voyant ainsi, le laissoit faire sans montrer qu'il le voyoit et s'impatientoit d'autant; enfin cela ne finissant point, il lui demanda s'il ne commenceroit point. M. d'Orléans lui dit qu'il étoit embarrassé et qu'il vaudroit mieux qu'ils fissent ensemble. L'ami, haussant les épaules, se mit à la table; mais cela n'en fut pas mieux, tellement que de dépit il lui proposa qu'ils écrivissent chacun à part sur cette table, pour quand ils auroient fait il choisît celle des deux lettres qu'il voudroit, ou que des deux il en fît une troisième; c'est que l'ami prévoyoit qu'avec cette répugnance que la crainte inspiroit il n'écriroit point, et qu'au moins, se trouvant une lettre faite, on parviendroit à la lui faire copier et donner, et c'est ce qui arriva. L'ami se mit à écrire et tout de suite; en tournant la feuille il vit celle de M. le duc d'Orléans vide et lui qui n'écrivoit point; il lui en demanda la raison. M. d'Orléans dit qu'il écriroit quand il auroit vu la lettre écrite, et l'autre poursuivit. Quand elle fut achevée, M. le duc d'Orléans eut plutôt fait de la trouver admirable qu'en écrire une autre; il se contenta de deux ou trois petites corrections de mots et de rien; puis la voulut prendre pour la montrer à madame la duchesse d'Orléans, mais ayant essayé de la lire il ne le put, parce qu'il avoit la vue très-mauvaise, et que cela étoit écrit fort petit et couramment, de sorte qu'il fallut que celui qui l'avoit faite l'emportât chez lui pour, avec une meilleure plume, l'écrire bien et gros, et la leur porta à tous deux ensemble le même soir. Le lendemain elle fut copiée par M. le duc d'Orléans. Il fut question de la donner et d'en prendre bien le temps, il en manqua deux de pure male peur; enfin, pressé de la part de madame la duchesse de Bourgogne et de madame de Maintenon, tout ce qu'on le peut être, un matin qu'on sut le roi de bonne humeur, madame de Maintenon dans Marly et point à Saint-Cyr, le P. le Tellier à Marly et d'Antin absent, l'ami amena M. le duc d'Orléans dans le salon, tandis que le roi au sortir de sa messe étoit chez madame de Maintenon, et l'exhorta de son mieux à finir dès que le roi seroit rentré chez lui. Dès qu'il le fut, M. d'Orléans s'approcha, puis s'éloigna à diverses reprises, et son ami toujours lui parlant le tournoit de l'épaule pour l'acheminer, avec grand'peur que tout ce qui étoit là ne s'aperçût de ce manége. Enfin après bien des pirouettes, des excuses, des résolutions, des refuites, le chemin fut coupé et plus d'une fois ralenti, jusqu'à ce que, forcé d'épaule et de propos, il le conduisit dans la porte du cabinet. Mais ce fut une autre peine quand son ami, qui s'étoit assis dans la fenêtre près de cette porte avec quelques seigneurs qui attendoient que le roi sortît pour sa promenade, vit fort peu de moments après M. le duc d'Orléans sortir du cabinet et traverser de suite pour s'en aller. L'autre n'osa ni le suivre ni encore moins lui parler; le roi fut assez longtemps sans

venir, puis alla à la promenade; quelque temps après M. le duc d'Orléans le vint joindre à un bassin de carpes. Comme le roi le quitta, M. d'Orléans demeura en arrière et son ami aussi, avec impatience de lui parler, et là il apprit qu'il avoit donné sa lettre; que le roi lui avoit paru surpris de ce qu'il lui écrivoit; qu'il lui avoit dit que c'étoit de chose qui ne pouvoit lui déplaire, mais lui marquer de plus en plus son attachement et sa confiance, et de telle nature en même temps et si importante qu'il avoit eu peur d'être trahi par la force de son désir en lui parlant, et qu'il avoit mieux aimé lui écrire; qu'il le supplioit de vouloir bien lire sa lettre et qu'il se retiroit pour lui laisser toute liberté. Il ajouta qu'en sortant il avoit tourné la tête et vu le roi ouvrir la lettre. Le fait étoit qu'il craignit que le roi ne lui parlât après l'avoir lue, et son coup de pistolet tiré il s'enfuit. Le soir le roi la lut à madame de Maintenon et à madame la duchesse de Bourgogne et la loua avec enjouement; de ce moment le mariage fut résolu. La considération de Monseigneur le suspendit sans le faire balancer, et ce ne fut que pendant les premiers jours du Marly suivant que le voyant prêt à être déclaré on fit auprès de mademoiselle Choin la démarche dont a parlé. Le particulier du roi et de M. d'Orléans a paru trop curieux pour l'omettre; il caractérise même en partie un prince qui a gouverné depuis l'État.

Dimanche 1er juin, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée il travailla chez lui avec M. Pelletier. Pendant qu'il] y travailloit, M. Voisin vint, qui lui apporta des lettres du maréchal de Villars. Le courrier étoit parti de notre camp de hier au soir. Notre armée étoit en présence de celle des ennemis et à trois quarts de lieue d'eux. On a bien visité et reconnu leur droite, leur gauche et leur centre, et par l'avis des trois maréchaux et de tous les officiers généraux on a jugé que ce seroit une folie que de songer à les attaquer. — On a fait repartir ce soir le courrier de nos plénipotentiaires. Avant que de partir de Versailles, M. d'Aumont avoit obtenu du roi de changer le régiment du marquis de Villequier, son fils, contre celui du duc de Duras, qui est un des plus anciens, et le marquis de Thois, de la maison de Gouffier, a eu l'agrément pour son fils d'acheter celui de Villequier; ainsi ce sera lui qui payera au duc de Duras les 22,500 livres à quoi sont taxés les régiments de cavalerie des

gentilshommes. Le duc de Duras avoit fort souhaité que Nancré, son lieutenant-colonel, eût son régiment et en avoit obtenu l'agrément pour lui, mais il ne s'est pas trouvé en état d'acheter.

Lundi 2, à Marly. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain et alla ensuite chez Madame. En y allant il déclara le mariage de monseigneur le duc de Berry avec Mademoiselle (1). Madame le savoit dès hier, et le roi l'avoit confié aussi à M. le duc d'Orléans, mais il lui en avoit commandé le secret; et M. le duc d'Orléans, qui devoit aller hier à Saint-Cloud voir Mademoiselle, lui dit qu'il n'iroit point voir sa fille parce qu'il n'auroit point la force de lui cacher une nouvelle qui lui feroit tant de plaisir. On nommera une dame d'honneur et une dame d'atours pour madame la duchesse de Berry, mais on ne fera point sa maison ni celle de monseigneur son mari qu'à la paix. On va envoyer pour la dispense deux courriers à Rome dont l'un ira par mer et l'autre passera à Turin et donnera part de ce mariage à M. de Savoie, que M. le duc d'Orléans priera de faire passer diligemment son courrier à Rome; ainsi on compte que la dispense pourra être arrivée à la fin du mois.

Mardi 3, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances et l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. M. le duc

---

(1) Mademoiselle désiroit passionnément ce mariage, mais elle savoit que le roi y avoit de l'opposition, trouvant qu'elle étoit fort grasse, et craignant par cette raison qu'il n'y eût point d'enfants. Mademoiselle avoit aimé de tous les temps à ne se contraindre sur rien et surtout de manger beaucoup. Instruite cependant de la prévention que le roi avoit contre sa taille, elle prit la résolution de maigrir à quelque prix que ce fût. Elle fut donc un an entier à avoir un corps fort serré, ne mangeant jamais à table et toujours en courant. Cette méthode lui réussit; sa taille changea, et le mariage fut fait. Mais aussitôt qu'elle fut parvenue à son but elle se livra de nouveau à son goût, et en moins de six mois elle engraissa prodigieusement. On sait que ce n'est pas la seule chose sur laquelle elle ne garda point de mesure. On peut dire que cette princesse a été dans ce siècle un exemple rare de dissolution et de dérèglement. (*Note du duc de Luynes.*)

d'Orléans alla à Versailles voir madame la princesse de Conty et à Sceaux voir madame du Maine pour leur donner part du mariage et ensuite alla à Saint-Cloud voir Mademoiselle, où Madame étoit déjà et où tous les courtisans et beaucoup de gens de Paris étoient venus faire leurs compliments. — Le roi envoya dès le matin le duc de Tresmes à la reine d'Angleterre, qui est à Chaillot, pour lui donner part du mariage.

Copie d'une lettre du duc de Berwick.

Au camp d'Arleux, le 1er juin.

L'armée vint camper ici avant-hier, la droite près de Fampou, la gauche à Avion, le front de bandière n'est qu'à une lieue des ennemis. Dès en arrivant et hier matin, l'on fut reconnoître le camp des ennemis, dont la situation est très-avantageuse, leur droite et leur gauche bien appuyées et à leur front, force redoutes de distances en distances avec des batteries, ce qui, joint à ce que leur armée est du moins aussi nombreuse que celle du roi, ne permet pas de songer à les attaquer. L'on se contente de rester ici en beau début quelques jours pour faire voir que l'on ne refuse point le combat. Les ennemis n'ont point encore pris le chemin couvert, mais leur sape est fort près des palissades.

Mercredi 4, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée Madame, M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans menèrent Mademoiselle dans son cabinet. Elle étoit venue ici de Saint-Cloud et avoit dîné avec madame sa mère. Quand elles sortirent de chez le roi, Madame la mena dans son appartement, où Monseigneur mena monseigneur le duc de Berry. Mademoiselle, qui n'a pas encore quinze ans, se tire de tout cela avec un air de modestie à travers laquelle sa joie paroît. La reine d'Angleterre et la princesse sa fille vinrent ici de Chaillot, firent leur compliment sur le mariage. Elles arrivèrent sur les cinq heures et elles partirent à sept

heures pour retourner à Chaillot. — On [illegible] d'Albergotti du 1er [illegible] de ce mois. Il mande [illegible] n'ont point encore attaqué la contrescarp[illegible] toujours à la sape, et l'on fait souvent [illegible] qui dérangent fort leur travail. Ils trava[illegible] terre, et Albergotti fait travailler de so[illegible] contrer leurs mineurs.

Jeudi 5, à Versailles. — Le roi partit de [illegible] heures avec madame la duchesse de Bour[illegible] dit le salut dans la chapelle neuve *, que [illegible] de Noailles avoit b[illegible]nie le matin. Monseig[illegible] Bourgogne étoit venu à la bénédiction [illegible] Madame la duchesse de Bourgogne vint a[illegible] diction, mais elle retourna dîner à Marly. [illegible] de Metz fut élu à l'Académie en la place d[illegible] Coislin, son frère. — Le maréchal de Bezon[illegible] le Rhin à notre cavalerie pour manger les [illegible] ce côté-là. — Il y a déjà quelque temps qu[illegible] d'Harcourt a eu l'agrément du roi pour son fi[illegible] son régiment, qui est tout nouveau, avec [illegible] teaumorand, qui est assez ancien, et M. de [illegible] pitaine de cavalerie dans Berry, a l'agrémen[illegible] ter celui du marquis d'Harcourt, et ce sera lu[illegible] les 22,500 francs à M. de Châteaumorand, qu[illegible] maréchal de camp à la dernière promotion.

* Ce ne fut pas sans opposition de la part du gr[illegible] et de toute la chapelle que le cardinal de Noailles fit ce[illegible] qu'elle prétendoit s[illegible] contraire à l'exemption et aux dr[illegible] étoit si jalouse contr[illegible]es ordinaires et appartenir du gra[illegible] mais le roi le voulut de la sorte. L'amour des règles fu[illegible] casion fournissoit [illegible] vénération qu'avoient alors le roi [illegible] Maintenon [illegible] cardinal de Noailles.

Vendredi 6, à Versailles. — Le roi travaill[illegible] avec son confesseur et fut encore enfermé a[illegible] près-dînée, comme il fait toujours la veille des [illegible] ses dévotions. Monseigneur partit

heures du matin de Marly et alla courre le loup à Rambouillet. Il y a couché, y a couru le cerf aujourd'hui et en est revenu le soir. — Madame la duchesse de la Vallière*, qui s'appeloit dans les Carmélites sœur Louise de la Miséricorde, se trouva dès hier fort mal et en grand danger. La nouvelle en vint ici à onze heures du soir; mais on ne voulut pas réveiller madame la princesse de Conty, qui est malade et qui prend des eaux. Le mal de madame sa mère ayant augmenté cette nuit, on l'a éveillée de bon matin; elle est allée aux Carmélites, et madame sa mère est expirée entre ses bras. Elle la trouva presque sans connoissance, cependant elle lui donna quelques signes de vie et d'amitié. Elle voulut même lui parler et lui dire quelques mots, mais les douleurs horribles qu'elle souffroit lui coupèrent la parole. Elle souffroit beaucoup depuis quelque temps et avoit avoué son mal à madame la princesse de Conty depuis six mois. Elle est morte comme une sainte, et jusqu'au moment qu'elle a perdu connoissance elle a offert ses douleurs à Dieu, trouvant qu'elle ne souffroit pas assez (1).

* La fortune de la duchesse de la Vallière, la façon dont elle sut en user et la perdre, les suites qu'elle eut et la sainteté si constamment soutenue de sa pénitence sont trop connues pour avoir besoin d'en parler ici. Le contraste en fut longuement grand avec madame de Montespan; le roi fut presque aussi insensible pour l'une que pour l'autre; mais la vertu de celle-ci lui arrachoit par-ci par-là quelques retours, comme quand il voulut que les deux dauphines l'allassent voir. Pour madame de la Vallière, elle n'en ouvrit jamais la bouche, et se contentoit de pleurer son malheur de l'avoir aimé tendrement et de l'aimer encore autant que cela pouvoit n'être pas contraire à sa pénitence. La mort de M. de Vermandois, qui la toucha vivement, fit paroître sa force et sa pénitence. Madame la princesse de Conty lui rendit de grands devoirs et l'aimoit extrêmement, et cette

(1) Madame de la Vallière étoit depuis longtemps dans une grande retraite et une grande pénitence. On lui reproche de s'être trop livrée aux sentiments des novateurs et d'avoir trop étudié des matières de doctrine peu convenables à une carmélite. (*Note du duc de Luynes.*)

mère si sainte les supportoit avec tendresse, mais avec peine, et les éloignoit tant qu'elle pouvoit. Il ne se peut rien ajouter aux soins qu'elle en eut dans ces derniers jours, ni le détachement et la pénitence avec laquelle elle mourut. Sa pénitence d'esprit, de cœur et de corps avoit été continuelle et affreuse; elle avoit été une fois une année entière sans boire, et en fut après à l'extrémité (1). Elle ajoutoit tout ce qui lui étoit possible aux austérités de la vie des Carmélites, et se regardoit comme indigne d'être parmi ces vierges après un péché tel que le sien, et s'en humilioit sans cesse et publiquement. Il est pourtant vrai qu'au milieu de ce péché même et de toute la pompe, le crédit, la splendeur de la cour elle en gémissoit; que son cœur étoit pris, et que le remords et la honte lui en ôtoient toute la douceur. Bonne dame, bienfaisante, désintéressée, elle s'y fit aimer jusque par la reine, qu'elle combla toujours de services et à qui elle voulut faire une amende honorable publique en se jetant dans les Carmélites, où elle en fut visitée souvent depuis. Elle y fut l'exemple et les délices de toutes les religieuses, parmi lesquelles elle refusa constamment toutes sortes de charges et d'emplois, pour y vivre comme la plus indigne et la dernière.

Samedi 7, à Versailles. — Le roi fit ses dévotions dans la nouvelle chapelle; madame la duchesse de Bourgogne les y fit aussi. L'après-dînée ils descendirent en bas et y entendirent vêpres, quoiqu'il n'y eût point d'évêque qui y officiât, et dans l'ancienne chapelle ils ne descendoient en bas que quand un évêque officioit. Après vêpres le roi travailla avec le P. le Tellier, donna quelques abbayes de filles et de religieux et quelques canonicats; mais il n'a point disposé des bénéfices considérables, et il ne le fera qu'après la fin de l'assemblée du clergé, dont on compte que la clôture sera dans quinze jours. — On

---

(1) « Un jour du Vendredi-Saint elle se sentit si portée à honorer la soif de Jésus-Christ sur la croix que, pour y rendre quelque hommage et expier le plaisir qu'elle avoit pris autrefois à boire des liqueurs, elle fut plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau et trois ans entiers à n'en boire par jour que la valeur d'un demi-verre. Cette affreuse pénitence ayant enfin été découverte, une de mes sœurs lui demanda si elle avoit cru la pouvoir faire sans permission et de son propre mouvement. « J'ai agi sans réflexion, lui répondit-elle, je n'ai été occupée que de satisfaire à la justice de Dieu. » (*Lettre de la sœur Magdelaine du Saint-Esprit*, religieuse carmélite, sur la vie pénitente et la mort de la sœur de Louise de la Miséricorde, 1710, in-4°.

eut des nouvelles de Madrid qui nous apprennent que le roi d'Espagne n'a pu faire le siége de Balaguier. Les grandes pluies ont fait déborder la Ségre; les ponts que l'on faisoit ont été emportés. On avoit tiré quelques coups de canon contre la place, la rivière entre deux. Le roi d'Espagne s'est retiré sous Lérida. Le comte de Staremberg, dont la santé s'est rétablie plus tôt qu'on ne l'auroit cru, assemble un assez grand nombre de troupes et a fait revenir toutes celles qui étoient du côté de Girone, étant bien informé que le duc de Noailles n'est point en état d'agir de ce côté-là.

Dimanche 8, jour de la Pentecôte, à Versailles. — Le roi alla à la chapelle en procession avec les chevaliers de l'Ordre; l'abbé d'Estrées officioit. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent le sermon de l'abbé de Conflans, qui a été capitaine des chevau-légers et aide de camp du maréchal de Boufflers et qui est présentement un très-bon ecclésiastique. Il y eut vêpres ensuite, et le roi retourna encore à la chapelle à six heures pour être au salut. La vieille chapelle est présentement renversée; on n'y a laissé que la tribune, qui sert de passage pour aller à la nouvelle (1). — Madame la princesse de Conty* prendra le deuil de madame sa mère, quoiqu'elle fût carmélite et que les autres enfants du roi n'eussent point pris le deuil à la mort de madame de Montespan. — On mettra monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry dans les appartements qui sont depuis le nouveau salon devant la chapelle jusqu'au degré qui sépare la galerie de l'aile neuve, et pour cela on déloge M. le duc de Chartres et les enfants de M. du Maine, et on leur donne l'appartement qu'avoit monseigneur le duc de Berry, qui est partagé en deux. M. le duc de Chartres en aura un et les enfants de M. du Maine l'autre. — Le roi, après le salut, travailla chez ma-

(1) Cette vieille chapelle devint, sous Louis XV, le salon d'Hercule.

dame de Maintenon avec M. Pelletier, et hier, après vêpres, il travailla avec M. Voisin.

* Madame la princesse de Conty fut infiniment touchée de la mort de sa mère; quoique carmélite, elle en drapa, et ce fut un crève-cœur pour les enfants de madame de Montespan, qui les mit au désespoir. Cette différence mit au jour celle du double adultère de leur naissance; il n'y avoit que peu de mois qu'ils avoient perdu leur mère; ils n'avoient osé prendre la moindre marque de deuil; personne n'avoit osé leur en faire compliment que leurs amis ou leurs familiers, et encore comme en secret, et ils voyoient la princesse de Conty les recevoir publics de la mort de madame de la Vallière et en user pour son deuil comme une fille légitime pour sa mère. Cela fut humiliant au dernier point, et senti aussi dans toute son étendue. Madame la princesse de Conty ne le sentit pas moins à travers son affliction, et affecta de jouir de cette prodigieuse différence avec une complaisance qui sauta aux yeux.

Lundi 9, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête. Il travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain. — Le roi a approuvé le choix que madame la Princesse fait de madame de Brassac pour dame d'honneur de madame de Vendôme, sa fille. M. de Brassac, son mari, est petit-neveu de madame de Brassac qui avoit été dame d'honneur de la reine mère. Avant que de la déclarer et d'en parler au roi, madame la Princesse lui avoit fait écrire par madame de Pompadour pour savoir si cet emploi lui feroit plaisir, et on lui va récrire présentement pour la presser de venir. Elle entrera dans les carrosses et aura l'honneur de manger avec le roi *. — Nous prîmes il y a quelques jours, en Flandre, la redoute que les ennemis avoient faite à Biache sur la Scarpe, où il y avoit deux cents hommes, qui ont été faits prisonniers de guerre. Les généraux ennemis faisoient avancer des troupes pour la secourir qui arrivèrent trop tard, et comme le maréchal de Villars s'y étoit porté de son côté, cela attira une conversation de ce maréchal avec le prince de Hesse, le ruisseau entre deux. La conversation fut fort polie de part et d'autre.

* J'ai peine à croire que les Mémoires soient corrects sur ce qui regarde madame de Brassac. M. de Vendôme étoit en disgrâce, et la manière dont son mariage se passa le montra bien. C'étoit l'égaler aux enfants du roi, et donner à la dame d'honneur de sa femme la même distinction de celle des filles et belles-filles bâtardes du roi par-dessus celle des princesses du sang qui ne l'étoient pas. Dangeau l'a pu avoir ouï dire à madame d'Elbeuf ou à M. de Vaudemont, si lié avec M. de Vendôme. Quoi qu'il en soit, le cas n'est point arrivé, et de fait madame de Brassac n'a jamais mis le pied dans les carrosses ni mangé avec madame la duchesse de Bourgogne. Cette dame étoit sœur de Foullé de Martangis, qui a été maître des requêtes et ambassadeur en Danemark; le frère aîné du grand-père de son mari, qui n'eut point d'enfants de la tante paternelle du duc de Montauzier, fut gouverneur de Nancy, surintendant de la maison de la reine, et sa femme dame d'honneur, lorsque madame de Senecey fut chassée et exilée à Randan. M. de Brassac fut ministre d'État un moment et ambassadeur à Rome vers Urbain VIII. A la mort de Louis XIII madame de Brassac fut congédiée, madame de Senecey rappelée, et sa charge de dame d'honneur lui fut rendue avec la survivance à la comtesse de Fleix, sa fille, et la reine mère n'en a point eu d'autres depuis.

Mardi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et l'après-dînée, avant que de sortir, il travailla avec M. Voisin. Monseigneur va demain à Meudon, où il demeurera quelques jours. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dimanche et lundi jouer au lansquenet chez madame la duchesse d'Orléans, où Mademoiselle jouoit aussi. M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans sont très-reconnoissants de la manière dont madame la duchesse de Bourgogne en a agi pour ce mariage. Ils sont allés aujourd'hui à Paris avec Mademoiselle. Ils vont faire les emplettes pour le mariage, et demain ils iront à Chelles, où ils ont mis mesdemoiselles de Chartres et de Valois, qui jusques ici étoient demeurées à Saint-Cloud avec Mademoiselle (1). — Il arriva le matin un courrier du

(1) « Monseigneur le duc d'Orléans met en religion mesdemoiselles ses filles au nombre de deux, car il y en a une troisième qui n'a encore que cinq ou six mois; ces deux princesses aînées étant au désespoir de ce parti. C'est dans l'ab-

maréchal de Villars par lequel on eut une lettre d'Albergotti du 7. Il mande que les ennemis n'ont encore rien pris. Ils n'ont point pris le chemin couvert et n'ont pas même de logement sur l'angle saillant. Albergotti espère pouvoir tenir jusqu'au 15 et peut-être même un peu plus longtemps. M. le maréchal de Villars avoit espéré pouvoir attaquer un quartier des ennemis et par là secourir Douai. Voici ce que le duc de Berwick mande; je reçus sa lettre hier.

Copie de la lettre du duc de Berwick.

Au camp de Felu, le 6 juin 1710.

Nous avions fait rompre les écluses de Biache, qui rejetoient l'eau de la Scarpe par la tranchée dans le Sansée, dans l'espérance que l'écluse de Vitry, ne pouvant plus soutenir ce grand poids d'eau, se romproit et qu'ainsi, les ponts des ennemis sur la Scarpe au-dessous de Vitry étant emportés, nous pourrions trouver le moyen d'attaquer le quartier qu'ils ont de l'autre côté de la Scarpe et par là secourir Douai; mais cela n'a pas réussi. La digue de Vitry tient bon, et les eaux que nous avons lâchées n'ont fait qu'augmenter l'inondation, qui s'étend depuis Vitry jusqu'à Ambrain et qui nous empêche de pénétrer par l'autre côté de la Scarpe jusqu'aux lignes de circonvallation.

Mercredi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État,

baye de Chelles où elles iront quand les lieux seront disposés, ce que madame la maréchale de Villars va faire dès aujourd'hui...

« Les deux princesses filles de monseigneur le duc d'Orléans sont à Chelles du jour même qu'on en a parlé, si affligées qu'elles ont passé par Paris les rideaux du carrosse fermés, leur train composé d'une sous-gouvernante, avec cinq ou six femmes de chambre non mariées, comme l'abbesse l'a demandé...

« M. le duc et madame la duchesse d'Orléans ont été à Chelles voir les princesses, qui payent une médiocre somme pour leur pension, car on ne parle que de mille écus pour chacune et que le retranchement de leur maison en épargnera vingt-quatre mille à S. A. R. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 7, 9 et 13 juin.)

et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Monseigneur alla dès le matin à Meudon, d'où il reviendra les premiers jours de la semaine qui vient. Le roi prend les appartements de la duchesse Sforce et de madame de Gondrin pour y loger la dame d'honneur de madame de Berry, qui n'est pas encore nommée. On met la duchesse de Sforce dans l'appartement de M. de Monaco, qui est depuis longtemps à Monaco, où il sert très-bien le roi. Il y a même beaucoup dépensé de son argent pour faire fortifier sa place, qui est présentement une des meilleures du royaume. On donne à madame de Gondrin l'appartement qu'avoit madame d'Heudicourt, et on donne à M. d'Heudicourt, à qui on avoit laissé jusques ici l'appartement de sa femme, le logement qu'avoit madame de Pracomtal, qui ne vient quasi plus ici. — Madame de Marey, qu'on croyoit qui seroit dame d'atours de madame la duchesse de Berry, étant sa gouvernante, a témoigné qu'elle seroit bien aise de se retirer, malgré tout l'attachement qu'elle a pour sa maîtresse. On la loue fort du sage parti qu'elle prend, et elle sera bien traitée.

Jeudi 12, à Versailles. — Le roi s'alla promener à Trianon; madame la duchesse de Bourgogne alla l'y trouver. Madame de Maintenon y vint aussi de son côté avec mesdames de Dangeau et de Caylus. On sut que madame de Maintenon ne songeoit point à la place de dame d'atours chez madame la duchesse de Berry pour madame de Caylus, sa nièce; et pour remplir cette place on parle présentement de mesdames de la Vieuville et de Chiverny. — L'empereur a enfin accordé à M. de Savoie les fiefs des langues qu'on lui avoit fait espérer, mais dont on ne lui laissoit pas la jouissance libre, et M. de Savoie a promis à l'empereur d'entrer en campagne au commencement de juillet. — Le roi a accordé au maréchal de Berwick son congé pour revenir de Flandre, et dès qu'il sera arrivé ici il en repartira pour aller commander l'armée de Dauphiné. Le siége de Douai va toujours assez

lentement par la vigoureuse et habile défense des assiégés. On espère que la place durera du moins jusqu'au 20.

Vendredi 13, *à Versailles*. — Le roi travailla avec son confesseur. — On a eu des lettres d'Ypres du 11 qui marquent que les ennemis avoient tenté de surprendre cette place par le moyen d'un partisan de la garnison qu'ils croyoient avoir gagné; mais le partisan en avertit Chevilly, commandant de la place, qui fit tenir sa garnison sous les armes. Les ennemis avoient détaché de leur armée deux mille chevaux ou dragons qui portoient des fantassins en croupe, sous prétexte de renforcer les garnisons de Lille et de Menin. Ce partisan marchoit à la tête de ce détachement avec douze ou quinze hommes des ennemis, le reste suivant d'assez près. Il se présenta à la barrière, qu'on lui ouvrit. Les gens à la tête de qui il marchoit furent aussitôt pris. Le gros du détachement s'approchoit, mais le fusil d'un soldat de milice qui étoit dans les dehors ayant tiré, ce détachement s'arrêta; ils se crurent découverts et ne songèrent plus qu'à se retirer; alors on fit feu sur eux de tous côtés et on en tua ou blessa environ cinquante. Le roi a donné à ce partisan commission de lieutenant-colonel et une petite pension.

Samedi 14, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances, et l'après-dînée il travailla chez lui avec M. Voisin. — On eut nouvelle que le pape avoit donné au cardinal de la Trémoille les bulles pour l'abbaye de Saint-Amand telles qu'il les pouvoit demander. On mande aussi d'Italie que l'empereur a mis le duc de Modène en possession de la Mirandole, contre les espérances qu'on avoit données à Vienne au prince de la Mirandole, qui avoit même offert 200,000 écus pour rentrer dans sa principauté. On ne doute pas que M. de Modène n'ait fait des offres plus considérables. On assure que l'impératrice, quoique belle-sœur de M. de Modène, n'a pas approuvé qu'il ait emporté cette principauté-là sur le prince de la Mirandole, à qui elle appartient légitimement et qui par-

dessus cela est son neveu. — Les Anglois ont depuis quelques jours une flotte assez considérable à l'île de Wight. On voit leurs vaisseaux se promener dans la Manche; mais jusques ici ils n'ont point encore approché de nos côtes. On assure que dans cette flotte il y a des vaisseaux du premier rang et quelques-uns même de cent pièces de canon, qu'ils n'avoient pas mis à la mer les dernières années.

Dimanche 15, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. Le roi, en sortant de la messe, fit entrer le duc de Saint-Simon dans son cabinet, et lui dit qu'il avoit choisi madame sa femme pour dame d'honneur de madame la duchesse de Berry *. Madame la marquise de la Vieuville en sera dame d'atours. Le roi chargea l'après-dînée madame de Ventadour de le lui mander, et elle vint le soir de Paris faire ses remercîments au roi. On a choisi pour première femme de chambre de cette princesse mademoiselle de la Devaize, qui est une fille qui a toujours été auprès de madame la duchesse d'Orléans et qu'elle estime fort. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur; madame la duchesse d'Orléans y vint l'après-dînée et y mena Mademoiselle. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars par lequel on apprit que le maréchal de Berwick seroit ici demain. Ce courrier apporta une lettre d'Albergotti du 12. Il mande que les ennemis ne sont point encore maîtres du chemin couvert. On fait sauter force fourneaux qui incommodent fort les assiégeants.

* Le duc de Saint-Simon savoit ce qui se passoit sur le mariage de M. le duc de Berry; il avoit entrevu qu'on songeoit à sa femme, et il avoit paré et fait sentir que cette place n'étoit ni de son goût ni du sien. La duchesse de Saint-Simon en parla plus d'un mois d'avance à madame la duchesse de Bourgogne, dans une audience qu'elle lui demanda exprès dans son cabinet, qui lui dit les choses du monde les plus engageantes pour lui persuader de l'accepter. Elle et monseigneur le duc de Bourgogne la destinoient à remplacer la duchesse du Lude, dont

'âge et les infirmités menaçoient, mais qui les survécut longtemps. Madame de Saint-Simon tint bon et obtint au grand regret de madame a duchesse de Bourgogne qu'elle tâcheroit de détourner le roi et madame de Maintenon de penser à elle. Madame la duchesse d'Orléans en parla ouvertement à Saint-Cloud au duc de Saint-Simon, le jour des ompliments, qui refusa respectueusement, mais si fermement qu'elle le uitta en pleurant; elle n'en poussa pas moins sa pointe. Quand il fut tout fait question du choix, le roi prit une liste des duchesses, entre nadame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon; car deuis la planche de madame de Ventadour le roi ne crut pas en devoir ommer d'autres. Il s'arrêta à madame de Saint-Simon, comme à celle ont le mérite, la conduite, la naissance et l'habitude à la voir lui onvenoient le mieux. Madame de Maintenon y applaudit malgré son e, car elle n'avoit que trente-deux ans; madame la duchesse de Bourgne se taisoit, et le roi lui demanda pourquoi. Elle lui proposa de ntinuer la liste, qui n'étoit pas au quart; le roi continua et en revint madame de Saint-Simon. Surpris de la froideur de madame la duesse de Bourgogne, il lui demanda si elle avoit quelque chose con- elle; elle répondit qu'il s'en falloit beaucoup, mais qu'elle croyoit il feroit mieux d'en chercher quelque autre. Le roi et madame de intenon, avec qui pourtant madame de Saint-Simon n'avoit aucun merce et qui n'aimoit point son mari, pressèrent de nouveau la cesse, qui à la fin dit qu'elle ne savoit si cette place leur conviendroit. e mot le roi dit avec vivacité qu'il voyoit bien ce que c'étoit; que c de Saint-Simon étoit glorieux et qu'il n'en voudroit point, mais savoit bien se faire obéir, se remit à louer la duchesse, et se fixa lle; puis ajouta qu'il mettroit cette place sur un tel pied qu'il les leroit de l'avoir. M. et madame de Saint-Simon se tenoient cent à Paris contre leur coutume, pour laisser nommer la dame neur. Le bruit avoit été sur elle dès le moment de la déclaration riage, et cela les tenoit fort à l'écart. Cependant le roi fit le nt qu'on voit dans ces Mémoires, et il régla les entrées et les ements sans aucune différence de ceux de la duchesse du Lude, par lui; puis, se lassant de voir la refuite, il fit parler au duc -Simon obliquement et à sa femme par différentes personnes, gnant rien il en vint aux menaces et fit entendre au duc par lier et par le maréchal de Boufflers, ses amis intimes, qu'il accoutumé aux refus et qu'il l'enverroit si loin, et cela netprimé, qu'il auroit longtemps lieu de s'en repentir. Cela les e et retourner à Versailles pour n'irriter pas, et voir s'il n'y noyen encore d'éviter, mais le parti étoit pris et le roi butté. en d'honnête dont ils n'assaisonnèrent ce mauvais poisson au mari et à la femme et en choses, et madame la duchesse

de Bourgogne fut doublement aise de sa fidélité et de ce qu'elle n'avoit pas réussi. Pour M. et madame d'Orléans, tous les deux leur en dirent leur avis; puis, comme c'étoit chose finie, ils eurent l'égard de ne leur en rien faire sentir depuis. Ce fut la première duchesse riche et intimement unie avec son mari et sa famille qui fut faite dame d'honneur de fille de France, et la première aussi qui fit plus pour l'éviter qu'on ne fait pour obtenir les places qu'on désire le plus; aussi y fut-elle toujours avec la distinction la plus marquée du roi, et de tous les côtés.

Lundi 16, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, signa le contrat de mariage de mademoiselle de Rohan, fille du duc, avec le prince de Berghes; il est grand d'Espagne; ainsi elle aura les honneurs. On donne à mademoiselle de Rohan une terre qu'on estime 50,000 écus dans sa famille et 50,000 francs en autres effets. Le prince de Berghes est frère de mademoiselle de Montigny *, pour qui M. de Bavière a beaucoup de considération, et c'est cet électeur qui obtint du roi d'Espagne, il y a quelques années, la grandesse pour le prince de Berghes. — Le roi alla dîner à Marly; madame la duchesse de Bourgogne y alla un peu après lui et y mena dans son carrosse madame de Maintenon et mesdames d'O, de Lévis, de Caylus, Voisin et de Dangeau. Le roi les vint recevoir à la grille de la chapelle. Ils dînèrent dans le cabinet de madame de Maintenon. Ils furent deux heures à table, et le dîner se passa fort gaiement. Ils se promenèrent à cinq heures, le roi et madame la duchesse de Bourgogne dans un petit chariot, madame de Maintenon dans une chaise faite exprès et qu'on traîne comme les chariots toujours à côté du roi, et les autres dames dans des chariots qui suivoient. Madame la duchesse de Bourgogne partit à huit heures pour venir ici avec ses dames et le roi une demi-heure après.

* Mademoiselle de Montigny, parfaitement belle et bien faite, étoit chanoinesse de Mons, dont son père étoit gouverneur quand le roi le prit. L'électeur de Bavière en devint amoureux après madame d'Arco, mère du comte de Bavière, et l'a été jusqu'à sa mort. Le comte d'Albert, perdu en France comme on l'a vu ici en son temps, s'étoit

et, n'ayant rien, se laissa aller à épouser mademoiselle de
ui l'électeur vouloit faire une fortune. Il lui donna im-
t le comte d'Albert son grand écuyer, et souvent son
nce et dans d'autres cours; sa famille fut outrée d'un
age. Après la mort de l'électeur, en 1726, l'électeur son
noda point de ce qui avoit régné sous son père, et le
revint en France avec sa femme, qui avoit hérité beau-
ere, mort sans enfants. Ils prirent le nom de princes de
ans rangs ni honneurs, et n'ont qu'une fille unique, qui
es biens.

, à Versailles. — Le roi tint le conseil de fi-
vailla l'après-dînée avec M. Voisin et puis alla
à Trianon. Monseigneur revint le soir de Meu-
duc d'Orléans demanda hier au roi son agré-
marquis de Simiane, qui a traité avec M. de
la charge de premier gentilhomme de la
S. A. R. M. le duc d'Orléans demande toujours
rément pour les grandes charges de sa maison.
nsenti. M. de Simiane en donne 136,000 francs
tillon. Le roi a donné 2,000 écus de pension
comtesse de Marey *, et M. le duc d'Orléans
les 12,000 francs de pension qu'il lui donnoit
ernante de Mademoiselle. — M. le maréchal
artit le 10 de Bourbonne pour aller com-
ée d'Alsace. Il doit arriver le 18 à Stras-
s qu'il ne reçoive un contre-ordre en che-
artisans qui prétendent être bien informés
le pourroit bien envoyer ailleurs, si sa
ermet.

Marey étoit fille du maréchal de Grancey et de sa seconde
a vieux Villarceaux, le grand ami et plus de madame
Elle étoit devenue veuve très-jeune et sans enfants d'un
ne elle, et avoit demeuré avec son père et sa mère, de
survivance de gouvernante des enfants de Monsieur; elle
ée de ceux de M. le duc d'Orléans. Elle étoit vieille,
is, un grand usage du monde, et eut assez de bon sens
ir point changer de vie et être dame d'atours de madame

la duchesse de Berry. Elle mourut très-âgée et eut toujours de la considération.

Mercredi 18, *à Versailles*. — Le roi tint le matin conseil d'État, et l'après-dînée il eut une assez violente colique qui l'obligea de se mettre au lit. Le soir il se trouva fort soulagé; il se leva et soupa en robe de chambre, mais il ne mangea que du pain dans du bouillon, quoiqu'il se sentît assez d'appétit. On fit entrer les principaux courtisans à son souper, qui fut dans sa chambre, et après souper il entra dans son cabinet avec la famille royale comme à l'ordinaire et se coucha à onze heures. Monseigneur soupa chez madame la princesse de Conty. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry soupèrent avec madame la duchesse de Bourgogne. M. le maréchal de Berwick eut une audience du roi l'après-dînée avant qu'il se mît au lit et partira demain de Saint-Germain pour le Dauphiné. — L'assemblée du clergé aux Grands-Augustins de Paris est finie de ce matin. Il y a encore quelque petit reste d'affaires qui se réglera chez M. le cardinal de Noailles. Il y eut ces jours passés quelque chaleur entre cette éminence et l'abbé de Maulévrier*, nommé évêque d'Autun, qui sort de l'agence du clergé et qui étoit promoteur de l'assemblée.

* L'abbé de Maulevrier tel qu'il a été devint ami intime des jésuites et de M. de Cambray, et nommé à l'évêché d'Autun qu'il vouloit rendre pour une abbaye, ne garda pas grande mesure avec le cardinal de Noailles, qui à la fin ne crut pas devoir tout souffrir.

Jeudi 19, *fête de Dieu, à Versailles*. — Le roi passa fort bien la nuit et ne se sentit point de sa colique. Il entendit la messe à son ordinaire et attendit la procession dans la chapelle. Monseigneur alla à la paroisse querir le saint sacrement. Il avoit dans son carrosse avec lui monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans et mademoiselle de Bourbon. Ils conduisirent le saint sacrement à pied jusqu'à la chapelle du château, et le re-

nt de même et entendirent la grande messe à Le roi alla l'après-dînée à vêpres et au salut. ment a rendu un arrêt de décret de prise de le cardinal de Bouillon, contre de Certes, qui omme attaché à lui, et contre un jésuite qui rdinal est encore à Tournay, où il a souvent s des généraux ennemis. — Le mariage e de Rohan avec M. de Berghes se fit hier chez le père de la mariée, et le marié l'armée de Flandre, où il commande une gardes du roi d'Espagne.

i Versailles. — Le roi travailla le ma- fesseur, et l'après-dînée il entendit la rgé pour la clôture de leur assemblée. ne de Troyes qui portoit la parole et qui i. Le clergé ne harangue que le roi à la assemblées. — Il arriva un courrier de armée est campée depuis Vis en Artois ayant la Sensée devant nous; c'est une sez marécageuse. Il y a une lettre d'Al- u soir. Il mande que les ennemis n'ont puis le 15. Nous sommes toujours maîtres nes et de plusieurs traverses du chemin nouvelle que le courrier qu'on envoie à spense a passé à Turin (1). On croit qu'il ci à la fin de la semaine qui vient, et le le lundi ou le mardi après. On publiera dimanch[e] ici et à Paris, à Saint-Eustache, sse du [P]alais-Royal.

Vers[a]illes. — Le roi tint le conseil de [dî]née [il] travailla avec M. Voisin; à six lut e[t] après le salut il alla se promener rriva un courrier du maréchal de Vil-

(1) [...] courrier ait passé à Turin, et on n'en a eu [...] Maurienne. (Note de Dangeau.)

lars, qui envoie une lettre d'Albergotti du 18 au soir. Il mande que les ennemis n'étoient pas plus avancés que le 15. Par toutes les lettres qu'on reçoit d'Angleterre et de Hollande il paroît qu'on y murmure fort de la longueur de ce siége, qui leur coûte des sommes immenses et où ils perdent beaucoup de monde. Ils y ont déjà eu trente ingénieurs tués, et il ne leur en reste presque plus. — Un de nos partisans, sorti de Namur avec deux cent cinquante hommes, trouva moyen d'entrer dans Liége, se rendit maître du corps de garde qui étoit à la porte, alla ensuite sur la place, tua celui qui y commandoit et prit toute la garde. Il pilla les maisons du ministre de l'empereur et celle d'un Hollandois qui commande dans Liége. Après avoir fait un assez gros butin, il ressortit de la ville et emmena cinquante prisonniers. Il n'a eu dans cette affaire-là qu'un soldat tué et un blessé.

Dimanche 22, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, qui fut fort long. Il étoit arrivé un courrier de nos plénipotentiaires avant-hier qu'on renvoie, et on prétend qu'il y a plus d'apparence à la paix qu'il n'y en a eu jusques ici; mais ce sont raisonnements de courtisans sur les lettres qu'on reçoit d'Angleterre et de Hollande, car le secret de la négociation est fort caché ici. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier, alla ensuite au salut et puis alla se promener à Trianon; Monseigneur y alla aussi. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent souper à la Ménagerie, où monseigneur le duc de Bourgogne les vint trouver après s'être promené quelque temps avec le roi à Trianon. — Le bruit se répandit qu'on avoit fait partir mercredi dernier un courrier pour faire revenir ici le maréchal d'Harcourt, qui doit être arrivé du 18 à Strasbourg et qui doit ramener Saint-Frémont avec lui.

Lundi 23, à Versailles. — Le roi tint le conseil de

dépêches. Il dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, et au retour travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — L'apanage* de monseigneur le duc de Berry est réglé. On lui donne le duché d'Alençon, le comté de Ponthieu, le duché d'Angoulême avec Cognac. Cela vaut au moins 200,000 livres de rente, et c'est à quoi sont réglés les apanages des fils de France. Monseigneur le duc de Berry a souhaité de ne point changer de nom, quoiqu'il n'eût rien dans le Berry; mais il signera seulement dans tous les actes : « Charles, fils de France. »

* Cet apanage changea encore ; il s'y trouva des morceaux entiers où il ne restoit aucun domaine à donner, sans qu'on y eût pris garde. A l'égard du nom, il est vrai que monseigneur le duc de Berry désira n'en point changer, et le roi aussi. Le fils de M. de Guise dernier et un bâtard de Charles IX avoient dégradé pour un fils de France les noms d'Alençon et d'Angoulême; mais pour la signature le bonhomme Dangeau ne savoit pas qu'il n'y eut rien de nouveau à l'égard de monseigneur le duc de Berry, et que tous les fils et filles de France ne signent jamais que leur nom de baptême, comme le roi et la reine.

Mardi 24, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, travailla ensuite avec M. Desmarets; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. A six heures il alla au salut et après le salut alla se promener à Trianon. — Le courrier qu'on envoyoit par terre à Rome pour la dispense a été retenu à Saint-Jean de Maurienne quelques jours; ainsi il ne sera pas arrivé à Rome sitôt qu'on le croyoit, et on n'attend la dispense que sur la fin de la semaine qui vient. Monseigneur alla le matin dîner à Meudon et y mena madame la duchesse de Bourgogne dans sa berline. Elle revint ici le soir pour le souper du roi, et Monseigneur, qui comptoit de revenir samedi de Meudon, y demeurera jusqu'à mardi. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars. Ses lettres sont de hier, et il en envoie une de M. d'Albergotti, qui rend compte d'une action qui se passa le 20, où les ennemis ont perdu beaucoup de

monde. Ils s'étoient rendus maîtres d'une demi-lune; M. de Dreux et M. de Mortemart les en chassèrent. Ils revinrent et s'établirent sur la berne; on fit jouer un fourneau qui les fit tous sauter. Ils revinrent une troisième fois et s'établirent sur un angle de cet ouvrage. Les rendus assurent qu'ils ont perdu plus de deux mille hommes à cette affaire.

Mercredi 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, entendit le salut à six heures et puis alla se promener à Trianon. — Il est arrivé à Cherbourg beaucoup de blé venant de Bretagne. Les officiers de la marine qui conduisoient les bâtiments qui ont apporté ces blés ont évité fort habilement tous les vaisseaux ennemis qui sont dans la Manche; mais ils sont présentement bloqués dans Cherbourg par beaucoup de vaisseaux anglois, et on sera peut-être obligé de les décharger pour les faire porter par terre à notre armée de Flandre, où ils sont destinés. — M. le maréchal de Villars mande du 23 qu'il a trouvé un camp en deçà et fort près d'Arras qui est très-bon et qu'il prendra en cas que les ennemis songeassent à le tourner pour l'attaquer dans le camp où il est présentement. Il mande aussi que ce jour-là on a entendu un grand feu à Douai et qu'il ne doute pas que ce ne soit une nouvelle attaque, mais il n'a eu aucune nouvelle de la place. Il y a de la désertion dans notre armée aussi bien que dans celle des ennemis et même de nos meilleures troupes.

Jeudi 26, *à Versailles*. — Le roi monta en carrosse avant dix heures avec Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse d'Orléans, mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois. Ils allèrent prendre le saint sacrement à la paroisse, le conduisirent à pied jusqu'au reposoir du petit hôtel de Conty et le ramenèrent de même à la paroisse, où ils entendirent la grande messe. Après la messe Monseigneur retourna à Meudon, d'où il étoit venu le matin, et M. le duc d'Orléans

prit sa place dans le carrosse du roi pour revenir au château. L'après-dînée le roi alla de bonne heure chez madame de Maintenon, où madame la duchesse de Bourgogne alla le trouver. A six heures ils allèrent au salut, et après le salut le roi alla se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent faire collation à la Ménagerie et revinrent ici au souper du roi. — M. Voisin vint après la promenade du roi lui rendre compte d'un courrier que le duc de Noailles avoit envoyé et qui n'apporte que la disposition où il a mis le peu de troupes qu'il a. — On a des nouvelles de Flandre du 24 par l'ordinaire qui n'apprennent rien de nouveau.

Vendredi 27, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — On n'a point eu de nouvelles d'Albergotti depuis le 20, et comme le roi a dit à la promenade qu'il lui avoit envoyé ordre de ne point commettre sa garnison à être prisonnière de guerre, on croit que les premières nouvelles qu'on en aura seront que la place aura capitulé. — Le maréchal d'Harcourt arriva à Strasbourg le 18, et il est en chemin pour revenir; mais comme il est incommodé, il revient en carrosse et à petites journées. — L'archevêque de Toulouse a pensé mourir ces jours-ci. Il est un peu mieux, et on croit qu'il traînera encore quelque mois. Il a résigné ce matin à l'abbé de Vilkerf, son neveu, deux prieurés dont il y en a un qui vaut 10,000 livres de rente, et comme ces prieurés dépendent de Cluny, dont le cardinal de Bouillon est abbé, il faut qu'il vive vingt et un jours pour que la résignation soit bonne. — Madame la duchesse de Bourgogne alla faire collation à la Ménagerie et y monta à cheval; elle s'y veut raccoutumer pour être à cheval aux chasses du roi à Marly.

Samedi 28, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars par lequel on apprit

que le 24 les ennemis s'étoient rendus maîtres des deux demi-lunes et que, la brèche au corps de la place étant fort grande, Albergotti avoit fait battre la chamade le 25, le 26 la capitulation avoit été signée; qu'elle étoit fort honorable et que nos troupes en devoient sortir le 29 Voilà tout ce qu'on sait de la capitulation, et on croit que M. d'Albergotti envoie M. de Mortemart pour l'apporter au roi. M. de Dreux fut blessé d'un éclat de bombe à l'attaque d'une demi-lune le 24; il n'y a que lui d'officier considérable et deux lieutenants-colonels blessés durant le siége. — Le roi d'Espagne, ayant été joint par les troupes qu'il a fait revenir de Flandre, avoit marché aux ennemis qui s'étoient retirés à Agramont; mais il les a trouvés dans un poste inattaquable; ainsi apparemment la campagne se passera sans combattre, quelque envie qu'en ait S. M. C.

Dimanche 29, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État. Monseigneur y vint de Meudon et en sortit un peu après midi et emmena madame la duchesse de Bourgogne avec lui dîner à Meudon. — M. de Mortemart arriva un peu après que Monseigneur fut au conseil. Le roi le fit entrer et demeura plus d'une demi-heure avec lui. Il a apporté la capitulation de Douai. Il loue fort M. Albergotti et M. de Dreux et ne parle point du tout de lui. Le roi est fort content du compte qu'il lui a rendu. Les ennemis ont accordé tout ce qu'ils avoient demandé pour la capitulation. Il y avoit une brèche au corps de la place à passer deux bataillons de front, et on avoit déjà commencé à combler le fossé. On envoie la garnison à Cambray. La blessure de M. de Dreux est fort peu considérable, et la garnison est réduite à la moitié de ce qu'elle étoit au commencement du siége. — Le marquis de Sablé * mourut à Paris. Il étoit fils de feu M. Servien, surintendant des finances. Il étoit fort ruiné; c'est lui qui avoit vendu Meudon à M. de Louvois et qui venoit de vendre Sablé à M. de Torcy. Le roi lui avoit donné par charité une pension de 1,000 écus.

* M. de Sablé étoit un homme parfaitement bien fait, avec de l'esprit et de bonne compagnie, mais d'un esprit si déréglé et de si étranges mœurs que les plus débauchés avoient honte de le fréquenter. Sur lui tomba la malédiction si ordinaire aux familles des ministres; il se ruina avec un fort grand bien, qu'il dissipa jusqu'au point que les Mémoires le rapportent, et passa une longue vie obscure et misérable. Il ne voulut faire aucun métier, et il ne fut connu à la guerre que pour s'y être laissé sottement enlever avec l'arrière-ban d'Anjou, que comme sénéchal de la province il menoit joindre M. de Turenne, et s'y fit estropier le pied sans honneur, qui en fut toujours difforme sans l'avoir rendu boiteux. Il mourut comme il avoit vécu et sans s'être marié. Il étoit frère de la duchesse de Sully et de l'abbé Servien, un des plus agréables hommes du monde par son esprit, si une débauche plus infâme que celle de son frère ne l'avoit séparé toute sa vie de la compagnie des honnêtes gens, et pour laquelle il fut chassé et mis en prison plus d'une fois sans qu'il ait changé de conduite. Ils étoient enfants de M. Servien, qui, de procureur général au parlement de Dauphiné, fut employé et mis en diverses affaires et fait secrétaire d'État à la mort de M. de Beauclerc; il fut employé en diverses négociations au traité fameux de Quérasque en 1631; mais s'étant brouillé avec le cardinal de Richelieu, il fut chassé en 1636, et reçut cent mille écus de des Noyers pour sa charge de secrétaire d'État. Aussitôt après la mort de Louis XIII, la reine mère le rappela, puis l'envoya avec M. de Longueville et M. d'Avaux à Munster. Il s'y brouilla avec eux, les fit rappeler; puis fit le traité avec l'empire, et revint à la cour, où il fut fait ministre d'État. Chassé encore, malgré la reine, dans les troubles, elle le rappela dès qu'elle le put, et le fit garde de sceaux de l'Ordre et surintendant des finances à la mort de M. de la Vieuville. Il n'en jouit guère que cinq ou six ans et mourut à soixante-six ans en 1659 à Meudon, où il avoit dépensé des trésors, surtout à combler le village, qui étoit en grande partie dans ce qui fait l'avant-cour et la terrasse, et dont le terrain étoit aussi bas que celui qu'on voit encore au bas de cette terrasse, qu'il ne craignit point d'entreprendre et qu'il mit fort près de perfection. Qui lui eût dit que le procureur du roi au Châtelet le Tellier, qui le venoit amuser les soirs, dans sa première fortune, des contes de la ville, et qu'il poussa par là à l'intendance de l'armée d'Italie, surpasseroit la sienne de si loin et qu'il auroit un fils plus puissant encore que l'un et l'autre, qui achèteroit Meudon du sien, et qui par les millions qu'il jetteroit en ce lieu, sans endommager la fortune de ses enfants, la porteroit où ils sont parvenus à Meudon au point des plus belles maisons royales, en sorte qu'il n'y auroit après lui que le roi en état de la posséder. Servien vit encore la peu durable fortune du célèbre Lyonne, fils de sa sœur. Servien eut trois frères

dont l'un eut plusieurs emplois de finances et de justice en Dauphiné, président de la chambre des comptes, puis du conseil souverain de Pignerol et ambassadeur en Savoie; il a laissé un fils obscur. L'autre frère fut évêque de Bayeux, et le troisième s'est mêlé de quelques négociations en Italie, et a été camérier de Clément IX et d'Innocent XI et a eu des bénéfices. Pour achever ces Servien, il faut ajouter que le surintendant étoit cousin germain de M. Servien, trésorier des parties casuelles à Paris, qui n'eut que trois filles : l'une épousa Bauquemare, président aux enquêtes à Paris; l'autre fut mère de MM. de la Frette, célèbres par leur duel et ses suites, puis se remaria à un le Féron, dont elle eut une fille unique qui épousa le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, si connu par ses ambassades; et la troisième le duc de Saint-Aignan, qui fut mère du duc de Beauvilliers et de la femme de Livry, premier maître d'hôtel du roi.

Lundi 30, *à Versailles*. — Le roi tint deux conseils le matin : celui de dépêches, qu'il ne tient que tous les quinze jours, mais qu'il n'avoit pas pu finir lundi dernier, et ensuite le conseil d'État, qu'il ne finit pas hier à cause de l'arrivée de M. de Mortemart, qu'il avoit voulu entretenir. Après ces conseils le roi alla dîner à Trianon, où madame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon étoient arrivées avant lui et avoient mené mesdames d'O, de Lévis, de Caylus, Voisin et de Dangeau. Après le dîner madame la duchesse de Bourgogne y fit venir les duchesses de Villeroy et de Lauzun, la maréchale d'Estrées, mesdames de Nogaret, du Châtelet, de la Vallière et de Gondrin. Le roi y fit venir M. de Pontchartrain, avec qui il travailla jusqu'à six heures. Il se promena ensuite dans les jardins jusqu'à huit heures et ramena madame la duchesse de Bourgogne avec lui dans sa calèche. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer chacun de leur côté. — Le maréchal de Joyeuse est à la dernière extrémité. Il a quatre-vingts ans passés. Il est gouverneur de Metz, du pays Messin et du Verdunois, ce qui compose un petit gouvernement de province. Il restera encore dix-huit maréchaux de France.

Mardi 1er *juillet, à Versailles*. — Le roi tint le conseil

...et travailla l'après-dînée avec M. Voisin.
...revint de Meudon. Monseigneur le duc de
...madame la duchesse de Bourgogne allèrent
...adame Voisin, où étoit madame de Maintenon,
...allèrent souper à Folichancourt, qui est un
...dans le jardin que le roi a donné à la maré-
...es. — Le maréchal de Joyeuse* mourut le
...is. Le roi a donné au maréchal de Villars
...nent de Metz, qui vaut au moins 25,000 livres
Le roi fait M. d'Albergotti chevalier de l'Ordre
le gouvernement de Sarrelouis, qui étoit va-
plusieurs mois par la mort de M. de Choisy.
...ères lettres qu'on a eues de nos plénipoten-
...us donnent pas grande espérance de la paix.
...nous veulent toujours imposer des condi-
...tre qu'elles sont fort rudes, ne peuvent pas

...l de Joyeuse pilloit tant qu'il pouvoit pour le manger
...nce. Excellent officier de cavalerie, fort bon lieutenant
...à qui le commandement d'une armée, qu'il n'eut jamais
...t, faisoit tourner la tête, et aux autres aussi par sa
...laissa point d'enfants d'une fille de sa maison qu'il avoit
...ne fut pas heureuse avec lui. Il étoit frère cadet d'un
...oit le c[illegible]nte de Grandpré, ancien et bon lieutenant
...r de l'O[illegible]dre, qu'il portoit souvent à pied par les rues,
...s avan[illegible] lui. L'abbé Quatorze, dont on a parlé en
...oit auss[illegible] leur frère. Le maréchal étoit fort vieux et
...roi des [illegible]ums.

...à Vers[illegible]lles. — Le roi tint le conseil d'É-
...a fait trois lieutenants généraux, qui sont
..., de Bren[illegible]llé et de Valory, qui étoient tous
...ai, où ils ont servi très-dignement. Valory
...eur en chef et qui étoit dans Lille avec le ma-
...ufflers, qui s'en louoit fort. M. de Mortemart a
...échal de camp, et Villelouvet, colonel de dra-

gons réformé, a été fait brigadier. — Le roi, en donnant au maréchal de Villars le gouvernement de Metz, lui conserve les 15,000 francs qu'il lui donnoit pour avoir été gouverneur de Fribourg. — Le roi, dans son conseil, a donné un arrêt par lequel il ordonne qu'un livre imprimé depuis quelques mois, qui est une généalogie de la maison de Bouillon, sera rapporté pour être cancellé. L'auteur de ce livre, qui est M. Baluze*, est exilé à quarante lieues de Paris, et on lui ôte une chaire de professeur qu'il avoit dans Paris. On fera une recherche exacte de tous les exemplaires dudit ouvrage, qui seront déchirés et mis au pilon, attendu qu'un pareil ouvrage n'est fait que pour appuyer une usurpation criminelle et ménagée depuis longtemps par tous les artifices les plus condamnables, et tromper le public dans les droits ou les prétentions des grands du royaume. Ce sont les propres termes de l'arrêt. — Madame de Bullion parla le soir au roi sur ce que M. de Fervaques, son fils, étoit le seul officier considérable de ceux qui servoient dans Douai qui ne fût point avancé. Le roi lui répondit avec beaucoup de bonté que son fils avoit fort bien fait son devoir, qu'il en étoit très-content, mais qu'elle ne devoit point être étonnée qu'il ne fût point maréchal de camp, n'y ayant que quatre mois qu'il a été fait brigadier.

* Baluze étoit un homme attaché à M. Colbert et qui s'étoit rendu célèbre dans la république des lettres parmi les savants; mais le cardinal de Bouillon le sut gagner et le déshonora par cette généalogie vénale, qui, en tout autre temps, eût passé comme beaucoup d'autres impostures de ce genre, qui y est plus sujet qu'aucun autre. L'éclat de celles-ci fut grand, et par leur évidence démontrée et par le châtiment, sans que ceux pour qui elles avoient été forgées, arrangées et mises au jour avec tant de travail, de temps et de dépense osassent en dire le moindre mot, dans la crainte de pis pour eux-mêmes.

Jeudi 8, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. M. le duc de Chartres et mademoiselle de Valois, sa troisième sœur, furent

baptisés dans la chapelle en bas par M. le cardinal de Janson. Monseigneur le duc de Bourgogne et Madame tinrent M. le duc de Chartres, à qui ils donnèrent le nom de Louis. Monseigneur le duc de Berry et Mademoiselle tinrent mademoiselle de Valois, à qui ils donnèrent le nom de Charlotte-Aglaé. C'est madame la duchesse d'Orléans qui a voulu qu'on lui donnât ce dernier nom. Le courrier pour la dispense arriva de Rome. Les fiançailles se feront samedi à six heures dans le cabinet du roi et ils seront mariés dimanche matin dans la chapelle. — Il y avoit une petite contestation entre M. de Bouillon comme grand chambellan et M. de Beauvilliers comme gouverneur de monseigneur le duc de Berry, savoir qui devoit présenter au roi la chemise qu'il donnera à monseigneur le duc de Berry le jour de la noce en couchant le marié, et le roi a jugé que ce devoit être à M. de Beauvilliers.

Vendredi 4, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. Après son dîner il passa chez madame de Maintenon et en sortit à quatre heures pour aller tirer. — On eut des lettres du maréchal de Villars par l'ordinaire. Les ennemis n'avoient encore fait aucun mouvement le 2, et on croit qu'ils ne marcheront encore de quelques jours. — Le maréchal de Berwick écrit de Briançon du 28; voici la copie de sa lettre :

« Je ne suis arrivé que hier, ayant visité en partant de Chambéry partie de Savoie [*sic*]. L'armée des ennemis continue de s'assembler entre Conis et Orbassan. On voiture force munitions de guerre et de bouche à Conis. Je vais demain camper à Guillestre avec un corps de troupes pour être également à portée de Barcellonette, de Queyras et de Briançon. Notre infanterie est très-belle et nombreuse. Vallière, maréchal de camp qui commandoit dans Chambéry, est mort. »

Le roi a parlé à Monseigneur comme ayant envie d'aller cette année à Fontainebleau, dont Monseigneur est fort aise. Il a dit même qu'il pourroit partir le 4 septembre.

Samedi 5, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et travailla avec M. Voisin l'après-dînée jusqu'à cinq heures ; ensuite il attendit dans son cabinet qu'on y vînt pour les fiançailles. Monseigneur le duc de Berry alla chez Madame, où étoit Mademoiselle, à qui il donna la main et la mena chez madame la duchesse de Bourgogne, où il y avoit plus de dames parées que je n'en ai vu à aucune cérémonie. Ils passèrent tous de chez madame la duchesse de Bourgogne chez le roi. Ils entrèrent dans son cabinet, d'où il avoit fait ôter la table autour de laquelle il tient le conseil, et il y avoit tant de dames qu'elles n'y purent pas toutes entrer. On commença par signer le contrat de mariage, et puis le cardinal de Janson les fiança. Après les fiançailles madame la duchesse de Bourgogne mena Mademoiselle chez elle, où l'on joua jusqu'au souper du roi. Madame la duchesse de Bourgogne avoit fait ôter le billard qui étoit dans le salon au bout de son appartement, afin qu'il y eût plus de place et qu'on y pût mettre plusieurs tables de jeu. — Le marquis de Renty*, ancien lieutenant général, qui n'étoit plus dans le service et qui étoit dans une grande dévotion depuis longtemps, est mort. Il étoit lieutenant général de Franche-Comté.

* Ce marquis de Renty étoit un très-brave homme, mais médiocre officier, frère de la maréchale de Choiseul et fils de ce marquis de Renty célèbre par la sainteté de sa vie. Celui-ci étoit un très-honnête homme et fort homme de bien ; il a laissé un fils fort brave aussi, mais d'une vue si basse qu'il n'a pu continuer à servir.

Dimanche 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, mais il en sortit un peu de meilleure heure ; puis, quand toute la maison royale fut assemblée, il descendit dans la chapelle en bas, où se fit le mariage de monseigneur le duc de Berry. Le cardinal de Janson dit la messe et fit la cérémonie. M. de Metz et un autre aumônier tinrent le poêle. Au sortir de la messe madame la duchesse de Berry passa devant Madame ; mais elle fut assez polie pour lui dire : « Poussez-moi donc, Madame ;

...ousser pour me faire passer devant vous, ...ncore quelque temps pour m'accoutumer à ...à. » L'après-dînée le roi tint encore le con... ...u'il n'avoit pu finir le matin. Il travailla le ... Pelletier chez madame de Maintenon, et un ...x heures il en sortit et passa chez madame la ... Bourgogne, où tous les princes et les prin... ...ang étoient assemblés. Ils en sortirent aussi... ...rent à table selon leur rang. Le souper étoit ...e qui est entre la chambre du roi et celle où ...dinaire. Ils étoient vingt-huit à table : le roi, ...r, monseigneur le duc de Bourgogne, ma... ...hesse de Bourgogne, monseigneur le duc de ...ame la duchesse de Berry, Madame, M. le ...éans, madame la duchesse d'Orléans, ma... ...de duchesse, M. le duc de Chartres, madame ... M. le comte de Charolois, les deux princesses ...ves, mademoiselle de Chartres, mademoiselle ...ademoiselle de Bourbon, mademoiselle de ...adame la duchesse du Maine et madame de ... le prince de Conty, mademoiselle de Conty, ...e de la Roche-sur-Yon, M. le duc du Maine, ...de Dombes, M. le comte d'Eu et M. le comte ... Madame la Duchesse n'étoit point à ce sou... ...u grand deuil où elle est *. Après le souper ... M. le duc de Berry et madame la duchesse ...eur nouvel appartement. Toutes les dames de ... étoient en haie dans la grande galerie suivi... ...èrent dans l'appartement de la mariée. Le car... ...nson fit la bénédiction du lit, et puis le roi alla ...chemise à monseigneur le duc de Berry ; ce ...auvilliers qui la lui présenta. Madame la du... ...urgogne donna la chemise à madame la du... ...rry ; ce fut madame de Saint-Simon qui la lui ... le roi, après les avoir vu mettre au lit, se re... ...monde sortit avec lui.

* A ces festins royaux, où les princes et les princesses du sang sont admis, les duchesses et princesses étrangères ne s'y trouvent jamais; celles qui sont en fonction auprès de madame la duchesse de Bourgogne, comme précédemment de la reine et de madame la Dauphine, comme la dame d'honneur et les dames du palais en semaine, l'accompagnent jusqu'au lieu du festin, puis se retirent. A la fin du fruit, elles viennent attendre dans la pièce où le roi passe après le festin. Cela se fit de la sorte en celui-ci, et par la duchesse de Saint-Simon même, quoique dame d'honneur de la mariée, et cela s'est passé toujours de même, et avant et depuis.

Lundi 7, à Versailles. — Le roi tint le conseil de dépêches, passa de bonne heure l'après-dînée chez madame de Maintenon, où la reine d'Angleterre et la princesse sa fille vinrent à quatre heures. Elles furent assez longtemps avec le roi, et, quand elles l'eurent quitté, il alla se promener à Marly et au retour de la promenade travailla avec M. de Pontchartrain. La reine d'Angleterre et la princesse sa fille, qui étoient arrivées avant quatre heures, allèrent d'abord voir Monseigneur, qui étoit chez madame la princesse de Conty, et, après avoir vu le roi chez madame de Maintenon, elles allèrent chez madame la duchesse de Bourgogne, qu'elles trouvèrent jouant dans le salon au bout de son appartement, où étoient toutes les dames de la cour, que le roi avoit ordonné qui fussent aussi parées que le jour de devant, afin que la reine d'Angleterre vît la cour dans sa magnificence (1). La reine, après avoir demeuré là quelque temps, alla rendre visite à monseigneur le duc de Berry et à madame la duchesse de Berry, et puis s'en retourna avec la princesse sa fille à Chaillot. — On eut par l'ordinaire de samedi des lettres de Madrid du 23 par lesquelles on apprend que

(1) « Jamais tant de magnificence pour les dames ni tant de coupeurs de bourse, dont M. d'Argenson avoit donné avis, comme de leurs habits en toutes façons d'ecclésiastiques et de militaires; mais le plus remarquable vol a été la montre de madame Voisin. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles, du 9 juillet.*)

pagne avoit fait un détachement de son armée, é par Mahoni, et qu'il a pris Cervera, Ygualada On a trouvé dans ces petites villes-là les prin- agasins de l'armée de l'archiduc ; il y avoit même le habits pour les troupes qui lui arrivent d'Ita- nande que présentement par la prise de ce ma- pain et le vin sont d'une cherté prodigieuse dans ennemie. Le roi d'Espagne est campé avec le on armée à Belpuech.

8, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de fi- travailla longtemps ensuite avec M. Desmaretz. dîner il travailla avec M. Voisin jusqu'à cinq puis alla se promener à Trianon. Monseigneur ourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, ur le duc de Berry et madame la duchesse de rent souper à la Ménagerie. — Le roi hier, au dépêches, donna une déclaration, qui sera inces- egistrée au parlement par laquelle les béné- iendront à vaquer à la nomination du cardinal seront donnés par les évêques des lieux où les eront situés, sauf aux grands vicaires de ce car- utenir leurs droits au parlement, à qui le roi connoissance de cette affaire. — Les dernières d'Angleterre sont que la reine Anne a ôté la secrétaire d'État à milord Sunderland, gendre ough, et, après lui avoir ôté la charge, elle lui ir une pension de 3,000 guinées, qu'il refusa, la reine que, s'il avoit bien servi, il ne lui fal- ôter sa charge, et que, s'il avoit mal servi, il t pas une pension. La reine Anne paroît fort *de* madame de Marlborough, sa dame d'hon- *d* qu'elle va mettre en sa place la duchesse

Marly. — Le roi tint le conseil d'État à artit aussitôt après son dîner pour venir rera dix-huit jours. Madame la duchesse

de Berry vint avec madame la duchesse de Bourgogne et loge dans le corps du château, dans l'appartement qui touche à celui de monseigneur son mari. Il a fallu pour cela déloger des dames qui logeoient toujours dans le château, dont est la duchesse du Lude, à qui le roi a eu l'honnêteté de faire dire par madame la duchesse de Bourgogne qu'elle choisisse de tous les appartements de Marly celui qui lui conviendroit le mieux, et elle a choisi le premier pavillon en haut. Le bas de ce pavillon est pour une des filles de madame la Duchesse. Les deux princesses ses filles seront ici tous les voyages, et l'une des deux demeurera avec elle dans son appartement. Il y a beaucoup de dames ce voyage-ci et fort peu d'hommes; on en a même logé quelques-unes dans les pavillons où on ne logeoit d'ordinaire que des hommes. — On eut des lettres du maréchal de Villars du 8. Les ennemis n'avoient pas encore marché, mais on compte qu'ils marcheront le 10.

Jeudi 10, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry étoient à cheval et étoient suivies de la maréchale d'Estrées, de mesdames de la Vallière, de Listenois et de Rupelmonde. Elles essuyèrent un violent orage et revinrent mouillées jusqu'aux os et fort écorchées. La comtesse de Tonnerre est de ce voyage pour la première fois. — M. le duc d'Orléans a donné en mariage à madame la duchesse de Berry 800,000 francs, dont il lui paye la rente, et 100,000 écus en pierreries, et pour plus de 100,000 francs d'habits ou de linge. — Le P. le Tellier a eu avis de la mort de l'évêque d'Aire. Il s'appeloit Matha et étoit frère de Matha à qui le roi a donné cet hiver un régiment d'infanterie. — M. Voisin vint trouver le roi au retour de sa promenade; il entra avec lui chez madame de Maintenon. — Le maréchal de Villars mande que les ennemis n'avoient point marché le 9, mais que

s leur armée on assuroit qu'ils devoient marcher au-d'hui.

endredi 11, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, tra-a avec le P. le Tellier. Sa Majesté avoit appris, à son , la mort de l'archevêque de Toulouse. — Voici une des bénéfices vacants.

Archevêché de Reims, avec Saint-Thierry.	45,000 livres.
Archevêché de Toulouse	50,000
Évêché d'Évreux	15,000
Évêché de Nîmes	40,000
Évêché de Vabres	14,000
Évêché de Cominges	24,000
Évêché de Séez	14,000
Évêché d'Aire	22,000
Abbaye de Saint-Rémy	45,000
Abbaye de Bonne-Fontaine	6,000
Abbaye de Breteuil	8,000
Abbaye de Saint-Étienne de Caen	37,000
Abbaye de Sainte-Bénigne	14,000
Abbaye de la Roe	3,000
Abbaye de Saint-Séverin	2,400
Abbaye de Baigne	6,000
Abbaye de Mouzon	12,000
Abbaye d'Élan	8,000
Abbaye de Belle-Fontaine	4,000
Abbaye de N.-D. de Clermont	8,000
Abbaye de Saint-Léger	6,000
Abbaye de Saint-Eusèbe	1,500
Abbaye de Jonselle, Béziers	3,000
Abbaye de Saint-Denis	8,000
Abbaye de Saint-Serge	5,000
Abbaye de Sauve-Majeure	4,000
Abbaye de Montiez Saint-Jean	14,000
Abbaye de Genlis	2,000
Abbaye de Cellefroin	2,000
Abbaye de Chalivoy, Bourges	3,000
Abbaye de Bouras, Auxerre	1,500
Abbaye de l'archevêché de Toulouse	8,000

Abbaye de l'évêché d'Aire.	3,000 livres.
Prieuré du Payrate.	2,400
Prieuré Dieu s'en-souvienne.	1,200
Prieuré du Quartière.	800
Prieuré de Rezy, filles.	2,000

Il arriva à midi un courrier du maréchal de Villars. Il mande que les ennemis marchèrent hier et campèrent sur le ruisseau de Lens. Leur marche de demain nous fera juger s'ils veulent aller à Béthune ou s'ils songent à nous tourner dans notre camp, qui est si bon et en si bon état qu'on est persuadé dans notre armée qu'ils ne sauroient nous y attaquer.

Samedi 12, *à Marly*. — Le roi, après la messe, passa chez madame de Maintenon, et à onze heures alla se promener dans les jardins. L'après-dînée il courut le cerf; la chasse fut fort longue; mesdames les duchesses de Bourgogne et de Berry y étoient en calèche : Madame y est à toutes les chasses. Monseigneur voulut courre le loup, mais il n'en trouva pas. Monseigneur le duc de Berry étoit avec lui et vint trouver le roi à la chasse du cerf. Monseigneur le duc de Bourgogne alla l'après-dînée à Versailles, où il fut longtemps avec son confesseur; ce prince communie tous les quinze jours. Le soir le roi travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — On a reçu des lettres de Provence et de Dauphiné qui prétendent que M. le duc de Savoie et les deux princes ses fils ont la rougeole; M. de Monaco et M. de Berwick le mandent aussi. Il y a même dans quelques-unes de ces lettres que M. de Savoie est fort malade et qu'il a reçu tous ses sacrements. — Il n'arriva point de courrier de M. le maréchal de Villars, qui est une marque que les ennemis n'ont point marché le 11.

Dimanche 13, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars. Les ennemis marchèrent hier et campèrent leur gauche vers le mont Saint-Éloy

centre est à Aubigny. On ne
; mais on croit qu'ils feront
qu'ils ne peuvent pas nous at-
us avons notre droite à Agny
bois de Miraumont et devant
beau ruisseau qui tombe dans
a donné les évêchés vacants;
iste; et tout ce que nous en
ue l'archevêque d'Arles a eu
abbé de Dromesnil, neveu du
aumônier du roi, a l'évêché
onné à l'abbé de Maulevrier et
nt pris de bulles. — Ce voyage-
rs. On n'en partira que le 2 du

Le roi courut le cerf l'après-
esses de Bourgogne et de Berry
. Monseigneur le duc de Berry,
vec Monseigneur pour courre le
du cerf. Le soir le roi travailla
n.
ont été *donnés* : Reims à l'abbé
d'Arles; Autun à l'abbé de
bé de la Parisière; Comminges
vreux à l'abbé le Normand; Séez
s à l'abbé de la Chapelle; Aire à
Toulouse et Arles ne sont point
onseil qu'avoit le feu archevêque
de maître de la chapelle. On croit
es abbayes données; mais on ne le

i est arrivé de l'armée d'Allemagne
dans Cambray pour y commander.
— Le roi tint le conseil de fi-
ensuite longtemps avec M. Desmaretz;
travailla avec M. Voisin. — Le roi

donna ces jours passés l'abbaye de Saint-Rémy de Reims à M. le cardinal Gualtieri, qui a arboré les armes de France à Rome; elle vaut 42,000 livres de rente toutes charges payées; et l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, qui n'est guère moins bonne, au cardinal de la Trémoille. — Il arriva un courrier de nos plénipotentiaires, à qui les députés de MM. les États Généraux ont fait en dernier lieu des propositions encore moins recevables que les autres. Ils veulent, auparavant que de parler de paix, que nous fassions revenir le roi d'Espagne en ce pays-ci de gré ou de force et sans qu'ils s'en mêlent; ainsi on ne doute pas qu'on n'envoie incessamment ordre à nos plénipotentiaires de revenir. — Les ennemis en Flandre n'ont point marché depuis deux jours; ils attendent un grand convoi qui leur vient de Douai. — Le maréchal d'Harcourt arriva ici le matin, et il fut une demi-heure dans le cabinet du roi avec M. Voisin avant le conseil.

Mercredi 16, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; et il fut résolu de faire revenir nos plénipotentiaires. On a fait partir ce soir le courrier qui leur en porte l'ordre, à moins que les Hollandois ne les retiennent en leur faisant des propositions plus raisonnables et plus aisées à exécuter. — On ne doute plus ici, par les lettres qu'on reçoit de Flandre, que les ennemis ne veuillent faire le siége de Béthune; on croit même que la place est investie d'hier au soir. C'est du Puy-Vauban, lieutenant général, qui en est gouverneur: il a pour maréchal de camp, sous lui, Rooth, Irlandois fort estimé. Il y a quatre mille hommes effectifs dans la place. On avoit offert à du Puy-Vauban d'y en mettre davantage, mais il a répondu qu'il étoit content de ce qu'il avoit de garnison et qu'il ne manquoit de rien dans sa place. Le convoi que les ennemis attendent de Douai n'en étoit pas encore sorti. D'Aremberg, mestre de camp, incorporé dans le régiment Royal-Allemand, avoit été détaché avec cinq cents chevaux. Il a battu six troupes que les ennemis avoient

envoyées pour escorter leurs fourrageurs du côté de la Canche. Il a ramené au camp deux ou trois cents chevaux qu'il a pris, parmi lesquels il y en a de fort bons.

Jeudi 17, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et courut le cerf l'après-dînée. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse; madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry y étoient en calèche. Il y eut un retour de chasse chez madame la duchesse de Bourgogne où étoient Monseigneur, monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry, madame la duchesse d'Orléans, M. le duc du Maine, M. le comte de Toulouse et quatre dames qui les avoient suivies à la chasse en calèche. — M. le duc d'Orléans a ôté à la marquise de la Ferté, à madame de Stafford, à madame de Tilly, belle-sœur de madame d'Argentan, à madame de Roche-Baron, à madame de Verneuil et à madame de Fussey les logements qu'il leur avoit donnés depuis assez long temps dans le Palais-Royal à Paris. Toutes ces dames étoient les grandes amies de madame d'Argentan. — Le maréchal de Berwick mande du 13 que M. de Savoie est hors de danger et qu'il est allé à une de ses maisons de campagne pour prendre l'air et achever de se guérir. Il n'a été en danger qu'un jour, et il est vrai qu'il avoit reçu le viatique. — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna une assez longue audience au maréchal d'Harcourt.

Vendredi 18, *à Marly*. — Le roi alla tirer l'après-dînée et ne travailla point avec son confesseur, comme il a accoutumé de faire tous les vendredis, et on croit qu'il ne donnera les abbayes qu'à la N.-D. d'août. — Il n'arriva point de courrier du maréchal de Villars : on apprend seulement par l'ordinaire que les ennemis ont toujours leur gauche au mont Saint-Éloy et leur droite à Saint-Paul. Le convoi qu'ils attendent de Douai n'étoit pas encore arrivé. — Le roi a envoyé une lettre de cachet aux moines de Saint-Denis pour faire ôter les armes de la maison de

Bouillon qui étoient à l'autel, aux vitrages et à la voûte de la chapelle où est enterré M. de Turenne. Dans cette lettre il y a un grand éloge pour feu M. de Turenne; mais le roi désapprouve que les moines aient laissé mettre dans cette chapelle les armes de la maison de Bouillon; celles même du cardinal de Bouillon avec le chapeau étoient aux vitrages, et le roi envoie de Cotte pour faire effacer les tours qui étoient peintes avec les fleurs de lis *.

* A la mort de M. de Turenne, où le roi fit tant pour sa mémoire, il ne voulut pas que les honneurs faits au héros tournassent en titres pour sa maison. Il défendit le nom, le titre et tout ce qui pouvoit sentir le prince, et même les armes de sa maison, qu'il ne jugea pas convenables dans l'église de la sépulture des rois. Dans la suite, sous prétexte d'orner la chapelle de M. de Turenne, le cardinal de Bouillon glissa ce qu'il voulut; il paya, il caressa et tout passa. Le roi, dans sa colère contre ce cardinal, ayant su que la généalogie de Baluze faisoit descendre MM. de la Tour des anciens ducs d'Aquitaine et comtes d'Auvergne, fondateurs de Cluny, se douta bien que le cardinal de Bouillon, abbé de Cluny, s'y seroit espacé un monument conforme, et, comme le livre et l'auteur furent condamnés et châtiés, il ne voulut pas qu'il demeurât à Cluny de vestiges qui le soutinssent. Cela le fit souvenir que, malgré ses ordres, le cardinal de Bouillon auroit bien pu fourrer aussi des monuments de sa vanité à Saint-Denis, et c'est ce qui fit faire ces recherches où ceux qui y furent employés se hasardèrent à montrer plus de pitié que de fidélité, autant qu'ils le purent sans se trop commettre, et obliger sensiblement MM de Bouillon, qui n'osèrent souffler. Rien ne piqua tant le cardinal que cette recherche, et c'est ce qui lui fit vomir les libelles qu'il fit faire à Tournay, dont les Mémoires parlent en la page suivante.

Samedi 19, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et après son dîner il travailla avec M. Voisin. — On n'eut des nouvelles de Flandre que par l'ordinaire. Les ennemis n'avoient point marché le 17, et leur convoi n'étoit pas encore arrivé. On attend ici M. d'Albergotti; il doit arriver lundi. — Mesdames les duchesses de Bourgogne et de Berry firent médianoche chez madame la duchesse d'Orléans. — Quand le roi fit écrire la lettre de cachet pour Saint-Denis par M. de Pontchartrain, il lui ordonna

secret jusqu'à ce que la chose fût exécutée, dit bien expressément d'en parler à M. de disant : « Prenez garde que l'alliance que celui ne vous porte à lui en donner la moinance. » Le roi a fait écrire à Cluny aussi, où le loit faire établir des tombeaux pour les gens . On a imprimé à Tournay un écrit sur le ise de corps de ce cardinal. Je ne crois pas minence avoue cet écrit-là, qui est encore lus fort que sa lettre au roi et que celle qu'on résident de Maisons et dont on le croit l'auteur.

20, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, ès son dîner avec M. Pelletier et puis alla tirer. a un peu de goutte, qui ne l'a pas empêché ans le salon. — Il n'est point arrivé de courrier mais on apprend par les lettres du 18, qu'on a ordinaire, que Béthune a été achevé d'investir nnemis sont toujours dans le même camp et eulement trente bataillons pour faire le siége; sont encore plus forts que nous. — On mandoit ces jours passés qu'on avoit fait le procès au ma-Céli et qu'on l'avoit condamné à mort; Espagne avoit commué la peine de mort en perpétuelle; mais, par les lettres de Madrid, hier au soir, on n'apprend rien du tout. L'armadure est entrée dans les quartiers d'été, et ortugais y est entrée aussi.

1, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-adame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui alèche. La goutte de Monseigneur a un peu , et il a assez souffert la nuit passée. Le roi ne oint avec M. de Pontchartrain, quoique ce soit son remis à mercredi. Au retour de la chasse t chez le roi et lui apporta des lettres du Villars qui sont venues par un courrier de reres sont de hier au soir. Il mande que les en-

nemis ont fait un petit mouvement qui n'est que de rapprocher leur droite des troupes qu'ils ont détachées pour le siége de Béthune; c'est M. de Schulembourg et M. Fagel qui font ce siége. Ils ont donné il y a déjà quelques jours au général Hompesch le gouvernement de Douai. Le courrier qui est arrivé a trouvé M. d'Albergotti en chemin, et il viendra ici demain.

Mardi 22 *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée M. Voisin lui amena M. d'Albergotti, qui fut assez longtemps dans le cabinet du roi, et puis ce ministre, qui l'avoit amené, demeura à travailler avec le roi. Monseigneur souffre un peu moins de sa goutte; mais il ne peut pas encore mettre le pied à terre; le roi le va voir deux fois le jour. — Albergotti a dit au roi que la tranchée n'étoit pas encore ouverte à Béthune, mais il croit qu'elle le sera au plus tard le 24. Le grand convoi qu'ils attendoient de Douai étoit arrivé; ils l'ont fait venir à couvert de la Deule. Il a été plus longtemps en chemin, mais il est venu plus sûrement. — Madame de Dangeau et madame de Courcillon ne sont point du voyage. Elles avoient voulu demeurer à Paris auprès de mon fils; mais, comme il se porte mieux, le roi a trouvé bon qu'elles vinssent passer quelques jours ici.

Mercredi 23, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. Monseigneur ne souffre plus de sa goutte, mais il ne sauroit marcher encore; il s'est mis dans une chaise à ressort qu'il mène lui-même et a passé une partie de l'après-dînée dans le salon. — Il est arrivé depuis quelques jours à Antibes et à quelques ports de Provence cinquante-deux bâtiments françois sur lesquels il y a soixante-douze mille charges de blé et pour sept ou huit millions de marchandises. L'officier qui en est arrivé dit que sur son vaisseau seul il y en a pour deux millions. — Albergotti a eu un logement ici; il y demeurera un jour ou deux. Le roi est bien

retournera demain au soir à Paris, prochain pour se rendre à l'armée , qui est pour le moins aussi incom- partit d'ici pour aller commander

ly. — Le roi courut le cerf l'après- duchesse de Berry étoit avec lui dans la duchesse de Bourgogne n'a pas pu rce qu'elle est un peu incommodée. Il autre calèche à quatre, mesdames de a Vieuville, de Tonnerre et de Courcil- int encore nouvelle que la tranchée une, mais on compte ici qu'elle le sera mus de la Grange, intendant à Pau et sident de la cour des aides, est mort n intendance. M. le lieutenant civil, son oncle, est mité à Paris. — Le P. le Tellier est venu ce soir ailler demain avec le roi, et on est persuadé que ces vacants se donneront demain. On ne doute . Desmaretz n'ait pour son fils l'abbé l'abbaye -Bénigne de Dijon, qu'il a demandée.

di 25, à Marly. — Le roi travailla l'après-dînée cinq heures avec son confesseur; et puis le père à la maison de Mont-Louis sans rien dire de la tion des bénéfices. On sait seulement qu'elle est — On attend un courrier des plénipotentiaires par on apprendra sûrement s'ils viennent, ou si on les de demeurer encore à Saint-Gerdruydenberg; car ient notifié à MM. les États l'ordre que le roi donné de revenir en cas qu'on ne leur fasse pas positions plus raisonnables. — M. de Savoie est fort ent de l'empereur; il s'en est expliqué même assez nt avec les généraux de S. M. I. Il leur a déclaré ser viroit point cette campagne, mais que cepen- oi qu'il ne fût obligé dans son traité qu'à fournir mille hommes, il en auroit seize cette année. Il

a fait dire à la reine Anne et aux États Généraux, par les ministres qu'il a en Angleterre et en Hollande, que, si on ne lui tenoit pas mieux parole à l'avenir, il verroit à prendre son parti.

Samedi 26, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins après avoir travaillé avec M. Voisin. Monseigneur n'a plus que de la foiblesse et commence à marcher. — On ne sait encore que trois abbayes données, celle de Saint-Denis dans Reims à l'archevêque d'Aix, celle de Sainte-Bénigne de Dijon à l'abbé Desmaretz, fils du contrôleur général, et celle de N.-D. de Clermont au pays du Maine à l'abbé de Dangeau, mon frère. — Durant que le roi se couchoit, il arriva un courrier de l'abbé de Polignac. Nos plénipotentiaires sont en chemin pour revenir. Ils doivent avoir couché la nuit passée à Anvers, et ils seront mardi à Paris. — Le maréchal de Villars n'est point en état d'achever la campagne. Il ne peut pas faire un pas à cheval et demande son congé et la permission d'aller aux eaux; on dit qu'il veut prendre celles d'Aix-la-Chapelle.

Dimanche 27, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, qui fut bien plus long qu'à l'ordinaire, et ne se mit à table qu'à deux heures. Après son dîner il travailla avec M. Pelletier, et puis alla tirer. Madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent sur les six heures à la roulette avec mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois et beaucoup de jeunes dames qui n'y avoient jamais été. Il y avoit plus de trois ans que personne n'avoit été à la roulette. — Le matin, un peu devant que le roi sortît du conseil, il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui mande que la nuit du 24 au 25 la tranchée avoit été ouverte à Béthune; que ce soir-là du Puy-Vauban avoit fait faire une sortie qui avoit très-bien réussi; que l'action avoit duré deux heures et que les assiégeants y avoient perdu huit cents hommes.

Lundi 28, *à Marly*. — Le roi courut le cerf; madame

…oit avec lui dans sa calèche.
…me de Maintenon avec M. de
…enant civil mourut à Paris. Il
…dent de la cour des aides et
…I. de Nicolaï, premier prési-
…mptes, avoit épousé sa fille
…ui a laissé un garçon et une
…qui étoit brouillé avec M. de
…nt voulu que son fils eût son
…le, car on croit qu'il laisse au
…n, et l'on dit même, dans sa
…rois millions. Il fait sa léga-
…selle de Nicolaï, sa petite-fille.
… de mourir il avoit traité de sa
…lt, maître des requêtes, qui lui
…s. La charge étoit fixée à beau-
…que le roi a ordonné le rachat
…la fixation des charges. Le roi
…ent de cette charge à M. de Ma-

… Le roi tint le conseil de fi-
…l travailla chez lui avec M. Des-
…ble, ce qu'il n'avoit point encore
…rre et la princesse sa fille vinrent
…a roulette. Elles soupèrent ici, et
…peu incommodée après le souper.
…l'heure ordinaire à Saint-Germain.
… arrivèrent à Paris, où ils virent
…dront ici demain. — Il arriva un
…uelaure, qui mande que la flotte en-
…au port de Cette treize cents hommes,
…aîtres d'un petit retranchement qu'on
…quelaure, devant que d'envoyer son
…avoit envoyé un au duc de Noailles ;
…ce courrier ne le trouve pas à Perpi-
…oit près d'entrer avec ses troupes dans

le Lampourdan. M. de Roquelaure a envoyé aussi un (1)...

Mercredi 30, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État. Nos plénipotentiaires vinrent ici; le roi leur donna une assez longue audience dans son cabinet. On va rendre publiques les propositions des ennemis sur la paix. — On apprit que le prince d'Auvergne étoit mort en Flandre de la petite vérole, ce qui est la plus grande affliction que pût avoir le cardinal de Bouillon. L'abbé d'Auvergne étoit l'aîné du prince d'Auvergne et avoit cédé son droit d'aînesse au prince d'Auvergne. Le cardinal de Bouillon, qui vouloit établir dans les Pays-Bas une branche de sa maison qui fût fort riche, avoit porté sa sœur, veuve du prince Maximilien de Bavière, oncle de l'électeur, à laisser en mourant tout son bien, qui étoit considérable, au prince d'Auvergne, au préjudice de M. de Bouillon, de ses enfants et des enfants du feu comte d'Auvergne. Ils auront la douleur de voir passer tous ces biens-là dans une autre maison, car le prince d'Auvergne n'a laissé qu'une fille*. — Le roi a choisi pour remplir la place de lieutenant civil M. de Fleury, fils de M. d'Argouges de Rannes, conseiller d'État et petit-fils de M. Pelletier le ministre, qui est retiré depuis plusieurs années et qui a demandé cette grâce au roi, qui a toujours eu de la considération pour lui. M. de Fleury n'a que vingt-six ans et donne 500,000 francs de la charge.

* Le cardinal de Bouillon fut en effet outré de la mort de ce neveu, qu'il n'avoit engagé à déserter et à servir contre la France que dans les folles espérances de le porter au stathoudérat de Hollande. Sa ressource fut de dresser si bien des embûches à la jeunesse de sa veuve qu'il la coiffa d'un de ses domestiques, qu'il lui fit épouser par conscience, au moyen de quoi il lui ôtoit et à sa mère, à ce qu'il espéroit, la tutelle de la fille unique qui restoit, qui étoit prodigieuse et qui par un long bas âge se devoit accumuler à des trésors. Comme il ne vouloit point mourir, il compta faire rentrer ces grands biens dans sa maison, toujours dans sa vue d'établir puissamment une branche

(1) Cette phrase est restée inachevée.

dans les Provinces-Unies; mais il n'eut que la honte de cet étrange ouvrage. La fille unique épousa dans la suite le prince palatin de Saltzbach; elle et lui sont morts fort jeunes, et ont laissé un fils unique, qui succédera à la dignité et aux États de l'électeur palatin.

Jeudi 31, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit à la chasse. — Les dernières nouvelles qu'on a de Béthune du dedans de la place sont du 28. Les assiégeants n'avoient pas encore leur canon. — Le roi envoie à M. de Roquelaure deux bataillons des compagnies de la marine et un bataillon des galères. M. de Roquelaure n'a point voulu retirer les troupes qui sont sous ses ordres en Vivarais et dans les Cévennes et est parti de Montpellier avec M. de Basville, intendant de Languedoc, et n'ont que trente hommes avec eux, et s'est approché d'Agde, dont les ennemis, qui avoient mis pied à terre à Cette, se sont emparés. On n'est pas trop content des habitants d'Agde, qui n'avoient qu'à fermer leurs portes. M. de Roquelaure attend les troupes qui viendront ou de M. de Noailles ou de M. de Berwick. — Le roi a donné la première présidence de Pau à M. de Fenouil, maître des requêtes. Il ne lui en a rien coûté, et elle vaut 10,000 livres de rente.

Vendredi 1er *août*, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec le P. le Tellier. — Voici la liste des bénéfices qui furent donnés il y a huit jours et qu'on a été quelques jours sans savoir au juste. J'en ai marqué trois; voici les autres : l'abbaye d'Élan à l'évêque de Noyon; Rochebonne-Saint-Cyran à l'évêque de Nevers; Mouzon à l'abbé de Polignac; Belle-Fontaine à l'abbé d'Illiers d'Entragues; Bonne-Fontaine à l'abbé Maréchal, fils du premier chirurgien du roi; Breteuil à l'abbé d'Aspremont, qui avoit résigné un bénéfice qu'on a uni au séminaire de Brest; Sauve-Majeure à l'abbé des Halles, fils d'une sœur du feu marquis de Villars; Saint-Serge à l'abbé de Vassé; Saint-Severin à l'abbé de Cotte, fils du premier architecte du roi; la Roe à l'abbé d'Arrests; Jonselle à

l'abbé de Massillon; Genlis à l'abbé Crozat; Cellefroin à l'abbé de la Vieuville, qui étoit chanoine à Tournay; Saint-Eusèbe à l'abbé d'Espinouze; Bouras à l'abbé de Lesseville; Saint-Léger au P. Colas. — Il arriva le soir un courrier du maréchal de Villars, qui a pris le camp qu'on souhaitoit, entre les sources de la Scarpe et de la Canche, notre droite à Montenencourt, la gauche à Berlancourt et le centre à Avesne-le-Comte.

Samedi 2, *à Versailles.* — Le roi travailla l'après-dînée à Marly avec M. Voisin et revint ici un peu avant huit heures. Monseigneur, qui n'a plus de goutte, alla dîner à Meudon, où il demeurera quelques jours. — Les chanoines de Saint-Germain de l'Auxerrois élurent, il y a quelques jours, pour leur doyen l'abbé Bignon, conseiller d'État (1). Saint-Germain de l'Auxerrois est la paroisse du Louvre; ainsi il a fallu l'agrément du roi, qui l'a donné. Ce bénéfice vaut 7 ou 8,000 livres de rente et donne un beau logement dans Paris. — Le prince Frédéric d'Auvergne a donné sa démission d'un canonicat qu'il avoit à Liége et qu'on prétend qu'il avoit accepté sans la permission du roi, et c'est le roi qui lui a fait demander cette démission. Les moines de Cluny prétendent qu'il y a des nullités dans l'élection de M. l'abbé d'Auvergne à la coadjutorerie et veulent intenter procès pour la faire déclarer nulle. Ils en ont demandé la permission au roi, qui la leur a accordée. — Le roi a nommé pour intendant à Pau M. de la Neuville, fils de feu des Chiens, qui étoit à feu M. Colbert.

Dimanche 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État

(1) « On m'apprend que le chapitre de Saint-Germain de l'Auxerrois a élu M. l'abbé Bignon pour doyen, et qu'il y a une grande partie de plaisir à Guermande, chez M. Pronde, qui dure depuis cinq jours, les acteurs étant M. l'évêque de Strasbourg, la maison de Croissy, mademoiselle de Choin, M. Bignon l'intendant, madame sa femme, madame Feriol, etc.; car M. le maréchal de Villeroy a Pronde à sa dévotion. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 23 juillet.)

et travailla avec M. Pelletier l'après-dînée. — Le lendemain que M. le maréchal de Villars eut pris le camp entre la source des deux rivières il alla avec soixante escadrons et deux mille grenadiers pour reconnoître le camp des ennemis, qu'on ne put pas attaquer parce que des ravins en couvrent tout le front. Il ne sortit personne du camp des ennemis. On travaille à retrancher le nôtre, et l'on compte que nos retranchements seront achevés dans deux jours. — On apprit il y a deux jours que le marquis de Bay avoit détaché Monténégro avec dix-huit cents hommes pour aller en quartier de rafraîchissement dans le royaume de Léon, en côtoyant la Raya de Portugal. Il avoit chargé Monténégro, quand il approcheroit de Miranda de Duero, ville considérable de Portugal, de la province de Traosmontes, de faire faire des échelles et d'escalader la place, où il n'y avoit qu'une légère garnison. L'affaire s'est conduite fort secrètement et fort habilement. On a pris le gouverneur et trois cents hommes qui étoient dedans prisonniers de guerre. C'est le fils de M. de Villadarias qui est entré le premier dans la ville. Cette conquête est considérable pour les Espagnols, qui tireront un argent considérable de cette ville et feront contribuer la province de Traosmontes et celle entre Duero et Minho, ce qui déplaira fort au roi de Portugal, qui d'ailleurs n'est pas content de ses alliés.

Lundi 4, à Versailles. — Le roi prit médecine par précaution, car il jouit de la plus parfaite santé du monde. Il travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. Madame la princesse de Conty alla hier coucher à Meudon, où elle demeurera jusqu'à ce que Monseigneur en revienne. Elle y a mené mademoiselle de Lislebonne, madame d'Épinoy, la duchesse d'Aumont, mademoiselle de Melun, mesdames de Rupelmonde et de Rouvroy. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui achève de fortifier son camp, où il peut subsister deux mois. Le canon ne tiroit pas encore hier à Béthune. — M. de Bouillon de-

manda ces jours passés au roi permission de prendre le deuil de M. le prince d'Auvergne ; le roi lui a dit de ne le point prendre, qu'il falloit le regarder comme un homme mort du jour qu'il a été effigié à Paris, ce qui fut fait quand il quitta l'armée de France pour passer dans celle des ennemis *.

* Le refus que le roi fit à M. de Bouillon et aux parents du prince d'Auvergne de prendre le deuil de ce dernier et la permission accordée aux moines de Cluny de revenir contre l'élection qu'ils avoient faite de l'abbé d'Auvergne pour coadjuteur de Cluny à la plus que sollicitation du roi marquoient une colère qui se sentoit impuissante contre un homme, qui, à l'abri de son invulnérable pourpre, ne gardoit plus aucune sorte de mesure avec un roi si accoutumé aux respects les plus outrés et à la soumission la plus orientale. C'étoit de lui toutefois que MM. de Bouillon tenoient deux dignités de duc et pair, deux offices de la couronne, une des principales et plus grandes charges de la guerre, deux gouvernements de provinces, trois survivances de bénéfices et des biens immenses. Ce chapeau même qui devenoit l'occasion et le rempart de celui qui en abusoit contre lui, et un rang de prince sans prétexte, qui se pouvoit anéantir d'un mot, qui n'avoit jamais pu passer dans aucun parlement, et dont la perte eût châtié le cardinal plus cruellement que toutes les peines méritées par un sujet qui nie formellement à son souverain qu'il est son sujet, et qui l'offense en toutes les manières à lui possibles, et le tout pour la préférence de l'évêché de Strasbourg.

Mardi 5, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et ensuite travailla avec M. Voisin. Après son dîner il travailla avec M. Desmaretz jusqu'à cinq heures, alla ensuite se promener à Trianon, et au retour de la promenade il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz ensemble chez madame de Maintenon. — On eut hier des nouvelles de plusieurs villes d'Allemagne qui portent toutes que le czar s'est enfin rendu maître de Riga, capitale de la Livonie, et de Wibourg, capitale de la Carolie. On mande en même temps qu'on a plusieurs avis que le roi de Suède est parti de Bender. — Avant-hier au soir il arriva un aide de camp de M. de Roquelaure par qui on apprit que le duc de Noailles l'avoit joint le 26; que ses troupes

...vèrent le 27 et qu'après les avoir fait un peu rafraî-
...il les avoit fait marcher aux ennemis, qui avoient fait
peu de résistance. On les poursuivit vivement; on en
...rois ou quatre cents, beaucoup se noyèrent en se
...rquant; on en prit cent. Ensuite le port de Cette
...porté l'épée à la main, et on y prit encore soixante-
...dats et quelques officiers. Nous n'avons perdu
...affaire que deux grenadiers, quoique les ennemis
...t beaucoup de canon de leurs vaisseaux. On ne
...op louer le duc de Noailles de sa diligence, du
...e qu'il a apporté pour faire trouver des chevaux
...rie; il a même répandu beaucoup d'argent pour
...avoit amené que mille hommes de pied et huit
...vaux, et les ennemis avoient débarqué trois
...mes à Cette ou à Agde.

...6, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État.
...r y vint de Meudon, où il retourna dîner. Ma-
...uchesse de Bourgogne et monseigneur le duc
...allèrent après dîner à Meudon, où ils menèrent
...de dames. On y joua, on s'y promena, on y fit
...et ils revinrent ici au souper du roi. Le roi,
...n dîner, alla tirer, et le soir, chez madame de
...M. Voisin vint lui apporter les nouvelles qu'il
...e M. de Villars. Ces nouvelles sont que M. du
...a fait, un... sortie à Béthune qui a bien réussi.
...s sont ...ore à vingt toises de la contres-
...; l'u... des trois écuyers ordinaires de
...et le ...ul qui dressa les quatre-vingts
...oi m... ...te pour les promenades ou pour
...tici... Cette charge vaut 9,000 francs
...omm... ...odités. Elle avoit été créée pour
...mo... de qui Fesne l'avoit eue. Cette
M. le ... ...and; il l'a donnée à Gouyon,
...écuyer et ... qui il n'en a fait payer que
...et a donné ...a place de Gouyon à la Made-
...n'en a fai... payer que 20,000 francs, et de

ces 50,000 livres que touche M. le Grand il en a donné dix à la veuve de Fesne.

Jeudi 7, à Versailles. — Le roi dîna à onze heures et alla se promener à Marly, d'où la pluie le fit revenir de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent dîner à la Ménagerie, où ces princesses vouloient monter à cheval, mais la pluie les en empêcha. Monseigneur le duc de Bourgogne en revint pour le salut, où il ne manque jamais d'aller, et s'y en retourna pour faire collation avec ces princesses, et revinrent tous ensemble pour le souper du roi. — Davignon, major des gardes du corps, avoit fait donner depuis peu la lieutenance de la Bastille, qui vaut 5 ou 6,000 francs de rente, à [son frère] ; ce frère vient de mourir. — M. de Vendôme, qui étoit venu ici au retour du voyage du roi à Marly, est retourné pour huit jours à Anet, et on ne doute pas qu'il ne parte incessamment pour l'Espagne. Le roi fit partir dimanche un courrier pour savoir si le roi d'Espagne souhaitoit toujours qu'il allât commander ses troupes. Le duc d'Albe, qui étoit mourant depuis six mois, s'est trouvé en bien meilleure santé depuis le retour de nos plénipotentiaires. Il est venu ici et a assuré le roi que M. de Vendôme étoit ardemment souhaité par le roi d'Espagne et par tous les Espagnols.

Vendredi 8, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla tirer l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry montèrent à cheval dans la cour pour l'aller voir tirer et revinrent ici à toutes jambes. M. Voisin vint le soir chez madame de Maintenon apporter des nouvelles au roi. — M. le duc d'Orléans a mis depuis un mois pour précepteur auprès de M. le duc de Chartres l'abbé de Mongault, qui est de l'Académie des inscriptions. — Les Hollandois ont fait imprimer la lettre que nos plénipo-

tentiaires écrivirent au pensionnaire Heinsius en partant de Saint-Gertruydemberg, avec une espèce de réponse qu'ils y ont faite pour tâcher de persuader à toute l'Europe et surtout à leurs peuples qu'ils souhaitent fort la paix, que ce ne sont pas eux qui l'ont rompue; mais leur réponse ne sert qu'à le faire voir plus clairement et est très-mal écrite et très-embrouillée.

Samedi 9, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, mais l'après-dînée il se trouva mal et ne sortit point. On crut pourtant qu'il souperoit en public, comme il fait toujours; mais il laissa mettre la famille royale à table et passa tout droit dans sa chambre, où il se coucha. — Le maréchal d'Harcourt fut reçu duc et pair au parlement. — Le duc d'Albe vint ici le matin apporter des lettres du roi d'Espagne, qui demande avec la dernière instance qu'on lui envoie M. de Vendôme; ainsi on n'attendra plus pour le faire partir le retour du courrier que l'on avoit envoyé à Madrid pour savoir s'ils le souhaitoient toujours pour général. M. de Torcy envoya aussitôt un courrier à M. de Vendôme, qui partit d'ici jeudi pour retourner à Anet. Il partit même avec la goutte au pied, et l'on craint que cela ne retarde son départ pour l'Espagne. Le roi et la reine d'Espagne proposent de faire une ligue offensive et défensive, et qu'en cas qu'on leur aide à prendre Girone qu'ils enverront un nombre de troupes en France qu'ils soudoieront.

Dimanche 10, *à Versailles*. — Le roi fut assez incommodé la nuit; il se releva plusieurs fois, mais il s'endormit à sept heures. On entra chez lui à onze. Il fit dire la messe dans sa chambre. Monseigneur, qui avoit été averti de l'incommodité du roi, étoit venu de Meudon dès huit heures, et le roi vouloit qu'il y retournât dîner et que madame la duchesse de Bourgogne y allât après dîner, comme la partie en avoit été faite. Le roi dîna dans son lit et ne mangea qu'un potage; ensuite il tint le conseil d'État, qu'il auroit tenu le matin sans son incommodité. Le

soir il soupa seul dans sa chambre et ne se sentoit plus de son indigestion. — Quand le duc d'Albe vint hier, il parla au roi d'un grand combat en Catalogne où les ennemis avoient eu sept ou huit cents hommes tués et dans lequel ils avoient perdu un prince de Nassau et milord Carpenter, un de leurs lieutenants généraux, et qu'il couroit même des bruits que Stanhope, général des Anglois, avoit été fort blessé, et que les Espagnols avoient aussi perdu quelques gens considérables à ce combat. La reine d'Espagne, dans les lettres qu'elle a écrites à madame la duchesse de Bourgogne, parle de cette affaire comme d'une affaire malheureuse, et on accuse Villadarias de ne s'être pas bien conduit.

Lundi 11, *à Versailles.* — Le roi se trouva le matin en bonne santé; il ne s'étoit relevé que deux fois la nuit. Il alla à la messe à la chapelle; il dîna à son heure ordinaire. L'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures; ensuite il alla chez madame de Maintenon et ne sortit point de tout le jour. Madame la duchesse de Bourgogne alla se promener avec ses dames à la Ménagerie; monseigneur le duc de Bourgogne alla les trouver et y soupa avec elles. Monseigneur le duc de Berry alla à Meudon et courut le loup avec Monseigneur. — Les lettres de notre armée de Flandre du 9 portent que les ennemis veulent saigner l'inondation qui couvre le côté le plus foible de Béthune. Ils avancent fort peu à leur grande attaque, et l'on compte que la place durera au moins jusqu'au 20 de ce mois. — Par les lettres que les particuliers ont reçues du combat qui s'est donné en Catalogne, on accuse fort M. de Verboom d'avoir mal posté l'armée et on soupçonne même sa fidélité. On prétend qu'il s'est fait prendre.

Mardi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Desmaretz et M. Voisin tous deux ensemble et puis alla tirer. Monseigneur revint le soir de Meudon. Messeigneurs les ducs de

Bourgogne et de Berry allèrent tirer dans la plaine de Saint-Denis. — Le marquis de Lamberti, envoyé extraordinaire du duc de Lorraine, eut son audience publique du roi, à qui il fit compliment, de la part du duc son maître, sur le mariage de monseigneur le duc de Berry. — La Vienne *, premier valet de chambre du roi, mourut à Paris après une longue maladie; il avoit près de quatre-vingts ans. Champcenetz, son fils, avoit la survivance de sa charge et est actuellement en service auprès du roi. — On a des nouvelles de Provence que la flotte ennemie qui avoit été chassée le 29 du port de Cette avoit paru devant les îles de Marseille et ensuite sur les côtes d'Antibes et de Villefranche, et que le 6 elle avoit pris le large, n'ayant osé tenter aucune descente.

* On a parlé ailleurs de la Vienne; on ajoutera seulement ici qu'il avoit un frère qui s'appeloit Cantin, qui avoit les quatre charges de barbier du roi, dont la femme étoit première femme de chambre de madame la duchesse de Bourgogne, avec du mérite et de la considération, et dont le fils étoit premier valet de garde-robe du roi, duquel toute cette famille tiroit beaucoup.

Mercredi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et se promena l'après-dînée à Trianon. — On mande de Dauphiné que le général Thaun, qui commande les troupes de l'empereur, et le général Rebender, qui commande les troupes de M. de Savoie, avoient fait, depuis qu'ils sont en campagne, plusieurs tentatives pour entrer en Provence ou en Dauphiné, mais qu'ils n'avoient pu pénétrer d'aucun côté. Dès que les neiges les obligeront à repasser les montagnes, ce qui arrive d'ordinaire avant la fin du mois de septembre, on fera un détachement de notre armée de Dauphiné pour l'envoyer au duc de Noailles, et on espère que par là il seroit en état au commencement de novembre de faire le siége de Girone. — On ne parle plus du tout du voyage de Fontainebleau.

Jeudi 14, *à Versailles.* — Le roi alla à vêpres et se promena ensuite dans les jardins. Monseigneur le duc de

Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne, après avoir entendu le salut, allèrent joindre le roi à sa promenade. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars qui apporta une lettre de M. du Puy-Vauban écrite de la nuit du 11 au 12, étant dans le chemin couvert de sa place. Il mande que les ennemis n'ont encore rien pris. Ils travaillent à la sape à leur grande attaque, et de l'autre côté ils travaillent toujours à faire écouler les eaux de l'inondation. Nous perdons fort peu de monde à la défense de cette place, et jusques ici il n'y a pas un officier considérable tué ni blessé. Comme on est persuadé qu'après ce siége les ennemis songeront à attaquer Aire, le maréchal de Villars y a envoyé dix-sept bataillons.

Vendredi 15, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale entendirent la messe et vêpres l'après-dînée; ils allerent ensuite à la procession dans la cour du château, et ensuite le roi alla se promener à Trianon. Le roi fait toujours ses dévotions ce jour-ci, mais son confesseur s'est trouvé assez incommodé pour ne pouvoir venir. Le roi a remis à dimanche à les faire. — On mande d'Alsace que les armées, ni de part ni d'autre, ne font aucun mouvement. Le maréchal de Bezons a fait passer quelques troupes au Fort-Louis pour enlever des grains de l'autre côté du Rhin. — Hier, à la grand'chambre, on jugea le procès de MM. de Matignon contre la duchesse de Luynes et mademoiselle de Neufchâtel, sa sœur, sur la donation que madame de Nemours avoit faite à M. de Neufchâtel de la duché d'Estouteville et de la baronnie de Lucheux, qui valent bien 60,000 livres de rente. MM. de Matignon perdirent leur procès dans tous les points.

Samedi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; l'après-dînée il s'enferma avec son confesseur, qui est guéri. Il alla ensuite se promener dans les jardins et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Villelouvet, colonel de dragons et qui avoit été fait brigadier en sortant de Douai, où il avoit très-bien

servi, est mort à Cambray. Il avoit une petite pension sur les Invalides. — Les nouvelles du roi de Suède sont encore fort incertaines, mais on apprend par différents endroits que le grand vizir, qui étoit opposé à tous ses intérêts, a été déposé et condamné de lever à ses dépens six mille hommes pour le roi de Suède. On a mis pour grand vizir un descendant des Coprogli; c'est le quatrième de ce nom-là qui a été grand vizir, chose dont il n'y a point d'exemple.

Dimanche 17, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions et toucha les malades étrangers dans le salon de la chapelle en bas; l'après-dînée il entendit vêpres, travailla ensuite avec le P. le Tellier à la distribution de quelques bénéfices et puis alla au salut. — L'abbé de Maulevrier a eu l'abbaye de Moutier-Saint-Jean, qui vaut 10 ou 12,000 livres de rente et qui est dans son pays en Bourgogne. Quand il rendit l'évêché d'Autun, où le roi l'avoit nommé, il ne demandoit pour toute grâce que de conserver sa charge d'aumônier. L'évêque de Soissons a eu l'abbaye du Masgarnier, qu'avoit l'archevêque de Toulouse; elle vaut 7,000 livres de rente et elle n'est qu'à huit lieues de Toulouse. L'abbé de Goazanvot, chapelain du roi, a eu l'abbaye de Chalivoy, qui vaut très-peu de chose. — Madame la duchesse de Bourgogne alla souper à Saint-Cloud, où M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans sont depuis mardi; ils y ont mené vingt-quatre dames.

Lundi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qu'il ne tint point hier parce qu'il fit ses dévotions. L'après-dînée le roi donna audience à MM. de la ville de Paris. Le scrutin étoit porté par M. de Fourqueux, conseiller au parlement, que le roi loua fort sur sa harangue, qui fut très-belle. Le roi ne sortit point de tout le jour, parce qu'il fit une pluie horrible; il travailla le soir avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à la Ménagerie; elle comptoit d'y monter à cheval pour aller voir tirer le roi, mais la pluie l'empêcha

d'y monter comme elle empêcha le roi d'aller tirer. — Les lettres du maréchal de Villars du 16, qui sont venues par l'ordinaire, portent que le siége de Béthune va toujours assez lentement. Les ennemis y souffrent parce qu'ils sont obligés d'aller au fourrage fort loin et que leurs convois qui viennent de Douai sont obligés de faire un grand tour. — M. de Vendôme a mandé d'Anet qu'il seroit ici demain.

Mardi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin et M. Desmaretz. Le vilain temps l'empêcha encore de sortir. — M. de Vendôme arriva ici. Il a encore beaucoup de peine à se soutenir, mais il ne souffre point en chaise de poste; ainsi son voyage d'Espagne ne sera point retardé. Dès qu'il fut arrivé, le duc d'Albe et M. de Torcy allèrent chez lui; M. Voisin y alla aussi le soir. Il verra le roi demain après son dîner. — Madame de Laval * est fort mal; elle est dans sa quatre-vingt-treizième année. M. l'évêque de Metz, son petit-fils, en héritera de 55,000 livres de rente qui lui sont substituées. Madame la duchesse de Sully, sa petite-fille, héritera de peu de chose, et madame la maréchale de Rochefort, sa fille unique du second lit, n'en aura quasi rien, tout le bien que madame de Laval avoit eu du chancelier Séguier, son père, étant substitué aux enfants de son premier mariage avec le grand-père de M. de Metz et de madame de Sully.

* Madame de Laval avoit été mariée fort jeune par le chancelier Séguier, son père, au marquis de Coislin, colonel général des Suisses et Grisons, tué à Aire en 1641, pour s'appuyer auprès du cardinal de Richelieu, dont ce marquis étoit fils du cousin germain. Elle en eut le duc, le cardinal et le chevalier de Coislin, et se remaria très-tôt et très-jeune, et malgré père et mère, au marquis de Laval, cadet et fils du maréchal de Bois-Dauphin et de la fille du maréchal de Souvré. M. de Laval fut tué à vingt-quatre ans devant Mardick en 1646, et ne laissa qu'une fille unique, qui a été depuis la maréchale de Rochefort. Il s'étoit réconcilié avec le chancelier Séguier par une émeute au sujet du curé de Saint-Estache, dans laquelle le suisse du chancelier avoit été

battu et emmené ; et que M. de Laval ramena sans que le chancelier voulût voir son gendre, et ensuite par avoir fait appeler Rouville, qui, ayant perdu un procès au conseil, s'en étoit pris au chancelier jusqu'à lui dire qu'il radotoit. On empêcha le combat, et à ce coup le chancelier pardonna tout à son gendre et à sa fille. Madame de Laval étoit sœur aînée de la duchesse de Verneuil, veuve en premières noces du duc de Sully; quand elle mourut, elle disoit qu'elle avoit toujours bien cru que sa sœur mourroit jeune, parce qu'elle aimoit trop les remèdes; madame de Verneuil avoit plus de quatre-vingts ans.

Mercredi 20, *à Marly*. — Le roi tint le matin à Versailles le conseil d'État. Après son dîner il donna une assez longue audience à M. de Vendôme, qui prit congé de lui; ensuite le roi tint encore le conseil d'État, et à six heures il partit pour venir ici, où l'on doit demeurer vingt-quatre jours. — Le soir on apprit ici que le marquis de Bellefonds étoit mort à Paris, en arrivant de l'armée de Flandre. Il avoit demandé son congé il y a quelques jours, mais on croyoit que son mal n'étoit pas si dangereux. M. de Bouillon, qui le vint dire au roi, demanda le gouvernement de Vincennes, qu'avoit le marquis de Bellefonds, pour son fils, qui n'a que trois ans, et madame du Châtelet, dame du palais et tante de celui qui vient de mourir, le demanda aussi pour son petit-neveu, ou, si le roi ne le vouloit pas donner à l'enfant, elle le demandoit pour son mari, qui est ancien lieutenant général. Beaucoup d'autres courtisans dès le soir même demandèrent ce gouvernement, qui est un des jolis présents que le roi puisse faire (1).

Jeudi 21, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de

(1) « Voici un bel objet pour les courtisans, qui est le gouvernement de Vincennes. On estime qu'il vaut dix mille écus de rente. J'en connois le logement, les chasses et autres agréments. M. le marquis de Bellefonds ayant été malade toute cette campagne à l'armée, et renvoyé par les médecins ici, où il arriva avant-hier à trois heures après midi, après avoir passé à Saint-Denis, où il avoit acheté des talmouses, mourut à sept heures sans aucune connoissance... On dit qu'il s'est crevé d'avoir trop mangé de talmouses. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 22 et 25 août.)

Berry étoient à la chasse, à cheval. M. Voisin vint le soir trouver le roi chez madame de Maintenon. Il apporta des lettres du maréchal de Villars, qui mande que Béthune se défend toujours fort bien quoique les ennemis aient saigné l'inondation du côté du château, et il y a peu d'ouvrages qu'on puisse défendre de ce côté-là. — On a des nouvelles de Constantinople du 14 juillet qui confirment la déposition du grand vizir et de Coprogli, qui étoit gouverneur de Belgrade, qui a été mis en sa place ; le palatin de Kiovie étoit arrivé à Constantinople ; que le nouveau grand vizir l'avoit envoyé querir et l'avoit assuré que le sultan donneroit les moyens au roi de Suède de retourner dans son royaume et l'assisteroit pour cela de toutes ses forces. Il a prêté au roi de Suède quatre cent mille rixdales.

Vendredi 22, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans les jardins et alla tirer l'après-dînée. Au retour de la chasse il dit à M. de Pontchartrain, qui étoit à son déshabiller, de le suivre chez madame de Maintenon et là il lui dit de ne pas lui montrer le mémoire de tous les gens qui avoient demandé le gouvernement de Vincennes, quoi qu'il lui eût ordonné hier de faire ce mémoire-là. S. M. a donné à M. le marquis du Châtelet ce gouvernement, sur lequel il donnera, dix ans durant, 4,000 francs de pension à l'enfant qu'a laissé le marquis de Bellefonds, et outre cela on prend 3,000 francs sur les appointements du gouvernement pour celui qui en sera lieutenant de roi et qui sera à la nomination du roi. Il sera chargé de la garde et de la nourriture des prisonniers. Ainsi le gouvernement, qui valoit 25,000 livres de rente, n'en vaudra plus que 18,000. Le roi donne un brevet à la maréchale de Bellefonds pour conserver son logement à Vincennes sa vie durant.

Samedi 23, *à Marly*. — Le roi alla l'après-dînée courre le cerf ; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants

étoient à la chasse. Au retour le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Par les lettres de notre armée de Flandre on apprend que les ennemis s'étoient logés le 20 sur les angles saillants du chemin couvert du côté du château de Béthune. On espère pourtant que la place durera encore jusqu'à la fin du mois. — Le roi a donné la lieutenance de roi de Vincennes à...., qui avoit une compagnie franche à la Bastille et qui est accoutumé à garder les prisonniers, et la lieutenance de la Bastille, qui étoit vacante par la mort du frère de Davignon, major des gardes du corps, à de Launay, qui étoit lieutenant de roi de Vincennes et qui est parent proche de Bernaville, gouverneur de la Bastille.

Dimanche 24, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et travailla avec M. Pelletier. — On compte présentement que Saint-Venant est en état de se défendre et que l'inondation en rendroit la circonvallation fort difficile, et les ennemis ne peuvent ouvrir la tranchée que par une chaussée qui est assez étroite. Il n'est presque pas possible que les ennemis fassent le siége d'Aire sans prendre Saint-Venant auparavant. — Nous avions une entreprise sur Menin qui étoit ménagée par le comte de Villars, par Chevilly, lieutenant de roi d'Ypres, et par M. le Blanc, qui en est intendant. Les guides qui menoient nos troupes les ont mal menées; elles n'ont pu arriver qu'au jour au lieu d'arriver la nuit, ce qui a fait manquer l'entreprise. — Monseigneur mena madame la duchesse de Bourgogne et toutes les dames à la roulette, et ensuite madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à vêpres et au salut à Versailles.

Lundi 25, à Marly. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain et ensuite alla se promener dans les jardins. Les vingt-quatre violons vinrent jouer durant le dîner du roi, ce qu'ils font tous les ans le jour de Saint-Louis. — Il ne se passe rien de considérable entre notre

armée de Dauphiné et celle des ennemis. Voici une copie de la dernière lettre du duc de Berwick; elle est du camp de Briançon du 21 août.

« M. de Thaun étoit campé il y a trois jours à Demont, et comme M. de Rebender est à Oulx avec trente bataillons et qu'il paroît que le dessein des ennemis pourroit bien être de ce côté-ci, j'y suis venu ayant toutefois laissé du côté de Tournoux le nombre de troupes suffisantes tant pour garder la vallée de Barcelonette que pour se porter sur le Var, si malgré les apparences les ennemis descendoient dans le comté de Nice. Je me flatte qu'ils n'entameront point notre frontière cette campagne. »

Les ennemis avoient assemblé un corps de quatre à cinq mille hommes auprès de Traerbach et commandés par le gouverneur de cette place, qui s'étoient avancés pour étendre les contributions dans le pays Messin. Imécourt, qui commande en ce pays-là, a marché à eux avec le détachement des troupes qui viennent d'Alsace pour la Flandre, et les ennemis se sont retirés fort vite.

Mardi 26, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, courut le cerf l'après-dînée; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse; madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry y étoient à cheval. Madame suit toujours le roi en calèche, et ce voyage-ci elle mène alternativement avec elle mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois. Après la chasse le roi travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz, comme il fait tous les mardis. — Un gentilhomme du duc d'Albe apporta ici la triste nouvelle d'une bataille que le roi d'Espagne a perdue auprès de Saragosse et qui s'est donnée le 20 de ce mois. C'est le marquis de Mirabel, gouverneur de Saragosse, qui mande cette nouvelle au duc de Saint-Jean, vice-roi de Navarre, et ce vice-roi a envoyé cette lettre au commandant de Bayonne, qui a envoyé un courrier au duc d'Albe et qui a fait une furieuse diligence. Si l'on en croit cette lettre, toute la ca-

valerie espagnole a été défaite ; on ne sait ce qu'est devenu le marquis de Bay, qui la commandoit. Le duc d'Havré a été tué, et le roi d'Espagne retourne à Madrid.

Mercredi 27, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État. L'après-dînée il se promena dans les jardins et vit jouer au petit mail. — Il n'arrive point de courrier d'Espagne, et on tâche à douter de la nouvelle qu'a mandée le marquis de Mirabel, dont la lettre est datée de Tudela, qui est par delà Saragosse, et on n'en a nulle nouvelle d'aucun autre endroit. — Il arriva hier un courrier du maréchal de Villars. Il mande au roi une action qui s'est passée à un fourrage que faisoient les ennemis et qui auroit été fort heureuse si nous n'avions pas voulu pousser la chose trop loin. On a pris trois cents chevaux aux ennemis ; mais en poursuivant les fuyards on a trouvé de l'infanterie derrière des haies, derrière lesquelles les ennemis se sont ralliés. Nous avons perdu cinquante ou soixante carabiniers. C'étoient le comte de Broglio et Nangis qui commandoient, et ils prétendent que c'est par ordre du maréchal d'Arco, qui les vint joindre, qu'ils se sont engagés trop avant.

Jeudi 28, *à Marly.* — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans les jardins. — Il n'est point encore venu de nouveau courrier d'Espagne. Il en arriva un de Flandre, et on mande qu'on entendoit beaucoup tirer à Béthune le 27. On a des lettres du dedans de la place du 24. Les ennemis achevèrent de se rendre maîtres du chemin couvert du 22 ; et la descente du fossé étoit faite quand M. de Puy-Vauban a écrit. Ils se préparoient à attaquer des ravelins, qui ne sont pas en trop bon état, et comme ce côté-là étoit couvert par l'inondation, on y avoit moins travaillé. — Monseigneur alla dîner à Meudon seul et en revint pour le souper du roi. — On a remarqué à ce voyage-ci que mademoiselle de Bouillon n'en étoit point, quoique M. son père y fût et qu'elle ne se fût jamais présentée sans y venir. Le roi y menoit aussi toujours

le duc de Gramont quand il demandoit; il a demandé et n'est point venu. Il n'y a d'hommes ici que le service et les maris des femmes qui y sont.

Vendredi 29, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et l'après-dînée il alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse, qui fut très-belle. — On n'a point encore de courrier d'Espagne qui confirme la nouvelle venue par la lettre du marquis de Mirabel, et on se flatte que l'affaire n'est pas si malheureuse qu'il l'a mandée, quoiqu'on ne puisse quasi pas douter que le roi d'Espagne n'ait perdu la bataille. — Le roi a donné le régiment de cavalerie qu'avoit le marquis de Bellefonds à M. de Montauban, homme de condition et de beaucoup de réputation sur le courage. Il étoit dans les carabiniers; c'est M. du Maine qui a demandé ce régiment pour lui. Le roi avoit donné à Lourda, ancien officier, l'agrément pour acheter le régiment de Châteaumorand, maréchal de camp de la dernière promotion. Lourda n'a pas pu trouver de quoi payer ce régiment. Le roi le donne au comte de Roye, qui en a un nouveau, et le fils du comte de Gramont, qui commande en Franche-Comté, a l'agrément pour acheter celui du comte de Roye. Ainsi ce sera lui qui payera les 22,500 livres à M. de Châteaumorand.

Samedi 30, *à Marly*. — Le roi ne tient point le conseil de finances ici les samedis. Il travailla l'après-dînée avec M. Voisin, puis alla tirer. Monseigneur courut le loup dans la forêt de Saint-Germain. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry étoient à cheval à la chasse. — Un courrier que M. de Torcy avoit envoyé en Espagne il y a quelque temps, par lequel il mandoit au roi d'Espagne que le roi destinoit l'abbé de Polignac à y aller ambassadeur, est arrivé. La cour d'Espagne donne de grandes louanges à M. l'abbé de Polignac, mais ils souhaitent qu'on y renvoie pour ambassadeur M. Ame-

lot. Ce courrier n'est parti de Madrid que le 22 au matin, et l'on n'y pouvoit rien savoir de la bataille du 20. — On a des nouvelles sûres d'Angleterre qu'on a ôté à milord Godolphin la charge de grand trésorier; son fils a épousé une fille de Marlborough. On a la confirmation que la reine a ôté à madame de Marlborough la charge de dame d'honneur, et on ne doute plus que ce parlement-ci ne soit cassé.

Dimanche 31, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis alla tirer. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à Versailles, où il entendit vêpres et le salut. Madame la duchesse de Bourgogne, qui étoit allée à Versailles avec lui, descendit à ses écuries, qu'elle visita toutes pendant qu'on mettoit des chevaux à ses carrosses, et puis s'en alla à Chaillot voir la reine d'Angleterre. Elle entendit le salut avec elle et ensuite remonta en carrosse avec la princesse d'Angleterre. Elles allèrent se promener au cours, et après la promenade madame la duchesse de Bourgogne ramena la princesse d'Angleterre à la reine sa mère à Chaillot. Madame la duchesse de Bourgogne revint ici pour le souper du roi; elle avoit fait venir des relais à Saint-Cloud. — Madame de Laval mourut le matin à Paris. Il y avoit déjà quelques jours qu'elle avoit perdu connoissance (1). — On eut nouvelle que Béthune capituloit le 28 au soir.

Lundi 1er *septembre*, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit dans sa calèche; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Le roi travailla le soir avec M. de Pontchartrain. — On mande de Flandre que les ennemis

---

(1) « Madame de Laval est morte, laissant M. l'évêque de Metz un orphelin de deux cent mille francs de rente, y compris l'hôtel de Jars. Elle avoit quatre-vingt-treize ans, et on l'a enterrée avec grande pompe aux Ursulines du faubourg Saint-Jacques, quoiqu'elle eût ordonné qu'on n'y fit point de cérémonie. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 3 septembre.)

accordé à la garnison de Béthune la capitulation la plus honorable et que la garnison en devoit sortir hier, qui étoit le dernier du mois, pour être conduite à Saint-Omer. — On parle toujours d'un grand détachement que le prince Eugène fait des troupes allemandes qui sont dans l'armée de Flandre, et l'on prétend que l'empereur a deux raisons pour demander ce détachement, l'une parce qu'on assure que le prince Ragotzki a entièrement défait le général Heister, l'autre parce que le roi de Suède est près de rentrer en Pologne avec quarante mille Turcs ou Tartares. Toutes les nouvelles portent qu'il doit être parti de Bender le 28 juillet et que le Grand Seigneur avoit fait arborer la queue de cheval. — Le roi a envoyé ordre au duc de Noailles d'aller à Bayonne pour y conférer avec M. de Vendôme quand il y passera, et le maréchal de Montrevel a ordre d'envoyer quelques bataillons à Pampelune.

Mardi 2, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il travailla longtemps avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il arriva un courrier de Madrid par lequel on apprit que le roi d'Espagne y étoit revenu et y a été très-bien reçu des grands et du peuple malgré la perte de la bataille. La déroute n'a pas été si grande que l'avoit mandé le marquis de Mirabel. On assure même que les ennemis y avoient perdu presque autant de monde que les Espagnols. Le marquis de Bay, qui commandoit l'armée d'Espagne, s'étoit retiré à Tudela, où il avoit déjà rassemblé huit ou dix mille hommes, et il a prié le roi son maître de ne point faire revenir les troupes d'Estramadure. Le roi d'Espagne avoit été incommodé quelques jours avant la bataille et n'y étoit point. Il n'est que trop vrai que la bataille est perdue; mais les troupes flamandes n'ont point jeté les armes, et il paroît qu'on n'est point découragé à Madrid.

Mercredi 3, à Marly. — Le roi, le matin, après son lever, fit entrer dans son cabinet le duc d'Albe, qui étoit venu ici

M. de
tint con
tirer. Son on
i. Béthun
de compte
re colonel
est conten
fort arrivé en
Sud très-rich
us de deux
al intérêt à
les-Mangon. U
orta hier ici la
ommandé dan
commandé et
il fit revenir to
etirant de là l'e
i, à Marly. —
le la duchesse
de Berry étoien
ses enfants étoi
e toujours. — Hi
Torcy, qui lui av
pour le chevalier
gouvernement p
pria le roi que ce
la. Ce gouverneme
ort proche de Pari
e de ce petit gouve
du cardinal de Coi
é au roi que depuis
que ce gouvernem
le. Le chancelier Se
n, l'avoit eu, après
n, son petit-fils. Qu

orcy étoit av
il d'État à s
n neveu de
le l'a envoyé
qui est tell
e tout ce qu
avoit son ré
du gouvern
étagne un v
nent chargé
lions de pia
vaisseau so
officier qui
ouvelle. —
la citadelle
lont le roi
s les Françoi
voya comma
Le roi courut
e Bourgogne
à cheval. Mo
nt à la chass
r, au sortir d
it demandé
é Croissy, so
ur lui-même
fut pour so
t vaut 6 ou 7
et la terre d
nement. Il é
in, et M. de
a mort du de
nt avoit été
uier, bisar
sa mort il
and ce duc

cardinal son frère le demanda pour le duc de Coislin, son neveu ; mais comme le roi n'en étoit pas content, il le donna au cardinal.

Vendredi 5, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur et messeigneurs ses enfants allèrent tirer aussi et tuèrent, à eux quatre, deux cent cinquante faisans. On est toujours étonné de la quantité prodigieuse qu'on en trouve et dans le parc de Versailles et dans celui de Marly. — On eut nouvelles de Flandre que les ennemis ont marché et qu'ils campoient à Lillers. Cette marche les approche de Saint-Venant et d'Aire, et ils répandent le bruit dans leur armée qu'ils veulent faire ces deux siéges à la fois, ce qu'on ne croit pas ici qu'ils puissent faire. — Voici ce que M. de Berwick mande de Dauphiné, du camp du pont de Servière le 31 août :

« Le 28 de ce mois l'armée des ennemis, que commande le comte de Thaun, vint camper à Saint-Sicaire ayant leur droite à Mouliers et leur gauche à Camlas. M. de Rebender est à Oulx avec dix-huit bataillons, l'armée du roi à sa droite au camp du Roux et la gauche à Monestier. Les ennemis ne songent plus qu'à subsister et à se tenir en force près de nous pour nous empêcher d'envoyer ailleurs des détachements. »

Samedi 6, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla dans les hauts de Marly voir jouer au grand mail. Il fit venir beaucoup de calèches pour madame la duchesse de Bourgogne et les dames qui l'avoient suivie. Monseigneur alla dîner à Meudon et revint ici pour le souper du roi. Monseigneur le duc de Berry alla tirer dans la plaine de Saint-Denis. — Le marquis de Bay a écrit une lettre à M. Voisin, datée du 24 de Tudela qui est à douze lieues de Saragosse et à vingt lieues de Pampelune. Il envoie en même temps une relation de la bataille qui n'est guère différente de ce qu'avoit mandé d'abord le marquis de Mirabel. Il se

plaint fort de toute l'infanterie, qui a jeté les armes sans combattre. Il écrit qu'en arrivant à l'armée il l'avoit rouvée en si grand désordre et si épouvantée que, quand l n'auroit point été obligé de combattre, l'infanterie 'auroit abandonné de même. Il ne se plaint point de la cavalerie et rassemble tout ce qu'il peut à Tudela. Les ennemis n'avoient pas marché depuis la bataille, et on prétend que le poste de Tudela est fort bon, pourvu qu'il y ait des vivres.

Dimanche 7, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État et travailla avec M. Pelletier l'après-dînée. M. Voisin entra chez le roi ensuite et y mena M. de Monteil, mestre de camp de cavalerie et qui fait la charge de maréchal des logis de l'armée de M. de Noailles. Il étoit venu à Bayonne avec M. de Noailles, qui, de concert avec M. de Vendôme, l'a envoyé ici pour recevoir les ordres du roi. Dès qu'il fut dans le cabinet du roi avec M. Voisin, on envoya chercher M. de Torcy; ils furent assez longtemps enfermés, et puis M. de Torcy sortit et le mestre de camp quelque temps après. M. Voisin demeura un quart d'heure seul avec le roi, et ensuite S. M. alla faire un our de promenade. Ce mestre de camp nous dit en sortant d'avec le roi que M. de Vendôme attendoit à Bayonne e retour d'un courrier qu'il avoit envoyé à Madrid; que on n'étoit pas trop effrayé sur la frontière d'Espagne de perte de la bataille; qu'on accusoit M. de Bay de l'avoir nnée imprudemment; que les ennemis y avoient perdu ez de monde et qu'on n'avoit point de nouvelles qu'ils ent fait aucun mouvement depuis ce jour.

ndi 8, jour de la Notre-Dame, à Marly. — Le roi cinq heures au salut à la paroisse; madame la du- de Bourgogne y alla entendre vêpres. — Il arriva rier de M. de Villars, qui mande que du 4 au soir mis ont investi Aire et Saint-Venant et qu'ils aire ces deux siéges tout à la fois; qu'ils desti- ante bataillons à faire celui d'Aire et vingt ba-

taillons pour faire celui de Saint-Venant et que leur armée d'observation couvrira ces deux siéges. L'entreprise ici paroît grande, et on est persuadé qu'Aire durera deux mois pour le moins et que le siége de Saint-Venant sera plus difficile qu'ils ne pensent. — M. du Puy-Vauban arriva ici le soir. Le roi l'a très-bien reçu et lui a fait donner une chambre ici. — Madame a reçu une lettre de madame d'Hanovre, sa tante, qui lui mande que le roi de Suède est entré en Pologne avec cinquante mille Turcs ou Tartares, qui y font de grands désordres et même qui y brûlent beaucoup. Le roi jusqu'ici n'en a point eu d'autres avis.

Il y a vingt-deux ans que je fus taillé à pareil jour (1).

Mardi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il courut le cerf ; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Le soir le roi travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz, comme il fait tous les mardis depuis quelque temps. — On mande d'Allemagne que M. d'Osnabruck, frère de M. de Lorraine, va incessamment être reçu coadjuteur de Trèves. — Madame la duchesse de Mantoue est très-dangereusement malade. Ses médecins lui annoncèrent le matin le danger où elle étoit, et elle fut confessée le soir. — Miran, enseigne dans la gendarmerie, est mort du pourpre dans notre armée de Flandre. Beaucoup de jeunes gens de condition et même de vieux officiers demandent cette charge, dont le roi n'a point encore disposé. — Le roi a fait repartir le chevalier de Monteil ; il retrouvera encore à Bayonne M. de Vendôme et le duc de Noailles.

Mercredi 10, *à Marly*. — Le roi prit médecine et l'après-dînée il tint le conseil d'État. Durant tout ce

---

(1) Voir tome II, page 166.

onseigneur n'a joué qu'au papillon; madame
e Bourgogne jouoit quelquefois avec lui et
elle a joué au lansquenet l'après-dînée,
sortant du cabinet du roi, après souper,
petits momons pour amuser des dames.
vint ici. Sa plaie est entièrement fermée.
mence à vendre les charges de la maison de
r le duc de Berry et de madame la duchesse
Menon, qui est dans les affaires, a acheté
de surintendant de la maison de ce prince.
une 500,000 francs, et le prix des autres char-
fixé. — M. le comte de Toulouse a reçu une
un officier de la marine qui est à Dantzick, qui lui
qu'on y a eu nouvelle que le roi de Suède étoit
Bender avec un plus grand nombre de troupes
dame d'Hanovre ne l'avoit mandé à Madame,
cette nouvelle avoit besoin de confirmation.
11, à Marly. — Le roi se promena tout le ma-
ses jardins et alla tirer l'après-dînée. Monsei-
lla se promener au Val avec madame la Duchesse,
ena quelques dames de Marly et qui en fit venir
es autres de Paris. M. d'Antin y donna une grande
gnifique collation. — Il arriva un courrier du ma-
de Villars qui a couché deux nuits à Hesdin. On
il va faire marcher son armée et qu'il a reconnu
p sur la petite rivière du Ternois; qu'il mettra sa
Saint-Paul et sa gauche à Blangy. Il mande que
continuent à vouloir faire le siége d'Aire et
Saint-Venant tout à la fois. — On mande de
depuis la déposition de milord Godolphin
la banque sont considérablement baissées.
pour exercer cette charge cinq commis-
milord Pawlet, Harley, ci-devant orateur
des communes et secrétaire d'État, Paget,
qui étoit ambassadeur à Vienne, Benson,
comte Darmouth, secrétaire d'État, et le

chevalier Manser, qui a été contrôleur de la maison de la reine Anne.

Vendredi 12, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, alla courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse; madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry y étoient à cheval. Le roi n'en revint qu'à la nuit fermée, et le cerf ne fut pris qu'une demi-heure après. — Le maréchal de Villars a la permission de s'en aller aux eaux, et on ne doute pas que ce ne soit le maréchal d'Harcourt qu'on envoie en sa place, malgré sa mauvaise santé. — M. de Vendôme devoit partir de Bayonne le 9. Il va droit à Madrid, où le roi d'Espagne lui a mandé qu'il l'attendoit avec impatience; cependant on ne croit pas que M. de Vendôme y puisse arriver avant le 20. Il ne pourra pas faire diligence parce qu'il a eu quelques accès de fièvre quarte. Le roi d'Espagne l'assure dans sa lettre qu'il le mettra bientôt à la tête d'une armée aussi forte du moins que celle de M. de Staremberg. Le corps que M. de Bay a rassemblé à Tudela se fortifie tous les jours, et il lui vient d'Andalousie deux mille hommes de pied et mille chevaux, outre mille chevaux qu'on fait venir encore d'Estramadure. C'est le marquis de Richebourg qui commande l'armée d'Espagne en ce pays-là depuis que le marquis de Bay en est parti.

Samedi 13, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée à Marly avec M. Voisin. Il s'y promena dans les jardins jusqu'à six heures et puis revint ici, où l'on demeurera jusqu'à la fin du mois. Monseigneur partit de Marly à neuf heures et alla dîner à Meudon, d'où il ne reviendra que samedi. Madame la duchesse de Bourgogne joua dans le salon de Marly jusqu'à cinq heures et puis revint ici. — Il est public présentement que M. le maréchal d'Harcourt va commander l'armée de Flandre; il y a déjà quelques jours qu'il le sait. Il partira samedi et ne compte d'arriver que le 23, parce qu'il marchera lentement à cause de ses incommodités. — Le roi a donné à

anoue-Lang
vacant dan
e sa compagn
ntrée du roi de
étoit encore sû
nandoit en mêm
narche. On ne s
par la Hongrie.
Dimanche 14, à
État, travailla l'ap
la se promener dan
Meudon se fit saign
chesse de Bourgogn
uloit aller se prome
uva un peu fatigué
lame de Maintenon
la tranchée soit o
nis travaillent à
place. — Toutes
nde portent que t
s à Marlborough
eau parlement ser
ole à ce milord, c
d Rivers, qui va
c d'Hanovre le co
Amsterdam; et m
en Hollande et q
est rappelé.
15, à Versailles.
ravailla l'après
la se promener
ogne, madame
eur le duc de
îner avec Mon
duc de Bourgogn
a fin du conseil,

ais, ancien capitaine
la gendarmerie, et
ie. — On n'a point
Suède en Pologne, et
ement à Bender le 10
e temps qu'il étoit p
it point s'il viendra

ersailles. — Le roi t
rès-dînée avec M. Pel
les jardins. Monseig
par pure précaution
, après avoir entend
ner dans les jardins;
Elle ne sortit que pou
— On n'a point encore
verte à Aire et à Saint-V
aigner l'inondation de
les nouvelles d'Anglet
ous les tories veulent fa
t qu'on y travaillera d
assemblé; celui-ci, qu
oit être cassé le 15 de
rir de la part de la re
mandement de l'armé
ord Thowsend, qui es
'on croit fort attaché à

— Le roi tint le conse
dînée avec M. de Pontc
Trianon. Monseigneur
la duchesse de Bourg
Berry allèrent tous tro
seigneur à Meudon.
e, qui avoit voulu de
n'arriva que longtemp

qu'on fut à table. — Le roi d'Angleterre, qui a presque toujours été malade durant la campagne, ne vouloit point en revenir; mais enfin il s'est rendu aux prières de la reine sa mère, qui lui en a écrit fortement, et au conseil du roi, et il sera à Saint-Germain après-demain. — On n'a point encore fait de détachement de l'armée du maréchal de Berwick, parce que le comte de Thaun et le général Rebender se tiennent toujours en force auprès de lui, afin d'être en état d'entreprendre quelque chose s'il affaiblissoit son armée. On croit même que, quand les neiges seront tout à fait venues, ce qui arrivera bientôt infailliblement, ils se baraqueront plutôt dans les neiges que de retourner en Piémont, pour nous empêcher de faire des détachements.

Mardi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin et avec M. Desmaretz. Monseigneur se purgea à Meudon, comme il fait toujours de temps en temps. — Le roi a donné à M. du Puy-Vauban l'expectative de la première place des huit grand-croix de l'ordre de Saint-Louis qui vaquera, et en attendant il lui permet de porter la grande croix, et il aura les 2,000 écus de pension qu'ont les autres. Il avoit déjà le cordon rouge et 1,000 écus de pension, ainsi il ne profite que de 1,000 écus. Le roi fait maréchal de camp M. de Miromesnil, ancien brigadier d'infanterie, qui étoit dans Béthune avec lui. On fait encore d'autres grâces à des officiers qui étoient dans cette place, mais je n'en sais pas le détail. — M. le duc de Mortemart a perdu au jeu une somme considérable contre le prince d'Isenghien et lui donne son régiment à vendre pour en payer la plus grande partie. M. de Beauvilliers, beau-père de ce duc, veut bien faciliter à son gendre les moyens de payer comme il le souhaite et espère qu'une pareille aventure corrigera M. de Mortemart du jeu.

Mercredi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'É-

tat; Monseigneur y vint de Meudon et s'y en retourna dîner. Le roi alla tirer l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry montèrent à cheval et allèrent le voir tirer. — On reçut des lettres de M. de Vendôme du 10 au soir de Bayonne. Il mande qu'un nouvel accès de fièvre l'avoit empêché de partir le 9 et qu'il espéroit partir le lendemain. Le duc de Noailles va avec lui à Madrid. M. de Staremberg n'a point marché en avant depuis la bataille gagnée, et M. de Bay, qui étoit à Tudela, est allé avec dix ou douze mille hommes qu'il a rassemblés pour camper à Soria, qui est à la source du Duero et le grand chemin pour aller de Tudela à Madrid. MM. de Grimaldi et de Zuniga sont à Pampelune, où ils ont mené dix-huit cents hommes. — Le maréchal de Villars, qui n'attend que l'arrivée de M. d'Harcourt pour aller aux eaux, mande que la nuit du 12 au 13 les ennemis ont ouvert la tranchée à Aire en deux endroits.

Jeudi 18, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. A son retour M. le maréchal d'Harcourt prit congé de lui : il avoit été le matin enfermé avec le roi dans son cabinet. Il retourna coucher à Pontaly, qui est une petite maison dans le parc de Versailles que le roi lui donna il y a quelques années; il en partira samedi pour Flandre. Le maréchal de Villars lui a mandé que, pourvu qu'il y arrivât le 25, cela suffisoit. — Il y a des lettres d'Espagne qui portent que M. de Staremberg se prépare à marcher en avant et qu'il doit être arrivé à Calataiud. Il a fait cuire beaucoup de biscuit. Il n'a pas plus de dix-huit mille hommes dans son armée, mais le marquis de Bay n'en a pas plus de douze, quoiqu'il ait été joint par le duc de Pratamène, et l'on ne doit guère compter sur l'infanterie du marquis de Bay, qui n'est composée que de milices, et qui ont perdu leurs armes à la bataille de Saragosse.

Vendredi 19, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et l'après-dînée il alla à Meudon.

Monseigneur le duc de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry y étoient allés dès le matin dîner avec Monseigneur. Le roi descendit au château neuf, où étoit Monseigneur, et sur les quatre heures monta à cheval pour aller tirer dans le parc. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry allèrent le voir tirer et étoient à cheval. Après la chasse le roi revint ici dans sa calèche. Monseigneur le duc de Bourgogne se mit à la tête des dames et revinrent ici à toutes jambes, et le soir madame la duchesse de Bourgogne se trouva fort enrhumée et ne soupa point avec le roi. Elle alla pourtant dans son cabinet après souper. — On avoit rendu un mauvais office au maréchal de Villars sur un discours qu'on lui faisoit tenir à l'armée et qui étoit fort offensant contre toutes les dames qui ont l'honneur de suivre madame la duchesse de Bourgogne à la chasse. Le maréchal s'en justifie fort et cherche à découvrir l'auteur de cette ridicule histoire.

Samedi 20, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin. Monseigneur revint le soir de Meudon, et ira lundi à Rambouillet, où il demeurera tout le reste de la semaine. — On a des lettres de M. de Goësbriant du 17, qui rend compte d'une grande sortie qu'il a fait faire et qui a réussi fort heureusement. — On apprit par le courrier d'Espagne qui arrive les samedis que M. de Staremberg étoit en marche et venoit droit à Madrid. Le roi d'Espagne, qui n'a point de troupes avec lui et ne pouvant pas demeurer dans Madrid, qui est tout ouvert, prend le parti d'en sortir pour aller à Valladolid. La reine et le prince des Asturies vont avec lui. Tous les conseils le suivent; tous les grands et la plupart des gens considérables se préparent à le suivre aussi. Le marquis de Bay avec sa petite armée est à Aranda de Duero, qui n'est qu'à huit ou dix lieues de Valladolid. La santé du roi d'Espagne n'est pas bonne, et le parti qu'il est obligé de prendre augmentera

son mal ap
ances quatre
re aux troupes
pes de ces côtés
tière le duc de
vie; il est escorté
Dimanche 21, à
État; l'après-dîné
lla tirer. — Il arri
st sorti de Madrid
turies. Tous les gra
bitants l'ont suivi o
L'armée de l'archid
vec un gros détach
endôme *et M. de N*
gne le 16 ou le
d sur l'approche
is les peuples lui
de Berwick mand
pont de Servière,
raqués dans leur m
e lorsque le mauva
ssi que, les habitan
t point venus dan
ntribution, quoique
drieux y avoit marc
détachement et a
amené à Bayonne
t tous deux prison
di 22, à Versailles
se promener à M
Pontchartrain ch
ur, monseigneur
le duc de Berry
aller à Rambouillet
en reviendront que

paremment. Il deman
ou cinq mille homm
qu'à M. de Bay, mais
-là. On envoie dans u
Médina-Céli, qui étoit
par trente gardes d
Versailles. — Le roi
e il travailla avec M.
a un courrier du roi
avec la reine et le
s l'ont suivi et bea
sur des mules ou à
c s'avance; et M. de
ment, étoit déjà à Sig
ailles espèrent joindre
7. La désolation est
des ennemis et le dé
émoignent une grand
du 17 qu'il est tou
ue les ennemis sont t
me camp, d'où ils ne
s temps les en chasse
de la vallée de Saint
le temps marqué tr
ous eussions des ota
é le jour d'auparava
it brûlé quasi toute la
duc de Médina-Céli et
iers dans le château
— Le roi dîna de bo
arly. Au retour il tra
ez madame de Maint
e duc de Bourgogne
partirent dès le gr
et coururent le loup
samedi. Madame la d

Monseign
de Berry
lés dès le
au châtea
heures m
dame la d
de Berry a
la chasse
le duc de
vinrent ic
de Bourgo
avec le r
souper. —
de Villars
et qui ét
ont l'ho
gogne à
à décou
Sam
finan
gneu
où
lett
gr

it fait impr mer un livre dans c
entré dans de plus grands détai
aminer l'idée que les uns et les
it travailler M de Nointel, M. de Bo
ourg, tous troi conseillers d'État, d
et les deux au res ses beaux-frères,
ndant des financ es et son gendre, tro
sontdansles affai es, savoir La Croix, P
s il n'y a rien e ncore de réglé là-dess
villy, qui comma ndoit à Ypres, ayant ét
ennemis faisoient partir de Gand un g
orté par dix-huit *ts hommes*, comman
nan, *maréchal de* *mp*, avec deux mille
mmes; il sortit d'Y pres la nuit et marcha
ment. *Il trouva le* onvoi à Saint-Éloy-Vive
nte-cinq balandr s chargées de beaucou
s de guerre et c e bouche. L'escorte de
n marais devant elle, qui n'empêcha pas
ttaquer et de la défaire entièrement; e
ous les bateaux, ce qui est une grande pe
nemis.

credi 24, à Vers *illes.* — Le roi tint le
et alla tirer l'ap *rès*-dînée. — M. de Villa
en prison M. d' udicourt, qu'il accuse
un discours qu *faisoit* tenir à ce mar
nir devant beau up d'officiers et préten
aincu. M. de Vi ars a rendu compte au
'il avoit eues p ur faire arrêter d'Heud
laisse le maît e de le laisser en priso
era à propos. n l'a envoyé dans un pe

alais*. — Le hevalier de Valence arri
ne de galères, et on l'avoit fait venir de
pres avec q uelques troupes de la m
ndoit. Il étoit à l'affaire de M. de Ravig
re plus conside rable qu'on ne l'avoit dit
ennemis y av ient treize cents homme

Bourgogne y devoit aller mercredi pour revenir le même jour, mais son voyage est rompu ; elle prend le parti de demeurer avec le roi. — Les religieuses du Port-Royal des Champs, que l'on transféra il y a environ un an dans différents couvents du royaume, ont presque toutes signé le formulaire. Il y en a dix-huit dont on a les signatures ; il en reste deux qui sont dans des couvents à Blois qui n'ont pas voulu le signer. Après qu'on les eut tirées du Port-Royal des Champs on rasa leur maison et leur église*. — M. le chevalier de Selve, qui commande dans Saint-Venant, a mandé au roi que les ennemis travailloient toujours à saigner l'inondation de Saint-Venant et celle d'Aire ; mais jusques ici ils n'avoient point du tout réussi à Saint-Venant et fort peu à celle d'Aire.

* Les Mémoires, toujours politiques, avoient tu l'année précédente la destruction de Port-Royal des Champs (1), et sans en rien dire depuis que ce mot, copié de ce que les destructeurs firent accroire au roi du fruit des barbaries des anciens temps déployées sur le corps et sur l'âme de ces saintes filles, et passe sur tout cet article comme chat sur braise.

Mardi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. — On parle fort d'une dîme royale sur tous les biens du royaume. M. le duc de Sully en parle dans ses Mémoires ; Boisguilbert (2) avoit travaillé sur cela et en avoit parlé à M. le chancelier pendant qu'il étoit contrôleur général. Depuis ce temps-là feu M. le maréchal de Vau-

(1) Saint-Simon oublie-t-il que Dangeau, ayant interrompu son journal depuis le 13 septembre 1709 jusqu'à la fin de l'année, à cause de la blessure de son fils, n'avait pu parler de la destruction de Port-Royal, arrivée en novembre? Que ce soit légèreté ou mauvaise foi, il est impardonnable à Saint-Simon de dénigrer ainsi à tort et à travers un travail qui lui a été si utile, on peut même dire si indispensable pour la rédaction de ses Mémoires.

(2) Ce Boisguilbert vint trouver M. de Pontchartrain, alors contrôleur général ; et en lui présentant son livre intitulé : *Détail de la France*, il lui dit : « Vous me prendrez d'abord pour un fou ; ensuite vous m'écouterez, et vous finirez par m'approuver. » M. de Pontchartrain lui répondit : « Je m'en tiens au premier. » (*Note du duc de Luynes.*)

...alla voir la cour d'Angleterre,
...nèrent dans les jardins. Ils re-
...nuit. — M. le chevalier de Va-
...ns sa relation louent fort M. de
...erie, et M. de Saint-Chaumont,
... l'évêque de Metz (1) fut reçu
... fit un très-beau discours qui
...de Choisy y répondit fort digne-
...e*, sous-gouverneur des enfants
...été gouverneur de la Nouvelle-
...mpagne il y a quelques jours. —
...ui commande à Saint-Omer, a fait
...e des ennemis par Mortagny, et,
... ennemis ne fissent monter de la
...ir leur grande garde, il avoit fait
...terie dans des défilés. On leur a
...esque tous hussards, et on a amené
...on camp.

...un brave brigadier de dragons, et qui avoit fait
...où il avoit été gouverneur général; c'étoit pour-
...écile, bien dévot et bien incapable d'élever per-
...es fils de France. Il eut la douleur de voir son fils
...ui avoit auparavant la mine tournée à la fortune.
...et honnête gentilhomme, très-propre à la congré-
...u à la communauté des messieurs à Saint-Sulpice,
...delà. On l'avoit attaché plus particulièrement au
...oiqu'il fût le premier des trois sous-gouverneurs; il
...dit, quand il fut déclaré roi d'Espagne, de lui avoir
...lle maxime, « de récompenser les bons et de punir
...es deux mots selon lui contenoient toutes choses.

...26, à Versailles. — Le roi travailla le matin
...eur. Madame la duchesse de Bourgogne et
...esse de Berry allèrent dîner à la Ménagerie;
... à cheval l'après-dînée et allèrent voir le
...s son grand parc. — Le roi d'Espagne

...mbout, duc de Coislin.

pied et six cents chevaux. Les treize cents hommes de pied, dont il y en avoit huit cents anglois, ont tous été tués, noyés ou pris, et des six cents chevaux qui prirent la fuite de bonne heure il ne s'en est pas trouvé trois cents. M. Ginkel, général major et fils du comte d'Athlone, a été pris et presque tous les officiers principaux qui escortoient ce convoi. On a fait sauter treize cents milliers de poudre, et les prisonniers assurent que cette affaire-là leur coûtera plus de trois millions. Le village de Saint-Éloy-Vive, auprès duquel étoient les bateaux pleins de poudre qu'on a fait sauter, est presque entièrement abîmé. M. de Ravignan, avant que de mettre le feu aux poudres, avoit fait éloigner ses troupes.

* Il étoit échappé des ordures au maréchal de Villars sur les dames qui montoient à cheval avec madame la duchesse de Bourgogne, qui furent paraphrasées et mandées, et qui les scandalisèrent au point d'en faire du bruit. Heudicourt, qui les en avoit informées, fut le bouc émissaire sur qui tout tomba; c'en étoit un et de jeu et de figure, au moyen de laquelle il étoit reçu chez toutes les dames dont il étoit volontiers le Mercure et en avoit tout l'esprit; plaisant, méchant, hardi, impudent de la faveur de sa mère, et qui s'enivroit de rien. Il faisoit des chansons qui ne mourront jamais, et savoit bien à qui s'adresser pour toutes ses manigances; mais pour cette fois il se méprit. Il fit un jour une chanson sur le grand prévôt de Sourches de Montsoreau et sur toute sa famille, si folle, si plaisante, si ravissante par son naturel que le maréchal de Boufflers, qui étoit l'homme du monde le plus sérieux, en éclata de rire derrière le roi à sa messe; en le voyant, ce rire en gagna d'autres tellement que le roi se tourna de surprise, qui fut au comble quand il vit le maréchal rire à l'excès. Au sortir de la messe il lui demanda à qui il en avoit eu et dans un lieu si peu convenable; le maréchal, riant de nouveau, répondit qu'il ne lui pouvoit dire que dans son cabinet. Il lui dit la chanson en rentrant, et voilà le roi aux larmes; mais ce ne fut pas tout, c'est qu'il fut deux jours à ne pouvoir regarder aucun Montsoreau sans tomber au même état, et toute la cour encore plus à son exemple. Cette espèce de huée dura longtemps, et on s'en souvient encore.

Jeudi 25, *à Versailles.* — Le roi alla dîner à Marly; madame la duchesse de Bourgogne, madame la duchesse de Berry et madame de Maintenon y allèrent dîner avec

lui. Le roi, après le dîner, alla voir la cour d'Angleterre, et les princesses se promenèrent dans les jardins. Ils revinrent tous ici avant la nuit. — M. le chevalier de Valence et M. de Ravignan dans sa relation louent fort M. de Jarnac, brigadier d'infanterie, et M. de Saint-Chaumont, colonel de dragons. — M. l'evêque de Metz (1) fut reçu à l'Académie françoise et fit un très-beau discours qui fut fort applaudi; l'abbé de Choisy y répondit fort dignement. — M. de Dénonville*, sous-gouverneur des enfants de France et qui avoit été gouverneur de la Nouvelle-France, mourut à la campagne il y a quelques jours. — M. le comte d'Estaing, qui commande à Saint-Omer, a fait pousser la grande garde des ennemis par Mortagny, et, ne doutant pas que les ennemis ne fissent monter de la cavalerie pour soutenir leur grande garde, il avoit fait embusquer de l'infanterie dans des défilés. On leur a tué cent hommes, presque tous hussards, et on a amené soixante chevaux à son camp.

* Ce Dénonville étoit un brave brigadier de dragons, et qui avoit fait merveilles en Canada, où il avoit été gouverneur général; c'étoit pourtant une espèce d'imbécile, bien dévot et bien incapable d'élever personne, encore moins des fils de France. Il eut la douleur de voir son fils perdu à Hochstett, qui avoit auparavant la mine tournée à la fortune. C'étoit un très-bon et honnête gentilhomme, très-propre à la congrégation des jésuites ou à la communauté des messieurs à Saint-Sulpice, et à rien du tout au delà. On l'avoit attaché plus particulièrement au roi d'Espagne, quoiqu'il fût le premier des trois sous-gouverneurs; il eut lui avoir tout dit, quand il fut déclaré roi d'Espagne, de lui avoir prononcé cette belle maxime, « de récompenser les bons et de punir les mauvais. » Ces deux mots selon lui contenoient toutes choses.

Vendredi 26, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry allèrent dîner à la Ménagerie; elles montèrent à cheval l'après-dînée et allèrent voir le roi qui tiroit dans son grand parc. — Le roi d'Espagne

(1) Henri-Charles du Cambout, duc de Coislin.

arriva le 19 à Valladolid; on y attendoit ce jour-là M. de Noailles, et le lendemain M. de Vendôme. On n'a point nouvelle que l'armée ennemie se soit approchée de Madrid plus près que Siguença. Trente-trois grands d'Espagne ont écrit au roi une lettre que le duc d'Albe lui a donnée ce matin pour l'assurer de l'attachement inviolable qu'ils ont pour le roi leur maître, et en même temps ils demandent du secours; ils ont tous signé la lettre. — On a des nouvelles sûres que le roi de Suède n'étoit pas encore parti de Bender le 6 du mois d'août. On commence à croire même qu'il y pourroit bien demeurer encore cet hiver, les Turcs n'étant pas entièrement résolus de rompre la trêve qu'ils ont renouvelée depuis peu avec le czar.

Samedi 27, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin et le soir alla se promener dans le jardin. Monseigneur revint le soir de Rambouillet, où il étoit depuis lundi. Monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry en revinrent le matin et allèrent dîner à la Ménagerie où madame la duchesse de Bourgogne leur avoit donné rendez-vous. Madame la duchesse de Bourgogne avoit commandé qu'il n'y eût que des carpes à son dîner, ce qui leur fit faire un assez mauvais repas. — Le comte de Noailles, frère du duc et qui avoit été chanoine de Notre-Dame, est mort à Perpignan de la petite vérole. Il étoit lieutenant général d'Auvergne; cette charge vaut 8,000 livres de rente, et l'année passée le duc de Noailles, son frère, lui donna son régiment de cavalerie. On ne doute pas que le roi ne laisse au duc de Noailles la disposition de ces deux charges. — Le maréchal de Villars a fait sortir d'Hendicourt de prison; le roi trouvoit bon qu'il l'y laissât tant qu'il le trouveroit à propos.

Dimanche 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qui dura jusqu'à une heure et demie. Il avoit donné audience au cardinal de Noailles avant la messe.

tirer et le soir il travailla avec
me de Maintenon. Monseigneur alla
Meudon. Monseigneur le duc de
la duchesse de Bourgogne enten-
vêpres madame la duchesse de
au brelan. — Le roi a donné au
position des deux charges qu'avoit
mourir. — Madame reçut des let-
illes la d... de Lorraine, sa fille, qui lui mande que
ui vient d... frère de M. de Lorraine, a été
áme de Lorraine, ... soixante-quinze
e d'Osnabruck, L'électeur a avoit été coadju-
teur de Trèves. d'Orgebec et n'avoient pas
ppeloit le baron ... de Trèves ... quand
temps. Les chanoines de M. d'Osnabruck ... le moyen
trouver à la réception ... a trouvé ... voix à son
u chanoine, et M. de Lorraine ... leur faire donner leur
ménagements de leur ... très-capitale
r la coadjutorerie, qui est chose
maison de Lorraine.
29, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec
ontchartrain; il n'y travaille d'ordinaire que les
inées. — M. de Dénonville avoit un assez beau loge-
ans l'aile neuve, que le roi a donné au duc de Saint-
, pour qui M. de Beauvilliers l'avoit demandé. M. de
ignan avoit un fort petit logement, qu'on a donné à
de madame Cantin. — M. le chevalier de Rothelin,
toit jeté dans Aire, où il n'étoit que volontaire, a
au marquis de Rothelin, son frère, qu'il s'étoit
ne grande action à ce siége, M. de Goesbriant
faire reprendre une redoute que les ennemis
prise; que lui chevalier de Rothelin y avoit eu
x cuisses percées et qu'il étoit demeuré prison-
écrit à son frère pour le prier de le venir voir et
donner cette consolation-là avant que de mourir.
n'a eu aucune nouvelle de cette action-là. — Le
ier de Selve mande de Saint-Venant qu'il a fait
ne sortie qui a très-bien réussi, mais qu'il a eu le

malheur d'y perdre M. de Bérenger, colonel de Bugey, qui étoit un garçon très-estimé.

Mardi 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, dans lequel la dîme royale fut réglée. On n'en sait pas encore la manière, mais on assure que le roi en tirera un prodigieux argent et qu'on éteindra les billets de monnoie; que les rentes de la maison de ville seront payées dans leur entier à l'avenir, et que l'argent qu'on tirera de cette affaire viendra tout entier dans les coffres du roi sans passer par les mains des traitants. L'édit en paroîtra au premier jour. — On attend à tout moment des nouvelles de M. de Vendôme ou du duc de Noailles pour savoir au vrai l'état des affaires d'Espagne. Les lettres de la frontière et du côté de Bayonne et du côté d'Oléron portent toutes que M. de Staremberg remarche vers l'Aragon, que son dessein étoit d'envoyer un gros parti pour surprendre le roi d'Espagne ou le prince des Asturies dans Madrid; mais qu'apprenant qu'ils en étoient sortis il n'avoit pas voulu s'engager plus avant en Castille. Tout ce qui se dit là-dessus est fort incertain.

Mercredi 1[er] *octobre, à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée il alla tirer. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner chez madame Voisin avec madame de Maintenon. — On a des nouvelles de notre armée de Flandre par celle des ennemis, qu'à l'attaque de la redoute d'Aire le marquis de Listenois, maréchal de camp, avoit été tué. M. de Bauffremont, son frère, a écrit ici pour demander au roi le régiment de dragons qu'il avoit et qui est dans leur famille depuis la création. Le roi même lui avoit donné l'agrément pour l'acheter l'hiver passé. M. de Listenois, qui est d'une des premières maisons de Franche-Comté, avoit eu la Toison il y a quelques mois. M. de Bauffremont en demandant le régiment demandoit aussi que la charge qu'il a dans la gendarmerie fût vendue au profit de sa nièce, qui est le seul enfant qu'ait laissé M. de Listenois. — On dit en

même temps dans l'armée des ennemis qu'à l'attaque de cette même redoute Flavacourt, brigadier et colonel de dragons de l'électeur de Cologne, avoit été tué, que le second fils du comte de la Mothe avoit eu la jambe cassée; mais tout cela ne se sait encore que par la nouvelle des ennemis.

Jeudi 2, à Versailles. — Le roi partit après la messe pour aller dîner à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne y alla dîner avec lui dans le carrosse de madame de Maintenon, où étoient mesdames de Maintenon, d'O, de Lévis, de Caylus, Voisin et de Dangeau. Après le dîner le roi se promena fort dans les jardins, et au retour madame la duchesse de Bourgogne lui proposa de revenir dans le carrosse où elle étoit venue, et il en revint en huitième avec elle, comme elle l'avoit souhaité. — M. du Guast, père de M. de Bérenger, qui a été tué à Saint-Venant, vint hier demander au roi le régiment de Bugey, dont son fils étoit colonel, pour un second fils qu'il a dans le service et qui, si je ne me trompe, est capitaine dans le régiment de Leuville. Le roi le lui accorda et lui marqua même qu'il regrettoit fort son fils comme un officier de mérite et de distinction. Ils sont de la maison de Bérenger, qui est une des meilleures maisons de Dauphiné. Celui qui vient de mourir n'a point laissé d'enfant; sa veuve est fille de Surbeck, Suisse, ancien lieutenant général. — On ajoute encore quelques morts et quelques blessés à ceux qu'on prétend avoir perdus à la redoute d'Aire, et que le comte d'Estrades, maréchal de camp, a eu le bras percé.

Vendredi 3, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur; il dîna de bonne heure et puis alla se promener à Marly. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. — On eut nouvelle que Saint-Venant avoit commencé à capituler le 29: il y a eu quelques difficultés sur la capitulation. — Après le souper, le roi étant dans son cabinet avec la famille royale,

M. Voisin lui envoya des lettres arrivées d'Espagne par un courrier du duc de Noailles. M. de Torcy arriva un moment après ; le roi le fit entrer dans son cabinet, où il demeura un quart d'heure. On a su par ce courrier que l'archiduc étoit à Madrid. Il n'y couche pas ; il revient le soir coucher à son camp, qui est fort près de la ville. La reine d'Espagne et le prince des Asturies sont à Vittoria. Le roi d'Espagne va se mettre à la tête de son armée pour chercher à combattre l'archiduc dès que les troupes que l'on fait venir d'Estramadure auront joint ce qui reste de troupes au marquis de Bay. M. de Vendôme marche avec le roi d'Espagne, et le duc de Noailles retourne commander les troupes qu'il a laissées en Roussillon.

Samedi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite jusqu'à une heure et demie avec M. Desmaretz ; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin et puis alla se promener à Trianon. — Monseigneur le duc de Berry, en sortant du cabinet du roi pour aller à la messe, dit à M. de Razilly que le roi l'avoit nommé pour son premier écuyer et qu'il pouvoit le remercier, ce que M. de Razilly fit dans l'instant. Le roi lui donne cette charge sans lui en rien faire payer, quoique sur le mémoire des charges à vendre dans la maison de monseigneur le duc de Berry cette charge fût taxée à 250,000 francs et que des gens de qualité propres à la remplir eussent fait leurs soumissions pour en donner cette somme-là. On compte que cette charge, ou en appointements ou en commodités, vaudra au moins 10,000 écus de rente. — Notre garnison de Saint-Venant sortit de la place le 2 de ce mois pour être conduite à Arras ; elle a eu la même capitulation que Douai et Béthune.

Dimanche 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, qui fut plus long qu'à l'ordinaire. L'après-dînée il alla tirer, et au retour il travailla avec M. Pelletier chez ma-

dame de Maintenon. — Le roi a envoyé un courrier au duc de Noailles, qu'il trouvera à Toulouse, avec ordre de venir faire un tour ici avant que d'aller en Roussillon. Le roi veut être informé par lui de l'état des affaires d'Espagne avant que de prendre aucune résolution là-dessus. — M. de la Rochepot, gendre de M. Voisin, a l'agrément de la charge de chancelier de monseigneur le duc de Berry. Il n'en payera que 170,000 mille francs, quoique dans le mémoire des charges à vendre elle fût taxée à 100,000 écus. — Hier, quand le roi donna à M. de Razilly * la charge de premier écuyer de monseigneur le duc de Berry, il donna à M. de la Haye, écuyer de ce prince par commission, la charge de son chambellan ordinaire, qui vaut 2,000 écus de rente, et outre cela il demeurera son écuyer ordinaire. Il se présente une infinité de gens pour acheter toutes les charges de cette maison, grandes et petites.

* Razilly reçut là un grand présent pour sa portée ; mais c'étoit un gentilhomme de bon lieu et qui, avec peu d'esprit, s'étoit conduit si uniment et si honnêtement depuis qu'il étoit auprès des princes que, quoique beaucoup de gens forts supérieurs à lui offrissent la taxe de la charge qu'il eut pour rien, toute la cour applaudit à cette grâce jusqu'à ceux qui la vouloient acheter.

Lundi 6, à Versailles. — Le roi prit médecine par précaution. Madame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon furent longtemps avec lui le matin. Il dîna à trois heures et puis travailla avec M. de Pontchartrain. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. Madame la duchesse de Bourgogne joua chez elle au brelan après le dîner du roi. — Le roi augmente son infanterie de cinq hommes par compagnie. On donnera aux capitaines pour cette augmentation vingt francs par soldat et les armes, ou, si les capitaines l'aiment mieux, on leur donnera trente francs sans armes. Les fonds pour cela sont faits sans billets de monnoie et sont entre les mains de M. Voisin; il a aussi entre les

mains l'argent pour les recrues. On en donne même aux nouveaux petits régiments, à qui on n'en avoit jamais donné, mais on ne leur en donne que la moitié. On donne aux régiments suisses, irlandois et allemands 1,200 écus par bataillon pour les recrues, à quoi on veut qu'ils travaillent dès à cette heure, afin que les troupes soient prêtes de meilleure heure que les campagnes passées.

Mardi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite assez longtemps avec M. Desmaretz; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin et M. Desmaretz ensemble. — M. le marquis de Coëtanfao, lieutenant général et sous-lieutenant des chevau-légers, a l'agrément du roi pour acheter la charge de chevalier d'honneur de madame la duchesse de Berry. — On n'a point encore ici de certitude de la mort de M. de Listenois, dont on ne doute pourtant pas dans notre armée. M. de Bauffremont, son frère, à qui le roi a donné le régiment de dragons qu'il avoit en cas qu'il ait été tué, a demandé la permission de se jeter dans Aire, où est ce régiment; mais le roi n'a pas voulu lui permettre, parce que cela auroit été très-difficile à exécuter. — On a nouvelle que le roi de Suède étoit encore à Bender le 15 d'août, et le bruit se répand qu'il y demeurera tout l'hiver et que le nouveau grand vizir Coprogli, qui étoit fort dans ses intérêts, avoit été déposé.

Mercredi 8, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État à Versailles et vint ici aussitôt après son dîner. On y demeurera jusqu'au samedi de la semaine qui vient, qui sera le 18 du mois. Mon fils est du voyage pour la première fois depuis sa cuisse coupée. — Il y a des lettres de Bayonne qui portent que M. de Louvigny, gouverneur de Lérida, avoit durant la nuit surpris Balaguer et en avoit passé au fil de l'épée la garnison, qui étoit de cinq cents hommes; qu'il y avoit pris treize pièces de canon et en avoit ensuite fait raser les fortifications; et que, re-

tournant à Lérida, il avoit eu avis d'un grand convoi qu'on envoyoit à l'archiduc, qu'il l'avoit été chercher, l'avoit attaqué et pris, et qu'il mandoit au roi d'Espagne qu'il avoit présentement à Lérida des vivres pour un an. Cette nouvelle, quoique fort circonstanciée, a besoin de confirmation, et ce ne sont que des particuliers qui ont reçu ces lettres-là; le roi n'en a pu aucun avis.

Jeudi 9, *à Marly*. — Le roi se promena longtemps dans les jardins et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à vêpres, où il mena madame la princesse de Conty, qui est fort dans la dévotion. Madame la duchesse de Bourgogne alla le soir au salut. — Il arriva le matin un courrier de Flandre par lequel on eut des lettres de M. de Goësbriant du 6, à deux heures après minuit. Il rend compte de tout ce qui s'est passé au siége depuis le 27 du mois passé. Il croit que le roi a reçu une lettre qu'il avoit écrite du 24. Il ne parle point du tout de M. de Listenois. Il mande que les ennemis ont abandonné l'attaque du côté du château et qu'à la grande attaque ils ne sont que sur le bord de l'avant-fossé; que la garnison est en très-bon état; que les ennemis avoient attaqué deux fois les fours à chaux qui étoient à la tête des ouvrages de la place, qu'il les avoit repoussés toutes les deux fois et leur avoit tué beaucoup de monde et qu'il les avoit enfin abandonnés, voyant qu'ils y revenoient la troisième fois, parce qu'ils avoient été si endommagés du canon qu'on ne pouvoit plus les soutenir.

Vendredi 10, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, et l'après-dînée il alla courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry y étoient à cheval; les dames qui montent à cheval avec elles ce voyage-ci sont la maréchale d'Estrées, mesdames de la Vallière, de Clermont, de Polignac et de Rupelmonde. M. l'abbé de Polignac est de ce voyage-ci pour la première fois. — M. de Coë-

tanfao a l'agrément pour la charge de chevalier d'honneur de madame la duchesse de Berry. Il en donne 100,000 francs et il aura 6,000 francs d'appointements. — L'armée des ennemis en Savoie est toujours dans les mêmes camps et s'y est baraquée pour y demeurer malgré la neige, qui commence à tomber en ce pays-là. Ils veulent empêcher M. de Berwick de faire le détachement dont on parle depuis si longtemps pour l'envoyer en Espagne. Pendant qu'ils demeureront là et en force comme ils sont, nous n'oserions faire ce détachement, de peur qu'ils n'entrent en Dauphiné.

Samedi 11, *à Marly.* — Le roi se promena le matin dans ses jardins. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et puis retourna à la promenade jusqu'à la nuit. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent courre le loup. — On eut des lettres de M. de Vendôme du 2, de Valladolid, d'où il devoit partir le lendemain avec le roi d'Espagne, qui marche à la tête de son armée vers Salamanque. Le courrier qui est arrivé l'a suivi deux jours durant sa marche. Il compte que l'armée est de douze mille hommes bien armés et en assez bon état; il y a sept mille hommes de pied et cinq mille chevaux. L'archiduc, à ce qu'il mande, devoit marcher d'auprès de Madrid, où il étoit, pour aller à Talaveyra de la Reyna sur le Tage. On ne sait si cette marche-là est pour joindre les troupes portugaises ou pour aller en Andalousie, ce qui leur sera fort aisé. Ils peuvent même faire passer leurs troupes, pour y entrer, sur la Puente de l'Arçobispo. Il assure que l'archiduc n'a que douze mille hommes de pied et quatre mille chevaux.

Dimanche 12, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer et au retour il travailla avec M. Pelletier. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à vêpres avec madame la princesse de Conty. — M. le maréchal d'Harcourt a eu de petits frissonnements à la joue et au bras qui faisoient craindre qu'il ne retombât dans les

nts de l'hiver passé; il a pris de l'émétique
n qu'il étoit avant ce petit accident-là. Il ne
u siége d'Aire. — On eut la nouvelle de la
ne la duchesse de Modène. Elle avoit trente-
t de deux ans plus vieille que l'impératrice,
me la duchesse d'Hanovre, sa mère, étoit à
le et l'a vue mourir. Elle en a écrit une
nante à Madame, de qui elle a l'honneur
ermaine; elle est sœur de madame la

rly. — Le roi, après la messe, entra chez
enon, où il demeura jusqu'à onze heures,
calèche pour aller courre le cerf. Mon-
chasse; madame la duchesse de Bour-
la duchesse de Berry y étoient à che-
fort belle et fort courte; on en revint à
près-dînée le roi se promena dans ses
hez madame de Maintenon, il travailla
rtrain. — Il n'y avoit point eu de mu-
t l'été; elle a recommencé ce voyage-
que deux fois la semaine, les lundis et
rquis de Flamarens a l'agrément pour
capitaine des gardes de monseigneur
ont il donne 50,000 écus.

ly. — Le roi tint le conseil de finances
e assez longtemps avec M. Desmaretz.
s-dînée avec M. Voisin et M. Desmaretz
neur et monseigneur le duc de Berry
Monseigneur le duc de Bourgogne alla
Madame la duchesse de Bourgogne
n voir la reine d'Angleterre. — Il ar-
maréchal d'Harcourt, dont le mal n'a
n croit qu'il sera bientôt obligé de
our la commodité des fourrages. On
rt de M. de Listenois, dont on vouloit
s sa famille. Il ne paroît pas que le

siége d'Aire avance beaucoup, et les ennemis avouent qu'ils y perdent beaucoup de monde; ils ont, en deux nuits, perdu quatre de leurs meilleurs ingénieurs. — Le duc de Noailles arriva le soir et vit le roi chez madame de Maintenon.

Mercredi 15, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et après s'être promené dans les jardins l'après-dînée il donna une audience de plus de trois heures chez madame de Maintenon au duc de Noailles, qui s'en retournera incessamment en Roussillon. On lui donnera des troupes outre celles qui y sont déjà, mais nous ne savons pas encore le nombre des bataillons et des escadrons qui auront ordre de marcher; ce qu'il y a de certain c'est qu'on le veut mettre en état de pouvoir entreprendre quelque chose. — On a publié ces jours-ci deux ou trois déclarations du roi pour abolir tous les billets de monnoie, qui n'auront plus de cours que jusqu'au 1er février, et par ces déclarations on donne à ceux qui en ont les moyens de s'en défaire. On veut aussi que tous ceux qui ont des assignations sur les gens d'affaires les portent au trésor royal.

Jeudi 16, *à Marly*. — Le roi, après la messe, passa chez madame de Maintenon et à onze heures monta en calèche pour aller courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry y étoient à cheval. L'après-dînée le roi se promena dans les jardins. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne se promenèrent avec lui, et à sept heures la cour d'Angleterre arriva. Le roi mena la reine d'Angleterre chez madame de Maintenon. Le roi d'Angleterre vint voir jouer Monseigneur, qui le mena ensuite à la musique avec la princesse sa sœur. On soupa avant dix heures. Le roi fit mettre à table trois dames angloises qui étoient venues avec la reine, et aussitôt après le souper la cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain. — M. Voisin vint sur les huit heures apporter au roi des lettres du maréchal d'Har-

court, qui mande que, le 13, les ennemis n'avoient pas encore passé l'avant-fossé à Aire. — MM. les nonces ont dit à Paris à M. de Torcy que le cardinal de Grimani, vice-roi de Naples, étoit mort. Le comte Charles Borromée, qui est à Milan, a l'intérim pour la vice-royauté de Naples. Voilà présentement quatorze chapeaux vacants.

Vendredi 17, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier et se promena l'après-dînée jusqu'à la nuit dans ses jardins, et se fit un plaisir de les faire voir à l'abbé de Polignac. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. — On eut nouvelle que le parlement d'Angleterre étoit cassé du 2 de ce mois. La reine Anne n'a pas encore indiqué le jour que le nouveau parlement se doit assembler, et du jour qu'il sera indiqué il faut encore six semaines pour les élections des députés, si bien que cela ira du moins à la fin de novembre. Il y a plusieurs des presbytériens qui étoient dans les grandes charges qu'on en a ôtés pour les donner aux anglicans rigides, et on fait des feux de joie en plusieurs lieux sur la cassation du parlement. Les tories font ôter toutes les charges aux wighs. — M. de Maillebois, fils de M. Desmaretz, qui est à Lille pour otage de ce que nous devons à la ville, mande à M. son père que les officiers des ennemis qui sont à Lille l'ont assuré qu'on avoit attaqué plusieurs fois en un jour le chemin couvert à Aire, qu'on les avoit toujours repoussés et qu'à la dernière attaque on les avoit rechassés jusqu'au delà de l'avant-fossé. Comme nous ne savions point qu'ils eussent passé l'avant-fossé, on doute de cette nouvelle; ce qu'il y a de certain, c'est que la garnison a pris de la supériorité sur les attaquants.

Samedi 18, *à Versailles*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans les jardins de Marly, d'où il repartit à cinq heures et demie pour revenir ici. Il ramena dans sa calèche madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur en partit dès le matin pour aller dîner à Meudon, où il demeurera huit jours. Monseigneur le

duc de Bourgogne partit de Marly aussitôt après son dîner pour revenir ici. Le roi, à son retour, travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — M. l'abbé Turgot, évêque de Seez et qui n'a pas encore des bulles, vend sa charge d'aumônier du roi à M. l'abbé de Dreux, frère du grand maître des cérémonies. Il n'y a plus que deux charges d'aumônier du roi qui se vendent, celle-là et celle de l'abbé Morel. Le roi en a remboursé deux, et les quatre autres le roi les a données quand elles ont vaqué par mort. — On eut par l'ordinaire d'Espagne des lettres de M. de Vendôme du 10. Il étoit avec le roi d'Espagne à Salamanque et en devoit partir le lendemain à la tête de leur petite armée pour marcher à Placentia, où ils arriveront plus tôt que l'archiduc s'il y vouloit marcher; mais il n'y a pas d'apparence présentement qu'il y songe.

Dimanche 19, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, qui fut fort long; Monseigneur y vint de Meudon et y retourna dîner. L'après-dînée le roi alla tirer et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Bourgogne entendit vêpres avec monseigneur le duc de Bourgogne et puis alla se promener dans les jardins. — Le roi a ordonné à Bontemps, son premier valet de chambre, d'acheter la capitainerie de Montrouge qu'a le petit baron de Beauvais. Le marché en est fait à 80,000 francs, qui est ce que le baron de Beauvais l'avoit achetée, et le roi donne à Bontemps un brevet de retenue de presque toute la somme. — Le roi fait marcher en Roussillon vingt-six bataillons et quatre mille chevaux des troupes qui sont en Dauphiné et en Provence. Le duc de Noailles partira dans huit jours. Il a déjà, en ce pays-là, dix ou douze bataillons et autant d'escadrons, outre les deux lieutenants généraux qui y sont déjà sous lui et qui sont le marquis de Brancas et de Guerchy. On lui en donne trois de l'armée de Dauphiné qui sont Fiennes, Kercado et Muret.

es. — Le roi tint le matin le conseil
-dînée il travailla avec M. de Pont-
ur le duc de Bourgogne courut le
roi. Madame la duchesse de Bour-
nt madame la duchesse de Berry, qui
porter son dîner; monseigneur
Berry y dîna avec elle. — M. le chancelier scella
ordinaire l'édit de la dîme royale, qui sera
à la chambre des vacations. — La maréchale
ul est morte à Linas, auprès de Paris, dans une
auvreté. Elle étoit sœur du marquis de Renty.
t plus de cinquante ans qu'elle étoit séparée de
de biens d'avec son mari, qui ne l'avoit jamais
voir. Ils n'ont point eu d'enfants. — Le roi pren-
euil de madame de Modène quand on lui en don-
t, parce que M. de Modène a l'honneur d'être son
même pas fort éloigné (1).

21, à *Versailles*. — Le roi tint le conseil de
et travailla l'après-dînée avec M. Voisin et M. Des-
nsemble. — Il arriva un courrier de M. le maréchal
urt parti du 20. Il apporte des lettres de M. de
nt du 18, qui envoie un journal de tout ce qui
sé au siége d'Aire depuis le 7. Les ennemis ont
vant-fossé et sont sur le glacis, où ils travaillent à
sape. On craint bien, quand ils seront maîtres
in couvert, que la place ne puisse pas durer long-
ar les demi-lunes sont fort endommagées. Il
*e M. Du*fort, beau-frère du comte d'Estrades et
un régiment d'infanterie qui porte son nom, a
- Il y a déjà près d'un mois que le roi d'Espagne
capitaines généraux, qui sont : le marquis d'Aye-
duc de Popoli, las Torres, Valdecanas, le comte
r, tous les cinq sujets du roi d'Espagne, et le

---

(1) ... de Modène descendait par les femmes de Philippe II, roi d'Es-
...ère grand-père de Louis XIV.

marquis de Thouy, François. — On mande de Londres que la reine Anne fit le 8 de ce mois la proclamation du nouveau parlement, qui s'assemblera les premiers jours de décembre.

Mercredi 22, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État. Monseigneur y vint de Meudon, où il retourna dîner et emmena madame la duchesse de Bourgogne avec lui; elle en revint le soir pour souper avec le roi. — On eut des lettres de Bayonne qui portent qu'un colonel des troupes d'Espagne nommé Valiejo, qui suivoit depuis longtemps l'armée ennemie avec deux cents chevaux, avoit attaqué un de leurs partis plus fort que le sien auprès de Siguença, l'avoit entièrement battu, en avoit tué une partie et pris presque tout le reste. Ce parti ennemi alloit à Barcelone et portoit quelque argent à l'archiduchesse. On a pris les lettres que l'archiduc et ses généraux écrivoient, et il paroît par ces lettres qu'ils sont fort mécontents de la disposition qu'ils ont trouvée dans l'esprit des Espagnols à Madrid et dans tous les pays qu'ils ont passés pour y arriver. Le général Wegel, commandant les troupes de l'électeur palatin et un colonel qui étoient à la tête de ce parti ennemi se sauvèrent à Siguença, où ils avoient deux cents fantassins, et, ne s'y croyant pas en sûreté, il demanda à capituler et on lui donna un passeport et un trompette pour le mener à l'armée de l'archiduc.

Jeudi 23, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — On mande de Flandre qu'un secrétaire du maréchal de Montesquiou qui étoit gagné depuis longtemps par le prince Eugène, craignant d'être découvert, s'en étoit allé à Douai, où il a emporté tous ses papiers et tous ses chiffres. M. Voisin change présentement tous les chiffres qu'il avoit pour la Flandre. — Le pape a donné un mandement pour les affaires de la Chine* entre les jésuites et les autres missionnaires qui sont en ce pays-là, et ce mandement est fait de ma-

nière qu'en approuvant la conduite du cardinal de Tournon, légat du saint-siége en ce pays-là, les jésuites, dont ce cardinal désapprouvoit la conduite, ne laissent pas de trouver dans ce mandement des choses qui leur sont favorables. M. de Savoie a eu encore quelques accès de fièvre qui l'ont obligé de garder le lit. — Le baron de Beauvais **, qu'on a obligé de se défaire de la capitainerie de la plaine de Montrouge, a eu l'agrément de la charge de capitaine de la porte de monseigneur le duc de Berry, dont il donne 50,000 francs. — Monseigneur le Dauphin courut le loup; monseigneur le duc de Berry alla à Meudon pour courre avec lui. Monseigneur le duc de Bourgogne courut le cerf avec les chiens du roi.

* Les disputes entre les jésuites et les autres missionnaires de la Chine, la légation et le martyre du cardinal de Tournon et ses suites ont trop d'étendue et trop fait de bruit pour en rien dire ici. Quelque étrangement adouci que fût ce décret par les cabales et le crédit des jésuites, ce fut un coup qui leur alla au cœur. Le change que leur politique ne tarda pas de donner à la cour de Rome, dont l'Église de France gémit encore sous le poids de la persécution qu'ils y ont excitée, mérite bien de remarquer ici cette époque.

* Ce baron de Beauvais, du père et de la grand'mère duquel il a été parlé en leur temps, ne tenoit plus à rien après eux. C'étoit un honnête garçon et obligeant, mais qui se brouilla avec Benoît, qui étoit une espèce de vieux sanglier très-dangereux pour la familiarité qu'il avoit acquise auprès du roi, de la bouche duquel il avoit le soin et le détail sous Livry, et fort ménagé par Livry même. Il n'eut pas assez de gibier pour le roi ou pour lui-même de la capitainerie de Montrouge, il brutalisa Beauvais, et tôt après lui fit commander de vendre sa charge à Bontemps, premier valet de chambre, qui apparemment en avoit eu envie et qui ne ressembloit en rien à son père.

Vendredi 24, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier et l'après-dînée il alla tirer. — Le maréchal de Berwick écrit du 19 du camp du pont de Servière que les ennemis ont commencé de ce jour-là à faire défiler quelques troupes du camp de Saint-Siguière, où ils étoient, et qu'il ne doute pas que le lendemain le reste de leur armée ne se mette en marche. Ainsi notre

campagne touche à la fin. Voilà par où il finit sa lettre. Il n'avoit point encore d'ordre pour le détachement des troupes qu'on donne au duc de Noailles. — On mande de Flandre que le siége d'Aire va toujours fort lentement et que la pluie les incommode fort à ce siége, quoiqu'il fasse très-beau ici. M. le maréchal d'Harcourt fait cantonner notre cavalerie en deçà de la Canche, et notre infanterie borde cette rivière. — M. le duc de Noailles aura dans son armée cinquante escadrons et quarante bataillons sans compter ce qu'il laissera dans les places; ces troupes seront toutes ensemble sur la frontière d'Espagne le 10 ou le 12 du mois qui vient. On ne sait point s'il marchera en Roussillon ou s'il ira du côté de Java.

Samedi 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et l'après-dînée travailla avec M. Voisin. Le soir il donna une longue audience au duc de Noailles chez madame de Maintenon. Monseigneur revint le soir de Meudon. — On eut par l'ordinaire d'Espagne des lettres de M. de Vendôme du 16 de Placentia. Il mande que l'armée du roi d'Espagne grossit tous les jours. Elle est présentement de dix-sept mille hommes, sans compter les troupes qui sont avec M. de Bay à Alcantara et qui se joindront au roi d'Espagne quand il voudra. Les troupes portugaises se sont toutes retirées de la frontière et sont rentrées dans leur pays. L'archiduc est encore avec son armée autour de Madrid et se tient, lui et sa petite cour, au Pardo, qui est une petite maison du roi d'Espagne proche de Madrid. — Le roi prend demain le deuil de madame de Modène jusqu'au voyage de Marly. Le roi compte d'en prendre un plus grand, car on lui mande que le grand prince de Toscane est à l'extrémité. Il est neveu du roi à la mode de Bretagne, et Monseigneur portera le deuil six mois, parce qu'il a épousé une sœur de madame la Dauphine.

Dimanche 26, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. Le soir

il donna encore audience au duc de Noailles chez madame de Maintenon. Il ne sortit point de tout le jour. Monseigneur, après la messe, tint sur les fonts la fille de M. Couc, brigadier de cavalerie, Irlandois. Madame de Courcillon eut l'honneur d'être la marraine, et Monseigneur voulut qu'elle nommât l'enfant, parce que c'étoit une fille. — La dîme royale a été registrée à la chambre des vacations et fut publiée dès ce jour-là à Paris. — Il arriva un courrier de M. Ducasse, qui est avec le roi d'Espagne à Placentia; ses lettres sont du 18. Il parle encore plus avantageusement de l'état où sont les affaires du roi d'Espagne que ce que nous en avions su jusques ici. Il conte beaucoup de choses de la fidélité et du zèle des Espagnols, et l'on croit en ce pays-là comme ici que l'archiduc retournera bientôt en Aragon.

Lundi 27, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, alla courre le cerf dans le parc de Marly et y mena madame la duchesse de Bourgogne avec lui dans sa petite calèche. En arrivant au rendez-vous madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry montèrent à cheval suivies de six dames, qui étoient la maréchale d'Estrées, mesdames de la Vallière, de Polignac, de Tonnerre, de Clermont. La chasse fut assez longue. Le roi, Monseigneur et messeigneurs ses enfants et toutes les dames dînèrent à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne en arrivant ici se mit au lit, étant fort fatiguée de la chasse. — Il arriva un courrier du maréchal d'Harcourt qui apporta des lettres de M. de Goësbriant du 24. Les ennemis avoient attaqué le chemin couvert et en avoient été repoussés. On dit que leurs soldats sont rebutés; cependant on ne doute point que la place ne soit prise dans les premiers jours du mois qui vient, car notre garnison est diminuée et commence à souffrir. — Le duc de Noailles prit congé du roi après sa messe.

Mardi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-

dînée, il alla se promener à Trianon et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — Nous apprîmes la mort du chevalier de Mianne, brigadier de dragons; il étoit tombé malade à l'armée et s'étoit fait porter à Dourlens. — Le détachement de l'armée de Dauphiné pour la Catalogne étant fait, on a mis le reste des troupes en quartier d'hiver, et le maréchal de Berwick sera ici la semaine qui vient. — La marquise de Rafetot* est morte à la campagne chez madame de Pertuis, sa mère. Madame de Rafetot, mère de son mari, étoit fille du maréchal de Gramont, et peu de temps après être veuve elle se fit carmélite. — On mande de Flandre que le siége d'Aire va toujours fort lentement. Les ennemis y perdent beaucoup de monde, et il y a bien des maladies dans leur armée.

* Cette madame de Rafetot étoit belle, aimable, d'excellente compagnie et avec toute la meilleure, fort liée avec les filles du roi, Monsieur et ses enfants; puis galante, mais charmante et douce. On l'appeloit belle et bonne, et avoit une infinité d'amis et beaucoup de considération. Pertuis, son père, avoit été capitaine des gardes de M. de Turenne; il s'étoit élevé et avoit acquis de la considération, et il étoit mort gouverneur de Menin depuis longtemps. Pour la mère de Rafetot, elle étoit fort défigurée, et les Gramont fûrent heureux de s'en défaire à qui ils purent.

Mercredi 29, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et alla l'après-dînée à Trianon. — On eut des nouvelles d'Espagne par l'ordinaire de Bayonne; la reine écrit de Vittoria. On lui mande que l'armée du roi son mari se fortifie tous les jours, qu'elle est bien payée, que celle de l'archiduc fait beaucoup de désordre aux environs de Madrid et qu'on croit qu'ils vont remarcher en Aragon. Ils ont déjà détaché trois mille hommes, qu'ils ont envoyés à Alcala de Henarez; cependant il y a d'autres lettres qui portent que l'archiduc a fait approcher son armée de Tolède et qu'il a fait entrer des troupes dans la ville; que même il faisoit élever de la terre alentour,

comme s'il vouloit fortifier cette ville et s'y établir. Il y a un pont sur le Tage à Tolède. Il n'y a point d'archevêque présentement; celui que le roi d'Espagne avoit nommé à cet archevêché et qui n'avoit pas encore ses bulles de Rome est mort. Le duc de Noailles, qui apparemment sera à la fin de la semaine à Perpignan, doit marcher pour entrer dans le pays ennemi le 12 du mois qui vient, et les troupes qui lui viennent du Dauphiné ne pourront être toutes jointes que le 20 du mois prochain.

Jeudi 30, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour. Il fut enfermé avec son confesseur l'après-dînée, comme il fait toujours la veille des jours qu'il fait ses dévotions. Il les fera demain; il avoit accoutumé de les faire le jour de la Toussaint, mais il a mieux aimé les faire la veille. — M. de Roquelaure et M. de Basville ayant été avertis qu'un nommé Abraham et un nommé . . . . ,chefs des fanatiques de Languedoc et qu'on faisoit chercher depuis longtemps pour les punir, étoient ensemble avec un banquier qui leur fournissoit de l'argent, firent investir la maison où ils étoient assemblés. Les soldats à qui on ne voulut pas ouvrir la porte l'enfoncèrent. Deux de ces misérables qui se voulurent sauver furent tués, le troisième fut pris et a été roué. On s'est saisi de tous leurs papiers. On a pris leurs chiffres, dont ils se servoient avec leurs correspondants. On sait ceux avec qui ils étoient en intelligence, et on a trouvé un projet qu'ils devoient exécuter le printemps prochain, la reine Anne leur devant envoyer tout ce qui leur étoit nécessaire pour cette entreprise.

Vendredi 31, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions dans la chapelle en bas et vint ensuite toucher beaucoup de malades dans la galerie des princes. Madame la duchesse de Bourgogne fit ses dévotions dans la chapelle en haut. Le roi et toute la maison royale entendirent vêpres dans la chapelle en bas; l'évêque de Saint-Malo, frère de M. Desmaretz, officioit. Après vêpres le roi

travailla avec son confesseur et fit la distribution de quelques petits bénéfices, mais il n'a point donné les archevêchés de Toulouse et d'Arles. — Le siége d'Aire ne s'avance pas fort; mais, comme on n'a point eu des lettres de M. de Goësbriant depuis le 24, on ne sait pas bien au juste jusques où les ennemis en sont, car les lettres de notre armée et des villes circonvoisines varient fort là-dessus. Les uns assurent que le chemin couvert est pris, que les ennemis ont même attaqué la demi-lune dont ils ont été repoussés, et d'autres nouvelles assurent que le chemin couvert n'a point encore été attaqué. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les ennemis ont beaucoup de malades dans leur armée et qu'ils souffrent beaucoup à cause du mauvais temps.

Samedi 1er novembre, à Versailles. — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Monseigneur avoit fait ses dévotions le matin; monseigneur le duc de Bourgogne n'est jamais guère quinze jours sans les faire. Le soir le roi travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — On apprit par l'ordinaire d'Espagne qui arrive les samedis que le roi d'Espagne étoit campé à Caza-Tejela et qu'il avoit envoyé un gros détachement à Talaveyra de la Reyna. L'archiduc est toujours campé autour de Madrid. Il a envoyé quelques troupes à Tolède, où il paroît qu'il veut faire un établissement pour cet hiver. Il a ordonné aux dames qui sont à Madrid et dont les maris ont suivi le roi ou la reine d'Espagne de se retirer à Tolède sous peine de confiscation de tous leurs biens et de tous leurs meubles. — On a eu des lettres du duc de Noailles de Lyon. Il n'arrivera pas sitôt à Perpignan qu'on l'avoit dit. Les troupes de Dauphiné qui doivent servir sous lui n'arriveront en Roussillon que le 20, et même elles n'y pourront pas toutes arriver en ce temps-là.

Dimanche 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. Le soir il travailla avec M. Pel-

letier chez madame de Maintenon. — Le roi croyoit qu'il ne quitteroit point le deuil à Marly, où l'on va demain, parce qu'il apprendroit la mort du grand prince de Toscane, mais les nouvelles qu'on en a reçues sont qu'il est hors de danger; ainsi on quittera le deuil demain. — Le maréchal de Villars est un peu soulagé par les eaux de Bourbonne, qu'il prend sur les lieux. Maréchal, premier chirurgien du roi et le plus habile homme de sa profession, seroit d'avis qu'il y passât l'hiver, mais M. de Villars veut revenir à la cour et compte de partir de Bourbonne le 15; mais il n'arrivera ici qu'à la fin du mois, parce qu'il veut s'arrêter quelque temps chez lui à Vaux-Villars. — Le maréchal de Montesquiou commandera cet hiver en Flandre et aura sous lui pour lieutenants généraux : Saillant à Namur, Vivans à Maubeuge, la Badie au Quesnoy, Balivière à Condé, le chevalier de Luxembourg à Valenciennes, Ruffey à Hesdin et Montrevel-Vieuxpont à Saint-Omer, le comte de Villars à Ypres, Mézières dans toutes les places de la Somme. Le marquis de Goësbriant aura quelque commandement quand le siége d'Aire sera fini.

Lundi 3, à Marly. — Le roi partit de Versailles aussitôt après son dîner pour venir ici, et malgré le mauvais temps se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Le soir, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup et revinrent ici au retour de la chasse. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne partirent de Versailles pour venir ici en différents carrosses. Madame la duchesse de Bourgogne mène vingt dames dans ses carrosses, et il y en a vingt-cinq autres qui sont du voyage. Madame de Goësbriant, fille de M. Desmaretz, y est pour la première fois, et dès le soir même le roi la fit manger à sa table. — Toutes les nouvelles qu'on a du siége d'Aire, et par notre armée et par les places circonvoisines, sont fort diffé-

rentes, mais elles s'accordent toutes en un point : c'est que les ennemis ont toujours été repoussés aux attaques qu'ils ont faites. Il leur vient un furieux convoi par la Lys, mais ils sont obligés d'aller au fourrage à dix grandes lieues.

Mardi 4, à Marly. — Le roi monta dans sa petite calèche à onze heures, et alla courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse ; madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry étoient à cheval. On prit deux cerfs ; Monseigneur revint après le premier cerf pris, et, un peu après qu'il fut revenu, on sut que M. le duc d'Orléans avoit fait une grande chute et s'étoit blessé considérablement. Madame, qui suit toujours le roi aux chasses dans une autre calèche, ramena M. le duc d'Orléans chez elle, où Maréchal lui remit l'épaule gauche, qui heureusement n'étoit que démise ; mais, comme ce prince a eu deux coups de mousquet dans ce bras-là on craint qu'il n'en soit plus incommodé. Le roi d'Angleterre étoit à la chasse et retourna dîner à Saint-Germain. Le soir, le roi travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon, et Monseigneur alla à la musique. — Il arriva hier au soir un valet de chambre de M. le grand prieur, qui, allant de Venise à Lausanne, a été pris dans le pays des Grisons par un nommé Massenar, qui est une manière de bandit, mais qui a commission de l'empereur. Il lui a fait passer le Rhin et l'a mis dans un château appartenant à l'empereur, d'où il lui a déclaré qu'il ne le feroit sortir que quand on auroit remis en liberté son fils, qui étoit prisonnier à Pierre-Encise depuis quelques mois. On l'avoit pris sur des terres de France, et on l'avoit mis en prison pour plusieurs mauvaises actions de son père et de lui. Il a encore déclaré à M. le grand prieur qu'il lui feroit tous les mêmes traitements qu'on feroit à son fils. M. le grand prieur avoit envoyé, d'abord qu'il fut pris, ce valet de chambre au comte du Luc, notre ambassadeur en

Suisse, et le comte du Luc l'a envoyé ici à M. de Torcy. Il y eut hier huit jours que cette affaire arriva.

Mercredi 5, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et se promena l'après-dînée dans ses jardins. — Il arriva le matin un courrier du maréchal d'Harcourt, qui apporta une lettre de M. de Goësbriant, du 1er au matin. Il mande que, le dernier du mois, les ennemis attaquèrent le soir le chemin couvert à la porte d'Arras, qui est leur attaque de la gauche ; qu'ils s'en étoient rendus maîtres, mais qu'il les en avoit rechassés et les avoit poussés jusqu'au pied du glacis et avoit repris un petit ouvrage qu'on appelle une flèche. Il loue beaucoup deux colonels qui se sont fort distingués dans cette action, qui sont le comte d'Houdancourt, second fils du comte de la Mothe, et un Brancas. Il mande en même temps que, quoique les ennemis soient plus avancés à l'attaque de la droite, qui est du côté de la porte de Notre-Dame, il n'y a quasi rien à craindre de ce côté-là, parce qu'il a encore vingt-quatre pièces de canon qui les voient à revers à cette attaque.

Jeudi 6, *à Marly*. — Le roi ne sortit point de tout le jour parce qu'il faisoit trop vilain temps. — La reine d'Espagne a envoyé toutes ses pierreries au duc d'Albe pour les mettre en gage et lui envoyer tout l'argent qu'il en pourra tirer. — Le duc de Berwick, qui arriva hier au soir à Saint-Germain, est venu ce matin saluer le roi, qui l'a très-bien reçu. Il n'a point de logement ici, mais il a permission d'y venir quand il lui plaît. Il nous a dit qu'il avoit envoyé à M. de Noailles trente-quatre bataillons et trente-un escadrons, qui est tout ce qu'il avoit de cavalerie, et on envoie de l'armée d'Allemagne en Dauphiné quelques escadrons. Les troupes qui vont servir avec M. de Noailles n'arriveront à Nîmes que le 10. — L'abbé de Pompadour*, qui avoit quatre-vingts ans passés, est mort dans une terre de madame de Saint-Luc, sa nièce ; il ne lui restoit plus qu'une petite abbaye qu'il avoit en Limousin. — Toutes les nouvelles qui viennent

de l'armée des ennemis devant Aire portent qu'ils deaoient, le 2 de ce mois, faire une grande attaque, et qu'ils avoient pour cela commandé huit mille hommes de leur grande armée, et que le prince Eugène et Marlborough vouloient être à leur tête pour les animer encore davantage.

* C'étoit un petit homme qui n'avoit jamais fait ni figure ni métier dans le monde, et dont ce ne seroit pas la peine de rien dire, sans un trait assez plaisant. Il avoit un vieux laquais qui le suivoit et qui disoit son bréviaire dans toutes les antichambres; son maître, outre ses gages, lui donnoit tant par jour pour dire son bréviaire pour lui, et s'en croyoit quitte de la sorte. Je ne sais si tant de chanoines qui gagent des élèves pour chanter et pour assister pour eux au chœur ne lui avoient point servi de quelqu'exemple.

Vendredi 7, *à Marly* — Le roi ne sortit point de tout le jour à cause du vilain temps. Il fit une petite loterie chez madame de Maintenon, où il n'y avoit que la duchesse de Noailles, mesdames de Lévis, d'O, Voisin et de Dangeau; mesdames Voisin et de Lévis gagnèrent de fort jolis lots. Le roi en avoit gagné deux qu'il redonna à jouer. — Il est venu une lettre à Chavigny, qui est attaché à M. Voisin, par laquelle on apprend que le comte d'Houdancourt, après s'être fort distingué à la défense du chemin couvert à Aire, avoit été tué le 2 au matin. C'est le major de la place qui l'écrit à Chavigny, et il donna cette lettre en ouvrant les portes pour faire sortir l'homme que M. de Goësbriant avoit chargé de sa lettre, le 1er. — Les nouvelles de Londres portent que, dans les élections pour le nouveau parlement, les anglicans rigides l'emportent presque partout sur les modérés. La vice-royauté d'Irlande a été donnée au duc d'Ormond. On a donné les sceaux à [Simon] Harcourt, qui est celui qui avoit plaidé pour Sacheverel, et les quatre députés nommés par la ville de Londres sont du parti des anglicans rigides.

Samedi 8, *à Marly*. — Le roi à onze heures monta en

aller courre le cerf ; mesdames les duc
et de Berry étoient à la chasse à chev
l'après-dînée avec M. Voisin ; le soir il
On apprit par l'ordinaire d'Espagne que
encore auprès de Madrid et qu'il faisoit
le roi d'Espagne étoit à Caza-Tejada ;
rocher le marquis de Bay avec ses trou
mpé à Truxillo, et qu'il avoit envoyé un
alaveyra de la Reyna. Le marquis de Pa
de Palme ont pris le parti de l'archiduc.
e étoit neveu du feu cardinal Portocarrero
r le fils aîné du duc de Saint-Pierre, don
suspecte. — On a arrêté aussi à Tortose le
recusa, Napolitain, qui vouloit livrer cette
emis. Les troupes de l'archiduc ont brûlé
es autour de Madrid et un auprès de Tolède,
ysan n'a voulu crier *Vive Charles III*, et ils
brûler jusqu'à la dernière maison du vil-
uvoir.

à *Marly*. — Le roi tint le conseil d'État,
ès-dînée et travailla le soir chez madame
avec M. Pelletier. — On mande de Lille
ne grande attaque à Aire la nuit du 4 au 5,
is ont toujours été repoussés et ont perdu
monde ; mais les nouvelles qui nous sont
es officiers ennemis mêmes ne se sont presque
ées véritables pendant ce siége, et, jusqu'à ce
e de M. de Goesbriant, on ne peut compter sur
. — Le roi, en changeant d'habit au retour de
nous dit que M. Stanhope, qui commande les
gloises, étoit venu trouver le vieux marquis de
s, qui a cent ans passés et qui avoit voulu suivre
le roi d'Espagne, quand il sortit de Madrid ; mais
gé de rentrer dans la ville, ne pouvant soutenir
e. M. de Stanhope lui proposa de reconnoître
III ; le marquis de Mansera lui répondit : « Appa-

remment, Monsieur, vous venez de la part de l'archiduc d'Autriche, à qui je dois beaucoup de respect par la maison dont il est, mais je n'ai pas vécu plus d'un siècle pour vouloir me déshonorer en mourant. Il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi et qu'un roi, Philippe V, qui est le mien. Après cela, Monsieur, comme je suis fort foible, vous trouverez bon que je me remette au lit. » Et il laissa là M. de Stanhope.

* Ce vieux marquis de Mansera étoit de la maison de Tolède, et avoit passé par les premiers emplois de la monarchie d'Espagne, vice-royautés, ambassades, conseils. La reine d'Espagne, qu'il suivit même en chaise à porteurs, eut toutes les peines du monde à le renvoyer à Madrid pour qu'il ne mourût pas en chemin. Les Mémoires auroient pu ajouter que l'archiduc l'alla voir; il le reçut au lit, avec toutes sortes de respects, mais sans jamais vouloir le reconnoître. Son régime étoit des plus surprenants pendant les vingt dernières années de sa vie; il prenoit le matin du chocolat, un peu de mouton ou de pigeon à dîner, et le soir quelque salade et quelques fruits à la glace, le tout sans une seule bouchée de pain, et ne buvoit jamais de vin, étoit propre, sain et ne sentoit rien; souvent il redoubloit le chocolat l'après-dînée. Il n'étoit pas le seul en Espagne qui ne mangeât point de pain. Dès que le roi fut arrivé dans Madrid, il envoya savoir de ses nouvelles, et dès le lendemain il le fut embrasser et visiter chez lui.

Lundi 10, *à Marly*. — Le roi prit médecine; l'après-dînée il travailla avec M. de Poncthartrain, et à six heures il entra chez madame de Maintenon. — Le roi a donné à l'abbé de Brancas, frère du marquis de Brancas, lieutenant général, la charge d'aumônier de quartier qu'avoit l'abbé de Dromesnil, nommé à l'évêché d'Autun; comme l'abbé de Dromesnil n'a pas encore ses bulles, il servira encore le quartier de janvier. Le roi accorde à l'abbé de Vaubrun * la permission de lui venir faire la révérence à son retour de Marly. Il y a plus de dix ans qu'il est exilé. L'année passée, le roi lui permit de venir à Paris, mais il n'avoit point la permission de venir ici. Il étoit presque toujours en Anjou, auprès de M. de Serrant, son grand-père, qui a quatre-vingt-dix ans. M. de Pontchartrain lui a mandé d'être samedi à Versailles pour saluer le roi. Il a la

charge de lecteur du roi, qui lui donne les entrées, et avoit un logement dans le château de Versailles, qu'on lui ôta quand il fut exilé.

* L'abbé de Vaubrun étoit frère de la duchesse d'Estrées la douairière, et fils unique de Vaubrun, tué lieutenant général à cette belle et fameuse retraite d'Altenheim que fit M. de Lorges, depuis maréchal et enfin duc, à la mort de M. de Turenne, son oncle. Vaubrun commandoit en Alsace, et il étoit frère de Nogent, maître de la garde-robe, beau-frère de M. de Lauzun, et tué au passage du Rhin, gens de très-petite bourgeoisie de Tours. L'abbé de Vaubrun étoit un nain, boiteux, à jambes torses, audacieux avec les femmes, pour lesquelles il se croyoit de grandes vertus, et que sa figure avoit jeté dans l'état ecclésiastique; du savoir et beaucoup d'esprit, mais un esprit dangereux et d'intrigue qui le fit toute sa vie frapper à toutes portes; beaucoup d'ambition et la passion du grand monde. Ses intrigues avec le cardinal de Bouillon l'avoient fait chasser dès le commencement de ses affaires; ses intrigues avec les jésuites le firent revenir. Dans l'ennui de son exil en Anjou chez Serrant, père de sa mère, qui avoit été maître des requêtes et ogent comme lui, il se fit prêtre, et, malgré sa figure, a depuis tendu l'épiscopat tant qu'il a pu, sans toutefois quitter le monde et les intrigues. Il ne laissoit pas d'avoir des amis, mais craint, évité et peu mé en général. Sa mère, qui étoit une sainte, et sa tante, madame de ogent, passèrent leur très-longue vie dans le premier grand deuil de ur viduité, et n'ont pas été imitées.

Mardi 11, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances availla longtemps ensuite avec M. Desmaretz. L'après- il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il lla avec MM. Voisin et Desmaretz. — On a des lettres le oësbriant du 3. Les ennemis avoient fait une at aque le jour de devant et avoient été repoussés ois; cependant, comme on sait que les brèches aux de la place sont grandes et que la garnison est di uée de plus de la moitié, et que le temps s'est remis eau, on s'attend qu'au premier jour on apprendra que e Goësbriant aura capitulé, d'autant plus qu'on sait est arrivé aux ennemis un grand convoi de muni le guerre et de bouche. — L'abbé Langeron, frère enant général de la marine, est mort à Cambray,

où il étoit presque toujours. Il avoit été lecteur de monseigneur le duc de Bourgogne et fut enveloppé dans la disgrâce de M. de Cambray.

Mercredi 12, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il s'amusa à faire planter dans ses jardins. Le roi d'Angleterre, la reine sa mère et la princesse sa sœur arrivèrent ici sur les six heures. Ils y soupèrent et s'en retournèrent après souper à Saint-Germain. Monseigneur, avant souper, mena le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur à la musique. — On a résolu de tirer de grosses sommes des usuriers qui ont fait des profits énormes sur les assignations, les billets de monnoie, les billets d'ustensiles, et généralement sur tous les autres papiers que le roi a donnés depuis quelques années. On appelle communément à Paris ces usuriers-là des agioteurs. On leur signifiera 'leur taxe samedi, et cela monte déjà à plus de vingt millions; mais il y en a beaucoup encore qu'on ne connoît point et qu'on connoîtra par ceux qui sont taxés.

Jeudi 13, *à Marly*. — Le roi à onze heures alla courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse; mesdames les duchesses de Bourgogne et de Berry y étoient à cheval. — Par l'ordinaire de Bayonne, qui arrive les mercredis, on y apprit qu'on y avoit eu des lettres de Madrid qui portoient que l'archiduc étant à la chasse avoit pensé être enlevé par le colonel Vallejo, qui ne l'avoit manqué que d'un quart d'heure (1). — Il

---

(1) *Lettre transcrite dans la correspondance de la marquise d'Huxelles.*

A Bayonne, le 5 novembre 1710.

L'armée de l'archiduc est à Tolède, à la réserve d'un corps de troupes qui a resté à Madrid. On écrit qu'il se fortifie dans cette première place pour y passer l'hiver. Il a pensé être fait prisonnier par le colonel Baillico, partisan espagnol, qui ne l'a manqué que d'un demi-quart d'heure. Ce partisan découvrit qu'il devoit aller chasser au Pardo; il marcha pour s'y rendre avec son détachement de cinq cents chevaux; il ne l'auroit point manqué sans un garde-chasse qui le fut avertir de son dessein et lui dit de se sauver; ce qu'é-

va un courrier de M. le maréchal d'Harcourt, qui mande M. de Goësbriant avoit capitulé le 8 au soir. Les en-is lui ont accordé tout ce qu'il avoit demandé dans capitulation. Il rend le fort Saint-François en même ps que la ville; il ne l'auroit point pu défendre ce qu'il n'avoit point de vivres à mettre dedans. On

---

venu à la connoissance du dit Baillico, il fit pendre sur-le-champ le dit le-chasse; de quoi M. de Staremberg ayant été averti, il a fait mettre à de mille pistoles la tête du partisan, et ce dernier l'ayant su a fait afficher adrid et mettre à prix de trois mille pistoles celle de M. de Staremberg. On ive cela fort joli. L'on écrit que l'archiduc a fait vendre à Madrid, à l'en-re, tous les meubles et provisions que le roi y avoit laissés. On écrit encore il a fait un ban que tous les habitants de Madrid ayent à porter les armes u et blanches dans une maison. On ne sait pas si l'on obéira; il est à indre qu'après que l'on les aura remises il fasse piller la ville, à quoi il y oit de la cruauté, et ce seroit le véritable moyen de se mettre les peuples os. On écrit encore qu'il fit publier un autre ban par lequel il ordonnoit e tous les François eussent à sortir de Madrid en vingt-quatre heures, et après qu'ils ont été sortis la plupart ont été pillés et mis en chemise. armée du roi d'Espagne s'approche peu à peu de Madrid; elle étoit le du mois passé à Casa-Texada, celle des Portugais à Axtrograda, et a passé la Guadiana. M. de Mahony écrit qu'il y aura bientôt une action, ais les politiques qui raisonnent ne peuvent pas le croire, par rapport au cours que l'on envoie par le Roussillon; cela fait croire que l'on ne voudra s risquer une bataille, parce qu'il faudra que les ennemis envoient quelque achement en Catalogne, et si cela arrive l'armée des ennemis n'est pas trop sûreté. L'on assure que M. de Staremberg a fait faire un manifeste qu'il a oyé aux alliés, dans lequel il se plaint de la mésintelligence qu'il trouve s leurs généraux. On prétend qu'ils ont fait avancer l'armée à Madrid tre sa volonté, et que présentement ils se trouvent embarrassés de se re-r. Les troupes du roi gardent toujours le pont Balfarax. L'archiduc a fait ir des couvents toutes les femmes des grands d'Espagne, et les a fait me-à Tollodella, et aussi leurs enfants. Madame la duchesse d'Arcos s'est re-fort adroitement; elle demanda une escorte de quinze messieurs pour aller cher de l'argent dans un village qui dépendoit du duc d'Arcos, son époux; elle avoit prévenu M. Baillico de son dessein qui fut la délivrer avec ante chevaux et prit l'escorte des ennemis, qui ont été les dupes de dame. J'ai vu une lettre qui a assuré que M. de Staremberg a quitté le nandement de l'armée des ennemis. Les lettres de Biscaye portent que e Bay, qui faisoit tête à l'armée des Portugais, a joint celle du roi avec les pes qu'il commandoit, après que les Portugais se sont retirés.
uze gardes du roi d'Espagne menèrent hier au château de Saint-Sébastien s de M. le duc de Saint-Pierre, prisonnier de guerre; l'on ne dit pas quoi. Son père partit avant-hier d'ici pour Victoria, avec madame sa femme.

envoie à Saint-Omer la garnison de la place, qui est diminuée de plus de la moitié; elle devoit sortir le 12, qui étoit hier. M. de Goësbriant enverra ici M. de Bueil, brigadier, qui est celui qu'il avoit envoyé en otage pour la capitulation.

Vendredi 14, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il s'amusa à faire planter dans ses jardins. — L'armée ennemie en Flandre doit se séparer aujourd'hui, et la nôtre se séparera dimanche. Milord Marlborough a ordre de la reine Anne, dès que le siége d'Aire sera fini et l'armée séparée, de repasser en Angleterre sans s'arrêter en Hollande. On ne sait s'il osera obéir à cet ordre, parce que le parti de ses ennemis en Angleterre est le plus fort et qu'on croit la reine Anne dans ce parti-là; mais, d'un autre côté il auroit besoin d'être à Londres, où ses amis sont beaucoup plus foibles et les députés pour le nouveau parlement sont presque tous tories. Les wighs souhaitent que M. de Marlborough retourne pour les aider à se soutenir. — Il y a déjà quelques jours que M. le cardinal de Bouillon s'est fait élire abbé de Saint-Amand par les moines, quoiqu'ils sachent que le pape a déjà donné au cardinal de la Trémoille les bulles pour cette abbaye.

Samedi 15, *à Versailles*. — Le roi partit de Marly sur les six heures pour venir ici, après s'être promené toute la journée. Monseigneur joua avec madame la duchesse de Bourgogne l'après-dînée; il n'ira que demain à Meudon. — Le roi envoya hier M. de Torcy à madame la duchesse de Mantoue, qui est à l'extrémité et qui a souhaité avant que de mourir pouvoir entretenir ce ministre. — On attendoit ce soir M. de Goësbriant ici, mais il n'arrivera que dans quatre ou cinq jours. M. de Bueil arriva, mais si tard qu'il ne put voir ni le roi ni le ministre. — Le lieutenant-colonel de Lorraine, pour qui tous les officiers de ce régiment avoient demandé, après que M. d'Houdancourt eut été tué, qu'on le fît leur colonel, a été tué

deux jours avant la capitulation de la place. — On a signifié aujourd'hui à Paris, à tous les agioteurs qu'on connoît, une taxe, et on leur donne des augmentations de gages au denier vingt. On ne leur demande point d'argent comptant, mais de payer en billets du roi, qui seront déchirés à mesure qu'ils seront reçus. Il y va avoir une taxe aussi sur les gens d'affaires. — Le roi travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon.

Dimanche 16, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Monseigneur, au sortir du conseil, alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à samedi. Le roi entretint longtemps M. de Bueil, qui a apporté la capitulation d'Aire, et S. M. fut fort contente du compte qu'il lui rendit de ce qui s'étoit passé durant le siége. — Par l'ordinaire d'Espagne la reine mande de Vittoria, du 6, que l'archiduc abandonne Madrid et Tolède et marche à Aranjuez pour y passer le Tage et retourner en Aragon, et par ces mêmes nouvelles on assuroit que M. de Vendôme, après avoir remené le roi d'Espagne à Madrid, suivroit l'armée de l'archiduc, et, comme il est beaucoup plus fort en cavalerie, qu'il le harcelleroit dans sa retraite, et en retardant leur marche il donnera le temps à M. de Noailles d'agir dans un pays où les ennemis n'ont nulles troupes à lui opposer.

Lundi 17, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches, et alla se promener à Trianon l'après-dînée; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — M. d'Agrin, petit-neveu de M. d'Urfé, étant à Paris dans un méchant bal qu'on donnoit pour une noce, prit querelle avec le marquis de Senas, qu'il frappa d'un coup de bâton. Le marquis de Senas mit l'épée à la main et le tua. M. de Senas est à la Conciergerie, mais on croit qu'il en sortira justifié. — Les officiers de notre armée de Flandre commencent d'arriver, notre armée étant séparée de samedi; M. d'Harcourt ne sera ici que

sur la fin de la semaine. — La rivière d'Allier et la rivière de Loire ont fait de grands désordres. Le pont de Moulins, que Mansart avoit fait bâtir, a été entièrement emporté. Il avoit coûté plus de 800,000 francs aux provinces d'Orléanois, Bourbonnois, Nivernois et Berry, et Mansart avoit assuré le roi que cet ouvrage seroit pour la postérité. La rivière de Loire a inondé beaucoup de pays en passant par dessus les levées, et on compte qu'il en coûtera plus de dix millions au royaume.

Mardi 18, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, après lequel il travailla encore avec M. Desmaretz. Il alla tirer l'après-dînée, et au retour il travailla, chez madame de Maintenon, avec MM. Voisin et Desmaretz. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry allèrent à cheval voir tirer le roi. — M. le prince de Lambesc, petit-fils de M. le Grand, a été échangé depuis quelques jours. Il est mestre de camp de cavalerie et avoit été pris à la bataille de Malplaquet. — M. de Rannes, second fils de M. d'Argouges, conseiller d'État, achète la sous-lieutenance de gendarmerie qu'avoit M. de Bauffremont, et le second fils de M. de Razilly, qui est guidon de la gendarmerie, achète l'enseigne qu'avoit M. de Rannes. — Le pape a expliqué ce qui étoit ambigu dans son dernier mandement pour les affaires de la Chine, et cette explication n'est pas favorable aux jésuites. Les missionnaires en triomphent, mais il est fort à craindre que cela ne nuise à un plus grand établissement du christianisme dans la Chine.

Mercredi 19, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et alla l'après-dînée se promener à Trianon, où il fait planter. Monseigneur vint de Meudon au conseil. Il y retourna dîner et emmena madame la duchesse de Bourgogne avec lui dans sa berline. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry y vinrent dans les carrosses de madame la duchesse de Bourgogne et amenèrent avec eux madame la duchesse de Berry. Ils revinrent

tous souper avec le roi. — M. le Duc revint de Flandre. Il a fait une magnifique dépense cette campagne et s'est fait fort aimer. Il est extrêmement crû (1). — Le duc d'Albe envoya ici des lettres du roi son maître et de M. de Vendôme, qui sont venues par un courrier extraordinaire; elles sont du 6 de ce mois. Le roi d'Espagne est toujours à Caza-Tejada. Les nouvelles qu'on eut dimanche dernier, et qui étoient du 6 aussi, mais de Vittoria, ne se sont pas trouvées vraies sur la marche de l'archiduc. Il n'a point repassé le Tage, n'a point abandonné Tolède, où il fait toujours travailler, et son armée est toujours à l'entour de Madrid.

Jeudi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — On a envoyé des ordres au maréchal de Bezons pour séparer l'armée d'Alsace. — M. de Vendôme mande au roi, par la lettre qu'il reçut hier, qu'il est persuadé que l'archiduc remarchera en Aragon dès qu'il apprendra que M. de Noailles est en marche, et les lettres qu'on reçoit de Perpignan assurent que ce duc entrera dans le Lampourdan le 19 de ce mois, quoiqu'il n'ait pas encore toutes les troupes qui le doivent joindre. — M. de Goësbriant avoit ordre de se rendre, et sans cela, quoiqu'il fût pressé, il croit qu'il auroit pu tenir encore quelques jours. — Il y a beaucoup de gens à Paris taxés pour l'agiotage et qui prétendent ne s'en être jamais mêlés, du nombre desquels est M. du Liboy, gentilhomme ordinaire du roi. On a mis quelques-uns des plus coupables à la Bastille.

Vendredi 21, *à Versailles.* — Le roi travailla avec le P. le Tellier et alla tirer l'après-dînée. Madame, qui étoit allée à l'Opéra à Paris, se blessa à la jambe par un parquet qui enfonça sous ses pieds au Palais-Royal. Elle est revenue ici assez incommodée. Madame la duchesse de

(1) M. le Duc avait dix-huit ans et était encore dans l'âge de la croissance.

Bourgogne, après le coucher du roi, alla la voir. — M. le prince de Salm, qui avoit l'honneur d'être beau-frère de madame la Princesse, est mort à Aix-la-Chapelle. Il avoit renoncé à toutes les charges qu'il avoit auprès de l'empereur. Il étoit chef de son conseil et étoit oncle de l'impératrice; c'étoit lui qui avoit fait le mariage. — Le roi fera chevalier de l'Ordre M. le prince de Conty au 1er de janvier, et en même temps il recevra M. du Bourg, dont les preuves sont déjà admises, et M. d'Albergotti, dont apparemment les preuves seront faites avant la fin de cette année. On croit qu'il y en aura un quatrième de nommé dès qu'il sera arrivé ici, et on l'y attend tous les jours.

Samedi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla l'après-dînée se promener à Trianon, et travailla le soir, chez madame de Maintenon, avec M. Voisin. Monseigneur revint de Meudon, où il étoit depuis dimanche. — L'ordinaire d'Espagne ne nous apporta rien de nouveau. Les lettres de M. de Vendôme ne sont que du 8, et celles qu'on reçut mercredi, et qui étoient venues par un extraordinaire, étoient du 6. Il n'y avoit eu aucun changement dans la disposition des armées en ces deux jours-là. — M. de Matignon achète pour M. de Thorigny, son fils, le régiment de cavalerie Royal-étranger, que M. de Saint-Chamant lui vend 105,000 livres. Comme M. de Thorigny a été un an dans les mousquetaires et qu'il a fait cette campagne, on ne doute pas qu'il n'en ait l'agrément, qu'on lui avoit refusé l'hiver passé, parce qu'il n'avoit pas été dans les mousquetaires et n'avoit pas servi.

Dimanche 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — M. de Goësbriant arriva le matin. Le roi l'entretint un moment dans son cabinet après la messe et lui ordonna de venir le soir chez madame de Maintenon, où il l'entretiendroit plus à

loisir. M. de Goësbriant y vint après que M. Pelletier en fut sorti, qui rendit bon compte au roi de tout ce qui s'étoit passé dans Aire, et le roi finit la conversation en lui disant : « Vous m'avez très-dignement servi, j'en suis content au dernier point, et je vous en donnerai bientôt des marques. » — M. d'Autrey, colonel de la Sarre, en remenant son régiment à la garnison, a été tué dans une affaire particulière dont je ne sais pas le détail. Il avoit eu ce régiment après la mort de son frère aîné, qui fut tué l'année passée à la bataille de Malplaquet. M. de Moncault, leur père, n'a plus qu'une fille, qui aura du moins 40,000 livres de rente.

Lundi 24, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Au retour, il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Le roi veut que tout cet hiver il y ait ici beaucoup de divertissements, que presque tous les jours il y ait comédie ou appartement, quoiqu'il n'aille ni à l'un ni à l'autre. Les appartements commencèrent hier chez madame la duchesse de Bourgogne. Elle avoit été, avant l'appartement, chez madame la Princesse, qui est ici depuis quelques jours, pour lui faire compliment sur la mort de M. le prince de Salm. Le roi a fait aussi à madame la Princesse l'honneur d'aller chez elle, et il avoit été voir Madame sur ce qu'elle s'étoit blessée à la jambe. — Le roi manda le matin par M. Voisin à M. de Goësbriant qu'il le faisoit chevalier de l'Ordre et qu'il lui donnoit 12,000 francs de pension, et quand M. de Goësbriant alla remercier le roi, il lui dit : « Monsieur, ce n'est qu'en attendant le premier gouvernement vacant, et je souhaite qu'il soit bon. » — Le maréchal d'Harcourt arriva de Flandre, et, comme il est en quartier de capitaine des gardes du corps, il reprend le bâton.

Mardi 25, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz, ce qu'il fait presque toujours les mardis. L'après-dînée il alla tirer

et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz ensemble. Le soir il y eut comédie pour la première fois depuis Pâques. — On croyoit que le roi régleroit le soir ce qu'il veut faire pour les officiers qui étoient dans Aire, et M. de Goësbriant devoit envoyer au roi un mémoire qu'il lui a demandé là-dessus, mais le mémoire est arrivé trop tard; cela est remis à samedi, qui est l'autre jour de la semaine que le roi travaille avec M. Voisin. — Il y a beaucoup d'autres gens à Paris que les agioteurs qui sont taxés. MM. Crozat le sont à 2 millions; l'aîné donnera 1,200,000 francs et le cadet 800,000. — Dans les nouvelles de Bruxelles on parle d'un voyage que le prince Eugène doit faire en Angleterre avec milord Marlborough. — Il y aura dimanche chapitre pour les chevaliers de l'Ordre.

Mercredi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — L'ordinaire de Bayonne apporta des lettres de Vittoria, du 16. Ces lettres portent que le duc d'Ossone avoit envoyé à Madrid un garde du corps de sa compagnie, déguisé, pour lui apporter des nouvelles de ce qui se passoit dans cette ville et de l'état où étoient les troupes de l'archiduc. Ce garde est revenu à Vittoria et assure que les ennemis en ont retiré deux cents chevaux qu'ils avoient dans la ville, après avoir pillé trois maisons des gens les plus attachés au roi d'Espagne; que, le 11, l'archiduc en étoit parti à la tête de deux mille chevaux; qu'on disoit qu'il retournoit en Aragon; qu'il avoit commandé au peu d'Espagnols qui sont dans son parti de le suivre. Ces nouvelles ont besoin de confirmation, et on en doute, parce qu'apparemment, si elles étoient vraies, on auroit eu un courrier du roi d'Espagne ou de M. de Vendôme. Le débordement des rivières a retardé un peu la marche des troupes qui doivent joindre le duc de Noailles.

Jeudi 27, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Monseigneur alla dîner à

Meudon et y mena madame la duchesse de Bourgogne avec lui dans sa berline; ce fut un dîner en particulier, et ils revinrent ici pour la comédie. — Nous reverrons bientôt ici M. le maréchal de Tallard ; la reine Anne lui a permis de venir faire un tour en France pour trois mois. Marlborough s'étoit toujours opposé à ce qu'on lui donnât cette liberté-là. — Le prince de Lambesc, petit-fils de M. le Grand et mestre de camp de cavalerie, qui fut pris l'année passée à la bataille de Malplaquet, a été échangé depuis quelques jours. — Nos armateurs ont pris depuis un mois quelques bâtiments de la flotte du Brésil, qu'ils ont menés à la Corogna. On avoit fait courre le bruit qu'ils en avoient pris beaucoup, mais il n'y en a que trois ou quatre de pris. — Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent coucher à Rambouillet chez M. le comte de Toulouse.

Vendredi 28, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier et alla l'après-dînée se promener à Trianon. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry revinrent ici de Rambouillet, où ils étoient revenus dîner, après avoir couru le cerf. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry étoient allées au-devant d'eux à cheval, jusque par delà Trappes; mais elles en revinrent avant qu'ils y arrivassent, parce qu'ils étoient partis tard de Rambouillet. — Le roi a donné à Ravignan, maréchal de camp, une pension de 2,000 francs sur l'ordre de Saint-Louis, qui vaquoit par la mort du vieux Montarant, qui avoit été longtemps lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie et qui étoit hors du service il y a déjà plusieurs années.

Samedi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Le soir il y eut comédie. — Un courrier qu'on avoit envoyé au roi d'Espagne revint et apporta des lettres, du 16, du camp de Caza-Tejada. L'archiduc a abandonné Madrid et a ordonné à tous les conseils qu'il

avoit formés et aux particuliers qui avoient embrassé son parti de le suivre. Il a retiré une partie de ses troupes qu'il avoit dans Tolède et étoit campé à Aranjuez. On ne doute pas qu'il ne repasse le Tage incessamment pour retourner en Aragon.

Liste des grâces que le roi a faites aux officiers qui étoient dans Aire. — D'Estrades, lieutenant général; de Bueil, Grimaldi, Rothelin, maréchaux de camp; le marquis de Lyonne, brigadier d'infanterie; Bellabre, brigadier de dragons; Susemont, lieutenant-colonel, et Ganges, major. Le lieutenant-colonel et le major de Listenois ont commission de mestre de camp. Le régiment vacant par la mort de Dufort donné au marquis de Lyonne; celui d'Aunis, qu'avoit Lyonne, au chevalier de Brancas-Rochefort. Le petit régiment qu'avoit le chevalier de Brancas a été donné à son lieutenant-colonel. Le régiment de Lorraine, qu'avoit le marquis d'Houdancourt, est donné pour vendre au comte de la Mothe, son père.

Dimanche 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir, chez madame de Maintenon, avec M. Pelletier. Le soir il y eut appartement chez madame la duchesse de Bourgogne, et Monseigneur n'y vint qu'après la musique. — On porte plus d'argent aux Monnoies du royaume qu'on n'en a apporté jusqu'à présent; il en vient même beaucoup des pays étrangers pour faire passer des billets de monnoie. Il y a déjà quatre cents millions de nouvelles espèces, dont soixante millions sont de matières venues des Indes espagnoles, et on paye sur-le-champ tous ceux qui apportent ou des espèces ou des matières pour convertir. — Le maréchal de Tallard, à qui les Anglois avoient fait espérer trois mois de congé pour venir en France, ne reviendra point encore cet hiver, mais on lui a promis qu'on lui permettroit de venir le printemps prochain. Ils lui ont fait même des manières d'excuses sur ce refus, lui disant que l'assemblée du nouveau parlement étoit la seule cause de ce

retardement, parce qu'ils craignoient que cela ne fît croire qu'ils vouloient entrer en quelque négociation de paix. — Milord Greffin, qui fut pris par les Anglois quand le roi d'Angleterre voulut passer en Écosse, est mort à Londres, où il étoit en prison.

Lundi 1er décembre, à Versailles. — Le roi dîna en sortant de la messe et alla à Marly, où il s'amusa à faire planter. Le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Le roi, avant que d'aller à la messe, tint le chapitre des chevaliers de l'Ordre, où il proposa M. le prince de Conty et MM. d'Albergotti et de Goësbriant qu'il loua fort sur la belle défense qu'ils ont faite, Albergotti à Douai et Goësbriant à Aire. On fait venir M. de Médavy de Grenoble et M. du Bourg d'Alsace, de qui les preuves ont déjà été mises, et ils seront reçus tous cinq le premier jour de l'an. — Monseigneur le duc de Berry s'est déjà servi du pouvoir que le roi lui a donné de présenter aux bénéfices consistoriaux de son apanage, car il a présenté pour un petit bénéfice qui vaquoit aux Andelys. La disposition des princes apanagés se nomme présentation, car le concordat n'accorde le droit de nomination qu'au roi seul.

Mardi 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla, chez madame de Maintenon, avec MM. Voisin et Desmarets. — Il y eut appartement chez madame la duchesse de Bourgogne, mais sans musique. — On mande de Bruxelles que le prince Eugène et Marlborough sont arrivés. Le prince Eugène doit retourner ... On ne sait pas encore si Marlborough retournera en Angleterre; ses yachts sont arrivés à Rotterdam. ... de Bouillon veut passer l'hiver à Anvers; il ... abbé de Saint-Amand, mais il y a vingt-deux ... qui ont protesté contre cette élection, et ceux ... n'étoient pas en si grand nombre. Il ne parle

pas encore de retourner à Rome. Le pape a donné des bulles au cardinal de la Trémoille pour cette abbaye, mais les Hollandois en feront jouir le cardinal de Bouillon.

Mercredi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il se promena dans les jardins. Monseigneur, en sortant du conseil, alla à Meudon, où il demeurera quelques jours. Le soir il y eut ici comédie; il n'y en avoit point les autres années quand Monseigneur n'y étoit pas, mais le roi veut qu'en son absence il y ait des comédies et des appartements comme s'il y étoit. — M. de Flavacourt, brigadier de dragons, qui étoit dans Aire, est arrivé, et, comme il est colonel et brigadier des troupes d'Espagne, le roi a écrit en sa faveur au roi son petit-fils pour qu'il le fît maréchal de camp. — M. de Goësbriant, qui devoit commander cet hiver à Cambray, a prié le roi de le mettre dans Saint-Omer, croyant que cette place sera plus tôt attaquée que Cambray et souhaitant fort de soutenir encore un siége. Le roi lui a accordé sa prière, et M. de Vieuxpont, qui commandoit dans Saint-Omer, viendra dans Cambray.

Jeudi 4, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur. Le roi d'Angleterre et la princesse, sa sœur, y vinrent de Saint-Germain. Monseigneur les mena tous à Paris à l'Opéra, et, après l'opéra, le roi d'Angleterre et la princesse, sa sœur, retournèrent à Saint-Germain. Monseigneur retourna à Meudon, et madame la duchesse de Bourgogne revint ici pour le souper du roi; elle avoit mené avec elle les deux filles de madame la Duchesse. Monseigneur le duc de Bourgogne étoit allé dîner à Meudon, mais il revint ici pour le salut. — Un courrier que M. de Torcy avoit envoyé en Espagne arriva ici et apporta des lettres de M. de Vendôme, du 22 et du 23. Par les lettres du 22 l'archiduc et son armée se retiroient en Aragon, mais par

les lettres du 23 on apprend qu'il n'y a que l'archiduc qui se retire avec mille chevaux et que M. de Staremberg avec le gros de l'armée demeure à Tolède, où il fait toujours travailler. M. de Vendôme avoit détaché las Torres avec quatre mille chevaux pour suivre l'armée ennemie, comptant le 22 qu'elle étoit toute en marche. Las Torres détachera une partie de cette cavalerie pour suivre l'archiduc, mais ils auront peine à le joindre parce qu'il a trois jours d'avance. La reine d'Espagne est fort incommodée, depuis quelques jours, de grosseurs qui lui sont venues au col, et, comme elles augmentent, elle va à Bagnères prendre les eaux.

Vendredi 5, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla tirer, et mesdames les duchesses de Bourgogne et de Berry allèrent le voir tirer. — On a reçu des lettres du duc de Noailles, du 26. Il étoit campé à Saint-Féliou. Il n'a encore avec lui que la moitié des troupes qui lui viennent de Dauphiné. Il va s'avancer sur le Ter, et apparemment, dès que toutes ses troupes seront arrivées, il fera le siége de Girone. Notre artillerie pour ce siége est arrivée à Roses. Il y a présentement sept bataillons dans Girone. Il n'y en avoit que deux, et ils ont fait venir les cinq qui étoient dans Barcelone, qui est abandonné à la garde des habitants; ils ont laissé seulement trois cents hommes dans le Mont-Jouy. On est persuadé que, dès que M. de Staremberg apprendra que M. de Noailles est entré dans le pays, qu'il abandonnera Tolède pour venir au secours de la Catalogne.

Samedi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — M. le maréchal de Villars est revenu des eaux de Bourbonne depuis deux jours. Il a été fort bien reçu du roi, et on ne doute pas qu'il ne commande encore en Flandre l'année prochaine. Les eaux lui ont fait du bien et il ploie un peu le genou. — M. le chevalier de Roye est choisi pour l'un des capitaines des gardes de monseigneur

le duc de Berry ; il ne payera que 25,000 écus. Il fut fait maréchal de camp l'hiver passé et cherche à vendre sa compagnie de gendarmerie, dont il aura au moins 45,000 écus. Il doit sur cette charge 20,000 écus; il lui restera de quoi payer celle de capitaine des gardes de monseigneur le duc de Berry. — On eut des nouvelles d'Espagne, par l'ordinaire, qui n'apprennent rien de nouveau de l'armée du roi d'Espagne ni de celle de l'archiduc. On mande seulement que le roi d'Espagne a fait porter du blé dans Madrid, où le pain valoit 12 sols la livre pendant que l'archiduc étoit au voisinage, et qu'il étoit déjà diminué de la moitié. — Monseigneur alla de Meudon courre le loup au bois de Boulogne. Mesdames les duchesses de Bourgogne et de Berry y allèrent d'ici et montèrent à cheval dans le parc ; Monseigneur les emmena ensuite faire le retour de chasse à Meudon et elles revinrent ici le soir.

Dimanche 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État ; Monseigneur n'y vint point de Meudon, contre sa coutume. Il n'y eut point de sermon l'après-dînée; il est remis à demain, fête de la Vierge. Le roi alla tirer l'après-dînée et le soir travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Le maréchal de Bezons et tous les officiers de l'armée d'Allemagne sont arrivés. Le maréchal de Bezons est demeuré incommodé à Paris et n'a pas encore vu le roi. — Le roi donne à Maréchal, son premier chirurgien, la charge de premier chirurgien de monseigneur le duc de Berry à vendre. Il y a 6,000 francs d'appointements réglés pour cette charge, et M. le duc d'Orléans a donné à Maréchal un beau diamant pour lui avoir remis l'épaule à Marly. — M. de Flamarens a acheté de M. de Beauvau, maréchal de camp, la compagnie des chevau-légers de monseigneur le duc de Bourgogne; il en donne 48,000 écus. M. le comte d'Estaing a vendu la lieutenance de roi du pays Messin.

Lundi 8, *à Versailles.* — Le roi entendit l'après-dînée le

sermon et vêpres dans la chapelle en bas. Toute la maison royale y étoit avec lui; Monseigneur étoit venu de Meudon dîner avec madame la princesse de Conty, et après vêpres il s'en retourna à Meudon. Le soir, le roi travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — M. de Noailles envoya, il y a quelques jours, ici M. de Châtillon, qui est maréchal de camp dans son armée et qui vient apparemment rendre compte au roi de l'état des troupes et de ce qu'il va entreprendre. On a reçu aujourd'hui des lettres de ce duc, du 29. Il étoit campé sur le Ter, à Toreil de Mongry, qui n'est qu'à cinq lieues de Girone. Il a son artillerie et ses vivres à portée, et, quoique toutes ses troupes ne soient pas encore arrivées, on croit qu'il commencera incessamment le siége de Girone. — Le roi a donné à mademoiselle d'Épinoy une confiscation de 1,000 écus de rente; cela la dédommagera un peu de ce qu'elle perd en Flandre.

Mardi 9, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla, chez madame de Maintenon, avec M. Voisin et M. Desmaretz. Il y a presque tous les jours ici comédie ou appartement, et souvent les après-dînées madame la duchesse de Bourgogne fait répéter des danses aux dames et aux courtisans qui doivent être des bals de cet hiver. — Le roi laisse à madame la duchesse de Bourgogne l'entier gouvernement des affaires de sa maison et la disposition de toutes les charges qui y vaqueront. Il lui marque en cela une confiance qu'il n'avoit jamais eue pour la reine ni pour madame la Dauphine. Un des courtisans qui approchent le plus près du roi lui dit à son coucher : « Apparemment, Sire, elle vous rendra compte de ce qu'elle fera là-dessus ? » Et le roi répondit : « Je me fie assez à elle pour ne vouloir pas qu'elle me rende compte de rien, et je la laisse maîtresse absolue de sa maison. Elle seroit capable de choses plus difficiles et plus importantes. »

Mercredi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée alla se promener à Trianon. Monseigneur revint le soir de Meudon, où il a demeuré huit jours. — Pendant que le roi étoit au conseil, il arriva un courrier de M. de Vendôme; ses lettres sont du 30. Il mande que M. de Staremberg a abandonné Tolède, et, en l'abandonnant, il a brûlé l'Alcaçar, qui est l'ancien palais des rois. M. de Vendôme écrit qu'il le suivra de près dans sa retraite, qui sera longue et difficile. M. de Staremberg a besoin de toute son habileté pour se bien tirer de cet embarras-là, notre armée étant beaucoup plus forte que la sienne et surtout en cavalerie. Le colonel Vallejo a pris trois escadrons des ennemis qui étoient auprès d'Aranjuez et qui n'ont point songé à se défendre. Le roi d'Espagne devoit être le 2 de ce mois à Madrid, où on se prépare à le recevoir avec de grandes démonstrations de joie. Il n'y demeurera que trois jours et puis rejoindra M. de Vendôme pour suivre les ennemis. Le bruit court en ce pays-là que l'archiduc, qui avoit pris les devants avec mille chevaux, n'avoit pu passer et avoit rejoint M. de Staremberg, mais ce bruit-là a besoin d'être confirmé.

Jeudi 11, *à Versailles.* — Le roi alla de bonne heure à la messe; madame la duchesse de Bourgogne l'y accompagna, et à onze heures le roi monta en calèche avec elle et allèrent courre le cerf dans le parc de Marly. En y arrivant, madame la duchesse de Bourgogne monta à cheval; madame la duchesse de Berry y monta aussi avec plusieurs dames. La chasse fut très-belle et courte; Monseigneur et messeigneurs ses enfants y étoient. On revint dîner au château de Marly. Après le dîner, le roi, Monseigneur et toutes les dames se promenèrent dans les jardins jusqu'à la nuit. Madame la duchesse de Bourgogne revint avec le roi comme elle y étoit allée. Monseigneur ramena monseigneur le duc de Berry; monseigneur le duc de Bourgogne revint ici avant eux pour

être au salut. — M. le comte de Clermont, gendre de M. d'O, a été choisi par monseigneur le duc de Berry entre tous ceux qui demandoient l'agrément de la charge de son capitaine des gardes. Le roi lui montra le mémoire de tous ceux qui se présentoient et lui dit de choisir. Il en donnera 25,000 écus, comme le chevalier de Roye les a donnés de l'autre charge. — M. le maréchal de Berwick fut reçu duc et pair au parlement.

Vendredi 12, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier et alla tirer l'après-dînée. — M. le chevalier de Hautefort, maréchal de camp, achète la charge de premier écuyer de madame la duchesse de Berry, dont il donne 25,000 écus. Cette charge-là et les deux de capitaine des gardes avoient été fixées à 50,000 écus; on leur en a diminué la moitié. — M. de Melun, frère de Maupertuis, est mort à Bordeaux, où il avoit un petit gouvernement qui s'appeloit Sainte-Croix, qui vaut 4 ou 5,000 livres de rente. Le roi a donné ce gouvernement à Saint-Maixant, qui étoit lieutenant de roi de Béthune. — Le procès qui avoit fait tant de bruit entre Rousseau, fameux poëte, et Saurin, de l'Académie des Sciences, a été jugé au Châtelet en faveur de Saurin, qui a été déclaré innocent. Ils avoient trouvé l'un et l'autre de grandes protections à la cour. — M. Spanheim, ambassadeur de Brandebourg à Londres, et que nous avions vu longtemps ici envoyé de cet électeur, est mort âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Samedi 13, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances; l'après-dînée il alla à Trianon et le soir il travailla avec M. Voisin. — Les nouvelles d'Espagne par l'ordinaire ne nous apprennent rien de la situation des armées; ce qu'on apprend, c'est que la reine est partie de Vittoria. Elle va prendre les eaux de Bagnères et elle mène avec elle le prince des Asturies, ce dont les Espagnols sont assez affligés. — M. de Fervaques *, brigadier d'infanterie et colonel du régiment de Piémont, et qui

étoit cette année à Douai durant le siége, a quitté le service. C'est un galant homme et en bonne réputation dans les troupes, mais il n'étoit brigadier que de l'hiver passé et vouloit qu'on le fît maréchal de camp. M. Voisin a fait tout ce qu'il a pu pour lui faire entendre raison et n'en vouloit point parler au roi, quoiqu'il y eût déjà quelques jours que M. de Fervaques l'en pressât; mais enfin il a tant pressé et a paru si déterminé à quitter qu'il a fallu qu'il en rendît compte au roi, et le roi, fort blessé du procédé de M. de Fervaques, a fixé le prix du régiment de Piémont à 25,000 écus. Il lui avoit coûté près de 100,000 francs.

* On a parlé plus haut (1) de madame de Bullion et de l'argent qui la fit entrer dans le carrosse de Madame, sans avoir volé plus haut; ce fut elle qui fit quitter Fervaques, son fils. Qui auroit dit au roi et à elle que ce même Fervaques seroit rentré maréchal de camp dans le service durant la régence, et qu'en 1724 il serait fait chevalier de l'Ordre ? Son père avoit été conseiller au parlement de Metz, et son grand-père fut greffier de l'ordre du Saint-Esprit, et sa femme étoit sœur aînée de la maréchale de la Mothe, d'où leur est venue toute leur protection dans la suite. Le père de celui-là avoit été maître des requêtes et employé sous Henri IV et Louis XIII en plusieurs négociations, et fut en 1632 surintendant des finances et enfin président à mortier; il fut aussi garde des sceaux de l'Ordre. Il étoit gendre de la sœur du chancelier de Sillery et à qui Puysieux, son fils, dut sa fortune, mais qui ne fut porté à la surintendance des finances que huit ans après que ce chancelier et son fils eurent été chassés. On ne peut s'empêcher de rapporter une saleté de ce surintendant pour sa singularité étrange. Étant au conseil avec la reine régente, il vint une odeur de charbon et d'ordures qui infecta le lieu et dont la reine se plaignit fort. Bullion tira une petite boîte d'ivoire de sa poche et la présenta à la reine pour la sentir; la reine l'ouvrit avec impatience, mais, en la portant à son nez : « Ah ! Bullion, s'écria-t-elle en la lui rejetant, vous m'empoisonnez. Comment, c'est de la merde ! » C'en étoit en effet; la boîte se renouveloit tous les matins de la plus fraîche, et le surintendant, qui n'aimoit rien tant que cette odeur, avoit oublié que ce goût lui étoit tout à fait particulier. C'étoit au reste un habile ministre, estimé et considéré, et qui avoit beaucoup d'amis. Lorsqu'il fit faire les premiers louis d'or, il

(1) Tome XII, page 18.

pria cinq ou six hommes de ses amis à dîner, le maréchal de Gramont, e maréchal de Villeroy, les commandeurs de Jars et de Souvré, le marquis d'Hauterive, parent et ami intime des trois derniers, et quelqu'autre encore qui s'y trouva. Au fruit, il fit servir cinq ou six bassins emplis de cette nouvelle monnoie, et leur dit d'en remplir leurs pobes et leurs chausses, leurs chapeaux même s'ils vouloient, et que tout e qu'ils pourroient en emporter eux-mêmes étoit à eux. Pas un de la ompagnie ne se fit prier, et tous s'en fourrèrent tant qu'ils purent, en allèrent à grand'peine gagner leurs carrosses, et trouvèrent n'avoir mais fait si bonne chère. Cette magnificence n'a pas été répétée, ais on peut croire que, quoiqu'elle vînt du surintendant, la reine en oit pourtant eu la confidence.

Dimanche 14, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil État; l'après-dînée il entendit le sermon, où toute la ison royale étoit, et le soir, chez madame de Mainte-n, il travailla avec M. Pelletier. — Le roi a donné l'a-ment du régiment de Piémont au duc de Louvigny, du duc de Guiche, qui a déjà un régiment d'infan-e assez ancien et qu'il vendra presqu'autant que 25,000 écus qu'il donnera à M. de Fervaques. — Bosc, intendant à Limoges, et qu'on avoit voulu rappeler son intendance dès l'été passé, eut encore une mau-e affaire en ce pays-là, qui lui a fait perdre les pro-ions qu'il avoit ici. On le rappelle, mais on n'a point ore nommé celui qui lui succèdera. — M. le duc be a eu des nouvelles par la Navarre que l'archiduc t arrivé du 28 à Saragosse avec les douze cents che-x qui l'escortoient; ainsi le bruit qui avoit couru dans née de M. de Vendôme que l'archiduc avoit retourné à née de M. de Staremberg n'est pas vrai.

undi 15, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, à trois heures et après son dîner travailla chez lui c M. de Pontchartrain. A six heures, il entra chez ma-ne de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne après le dîner du roi à la Ménagerie, où il y eut une e. Elle y soupa avec beaucoup de dames, et il y eut après le souper, qui dura jusqu'à une heure et

demie. Madame la duchesse de Berry n'y alla point, parce qu'elle hait la danse. — Madame la duchesse de Mantoue est à la dernière extrémité ; on ne croit pas qu'elle passe la nuit. — Le roi d'Espagne a été reçu dans Madrid avec des exclamations de joie extraordinaires. Il alla descendre à N.-D. d'Atocha, et la foule du peuple étoit si grande qu'il fut trois heures à aller de N.-D. d'Atocha au palais. La ville lui avoit envoyé 6,000 pistoles avant qu'il y entrât et lui font encore un donatif de 14,000 autres. Il y a fait fort peu de séjour et va joindre M. de Vendôme, qui avec l'armée suit celle des ennemis.

Mardi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. M. le duc d'Elbeuf vint ici au lever du roi, à qui il apprit la mort de madame de Mantoue, sa sœur, morte à quatre heures du matin. Elle a eu de la connoissance jusqu'au dernier moment de sa vie. Le P. Gaillard, qui a toujours été auprès d'elle depuis un mois, dit qu'il n'a jamais vu mourir personne plus chrétiennement et avec un plus grand courage, trouvant toujours qu'elle ne souffroit pas assez, quoiqu'elle souffrît des douleurs horribles. Il y a quinze jours ou trois semaines qu'elle fit son testament, par lequel elle fait madame la duchesse d'Elbeuf, sa mère, sa légataire universelle. Elle a nommé deux exécuteurs testamentaires, qui sont M. de Torcy, secrétaire d'État, et M. de Rothelin ; mais on croit qu'ils n'accepteront ni l'un ni l'autre. Le roi prendra le deuil vendredi.

Mercredi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il ne sortit point l'après-dînée à cause du vilain temps. — Les états de Languedoc ont accordé au roi le don gratuit de 3 millions, à l'ordinaire, et 1 million pour la capitation. Ils offrent outre cela 3 millions pour le dixième. — La nouvelle que l'on avoit dit que la

reine d'Espagne étoit partie de Vittoria ne s'est pas trouvée vraie; elle veut avoir des nouvelles du roi, son mari, avant que de partir. M. de Noailles doit être devant Girone du 15, et la queue des troupes qui le doivent joindre doit être arrivée à Toreil de Mongry le 10. — Il y a ici depuis plusieurs jours un homme qui prétend faire de l'or (1). Boudin *, premier médecin de Monseigneur, le fait travailler chez lui à la ville. Il est très-bon artiste, à ce qu'on prétend, mais personne pourtant n'est persuadé qu'il réussisse; mais on ne hasarde rien, car on ne lui donne point d'argent.

* Boudin, de figure comme de nom, étoit fils d'un apothicaire du roi, qui se fit médecin, et qui avoit tout l'esprit, l'agrément et l'ornement d'esprit qu'il est possible d'avoir; la débauche et le libertinage pareil, d'excellente et de très-divertissante compagnie, et qui par là s'étoit fourré avec M. le Duc, M. le prince de Conty, et la meilleure et la plus trayée compagnie de la cour en hommes et en femmes, gâté aussi à merveille par eux, et insolent et impertinent à l'excès; mais on lui passoit tout et c'étoit la mode. Avec cela il étoit dangereux, par hardiesse, par étourderie, pour se refuser peu de chose. Il insolenta un jour cruellement le maréchal de Villeroy, et dans ses plus beaux jours, dans le caveau de Monseigneur, qui étoit un arrière-cabinet où il couchoit les hivers à Versailles, et il n'en fut autre chose. C'étoit à qui l'auroit, les jeunes en leurs parties, les vieux à dîner, à souper. Il s'étoit fort appliqué à son métier, et il étoit parvenu à faire tout ce qu'il vouloit de Fagon, le roi et le tyran de la médecine, et qui étoit à merveille avec le roi et madame de Maintenon; il ne laissoit pas de savoir à qui il avoit affaire, et les ministres mêmes le ménageoient. Devenu homme initié dans les intrigues de la cour, il abandonna fort la pratique; il avoit une curiosité infinie de toutes sortes de remèdes et de secrets, ne rebutoit point les empiriques comme font tous les médecins, souffloit volontiers, et se moquoit de soi-même, le plus plaisamment du monde, de sa folie à chercher la grande œuvre. Il y avoit été attrapé nombre de fois, et en faisoit des contes, ainsi que de ses frayeurs, qui étoient des farces les plus comiques, et qu'il

(1) Voir l'*Histoire anecdotique des rues de Versailles*, par M. le Roi, tome II, page 345.

racontoit très-plaisamment; c'est cette curiosité qui lui fit rechercher ce faiseur d'or et y employer l'autorité, dont il fut la dupe enfin comme il l'avoit déjà été souvent, et qui ainsi que les précédents lui coûta bien de l'argent, quoiqu'il aimât fort à en amasser, et qu'il n'en négligeât pas les moyens que la faveur lui pouvoit faire naître.

Jeudi 18, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — M. de Mouchy, maréchal de camp, a eu l'agrément pour une des charges de maître de la garde-robe de monseigneur le duc de Berry. Il n'en payera que 65,000 livres, qui est la moitié du prix de la taxation. — M. d'Orçay, maître des requêtes et intendant du commerce, est nommé à l'intendance de Limoges en la place de M. Bosc, qui est rappelé. M. d'Orçay va vendre sa charge d'intendant du commerce; il est fils de M. d'Orçay, conseiller d'État, qui a été longtemps prévôt des marchands; il est d'une des meilleures maisons de la robe. — Le duc d'Albe reçut le soir à Paris un courrier du roi d'Espagne, et à une heure après minuit il envoya un gentilhomme réveiller M. de Torcy, qui couchoit à Paris. On ne douta pas qu'il ne lui portât de bonnes nouvelles.

Vendredi 19, *à Versailles.* — Le roi travailla avec le P. le Tellier, et à midi il alla se promener à Marly. Avant qu'il partît, M. de Torcy lui apporta les nouvelles que le duc d'Albe lui avoit envoyées la nuit. La reine d'Espagne envoie la lettre du roi, son mari; elle est du 9. S. M. C. mande que, le 8, après midi, il avoit joint l'arrière-garde des ennemis, commandée par M. de Stanhope, général des troupes angloises, qui étoit demeuré dans la petite ville de Brihuega, entre Guadalaxara et Siguença, mais plus près de Guadalaxara. Le roi d'Espagne les fit sommer; ils se défendirent. On fit venir le canon, qui eut bientôt fait brèche à la muraille. Les grenadiers espagnols y entrèrent, quoique la brèche fût fort petite. Les ennemis s'étoient retranchés dans les rues; ils s'y défendirent fort bien. La nuit vint; nous accommodâmes les maisons dont

nous nous étions rendus maîtres, et à la pointe du jour les ennemis, qui s'étoient retirés dans la place de la ville, envoyèrent capituler et offrirent d'abord de se rendre prisonniers de guerre. La capitulation fut bientôt signée; on y a pris sept bataillons anglois et un portugais à la solde d'Angleterre, huit escadrons anglois, Stanhope, leur général, Carpenter et Wils, lieutenants généraux. M. de Staremberg, qui étoit plus avancé que M. de Stanhope, avoit remarché avec quatre mille hommes pour le secourir et n'étoit qu'à deux lieues de là quand il apprit qu'il s'étoit rendu. Le roi d'Espagne a détaché la cavalerie et les dragons après lui. Nous n'avons eu dans cette affaire que six vingts hommes tués ou blessés. M. de Torcy est blessé légèrement à la main. On compte que les ennemis ont perdu le tiers de leur armée et que le reste aura bien de la peine à se sauver*. — Le roi prit le deuil de madame la duchesse de Mantoue.

* Il ne faut pas oublier une belle action qui fut faite à Brihuega par le comte de Saint-Estevan de Gormaz; il étoit officier général et capitaine général d'Andalousie. On détacha des grenadiers pour l'attaque de cette place; il vint se mettre avec eux; l'officier qui commandoit ces espèces d'enfants perdus fut surpris d'y voir un seigneur de son caractère et le lui représenta. Saint-Estevan lui répondit qu'il savoit bien tout ce qu'il lui pouvoit représenter, mais qu'il avoit son père prisonnier des Impériaux, qui l'avoient mis aux fers à Pizzighitone depuis longtemps, sans avoir voulu entendre à aucune rançon, qu'il y avoit des premiers officiers généraux impériaux et anglois dans Brihuega, qu'il étoit résolu de les prendre ou de mourir à la peine, pour délivrer son père par échange. Il donna dans la place à la tête du détachement, fit merveilles, et prit en effet de sa main quelques-uns de ces officiers généraux, dont il fit peu de temps après l'échange de son père, avec tout l'applaudissement dû à cette piété et à sa valeur. Cela mérite qu'on dise un mot d'eux. Leur nom est Acuña, qui est commun à plusieurs branches qui forment une des premières maisons d'Espagne, dont il y a six différents grands: ceux-ci et les ducs d'Uceda s'appellent Acuña y Pancheco; d'autres Acuña y Pancheco y Giron, comme le duc d'Ossone; d'autres Acuña y Pancheco y Portocarrero, comme les marquis de Mansera d'aujourd'hui, après le vieux marquis de Mansera-Tolède et les comtes de Montijo; d'autres enfin Acuña y Pancheco y

la Cueva, comme le marquis de Bedmar, gendre de celui qui reçut l'ordre du Saint-Esprit en France. Le père du comte de Saint-Estevan de Gormaz étoit ce duc d'Escalone qui avoit passé par les premiers emplois de la monarchie, et qui, étant vice-roi de Catalogne, fut battu par M. de Vendôme, tout au commencement que celui-ci commanda les armées. Dans la suite, comme il n'est question que de grandesse en Espagne et que les titres n'y font rien, il aima mieux porter le nom de marquis de Villena, connus grands et de sa maison, du temps de Charles V, et c'est sous ce nom qu'il fut vice-roi de Naples, qu'il y reçut superbement Philippe V, qu'il l'y servit très-dignement, et si bien que les Impériaux, outrés des découvertes qu'il fit continuellement de leurs trames et de l'ordre qu'il y sut mettre, et de la vigoureuse défense qu'il fit après contre eux, l'ayant pris dans Gaëte les armes à la main, le traitèrent avec des rigueurs indignes de la guerre et le tinrent depuis à Pizzighitone aux fers, dont il lui resta toute sa vie une cambrure et une foiblesse aux jambes qui l'empêchoient de marcher librement. Il fut donc échangé contre ces officiers généraux pris par son fils, et le roi d'Espagne lui donna en arrivant la première charge de sa cour et la plus grande, qui est celle de grand maître, qu'on appelle majordome-major, qu'il lui gardoit depuis qu'elle vaquoit et qu'il n'avoit pas voulu lui donner plus tôt pour ne pas rendre sa délivrance plus difficile. Il étoit veuf de la sœur du comte de Saint-Estevan del Puerto, majordome-major de la reine, et qui avoit aussi passé par tous les premiers emplois, dont le fils est actuellement grand d'Espagne comme son père, chevalier du Saint-Esprit, président du conseil des ordres, capitaine général et plénipotentiaire en Italie, majordome-major, gouverneur et premier ministre de l'infant don Carlos en Italie. Le comte de Saint-Estevan de Gormaz fut bientôt après premier capitaine des gardes du corps de la compagnie espagnole, quand le comte d'Aguilar la quitta; il étoit gendre de la comtesse d'Altamire, camerara-major de la seconde femme du roi Philippe V, et fut dans la suite beau-père du comte d'Oropesa et du duc de Médina-Sidonia. Son frère, gendre du marquis de Bedmar, et qui succéda à sa grandesse, à son nom et à ses biens eut la charge de son frère, lorsqu'à la mort de leur père ce frère aîné eut la charge de son père, ce qui étoit presque sans exemple en Espagne, et toutes ces maisons si prochainement alliées vivoient dans une union et une intimité respectable, sous ce vieux Villena qui leur tenoit lieu à tous de patriarche.

Samedi 20, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances. Il avoit vu à son lever M. de Bergeyck, à qui il avoit dit qu'il ne doutoit pas que l'affaire de Brihuega n'eût des suites fort heureuses. L'après-dînée le roi

alla tirer, et M. de Torcy vint le trouver à la chasse et lui apporter la nouvelle que le roi d'Espagne avoit gagné un grand combat contre M. de Staremberg. M. de Zuniga *, lieutenant général, en apporte la nouvelle en forme, mais il n'arrivera pas apparemment de quelques jours, parce qu'il vient en chaise de poste, et le courrier qui a apporté les lettres à M. de Torcy est venu de Bayonne en trois jours. Sitôt que la reine d'Espagne, qui est toujours à Vittoria, eut reçu cette nouvelle, elle dépêcha un courrier à M. de Noailles, et Blécourt, notre envoyé, qui est auprès d'elle, donna à ce courrier un billet pour le lieutenant de roi de Bayonne, lui mandant que, dès qu'il l'auroit reçu, il fît partir un courrier pour porter cette nouvelle au roi. On ne sait point encore les détails, mais on est sûr que l'armée de M. de Staremberg a été entièrement défaite après un combat fort rude; que ce général s'est retiré avec peu de monde. Tout son canon a été pris. Le combat s'est donné le 10, à deux lieues de Brihuega, et deux jours après l'action qui s'y étoit passée. — Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry étoient à cheval avec le roi, qui fit lire tout haut la lettre que lui avoit apportée M. de Torcy.

* Don Gaspard de Zuniga étoit un jeune homme de vingt-deux ans, frère du duc de Béjar, lequel est un des grands du temps de Charles V et de grande maison, et doyen des chevaliers de la Toison d'Espagne; il l'avoit eue à dix ans, lors du siége de Vienne, où son père, qui avoit la Toison, étoit allé voir la guerre avec le duc d'Escalone. Ils s'y trouvèrent à la glorieuse victoire du roi Jean Sobieski, et le duc de Béjar y fut tué. Don Gaspard de Zuniga promettoit beaucoup et étoit déjà fort avancé. Il étoit blond, blanc, incarnat, et étoit fort à la mode en Espagne, y fut de même en France et fort au gré des dames, qui n'avoient jamais vu d'Espagnol avec des dents et des couleurs. Il avoit de l'esprit, du savoir, chose aussi fort rare au pays, de la galanterie et de la politesse, se mettoit bien et parloit fort bien françois. Il fut du temps en France, d'où il ne pouvoit se tirer à un second voyage qu'il y fit. Il alloit à tout en Espagne; le roi et les troupes le goûtoient, la cour et la ville de même. Albéroni, dans sa puissance, en prit jalousie, lui imputa ce qu'il voulut et le fit périr de misère et de

rage, prisonnier dans le château d'Alicante. Le duc de Béjar, son frère, est enfin devenu majordome-major du prince des Asturies d'aujourd'hui ; c'est un des plus riches et des plus aisés seigneurs d'Espagne, un des plus honnêtes hommes et des meilleurs aussi, qui a marié son fils aîné à une Lorraine, fille du prince de Pont, qui en attendant la mort de son père a été fait grand à vie et sa femme dame du palais. Le nom de cette maison est Sotomayor, qui est grand et ancien.

Dimanche 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla au sermon l'après-dînée et travailla le soir avec M. Pelletier. Le soir, à sept heures, on entra chez madame la duchesse de Bourgogne, où il y eut jeu. On ne veut plus que cela s'appelle appartement. — On écrit de Hollande que, lorsque le prince Eugène partit pour Vienne, M. Heinsius, le pensionnaire, lui avoit reproché la négligence de l'empereur, qui n'avoit pas fait passer des secours d'Italie en Espagne pour l'archiduc son frère, comme il l'avoit promis à la ligue ; que le prince Eugène avoit répondu vivement et qu'ils n'avoient pas été contents l'un de l'autre. Cette conversation-là ne s'étoit faite que sur la nouvelle qu'on avoit eue que l'archiduc avoit quitté son armée. Ils ne pouvoient pas savoir encore les suites malheureuses de leurs affaires en Espagne, qui pourroient bien augmenter l'aigreur entre eux. — M. de Louvigny, gouverneur de Lérida, qui s'étoit fort distingué dans toutes les occasions et qui avoit dignement servi le roi d'Espagne, est mort de maladie dans son gouvernement.

Lundi 22, *à Versailles.* — Le roi partit d'ici à onze heures ; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche, et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry étoient à la chasse. Mesdames les duchesses de Bourgogne et de Berry montèrent à cheval à l'entrée du parc. On revint dîner au château après avoir pris deux cerfs. Monseigneur alla dès le matin courre le loup dans Verrières. — Le duc de Louvigny vend le régiment qui porte son nom à M. de Lannion, et M. de Lannion vend celui qu'il avoit à

...etaire, et qui a 100,000 livres de rente
...tement. — Milord Lumley, qui a pré-
...e titre en Angleterre, avoit proposé
...haute qu'on remerciât milord Marlbo-
fait cette campagne. Le duc d'Argyle,
...ent, non comme duc d'Écosse, mais
...leterre, prit la parole et dit que véri-
...ugh avoit pris une bonne place, mais
...r à des bicoques la fleur des troupes
... plus il falloit regarder Marlborough
...ne général, mais aussi comme plé-
...'il falloit examiner s'il avoit bien
...

...sailles. — Le roi tint le conseil de
ensuite avec M. Desmaretz. L'après-
...vec son confesseur, comme il fait la
...e ses dévotions. Le soir, chez madame
...availla avec MM. Voisin et Desmaretz.
...ni comédie, parce que Monseigneur,
...de Bourgogne et madame la duchesse
...t leurs dévotions demain. — M. de
...dre du feu bonhomme de Dénonville,
...dans la gendarmerie, achète la charge
... d'hôtel de monseigneur le duc de
...e 50,000 écus. — On mande de Hol-
...Marlborough n'attend plus qu'un bon
...en Angleterre, et que le prince Eugène
...e 11 pour retourner à Vienne. — Les
...c donnent au roi 1,200,000 francs pour
octrois des villes de cette province. Ils
...modés pour le dixième des terres de la
...r le dixième des rentes le roi le rece-
...le reste du royaume.

...lle de *Noël*, à *Versailles*. — Le roi fit
...ha les malades, et l'après-dînée il en-
...évêque de Toul officioit. Monseigneur,

monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne firent leurs dévotions aussi, et suivirent le roi à vêpres, qui furent un peu retardées par l'arrivée de M. de Zuniga, que le duc d'Albe mena dans le cabinet du roi après son dîner. Monseigneur le Dauphin, messeigneurs ses enfants et madame la duchesse de Bourgogne entrèrent dans le cabinet, et le roi leur lut les lettres du roi d'Espagne et de M. de Vendôme, et une lettre que la reine d'Espagne écrit aussi de Vittoria, où M. de Zuniga a passé. Le roi lui fit beaucoup de questions sur la bataille. Le roi d'Espagne mande que personne n'en pouvoit rendre meilleur compte que lui, parce qu'il s'y est fort distingué. A dix heures, le roi et toute la maison royale allèrent à la tribune de la chapelle, assistèrent aux matines, et n'en sortirent qu'à une heure, après avoir entendu les trois messes de minuit.

Jeudi 25, *jour de Noël, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. — Le roi, après les vêpres de hier, travailla avec le P. le Tellier, mais il ne donna point les archevêchés de Toulouse et d'Arles; il fit seulement la distribution de quelques petits bénéfices dont voici la liste : l'abbaye de Châtillon à l'abbé Guyet, frère de l'intendant des finances; l'abbaye des Trois-Rois à l'abbé de Tavannes, comte de Lyon; l'abbaye de Sainte-Marguerite à l'abbé de Macheco, neveu de l'archevêque de Narbonne; l'abbaye de Délo à l'abbé de Villefort, fils de la sous-gouvernante de monseigneur le duc d'Anjou; l'abbaye du Vigeois à l'abbé de la Farge; l'abbaye de Sandras à l'abbé de Broissia; le prieuré du Peyrat à l'abbé de Prie, frère du marquis de Prie. — Il paroît, par différentes nouvelles qu'on a de Constantinople, qu'on pourroit bien remettre Coprogli dans la place du nouveau grand vizir et qu'on y parle fort de guerre. On en est assez alarmé en Allemagne et surtout à la cour de l'empereur. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Turcs font marcher beaucoup de troupes du

côté de Bender et que le Grand Seigneur a fait donner beaucoup d'argent au roi de Suède.

Vendredi 26, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne alla à vêpres avec monseigneur le duc de Bourgogne, et le soir il y eut jeu chez elle. — Il arriva un courrier du duc de Noailles, qui arriva devant Girone le 15, et le 16 il investit la place. Il n'avoit point encore reçu les courriers que le roi d'Espagne lui a envoyés sur l'affaire de Brihuega et sur la bataille de Villaviciosa; mais son courrier en a trouvé un à Narbonne qui lui portoit la première nouvelle. M. de Noailles ne croit pas pouvoir ouvrir la tranchée avant le 23. Il compte qu'il y a dans la place sept bataillons, cinq ou six cents miquelets et un régiment de cavalerie. — Le comte de Saumery, qui a été guidon des gendarmes et qui est frère de M. de Saumery, sous-gouverneur de nos princes, a acheté la charge de premier maître d'hôtel de madame la duchesse de Berry; il l'achète 25,000 écus. Elle étoit taxée à 100,000 francs; on lui a fait remise d'un quart, comme à M. de Champignelles, qui achète la sienne 150,000 livres et qui étoit taxée à 200,000 francs.

Samedi 27, *à Versailles.* — Le roi tint le matin le conseil de finances et l'après-dînée il tint le conseil de dépêches, qu'il ne devoit tenir que lundi prochain; mais il veut ce jour-là aller à Marly de bonne heure. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme; ses lettres sont du 20. Il écrit de Siguença, où il est avec le roi d'Espagne. Il mande qu'on a pris dans cette ville-là quatre ou cinq cents hommes des ennemis et quelques bagages qui s'étoient sauvés de la bataille, parmi lesquels étoient ceux du comte de Staremberg. M. de Vendôme a obtenu du roi d'Espagne qu'il les renverroit à M. de Staremberg, qui est arrivé à Daroca. Il n'a plus avec lui que quatorze ou quinze cents hommes de pied et cinq cents chevaux. Il a encore plus de vingt lieues à faire pour arriver à Saragosse. Le roi

d'Espagne le fait suivre par Vallejo et par Bracamonte, qui ont chacun mille chevaux avec eux. La reine d'Espagne ne va plus aux eaux ; elle va à Tarraçona, où elle sera près de Saragosse. Elle compte que le roi son mari y sera bientôt.

Dimanche 28, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et, le soir, travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Le roi a donné la charge de premier médecin de monseigneur le duc de Berry à Carelière, médecin en réputation à Paris, et pour premier médecin de madame la duchesse de Berry un nommé Doutet, qui a déjà une charge de médecin ici. La maison de monseigneur le duc de Berry et de madame la duchesse de Berry ne commencera qu'au mois d'avril, leurs équipages et leurs vaisselles n'étant pas encore prêts. — On mande d'Allemagne que l'empereur a donné le gouvernement de Vienne au comte de Thaun, qui a commandé cette année son armée en Savoie. — On commence à parler du mariage du fils unique du comte de Châtillon, qui est colonel de dragons, avec une troisième fille de M. Voisin. — Le roi fit chanter à sa messe le *Te Deum* pour le gain de la bataille de Villaviciosa, et on le chantera vendredi à Paris.

Lundi 29, *à Versailles*. — Le roi dîna après la messe et partit avant midi pour aller se promener à Marly, et au retour il travailla, chez madame de Maintenon, avec M. de Pontchartrain. — Par les lettres de Hollande on apprend qu'on y savoit déjà la prise de Brihuega, avec les huit bataillons et les huit escadrons qui étoient dedans, et que l'armée du roi d'Espagne suivoit M. de Staremberg, et qu'on y est un peu consterné de cette nouvelle. Cela fait murmurer de ce qu'on n'a point fait la paix. — M. l'évêque de Seez a la charge de premier aumônier de monseigneur le duc de Berry en rendant au roi sa charge d'aumônier et en donnant 10,000 francs. Sa charge d'aumônier du roi ne se vendra point ; le roi la donnera. Il

n'y aura plus que la charge de l'abbé Morel qui puisse être vendue. — Rousseau, fameux poëte qui avoit intenté procès à Saurin, est sorti du royaume; il est allé dans les villes ennemies de Flandre, ce qui le condamne plus que le jugement du procès.

Mardi 30, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz, et l'après-dînée il alla tirer. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec MM. Desmaretz et Voisin. — M. Ducasse va partir pour Brest, où il trouvera trois ou quatre vaisseaux du roi prêts à faire voile. On ne doute pas qu'il n'aille à Carthagène pour en ramener les galions. On a nouvelle que l'archiduc n'a osé retourner à Barcelone, n'ayant point de troupes à y mener et n'y ayant aucune garnison; il est allé à Tarragone. — Depuis Noël on a appris la mort de trois évêques : celui de Grasse, qui étoit frère de M. de Crécy, le plénipotentiaire : cet évêché ne vaut que 4,000 francs; celui de Lombez, qui étoit le fameux dom Cosme, feuillant qui a longtemps prêché devant le roi; il avoit quatre-vingt-quinze ans : cet évêché vaut 18,000 francs; et celui de Saintes, qui s'appeloit.......; cet évêché vaut 12,000 francs de rente.

Mercredi 31, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et le soir travailla, chez madame de Maintenon, avec M. Voisin. Il y a tous les soirs comédie ou jeu chez madame la duchesse de Bourgogne. Le roi quitta le deuil qu'il avoit pris pour madame de Mantoue. Le roi fit le matin cinq chevaliers de Saint-Michel, qui seront reçus demain chevaliers du Saint-Esprit, savoir : M. le prince de Conty, MM. de Médavy, du Bourg, Albergotti et Goësbriant. — On mande de Hollande que la reine Anne a rappelé du service M. de Cadogan, qui étoit le favori de milord Marlborough, et qui faisoit la charge de maréchal des logis de l'armée, et qu'elle a envoyé ordre à milord Townsend, son ambassadeur en Hollande, de repasser en Angleterre pour rendre compte des raisons qu'il a eues

pour ne pas accepter les avantageuses conditions de paix que la France avoit offertes le printemps dernier. Marlborough étoit encore à la Haye.

ANNÉE 1711.

Jeudi 1er janvier, à Versailles. — Le roi tint le chapitre des chevaliers de l'Ordre, dans lequel on reçut les preuves de MM. d'Albergotti et de Goësbriant; ensuite S. M. marcha en procession dans la chapelle en bas, et après la messe, où officia M. l'évêque de Metz, prélat de l'Ordre, le roi reçut M. le prince de Conty, qui fut présenté par Monseigneur et par monseigneur le duc de Bourgogne, et ensuite MM. de Médavy, du Bourg, d'Albergotti et de Goësbriant, qui furent présentés par le marquis de la Salle et le maréchal de Chamilly. L'après-dînée le roi et toute la famille royale entendirent vêpres et le salut, et après vêpres Monseigneur alla à Meudon, où il demeurera jusqu'au premier voyage de Marly, qui sera lundi prochain. — L'électeur de Cologne arriva hier à Paris; il verra le roi sans cérémonie avant qu'on aille à Marly. — Le duc de Louvigny vend le régiment qu'il avoit à M. de Bonnetot, 70,000 francs; ainsi il ne lui en coûtera que 5,000 francs pour avoir celui de Piémont, que le roi a taxé à 25,000 écus quand Fervaques a quitté le service.

Vendredi 2, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le soir il y eut comédie et hier il y eut jeu chez madame la duchesse de Bourgogne. — Le roi donne 10,000 francs de pension à mademoiselle Voisin, qui épouse le fils de M. de Châtillon. Le roi donnoit autrefois 200,000 francs aux filles des ministres quand elles se marioient; il a converti cela en pension depuis quelque temps. — Un de nos vaisseaux a rencontré auprès de l'île

de Seilly. deux vaisseaux anglois, armés moitié guerre, moitié marchandise. Une tempête qu'ils avoient essuyée les avoit obligés à jeter leur canon à la mer ; ils étoient percés pour soixante pièces de canon chacun. Le beau temps étant revenu, ils faisoient leur route vers les ports d'Angleterre quand notre armateur les joignit. Ils furent bientôt obligés de se rendre parce qu'ils n'avoient plus de canon. Ils sont tous deux richement chargés. — On chanta le *Te Deum* à Paris pour le gain de la bataille de Villaviciosa.

Samedi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur, d'où ils ne revinrent que pour le souper du roi. — M. le maréchal de Villars partira pour la Flandre durant le voyage de Marly ; comme il doit commander cette année en ce pays-là, on est bien aise qu'il voie l'état des troupes, des places et des magasins, et il en viendra rendre compte au roi avant la campagne. — On payera cette année les rentes de la maison de ville dans leur entier, en retenant le dixième comme sur les autres biens du royaume. — L'évêque d'Anvers étant mort, Marlborough a nommé à cet évêché, au nom de la reine Anne, un chanoine de Liége, et a ordonné au chapitre de le recevoir. Les chanoines, de leur côté, ont prétendu que, le roi Philippe ne pouvant plus exercer son droit de nomination, qu'il leur étoit dévolu ; ils ont élu un chanoine de leur corps évêque. Marlborough les a menacés ; ils ont eu recours à la protection des Hollandois, qui ont approuvé leur conduite.

Dimanche 4, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État ; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla, chez madame de Maintenon, avec M. Pelletier. — M. le cardinal de Bouillon, qui est à Anvers, avoit fait des démarches à Rome

pour avoir les bulles de l'abbaye de Saint-Amand; mais sa demande a été mal reçue. On y a même été surpris qu'un cardinal doyen du Sacré Collége pût demander au pape les bulles d'un bénéfice que le pape a donné à un autre cardinal, il y a plus de six mois. Il y a présentement une grande abbaye vacante à Anvers, et le cardinal de Bouillon espère pouvoir s'y faire nommer pour abbé. — Le roi mènera demain pour danser à Marly de jeunes dames et de jeunes courtisans qui n'y avoient jamais été. Les dames sont la duchesse de Luynes et la marquise d'Ancenis, belle-fille du duc de Charost. Les jeunes courtisans sont le duc de Brissac, le duc de Fronsac, fils du duc de Richelieu, et le marquis de Villequier, fils du duc d'Aumont. Les bals commenceront mardi, et il y en aura deux ou trois fois la semaine. — Le roi, après la messe, donna audience sans cérémonie à l'électeur de Cologne, qui ensuite alla chez madame la duchesse de Bourgogne, où étoit monseigneur le duc de Bourgogne.

Lundi 5, *à Marly*. — Le roi partit de Versailles aussitôt après son dîner pour venir ici. Il se promena jusqu'à la nuit dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. Monseigneur partit presque aussitôt que le roi; monseigneur le duc de Bourgogne ne partit qu'après le salut. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Versailles à trois heures et demie et alla à Saint-Germain voir la cour d'Angleterre, et puis vint ici. — Le roi apprit le matin à Versailles, par un courrier de M. des Alleurs, son ambassadeur à la Porte, que la guerre avoit été déclarée à Constantinople le 22 de novembre. Le Grand Seigneur prétend marcher en personne à la tête de son armée, qui sera de trois cent mille hommes, Turcs, Tartares ou Cosaques. Il veut chasser les Moscovites de Pologne, y établir le roi Stanislas et ramener le roi de Suède dans ses États d'Allemagne, et lui faire rendre par le czar les pays et les places dont il s'est rendu maître.

Mardi 6, *à Marly*. — Le roi ne sortit point de tout le jour parce qu'il plut toujours. Il envoya quérir le matin M. Desmaretz, avec qui il travailla, et l'après-dînée il travailla encore avec lui et M. Voisin ensemble. Le soir, après souper, le bal commença. Le roi y demeura jusqu'après une heure, et dit qu'il avoit trouvé le bal fort joli et que les dames y dansoient fort bien. Il n'y avoit que neuf danseuses, savoir : madame la duchesse de Bourgogne, mademoiselle de Bourbon, mademoiselle de Charolois, la duchesse de Luynes, mesdames de Courcillon, de la Vrillière, de Polignac, de Seignelay et d'Ancenis. Les danseurs étoient : monseigneur le duc de Berry, M. le Duc, les ducs de Mortemart, de Brissac et de Fronsac, MM. de Villequier, de Seignelay et de Livry, le prince Charles et le prince de Lambesc. — Madame de Sérignan est morte dans sa terre de Villebon, près d'ici. Ils étoient brouillés, son mari et elle ; mais, par leur contrat de mariage, le dernier vivant devoit jouir du bien de l'autre ; ainsi ses héritiers, qui sont Harteloire, lieutenant général de la marine, et madame de Gyé, n'auront rien qu'après la mort de Sérignan.

Mercredi 7, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et se promena beaucoup l'après-dînée dans ses jardins. — On eut des lettres d'Espagne par l'ordinaire de Bayonne. La reine est partie de Vittoria et va en Aragon ; elle étoit à Noguera le 26. Le roi, son mari, étoit encore le 24 à Siguença, où il avoit laissé reposer son infanterie quelques jours. La plus grande partie de sa cavalerie, en différents corps, suit M. de Staremberg, qu'on croit arrivé à Saragosse et qui ne s'y tiendra pas longtemps, selon les apparences. Le roi d'Espagne devoit marcher dans peu de jours et va droit à Saragosse. La reine mène toujours avec elle le prince des Asturies, et la plupart des conseils sont retournés à Madrid. — On a nouvelle de Hollande que Marlborough s'est embarqué du 3 pour repasser en Angleterre, qu'on a donné à M. Hill l'emploi qu'avoit milord Townsend

voit Cadogan à Bruxelles, par rapport
ernement. On a cassé en Angleterre
énéraux, mais on a permis à ceux qui
its de les vendre.

— Le roi, après la messe, alla courre
avant dîner; Monseigneur et messei-
oient à la chasse. Madame la duchesse
dame la duchesse de Berry étoient à
e le roi se promena dans les jardins
à sa promenade qu'il étoit étonné de
velle ni de M. de Vendôme, ni du duc
avoir commencé le siége de Girone.
yonne, de hier, on apprend que le
ndu à ses sujets tout commerce avec
il ne parle point des Anglois. — Les
barquées à Portsmouth pour passer
as encore mis à la voile. — Il paroît
u'on a de Hongrie que les affaires des
t pas bien; on assure même que les
reur ont pris Tokay. Ragotzki a be-
re promptement en Pologne et qu'on
détachement. — M. de la Trémoille
t pour son duché et pairie de Thouars.
rly. — Le roi se promena le matin et
ses jardins. Monseigneur et monsei-
ry coururent le loup. Madame la du-
e joue toutes les après-dînées dans le
u qu'on n'avoit joué depuis longtemps;
ne joue qu'au papillon et un jeu fort
il a fait depuis quelques années. — On
des lettres du duc de Noailles, du 26 et
rone par le fort Rouge. Il a déjà du ca-
fait beaucoup d'effet. Le fort Rouge
ent la ville de Girone, et quand il sera
s que la ville se puisse défendre. Les
'en retirer leurs troupes et de l'aban-

donner à la défense des habitants, et de mettre toute leur garnison dans le fort des Capucins et dans celui du Connétable, où ils ont fort travaillé depuis quelques années et où ils espèrent pouvoir tenir encore quelque temps quand la ville sera prise. M. de Noailles mande au roi que, selon toutes les apparences, il sera maître de la ville de Girone avant les Rois, et les ingénieurs le mandent aussi à M. Pelletier.

Samedi 10, *à Marly*. — Le roi travailla le soir de bonne heure avec M. Voisin. M. de Torcy vint chez madame de Maintenon porter au roi les lettres du roi d'Espagne, arrivées par un courrier de retour. Le roi, la reine et la princesse d'Angleterre arrivèrent sur les six heures, et le bal commença sur les sept heures dans le salon. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur commencèrent le premier menuet. Le bal dura jusqu'à près de dix heures et fut fort joli; il n'y eut que la duchesse de Berwick de dames angloises qui dansèrent. Le roi vit danser jusqu'à huit heures et demie, puis en sortit avec la reine d'Angleterre, et entrèrent chez madame de Maintenon. Après le souper, la cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain. — Les lettres de M. de Vendôme sont de Daroca, du 31; il mande qu'on a pris encore quinze cents hommes à M. de Staremberg en plusieurs endroits différents. Ce général a passé à Saragosse et a fait jeter dans l'Èbre beaucoup de munitions qui étoient dans le réduit de l'inquisition, où ils avoient quelques troupes; mais il y a laissé dix pièces de canon et n'a pas eu le loisir de rompre le pont, sur lequel Bracamonte et Vallejo ont passé avec leurs détachements de cavalerie et de dragons, et suivent toujours M. de Staremberg, qui a rassemblé les troupes qu'il avoit laissées en différents lieux d'Aragon, et qui a encore un corps de quatre mille hommes avec lui. Il marche apparemment à Balaguer pour y passer la Sègre. Nos troupes, qui le suivent, pourront la passer à Lérida, et nous avons encore dans cette place et dans Tortose quelques troupes qui

pourront incommoder M. de Staremberg dans sa retraite, qui est fort longue encore. On attendoit le roi d'Espagne à Saragosse le 3 ou le 4. Le courrier qui est arrivé a trouvé la reine d'Espagne à Nogera, qui continue son chemin vers l'Aragon. Outre les quinze cents prisonniers qu'on a faits à M. de Staremberg, on lui a pris le lieutenant général Villaroel, Espagnol qui avoit pris le parti de l'archiduc.

Dimanche 11, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec M. Pelletier. — On reçut hier au soir des lettres de M. de Monaco, qui mande que nos armateurs avoient pris deux vaisseaux anglois sortant du Port-Mahon, étoient ensuite entrés dans ce port, où il ne restoit que deux ou trois vaisseaux, qu'ils s'étoient rendus maîtres de tous les forts et en avoient chassé les Anglois. M. de Fréjus mande la même nouvelle; mais le roi ne la veut point croire, parce qu'à une nouvelle d'une telle importance on ne manqueroit point d'envoyer des courriers du Port-Mahon même. — Le roi donna hier permission à M. d'Antin de poursuivre au parlement de Paris sa réception en qualité de duc d'Épernon, pair de France. Voici sur quoi il fonde sa prétention. Le duc d'Épernon, favori de Henri III, avoit eu plusieurs enfants, et sa postérité tant masculine que féminine finit, au mois de juillet 1661, par la mort de son fils, le duc d'Épernon, colonel général de l'infanterie françoise. Ce favori de Henri III avoit une sœur qui épousa [Jacques] Goth de Rouillac et en eut un fils et une fille. Le fils fut le marquis de Rouillac, ambassadeur en Portugal, qui eut un fils, lequel, en 1661, après la mort du dernier duc d'Épernon, prétendit être duc d'Épernon, pair de France, et en prit le nom. Dans le public on l'appeloit le faux duc d'Épernon. En 1665 le roi empêcha qu'on ne jugeât cette prétention au parlement. La sœur du marquis de Rouillac, ambassadeur en Portugal, épousa le fils de Sébastien Zamet, fort connu par sa richesse, du temps de Henri IV. Ce Zamet eut une

fille unique qui épousa le grand-père de M. d'Antin. Le faux duc d'Épernon n'avoit laissé qu'une fille, avec laquelle M. d'Antin traita ; elle renonça à la succession, et M. d'Antin eut la terre d'Épernon comme héritier. Voilà son droit. Il avoit demandé plusieurs fois au roi que son affaire fût jugée, et jusques ici le roi ne l'avoit point voulu; s'il réussit dans toutes ses prétentions, il sera un des plus anciens pairs du royaume.

* On a déjà dit que ces additions sont trop courtes pour comporter le récit des prétentions de ceux qui prétendent se faire ducs et pairs, ou qui l'étant prétendent des rangs d'anciennes pairies éteintes. Celles-ci étoient si fort destituées de toutes apparences que le roi n'avoit jamais voulu y entrer ni permettre qu'elles fussent portées au parlement, et quand il céda aux importunités du cardinal d'Estrées en faveur du maréchal d'aujourd'hui et de son mariage avec la fille unique de M. de Rouillac, qu'on appeloit le faux Épernon, cela ne put avoir aucune suite. D'Antin savoit aussi bien que personne que cela ne pouvoit réussir, mais il crut cette permission très-importante pour lui faire un chausse-pied à se faire faire duc-pair, et dans cette vue il obtint de tous les enfants de sa mère de demander conjointement et tous ensemble cette permission au roi, comme une grâce qui les touchoit d'une manière très-sensible, et cela fut exécuté un soir après souper à Marly, dans le cabinet où ils étoient toujours tous à cette heure-là. M. le duc d'Orléans porta la parole; il ne put le refuser à madame la duchesse d'Orléans après le mariage de leur fille, et d'Antin, avec sa souplesse, son art et son esprit, avoit eu le temps de passer assez l'éponge sur ce qui s'étoit passé à la mort de madame de Montespan pour obtenir d'eux une demande qui ne leur coûtoit guère et qui ne pouvoit que leur faire honneur. Les ducs, accoutumés à tout, furent d'abord fort étourdis; ils crurent que le roi marquoit assez qu'il vouloit que d'Antin réussît, puisqu'il lui donnoit liberté d'entreprendre à la prière de ce qu'il aimoit le plus tendrement, et n'osoient se commettre avec ceux et celles qui avoient demandé et obtenu cette grâce; mais quelques-uns d'entre eux estimèrent que le pis qui pouvoit arriver étoit de succomber à l'autorité et au crédit, et qu'il étoit honteux de s'abandonner soi-même. Trois ou quatre se déclarèrent donc dès le lendemain; quelques autres s'y joignirent après; enfin la plus saine partie s'unit et soutint l'affaire. On verra par la suite qu'ils firent très-bien, et que d'Antin aussi ne s'étoit pas trompé.

Lundi 12, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient

à la chasse; madame la duchesse de Bourgogne ni madame la duchesse de Berry n'y étoient point. Le soir, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Le soir, après souper, il y eut bal qui dura jusqu'à trois heures. Le roi n'y demeura pas si longtemps que la première fois, et Monseigneur en sortit à minuit parce qu'il vouloit se purger le lendemain. — La Haye, qui eut depuis peu la charge de premier chambellan et d'écuyer chez monseigneur le duc de Berry, a encore la charge de son premier veneur. Cette charge étoit taxée à 20,000 écus; monseigneur le duc de Berry a fait donner les 20,000 écus pour lui. — J'ai appris que depuis quelques mois le cardinal Gualterio avoit eu la pension du clergé qu'ont les cardinaux françois, qui est de 2,000 écus. — Sur les nouvelles de la déclaration de la guerre des Turcs contre les Moscovites, l'empereur a ordonné de fortifier ses places frontières de la Turquie et d'en augmenter les garnisons.

Mardi 13, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — On mande de Roses, du 2 de ce mois, que le fort Rouge fut abandonné le 29, dans le temps qu'on se préparoit d'y donner l'assaut, que la ville voulut se rendre le 1er; mais, M. de Noailles n'ayant pas voulu leur accorder la capitulation qu'ils demandoient, on continua de la battre. On la croit rendue du 2, parce qu'il y avoit deux jours qu'on n'entendoit point tirer. — On mande de Londres que la comtesse Dabingdon a été faite dame d'honneur de la reine Anne, en la place de madame de Marlborough, qui ne l'exerçoit plus depuis quelques mois. — Le prince d'Anhalt-Dessau, qui commandoit les troupes de Brandebourg la dernière campagne, est mort des blessures qu'il avoit reçues au siége d'Aire. — Monseigneur prit médecine par précaution.

Mercredi 14, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, se promena l'après-dînée dans ses jardins. Le soir, après souper, il y eut bal qui dura jusqu'à cinq heures du matin; le roi en sortit un peu après minuit. La princesse d'Angleterre vint de Saint-Germain après souper au bal; elle amena avec elle la duchesse de Berwick et une fille de milord Middleton, qui a épousé un fils du duc de Perth, qui dansèrent. Le roi d'Angleterre ne vint point, parce qu'il fait des remèdes, sa santé n'étant pas encore parfaitement rétablie. — L'électeur de Trèves mourut dans son château d'Harmstein, vis-à-vis Coblentz, le 6 de ce mois. Les chanoines qui étoient auprès de lui firent partir le 8 un courrier, pour en aller donner part à la cour de Lorraine où est M. l'évêque d'Osnabruck, leur coadjuteur. — Je me souviens que je n'ai pas marqué dans la fin de l'année passée que le grand maître de l'ordre Teutonique, frère de l'électeur palatin, avoit été élu coadjuteur de Mayence; ainsi voilà les deux électorats, où ils ne vouloient que des gentilshommes, passés dans la maison des princes, chose fort opposée aux intérêts de la noblesse.

Jeudi 15, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse; mesdames les duchesses de Bourgogne et de Berry n'y étoient point. Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins, où il s'amuse fort à faire planter. Il parla à sa promenade au petit duc de Fronsac, qui est fort à la mode ce voyage-ci et qui a beaucoup d'esprit (1). Il se marie dans peu de jours avec mademoiselle de Sansac, fille du premier lit de la duchesse de Richelieu et du marquis de Noailles, et qui est une très-grande héritière. Ce mariage avoit été résolu dès le temps que le duc de Richelieu, père du duc de Fronsac, épousa la veuve de marquis de Noailles. — On a nouvelle que l'archiduc

(1) Dans sa lettre du 28 janvier la marquise d'Huxelles dit : « Il a été trouvé fort joli à la cour. »

rrivé à Barcelone le 15, et fort peu accompagné. Il a fait chanter le Te Deum pour le gain de la bataille de Villaviciosa, et a envoyé des courriers en Italie pour le faire chanter à Milan et à Naples, et tâche par là d'amuser les peuples, et de cacher le misérable état où il est réduit.

Vendredi 16, à Marly. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et se promena toute l'après-dînée. Monseigneur courut le loup. Le soir après souper, il y eut bal qui dura jusqu'à cinq heures du matin; le roi en sortit un peu après minuit. — On eut par l'ordinaire des lettres du duc de Noailles du 3 au soir, et du 4 au matin. Les assiégés abandonnèrent le fort Rouge le 29, comme on le mandé de Roses; mais il n'étoit pas vrai que la place eût demandé à capituler. M. de Noailles espère en être maître dans peu de jours, et il compte aussi que vers ce temps-là il sera maître des forts Saint-Anne, des Capucins et du Connétable, malgré la rigueur de la saison. — M. de Tavannes, sous-lieutenant de la gendarmerie, de la compagnie que commandoit M. de Soudé, mécontent de ce qu'il n'avoit pas été avancé à la dernière promotion. Je crois que c'est la compagnie des chevau-légers d'Anjou. M. le comte de la Mothe a vendu le régiment de . . . . qu'avoit son fils qui a été tué, et que le roi avoit donné au père pour le vendre; il en a eu 55,000 francs de M. de Varennes, qui avoit un petit régiment.

Samedi 17, à Versailles. — Le roi revint ici à six heures de Marly, après s'être promené toute la journée. Il travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Il y eut comédie. — On eut par l'ordinaire des lettres du roi d'Espagne et de M. de Vendôme, qui entrèrent dans *Saragosse le 4.* M. de Staremberg en étoit parti le 1er du mois après avoir fait jeter dans la rivière beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Il n'en a point rompu le pont, et y a laissé dix pièces de gros canon. Ce général

continue sa retraite après avoir rassemblé les troupes qu'il avoit laissées en différents endroits dans l'Aragon ; on compte qu'il a avec lui environ quatre mille hommes de pied et mille chevaux. Il avoit passé la Cinca, et on croyoit qu'il iroit passer la Sègre à Balaguer. Vallejo et Bracamonte ont passé à Caspé et espèrent que, quand il sortira de Balaguer pour aller à Barcelone, ils pourront encore l'incommoder dans sa marche. On lui a pris encore douze ou quinze cents hommes de traîneurs, ou qui étoient en différents postes. On a envoyé quelque cavalerie à la reine, qui vient à Saragosse.

Dimanche 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Il signa le matin le contrat de mariage de M. de Châtillon avec mademoiselle Voisin. La noce se fera ici mercredi, et il y aura grand bal vendredi. — On mande de Hollande qu'on y a beaucoup de peine à trouver de l'argent pour les fonds de la campagne qui vient, et que les alliés veulent avoir une armée de vingt mille hommes pour conserver la neutralité dans la basse Allemagne. Les troupes de Saxe retournent trouver le roi Auguste, qui est revenu dans ses États, et on dit même que quelques troupes de Brandebourg retournent aussi dans leur pays, et ont déjà repassé le Rhin. La déclaration de guerre du Turc contre les Moscovites et contre le roi Auguste donne beaucoup d'inquiétude en Allemagne, et on mande qu'il y a déjà un assez gros corps de Tartares en Moldavie; mais les Turcs ne seront en état d'entrer en campagne qu'à la fin d'avril au plus tôt. — Monseigneur et messeigneurs ses enfants, et aussi M. le Duc, allèrent l'après-dînée à Rambouillet, d'où ils reviendront mercredi pour le conseil.

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, comme il la prend tous les mois, par pure précaution. Il dîna à trois heures, et après son dîner il travailla chez

lui avec M. de Pontchartrain. Le soir il y eut comédie. — On a nouvelle d'Angleterre que Marlborough étoit arrivé à Londres, où il avoit été assez bien reçu de la reine Anne. Il est parti quelques vaisseaux de Hollande pour joindre ceux que les Anglois ont à l'île de Wight, qui doivent transporter en Portugal les six bataillons qui y sont depuis longtemps. — Milord d'Albemarle, qui est gouverneur de Tournay, a mandé à M. de Surville, de la part des États généraux, de se rendre à Tournay le 5 du mois prochain, quoique, depuis quinze jours, M. de Surville eût reçu une lettre du prince Eugène, qui lui permettoit de servir la campagne prochaine. M. de Ravignan, qui avoit eu la même permission de ce prince de servir dès la campagne passée, et Tolet, qui étoit lieutenant de roi de Tournay, ont eu le même ordre que M. de Surville, et ils veulent qu'ils demeurent en otages jusqu'à ce que l'on doit dans Tournay soit payé.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla longtemps ensuite avec M. Desmaretz. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — Un armateur de Dunkerque, nommé Sauce, a attaqué la flotte de la Virginie, qui étoit escortée par deux vaisseaux de guerre anglois. Cet armateur montoit un des vaisseaux du roi nommé *l'Auguste*. Il avoit avec lui deux autres vaisseaux du roi et trois autres armateurs qui s'y étoient joints. Au premier signal d'abordage que fit Sauce, les vaisseaux de guerre anglois, qui étoient bons voiliers, prirent la fuite avec quatre autres bâtiments marchands, dont deux échouèrent à la côte d'Angleterre et s'y brûlèrent. Le reste de la flotte marchande a été pris, dont il a mené une partie à Calais et l'autre à Ambleteuse. Cette flotte est chargée de sucre et de tabac. — Girardin, lieutenant aux gardes, fils de Vauvré, maître d'hôtel ordinaire du roi, n'ayant pas eu l'agrément du régiment de Bueil, dont le marché étoit fait à 94,000 livres, a acheté une compagnie aux gardes qui sont fixées à

80,000 francs. C'est Villepo, lieutenant de roi de Hesdin, qui la vend.

Mercredi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne revinrent de Rambouillet pour être au conseil. Le roi vouloit aller se promener l'après-dînée à Trianon, mais le vilain temps l'en empêcha. Le soir il y eut comédie. — M. de Châtillon épousa le soir mademoiselle Voisin dans la chapelle. Madame la duchesse de Bourgogne alla au coucher de la mariée et lui donna la chemise, et monseigneur le duc de Berry la donna au marié. — Le marché de M. de Pons est fait pour la charge de maître de la garde-robe de monseigneur le duc de Berry. Il en donne 65,000 francs, et M. de Maillé la Tour-Landry achète celle de capitaine des Suisses, dont il donne 140,000 francs. Il ne reste plus de grandes charges à vendre dans cette maison. — M. de Zinzendorf présenta aux États généraux, le 28 du mois passé, un mémoire dont voici le commencement : « Nous n'avons plus lieu de douter de la malheureuse fatalité arrivée à l'armée du roi catholique sur la frontière de Castille, non-seulement après tout ce que les ennemis en ont publié, mais encore après les avis que je viens de recevoir d'Italie et d'ailleurs; » et quelques lignes après, il dit : « Ce seroit perdre le temps que de l'employer en réflexions sur le passé, lorsqu'il ne s'agit que de mettre tout en usage pour réparer le mal, s'il est possible. »

Jeudi 22, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, où il s'amusa à faire planter jusqu'à la nuit. Monseigneur alla à Meudon, où il demeurera huit jours; madame la princesse de Conty est de ce voyage. Le soir il y eut grand jeu chez madame la duchesse de Bourgogne. — Il y a des lettres de Constantinople du 28 novembre, qui portent que le Grand Seigneur a envoyé beaucoup d'argent au roi de Suède, et qu'il fait marcher beaucoup de troupes de ce côté-là. Il y a d'autres lettres

de Pologne qui disent qu'il y a déjà eu un grand combat entre les Tartares et les Moscovites et que les Moscovites ont été battus. Toutes ces nouvelles donnent beaucoup d'inquiétude aux alliés. — On est persuadé présentement en Italie que l'empereur veut joindre le duché de Milan à l'empire, et le duché de Mantoue aux pays héréditaires de la maison d'Autriche. — Briçonnet, lieutenant de la colonelle du régiment des gardes, a vendu sa charge au fils de Rancy, fermier général. Cette charge est du même prix que les compagnies du régiment, parce que ce lieutenant a le rang de capitaine.

Vendredi 23, *à Versailles*. — Le roi travailla après la messe avec le P. le Tellier, dîna ensuite de bonne heure, et puis alla se promener à Marly. Il y eut après souper grand bal chez madame Voisin, où madame la duchesse de Bourgogne alla après minuit; elle n'en sortit qu'un peu avant six heures. La fête fut fort magnifique et fort bien ordonnée. Il y vint assez de masques de Paris, et il y eut une dame en masque, qui dit assez d'insolences à une dame de la cour. Madame la duchesse de Bourgogne alla entendre la messe avant que de se coucher. — Il n'est point venu de courrier de M. de Noailles, mais on apprend par Perpignan que les pluies continuelles empêchent la communication avec Girone, que les rivières sont débordées et le pays inondé, qu'un courrier que M. Voisin avoit envoyé avoit été contraint de demeurer trois jours à Perpignan sans en pouvoir sortir, et le quatrième jour, en étant sorti pour aller à Girone, avoit été obligé de revenir à Perpignan. Ainsi on craint avec raison que cela n'apporte de grands embarras et des retardements à la prise de Girone.

Samedi 24, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz, quoique d'ordinaire il n'y travaille que les mardis. L'après-dînée il alla à Trianon, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Le soir il y eut comédie; les

autres années il n'y en avoit point quand Monseigneur n'y étoit pas. — On eut par l'ordinaire des nouvelles d'Espagne. On attendoit la reine à Saragosse, où le roi son mari est demeuré. M. de Staremberg a passé la Sègre. Il a laissé deux cents hommes dans Balaguer pour en faire sauter les fortifications, à ce qu'on prétend. On lui a pris encore quatre cents hommes, et il est venu deux cents déserteurs à Lérida. Le peu qu'il lui reste de troupes, il les jette dans Barcelone et dans Tarragone. M. de Vendôme, qui est entre la Cinca et la Sègre, marche toujours en avant, et veut établir son quartier général à Cervera. Il mettra ses troupes en des quartiers séparés depuis la Sègre jusqu'au Lobrégat.

Dimanche 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; Monseigneur y vint de Meudon, et s'y en retourna dîner. Le roi alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — On eut des lettres du duc de Noailles du 15, avec un postscript du 16 et du 17. Il y a eu des pluies épouvantables qui ont duré quatre jours et quatre nuits sans discontinuer et qui ont causé un débordement affreux de toutes les rivières et ruisseaux, de sorte que nous n'avions plus de communication avec notre cavalerie, ni avec nos vivres; mais enfin le temps se remit au beau le 13. Les eaux se sont écoulées; toutes nos communications sont libres présentement. On en est quitte pour quelques chevaux morts de l'artillerie et des vivres qui seront difficiles à remplacer. On travaille, depuis que le beau temps est revenu, à de nouvelles batteries qui commencèrent à tirer le 14, et il y a déjà brèche. Les ennemis paroissent vouloir défendre leur ville, et se retranchent fort. Les bourgeois, flattés d'un secours, sont plus animés que la garnison; mais on doute, quand les brèches seront plus grandes, qu'ils veuillent s'exposer à un assaut et à être pillés, comme ils le seroient presque infailliblement.

Lundi 26, *à Versailles*. — Le roi devoit tenir le matin

consel de dépêches, mais il le remit au lendemain après dîner. Il dîna de fort bonne heure, alla se promener à Marly, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Ponchartrain. — Le roi fit entrer le matin M. de Nangis dans son cabinet, et lui dit qu'il l'avoit choisi pour le faire colonel de son régiment, et qu'il espéroit qu'il le mettroit en meilleur état qu'il n'avoit été les dernières campagnes, et qu'il falloit qu'il s'y en allât incessamment, ce que Nangis va faire. Le roi donne à du Barrail, qui en étoit colonel, le gouvernement de Landrecies. Il le fait maréchal de camp ; il lui laisse les 2,000 écus de pension qu'ont toujours eu les colonels du régiment du roi. Il avoit, outre cela, une pension de 500 écus qu'il conserve aussi. — Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry, allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur, où ils menèrent beaucoup de dames, et revinrent ici souper avec le roi.

Mardi 27, *à Versailles*. — Le roi tint le matin conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il tint conseil de dépêches, et le soir travailla avec MM. Voisin et Desmaretz chez madame de Maintenon. A cinq heures du soir, il y eut bal chez monseigneur le duc de Bretagne ; madame la duchesse de Bourgogne y alla, le vit danser et dansa même avec lui. On le coucha un peu après sept heures, qui est l'heure ordinaire. Le bal continua, et madame la duchesse de Bourgogne y revint en masque à minuit, après être sortie du cabinet du roi. Le bal finit à cinq heures du matin, et madame de Ventadour fit servir à madame la duchesse de Bourgogne et à toutes les dames qui l'avoient suivie un magnifique déjeuner. On ne laissa pas entrer au bal les masques de Paris, de peur qu'il n'y eût trop de confusion. Madame la duchesse de Bourgogne, après le bal de l'après-dînée, alla à la comédie. — Madame la marquise de Feuquières vint ici se jeter aux pieds du roi pour lui recommander ses

enfants ; le marquis de Feuquières, son mari, est mort. Il étoit gouverneur de Verdun, et ce gouvernement, qui vaut plus de 20,000 livres de rente, étoit dans sa maison depuis longtemps. Il étoit un des plus anciens lieutenants généraux de France ; mais il y a déjà plusieurs années qu'il ne servoit plus. Il avoit une pension de 5,500 livres.

Mercredi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État ; Monseigneur y vint de Meudon, et y retourna dîner. — Le roi a donné à M. de Goësbriant le gouvernement de Verdun ; comme il lui avoit promis de lui donner le premier vacant et qu'il souhaitoit qu'il fût bon, personne ne doutoit qu'il n'eût ce gouvernement-ci. Le roi donne à la famille de M. de Feuquières les 5,500 livres de pension qu'il avoit. Madame de Feuquières, sa veuve, est fille du feu marquis d'Hocquincourt, chevalier de l'Ordre, et le roi n'avoit jamais oublié sa fidélité, et le service qu'il lui avoit rendu dans son gouvernement de Péronne, quand il fit tirer le canon sur le maréchal d'Hocquincourt son père, après sa révolte ; et quand le roi fit le marquis d'Hocquincourt chevalier de l'Ordre, il y avoit déjà plus de dix ans que ses infirmités l'empêchoient de se montrer à la cour que fort rarement. — On a des lettres de Hollande qui portent que les gens chargés de faire leurs magasins de fourrages et de vivres pour la campagne qui vient, n'ayant pas été remboursés des avances qu'ils avoient faites la dernière campagne, avoient été contraints de faire banqueroute. — Le roi alla tirer l'après-dînée, et au retour, chez madame de Maintenon, il donna audience au maréchal de Villars, qui prit congé de lui pour aller faire un tour en Flandre.

Jeudi 29, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Nangis a obtenu pour le lieutenant-colonel du régiment du roi, qui s'appelle Dupuy, le brevet de brigadier, et pour les capitaines qui commandent les deux premiers bataillons des brevets de colonels ; ces deux ca-

pitaines sont Villers et ..... — Le roi fait lever la milice dans le royaume, et on rabattra sur la taille ce qu'il en aura coûté aux paroisses pour faire cette levée. Il donnera cent cinquante hommes par bataillon aux régiments qui servent en Flandre, où l'on compte qu'il y aura deux cents bataillons, et, avec ce secours que le roi donne, on espère que presque toute cette infanterie sera complète. — Jeudi dernier le duc de Saint-Aignan fut reçu duc et pair au parlement *. — Il n'y aura point de prorogation pour les billets de monnoie ; ainsi, au 1er du mois, le papier ne sera plus dans le commerce. — Le roi a rendu à l'abbé de Vaubrun ses entrées comme lecteur, et il en reprit possession au coucher du roi.

* M. de Beauvilliers, étant avec madame sa femme et bien du monde ans les lanternes, à la réception de son frère, fut averti un moment ant qu'on se mît en place qu'on y feroit difficulté sur ce que madame Beauvilliers pouvant mourir et lui se remarier et avoir un fils, sa nission alors deviendroit un cas nouveau et fort embarrassant. Il fut ti que non-seulement des magistrats s'en étoient frappés, mais i des pairs, tellement qu'il tomba dans une grande inquiétude, et ant plus que, n'étant préparé à rien, il ne savoit comment ré- e ni que faire. Cela lui fit prendre le parti de se tenir tout contre te du parquet des huissiers en dedans, où il attendit le duc de Simon, son ami intime et de toute confiance, quoique fort dis- ionnés d'âges et d'emplois ; et dès qu'il entra il le saisit, le mena , et lui conta sa peine. M. de Saint-Simon, à qui cela fut tout , lui dit qu'il avoit peine à croire qu'il fût bien informé ; que, difficulté avoit eu à naître, ç'auroit dû être lors des arrêts oires et des conclusions du procureur général ; que la faire un manque d'égard et de considération qui n'avoit encore été sonne et qui ne se commenceroit pas par lui. Ces raisons ne rassurer, tellement que, comme les moments étoient courts, da à M. de Saint-Simon que faire si le cas arrivoit. Après un e réflexion, « rien de votre part, lui répondit le duc ; mais oi faire, et vous verrez que je les mettrai à ne pas pouvoir un mot, si quelqu'un met en avant cette belle difficulté. — omment ferez-vous ? répliqua M. de Beauvilliers. » Alors M. de mon lui dit qu'il citeroit le fait du fils aîné de M. d'Épernon, son mariage avec l'héritière d'Halluyn, fut duc et pair, et reçu e qualité au parlement. Ils se brouillèrent, sa femme et lui, au

bout de sept ou huit ans, et, n'ayant point eu d'enfants, ils firent de concert casser leur mariage. La femme se remaria au maréchal de Schomberg, frère de la célèbre duchesse de Liancourt. Il fut duc et pair par ce mariage et reçu en cette qualité au parlement. Le premier mari y avoit conservé son rang, sa séance et sa voix, et partout ailleurs tous deux en jouissoient partout à même titre commun, et se trouvoient partout ensemble, le premier mari précédant l'autre immédiatement; mais au parlement seoir et opiner qu'un seul pair d'Halluyn [*sic*]. Le premier des deux qui y arrivoit se mettoit en place, et quand l'autre survenoit le premier huissier l'arrêtoit dans la grande chambre, et lui disoit que M. le duc d'Halluyn étoit en place, et ce dernier venu s'en alloit. M. de Saint-Simon ajouta qu'il parieroit bien que les trois quarts et demi de ce qui seroit ce jour-là en place ignoroient entièrement ce fait; qu'il étoit sur les registres du parlement; qu'il y faisoit loi, et qu'il décidoit la difficulté qu'on voudroit faire entre son frère et son fils d'un second lit; mais qu'alors M. de Saint-Aignan ne seroit duc et pair que pour sa personne, et que la dignité retourneroit aux enfants de son neveu et point aux siens. M. de Saint-Simon dit après comment il se proposoit de paraphraser cet allégué en opinant, et ôta un grand poids de dessus la poitrine de M. de Beauvilliers qui remonta dans sa lanterne, et M. de Saint-Simon se mit en place et à observer fort la compagnie. En effet, un de ses voisins lui demanda s'il n'avoit point ouï parler qu'il pourroit y avoir quelque difficulté. M. de Saint-Simon n'eut garde d'en faire aucun semblant, et, sur ce qu'elle lui fut exposée, il la traita d'absurde en général et de prévoyance par delà le but, qui n'alloit qu'à manquer de respect à la permission que le roi avoit donnée, et de considération à un homme comme M. de Beauvilliers là présent, dans une idée abstraite et ridicule, et dans un temps où il n'y avoit point d'exemple qu'on eût attendu à arrêter personne, puisque tous les arrêts préparatoires et les conclusions étaient données, et qu'il ne s'agissoit plus là que de la simple forme du rapport de ces pièces, et de celles de l'information de vie et mœurs. La conversation demeura là; mais il y eut de la chuchotterie le long des bancs; cela tint M. de Saint-Simon en attention, qui n'avoit pas voulu dire un mot de l'exemple de MM. d'Halluyn pour en mieux assommer la compagnie; mais il n'en fut pas besoin. Tout se passa à l'ordinaire, et personne ne fit de difficulté.

Vendredi 30, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, dit à M. de Bernières, intendant de Flandre: « Vous m'avez mandé souvent, l'année passée, des choses tristes et dures; mais je vous en sais bon gré, car je veux qu'on me

mande toutes les vérités, quelque fâcheuses qu'elles puissent être ; mais j'espère que cette année vous ne me manderez rien que de bon. » M. de Bernières l'assura que tout l'argent pour les magasins et pour la subsistance de l'armée, durant la campagne qui vient, avoit été donné par M. Desmaretz, et [lui dit :] « Si quelque chose manque, Sire, ce sera ma faute, et vous ne devez vous en prendre qu'à moi, et on m'a mis en état de faire subsister votre armée dès le 15 mars, de quelque côté qu'elle se tourne en Flandre. » — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. Monseigneur revint de Meudon. Il y eut comédie, et, au sortir du cabinet du roi, madame la duchesse de Bourgogne se masqua et alla au bal chez madame Desmaretz.

Samedi 31, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. Madame la duchesse de Bourgogne sortit du bal de chez madame Desmaretz à sept heures du matin, vint donner le bon jour à madame de Maintenon, alla ensuite entendre la messe et puis passa chez le roi, qui étoit encore dans son lit, mangea un morceau, se coucha, et ne se releva qu'à huit heures du soir. — Destouches, colonel du régiment.... et ancien brigadier qui a toujours servi avec réputation, est obligé par sa mauvaise santé à quitter le service; mais, comme on croit que le chagrin de n'avoir pas été maréchal de camp a contribué à lui faire prendre ce parti-là, on a taxé son régiment à 10,000 écus. Il en auroit eu plus de 50,000 francs. Le roi n'a pas encore nommé celui à qui il destine ce régiment.

Dimanche 1er *février, à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla l'après-dînée tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à vêpres. Le soir il y eut grand jeu chez madame la duchesse de Bourgogne. Le voyage de Marly

est réglé pour mercredi. Madame la princesse de Conty n'en sera point; elle demeurera à Versailles pour se faire faire une opération qui ne laisse pas d'être grande, quoique ce ne soit pas la grande opération. — L'électeur de Cologne, qui est à Paris depuis quelques semaines, dîna il y a quelques jours à Meudon avec Monseigneur, dont il revint fort content. Il doit repartir incessamment, mais il verra encore le roi avant que de partir, et ira à Saint-Cyr pour voir la maison. Il y verra madame de Maintenon*. — On a des lettres de M. de Vendôme du 21 de Saragosse. Il attend la fin du siége de Girone pour proposer, à ce qu'on croit, de faire celui de Taragone. Don Joseph, Vallejo, dont on a tant parlé depuis quelque temps, a été fait brigadier, et on lui a donné le titre de comte de Bribuega.

* L'électeur de Cologne ne fit difficulté sur rien; à peine même fut-il incognito, et ne s'avisa jamais de rien prétendre. Monseigneur se mit à table à sa place ordinaire dans son fauteuil, avec sa double serviette plissée, dont une sous son couvert et sans cadenas, parce qu'à Meudon il n'en avoit jamais. L'électeur se mit à table, tout vis-à-vis de Monseigneur parmi les courtisans, et cette place de vis-à-vis n'étoit point celle des princes du sang ni distinguée en rien. Il n'eut point de serviette sous son couvert. Il fut partout avec Monseigneur, qui aux portes étroites passoit devant lui, et l'électeur se rangeoit même avec un air de respect. Il lui dit toujours Monseigneur, comme cela étoit devenu en tel usage que le roi l'y appeloit toujours.

Lundi 2, *à Versailles.* — Le roi alla à la chapelle en bas, accompagné de tous les chevaliers de l'Ordre. Il y entendit la grande messe, et l'après-dînée il entendit le sermon du P. Quinquet, théatin, et vêpres ensuite. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur, après vêpres, alla à Meudon, d'où il reviendra tout droit à Marly. — Le duc d'Uceda, qui étoit revenu de son ambassade de Rome, et que le roi d'Espagne avoit fait son grand vicaire en Italie, a donné quelque soupçon de sa conduite, et il y a déjà quinze jours ou trois semaines que le roi d'Espagne lui a donné

ordre de revenir en Espagne. — Les troupes qui sont en quartier d'hiver en Champagne, dans les Trois-Évêchés et dans les pays de Luxembourg, ont ordre de se tenir prêtes à marcher à la fin du mois pour se rapprocher de la Flandre.

Mardi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et, après le conseil, il vit l'électeur de Cologne dans son cabinet. Cet électeur, après son audience, alla dire la messe à madame la duchesse de Bourgogne *, et lui rendit les mêmes honneurs qu'auroit fait un simple chapelain. Il dîna chez le duc de Villeroy, et puis alla à Saint-Cyr, où il vit madame de Maintenon, qui pria madame de Dangeau de lui faire voir toute la maison. Elle le mena dans toutes les classes, et à chacune il y trouva des amusements qui lui plurent fort. On eut peine à l'arracher de cette maison, dont il admiroit l'ordre. Il prit congé du roi le matin à son audience. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner avec Monseigneur à Meudon, où elle mena madame la duchesse de Berry, les petites princesses et beaucoup de dames. Monseigneur les mena à Paris à l'opéra. Monseigneur retourna à Meudon, et madame la duchesse de Bourgogne revint au souper du roi. — L'exempt de madame la duchesse de Berry tomba à Paris sur le pavé, qui est fort glissant, se cassa la jambe en trois endroits. Madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry lui envoyèrent tout l'argent qu'elles avoient dans leurs poches et eurent soin de le faire porter chez un bon chirurgien.

* Madame fut outrée de cette messe de l'électeur : en effet il auroit pu s'en passer ; mais ce fut lui au contraire qui la proposa, qui en pressa, et qui montra que madame la duchesse de Bourgogne le désobligeroit de l'en refuser. La vérité est que pour rendre la chose moins sensible, elle l'entendit de la tribune comme à l'ordinaire ; mais il est vrai aussi que l'électeur ne manqua à aucun des respects que les chapelains qui la disent ont accoutumé de rendre. L'électeur aimoit passionnément à dire la messe, et à faire toutes les fonctions de

prêtre et d'évêque (1). Il s'y plaisoit comme les jeunes enfants, qui ont des chapelles, disent la messe et font des processions ; il aimoit jusqu'à prêcher. Il s'avisa un jour de faire inviter tout Valenciennes à le venir voir officier et ouïr son sermon : c'étoit au commencement d'avril ; les tribunes étoient garnies de sa musique et de trompettes et de timbales, et l'église toute pleine. Il monta en chaire, fit le signe de la croix, salua les assistants, puis tout d'un coup se mit à crier : « Poisson d'avril, poisson d'avril, » et sa musique à lui répondre ; lui à rire de tout son cœur et à regarder la compagnie ; les trompettes et les timbales sonnèrent, et il fit le plongeon et s'enfuit.

Mercredi 4, *à Marly*. — Le roi tint à Versailles le conseil d'État, et, aussitôt après son dîner, il en partit pour venir ici. Monseigneur y arriva le soir de Meudon, et madame la duchesse de Bourgogne partit à cinq heures de Versailles pour y venir. — Le soir, Planque, brigadier, arriva de Girone, d'où il étoit parti le 25. Il a apporté la nouvelle de la prise de cette place qui battit la chamade le 23, après que la ville basse eut été emportée l'épée à la main. La garnison sortit de la ville le 24, et le duc de Noailles ne leur accorda les honneurs de la guerre qu'à condition que deux forts qu'ils ont encore se rendroient le dernier jour du mois, en cas qu'ils ne fussent point secourus, et on ne craint point qu'ils puissent l'être ; ainsi voilà une affaire considérable finie. Le roi a donné le gouvernement de cette place au marquis de Brancas. On a défait entièrement un régiment napolitain qui avoit tenté, quelques jours auparavant, de se jeter dans la ville. Le roi a fait M. Planque maréchal de camp ; il étoit très-ancien brigadier.

Jeudi 5, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins ; Monseigneur l'accompagna à la promenade. Le soir, il y eut musique. Le roi

---

(1) « L'électeur de Cologne, qui est encore ici, a dit ces jours passés la messe aux Invalides ; il l'a aussi dite à Notre-Dame. On lui fit voir le trésor, où M. le cardinal de Noailles eut une entrevue avec lui pour éviter le cérémonial. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 26 janvier.)

a donné des logements ici à la duchesse de Louvigny et à la marquise de Châtillon, fille de M. Voisin, qui n'y étoient jamais venues. Les mêmes dames qui étoient logées à Luciennes l'autre voyage y sont encore celui-ci. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme qui a pris le château d'Estadilla. Il a envoyé des détachements pour prendre les châteaux de Morella et de Miravete, qui sont les lieux où les Miquelets se retiroient; on croit présentement que Girone est pris, qu'il sera joint par une partie des troupes du duc de Noailles et qu'il entreprendra quelque chose de considérable. Ce courrier a passé par Pampelune, et nous a appris que le duc de Médina-Céli * y est mort. Il avoit neuf grandesses, et est mort en prison,

* Le duc de Médina-Céli étoit le dernier de sa maison. Le comte Gaston Phœbus de Foix, si célèbre dans Froissard, dont la grande succession passa à son cousin de même maison, comte de Castelbon, c'est-à-dire de Cardagne, et de celui-là par une héritière dans la maison de Grailly, dont le dernier duc de Foix, beau-frère de M. de Roquelaure, a été le dernier; ce comte de Foix, dis-je, ne laissa que deux bâtards: l'un périt à cette fameuse et infortunée mascarade des sauvages de Charles VI, l'autre passa en Espagne, et eut le bonheur d'y épouser Isabelle de la Cerda, héritière de cette déplorable maison sortie du fils aîné d'Alphonse X l'Astronome, roi de Castille et de Léon, par la négligence duquel Rodolphe d'Hasbourg fut empereur et fondateur de la maison d'Autriche. Alphonse perdit ce fils aîné, gendre de saint Louis, et préféra aux enfants qu'il laissa, son puîné, leur oncle, don Sanche le Brave, qui après le déposséda, s'ennuyant de sa trop longue vie. Les infortunes de ces enfants déshérités et de leur postérité, connue quelquefois sous le nom d'Espagne, plus ordinairement sous celui de la Cerda, nous mèneroient trop loin. Tout finit en Isabelle, qui épousa d'abord Roderic Perez Ponce, et en secondes noces ce bâtard de Foix. Henri II, roi de Castille, le fit, en 1368, comte de Médina-Céli, en considération de ce mariage. Les rois catholiques Ferdinand et Isabelle firent duc de Médina-Céli en 1491 son quatrième descendant de mâle en mâle; et le duc dont on parle ici sortoit de celui-là de mâle en mâle aussi; et par divers mariages de ses pères qui avoient recueilli de grandes successions il se trouvoit sept fois grand, et ces ducs de Médina-Céli avoient toujours fait les premières figures en Espagne. Quoiqu'une de ses sœurs eût épousé l'amirante de Castille don

Juan Thomas Henriquez Cabrera, duc de Médina de Riosecco, comte de Melgar qui, de vice-roi de Milan et de grand écuyer de Charles II, se fut sauvé en Portugal venant ambassadeur en France et y mourut assez méprisé en 1705. Madame des Ursins fit merveilles au duc de Médina-Céli; son père avoit été premier ministre et sommelier du corps; lui avoit eu de grands emplois et la vice-royauté de Naples, et madame des Ursins l'avoit mis à la tête du conseil. Soit qu'il ne lui fut pas assez souple, soit, comme il en fut accusé, qu'il eut des intelligences criminelles avec le duc d'Uceda, son très-proche parent par sa mère, fille du duc d'Ossone, lequel duc d'Uceda trahit Philippe V étant son ambassadeur à Rome et renvoya enfin le collier du Saint-Esprit, le duc de Médina-Céli fut arrêté au plus haut point de sa puissance et conduit de Madrid à Ségovie, puis à Pampelune comme on le voit dans ces Mémoires, sans que jusqu'à sa mort en prison on eût fait son procès, ni rien publié de ce qui lui étoit imputé. Sa sœur aînée avoit épousé le marquis de Priego; celui-ci descend de mâle en mâle de Laurent Suarez de Figuerroa, maître de l'ordre de Saint-Jacques, mort en 1409, qui acquit Feria, dont son petit-fils fut fait comte en 1467, par Henri IV, roi de Castille. Le troisième comte de Priego, petit-fils du premier de mâle en mâle étoit fils de Catherine, fille et héritière de Pierre Fernandez de Cordoue, marquis de Priego. Il hérita de son frère aîné en épousant sa fille unique, qui avoit recueilli le duché de Feria de sa même maison, et de ces ducs de Feria qui firent tant de mal à la France pendant la Ligue et depuis étant gouverneurs du Milanois. De ce troisième marquis de Priego et duc de Feria vint un fils que Philippe IV fit grand de la première classe, et c'est le grand-père paternel du marquis de Priego qui, par sa femme, sœur aînée du duc de Médina-Céli, mort prisonnier sans postérité, a recueilli toutes ses grandessess et sa vaste succession pour son fils, car le père étoit mort dès 1690. Ce fils, qui a épousé une fille du marquis de los Balbazès, en a un qui, par son mariage avec une Moncade, fille unique du marquis d'Ayetone, a ajouté grandesse sur grandesse et succession sur succession. Il est déjà grand par la mort de son beau-père, et après celle de son père il aura quinze grandesses sur sa tête, qui néanmoins ne lui donneront pas plus de rang qu'une seule. Priego est grandesse du roi Ferdinand le Catholique de 1501 pour Pierre Fernandez de Cordoue, dont la fille la porta, comme on vient de voir, dans Figuerroa.

Vendredi 6, *à Marly*. — Le roi sort tous les jours, le matin et l'après-dînée, malgré le grand froid. Il s'amusa l'après-dînée à voir sur la grande pièce d'eau, qui est bien gelée, une représentation de chasse de cerf, qui divertit

ame la duchesse de Bourgogne et toutes les ui avoient suivi le roi à la promenade. Après le y *eut bal* qui dura jusqu'à trois heures; le roi y jusqu'à minuit et demi. Monseigneur le duc de a de *grand matin* tirer des canards sur la rivière. cteur de Cologne, ayant appris qu'il y avoit un at à Liége vacant, envoya à madame de Dangeau e qu'il lui offroit ce canonicat pour le comte de stein, son frère, qui est déjà grand doyen à Strasg et chanoine de Cologne, et qui a deux belles abs en France. Madame de Dangeau n'avoit point la liberté de demander ce canonicat; elle en rendit mpte au roi, qui lui commanda de l'accepter, et cela a plaisir au comte de Lewenstein, parce qu'il demeure vent à des terres qu'il a près de Liége. L'électeur de ogne part demain et va passer quelques jours avec cteur de Bavière, son frère.

amedi 7, à Marly. — Le roi fit répéter l'après-dînée ême divertissement de chasse qu'il avoit eu hier sur rande pièce d'eau. Monseigneur l'y accompagna; les dames n'y furent point, à cause du grand d qui les avoit incommodées hier. Le soir il y eut sique. — L'électeur de Cologne est parti fort content, on lui a donné beaucoup d'argent. Il assure que ses oupes seront complètes dans la fin du mois prochain. — Par les nouvelles qu'on a d'Angleterre et de Hollande, l ne paroît pas que les ennemis puissent être en campagne au mois de mars, comme ils nous en avoient mecés après la prise d'Aire. Ils disent qu'ils veulent enr des secours considérables en Espagne, mais il n'y t encore de troupes embarquées pour cela. — Le oailles, à ce que nous a appris M. Planque, ue Girone eût capitulé, envoya le comte d'Esréchal de camp, en porter la nouvelle au roi ne, et comme ce comte est d'une des principales s de Flandre *, il espère pouvoir obtenir la Toison.

* Dangeau n'en savoit guère d'ignorer que le prince de Robecque et le comte d'Esterre son frère étoient d'une branche de Montmorency établie en Flandre. Le prince de Robecque s'attacha au service d'Espagne, où madame des Ursins le prit en grande amitié, lui fit épouser la comtesse de Solre sa cousine, dont la mère étoit sœur du prince de Bournonville, et le père Croy, lieutenant général assez imbécile, au service de France et chevalier du Saint-Esprit. C'étoit une femme intrigante, singulière, brouillée à la fin avec son mari et son fils aîné, qui avoient tous deux secoué son joug dont ils s'étoient enfin lassés. Elle aimoit sa fille passionnément, qui n'avoit ni agrément, ni jeunesse, ni bien, et elle fut ravie d'un prétexte de quitter sa famille et de s'en aller trouver sa fille en Espagne et y demeurer avec elle. Elle étoit fort des amies de madame des Ursins, qui lui valut ce mariage et cette délivrance, qui fit M. de Robecque grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'or, et à la fin colonel du régiment des gardes espagnoles, et sa femme dame du palais. Il versa dans un carrosse de suite du roi d'Espagne; la chute le jeta fort loin et sans apparence de blessure; mais il ne porta jamais santé pendant le peu de mois qu'il vécut depuis, et mourut d'un abcès formé dans cet effort. Il n'eut point d'enfants. Sa femme et sa belle-mère, qui ne mourut que bien des années après, restèrent en Espagne, et le comte d'Esterre recueillit la grandesse.

Dimanche 8, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, se promena dans ses jardins l'après-dînée et le soir travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Après souper il y eut bal; la princesse d'Angleterre y vint. Le bal dura jusqu'à trois heures, et le roi y demeura jusqu'à minuit et demi. — Le marquis d'Estrades * est mort à une maison de campagne où il étoit depuis longtemps. Il avoit eu le gouvernement de Dunkerque, qu'il vendit à Médavy. Il avoit conservé la charge de maire de Bordeaux, qui vaut 10 ou 11,000 livres de rente. Le roi donne cette charge au comte d'Estrades, lieutenant général, son fils du premier lit, mais il prend sur cela 4,000 livres de pension pour la veuve, qui est sœur de Blouin, et pour une fille de ce second mariage-là. — On a nouvelle que les cinq bataillons que les Anglois avoient dans l'île de Wight, et qui étoient destinés depuis si longtemps pour passer en Portugal, sont enfin partis. — Monseigneur, après le conseil, alla dîner à Versailles avec madame la princesse de Conty.

* Le marquis d'Estrades étoit fils aîné du maréchal d'Estrades, célèbre par son espèce [*sic*] et plus encore par sa capacité aux négociations. Il avoit signé la paix à Nimègue, et il envoya le marquis d'Estrades en porter la nouvelle : celui-ci s'amusa à une maîtresse pendant quelques heures, et donna le temps au prince d'Orange, qui étoit outré de la paix et à qui la nouvelle en fut incontinent portée, d'engager sur-le-champ la bataille de Saint-Denis avec M. de Luxembourg, dans l'espérance de la rompre s'il le battoit. Cela fit un grand tort au marquis d'Estrades, qui a toujours mené une vie obscure. C'étoit un grand homme à mine triste, même patibulaire, fort particulier, avec de l'esprit, peu de commerce et moins d'amis, et fort peu de considération. Il avoit un frère abbé, savant, aimable et fort aimé, qui réussit dans ses ambassades, dont il eut plusieurs, mais qui s'y ruina. Il en porta le poids le reste de sa vie, qu'il passa dans ses bénéfices, et à la fin dans une petite maison de Passy avec deux valets et des livres, pour payer ses dettes. Quand il en fut venu à bout, il se trouva vieux, infirme, peu de revenu, accoutumé à cette vie ; il y demeura dans la solitude, et y mourut quelque temps après, fort dans la piété.

Lundi 9, *à Marly*. — Le roi, malgré le vilain temps, se promena dans les jardins, une heure avant et une heure après son dîner. Les jours qu'il n'y a point de bal ici, il y a musique jusqu'au souper, et toute l'après-dînée il y a grand jeu dans le salon. — Maréchal alla à Versailles faire la petite opération à madame la princesse de Conty, qui la souffrit fort patiemment, et qui dit même après qu'elle fut faite : « Quoi ! ce n'est que cela ? J'en suis quitte à bon marché. » — Il arriva un courrier de M. de Villars, mais on ne dit point ce qu'il apporte ; ce n'est apparemment que la nouvelle de l'arrivée de ce maréchal en Flandre. — M. Ducasse, qui devoit partir il y a quelques jours, est venu ici de Paris prendre congé du roi. On ne doute pas qu'il n'aille pour ramener les galions. — On croit que quand les forts de Girone seront évacués, que le duc de Noailles s'avancera à Ostalrich et fera un détachement pour prendre Cardonne et Urgel, afin que rien n'empêche la communication avec la France.

Mardi 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de fi-

nances, se promena une heure l'après-dînée, et au retour de sa promenade fit entrer dans son cabinet Nangis, qui est revenu depuis deux jours de Verdun, où le régiment du roi est en garnison. Il lui fit rendre compte de l'état où est ce régiment, que le roi a fort à cœur de rétablir. Il y manque beaucoup d'officiers et de soldats. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. Il y eut bal après souper, qui finit à deux heures; le roi y demeura jusqu'à minuit. — On presse fort les Hollandois de faire partir les six bataillons qu'ils ont promis pour entretenir la neutralité de la Basse-Allemagne; on fait les mêmes instances auprès de la reine Anne pour les six bataillons qu'elle s'est engagée de fournir aussi. — Le prince d'Anhalt-Dessau, général des troupes de Brandebourg, n'est point mort, comme on l'avoit mandé il y a quelque temps.

Mercredi 11, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et, après le conseil, Monseigneur alla dîner à Versailles chez madame la princesse de Conty. Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins. Le soir il y eut musique et grand jeu l'après-dînée. — On mande d'Espagne que M. de Staremberg étoit entré dans Barcelone avec le peu de troupes qu'il a pu ramasser, tant du débris de son armée que de ce qu'il avoit laissé en Aragon, et que depuis son entrée à Barcelone il étoit venu à Ostalrich qu'il voudroit bien pouvoir un peu fortifier. Il savoit la capitulation de Girone, et, craignant que quand les forts seroient évacués, ce qui doit avoir été fait le dernier jour du mois, M. de Noailles ne marchât en avant, il a fait faire le dégât depuis Ostalrich jusqu'à Girone. Nous ne croyons pas ici que M. de Noailles soit sitôt en état de s'avancer, parce que sa cavalerie a beaucoup souffert au siége par la disette de fourrage.

Jeudi 12, *à Marly*. — Le roi, à son lever, ordonna que, le 3 du mois prochain, les quatre compagnies des gardes du corps seroient assemblées ici pour y faire la revue

le 5; que les brigades qui sont en quartier du côté de Dreux et de Mantes marcheroient armes et bagages pour aller, après la revue, droit à Saint-Quentin. Les brigades qui sont sur la route de Flandre retourneront pour quelques jours dans leurs quartiers. — Il y eut bal avant souper, parce que le roi d'Angleterre, la reine sa mère et la princesse sa sœur y vinrent. Ils soupèrent avec le roi, et après souper retournèrent à Saint-Germain à leur ordinaire. — On chanta à Paris le *Te Deum* pour la prise de Girone. — Le duc de Fronsac épousa à Paris mademoiselle de Sansac, fille de la duchesse de Richelieu, sa belle-mère. Le mariage se fit dans la chapelle du cardinal de Noailles, oncle de la mariée.

Vendredi 13, *à Marly*. — Le roi se promena avant et après son dîner. Le soir il y eut musique. — Le duc de Duras arriva le matin, qui apporta la nouvelle que les forts de Girone avoient été évacués le 31, suivant la capitulation (1). Notre cavalerie a un peu souffert à ce siége, par la disette des fourrages. M. de Staremberg a fait avancer une partie du peu de troupes qui lui restent à Ostalrich, qu'il veut un peu fortifier, et a fait faire le dégât jusqu'à Girone pour nous empêcher d'avancer, s'il est possible, dans le pays. Il a fait brûler toutes les pailles qui étoient dans les villages. Le bruit de ce pays-là est qu'il est arrivé à Barcelone vingt-deux vaisseaux, mais qui n'ont apporté ni soldats, ni munitions de guerre et de bouche, et qu'on croit qu'ils ne sont venus que pour transporter en Italie l'archiduchesse, quelques dames espagnoles qui sont du parti de l'archiduc, et les principaux habi-

(1) « Le temps est devenu tellement froid ici que je m'en trouve doublement incommodée. J'ose vous demander, Monsieur, où vous en êtes de votre côté. Vous aurez senti la prise de Girone, car il n'y a jamais eu de meilleur Gaulois que vous, ni un meilleur ami des Noailles. Je ne sache que les Grignans dont les prospérités puissent aussi passer devant, chez la marquise d'Huxelles, cela vous regardant particulièrement. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 13 février.)

tants de Barcelone qui lui sont attachés. Ce bruit mérite confirmation, quoiqu'il soit apparent.

Samedi 14, *à Marly*. — Le roi se promena durant une heure devant et après son dîner. Il y eut bal le soir après souper, qui dura jusqu'à trois heures; le roi n'y demeura que jusqu'à minuit. — M. de Vendôme avoit détaché Valdecanas pour prendre Morella et le château de Miravete, ce qu'il a très-bien exécuté; c'étoit une retraite pour les miquelets qui sont toujours fort acharnés contre nous. On croit que M. de Vendôme va marcher à Balaguer, qui apparemment ne se défendra pas. La duchesse d'Arcos, qui avoit suivi l'armée de l'archiduc depuis Tolède jusqu'à Saragosse, est demeurée dans un couvent de cette ville, et la marquise del Carpio, sa fille de son premier mariage avec le marquis de Liche, depuis marquis del Carpio, a continué sa marche, et est à Barcelone où elle a mené sa fille unique, qui doit être héritière du duc d'Albe. Le roi d'Espagne a donné 10,000 francs de pension à madame de Rupelmonde, dont le mari a été tué à l'attaque de Brihuega.

Dimanche 15, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et, l'après-dînée, il donna audience dans son cabinet au comte de Bergeyck, qui doit partir bientôt; les uns disent que c'est pour alle en Espagne, et les autres que c'est pour Namur. Il gouverne toujours les affaires du roi d'Espagne en Flandre. Le roi travailla, le soir, chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — La marquise de la Vallière, qui étoit demeurée à Versailles pour tenir compagnie à madame la princesse de Conty, a la petite vérole, et on l'a transportée de son appartement du château à la ville. On ne laisse personne au château quand ils sont malades de maladies de venin. — Le roi avoit souhaité que le pape voulût approuver des vues qu'il avoit pour M. l'évêque de Tournay, en lui laissant toujours cet évêché, à quoi le roi ne veut pas renoncer. On croit que cela regardoit le gouvernement de l'archevêché de

Toulouse; le pape a fait des difficultés là-dessus. Le roi a fait dire à M. de Tournay, par le P. le Tellier, qu'il falloit qu'il retournât à son évêché, qu'il auroit beaucoup de choses à y souffrir, mais qu'il l'assuroit qu'il ne le perdroit point de vue, et qu'il récompenseroit son mérite et sa vertu.

Lundi 16, *à Marly*. — Le roi ne sortit point, parce qu'il fit un temps horrible tout le jour. Il s'amusa à faire une petite loterie chez madame de Maintenon, l'après-dînée. Il en a déjà fait deux ou trois autres ce voyage-ci, et ce sont des loteries gratis; le roi donne tous les lots. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. de Pontchartrain. Après souper il y eut bal. La princesse d'Angleterre y vint, et à trois heures s'en retourna à Saint-Germain. Madame la duchesse de Bourgogne y demeura encore une heure après. Le roi étoit sorti du bal à minuit. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne allèrent dîner à Versailles chez madame la princesse de Conty. — Tous les colonels, même ceux qui sont brigadiers, vont recevoir l'ordre de se rendre à leurs régiments dans les premiers jours de mars; cela ne regarde que l'armée de Flandre.

Mardi 17, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances; il travailla l'après-dînée avec MM. Voisin et Desmaretz. Après souper il y eut grand bal, qui dura jusqu'à six heures du matin. On fit danser toutes les dames jeunes et vieilles, et le bal se passa fort gaiement. — On apprend par les lettres de Londres que milord Marlborough reviendra encore commander l'armée de Flandre cette année, mais on diminue son autorité dans le commandement. Il ne pourra plus disposer des charges vacantes, et n'aura plus la qualité de plénipotentiaire pour la paix. La duchesse sa femme a donné la démission de sa charge de dame d'honneur de la reine, et cette charge a été donnée à la duchesse de Sommerset, et madame Masham, que la reine Anne honore de ses bontés, sera trésorière des fonds que

nous appelons en France les menus plaisirs. Outre cela, la reine a donné à son frère un régiment de dragons.

Mercredi 18, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et se promena l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne, en sortant du bal qui ne finit qu'à six heures, alla prendre des cendres et entendre la messe avant que de se coucher; elle ne se leva qu'à huit heures du soir. Toutes les dames sont un peu fatiguées des plaisirs et des veilles du carnaval. — Le roi fera de demain en quinze jours la revue de ses quatre compagnies des gardes du corps; c'est ici qu'elle se fera, mais le roi y viendra de Versailles, et il n'y aura point de voyage ici qu'après les fêtes de Pâques. — M. d'Harouïs, intendant de Champagne, demande depuis assez longtemps à être rappelé de son intendance. M. Desmaretz lui avoit écrit très-obligeamment et très-pressamment pour l'engager à y demeurer, parce que le roi est très-content de ses services; mais sa mauvaise santé l'a obligé de demander plus fort que jamais à revenir, et enfin on lui a promis son congé quand les troupes qui sont dans son département en sortiront pour marcher en Flandre, et on a nommé en sa place M. de l'Escalopier, nouveau maître des requêtes.

Jeudi 19, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait beaucoup de petits changements, surtout dans les allées qui vont à droite et à gauche aux pavillons. — Le duc d'Uceda, ambassadeur du roi d'Espagne à Rome, où il avoit été envoyé dès le temps du feu roi Charles II, et où il avoit toujours paru fort affectionné aux intérêts de Philippe V, ayant été rappelé de Rome par son maître, étoit demeuré à Gênes, s'est rendu suspect depuis la bataille de Saragosse. Le cardinal Judice, comme ayant donné avis à S. M. C., lui envoya ordre, il y a déjà quelques mois, de revenir en Espagne; il n'a point obéi à ses ordres, et a toujours cherché du retardement pour son retour. On a écrit, en dernier lieu, plus pressamment encore pour le faire

revenir sa... aucune ren...
béira. — M... la Trém...
seigneurs du ...
é obligé, par le ...
nme, de demander ...
ner son bien. Le roi ...
re réglé ce qu'on ...
pense.

dredi 20 ...
près-dîné ...
ailler. — O...
puis le dégel ...
rands désordre...
beaucoup d'ami...
gne qui s'appelle...
Jeannette *, qui n...
tenon a toujours ...
rit, a résolu de la ...
quelques anné...
riant, et donne ...
uérande, qu'av...
si pour mari ...
Villefort, afin q...
ge et établie ici.
capitaine d'infa...
qui vaquera.
du bonheur de ...
apprendra demain ...

On ne sait point ...
e, quoiqu'un des p...
t assez dérangé ses ...
de la famille de ...
i des commissaires ...
en donne trois, qui ...
sera à M. de la Trém...

— Le roi se promen...
Jardins, où il s'amu...
t le débordement d...
de la Loire, qui a d...
quelques mois. — Le ...
ne petite demoiselle ...
incré et qu'on nomme ordi...
que treize ans, et que madam...
ue auprès d'elle, qui a beauc...
marier. Il lui avoit déjà fait ...
s; il lui fait de nouvelles gr...
celui qui l'épousera le gouv...
oit Lanjamet. Madame de Mai...
e cette petite fille un fils de...
'elle fût sous la conduite d'...
L'on donnera à ce garçon-ci, ...
terie, le premier régiment ...
Madame de Villefort ne sai...
son fils; madame de Main...
en arrivant à Versailles.

* Madame de Villefort é... oit veuve d'un officier-major de ...
la laissa sans bien; elle vin... demander une pension, et eut ...
commandation auprès de ma... dame de Maintenon, qui étoit la ...
... venoit le plus ... par les figures. Madame de Vill...
de la beauté avec ... et belle taille, l'air modeste ...
malheureux. Madame de Maintenon en fut touchée, lui fit d...
pension, la prit en protection, la fit ensuite sous-gouvernan...
fants de France, et l'appeloit toujours sa belle veuve. Elle ...
de l'esprit, de la vertu, du manége, et une figure qui se sou...

la soutint. La même aventure, mais qui tient plus du roman, fit la fortune de sa belle-fille. La mère de cette belle-fille sans pain ni ressource se vint jeter un matin aux pieds de madame de Maintenon avec ses enfants ; elle en eut pitié, en plaça quelques-uns suivant leur âge, et garda celle-ci pour Saint-Cyr. Tandis qu'on en faisoit l'épreuve, et qu'elle attendoit d'être moins enfant pour être reçue, elle demeura chez madame de Maintenon avec ses femmes, et les amusa par son petit caquet ; elle étoit jolie et avoit plus d'esprit et d'avisement qu'on n'en pouvoit attendre de son âge. Madame de Maintenon s'en amusa à son tour, et le roi, qui la trouva souvent avec madame de Maintenon, qui la renvoyoit pour ne l'en pas importuner, la caressa et fut ravi de trouver un joli petit enfant qui n'avoit point peur de lui, et qui s'y apprivoisoit. Il s'accoutuma à badiner avec elle, et si bien que lorsqu'il fut question de l'envoyer à Saint-Cyr, il voulut que madame de Maintenon la gardât. Devenue plus grande, elle n'en devint que plus amusante, et avec une familiarité discrète qui n'alloit jamais à l'importunité. Elle parloit au roi de tout, lui faisoit des questions et des plaisanteries, le tirailloit quand elle le voyoit de bonne humeur, et se jouoit même avec ses papiers quand il travailloit ; mais tout cela avec jugement et mesure. Elle en usoit de même avec madame de Maintenon, et se fit aimer de tous ses gens. Madame la duchesse de Bourgogne à la fin la ménageoit et la soupçonnoit d'aller dire au roi et à madame de Maintenon ce qu'elle faisoit dans un cabinet où elle se tenoit les soirs à jouer avec des dames familières qui étoient admises à ce particulier, qui toutes aussi ménageoient fort Jeannette, qui toutefois ne fit jamais mal à personne. Madame de Maintenon elle-même commença à lui trouver trop d'esprit et de jugement, et que le roi s'y attachoit trop, en un mot à la craindre ; c'est ce qui la détermina à s'en défaire honnêtement par un mariage. Elle en proposa au roi, qui y trouva à tous quelque chose à redire, et cela pressoit encore plus madame de Maintenon. A la fin elle fit celui-ci, et le roi l'agréa ; mais madame de Maintenon y fut attrapée, car le roi déclara bien sérieusement que ce n'étoit qu'à condition qu'elle demeureroit chez elle madame d'Ossy comme elle étoit Jeannette, et il fallut en passer par là. Trop tôt après, elle devint la seule ressource des moments oisifs de leurs particuliers, après la mort de madame la duchesse de Bourgogne. On a déjà vu combien cette princesse aimoit à voir tout et aller partout ; on l'a encore vu depuis peu au mariage de la fille de Voisin avec M. de Châtillon ; elle en usa encore de même à celui-ci.

Samedi 21, *à Marly*. — Le roi partit de Marly à six heures pour revenir ici ; il travailla avec M. Voisin. Monseigneur alla dîner à Meudon, et revint ici le soir pour la

comédie. Madame la princesse de Conty alla chez le roi; elle est presque guérie de son opération. — On eut des lettres de M. de Vendôme du 7 de Saragosse. L'armée du roi d'Espagne est en marche pour aller sur le Lobregat; M. de Vendôme la rejoindra incessamment. Il paroît que ce prince veut toujours faire le siége de Barcelone, et, s'il s'y trouve de trop grandes difficultés, il fera au moins celui de Taragone. Quand notre armée sera à Ygualada elle sera à portée de l'un et de l'autre. On assure qu'il aura cent pièces de canon de batterie et quarante mortiers, et toutes les munitions nécessaires pour que toute l'artillerie soit bien servie. — Le roi ôte à M. d'Artagnan, des mousquetaires, le commandement des troupes qu'il avoit à Nice et sur le Var, et l'on donne cet emploi à M. le chevalier d'Asfeld. On croit que le roi a été mécontent d'Artagnan, parce qu'il a empêché qu'on eût une connoissance entière du duel de Montgeorges.

Dimanche 22, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, entendit, l'après-dînée, le sermon du P. Quinquet, qui prêchera tout le carême, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Toute la maison royale suivit le roi au sermon. — M. de Beauvilliers a donné à M. de Saint-Aignan, son frère, une des deux charges de premier gentilhomme de la chambre de monseigneur le duc de Berry, et il vendra l'autre. — Le roi d'Espagne offre la grandesse au duc de Noailles, et a donné la Toison au comte d'Esterre, qui lui a apporté la nouvelle de la prise de Girone, et au marquis de Bauffremont, qui étoit allé en Espagne lui reporter la Toison du marquis de Listenois, son frère, tué à Aire. — On mande que M. de Staremberg a abandonné Balaguer, après en avoir retiré la garnison, et le bruit court aussi que le gouverneur de Venasque s'est rendu, faute de vivres. Cette nouvelle mérite confirmation, car Venasque est un des meilleurs châteaux de l'Europe, et a toujours passé pour presque imprenable; il est sur les frontières de France.

Lundi 23, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, comme il la prend tous les mois par précaution. Après son dîner, il travailla avec M. de Pontchartrain avant que d'entrer chez madame de Maintenon. — M. de Pontchartrain a eu des nouvelles, par des matelots qui étoient à Barcelone et qui ont été échangés, qu'il avoit péri à la vue de Barcelone trois vaisseaux de guerre et plusieurs autres petits bâtiments qui venoient du Port-Mahon à Barcelone. On prétend même que ces vaisseaux ne venoient pas pour apporter des munitions ni des troupes, mais pour embarquer l'archiduchesse, qu'on dit qui veut retourner en Italie. Ces nouvelles ont besoin de confirmation. On mande d'Espagne que le gouverneur du château de Venasque s'est rendu n'ayant point de vivres; cette nouvelle étoit déjà venue hier par un autre endroit; cependant on en doute fort encore. — Le prince François de Médicis, qui avoit quitté le chapeau de cardinal pour épouser la princesse de Guastalle, est mort. Le roi en prendra le deuil quand l'envoyé de Florence, qui est ici, en aura donné part. Ce prince s'étoit réservé près de 30,000 francs de pension sur l'abbaye de Saint-Amand, qui reviennent au cardinal de la Trémoille.

Mardi 24, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il ne sortit point l'après-dînée et travailla avec M. Desmaretz et M. Voisin. — Les colonels et brigadiers de l'armée de Flandre ont ordre de se rendre à leurs régiments le 15 du mois prochain. — Les Tartares ont déjà fait une irruption en Pologne, et on croit qu'ils seront bientôt suivis du palatin de Kiovie et du roi de Suède. Le Grand Seigneur doit marcher à Andrinople au commencement du mois prochain. Tous ces mouvements occupent fort la cour de Vienne et les alliés. Le khan des Tartares, dans une conversation qu'il eut avec M. des Alleurs, lui témoigna un grand attachement pour la France, et pour la personne du roi en particulier. Il lui dit qu'un de ses grands cha-

grins, c'étoit de ne l'avoir jamais vu, et de quasi ne pouvoir jamais espérer de le voir; mais que ce qui l'en consoloit un peu, c'est qu'il espéroit de voir bientôt ses ennemis, et par là ne lui être pas tout à fait inutile.

Mercredi 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et entendit le sermon l'après-dînée. Monseigneur, au sortir du conseil, alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à mardi. Madame la Duchesse, qui est à Paris pour solliciter son procès contre ses belles-sœurs, alla dîner avec Monseigneur, y mena les princesses ses filles et retourna coucher à Paris*. — Dupont, qui commande à Pampelune, écrit qu'on lui mande de Catalogne que l'archiduc et l'archiduchesse se sont embarqués le 7 à Barcelone pour aller au Port-Mahon; mais on doute fort de cette nouvelle, car on n'en a aucun avis, ni par M. de Vendôme, ni par M. de Noailles, de qui on a reçu des lettres de Girone du 15. — Il y a tous les jours ici, ou comédie ou grand jeu chez madame la duchesse de Bourgogne. — Le chevalier de Froulay, ancien colonel, mais d'un petit régiment et d'ailleurs assez incommodé, a vendu son régiment depuis quelques mois au chevalier Tiraqueau qui en étoit major.

* Madame la Duchesse, d'une part, et madame la princesse de Conty et madame du Maine ses belles-sœurs, d'autre, sollicitoient de porte en porte à Paris leur procès de la succession de M. le Prince. Elles avoient de fort grands et beaux carrosses et fort pesants. Les conseillers de la grande chambre, ainsi que les présidents à mortier, épars dans tous les quartiers de Paris, crevoient les chevaux de ces carrosses avec ces grands carrosses fort remplis de leurs armes, et fort chargés de pages et de laquais [*sic*]; cela leur fit prendre [l'habitude] d'y mettre six chevaux. La première des trois qui s'en avisa fut bientôt imitée des ux autres. Comme ces sollicitations furent suivies avec vivacité et à verses reprises, cet usage des six chevaux continua. Cela parut nouau, et à la fin la nouveauté leur sembla une distinction qu'elles ont deis conservée dans leurs visites. Telle est l'époque des princesses du ng d'aller à six chevaux dans Paris. Le roi et la reine, tant qu'ils y nt demeuré, Monsieur et Madame, qui y passoient toujours quelque mps tous les ans, et qui sortoient ou pour visites ou pour dévotions,

n'ont jamais été qu'à deux chevaux par la ville, et quand le roi et, dans les derniers temps, madame la duchesse de Bourgogne, alloient à la paroisse de Versailles pour leurs pâques ou pour les deux Fêtes-Dieu, jamais leurs carrosses n'ont été qu'à deux chevaux. Personne n'a ni droit ni défense d'aller à six chevaux par Paris, mais tant est procédé que c'est maintenant passé en distinction des princesses du sang qu'aller par Paris à six chevaux, c'est-à-dire de n'y aller plus autrement. Madame de Guise, fille de Gaston, avoit été l'époque aux princesses du sang d'aller à deux carrosses et d'ôter la housse des leurs, et c'est ainsi que tout s'augmente et se confond.

Jeudi 26, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le maréchal de Tessé apporta le soir au roi une lettre du maréchal de Choiseul qui supplie S. M. de trouver bon qu'étant fort vieux et fort incommodé il envoie la connétablie chez le maréchal de Villeroy, qui est le plus ancien des maréchaux de France après lui. Le maréchal de Choiseul est dans sa soixante et dix-neuvième année, et ne voit quasi plus. — Le roi a fait cinq maréchaux de camp dans l'armée de M. de Noailles dont nous ne savions que M. Planque; les autres sont : . . . . . . — Le roi donna ordre au duc de Guiche pour la revue du régiment des gardes, qui se fera ici le 10 de mars, et ensuite on les fera marcher en Flandre.

Vendredi 27, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla encore à Marly. — Le comte de Froulay, qui a un petit régiment d'infanterie, achète le Royal-Comtois 70,000 livres de M. d'Auchy. Il vendra le régiment qu'il avoit 10,000 francs. — Mademoiselle de Nesle, sœur du marquis de Nesle, épouse un cadet des princes de Nassau-Siegen qui n'a aucun bien. Il a une petite charge dans les gardes du roi d'Espagne*. — Il y a quatre lieutenants généraux de l'armée de Flandre qui vont assembler de petits corps : Saint-Frémont sous Guise, Coigny auprès de Noyon, Balivière sous Condé, et Mézières en deçà de la Somme. Tous les officiers généraux qui doivent servir en Flandre ont reçu des lettres d'avis pour se tenir

prêts. — M. de Staremberg presse l'empereur de le rappeler de Catalogne, mais on ne lui a point voulu permettre de revenir. — Le grand procès de M. le Duc contre les princesses, ses tantes, sera achevé de juger dans la semaine qui vient. M. Joly de Fleury, avocat général, parlera mardi et jeudi, et dès qu'il aura donné ses conclusions on terminera l'affaire.

* Ce mariage ne fut ni heureux ni vertueux. Grande pauvreté, haine et séparation prompte, nul rang ni honneurs, et force tristes scènes dans le monde.

Samedi 28, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener l'après-dînée à Trianon et travailla le soir avec M. Voisin. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur, et revinrent ici pour le souper du roi. On ne doute plus que madame la duchesse de Berry ne soit grosse. — L'abbé de Tessé, fils du maréchal et qui étoit à Lyon depuis quelque temps, s'est marié, à ce qu'on dit, à la fille d'un nommé Nicolas, qui a été caissier de Samuel Bernard, et qui a emporté beaucoup d'argent à Genève. Samuel Bernard prétend que cet homme-là lui doit 500,000 écus. — Le marquis de Léganez mourut le matin à Paris. Il n'a point d'enfants; le comte d'Altamira sera son héritier. Il étoit général de l'artillerie en Espagne, gouverneur du Buen-Retiro, et président du conseil des Indes. Le roi d'Espagne ne lui avoit point ôté ses charges, mais il les faisoit exercer par commission*.

* Le marquis de Léganez étoit issu de mâle en mâle d'Étienne Domingo, favori d'Alphonse X, roi de Castille et de Chimène Blasquès d'Avila, dont leurs enfants laissant le nom de Domingo prirent celui d'Avila. Le second fils de ce mariage épousa Agnès, fille de Louis Gonçalez de Guzman, maître de l'ordre de Calatrava, dont les enfants laissant le nom d'Avila prirent celui de Guzman. Le petit-fils du cadet de ce mariage fut fait marquis de Léganez et grand d'Espagne en 1627, et fut

gendre du fameux Ambroise Spinola, et il a commandé les armées d'Espagne en Italie et en Catalogne. Celui-là fut père du second marquis de Léganez, mort en 1667, et le fils de ce dernier est le marquis de Léganez dont il s'agit, qui a été vice-roi de Catalogne, gouverneur général du Milanez, capitaine général de l'artillerie d'Espagne et gouverneur de Buen-Retiro. Il avoit eu toute sa vie un grand attachement pour la maison d'Autriche, et ne le put cacher à l'avénement de Philippe V à la couronne, auquel sous divers prétextes il ne voulut pas prêter serment. D'ailleurs il eut une conduite sage et unie; mais il déplut à madame des Ursins, qui fit accroire à S. M. C. qu'il assembloit des armes dans le Retiro et dans quelques couvents. Il fut arrêté et envoyé en France, où il fut mis à Vincennes. Jamais il n'y a eu ni informations, ni encore moins de preuves sur quoi que ce soit contre lui, et à la longue on fut honteux de l'avoir arrêté. Il prêta enfin serment à Paris entre les mains de l'ambassadeur d'Espagne; sa grandesse passa au comte d'Altamira, de la maison de Moscoso.

Dimanche 1er mars, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, entendit le sermon l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Monseigneur vint au conseil et retourna dîner à Meudon. — M. de Tourville avoit eu l'agrément du régiment de Vérac, mais ils n'ont pu s'accommoder sur la manière des payements. M. de Caylus, fils de madame de Caylus, achète ce régiment 5,000 francs, moins que n'en vouloit donner M. de Tourville; mais M. de Vérac est content de la manière du payement, et M. de Caylus vendra son enseigne de gendarmerie, dont il compte d'avoir 55,000 francs. — M. le cardinal de Noailles a commandé au supérieur du séminaire de Saint-Sulpice d'ôter de la maison deux abbés, dont l'un est neveu de l'évêque de la Rochelle, et l'autre neveu de l'évêque de Luçon. Les jésuites sont fort amis de ces deux évêques, et sont affligés de l'ordre qu'a donné ce cardinal. On craint que cela n'achève de les brouiller *. — Par les dernières nouvelles qu'on a eues d'Espagne, on a su que Balaguer n'étoit point évacué. M. de Vendôme envoie Valdecanas pour l'attaquer, et on ne doute pas, dès que nos troupes s'approcheront, que la garnison ne se retire. — Madame la prin-

cesse de Conty, qui se porte bien présentement, alla dîner à Meudon avec Monseigneur.

* La funeste affaire de la Constitution *Unigenitus*, sous laquelle gémissent encore l'État et l'Église de France, qui a tant fait de prodigieuses et de toutes sortes de fortunes, qui a produit tant de confesseurs et même de martyrs, et dont les vastes et terribles replis embrassent presque toutes choses et qui en paroissent le moins à portée, forme un corps d'histoire à part si vaste et si suivi que ces additions se contenteront de quelques éclaircissements légers aux occasions qui ne pourront s'en passer. Le P. le Tellier si engagé, et personnellement et par sa compagnie, dans les affaires de la Chine, les vit avec frémissement dans une situation à ne pouvoir s'en retirer, sans quelque change assez puissant pour occuper le pape tout entier, et mettre la cour de Rome dans la nécessité d'avoir un besoin si continuel de son crédit qu'elle se trouvât forcée à quitter prise sur la Chine, pour ne plus penser qu'à ses plus chers intérêts. Il voyoit aussi avec le dernier dépit la vénération du roi, de la cour, de tout Paris et de toute l'Église de France pour le cardinal de Noailles. Les jésuites le regardoient comme un ennemi, parce qu'il n'étoit ni à eux, ni placé de leur main, ni dans la nécessité de leur dépendance. Son crédit balançoit le leur dans la distribution des bénéfices; ils l'avoient tâté plus d'une fois et en dernier lieu poussé à la destruction de Port-Royal. Cette complaisance que le roi avoit obtenue, et où ils avoient mis tout leur crédit auprès lu roi, avoit aliéné beaucoup de gens du cardinal, ce qu'ils avoient ort desiré, et le leur avoit fait reconnoître plus timide qu'ils ne l'espéroient. C'est ce qui les détermina à le pousser de plus en plus, et à hoisir le livre du P. Quesnel pour exciter tout l'orage qu'ils médiient, pour abattre de plus en plus le cardinal qui l'avoit approuvé, cas qu'il l'abandonnât, ou l'embarrasser lui-même dans le tourllon qu'ils préparoient, s'il prenoit le parti de le soutenir. Telle est véritable clef de l'affaire de la Constitution, que la nature des attaants qui se promettent tout et par toutes sortes de voies, maîtres peu des châtiments et des récompenses, et celles des attaqués se fendant tous par leur amour pour la vérité, pour la paix, pour l'édication, leur pureté et leur délicatesse de conscience, leur état de sécution, de souffrance, d'oppression, leur balance continuelle de rité, et de nécessité à l'égard de leurs ennemis, a portée aux excès, s bout et sans fin, qui donne depuis vingt-cinq ans un spectacle errible.

Lundi 2, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure alla se promener à Marly; le soir il travailla avec M. de

Pontchartrain chez madame de Maintenon. — M. le maréchal de Villars arriva de Flandre; le roi l'entretiendra demain après son dîner. — Les vaisseaux anglois, partis de l'île de Wight, sont arrivés dans la rivière de Lisbonne, où ils ont porté cinq ou six bataillons; mais les vaisseaux qui étoient partis d'Irlande, qui portoient aussi des troupes en Portugal, ont été battus d'une assez violente tempête, qui a jeté quelques-uns de ces bâtiments sur nos côtes, avec une partie des troupes qui y étoient embarquées, et on ne sait ce qu'est devenu le reste de leur flotte. — On mande de Saragosse que le roi d'Espagne ira bientôt joindre son armée, que la reine retournera à Madrid avec le prince des Asturies, et que madame des Ursins ira prendre les eaux de Bagnères. M. de Noailles gardera dans son armée, en comptant ce qu'il a déjà, vingt-six bataillons et trente-six escadrons, et renverra les autres en Dauphiné, et on compte qu'avant la fin de ce mois il joindra M. de Vendôme.

Mardi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée donna une assez longue audience au maréchal de Villars, qui lui rendit compte de l'état où il avoit trouvé les troupes, les places et les magasins, dans la tournée qu'il a faite en Flandre. Le roi ne sortit point, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. Monseigneur revint de Meudon. — L'avocat général a commencé à parler sur le procès de M. le Duc avec mesdames ses tantes; jeudi il achèvera de parler, et l'affaire sera jugée. — Madame la duchesse de Bourgogne se trouva un peu incommodée et ne put pas souper avec le roi, mais cela n'empêcha pas qu'elle n'allât après souper dans le cabinet du roi. — Le roi a choisi le comte d'Estrades, lieutenant général, pour commander cette année les troupes qui sont sur la Somme, comme Sailly les a commandées l'année passée durant la campagne.

Mercredi 4, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État,

alla l'après-dînée au sermon, et après le sermon alla tirer dans son parc. Madame la duchesse de Bourgogne, qui s'étoit trouvée un peu incommodée, n'alla point au sermon. — Madame de Chevreuse demanda au roi un brevet de retenue sur la charge de lieutenant des chevau-légers qu'a le vidame son fils. Quand le roi donna cette charge au vidame après la mort du duc de Montfort, son frère aîné, ce fut à condition qu'il donneroit 100,000 écus aux enfants du duc de Montfort. Il en a payé 80,000 francs; et comme tout son bien est substitué, s'il venoit à mourir les enfants du duc de Montfort perdroient les 220,000 livres qui restent à payer, et le roi a eu la bonté d'accorder les 220,000 livres de brevet de retenue. — M. le marquis de Saint-Germain-Beaupré, gouverneur de la Marche, marie son fils aîné avec mademoiselle de Persan-Doublet, à qui on donne 360,000 francs et beaucoup de nourriture. Elle en aura encore davantage après la mort du père et de la mère. Outre cela elle n'a qu'un frère qui n'est point marié. Le roi a permis à M. de Saint-Germain de donner son gouvernement à son fils.

Jeudi 5, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla à Marly, où il fit la revue des quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval. — M. de Conflans, qui avoit acheté le régiment de dragons de Poitiers 86,000 francs, se trouvant par sa mauvaise santé hors d'état de continuer le service, a revendu ce régiment 70,000 francs à M. de Coetmen. — On mande de Dantzick que la déclaration de guerre que les Turcs ont faite aux Moscovites a obligé le czar de retourner à Moscou, et qu'il étoit parti de Pétersbourg sur la fin de janvier. Le duc de Courlande, qui avoit épousé sa nièce étant mort, ne vouloit pas que le duc Ferdinand de Courlande se mît en possession de ce duché jusqu'à ce qu'on sût si la duchesse de Courlande, sa nièce, étoit grosse. On mande aussi que les Moscovites se sont fait ouvrir par force les portes de Cracovie, quoique les troupes polonoises

qui étoient dedans s'y opposassent. — On a reçu à Vienne des lettres de Constantinople du 8 janvier, qui marquent que le Grand Seigneur arme une flotte de deux cent cinquante voiles, sur laquelle on embarquera vingt mille hommes.

Vendredi 6, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla encore à Marly faire la revue de ses gardes du corps; après quoi il les renvoya dans leurs quartiers, la marche des troupes étant différée depuis l'arrivée du maréchal de Villars, qui a trouvé en Flandre que rien ne pressoit et qu'il seroit inutile de mettre les troupes de si bonne heure en campagne. — Le roi d'Espagne a fait le prince de Santo-Buono, qui est son ambassadeur à Venise, grand de la première classe. — Par les dernières lettres qu'on a ici de Constantinople, le Grand Seigneur en devoit partir au commencement de mars pour aller à Andrinople, et de là il doit passer en Moldavie, où il assemblera sa principale armée.

Samedi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener l'après-dînée à Trianon et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — M. de Beauvilliers, à qui le roi a laissé la disposition des deux charges de premiers gentilshommes de la chambre de monseigneur le duc de Berry, en a donné une à M. de Saint-Aignan, son frère. — On a des lettres de Saragosse du 24 février qu'un courrier du marquis de Valdecanas avoit rapporté que, le 23 au matin, les ennemis avoient abandonné Balaguer, voyant que nos troupes s'approchoient pour attaquer cette place et qu'il en étoit sorti deux ou trois cents hommes en fort mauvais état, qu'on les avoit suivis dans la montagne, et qu'on en avoit pris quelques-uns. Le bruit qui avoit couru que M. de Staremberg avoit abandonné cette place il y a longtemps ne s'étoit pas trouvé vrai. Il est arrivé à Peniscola plusieurs vaisseaux chargés de blé, à qui on fera remonter l'Èbre pour remplir les magasins de Tortose et de Me-

quinença ; cela aidera fort à la subsistance de notre armée.

Dimanche 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, entendit le sermon l'après-dînée, alla ensuite tirer et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — M. le duc de Beauvilliers vend l'autre charge de premier gentilhomme de la chambre de monseigneur le duc de Berry 170,000 francs à M. de Béthune, gendre de M. Desmaretz. — M. le duc de Noailles a pris les forts des Mèdes et de... qui sont sur le Ter au-dessous de Girone; cela met en sûreté toutes les troupes qui sont en quartier en ce pays-là. Il a fait repartir les troupes qui retournent en Dauphiné. Le roi a trouvé bon qu'il acceptât la grandesse que le roi d'Espagne lui donne; mais il a déclaré en même temps qu'il ne donneroit plus cette permission-là à aucun de ses sujets.

Lundi 9, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; il ne travailla point le soir avec M. de Pontchartrain, quoique ce fût son jour; il le remit à mercredi. — Le bruit est répandu en Hollande que le prince héréditaire de Hesse-Cassel épousera la princesse, sœur du roi de Suède, et les alliés craignent, si ce mariage se faisoit, que ce prince, devenant beau-frère du roi de Suède, ne retirât les troupes qu'il a dans leur armée et qu'il ne se retirât lui-même, ce qui seroit une grande perte pour eux, car c'est un prince fort estimé. Les Hollandois et les Anglois avoient espéré que le roi de Suède consentiroit à la neutralité de la basse Allemagne; mais il paroît fort éloigné de donner ce consentement-là, ce qui obligera les alliés d'envoyer un corps considérable en ce pays-là. Les troupes de Suède que le général Crassau commande de ce côté-là grossissent tous les jours; il a déjà plus de vingt mille hommes dans son armée, et en attend encore dix mille que la régence de Suède lui doit envoyer.

Mardi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; l'après-dînée il fit la revue des gardes fran-

çoises et suisses qui sont plus que complets, et que le roi trouva plus beaux que jamais. Ils n'ont point encore ordre de partir. Le roi étoit dans la cour du château dans une petite calèche, et les vit passer par compagnies. Monseigneur étoit dans une autre calèche derrière le roi, monseigneur le duc de Bourgogne à pied auprès de la calèche du roi, et madame la duchesse de Bourgogne sur un balcon de madame de Maintenon. Après la revue il alla se promener dans les jardins, et le soir il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. — L'abbé de Tessé a avoué au maréchal son père qu'il avoit épousé la fille de Castan à Genève. Le père de la fille dit qu'il lui donnera 4 ou 500,000 écus, et on croit qu'il le pourroit faire aisément si ses affaires étoient accommodées avec Samuel Bernard. Le maréchal de Tessé est fort fâché de ce mariage, et a fait partir son fils de Paris, et ne l'a plus voulu voir, dès qu'il a cru le mariage fait. L'abbé de Tessé avoit une fort belle abbaye.

Mercredi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, entendit le sermon l'après-dînée et travailla le soir avec M. de Pontchartrain; il n'y avoit point travaillé le lundi, quoique ce fût son jour. — Le mariage de mademoiselle Pincré avec M. de Villefort se fit le soir dans la chapelle. Le souper fut chez madame Voisin, et les mariés couchèrent chez madame de Villefort, la mère, qui leur cède son appartement. Madame la duchesse de Bourgogne donna la chemise à la mariée, qui s'appellera madame d'Ossy. Son mari repartira dès demain pour s'en aller en Flandre. — On mande d'Espagne que M. de Vendôme fait attaquer Cardonne par M. de Valdecanas, et qu'il est toujours dans la résolution de faire le siége de Barcelone à la fin d'avril ou au commencement de mai; que toutes les troupes des Espagnols sont recrutées, bien habillées et bien armées; cependant on ne croit point ici que M. de Vendôme doive entreprendre ce siége-là. M. de Noailles a renvoyé sa cavalerie dans

le pays de Foix parce qu'il n'y a nul fourrage à dix lieues autour de Girone, et il la fera revenir au mois de mai quand elle sera un peu rétablie.

Jeudi 12, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Il arriva un courrier de Flandre, et le bruit se répand que c'est le comte de Bergeyck qui a envoyé ce courrier, et que ce comte va du côté d'Anvers sous prétexte de vendre des terres qu'il a de ce côté-là, pour aller ensuite s'établir tout à fait en Espagne, et ceux qui croient que ce n'est là qu'un prétexte s'imaginent qu'il y va pour quelque négociation secrète. Peu de jours nous apprendront davantage; ce qu'on sait sûrement de Flandre, c'est que l'infanterie des ennemis n'est point recrutée, que leurs troupes ont été assez mal payées cet hiver, et qu'ils ne songent pas encore à mettre en campagne. — Le ministre du roi de Suède, qui est à la Haye, a rendu aux États Généraux une lettre du roi son maître, par laquelle il leur a déclaré que bien qu'il consente à la neutralité qu'ils proposent pour l'Allemagne, il regardera comme ses ennemis ceux qui enverront des troupes pour cette neutralité.

Vendredi 13, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il entendit le sermon et entra de bonne heure chez madame de Maintenon; il ne sortit point de tout le jour. Madame la duchesse de Bourgogne n'alla point au sermon parce qu'elle se trouva assez incommodée d'une fluxion dans la tête; elle est fort sujette à de grands maux de dents. — Le procès de M. d'Antin pour le duché d'Épernon est remis après la Quasimodo. — La nouvelle qui étoit venue d'Espagne que le château de Venasque s'étoit rendu ne s'est pas trouvée véritable, et M. de Vendôme a détaché quelques troupes sous Mahoni pour aller faire ce siége. — Il y a des lettres de Dantzick qui parlent d'une proposition d'accommodement du comte Siniaski, grand général de

la Pologne, et qui commande l'armée confédérée avec le roi Stanislas.

Samedi 14, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances; l'après-dînée, il travailla avec M. Voisin. Il ne sortit point encore de tout le jour; il est fort rare qu'il soit deux jours sans sortir. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera huit jours. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne y allèrent dîner avec lui et revinrent ici pour le souper du roi. Madame la duchesse de Berry n'y alla point parce que sa grossesse continue; on ne veut pas qu'elle aille en carrosse. — Le maréchal de Choiseul est à l'extrémité; il a reçu tous ses sacrements, et on n'attend que le moment de sa mort. Il meurt avec une grande fermeté et digne de la vie qu'il a menée; il meurt sans être malade, et est regretté de tout le monde. Il étoit pauvre, et sa pauvreté lui faisoit honneur. Il étoit le doyen des maréchaux de France, et il en restera encore dix-sept, dont le maréchal de Villeroy est le plus ancien.

Dimanche 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, entendit le sermon l'après-dînée, alla tirer ensuite, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Monseigneur fut saigné à Meudon; son chirurgien le manqua deux fois; Monseigneur lui donna l'autre bras, et il le saigna fort bien. Le roi, en sortant du sermon, apprit la mort du maréchal de Choiseul *. Il avoit le gouvernement de Valenciennes, et le roi, étant le soir chez madame de Maintenon, envoya querir M. Voisin, et lui dit que, pour éviter que beaucoup de gens lui demandent ce gouvernement, il en vouloit disposer sur l'heure, et qu'il le donnoit au chevalier de Luxembourg, qui y commande actuellement et qui est déjà lieutenant général de Flandre. — Le fameux Despréaux Boileau ** mourut hier à Paris. Il étoit de l'Académie françoise. Quoiqu'il eut fait beaucoup de satires, c'étoit un des meilleurs hommes du monde.

* Les Mémoires parlent si bien et si vrai de ce maréchal de Choiseul qu'ils ne laissent rien à dire à ces additions, qui ne sont faites que pour éclaircir le laconisme froid et ablitique des Mémoires. Un plus honnête homme que celui-là n'étoit point né, ni un meilleur. M. le Prince en fit toujours grand cas pour la guerre, où sa vertu connue à la cour et dans le monde fut toujours universellement aimée. Ses mauvais yeux le raccourcirent; il mourut en homme de bien.

** Dangeau regardoit Boileau comme un bon homme, parce que ce satirique l'avoit loué. Tous les satiriques de profession louent bassement les gens en place ou en faveur.

Lundi 16, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour, il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Le chevalier de Maulevrier, lieutenant général, qui étoit un des inspecteurs d'infanterie de Flandre, a obtenu du roi la permission de quitter son inspection, et le roi l'a donnée à M. d'Aubigné, colonel du régiment royal et brigadier. — M. de Béthune, qui a acheté une des charges de premier gentilhomme de la chambre de monseigneur le duc de Berry, a permission de vendre le régiment d'infanterie de la Reine, dont il étoit colonel.

Mardi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — L'envoyé de Florence donna part au roi le matin de la mort du prince François de Médicis. La cour en prendra le deuil vendredi, qu'on portera jusqu'à Pâques. — Monseigneur prit médecine à Meudon. — Le roi de Suède inquiète fort les alliés depuis la déclaration qu'il a fait faire aux États généraux. On prétend qu'ils veulent engager le roi Auguste de renoncer pour la seconde fois à la couronne de Pologne, pour éloigner la guerre de ce pays-là.

Mercredi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, entendit le sermon l'après-dînée, et puis alla se promener dans les jardins. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent le joindre à la promenade. — On a des lettres de Pampelune, qui

portent que M. de Stanhope, qui commandoit les troupes angloises en Espagne, et qui fut pris dans Brihuega, ayant été mené à Valladolid avec beaucoup d'autres officiers pris à la même affaire, et qu'on avoit laissés dans Valladolid sur leur parole, avoient voulu se sauver en Portugal, qu'on les avoit arrêtés et pris des armes qu'ils avoient achetées, et qu'on envoyoit M. de Stanhope dans le château de Pampelune.

Jeudi 19, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à Meudon avec Monseigneur, qui la mena après dîner à Paris à l'opéra, et après l'opéra Monseigneur retourna à Meudon, et madame la duchesse de Bourgogne revint ici. Madame la duchesse de Berry, qui est grosse, n'a pas suivi madame la duchesse de Bourgogne; on ne veut pas qu'elle monte en carrosse, et Monseigneur le duc de Berry demeura ici pour lui tenir compagnie. — Les ennemis disent toujours qu'ils feront passer des troupes d'Italie à Barcelone, mais cela ne pourra pas être sitôt, car les vaisseaux qui les doivent transporter ont été battus d'une rude tempête qui les a obligés de se retirer à Port-Mahon pour se radouber.

Vendredi 20, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il alla l'après-dînée au sermon, et ensuite se promena dans les jardins. — Ce qu'on mandoit de Vienne de l'accommodement des mécontents et de la prise de Cassovie ne s'est pas trouvé véritable. Cassovie se défend fort bien; il est même entré du secours dans la place, et à Vienne on commence à ne plus espérer d'accommodement. Quatre-vingt mille Tartares sont entrés dans l'Ukraine. Le palatin de Kiovie est entré en Pologne avec quelques troupes, et tout se prépare à une grande guerre en ce pays-là, qui embarrasse fort les alliés, qui ne sont point encore déterminés sur les troupes qu'ils enverront pour la neutralité de la basse Allemagne.

Samedi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de

finances; il alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Il arriva un courrier d'Espagne et il paroît que M. de Vendôme songe toujours à faire le siége de Barcelone; il a son artillerie prête. On avoit demandé aux Biscayens cinquante mille outils en payant; ils en ont envoyé cent mille dont ils n'ont point voulu prendre d'argent; ils les font même voiturer à leurs dépens. Le duc de Noailles ira trouver le roi d'Espagne à Saragosse pour concerter les mesures qu'il faudra prendre pour la jonction des troupes, et il fait faire le siége de la Seu d'Urgel par Muret, lieutenant général. — Monseigneur revint le soir de Meudon, où il a demeuré huit jours.

Dimanche 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il entendit le sermon, où étoit toute la maison royale; après le sermon il alla tirer, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — En sortant du sermon, le roi apprit la mort du fils aîné du maréchal de Boufflers, à qui le roi avoit donné le gouvernement de Flandre après la belle défense que le maréchal son père avoit faite à Lille. Il ne lui reste plus qu'un fils qui n'a que quatre à cinq ans; celui qui vient de mourir en avoit quatorze. Son pauvre père est inconsolable; il n'avoit point vu son fils durant sa maladie parce qu'il avoit le pourpre, et que le maréchal doit entrer en quartier de capitaine des gardes le 1er avril. On vint lui dire que son fils étoit à l'extrémité; il ne put résister à l'envie de le voir, et à peine fut-il entré dans la chambre qu'il le vit expirer.

Lundi 23, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le canton de Schwitz a fait le procès à Massener sur l'enlèvement du grand prieur et sur une insulte qu'il a faite sur leur territoire à Merveilleux, secrétaire du roi, servant auprès de l'envoyé de France aux Grisons. Ils

ont même mis la tête de Massener à prix, et ont confisqué ses biens. — On mande de Londres du 13 de ce mois qui n'est que le 2, à la façon de compter en Angleterre, que le nommé Scheppin, membre de la chambre basse, avoit fait une harangue le jour de devant, dans laquelle il dit, en parlant du feu roi Jacques, que ç'avoit été le meilleur roi qui eût jamais monté sur le trône; qu'à la vérité il étoit trop honnête homme et trop sincère pour un roi d'Angleterre; que sa bonté avoit été scandaleusement trahie par des fripons auxquels il se fioit, lesquels, à la honte éternelle de l'Angleterre, avoient été récompensés de leurs trahisons et de leurs infamies, pendant que le prince a été puni, lui qui par les lois de la nation est impunissable. — Le roi envoya un gentilhomme ordinaire à Paris pour faire compliment au maréchal de Boufflers sur la mort de son fils, honneur que le roi ne fait pas souvent présentement*.

* On a souvent parlé de ces envois de gentilshommes ordinaires de la part du roi. N'en déplaise aux Mémoires, le roi n'y manquoit guère aux gens titrés sans des raisons particulières, et ces raisons particulières même ne l'y firent manquer que dans les dernières quinze années de son règne, où à la vérité elles se multiplièrent davantage, car déjà il y manquoit quelquefois, mais très-rarement.

Mardi 24, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il alla se promener à Trianon l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — On mande d'Angleterre que le parlement a passé l'acte pour le commerce des vins avec la France, et que même plusieurs gens avoient dit tout haut dans les rues et même fait afficher qu'il falloit rétablir tout commerce avec les François comme en temps de paix, et on a fait imprimer un écrit qui porte le témoignage de la feue reine douairière d'Angleterre, sœur du roi de Portugal, et de plusieurs autres dames qui étoient avec elle et qui certifient toutes qu'elles ont vu accoucher la

reine d'Angleterre qui est à Saint-Germain du prince de Galles, qui est Jacques III, roi d'Angleterre, qui est à Saint-Germain.

Mercredi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et n'alla à la messe qu'à midi avec toute la maison royale; on dit vêpres après la messe. L'après-dînée le roi entendit le sermon et revint encore au salut à cinq heures. Le roi, au sortir de la messe, dit à M. l'évêque de Metz qu'il pouvoit présenter ses lettres au parlement pour être reçu duc et pair. Le roi avoit fait quelques difficultés à cela depuis la mort du duc de Coislin, son frère. — M. de Maillebois, fils de M. Desmaretz, Tournin, maréchal de camp, et un commissire des guerres qui étoient en otage à Lille, pour ce qui est dû aux magistrats et aux bourgeois de cette ville, apprenant qu'on les vouloit mettre dans la citadelle, contre ce qui est porté dans la capitulation, se sont sauvés de Lille et sont venus à Arras. Le maréchal de Montesquiou leur a envoyé une escorte en chemin. Ils ont écrit d'Arras au duc d'Albemarle, qui commande les troupes ennemies en Flandre, pour rendre raison de leur conduite.

Jeudi 26, *à Versailles.* — Le roi fut saigné par précaution, et à midi alla à la messe. L'après-dînée il donna audience au maréchal de Montrevel, qui est ici depuis deux mois et qui s'en retourne commander en Guyenne; ensuite le roi passa chez madame de Maintenon, et y fit une petite loterie pour les dames qui y étoient. — Le roi a donné au fils de M. de Boufflers, qui n'a pas encore cinq ans, tout ce qu'avoit son frère aîné, qui vient de mourir. — M. de Maillebois, qui est arrivé à Paris, a trouvé en chemin M. de Surville, qui s'en alloit à Tournay, où il est en otage. Il lui a dit la résolution que les États généraux avoient prise de mettre les otages dans les citadelles, et qu'il lui conseilloit d'attendre chez lui en Picardie les ordres que le roi donneroit là-dessus. M. de Surville a suivi son conseil, et se tient chez lui jusqu'à ce que le roi

ordonne s'il doit retourner à Tournay dans l'état où est cette affaire présentement.

Vendredi 27, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, travailla avec le P. le Tellier, dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. Monseigneur alla l'après-dînée se promener à Chaville. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent au sermon. — M. Desmaretz vint au lever du roi, et amena M. de Maillebois son fils, qui fut quelque temps enfermé avec le roi dans son cabinet. M. de Maillebois, qui a été fort interrogé sur l'état des troupes des ennemis, dit que leurs bataillons ne sont au plus qu'à trois cents hommes, et que leurs troupes, surtout celles d'Angleterre, ont été fort mal payées cet hiver; que les Hollandois sont fort irrités de ce qu'on a interdit tout commerce avec eux, et qu'on l'a permis avec les Anglois. — Toutes les nouvelles qu'on a d'Allemagne confirment l'entrée des Tartares dans l'Ukraine et l'inquiétude qu'on a à la cour de l'empereur sur les mouvements du roi de Suède. On y attend l'arrivée d'un chiaoux que la Porte envoie, après l'arrivée duquel le prince Eugène en doit partir pour revenir en Flandre.

Samedi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il fit la revue de ses deux compagnies des mousquetaires dans la grande place entre les écuries et le château. Le roi étoit à cheval; madame la duchesse de Bourgogne étoit à cheval aussi avec plusieurs dames. Le roi ensuite alla se promener dans les jardins. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent se promener à cheval sur le chemin de Paris. — Par les lettres qu'on a reçues de M. de Vendôme du 17, il étoit toujours à Saragosse avec le roi d'Espagne. Il y attendra le duc de Noailles, qui doit y arriver à la fin du mois. Les miquelets nous ont enlevé trois cents hommes du régiment des gardes wallones à Ponce, qui est au delà de la Sègre, et les ont presque tous

tués. On a envoyé un plus grand nombre de troupes en ce lieu-là qu'on a brûlé, et tué tout ce qu'il y avoit d'hommes; mais on n'a point fait de mal aux femmes ni aux enfants.

Dimanche des Rameaux 29, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. On avoit fait mettre un autel dans la vieille chapelle, où l'on fut adorer la croix. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon, et demain, après dîner, il tiendra le conseil d'État qu'il auroit tenu aujourd'hui sans la fête. — Le roi a ordonné à ses régiments des gardes françoises et suisses de se tenir prêts à marcher, et de ne plus faire monter la garde qu'aux compagnies qui ne serviront point en campagne cette année. — M. l'évêque de Tournay, qui étoit parti d'ici, il y a déjà quelque temps, pour son diocèse, a été obligé de demeurer à Valenciennes et à Cambray, parce que MM. les États généraux veulent, avant qu'il rentre dans Tournay, qu'il approuve toutes les élections qu'ils ont faites pour les canonicats durant son absence, et même qu'il signe le formulaire de Louvain, qu'on assure être favorable aux jansénistes.

Lundi 30, *à Versailles.* — Le roi prit médecine par précaution, comme il la prend tous les mois : l'après-dînée il tint le conseil d'État, qui fut fort long; il devoit travailler le soir avec M. de Pontchartrain, il le remit au lendemain. — On mande d'Angleterre que l'abbé de la Bourlie qu'on appelle en ce pays-là le comte de Guiscard, ayant été arrêté à Londres dans le parc de Saint-James, de la part de la reine Anne, accusé de commerce suspect à l'Angleterre, et ayant été conduit chez M. de Saint-Jean secrétaire d'État, s'étoit saisi d'un canif qu'il avoit trouvé sur une table de l'antichambre, sans qu'on s'en aperçut; étant entré ensuite dans le cabinet où étoient les ducs d'Ormond, de Bukingham et d'Argyle, les deux secrétaires d'État, Saint-Jean et Harley, il avoit été interrogé par ce dernier; et au lieu de lui répondre, il lui donna

deux coups de ce canif dans le ventre; qu'en même temps on se jeta sur lui, et on lui donna trois coups d'épée. On fit venir des chirurgiens qui ne trouvèrent pas les plaies de M. Harley dangereuses; on fit panser aussi M. de la Bourlie, qu'il fallut faire lier pour qu'on le pansât, et ensuite on l'envoya dans les prisons de Newgate. Il demanda à parler en particulier au duc d'Ormond, qui le fut trouver dans la prison.

Mardi 31, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, dîna de bonne heure et alla l'après-dînée se promener à Marly; le soir il travailla avec de M. Pontchartrain. — Il arriva un courrier du duc de Noailles, par lequel nous apprenons que ce duc devoit partir le 25 pour aller trouver le roi d'Espagne à Saragosse. Il sera obligé de passer par la France; le chemin est plus long, mais il trouvera plus de commodités pour son voyage. — M. d'Albemarle, qui commande les troupes ennemies en Flandre, a écrit une lettre au maréchal de Montesquiou, où il se plaint fort de ce que les otages de Lille en sont sortis; ceux qui ont vu la lettre disent qu'elle est très-forte. — Le roi a réglé que, quand madame la duchesse de Berry ne pourra être suivie de la duchesse de Saint-Simon, sa dame d'honneur, ou de madame de la Vieuville, sa dame d'atours, que madame de Coëtenfaq, femme de son chevalier d'honneur, la suivroit; et jusques ici, quand la dame d'honneur ou la dame d'atours n'y étoient point, on prioit une des dames d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne de suivre madame la duchesse de Berry.

Mercredi 1er *avril, à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il entendit ténèbres dans la tribune de la chapelle. Après ténèbres il voulut aller se promener dans les jardins; mais le vilain temps l'en empêcha. Monseigneur fut enfermé le soir avec le P. le Tellier, parce qu'il fait demain ses pâques; madame la duchesse de Bourgogne fut enfermée aussi avec son confesseur pour la même raison. — Il se répand un bruit

qu'on a reçu des lettres de Madrid qui portent que les Portugais se sont rendus maîtres de Miranda de Duero par surprise; c'est une place considérable et dont le marquis de Bay s'étoit rendu maître l'année passée par escalade. Cette nouvelle a besoin de confirmation. — J'obtins un arrêt fâcheux contre M. de Guénégaud, chancelier de Saint-Lazare, à qui j'avois donné cette charge, il y a quelques années, et qui me faisoit un procès très-mal à propos et sans être avoué de personne dans l'ordre; cela fut réglé hier au soir, quand M. de Pontchartrain travailla avec le roi. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. le maréchal de Villars.

Jeudi-Saint 2, *à Versailles.* — Le roi lava les pieds des pauvres, comme il fait tous les ans le jeudi saint, et, après la cène, il alla entendre la grande messe. Après dîner il alla à ténèbres; après souper il retourna dans la chapelle adorer le Saint-Sacrement. Monseigneur le Dauphin et madame la duchesse de Bourgogne firent leurs pâques et Monseigneur revint de la paroisse d'assez bonne heure pour servir le roi à la cène. Les enfants de M. le duc du Maine se mirent à ténèbres en rang, entre M. le Duc et et M. le comte de Toulouse. — Le roi signa le contrat de mariage du jeune Lassay, qui épouse sa tante, fille en secondes noces de M. de Montataire, son grand-père; il en a coûté 25,000 francs à Rome pour la dispense *. — Le comte Gubernatis, ministre de M. de Savoie à Rome, en est reparti, sans avoir pu rien conclure pour les affaires de son maître, et milord Peterborough, qui est reparti de Vienne, n'a pu rien conclure avec l'empereur sur ce que M. de Savoie lui demande, quoique ce milord ait employé les recommandations les plus fortes de la reine Anne pour la conclusion de cette affaire.

* Lassay étoit un homme qui avoit de l'esprit et du courage, mais qui avoit fait bien des métiers en sa vie, et trois ou même quatre mariages. Il servit; puis il fit le petit coq de province, étoit déjà veuf de sa première femme qui n'étoit rien et s'appeloit Sibour, dont la fille

unique a épousé le dernier de la maison de Coligny, éteinte en sa personne. Quoique laide, elle a fait du bruit, avec de l'esprit et de l'intrigue, méchante et hardie; elle se laissa mourir de douleur, pour en parler sobrement, de la mort du dernier duc de la Feuillade. Lassay, longtemps après, s'amouracha de la fille de cet apothicaire que sa beauté, sa vertu, et l'amour de Charles IV de Lorraine, qui fut au moment de l'épouser, a rendue illustre. Lassay l'épousa, en eut un fils, la perdit au fort de son amour, et de douleur se retira aux Incurables, où il passa quelques années dans une grande retraite et une grande piété. Ennuyé enfin de cette vie, il ajusta sa petite maison, égaya sa solitude, se remit dans le monde, s'éloigna entièrement de la vie dont il s'étoit dégoûté, eut des commerces peu séants, et fut accusé d'être le Mercure de M. le Duc, dont par la suite il épousa la sœur bâtarde. Cela acheva de le raccrocher dans le monde et à la cour, où il ne fut jamais de rien; sa femme lui donna une fille qu'il maria au fils de M. d'O, n'ayant tous deux ni pain ni pâte. Madame de Lassay mourut folle, après avoir été plusieurs années en cet état, et sa fille, qui ne fut guère sage d'aucune façon, mourut aussi après avoir été plusieurs années abandonnée de son mari, et ne laissa qu'une fille unique qui du sein de la famine a tiré des millions qui lui ont fait épouser le fils unique du duc de Villars-Brancas. Lassay étoit fils du vieux Montataire, homme fort peu considéré, et d'une Vipart, sa première femme. Leur nom est Madaillan, trop connu à la fin de la vie du célèbre duc d'Épernon. Montataire se remaria à une fille de ce Bussy-Rabutin, si connu par son *Histoire amoureuse des Gaules* qui le plongea dans la plus profonde disgrâce, et par la misère avec laquelle il montre lui-même qu'il la porta; par ses lettres, où la fausseté et la contorsion règnent à force de vouloir paroître ferme, élevé et spirituel, et dont le style tronqué sur le cérémonial d'écrire a achevé de montrer la vanité de ses enfants qui, non contents de montrer la nudité de leur père, l'ont rendue encore plus honteuse en imprimant ses lettres avec celles de madame de Sévigné, dont le sel, le naturel, la simplicité, le tour, enlèvent. Du mariage de cette Rabutin sont venus une fille et un fils; celui-ci n'eut point d'enfants de la fille du comte de Tillières, qui se remaria au comte de Châtillon, chevalier de l'ordre en 1724, et mestre de camp général de la cavalerie, dont elle fut la seconde femme. La fille épousa son neveu Lassay, fils du vieux Lassay, son frère de père, et de la fille de l'apothicaire; c'est une femme qui s'est presque rendue illustre par sa douleur de la mort de son frère de même lit, et par plusieurs années de retraite, de piété grande, de silence et de réclusion, même dans les lieux fort ouverts où elle est obligée d'aller, et par n'avoir pas pris de quoi se nourrir, et jamais encore jusques à cette heure autre chose que quelques herbes sans sauce et quelques légumes de même,

sans pain ni vin. Son mari, qui la respecte, a élevé dans Paris près de la rivière, vis-à-vis du cours, un palais joignant et communiquant avec celui que madame la Duchesse s'est bâti en même temps, qui sera un monument éternel de la longue, utile et persévérante affection pour lui de cette princesse, qui lui a valu des trésors innombrables au Mississipi, qu'il a bien su réaliser, et l'ordre à son père, qu'il fit passer à la promotion de 1724 dans la foule de tant d'autres. Il n'a point d'enfants et a marié sa nièce, la duchesse de Lauraguais, dont madame la Duchesse fit une aussi somptueuse noce et peut-être plus que si elle eût été sa fille. Ce fut lui aussi qui enrichit Silly, Vipart comme sa grand'mère, et qu'il fit fourrer aussi en 1724 dans la même promotion. Mais à propos de ces deux palais si contigus et si uniformes, excepté que celui de Lassay est bien plus petit et beaucoup plus bas que celui de madame la Duchesse, n'oublions pas un bon mot du nonce, depuis cardinal Massei, à qui il échappa sans y entendre malice. Passant sur le chemin de Versailles et les voyant l'un et l'autre à plain la rivière entre deux [*sic*], il fut choqué de l'inégalité de hauteur et de ce que celui de madame la Duchesse pour sa longueur n'a qu'un étage; « Cet autre plus petit palais, dit le nonce, semble fait pour être mis sur le plus grand, » et ce mot ne tomba pas à terre.

Vendredi Saint 3, *à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et, après ténèbres, il s'enferma avec son confesseur. — On mande d'Allemagne que la consternation est grande en Saxe, sur la nouvelle qu'on avoit eue que le roi de Suède étoit en pleine marche avec un gros corps de Turcs et de Tartares et qu'il étoit déjà à Jassy, qui est la capitale de Modalvie. On croit qu'il arrivera sur la Vistule avant la fin du mois de mars, et que, dans le mois de mai, il sera en Saxe, où il sera joint par son général Crassau, qui a plus de vingt mille hommes dans son armée. — M. de Bauffremont arriva ces jours passés de Saragosse; il demanda, en partant, à M. de Vendôme quelles commissions il lui vouloit donner pour la France. « Je n'ai point d'autres commissions à vous donner, lui dit M. de Vendôme, que d'assurer à la cour et à Paris que j'assiégerai Barcelone et que je la prendrai. » Cependant l'entreprise paroît ici grande et difficile.

Samedi 4, *à Versailles.* — Le roi alla en chaise à la paroisse, et y fit ses pâques; au retour il toucha beaucoup

de malades. L'après-dînée il fut enfermé avec son confesseur; à six heures, il alla entendre complies, et au retour il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Le roi a fait la distribution des bénéfices, mais on ne les saura que demain. — On a eu la confirmation de la prise de Miranda de Duero par les Portugais, qui avoient donné une grosse somme à celui qui y commandoit, qui leur a livré la ville et la garnison; il y avoit mille hommes dans la place. — Poulletier, intendant des finances, est mort; le roi donne sa charge à son fils, qui est maître des requêtes. Le roi avoit promis à M. Fagon pour son fils la première intendance des finances qui vaqueroit; M. Fagon, dès qu'il sut la mort de M. Poulletier, pria le roi de vouloir donner la charge au fils de M. Poulletier, et que, quand il avoit demandé une de ces charges-là pour son propre fils, ce n'étoit qu'en cas que ceux qui viendroient à mourir n'eussent point d'enfants capables de les remplir.

Dimanche de Pâques 5, à Versailles. — Le roi et toute la famille royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. — La duchesse d'Aumont la douairière, fille de la feue maréchale de la Mothe, mourut le matin à Paris; elle avoit cinquante-neuf ans. Elle n'a laissé d'enfant que le duc d'Humières, qui étoit brouillé avec elle, mais la nuit avant que de mourir, elle les a vus lui et la duchesse d'Humières. Elle leur a laissé une grosse succession. Elle avoit 10,000 francs de pension du roi. S. M. envoya faire des compliments par M. Blouin, son premier valet de chambre, à madame la duchesse de Ventadour, sœur cadette de la duchesse d'Aumont. Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent la voir.

Liste des bénéfices.

L'archevêché d'Arles à l'abbé de Janson; l'évêché de Lombès à l'abbé Fagon; l'évêché de Saintes à l'abbé le

Pileur; l'évêché de Grasse au P. Mesgrigny, capucin; l'abbaye de Saint-Martin d'Autun à l'abbé Mongin; l'abbaye de Savigny à l'abbé de Damas; l'abbaye de la Madelaine à l'abbé de Saumery; celle d'Entremonts à l'abbé Viala; Saint-Pierre de Reims à madame de Roye, et deux autres abbayes de filles données à des religieuses.

Lundi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On mande de Londres que l'abbé de la Bourlie est mort dans la prison de Newgate, les uns disent de ses blessures, les autres disent qu'il s'est laissé mourir de faim. — Les troupes qui doivent passer d'Angleterre en Hollande ont reçu un contre-ordre, et on mande de Flandre que Marlborough doit repasser en Angleterre; mais les nouvelles de Hollande n'en disent rien. — M. d'Hanovre s'est rendu maître de la ville d'Heidelsheim et de quelques places de l'évêché, procédé dont l'électeur de Brandebourg ne paroît pas content, ce qui pourroit bien causer quelque désordre entre ces princes. — Il y a déjà quelques mois qu'on a ôté l'intendance de Roussillon et de l'armée de M. de Noailles, qu'avoit M. Barillon, et qu'on l'a envoyé à celle de Béarn, qu'avoit la Neuville des Chiens, et que M. de Noailles a demandé pour intendant de son armée et du Roussillon.

Mardi 7, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances, et travailla ensuit avec M. Desmaretz. L'après-dînée, il travailla jusqu'à cinq heures avec M. Voisin, et puis alla se promener à Trianon. — Le roi d'Angleterre ne fera point cette campagne-ci, il voyagera dans le royaume; on croit à Londres et à la Haye qu'il va en Suisse, mais on n'en parle point ici. — Madame la duchesse de Berry fut saignée pour sa grossesse; monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent dîner avec elle, et puis allèrent à vêpres, et après vêpres madame la

duchesse de Bourgogne y retourna encore. — Le Brun d'Inteville, fils du premier mariage de madame de Courtenay, a vendu le régiment Colonel à M. de Sainte-Marie, qui lui en donne 100,000 francs; mais il prend la cornette blanche pour 25,000 francs, et le comte d'Évreux, colonel général de la cavalerie, donne un brevet de retenue de 50,000 francs à celui qui achète.

Mercredi 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État: Monseigneur en sortit à midi et un quart pour aller à Meudon, où il mène dîner madame la duchesse de Bourgogne en particulier, ce qu'on appelle ici en badinant les dîners *in parvulo*. Monseigneur demeure à Meudon pour jusqu'au voyage de Marly qui sera mercredi; madame la duchesse de Bourgogne revint ici pour le souper du roi. — On reçut des lettres de Saragosse du 24. M. de Vendôme écrit que M. de Valdecanas avoit pris Calaf et un autre poste où les ennemis avoient laissé cent cinquante hommes, qui se sont rendus à discrétion; ces deux postes ne sont qu'à dix lieues de Barcelone, et on y a trouvé beaucoup de subsistances pour les troupes. Le duc de Noailles doit être arrivé à Saragosse du 1er de ce mois. — Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne tinrent hier sur les fonts une fille de madame d'Épinay *, à qui ils donnèrent le nom de Louise-Adélaïde-Sabigoton; sainte Sabigoton est le nom d'une vierge et martyre de la nation des Goths en Espagne.

* Cette madame d'Épinay étoit fille de Madame, et s'étoit mise sur le pied d'être fort tourmentée par les princes, comme une espèce de bouffonne. Son mari, d'extraction plus que légère, qui s'étoit enté sur les Épinay Saint-Luc, trouvoit cela mauvais : « Allez, lui disoit-elle, je sais bien ce que je fais: laissez-moi faire, et je ferai votre fortune. » En effet, elle eut un bon régiment de dragons pour lui, et elle est morte dame d'atours de madame la duchesse d'Orléans. Si le sujet valoit la peine de s'y arrêter, il y en a cent contes plus plaisants les uns que les autres. Monseigneur fut deux mois à chercher un nom ridicule, et qui pourtant pût être admis à donner à cet enfant, qui depuis a épousé un

triste Laval, fils du chevalier d'honneur de madame la duchesse d'Orléans, à qui elle est dame.

Jeudi 9, *à Versailles*. — Le roi apprit à son lever par M. d'Antin que Monseigneur en se levant avoit eu une grande foiblesse et s'étoit trouvé mal; à onze heures on sut qu'il avoit la fièvre. Le roi alla se promener à Marly après son dîner, et durant sa promenade eut plusieurs fois des nouvelles de Monseigneur, dont la fièvre augmente. Monseigneur le duc de Bourgogne alla dîner à Meudon; madame la duchesse de Bourgogne y alla l'après-dînée, et fut longtemps dans la chambre de Monseigneur; mais, comme les médecins croient qu'il y a du venin dans la maladie de Monseigneur, le roi ne veut plus que monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, ni Monseigneur le duc de Berry y entrent. Le roi dit le soir à son retour de Marly qu'il iroit le lendemain matin à Meudon pour y demeurer pendant toute la maladie de Monseigneur, de quelque nature qu'elle pût être, et il laissera ici messeigneurs nos princes et madame la duchesse de Bourgogne, qui souhaiteroient pourtant fort que le roi les menât avec lui. Monseigneur fut saigné sur les six heures, et après la saignée la fièvre se développa et augmenta; il est fort assoupi.

Vendredi 10, *à Meudon*. — Le roi partit de Versailles après la messe et vint ici, où il se mit dans l'appartement qu'il y occupe d'ordinaire, qui est presque au-dessus de celui de Monseigneur. On auroit fort souhaité que le roi, voulant être à Meudon, se fût mis au moins dans le château neuf pour y être plus éloigné du mauvais air, et on ne doute plus qu'il n'y en ait dans le mal de Monseigneur qui augmente. Le roi en arrivant alla le voir et fut trois quarts d'heure dans sa ruelle; pendant ce temps-là Monseigneur fut un peu moins assoupi. Après le dîner, madame la duchesse de Bourgogne vint tête à tête avec madame de Maintenon voir le roi; madame de Maintenon demeurera à Meudon, et sur les six heures le roi renvoya

madame la duchesse de Bourgogne sans vouloir permettre qu'elle entrât chez Monseigneur; il avoit même eu la précaution de la faire entrer par le petit pont qui donne dans son appartement, afin qu'elle n'entrât point par la cour, Monseigneur étant logé en bas. Madame la Duchesse, madame la princesse de Conty sont ici, et ne partent point de la chambre de Monseigneur dont le mal augmenta encore le soir, et on ne doute point qu'il n'ait la petite vérole et peut-être le pourpre. Le roi le va voir plusieurs fois dans la journée. On a renvoyé plusieurs des courtisans qui étoient venus avec Monseigneur pour faire place aux officiers du roi. MM. les ministres seront presque tous ici, et le roi y tiendra ses conseils comme à l'ordinaire. Le roi ne veut point que ses officiers, quoiqu'en service, demeurent ici, quand ils n'ont point eu la petite vérole, et a renvoyé à cause de cela M. de Seignelay, quoique maître de la garde-robe en année. Le roi dîne en son particulier et soupe avec madame la Duchesse, madame la princesse de Conty, leurs dames d'honneur, madame de Lislebonne, madame d'Épinoy, mademoiselle de Melun, qui sont particulièrement attachées à Monseigneur, et mademoiselle de Bouillon, qui ne quitte point M. son père, et qui est fort en peine pour lui, car il a une mauvaise santé, et qui, comme grand chambellan, est presque toujours auprès de Monseigneur à le servir. Il reste ici des pages de Monseigneur le duc de Bourgogne et de madame la duchesse de Bourgogne, qui toutes les heures leur portent des nouvelles à Versailles.

Samedi 11, à Meudon. — Le roi apprit à son lever que la petite vérole avoit paru à Monseigneur entre les six et sept heures du matin, et cela ne l'empêcha pas d'entrer plusieurs fois dans la journée dans sa chambre. Madame la Duchesse et madame la princesse de Conty n'en partent point; il a encore la fièvre bien forte et la tête très-embarrassée. L'après-dînée la petite vérole sortit en plus grande abondance; il a toujours cru qu'il l'avoit, depuis

malade et ne l'avoit jamais eue. C'est un mal bien
fâcheux à un homme de cinquante ans. On est dans
les inquiétudes, quoique les médecins disent que le
Monseigneur va autant bien qu'il se peut. Madame
de Maintenon alla dès le matin à Versailles et dîna chez
madame de Caylus, où madame la duchesse de Bourgo-
gne alla la voir et fut fort longtemps avec elle. Il n'y a
que madame de Dangeau avec madame de Maintenon à
... madame de Caylus y vouloit venir, mais on l'en
a empêchée, parce qu'elle n'a jamais eu la petite vérole.
— Dimanche 12, à Meudon. — Le roi alla dès le matin
voir Monseigneur; il y a encore l'après-dînée et le soir.
Le roi tient ici les conseils et travaille avec ses ministres
comme à Versailles. Les médecins disent que Monseigneur
est aussi bien qu'on se peut porter dans l'horrible
... le roi ne veut point que madame la duchesse
... vienne à Meudon, mais il lui a permis de
... qu'il doit faire, hors du parc, des
... chevau-légers, mais messeigneurs les
... de Berry n'ont pas la permission
... ils n'ont jamais eu la petite vérole.
... heure en heure des nouvelles de Monsei-
... leur inquiétude. — Depuis la maladie
... madame de Châteauneuf est morte à Ver-
... veuve de M. de Châteauneuf, secrétaire
... M. de la Vrillière, qui eut la charge de
... épousant mademoiselle de Mailly.

... Châteauneuf étoit fille de Fourcy, président aux
... madame de ... avoit épousé en secondes noces M. Pelletier,
... et sa mère ... contrôleur général des finances et ministre d'État; ainsi
... depuis contrôleur ... étoit sœur de mère du
... de Châteauneuf, unique de son père, et d'un abbé su-
... président le Pelletier, de l'évêque d'Orléans, qui a fort figuré dans la dis-
... de la congrégation de Saint-Sulpice, il affectoit de ne s'appeler que
... des évêchés et des abbayes. ... intrigant et dominant, et qui di-
... de Saint-Aubin; esprit court, ... qu'il étoit fils d'un ministre d'État et
... souvent à ses séminaristes ... de Châteauneuf, grosse
... premier président. Cette madame

comme un muid, avoit passé sa vie à Versailles sans société et sans considération; d'ailleurs bonne femme.

Lundi 13, *à Meudon*. — Le roi est entouré de courtisans ici comme à Versailles, mais il renvoie ceux qu'il sait qui n'ont point eu la petite vérole et leur défend d'y venir. Il dîna de bonne heure et alla se promener à Marly après avoir vu Monseigneur; messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry l'attendirent à Versailles au bas de la fontaine de Neptune pour le voir passer, mais il ne voulut point qu'ils approchassent de son carrosse et leur fit signe de loin de ne pas avancer. Il avoit mandé à madame la duchesse de Bourgogne qu'il la verroit en cet endroit-là en revenant de Marly; mais elle monta en carrosse l'après-dînée et l'alla trouver à Marly où elle se promena tout le reste du jour avec lui. Les médecins disent toujours que la maladie de Monseigneur va bien; cela n'ôte pas l'inquiétude. — La revue des gendarmes et des chevau-légers qui se devoit faire demain est remise à mercredi, parce que demain après dîner le roi veut tenir le conseil de dépêches qu'il devoit tenir aujourd'hui et qu'il n'a pas tenu depuis longtemps.

Mardi 14, *à Meudon*. — Le roi tint le matin le conseil de finances, et l'après-dînée le conseil de dépêches. On l'assura jusqu'à cinq heures que Monseigneur se portoit aussi bien qu'il se pouvoit porter dans l'état où il étoit, et l'on en étoit si persuadé que la reine d'Angleterre et la princesse sa fille allèrent à Versailles se réjouir avec madame la duchesse de Bourgogne du bon état où étoit Monseigneur; mais, sur le soir, tout le venin de la maladie se porta à la tête et à la gorge, et, malgré toutes les espérances qu'on avoit eues et tous les remèdes, il tourna à la mort sur les onze heures, et mourut une demi-heure après. Le roi, qui ne sut qu'après son souper l'extrémité du mal, descendit dans la chambre de Monseigneur, qui avoit perdu toute connoissance, et il fallut l'en arracher. Il monta en carrosse avec madame la Duchesse, madame la princesse

de Conty et madame de Maintenon, vit madame la duchesse de Bourgogne sur son chemin entre les deux écuries de Versailles et vint à Marly, où on ne l'attendoit point. Il demeura même, après y être arrivé, jusqu'à trois heures et demie dans la chambre de madame de Maintenon, saisi de la plus violente douleur du monde. Peu de gens le purent suivre. Rien n'est égal à la désolation répandue dans Meudon, dans Versailles et dans Marly; elle sera bientôt répandue dans Paris et dans tout le royaume, car Monseigneur est aussi généralement aimé qu'il méritoit de l'être. Pour marque de l'amitié que le peuple de Paris, et même le peuple le plus bas, avoit pour Monseigneur, les harangères avoient député deux d'entre elles, qui vinrent sur les trois heures, à Meudon, savoir de ses nouvelles, et disant qu'elles n'oseroient retourner à Paris sans l'avoir vu. Monseigneur eut la bonté de les faire entrer, et, comme on le croyoit presque hors de danger, elles lui dirent qu'elles alloient faire chanter le *Te Deum*. Monseigneur leur dit : « Il n'est pas encore temps, mes pauvres femmes. » En sortant elles jetèrent de l'argent aux soldats de la garde pour boire à la santé de Monseigneur (1).

Mercredi 15, *à Marly*. — Le roi se leva fort tard, étant accablé de chagrin et de lassitude. Madame la duchesse

(1) « On se trouve ce matin bien surpris et affligé de la mort de Monseigneur, qu'on croyoit hier à midi hors d'affaires ; mais comme sur le soir on s'aperçut qu'il pâlissoit et que sa petite vérole rentroit, on lui demanda s'il se trouvoit mal. Il répondit que oui et beaucoup. On dit qu'il n'a pas parlé depuis. On peut juger du trouble où tout le monde fut. Le roi s'en alla à Marly comme il put, et chacun se retira. Madame la princesse de Conty s'évanouit, qu'on eut peine à faire revenir. On prétend que M. Fagon vouloit qu'on le saignât, mais que Boudin, premier médecin du prince, s'y est opposé, disant le prendre sur lui. De pareilles paroles sont bien hardies aux docteurs en médecine comme aux autres, vu les expériences que l'on a des accidents qui arrivent en un instant. Ce que l'on peut dire en cette douloureuse occasion, c'est que Monseigneur étoit un prince d'une bonté infinie et tout rempli d'humanité ; aussi tout le monde est-il en pleurs et en gémissements à n'en pouvoir dire davantage. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 15 avril.)

de Bourgogne arriva ici de Versailles avant qu'il fût éveillé et à son réveil elle entra dans sa chambre, retourna à Versailles, et revint encore ici à six heures, et y viendra tous les jours. Dimanche monseigneur le duc de Bourgogne et elle, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry viendront s'y établir. Le corps de monseigneur le Dauphin sera porté demain de Meudon à Saint-Denis, sans cérémonie. Il n'y aura que M. de Metz, premier aumônier, un gentilhomme de la chambre, M. de Dreux, grand maître des cérémonies, l'abbé de Brancas, aumônier du roi, qui étoit en quartier chez Monseigneur, et le curé de Meudon qui suivront dans le même carrosse celui dans lequel sera le corps de Monseigneur seul. Les gardes du corps qui étoient auprès de Monseigneur et vingt-quatre pages du roi avec des flambeaux feront tout le convoi. On se presse de l'enterrer, et on ne l'a point ouvert à cause du venin de la maladie (1). Dumont porta au roi trois cassettes de Monseigneur *.

* Jamais douleur ne fut plus courte que celle de la mort de Monseigneur. C'étoit un gros homme très-épais de corps et d'esprit, tenu bas à l'excès, et tout fait pour s'y laisser tenir, et qui n'avoit de considération que celle que lui donnoit une succession à la couronne, qu l'âge du roi faisoit tous les ans juger plus prochaine ; sans goût, san choix, sans discernement, sans connoissance et sans curiosité sur rien Extrêmement glorieux, entièrement entassé dans la matière, bon familier avec les bas valets, ce qui le faisoit aimer du bas peuple. N dur et le montrant ; ennuyé né, et très-difficile à amuser ; livré à u petit nombre de gens qui lui faisoient accroire les choses les plus abs truses et qui le gouvernoient avec mépris, mais avec un extérieur d respect qu'il lui falloit, et avec un ennui de sa compagnie que l'espéranc seule de l'avenir faisoit supporter. Jamais fils n'a été si constammen fils, ni tenu bas si constamment. Il n'avoit pas le crédit de la moindr bagatelle, et il étoit continuellement aux expédients pour les dépense de son plaisir, c'est-à-dire de ses bâtiments de Meudon et des table qu'il y tenoit. Ce qui l'environnoit étoit parvenu à lui faire haïr mor

(1) « Il s'est trouvé une si grande corruption en Monseigneur qu'on n'a p l'ouvrir ni l'embaumer. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 17 avril.

seigneur le duc de Bourgogne, craindre et n'aimer point madame la duchesse de Bourgogne, et détester M. le duc d'Orléans. Jamais, par jalousie, il n'avoit pu souffrir M. du Maine, mais il aimoit assez le comte de Toulouse. Son éloignement pour madame de Maintenon étoit fort marqué, quoique fort ployant sous elle, mais il ne la voyoit guère, et le surprenant est qu'avec cette aversion il fut pour sa Chouin comme le roi pour sa Maintenon; mais on est comme sûr qu'il ne l'avoit pas épousée (1). Cependant elle fut à Meudon jusqu'à son dernier moment; elle y vit tous les jours madame de Maintenon, et le roi souvent, outre qu'elle étoit sans cesse dans la chambre de Monseigneur, même madame la princesse de Conty présente, qui en fit le sacrifice à Monseigneur de bonne grâce. Il vaqua je ne sais quoi à la convenance de Cazaux, qui étoit neveu de Dumont, qui avoit été élevé page de Monseigneur, et qui, devenu son écuyer sous son oncle, couroit toujours à la chasse devant lui. Monseigneur, qui demandoit rarement, hasarda de demander pour Cazaux et fut durement refusé; il revint outré de Versailles, et dit à Cazaux d'avoir patience, qu'il n'y perdroit rien quand il seroit roi, et que de sa vie il ne s'exposeroit à aucune demande; il fut outré de déplaisir. Il y avoit fort peu de jours qu'il s'étoit amusé avec la Chouin en grand particulier à Meudon à regarder des estampes des différentes cérémonies du sacre. On étoit bercé de tout temps sur lui de cette prédiction : « fils de roi, père de roi et jamais roi. » L'avénement de Philippe V à la couronne d'Espagne la vérifia à l'excès. Hors ses valets et sept ou huit courtisans, hommes et femmes, qui pour leurs intérêts furent très-affligés, qui que ce soit ne s'en soucia, et la plupart du monde regarda cet événement comme une délivrance. Madame de Maintenon en fut fort soulagée, le roi aussi dès le lendemain, et M. [le duc] et madame la duchesse de Bourgogne y gagnèrent toutes choses, mais le sentant bien se comportèrent très-dignement. M. de Berry, le fils bien-aimé, fut d'autant plus touché que sa femme, pleine de projets extravagants et d'une noire ingratitude, fut outrée de voir monseigneur [le duc] et madame la duchesse de Bourgogne faire un si grand pas. Ce pauvre Dauphin de Meudon mangea en son temps bien des perdrix, des poulardes et des soles, et s'ennuya bien partout. On dit qu'il avoit le sens droit quand on parloit d'affaires; après qu'il fut entré dans le conseil d'État, il ne paroissoit pas prendre à grand chose, mais bien en proie aux plus grossières impulsions d'autrui. Pour des lectures, il n'en avoit de sa vie fait d'autres que de l'article de Paris de la Gazette de France. Jusqu'à ses galanteries, il y a des contes à

(1) La preuve du mariage de Monseigneur avec mademoiselle Chouin se trouve dans une lettre du Dauphin, qui est reproduite par M. le duc de Noailles, tome III de son *Histoire de madame de Maintenon*.

mourir de sa grossièreté et de son indifférence. Il avoit peur de tout, et n'avoit pas brillé à la guerre plus que dans le conseil. Les médecins le laissèrent mourir sans sacrements, et personne ne s'avisa d'y penser pour lui, pas même le P. le Tellier, qui étoit son confesseur, ainsi que du roi, et qui étoit dans Meudon. Le curé du lieu qui accourut lui donna l'absolution sans connoissance; le bon P. Tellier étoit couché. La qualité de la maladie empêcha toutes cérémonies funèbres, et rendit les premières fort indécentes.

Jeudi 16, *à Marly*. — Le roi envoya hier au matin M. de Bouillon, grand chambellan, au roi et à la reine d'Angleterre, pour leur donner part de la mauvaise nouvelle. Le corps de Monseigneur fut porté à Saint-Denis; le convoi partit de Meudon à sept heures et passa par le pont de Sèvres et par le bois de Boulogne. On ne voulut point qu'il passât dans Paris, quoique cela eût été résolu d'abord; mais la simplicité du convoi fit prendre ce dernier parti. Madame la duchesse de Bourgogne vint ici de Versailles, après y avoir entendu le salut. Elle s'appellera présentement madame la Dauphine et monseigneur le duc de Bourgogne M. le Dauphin. On ne lui dira que Monsieur en lui parlant, mais on lui écrira : « à monseigneur le Dauphin. » On a proposé même en parlant d'eux de ne dire que le Dauphin et la Dauphine comme on dit le roi et la reine; on en use ainsi dans les royaumes voisins pour les fils aînés des rois : le fils de l'empereur, quand il n'est point roi des Romains, s'appelle l'archiduc; le fils aîné du roi d'Espagne, le prince d'Espagne ou le prince des Asturies; le fils aîné du roi d'Angleterre, le prince de Galles, sans qu'à tous ces noms on y joigne le mot de Monsieur ou d'autre mot de leur langue qui y réponde. Le roi met auprès du nouveau Dauphin les neuf courtisans qu'on appelle ordinairement les menins qui étoient auprès de Monseigneur son père, et tous les domestiques qui le servoient. La reine d'Angleterre et la princesse sa fille allèrent à Versailles faire leurs compliments de condoléance; elles y entendirent le salut avec le Dauphin et la Dauphine, on remarqua même que la reine d'Angleterre fit mettre la princesse sa fille

au-dessous de la Dauphine; je ne sais si en d'autres occasions cela sera suivi**. La reine d'Angleterre vint ensuite ici voir le roi, mais la princesse ne sortit point du carrosse, parce qu'elle craint le mauvais air. Le roi d'Angleterre ne vint ni à Versailles ni ici. Le roi donne 12,000 livres de pension à mademoiselle Chouin*** pour qui Monseigneur avoit une amitié particulière.

* Les langues allemande et espagnole ne comportent point le Monsieur, car elles n'ont point de Monseigneur, en parlant d'un tiers. Une femme et un fils, en parlant de son père ou de son mari, ne disent jamais que le duc ou le comte un tel; c'est la vraie raison de ce que rapportent les Mémoires et non pas un air ou un raffinement de grandeur; aussi cet usage ne put être de mise ici, où l'on dit constamment Monsieur [le Dauphin] et madame la Dauphine en parlant d'eux. M. le Dauphin, qui étoit instruit et qui voyoit avec peine le Monseigneur prodigué en parlant aux princes du sang, voulut être appelé Monsieur, et reprit souvent ceux qui lui disoient Monseigneur jusqu'à ce qu'on se fût défait de cette habitude.

** La princesse d'Angleterre, n'étant héritière que possible et accidentelle, ne pouvoit précéder des héritiers directs, nécessaires et présomptifs; ainsi elle céda toujours à madame la Dauphine.

*** Mademoiselle Chouin ne demanda rien, et s'alla enterrer chez elle à Paris, où elle vit ses amis; beaucoup la négligèrent tout d'abord et depuis un plus grand nombre s'en retirèrent peu à peu. Elle y parut peu sensible, comme s'y attendant bien. Il lui en demeura plusieurs avec qui elle se consola des autres, et mena une vie retirée, honnête et modeste, sans presque plus sortir de chez elle. Elle fut toujours parfaitement désintéressée et ne regretta que Monseigneur. Madame d'Épinoy et sa sœur la virent toujours fort assidûment et en prirent un grand soin jusqu'à sa mort, qui arriva en 1732, dans une maison près le petit Saint-Antoine, où elle avoit toujours logé, dans de grandes infirmités sur les fins, et depuis longtemps dans une grande piété.

Vendredi 17, *à Marly*. — Le roi, qui a besoin de prendre l'air, alla faire un tour dans son parc, où il tira quelques coups. Madame la Dauphine vint ici à six heures. Monseigneur le duc de Berry * donnera la chemise au Dauphin, et madame la duchesse de Berry donnera la chemise et les honneurs à la Dauphine; le nombre de leurs gardes sera augmenté, et il y aura un des officiers de ce corps qui

suivra le Dauphin, comme il suivoit Monseigneur, son père. Je dis tantôt le Dauphin et tantôt M. le Dauphin, parce qu'on ne sait pas encore à quoi on se déterminera sur ce mot de Monsieur; mais il est apparent que l'usage de France qui est de dire M. le Dauphin, madame la Dauphine, l'emportera sur toutes les autres raisons, quelque bonnes qu'elles puissent être. M. d'Antin a eu la permission du roi de donner sa place de menin à M. de Gondrin, son fils. A l'égard du bien que laisse Monseigneur, qui est Meudon et Chaville, ses pierreries qui sont fort belles, et pour plus de 200,000 écus de bijoux qui sont dans son cabinet à Versailles, on ne règlera rien qu'on n'ait eu des lettres du roi d'Espagne là-dessus. On lui en a écrit, et, dès qu'on aura sa réponse, les lois régleront la part que chacun des trois enfants de Monseigneur doit avoir. L'aîné a de grands avantages sur les terres; Meudon et Chaville valent environ 40,000 livres de rente; les pierreries sont fort belles, car, outre les pierreries de la reine, il en avoit encore acheté.

* M. le duc de Berry se porta avec amitié et de la meilleure grâce du monde à présenter le service à M. le Dauphin, qui l'embrassa et le reçut de lui avec peine et tendresse; madame la duchesse de Berry, qui devoit son mariage à madame la Dauphine, différa tant qu'elle put à le lui présenter, et ne le fit que lorsqu'il lui fut impossible de reculer davantage. Madame la Dauphine n'en fit jamais semblant, et le reçut avec toutes les grâces qui étoient en elle. Madame la duchesse de Berry trouvoit pourtant fort mauvais que les princesses du sang évitassent de le lui présenter, et, y ayant longtemps remarqué de l'affectation, elle attrapa un jour madame la princesse de Conty, fille de madame la Duchesse, qui l'étoit venue voir gardant son lit; elle demanda un moment après une chemise, et il fallut bien que madame la princesse de Conty la lui donnât.

Samedi 18, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et, l'après-dînée, sur les hauteurs de Marly où il a accoutumé de faire les revues, il fit celle des gendarmes et des chevau-légers. Il y a soixante-quatre surnuméraires dans les gendarmes, dont quarante serviront en campagne;

ne doit être que de cent cinquante quatre-vingt-dix : ces deux corps mar- gardes françoises et suisses partirent les gardes du corps et les mousque- Toutes les troupes de la maison du s Péronne. La cavalerie qui étoit au- près de Guise va camper sous Avesne. ici à sept heures, et s'en retourna, urs, souper à Versailles avec le Dau- a le soir chez madame de Maintenon On eut par l'ordinaire des lettres de reine d'Espagne a été assez malade ; te fièvre double tierce. On l'avoit sai- ed, mais une lettre du 8, qu'on en- er qui rejoignit l'ordinaire, nous ap- solument hors de danger. On a reçu à lle que le vaisseau qui a mené le duc Mexique est arrivé à Cadix, chargé de pour le roi d'Espagne. M. de Vendôme le-là en soupant, et dit : « Bon, voilà Barcelone. » La flotte ennemie, qui ataillons à Barcelone, n'a manqué que vaisseau, qui est entré dans le port de premier médecin de Monseigneur, est lace de premier médecin de la Dau- son premier médecin, est depuis long- et on croit qu'il va mourir à tout mo- ır le duc de Berry a déjà voulu donner hin, qui ne l'a pas voulu prendre de sent vu le roi. Les princes étrangers, ouronne et les grands officiers de la et l'on portera le deuil un an, quoi- int drapé pour feu madame la Dau- eût porté le deuil que six mois*.

ducs, les officiers de la couronne, les princes fficiers de la maison du roi ne drapent que

lorsque le roi drape, qui est le modèle de la cour, et le roi ne portant point le deuil de ses enfants, personne ne devoit draper que les princes du sang, par le respect et l'honneur de la parenté. Il en avoit été usé ainsi à la mort de madame la Dauphine, femme de Monseigneur; le roi le voulut autrement pour Monseigneur.

Dimanche 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer après dîner, et le soir travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Le Dauphin, la Dauphine, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry partirent de Versailles après le salut et vinrent ici ensemble. Ils virent le roi en arrivant chez madame de Maintenon, et cette première entrevue fut d'une tristesse telle qu'on peut l'imaginer. Madame la duchesse de Berry donna le matin à Versailles la chemise à la Dauphine, qui l'embrassa ensuite; elles avoient eu deux jours auparavant une grande conversation sur cela et en étoient sorties fort contentes l'une de l'autre. — La petite vérole parut le matin à Versailles à la duchesse de Villeroy, qui, se sentant malade, avoit eu la sage précaution, deux jours auparavant, de se faire porter à l'hôtel de Villeroy, parce qu'on ne souffre point de petite vérole dans le château. — Le roi, les princes et les princesses verront demain tous les gens de qualité, tant hommes que femmes, les hommes en grand manteau et les dames en mante. — Après la mort de M. de Montauzier, gouverneur de Monseigneur, et qui étoit demeuré premier gentilhomme de sa chambre et maître de sa garde-robe, comme c'est le droit des gouverneurs, M. de la Rochefoucauld demanda au roi de se mêler de la garde-robe de Monseigneur, ce que le roi lui accorda; on lui donna, comme je crois, 20,000 écus par an pour cela. Monseigneur étant mort et monseigneur le duc de Bourgogne étant déclaré Dauphin, M. de la Rochefoucauld prétendoit se devoir mêler de sa garde-robe, comme il avoit fait pour monseigneur le Dauphin son père; mais M. de Beauvilliers, qui a été gouverneur de monseigneur le duc de Bour-

gogne, et qui est demeuré son premier gentilhomme de la chambre et maître de sa garde-robe, représenta au roi que le changement de nom ne devoit rien changer aux charges et montra ses provisions. Le roi trouva ses raisons bonnes; ainsi il demeurera dans ses fonctions, et M. de la Rochefoucauld ne s'en mêlera point *.

* Les Mémoires se contredisent ici. On y a vu la duchesse d'Uzès, fille de M. de Montauzier vivant alors, avoir une affaire avec le roi pour un habit de Monseigneur; dans le temps qu'il voulut que tout le monde fût vêtu de draps rayés des manufactures de France, il se trouva que les raies de cet habit de Monseigneur étoient contrefaites et le drap n'être point de ces manufactures. C'étoit donc M. de Montauzier, et sa fille pour le soulager, qui avoit le soin de la garde-robe de Monseigneur; mais, après la mort de M. de Montauzier, personne ne pouvoit plus avoir cette garde-robe que M. de la Rochefoucauld, et, comme il étoit fort attaché à tout avoir et à tout conserver, il prétendit la garde-robe du fils parce qu'il avoit celle du père, et fut tondu par M. de Beauvilliers, qui avoit pour lui le droit et l'exemple de M. de Montauzier tant qu'il avoit vécu.

Lundi 20, *à Marly*. — Le roi à deux heures et demie entra dans son cabinet, où le Dauphin, la Dauphine, tous les princes et princesses entrèrent et se mirent autour de lui. Ils furent suivis de toutes les dames, princesses étrangères, duchesses, femmes d'officiers de la couronne, et autres dames qui étoient venues en grand nombre de Paris, toutes en mante et marchant sans aucune distinction, comme elles se trouvoient; elles ne faisoient que passer devant le roi. Elles furent suivies d'un grand nombre d'hommes tous en grand manteau, et marchant tous sans aucun rang, les gens d'église, les gens d'épée, les gens de robe tous indistinctement; il y en avoit même quelques-uns qui n'avoient pas l'honneur d'être connus du roi. Le roi fut toujours debout pendant que les dames et les hommes passèrent. Au sortir de chez le roi, tout ce qui avoit passé devant lui alla chez le Dauphin, chez la Dauphine, chez monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry, chez Ma-

dame, chez madame la Duchesse, et puis les hommes allèrent chez M. du Maine, où étoit M. le comte de Toulouse. On n'alla point chez madame la princesse de Conty parce qu'elle est dans son lit, assez malade *. Madame la grande-duchesse, madame la Princesse et madame de Vendôme étoient venues de Paris, et étoient chez le roi avec les autres princes et princesses dans leur rang, et après que tout le monde eut passé devant lui, madame la grande-duchesse monta chez madame la duchesse d'Orléans; madame la Princesse et madame de Vendôme allèrent chez madame la Duchesse, et on passa dans la chambre où elles étoient, avant que d'entrer dans celle où étoit madame la Duchesse. Madame la princesse de Conty la petite étoit demeurée à Paris avec M. son fils et mesdemoiselles ses filles, craignant la petite vérole; madame la Duchesse n'avoit pas voulu que M. le Duc et les princesses ses sœurs vinssent ici pour la même raison, et M. du Maine avoit fait demeurer madame du Maine à Sceaux. Le roi, après la messe, avoit monté chez madame la princesse de Conty, sa fille, qui avoit pensé mourir la nuit d'un catarrhe suffoquant, et qui s'étoit confessée. Elle passa la journée plus doucement, et on la croit hors de danger. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur le duc de Berry donna la chemise à M. le Dauphin, à son coucher, et M. le Dauphin l'embrassa ensuite.

* Rien de plus indécent que cette cérémonie, où tout fut confondu. Il y eut des gens du plus bas étage qui passèrent en revue en manteau; on s'en moqua, et ce fut tout. Le roi voulut égaler ses bâtards à ses autres enfants, en ordonnant à tout le monde sans exception d'aller chez eux en manteau et en mante, comme chez M. [le duc] et madame la duchesse de Berry. Cela fit du bruit, mais on obéit, et nul n'osa y manquer.

Mardi 21, *à Marly*. — Le roi tint conseil de finances; M. le Dauphin y entra et y entrera toujours. Il avoit la permission d'y entrer durant la vie de Monseigneur, son père, mais il n'y étoit jamais entré. Il entroit dans le conseil

de dépêches, mais Monseigneur son père n'entroit ni dans l'un ni dans l'autre; il ne vouloit entrer que dans le conseil d'État. M. le Dauphin aura 12,000 francs par mois; il n'a tenu qu'à lui que le roi ne lui en donnât davantage, mais il a dit au roi que, ne voulant point d'équipage de chasse particulier, et ne voulant jamais demeurer que [là] où seroit le roi, 12,000 livres étoient plus qu'il ne lui en falloit; il n'avait que 6,000 livres durant la vie de Monseigneur, et Monseigneur en avoit 50,000. M. le Dauphin, depuis qu'il est ici, est suivi par un chef de brigade, et aura le nombre de gardes qu'avoit Monseigneur son père. Madame la duchesse de Bourgogne n'avoit que quatre gardes à cheval quand elle sortoit; elle en aura présentemente huit, quoique feu madame la Dauphine n'en eût jamais eu que quatre. Madame la duchesse de Berry suivit madame la Dauphine à la messe, mais elle n'est plus sur le même prie-Dieu et le même carreau à la messe, comme elle étoit toujours à Marly durant la vie de Monseigneur; elle a commencé à se mettre aujourd'hui sur e premier prie-Dieu appuyé à la muraille, au côté droit de la chapelle. L'après-dînée le roi travailla avec M. Voisin t M. Desmaretz. Le Dauphin, la Dauphine, monseigneur e duc de Berry, madame la duchesse de Berry, Madame, I. le duc d'Orléans, madame la duchesse d'Orléans, allèent dans le même carrosse à Saint-Germain. Ils montèrent 'abord chez le roi d'Angleterre, où ils ne s'assirent point: s passèrent ensuite chez la reine, qui dit à madame la auphine en la recevant : « Je suis honteuse de vous voir a mante et de n'y être point, mais le roi m'a mandé qu'il e défendoit d'y être. » Il y avoit dans la chambre six uteuils, un pour la reine, un pour le Dauphin, un pour Dauphine, un pour monseigneur le duc de Berry, un our madame la duchesse de Berry et un pour Madame. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans oient sur des pliants; M. du Maine, qui étoit venu à int-Germain attendre l'arrivée du Dauphin, eut un

pliant aussi *. Tous nos princes comptoient, après avoir vu la reine, de passer chez la princesse sa fille, mais la reine, pour leur en épargner la peine, envoya querir la princesse, et, après que nos princes eurent demeuré quelques moments avec elle et debout, ils ressortirent et revinrent ici. De toute la cour de Saint-Germain il n'y avoit personne en grand manteau que le duc de Berwick, qui est naturalisé François, et de plus duc et pair et maréchal de France.

* Cette excuse de la reine d'Angleterre à madame la Dauphine de n'être pas en mante étoit une grande honnêteté. Le roi, qui avoit grand soin de ne lui faire sentir en rien sa triste situation, n'avoit garde de la laisser mettre en mante pour un prince qui n'étoit pas roi, c'est-à-dire un petit voile, car les veuves au moins en France ne portent plus de mante en nulle occasion, mais seulement le même petit voile qui se met toujours quand on est en mante. Dès que la reine d'Angleterre n'étoit point en mante, personne de sa cour ne pouvoit être en mante ni en manteau que le seul duc de Berwick, comme François par ses dignités françoises.

Mercredi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. — Le maréchal de Villars partit de Paris à deux heures du matin en poste, et on sut ici le soir qu'il est parti pour la Flandre. Puységur et Albergotti sont partis avec lui; on ne doute pas que ce ne soit pour quelque entreprise, mais le secret est fort bien gardé. On dit chez lui à Paris qu'il est venu ici, et même il y a envoyé sa berline pour le faire mieux croire, tirant les rideaux sur le chemin, comme s'il eût été dedans. — M. le Dauphin a donné les grandes entrées chez lui à tous les menins; il y en avoit déjà trois ou quatre qui les avoient du temps de Monseigneur; il a voulu qu'ils eussent tous le même honneur; il m'a accordé cette grâce-là aussi (1). La Dauphine aura la nef sur la table du

(1) « Le Dauphin présent a refusé de recevoir la députation des comédiens, comme gens inutiles à l'État. Tout en est pieux et dévot. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 24 avril.)

prêt, et le maître d'hôtel portera le bâton ; feu madame la Dauphine n'avoit pas eu cet honneur-là les premières années, mais le roi le lui donna à la fin de l'année 1685 *.

* On voit l'amitié du roi pour madame la Dauphine en lui accordant des honneurs qui ne sont dus qu'à la reine, et les lui donnant si promptement.

Jeudi 23, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il monta dans sa calèche avec la Dauphine et allèrent dans le grand parc, où ils prirent quelques daims et quelques lièvres avec les chiens de Blouin. — La duchesse de Villeroy mourut le matin à Versailles de la petite vérole; on lui avoit donné de l'émétique, et on la croyoit beaucoup mieux deux heures avant qu'elle mourût *. — M. de Torcy entra chez madame de Maintenon un peu avant le souper, et porta au roi la nouvelle que l'empereur avoit la petite vérole. Il commença à se trouver mal le 8 en revenant de la chasse; on ne mande point quel jour la petite vérole parut, mais on mande que le 15 du mois il se portoit mieux. On redoubloit pourtant les prières publiques dans Vienne. Les lettres sont du 16, et le prince Eugène est parti ce jour-là et devoit arriver le 21 à Nuremberg pour passer de là, à Francfort et à Cologne, et être à la fin du mois à l'armée de Flandre sans passer à la Haye. — L'abbé d'Estrées fut élu à l'Académie en la place de Despréaux.

* La duchesse de Villeroy avec un visage singulièrement agréable, une grande taille mais des hanches hautes, paroît extrêmement un bal, et sans esprit étoit parvenue à faire une figure à la cour. Elle étoit haute naturellement, et quelquefois tenoit de la brutalité des le Tellier, et comme eux se faisoit justice entière et publique sur sa naissance, même sur celle de son mari, qu'elle avoit subjugué, ainsi que son beau-père. Elle étoit dans l'intimité de madame la duchesse d'Orléans et dans les confidences de madame la Dauphine; toutes deux l'aimoient fort, mais ne la craignoient guère moins. Elle étoit bonne, vive et sûre amie, et avoit des amis et des amies. Peu avant sa mort elle dit qu'elle se trouvoit si heureuse que cela lui faisoit peur; elle craignoit fort la petite vérole, et, malgré cette frayeur, elle eut la petitesse de courir après

la distinction de suivre madame la Dauphine à Marly le lendemain de la mort de Monseigneur, sous prétexte d'aller voir son mari en quartier de capitaine des gardes, et en effet pour cette petite distinction; elle étoit saisie de peur. On fit ce qu'on put pour l'empêcher d'y aller; mais elle le voulut, et en mourut. Son mari y perdit beaucoup, s'enferma avec elle et s'en consola très-promptement.

Vendredi 24, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et l'après-dînée, sur les cinq heures, il alla se promener. M. le Dauphin se promena de son côté sur les hauts de Marly, et rejoignit le roi à la fin de sa promenade; la Dauphine avoit déjà joint le roi et étoit avec lui dans son chariot. — Il arriva le matin un courrier du maréchal de Villars, qui arriva mercredi au soir à Péronne. On ne sait point encore quelle est l'entreprise qu'on veut faire, mais on croit que ce maréchal verra si l'on peut entreprendre le siége de Douai, où l'on s'imagine que M. de Broglio, qui étoit venu de Flandre depuis quelques jours et qu'on fit repartir aussitôt après, étoit venu pour proposer cette entreprise. — Le roi remet la louveterie dans son ancien état, et comme Monseigneur aimoit fort cette chasse et y dépensoit beaucoup, c'est une grande diminution pour M. d'Heudicourt, et pour l'agrément et pour l'intérêt.

Samedi 25, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin; il s'étoit promené tout le matin dans ses jardins. — On apprit par l'ordinaire d'Espagne que la reine avoit eu encore quelques accès de fièvre qui avoient été suivis de la jaunisse. On parle à Saragosse de faire le siége de Tarragone avant que d'entreprendre celui de Barcelone. — Le duc de Fronsac, fils du duc de Richelieu, ayant fait quelque nouvelle imprudence, son père a demandé au roi qu'il fût mis à la Bastille, où il est actuellement; on dit même que l'intention de sa famille est qu'il y demeure assez longtemps. Il est si jeune qu'il y a grande espérance qu'il se corrigera, d'autant plus qu'il a beaucoup d'esprit. — Le roi étant prêt à se mettre au lit,

M. de Torcy fit demander à l'huissier s'il pourroit entrer, l'huissier le dit au duc de Tresmes, à qui le roi commanda de faire entrer M. de Torcy ; nous nous éloignâmes pour le laisser parler. Il lut au roi une lettre de quatre lignes, et le roi nous dit tout haut : « L'empereur est mort. » Cette nouvelle est venue par l'électeur de Trèves, qui a envoyé à M. de Lorraine, son frère, le même courrier qui lui étoit venu de Vienne. M. de Lorraine, dès qu'il eut reçu cette lettre, envoya un de ses secrétaires dire cette nouvelle à d'Audiffret, notre envoyé auprès de lui, et dans l'instant d'Audiffret fit partir son courrier. L'empereur est mort du 17 ; il étoit tombé malade le même jour que Monseigneur, et est mort trois jours après. Le roi envoya M. de Torcy le dire à M. le Dauphin, et j'allai le dire à madame la Dauphine ; ils étoient ensemble et prêts à se mettre au lit. Le roi renvoya ensuite querir M. de Torcy, et la Dauphine le suivit un moment après chez le roi. On fit partir des courriers pour porter cette nouvelle au roi d'Espagne et à l'électeur de Bavière ; on en avoit envoyé au maréchal de Villars pour lui apprendre la maladie, et on croit qu'il n'entreprendra rien présentement *.

* L'empereur Joseph fut peu regretté des siens. C'étoit un prince emporté et violent, et d'esprit et de talents au-dessous du médiocre, et qui vivoit avec peu d'égards pour l'impératrice sa mère et peu d'amitié pour l'archiduc son frère, qui lui succéda. Le prince Eugène y perdit.

Dimanche 26, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, qui fut fort long ; il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et plus d'une fois dans la journée avec M. Voisin. Le Dauphin alla à vêpres et au salut à la paroisse ; la Dauphine est incommodée et ne put l'accompagner qu'au salut. — Le marquis de Béthune, premier gentilhomme de la chambre de monseigneur le duc de Berry, a vendu le régiment d'infanterie de la Reine 90,000 francs au chevalier d'Ambres, qui avoit un petit régiment nouveau qu'on prend pour 14,000. Le chevalier d'Ambres est fils

du marquis d'Ambres, un des deux lieutenants générau de Guyenne. — Le roi ne conservera point le haras qu Monseigneur avoit en Normandie; il en venoit d'asse bons chevaux, mais cela étoit d'une grande dépense e d'un assez difficile entretien. — Cinq bataillons angloi de ceux qui servent en Flandre se sont embarqués à Os tende pour repasser en Angleterre; on dit qu'ils veulen les envoyer en Portugal ou en Catalogne.

Lundi 27, *à Marly*. — Le roi partit d'ici à onze heure pour aller à Versailles, où il reçut avant son dîner les com pliments du nonce, et ceux des envoyés de Suède, de Lor raine, de Parme, du grand-duc, et de l'électeur de Cologne l'envoyé de Liége accompagne celui de Cologne, étant à même maître, mais il ne parle point. Le roi ensuite reçu les compliments de beaucoup d'ordres religieux; après son dîner il entendit les harangues du parlement, de la cham bre des comptes, de la cour des aides, de la cour des mon noies et de la ville. Les premiers présidents de ces quatre corps portoient la parole, et, après que chaque pre mier président eut harangué, les gens du roi de la même compagnie s'approchoient de S. M. et lui venoient faire un compliment bas. Ce n'est que depuis environ quarante ans que les gens du roi parlent en particulier, et ce fut, ce me semble, M. Talon étant avocat général qui eut le premier cet honneur-là. Le prévôt des marchands harangua pour la ville. Après que ces cinq corps eurent parlé au roi, ils al lèrent chez le Dauphin et chez la Dauphine, les haranguè rent aussi; le roi, après avoir répondu au premier président du parlement, lui avoit ordonné d'aller chez le Dauphin et la Dauphine. En haranguant le Dauphin, ce premier prési dent lui dit fort poliment que le parlement le traitoit de Monseigneur par ordre du roi *. Une heure après toutes ces harangues, le grand conseil, qui ne veut point céder au par lement et qui avoit toujours accoutumé de venir à un autre jour, mais qui avoit reçu ordre de venir ce jour-là même, parce que le roi vouloit s'épargner la peine de venir deux

jours de suite à Versailles, et pour qui le roi avoit eu la considération de laisser un espace de temps assez long, le grand conseil, dis-je, que le roi avoit fait assembler dans l'appartement de madame la Princesse, qui est vide, harangua le roi. Le premier président porta la parole, et après le grand conseil l'Université harangua, et puis l'Académie, M. de Saint-Aulaire, qui en est directeur, portant la parole. L'avocat du roi de la cour des monnoies, en parlant au Dauphin et à la Dauphine, fit un compliment long et haut, d'un ton de harangue; Desgranges, maître des cérémonies, voyant qu'il prenoit ce ton-là, l'en voulut empêcher, mais il lui répondit qu'on n'interrompoit point les gens du roi, et continua toujours**. Le roi repartit de Versailles à six heures pour revenir ici, et le Dauphin et la Dauphine, une heure après, fort las de tant de harangues, quoiqu'ils les eussent trouvées fort belles. M. de Torcy partit de Versailles pour aller à Compiègne voir l'électeur de Bavière de la part du roi. Le roi dîna à Versailles à son petit couvert à l'ordinaire. Le Dauphin et la Dauphine dînèrent chez la duchesse de Berry, qui étoit venue avec eux.

* Le parlement et le premier président furent mortifiés de l'ordre d'aller chez M. [le Dauphin] et madame la Dauphine, et de traiter M. le Dauphin de Monseigneur. Le roi le leur avoit fait dire pour que la harangue fût prête et qu'il n'y eût point de représentations au moment d'y aller. La vérité est que depuis Henri II, il n'y avoit eu que le dernier Dauphin en état d'être harangué par le parlement. On a vu, à la mort de madame la dauphine de Bavière, comme cela se passa à cet égard.

** Il est vrai qu'on n'interrompt point les gens du roi; mais c'est quand ils plaident, par respect pour celui pour qui ils parlent, ou pour le public pour lequel ils parlent, dans des causes de mineurs ou de droit public.

Mardi 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla l'après-dînée avec M. Voisin et M. Desmaretz. Le soir M. de Torcy arriva de Compiègne, où il avoit vu l'électeur de Bavière à son lever. Il entra chez madame de Maintenon un peu avant le souper du roi, pour lui rendre

compte de ce qu'il a fait avec l'électeur. Le roi a ordonné à M. Desmaretz d'aller assez souvent chez le Dauphin pour l'instruire sur les finances. Le roi est bien aise que ce prince se rende capable d'affaires de plus en plus, et le Dauphin est bien aise aussi d'être instruit, et s'applique fort. Madame la duchesse de Berry, en allant à pied à la messe avec la Dauphine, se laissa tomber. Le chevalier de Hautefort, son premier écuyer, étoit auprès d'elle, mais elle n'avoit point voulu lui donner la main. La Dauphine la fit vite monter en chaise, et on la porta dans son lit, qu'on lui fera garder quelques jours, quoique la chute ait été très-légère. — Le roi a choisi l'évêque d'Angers pour faire l'oraison funèbre de Monseigneur à Saint-Denis, et le P. de la Rue pour la faire à Notre-Dame.

Mercredi 29, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et alla tirer après son dîner. — On eut hier au soir, par un courrier de M. de Vendôme, des lettres de Saragosse du 17, du 18 et du 19. La reine d'Espagne a encore la fièvre avec des redoublements; les médecins croient qu'elle n'en sera quitte que le vingt unième de sa maladie, qui ne sera que le 23 du mois, après quoi elle compte d'aller à Logrogno, parce que dans le voisinage de cette petite ville il y a de bonnes eaux. — On a eu par plusieurs endroits la confirmation de la mort de l'empereur (1); il laisse par son testament à l'impératrice douairière, sœur de l'électeur palatin, l'administration de tous ses pays héréditaires, et cette impératrice a écrit à l'électeur palatin, son frère, pour le faire venir à Vienne et l'aider de ses conseils. Le prince Eugène, qui partit de Vienne le 16, continue son voyage; on ne croit pourtant pas qu'il aille à la Haye ni commander l'armée de Flandre; on croit qu'il commandera plutôt l'armée du Rhin.

(1) « La nouvelle de la mort de l'empereur se confirme; de savoir ce qu'elle produira, c'est ce qui ne se peut, mais tout le monde dit que c'est ce miracle qu'on a toujours observé arriver en faveur de la monarchie françoise. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 1er mai.)

Jeudi 30, *à Marly*. — Le roi alla l'après-dînée à Saint-Germain voir LL. MM. BB., et au retour il se promena dans ses jardins jusqu'à sept heures. — On mande de Flandre que le dessein que nous avions de faire le siége de Douai n'avoit pas pu s'exécuter, que notre armée étoit campée sur le Sansée, et que les ennemis étoient campés entre Archies et Saint-Amand. — Il y avoit ici plusieurs officiers généraux de l'armée de Flandre qui ont tous pris congé du roi pour s'y en aller. — Le comte de Carava, qui avoit plus de quatre-vingts ans, qui étoit fort goutteux, est mort à Paris*. — Le marquis de Beauvau, qui avoit été capitaine des gardes de feu Monsieur, marie ses filles, qui sont fort riches, l'une à M. de Beauvau, son cousin, qui est maréchal de camp, et l'autre au comte de Choiseul, qu'on appelle le riche Choiseul, pour le distinguer de ceux qui portent ce nom, qui sont en grand nombre et moins bien dans leurs affaires.

* Ce comte de Carava étoit Gouffier, qui étoit fort pauvre et assez dans le monde; il a laissé des enfants d'une demoiselle hollandoise qu'il avoit épousée en Hollande, et qui étoit tante paternelle de ce duc de Riperda, premier ministre d'Espagne qui a fait tant de bruit et si court sous Philippe V en 1726, et qui s'est sauvé en Afrique.

Vendredi 1er *mai, à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. — On mande d'Allemagne que l'impératrice douairière, dès que l'empereur fut mort, envoya trois courriers, l'un à l'électeur palatin qui s'évanouit deux fois en apprenant cette nouvelle, un autre au prince Eugène et le troisième à l'archiduc, à qui elle mande de quitter Barcelone et de venir incessamment à Vienne, ce qu'on ne doute pas qu'il ne fasse avec grand plaisir, si les vaisseaux anglois et hollandois veulent bien le transporter; ce qu'on doute qu'ils fassent avant que d'en avoir reçu l'ordre de leurs maîtres. Plusieurs princes de l'empire se sont donné rendez-vous à Francfort pour délibérer sur les mesures qu'ils doivent prendre dans les conjonctures présentes, et

milord Peterborough est parti de Vienne pour Turin. Il prétend porter à M. de Savoie de quoi le contenter sur les demandes qu'il faisoit à l'empereur du Vigevanasque.

Samedi 2, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin; il se promena un moment sur les cinq heures, mais la pluie le fit rentrer. — On eut par l'ordinaire des lettres de Saragosse du 21. La reine d'Espagne avoit encore la fièvre avec des redoublements, et ses glandes à la gorge sont enflées; on commence à être plus inquiet sur cette maladie. — On porta hier 12,000 francs à monseigneur le duc de Berry, comme on les lui donnera toujours les premiers jours du mois. Il entra chez madame la duchesse de Berry, qui arrêtoit de petits comptes de quelques bijoux qu'elle avoit pris à différents marchands. Monseigneur le duc de Berry, la voyant occupée, lui demanda ce qu'elle faisoit qui l'occupoit tant, elle lui dit: « J'arrête des comptes de mes petites dettes pour les faire payer peu à peu sur les 1,000 écus qu'on me donne par mois. » Monseigneur le duc de Berry lui demanda le mémoire qui montoit à 14,000 francs, lui donna les 14,000 francs, et lui dit: « Gardez vos 1,000 écus par mois pour vous divertir. » Cette princesse avoit pris la plus grande partie de ces bijoux-là pour les donner aux officiers du roi qui étoient auprès d'elle avant que sa maison fût faite.

Dimanche 3, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. M. le Dauphin alla hier à Versailles se confesser et a fait ce matin ses dévotions ici, et après dîner il alla à vêpres à la paroisse. La Dauphine, madame la duchesse de Berry et madame la duchesse d'Orléans s'amusent l'après-dînée à jouer à l'oie avec les dames ou chez elle ou chez Madame, qui se divertit à les voir jouer*. — On a des lettres du maréchal de Villars du 2, qui portent qu'on lui mande de Hollande du 29 qu'ils avoient eu nouvelle d'Angleterre que la reine Anne étoit considérablement malade, et qu'on croyoit à Londres

qu'elle n'en pouvoit pas revenir. On doute encore de cette nouvelle, parce qu'elle n'est venue par aucun autre endroit. — Le roi d'Espagne, à la prière de M. de Vendôme, à ce qu'on croit, a demandé le duc de Duras et le comte d'Uzès pour servir dans son armée.

* La mort de Monseigneur interrompit le jeu à Marly, et introduisit l'oie en particulier, pour amuser madame la Dauphine, qui n'avoit pas lieu d'être affligée, et qui ne l'étoit pas aussi.

Lundi 4, à Marly. — Le roi prit médecine, dîna à trois heures dans son lit, comme il fait toujours les jours de médecine, et après son dîner travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à six heures. — On a des nouvelles de Hollande du 1er de ce mois qui ne parlent point de la maladie de la reine Anne. — Le maréchal de Villars, dont le quartier général est à Oisy, ayant le Sansée devant lui, que l'on ne sauroit passer par la quantité de marais qui l'environnent, a fait cantonner sa cavalerie qui commençoit à souffrir par le vilain temps, et qui étoit obligée d'aller à cinq ou six lieues chercher ses fourrages; qui sont même très-mauvais, à ce qu'on dit, et on se plaint fort de ceux qui avoient entrepris de les fournir. — On mande de Hollande qu'on attendoit à la Haye le prince Eugène; cependant il paroissoit, par les nouvelles que le roi avoit reçues d'Allemagne, que ce prince devoit retourner à Vienne pour revenir ici ensuite commander l'armée du Rhin.

Mardi 5, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz ensemble. — Le roi travailla ces jours passés avec M. d'Harcourt seul; ce maréchal doit partir les premiers jours de la semaine qui vient pour aller à Bourbonne, où il compte de ne demeurer que quinze jours, et de là il ira droit à Strasbourg. Le maréchal de Berwick prendra congé du roi ici avant la fin du voyage, et veut être à Grenoble le 20 du mois. — Ma-

dame Turgot, fille de M. Pelletier, mourut à Paris après une longue maladie. — Le général Gronofeld, qui devoit encore commander l'armée du Rhin, est mort en partant de Vienne (1).

Mercredi 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. — M. le chevalier de Hautefort, premier écuyer de madame la duchesse de Berry, en arrivant ici du côté des offices, dans un petit carrosse à deux chevaux, fut emporté dans la descente et se cassa le bras au-dessus du poignet. M. de Champignelles, premier maître d'hôtel de monseigneur le duc de Berry, qui étoit avec lui, ne fut point blessé; ces deux messieurs étoient de ce voyage pour la première fois. — Il étoit parti une flotte de Naples qui porte à Barcelone quinze cents hommes et beaucoup de vivres, dont on manque dans la partie de la Catalogne qui est encore soumise à l'archiduc, et l'on a appris ces jours-ci que cette flotte avoit été battue d'une cruelle tempête. Les vaisseaux ont été dispersés, et il y en a eu deux qui ont été portés à Palerme, et dont les Espagnols se sont rendus maîtres, car la Sicile est plus fidèle que jamais au roi d'Espagne.

Jeudi 7, *à Marly*. — Le roi ne sortit point quasi de toute la journée, à cause de la grande pluie; il s'amusa l'après-dînée à faire une petite loterie chez madame de Maintenon. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent courre le cerf dans la forêt de Saint-Germain avec les chiens du roi, et malgré le vilain temps la chasse fut assez belle. On commence à croire ici que le voyage sera allongé, parce qu'il y a beaucoup de petite vérole à Versailles, et comme M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry ne l'ont point eue, on craint cet air là-pour eux. — La flotte ennemie, qui doit porter en Catalogne les régiments de Patay et de Vaubonne et quinze cents Allemands

(1) Cette nouvelle s'est trouvée fausse. (*Note de Dangeau.*)

de recrues, n'avoit point encore mis à la voile le 29 du mois passé. — M. de Torcy vint chez le roi comme il alloit se mettre au lit, et lui apporta des lettres de Saragosse du 29; elles sont arrivées par le courrier qui y avoit porté la nouvelle de la mort de Monseigneur. La fièvre avoit repris à la reine le 25; elle l'eut encore le 27, et eut un accès de double tierce le 28.

Vendredi 8, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla tirer l'après-dînée. — Toutes nos troupes qui étoient en Catalogne vont joindre l'armée du roi d'Espagne, à la réserve de quelques régiments d'infanterie qu'on laisse à Roses et à Girone; il ne demeurera que cinq ou six escadrons sur le Ter. Ces troupes qui vont joindre l'armée du roi d'Espagne passeront par Jacca. — Notre cavalerie de Flandre, qui a un peu pâti parce qu'on l'avoit mise en campagne de trop bonne heure, et cela parce qu'on croyoit faire une entreprise, est présentement cantonnée, et nous avons de quoi la faire subsister jusqu'à la fin du mois, après quoi on pourra fourrager en ce pays-là; mais les paysans ont fort peu semé. — Le roi a permis qu'on rejouât ici dans le salon, hormis au lansquenet; les jeux ont recommencé, mais la Dauphine ne joue encore qu'à l'oie et dans son appartement.

Samedi 9, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin. — On apprit que le prince Eugène étoit arrivé le 5 à la Haye, et il en doit bientôt partir pour aller à leur armée de Flandre, où il ne demeurera que peu de jours pour retourner en Allemagne, où il doit commander cette année leur armée du Rhin. — Madame eut nouvelle que la fille aînée de M. de Lorraine étoit morte à Lunéville de la petite vérole. Tous ceux qui avoient vu cette princesse la louoient extraordinairement; elle n'avoit pas encore onze ans et étoit fort belle. Madame de Lorraine l'aimoit passionnément. Un des princes ses frères et une de ses sœurs sont malades de la rougeole. Le roi et le Dauphin, la Dauphine et toute la cour ont été voir

Madame, qui est très-affligée. — Le roi ne vit point mercredi le cardinal de Noailles, qui a fait, dit-on, un très-beau mandement, et l'on croit que ce prélat n'est pas trop bien à la cour.

Dimanche 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, qui fut fort long ; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Madame de Vaubourg, sœur de M. Voisin, mourut avant-hier au soir à Paris. M. de Vaubourg, son mari, est frère de M. Desmaretz et conseiller d'État. — Le roi donna, il y a quelques jours, à l'abbé de Polignac la confiscation des biens de M. de Ruvigny, qui s'appelle en Angleterre milord Galloway, à la réserve d'un fonds de 40,000 francs et de 20,000 francs d'intérêts, qui lui étoient dus par la maison de Sully, et que le roi donne aux débiteurs. Ruvigny avoit la terre de Reneval, qui vaut 14,000 livres de rente, et qui avoit été vendue 250,000 francs à des gens d'Amiens ; cet argent fut porté aux consignations. On prétend que ceux qui avoient vendu la terre n'avoient pas le pouvoir de la vendre, et que ceux qui l'avoient achetée ont fait une dégradation dans les bois de 200,000 francs.

Lundi 11, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain, et puis le roi fit entrer M. Voisin, qui lui apporta une petite nouvelle de Flandre qui n'a pas laissé de lui faire plaisir ; le roi alla ensuite se promener dans son jardin. La nouvelle qu'a apportée M. Voisin est que Permangle, maréchal de camp qui commande dans Condé, ayant appris qu'il y avoit un convoi de vivres des ennemis sur l'Escaut, prêt à entrer dans la Scarpe, et qui étoit escorté par deux bataillons, commandés par un officier général, avoit marché avec huit cents hommes, avoit attaqué ces deux bataillons, les avoit défaits entièrement et pris le commandant, avoit ensuite brûlé vingt-deux balandres qui portoient au moins chacune cent milliers. Ce convoi n'é-

nte-six balandres, et il y a une lettre qui
en a eu vingt-huit brûlées.

Marly. — Le roi tint le conseil de finances,
te longtemps avec M. Desmaretz. Après son
lla chez lui avec M. le chancelier, ce qu'il
umé de faire, et le soir chez madame de
ravailla avec MM. Voisin et Desmaretz. Le
matin, qu'il ne partiroit d'ici que le samedi
fête de Dieu; ce samedi sera le 13 du mois
i nous avons encore plus d'un mois à de-
Le roi, à la Pentecôte, ne fera point la céré-
chevaliers de l'ordre, et ne touchera point
Il y a tant de petite vérole à Versailles que
eut point faire aller les princes. — Le roi a
u, qui étoit auprès de Monseigneur, la charge
maréchal des logis de monseigneur le duc de
oit fixée à 80,000 francs, et à Dumont, son
erneur de Meudon, 1,000 écus de pension
ion. Dumont avoit déjà 2,000 écus comme
nseigneur, 3,000 comme gouverneur de Meu-
00 livres d'une ancienne pension qu'il eut
rt de son père, qui avoit été sous-gouver-
.

13, *à Marly.* — Le roi tint le conseil le ma-
tirer l'après-dînée. Il a ordonné au duc de la
n de faire venir l'équipage du cerf, et il le
s vendredis. — Le maréchal d'Harcourt prit
ur s'en aller à Bourbonne, et de là commander
hin. — Le cardinal de Noailles ne vint point en-
i, et cela se remarque dans les circonstances pré-
s. — Saint-Hilaire, enseigne des gardes du roi et
ervoit ici auprès du roi, en partit, il y a plusieurs
, avec une fièvre fort légère, et il est mort ce soir à
. — Madame la Duchesse, qui étoit allée faire un
à Paris, voyant ce voyage allongé, a amené ici
emoiselle de Bourbon et mademoiselle de Charolois

qui n'y étoient pas venues d'abord. Le roi donne un logement ici à la comtesse de Tonnerre, au maréchal de Boufflers, à l'abbé de Polignac, à MM. de Pompadour et de Biron, à qui on n'avoit pas pu donner des logements d'abord.

Jeudi 14, *jour de l'Ascensoin, à Marly.* — Le roi et toute la maison royale allèrent entendre vêpres et le salut à la paroisse. Le roi signe aujourd'hui « de notre règne le soixante-neuf, » ce que n'a fait aucun roi depuis deux mille ans. — On mande de notre armée de Flandre que le prince Eugène étoit arrivé à l'armée ennemie, et qu'à son arrivée ils avoient voulu attaquer le château d'Arleux, qui est à la gauche de notre armée et au delà du Sansée, et par conséquent du côté des ennemis. Il y a eu quelques coups de tirés de part et d'autre, dont pas un de nos gens n'a été blessé, mais quelques-uns des ennemis l'ont été par nos gens qui étoient dans le château. — Madame apprit le matin que le fils aîné de M. de Lorraine et la seule fille qui lui restoient étoient morts de la même maladie que la princesse leur sœur aînée, dont nous apprîmes la mort il y a quelques jours. Il ne reste d'enfants à M. de Lorraine que deux princes fort jeunes et qui ont la même maladie.

Vendredi 15, *à Marly.* Le roi travailla le matin avec son confesseur, et l'après-dînée il courut le cerf; la Dauphine étoit avec lui dans sa calèche. Le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. Après le souper du roi, M. de Torcy lui apporta des lettres de Saragosse du 8 de ce mois. La reine d'Espagne se porte considérablement mieux; le quinquina lui avoit ôté la fièvre, et une médecine qu'elle avoit prise depuis lui avoit redonné un petit accès. — On renvoie encore à l'armée de Dauphiné quatre bataillons de ceux qu'avoit le duc de Noailles. — La flotte ennemie, qui étoit partie de Vado à la fin du mois passé, et sur laquelle on avoit embarqué à la hâte cinq ou six mille hommes, à qui on

n'avoit point dit la mort de l'empereur, a été battue d'une assez rude tempête qui les a obligés de revenir dans leurs ports voisins, et ont jeté à la mer des chevaux qu'ils avoient embarqués.

Samedi 16, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. — Le maréchal de Berwick ne prendra congé du roi qu'après les fêtes de la Pentecôte, mais il fait partir avant lui son fils de son premier mariage, qui n'a pas encore quinze ans et qui fera la campagne. — Le roi travailla avec M. Voisin l'après-dînée avant que d'aller à la promenade. — On a des nouvelles sûres que le palatin de Kiovie a battu auprès de Bialacerkiew un gros corps de Moscovites qui avoit été joint par des troupes polonoises de la Confédération. La défaite a été grande; il a pris quarante-cinq drapeaux. On prétend même que les Polonois ont très-peu combattu et étoient d'intelligence avec le palatin de Kiovie, qui depuis ce combat a pris six ou sept petites villes en Ukraine. Le roi de Suède a déjà été joint à Bender par beaucoup de janissaires et de spahis.

Dimanche 17, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il devoit aller tirer l'après-dînée, mais il changea de dessein et renvoya chercher le Dauphin et les ministres et travailla encore une heure avec eux, après quoi il alla à la promenade, et vit jouer au petit mail. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Il va paroître une déclaration du roi, sur les duchés (1); elle doit être registrée jeudi. Les duchés femelles ne passeront aux filles qu'une fois, et ces filles ne pourront être mariées que de l'agrément du roi et puis la duché deviendra masculine. Les enfants des princes légitimés de France précéderont les autres pairs, pourvu qu'ils aient

(1) C'est le fameux édit de 1711 qui a réglé irrévocablement la jurisprudence de ce royaume pour les duchés-pairies. C'est M. Daguesseau, alors procureur général et depuis chancelier, qui a dressé cet édit. (*Note du duc de Luynes.*)

des pairies quelques nouvelles qu'elles soient, et représenteront même aux sacres les anciens pairs du royaume. Ils ne seront reçus au parlement qu'à vingt ans, les princes du sang y sont reçus à quinze, quand même ils n'auroient pas de pairie. Il y a encore d'autres choses dans cette déclaration que nous ne savons pas encore.

Lundi 18, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et l'après-dînée il courut le cerf; le Dauphin, la Dauphine et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. de Pontchartrain. — L'affaire de M. le cardinal de Noailles prend un très-bon chemin pour lui. Le roi lui envoya, il y a quelques jours, M. Voisin pour l'assurer de son estime, et de son amitié, et qu'il lui rendroit justice contre les évêques de la Rochelle, de Luçon et de Gap qui l'avoient attaqué cruellement; ce cardinal viendra ici mercredi. — L'enseigne des gardes du corps, vacante par la mort de Saint-Hilaire, a été donnée à Cerisy, ancien mestre de camp et fort estimé dans la cavalerie. On l'avoit fort plaint l'hiver passé de n'avoir pas été fait brigadier; il va venir ici auprès du roi. Son régiment, dont il aura les 22,500 francs qui est le prix de ces régiments, est donné à M. de Cayeu, et celui de M. de Cayeu, à M. de Verthamon, qui payera les 22,500 francs à M. de Cerisy.

Mardi 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite à l'ordinaire avec M. Desmaretz; il tint, l'après-dînée, conseil de dépêches jusqu'à cinq heures, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. Au sortir du conseil de dépêches, on sut que le roi faisoit M. d'Antin duc et pair de France, sous le nom de duc d'Antin. M. le chancelier demeura quelque temps seul avec le roi après le conseil de dépêches, pour recevoir ses derniers ordres sur la déclaration qui doit être registrée au parlement jeudi. Dans l'édit du roi, qui sera registré jeudi, il est permis aux ducs et

pairs et aux ducs non pairs de faire une substitution à l'infini de leurs duchés pour les mâles qui viendront de l'institué; mais on ne veut pas que la substitution soit de plus de 15,000 livres de rente, et, si un duc n'avoit que des filles, il sera permis aux mâles de la même maison venant de l'institué de racheter la duché au denier vingt-cinq*.

* L'édit de 1711 sur les duchés étant entre les mains de tout le monde et les factums pour et contre la prétention de M. d'Antin à la dignité d'Épernon, on s'abstiendra d'en charger ces courtes notes. Ce procès fut un chausse-pied à cet habile courtisan pour arriver où il ne pouvoit parvenir, et il ne l'entreprit que dans cette espérance. Toutes ces étranges prétentions, et celle entre autres de M. de Luxembourg qui n'étoit point définitivement jugée, celle de MM. de Saint-Simon et de la Rochefoucauld l'un contre l'autre, celle du marquis de Richelieu pour Aiguillon, celle que M. de Chevreuse n'osa tenter pour Chaulnes, mais qui lui servit de chausse-pied aussi en particulier auprès du roi, furent les principales causes d'un édit qui, en donnant des choses médiocres, ou, pour mieux dire, assurant aux ducs des choses médiocres qu'ils avoient toujours eues, les dépouillèrent en faveur des bâtards de leurs droits certains et les plus fondamentaux; et sans cet intérêt des bâtards, le roi n'eût jamais pensé à cet édit. On en dit autant à plus forte raison sur l'affaire de la Constitution *Unigenitus*, qui a enfanté tant de volumes historiques et doctrinaux. Le P. le Tellier, à bout sur l'affaire de la Chine, songea à se venger de l'indépendance du cardinal de Noailles, et à donner du même coup tant d'affaires au pape et tant de besoin de lui qu'il lui fit quitter prise sur la Chine, et il sut pleinement réussir à l'un et à l'autre.

Mercredi 20, *à Marly*. — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna une assez longue audience à M. le cardinal de Noailles, qui en eut ensuite une du Dauphin. Son affaire prend un très-bon chemin; mais on ne sait point encore quelle satisfaction on lui fera faire par les trois évêques qui l'ont traité si rudement dans leurs écrits. Après la messe, le roi tint conseil d'État à l'ordinaire; l'après-dînée il travailla une heure et demie avec M. Voisin. Il alla tirer ensuite, et, au retour, chez madame de Maintenon, il travailla encore avec M. Voisin pour achever ce qu'il n'avoit

pas pu finir avant la messe. — M. de Blécourt, notre envoyé auprès du roi d'Espagne, ayant demandé à être rappelé à cause de ses incommodités, on a nommé en sa place M. de Bonnac, neveu de Bonrepaux, et qui a déjà été employé dans plusieurs négociations importantes dont il s'est bien acquitté. — Les spectacles recommencèrent à Paris mercredi dernier, par permission du roi. Le roi a pris le deuil des enfants de M. de Lorraine.

Jeudi 21, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, courut le cerf; le Dauphin, la Dauphine et monseigneur le duc de Berry étoient à cheval. Il plut beaucoup durant la chasse, et les dames revinrent fort mouillées et fort crottées, mais cela ne les rebute point. — On a des nouvelles presque sûres de l'accommodement des mécontents de Hongrie, à qui on a accordé des conditions fort avantageuses, par l'ordre de l'impératrice mère, qui a voulu terminer cette affaire-là promptement. — M. de Belle-Isle épousa, ces jours passés, à Paris, mademoiselle de Sivrac, de la maison de Duras. La noce se fit chez madame de Vendôme, qui a beaucoup d'amitié pour la mariée, et qui les logera chez elle au Temple. — Mademoiselle de Nesle, sœur du marquis de Nesle, à qui madame de Mailly, sa grand'mère, a donné 100,000 écus en mariage, a épousé aussi depuis quelques jours un cadet des princes de Nassau-Siegen, qui est fort pauvre.

Vendredi 22, *à Marly*. — Le roi fut longtemps enfermé l'après-dînée avec son confesseur, ce qu'il fait toujours la veille des jours qu'il fait ses dévotions. A six heures, il alla faire un tour dans les jardins; la Dauphine le joignit à sa promenade. — Le courrier que M. Voisin avoit envoyé à Saragosse pour y porter la nouvelle de la mort de l'empereur revint ici le soir; les lettres qu'il apporte sont du 16; la reine d'Espagne a encore la fièvre. On croit que l'archiduc n'étoit point encore parti de Barcelone, et qu'il avoit caché la mort de l'empereur tant qu'il avoit pu. On a fait un échange général de tous les prisonniers;

le duc d'Escalone, vice-roi de Naples pour le roi d'Espagne, est du nombre, et l'on a mis aussi en liberté les prisonniers portugais, parmi lesquels est le comte de Saint-Jean, petit-fils de M. le Grand, qui a été ici tout l'hiver. — L'infanterie de l'armée du duc de Noailles, qui va joindre le roi d'Espagne, n'ira point par la Seu d'Urgel, comme on l'avoit dit; elle marchera par la plaine de Vich.

Samedi 23, à Marly. — Le roi communia à la chapelle par les mains de l'abbé de Sourches; il toucha ensuite six ou sept Espagnols et deux ou trois François qu'on avoit laissés venir ici. L'après-dînée le roi alla à vêpres à la paroisse; le Dauphin alla à Versailles se confesser pour faire demain ses dévotions ici. Le roi se promena après vêpres dans les jardins jusqu'à huit heures, et travailla ensuite avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le cardinal de Janson, qui a été malade tout l'hiver à Versailles, et qui se croyoit entièrement rétabli depuis qu'il est à Paris, vouloit venir ici pour communier le roi, mais il fut encore incommodé avant-hier, ce qui l'a empêché de venir ici. Le roi a fait la distribution du peu de bénéfices qu'il y avoit de vacants. Le plus considérable étoit une abbaye de filles à Beaucaire, qui a été donnée à madame de la Fare. — Le duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne, est malade depuis longtemps à Paris, et l'on n'en espère plus rien; c'est un homme d'un très-grand mérite, et qui sera universellement regretté en France et en Espagne.

Dimanche 24, jour de la Pentecôte, à Marly. — Le roi et toute la maison royale allèrent entendre la grande messe à la paroisse; ils y retournèrent l'après-dînée entendre le sermon, vêpres et le salut; ce fut un prêtre de la musique du roi qui prêcha. Au sortir de la paroisse, le roi se promena dans les jardins, et pendant sa promenade M. de Pontchartrain lui apporta des lettres de Provence du 18, qui portent que la flotte ennemie qui étoit repartie de Vado, avoit essuyé une seconde tempête plus rude que la première, qu'il en étoit venu une tartane chargée de

cinquante soldats à Marseille, où le vent l'avoit poussée, que ces soldats et les pilotes avoient dit qu'ils avoient vu périr plusieurs autres tartanes sur lesquelles il y avoit des troupes embarquées, que les munitions de guerre et les troupes qu'on portoit à Barcelone étoient toutes sur de petits bâtiments; il n'y en avoit point sur les grands vaisseaux, qui sont dispersés. Cette tempête les a pris dans le golfe de Léon; cela retardera fort le départ de l'archiduc de Barcelone, car c'est sur ces vaisseaux-là que commande l'amiral Norvis, qui devoit s'embarquer dès qu'ils seroient arrivés.

Lundi 25, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; l'après-dînée il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain. — L'électeur de Bavière arriva hier à une maison qu'ont les Moros auprès de Clichy; il viendra ici demain après dîner voir le roi. — Quand Permangle brûla les bateaux des ennemis qui entroient de l'Escaut dans la Scarpe, il battit deux bataillons qui étoient commandés par un brigadier suisse, et nous venons d'échanger ce brigadier avec Greder, brigadier, frère du lieutenant général. — L'évêque de Rennes est mort; il étoit de la maison de Beaumanoir, et étoit fort estimé dans le clergé. — Par les ordres de bataille de l'armée ennemie et de la nôtre, ils ont en Flandre quinze escadrons plus que nous, mais nous avons actuellement vingt-deux bataillons plus qu'eux, sans compter dix-huit autres que nous avons encore du côté de la mer, et qui nous peuvent joindre quand nous voudrons.

Mardi 26, *à Marly.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée, l'électeur de Bavière arriva ici sur les deux heures et demie; on le fit entrer d'abord dans l'appartement de feu monseigneur le Dauphin, et quand il s'y fut reposé un quart d'heure, il alla chez le roi, qui étoit dans son cabinet avec le Dauphin, la Dauphine, monseigneur le duc

de Berry et toutes les dames de madame la Dauphine. Ils causèrent un quart d'heure ensemble, toujours debout et les portes ouvertes; ensuite le roi renvoya sa famille et demeura seul avec l'électeur, les portes fermées. Après cette audience l'électeur vint dans le salon, où le Dauphin et la Dauphine l'attendoient. La conversation fut assez gaie; les courtisans et les dames s'y mêlèrent. Le roi proposa à l'électeur de venir jeudi après dîner à la chasse, ce qu'il accepta avec plaisir. Après la chasse, il se promènera dans un petit chariot avec le roi, et à huit heures M. d'Antin lui donnera un souper où il n'y aura que des hommes. Après la messe, le duc de Berwick prit congé du roi pour aller commander l'armée de Dauphiné.

Mercredi 27, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. — On mande de Londres que milord Rochester y est mort. Il étoit oncle de la reine Anne et chef de son conseil. — M. du Maine revint le soir de Sceaux comme il en revient toujours les jours qu'il y va; il y a laissé Langeron en apoplexie. Il y est tombé sur les sept heures du soir, et quelques remèdes qu'on lui ait fait, la connoissance ne lui est point revenue. — M. de Torcy alla à Paris voir le duc d'Albe, qui est sans aucune espérance. Il voulut voir M. de Torcy qu'il pria fort d'engager le roi à écrire au roi, son petit-fils, pour lui recommander la duchesse d'Albe, à qui il ne restera pour tout bien que 1,000 écus de rente. Il espère que le roi, son maître, voudra bien payer les dettes qu'il laisse dans Paris. Il meurt avec toute la fermeté d'un bon chrétien et d'un honnête homme. C'est le marquis del Carpio qui sera son héritier; il est comme lui de la maison de Tolède, mais il a pris le nom de del Carpio par sa femme, qui a suivi l'archiduc et qui est présentement à Barcelone.

Jeudi 28, *à Marly*. — Le roi apprit à son lever la mort du duc d'Albe, qu'il regrette fort *. L'après-dînée le roi courut le cerf; le Dauphin, la Dauphine et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse; madame la Dauphine

[illegible] à cheval. L'électeur [illegible] le roi l'en avoit convié; [illegible] après la messe, l'élec- [illegible] dans l'appartement de feu [illegible] que le roi se déshabil- [illegible] entroit dans le jardin, il le [illegible] qu'on appelle la rivière, [illegible] à deux, et fit monter [illegible] d'abord promener [illegible] ils firent le tour des [illegible] l'électeur fut quelque [illegible] congé de lui. Il [illegible] où il étoit parmi [illegible] cabinet du roi. Il [illegible] au lansquenet; [illegible] heures, il sortit [illegible]. Nous demeu- [illegible] fort magnifique [illegible] fut suivie du [illegible] l'électeur la sui [illegible] elle jusqu'à [illegible] Villiers, qui est [illegible] a fort content [illegible] courtisans. Le roi, [illegible] la mort de [illegible] revenue, et il [illegible] mousque- [illegible] beaucoup [illegible] marine, cordon [illegible] Bretagne, [illegible]

[illegible] si connu sous [illegible] par la con- [illegible] en mâle [illegible] par Henri IV, [illegible] de ce pre-

mier comte d'Albe étoit neveu de Guttiere Gomez de Tolède, mort archevêque de Tolède, qui légua le comté d'Albe à ce fils de son frère, et duquel Jean II, roi de Castille, lui avoit fait don avec titre de comté en 1430. Le fils du fils de ce célèbre duc d'Albe épousa l'héritière de la maison de Beaumont, si connue en Navarre et dans les pays voisins, bâtarde des comtes de Lerins de la maison de France; elle étoit héritière du comté de Lerins et des titres de connétable et de chancelier de Navarre. Leur fils fut Ferdinand, duc d'Albe, père du père du duc d'Albe dont il s'agit, mort ambassadeur en France. Comme il avoit perdu son fils unique, et qu'il n'avoit point de fille, ses grandesses et tous ses biens passèrent à son oncle paternel, qui prit le nom de duc d'Albe, et qui jusqu'alors avoit porté le nom de marquis del Carpio par sa femme héritière, qui l'a fait grand d'Espagne et qui est fille du fils du célèbre don Louis d'Haro, des conférences de l'île des Faisans avec le cardinal Mazarin, où ils firent la paix des Pyrénées et le mariage du roi Louis XIV.

Vendredi 29, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. L'après-dînée il se promena dans les jardins et vit jouer au mail; la Dauphine le vint joindre à sa promenade. — Forville, chef d'escadre des galères et gouverneur de la ville de Marseille, est mort; ce gouvernement est héréditaire, et il l'avoit acheté. — Le comte de Villars, qui commande dans Ypres, a fait sortir une partie des troupes qui sont sous ses ordres pour une entreprise que nous ne savons point encore, et on mande que l'officier qui commande dans Lille pour les ennemis a fait aussi sortir une partie de sa garnison pour s'opposer à ce que M. de Villars veut faire; mais apparemment M. de Villars aura fini son entreprise avant que le détachement de Lille s'y puisse opposer. — Le roi ne nommera point de lieutenant général de la marine en la place de Langeron, parce que le roi veut qu'il n'y en ait que quatre, et Ducasse, qui étoit le cinquième, étoit surnuméraire. Voici leur rang : Coëtlogon, Harteloire, le marquis d'O et Ducasse.

Samedi 30, *à Marly*. — Le roi ne tient point à Marly de conseil de finances les samedis; il s'est promené ce matin. Madame de Maintenon, madame de Dangeau et ma-

dame de Caylus étoient à sa promenade. Il a couru le cerf l'après-dînée ; madame la Dauphine étoit à cheval avec beaucoup de dames ; le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. Le soir le roi travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — On a reçu des lettres de Saragosse du 19. La reine d'Espagne n'a plus du tout de fièvre ; elle compte de quitter bientôt Saragosse pour aller à Corella, et quand sa santé sera tout à fait rétablie, la princesse des Ursins compte toujours d'aller à Bagnères. —L'infanterie du duc de Noailles, qui est encore auprès de Girone et dans le Lampourdan, se mettra en marche à la fin du mois, passera par la plaine de Vich et en passant il faudra qu'elle prenne trois petits châteaux qui sont occupés par les miquelets, après quoi elle joindra les troupes du roi d'Espagne qui se vont mettre en mouvement, et le roi d'Espagne partira incessamment de Saragosse pour se mettre à leur tête.

Dimanche 31, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. M. Voisin le vint retrouver au retour de la chasse pour lui dire que le comte de Villars avoit ruiné les écluses de Haerlebek et pris une redoute qui les défendoit et un autre petit poste, où il y avoit environ cinquante hommes. On croit que cela pourra incommoder les ennemis parce que cela empêchera pour quelque temps la navigation de la Lys. Le comte de Villars, en marchant d'Ypres avec son détachement, n'avoit point eu d'autre dessein.—Langeron, qui vient de mourir, avoit un brevet de retenue de 20,000 écus sur la petite lieutenance de roi de Bretagne qu'il avoit. Le roi donne cette lieutenance de roi à son fils qui est dans les mousquetaires, et il donnera à mademoiselle de Langeron, sa sœur, 20,000 écus. M. du Maine a fort sollicité cette grâce-là pour le fils et pour la fille.

Lundi 1er *juin, à Marly*. — Le roi prit médecine, dîna à trois heures, et après son dîner travailla avec M. de

Pontchartrain ; sa médecine n'empêcha pas qu'il ne se promenât dans son jardin jusqu'à huit heures. — Le roi donne à M. Ducasse le cordon rouge qu'avoit Langeron ; il ne remplira point la place de chef d'escadre des galères qu'avoit Forville. — Duguay-Trouin fait un armement à Brest de quinze vaisseaux de guerre qui sont tout prêts ; on ne sait point quel est le dessein de cet armement, mais il y aura quelque infanterie embarquée sur ces vaisseaux. — Comme la petite vérole continue et augmente même à Versailles, on croit que ce voyage-ci sera encore allongé jusqu'à la mi-juillet au moins. — Madame la duchesse de Berry fut saignée étant à mi-terme de sa grossesse ; elle gardera le lit jusqu'à jeudi.

Mardi 2, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. — Madame Voisin, mère de la présidente de Lamoignon, est morte à Paris dans une extrême vieillesse ; elle étoit tante de M. Voisin le ministre ; elle laisse à sa fille 20,000 écus de rente, et elle en avoit déjà eu presque autant. — Le comte de Bergeyck est pressé par le roi d'Espagne de l'aller trouver à Saragosse, et il est parti de Namur pour obéir au roi son maître ; il verra ici le roi samedi. C'est un homme très-capable et que le roi d'Espagne veut employer dans ses affaires les plus considérables. — Le Dauphin et la Dauphine dînèrent chez la duchesse de Berry, qui garde son lit parce qu'elle fut saignée hier. — Le marquis de Montboissier épouse mademoiselle de Maillé-Benhar, à qui sa mère donne 200,000 francs en mariage ; elle aura encore davantage après la mort de sa mère ; elle est fille unique. — La Dauphine, après son dîner, alla à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre.

Mercredi 3, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il courut le cerf ; la Dauphine étoit à cheval avec beaucoup de dames. — Le marquis de Parabère,

brigadier de cavalerie qui sert en Espagne, épouse mademoiselle de la Vieuville, à qui on donne 100,000 francs et dix années de nourriture et d'entretien, et on lui assure 25,000 écus après la mort du père et de la mère. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars. Les armées de Flandre sont toujours dans leurs mêmes camps, où les fourrages sont rares, mais on assure que celle des ennemis en souffre encore plus que la nôtre. Le prince Eugène ne parle point encore de retourner en Allemagne; on croit pourtant que les affaires pour l'élection de l'empereur l'y rappelleront. — Le Dauphin vouloit aller aujourd'hui à Versailles où est son confesseur, mais le roi lui a dit de le faire venir ici, et qu'il ne falloit pas qu'il s'exposât au mauvais air. Il y a ajouté même qu'il ne demeuroit à Marly que pour lui éviter ce mauvais air-là.

Jeudi 4, jour de la fête de Dieu, à Marly. — Le roi monta en carrosse à dix heures avec toute la famille royale, et alla à la paroisse de Marly, où ils suivirent la procession et entendirent la grande messe; l'après-dînée ils retournèrent y entendre vêpres et le salut. Le Dauphin avoit fait ses dévotions dès le matin dans la chapelle. Le roi n'a point encore réglé ce qu'il donneroit à monseigneur le duc de Berry et à madame la duchesse de Berry pour l'entretien de leur maison, mais on croit que cela passera 500,000 écus. — L'assemblée du clergé commencera le 13 de ce mois, et ils viendront ici haranguer le roi le 15 ou le 16. — Le roi et toute la maison royale iront tous les jours de l'octave, à sept heures, entendre le salut à la paroisse. — Il arriva un courrier de notre armée d'Allemagne; une partie de notre cavalerie a passé au pont de Kehl pour manger les fourrages de ce côté-là, mais les ennemis ont un gros corps à Rastadt, qui nous empêchera de nous étendre plus avant dans le pays.

Vendredi 5, *à Marly.* — Le roi alla tirer l'après-dînée,

et à sept heures alla au salut à la paroisse. — M. d'Antin fut reçu duc et pair au parlement. Le président de Champlâtreux, qui s'étoit levé pour aller à sa réception, tomba en apoplexie en s'habillant et mourut deux heures après. Il n'avoit que trente-quatre ans. — On fait partir M. de Vauvré en diligence pour s'en aller à Toulon; on ne lui dit point pourquoi il part, mais on lui fera savoir quand il y sera arrivé. L'abbé de Livry, fils du marquis de Livry, premier maître d'hôtel, part avec lui, et s'en ira de là à Rome pour ses affaires particulières. — Le jour est pris pour le service de monseigneur le Dauphin à Saint-Denis; ce sera le 18 de ce mois, qui est de jeudi en huit jours. L'évêque d'Angers fera l'oraison funèbre, et quinze jours après on en fera le service à Notre-Dame, où le P. de la Rue fera l'oraison funèbre.]

Samedi 6, à Marly. — Le roi, avant que d'aller à la messe, signa les contrats de mariage de MM. de Parabère et de Montboissier, ensuite il donna une assez longue audience au comte de Bergeyck, qui s'en va trouver le roi d'Espagne son maître. L'après-dînée le roi courut le cerf; monseigneur le duc de Berry étoit à la chasse. La Dauphine n'y alla point; elle avoit fait venir son confesseur, avec qui elle fut longtemps le soir, et demain elle fera ses dévotions à la paroisse. — On eut par l'ordinaire des nouvelles de Saragosse du 26. M. de Vendôme mande qu'il est arrivé à Barcelone cinq mille hommes par la flotte de l'amiral Norris; il mande aussi qu'il partira le 5 de ce mois pour aller joindre l'armée, et il paroît assez chagrin de la résolution qu'a prise le roi d'Espagne de suivre la reine à Corella, et de ne point se mettre cette année à la tête de ses troupes.

Dimanche 7, à Marly. — Le roi, après la messe, alla chez M. du Maine, qui avoit été la nuit à la dernière extrémité; ensuite il tint conseil d'État, qui dura jusqu'à près de deux heures. Il fut longtemps après dîner chez madame de Maintenon, se promena ensuite jusqu'à six heures et

demie, et puis monta en carrosse avec la famille royale, et alla au salut à la paroisse. La Dauphine y avoit fait ses dévotions le matin, et y avoit été avec le Dauphin entendre vêpres; ils y retournèrent encore avec le roi au salut. Le mal de M. du Maine a été si grand qu'on l'a cru mort durant quelques minutes; cette nuit il a été plus de trois heures sans connoissance, et sans un valet de chambre qui couchoit dans sa chambre il seroit mort infailliblement. Ce valet heureusement ne dormoit point; il appela promptement du secours. Maréchal y vint en pantoufles, qui le saigna au milieu de ses convulsions; on lui donna tous les remèdes les plus violents. La parole lui revint, et il parla latin assez longtemps; mais enfin la connoissance lui revint tout à fait, après que les remèdes violents qu'on lui avoit donnés l'eurent beaucoup fait vomir. Madame la Duchesse et les princesses ses filles qui avoient fait médianoche se promenoient dans le jardin quand le mal commença, qui fut avant deux heures; elles coururent dans sa chambre, et y passèrent la nuit. Sur les sept heures il se confessa, et on le laissa dormir ensuite; il passa le reste de la journée assez tranquillement. Quand on lui proposa, après sa confession, de dormir, il répondit: « Je crains de ne me pas réveiller. » Madame la duchesse d'Orléans et M. le comte de Toulouse passèrent aussi la nuit auprès de lui. Madame la Princesse et madame de Vendôme y vinrent de Paris le matin, mais elles ne le virent point. Elles virent le roi à la paroisse quand il alla au salut et retournèrent à Paris. Madame la duchesse du Maine n'a point su l'état où il a été; on lui a caché avec grand soin, parce qu'elle est malade à Sceaux.

Lundi 8, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Madame la Dauphine ne fut point à la chasse; M. le Dauphin avoit été saigné par précaution; elle lui tint compagnie. Il se leva pour aller à la messe, et s'y trouva un peu incommodé d'avoir été longtemps à ge-

noux, mais il se porta fort bien le reste du jour. Le roi, à sept heures, alla au salut à la paroisse, et au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On fait un détachement de notre armée de Flandre pour l'armée d'Allemagne de quinze bataillons et quinze escadrons qui seront commandés par Saint-Frémont, lieutenant général, et Cilly, maréchal de camp; ils doivent se mettre en marche le 11. — Caylus, maréchal de camp qui étoit colonel du vieux Languedoc-dragons, qui est le dernier des quatorze vieux, vend ce régiment 30,000 écus à M. de Sebbeville, fils de celui qui a été envoyé à Vienne, et Sebbeville avoit une sous-lieutenance de gendarmerie qu'il vend 30,000 écus aussi au fils du marquis d'Aubeterre, et M. de Caylus s'est accommodé avec M. d'Aubeterre pour le payement.

Mardi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il se promena dans ses jardins et vit jouer au mail. Il fut au salut à sept heures, et le soir il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. M. le duc du Maine est entièrement rétabli; il ne lui reste aucune marque de la cruelle attaque qu'il a eue; il n'a plus que de la foiblesse. — M. Amelot a la charge de président à mortier de M. Molé de Champlâtreux pour son fils, qui est maître des requêtes; comme le prix de ces charges-là n'est plus fixé, le roi a ordonné au chancelier d'en faire le marché. Il y a déjà longtemps que le roi avoit promis à M. Amelot de lui donner pour son fils la première de ces charges-là qui viendroit à vaquer.

Mercredi 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et quand les ministres en furent sortis, M. le Dauphin demeura quelque temps avec lui. L'après-dînée le roi courut le cerf; madame la Dauphine étoit avec lui dans sa calèche. M. Voisin travailla l'après-dînée avec M. le Dauphin. — On eut dimanche la nouvelle que les vaisseaux que Duguay-Trouin a armés à Brest étoient à la

voile; il y a trois ou quatre mille soldats de la marine sur ces vaisseaux. — Le roi d'Angleterre viendra dimanche ici dire adieu au roi, et partira mardi de Saint-Germain pour aller voyager dans le royaume. Il va d'abord à Dijon, puis en Franche-Comté, passera de là en Alsace, verra notre armée d'Allemagne, reviendra par Lyon, verra notre armée de Dauphiné, puis passera en Languedoc et en Guyenne.

Jeudi 11, *à Marly*. — Le roi, à dix heures, alla à la paroisse avec toute la maison royale. La procession ne fut que dans l'église; il y retourna à sept heures au salut. Le Dauphin et la Dauphine, après le souper du roi, allèrent se promener dans les jardins et furent longtemps au globe céleste, où ils se firent expliquer beaucoup de choses savantes. Le Dauphin aime extrêmement ces connoissances-là; il en a même déjà beaucoup; l'abbé de Polignac étoit avec eux et mêla beaucoup d'agrément à un profond savoir. — Le voyage de Fontainebleau est résolu; le roi n'a pas encore fixé le jour, mais, de la manière dont on en parle, ce sera entre le 10 et le 15 du mois qui vient; jusque-là on demeurera toujours ici sans retourner à Versailles; cependant il y a encore quelques gens ici qui veulent douter de ce voyage. — L'électeur de Bavière souhaite de venir faire encore un tour ici, et il paroît que le roi y consentira, et que ce sera bientôt.

Vendredi 12, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et l'après-dînée il courut le cerf; M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse; la Dauphine n'y étoit pas. Madame est toujours à ces chasses-là dans une calèche qui suit immédiatement celle du roi, et le capitaine des gardes du corps en service, qui est presque toujours en calèche aussi, suit celle de Madame. Ce que j'ai dit là de la calèche de Madame qui suit toujours celle du roi a été vrai longtemps, mais les capitaines des gardes du corps ont fait peu à peu changer cette manière, et présentement leur calèche

suit immédiatement celle du roi. Au retour de la chasse M. de Torcy apporta au roi une lettre de l'impératrice mère, qui donne part au roi de la mort de l'empereur son fils, mais en même temps elle lui parloit de la joie qu'elle auroit de voir bientôt son autre fils le roi des Espagnes et des Indes, de Hongrie et de Bohême. Le roi n'a pas jugé à propos de recevoir une pareille lettre; on l'a renvoyée à l'impératrice, et le roi ne prendra point le deuil si on ne lui donne part de la mort de l'empereur d'une autre façon.

Samedi 13, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin, alla ensuite dans les jardins où il vit jouer au petit mail; la Dauphine le joignit sur la fin de sa promenade. — On eut par l'ordinaire des lettres de Saragosse du 3. La santé de la reine d'Espagne n'est pas encore bien raffermie; elle compte pourtant d'aller bientôt à Corella, et que le roi son mari fera ce voyage avec elle. M. de Vendôme n'étoit pas encore parti pour aller se mettre à la tête de l'armée, et on commence à croire qu'il ne fera point le siége de Tarragone, non plus que celui de Barcelone. Il lui manque beaucoup de choses dans son armée pour faire une entreprise considérable, et l'armée de l'archiduc est présentement de plus de vingt mille hommes. — Madame la princesse d'Épinoy vint hier au soir dire au roi que les chanoines de Remireront avoient élu mademoiselle de Lislebonne * sa sœur pour leur abbesse, et qu'elle ne vouloit point accepter cette place sans savoir si cela agréeroit à Sa Majesté. C'étoit la fille aînée de M. de Lorraine qui en étoit abbesse; elle et sa sœur sont mortes, si bien que M. de Lorraine n'a plus de filles.

* Mademoiselle de Lislebonne tombée de tout par la mort de Monseigneur, trouva un établissement et une retraite honnête, et qui ne la contraignoit en rien. Elle se mit à passer une partie de l'année à Nancy ou à Remiremont, et huit ou neuf mois à Paris et à la cour. Peu à peu elle allongea ses absences, et sa sœur qui les faisoit bien plus courtes lui tenoit souvent compagnie.

Dimanche 14, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. La Dauphine fit médianoche dans les appartements verts, et ne se retira qu'à quatre heures du matin. Le roi, la reine et la princesse d'Angleterre vinrent ici à huit heures et soupèrent avec le roi, et après souper retournèrent à Saint-Germain. Le roi d'Angleterre dit adieu au roi; il part mardi pour s'en aller voyager dans le royaume. On avoit cru assez longtemps qu'il y avoit du mystère à ce voyage-là, mais il n'y en a aucun. — Le duc de Noailles a demandé permission de revenir ici, en cas que M. de Vendôme ne puisse rien entreprendre cette campagne, et le roi le lui a permis, mais il attendra encore avant que de se mettre en marche pour revenir. Le duc de Duras, qui est ici, et qui n'avoit demandé de servir en Espagne que pour être avec le duc de Noailles son parent et son neveu, comptant qu'il va revenir incessamment, a demandé d'aller servir en Flandre, et le roi le lui a permis. — Le roi quitta hier le deuil qu'il avoit pris pour les enfants de M. de Lorraine. Il l'avoit même porté plus longtemps qu'il n'a accoutumé de porter de pareils deuils, parce qu'il s'attendoit toujours qu'on lui donneroit part de la mort de l'empereur dans les formes.

Lundi 15, *à Marly.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain, et sur les cinq heures alla courre le cerf; la grande chaleur empêcha la Dauphine et les dames d'aller à la chasse. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars; les ennemis ont fait un petit mouvement; ils ont leur droite à Lens, et leur gauche vers Douai. Ils ont détaché un assez gros corps de cavalerie et d'infanterie qui marche vers Orchies, et qui est commandé par le prince Eugène; on croit que ce prince va mener ce détachement à leur armée d'Allemagne. — Le maréchal de Berwick écrit d'Aix en Provence du 5; voici sa lettre :

« Les nouvelles que nous avons en ce pays sont que les troupes parties de Vado le 15 de mai ont débarqué à Bar-

celone, et on croit l'archiduc arrivé à Gènes, car on a vu une escadre de vaisseaux de guerre qui faisoit voile de ce côté-là. L'armée des ennemis continue à s'assembler en Piémont. Je serai demain à Antibes, d'où je remonterai le Var pour de là regagner la vallée de Barcelonnette et ensuite Briançon. »

Mardi 16, *à Marly.* — Le roi tint le conseil de finances, et ensuite travailla avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. — Il a paru devant Brest plusieurs vaisseaux ennemis, mais ils n'y ont demeuré que deux jours et se sont retirés sans avoir mis personne à terre. L'escadre que Duguay-Trouin avoit armée à Brest a passé à la vue de la Rochelle, et on ne sait point encore où elle va. — Le grand prieur de Vendôme est en liberté et est arrivé à Soleure; tout ce qu'on a exigé de lui est qu'il intercéderoit auprès du roi, pour obtenir que le fils de Massener sorte de prison pour retourner en son pays (1). — On a détaché en Flandre le comte de Coigny avec vingt escadrons et quelque infanterie pour observer les mouvements des troupes que le prince Eugène a vers Orchies et qu'on croit toujours qui vont en Allemagne.

Mercredi 17, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il reçut la harangue de l'assemblée du clergé. Le cardinal de Noailles, qui en est seul président, porta la parole avec beaucoup de dignité et d'éloquence, et le roi y fit une réponse si noble, si sage et si touchante que tous les évêques et les courtisans furent attendris. Le Dauphin, que le roi présenta au clergé en leur disant: « Voilà un prince qui me succédera bientôt, et qui par sa vertu et sa piété rendra l'Église encore plus florissante et le royaume plus heureux, » le Dauphin s'en alla dans sa chambre fort attendri et fondant en larmes. Après la ré-

---

(1) Le grand prieur de Vendôme n'est point en liberté; il est à Soleure sur sa parole. On l'engage à demander au roi ce qu'il aura de la peine à obtenir. (*Note de Dangeau.*)

ponse du roi, le cardinal lui présenta les députés d
clergé, comme on a accoutumé de faire en pareille occasio
En sortant de chez le roi ils allèrent chez le Dauphin
puis chez la Dauphine, à qui le cardinal parla aussi bie
qu'il avoit parlé au roi. S. M. avoit donné ordre qu'apr
les harangues on fît voir au clergé les jardins et les eau
mais il y eut un grand orage qui empêcha que les eau
ne pussent aller, parce que cela auroit fait trop de désord
dans les jardins.

Jeudi 18, *à Marly*. — Le roi passa presque toute la m
tinée chez madame de Maintenon. L'après-dînée M. Voisi
lui apporta des lettres du maréchal de Villars; elles so
du 17 au matin. Le détachement de l'armée ennemie n
été que jusqu'à Orchies, et il y a trois jours qu'il ne march
point. On croit pourtant qu'il marchera bientôt pour all
en Allemagne, et que le prince Eugène ira y commande
— Le Dauphin, monseigneur le duc de Berry et M. le du
d'Orléans partirent d'ici à sept heures, et allèrent à Sain
Denis, où l'on fit un service pour feu monseigneur le Da
phin. L'archevêque de Reims officia, et l'évêque d'Ange
fit l'oraison funèbre. Le duc de Beauvilliers, le comte d
Sainte-Maure et le marquis d'O portoient la queue d
Dauphin; le marquis de Béthune-Orval et le marquis d
Pons portoient la queue du duc de Berry; les marquis d
Simiane et d'Armentières portoient la queue du du
d'Orléans. La cérémonie dura plus de quatre heures, et
en étoit plus de sept quand les princes revinrent ici d
Saint-Denis, où ils avoient mangé avant le service. Ils trou
vèrent en arrivant la Dauphine qui les vint recevoir,
qui étoit en peine de ce qu'ils arrivoient si tard. Le r
étoit à la promenade, et, quoiqu'ils fussent fort fatigu
de la cérémonie ils l'allèrent joindre: la chaleur étoit
grande qu'il y eut quelques chevaux crevés dans la march
— M. de Torcy vint chez le roi, au retour de la prom
nade, lui apporter des lettres de Saragosse venues par u
courrier de retour; LL. MM. CC. en étoient parties le 1

pour Corella. La reine n'avoit point de fièvre depuis quatre jours, et avoit toujours paru en public durant ce temps-là. M. de Vendôme n'ira point joindre l'armée qu'il n'ait reçu des armes dont son infanterie a besoin. Le roi et la reine d'Espagne, après avoir pris quelque temps à Corella l'air qui y est excellent, iront à Madrid, où les peuples souhaitent ardemment de les revoir. L'électeur de Brandebourg est arrivé à la Haye, et veut que MM. les États fassent juger les prétentions qu'il a sur la succession du roi Guillaume, dont il y en a une partie adjugée au prince de Nassau, stathouder de Frise.

Vendredi 19, *à Marly*. — Le roi, après la messe, se promena dans les jardins; après dîner il passa chez madame de Maintenon, et à cinq heures il alla courre le cerf. La Dauphine étoit à cheval avec beaucoup de dames; monseigneur le Dauphin et monseigneur le duc de Berry sont toujours à ces chasses-là. Le roi avoit convié madame de Maintenon d'y venir; elle y vint dans un carrosse avec mesdames de Dangeau et de Caylus. — On sut le matin que le courrier arrivé d'Espagne avoit apporté au roi la nouvelle que S. M. C. donnoit en souveraineté à l'électeur de Bavière la Flandre, tant ce qui lui en reste que ce que les ennemis lui ont pris depuis la dernière guerre. Il ne lui reste à présent de places fortes que Luxembourg, Namur, Charleroy et Nieuport. Il y a longtemps qu'on avoit promis à l'électeur de Bavière la grâce qu'on lui accorde aujourd'hui, et le roi faisoit de grandes instances en Espagne pour qu'on exécutât la promesse qu'on avoit faite à cet électeur. Il viendra ici, les premiers jours de la semaine qui vient, remercier le roi, qui continuera à lui donner les mêmes subsides qu'il lui a donnés depuis le commencement de cette guerre.

Samedi 20, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances quoi qu'il n'en tienne pas ordinairement à Marly les samedis. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et puis alla se promener dans ses jardins, où il fait toujours quelques petits changements pour s'amuser, et qui ne sont pas de

grandes dépenses. —Il arriva un courrier du maréchal de Villars, par le quel on apprit que le détachement des ennemis pour l'Allemagne avoit marché, et qu'il étoit à Lens le 18. On mandoit de notre armée que ce détachement n'étoit que de dix-neuf escadrons et de dix bataillons, mais on le croit beaucoup plus considérable, et même les nouvelles de Hollande et de Bruxelles disent que toutes les troupes de l'empereur et de l'électeur palatin en doivent être. Le prince Eugène s'en va à la Haye, et puis ira commander sur le Rhin, où toutes ces troupes-là vont. — On sut que le roi d'Espagne avoit mandé à la duchesse d'Albe, par le courrier qui arriva hier au soir, qu'il feroit payer toutes les dettes que son mari avoit faites en France durant son ambassade, qu'il lui continueroit à elle, durant quatre mois, les mêmes appointements qu'il donnoit au duc son mari, et qu'il lui feroit payer ce qui pouvoit leur être encore dû de leurs appointements, afin qu'elle eût de quoi récompenser les domestiques qui ne voudroient pas la suivre en Espagne, et qu'elle eût de quoi sortir de France honorablement. Outre cela, le roi lui donne 2,000 pistoles d'or de pension, et lui a écrit la lettre du monde la plus obligeante. Elle compte pouvoir partir dans deux mois, quand elle aura vu ses créanciers payés; ils en ont tous usé à merveille avec elle, et, bien loin de lui demander de l'argent, ils lui en ont tous offert, et de continuer à lui donner tout ce qu'elle auroit besoin, quoiqu'ils sussent qu'elle restoit sans aucun bien, et qu'on ne sut point encore ce que le roi d'Espagne vouloit faire pour elle.

Dimanche 21, *à Marly.* —Le roi tint le conseil d'État; il travailla avec M. Pelletier l'après-dînée, et puis alla tirer. Le Dauphin alla à vêpres à la paroisse, et y mena madame la princesse de Conty. — Chabert, chef d'escadre des vaisseaux, mourut il y a quelques jours. Le roi n'a pas encore rempli la place; il y a douze chefs d'escadre de vaisseaux. — M. le maréchal d'Harcourt est parti de Bourbonne le 17; les eaux lui ont fait beaucoup de bien. On

l'attend à Strasbourg le 24. — Le roi donna il y a quelques jours à l'abbé de Choiseul la charge d'aumônier qu'avoit l'abbé Turgot, évêque de Séez, qui a été fait premier aumônier de monseigneur le duc de Berry. En lui donnant cette charge qui ne lui a rien coûté, il a donné la démission de sa charge d'aumônier du roi, qu'il avoit achetée ; il ne reste plus parmi les huit aumôniers du roi que l'abbé Morel qui ait acheté sa charge.

Lundi 22, à Marly. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain, et sur les cinq heures il alla courre le cerf; la Dauphine étoit à cheval avec beaucoup de dames. — Notre détachement de Flandre qui marche en Allemagne doit être arrivé d'hier à Givet, sous Charlemont; il y séjournera un jour ou deux, et puis continuera sa marche. Nous en allons bientôt faire un second; ainsi le fort de la guerre se portera pour cette année, selon toutes les apparences, du côté d'Allemagne. Le prince Eugène étoit attendu à la Haye, où il demeurera peu de jours, et doit rejoindre à Coblentz le détachement que les ennemis ont fait de leur armée de Flandre. — Mademoiselle Voisin, celle qui n'a point été mariée, a une lettre de cachet pour s'en aller à Orléans. On croyoit que c'étoit la maison de Bouillon qui lui avoit attiré ce malheur-là parce que le duc d'Albret étoit fort attaché à elle, mais ils assurent tous fort qu'ils n'y ont eu aucune part.

[illegible] 23, à Marly. — Le roi tint conseil de finances, et [illegible] ensuite longtemps avec M. Desmaretz. Après son [illegible] il entra chez madame de Maintenon; à cinq heures, il revint chez lui, et fit entrer dans son cabinet Desgranges, [illegible] des cérémonies dont le clergé s'étoit plaint, au [illegible] de Monseigneur à Saint-Denis. Le roi, qui travaille [illegible] les mardis au soir avec M. Voisin, l'a remis à demain. — [illegible] des nouvelles du passage du roi d'Angleterre [illegible] M. Trudaine, frère de madame Voisin, intendant de Bourgogne, l'a reçu magnifiquement; ainsi les [illegible] faisoit courre que le roi n'alloit point voya-

ger en France, et qu'il avoit des desseins secrets qui paroîtroient incessamment, se trouvent sans aucun fondement. Il demeurera deux ou trois jours à Dijon, puis il passera en Franche-Comté, où M. de Guerchois, intendant de cette province, se prépare à le recevoir comme a fait M. de Trudaine. La suite du roi d'Angleterre est fort petite.

Mercredi 24, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, qui dura fort longtemps; après dîner il travailla avec M. Voisin, et sur les cinq heures il alla se promener sur les hauts de Marly et y vit jouer au mail; la Dauphine, suivie de plusieurs dames, y vint en calèche. — On mande de Londres que M. Harley a été fait milord comte d'Oxford et grand trésorier d'Angleterre, qui est la plus grande charge du royaume et celle qu'avoit milord Godolphin. On le regarde comme un ennemi particulier de Marlborough. Le parlement demande à la reine de faire punir les anciens ministres d'État qui par leur mauvaise administration ont ruiné l'Angleterre. — Le roi a donné à M. d'Ecquevilly le fils, qui est enseigne de ses gendarmes, la charge de capitaine du vautrait qu'avoit son père, qui a bien voulu s'en démettre en sa faveur, et il gardera une lieutenance de cette charge pour servir sous son fils.

Jeudi 25, *à Marly.* — Le roi se promena le matin dans ses jardins. L'après-dînée l'électeur de Bavière vint ici; il descendit dans l'appartement de feu Monseigneur, et à trois heures il alla chez le roi, avec qui il fut assez longtemps. A cinq heures on alla courre le cerf; la Dauphine étoit à cheval avec beaucoup de dames. La chasse fut fort longue. L'électeur alla souper chez M. d'Antin, et après souper il vint jouer au salon avec madame la Dauphine, et ne partit d'ici qu'au jour pour aller coucher à Villiers, chez les Moros. Il viendra encore ici mardi, et puis il s'en ira droit à Namur. — Nous avons fait un second détachement en Flandre, commandé par Bouzols, lieutenant général, et Mimeur, maréchal de camp. Ce détachement

est de dix bataillons et de vingt-six escadrons, savoir : huit de la gendarmerie, six de dragons, qui sont les trois du colonel général, et trois de Châtillon, avec les douze escadrons de l'électeur de Bavière, et ces troupes marcheront au premier jour, et arriveront en Alsace avant les troupes que mène en Allemagne le prince Eugène.

Vendredi 26, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et se promena l'après-dînée dans ses jardins. — L'assemblée du clergé a accordé au roi les huit millions qu'il demandoit, moyennant que le roi les quitte du dixième pour toujours. On compte que cette assemblée finira le 9 ou le 10 du mois qui vient; et après la harangue pour la clôture de l'assemblée, qui sera faite par l'archevêque d'Alby, le roi partira pour Fontainebleau, et le jour est pris pour ce départ au 13, qui sera un lundi. Il ira coucher ce jour-là à Petit-Bourg chez le duc d'Antin, et arrivera le 14 à Fontainebleau. — M. le comte de Toulouse est considérablement incommodé d'un mal dans la vessie qu'il a caché fort longtemps, et il ne peut plus monter à cheval et souffre beaucoup en carrosse. Les médecins et les chirurgiens souhaitent que ce soit la pierre, mais ils ne connoissent point encore son mal, et si c'est la pierre on attendra pour la tailler que les grandes chaleurs soient passées.

Samedi 27, *à Marly*. — Le roi travailla après dîner avec M. Voisin, et après alla se promener dans ses jardins; le Dauphin et la Dauphine le joignirent à sa promenade. — On eut des nouvelles de l'arrivée de LL. MM. CC. à Corella; la reine se porte beaucoup mieux, le voyage ne l'a point fatiguée, et elle trouve que l'air de Corella lui fait beaucoup de bien; son bon visage est revenu, elle dort et mange bien. Elle achèvera d'y rétablir sa santé et puis ils iront à Madrid, où les peuples ont grande envie de les revoir. M. de Vendôme étoit encore à Saragosse; il attend des armes qui manquent à l'infanterie espagnole, et l'on ne pourra entreprendre le siége de Tarragone

qu'au mois d'octobre. L'archiduc est encore à Barcelone ; on compte que son armée est présentement de vingt mille hommes, et on ne compte plus qu'il repasse en Allemagne qu'à la fin de la campagne.

Dimanche 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et au retour travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Madame la princesse de Conty a acheté une petite maison sur le bord de la rivière, auprès de la machine (1), où elle va faire des petits bâtiments et quelques embellissements dans les jardins ; elle s'y va promener presque tous les jours. La santé de M. le duc du Maine s'est fort rétablie à Sceaux, où il a passé quelques jours depuis la cruelle attaque qu'il eut ici. Il est ici présentement, et va tous les soirs dans le cabinet du roi jusqu'à son coucher, comme il faisoit avant sa maladie. — M. de Strasbourg a eu une violente attaque de goutte au genou à Saverne ; on appréhendoit même que ce ne fût un mal plus considérable que la goutte, et qu'on ne fût obligé de lui faire une opération violente. Il est beaucoup mieux présentement, et on est fort rassuré sur son mal.

Lundi 29, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, travailla après son dîner avec M. de Pontchartrain, et puis alla tirer. — La marquise de Vieuxpont est morte à Paris de la petite vérole. On avoit caché l'état de sa maladie à la princesse de Montauban, sa mère, qui étoit ici. Elle étoit fille de son premier mariage avec le marquis de Rannes, colonel général des dragons ; le marquis de Vieuxpont, lieutenant général qui commande à Cambray, est veuf pour la troisième fois. Elle n'a laissé qu'une fille, qui est encore en nourrice. — Le prince Eugène est encore à la Haye. Toutes les nouvelles de ce pays-là portent que les Hollandois sont fort mécontents du gros détachement qu'il mène en Allemagne, et qu'il

(1) De Marly.

n'est pas content d'eux non plus. L'électeur de Brandebourg est encore en ce pays-là ; il leur demande beaucoup de choses comme héritier du roi Guillaume, et ils auront bien de la peine à lui accorder ce qu'il demande, quoi qu'en cas de refus il menace de retirer ses troupes.

Mardi 30, *à Marly*. — Le roi tint conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. — L'électeur de Bavière arriva ici sur les trois heures; il alla d'abord dans l'appartement de feu Monseigneur, où M. de Torcy le vint trouver. Après avoir été quelque temps en conférence, ce ministre le mena chez le roi, où il demeura jusqu'à cinq heures; ils en sortirent, l'électeur fort charmé du roi, et le roi fort content de lui. Ils se sont séparés dans l'espérance de ne se revoir jamais. A cinq heures, ils allèrent courre le cerf; la Dauphine étoit à cheval avec beaucoup de dames. Au retour de la chasse le roi travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz, et l'électeur joua avec la Dauphine au lansquenet dans le salon jusqu'à dix heures, et puis alla souper chez le duc d'Antin. Après le souper il revint jouer avec la Dauphine dès qu'elle fut sortie du cabinet du roi; ils jouèrent jusqu'à trois heures et alla coucher chez les Moros, d'où il étoit venu ici.

Mercredi 1er *juillet*, *à Marly*. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois, et ne s'est jamais mieux porté, Dieu merci ; il dîna à trois heures, et après son dîner il tint le conseil d'État. — L'électeur de Bavière part vendredi ou samedi pour aller à Namur, puis à Luxembourg, et de là à notre armée d'Allemagne, car ce n'est plus un secret dans sa cour. Il envoie le comte d'Albert en Espagne pour faire ses remercîments; il l'a choisi pour cet emploi parce que tout le monde croit qu'il veut lui faire épouser mademoiselle de Montigny, pour qui cet électeur a depuis fort longtemps un grand attachement d'amitié et à qui il a fait beaucoup de bien ; mais la famille du comte d'Albert, surtout M. de Chevreuse, son

frère aîné d'un premier lit, s'oppose fort à ce mariage. Le roi envoie le comte de la Marck, maréchal de camp, servir en cette qualité dans l'armée d'Allemagne, et sera en même temps son ministre auprès de l'électeur de Bavière, mais il n'aura point de caractère.

Jeudi 2, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins; il vit jouer au mail, et la Dauphine le joignit sur la fin de sa promenade. — Il y avoit quelque petite difficulté sur la marche du duc de Tresmes comme gouverneur de Paris, qui sera demain au service de Monseigneur. Il marche entre M. le premier président et le second président, cela est réglé il y a longtemps; ce qui n'étoit point réglé étoit de savoir si ses gardes devoient marcher devant lui jusqu'à la porte de l'église, de Notre-Dame, les régiments des gardes françoises et suisses étant en haie devant la porte pour recevoir le Dauphin. Le roi a réglé que les gardes du gouverneur de Paris l'accompagneroient jusqu'à la porte de l'église, et puis iroient se mettre derrière les régiments des gardes. — Le cardinal Caprara est mort à Rome; il étoit protecteur des affaires d'Angleterre. Il y a un protecteur particulier pour l'Écosse, et un pour l'Irlande.

Vendredi 3, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. Le Dauphin et le duc de Berry partirent d'ici à sept heures et demie, et arrivèrent à l'archevêché à neuf heures et demie où M. le duc d'Orléans les vint joindre. Ils prirent du chocolat, et à dix heures ils se mirent en marche à pied depuis l'archevêché jusqu'au grand portail de Notre-Dame. Le cardinal de Noailles officia; le P. de la Rue prononça l'oraison funèbre, qui fut fort applaudie. Toute la cérémonie finit à deux heures. Un peu avant trois heures le Dauphin et monseigneur le duc de Berry se mirent à table à un dîner magnifique qu'avoit fait préparer le cardinal de Noailles; ils le firent dîner avec lui, et y firent dîner aussi ce que nous étions de courtisans qui avoient eu l'honneur

de les suivre. Ils remontèrent en carrosse à quatre heures [der]nière, et en allant et en revenant M. le Dauphin fit [jeter] beaucoup d'argent au peuple, et durant son dîner [laissa e]ntrer beaucoup de peuple qui vouloit les voir dîner, et dit : « Je suis fâché d'être venu à Paris pour [une] triste occasion, mais je suis bien aise de voir l'a[mour d]es bourgeois et du peuple de Paris pour ses princes. » A la cérémonie M. de Beauvilliers, avec le collier [de l'ord]re, M. d'Urfé et M. de Gamaches portoient la manteau du Dauphin, le marquis de Béthune [et le marq]uis de Pons portoient celle du duc de Berry, [le marqu]is d'Armentières et de Simiane portoient celle [du duc d']Orléans. Le Dauphin, avant que de partir de Paris, [dit à t]ous les courtisans qui avoient eu l'honneur de [suivre] ses carrosses, que ceux qui avoient envie de [rester à] Paris le pouvoient faire sans craindre qu'il [le trouv]ât mauvais, qu'il vouloit qu'on fût à son aise avec [lui sans co]ntraindre jamais personne.

[...], à Marly. — Le roi travailla l'après-dînée [...]sin. — Il arriva un courrier de Flandre par [lequel] on apprend que la plus grande partie du détachement que les ennemis ont fait pour l'Allemagne étoit [...]e auprès de Bruxelles, et que le bruit de ce pays-là [est] qu'il retourne à leur armée de Flandre, et que le [prince] Eugène qui étoit encore à la Haye y devoit retourner [au]ssi ; en ce cas-là, notre second détachement, que [comm]ande Bouzols, et qui étoit déjà à Givet, pourroit [re]joindre l'armée du maréchal de Villars. — On eut [par l'or]dinaire des nouvelles de Corella. La reine d'Espagne [s]ent tous les jours sa santé se rétablir ; LL. MM. CC. [ne ret]ourneront pas à Madrid sitôt qu'on l'avoit cru ; elles [demeur]ont à Corella la fin de la campagne de M. de [...], de qui on n'a point eu de nouvelle cet ordinaire ; le courrier qu'il envoyoit à Corella a été tué en [chemin par] les Miquelets.

[...] Marly. — Le roi tint le conseil d'État ;

après son dîner il travailla avec M. Pelletier et puis alla tirer. — M. Voisin vint le soir chez madame de Maintenon pour porter des lettres de M. d'Harcourt du 2 de ce mois, qui sont venues par un courrier de retour. Ce maréchal qui étoit déjà arrivé à Strasbourg, il y a déjà quelques jours, mande que le roi d'Angleterre y est arrivé aussi, ils en devoient partir le lendemain ensemble. M. d'Harcourt fera voir l'armée au roi d'Angleterre, qui ensuite ira à Lyon en repassant par la Bourgogne, et de Lyon il ira voir l'armée du maréchal de Berwick. M. de Strasbourg se porte considérablement mieux; le roi d'Angleterre a couché chez lui à Saverne en allant à Strasbourg. — Le marquis d'Alègre a gagné depuis deux jours un grand procès contre M. de Montpeiroux, qui lui demandoit 1,600,000 francs; il en sera quitte pour une somme fort médiocre. — Le roi, au sortir du conseil, dit à ses ministres qu'il ne partiroit pour Fontainebleau que de mercredi en huit jours; il travaillera avec eux ce jour-là, et puis il leur donnera congé jusqu'au dimanche suivant.

Lundi 6, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain; à cinq heures il alla se promener dans ses jardins, et vit jouer au petit mail; la Dauphine le joignit à sa promenade. Le Dauphin alla le matin à Versailles voir messeigneurs ses enfants, et dîna chez la duchesse de Ventadour. Monseigneur le duc de Berry alla tirer. — Il y a eu une petite guerre entre les ducs de Modène et de Parme sur quelques petits fiefs auprès de Bercello, que l'un et l'autre prétend qui lui appartiennent. Les généraux de l'empereur ont interposé leur autorité pour finir leurs hostilités, dans lesquelles les troupes de Parme avoient toujours eu l'avantage, et le comte de Thaun s'est emparé de ces fiefs pour les rendre à celui à qui il sera jugé qu'ils appartiennent. — Les nouvelles de Hollande portent que le prince Eugène va repartir de la Haye pour retourner à l'armée de Flandre.

Mardi 7, *à Marly*. — Le roi tint conseil de finances.

travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla se promener sur les hauteurs de Marly, et vit jouer au grand mail. Le Dauphin et la Dauphine allèrent le joindre avec beaucoup de dames en calèche, et il y eut une grande collation. Au retour de la promenade, le roi remit au lendemain M. Voisin et M. Desmaretz, avec qui il devoit travailler. — On jugea au conseil l'affaire de monseigneur le duc de Berry sur la succession de feu Monseigneur son père. Par ce jugement, il n'a nulle part à la succession, parce qu'en recevant l'apanage il a renoncé à toute la succession, et Monseigneur son père avoit signé l'acte d'apanage; ainsi en recevant l'apanage, il a renoncé à sa succession comme à celle du roi; mais le roi, après lui avoir fait perdre son procès, le lui a fait gagner en lui donnant comme augmentation d'apanage tout ce qui lui seroit revenu s'il n'y avoit point eu de renonciation. A l'égard du roi d'Espagne, il se rapporte au roi de tous ses droits; il n'y a que Meudon et Chaville à partager qui ne valent pas 40,000 livres de rente; les pierreries et les meubles sont estimés à 500,000 écus, dont il faut prélever 100,000 écus pour payer les dettes; ainsi il ne leur reviendra à chacun que 400,000 francs de cet article-là.

Mercredi 8, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et travailla l'après-dînée avec M. Voisin; ensuite il alla se promener dans les jardins. — Le bonhomme Guéry est mort il y a quelques jours; il avoit été longtemps lieutenant des gardes du corps, et quand il quitta, le roi lui donna la lieutenance générale du pays d'Aunis et des tours de la Rochelle. Leur famille est attachée à M. du Maine, et son fils aîné, qui est exempt des gardes du corps, a épousé une fille de Malezieu, qui gouverne la maison de M. du Maine. Ce prince, dans le temps de l'attaque d'apoplexie qu'il a eue, écrivit au roi une lettre très-pressante, lui demandant la charge du père pour le fils, et le roi la lui a accordée. Les Guéry sont d'une très-an-

cienne maison de Normandie. — Le vieux d'Espagne est mort; il avoit quatre-vingt-dix ans. Il étoit gouverneur de Thionville; le roi a donné ce gouvernement à Lespérou, qui est fort vieux aussi, et à qui le roi l'avoit promis quand il seroit vacant.

Jeudi 9, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans les jardins. — Le roi donne 18,000 francs d'appointements au comte de la Marck pendant qu'il sera son ministre auprès de l'électeur de Bavière, mais il y sera sans caractère, et servira de maréchal de camp dans son armée. Il prend congé du roi pour aller trouver l'électeur à Namur, où l'on compte qu'il doit être arrivé de lundi. — M. Voisin, pendant le séjour que le roi a fait ici, a été presque tous les lundis à Versailles pour recevoir les placets, et épargner aux pauvres particuliers la peine et les embarras de les apporter ici. — Le roi fait préparer un présent magnifique pour la duchesse d'Albe et tel qu'on l'auroit donné au duc son mari à la fin de son ambassade. — On a vendu beaucoup de bijoux de Monseigneur, et bien des gens en ont acheté pour le prix qu'on les a estimés, qui est fort bas, et cet argent est employé à payer de ses dettes; c'est Dumont, gouverneur de Meudon, qui reçoit cet argent *.

* Rien peut-être ne fut jamais si indécent que cette vente des bijoux de Monseigneur, qui se fit en plein Marly, où chacun achetoit à l'enchère comme à un encan et à un inventaire à Paris, et très-ordinairement en présence de madame la Dauphine même, de M. le Dauphin et tous les princes et princesses du sang, qui s'en amusoient et en achetoient, riant et causant avec les gens de la cour, hommes et femmes qui en achetoient et s'en divertissoient aussi; ce négoce dura toutes les après-dînées, le reste du voyage. M. le Dauphin ne prit presque rien et s'y trouva peu et rarement, et toujours par complaisance pour madame la Dauphine, et, quoiqu'il n'eut pas lieu de regretter Monseigneur ni d'aimer la plupart de ce qui avoit été le plus attaché à lui, il en usa avec tous avec une bonté et une générosité qui les confondit.

Vendredi 10, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il se promena dans les

jardins. Il n'a pas couru le cerf depuis quelques jours, parce qu'il a envoyé ses chiens à Fontainebleau, où M. de la Rochefoucauld ne vouloit point venir parce qu'il est aveugle, mais le roi lui a parlé avec tant de bonté et d'amitié, lui conseillant non-seulement d'y venir, mais l'en priant même et lui disant : « Je serai bien aise de vous voir de temps en temps : » ce qui l'a déterminé à faire encore ce voyage. Il ne demeurera point au château, où il seroit accablé de visites ; il se tiendra au chenil. — Les ennemis, qui étoient un peu incommodés par le château d'Arleux, où nous avions fait quelques petits ouvrages qui détournoient les eaux d'un ruisseau qui se jette à Douai, sont venus attaquer ce poste avec un fort gros corps et l'ont emporté. Nous avions dedans soixante ou quatre-vingts hommes commandés par un capitaine, qui ont été faits prisonniers de guerre.

Samedi 11, *à Marly*.— Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla se promener dans son parc. — On mande d'Angleterre que deux des filles de milord Marlborough qui étoient dames de la reine Anne ont été ôtées ; on a donné leurs emplois à d'autres dames : l'une de ces dames avoit épousé le fils de milord Godolphin, et l'autre un fils de milord Montaigu, que nous avons vu ici ambassadeur. — On mande de Saragosse du 28, que la cavalerie de M. de Noailles qui doit joindre celle de M. de Vendôme, étoit arrivée, et que l'infanterie joindroit au premier jour ; que M. de Vendôme compte d'être campé en front de bandière le 6 de ce mois. Le roi d'Espagne a donné le gouvernement de Cadix à un neveu du prince de Tserclaës. On mande de Corella que la santé de la reine d'Espagne se rétablit tous les jours. On souhaite fort à Madrid de voir LL. MM., mais ils n'y retourneront que quand la campagne sera finie.

Dimanche 12, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée, à deux heures, le clergé assemblé à Paris ayant fini leurs affaires, vinrent ici faire la harangue de

la clôture. L'archevêque d'Alby porta la parole, et, après la harangue à laquelle le roi répondit avec sa bonté et sa grâce ordinaires, le cardinal lui présenta tous les députés du premier et du second ordre. Le roi avoit eu soin qu'ils eussent à dîner ici, et qu'on leur fît voir les jardins et les fontaines ; il leur avoit fait donner de petits chariots pour qu'ils marchassent plus commodément. La reine et la princesse d'Angleterre arrivèrent sur les sept heures; le roi les alla recevoir dans le jardin. Ils rentrèrent à huit heures dans le château; le roi les mena d'abord chez madame de Maintenon, et puis le roi y laissa la reine et alla travailler chez lui avec M. Pelletier. Madame la Dauphine mena la princesse d'Angleterre dans le salon; on soupa à neuf heures trois quarts. La Dauphine, depuis qu'elle est Dauphine, marche devant la princesse d'Angleterre, et est assise à table au-dessus d'elle. Après souper, la reine et la princesse sa fille retournèrent à Saint-Germain à leur ordinaire. — Le clergé ne harangue ni le Dauphin ni la Dauphine à la clôture de l'assemblée, ils ne haranguent que le roi. M. le comte de Toulouse a été fort mal depuis quinze jours, mais il se porte considérablement mieux, et compte de partir mardi pour Fontainebleau; il prendra l'eau au pont de Sèvres. — Il arriva un courrier de M. de Berwick; il mande que M. de Savoie arriva le 4 à Suze, et vient se mettre à la tête de son armée. Le comte de Thaun est dans le val d'Asote, qui apparemment veut entrer dans la Tarentaise par le petit Saint-Bernard avec toute sa cavalerie.

Lundi 13, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et il apprit à sa promenade qu'il s'étoit passé une action considérable en Flandre auprès de Douai, où nous avons eu tout l'avantage; mais comme cette nouvelle ne venoit que par le comte de Clermont, colonel de dragons réformé, qui n'avoit envoyé son courrier que pour demander le régiment de dragons de Coëtmen, qui a été tué dans cette occasion-là, on attendit avec quel-

qu'impatience un courrier du maréchal de Villars qui avoit mandé au roi, il y a quelques jours, que si les ennemis laissoient ce corps-là dans l'endroit où il étoit, il les feroit attaquer la nuit du 11 au 12, et il a tenu parole, car son courrier arriva à deux heures et demie pendant que le roi travailloit avec M. de Pontchartrain. Ce courrier est un aide de camp du maréchal, fils de Binet qui est au roi; ce courrier a été à l'action, dont il rend très-bon compte. C'est M. de Gassion qui commandoit, et la marche avoit été si bien conduite qu'il tomba sur les ennemis à deux heures du matin sans en être aperçu. Ils avoient douze bataillons et dix escadrons qui ont été entièrement défaits; ceux qui étoient le plus près de la contrescarpe de Douai se sont sauvés dans le chemin couvert. On leur a tué quatorze à quinze cents hommes, et ramené douze ou treize cents chevaux, que nos hussards et nos dragons ont pris. Il y avoit avec M. de Gassion : M. de Coigny, lieutenant général, le marquis de Hautefort et le prince Charles, maréchaux de camp. Nous avons perdu peu de monde à cette affaire; on s'est fort loué du colonel de nos hussards, qui a été blessé dangereusement. — M. le Dauphin alla l'après-dînée dire adieu à la reine d'Angleterre. — Le courrier du maréchal de Villars arriva avec le chevalier de Coëtmen, frère de celui qui a été tué; il est capitaine de cavalerie et a eu permission du maréchal de Villars pour venir demander le régiment de son frère.

Mardi 14, à Marly.— Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin et M. Desmaretz, et se promena dans ses jardins. Madame la duchesse de Berry eut la fièvre, et on l'emmena à Paris; elle espère que sa fièvre ne l'empêchera pas d'aller coucher demain à Petit-Bourg en bateau. Monseigneur le duc de Berry est allé à Paris avec elle; madame la duchesse d'Orléans y est aussi. M. le comte de Toulouse partit d'ici en chaise de poste en intention de s'aller embarquer au pont de Sèvres pour aller en bateau à Paris

descendre à la porte de la Conférence, faire le tour d
Paris par-dessus les remparts en chaise de poste, et alle
se rembarquer au port Saint-Paul pour aller coucher
Petit-Bourg; mais quand il fut à Sèvres, la chaise n
l'ayant point incommodé, il alla tout droit à Paris et s'em
barqua au port Saint-Paul sans avoir senti aucune in
commodité.

VOYAGE DE FONTAINEBLEAU.

Mercredi 15, *à Petit-Bourg*. — Le roi a tenu conseil d'Éta
à Marly, y a dîné, en est parti avant trois heures, a passé
par Versailles pour voir la chapelle où l'on a fait quelque
petits changements. Il est arrivé ici avant sept heures, ayan
dans son carrosse la Dauphine auprès de lui, le Dauphi
et Madame au-devant, et la duchesse du Lude à la portière. La pluie ne l'empêcha pas de faire le tour des jardins en calèche, ayant la Dauphine auprès de lui; le Dauphin se promena aussi en calèche. Après la promenade,
le roi est rentré chez lui et a souhaité dans sa garde-robe
de petits accommodements qu'il retrouvera à son retour.
A huit heures, il a passé chez madame de Maintenon où
il a demeuré jusqu'à son souper. La Dauphine, à neuf
heures, joua dans l'antichambre de madame de Maintenon; il y avoit au souper deux tables : une de dix-huit
couverts dans l'antichambre du roi, et une de douze dans
la salle des gardes, et ces tables servies par les officiers du
roi. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse
de Berry arrivèrent à dix heures; elle étoit venue en bateau dans un lit, et on la fit recoucher en arrivant. Monseigneur le duc de Berry joua avec la Dauphine après souper
jusqu'à deux heures.

Jeudi 16, *à Fontainebleau*. — Le roi se promena le matin
à Petit-Bourg malgré la pluie, il y dîna à une heure, et
arriva ici à cinq heures et demie. Madame la Dauphine
alla le matin à Petit-Bourg voir madame la duchesse de
Berry et la mena même jusqu'à son bateau. — On eut des

s du duc de Berwick du 12. Il mande que le 8 un
ps de cavalerie et d'infanterie ennemie descendit
Tarentaise par le petit Saint-Bernard, sur quoi
ades s'est retiré près Conflans. Le même jour, l'ar-
M. de Savoie commença à filer d'auprès de Ter-
, prenant par le col de la Vanoise le chemin de
pour se joindre au corps qui étoit venu par le
nt-Bernard. L'armée du roi s'est allongée par sa
jusqu'à Montmélian, mais il restera un gros corps
rie près de Saint-Jean jusqu'à ce que les ennemis
us sortis de la Tarentaise et qu'ils aient passé
crainte qu'ils ne remarchassent en arrière pour
sur le Galibier. Il ajoute à sa lettre que quelques
nents ennemis passèrent hier à Conflans, qui obli-
de Prades à s'en retirer.

di 17, à Fontainebleau. — Le roi travailla avec le
er, et puis alla voir madame la duchesse de Berry
rrivée à deux heures du matin; elle n'eut point
n venant hier de Petit-Bourg, mais elle en avoit
ant de Paris à Petit-Bourg. L'après-dînée, le roi
et a été assez content de la quantité de gibier
vé. Le Dauphin et monseigneur le duc de Berry
er des sangliers. La Dauphine, en sortant de la
voir madame la duchesse de Berry. — Les trois
I. le Duc ont obtenu depuis peu au parlement
sion de 50,000 écus; elles en demandoient
davantage; il paroît que dans la famille les
igrissent fort. — Le roi a été fort mécontent
illegagnon, colonel de dragons, qu'on prétend
etiré trop tôt et trop loin d'un poste où on l'a-
n Savoie, et il l'a cassé; on croyoit même qu'il
e régiment, qui est un régiment nouveau assez

18, à Fontainebleau. — Le roi courut le cerf l'après
Dauphine étoit à cheval avec beaucoup de dames.
hasse, qui fut fort longue et fort rude, le roi tra-

vailla avec M. Voisin. Le roi n'étoit rentré qu'à huit heures; le Dauphin et la Dauphine étoient revenus longtemps auparavant. — On eut par l'ordinaire des lettres d'Espagne du 5. Le duc de Noailles étoit parti le 1er du mois pour Corella, pour presser quelques dispositions nécessaires pour la campagne, et aussi pour représenter à LL. MM. CC. qu'ils ne peuvent rien faire de mieux que de retourner à Madrid, étant assez exposés à Corella, où il faut des troupes pour les garder et pour assurer la communication avec Saragosse. On ignore le sujet qu'ils ont pour se tenir éloignés de leur capitale. L'infanterie françoise est arrivée à Balaguer, et nous avons entre la Sègre et Cervera, qui est la tête de nos quartiers, neuf mille chevaux et cinquante bataillons en bon état.

Dimanche 19, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Par les nouvelles qu'on a de M. de Berwick, il paroît que M. de Savoie s'avance et comme il est plus fort, surtout en cavalerie, on craint qu'il ne détache quelques corps pour tirer des contributions; on doute même que nous puissions conserver le camp de Montmélian. Le roi d'Angleterre va dans cette armée-là, et l'on croit même qu'il y est déjà arrivé; il passera de là en Provence et en Languedoc. — Madame la Dauphine a présentement la musique du roi à sa messe ; c'est le Dauphin qui devroit l'avoir, mais il ne s'en soucie point, et il aime mieux que la Dauphine l'ait comme feu Monseigneur l'avoit toujours. — On apprit que le prince de Nassau *, stathouder héréditaire de Frise et de Groningue, s'est noyé en passant le Moordyck. Il avoit épousé la fille du landgrave de Hesse-Cassel, qu'il a laissée grosse ; il en avoit déjà une fille. C'étoit un prince de grande espérance et que M. Heinsius vouloit faire stathouder de toute la Hollande.

* Le prince d'Orange, qui a épousé la fille aînée du roi d'Angleterre, est fils posthume de ce prince de Nassau et de la sœur du roi de Suède.

Lundi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la Dauphine étoit avec lui dans sa calèche. Au retour de la chasse, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tuer des sangliers. — L'usage emporte présentement qu'on dise M. le Dauphin et madame la Dauphine. — M. Desmaretz ne fait plus présentement aucune affaire avec les financiers; on les va même rechercher sur beaucoup de traités dont ils n'ont point compté, et on prétend que l'excédant des traités qu'ils avoient faits montera à des sommes considérables. Cette recherche-là se fera par les mêmes commissaires qui travaillent à l'affaire du dixième, qui sont trois conseillers d'État, savoir : M. de Bouville, M. Bignon, intendant de la généralité de Paris, et.....; trois intendants des finances, savoir : MM. de Rebours, des Forts et Bercy; et deux maîtres des requêtes, qui sont : MM. de Cély, et d'Ableiges le fils. Ces commissaires rendent compte M. Desmaretz, qui ordonne ensuite ce qu'il juge à propos.

Mardi 21, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, mais avant que d'y entrer, au sortir de la messe, il passa chez madame la duchesse de Berry, qui s'est blessée et qui accoucha la nuit d'une princesse qu'on a baptisée sous condition. Madame la Dauphine y avoit passé une partie de la nuit, mais on ne voulut point réveiller le roi. L'après-dînée, le roi alla tirer, et au retour il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Monseigneur le duc de Berry a souhaité que la princesse morte en naissant ou avant que de naître fût enterrée à Saint-Denis, et on a trouvé dans les registres qu'une fille de Monsieur avoit été portée à Saint-Denis par une duchesse d'Elbeuf et une autre dame de la première qualité, et sur cela on a nommé madame la duchesse de Beauvilliers et madame de Pompadour pour accompagner le corps à Saint-Denis, ce qui se fera jeudi. Madame la duchesse de Berry se porte aussi

bien qu'on se peut porter dans un pareil accident. — On a eu la confirmation de la mort du prince de Nassau, stathouder de Frise ; ainsi les affaires que l'électeur de Brandebourg avoit pour la succession du roi Guillaume sont plus difficiles à accommoder.

Mercredi 22, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et le soir il y eut grande promenade à l'entour du canal. — Le roi a donné le régiment de dragons de Coëtmen au frère du colonel qui a été tué, mais on ne lui a pas permis de vendre la compagnie de cavalerie qu'il avoit. — Madame de Pompadour n'étant pas ici, où elle n'arrivera que dans deux jours, on a nommé en sa place madame de Châtillon la jeune. — On fait un troisième détachement de notre armée de Flandre de huit bataillons et douze escadons, qui sera commandé par le comte d'Estaing ; le régiment de dragons de Villegagnon, dont le colonel a été cassé, a été donné au marquis de Prie, colonel de dragons réformé, neveu de la feue maréchale de La Mothe. — M. Pelletier, autrefois ministre et contrôleur général des finances, est à l'extrémité ; il a quatre-vingts ans passés, et il avoit conservé de grosses pensions.

Jeudi 23, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État ; il n'avoit pas pu finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. L'après-dînée il courut le cerf ; M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse ; madame la Dauphine y étoit à cheval avec beaucoup de dames, mais elle a résolu de ne plus guère monter à cheval pendant les grandes chaleurs. — Le corps de la princesse, fille de monseigneur le duc de Berry, partit d'ici à onze heures ; il y avoit beaucoup de relais pour le porter jusqu'à Saint-Denis ; beaucoup de gardes et de pages suivoient le carrosse dans lequel étoit le corps couvert de brocart d'argent, mesdames de Beauvilliers et de Châtillon et M. l'évêque de Séez, premier aumônier de monseigneur le duc de Berry. — Madame la prin-

cesse de Furstemberg est à la dernière extrémité à Paris, après une longue maladie. Son mari, qui commande en Saxe, en l'absence de l'électeur de Saxe, est le dernier de sa maison ; il n'avoit eu que trois filles. Il y a longtemps qu'il n'étoit plus avec sa femme, et apparemment il se remariera.

Vendredi 24, à Fontainebleau. — Le roi travailla avec son confesseur, et l'après-dînée il courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Madame la Dauphine n'étoit point à la chasse ; elle passa la journée à jouer au lansquenet, comme elle y joue tous les jours. Le roi va tous les jours voir madame la duchesse de Berry, qui continue à se bien porter; madame la Dauphine y va aussi tous les jours. — Par les nouvelles qui viennent de Flandre, on apprend que l'armée des ennemis est mal payée et que leur infanterie déserte beaucoup. M. le prince Eugène est parti de la Haye pour aller commander leur armée d'Allemagne, et on est en ce pays-là plus inquiet que jamais sur la marche des Turcs et du roi de Suède. Ils avoient fait mettre dans leurs gazettes que les Moscovites avoient battu le palatin de Kiovie et les Tartares; ils avouent présentement que les Moscovites ont été battus considérablement en deux occasions différentes.

Samedi 25, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin et se promena le soir autour du canal. — Artagnan, colonel d'infanterie et neveu du maréchal de Montesquiou, apporta la nouvelle que ce maréchal avoit fait attaquer le château d'Arleux et que nos soldats l'avoient emporté l'épée à la main; les ennemis avoient dedans six cent cinquante hommes, qui ont tous été tués ou pris avec le commandant, qui a été blessé d'un coup de baïonnette et qui s'est très-bien défendu. Il a la commission de colonel, et c'est un homme en réputation parmi eux d'un très-bon partisan. Le marquis du Thil, brigadier dans nos

troupes, a été fort blessé dans cette affaire; il étoit déjà estropié, et c'est un garçon qui s'est distingué dans toutes les occasions où il s'est trouvé et qui a plusieurs blessures considérables. L'affaire a été très-vive, et notre infanterie a témoigné beaucoup de courage et de bonne volonté.

Dimanche 26, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer. M. le Dauphin et madame la Dauphine allèrent à vêpres; après vêpres, elle joua chez elle, et à sept heures elle se promena autour du canal dans de petites calèches. — Il arriva hier un courrier de M. de Berwick; ce maréchal mande que le marquis de Maulevrier-Langeron avoit été obligé d'abandonner les Bauges. Ce poste commande entièrement dans le camp que nous avions à Montmélian jusqu'où nos troupes s'étendoient, ce qui a obligé M. de Berwick d'en retirer les troupes et d'aller camper sous le fort de Barraux; ainsi M. de Savoie s'emparera de Chambéry quand il voudra. M. de Berwick a fait rompre le pont que nous avions à Montmélian, et croit toujours que le principal objet de M. de Savoie seroit de nous faire abandonner le poste de Briançon pour s'en rendre maître, et qu'il fera marcher par ses derrières à cette intention-là.

Lundi 27, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de dépêches; il courut le cerf l'après-dînée; M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse, mais la grande chaleur empêcha madame la Dauphine d'y aller. Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain; il avoit donné audience le matin au marquis de Beauvau, envoyé extraordinaire de M. de Lorraine, qui venoit faire compliment sur la mort de Monseigneur. — M. de Feriol est revenu de son ambassade de Constantinople, et a salué le roi depuis qu'on est ici. — M. le duc de Charost avoit un fils de son second mariage, qui est mort à Paris de la petite vérole; c'est à lui que le roi

avoit donné le régiment de Charost après la mort du marquis de Charost, son frère du premier lit, qui fut tué à la bataille de Malplaquet; celui qui vient de mourir étoit à l'Académie et auroit été fort riche par sa mère, qui est une très-grande héritière et qui est dans son lit depuis douze à quinze ans, sans apparence de pouvoir jamais guérir.

Mardi 28, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. Le soir il devoit aller se promener autour du canal avec madame la Dauphine, mais il y eut un grand orage qui empêcha la promenade. — Le roi a donné à vendre au duc de Charost le régiment qu'avoit son fils qui vient de mourir; il n'a plus d'enfants de son second mariage, et de son premier il ne lui reste que M. d'Ancenis, qui a le régiment de Bourgogne-cavalerie. — Il arriva un courrier de Lyon; M. le marquis de Rochebonne, qui y commande, et le prévôt des marchands mandent que tout y est fort tranquille, qu'on a fortifié un peu le faubourg de la Guillotière pour empêcher la cavalerie d'y entrer. Le roi fait marcher de ce côté-là quelques troupes qui étoient en Languedoc et en Franche-Comté.

Mercredi 29, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, et alla tirer l'après-dînée; madame de Maintenon alla voir tirer le roi; madame de Dangeau et madame de Caylus étoient avec elle. Madame la Dauphine alla se promener autour du canal, et en sortant elle trouva le roi qui entroit; elle s'arrêta un moment pour lui demander des nouvelles de la chasse, et puis alla faire sa promenade autour du canal. — J'appris que le roi d'Espagne, en donnant la Flandre à M. de Bavière, l'engageoit à donner à la princesse des Ursins quelques terres en ce pays-là, qu'elle posséderoit en pleine souveraineté et qui seroient de la valeur de 30,000 écus de rente; l'élec-

teur de Bavière n'a pas encore déterminé les terres qu'on donnera à cette princesse. — Le comte de Bergeyck n'a pas encore joint le roi d'Espagne à Corella; il attend à Pampelune une escorte de mille hommes qu'on lui doit envoyer afin qu'il puisse passer sûrement à Corella.

Jeudi 30, *à Fontainebleau*. — Le roi courut le cerf après son dîner; il y avoit eu encore conseil le matin, parce qu'on n'avoit pas pu terminer hier toutes les affaires qu'il y avoit. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse; madame la Dauphine avec beaucoup de dames y étoient à cheval, et furent à la mort du cerf; la chasse fut fort belle et fort courte. — Le marquis du Thil, qui avoit été blessé à la prise d'Arleux, et à qui on avoit été obligé de couper la cuisse, est mort de sa blessure; il étoit colonel d'un régiment d'infanterie et brigadier. On croit que son régiment sera donné à son frère. — Notre second détachement de Flandre pour l'armée d'Allemagne, commandé par M. de Bouzols, est arrivé, et nous avons fait passer le Rhin au premier détachement que commandoit M. de Gassion; M. le maréchal de Bezons a joint quelques troupes à ce détachement, et a passé le Rhin avec eux au fort de Kehl.

Vendredi 31, *à Fontainebleau*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. Madame la Dauphine joua chez elle, et puis s'alla promener autour du canal. — On croit le prince Eugène arrivé présentement à leur armée d'Allemagne, mais on n'en a pas encore la nouvelle. — Le roi a donné le régiment du marquis du Thil à son frère, qui étoit capitaine d'infanterie. — La nouvelle de la défaite des Moscovites sur le Borysthène, sur le Niéper et sur le Danube se confirme de tous côtés. — Les électeurs sont convoqués à Francfort pour le 20 d'août; mais il y en a déjà qui proposent qu'on attende le retour de l'archiduc en Allemagne. A Ratisbonne on a fait la capitulation qu'on doit faire

ereur qui sera élu, et par cette capitulation
ne pouvoir mettre au ban de l'empire au-
i prince, mais on n'y parle point des deux
n y a mis. — L'aîné des enfants de M. le
omponne, beau-frère de M. de Torcy, est
e la petite vérole.
oût, à Fontainebleau. — Le roi tint le con-
; l'après-dînée il courut le cerf. — Les
es par l'ordinaire d'Espagne nous ap-
L. MM. CC. sont toujours à Corella, que
de fièvre, que le comte de Bergeyck y
on croit qu'on lui donnera la principale
affaires. M. de Vendôme est encore à Sara-
sse, et se prépare à en partir pour aller se mettre à la
ete de l'armée, ayant présentement tout ce qui lui faut
our se mettre en campagne. — Toutes les nouvelles
u'on avoit d'Allemagne portent que Mongats s'est rendu
ux troupes de feu l'empereur, mais cependant les
hefs des mécontents n'ont point encore fait leur accom-
odement, et qu'ainsi l'impératrice mère, régente des
rres héréditaires de la maison d'Autriche, n'ose encore
nner ordre aux troupes de sortir de ce pays-là.

Dimanche 2, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil
tat, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec
elletier. Madame la Dauphine, après avoir entendu
es avec M. le Dauphin, revint chez elle jouer au
uenet, comme elle y joue tous les jours, et à six
s elle alla se promener autour du canal en calèche.
s ennemis font quelques mouvements en Flandre;
ure qu'il y a une grande désertion dans leurs
s. — On mande de notre armée de Dauphiné que
Savoie a été malade quelques jours à Saint-
d'Albigny; il a envoyé quelques troupes à Cham-
et a fait revenir la cavalerie qu'il avoit du côté
ecy. — Notre premier détachement de Flandre
notre armée d'Allemagne a passé le Rhin; on y a

joint quelques troupes, et le maréchal de Bezons com-
mande ce corps. — Il y eut grand couvert chez ma-
dame la Dauphine, où M. le Dauphin dîna. Villacerf, s-
premier maître d'hôtel, la servit avec le bâton ; la n-
étoit sur la table du prêt ; plusieurs duchesses et dam-
étoient à son dîner comme elles sont au souper du ro-
Madame la Dauphine sera servie de temps en tem-
comme cela (1).

---

(1) « Depuis la mort de Monseigneur, le roi a accordé à madame la Da-
phine la nef, le cadenas, le bâton de maître d'hôtel et la musique. E-
mangea pour la première fois à son grand couvert comme Dauphine le 2 aoû-
et elle fut servie par M. le marquis de Villacerf, son premier maître d'hôte-
et le 10 elle fut servie aussi à son grand couvert par M. de la Croix, son maît-
d'hôtel. Il se rendit à la bouche avec ses officiers, lava ses mains ; le contr-
leur général et le gentilhomme servant les lavèrent ensuite. L'écuyer ordinai-
de la bouche lui présenta une assiette sur laquelle il y avoit des mouillettes
pain ; il en prit deux avec lesquelles il toucha tous les mets les uns après l-
autres. Il en donna une à manger à l'écuyer de la bouche ; ensuite il prit son b-
ton des mains de l'huissier du bureau qui l'y avoit apporté, puis la marc-
commença en cet ordre : un garde du corps du roi ayant la carabine sur l-
paule ; un huissier de salle, et un huissier du bureau. M. de la Croix march-
derrière, ayant son bâton de maître d'hôtel à la main. Un gentilhomme serva-
et le contrôleur portant chacun un plat, l'écuyer de la bouche et les autr-
officiers de la bouche en portant aussi chacun un, marchoient ensuite. Lor-
qu'ils furent arrivés à la salle où étoit le prêt, M. de la Croix vit mettre to-
les plats sur la table, où un gentilhomme servant qui étoit de garde au prêt,
un nouvel essai de chaque plat, et donna la mouillette dont il avoit fait l'es-
à chacun de ceux qui avoient porté les plats, après quoi M. de la Croix
vit mettre sur la table par les gentilshommes servants.

« Il alla ensuite, ayant son bâton à la main, avertir monseigneur le Da-
phin et madame la Dauphine, puis il revint à la table où il attendit mons-
gneur le Dauphin. Dès qu'il parut, il mit son chapeau et son bâton entre l-
mains du chef du gobelet, et présenta à ce prince une serviette mouillée q-
étoit entre deux assiettes d'or pour se laver les mains. Il prit ensuite une autr-
serviette mouillée, aussi entre deux assiettes d'or, qu'il présenta de même
madame la Dauphine. Un gentilhomme servant présenta une autre serviett-
mouillée, aussi entre deux assiettes, à Madame, qui mangea pour la premièr-
fois avec madame la Dauphine à son grand couvert.

« Alors M. de la Croix reprit son bâton et son chapeau, et retourna à l-
bouche, précédé seulement d'un garde du corps et des deux huissiers. L'essa-
du second service ne se fit point à la bouche, mais au prêt où étoit la nef. Il s-
plaça ensuite au côté droit du fauteuil de monseigneur le Dauphin, où il rest-

Lundi 3, à Fontainebleau. — Le roi prit médecine; mais, avant que de la prendre, il alla entendre la messe à la chapelle, parce qu'il étoit fête dans le diocèse. L'après-dînée il tint le conseil d'État; il n'avoit pas pu finir hier toutes les affaires. M. le chancelier se trouva mal au conseil et fut obligé d'en sortir. Madame la duchesse de Berry continue à se bien porter, et joue tous les jours chez elle au brelan. — L'électeur de Brandebourg, qui étoit venu en Hollande pour terminer les affaires qu'il avoit avec le prince de Nassau, stathouder de Frise, sur la succession du roi Guillaume, a recommencé ses instances auprès de MM. les États Généraux pour finir cette affaire, et ils ont fait un règlement provisionnel, ne le pouvant pas faire définitif, parce que le prince de Nassau, qui vient de se noyer, n'a laissé qu'une petite fille, et sa femme est grosse. On ne sait point encore le détail de cet accommodement. Cet électeur doit partir de la Haye ces jours-ci pour retourner à Berlin.

Mardi 4, à Fontainebleau. — Le roi tint conseil d'État, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; le soir il se promena autour du canal avec madame la Dauphine, et au retour il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer des sangliers. — Il y a des mouvements de l'armée des ennemis en Flandre et dans la nôtre, dont nous ne sommes pas trop bien instruits. — L'ambassadeur de Venise, qui a succédé à M. de Tiepolo à Vienne, a été pressé par l'impératrice régente de reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne, et sans cela on ne lui donne-

---

pendant tout le repas, ayant toujours son bâton à la main. Les gentilshommes servants firent le même service de même que chez le roi.

« Il y avoit à ce repas une très-grande assemblée de dames. Il y en avoit treize qui avoient le tabouret, les autres étoient debout. Monseigneur le Dauphin et madame la Dauphine tinrent ensuite un cercle de dames comme chez le roi après son souper, cérémonie qui se fait pour les remercier. » (*Mercure d'août*, IV[e] partie, pages 64 à 70.)

roit point d'audience. Il a répondu qu'il ne pouvoit pas faire une pareille démarche sans ordre de la république. Il en a écrit, et la république a fait réponse qu'ils avoient reconnu Philippe V, qu'ils lui avoient envoyé une ambassade quand il vint en Italie, et qu'ils ne devoient ni ne pouvoient reconnoître un autre roi d'Espagne. Cette république envoie en France un des principaux hommes de l'État, qui est Savio Grande, qui fera les affaires ici sans avoir de caractère.

Mercredi 5, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, et courut le cerf l'après-dînée. — Il arriva un courrier de M. de Villars qui mande que les ennemis, après avoir envoyé tous leurs bagages à Lille, ont marché très-diligemment, ont passé à Saint-Éloy auprès d'Arras, ont pris du pain à Douai, et sont venus camper près de Sansée à Ouezy. M. de Villars marche de son côté pour venir camper à Bussy et à Barail, sur le ruisseau de Marquion; ainsi il n'y aura que ce ruisseau entre les ennemis et lui; car on ne doute pas qu'ils ne passent la Sansée, et, selon toutes les apparences, il y aura une grande action. On aura au moins deux courriers par jour. — M. Penautier* est mort en Languedoc; il avoit été longtemps trésorier général de cette province et du clergé en même temps. On prétendoit que ces deux emplois lui valoient 100,000 écus par an; mais il en faisoit un fort bon usage et on étoit très-content de lui. Il étoit fort baissé depuis quelques années, et ces deux emplois avoient été donnés à deux hommes différents. Il avoit une pension de 20,000 livres sur celui qui a la charge de trésorier général du Languedoc. Il avoit fait la fortune de plusieurs gens qui sont dans les affaires, qui ont présentement des biens infinis.

* Penautier étoit devenu de caissier un très-riche financier, trésorier du clergé et des États de Languedoc; homme de beaucoup d'esprit, bien fait, galant, magnifique et obligeant. Il fut mêlé dans les affaires de la Brinvilliers et des poisons, et mis en prison, avec grand danger. Il est in-

croyable combien de gens et des plus considérables se remuèrent pour lui, le cardinal Bonzi à la tête, et le tirèrent d'affaire. Il conserva longtemps depuis ses emplois et ses amis, et quoique sa réputation eût fort souffert de cette affaire, il demeura dans le monde comme chose non avenue. Crozat, fameux par ses richesses, avoit été son caissier.

Jeudi 6, à Fontainebleau. — Le roi alla tirer l'après-dînée; le soir il travailla avec M. Voisin. Il arriva des courriers du maréchal de Villars, dont le dernier partit hier de notre camp à cinq heures. Une partie de la cavalerie des ennemis avoit déjà passé la Sansée; nous n'avions encore que la maison du roi arrivée à Bussy-Barail; mais, quand le courrier est parti, la tête de notre infanterie paroissoit et le maréchal de Villars mande qu'il ne doute point qu'il n'y ait une bataille; ainsi on attend les courriers avec une grande impatience. Madame la Dauphine monta en carrosse à quatre heures, et alla se promener sur le grand chemin de Paris pour aller au-devant des courriers, s'il en arrivoit; on l'avoit fort pressée de jouer: « Et avec qui voulez-vous, dit-elle, que je joue? avec des dames qui ont leurs maris, ou des pères qui ont leurs enfants à une bataille qui, selon toutes les apparences, doit être fort sanglante, et puis-je être tranquille moi-même quand il s'agit de la plus grande affaire de l'État? » — Le vieux duc de Lesdiguières mourut hier à Paris; il avoit quatre-vingt-cinq ans. Il avoit été courtisan très-assidu pendant qu'il n'étoit que M. de Canaples; mais il étoit déjà fort vieux quand il devint duc de Lesdiguières, et ne paroissoit quasi plus à la cour. Ce duché est éteint par sa mort.

Vendredi 7, à Fontainebleau. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et courut le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la Dauphine étoit avec lui dans sa calèche. On passa toute la journée dans l'attente d'un courrier de Flandre, ne doutant pas qu'il n'apportât la nouvelle d'une bataille;

enfin, un peu avant minuit, comme le roi étoit prêt à se mettre au lit, et que nous étions déjà sortis de sa chambre, on nous vint dire que le courrier étoit arrivé. M. le Dauphin, qui étoit à demi-déshabillé, madame la Dauphine et tous les princes revinrent chez le roi. M. Voisin y entra aussitôt après, et fut assez longtemps avec le roi à lire les dépêches, pendant lequel temps nous croyions dans l'antichambre qu'on lisoit le détail de la bataille, tous les morts et les blessés; mais quand M. Voisin sortit, nous sûmes qu'il n'y avoit point eu d'action et que les ennemis, après avoir été en présence de notre armée le jeudi à quatre heures du soir, avoient pris le parti à huit heures, la nuit étant venue, de marcher par leur gauche et de passer l'Escaut sur huit ou dix ponts qu'ils avoient faits entre Cambray et Bouchain. M. de Villars a envoyé ordre à Cambray de faire des ponts au-dessus de la ville pour y passer l'Escaut, ce qui doit avoir été fait ce matin en cas que les ennemis aient marché. Son courrier est parti ce matin à deux heures.

Samedi 8, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil de finances et l'après-dînée il courut le cerf. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse; madame la Dauphine y étoit avec beaucoup de dames, à cheval. — Le roi a donné au duc de Villeroy 9,000 livres de pension que la ville de Lyon payoit au duc de Lesdiguières. Voici l'origine de cette pension : Pendant que le vieux maréchal de Villeroy vivoit, il avoit demandé pour l'archevêque de Lyon, son frère, qui étoit lieutenant de roi de la province, qu'il permît que la ville de Lyon, qui avoit de grandes obligations à cet archevêque, lui donnât 12,000 livres par an. Quand l'archevêque fut mort et qu'on mît pour commander dans Lyon le duc de Lesdiguières, qui n'étoit alors que M. de Canaples, le maréchal de Villeroy d'aujourd'hui demanda au roi qu'il permît que la ville de Lyon donnât à M. de Canaples les 12,000 livres qu'elle donnoit à l'archevê-

que, et quand Canaples fut ôté du commandement de Lyon, on donna 1,000 écus au marquis de Rochebonne qu'on fit commander dans la province; on conserva les neuf autres mille livres à Canaples et ce sont ces 9,000 livres que vient d'avoir le duc de Villeroy.

Dimanche 9, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, qui fut fort long; il alla tirer l'après-dînée, et au retour, travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Les ennemis en Flandre sont demeurés sur les bords de l'Escaut qu'ils passèrent la nuit du jeudi au vendredi entre Cambray et Bouchain. Le maréchal de Villars est demeuré en deçà de l'Escaut sur lequel il a ses ponts tout prêts pour le passer fort aisément et fort vite quand il le jugera à propos. Il a étendu sa gauche jusqu'à la hauteur de Bouchain lui ayant fait passer la Sansée; le maréchal de Montesquiou la commande. — Les lettres qu'on a reçues par l'ordinaire de Corella portent que mademoiselle de Lanti*, nièce de la princesse des Ursins, y est arrivée. On lui a donné les honneurs de la grandesse; on croit qu'on la fera dame du palais et qu'on la mariera au duc d'Havré. On mande de Saragosse du 26 que M. d'Arpajon a surpris le général Schowel, qui étoit avec des troupes et des miquelets dans la ville d'Arens; on a tué cinquante ou soixante hommes, on en a pris cent, et dix ou douze officiers. On croit que ce général s'est sauvé dans le château avec le reste des officiers; M. d'Arpajon en fait actuellement le siége, et a quatre pièces de canon avec lui. Les ennemis ont demandé une conférence touchant l'échange des prisonniers; le lieu de la conférence sera entre Ygualade et Barcelone.

* Jamais mademoiselle Lanti n'eut les honneurs de la grandesse. Son père n'étoit ni grand d'Espagne ni près de là, et a vécu et est mort à Rome chevalier du Saint-Esprit; sa mère étoit sœur de madame des Ursins. Le duc d'Havré, à qui elle la maria, étoit grand d'Espagne et de la maison de Croy.

Lundi 10, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain, et se promena le soir autour du canal avec madame la Dauphine. Il y eut couvert chez madame la Dauphine, où Madame dîna avec M. le Dauphin et madame la Dauphine. Elle étoit dans un fauteuil comme eux, mais à côté de la table; ils eurent une grosse cour à leur dîner. — Par les nouvelles qu'on a de notre armée de Dauphiné, il ne paroît pas que M. de Savoie s'avance beaucoup. Il a soixante et deux bataillons; nous en avons du moins autant que lui, mais nous avons bien du pays à garder; M. de Savoie n'a que trente escadrons avec lui, mais il fait venir le reste de sa cavalerie, qui sera de vingt-huit escadrons de plus. Il en vient à M. de Berwick dix-sept d'Allemagne et dix ou douze de Franche-Comté ou du Languedoc, et, quand cette cavalerie aura joint, nous serons aussi forts en cavalerie que M. de Savoie. — Le duc de Villars est obligé, par sa mauvaise santé, à quitter le service; il est colonel du régiment d'Orléanois, que le roi lui a permis de vendre.

Mardi 11, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. Il courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse; M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse; madame la Dauphine y étoit à cheval avec plusieurs dames. Le soir, le roi travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Les ennemis en Flandre avoient fait passer l'Escaut au-dessous de Bouchain à un corps de troupes assez considérable pour venir attaquer les troupes que nous avons auprès de Bouchain au delà de la Sansée. M. de Villars, averti de ce mouvement, avoit fait passer l'Escaut à Cambray, sur les ponts qu'il a au-dessus de Cambray, pour attaquer le gros de leur armée qui étoit demeurée au delà de l'Escaut. Sa marche a obligé les ennemis de faire revenir diligemment les troupes qu'ils avoient envoyées pour attaquer celles que nous avons sous Bouchain; ainsi il y pouvoit avoir deux petites ba-

tailles, l'une en deçà et l'autre au delà de l'Escaut. Le maréchal de Villars, voyant les ennemis rejoints et notre poste sous Bouchain en sûreté, a repassé l'Escaut et est revenu dans son camp. — M. Pelletier le ministre, qui avoit été contrôleur général, est mort à Paris, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il y avoit longtemps qu'il étoit retiré, et le roi lui avoit continué une assez grosse pension.

Mercredi 12, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée. M. le Dauphin et monseigneur son frère allèrent courre des sangliers; madame la Dauphine étoit à la chasse, à cheval avec beaucoup de dames, et elles revinrent faire le retour de chasse chez M. le Dauphin. — Notre armée d'Allemagne est partagée; nous en avons une partie au delà du Rhin commandée par le maréchal de Bezons et la plus considérable partie est encore dans nos lignes de Weissembourg sous le maréchal d'Harcourt. Par les lettres qu'on reçoit d'Allemagne, il paroît que les ennemis craignent que nous fassions le siége de Landau, mais il ne paroît pas ici qu'on y songe. L'électeur de Bavière est toujours à Luxembourg, et on ne parle plus qu'il doive passer à notre armée d'Allemagne. Le roi d'Angleterre est arrivé à l'armée du maréchal de Berwick sous le fort de Barraux. — Saillant, lieutenant-colonel du régiment des gardes, qui commande dans Namur, a déclaré son mariage avec mademoiselle de Cerné, chanoinesse de Maubeuge et nièce de Jeoffreville.

Jeudi 13, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son dîner, courut le cerf; madame la Dauphine étoit avec lui dans sa calèche; M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. — Madame la duchesse de Berry alla lundi à la messe se relever de ses couches; il y avoit trois semaines qu'elle étoit accouchée. Le roi a souhaité qu'elle donnât chez elle les grandes entrées à madame de la Rochepot, femme de son chancelier; elle est la fille aînée de M. Voisin. — M. Desmaretz alla hier l'après-dînée à

Paris, d'où il reviendra samedi au soir. M. de Torcy alla, il y a huit jours, voir au pays du Maine sa nouvelle acquisition du marquisat de Sablé; il en reviendra demain. — Les affaires de M. le cardinal de Noailles avec les deux évêques qui ont écrit au roi une lettre cruelle contre lui ne sont pas encore réglées. M. le Dauphin y travaille avec beaucoup d'application, le roi l'ayant chargé de prendre connoissance de cette affaire et de la finir.

Vendredi 14, à Fontainebleau. — Le roi fut enfermé l'après-dînée avec son confesseur, ce qu'il fait toujours la veille des jours qu'il doit faire ses dévotions, et sur les six heures il alla se promener autour du canal, dans une petite calèche, avec madame la Dauphine. — Il arriva un courrier de Flandre; les ennemis travaillent à un retranchement depuis Henein jusqu'à l'abbaye d'Anchin; ils prétendent par là faire venir leurs convois de Douai en sûreté. Ils font courre le bruit dans leur armée qu'ils feront le siége de Bouchain; nous ne croyons pas ici que cela soit possible, ni qu'ils y pensent seulement; cependant c'est le bruit de notre armée aussi bien que de celle des ennemis, et, s'ils pouvoient nous ôter notre communication avec Bouchain il seroit difficile de le secourir. Nous avons mis dans cette place six bataillons et sept cents grenadiers. Ravignan, maréchal de camp, y est entré. Il y a même des lettres qui portent qu'on y doit mettre Brendlé, lieutenant général, pour y commander.

Samedi 15, à Fontainebleau. — Le roi fit ses dévotions dans la chapelle; madame la Dauphine les fit dans la chapelle auprès de la salle des Suisses. M. le Dauphin les avoit faites le matin à la paroisse. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres dans la chapelle en bas, et après vêpres on fit la procession autour de la cour des fontaines, et on rentra dans la chapelle par-dessous le grand degré du fer à cheval. En sortant de la chapelle, le roi s'enferma avec son confesseur, et fit

la distribution des bénéfices, et à six heures, il monta dans une petite calèche avec madame la Dauphine et alla se promener autour du canal. — On eut par l'ordinaire des lettres de Saragosse du 2, qui portent que l'archiduc et l'archiduchesse étoient sortis de Barcelone pour aller à Tarragone, et que depuis leur départ de Barcelone ils avoient notifié aux Catalans qu'ils alloient retourner en Allemagne, et le bruit couroit qu'ils s'embarqueroient le 4 à Tarragone pour aller débarquer à Finale ou à la côte de Gênes. On disoit même qu'ils feroient embarquer avec eux quelques régiments.

Liste des bénéfices qui ont été distribués.

L'évêché de Rennes, à l'abbé de Sanzay; l'abbaye de Saint-Florent, à l'évêque de Vence; l'abbaye de Montiers-Ramey, à l'abbé d'Antin; l'abbaye de Theuley, à l'abbé de Trudaine; l'abbaye de l'Aumône, à l'abbé Martineau; l'abbaye de la Creste, à l'évêque de Limoges; celle de Vernuse, à l'abbé de Barjavel; celle de Bonnevaux, à l'abbé Carpinel, et l'abbaye de Saint-Loup, à madame de Châtillon.

Dimanche 16, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla tirer. Madame la Dauphine se promena autour du canal avec beaucoup de dames. — Il arriva des nouvelles de Flandre, et il paroît que les ennemis songent tout de bon à faire le siége de Bouchain; le camp retranché que nous avons au delà de la Sansée ne communique qu'à la ville basse ou au faubourg, comme on voudra le nommer; ainsi nous n'aurions plus nulle communication avec la place, s'ils étoient maîtres de ce faubourg, qui est assez mal fortifié; cela commence à nous inquiéter fort ici. — M. de Berwick mande que les vingt-huit escadrons que M. de Savoie fait venir de Piémont étoient arrivés dans son camp; ceux que nous faisons venir d'Allemagne pour renforcer M. de Berwick n'arriveront qu'à la fin du mois. M. de Savoie pourra faire

quelques courses dans le Viennois et tirer quelques contributions.

Lundi 17, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la Dauphine étoit avec lui dans sa calèche, et au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Les députés de Languedoc haranguèrent le roi au sortir de la messe; l'évêque de Castres portoit la parole. Il harangua ensuite M. le Dauphin, et ces deux harangues ont été fort louées. M. le duc du Maine donna un magnifique dîner à tous les députés, comme il fait tous les ans en pareille occasion. Les États ont accordé au roi tout ce qu'il leur avoit demandé. — Il arrive tous les jours des nouvelles de Flandre, et l'on ne doute presque plus du siége de Bouchain, ce qu'on croyoit impossible il y a quelques jours. — Les nouvelles des Turcs et des Moscovites varient si fort qu'on ne sait plus du tout qu'en croire.

Mardi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite fort longtemps avec M. Desmaretz. Il alla tirer l'après-dînée et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. — Le roi a donné une pension de 500 écus à M. de Lutzbourg, frère de madame des Alleurs. — Le roi d'Angleterre est reparti de l'armée de M. de Berwick et continue son voyage; il va en Provence et puis en Languedoc. — Les électeurs de Mayence et de Trèves sont arrivés à Francfort, et l'on y attend le prince, fils aîné de l'électeur de Saxe, qui y viendra incognito. On a eu quelque peine, en Saxe à l'en laisser sortir, parce que les peuples sont persuadés que l'électeur, son père, veut le faire changer de religion. On dit même qu'il a déjà pris à Rome des engagements pour cette conversion.

Mercredi 19, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; il donna aussitôt après son dîner audience aux députés de la ville de Paris, qui venoient lui apporter le scrutin. Le soir il se promena dans une petite calèche au-

tour du canal avec madame la Dauphine. — Le matin il arriva un courrier de Flandre qui apporta la nouvelle que les ennemis nous avoient ôté la communication avec Bouchain. Ils sont venus à travers le marais attaquer trois compagnies de grenadiers que nous y avions dans le poste le plus avancé. Ils devoient être soutenus par trois mille hommes qui n'étoient pas encore arrivés; nos grenadiers se sont retirés, et les ennemis se sont rendus maîtres de ce poste, qui leur facilitera la prise de Bouchain. — Il arriva un courrier de Saragosse; les lettres qu'il apporte sont du 9. M. de Vendôme et M. de Noailles en devoient partir le lendemain pour aller se mettre à la tête de l'armée. Le bruit continue toujours que l'archiduc et l'archiduchesse se sont embarqués à Tarragone, mais il n'y a point encore de certitude; par les lettres d'Italie, il est attendu à Milan à la fin de ce mois. — La princesse de Furstemberg * mourut à Paris après une fort longue maladie. Elle laisse deux filles, qui sont la comtesse de Lannoy et madame de Seignelay; elle avoit marié sa fille aînée au prince d'Isenghien, qui est morte sans enfants. Le prince de Furstemberg, son mari, commande en Saxe, et on croit qu'il se remariera bientôt parce qu'il est le seul de sa maison. — M. de Phélypeaux, frère de M. le chancelier, est mort à Paris d'une apoplexie très-violente. Il y a déjà quelque temps qu'on ne le voyoit plus; il étoit devenu aveugle. Il étoit conseiller d'État ordinaire; on croit que la place du conseil sera pour M. de Trudaine, intendant en Bourgogne et frère de madame Voisin. — M. de Maillebois, fils aîné de M. Desmaretz, courant le cerf avec M. le comte de Toulouse, fut blessé d'un coup d'andouiller; la blessure est grande, mais les chirurgiens assurent qu'elle n'est pas dangereuse.

* On a déjà parlé de cette princesse de Furstemberg à l'occasion du tabouret de grâce qu'elle déroba. Elle étoit Ligny, et sa mère étoit

sœur de la vieille Tambonneau et de la mère du maréchal et du cardinal de Noailles.

Jeudi 20, *à Fontainebleau*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée ; M. le Dauphin, madame la Dauphine et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. — M. de Phélypeaux, qui vient de mourir, étoit conseiller d'État ordinaire ; le roi a fait monter M. Bignon, prévôt des marchands, à la place d'ordinaire et a donné à M. Trudaine, frère de madame Voisin, la place de conseiller d'État de semestre qu'avoit M. Bignon. Le roi a encore à donner une place dans le conseil, qui est celle d'ecclésiastique qu'avoit l'archevêque de Reims, qui n'a pas été remplie depuis sa mort. — Il arriva un courrier de Flandre par lequel on apprend que les ennemis travaillent à leurs lignes devant Bouchain. Le maréchal de Villars envoie au roi Contades, major des gardes, qui fait la charge de major général de l'armée, qui instruira plus particulièrement le roi de ce qui s'est passé depuis quelques jours. Le roi avoit mandé au maréchal de Villars de lui envoyer quelque officier général qui fût bien instruit.

Vendredi 21, *à Fontainebleau*. — Le roi, après la messe, passa chez madame de Maintenon, où il avoit ordonné à Contades, qui avoit paru à son lever, de lui venir parler. Le roi s'enferma avec lui et M. Voisin plus de deux heures ; il l'entretint encore l'après-dînée. Contades fut aussi enfermé avec M. le Dauphin au retour de sa chasse. On le fait repartir demain, et on prétend qu'il a fort justifié le maréchal de Villars sur les fautes qu'on lui imputoit. — M. le maréchal de Boufflers est considérablement malade ici. On l'a fait confesser ; on a mandé à madame sa femme de venir en diligence. Elle arriva le soir avant minuit ; elle le trouva un peu moins mal, mais on ne croit pas qu'il en puisse revenir. — M. le cardinal de Noailles a interdit la confession à plusieurs jésuites de

la rue Saint-Antoine; cette affaire fait grand bruit à Paris et ici.

Samedi 22, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances; il travailla avec M. Voisin l'après-dînée, et, sur les six heures, il alla se promener autour du canal avec madame la Dauphine dans sa petite calèche. — Le maréchal de Boufflers avoit assez bien passé la nuit; on le croyoit mieux, mais tout d'un coup il tourna à la mort, et expira à cinq heures et demie *. On emmena madame de Boufflers chez la duchesse de Guiche, sa belle-sœur, où M. le Dauphin et madame la Dauphine allèrent la voir après la promenade. Le corps du maréchal fut porté à sa maison à la ville. Il avoit soixante-huit ans. Il avoit le gouvernement de Flandre et le gouvernement particulier de Lille dont il avoit conservé les appointements; son fils, qui n'a pas cinq ans, en a les survivances. Il avoit 500,000 francs de brevet de retenue sur sa charge de capitaine des gardes du corps. C'étoit un des honnêtes hommes du monde, et qu'on ne sauroit trop regretter.

* On a vu en plus d'un endroit de ces additions l'origine et les progrès de la fortune du maréchal de Boufflers. Il est surprenant au dernier point qu'avec aussi peu d'esprit et un esprit aussi courtisan, il ait conservé toute sa vie une probité et une générosité du premier ordre et de la première pureté sans aucune tache, et qui ont éclaté en toutes occasions, soit dans le cours de sa vie et de sa conduite ordinaire, soit dans sa justice à la rendre à ses propres dépens au mérite et aux actions de ceux qui se mirent sous lui, soit dans son adresse à excuser leurs fautes, soit dans son courage à saisir les occasions pour remettre à flot des gens en disgrâce. Il tira tout de son travail et de son amour du bien et de la patrie, en dépit de son peu d'étendue, et fit souvent des mémoires et des projets fort sensés. Avec tout cela, ses intentions et ses services derniers de Lille et de Malplaquet lui tournèrent la tête. Il imagina d'être connétable, il osa le demander, et de ce moment il perdit tout avec le roi, qui le regarda comme un ambitieux insatiable et qui ne put plus le souffrir. Il sentit bientôt le triste succès de sa prétention, et il en fut outré; mais quand dans la suite il s'aperçut de l'impression qu'elle avoit faite et qu'il comprit enfin qu'elle étoit sans re-

mède, il tomba dans un déplaisir amer et sombre qui lui fit compter pour rien toute sa fortune, qui le jeta dans des infirmités où les médecins demeurèrent court et qui le mit au tombeau. Monseigneur le traitoit bien, et il se plaignoit quelquefois à lui des dédains du roi qu'il éprouvoit. M. le Dauphin l'aimoit et l'estimoit, et quelquefois le consoloit; il le visita dans sa courte maladie. Toute la cour le plaignit et le regretta, mais avec une considération baissée, et le roi en fut extrêmement soulagé.

Dimanche 23, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer. Au retour de la chasse, il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Les nouvelles d'Espagne sont toujours que l'archiduc est embarqué, et il y a des lettres qui portent que le vent contraire, au bout de trois jours de son embarquement, l'avoit obligé de rentrer dans le port de Tarragone, et l'on mande d'Allemagne que les électeurs et les princes qui sont assemblés à Francfort ne travailleront point à l'élection de l'empereur jusqu'à ce que l'archiduc soit arrivé en Allemagne. Cependant il n'y a encore rien de tout à fait sûr à ces nouvelles. — Mademoiselle d'Estouteville mourut à Paris; madame la princesse de Neufchâtel sa mère, n'avoit d'enfants qu'elle et la duchesse de Luynes, qui hérite par la mort de sa sœur de plus de 80,000 livres de rente. — Par les dernières nouvelles de Flandre, la tranchée n'étoit pas encore ouverte à Bouchain.

Lundi 24, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de dépêches, et l'après-dînée il courut le cerf; madame la Dauphine étoit avec lui dans sa petite calèche. M. le Dauphin et monseigneur son frère étoient à la chasse. Le soir le roi travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Le duc de Berwick mande que M. de Savoie a repassé la montagne, que l'on dit qu'il a eu encore quelques accès de fièvre qui l'obligent à aller prendre les eaux. — M. le comte de Brionne, qui revient des eaux de Vichy, se trouva fort mal. On le saigna; on trouve sa tête fort embarrassée, et sa langue

...es médecins disent que ce n'est pas ...ie et ne laissent pas de le croire ... Le chevalier de Pezé, lieutenant ...ent du roi pour acheter la com...au, qui a ordre de s'en défaire et ...s le château de Saumur.

...nebleau. — Le roi tint le conseil de ...idi, et travailla ensuite avec M. Des... ...eure et demie. Il alla tirer l'après... madame de Maintenon, il travailla ... Desmaretz. Il y eut grand couvert ...ine, où dîna M. le Dauphin, comme ...c elle ces jours-là; monseigneur le ...ame la duchesse de Berry y dînèrent ...auteuils, mais, sur le retour de la ta... ...duc de Berry à la droite de M. le Dau... ...che madame la duchesse de Berry, ...abit pour la première fois depuis ...oir, un peu avant minuit, le corps ...flers fut porté à la paroisse, où beau... ...s se trouvèrent. Cent gardes du roi avec trompettes et timballes sonnant un honneur qu'on fait aux capitaines ...s qui meurent dans le lieu où est la même la bonté de dire qu'on ne pou... d'honneur à un homme du mérite du ...ers. M. de Luxembourg, qui mourut à mêmes honneurs, mais on ne les fit ...ux de Duras et de Lorges, qui mouru... ...u'ils fussent capitaines des gardes aussi.

Fontainebleau. — Le roi tint le conseil l'après-dînée avec M. de Pontchartrain; ...la se promener autour du canal dans ...avec madame la Dauphine; M. le Dau... ...l à côté de la calèche, et avoit couru le ... conseil. — On eut des nouvelles de

Flandre que les ennemis avoient ouvert la tranchée à Bouchain la nuit du 22 au 23. — Le chevalier de Maulevrier, lieutenant général, est mort de la petite vérole; c'étoit un garçon fort estimé. — M. de Torcy eut des lettres de Léopol, du 29 du mois passé, qui ne parlent point qu'il y ait eu de bataille entre les Turcs et les Moscovites; elles disent seulement que les Moscovites gardoient un point où ils ont été forcés par les Turcs, et que depuis cela les Turcs, avertis qu'il venoit aux Moscovites un grand convoi de sept mille chariots escortés par quatorze mille hommes, les avoient fait attaquer et en avoient tué dix mille et pris le reste aussi bien que tous les chariots.

Jeudi 27, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son dîner, courut le cerf. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse; madame la Dauphine n'y alla point à cause de la grande chaleur et de la poudre qu'il y a dans la forêt; cela n'empêcha point Madame d'y aller avec mademoiselle de Bourbon. Madame la Dauphine alla se promener sur les six heures autour du canal, et joua chez elle avant et après la promenade. — M. le duc de Savoie n'est point allé aux eaux de Saint-Maurice, comme on l'avoit dit, mais il fait venir de ces eaux-là à l'abbaye de Tamiers, où il est allé les prendre; il n'est là qu'à sept ou huit lieues de son armée, qui est toujours entre Chambéry et Montmélian. La cavalerie que M. de Berwick attendoit d'Allemagne, de Languedoc et de Franche-Comté est arrivée; ainsi on ne craint plus que M. de Savoie puisse établir des contributions dans le bas Dauphiné.

Vendredi 28, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla chez lui jusqu'à cinq heures, et puis monta dans sa petite calèche avec madame la Dauphine, et alla se promener autour du canal. Après la promenade, madame la Dauphine se trouva un peu incommodée, et se mit au lit; le roi après son souper l'alla voir. Le roi s'étoit trouvé un peu enrhumé le matin, mais il se trouva soulagé l'après-dînée.

— Par les différentes lettres qu'on reçoit d'Allemagne, il paroît que l'élection de l'empereur pourroit bien être remise au mois d'octobre. — M. Emo Savio Grande est arrivé ici depuis quelques jours de la part de la république; il est chargé des affaires du commerce, mais il demeurera ici sans caractère.

Samedi 29, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla encore longtemps après avec M. Desmaretz. Il alla tirer l'après-dînée; il n'est quasi plus enrhumé. Au retour de la chasse, il passa chez madame la Dauphine, qui est dans son lit et qui, Dieu merci, n'est pas bien malade; elle s'étoit même levée le matin, et avoit entendu la messe à son ordinaire dans la chapelle. Le roi, en sortant de chez elle, alla chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin, et après son souper il repassa encore chez madame la Dauphine. — Par les lettres de Flandre du 27, le canon des ennemis n'étoit point encore arrivé, mais les batteries étoient toutes prêtes, et ils comptoient que leurs canons et leurs mortiers arriveroient le lendemain. — Les lettres de Francfort portent que l'élection de l'empereur est remise au 21 du mois qui vient, et toutes les apparences sont qu'elle sera remise encore au mois d'octobre.

Dimanche 30, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée alla tirer. Au retour de la chasse il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. de Berwick mande que depuis que M. de Savoie a quitté son armée il n'y a eu aucun mouvement de troupes ni de part ni d'autre, qu'il fait des temps horribles en ce pays-là. M. de Savoie proposoit à ses alliés, qui ont des troupes dans son armée, de les faire hiverner en Savoie, où les siennes hiverneroient aussi, et s'offroit même d'y demeurer en personne; mais le comte Martini, commissaire général, s'y est opposé, et veut retourner à Milan pour régler des quartiers en Italie pour toutes les troupes. — Par les lettres d'Espagne qu'on

reçut hier, il paroît que le départ de l'archiduc est fo
incertain. Ils ont des lettres de Cadix du 11, qui porta
que quelques armateurs françois y avoient amené quat
vaisseaux portugais de la flotte du Brésil, et que quelqu
armateurs poursuivoient le reste de cette flotte; ils o
reçu aussi à Corella des lettres de Gibraltar que deux cen
hommes de cette garnison, en étant sortis sous prétex
d'aller en parti, s'étoient venus rendre avec leurs off
ciers à leur tête, disant qu'ils n'étoient point payés.

Lundi 31, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son dîne
courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit av
lui dans sa calèche. M. le Dauphin et monseigneur
duc de Berry étoient à la chasse; madame la Dauphi
n'y alla point, parce qu'elle est encore un peu abattu
Au retour de la chasse, le roi travailla avec M. de Po
chartrain chez madame de Maintenon. — On mande
Flandre que nos hussards ont défait auprès de Cambr
les hussards des ennemis, dont on a tué ou pris trois
quatre cents; le chevalier de Brossia, colonel de dragon
a été tué, et nous n'avons perdu que lui dans cette peti
affaire. — M. le comte de Brionne est ici à la derniè
extrémité, et a reçu tous ses sacrements; il a la sur
vance de la charge de grand écuyer et du gouverneme
d'Anjou. — On mande de Hollande qu'on y veut int
dire toute sorte de commerce avec la France, hors
celui des lettres et des lettres de change; mais les p
vinces de Zélande et d'Utrecht s'y opposent. — Un de n
partis, commandé par le brigadier la Croix, avoit passé
Rhin entre Rées et Emmerick, et pillé la ville et le ch
teau d'Anholt sur l'Yssel, et enlevé le fils du prince
Salm pour otage des contributions qu'il a établies en
pays-là. Ils ont aussi pillé la petite ville de Ter-Bur
dans le comté de Zutphen; ils ont rapporté un furie
butin de cette course-là.

Mardi 1er *septembre, à Fontainebleau.* — Le roi tint
conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmare

l'après-dînée; il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — On eut nouvelles qu'il étoit entré dans nos ports de Bretagne quatre ou cinq vaisseaux armés par les Malouins, qui viennent de la mer du Sud fort richement chargés; ils apportent quatre millions de piastres, et on croit qu'il y a encore de l'argent qui n'a pas été déclaré. — On mande de Flandre que le canon des ennemis a commencé à tirer devant Bouchain le dimanche 30 du mois dernier. — Le comte de Portmore, qui commandoit les troupes angloises en Portugal, ne pouvant pas s'accommoder avec les généraux portugais, a obtenu permission de la reine Anne de retourner en Angleterre. — On a reçu des nouvelles de Belgrade que le séraskier qui y commande y avoit fait de grandes réjouissances de la victoire des Turcs contre les Moscovites, dont il avoit eu avis par quatre courriers, mais par d'autres endroits il vient des nouvelles toutes contraires, si bien qu'on ne sait plus lesquelles croire.

Mercredi 2, *à Fontainebleau.* — Le roi prit médecine; l'après-dînée il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin s'il ne se fût pas purgé; M. le Dauphin et monseigneur son frère, après avoir vu le roi à sa médecine, allèrent courre le sanglier. Madame la Dauphine prit médecine, mais cela ne l'empêcha pas de jouer toute l'après-dînée chez elle. — M. de Chalais* prit congé du roi pour s'en aller en Espagne; on lui donne un emploi dans les gardes wallonnes, et madame des Ursins le veut établir en ce pays-là par un mariage considérable. — Il arriva un courrier de Flandre par lequel on apprit qu'un détachement de notre armée, commandé par le comte d'Estaing, attaqua la nuit du 31 quatre bataillons qui gardoient le poste d'Etrun à la gauche de l'Escaut; ces bataillons furent entièrement défaits, et un maréchal de camp qui les commandoit fut pris. Le même jour le comte de Coigny tomba sur l'escorte des fourrageurs des

ennemis, prit le lieutenant général qui la commandoit, et nous ramenâmes beaucoup de chevaux au camp.

* Madame des Ursins avoit conservé toute sa vie un grand attachement pour la famille de son premier mari, quoiqu'elle n'en eût point eu d'enfants. Ce M. de Chalais étoit fils du frère de ce premier mari, à qui son père, qui n'étoit point sorti de sa province, ne donnoit, et avoit peu à donner. On le verra dans la suite dans la plus intime confidence de madame des Ursins et tout faire pour son service, devenir grand d'Espagne malgré le roi, et après sa mort en venir jouir en France, quitter absolument l'Espagne, et se marier à une sœur du duc de Mortemart, qu'on fit dame du palais de la reine.

Jeudi 3, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État; il n'avoit pas pu finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. Il alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec M. de Pontchartrain. — Les affaires des jésuites avec M. le cardinal de Noailles s'adoucissent; on espère même finir toutes les affaires de ce cardinal avec les évêques qui avoient écrit au roi une lettre injurieuse contre lui. — M. Emo Savio Grande, qui est ici pour les affaires de la république avec la France, a eu l'honneur de saluer le roi, dont il a été fort bien reçu. — L'armée des ennemis en Allemagne a passé le Rhin à Philipsbourg; elle est venue camper sur le Spierbach; le quartier général est à Spire. Les conférences à Francfort ont commencé le 25 du mois passé, et l'électeur de Brandebourg a fait demander, par son plénipotentiaire, qu'on fît sortir de Francfort M. Albani, neveu du pape.

Vendredi 4, *à Fontainebleau*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et puis il fit venir M. le Dauphin dans son cabinet; ensuite il passa chez madame de Maintenon, et fit dire au duc de Charost de le venir attendre dans sa chambre quand il sortiroit de chez madame de Maintenon. Sitôt que le roi fut revenu dans sa chambre pour dîner, il dit au duc de Charost de le suivre dans son cabinet, et là il lui dit qu'il l'avoit choisi pour son capitaine des gardes du corps*, qu'il lui don-

noit un brevet de retenue de 500,000 francs afin qu'il pût payer plus aisément les 500,000 francs de brevet de retenue qu'avoit le maréchal de Boufflers. Il lui ordonna ensuite d'envoyer au duc de Béthune, son père, pour lui apprendre une nouvelle qui lui feroit grand plaisir sûrement; c'est la même compagnie qu'avoit eue son père et son grand-père. Le grand-père l'avoit eue dès le vivant du feu roi, dès l'année 1630, si je ne me trompe, et ils en avoient donné la démission en 1671, le père et le fils, et le roi leur donna la lieutenance de roi de Picardie et les fit ducs tous deux.

* Le cardinal de Richelieu, avoit fait la fortune du vieux Charost, et procuré son gouvernement et sa compagnie des gardes du corps, dont il eut une extrême reconnoissance toute sa vie. Il eut dans les suites la survivance pour son fils, qui épousa la fille unique du premier lit de M. Fouquet le surintendant; à la disgrâce de ce ministre, on a vu à l'occasion de MM. de Charost et archevêque de Paris faits ducs et pairs ce qui se passa à l'égard de MM. de Charost père et fils. Celui dont il s'agit, fils de l'un et petit-fils de l'autre, étoit initié dans l'amitié de MM. de Cambray, de Beauvilliers et de Chevreuse par sa mère, la meilleure amie et l'intime confidente de la fameuse madame Guyon. Par là il eut toute la protection de M. le Dauphin, sur qui le roi commençoit à se reposer de beaucoup de choses, par le secours de madame la Dauphine tendrement aimée du roi et de madame de Maintenon. Charost étoit lieutenant général, mais ne servoit plus depuis quelque temps; M. le Dauphin se fit un point capital par ces liaisons de le faire capitaine des gardes, et il le fut au grand étonnement de toute la cour, qui en conçut un grand respect pour M. le Dauphin et pour son crédit. Le roi, en le lui accordant, lui dit : « Il vous servira plus longtemps que moi, il est juste de vous donner un homme à votre gré. » Malheureusement il ne fut pas prophète.

Samedi 5, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Au retour de la chasse, ou pour mieux dire de la promenade, car on ne trouva point de cerf, chose fort extraordinaire dans la forêt de Fontainebleau, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le roi a

donné au marquis de Clermont, gendre de M. d'O et colonel de dragons réformé, le régiment de dragons vacant par la mort du chevalier de Brossia, qui vient d'être tué en Flandre. — On apprit par l'ordinaire d'Espagne que M. de Vendôme et M. de Noailles étoient encore le 24 à Lérida; qu'on disoit toujours que l'archiduc s'embarqueroit, mais qu'il n'étoit point encore embarqué. Il paroît que le roi d'Espagne témoigne beaucoup d'amitié au comte de Bergeyck, et l'on croit qu'il le mettra dans tous ses conseils et à la tête des affaires de finances.

Dimanche 6, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — On mande d'Allemagne que l'impératrice, mère de l'archiduc, a déclaré que son fils ne signeroit point d'autre capitulation que celle de l'empereur Léopold et l'empereur Joseph, et qu'encore il falloit y mettre des modifications. Elle a même ajouté que son fils aimeroit mieux n'être point empereur que d'accepter l'empire à des conditions qui lui paroissoient si honteuses. Il n'y a pourtant rien dans la capitulation impériale qu'on a faite à Ratisbonne qui ne soit dans les règles, et on ne croit pas que les trois colléges y veuillent rien changer; ils ne le doivent pas du moins. On croit que ce procédé-là, et plusieurs difficultés qui surviennent tous les jours, retarderont bien l'élection du nouvel empereur.

Lundi 7, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry y étoient à cheval; le soir le roi travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Toutes les nouvelles qui nous viennent par l'Allemagne et par la Hollande d'un grand combat donné entre les Turcs et les Moscovites sont si différentes qu'on ne sauroit qu'en croire. Les partisans du roi Auguste publient que le czar a gagné une grande bataille, et les

partisans du roi de Suède soutiennent toujours que les Moscovites ont été entièrement défaits. — Le roi de Danemark est entré avec son armée en Poméranie, et devoit, le 27 du mois passé, attaquer le passage de Damgarden vis-à-vis de Ribnits; l'armée du roi Auguste le doit joindre bientôt, et il attend aussi bientôt sept mille hommes moscovites. Quand ces troupes l'auront joint, il prétend être en état de faire le siége de Stralsund.

Mardi 8, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz; il entendit vêpres l'après-dînée en haut dans la tribune avec toute la maison royale. Après vêpres, il travailla chez lui avec M. Voisin; il alla ensuite au salut, et puis il se promena autour du canal, dans une petite calèche, avec madame la Dauphine. Le départ de Fontainebleau avoit été jusques ici fort incertain; le roi déclara le soir qu'il partiroit lundi pour aller coucher à Petit-Bourg et qu'il arriveroit le mardi 15, à Versailles. — Par les nouvelles de Flandre, on apprend que la garnison de Bouchain se défend toujours fort bien; mais la place n'est pas bonne et est rudement attaquée. On croit même que les ennemis sont présentement maîtres de la basse ville; ainsi on ne doute pas que la place ne soit bientôt rendue.

Mercredi 9, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il courut le cerf; madame la Dauphine étoit avec lui dans sa calèche. — M. de Harlay, conseiller d'État, demanda au roi son agrément pour le mariage de sa fille avec M. le chevalier de Luxembourg. Mademoiselle de Harlay est fille unique; elle aura après la mort de son père et de sa mère 100,000 livres de rente en fonds de terre, et on lui en donne 20,000 en la mariant. L'estime qu'ils ont pour le chevalier de Luxembourg, qui la mérite très-bien, a fait qu'ils l'ont préféré à plusieurs officiers de la couronne qui la souhaitoient. — M. de Villegagnon, colonel de dragons, qui a été cassé, étoit venu ici pour tâcher à se justifier; il se présentoit à tout mo-

ment devant le roi, et lui vouloit toujours parler. Le roi lui a fait dire par M. Voisin qu'il pouvoit aller partout où il lui plairoit dans le royaume, mais qu'il se présentât rarement devant lui.

Jeudi 10, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry étoient à cheval. — On mande de Rome qu'on y a avis de la mort du cardinal de Tournon, qui étoit à Macao*; si la nouvelle est vraie, il y a présentement seize chapeaux vacants. — Il étoit dû à la princesse des Ursins 50,000 écus, tant de ses pensions que de quelque argent qu'elle avoit donné pour le service du roi. Pour la payer, on lui donne 10,000 écus d'argent comptant et 40,000 écus sur la ville, dont on lui payera la rente au denier dix pendant sa vie, et après sa mort ses héritiers auront la rente au denier vingt. — Au premier voyage de Marly, le roi aura quatorze logements nouveaux à donner et qui seront fort commodes, et l'été qui vient il en aura encore cinq; si bien que, malgré tous les logements qu'on avoit pris pour faire des cuisines des princesses, il aura plus de logements qu'auparavant, et le roi, depuis un an, étoit fort peiné de n'y pouvoir mener quasi que le service.

* Les affaires de la Chine sont si connues, ainsi que le voyage et le martyre du cardinal de Tournon, qu'on s'abstiendra d'entrer ici en si vaste et si horrible matière.

Vendredi 11, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla tirer. M. le Dauphin courut le sanglier; il prend beaucoup de plaisir à cette chasse-là. Il alla dîner à quatre heures avec madame la Dauphine dans le cabinet qui est au milieu de l'étang; ils trouvèrent à côté de l'allée royale des chaloupes qu'on a fait venir de Versailles, qui les portèrent au cabinet. — On mande de notre armée de Dauphiné que les troupes de M. de Savoie commencent à marcher

ourner en Piémont. Ils n'ont tiré aucunes contri- de la Dauphiné ni de la Bresse; ils n'en ont pas demandé. — Le roi permit à ses ministres de s'en dimanche après le conseil, et de ne revenir à Ver- sque vendredi matin; il remet à ce jour-là le conseil qu'il auroit tenu mercredi; il a voulu leur donner sir d'être quelques jours chez eux à la campagne. auphin a travaillé un des jours de la semaine avec ontch partrain; il travailla aussi avec M. Pelletier.

medi 12, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de ces, et travailla ensuite longtemps avec M. Desma- Il courut le cerf l'après-dînée et revint fort tard de asse; madame la Dauphine et madame la duchesse de , qui y étoient à cheval, en revinrent fort fatiguées. i travailla le soir chez madame de Maintenon avec isin. — On eut des lettres d'Espagne, par lesquelles pprend que le duc de Noailles doit revenir ici inces- nent. — Le bonhomme M. de Serrant est mort en u, où il étoit retiré depuis longtemps; il avoit quatre- t-treize ans; il avoit été chancelier de feu Monsieur. qu'il eût donné de gros mariages à ses deux filles, isse encore un bien considérable dont madame de brun, sa fille aînée, en a la plus grande partie. Sa de fille, qui étoit madame de Maulevrier, est morte s quelques années, et ses enfants ne laisseront pas encore une grosse succession.

anche 13, à Fontainebleau. — Le roi a tenu le con- État; et après le conseil il donna congé à ses minis- qu'à vendredi, voulant leur laisser le plaisir d'être s jours à Paris, ou à leurs maisons de campagne, nt tous allés. L'après-dînée le roi est allé tirer, et travailla avec M. Pelletier chez madame de M. le Dauphin et madame la Dauphine ont tre heures dans le petit cabinet qui est au mi- ng. M. le Dauphin, après le dîner, est allé au dame la Dauphine s'est promenée sur l'étang

et a fait entrer dans sa barque les nobles vénitiens qu
sont ici, qui ne peuvent trop se louer de ses honnêtetés
Au retour de la promenade, elle a joué au brelan, peti
jeu, chez madame de Maintenon. — Le roi a donné ordr
à M. le cardinal de Noailles de se trouver mardi à Ver
sailles à son arrivée; le duc de Noailles y arrivera d'Es
pagne à la fin de la semaine, et on espère qu'il aidera
réconcilier les jésuites avec le cardinal de Noailles, so
oncle, ce qui seroit fort agréable au roi.

Lundi 14, *à Petit-Bourg*. — Le roi partit après so
dîner de Fontainebleau, et arriva ici à cinq heures; i
avoit trois relais. Il y avoit dans son carrosse madame l
Dauphine auprès de lui, madame la duchesse de Berr
et Madame au devant et la duchesse du Lude à la portière
Un peu après qu'il fut ici, il passa chez madame de Mai
tenon qui étoit arrivée avant lui et puis s'alla prome
ner dans les jardins en calèche avec madame la Dauphine
Au retour de sa promenade, il rentra chez madame d
Maintenon jusqu'à souper. M. le Dauphin et Monseigneu
son frère coururent le sanglier dans la forêt de Fontaine
bleau, et après leur chasse vinrent ici dans leurs chaises
avec des chevaux de poste qui les attendoient à Chailly
— M. Voisin, qui est au Mesnil, sa maison de campagne
envoya un courrier ici apporter au roi des lettres du maré-
chal de Villars qui mande qu'avant-hier on avoit battu la
chamade à Bouchain. — Au retour de la promenade,
M. le Dauphin joua au papillon avec les dames dans l'an-
tichambre de madame de Maintenon, et madame la Dau-
phine joua au brelan avec monseigneur le duc de Berry,
le duc d'Antin, M. le Premier et moi.

Mardi 15, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, se
promena en calèche dans les jardins de Petit-Bourg, mais
la grande chaleur lui fit accourcir sa promenade. Il nous
lut à son lever une lettre que M. Voisin lui avoit envoyée
du duc de Berwick, qui mande que M. de Savoie, qui est
revenu de son armée, se retire avec toutes ses troupes. Il

n'a laissé que onze bataillons auprès d'Exilles, dont il craint que M. de Berwick n'en veuille faire le siége quand il aura repassé la montagne. En attendant, le duc de Berwick le suit pour tâcher de l'incommoder dans sa retraite. — M. de Torcy, qui avoit couché à Savigny chez le marquis de Vins, son oncle, arriva à la fin du lever du roi, et apporta des nouvelles sûres de la défaite des Moscovites par les Turcs. Le czar y étoit en personne, à la tête de soixante mille hommes, dont il y en a eu plus de trente [mille] tués sur la place, et le reste mourant de faim et de misère. Le czar a été obligé de demander la paix, offrant de rendre Azof, de raser les forts, et de brûler tous les vaisseaux qu'il a sur la mer Noire, de laisser retourner le roi de Suède en Poméranie, et même de payer tous les frais de la guerre. Quelque avantageuses que soient ces conditions au Grand Seigneur, on ne sait s'il voudra ratifier le traité que le grand vizir a fait avec le czar. — Le roi partit après dîner de Petit-Bourg, ayant dans son carrosse le Dauphin, la Dauphine, le duc de Berry, la duchesse de Berry et Madame ; les deux princes étoient aux portières. En arrivant ici, il trouva le cardinal de Noailles qui l'attendoit à la descente de son carrosse, et quand le roi passa chez madame de Maintenon, il ordonna au cardinal de l'y suivre ; il y fut une demi-heure avec lui, après quoi ce cardinal alla chez M. le Dauphin où il fut assez longtemps. Il ne paroît pas que l'esprit de Son Éminence soit adouci sur le fait des jésuites.

Mercredi 16, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla ensuite à Marly, où il trouva son nouveau degré fait, qui lui a paru très-beau et très-commode. Au retour, il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin qui étoit revenu de sa maison de campagne. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer dès le matin et au retour de la chasse allèrent à la Ménagerie où madame la Dauphine les attendoit, et où elle dîna fort tard. — Le roi d'Angleterre n'est plus à l'armée du duc de

Berwick; il est revenu à Grenoble, où il prend les eaux de Vals, et, quand il aura achevé de les prendre, il continuera son voyage par la Provence et le Languedoc. — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna encore audience au cardinal de Noailles, mais elle fut courte. — On avoit commencé à capituler samedi matin à Bouchain, mais on n'avoit pu convenir des articles de la capitulation, et on avoit recommencé à tirer, mais le soir on convint de tout, et nous ne savons pas encore le détail de la capitulation.

Jeudi 17, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Madame la Dauphine alla dîner à la Ménagerie, où M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry la vinrent joindre après leur chasse; ils étoient allés tirer dès le matin. Les dames montèrent un peu à cheval à la Ménagerie. — On a par Constantinople la confirmation de la victoire des Turcs et de la paix honteuse que le czar a été obligé de faire, mais on ne sait pas encore le détail des conditions qui regardent le roi de Suède. — On mande de Flandre que milord d'Albemarle est allé à la Haye pour proposer aux États Généraux quelque entreprise que Marlborough veut faire avant la fin de la campagne; on ne croit pas pourtant qu'ils puissent entreprendre rien de considérable. — Depuis le retour de Fontainebleau, madame de Seissac paroît à la cour; elle est sœur de M. de Chevreuse. Elle est belle et riche, cependant elle ne venoit jamais ici.

Vendredi 18, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il se promena dans ses jardins. M. le Dauphin, après avoir bien examiné les affaires du cardinal de Noailles contre les évêques de la Rochelle, de Luçon et de Gap, les a entièrement réglées à Fontainebleau. Il s'est servi pour cet examen-là de l'archevêque de Bordeaux et de l'évêque de Meaux, qui ont admiré la pénétration, les connoissances et l'application de ce prince. M. le cardinal de Noailles, à qui l'archevêque de Bordeaux porta ce jugement, s'y est soumis; on l'a envoyé aux trois évêques qui ne sont pas ici, et on ne doute plus qu'ils ne

s'y soumettent. Par ce jugement, ces trois évêques sont condamnés à faire un nouveau mandement, de l'envoyer ci avant que de le publier. On le fera examiner par des gens que nommera le Dauphin ; on le fera voir au cardinal pour savoir s'il l'approuve et s'il en est content, et ensuite le roi lui enverra une lettre de ces trois évêques que S. M. a déjà reçue, et qui sera une réparation de ce qu'ils avoient écrit contre lui. Dans cet accommodement, il n'est point parlé du livre du P. Quesnel ni des affaires du cardinal contre les jésuites ; M. le Dauphin n'en a point été chargé par le roi, et ne souhaitoit pas de s'en mêler.

Samedi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz ; l'après-dînée il alla se promener à Marly, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer. Madame la Dauphine alla à Chaillot voir la reine d'Angleterre, et, quoiqu'il fît un fort vilain temps, elle vouloit s'aller promener au Cours et aux Champs-Élysées. La princesse d'Angleterre étoit de la promenade, et ce fut par complaisance pour elle que madame la Dauphine y alla ; elles ne trouvèrent personne ni au Cours ni aux Champs-Élysées, et vinrent à la Savonnerie voir la manufacture à la manière de Perse. Madame la Dauphine remena la princesse d'Angleterre à Chaillot, et puis revint ici ; madame la duchesse de Berry étoit avec elle. — Le chevalier de Ravignan, frère du maréchal de camp qui étoit dans Bouchain, arriva ici. Notre garnison est prisonnière de guerre ; mais Ravignan prétend qu'il y a de la supercherie dans la capitulation de la part des ennemis. — Le duc de Noailles arriva ici d'Espagne, et salua le roi après son souper *.

* Le duc de Noailles arriva d'Espagne perdu dans les deux cours. Il avoit imaginé de réveiller le roi d'Espagne, de profiter du triste état de la santé de la reine d'Espagne pour donner une maîtresse à Philippe V, dont le tempérament se passoit difficilement d'une femme, de ruiner ainsi le crédit de la reine et celui de madame des Ursins, et de prendre

son autorité en Espagne. La régularité des mœurs de Philippe V ne p
être entamée et l'entreprise échoua ; mais la reine et madame des Ursin
averties, écrivirent tout à madame de Maintenon, qui le dit au roi,
n'eût rien de plus pressé que de faire revenir son neveu. Il fut reçu to
au plus mal, et demeura longtemps en cette situation. Comme il
sortit, passeroit les bornes de ces additions, et seroit la matière
Mémoires-anecdotes fort curieux.

Dimanche 20, *à Versailles*. — Le roi tint le conse
d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir chez ma
dame de Maintenon avec M. Pelletier. M. le Dauphin
madame la Dauphine allèrent à vêpres et au salut, et apr
le salut, madame la Dauphine joua chez elle au brelan.-
Le maréchal de Villars a souhaité que le roi lui envoy
Ruffey, lieutenant général, pour servir sous lui. Ruffe
qui est officier dans les mousquetaires, étoit demeuré i
parce que c'étoit son rang d'y demeurer; le roi l'a fa
partir. — Le roi d'Espagne a donné un petit bénéfice d
5 ou 6,000 livres de rente au petit abbé de Castiglione *
de la maison de Gonzague. Il est en France depuis deux o
trois ans, et le roi lui fait donner de temps en temps que
que argent pour subsister. Il s'en ira en Espagne avec
duchesse d'Albe quand elle partira, mais elle ne veu
point sortir de France que toutes ses dettes ne soien
payées, et le roi d'Espagne a promis de lui envoyer d
l'argent pour les payer.

* Ce petit abbé de Castiglione étoit un arrière-cadet Gonzague, san
pain, qui abbayoit quelque petit bénéfice ; pilier des appartements d
roi à Versailles, reçu ni accueilli nulle part, avec un baragouin et un
figure peu revenante. Il s'en alla en effet avec la duchesse d'Albe, q
l'épousa, et qui obtint la grandesse pour lui, sous le nom de duc d
Solfarino, avec une pension et une clef de gentilhomme de la chambr
Ils vécurent quelques années en grande union, mais sans enfants. Il l
perdit ensuite, fut très-affligé, et sur le point de se faire capucin, pu
tout à coup épousa la plus belle fille d'Espagne, une Caracciolí, fille d
prince de Saint-Buono, revenu depuis peu de la vice-royauté du Péro
et grand d'Espagne.

Lundi 21, *à Versailles*. — Le roi tint encore le con
seil d'État; il n'avoit pas pu finir les affaires qu'il y avoit

L'après-dînée, il travailla avec M. de Pontchartrain et puis alla se promener à Trianon. M. le Dauphin, madame la Dauphine, entendirent vêpres, et puis M. le Dauphin alla travailler chez lui, et madame la Dauphine alla jouer chez elle au brelan. M. Voisin alla sur les sept heures chez M. le Dauphin, et lui porta le consentement des évêques de la Rochelle, de Luçon et de Gap, au jugement qu'il a rendu; il ne s'agit plus présentement que d'exécuter ce qui est porté par le jugement qu'il a rendu. — Un armateur de Dunkerque nommé Dufaux, homme de réputation dans la marine, a pris sur les côtes d'Espagne seize bâtiments anglois chargés de blé pour le Portugal, qui en manque; le pain est extrêmement cher en ce pays-là. La reine Anne en retire toutes les troupes qu'elle y avoit; les Portugais et les Anglois s'accordent mal ensemble.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. Voisin. — Il y a de grands bruits de paix en Angleterre et en Hollande qui se répandent fort dans Paris par nos négociants qui ont leurs correspondants en ce pays-là; mais les gens qui sont chargés des affaires en ce pays-ci n'en ouvrent pas la bouche et le secret est fort bien gardé. — Il arriva un courrier d'Espagne qui nous apprit la prise de Venasque par M. le marquis d'Arpajon, maréchal de camp. Ce château, qu'on croyoit si difficile à prendre, n'a duré que trois jours parce qu'on avoit trouvé le moyen d'y porter à bras deux pièces de seize. Nous l'avions assiégé il y a deux ou trois ans, et nous avions demeuré quarante-cinq jours devant; il fallut lever le siége parce que nous n'avions point de canon.

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. M. le Dauphin, madame la Dauphine, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent courre le cerf dans le bois de Boulogne avec les chiens de M. le duc

du Maine; la chasse fut fort belle, quoique le temps fût fort vilain; il y vint même beaucoup de carrosses de Paris, et entre autres la princesse de Conty, qui y mena le prince de Conty son fils, et les princesses ses filles. M. d'Armenonville y envoya de la Meutte beaucoup de paniers de fruits; mademoiselle de Chausseraye y envoya aussi de sa petite maison qu'elle a près de Madrid. Madame la Dauphine, après en avoir fait part à toutes les dames qui l'avoient suivie, en envoya à plusieurs carrosses qui étoient venus de Paris, à qui elle trouvoit moyen de dire ou de faire dire des choses obligeantes, si bien qu'ils s'en retournèrent dans Paris, charmés et de sa personne et de ses honnêtetés. Après la chasse qui finit le plus agréablement du monde, madame la Dauphine, sans descendre de cheval, entra à Passy dans la cour de la maison que le duc d'Aumont y a fait accommoder, et puis dans une autre maison de la maréchale d'Estrées la douairière, et descendit ensuite dans la maison de la duchesse de Lauzun, qui lui avoit fait préparer un retour de chasse magnifique. On demeura à table jusqu'à huit heures; il y avoit quatorze dames et nos deux princes à table. Les courtisans qui avoient suivi mangeoient dans une autre chambre d'où l'on voyoit la grande table; le repas fut fort gai. L'on joua au brelan, au lansquenet, au papillon, et on n'en repartit qu'à minuit pour revenir ici; mais la princesse d'Angleterre, qui avoit été de la chasse et du souper, s'en retourna de bonne heure à Chaillot, d'où elle étoit venue. — Toutes les lettres de Flandre, tant de notre armée que de celle des ennemis, portent qu'ils ne veulent plus rien entreprendre de cette campagne, et qu'ils ont renvoyé leur canon à Douai.

Jeudi 24, à Versailles. — Le roi monta en carrosse à onze heures pour aller dîner à Marly; M. le Dauphin y alla une heure après dans sa chaise. Madame la Dauphine, après sa messe, passa chez madame de Maintenon, qu'elle y mena dans son carrosse, avec les duchesses du Lude et

de Noailles, mesdames de Dangeau, d'O, de Lévis et de la Vallière. Le roi les reçut dans le salon, leur fit voir l'escalier nouveau, qui est le plus joli du monde, et puis il les mena dîner dans l'appartement de madame de Maintenon, où elles furent servies d'une manière nouvelle. Les gens du roi n'y entroient que quand on les appeloit pour porter les plats; le repas fut fort long et fort gai. Après dîner, comme le temps étoit fort vilain, le roi donna une petite loterie aux dames; la duchesse de Noailles et madame de Dangeau gagnèrent les deux plus jolis lots. On en repartit à six heures, et le roi ramena dans son carrosse, madame la Dauphine, madame de Maintenon, les duchesses du Lude et de Noailles, mesdames de la Vallière et de Dangeau. M. le Dauphin étoit parti avant le roi pour venir ici au salut.

Vendredi 25, *à Versailles*. — Le roi travailla avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. — Le maréchal de Berwick avoit quelques desseins sur Exilles; mais cela a manqué par la précipitation d'un lieutenant général ou par la lenteur d'un de ses camarades, mais M. de Berwick ne veut se plaindre de personne. Voici ce qu'il écrit :

« Du camp de Modane, le 20 septembre 1711.

« Le chevalier d'Asfeld s'avança le 16 au-dessus de Chaumont, sur quoi les ennemis, craignant d'être attaqués le lendemain des deux côtés et en cas de malheur d'être coupés, se retirèrent le même soir à l'entrée de la nuit, jetèrent les canons de leurs retranchements dans des ravins et brûlèrent les affûts. Ils mirent aussi trois cents hommes dans le château d'Exilles; mais comme, le 17, ils virent que M. de Broglio s'étoit retiré des hauteurs des Tetines et de la Tuille, ils revinrent l'après-midi se mettre dans leurs retranchements ; sur quoi M. d'Asfeld, qui voyoit leur manœuvre, la Joite entre deux, se retira, le même jour 17, au pays de Pragelas, d'où il est venu camper hier, sa droite au Cotteplane et sa gauche à Oulx. Je l'ai

renforcé de dix bataillons, et je suis campé ici pour observer les mouvements de l'armée des ennemis. Puisque notre projet sur Exilles a manqué par un contre-temps fâcheux, il faudra se contenter de vivre le reste de la campagne aux dépens des vallées qui sont au delà des monts. »

Samedi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — Le marquis d'Alègre, qui est prisonnier depuis longtemps, sera échangé contre le comte d'Erpach. Ravignan, maréchal de camp, pris dans Bouchain, et que les ennemis prétendoient même qu'il n'eût pas la liberté de servir étant otage, sera échangé aussi contre un maréchal de camp pris durant le siége de Tournay, et le chevalier de Coëtenfao, officier de gendarmerie, présentement brigadier, mais qui n'avoit que commission de colonel quand il fut pris à la bataille de Malplaquet, sera échangé contre le comte d'Athlone, pris aussi durant le siége de Tournay, et qui est colonel d'infanterie. — Le courrier d'Espagne n'a point apporté de nouvelles de M. de Vendôme, le courrier qu'il avoit envoyé à Corella ayant été pris en chemin. Le bruit du pays est toujours que l'archiduc va s'embarquer à Tarragone, et que l'archiduchesse, qui veut s'embarquer avec lui, a feint d'aller en pèlerinage à Notre-Dame du Montferrat pour pouvoir sortir de Barcelone.

Dimanche 27, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qui fut fort long; l'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. M. le Dauphin alla à vêpres et au salut; madame la Dauphine étoit avec lui, et elle joua le reste du jour chez elle au lansquenet, qu'elle a rétabli. Le roi a réglé qu'on iroit à Marly le mercredi 7, pour y demeurer dix jours. — Plusieurs lettres de particuliers qui sont à Madrid portent que le Portugal veut faire sa paix avec l'Espagne, ce que les Anglois et les Hollandois craignent fort. On

...prétend même que la comte de Portmore, qui commande les troupes angloises et qui est encore à Lisbonne, a déclaré au roi de Portugal que, s'il faisoit la paix sans la participation de la reine Anne sa maîtresse, qu'il mettroit le feu à son palais. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Portugais n'ont point voulu que leurs troupes sortissent de leurs quartiers pour faire la campagne d'automne comme les autres années.

Lundi 28, à Versailles. — Le roi tint encore le conseil d'État; il alla se promener l'après-dînée à Marly, et au retour, il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer. Madame la Dauphine se promena dans les jardins, et au retour de la promenade elle joua chez elle. — Le roi d'Espagne, en donnant la souveraineté des Pays-Bas à M. de Bavière, retint une terre avec 30,000 écus de revenu, qu'il érigeoit en souveraineté pour madame la princesse des Ursins *; il n'avoit point été réglé quelle terre ce seroit. On apprend présentement, par des lettres venues de Corella, que le roi d'Espagne étoit un matin dans la chambre de madame des Ursins toutes les provisions nécessaires pour le don qu'il lui fait; le chef-lieu de ces terres-là sera la Roche en Ardenne, et on y ajoutera des terres dans le voisinage jusqu'à la valeur de 30,000 écus de revenu, et cela s'appellera la souveraineté de la Roche en Ardenne.

* La souveraineté de madame des Ursins, qui ne fut enfin qu'en idée, la ruina dans notre cour. Le roi fut choqué à l'excès d'une pensée si haute; madame de Maintenon, au-dessus de laquelle elle entreprenoit si grand vol, la fut beaucoup plus, et ce qui piqua le roi davantage fut une telle affaire se fut brassée sans sa participation. Il ne crut pas pouvoir s'y opposer, la voyant si avancée et le roi d'Espagne si engagé. Mais il commença enfin à sentir le danger d'un crédit si fort sans bornes, et qui alloit à une élévation pareille, aux dépens de l'Espagne. Le projet de madame des Ursins étoit d'adoucir le roi en lui cédant sa souveraineté, que pour cela elle vouloit sur ses frontières, et d'avoir en échange la Touraine et le pays d'Amboise en souveraineté, sa vie du-

rant et reversible à la couronne après sa mort; de quitter l'Espagne de venir jouir de ses travaux et faire la souveraine dans son pays. Po ne point perdre de temps, elle envoya en France d'Aubigny, cet écuy favori qu'on l'accusoit d'avoir épousé, qui acheta un champ tout p de Tours, sans terres, dépendances ni seigneuries, et qui y bâtit vaste et superbe château avec des basses-cours et des communs étonnèrent la province et firent grand bruit à Paris. On ne compren pas qu'un aussi petit particulier employât tant de richesses à se bâ une maison qu'un grand prince pourroit à peine remplir, et qui ne roit qu'une maison de plaisance et de bouteille; c'est que madame Ursins, comptant sur la souveraineté de ces pays, n'y avoit pas bes d'une terre particulière où placer son habitation qu'elle vouloit trou toute prête. Elle demeura enfin avec ses beaux jardins à celui qui voit bâtie. Il se maria après la mort de sa maîtresse vers laquelle il retourna plus, et ne laissa qu'une fille unique, extrêmement riche, porta ses grands biens et ce château au marquis d'Armentières en n riage, après la mort de son père et de sa mère en 1738.

Mardi 29, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de nances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaret il alla tirer l'après-dînée; le soir il travailla chez madar de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. M. le Dauph et madame la Dauphine allèrent à vêpres, et ensuite promenèrent dans les jardins; sur les sept heures, m dame la Dauphine joua chez elle. — Les bruits de pa augmentent fort; il paroît par les lettres d'Angleter et de Hollande qu'on n'en doute point en ces pays-là, ma le roi ni les ministres n'en disent encore rien ici. — roi ayant su que le prince de Carignan, fils de celui q étoit muet et qui mourut il y a quelques années, avoit ser dans l'armée de M. de Savoie, a confisqué tous les bie qu'il avoit en France. Le comte Picon, qui fait les affa res de ce prince à Paris, prétend pouvoir justifier q ce prince n'a point porté les armes contre le roi; ma on doute qu'il puisse le faire, et tous les gens qui louoie des appartements dans l'hôtel de Soissons à Paris, q appartient à ce prince, ont ordre de ne payer qu'à ceux q le roi commettra pour cela.

Mercredi 30, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'Éta

[illegible] messe, il avoit été trois quarts [illegible]t avec le cardinal de Noailles; [illegible]promener à Trianon. M. le Dau[illegible]lla tirer, et après sa chasse passa [illegible]t madame la Dauphine, qui y [illegible]n est présentement dans l'appar[illegible]ur, et du caveau où Monseigneur [illegible] bibliothèque. On a pris pour la [illegible]l'Espagne des meubles de Monsei[illegible]agates, cristaux et prismes d'émeraudes, [illegible]s le cabinet de Monseigneur; mais il [illegible] cela n'en est que mieux, car il y en avoit [illegible]Espagne a donné au prince de Santo-[illegible]vauté du Pérou, qu'avoit le marquis de [illegible]e prince de Santo-Buono est Napolitain, [illegible]s ses biens pour demeurer fidèle à son [illegible]té son ambassadeur à Venise.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

PUBLIÉ EN ENTIER POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MM. EUD. SOULIÉ ET L. DUSSIEUX

AVEC LES

ADDITIONS INÉDITES

DU

DUC DE SAINT-SIMON

PUBLIÉES

PAR M. FEUILLET DE CONCHES

TOME QUATORZIÈME

1711 — 1713

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, N° 56

1858

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON.

ANNÉE 1711.

Jeudi 1er octobre, à Versailles. — Le roi monta en carrosse à onze heures avec M. le Dauphin, madame la Dauphine, monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry et Madame; il alla courre le cerf à Marly; après la chasse on vint dîner au château. Après le dîner, le roi se promena dans les jardins; le Dauphin et la Dauphine se promenèrent quelque temps avec lui, et puis revinrent dans le salon, où il y eut trois tables de jeu de brelan. Après la promenade le roi revint ici. — Le roi a donné à Vignau, officier de ses mousquetaires, le gouvernement de Fécamp vacant par la mort du marquis d'Obeuf; ce gouvernement vaut 2,000 livres de rente, qui sont payées par les moines de l'abbaye de Fécamp. L'abbé de Villeroy, qui en est abbé, prétend que c'est à lui de donner ce gouvernement, et a pris la liberté de le faire remontrer au roi par le duc de Villeroy son frère, et S. M. a ordonné qu'on examinât les titres.

Vendredi 2, à Versailles. — Le roi travailla avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. — Les Écossois ont présenté une adresse à la reine Anne, qui n'est point signée,

et dans laquelle ils l'assurent de leur fidélité et qu'ils seront toujours soumis à ses ordres, puisqu'ils l'ont reconnue et qu'ils lui ont prêté serment, quoiqu'ils sachent bien, et elle aussi, qu'elle ne devroit pas être leur reine puisqu'elle a un frère vivant, mais qu'ils la supplient d'assurer la couronne après sa mort à ce frère qui devroit déjà être sur le trône, qu'ils lui demandent même pour lui une pension qui soit au moins de 100,000 livres sterling. Ces mêmes lettres portent que la reine Anne est fort incommodée d'une goutte remontée. — On mande de Francfort qu'on trouve plus de difficultés qu'on n'avoit cru à l'élection d'un nouvel empereur et qu'on ne s'assemblera pas avant la Toussaint dans la salle de Saint-Barthélemy, qui est l'endroit où les électeurs s'assemblent pour travailler à l'élection.

Samedi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée, il travailla avec M. Voisin jusqu'à quatre heures et puis alla se promener à Trianon. — On eut par l'ordinaire d'Espagne des lettres de Corella du 24; il ne paroît pas que LL. MM. CC. se disposent à retourner à Madrid sitôt qu'on l'avoit cru. Par ce même courrier on a eu des lettres de M. de Vendôme du 19 au soir; elles sont datées de Calaf. Notre armée avoit commencé à marcher de Cervera le 16, et vint camper le 17 à Calaf. M. de Staremberg étoit à Prats del Rey, petite ville enceinte d'une assez bonne muraille. M. de Vendôme, visitant la ligne le 18 au matin, vit que les ennemis avoient un poste d'infanterie en deçà du ruisseau de Noya, qui passe au pied de Prats del Rey. M. de Vendôme les fit attaquer. M. de Staremberg les voulut faire soutenir avec toutes ses troupes, et retira les postes avancés; mais, comme M. de Vendôme avoit du canon, que M. de Staremberg n'en avoit point, les ennemis y ont perdu assez de monde, à ce que disent les déserteurs, et ont été obligés de se retirer sur la montagne pour être hors de la portée de

notre canon. On dit qu'ils ont eu ce jour-là six à sept cents hommes tués.

Dimanche 4, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Pelletier. Le Dauphin et la Dauphine entendirent vêpres, allèrent se promener dans les jardins, et puis revinrent au salut. — Le roi a accordé 12,000 francs par an au prince d'Épinoy, à prendre sur es biens du prince de Carignan, qui ont été confisqués en France. — M. de Berwick mande, du 27 de septembre, que M. de Savoie est arrivé à Turin ; l'armée des ennemis continue à filer par le petit Saint-Bernard. M. de Berwick vint camper le 25 à Jouvanceau, et a poussé la droite de son armée à Villars d'Amont en Pragelas, où on a trouvé des fourrages en abondance. Le corps que M. de Savoie a laissé pour empêcher le siége d'Exilles est campé, partie à Saint-Colomban, partie à Jaillon, et le reste au-dessus de Fenestrelles. La fièvre est encore revenue à M. de Savoie.

Lundi 5, *à Versailles*. — Le roi prit médecine, et, sur les quatre heures après dîner, il tint le conseil de dépêches dans lequel M. de Torcy rapporta l'affaire de mademoiselle Peraut, qui est une affaire très-extraordinaire et qui seroit trop longue à expliquer. Mademoiselle Peraut obtint tout ce qu'elle demandoit et tout d'une voix. — Le roi a donné 12,000 francs de pension à la maréchale de Boufflers ; son mari avoit laissé ses affaires en mauvais état. Il devoit beaucoup ; mais, comme son fils n'a que cinq ans, et qu'il jouit dès à présent de 20,000 écus de rente des bienfaits du roi, on compte que toutes les dettes pourront être payées avant qu'il soit en âge de faire de la dépense. — On croit enfin l'archiduc parti de Catalogne ; il y laisse M. de Staremberg en qualité de vice-roi, M. de Pacorsane en qualité de ministre castillan, et M. de Perlas, secrétaire d'État, comme ministre catalan. Trois députés catalans suivront l'archiduc ; ils se nomment Corbeillon, Pinos et Cardone.

Mardi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de financ
et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz ; l'apr
dînée il se promena dans les jardins, et le soir, chez n
dame de Maintenon, il travailla avec MM. Voisin et D
maretz. — Notre armée de Flandre et celle des enner
sont toujours dans leurs mêmes camps auprès de Boucha
leur cavalerie et la nôtre souffrent fort par la disette
fourrage ; on va recommencer à leur donner du sec. —
roi avoit toujours accoutumé de nommer, le soir ap
souper, les dames qui devoient être du voyage de Mar
mais il a remis cela à demain matin ; il s'en est prése
quelques-unes qui n'ont jamais été de ces voyages-là,
comme le roi voudroit faire plaisir à tout le monde,
paroît qu'il est un peu embarrassé à contenter toutes cel
qui se sont présentées.

Mercredi 7, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État,
l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain ; à ci
heures, il partit de Versailles pour venir ici. Le Dauphin
madame la Dauphine y vinrent séparément, et n'arrivère
qu'après le roi. Il y a de dames nouvelles, à ce voyag
madame de Pompadour, madame de Béringhen la fil
madame de Roth-Hausen, qui est une dame allemar
pour qui Madame a beaucoup d'amitié, et que le roi tr
voit bon qui vînt voir Madame aux autres voyages qu
faisoit ici, et le roi même la faisoit quelquefois sou
avec lui pour faire plaisir à Madame. Il n'y a d'homr
nouveaux ici que le petit Vignau, officier des mousque
res, que madame la Dauphine a été bien aise qui vînt, pa
qu'il est grand joueur, et qu'elle joue tous les jours
lansquenet.

Jeudi 8, *à Marly.* — Le roi, à onze heures, monta d
sa calèche pour aller courre le cerf ; madame la Dauph
et madame la duchesse de Berry étoient à cheval. Ap
que le cerf eût été pris, M. le Dauphin et monseigneur
duc de Berry ne firent que changer de cheval, et allère
tirer. Le roi, après son dîner, se promena dans les jard

[...]me la Dauphine joua dans le salon [...] fait duc et pair le vidame d'Amiens, en érigeant de nouveau la terre [...] pairie dont il portera le nom. Cette [...]ée en duché et pairie pour le maré[chal] du connétable de Luynes, et dans [...] pour les hoirs et successeurs. » Ce [...]issoit le droit de M. de Chevreuse [...] avoit des exemples qui autorisoient [...] ce droit. Le [du]ché de Joyeuse avoit passé plusieurs fois aux successeu[rs], quoiqu'ils ne fussent pas hoirs; et quand le roi fit les q[ua]torze ducs en 1664, quelques-uns d'entre [eu]x avoient fa[it] mettre dans leurs lettres le mot de succes[seu]r, ce que le parlement ne voulut pas passer et les obli[gea] de changer, ce qui marque bien la force de ce mot-là [en] pareil cas. H[o]irs, dans ces lettres-là, ne signifie pas [seu]lement hér[i]tiers, quoique ce soit la signification na[ture]lle; il veut [d]ire fils *.

* Les Mémoires [...] leur auteur est peu instruit sur les pairies [sic]. [L'ex]emple du duché de Joyeuse est un composé de plusieurs mons[tr]ux enfantés par la Ligue; il ne fut jamais ni femelle, ni pour les [gé]néraux. Il passa néanmoins à tous les frères dont le père ne fut ja[ma]is duc, et y passa même sans égard ni à l'aînesse, ni aux vœux de [reli]gion. De là tombé par une fille dans la maison de Guise, il passa [e]n puîné jusqu'à trois de suite, et cela suffit pour montrer que ce fût [au] mépris de toute règle, loi et exemple. Le mot d'hoir, ni celui de [suc]cesseur, n'eût jamais d'interprétation si vaste. L'édit tout récent de [...]l y remédioit. La faveur de M. de Chevreuse, aidée de l'amitié de [que]lques ducs et de l'appui du chancelier, fit l'affaire du vidame, qui [n'av]oit pas même osé se fonder en nulle prétention. Le scandale de la [...]ur fut grand et fort marqué, et M. le Dauphin ne cacha pas le sien, [ma]lgré son amitié pour M. de Chevreuse.

Vendredi 9, à Marly. — Le roi se promena tout le [ma]tin dans ses jardins, et l'après-dînée il alla tirer. — [On] mande de Rome que le pape a interdit M. Molines, au[dit]eur de rote pour le roi d'Espagne, de toutes ses fonc[tion]s, et lui a même défendu de dire la messe. M. Molines

est le doyen des auditeurs de rote, et est fort attaché
roi son maître. On mande aussi que le pape envoie ici pe
nonce ordinaire M. Bentivoglio en la place de M. Cusa
qui s'en retournera à Rome, et qui sera apparemment c
dinal à la première promotion qu'on croit qui se fera av
la fin de l'année. On a eu en ce pays-là la confirmation
la mort du cardinal de Tournon, et le cardinal Gabri
est encore mort depuis, si bien qu'il y a présenteme
dix-sept places vacantes dans le sacré collége. — Ma
moiselle de la Rochefoucauld mourut il y a quelques jo
à Paris; c'étoit une fille d'un fort grand mérite, et
n'avoit jamais voulu être mariée. Elle ne venoit jamai
la cour, elle n'avoit qu'un an ou deux moins que M. le d
de la Rochefoucauld son frère, qui est aveugle présen
ment, et qui ne laisse pas d'aller encore en chaise de po
à toutes les chasses du roi.

Samedi 10, *à Marly*. — Le roi, à onze heures, mo
en calèche avec madame la Dauphine, et alla courre le ce
Madame la duchesse de Berry partit une demi-heure ap
lui dans une fort jolie calèche qu'elle a fait faire; mada
la maréchale d'Estrées et madame de la Vrillière étoi
avec elle. L'après-dînée le roi se promena dans ses jardi
et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Ma
tenon. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry p
tirent d'ici avant le roi, et allèrent courre le sanglier. — M
comte de Toulouse est retombé dans ses anciennes do
leurs : les médecins ne croient point que ce soit la pier
les chirurgiens pensent différemment, et opinent qu'il fa
le sonder pour être plus certain de la nature de son m
et apparemment on sera contraint d'en venir là, car
douleurs sont violentes, et il ne dort plus que par le secou
de l'opium ; cependant il est fort tranquille, et, qua
il est un moment sans souffrir, toute sa bonne hume
revient.

Dimanche 11, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'Éta
il comptoit d'aller tirer l'après-dînée, mais il se trouva u

peu de mal qui l'en empêcha; mais il se promena dans ses jardins, et le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Pelletier comme il fait tous les dimanches. — On mande d'Espagne que M. de Bay, qui commande l'armée d'Estramadure, est entré dans la province de Traos-montès, et qu'il a fait investir Bragance. Le bruit court toujours en Espagne que le roi de Portugal veut faire la paix; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a point d'armée en campagne. Il y a des lettres de Bayonne qui parlent d'un combat donné le 22, où M. de Vendôme a battu l'arrière-garde de M. de Staremberg; mais on ne le croit point ici, car apparemment il en seroit venu un courrier à Corella ou du roi d'Espagne, de qui on a eu des lettres par l'ordinaire qui arriva hier ici. Il mande seulement qu'il n'a pas eu de nouvelles de M. de Vendôme depuis le 19, qu'on lui mande de Lérida que les armées se canonnent.

Lundi 12, à Marly. — Le roi, qui ne sent plus sa petite incommodité d'hier, monta dans sa petite calèche après la messe, et alla courre le cerf; madame la Dauphine ni madame la duchesse de Berry n'étoient point à la chasse. Le roi travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain, et puis se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit. — *M. de Croy*, neveu du comte de Solre et mestre de camp de cavalerie, qui servoit en Roussillon, est mort de maladie. On mande de ce pays-là que les ennemis font fortifier Ostalrich. — On mande de Flandre que l'armée des ennemis se doit séparer le 15, qui sera jeudi, après quoi on compte que la nôtre se séparera incessamment. — M. le Dauphin va souvent voir M. le comte de Toulouse, dont les douleurs ne diminuent point; Colo, qu'on a fait venir pour son mal, est persuadé qu'il a la pierre, et on croit qu'on le sondera dès qu'on sera de retour à Versailles.

Mardi 13, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite plus d'une heure avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. — On mande de Francfort que l'élection de l'empereur se fera sûrement

le 12, et que M. Albani, nonce du pape, sera obligé de sortir de la ville pendant ce temps-là. L'archiduc y pourra arriver avant l'élection, si les nouvelles qu'on a eues des côtes de Provence sont véritables, car on mande qu'on a vu passer une flotte de quarante ou cinquante voiles qui prend la route des côtes d'Italie, et qu'on ne doute point que ce ne soit l'archiduc qui va débarquer à Final. Il y a déjà plusieurs seigneurs allemands et italiens qui l'attendent à Milan, où il doit passer en allant en Allemagne. Par les dernières lettres d'Espagne on mandoit qu'il s'embarquoit sûrement le 27. L'archiduchesse ne s'embarquera point avec lui; elle demeure à Barcelone, et les peuples n'ont point voulu consentir qu'elle partît.

Mercredi 14, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, et au sortir de ce conseil M. le Dauphin mangea un morceau avec monseigneur le duc de Berry, et ils allèrent tirer. Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins. — Les lettres venues de Bayonne par l'ordinaire d'aujourd'hui parlent encore sur l'avantage que M. de Vendôme a remporté sur M. de Staremberg le 22 du mois passé; mais comme on n'a point eu ces nouvelles, ni de l'armée ni de Corella, on en doute fort. — Par les derniers avis de Pologne il paroît que le Grand Seigneur donne cinquante ou soixante mille hommes au roi de Suède pour le remener dans ses États, et il ne paroît pas que les Moscovites se pressent d'exécuter ce qu'ils ont promis par leur traité de paix avec le grand vizir. Le czar est à Carlsbad en Bohême où il prend les eaux.

Jeudi 15, *à Marly.* — Le roi courut le cerf; M. le Dauphin étoit à la chasse; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry y étoient à cheval. — Le matin, il arriva un courrier de M. le Gendre, intendant de Montauban, qui apporta la nouvelle de la prise de Castel-Léon, dans la vallée d'Aran, à la source de la Garonne. M. d'Arpajon, qui a fait ce siége et celui de Venasque, avoit trois mille hommes avec lui pour ces expéditions-là, qu'il va

remener présentement à M. de Vendôme. Le soir il arriva un courrier qui venoit pour ses propres affaires, et que le roi d'Espagne a chargé d'une lettre quand il a passé à Tudela. S. M. C. mande que M. de Vendôme avoit attaqué et pris le poste de Prats del Rey, où M. de Staremberg avoit quelques détachements de sa gauche; mais ce général n'a point quitté les hauteurs de Saint-Martin, où il est campé, pour venir défendre cette petite ville, parce qu'il n'a pas voulu engager une affaire générale. L'action qui s'est passée là n'a pas laissé d'être assez vive, et l'on compte que les ennemis y ont perdu plus de deux mille hommes. M. de Vendôme a fait brûler Prats del Rey, dont les habitants étoient des miquelets fort attachés à l'archiduc.

Vendredi 16, *à Marly.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il alla tirer. Au retour de la chasse, M. de Torcy vint lui dire que l'archiduc avoit été élu empereur; on ne sait pas quel jour précisément; mais on croit que c'est le 11 ou le 12. Cette nouvelle vient par M. d'Audiffret, envoyé du roi auprès de MM. de Lorraine. Il mande qu'il vient d'arriver à Lunéville un courrier de l'électeur de Trèves, frère de M. de Lorraine, qui lui mande cette élection, mais on n'en a aucun avis par ailleurs. — Le maréchal d'Harcourt, voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire sur le Rhin et que les troupes commençoient à souffrir par le vilain temps et qu'il n'y avoit rien à craindre des ennemis, a cantonné son armée et est allé aux eaux de Bourbonne. — Le roi d'Angleterre a passé à Montpellier, où il a demeuré trois jours, régalé par M. de Roquelaure magnifiquement; sa santé n'est point rétablie. Il en est reparti pour aller à Toulouse, où on y fait préparer une barque fort ornée, dans laquelle il descendra la Garonne pour se rendre à Bordeaux.

Samedi 17, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, monta en calèche à Marly avec madame la Dauphine, et allèrent courre le cerf malgré le vilain temps; M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. On re-

vint dîner à Marly à l'ordinaire, et le roi, qui dîne toujours à son petit couvert et seul, fit mettre madame la Dauphine à table avec lui, et elle fut servie par le premier gentilhomme de la chambre, comme le roi. Le premier gentilhomme de la chambre étoit le duc d'Aumont, qui servoit en la place du duc de Tresmes, qui est en année et qui avoit été obligé d'aller hier à Paris pour ses affaires. Madame la Dauphine n'avoit jamais mangé avec le roi à son petit couvert. M. le Dauphin mangea avant le roi et partit de Marly en sortant de table pour venir ici. Le roi et madame la Dauphine n'arrivèrent ici qu'à six heures, et en arrivant elle alla visiter un entre-sol et une petite manière de galerie qu'on lui a fait faire au-dessus de son appartement, et où on n'avoit commencé à travailler que du jour qu'on partit pour Marly.

Dimanche 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer ; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. M. le Dauphin et madame la Dauphine allèrent à vêpres et au salut, et le soir on joua chez elle au lansquenet, comme on y a toujours joué durant le voyage de Marly. — On eut nouvelle que M. Mesnager, qui depuis six mois a fait beaucoup de voyages en Angleterre pour des négociations de paix, étoit arrivé à Boulogne, et qu'il seroit ici demain. Il apporte tout ce qu'on souhaitoit, et on est fort content de la reine Anne et du comte d'Oxford son principal ministre ; ils font tout ce qu'il faut pour témoigner l'envie qu'ils ont de conclure la paix promptement ; on en saura encore davantage demain, après que Mesnager sera arrivé. On ne dit point encore publiquement ici son arrivée à Boulogne ; on sait seulement qu'on attendoit son retour. Il mande dans sa lettre écrite de Boulogne que le maréchal de Tallard a son congé, et qu'il sera incessamment ici.

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain ; il fit un si vilain temps qu'il ne sortit que pour se promener dans les jardins dont la

pluie le fit revenir fort vite. Mesnager arriva le soir, et M. de Torcy alla trouver le roi chez madame de Maintenon pour lui apprendre les détails de la nouvelle qu'il porte. Madame la Dauphine entra chez madame de Maintenon pendant que M. de Torcy étoit avec le roi; elle vouloit passer dans le cabinet, mais le roi la fit demeurer; les dames qui l'avoient suivie passèrent dans le cabinet. Au sortir de chez madame de Maintenon, M. de Torcy alla rendre compte de tout à M. le Dauphin. La reine Anne a déjà choisi les trois plénipotentiaires qu'elle enverra, qui sont: le comte de Strafford, qui étoit ambassadeur en Hollande et qui s'appeloit milord Raby; l'évêque de Bristol, fort connu sous le nom du docteur Robinson, et M. Prior, qui est celui qui a fait beaucoup de voyages secrets ici pour cette négociation-là. La reine Anne presse les Hollandois d'envoyer les passe-ports pour nos plénipotentiaires, et, de concert avec le roi, leur donne le choix de quatre villes pour le lieu de l'assemblée; ces villes sont Aix-la-Chapelle, Liége, Nimègue et Utrecht.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il ne sortit point de tout le jour, parce que le temps fut fort vilain; il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec MM. Voisin et Desmaretz. — Quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que la paix se fera, on aura grand soin cet hiver de rétablir les troupes pour avoir de belles armées au printemps. Tout ce qu'on sait jusqu'ici des propositions de paix, c'est que le roi d'Espagne demeurera roi d'Espagne et des Indes. On doit nommer demain au conseil le troisième plénipotentiaire. Le maréchal d'Huxelles et l'abbé de Polignac ont ordre, il y a déjà du temps, de travailler secrètement à leurs équipages. La reine d'Angleterre a déjà fait partir le comte de Strafford pour aller en Hollande presser les États d'envoyer des passe-ports à nos plénipotentiaires, et de choisir laquelle des quatre villes

ils veulent choisir pour les négociations de la paix.

Mercredi 21, *à Versailles*. — Le roi donna audience au cardinal de Noailles avant que d'aller à la messe, et fit prêter serment au duc de Charost pour la charge de capitaine des gardes. Le duc de Villeroy, qui est en quartier, céda le bâton au duc de Charost pour toute la journée. Le roi, après son dîner, alla se promener à Trianon. — L'armée des ennemis en Flandre est déjà séparée, et on commence à séparer la nôtre ; on attend ici le maréchal de Villars au commencement de la semaine qui vient. M. le Duc est déjà arrivé à Chantilly. Il y a quelques officiers qui sont déjà arrivés à Paris sans avoir de congé du maréchal de Villars, et qui n'ont pas bien fait leur cour par cette précipitation-là ; le roi même en a parlé sans nommer personne. Au sortir du conseil, qui a duré jusqu'à près de deux heures, on a su que M. Mesnager avoit été nommé pour troisième plénipotentiaire ; il est revenu de Londres fort content de la reine Anne, qui paroît fort souhaiter la paix. Elle lui dit, quand il prit congé d'elle, qu'elle seroit ravie de vivre en grande union avec un grand roi, son proche parent et son voisin.

Jeudi 22, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla à Marly. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer dans le parc. M. de Torcy présenta, le matin, au roi M. Mesnager, à qui S. M. dit : « Vous m'avez si bien servi par le passé que je ne doute pas que vous ne me serviez encore mieux à l'avenir, s'il est possible. » — M. de la Frézelière, lieutenant général des armées du roi et lieutenant général de l'artillerie, est mort dans une terre qu'il avoit auprès de Marly ; il étoit revenu de l'armée fort malade. — Le roi, avant que d'aller à Marly, passa chez M. le comte de Toulouse, qui est résolu de se faire sonder, et se faire tailler ensuite, si on lui trouve la pierre ; le roi avoit déjà été le voir durant le voyage de Marly. Le roi lui parla sur son état par rapport à la religion, et le trouva fort disposé à recevoir les sacrements avant que de se

faire sonder. — Mademoiselle de Laigle, qui est depuis quelques années auprès de mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois comme leur gouvernante, se retire par dévotion dans un couvent à la campagne; madame la Duchesse lui donnoit 2,000 francs de pension, et M. le Duc 1,0 0 francs : l'un et l'autre lui conservent sa pension.

Vendredi 23, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur, qui avoit déjà été longtemps chez M. le Dauphin avant que de venir chez le roi; l'après-dînée, S. M. alla tirer. — Il paroît par les nouvelles qu'on a reçues de Hollande, qu'on y a été un peu surpris de la résolution prise en Angleterre sur la paix. Ils soupçonnoient bien qu'il y avoit quelque négociation, mais ils ne la croyoient pas si avancée. Le comte de Strafford, qui va à la Haye, ambassadeur de la reine Anne, et qui doit demander aux États généraux les passe-ports pour nos plénipotentiaires, et qui leur porte la proposition des quatre villes dont on leur laisse le choix, le comte de Strafford, dis-je, n'avoit point encore passé la mer par les dernières nouvelles qu'on a reçues. On ne doute pourtant pas qu'il ne soit arrivé en Hollande, car il a ordre de la reine Anne d'y passer diligemment, et on le regarde comme un homme bien attaché à la reine sa maîtresse, fort des amis du comte d'Oxford, et très-bien intentionné pour la paix.

Samedi 24, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances, se promena l'après-dînée dans les jardins, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le roi veut que tous ceux qui ont des régiments, soit des colonels, soit des brigadiers, les mènent à leurs quartiers d'hiver, et y demeurent quinze jours pour les y établir; il y en a déjà quelques-uns d'arrivés à Paris qui n'osent se montrer ici, et leur famille les a fait avertir de retourner promptement à leurs régiments. — On a nouvelle que l'archiduc arriva le 12 à Saint-Pierre d'Arène; le duc d'Uceda est allé l'y trouver, et a fait éclater par là sa ré-

coups de canon. Il est toujours campé sur les hauteurs qui la commandent, et il assure que, depuis qu'il est dans ce camp, il est venu plus de deux mille déserteurs qui ont pris parti.

Lundi 26, à Versailles. — Le roi dîna à onze heures, se promener à Marly; le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — Narbonne, ancien officier de cavalerie le cordon rouge, est mort; il n'étoit plus dans le On l'avoit déjà cru mort il y a quelque temps, et donné son cordon rouge à d'Anlezy. Narbonne outre cela, une pension de 1,000 francs sur les Invalides, que le roi vient de donner à Saujon, exempt des gardes du corps. — Le roi envoie en Roussillon douze des qui servoient en Dauphiné dans l'armée de M. Berwick; ce maréchal arrivera ici à la fin de la semaine. — On apprend par les lettres de Hollande que le milord Strafford arriva mercredi passé à la Haye; en débarquant, il trouva M. Buys, que les Hollandois envoyoient en Angleterre pour tâcher de troubler les négociations de la paix; mais M. Buys, voyant le milord Strafford arrivé en Hollande, est retourné à la Haye pour recevoir de nouveaux ordres de ses maîtres.

Mardi 27, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voysin et M. Desmaretz. — Il y a déjà quelques jours que le roi a reconnu que le droit de l'abbé de Ville[...], pour nommer au gouvernement de Fécamp, étoit bon; ainsi l'abbé en disposera, et Vignau, à qui le roi avoit donné ce gouvernement, en aura peut-être un meilleur dans la suite. — M. le duc de Savoie a voulu voir l'archiduc sur son chemin de Gênes à Milan, et on apprend qu'il l'a vu à la Chartreuse de Pavie; ce prince passa incognito, et se fait appeler le comte de Tyrol. Il ne savoit point encore en passant à Pavie qu'il eût été élu empereur, et l'on a reçu des lettres de Milan, qu'il y avoit appris son élection durant le peu

oire que le roi de Danemark et le roi Auguste se
tent présentement de cette entreprise. — Quelques
ciants de Paris ont appris par leurs correspondants à
res qu'une partie de la flotte angloise qui étoit en-
dans la rivière de Saint-Laurent y avoit péri, et qu'ainsi
entreprise sur Québec, capitale du Canada, étoit
rement échouée, que le reste de cette flotte revenoit
gleterre, où les actions avoient déjà baissé considé-
ment depuis cette mauvaise nouvelle.

ndredi 30, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin
son confesseur; le maréchal de Berwick lui fit la ré-
e, et en fut reçu à merveille. On est très-content de
pagne qu'il a faite cette année en Savoie. L'après-
le roi s'enferma encore avec son confesseur comme
a veille des jours qu'il doit faire ses dévotions.
e la Dauphine s'enferma aussi avec son confesseur
a point le soir. — On eut la confirmation et la
de entière du mauvais succès qu'ont eu les Anglois
eur entreprise sur le Canada. Il y avoit plus de huit
hommes embarqués sur les vaisseaux qui ont péri
la rivière de Saint-Laurent, dont pas un ne s'est sauvé,
n'ont nulle nouvelle du général Nicholson, qui avoit
ied à terre avec trois mille hommes pour aller
ger Montréal qui est par delà Québec et qui sera ré-
à une grande extrémité, la flotte étant repartie ou
e. — *Le comte de Strafford, ambassadeur et plénipo-*
iaire d'Angleterre à la Haye, a déclaré à M. Heinsius,
ensionnaire, que si MM. les États n'envoient prompte-
t les passe-ports à nos plénipotentiaires et ne choisis-
t une des quatre villes qu'on leur a proposées pour
r la paix, la reine, sa maîtresse, feroit venir nos plé-
entiaires à Londres. — On mande d'Angleterre
n a envoyé au maréchal de Tallard qui étoit toujours
tingham, la permission de revenir en France, qu'on
avoit promise il y a déjà quelques jours; ainsi nous
doutons pas qu'il ne soit déjà en chemin pour revenir.

[illegible], parce qu'on lui accommode des appartements nouveaux dans le palais; il ira demeurer quelques jours à Aranjuez. La reine d'Espagne douairière a quitté Bayonne pour quelque temps, et va à Bidache, où l'on croit qu'elle prendra les eaux. — M. Buys, envoyé de Hollande en Angleterre pour tâcher de faire rompre ou changer les propositions de paix, est arrivé à Londres, et doit avoir eu ces jours-ci son audience de la reine, qui paroît toujours fort ferme dans la résolution de conclure la paix.

Lundi 2, à Marly. — Le roi tint à Versailles le conseil qu'il n'avoit pas pu tenir à cause de la fête; il en partit de bonne heure l'après-dînée pour venir ici, et, après s'être promené dans les jardins jusqu'à la nuit, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse d'Orléans et madame la Duchesse sont demeurées à Versailles pour être auprès de M. le comte de Toulouse, leur frère, qui sera taillé cette semaine. Maréchal le [illegible] il y a quelques jours, et lui a trouvé la pierre. Il y a [illegible] voyage-ci le comte de Saumery, premier maître d'hôtel de madame la duchesse de Berry, qui n'y étoit jamais [illegible]. Le roi y a mené beaucoup des officiers généraux [de] Flandre, et il y garde un logement pour le maréchal [de] Tallard.

Mardi 3, à Marly. — Le roi monta en carrosse à onze heures, et alla courre le cerf. Madame la Dauphine, madame la duchesse de Berry et beaucoup de dames étoient à cheval quoiqu'il fît un temps horrible, et en revinrent mouillées et leurs habits crottés comme si on les eût trempés dans la boue. L'après-dînée, le roi tint le conseil d'État, parce que hier il n'avoit pas pu terminer toutes les affaires qu'il y avoit, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. Outre les dames qui étoient à la chasse à cheval, il y avoit deux calèches pour celles qui ne montent point à cheval; dans une de ces calèches étoit la comtesse de Roucy avec trois

... Ducasse ... rentrés ... liées des côtes; ces nouvelles sont fort incertaines ...

Vendredi, 6, à Marly. — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il alla à Saint-Germain voir ... la reine d'Angleterre. Au retour il fit une petite loterie de bijoux chez madame de Maintenon; ces loteries ... peu importantes présentement, mais il les fait toujours gratis. — On a reçu des lettres du maréchal de Tallard ... de Calais du 3; il étoit un peu incommodé et n'en partira que le 5. — On a aussi reçu des lettres de Londres qui portent que M. Buys n'avoit pas grande satisfaction de son voyage à Londres. Il y a trouvé peu de gens sur qui ses raisonnements aient fait impression, et la reine Anne paroît très-résolue à faire la paix, approuvant les préliminaires qui ont été signés par M. Mesnager et qu'apparemment elle a signés aussi. La reine les a rendus publics; ils sont même imprimés dans la gazette de Hollande qui est arrivée aujourd'hui.

Samedi 7, à Marly. — Le roi courut le cerf; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry étoient à cheval. — M. le comte de Toulouse fut taillé le matin à Versailles par Maréchal. On apporta au roi à son lever la pierre qu'on lui a tirée, qui est grosse comme un gros abricot, et on assure qu'elle ne s'est point cassée quoique le roi, en la montrant aux courtisans, l'ait laissé tomber. M. le comte de Toulouse, qui s'étoit préparé à cette opération avec beaucoup de fermeté, en a encore marqué davantage quand on l'a taillé; il dit qu'il a moins souffert de la taille que par les cruelles douleurs qu'il souffroit de temps en temps. Boudin, premier médecin de madame la Dauphine, pleuroit durant cette opération. M. le comte lui dit: « Vous pleurez, Boudin, c'est être trop tendre pour un homme de votre profession. » Le roi a défendu que personne, sans exception, vît M. le comte durant les premiers jours; il n'y entrera que les médecins et les chirurgiens. On ne passera de quinze jours dans la grande galerie

Mardi 10, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite assez longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il se promena dans ses jardins, où il fait beaucoup planter, et, malgré le vilain temps, il y demeura jusqu'à la nuit. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Notre armée d'Allemagne doit s'être séparée le 9, qui étoit hier; le maréchal de Bezons revient ici. — Le comte du Bourg commandera dans l'Alsace cet hiver et il aura sous lui [illegible] lieutenant général, qui sera dans les lignes où il est accoutumé d'être.

Mercredi 11, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État, [illegible] la tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il donna une assez longue audience au marquis de Nangis, colonel du régiment du roi, sur les affaires du régiment dont le roi a toujours pris un soin particulier, et qui a un peu besoin d'être rétabli. — M. le Duc, [illegible] le procès qu'il a contre mesdames ses tantes, a été [illegible]gé de prendre la qualité, parce qu'il a été jugé qu'il ne pouvoit être héritier et légataire tout à la fois et il [illegible]oit qu'il opteroit à la Saint-Martin; son conseil a été d'avis qu'il prît la qualité de légataire. Madame la Princesse voudroit bien mettre la paix dans sa maison, et songe à réunir sa famille en faisant un double mariage de M. le Duc avec mademoiselle de Conty, et de M. le prince de Conty avec mademoiselle de Bourbon, mais il ne paroit pas jusqu'ici que cela avance beaucoup; ils vont recommencer à plaider.

Jeudi 12, à Marly. — Le roi courut le cerf et revint dîner ici à son ordinaire; il ne court le cerf l'après-dînée que l'été. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse; madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry y étoient aussi à cheval avec beaucoup de dames. L'après-dînée, le roi se promena dans ses jardins, et à cinq heures, le roi, la reine et la princesse d'Angleterre arrivèrent. Ils soupèrent avec le roi, et après sou-

la galerie est interdit depuis la taille de M. le comte de
Toulouse, qui loge au-dessous; et quand le roi tient le con-
il on ne laisse passer chez lui que madame la Dauphine,
dame, et les dames qui les suivent; les princes du
même n'y passent pas. L'après-dînée, le roi ne sor-
int; il travailla chez lui avec M. Pelletier, et le soir,
adame de Maintenon, il donna une fort longue au-
au maréchal de Tallard. — Il y avoit plusieurs
de la gendarmerie arrivés à Paris sans avoir re-
urs compagnies dans leurs quartiers d'hiver, qui
Franche-Comté; le roi, qui est bien informé de
ordonné à M. Voisin de leur écrire qu'ils retour-
promptement à leurs compagnies, qu'ils y de-
ent au moins un mois, et qu'ils y prissent en y ar-
des certificats de leur arrivée, signés de l'intendant
province.

di 16, à Versailles. — Le roi tint le conseil de
ches, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchar-
— Madame la Duchesse, avec l'agrément du roi, a
si pour gouverneur de M. le comte de Charolois, son se-
fils, le marquis de Jaucourt, qui étoit mestre de camp
formé, et que feu M. le Duc avoit voulu mettre auprès
M. le duc d'Enghien. M. de Jaucourt est de Bourgogne
t d'une des premières maisons de ce pays-là. Il est marié;
femme n'a point encore paru en ce pays ici, mais on
n a dit tant de bien à madame la Duchesse qu'on croit
u'elle la mettra auprès des princesses ses filles en la
lace de mademoiselle de Laigle, qui se retire. — Les nou-
elles d'Angleterre portent toutes qu'on y croit la paix
re; le comte de Gallatsch, qui est à Londres envoyé de
empereur, a tenu sur cela beaucoup de discours dont la
eine Anne a été fort mécontente, et on croit qu'elle le fera
ortir et de Londres et d'Angleterre. — M. Voisin alla
rouver, à Saint-Cyr, l'après-dînée, madame de Maintenon
qui y avoit dîné; il y alla pour régler les comptes de cette
maison, dont il se mêle toujours.

Mardi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz ; l'après-dînée, il alla tirer, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — On mande de Milan que l'archiduc en doit partir ce mois-ci ; il passera par Mantoue, et ira de là droit à Francfort, où il est réglé que son couronnement se fera. Le duc d'Uceda est auprès de lui à Milan, mais il y est sans aucune considération. — On mande d'Espagne, par les lettres qu'on reçut dimanche, que M. de Staremberg avoit fait une entreprise sur Tortose, qui a été bien près de réussir ; on croit qu'il avoit quelque intelligence dans la place. Il y avoit envoyé trois mille hommes, qui s'étoient séparés en trois attaques ; ils s'étoient rendus maîtres du chemin couvert et d'un ouvrage détaché. Le lieutenant de la place, en l'absence du gouverneur, qui est à l'armée du roi d'Espagne, quoiqu'il n'eût qu'une médiocre garnison et que la nuit favorisât les ennemis, les a rechassés à toutes les trois attaques, leur a tué plus de cinq cents hommes, et leur en a pris du moins autant. Il les a suivis quelque temps dans leur retraite ; il en est venu beaucoup de déserteurs, et toutes les lettres portent qu'ils y ont perdu plus de la moitié des trois mille hommes qu'ils avoient envoyés pour cette expédition.

Mercredi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État ; l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — Il y eut le 6 du mois passé un tremblement de terre que beaucoup de gens sentirent ici, mais beaucoup de gens ne le sentirent point, et nous étions chez madame la Dauphine, où nous ne nous en aperçûmes pas ; ce fut sur les huit heures du soir. Nous avons su depuis que ce tremblement de terre avoit été plus considérable le même jour et à la même heure sur les frontières de la Touraine et au Poitou. La petite ville de Loudun en a été fort endommagée ; il y a eu plusieurs maisons renversées, bien des châteaux voisins en ont souffert, et l'on a appris depuis peu que ce

me tremblement [illegible] t avoit fait beaucoup de dé
sieurs villes d'[illegible] llemagne, surtout en Saxe.
Dauphine a été [illegible] fort incommodée d'un gra
puis qu'on est [illegible] venu de Marly; elle ne se m
and habit, ne s[illegible]pe point avec le roi, mais
rs chez lui après [illegible] souper dans son cabinet.
Jeudi 19, *à Versailles.* — Le roi dîna en so
sse, et partit a[illegible]nt midi pour aller se p
ly, où il fait bea[illegible] coup planter et d'où il ne
uit. — Le mare[illegible]hal d'Harcourt arriva hier
a le roi, dont i[illegible]ut très-bien reçu. Il revien
Bourbonne, qu'[illegible] a pris après avoir comma
née d'Allemag[illegible], et se porte considérablem
prendra dema[illegible] le bâton, car il est en q
ouvelles de Po[illegible]gne varient fort sur le roi
'il y a de plu[illegible] certain de ces pays-là, c
vites n'ont p[illegible]nt encore évacué Azof n
rts qu'ils ont f[illegible]t construire sur la mer No
ve bien qu'ils [illegible] veulent pas exécuter le t
ait avec le gra[illegible]d vizir. Le Grand Seigne
er la plus gran[illegible]e partie de ses troupes en
tre le Danube [illegible]et le Niester, et, selon to
es, la guerre re[illegible]commencera au printemps
endredi 20, *à Ve*[illegible]*sailles.* — Le roi travaill
c son confesseur, [illegible] et l'après-dînée il alla ti
des lettres d'Angl[illegible]terre qui portent que la r
rt mécontente du [illegible]rocédé et des discours du
allatsch, envoyé de [illegible]'empereur, ne lui a point
er d'audience, et lu[illegible] a fait ordonner de sortir
d'Angleterre. Les [illegible]malintentionnés pour la p
péré que les murm[illegible]ures qu'il feroit comme
empereur pourroie[illegible]nt embarrasser la reine
uelques désordres; [illegible] mais elle ne s'est point
témoigné beaucoup [illegible] de fermeté. Elle a fait é
ent à l'empereur de [illegible] lui envoyer quelque aut
'il voudroit, et qu'il seroit bien reçu, mais

vouloit point avoir un homme séditieux et qui ne son-
geoit qu'à exciter des troubles dans son royaume. M. d
Buys, envoyé de Hollande, doit être retourné à la Haye
mais on n'a point encore nouvelle qu'il soit repassé.

Samedi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d
finances; il alla se promener l'après-dînée à Trianon,
le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Mai
tenon. — On mande d'Espagne qu'on fait de grands pr
paratifs à Madrid pour y recevoir LL. MM. CC., qui son
encore à Aranjuez; que par les dernières lettres qu'o
y a eues de M. de Vendôme, il faisoit accommoder le
chemins pour pouvoir mener le canon à Cardone, dor
il veut toujours faire le siége. Le chevalier de To
rouvre est arrivé à Ponte-Vedra, auprès de Vigo, avec u
des trois vaisseaux de l'escadre de Ducasse; la tempête l'a
voit séparé des deux vaisseaux qui restent avec Ducasse
on compte que le vaisseau du chevalier de Tourouv
est chargé de plus de deux millions de piastres. Il y
plusieurs lettres d'Espagne qui portent que les deux au
tres vaisseaux de cette escadre sont en sûreté. La rein
d'Espagne compte qu'elle est grosse, et dans le troisièm
mois de sa grossesse; quoiqu'il n'y ait pas loin d'Ara
juez à Madrid, elle n'y viendra qu'en deux jours.

Dimanche 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'É
tat; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla che
madame de Maintenon avec M. Pelletier. — On a étab
une nouvelle tontine à Paris, où on recevra le tiers e
argent et les deux tiers en billets de monnoie pour don
ner moyen à ceux à qui il en reste de s'en défaire, car i
n'ont plus aucun cours dans le commerce. A cette tontin
on donne un assez gros revenu pour la vie de ceux qui
mettent, et après leur mort leurs héritiers auront enco
plus du tiers du revenu. — L'évêque de Châlon-sur-Saôn
est mort; il étoit frère de feu Félix, premier chirurgien d
roi. — Le marquis de Sebbeville est mort dans ses terr
en Normandie; il avoit été lieutenant d'une compagni

de la gendarmerie, et avoit été envoyé du roi auprès de l'empereur. — M. Trudaine, frère de madame Voisin et nouveau conseiller d'État, demande à revenir de l'intendance de Bourgogne, où il est et où il sert très-bien. M. Voisin est bien aise de l'avoir ici avec lui.

Lundi 23, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — On mande de Hollande que l'on n'y doute plus de la paix; que les grands vents ont empêché qu'ils n'eussent des nouvelles d'Angleterre depuis quelques jours; que ces mêmes vents ont empêché milord Marlborough de passer en Angleterre, et qu'il est à la Brille, où il n'attend qu'un moment favorable pour s'embarquer. — L'archiduc doit être parti de Milan, où il a reçu le légat, qui est le cardinal impérial; il y a reçu aussi les ambassadeurs de Savoie, de Venise et de Gênes; il n'a point voulu recevoir ceux de M. le grand duc; il a voulu que ces ambassadeurs qu'il a reçus ne vinssent à son audience qu'avec des carrosses à quatre chevaux. — Madame de Grancey est à l'extrémité; elle n'a jamais été mariée, mais on l'appelle madame parce qu'on l'a faite dame d'atours de la reine d'Espagne, Marie-Louise, fille de Monsieur; mais elle ne le fut que pendant le voyage d'ici à Madrid.

Mardi 24, à Versailles. — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna audience de congé à M. Cusani, nonce du pape, et après la messe il tint le conseil de finances à son ordinaire. L'après-dînée, il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz chez madame de Maintenon. — Le roi a nommé à l'intendance de Bourgogne, que quitte M. de Trudaine, M. de la Briffe, qui étoit intendant à Caen, et donne l'intendance de Caen à M. Guimet, ancien maître des requêtes. — D'Andrezel, secrétaire du cabinet, et qui servoit en cette qualité auprès de feu Monseigneur, fut touché d'une dévotion extraordinaire en le voyant mourir; jusque-là il avoit vécu dans les plaisirs. Il s'est éprouvé quelques mois sur la dévotion

et a pris enfin le parti de se retirer auprès des Camald
Il a demandé au roi permission de se défaire de sa cha
le roi le lui a permis, et même veut bien lui conserve
entrées attachées à cette charge, honneur dont appar
ment il ne jouira pas souvent.

Mercredi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil
tat, et alla tirer l'après-dînée. M. le Dauphin, madam
Dauphine, monseigneur le duc de Berry et madam
duchesse de Berry allèrent courre le cerf dans la forê
Saint-Germain, et, au retour, M. d'Antin leur donna
fête magnifique dans la petite maison du Val. Mad
de Berry tomba de cheval, mais heureusement elle n
fit qu'un peu de mal au genou. Il y eut très-grand je
Val; on y demeura jusqu'à quatre heures du matin. M
Dauphin se coucha en arrivant; mais madame la D
phine voulut entendre la messe avant que de se couc
Le roi a dit qu'il n'iroit point coucher à Marly avan
Rois. — M. le grand prieur a eu du roi la permission
venir à Lyon; mais il n'a pu obtenir la liberté du fil
Massenaer, qui est dans le château de Pierre Encise, ce
avoit fait espérer aux Grisons qu'il obtiendroit.

Jeudi 26, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne he
et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la n
— Madame de Grancey mourut le soir à Paris dans
appartement du Palais-Royal que M. le duc d'Orléans
avoit toujours conservé. Il lui avoit donné, outre c
une petite maison fort jolie au bout du parc de Sa
Cloud*. — M. le Dauphin, qui s'étoit couché à six heu
du matin, se leva à onze heures et demie pour enten
la messe; mais madame la Dauphine, qui l'avoit enten
avant que de se coucher, ne se leva qu'à cinq heures
soir. — Madame la princesse de Montauban a achet
jolie maison que M. le duc d'Orléans avoit fait accom
der pour madame d'Argenton, qu'on appeloit maden
selle de Séry pendant qu'elle étoit fille de Madame; c
maison rend dans le Palais-Royal, et est très-bien peint

— M. le duc de Noailles a vendu sa belle maison de Saint-Germain à M. de Noirmoutiers; il l'achète toute meublée et en donne 40,000 francs pour en jouir durant sa vie et celle de madame de Noirmoutiers, sa femme.

* Madame de Grancey étoit fille du maréchal de Grancey, sœur de père et de mère de madame de Marey, gouvernante des enfants de Monsieur, et de M. le duc d'Orléans, et sœur de père du père de Médavy, mort maréchal de France. C'étoit une vieille médaille plâtrée qui avoit été belle et galante, et qui ne pouvoit se résoudre à ne l'être plus; elle avoit passé pour maîtresse de Monsieur, qui avoit d'autres goûts, et du chevalier de Lorraine, et avoit longtemps tenu le haut du pavé chez Monsieur et dans un certain monde, presque jamais à la cour, qui n'étoit pas son terrain.

Vendredi 27, à Versailles. — Le roi, après son lever, dit à M. de Torcy, dans son cabinet, qu'il donnoit à l'abbé de Pomponne, son beau-frère, la place de conseiller d'État d'église vacante par la mort de l'archevêque de Reims, qui mourut au commencement de l'année passée. Après la messe, le roi travailla avec son confesseur, et l'après-dînée il alla tirer. Un peu après midi, M. de Torcy vint chez le roi, et lui porta la lettre qu'il venoit de recevoir de milord Strafford, ambassadeur d'Angleterre en Hollande; cette lettre est du 22. Ce milord mande que les États généraux ont accordé les passe-ports pour les plénipotentiaires de France qui les envoient à la reine Anne, à qui ils laissent le choix de la ville pour les conférences de la paix; mais en même temps ils la supplient de vouloir faire tomber son choix sur la Haye, qui n'est pas une des quatre villes qu'on a proposées. — M. le duc d'Orléans a donné à la duchesse Sforza la petite maison que madame de Grancey avoit dans le parc de Saint-Cloud, et à madame de Châtillon, qui a été dame d'atours de Madame, le pavillon que madame de Sforza avoit au bout du mail de Saint-Cloud.

Samedi 28, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finan-

ces ; l'après-dînée il alla voir M. le comte de Toulous
qui est dans le vingt-deuxième jour de son opération.
roi alla ensuite se promener à Trianon, et le soir il tr
vailla avec M. Voisin, chez madame de Maintenon. —
chevalier d'Areins, colonel d'infanterie réformé dans
régiment de Péry, avoit été cassé il y a quelques anné
pour n'avoir pas désabusé le roi de ce que M. Péry av
dit de lui en le faisant passer pour son neveu ; et il ét
venu en cette qualité-là demander le régiment quand
avoit cru Péry mort. On lui donna même le régiment s
l'opinion qu'on avoit qu'il étoit son neveu. Le roi, qui
veut pas être trompé, ayant été averti qu'il n'étoit
le neveu ni même le parent de Péry, lui ôta le régime
et le cassa. Depuis ce temps-là, il a réparé sa faute en r
fusant tous les partis avantageux que les ennemis l
offroient ; il se jeta même l'année passée dans Aire, où
se distingua fort, et M. de Goësbriant fut fort content
lui ; il est très-brave soldat et très-bon officier. Le roi l
redonne la commission de colonel réformé qu'il avoit.

Dimanche 29, à Versailles. — Le roi tint le conse
d'État, et l'après-dînée il entendit le sermon du P. Gai
lard avec toute la maison royale. Il ne sortit point
tout le jour, et le soir il travailla avec M. Pelletier ch
madame de Maintenon. M. le comte de Toulouse a eu hi
un peu de fièvre ; les médecins croient que c'est pou
avoir vu hier trop de monde. Le commerce de la galeri
est rétabli ; on y passe depuis le lever du roi jusqu'à neu
heures du soir. — Il arriva un courrier de M. de Ven
dôme, qui porte la nouvelle de la prise de la ville d
Cardone. M. de Vendôme avoit détaché Muret avec troi
mille hommes pour faire ce siége ; les ennemis avoien
fait de grands retranchements qu'on a forcés l'épée à l
main. On leur a tué deux cent cinquante hommes ; on e
a pris trois ou quatre cents et nous y avons perdu fort pe
de monde quoique l'action ait été très-vigoureuse. M. d
Vendôme loue fort M. de Muret et M. d'Arpajon ;

… quoique le château ne tiendra pas longtemps, parce que notre secours est arrivé.

Lundi 30, à Versailles. — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain, et l'après-dînée il alla … M. le comte de Toulouse eut un peu de fièvre; on … quand le roi le vit, il y avoit trop de monde … il voulut parler et faire des honnêtetés à tous ceux qui étoient entrés. — M. le duc d'Orléans a donné le logement qu'avoit madame de Grancey, au Palais-Royal, à la duchesse de Brancas, dame d'honneur de madame, et à l'abbé de Tressan, son premier aumônier, le logement qu'avoit madame de Brancas. — Il n'y a point de nouvelles d'Angleterre, parce que les vents sont contraires. On mande de Hollande que milord Marlborough s'embarqua le 26 par un bon vent pour Londres, où on le croit arrivé présentement, et où il a ordre de la reine de se rendre. Il s'étoit déjà embarqué, il y a quelques jours, pour y passer, mais les vents l'avoient repoussé. — On a remarqué qu'on lui a donné … moins de vaisseaux pour son passage que l'on avoit fait les années précédentes.

Mardi 1er décembre, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée, il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz chez madame de Maintenon. — Le roi signa hier le contrat de mariage de M. le chevalier de Luxembourg avec mademoiselle de Harlay; … après la mort de son père et de sa mère 100,000 livres de rente en fonds de terre, et en attendant on lui en donne 20,000 par son contrat de mariage. Le chevalier de Luxembourg a 10,000 écus de son gouvernement de Valenciennes, 4,000 francs de sa lieutenance générale de Flandre et 2,000 écus de pension. Outre cela, il a la charge de lieutenant général des armées du roi servant l'hiver et l'été, ce qui lui vaut près de 40,000 francs. Il s'appelle M. de Tingry; le mariage se fera dans huit jours

à Beaumont, chez le père de la mariée. — M. de To
louse n'a plus de fièvre, et sa plaie est aussi belle qu'on
peut souhaiter; on compte qu'il se lèvera les premier
jours de la semaine qui vient.

Mercredi 2, *à Versailles.*— Le roi donna une asse
longue audience au cardinal de Noailles, et après l
messe il tint le conseil d'État. L'après-dînée il vouloi
aller tirer, mais il se sentit un fort grand mal de tête qu
l'en empêcha; il alla se promener à Trianon. M. le Dau
phin, qui avoit donné une longue audience au cardina
de Noailles, entretint fort longtemps le soir l'évêque d
Meaux pour chercher les moyens de finir toutes les affai
res de cette Éminence, qui paroissoient s'aigrir de plu
en plus. Le P. Quesnel, dont le livre avoit été le fonde
ment de toutes ces disputes, est mort, mais cela n'apport
aucun adoucissement à l'affaire *. — M. de Torcy vin
hier au conseil des parties, et y prit sa place pour voi
prêter le serment à l'abbé de Pomponne, son beau-frère
et puis demanda permission à M. le chancelier d'e
sortir, et ne voulut point assister au jugement d'aucun
affaire. Les secrétaires d'État ont séance à ce conseil dè
qu'ils ont cette charge, mais ils n'y viennent presqu
jamais; peu s'en faut que M. de Torcy n'en soit doyen.

* Le P. Quesnel n'est mort que le 2 décembre 1719, à Amsterda
à quatre-vingt-cinq ans quatre mois et dix-huit jours.

Jeudi 3, *à Versailles.* — Le roi dîna en sortant de
messe, et alla se promener à Marly; il espéroit que l'a
lui ôteroit son mal de tête, mais la promenade n'a fa
que l'augmenter. M. Fagon lui conseilloit ce matin d
se faire saigner, et apparemment il le sera demain. M. l
Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tire
des faisans dans le parc. — L'homme qui porte en An
gleterre les passe-ports que les Hollandois envoient pou
les plénipotentiaires de France s'embarqua le 26 dans l
même vaisseau où est milord Marlborough. — On a envoy

au colonel d'infanterie à son régiment; il s'étoit vanté fort imprudemment d'avoir fort offensé à la fin de la campagne un homme constitué en dignité et d'une famille fort honorée, et l'on a fait inutilement tout ce que l'on a pu pour l'empêcher de tenir ces mauvais discours-là. — M. d'Argenson, à qui le roi a demandé son avis par écrit sur ce qu'une partie des comédiens veut se séparer de leurs camarades pour faire une troupe à part, a écrit que l'on feroit une chose fort sage et fort agréable au public d'augmenter les spectacles dans Paris.

Vendredi 4, à Versailles. — Le roi se fit saigner, et n'eut nulle répugnance à suivre l'avis de M. Fagon, se sentant assez mal à la tête. La saignée l'a fort soulagé, et, trois heures après, il se leva et alla entendre la messe à la chapelle, où toute la maison royale le suivit, excepté M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry, qui, l'ayant vu se porter si bien après sa saignée, allèrent tirer dans le parc. Le roi entra de bonne heure après dîner chez madame de Maintenon, et se porta fort bien tout le jour. — On n'a point de nouvelles d'Angleterre, et les lettres qu'on a eues de Hollande portent que la reine Anne a envoyé ordre aux troupes qu'elle a en Catalogne et en Portugal de revenir en Angleterre et de passer par l'Espagne et par la France; on ne croit point ici cette nouvelle-là, quoique naturellement on aime assez à croire les choses qui sont avantageuses.

Samedi 5, à Versailles. — Le roi passa fort bien la nuit, et n'a plus de mal à la tête; il dîna en sortant de la messe, et alla se promener à Marly. Durant sa promenade, il eut un peu de colique; mais, dès qu'il fut de retour ici, il ne s'en sentit plus, et fut fort gai à son souper et à son coucher. Il nous dit à son dîner, avant que d'aller à Marly, qu'il se croyoit le plus ancien officier de guerre de son royaume, ayant été au siége de Bellegarde en 1649. — On apprend par les lettres qu'on a eues de Madrid que la grossesse de la reine d'Espagne continue heureusement

et qu'elle est en très-bonne santé; la noblesse et les pe ples donnent à LL. MM. de nouvelles marques d'at chement. On n'a point eu par cet ordinaire de nouvel de M. de Vendôme. — Le parlement d'Angleterre a ajourné au 8 de ce mois; il devoit s'assembler plus t mais les députés d'Écosse et du Nord n'étoient pas ar vés; la reine a jugé à propos de le proroger.

Dimanche 6, *à Versailles.* — Le roi n'a plus d'inco modité depuis sa saignée; il ne sortit point de tout jour. Il travailla le soir chez madame de Maintenon av M. Pelletier. Il n'y eut point de sermon; il est remis mardi, fête de la Vierge. M. le Dauphin et madame la Da phine allèrent à vêpres et au salut. — On mande d'Ita que l'archiduc a fait embarquer trois mille homme Final pour les faire passer à Barcelone, et qu'il a f entrer quatre ou cinq mille hommes dans les États grand-duc pour s'emparer de Sienne; il veut que grand-duc lui demande l'investiture de Sienne en le connoissant roi d'Espagne. — Madame de Montauba trouvé moyen de faire que le baron de Breteuil lui cèd le logement qu'il avoit dans le château, et elle lui cè celui qu'elle avoit au bout de la cour des secrétai d'État; le baron de Breteuil a cru faire en cela une ch agréable à madame la Dauphine, qui lui en avoit f parler par madame Cantin.

Lundi 7, *à Versailles.* — Le roi prit médecine par pr caution, et après son dîner il travailla chez lui avec M. Pontchartrain. — Nous assemblons un assez gros corps troupes en Flandre, par tous les détachements qu'on f de tous les régiments de cavalerie, dragons et infa terie qui sont sur cette frontière. On ne dit point enco quel est le dessein, mais on croit que c'est pour rompre navigation de la Deule et ôter la communication de Lil à Douai par eau. — Le mariage du chevalier de Luxer bourg avec mademoiselle de Harlay se fit hier à Bea mont. — Les vents contraires empêchent qu'on ait des no

velles d'Angleterre, et que nous ne recevions les passeports pour nos plénipotentiaires. Le bruit court en Hollande que la reine Anne prorogera encore le parlement jusqu'au 15; elle a eu une attaque de goutte assez violente.

Mardi 8, *à Versailles*. — Le roi, avec toute la maison royale, entendit le sermon, vêpres et le salut; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Desmaretz et M. Voisin. — Le roi donne au chevalier de Rothelin une commission de mestre de camp. Il s'étoit jeté l'année passée dans Aire; il eut les deux cuisses percées, dont il est encore fort incommodé. Il ne demandoit que la grâce que le roi vient de lui accorder, parce qu'il veut servir. — Les États de Languedoc ont accordé au roi le même don gratuit que les années passées. — La vieille maréchale de l'Hôpital est morte à Paris aux Petites Carmélites, où elle étoit retirée depuis assez longtemps: elle avoit quatre-vingts ans passés *.

* Cette maréchale de l'Hôpital étoit Françoise Mignot, veuve de Pierre de Portes, trésorier et receveur général du Dauphiné, qui fut en 1653 seconde femme du maréchal de l'Hôpital, gouverneur de Paris et ministre d'État, si connu sous le nom du sieur du Hallier, qui tua le maréchal d'Ancre. Elle en fut veuve en 1660, et en 1672, le 14 décembre dans sa maison à Paris, rue des Fossés Montmartre, paroisse Saint-Eustache, elle épousa en troisième noces Jean Casimir, auparavant prince de Pologne, jésuite, cardinal, roi de Pologne, qui avoit abdiqué, s'étoit retiré en France, et y étoit abbé de Saint-Germain des Prés et d'autres abbayes. Le mariage fut su et connu, mais jamais déclaré, et sans enfants.

Mercredi 9, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Berry se donna une entorse en jouant à la paume dont on craint qu'il ne soit incommodé assez longtemps. — Le roi a donné à madame d'Oisy une gratification de 2,000 écus qu'elle espère qui sera tournée en pension, attendu les grandes pertes qu'ils ont faites en Flandre cette année, nos troupes et celles des ennemis ayant campé longtemps

dans ses terres, tous ses bois coupés et même les raci
arrachées. — On commence à être en peine de l'ar
ment de M. Ducasse; tous les bruits qui avoient co
qu'il étoit près des côtes d'Espagne se trouvent faux, e
est sûr qu'il a été battu d'une grande tempête. On c
qu'il aura été obligé de relâcher à la Martinique ; le v
seau de son escadre, commandé par le chevalier de T
rouvre qui est arrivé en Galice, il y a déjà assez longtem
y arriva fort en désordre ayant essuyé cette grande t
pête qui le sépara de Ducasse.

Jeudi 10, *à Versailles.* — Le roi alla à Marly, et s'y p
mena jusqu'à la nuit, malgré le vent effroyable qu'il
La plaie de M. le comte de Toulouse est entièrement f
mée. Il a fait de grands présents aux médecins et a
chirurgiens qui ont assisté à son opération; il don
10,000 écus à Maréchal, qui faisoit quelque difficulté
recevoir une si grosse somme, mais le roi lui a comman
de la prendre. Quand Maréchal l'eut taillé, M. Fa
voulut lui donner 2,000 écus, que Maréchal ne voulut
recevoir; le roi loua leur procédé à tous deux, et dit c
c'étoit à lui d'en faire la dépense, et lui fit donner u
ordonnance de pareille somme. — Le roi fait accommo
dans le Louvre un grand logement pour y mettre sa
bliothèque, et l'abbé de Louvois y aura un appartem
comme garde de cette bibliothèque qui est magnifique,
qu'on étoit obligé de mettre en différents endroits à
ville.

Vendredi 11, *à Versailles.* — Le roi travailla le ma
avec son confesseur, et l'après-dînée alla se promener
Trianon. — On mande d'Allemagne que l'archiduc c
voit incessamment partir d'Inspruck, où le prince Eugè
étoit venu le trouver. L'archiduc va se faire couronner
Francfort, et le prince Eugène s'en ira en Hollande, et
là en Angleterre, à ce qu'on croit, pour tâcher de troubl
les bonnes dispositions qu'il y a à la paix. On espère fo
ici que son voyage sera inutile; on attend ce prince à C

logne avant le 15 de ce mois. — M. de Savoie a été fort incommodé; on mandoit même de Lyon qu'il étoit dangereusement malade, mais il est guéri présentement et sa maladie n'a pas été longue. — M. de Thieux, ancien officier de réputation et gouverneur du Crotoy, est mort; le roi a donné ce gouvernement, qui vaut 4,000 livres de rente au fils qui est dans le service; ce gouvernement est au milieu de leurs terres.

Samedi 12, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Les nouvelles d'Espagne portent que la grossesse de la reine continue, et qu'elle est en très-bonne santé. Il ne paroît pas, par les lettres qu'on reçoit de Catalogne, que le siége du château de Cardone s'avance fort, et on ne croit pas que le comte de Fiennes songe présentement à attaquer Ostalrich où les ennemis ont fort travaillé, et où ils ont mis une forte garnison. On est fort en peine de l'escadre de M. Ducasse, et on ne sait rien du succès de l'entreprise de Duguay-Trouin; on le croit entré dans le Rio-Janeiro, mais cela est très-incertain. — Monseigneur le duc de Berry ne se ménage pas trop depuis son entorse. M. le Dauphin et madame la Dauphine ont dîné chez lui, ces deux jours-ci, et l'après-dînée madame la Dauphine a joué avec lui au brelan pour lui tenir compagnie et lui ôter l'envie de sortir.

Dimanche 13, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla au sermon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. le duc de Noailles a acheté à Paris la belle maison qu'avoit Bertin, qui vient de mourir; il avoit une charge qui vaut 4 ou 500,000 écus, que le roi laisse à son fils. — Il arriva, à minuit, à M. de Torcy un courrier d'Angleterre; mais, comme il n'y avoit rien de pressé à savoir, il ne jugea pas à propos d'éveiller le roi, qui étoit couché. On propose à ce ministre de faire épouser au chevalier de Croissy, son frère,

une fille de Paris, à qui l'on donnera 200,000 écus en ma-
riage, et qui en aura encore du moins autant après la
mort du père et de la mère.

Lundi 14, *à Versailles.* — Le roi dîna de bon
heure, et alla se promener à Marly; au retour, il travai-
avec M. de Pontchartrain chez madame de Mainten-
— Le courrier qui arriva hier au soir chez M. de To-
apporta la nouvelle que la reine Anne avoit chois-
ville d'Utrecht pour le lieu des conférences de la paix,
commenceront le 12 janvier. Les espérances de paix qu-
a en Angleterre ont fait beaucoup monter les action-
Londres. Ce courrier n'a point apporté les passe-ports p-
nos plénipotentiaires; il y a de bonnes raisons pour ce-
qui ne sont pas publiques, et ces passe-ports n'arrivero-
qu'après Noël; cependant nos plénipotentiaires prenn-
toutes leurs mesures pour partir, le maréchal d'Huxell-
avant la fin de l'année, parce qu'il ira à petites journ-
dans son carrosse, et l'abbé de Polignac quelques jo-
après, parce qu'il ira en chaise de poste.

Mardi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil
finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desm-
retz. L'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez mada-
de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz.
Le parlement d'Angleterre a encore été prorogé jusqu'
18, parce que les députés du Nord et d'Écosse n'étoie-
pas encore arrivés. Marlborough est allé passer quelqu-
jours dans ses terres en attendant l'assemblée du parl-
ment. — On paroît fort alarmé en Portugal des dessei-
de Duguay-Trouin, qu'on ne doute pas qui n'en veuil-
au Brésil, où ils le croient déjà arrivé; mais nous n'-
avons aucune nouvelle. On écrit de ce pays-là que le r-
de Portugal se rapportera à la reine Anne de tout
qu'elle proposera pour lui dans le traité de paix.

Mercredi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'É-
tat, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — Nou-
avons fait des détachements de tous les régiments qu-

sont en Flandre et sur la frontière pour travailler à rompre la navigation de la Deule et de la Scarpe; cela a réussi aussi bien qu'on pouvoit désirer; le prince de Holstein-Beck, gouverneur de Lille, avoit assemblé un gros corps de toutes les garnisons ennemies pour empêcher le travail qu'il nous a fallu faire; milord d'Albemarle, gouverneur de Tournay, en avoit assemblé de son côté, mais ils ne savoient point notre dessein; ils croyoient que nous en voulions à Bouchain. Le maréchal de Montesquiou a conduit cette entreprise avec beaucoup de précaution et de secret; aussi a-t-elle réussi mieux qu'on n'osoit l'espérer. Tous les paysans qui ont vu le travail qu'on a fait assurent qu'en pleine paix on ne pourroit pas raccommoder en trois mois ce que nous avons fait en quatre jours. Nous n'avons perdu personne à tout cela, et le maréchal de Montesquiou rentra dans Arras le 14 au matin.

Jeudi 17, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. — Madame la maréchale de Boufflers fit faire un grand service pour le maréchal, son mari, dans l'église des Minimes, près la place Royale. L'église étoit tendue et éclairée magnifiquement, et quoique presque tous les courtisans et les dames y fussent, il y eut un ordre admirable; toutes les dames y étoient en grand habit. Le P. de la Rue prononça l'oraison funèbre, où il se surpassa lui-même; voilà comme tout le monde en a parlé. Je n'y pus pas être, parce que c'étoit le jour de Saint-Lazare, et que je faisois dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain la grande cérémonie de cet ordre, et, quoique ce fût le jour du service du maréchal de Boufflers, l'église ne laissa pas d'être fort remplie. — Le marquis de Goesbriant, qui défendit si bien Aire l'année passée, aura la députation de la noblesse des États de Bretagne; cela est fait il y a quelque temps, et il ne vient que de l'apprendre.

Vendredi 18, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. — Le maré-

chal de Montesquiou, qui commande cette année en F
dre, a permission de venir ici pour quelques jours.
prince de Vaudemont et madame l'abbesse de Remiren
sa nièce, arrivèrent ici la semaine passée ; M. de Vaude
salua le roi dans l'antichambre de madame de Mainte
et madame de Remiremont à la porte de son cabinet, a
le souper. — L'archiduc doit être présentement à As
fenbourg, où il attendra, avant que d'aller à Francfort
la cérémonie de son couronnement soit prête. Il a
une lettre aux États généraux, très-forte, pour les dé
ner de concourir à la paix avec la France, suivant les
liminaires que la reine d'Angleterre leur a envoyés,
leur déclare qu'il n'enverra point ses ambassadeurs
conférences. Il y a dans cette lettre beaucoup de term
fensants contre la France ; mais on espère que cette l
ne fera pas un grand effet. La maison d'Autriche en a
souvent de même quand on a parlé de paix.

Samedi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le consei
finances ; l'après-dînée il alla voir M. le comte de Toul
qui commence à se lever depuis quelques jours. I
encore un peu foible, mais il n'a plus ni fièvre ni au
douleur. En sortant de chez M. le comte de Toulouse, l
alla se promener dans les jardins jusqu'à la nuit. —
fille qu'épouse le chevalier de Croissy est mademoi
de Rancy, dont le père est fermier général ; elle est pr
gieusement riche, à ce qu'on croit. Des 600,000 francs
donne M. de Rancy, il y en a 100,000 pour payer les d
du chevalier de Croissy, qui ne seront point portés da
contrat de mariage. — On a reçu des lettres des minis
d'Angleterre, qui assurent fort qu'il n'y aura poin
changement dans l'esprit de la reine d'Angleterr
qu'elle est très-résolue à faire la paix. Quand on p
présentement en France de la reine Anne, on ne doit p
se servir de ce terme, et on la doit appeler la reine d
Grande-Bretagne.

Dimanche 20, *à Versailles.* — Le roi tint le con

d'État, et alla au sermon l'après-dînée avec toute la maison royale, excepté madame la Dauphine, qui depuis deux jours est un peu incommodée, et qui ne s'habille point; elle ne soupe point avec le roi, qui trouve bon qu'elle aille sans grand habit, le soir après souper, dans son cabinet. — Par les lettres d'Espagne, on apprend que la grossesse de la reine continue. Il ne paroît pas que le siége du château de Cardone s'avance beaucoup; nous n'avons pas toutes les munitions de guerre pour faire aller ce siége bien vite. M. le comte de Fiennes s'étoit approché d'Ostalrich avec les troupes que nous avons en Roussillon, mais il n'a pas jugé à propos d'en faire le siége, parce que les ennemis y ont beaucoup fait travailler, que la place est présentement assez bonne, et qu'il y a une grosse garnison. Il est arrivé à Barcelone environ trois mille hommes que l'archiduc y a fait passer d'Italie.

Lundi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches; il ne sortit point, et travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer. — Le prince Eugène est arrivé à la Haye; on dit toujours qu'il passera en Angleterre. — Les nouvelles qu'on reçoit présentement sur le roi de Suède et sur le grand vizir sont bien différentes de ce qu'elles étoient, et tous les avis qu'on en reçoit sont que le Grand Seigneur, bien loin d'abandonner le roi de Suède, est résolu, si le czar ne lui donne pas contentement, de recommencer la guerre. Il a fait venir le grand vizir à Constantinople et, dès qu'il y est arrivé, il l'a déposé et l'a fait mettre en prison. — M. de Tavannes, de la gendarmerie et l'aîné de sa maison, épouse la fille de M. Amelot, conseiller d'État qui étoit ambassadeur en Espagne, à qui on donne 250,000 francs en mariage, et on lui en assure encore 150,000.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et alla l'après-dînée se promener à Marly. Madame la Dauphine ne joua point le soir; elle s'enferma avec son

confesseur, parce qu'elle fera demain ses dévotions. — L
chiduc doit être arrivé à Francfort du 18; il y doit être
ronné le 23. — La procession qui se devoit faire à Lon
pour brûler l'effigie du pape étoit toute composée de whi
on en avoit même fait venir beaucoup de la campag
On prétend qu'ils avoient un mauvais dessein; la r
de la Grande-Bretagne, par sa sagesse, a empêché que c
procession ne se fît, qui auroit causé beaucoup de désor
dans Londres. L'animosité entre les whigs et les tories
plus grande que jamais, et dans la chambre haute
deux partis sont presque égaux, et l'on prétend que d
la chambre basse le parti des tories est plus fort de be
coup.

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil
tat, et l'après-dînée il s'enferma avec son confesseur
qu'il fait toujours la veille des jours qu'il communie.
dame la Dauphine fit ses dévotions à la chapelle en h
— On mande de Madrid que le comte d'Aguilar a qu
la charge de capitaine des gardes du corps espagnols,
le roi d'Espagne a donnée au comte de San-Istevan de
mas; M. d'Aguilar avoit plusieurs autres emplois qu'
tous quittés, et se retire dans ses terres, faisant le mé
tent, quoiqu'il fut comblé des grâces de son maître.
mande que M. de Vendôme avoit fait connoître au roi
ce n'étoit pas un sujet digne de toutes les bontés q
avoit eues pour lui; il est fils du comte de Frigillana,
s'appeloit le comte d'Aguilar durant la vie de sa fem
il est encore dans le ministère, quoiqu'il ait été soupço
souvent d'être trop attaché à la maison d'Autriche*.
Les bruits de paix répandus dans Paris avec tant d'ap
rence que nous l'aurons bientôt font que le peu de bil
de monnoie qui restent se trafiquent avec bien moins
perte, et les autres billets de même.

* Aguilar, donné en titre de comté par Jean I[er], roi de Castill
Jean Ramirez d'Avellano, issu du frère de don Garcias le restaurat

roi de Navarre, mort en 1151, fut érigée en grandesse pour la même maison et postérité par les rois catholiques en 1475. L'héritière de cette maison en porta les biens et la grandesse avec la seigneurie de los Cameros que ses pères avoient de temps immémorial, et qu'ils affectoient toujours de signer uniquement; elle les porta, dis-je, en mariage à Emmanuel Manrique de Lara, second comte de Frigillana, qu'elle épousa en 1670; elle mourut cinq ans après, laissant un fils unique, qui est le comte d'Aguilar dont il s'agit ici. Le père devint conseiller d'État, c'est-à-dire ministre, et conserva le rang et les honneurs de la grandesse, qui par la mort de sa femme étoit passée à son fils. Ce comte de Frigillana étoit peut-être l'homme d'Espagne le plus laid, qui avoit le plus d'esprit, et qui étoit le plus adroit des ministres et des courtisans, très-bien avec Charles II, et mieux encore avec Philippe V, qu'il réjouissoit avec ses plaisanteries et ses disparates toujours salées, et qui en tiroit assez d'argent. Il étoit fort peu accommodé. C'est lui qui au sortir du conseil de l'ouverture du testament de Charles II, aussitôt après sa mort, qui tenoit tous les esprits en mouvements sur la succession, sauta au col de l'ambassadeur de l'empereur, qui attendoit avec une grande inquiétude, et qui lui dit d'un visage riant qui lui fit d'abord concevoir les plus certaines espérances, qu'il lui faisoit ses compliments de tout son cœur sur la décision du conseil, et qu'il prenoit pour jamais congé de la très-auguste maison d'Autriche. C'est encore lui qui disoit que son fils portoit dans l'âme toute la laideur qu'on lui voyoit à lui sur le visage, et qu'il avoueroit peut-être qu'il étoit le plus méchant homme du monde si son fils n'y étoit pas. Pour venir à son fils, il ne cédoit guère à son père en esprit et en capacité; mais la perfidie, la profondeur d'ambition et l'avarice les surpassoient. Il quitta la Toison, [illegible] incompatible avec les ordres lucratifs d'Espagne, pour la place [illegible] chancelier de l'ordre de Saint-Jacques, de dix mille écus de rente, [illegible] sur-le-champ le connétable de Castille la demanda et l'obtint en remettant pour davantage de commanderies. Le comte d'Aguilar eut un temps les finances, puis la guerre; il eut aussi le régiment des gardes espagnoles, qu'il quitta pour une compagnie des gardes du corps; il devint capitaine général des armées, et passa pour manquer de courage. L'altesse de madame des Ursins et de M. de Vendôme l'outra, et il fut accusé de lui avoir fait manquer beaucoup d'expéditions militaires; il rompit enfin avec lui, intimement lié au duc de Noailles dans le projet [illegible] a parlé de supplanter la reine et la princesse des Ursins par [illegible] maîtresse, et il en fut perdu. Revenu à la chute de madame des Ursins, il ne put reprendre. Les grands, les seigneurs, les ministres, les [illegible] le craignoient et le haïssoient également, et tout s'unit contre [illegible] il ne fit donc plus que palpiter par des intrigues sourdes, dont il se [illegible] tenu assez pour oser présenter au roi un mémoire fort insolent, [illegible]

qui le fit exiler de nouveau dans sa commanderie, où il mouru enfants mâles peu d'années après vers 1730 ou 1731.

Jeudi 24, veille de Noël, à Versailles. — Le roi fi dévotions, et toucha ensuite les malades dans la ga des princes, à son ordinaire. L'après-dînée il ente vêpres en bas; madame la Dauphine qui ne put pas biller en grand habit les entendit dans la tribune. A vêpres, le roi fit la distribution des bénéfices; il sou neuf heures, et puis alla à la chapelle dans la tri avec toute la maison royale, entendit matines et en les trois messes de minuit. Le roi a donné l'évêch Châlon-sur-Saône à l'évêque de Bellay, et une ab dans le diocèse de Châlons, qu'avoit le défunt évêq l'abbé d'Ecquevilly, fils de celui qui commande l'é page du vautrait; cette abbaye vaut 7 ou 8,000 livre rente. Il a donné encore une petite abbaye vacante la mort de l'abbé de l'Épine (1) à l'abbé de [Colbert crois que l'évêché de Bellay n'est point donné; il d'un fort petit revenu. — Le roi a donné au marquis 2,000 écus de pension, comme les courtisans attach monseigneur le Dauphin l'avoient, et cette pension a été continuée auprès de M. le Dauphin. M. d'O étoit ché à lui durant la vie de Monseigneur son père, m n'avoit ni pension ni appointements pour cela.

Vendredi 25, jour de Noël, à Versailles. — Le roi et la maison royale assistèrent à toutes les dévotions d journée; madame la Dauphine ne descendit point en parce qu'elle est toujours incommodée. M. Pelletier, p mier président, ne peut plus exercer sa charge depuis l temps parce qu'il est fort incommodé, et le bruit se rép qu'il veut donner sa démission au roi. — On mande Saxe que le roi Auguste a donné au prince de Furstemb sa nomination au cardinalat; M. l'archevêque de Rou a depuis longtemps la nomination du roi Stanislas; o

(1) L'abbaye d'Aumale.

sait pas auquel des deux rois le pape donnera le chapeau. — Le roi de Portugal et M. de Savoie ont nommé des plénipotentiaires pour la paix. L'archiduc persiste toujours à dire qu'il n'y en enverra point, et voudroit engager les électeurs à n'y en point envoyer.

Samedi 26, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Nos plénipotentiaires ont envoyé ordre à Utrecht de leur retenir des maisons, et on leur demande à chacun 1,000 écus par mois. Les conférences se tiendront dans la maison de ville, et, afin d'éviter les contestations qu'il y pourroit avoir sur le cérémonial, les plénipotentiaires ne prendront la qualité d'ambassadeurs qu'à la signature du traité. MM. les États généraux ont nommé pour la province de Hollande MM. Buys et Vanderduisen; les six autres provinces, à ce qu'on croit, nommeront chacune un député. Ils ne donnent à leurs plénipotentiaires que la qualité de commissaires; ainsi on compte qu'ils auront huit commissaires. Ils en usèrent de même à la paix de Munster, et ce sera bien une marque que les États ne veulent pas laisser gouverner cette affaire à la seule province de Hollande.

Dimanche 27, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. Vergetot, gendre du feu le maréchal de Bellefonds, est mort. Il avoit été colonel et brigadier d'infanterie, mais il avoit été obligé de quitter le service, il y a quelques années, par sa mauvaise santé. — M. de Savoie a nommé pour ses plénipotentiaires le comte Maffei et le comte del Borgo; le comte Maffei est celui que le duc de Savoie envoya du siége de Valence au Pont de Beauvoisin pour voir comme la princesse sa fille y avoit été reçue, et le comte del Borgo est petit-fils d'un des principaux ministres de Charles-Emmanuel.

Lundi 28, à Versailles. — Le roi apprit le matin, par un courrier arrivé de hier au soir à M. de Torcy, que le

parlement d'Angleterre s'assembla le 18, que la reine avoit fait une très-belle et très-sage harangue aux deux chambres, que la chambre basse ayant opiné sur ce que la reine leur avoit déclaré de ses intentions pour la paix qu'il y avoit eu cent cinquante-six voix de plus pour la paix que pour la continuation de la guerre; mais dans la chambre des seigneurs les avis ont été fort partagés; il y a eu même trois ou quatre voix de plus pour la continuation de la guerre. On mande aussi que la reine a ôté à milord Marlborough la charge de maître de l'ordonnance d'Angleterre, qui est comme la charge de grand maître de l'artillerie en France, et qu'il n'entre plus dans les conseils; ainsi il n'a plus d'autre emploi que celui de colonel du premier régiment des gardes, qu'on parle de lui ôter aussi bientôt. — Le roi alla tirer l'après-dînée; madame la Dauphine, qui est assez languissante depuis quelques jours, fut obligée de se mettre au lit après le jeu, et eut même la fièvre assez forte.

Mardi 29, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et ensuite travailla avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla se promener à Trianon; mais, avant que d'y aller, il passa chez madame la Dauphine, qui garde son lit, et y revint encore au retour de Trianon, et y demeura assez longtemps. Il entra ensuite chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz, et en allant souper il entra pour la troisième fois chez madame la Dauphine, qui a passé la journée assez doucement. Elle n'est pourtant pas sans fièvre, mais elle est fort gaie: ainsi on n'a plus d'inquiétude sur son mal; on en avoit un peu hier au soir. — Par les nouvelles qu'on eut hier de ce qui se passe à Londres, on apprit que la reine avoit ôté au duc de Sommerset la charge de grand écuyer; il étoit fort dans le parti des whigs.

Mercredi 30, *à Versailles*. — Le roi ne put pas finir toutes les affaires qu'il y eût le matin au conseil d'État; il le tint encore l'après-dînée, et on y lut les instructions pour

nos plénipotentiaires. M. le comte de Toulouse est venu chez le roi après son dîner; c'est la première fois depuis son opération. Madame la Dauphine, qui devoit encore garder sa chambre, ne put s'empêcher d'aller chez le roi après le souper. — Le roi a donné au duc de Tresmes 100,000 francs d'augmentation au brevet de retenue qu'il a sur la charge de premier gentilhomme de la chambre; il avoit déjà 400,000 francs, si bien qu'il en a 500,000 présentement. Le duc d'Aumont et le duc de la Trémoille, premiers gentilshommes de la chambre, n'en ont point. — On reçut des lettres de M. Ducasse du 3 novembre, de la Martinique, où il étoit arrivé le dernier octobre avec ses deux vaisseaux démâtés. Il mande qu'il espère en pouvoir repartir avant la fin de novembre; ainsi, s'il ne lui est point arrivé de nouveaux malheurs, il doit être bien près des côtes d'Espagne.

Jeudi 31, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — M. Pelletier, premier président, voyant que sa santé ne se rétablissoit point, et qu'ainsi il ne pouvoit plus exercer sa charge, en a envoyé la démission au roi; il a 500,000 francs de brevet de retenue *. — La nouvelle qu'on avoit mandée que la reine de la Grande-Bretagne avoit ôté les charges à Marlborough ne se confirme point; cette nouvelle étoit venue par la Hollande; les lettres de Londres n'en disent rien. — On attendit aujourd'hui les passe-ports pour nos plénipotentiaires; on ne doute pas qu'ils ne soient en chemin.

* Il étoit arrivé une aventure au premier président Pelletier, de laquelle il ne put se remettre : le plancher de la pièce où il dînoit en famille au Palais, fondit; personne ne fut blessé qu'un ecclésiastique légèrement à la main, mais cette chute sans un mal apparent lui dérangea apparemment quelque chose dans la tête, car depuis ce temps-là, quoique toujours le même sur tout le reste, il ne put se résoudre à travailler, et ses fonctions lui devinrent tellement insupportables qu'après avoir essayé de tout pour tâcher à reprendre, il n'en put

venir à bout ; et se détermina enfin à quitter sa place et à vivre dans sa maison et dans sa famille en particulier. C'étoit un homme intègre et assez instruit, et ce fut dommage.

ANNÉE 1712.

Vendredi, 1er janvier, à Versailles. — Le roi marcha à la chapelle en bas, précédé de vingt-deux chevaliers de l'ordre; il y a longtemps qu'il n'y en avoit eu si peu en état d'assister à cette cérémonie. Il n'y avoit point de prélat de l'ordre pour officier, et parmi les vingt-deux chevaliers étoient compris le Dauphin, monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans, M. le Duc, M. le prince de Conty et M. du Maine, si bien qu'il n'y avoit que seize gentilshommes. Après dîner, le roi entendit vêpres dans la tribune, avec toute la maison royale. — Madame de Pomponne, veuve de M. de Pomponne le ministre, mourut à Paris après une longue maladie; elle laisse deux garçons et une fille, qui sont le marquis de Pomponne, l'abbé de Pomponne, conseiller d'État, et madame de Torcy. Elle leur laisse un bien assez considérable, et n'a point fait de testament. M. de Torcy, qui avoit demandé permission au roi d'aller le matin à Paris pour les affaires que lui peut laisser la mort de madame sa belle-mère, manda au roi, le soir, que les passe-ports pour nos plénipotentiaires étoient arrivés.

Voici la liste de ce qui reste de chevaliers de l'ordre, suivant leur réception :

1686.

M. le duc d'Orléans. M. le duc du Maine.

1688.

MM. le cardinal d'Estrées, le duc de Vendôme, le comte d'Armagnac, le comte de Brionne,

le duc de Chevreuse,
le duc de Richelieu,
le duc de la Rochefoucauld,
le duc de Gramont,
le duc de Mazarin,
le duc de Villeroy,
le duc de Beauvilliers,
le duc de Foix,
le duc de Béthune,
le marquis de la Salle,
de Béringhen,
marquis de Dangeau,
comte de Grignan,
de Matignon,
d'Effiat,
de Soire,
de Châtillon,
maréchal d'Huxelles,
maréchal de Tessé,
marquis d'Étampes,
comte de Lussan.

1689.

Le cardinal de Janson.

1693.

Le comte de Toulouse.

1695.

M. le Dauphin,
Le roi d'Espagne.

1696.

Le comte de Guiscard.

1698.

Le cardinal de Noailles.

1699.

Mgr le duc de Berry,
M. de Vaini.

1700.

Alexandre Sobieski, prince de Pologne,
Constantin Sobieski, prince de Pologne.

1701.

L'évêque de Metz,
Le maréchal de Tallard.

1er janvier 1705.

L'abbé d'Estrées,
Le marquis de Puisieux.

2 février.

Les maréchaux d'Harcourt,
d'Estrées, grand d'Espagne,
de Villars,
de Chamilly,
Les maréchaux de Châteaurenaud,
de Rozen,
de Montrevel.

8 mars.

Marquis de Bedmar.

1er janvier 1709.

Le duc de Bourbon.

1er janvier 1711.

Le prince de Conty,
Le comte de Médavy,
Le comte du Bourg,
D'Albergotti,
Le marquis de Goësbriant.

Ceux dont les preuves sont admises et qui ne sont pas reçus :

1696.

Le duc Lanti.

1702.

Le duc de Popoli.

1703.

Le duc de Médina-Sidonia.

1708.

Le cardinal de la Trémoille.

Officiers.

Le marquis de Torcy, chancelier,
Pontchartrain, prévôt et maître des cérémonies,
Chamillart, grand trésorier,
De la Vrillière, secrétaire,
Le sieur de la Neufville, intendant,
Le sieur Clairambault, généalogiste,
Le sieur de Beausse, héraut,
Le sieur de Valbrun, huissier.

Samedi 2, à Versailles.—Le roi tint le conseil de finances, alla se promener à Trianon l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — On reçut des lettres de M. de Vendôme, qui portent que M. de Staremberg avoit voulu jeter du secours dans le château de Cardone; que M. de Muret, qui en fait le siége, avoit marché et défait les troupes qui vouloient se jeter dans la place, et leur avoit tué assez de gens. Il ajoute dans sa lettre que, malgré les grandes difficultés du siége et

le peu de munitions que nous avons, il espère qu'on en viendra à bout; mais, par d'autres lettres qu'on a de ce pays-là, on croit ici qu'on sera obligé d'en lever le siége. — On mande de Hollande que le prince Eugène étoit encore à la Haye, et qu'on ne croit pas même qu'il passe en Angleterre; il n'a aucun caractère, et il seroit reçu de la reine fort désagréablement. — Nos plénipotentiaires recevront demain leurs instructions et partiront les premiers jours de la semaine.

Dimanche 3, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée; le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Les dames se devoient présenter au souper du roi pour être du voyage de Marly, qui se devoit faire mardi; mais le roi manda à madame la Dauphine, pendant qu'elle étoit le matin à sa toilette, qu'il avoit remis son voyage à jeudi, et qu'ainsi elle fit avertir les dames qu'elles n'avoient pas besoin de se présenter. — Nos plénipotentiaires ont reçu leurs instructions et le maréchal d'Huxelles eut une audience qui fut assez longue, et il prit congé de S. M.; l'abbé de Polignac aura demain la sienne. Le maréchal partira demain de Paris et M. Mesnager aussi, et l'abbé de Polignac ne partira que jeudi. — J'appris que les enfants de monseigneur le duc de Berry ne porteront point le nom de Berry, mais celui d'Alençon; comme les enfants de Monsieur portoient le nom d'Orléans, ceux-là porteront celui d'Alençon. Je ne sais si j'ai su cela dans le temps que cela fut fait, mais je l'écris en cas que je l'aie oublié.

Lundi 4, *à Versailles*. — Le roi prit médecine, et à quatre heures, travailla avec M. de Pontchartrain; il entra chez madame de Maintenon à six heures, et depuis chez lui, jusque chez madame de Maintenon, il entretint toujours M. Mesnager, qui prit congé de lui; le roi donna bientôt après une longue audience à M. l'abbé de Polignac, qui prit congé de S. M. — Il y a quelques petits changements sur la garde-robe de madame la Dauphine *, qui

se plaignoit de temps en temps que quelques petites choses dont elle avoit besoin lui manquoient. Madame de Mailly, qui est dame d'atours, a prié madame Cantin, qui est la première femme de chambre, qui est fort entendue et qui sert madame la Dauphine à son gré, de se charger de tous ces petits détails-là; mais madame Cantin n'a pas voulu avoir une somme réglée pour ces dépenses-là. Elle soulagera de beaucoup de petits soins madame de Mailly, lui montrera tous les mois la dépense, et madame de Mailly ne se mêlera plus que de faire faire les grands habits. Ce changement-là a fait plus de bruit ici et à Paris qu'il n'en devoit faire.

* La garde-robe de madame la Dauphine dépensoit prodigieusement et manquoit de tout ce qui fait la nouveauté, la commodité et l'agrément. Après des années de patience la bombe creva sur le cri public, de ce que les dames prêtoient journellement à madame la Dauphine de menues nippes, et sur ce que Desmaretz, de plus en plus ancré, osa enfin représenter. Madame de Mailly s'abandonnoit à une femme de chambre à elle, qui se croyoit aussi nièce de madame de Maintenon parce que sa maîtresse l'étoit; elle fut chassée et se trouva avoir fait ses affaires aux dépens de la garde-robe et des marchands. L'indolence et la gloire de madame de Mailly ne fut plainte de personne; elle avoit cru ne pouvoir être entamée et elle le fut beaucoup, et ne rattrapa pas à beaucoup près ce qu'elle avoit perdu, en ce qui lui fut rendu quelques jours après à force de cris.

Mardi 5, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz; il ne sortit point de tout le jour, et l'après-dînée il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Le soir, au souper, il se présenta plus de dames que jamais pour le voyage de Marly, qui se doit faire jeudi; il y en eut même trois ou quatre qui ne s'étoient jamais présentées. — On mande de Hollande que le prince Eugène, qui devoit passer à Londres, étoit encore à la Haye; on prétend même que le comte de Strafford lui a conseillé, de la part de la reine sa maîtresse, de ne point faire ce voyage. — On a la confirmation de la déposition du grand vizir, à qui le Grand Seigneur avoit envoyé d'a-

bord le caftan, qui est une marque de faveur; il
arrêté peu de jours après. La charge de grand vizir a
donnée à un aga qui est fort des amis du roi de Suède
on ne doute plus que la guerre ne recommence au pr
temps, d'autant plus que le czar n'a point encore éva
Azof.

Mercredi 6, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'Ét
le temps étoit si vilain et il tomboit tant de neige qua
il sortit de la messe, qu'il fit dire aux courtisans de ne
point demander pour Marly, n'y voulant pas aller dema
parce qu'il n'y pourroit ni chasser ni s'y promener; i
avoit déjà bien des gens qui lui avoient demandé penda
qu'il alloit à la messe. — Le maréchal d'Huxelles pa
de Paris. M. Mesnager en partit aussi; l'abbé de Polig
en partira demain, et ils se rejoindront samedi à Cambr
— Le roi nomma hier M. de Mesmes * premier préside
il y avoit déjà longtemps qu'il en faisoit les fonctio
car la mauvaise santé de M. Pelletier l'empêchoit d'al
au parlement. Le fils de M. Pelletier, quoiqu'il n'ait
encore vingt-deux ans, aura la charge de présiden
mortier qu'avoit M. de Mesmes; le roi a réglé qu'il
donneroit 200,000 écus; il en donnera à M. son père
500,000 livres de brevet de retenue qu'il avoit, et M.
Mesmes aura 100,000 francs. M. Pelletier le jeune aura
séance au parlement comme président à mortier, mais
n'opinera pas encore.

* M. de Mesmes étoit un homme sans mœurs, sans science, pa
percé et vendu à la fortune; du reste beaucoup d'esprit et fort agréab
avec l'air et les manières de la cour et du grand monde, fort débauc
fort mêlé avec les grands seigneurs et la bonne compagnie dont il
fectoit toutes les façons, et s'éloignoit avec mépris des gens de robe
avec tout son esprit étoit tombé par là dans de grands ridicules. Il
soit l'homme de qualité, et se faisoit moquer de lui par les gens
qualité même ses amis et par la robe. Il ne travailloit point, étoit f
magnifique, et se piquoit du meilleur goût en bâtiments, en table,
meubles, en bijoux. On n'oseroit rapporter ici un noël qu'on fit cont
lui et qui le peignoit dans sa plus grande ressemblance, une an

qu'on s'avisa d'en faire ainsi en portraits de quantité de gens. Ce noël l'introduisoit à la crèche pendant la presse et se présentant en disant : « Je suis M. de Mesmes, » et il finit en priant le poupon à souper en carême; le reste étoit du même ridicule et aussi parlant. Il y avoit longtemps qu'il faisoit une cour à madame du Maine, dont l'assiduité et la bassesse étoient plus qu'indécentes; il ne bougeoit de ses fêtes et de ses nuits blanches, il lui en donnoit; et il s'étoit laissé peindre dans un tableau ridicule de sa cour avec d'autres personnages abjects. En un mot, les princes étoient ses dieux, et depuis la mort de ceux du sang, il s'étoit achevé de dévouer à M. et à madame du Maine sans contrainte, dans l'espérance de parvenir par eux. Il n'y fut pas trompé; M. du Maine fit son affaire propre de la sienne, lui qui s'en faisoit si peu pour autrui; mais il avoit des vues que le roi favorisoit, ce qui le firent premier président, et le roi voulut qu'il en apprit la nouvelle par un message et un billet de M. du Maine.

Jeudi 7, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure, et malgré le vilain temps alla se promener à Marly. Le soir, après son souper, il fit entrer Madame dans son cabinet, et fut assez longtemps avec elle; ceux qui l'en virent sortir disent qu'elle avoit les larmes aux yeux, mais que cela ne la regarde point et qu'il s'agit de quelque démêlé entre madame la duchesse de Berry et madame la duchesse d'Orléans, sa mère; et ce qui confirme dans cette opinion, c'est qu'on les avoit vues toutes deux ensemble à la messe dans la loge de la tribune, qui ne paroissoient pas contentes l'une de l'autre, et qu'on avoit vu le soir madame la duchesse d'Orléans entrer chez madame de Maintenon, où étoit le roi et où elle demeura assez longtemps. — Par les dernières nouvelles qu'on a reçues d'Angleterre, on apprend que la chambre haute persiste à contrarier la reine sur l'envie qu'elle témoigne de faire la paix; les deux seigneurs qui ont parlé le plus fortement contre cette affaire sont le duc de Marlborough et le comte de Nottingham, quoiqu'on eût toujours cru de ce dernier qu'il étoit du parti des tories.

Vendredi 8, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. L'après-dînée il sortit dans sa ca-

lèche, et alla voir planter du côté de Neptune (1) ; mai
le temps étoit si vilain qu'il se tint toujours dans sa ca
lèche sans en descendre. — On eut des nouvelles d
Madrid, qui nous apprennent que M. de Staremberg avo
envoyé six mille hommes pour secourir le château d
Cardone, qu'ils avoient été repoussés le 21 du moi
passé, mais que le lendemain ils avoient forcé un de no
quartiers, avoient jeté du secours et des vivres dans l
château; que M. de Muret avoit été obligé de lever l
siége, d'autant plus que nos troupes, dès le commence
ment de ce siége, avoient été réduites à la demi-ration
— On avoit raison de croire hier que la conversation d
Madame avec le roi rouloit sur un petit démêlé entr
madame la duchesse de Berry et madame d'Orléans
M. le duc d'Orléans avoit vendu à monseigneur le duc d
Berry de grosses perles en poire, qui ont été le sujet d
ce démêlé; mais madame la duchesse d'Orléans préten
avoir de plus grands sujets de se plaindre de madame l
duchesse de Berry.

Samedi 9, à Versailles. — Le roi tint le conseil d
finances; l'après-dînée il alla se promener à la Ména
gerie, et travailla le soir avec M. Voisin chez madame d
Maintenon. Madame la Dauphine, après la messe, all
chez madame la duchesse de Berry, qui garde le lit depui
deux jours, fort incommodée d'une fluxion sur le col
elle y retourna l'après-dînée, et y demeura trois heure
avec elle et avec monseigneur le duc de Berry. Elle étoi
dans son lit, et toutes les fenêtres fermées. Madame l
Dauphine la veut raccommoder avec madame sa mère
et ensuite avec le roi, qui paroît être dans les intérêt
de madame la duchesse d'Orléans. Cette affaire fait plu
de bruit qu'elle ne le devroit, mais il est bon de la fair
finir et d'en empêcher les suites. — On eut quelque

(1) Le bassin de Neptune, dans les jardins de Versailles.

éclaircissement sur ce qui s'est passé à Cardone. Les ennemis avoient attaqué, le 21, un poste gardé par le régiment de la Couronne, dont le chevalier de Tessé est colonel; il repoussa toujours les ennemis, mais il perdit beaucoup de monde. On rattaqua ce poste le lendemain; on ne le put soutenir; M. de Muret fut obligé de lever le siége dès le même jour, et il ramena le peu de troupes qu'il avoit à Calaf, où est M. de Vendôme avec le gros de l'armée. Les ennemis n'ont point suivi M. de Muret dans sa retraite. Il se loue fort du régiment de la Couronne et du colonel, mais il ne se loue pas des détachements qu'il avoit fait de différents corps pour soutenir ce poste qui fut emporté le 22; il a rejoint M. de Vendôme le 23.

Dimanche 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; le vilain temps l'empêcha de sortir; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Berry alla l'après-dînée chez madame la duchesse d'Orléans, mais elles ne furent pas bien contentes l'une de l'autre; madame la Dauphine, qui est fort occupée de leur raccommodement, espère qu'elle en viendra demain à bout. Une femme de chambre que madame de Berry aimoit fort, et qui est fille de la nourrice de M. le duc d'Orléans, fut chassée il y a trois jours; elle s'appelle mademoiselle de Vienne; on dit qu'elle a beaucoup d'esprit, mais qu'elle avoit trop de pouvoir sur l'esprit de sa maîtresse. On croit présentement que le roi ne fera de voyage à Marly que le lendemain de la Chandeleur pour y demeurer jusqu'au premier samedi de carême. — On mande de Hollande que le prince Eugène a eu des conférences avec M. Heinsius et plusieurs députés des princes leurs alliés, et qu'il a parlé fort sagement sur les propositions de paix, et cela fait juger que l'archiduc est un peu adouci.

Lundi 11, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour; il travailla le matin avec M. de Pontchar-

train; il fit porter son dîner chez madame de Mainten
ce qu'il n'avoit point encore fait; à ce dîner étoit
dame la Dauphine, madame de Maintenon, mesda
d'O, de Lévis, de Caylus et de Dangeau. Le roi y
meura jusqu'à cinq heures, et avoit demeuré à ta
jusqu'à trois heures. Aucun courtisan n'entra,
même le maître d'hôtel; le repas fut fort gai; on
fera un pareil mercredi. M. le Dauphin dîna chez
dame la princesse de Conty. Madame la duchesse
Berry alla chez madame la duchesse d'Orléans, et le
commodement fut fait entièrement. Madame la duch
de Berry lui parla avec beaucoup d'amitié et de d
rence, la priant fort de lui donner tous ses cons
comme si elle étoit encore fille, qu'elle avoit toujours
intention de bien faire et qu'elle feroit encore mieu
l'avenir; que si elle avoit eu quelque tort, il falloit le
donner à une personne de son âge. Madame la duch
d'Orléans l'embrassa fort tendrement et lui promit d
raccommoder avec le roi *.

* Madame la duchesse de Berry ne tarda pas après son mariage
faire repentir. La galanterie qui pointa avec peu de ménagement
qui par les suites se déploya d'une manière étrange, donna lieu à
des choses fâcheuses, et ne fut peut-être pas celle qui le fut le
quoique peu de femmes l'aient menée si bon train et avec si pe
ménagement. L'orgueil qu'elle tenoit de madame sa mère se mo
en elle sur son trône; elle ne pouvoit souffrir madame sa mère à c
de sa naissance, et comme elle avoit eu la principale part à son g
mariage, elle l'eut aussi à l'indignation que sa fille conçut si gr
contre toutes les personnes qui l'y avoient utilement servie, qu'el
se contraignit pas dès les premiers mois de le leur marquer, et m
de dire qu'elle ne pouvoit supporter d'avoir obligation à person
celles à qui elle en avoit. Dès son enfance M. le duc d'Orléans l'a
tendrement aimée; elle avoit infiniment d'esprit, et une éloquence
turelle qui surprenoit, une fausseté surtout, et dont elle se piqu
qui étoit singulière. Elle s'assujettit son père entièrement, et sou
ne l'en maltraitoit pas moins, sans que son foible pour elle pût
diminué par rien. Elle le traitoit avec hauteur sur son rang et Mad
même, et sût fort bien leur dire sur un deuil que c'étoit à eux à pre
leur règle d'elle qui étoit leur aînée. Une autre fois un huissier d

qui la servoit, avant qu'elle eût sa maison, ouvrit par étourderie les deux battants de la porte de sa chambre pour madame la duchesse d'Orléans; elle entra en fureur et voulut le faire interdire. On ne finiroit point là-dessus; il suffit d'en donner une idée. Avec cet esprit, ces goûts et cette humeur, on peut juger si elle s'accommodoit d'être sous la conduite de sa mère et de madame la Dauphine, et à quel point elle fut blessée de la faveur de madame la Dauphine et de sa grandeur à la mort de Monseigneur. L'affaire de sa femme de chambre, elle ne la pardonna jamais et elle traita M. le duc de Berry comme un nègre de ce qu'il souffroit qu'elle fut renvoyée. Sa vie n'a été qu'un tissu continuel de scènes et de malheurs, avec tout ce qu'il falloit pour être la plus heureuse femme de l'Europe. Comme ces additions ne se proposent que d'éclaircir les Mémoires, il est bon d'avertir que d'ici en avant elles se trouveront moins satisfaisantes, parce que les Mémoires déjà bien secs, par la timidité de celui qui les a faits et par son esprit courtisan, le deviennent d'ici en avant de plus en plus, à mesure que les événements deviennent plus importants par le déclin du règne et de la vie de Louis XIV et par cela même plus curieux, dont ils suppriment un grand nombre entièrement comme trop délicats pour lui, et dont beaucoup d'autres ne sont pas venus à sa connoissance quoique si avant et si mêlé dans la cour, c'est-à-dire dans le gros de la cour, mais jamais admis dans les cabinets et dans le secret des intrigues ni des affaires.

Mardi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Madame la duchesse de Berry alla, le soir après souper, dans le cabinet du roi. Madame la duchesse d'Orléans a fort parlé en sa faveur; elle lui laisse les perles qui avoient fait le sujet apparent de ce démêlé. Il est certain que M. le duc d'Orléans a vendu ces perles à monseigneur le duc de Berry 10,000 écus; mais la manière dont tout cela s'étoit passé avoit fort altéré les esprits, et madame la Dauphine s'est entremise avec beaucoup de bonté et de prudence pour les raccommoder tous. — M. Oudinet, qui avoit ici le soin des médailles du roi, est mort; son emploi lui valoit 1,000 écus, et il avoit outre cela 1,000 écus de pension que le roi lui avoit donnés comme à un ancien

domestique. L'emploi de garde des médailles est sous charge de l'abbé de Louvois, qui est maître de la librair intendant et garde de la bibliothèque des médailles antiquités. La charge de maître de la librairie et celle garde de la bibliothèque étoient des charges séparée elles n'ont été réunies qu'en la personne de l'abbé Louvois.

Mercredi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d' tat; il ne sortit point de tout le jour. Il dîna chez m dame de Maintenon avec madame la Dauphine et l mêmes dames qui y étoient lundi; on y avoit mis tr couverts de plus, qui fit croire qu'il y auroit davanta de dames; mais le nombre n'en fut point augmenté. Tou la différence qu'il y eut, c'est que le roi y avoit fait port lundi son dîner ordinaire qu'on appelle le petit couver et qu'aujourd'hui c'étoit un grand dîner. En sortant table, le roi passa chez lui, et une demi-heure après r vint chez madame de Maintenon, où il fit venir de la mu sique qui dura jusqu'à six heures. M. le Dauphin donn à dîner à mesdames de Lauzun, de Nogaret et de la Va lière, au duc de Guiche, au duc de Saint-Aignan et a duc de Charost, au marquis de Nangis, aux comtes d Tallard et de Gacé. — On apprend de Hollande que l prince Eugène s'étoit embarqué pour passer en Angl terre, que le vent l'avoit repoussé, qu'il s'étoit embarqu une seconde fois par un beau temps, et qu'ainsi on cro qu'il est arrivé; on ne sait pas s'il y sera bien reçu d la reine.

Jeudi 14, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heur et alla se promener à Marly; la journée fut si bell qu'elle donna envie au roi d'y aller lundi pour y de meurer quinze jours. — Le marquis du Plessis-Châtillo fils de madame de Nonant, et qui a plus de 50,000 livr de rente en fonds de terre, épouse mademoiselle de l Ravoye, à qui on donne 410,000 francs d'argent com tant*. — Madame de Mailly a cru que cela feroit tort à s

charge de dame d'atours, si madame Cantin, la première femme de chambre, se mêloit d'une partie de la garde-robe, et quoiqu'elle l'eût priée de s'en charger, et que madame la Dauphine fût contente de ce petit changement, elle a désiré que les choses fussent mises dans l'état ordinaire, et madame la Dauphine l'a bien voulu. — Le maréchal de Montesquiou, qui avoit eu permission de venir ici pour trois semaines, est reparti pour la Flandre, où il commande cet hiver, et le chevalier de Luxembourg, qu'on appelle présentement M. de Tingry, est retourné à son gouvernement de Valenciennes. Le bruit court que les ennemis veulent faire quelque mouvement en ce pays-là.

* Ce du Plessis-Châtillon étoit riche, fils de Nonant qui avoit peu servi et parent d'un autre Nonant qui avoit été lieutenant général et commandé les gendarmes sous M. de Soubise. Leur nom est le Comte et de petit aloi dans le diocèse de Séez, où ils ont beaucoup de bien. Il brilla peu à la guerre, où le duc de Marlborough se lassoit de le voir toujours pris. Il vécut mal avec cette femme, n'en eût point d'enfants, la perdit et se remaria depuis à une fille de M. de Torcy pendant la régence.

Vendredi 15, *à Versailles.* — Le roi travailla avec son confesseur; il vouloit aller tirer l'après-dînée; mais le vilain temps l'en empêcha; il passa de fort bonne heure chez madame de Maintenon. Madame la Dauphine descendit chez M. le Dauphin, où Dumont apporta les pierreries de feu Monseigneur, qu'on partagea en trois parts, suivant l'estimation, après en avoir pris pour payer les dettes qu'avoit laissées feu Monseigneur. Le partage fait, M. le Dauphin prit sur sa part une fort belle bague, qu'il donna à Dumont, et, quand on lui représenta que c'étoit une bague que feu Monseigneur portoit souvent, il répondit : « C'est pour cela que je la lui donne, il l'a méritée par le servir aussi bien qu'il a fait. » Il en prit une fort belle aussi, qu'il envoya à Lacroix, fermier général, qui avoit prêté de l'argent à Monseigneur.

dont il n'avoit jamais voulu prendre d'intérêts. Mad
la Dauphine avoit été le matin en sortant de la m
chez madame la duchesse de Berry dont le raccom
dement est entièrement fait. On parle de marier la fen
de chambre qu'on lui a ôtée, à qui M. le duc d'Orl
donne une pension honnête.

Samedi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil
finances; il alla se promener à Trianon l'après-dînée
le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de M
tenon. Il n'a point voulu que les dames se présentas
ce soir pour le voyage de Marly comme elles font touj
la surveille de ces voyages, parce qu'il avoit fait la
jeudi dernier de celles qui s'étoient présentées mard
a voulu leur épargner cette peine-là. — On a nouv
que l'évêque de Bristol est arrivé à la Haye avec mad
sa femme. Quand il partit de Londres le peuple le su
en foule, lui donnant mille bénédictions et le conju
de travailler à leur donner bientôt la paix, dont
avoient tant de besoin, ce qui a fort déplu aux seign
qui ne sont pas dans le parti de la cour. Ces mêmes
gneurs ont empêché que le duc d'Hamilton, qui est for
taché à la reine et qu'elle avoit fait duc de [Brand
qui est duché d'Angleterre, ne fut reçu en cette qu
dans la chambre haute; ils l'ont emporté de cinq v
car l'affaire a été fort débattue, et il y avoit l'exempl
duc de Queensbury, écossois comme le duc d'Hamilto
que la reine avoit fait duc de Douvres, et qui en c
qualité avoit été reçu dans la chambre haute.

Dimanche 17, *à Versailles.* — Le roi tint le co
d'État, et permit que les courtisans qui ne lui avoient
demandé mercredi dernier pour Marly lui deman
sent. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla
M. Pelletier chez madame de Maintenon. — On ma
de Hollande que les provinces qui composent les
généraux ont nommé chacune un député pour la
Les plénipotentiaires de Portugal, de Savoie, de B

de Bourget d'Hanovre sont déjà arrivés à Utrecht, où l'on y attend ceux de France, qui ont passé à Anvers. On ne doute guère de la paix en ces pays-là non plus qu'ici, et on croit le duc de Marlborough perdu en Angleterre; apparemment la reine ne lui pardonnera pas les démarches qu'il a faites depuis son retour à Londres, s'opposant toujours à ce que la reine, sa maîtresse et sa bienfaitrice, souhaitoit. On ajoute à ces nouvelles que la reine a envoyé ordre au duc d'Argyle, qui commande les troupes angloises en Catalogne, de revenir promptement en Angleterre, et qu'elle en fera bientôt aussi revenir ses troupes. On mande encore que le duc d'Ormond sera choisi par elle pour remplir les principales charges du duc de Marlborough*.

* Le masque fut enfin levé en Angleterre entre le ministère de la reine Anne, tous tories, et l'ancien ministère du roi Guillaume, ce qui partagea toute l'Angleterre. Le duc de Marlborough et tous les siens qui vouloient la guerre furent disgraciés, et la reine remplit leurs emplois de ses créatures. L'orgueil de la duchesse de Marlborough, favorite de la reine, et qui avoit procuré tant d'avancements à son mari, fut la première cause de l'éclat de cette révolution; dans l'extrême besoin de la paix, on tenta tout et on se servit de tout. Un abbé Gautier, fort du commun, mais homme d'esprit et plus encore de sens, avoit eu des affaires de commerce en Angleterre; il crut reconnoître qu'on pouvoit espérer quelque chose de l'inclination de l'intérieur de la cour de la reine à se délivrer de la tyrannie de madame de Marlborough. Il fut renvoyé en Angleterre par M. de Torcy, qui conféroit en même temps en grand secret avec quelques Hollandois de poids, fort las d'une guerre qui les ruinoit. Gautier s'insinua auprès de madame Masham, nouvelle favorite de la reine, et dont le petit emploi la rendit sujette aux hauteurs de la duchesse de Marlborough. Il pénétra que la reine vouloit la paix, et ne savoit comment s'y prendre avec son parlement et sa cour; il crut s'apercevoir qu'elle vouloit mourir sur le trône, mais qu'elle désiroit le pouvoir laisser à son frère et aux siens. Il s'accosta de Porier [Prior?], homme de peu, mais un des hommes d'Angleterre des plus fins, des plus adroits et des plus hardis. Tous deux conduisirent l'intrigue, et, avec de l'argent et des instructions de ce pays-ci, vinrent à bout de la paix par la trêve d'Angleterre, qui força dans les suites les alliés à la paix.

Lundi 18, *à Marly*. — Le roi partit après la messe de Versailles, et vint courre le cerf ici. Après dîner il se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Madame la Dauphine, quoiqu'elle eût une grande fluxion sur le visage, partit de Versailles à trois heures, se mit au lit en arrivant, et se releva à sept heures pour jouer dans le salon ; elle vit ensuite le roi chez madame de Maintenon, après quoi elle se recoucha et soupa dans son lit. — L'emploi de garde des médailles (1) qu'avoit Oudinet a été donné à M. Simon, qui est de l'académie des médailles ; c'est l'abbé de Louvois qui l'a nommé au roi pour cet emploi, et le roi l'a agréé. Oudinet, outre

---

(1) Cet article nous donne occasion de dire un mot de ce qui regarde ces sortes d'emplois.

M. l'abbé Bignon a le titre et la charge de bibliothécaire du roi, et il a succédé dans cette charge à M. l'abbé de Louvois, en faveur duquel M. de Louvois, son père, demanda au roi Louis XIV que cette charge fut créée sous ce titre.

Jusque-là, on ne donnoit que le titre de garde de la bibliothèque ou de la librairie du roi (tel que l'ont eu MM. Dupuy) à ceux qui en étoient chargés.

M. l'abbé Bignon a réuni à la charge de bibliothécaire la garde de la librairie de Fontainebleau et celle de la librairie du Louvre (M. Dacier avoit cette dernière) au moyen de quoi ces titres pour Fontainebleau et pour le Louvre ont été supprimés.

On a établi sous le bibliothécaire du roi deux gardes de la bibliothèque : c'est M. l'abbé de Targny et l'autre M. l'abbé Sallier.

Le garde du cabinet des médailles aussi moderne que le recueil qui en a été fait n'a commencé que sous Louis XIV, et le premier fond de ce recueil venoit de Gaston d'Orléans à qui on est redevable en France de ce goût qui s'est depuis si fort répandu. Les gardes ont été MM. Rainssant, Oudinet, Simon (dont c'est ici l'article) et de Boze.

La place de M. Hardion à Versailles a été créé par M. de Maurepas pour lui faire un état ; il prend soin des livres du cabinet du roi.

Le détail de l'inspecteur de la librairie qui exerce cette commission sous les ordres du garde des sceaux, quand cette charge est séparée de celle de chancelier (c'est aujourd'hui M. Rouillé qui en est chargé), ce détail, dis-je, ne regarde en aucune façon la bibliothèque du roi, et il n'étend son inspection que sur les livres qui s'impriment en France et sur les livres imprimés dans les pays étrangers, qui s'apportent en France pour les y débiter. (*Note du duc de Luynes*).

les revenus de son emploi, avoit 500 écus de pension; le roi les rend à sa famille; ainsi sa veuve et ses deux filles auront chacune 500 francs. — Madame de Mortagne*, femme du premier écuyer de Madame, est morte à Paris, après une longue maladie; elle avoit épousé en premières noces le comte de Quintin. Le roi lui donna 4,000 francs de pension quand elle se fit catholique, et le duc de Lorges lui payoit encore 14,000 francs par an, par le traité qu'avoit fait le maréchal de Lorges, son père, quand il acheta la terre de Quintin.

* On a suffisamment parlé de cette madame de Mortagne, auparavant madame de Quintin, quand cette fée épousa Mortagne.

Mardi 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il y a deux jours que le roi a donné à l'abbé Perrault les appointements de lecteur auprès de monseigneur le duc de Bretagne; ces appointements sont de 4,500 livres; il n'avoit que le titre d'instituteur auparavant. — Le roi n'a amené à ce voyage aucunes jeunes dames que celles qui sont dames du palais. Madame la Dauphine garda le lit presque tout le jour; elle ne se leva que pour aller voir le roi chez madame de Maintenon et pour jouer un peu de temps dans le salon. Elle se recoucha à neuf heures et soupa dans son lit. — Nos plénipotentiaires ont passé à Anvers, dont le gouverneur n'a osé leur faire rendre aucuns honneurs; c'est le marquis de Caracène, de la maison de Borgia, et on croit cette maison-là fort attachée au roi d'Espagne; ainsi il est fort suspect à l'archiduc.

Mercredi 20, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit, malgré le grand froid. Madame la Dauphine est beaucoup mieux; sa fluxion est fort diminuée. Le roi d'Angleterre, la reine sa mère et la princesse sa sœur

vinrent ici sur les six heures; ils y soupèrent, et après le souper retournèrent à Saint-Germain, à leur ordinaire. — Il y a quelques jours qu'un de nos convois qu'on vouloit mener à Valenciennes fut attaqué et pris par un parti des ennemis; nous avions deux compagnies de grenadiers et cent cinquante chevaux qui escortoient ce convoi que les ennemis ont pris et mené à Bouchain. — Les plénipotentiaires d'Espagne, qui sont le duc d'Ossone et le comte de Bergeyck, doivent être partis de Madrid le 7 de ce mois; ils seront joints à Paris par Montéléon, troisième plénipotentiaire qui vient de Gênes, où il étoit envoyé du roi d'Espagne.

Jeudi 21, *à Marly*. — Le roi espéroit pouvoir courre le cerf, mais la gelée fut si forte qu'il ne put chasser; il se promena le matin, et l'après-dînée dans ses jardins. — M. de Razilly *, premier écuyer de monseigneur le duc de Berry, est tombé malade ici presque en y arrivant, et l'on ne croit pas qu'il en puisse réchapper. Comme cette charge est d'un gros revenu, on parle déjà de beaucoup de gens pour la remplir. On ne doute pas que monseigneur le duc de Berry ne fasse donner à la famille de M. de Razilly 40 ou 50,000 écus par celui qui aura la charge. M. de Razilly, outre cela, est lieutenant général de Touraine depuis fort longtemps et a un brevet de retenue de 100,000 francs sur cette charge. — Le bruit se répand que M. de Savoie, dont la santé est assez mauvaise, songe à faire son traité particulier avec la France. — On mande de Rome que le pape a fait cardinal son neveu dom Annibal Albani, et qu'il lui a envoyé la barette à Urbin, qui est sa patrie.

* Ce Razilly étoit un homme de bon sens et pétri d'honneur, qui sans beaucoup d'esprit fut généralement regretté, et qui laissa quatre ou cinq grands garçons dans le service, tous bien faits et tous fort honnêtes gens, presque sans bien. Tout le monde avoit applaudi à sa charge de premier écuyer de M. le duc de Berry, qu'il eut en don et en récompense d'avoir été son sous-gouverneur, hors madame la duchesse

de Berry, qui en fut outrée et qui vouloit quelqu'un de plus brillant. Elle en fut punie par la parole positive qu'elle donna de cette charge aux marquis de Lévis et de la Rochefoucauld, qui dans cette confiance la firent demander au roi par leurs familles qui firent grand bruit, et qui lui en dirent leur avis à elle-même quand ils se virent trompés.

Vendredi 22, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, son confesseur. L'après-dînée il vouloit aller tirer, mais la gelée se trouva trop forte; elle ne l'empêcha pourtant pas d'aller se promener dans ses jardins jusqu'à la nuit. — On apprit par les nouvelles de Londres que milord Marlborough avoit été dépossédé de toutes ses charges; la reine a donné au duc d'Ormond le commandement de ses troupes en Flandre, et la charge de colonel du premier régiment de ses gardes. Elle a donné à milord Rivers la charge de maître de l'ordonnance, qui est comme celle de grand maître de l'artillerie en France; cette charge donne une grande autorité dans la tour de Londres, qui est une chose très-importante. La reine a ôté aussi la charge de grand écuyer au duc de Sommerset, et à la duchesse sa femme, celle de première dame d'honneur que la reine a donnée à la duchesse d'Ormond. La charge de grand écuyer est donnée au duc de Beaufort, et le duc de Sommerset s'est retiré dans ses terres à la campagne. On ne sait point encore le parti que prend le duc de Marlborough depuis qu'il est dépossédé de ses emplois. La vice-royauté d'Irlande, qu'avoit le duc d'Ormond, a été donnée au duc de Shrewsbury.

Samedi 23, *à Marly*. — Le roi avoit espéré de pouvoir courre le cerf, mais la gelée qui augmente l'en a empêché; il ne put sortir que pour se promener dans les jardins. Il travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. On avoit dit que ce ministre donnoit à M. Trudaine, son beau-frère, la direction des affaires de la maison de Saint-Cyr; mais cela ne s'est pas trouvé vrai, c'est un emploi dont M. Voisin ne veut point se défaire.

— Il faut encore ajouter aux nouvelles qu'on eut hier d'Angleterre que la reine a fait dix nouveaux pairs, et qu'elle fait entrer dans la chambre haute deux fils de comtes, suivant le rit qui lui en donne le pouvoir, et elle va faire proposer à cette chambre tout de nouveau d'y recevoir le duc d'Hamilton, Écossois, en qualité de duc de Brandon. — On mande d'Utrecht qu'on y attendoit nos plénipotentiaires le 18 ou le 19 au plus tard ; il y a déjà beaucoup de plénipotentiaires des alliés qui y sont arrivés, et on croit même que l'archiduc y enverra bientôt les siens. Ce prince partit de Francfort le 11 pour retourner à Vienne.

Dimanche 24, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État et travailla avec M. Pelletier l'après-dînée. — On apprit le matin que l'abbé de Saint-Jacques * étoit mort. Il avoit quatre-vingt-douze ans, vivoit dans une grande austérité, et donnoit tout son bien aux pauvres. Il étoit fils du chancelier d'Aligre. Son abbaye étoit dans Provins, et c'est le seul bénéfice du royaume que le roi n'eût point encore donné. — Par les lettres d'Espagne on apprend que M. de Vendôme revient à Madrid après avoir mis son armée en quartier d'hiver. — La république de Venise a nommé pour plénipotentiaire aux conférences de la paix M. Ruzzini, sage-grand, et qui a déjà été employé en plusieurs négociations. — On n'a rien appris du prince Eugène depuis son arrivée en Angleterre ; on savoit par les dernières lettres qu'il étoit débarqué, mais il n'étoit pas encore à Londres. — Les ennemis commencent en Flandre à vouloir faire nettoyer la Scarpe, ce qui se fait fort lentement ; ils ne travaillent point encore à la Deule.

* Cet abbé de Saint-Jacques avoit été auprès du chancelier d'Aligre, son père, pendant ses dernières années, uniquement pour empêcher les friponneries qui auroient pu investir sa vieillesse, et dès qu'il fut mort il s'alla confiner dans son abbaye et n'en sortit jamais plus. Il refusa tout ce qui lui fut présenté d'évêchés et de places, et se fit aimer et admirer pendant sa longue vie toujours la même, dans une grande

uniformité et simplicité, et dans une sainteté pleine de bonnes œuvres, d'austérités et de grands exemples, avec une douceur et une modestie singulières.

Lundi 25, *à Marly*. — Le roi se promena le matin, et l'après-dînée dans les jardins; le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — M. de Razilly mourut ici un peu après midi, et, dès ce soir, il y a eu beaucoup de pas faits pour la charge de premier écuyer de monseigneur le duc de Berry; ceux dont on parle le plus pour la remplir sont MM. de Lévis, le chevalier de Roye et Sainte-Maure, et on croit que le dernier l'emportera. Il faudra donner 40,000 écus aux enfants de M. de Razilly; à l'égard de la lieutenance générale de Touraine, on ne doute point qu'elle ne soit donnée au fils aîné. Demain matin le roi fera expliquer monseigneur le duc de Berry pour savoir de lui lequel des prétendants il choisit pour son premier écuyer. — On apprend par les nouvelles de Hollande que nos plénipotentiaires arrivèrent le 19 à Utrecht; dès le jour même, les plénipotentiaires d'Angleterre les vinrent voir. L'archiduc a fait dire aux États généraux qu'il ne s'opposeroit point à une bonne paix, et qu'il consentiroit même de se relâcher d'une partie de ses droits; il a nommé trois plénipotentiaires dont le comte de Zinzendorf est le premier.

Mardi 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz, se promena l'après-dînée dans les jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Monseigneur le duc de Berry étoit au lever du roi, qui décida en faveur de Sainte-Maure pour la charge de son premier écuyer. Sainte-Maure n'étoit point de ce voyage; il étoit demeuré malade à Versailles; c'est M. d'Antin qui a agi pour lui et qui l'a très-bien servi. Le roi donne la lieutenance générale de Touraine aux enfants de M. de Razilly, et comme il y a un brevet de retenue de 100,000 francs, et qu'il y a quelques créanciers assignés dessus, le

roi a ordonné à M. de la Vrillière de lui rapporter ce brevet avant que d'expédier les provisions afin de faire rendre justice à tous les intéressés. — On a exilé plusieurs personnes, hommes et femmes, qui faisoient profession de tailler au pharaon dans plusieurs maisons de Paris, ce qui avoit déjà été défendu souvent; les défenses ont été réitérées au commencement de l'année; la punition a suivi la défense et on n'y joue plus du tout.

Mercredi 27, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État; M. le Dauphin ne manque jamais aucun conseil et travaille encore souvent chez lui à s'instruire de toutes les affaires. Il va tirer souvent les jours qu'il n'y a point de conseil, et monseigneur le duc de Berry est toujours de ces chasses-là; il y va presque tous les jours, quoique M. le Dauphin n'y aille pas. Ces princes y mènent presque toujours M. le Duc, qui aime fort toutes ces sortes de chasses. — On eut des lettres de nos plénipotentiaires; ils mandent qu'ils ont été bien reçus. Ils ont eu déjà des conférences avec les plénipotentiaires d'Angleterre; mais les conférences publiques ne commenceront que le 29 du mois; voilà tout ce qu'on nous dit de leurs dépêches. — On n'a point eu de nouvelles d'Angleterre depuis le 12; celles qu'on devoit recevoir à la Haye du 15 ont manqué. — Les plénipotentiaires d'Espagne sont partis de Madrid les premiers jours de ce mois, et on comptoit qu'ils arriveroient à Bayonne entre le 25 et le 30. On prépare à Paris des équipages fort magnifiques pour le duc d'Ossone.

Jeudi 28, *à Marly.* — Le roi se promena le matin dans ses jardins et fit porter son dîner chez madame de Maintenon où étoient mesdames de Caylus et de Dangeau. Madame la Dauphine y vint un peu après qu'ils furent à table, et y dîna; le roi y fit dîner aussi madame d'O qui avoit suivi madame la Dauphine. M. le Dauphin et monseigneur le duc de Berry allèrent tirer; ils font des battues où ils permettent aux courtisans qui sont avec eux de

tirer. — Je remerciai le roi pour l'aîné des enfants de M. de Razilly de la lieutenance générale de Touraine qu'il lui a donnée; il n'y avoit rien dans le brevet de retenue que le roi s'est fait rapporter, qui fut contraire à la grâce que le roi vouloit bien lui faire. — M. de Gondrin se trouva mal ici d'une fièvre où on croit qu'il y a du venin, et on le transporta à Versailles à la surintendance; on n'a pas osé le laisser dans son appartement au château. — Le roi partira d'ici lundi, comme il l'avoit toujours résolu, et n'y reviendra demeurer qu'après la Quasimodo.

Vendredi 29, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins; il n'a point fait venir son confesseur aujourd'hui, quoiqu'il ait accoutumé de travailler avec lui les vendredis. — Il ne paroît pas que M. le cardinal de Noailles se relâche en rien ni s'adoucisse sur ce qui regarde les jésuites, et le bruit court qu'il n'aura pas si souvent des audiences du roi; il étoit accoutumé d'en avoir tous les mercredis. — La famille de M. l'évêque du Mans a appris par un courrier que ce prélat étoit mort au Mans le 27, et le même jour l'évêque d'Ossery en Irlande, qui lui aidoit dans son ministère, mourut aussi. M. l'évêque du Mans étoit de la maison de Tressan * et frère de la comtesse de la Mothe. Il avoit été premier aumônier de feu Monsieur; il avoit quatre-vingt-trois ou quatre ans. Outre l'évêché du Mans, il avoit l'abbaye de Bonneval en Beauce, qui est à la nomination de M. le duc d'Orléans, le prieuré de Cassan en Languedoc, qui est assez considérable, et quelques autres petits bénéfices simples.

* Cet évêque du Mans, qui avoit été premier aumônier de Monsieur, étoit homme de beaucoup d'esprit, de grande intrigue et qui vouloit marcher sur les traces de l'abbé de Cosnac, mort archevêque d'Aix et commandeur de l'Ordre, qui l'avoit été devant lui. Il fit donc du bruit dans le monde, et s'y mêla de tout ce qu'il put; mais à la fin il se mêla tant qu'on le pria de s'aller mêler de ses ouailles, qu'il n'a

guère quittées depuis, non plus que l'envie et les mouvements pour revenir sur l'eau, jusqu'à ce que la vieillesse et l'inutilité de ses efforts lui eussent fait quitter prise. Il n'avoit pas laissé de conserver de la considération, et ce ne fut que sur ses fins qu'il céda le titre de sa charge de premier aumônier de M. le duc d'Orléans, à son neveu l'abbé de Tressan, qui n'en avoit que la survivance, et qui est mort archevêque de Rouen, de la façon de M. le duc d'Orléans qui l'avoit fait d'abord évêque de Nantes. Jamais il ne l'eût été du feu roi.

Samedi 30, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. M. le Dauphin, monseigneur le duc de Berry et M. le Duc étoient allés dès le matin faire des battues. Pendant que le roi étoit l'après-dînée à la promenade, on vint lui dire qu'on avoit ramené M. le Duc blessé d'un coup de plomb dans l'œil par un coup de monseigneur le duc de Berry, qui avoit porté à terre, et qu'un grain de plomb avoit rejailli dans l'œil de M. le Duc qui étoit fort éloigné de monseigneur le duc de Berry. On porta cette nouvelle à madame la Duchesse, qui étoit partie de Marly pour aller à Paris avec les princesses ses filles et qui n'étoit pas encore entrée dans le parc. Dès que Maréchal eut vu M. le Duc, il trouva sa blessure considérable; M. Fagon, tous les médecins et les chirurgiens furent du même avis, d'autant plus que M. le Duc a de grandes douleurs au derrière de la tête, et qu'il a vomi deux ou trois fois depuis sa blessure. On envoya querir à Paris les plus fameux oculistes, qui sont de différents avis, mais qui conviennent tous que le mal est grand*. Madame la Dauphine alla chez M. le Duc dès qu'elle eut appris ce cruel accident; monseigneur le duc de Berry y voulut aller aussi, mais on lui conseilla de ne point entrer dans la chambre et d'attendre à demain à voir madame la Duchesse.

* M. le duc de Berry étoit fort chaud à la chasse, et y avoit estropié déjà quatre ou cinq personnes du bas étage, à qui il donnoit des pensions. Il étoit fort loin de M. le Duc avec une assez grande étendue d'eau gelée entre eux deux; un domestique de M. le Duc le pressa de s'ôter de vis-à-vis de M. le duc de Berry; mais l'ardeur de la chasse, et l'é-

loignement où il se voyoit de lui, l'en détournèrent; M. le duc de Berry tira, et l'on jugea qu'une dragée ayant glissé sur cette glace, avoit donné dans l'œil de M. le Duc, qui souffrit ce malheur avec beaucoup de patience.

Dimanche 31, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il se promena l'après-dînée dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. M. le Duc passa assez bien la nuit; cependant il n'est pas hors de danger pour la vie, et on croit l'œil entièrement perdu; il y a même des oculistes qui proposent de le faire fondre. Madame la Princesse vint de Paris. On ne le transportera point; madame la Duchesse et les princesses ses filles demeureront auprès de lui; plusieurs dames y viendront tenir compagnie à madame la Duchesse, et le roi, qui s'en retourne demain à Versailles, lui laisse la disposition de tous les logements de Marly. Elle se logera auprès de M. son fils, qui est au premier pavillon, et madame la Princesse, qui revient ici demain coucher, logera dans le corps du château. Monseigneur le duc de Berry alla le matin chez madame la Duchesse, se jeta à genoux devant elle, et est plus affligé qu'on ne le peut dire; il a même assuré madame la Dauphine qu'il ne maniera jamais fusils, quoique son plus grand plaisir fût de tirer. Le roi et madame la Dauphine allèrent l'après-dînée voir M. le Duc; M. le Dauphin y alla deux fois dans la journée; il souffre son mal avec beaucoup de patience, et tout ce qu'il dit, c'est qu'il souhaiteroit que ce malheur lui fût arrivé à l'armée et non pas à la chasse.

Lundi 1er *février*, *à Versailles*. — Le roi partit à cinq heures de Marly pour venir ici. M. le Dauphin en parti aussitôt après son dîner après avoir vu M. le Duc; madame la Dauphine en partit un peu avant le roi après avoir été chez M. le Duc et ensuite chez madame la Duchesse, Madame la Princesse, madame de Vendôme et mademoiselle de Clermont arrivèrent à Marly avant que

le roi en partit. M. le Duc est assez tranquille ; ma
chirurgiens disent qu'on ne peut répondre de rien a
les vingt jours. — M. de Hautefort, second sous-li
nant des mousquetaires noirs, mourut à Paris. Si l
fait monter dans la compagnie, c'est à l'Écussant,
mier enseigne; il est fort ancien officier et est d
maison de Gallard de Béarn, dont MM. de Brassac
les aînés. — On n'eut point de lettres d'Angleterre n
Hollande, quoique ce soit le jour d'en recevoir. Les m
d'Angleterre du 15, du 19 et du 22 ont manqué; on
que ce sont les vents contraires qui les ont empêchée
venir, et tous les bruits qu'on fait courir de ce qu
passe à Londres sur le prince Eugène et sur Marlboro
ne sont que des raisonnements.

Mardi 2, jour de la Chandeleur, à Versailles. — Le r
onze heures, alla à la chapelle, précédé de tous les ch
liers de l'ordre; il y eut procession dans la cour ma
le grand froid. L'après-dînée, le roi et toute la mai
royale entendirent le sermon du P. Canapeville, jésu
qui prêchera ici le Carême, vêpres ensuite, et retournè
encore au salut. Il n'y eut point de prélat de l'or
qui officiât, mais il y eut un peu plus de chevaliers
le jour de l'an. M. le Duc eut un peu de fièvre. —
mande d'Allemagne qu'on craint fort à Vienne un n
veau soulèvement des Hongrois, fort mécontents de
qu'on ne leur tient pas la parole qu'on leur avoit don
de mettre dans leurs places des gouverneurs de leur
tion. On soupçonne même fort les Turcs de les favori
— M. de Conflans*, frère cadet de M. d'Armentières,
mier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orlé
épouse madame de Chaumont, sœur aînée de mad
d'Armentières; ainsi l'aîné a épousé la cadette, e
cadet épouse l'aînée. — On mande d'Allemagne
la princesse Lubomirska, femme du prince Cha
frère de l'électeur palatin, est morte. Elle n'a laissé
fant qu'une fille; mais apparemment ce prince, qui

teroit de l'électorat après la mort de son frère et qui n'a que cinquante et un an, se remariera pour la troisième fois. Il n'a qu'une fille de sa première femme, qui étoit de la maison de Radziwil.

* Ces MM. de Conflans, qui prétendent maintenant être de la maison de Brienne, qui a donné anciennement des connétables et d'autres officiers de la couronne, et même des empereurs de Constantinople, ont été des siècles fort éloignés d'y penser. La seule illustration qu'on connoisse à ces messieurs-là de Brienne, s'ils en sont, ce qui seroit une profonde et longue éclipse, est un vicomte d'Auchy, capitaine des gardes, médiocre emploi alors, et chevalier du Saint-Esprit sous Henri IV. Depuis ils étoient retombés en misère de gens et de biens. Madame de Jussac, femme d'esprit et de mérite, qui avoit été à la duchesse de Saint-Simon et mise par elle auprès de la duchesse de Brissac, sa fille, en la mariant, avoit passé depuis auprès de madame de Montespan, et avoit élevé madame la duchesse d'Orléans, qui conserva toute sa vie une grande amitié et une grande confiance pour elle. La fille aînée de madame de Jussac, qui n'avoit pas grand'chose, trouva M. d'Armentières qui, pour s'être battu avec le jeune Pertuis, avoit été cassé d'un médiocre emploi et avoit subi douze ou quinze ans de prison dans une citadelle. Le mariage se fit; il en eut une charge de chambellan, puis de maître de la garde-robe de M. le duc d'Orléans, enfin de premier gentilhomme de la chambre. Cet autre mariage fut une suite de celui-là, et peu à peu par degrés ils eurent du bien, rentrèrent par la mort de la duchesse du Lude dans ceux d'une vieille mademoiselle d'Armentières leur parente, qui en avoit laissé l'usufruit à la duchesse du Lude, et devinrent des personnages pendant la régence. Ces deux frères moururent. Le troisième, chevalier de Malte, produit par la maréchale de Chamilly, qui l'avoit vu dans des bataillons d'infanterie à la Rochelle où son mari commandoit, montra de l'esprit et de la lecture, mais avec la rudesse d'une éducation et d'une vie très-pauvre; il eut à son tour la charge de ses frères et la commanderie de Pézénas que M. le duc d'Orléans lui procura, et à la mort de ce prince il demeura premier gentilhomme de la chambre de Monsieur son fils, d'abord avec un air de confiance et de préférence qui ne dura pas. De ses belles-sœurs, l'une fort aventurière, ne laissa pas d'être gouvernante des filles de madame la duchesse d'Orléans au grand étonnement de tout le monde, et d'obtenir enfin un régiment pour son fils peu estimé. Sa sœur, d'une vertu aimable et distinguée, fut dame de madame la duchesse de Berry, puis de madame la duchesse d'Orléans; elle eut le régiment d'Anjou pour son fils unique, qui se distingua

fort à la guerre d'Italie, et qui épousa la fille unique d'Aubigny, cet écuyer favori de madame des Ursins. Elle maria sa fille à un Rochechouart-Faudoas, pour qui elle eut aussi un régiment. C'est ainsi que MM. de Conflans ont été remis au monde par madame de Jussac et par ses filles, à la honte des connétables de Brienne et des empereurs d'Orient.

Mercredi 3, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et l'après-dînée il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin sans sa médecine. Le roi, à son lever, apprit que M. le Duc avoit mal passé la nuit à Marly; il avoit eu une grosse fièvre, mais il se porta mieux dans le cours de la journée. — Vignau mourut à Paris; il étoit le second cornette de la compagnie des mousquetaires. A la mort de son père, qui étoit lieutenant des gardes du corps, le roi donna une pension de 2,000 francs à sa veuve, qui depuis avoit prié le roi que cette pension passât sur la tête de son fils, ce que le roi lui accorda, et le roi redonne présentement cette pension à la mère. — M. le Duc n'a quasi plus de fièvre et est beaucoup mieux. Madame la princesse de Conty eut la fièvre hier au soir, avec frisson qui lui a duré jusqu'à ce soir. — On reçut des lettres de Hollande, qui devoient arriver dès lundi; mais on n'y apprend rien, sinon que les quatre malles d'Angleterre ont manqué et qu'ils n'en n'ont pas plus de nouvelles que nous.

Jeudi 4, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, où il vit M. le Duc, qui est un peu mieux, mais qui n'est pas encore hors d'affaires; le roi se promena jusqu'à cinq heures, et puis revint ici. M. de Torcy alla sur les sept heures trouver le roi chez madame de Maintenon, et ensuite dans le petit cabinet de madame la Dauphine où étoit M. le Dauphin, et leur porta les lettres venues par un courrier du maréchal d'Huxelles; ces lettres sont du 1er de ce mois. Les conférences s'ouvrirent le 29 au matin dans la maison de ville, où elles se tiendront deux fois la semaine, les mercredis

et les samedis. On a fait beaucoup de règlements sages pour empêcher toute dispute entre les plénipotentiaires; les places dans l'assemblée seront toutes égales, afin d'ôter toute contestation sur les préséances; ces règlements-là s'étendent jusque sur les domestiques, pour éviter toutes querelles entre eux (1). — Lacroix, fameux partisan, et son fils, ont été mis à la Bastille pour n'avoir pas voulu rendre tout ce qu'ils avoient pris au prince de Salm, fils de la sœur aînée de madame la Princesse. Ils avoient enlevé ce prince dans son château d'Anhalt au delà du Rhin, et ils l'avoient remis depuis en liberté, mais ils ne lui avoient pas rendu tout ce que le roi vouloit qu'on lui rendît, et que Lacroix nie toujours d'avoir pris.

---

(1) *Lettre transcrite dans la correspondance de la marquise d'Huxelles.*

A Utrecht, ce 29 janvier 1712.

L'affaire de la paix est d'une si grande conséquence pour tout le monde, qu'on doit être curieux des moindres nouvelles. Le congrès s'ouvrira demain par une conférence qui se tiendra à dix heures du matin dans l'hôtel de ville. Les plénipotentiaires de France entreront par une porte qui est à droite en arrivant au bâtiment, et qui est la plus voisine de l'appartement de la délibération, qui leur a été destinée. Les alliés entreront par une porte de même grandeur que l'autre, et qui les mène dans leur appartement. Les uns et les autres entreront ensuite dans la salle du congrès, chacun par sa porte, et on s'y assoiera indistinctement. Les ministres qui sont ici pour les alliés sont les plénipotentiaires d'Angleterre, ceux des États généraux dont quelques-uns sont absents, ceux de Savoie; celui de Portugal est attendu incessamment, aussi bien que ceux de Brandebourg et de Hanovre, qui ont fait retenir des maisons, quoique l'empereur ait dit durant longtemps qu'il n'enverroit point de ministre au congrès.

Je ne crois pas que la séance de demain soit bien longue par le temps qu'il fait, car on a fait cacher la cheminée, par rapport aux portes d'entrée. Les Anglois paroissent très-bien intentionnés pour avancer le grand ouvrage de la paix. Un des chapelains de milord évêque de Bristol, a fait de beaux vers latins qui viennent d'être imprimés, sur le péril que ce milord a couru dans son trajet de mer. Il dit, en parlant du vent d'est, qu'il souffle de la région d'Allemagne, et qu'il empêche de passer d'Angleterre en Hollande. En effet, ce vent est cause que depuis quinze jours on n'a pas reçu ici de nouvelles de Londres. Nous ne sommes pas si bien à l'abri qu'à Paris, et la plupart de nos hardes qu'on avoit embarquées ne sont point encore arrivées.

Vendredi 5, *à Versailles.* — Le roi travailla le m
avec son confesseur et l'après-dînée il alla tirer. Mad
la Dauphine eut la fièvre le soir, qui l'empêcha de sou
avec le roi et d'aller dans le cabinet après souper;
craint même que sa fièvre n'ait de la suite, parce qu'
a commencé par frisson. — M. de Gondrin mourut i
matin; il étoit dès hier si mal qu'on obligea M. le
d'Antin, son père, de sortir de sa chambre, et il s'en
à Petit-Bourg (1). On cache sa mort à madame de Gond
sa veuve, qui l'aimoit fort, et qui de son côté est très-
lade. Elle est grosse de trois ou quatre mois; les eaux
percé; elle a une grosse fièvre, et est en très-grand p
— Madame la princesse d'Auvergne, fille de la princ
d'Aremberg, a épousé M. de Messy, qui avoit été page
la maison de Bouillon, et qui en dernier lieu étoit
écuyer; on prétend que ce mariage étoit fait il y a
quelques mois, mais on ne vient que de l'apprendr
par les lettres de Hollande et de Flandre. Sa famill
ce pays-là est au désespoir de ce mariage, aussi bien
celle de M. de Bouillon en ce pays-ci *.

* Le cardinal de Bouillon fut accusé d'avoir fait faire cet étrang
riage à la veuve de son neveu, dans l'idée que cette indignité lui
roit son douaire et toute l'administration de son fils et de ses biens
comptoit régir. On prétend même qu'il fut présent à la célébra
et il ne s'est jamais bien lavé de l'un et de l'autre. Cette pauvre
ture a été depuis le rebut des deux familles, maltraitée de ce beau
forcée à déclarer ce mariage par les enfants qu'elle en a eus, er
par le monde dans une grande pauvreté.

Samedi 6, *à Versailles.* — Le roi tint son consei
finances, et alla tirer l'après-dînée; il travailla le
chez madame de Maintenon avec M. Voisin. Madam
Dauphine se leva à son heure ordinaire, quoiqu'elle
eu la fièvre presque toute la nuit; elle joua le soir co

(1) « M. de Gondrin, fils de M. d'Antin, qui a eu la rougeole depuis p
à l'extrémité. S'il n'est mort au moins, on en désespéroit hier au soir. » (
de la marquise d'Huxelles, du 5 février.)

elle a accoutumé de faire, mais le soir elle eut encore la fièvre. — Il arriva un courrier d'Angleterre dont on n'en avoit point eu depuis le 12 du mois passé; les lettres de Londres sont du 2. On mande que la chambre haute et la chambre basse ont présenté de nouvelles adresses à la reine, pleines de soumissions et de reconnoissance de tout ce qu'elle fait pour la paix, l'assurant qu'ils sont prêts de l'assister de tout leur pouvoir pour tous ses bons desseins. Il y a des accusations portées à la chambre basse contre milord Marlborough, plus fortes que les premières que l'on avoit apprises par les nouvelles du 12. Le prince Eugène se préparoit à partir de Londres pour retourner à la Haye.

Dimanche 7, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. A six heures du soir, madame la Dauphine commença à sentir de violentes douleurs au-dessous de la tempe. Le roi, en allant souper, vouloit passer chez elle; mais elle le fit prier de ne point entrer parce qu'elle souffroit horriblement; elle n'a pourtant point de fièvre. — M. de Courtenvaux avoit traité du régiment d'Anjou-cavalerie avec M. d'Escorailles, qui en est mestre de camp et à qui il en donnoit 94,000 francs pour le marquis de Louvois, son fils aîné, qui est dans les mousquetaires depuis trois mois. Il en demanda l'agrément au roi, qui lui répondit qu'il falloit attendre que son fils eût été un an entier dans les mousquetaires, et qu'alors il lui donneroit l'agrément d'un régiment, mais que pour à cette heure il n'y falloit pas songer.

Lundi 8, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. Les douleurs de madame la Dauphine ont été grandes la nuit et jusqu'à quatre heures après midi, malgré tout l'opium qu'on lui a fait prendre, le tabac à fumer et celui qu'elle a pris en machicatoire; on l'a saignée deux fois

du bras. Depuis la diminution des douleurs, elle eu
peu de fièvre; ses douleurs étoient si violentes qu
dit qu'elle avoit moins souffert en accouchant. Il
que les humeurs soient bien malignes pour avoir ca
de si violentes douleurs. — Madame de la Vrillière, q
la fièvre ici depuis quelques jours, est soupçonnée d'a
la rougeole, et les médecins ne la voient plus; elle
logée dans la cour des secrétaires d'État; ainsi cel
l'oblige point à déloger. — Mon fils, qui est à Paris, a
grosse fièvre et un gros rhume, et on ne doute point
ce ne soit la rougeole. Le prince de Talmond, oncl
M. de la Trémoille et qui étoit ici auprès de son ne
a été obligé de s'en aller à Paris avec une grosse fiè
on ne doute pas que ce ne soit aussi la rougeole.

Mardi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de
pêches au lieu du conseil de finances qu'il a accout
de tenir ces jours-ci. Il vint plusieurs fois dans la jour
chez madame la Dauphine, qui avoit été saignée du
la nuit, et qui fut toute la journée dans un grand as
pissement; on trouve même que cet assoupissemen
plus grand que celui que lui devoit procurer l'opi
Cette maladie devient bien sérieuse. Quand elle se
veille la tête paroît un peu engagée, la fièvre est a
violente. Boudin, son premier médecin, dit au roi à
souper qu'il ne doutoit pas que ce ne fût la rouge
qu'il en paroissoit déjà quelques marques. En l'éta
elle est, on souhaiteroit que la rougeole parut en a
dance; on espéreroit que cela dégageroit sa tête et d
nueroit la fièvre. — M. le Duc, qui est demeuré à M
pour sa blessure, a eu de la fièvre depuis deux jour
mal passé la nuit, et la rougeole a paru ce matin. — M
la Trémoille, qui est ici dans son appartement, a la
geole aussi; le roi a eu assez de considération pour
pour ordonner qu'on ne le transportât point. La
caution qu'on a prise est de condamner la porte qu
au bas de son degré et qui entroit dans la salle des

des. — Le roi, après son souper, vint encore chez madame la Dauphine, et, croyant qu'elle avoit la rougeole, il empêcha M. le Dauphin d'y entrer; il permit qu'il entrât une demi-heure après, parce qu'on ne crut plus que ce fût la rougeole.

Mercredi 10, *à Versailles*. — Le roi, avant que d'aller à la messe, passa chez madame la Dauphine, à qui on a donné de l'émétique. Les avis sont différents sur sa rougeole, et si ce l'est c'est une rougeole de mauvaise nature; sa tête est encore un peu attaquée. Le roi tint le conseil d'État plus tard qu'à l'ordinaire, parce qu'il avoit été longtemps chez madame la Dauphine. M. le Dauphin se promena un peu dans les jardins, mais l'inquiétude qu'il a du mal de madame la Dauphine rendit sa promenade fort courte, quoiqu'il eût besoin de prendre l'air, car il ne se porte pas bien. Madame la Dauphine eut un redoublement de fièvre à onze heures du soir, et on craint que la tête ne s'engage encore davantage; quand elle est réveillée, sa raison lui revient bientôt, mais elle tombe aussi bientôt dans l'assoupissement et dans la rêverie. — Le major de l'armement de Duguay-Trouin arriva ici le soir; il apporta la nouvelle que Duguay-Trouin, avec la plus grande partie de ses vaisseaux, étoit arrivé à Brest après avoir fait dans le Brésil l'expédition qu'il vouloit faire et qui a réussi heureusement; mais on est si occupé du mal de madame la Dauphine qu'on ne s'informe d'aucunes particularités.

Jeudi 11, *à Versailles*. — Le roi vint chez madame la Dauphine à neuf heures du matin; son mal augmente. Elle a demandé à recevoir ses sacrements; le P. de la Rue, son confesseur, reconnut qu'elle n'avoit pas envie de se confesser à lui; il lui proposa, si elle ne vouloit point un jésuite pour confesseur, de choisir qui il lui plairoit, ou des Missionnaires ou des Récollets, et qu'il iroit le chercher. Elle le remercia et lui témoigna qu'elle se-

roit bien aise de se confesser à M. Bailly, missionnaire
la paroisse ; on ne le trouva point. Elle envoya cherch
le P. Noël, récollet ; elle se confessa à lui, reçut l'extrêm
onction avant le viatique. Le roi alla au pied du d
gré recevoir le saint-sacrement ; une heure après m
dame la Dauphine demanda les prières des agonisan
mais on lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état si dés
péré et qu'elle tâchât à se rendormir. L'après-dînée
reine d'Angleterre vint ; le roi m'ordonna de la men
dans le salon de l'appartement de madame la Dauphin
où il étoit avec madame de Maintenon. Là on fit ven
les médecins ; ils étoient sept, qui furent tous d'avis qu'
la saignât du pied avant l'heure de son redoublemen
ce qui fut fait sur les sept heures. La saignée ne fit p
tout le bon effet qu'on en attendoit, et ils sont résol
de lui donner demain matin de l'émétique, car le m
presse. M. le Dauphin, qui a la fièvre, envoie à tous m
ments savoir de ses nouvelles, et on lui cache une partie
l'extrême danger où elle est ; cependant les médecins o
encore quelque espérance et trouvent que le redoub
ment n'est pas si fort que hier *.

* Jamais princesse et arrivée si jeune, ne vint si bien instruite,
ne sut mieux profiter des instructions qu'elle apporta. M. de Savo
qui connoissoit à fond notre cour, la lui avoit peinte et lui avoit app
la manière unique de s'y rendre heureuse ; beaucoup d'esprit natu
l'y seconda, et d'autres qualités aimables lui attachèrent les cœur
tandis que sa situation avec le roi et avec M. le duc de Bourgogne
attirèrent les hommages de l'ambition. Elle avoit su travailler à
mettre, dès le premier moment qu'elle arriva en 1696, et elle ne ce
tant qu'elle vécut de continuer un travail si utile, et dont elle recuei
sans cesse tous les fruits. Elle étoit douce, bonne, insinuante, fl
teuse, timide, adroite, légère, et toutefois capable de vues et de
suivre. La contrainte jusqu'à la gêne dont elle sentoit tout le poids
sembloit lui rien coûter ; la complaisance lui étoit naturelle et cou
comme de source ; elle en avoit jusque pour sa cour. Régulièrem
laide, elle plaisoit au dernier point ; mais ce qui charmoit, c'étoi
les grâces qui naissoient d'elles-mêmes de tous ses pas et de ses p
communs discours. Un air simple, naturel, quelquefois naïf, mais

saisonné d'esprit, ravissoit sans cesse, et l'aisance qu'elle avoit en elle et qu'elle communiquoit à tout ce qui l'approchoit achevoit d'enchanter. Jusqu'aux plus médiocres et aux plus inutiles personnes elle vouloit plaire, et leur plaisoit sans qu'elle parût le rechercher; on étoit tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvoit; sa gaieté donnoit l'âme à tout, et une vivacité et une légèreté de nymphe remplissoit tout un lieu comme un tourbillon qui donne le mouvement et la vie à tout ce qui l'habite, et qui étoit elle-même le principe et l'âme de cette vie pour les autres. Elle n'épargna rien pour gagner madame de Maintenon et le roi par elle; sa souplesse à leur égard étoit sans pareille, et ne se démentit jamais d'un instant d'application; son plaisir, ses agréments, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie elle s'acquit une familiarité avec eux, dont pas un des enfants du roi, non pas même les bâtards, n'avoient pu approcher. En public, respectueuse et mesurée avec le roi, et en timide bienséance avec madame de Maintenon, qu'elle n'appeloit jamais que ma tante, pour confondre le rang et l'amitié; en particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil où ils étoient assis, tantôt se jouant sur leurs genoux; elle leur sautoit au col, les embrassoit, les baisoit, et selon qu'elle les voyoit en humeur, les chiffonnoit, les tourmentoit, fouilloit devant eux leurs tables, leurs papiers et leurs lettres qu'elle décachetoit et qu'elle lisoit souvent avant eux-mêmes. Admise à tout, elle fut utile et fatale à des ministres, mais toujours portée à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût poussée par quelque cause majeure, comme il arriva à Chamillart. Aussi attentive à plaire à M. le duc de Bourgogne qu'au roi même, et prenant en sa grandeur et en sa gloire le plus vif intérêt, il lui fut redevable de bien des choses; également peinée quand elle voyoit ou sentoit quelque inconvénient de sa part; aussi en fut-elle adorée avec le goût le plus vif et toute la sorte de confiance qu'il pouvoit lui donner. Le roi ne se pouvoit passer d'elle. Madame de Maintenon s'en amusoit et ne dédaignoit pas quelquefois de s'en soutenir; elle en amusoit le roi sans cesse, à qui tout manquoit dans les moments qu'il ne la pouvoit avoir, et qui se trouvoient remplis par quelques parties que sa tendresse avoit soin de lui procurer. Toutes les heures et tous les lieux lui étoient accessibles auprès de lui, et elle en profitoit toujours avec jugement. Moins à son aise, mais presque aussi libre avec Monseigneur, aussi souple avec mademoiselle Chouin, elle les ménageoit avec les mêmes adresses, mais qui ne réussissoient pas toujours; elle y étoit bien en belle-fille bien traitée, mais en belle-fille, et jeune, tandis qu'entre le roi et madame de Maintenon elle pouvoit tout hasarder. La cour intérieure et dominante de Monseigneur n'avoit pas intérêt et aussi peu d'envie qu'elle prît ascendant sur lui, et sut toujours y mettre bon ordre; aussi le sentoit-

elle vivement, et se promit-elle bien de le leur rendre dès qu'elle se vit Dauphine; mais il n'y parut rien, tant elle sut bien se posséder. Elle aimoit M. le duc de Berry et d'abord madame la duchesse de Berry, dont elle se proposoit de faire comme de sa fille. Elle avoit tendrement aimé Monsieur, et avoit conservé un grand attachement pour M. et madame de Savoie qui retomba sur M. [le duc] et madame la duchesse d'Orléans. Sa force et sa prudence parurent singulières dans tout ce qui se passa lors et depuis la rupture de Savoie; le roi avoit l'égard d'en éviter tout discours devant elle, et elle tout l'art d'un silence éloquent, qui par des traits rarement échappés faisoit sentir qu'elle étoit toute françoise, quoiqu'elle ne pût bannir son père et son pays de son cœur. Avec tant de grandes, d'aimables et de singulières parties, elle en eut et de princesse et de femme, non pour la fidélité et la sûreté du secret, c'en fut un puits, mais pour des ombres de tableau plus humaines. Son amitié suivoit son commerce, son amusement, son habitude, son besoin; elle-même avouoit ce défaut avec une grâce et une naïveté qui le rendoient presque supportable en elle; elle vouloit, comme on l'a dit, plaire à tout le monde; mais elle ne se put passer que quelques-uns ne lui plussent aussi. Elle avoit été élevée d'abord dans une grande séparation, mais approchée par des repenties dont l'esprit romanesque étoit demeuré galant, si la caducité de leurs corps en avoit banni les plaisirs; peu à peu plus livrée au monde, les choix pour la plupart de ce qui l'environna de son âge, furent moins faits pour la vertu que pour la faveur. La facilité de la princesse se laissoit conformer aux personnes qui lui étoient les plus familières, et ce dont on ne sût pas profiter, elle se plaisoit autant et se trouvoit aussi à son aise et aussi amusée d'après-dînées raisonnables, mêlées de lectures et de conversations utiles avec les dames âgées qui étoient auprès d'elle, que des discours plus libres et dérobés des autres qui l'entraînoient plutôt qu'elle ne s'y livroit, retenue par un reste d'éducation et par sa timidité naturelle. Il est pourtant vrai que l'entraînement alla bien loin, et qu'une princesse moins universement [*sic*] aimable et aimée, pour ne pas dire adorée, se seroit trouvée dans de cruels inconvénients. Sa mort indiqua bien de ces sortes de mystères et manifesta toute la cruauté de la tyrannie que le roi ne cessa point d'exercer sur les âmes de sa famille. Quelle fut sa surprise, quelle fut celle de la cour, lorsque dans ces moments si terribles où l'on ne redoute plus que ce qui les suit, et où tout le présent disparoît, elle voulut changer de confesseur, dont elle répudia même tout l'ordre, pour recevoir les derniers sacrements. Avec elle s'éclipsa la joie, les plaisirs et toutes espèces de grâces; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour; elles en pénétrèrent l'intérieur; et si la cour subsista en soi-même, ce ne fut plus que pour languir. Jamais princesse si regrettée, et jamais si digne de l'être; aussi

les regrets n'en ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux qui n'a pu être diminué.

Vendredi 12, *à Versailles*. — L'auteur de ces mémoires a suspendu de dicter ce qui se passe; je continuerai par son ordre à écrire ce que j'apprendrai.

Le roi vint de bonne heure chez madame la Dauphine qu'il trouva encore plus mal. On lui donna de l'émétique sur les neuf heures, qui fit fort peu d'effet; l'après-dînée elle tourna tout à fait à la mort, et elle n'eut de connoissance que par intervalles. Elle expira à huit heures. Le roi partit aussitôt avec madame de Maintenon et madame de Caylus pour aller à Marly; M. le Dauphin n'y put pas aller parce qu'il a la fièvre, et l'on craint bien que l'affliction ne rende sa maladie dangereuse. Rien n'est égal à la consternation où est toute la cour de la mort de la plus aimable princesse du monde, qui sera regrettée dans Paris et dans tout le royaume, n'ayant jamais fait que du bien. — Madame de Dangeau est à Paris auprès de M. son fils, qui a la rougeole (1).

Samedi 13, *à Marly*. — Le roi se trouva un peu incommodé de mal de tête. M. le Dauphin partit à sept heures de Versailles pour venir ici. Madame la Dauphine fut tout le jour exposée dans son lit à Versailles; elle avoit le visage découvert et les mains hors du lit. Le soir, à onze heures, on ouvrit son corps, où l'on n'a trouvé aucune cause de mort. La dame d'honneur et la dame d'a-

(1) « Madame de Gondrin, qui a pensé mourir de la rougeole, a été accouchée par la maîtresse sage-femme de l'Hôtel-Dieu d'un enfant qu'on a eu le temps d'ondoyer. Monseigneur le Duc, mademoiselle de Bourbon, sa sœur, M. le duc de la Trémoille, M. le prince Charles, M. le prince de Lambesc, son frère, M. de Courcillon, madame de la Vrillière et autres ont aussi la rougeole. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 11 février.)

Voir sur les épidémies de rougeole à Versailles la notice de M. Le Roi, insérée dans les *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise*. — 1850.

tours étoient présentes à l'ouverture du corps ; c'est une obligation de leurs charges.

Dimanche 14, à Marly. — Le roi est encore plus incommodé de son mal de tête qu'il n'étoit hier ; cependant il se promène dans les jardins ; on croit qu'il sera saigné demain. On mit à Versailles le corps de madame la Dauphine dans le cercueil, et on l'exposa dans sa chambre sur une estrade de trois marches (1). M. le Dauphin travailla trois heures chez lui avec M. de Torcy, malgré l'accablement où il est.

Lundi 15, à Marly. — Le roi fut saigné le matin ; il ne laissa pas de voir à son dîner le peu de courtisans qu'il a amenés ici ; le soir il soupe tout seul comme il y dîne le matin. A midi on transporta à Versailles le corps de madame la Dauphine de sa chambre dans son grand cabinet ; le maître des cérémonies donna la couronne à M. le marquis de Dangeau, chevalier d'honneur, qui la porta en suivant le corps que l'on posa sur une estrade de trois marches. A trois heures on commença à garder le corps en cérémonie ; il y avoit quatre évêques à la ruelle droite, et de l'autre côté les grands officiers. Il y aura toujours six dames pour garder le corps, deux titrées, deux dames du palais, et deux autres dames ; les dames titrées qui y étoient aujourd'hui sont les duchesses d'Elbeuf et de Sully ; les dames du palais s'accorderont entre elles ; on ne les nommera point. Madame de Lambesc et mademoiselle d'Armagnac relevèrent les deux dames titrées à cinq heures après midi.

---

(1) « On peigna la princesse, on la coiffa en linge uni avec des rubans noirs et blancs, et en cet état elle fut exposée au public tout le samedi suivant. Le samedi 13 au soir, fort tard, elle fut ensevelie et mise dans son cercueil par madame la duchesse du Lude et madame la marquise de Mailly, celle-là tenant la tête, celle-ci les pieds. Elle resta tout le dimanche sur son lit dans son cercueil, sans aucun appareil que six cierges, parce qu'on préparoit, dans la chambre d'auprès, son lit de parade où elle fut mise le lundi 15 et exposée au public. » (*Mercure* de février.)

Mardi 16, *à Marly*. — Le roi, qui ne se sent plus de son mal de tête, se promena toute l'après-dînée dans ses jardins, mais M. le Dauphin ne se porte point bien ; la fièvre l'a repris et il paroît déjà des marques de rougeole qui nous font craindre la même maladie que celle de madame la Dauphine. On commença à Versailles à garder le corps de madame la Dauphine dès le matin à dix heures ; on ne le garda hier que l'après-dînée. Le grand maître et le maître des cérémonies ont soin de faire avertir les dames qui doivent venir garder. On commence à six heures du matin à dire des messes aux deux autels qui sont dans la chambre, et on en dit jusqu'à midi. Les évêques prétendoient des chaises à dos, mais on ne leur a donné que des pliants ; les hérauts qui sont au pied de l'estrade leur donnent des carreaux, et leur présentent le goupillon. On ne le présente d'ordinaire qu'aux officiers de la couronne, à leurs femmes, au chevalier d'honneur et à sa femme, et à la dame d'atours ; si la dame d'honneur n'étoit pas duchesse, bien entendu qu'on le lui présenteroit. On le présente aussi aux femmes de gentilshommes de la chambre qui ne seroient pas duchesses.

Mercredi 17, *à Marly*. — Le roi vint plusieurs fois le jour dans la chambre de M. le Dauphin, dont le mal augmente considérablement ; le soir même il devint si grand que le prince demanda qu'on lui administrât les sacrements. On lui représenta que rien ne pressoit, qu'on lui diroit la messe à minuit et qu'il communieroit à cette messe-là. Madame alla à trois heures à Versailles donner de l'eau bénite au corps de madame la Dauphine ; elle étoit accompagnée de M. le duc d'Orléans, de madame la princesse de Conty et ses deux filles et de M. le comte de Toulouse. La dame d'honneur, à la tête des dames, le chevalier d'honneur, à la tête des officiers de la maison de feu madame la Dauphine, allèrent recevoir Madame jusqu'au bout de la dernière pièce tendue de noir de l'appartement de la Dauphine, et la reconduisirent au même

endroit, après qu'elle eut donné de l'eau bénite; le chevalier d'honneur et le premier écuyer, marchant toujours à côté de Madame, avec cette différence de la dame d'honneur qu'elle ne reçut et ne reconduisit Madame dans cette dernière pièce que jusqu'à la porte la plus proche de l'appartement de la défunte. Le chevalier d'honneur et le premier écuyer allèrent jusqu'à la porte qui sort dans les pièces qui ne sont pas tendues de noir. Les dames étoient toutes en mantes et les messieurs en grand manteau.

Jeudi 18, à Marly. — M. le Dauphin communia à la messe qu'on dit dans sa chambre après minuit, et qu'il attendoit avec grande impatience, se sentant plus mal que les médecins ne le croyoient, et effectivement, deux heures après avoir communié, sa tête commença à s'embarrasser et il mourut à huit heures et demie du matin. Il est mort en lui le prince le plus sage et le plus religieux qui fût peut-être dans le monde. Il est bien à craindre que ce nouveau coup de foudre n'altère encore la santé du roi, cependant il se porte fort bien. On porta le corps du Dauphin l'après-dînée à Versailles dans son appartement*. Le maréchal de Villeroy vint ici le matin, ne sachant point encore la mort du Dauphin; le roi commanda à Blouin de lui donner un logement ici sans qu'il l'eût demandé. Il y a déjà longtemps même qu'il ne demandoit plus à être des voyages de Marly; il paroît que le roi, depuis quelques mois, le traite avec plus de bonté, et on croit qu'il lui rendra tout à fait ses bonnes grâces **. On continue à l'ordinaire de garder le corps de madame la Dauphine.

* Monseigneur le duc de Bourgogne naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler. Dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer en des fougues à faire craindre que tout ne rompît dans son corps; opiniâtre à l'excès et passionné pour toute espèce de volupté de femmes, et ce qui est rare ensemble avec un autre penchant;

aimoit le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, et la musique avec une sorte d'enlèvement, et le jeu encore où il ne pouvoit souffrir d'être vaincu, et où le danger avec lui étoit extrême; enfin livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs. Souvent farouche et porté à la cruauté, et surtout barbare en railleries et à produire les ridicules; avec cela de la hauteur des cieux et regardant les hommes, quels qu'ils fussent, comme des mouches et des atomes avec lesquels il n'avoit aucune ressemblance; à peine MM. ses frères lui paroissoient-ils intermédiaires entre lui et le genre humain. L'esprit, la pénétration brilloient de toutes parts et jusque dans ses furies; ses réponses étonnoient; ses raisonnements n'en tendoient pas moins au juste et au profond, et il se jouoit des connoissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit le rendoient incapable de s'appliquer à une seule chose à la fois, et la nécessité de le laisser dessiner en étudiant, à quoi il avoit beaucoup de goût et sans quoi son étude étoit infructueuse, a peut-être beaucoup nui à sa taille que toute sa vertu dans les suites ne lui put rendre au vrai. Tant d'esprit et une telle sorte d'esprit, joint à tant et de telles passions, n'étoit pas d'une éducation facile; mais Dieu, qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite. Entre dix-huit à vingt ans il accomplit son œuvre qui n'avoit été que peu à peu ébauchée jusque-là par les plus grands soins des hommes les plus sages et les plus appliqués. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, patient et pénitent, modeste et, autant qu'il le pouvoit sans messéance, humble et austère, tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses. Il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de sujet et de fils, avec ceux auxquels il se voyoit destiné, et la brièveté des jours faisoit toute sa douleur. Il mettoit toute sa consolation et sa force dans la prière, et ses préservatifs dans de pieuses lectures. Son goût pour les sciences abstraites, et sa facilité à les pénétrer, lui déroba d'abord un temps qu'il reconnut bientôt qu'il devoit à l'instruction de son état et à la bienséance d'un rang destiné à tenir une cour. L'apprentissage de la dévotion, si l'on peut s'exprimer ainsi, et la crainte de sa foiblesse sur les plaisirs, le rendirent d'abord sauvage, et la vigilance sur lui-même, à qui il ne passoit rien et à qui il croyoit toujours passer trop, le renferma dans son cabinet comme dans un asile impénétrable aux occasions. Que le monde est étrange! il l'eût abhorré dans son premier état, et il fut tenté de mépriser le second. Le prince le sentit; il le supporta et il attacha avec joie cette sorte d'opprobre à la croix de son Sauveur, pour se confondre lui-même dans l'amer souvenir de son orgueil passé; mais ce qui lui fut le plus pénible, ce furent les traits de sa plus intime famille. Le Roi, qui vit bientôt avec un secret dépit un prince de cet âge censurer sa vie par la sienne, se refuser jusqu'à un bureau neuf, pour donner aux

pauvres le prix qui y étoit destiné, et de remercier modestement d'une demeure nouvelle dont le roi voulut renouveler son petit appartement; mais surtout il fut piqué d'un grand bal à Marly, où son petit-fils ne voulut pas assister quoi qu'on pût faire, parce que c'étoit le jour des Rois, et qu'il passa en prières dans son cabinet. Véritablement ce fut l'action d'un novice, et il devoit ce respect, tranchons même le mot, cette charitable condescendance au roi son grand-père, de ne l'irriter pas par cet étrange contraste; mais action en soi bien grande, qui préféroit le culte et la vénération d'une si grande fête à tout respect humain, et qui l'exposoit à toutes les suites du dépit du roi et aux discours d'une cour dont ce roi étoit l'idole et qui tournoit en ridicule une telle singularité. Monseigneur ne lui étoit pas une épine moins aiguë: tout livré à la matière et à autrui, dont la politique redoutoit déjà ce jeune prince, il n'en apercevoit que la rudesse de l'écorce et s'en aliénoit comme d'un censeur. Madame la duchesse de Bourgogne, alarmée d'un époux si austère, n'oublioit rien pour lui adoucir les mœurs; ses charmes, ses grâces, ses attraits dont le prince étoit pénétré, la politique, les importunités effrénées de ses jeunes dames déguisées en mille différentes formes, l'appas des plaisirs et des parties auxquels il n'étoit rien moins qu'insensible, tout étoit déployé chaque jour; suivoient les remontrances de la dévote fée et les traits piquants du roi dans l'intérieur du cabinet. Il faut une âme bien affermie pour soutenir de telles et si journalières épreuves, sans en être ébranlée, et être bien soutenue de la main invisible quand tout appui se refuse au dehors, et qu'un prince de ce rang se voit livré au dégoût des siens et presqu'au mépris d'une cour qui n'étoit plus retenue et qui avoit une secrète frayeur de se trouver un jour sous ses lois. Cependant, rentré de plus en plus en lui-même par le scrupule de déplaire au roi et de donner aux autres de l'éloignement pour la vertu, l'écorce peu à peu se mollit, mais sans intéresser la solidité du tronc. Il comprit enfin ce que c'est que quitter Dieu pour Dieu, et que la pratique fidèle des devoirs de l'État est la piété la plus solide. Il s'appliqua presque uniquement aux choses qui pouvoient l'instruire au gouvernement, et il se prêta davantage au monde; il le fit même avec tant de grâce qu'on sentit bien et sa raison de s'y être refusé, et sa peine de ne faire que s'y prêter; et le monde, qui se plaît tant à être aimé, commença à devenir réconciliable. Il réussit fort au gré des troupes à sa première campagne en Flandre avec le maréchal de Boufflers; il prit Brisach à la seconde, où il se montra partout fort au delà de ce que le maréchal de Marsin vouloit, et il fallut lui cacher le projet de Landau, pour le faire revenir, qui n'éclata qu'ensuite. Les tristes conjonctures des années suivantes ne permirent pas de le renvoyer à la tête des armées; enfin on y crut sa présence nécessaire pour les ranimer et y remettre

la discipline perdue; ce fut en 1708. Avant la déclaration publique de cette destination, il se trouva quelqu'un (1) qui en fit l'horoscope au duc de Beauvilliers par la connoissance des intérêts et des intrigues. Les temps ne sont pas encore assez éloignés pour ne pas tirer le rideau sur des événemens si hardis et si funestes: il faut laisser regretter un développement si curieux, si intéressant et qui alors et depuis a porté à plomb sur tant de choses; il faut gémir encore au bout de tant d'années de l'oppression d'un prince qui ne trouva presque personne pour lui, ni dans la cour ni dans l'armée, contre qui son propre père se livra à n'en revenir jamais, de qui le roi son grand-père fut aussi l'accusateur et le juge, et en faveur duquel il étoit devenu odieux et très-dangereux de parler. C'étoit une épreuve bien nouvelle à un prince de ce rang et bien étrange à porter; il la sentit dans tout son poids et avec toutes ses pointes; il la soutint avec toute la fermeté, la patience et la charité d'un élu qui ne voit que Dieu en tout, qui s'humilie et se purifie sous sa main, et qui, lui rendant grâce de tout, porte la magnanimité à ne dire et à ne faire rien précisément que ce qu'il devoit à soi, à la vérité, au bien de l'État, mais qui demeuroit même au deçà de ces bornes, dans la crainte de les outre-passer. Tant de vertu ébranla le roi; et madame la duchesse de Bourgogne, outrée de dépit et de rage intérieure, mit enfin madame de Maintenon de moitié de ce qu'elle put porter, et toutes deux ensemble ramenèrent le roi au même point. Ce retour et celui de la plus saine partie de la cour qui avoit eu loisir d'apercevoir enfin quelque lumière à travers les ténèbres, ne changea rien dans la conduite du jeune prince, qui, moins flatté de ce commencement de justice qu'il ne se redoutoit soi-même, n'étoit occupé qu'à se contenir de plus en plus et à n'échapper pas à la plus sublime charité. La foudre qui tomba bientôt après sur un malheureux (M. Chamillart) et le plus coupable, fut excitée sans lui par madame la duchesse de Bourgogne; madame de Maintenon, qui avec toute la cour lui surent fort mauvais gré d'un procédé trop humain, et que trop de bonté fit taxer de foiblesse et par d'autres de misère, qu'il eut pour un autre moins coupable (le duc de Vendôme). Dès lors madame la duchesse de Bourgogne, profitant du plein retour de madame de Maintenon, la piqua d'honneur, et le roi par elle, de relever monseigneur le duc de Bourgogne après un si injuste abaissement. Tous les conseils lui furent ouverts, et le roi commença à le goûter sans jalousie, au moins extérieure, et à lui renvoyer des affaires. La mort de Monseigneur, où il gagna tout sans rien perdre, même du côté du cœur, mit la cour et le ministère à ses pieds, qui s'empressa auprès de lui avec d'autant plus de liberté que le roi ordonna aux ministres

(1) Saint-Simon lui-même.

d'aller chez lui au moins une fois la semaine, et toutes les fois encore qu'il les manderoit, pour l'instruire et lui rendre compte de tout. Ce fut alors plus que jamais qu'il redoubla d'application aux choses du gouvernement, et à s'instruire de tout ce qui l'en pouvoit rendre plus capable. Il bannit les amusements de sciences, pour partager son temps entre le public et son cabinet, et ces deux encore entre la prière qu'il abrégea et l'instruction qu'il multiplia, entre les assiduités et les respects au roi, les soins et les égards pour madame de Maintenon, le goût et la bienséance pour son épouse, et le soin de tenir une cour et de s'y rendre aimable et accessible. Plus le roi l'éleva, plus il affecta de se tenir soumis dans sa main; plus il lui marqua de considération et de confiance, plus il sut y répondre par une modération également éloignée du défaut de sentiment exquis et d'un usage mesuré par la sagesse et par la connoissance, et du moindre air qui pût sentir la présomption ou la tentation la plus légère d'user de cet épanchement avec complaisance en soi-même et beaucoup moins avec la plus petite étendue. Il avoit conservé une tendre amitié, une estime et une confiance infinie pour l'archevêque de Cambray, Fénelon, qui avoit été son précepteur, et qui étoit tombé dans une profonde disgrâce, qui dura autant que sa vie; il n'eut depuis cette disgrâce que deux occasions de le voir en passant à Cambray sans s'y arrêter. On a su la brièveté de ces deux entrevues; le prince fut exactement fidèle à ce que le roi lui en avoit prescrit, mais n'oublia pas aussi de l'être et de le paroître à ses sentiments pour le prélat, autant qu'il lui fut possible dans ces passages d'éclair. Il eut le même attachement pour M. le duc de Beauvilliers, et beaucoup encore pour le duc de Chevreuse, qui n'étoient ensemble qu'un cœur et une âme, dont il se peut dire que M. de Cambray étoit la vie et le mouvement. Ils étoient donc les véritables modérateurs du prince, mais sauf son discernement qui n'étoit asservi à personne, et qui comme l'abeille recueilloit le miel et la plus parfaite substance de toutes les fleurs, il tâchoit à connoître les hommes, et à tirer d'eux les instructions et les lumières qu'il en pouvoit espérer. Il conféroit même avec quelques-uns à découvert; mais il travailloit en secret avec un bien petit nombre, dont il trayoit encore avec choix, et là il découvroit son âme et pour le présent et pour les temps où il seroit le maître. Quel amour du bien, quel dépouillement de soi-même, quelles recherches, quels fruits, oseroit-on le dire, quel reflet de la Divinité dans cette âme pure, qui, autant qu'il leur est donné, en avoit conservé l'image! C'est là qu'on voyoit briller les traits d'une éducation également savante et chrétienne, et les réflexions d'un disciple lumineux qui étoit né pour le commandement; là s'éclipsoient les scrupules qui le dominoient en public. Il vouloit savoir à qui il avoit et auroit à faire, et il mettoit au jeu le premier pour

profiter d'un tête-à-tête sans fard et sans intérêt; mais que ce tête-à-tête avoit de vaste, et que les charmes qu'on y trouvoit étoient agités par la variété où le prince s'espaçoit, soit art, soit entraînement de curiosité et soif de savoir de l'un à l'autre! Il promenoit son homme sur tant de matières, de choses, de gens, de faits, que qui n'auroit pas eu à la main de quoi le satisfaire, seroit sorti soi-même bien peu content. La préparation étoit également imprévue et impossible, et c'étoit dans cet impromptu-là même que le prince cherchoit à puiser des vérités qui ne pouvoient ainsi rien emprunter d'ailleurs, et à éprouver, sur des connoissances aussi variées, quel fond il pouvoit faire en ce genre sur le choix qu'il avoit fait. Ainsi son homme qui avoit compté travailler un quart d'heure, une demi-heure avec lui, y passoit deux heures ou plus, selon que le temps arrêtoit ou laissoit la liberté au prince, qui se ramenoit toujours à la matière qu'il avoit dessein de traiter en principal, et qui traitoit ses parenthèses en maître. Là nul verbiage, nul compliment, nulle louange, nulle préface, nul conte; tout en objet, tout serré, substantiel, au fait, au but; rien sans raison, et sans cause, rien par amusement et par plaisir. C'étoit là que la charité générale due à l'État l'emportoit sur la charité fraternelle, et que ce qui étoit sur le compte de chacun se discutoit; c'étoit là que les plans, les arrangements, les changements, les choix se formoient, se mûrissoient, se découvroient, et souvent sans le paroître Tout étoit d'ordinaire remâché par le prince, avec les deux ducs; quelquefois il y avoit de la réserve; mais ce qui lui étoit inviolable, c'étoit le secret et dans toute sa profondeur. Avec tant et de si grandes parties, qui est-ce qui n'a point de défaut? On aura peine à comprendre qu'avec tant de solidité, il lui fut demeuré de véritables enfances, et quelquefois même indécentes; elles se corrigeoient peu à peu, assez pour augurer qu'elles disparoîtroient bientôt toutes, mais le dernier sacrifice n'en étoit pas entièrement achevé à sa mort. Il en eut un autre plus important, c'est qu'il étoit quelquefois des personnes, mais rarement, pour qui l'estime et l'amitié même assez familière n'étoient rien moins que de concert; il étoit capable d'en souffrir le reproche et capable de s'en corriger; mais sa mort prématurée prévint l'un et l'autre. Ses scrupules, ses petitesses de dévotion diminuoient tous les jours, et tous les jours il croissoit en quelque chose; surtout il étoit guéri de l'opinion de préférer la piété à tout autre talent, c'est-à-dire d'être porté à choisir un général, un ambassadeur, un ministre plus par rapport à sa piété qu'à sa capacité et à son expérience; il l'étoit encore sur le crédit à donner à la dévotion, dans la persuasion que de fort honnêtes gens et propres à beaucoup de choses le peuvent être sans dévotion et doivent être mis en œuvre, et dans la crainte encore de faire des hypocrites. Comme il avoit le sentiment fort vif, il le passoit

aux autres, et ne les en aimoit et estimoit pas moins. Jamais prince si amoureux de l'ordre, ni si desireux de le rétablir en tout, d'ôter la confusion et de mettre gens et choses en leur place. Instruit au dernier point de tout ce qui doit régler cet ordre par maximes, par justice et par raison, et attentif, en attendant qu'il fût le maître, à distinguer l'âge, le mérite, la naissance et le rang d'une manière propre et distinctive de chacune de ces choses; il connoissoit fort les droits, et savoit fort aussi les naissances, et l'a marqué en bien des occasions. Ces desseins allongeroient trop ces additions; ce seroit presqu'un ouvrage, mais un ouvrage à faire mourir de regrets. Sa maxime favorite, et qu'il a souvent déclarée jusque dans le salon de Marly, étoit que les rois étoient faits pour les peuples et aux peuples, et non pas les peuples pour les rois ni aux rois; c'étoit ce qui lui rendoit le luxe et la guerre si odieux, et comme il écoutoit plus son zèle qu'il n'étoit attentif au langage et aux oreilles du monde, c'étoit ce qui le faisoit quelquefois énoncer là-dessus trop crûment, et ce qui a fait dire sinistrement qu'il n'aimoit pas la guerre. Sa justice étoit munie de ce bandeau impénétrable qui en fait toute la sûreté; il se donnoit la peine d'étudier les affaires qui se présentoient à juger au conseil des finances ou de dépêches, et, si elles étoient grandes, il y travailloit avec des gens du métier, dont il puisoit les connoissances sans se rendre esclave de leurs opinions. Il communioit tous les quinze jours au moins, et voyoit son confesseur jésuite une ou deux fois la semaine, et quelquefois fort longtemps, ce qu'il abrégea beaucoup dans la suite, quoiqu'il approchât encore plus souvent des sacrements et toujours en collier de l'Ordre et en manteau court. Les jésuites de Brest eurent une de ces affaires majeures qui intéressa l'honneur et l'utile de toute la société, et qu'elle eut le crédit de faire venir devant le roi. La veille du jugement le P. Martineau fut plus de deux heures seul avec monseigneur le duc de Bourgogne, et personne ne douta qu'il ne vint le lendemain au conseil, bien muni de leurs raisons; l'affaire tint tout le conseil, et les avis furent divers. Monseigneur le duc de Bourgogne, qui parla à l'ordinaire le dernier avant le roi, car Monseigneur ne venoit point à ces sortes de conseils, s'étendit fort au long sur le fond et sur les procédés, et s'expliqua avec une liberté qui étonna tous ceux qui l'entendirent, et conclut au plus fort contre les jésuites. Le roi, qui n'avoit pas coutume de parler et qui se rendoit toujours à la pluralité, prit après la parole en faveur des jésuites; monseigneur le duc de Bourgogne avec un air de respect répliqua; le roi encore, tellement qu'il se forma entre eux deux une dispute, dont le chancelier de Pontchartrain pensa tomber d'admiration de l'équité, de la justesse, du tempérament, de mesure, de respect, de liberté et de force que le prince mit dans ses discours. Il l'emporta dans le conseil; mais le roi, qui voulut

favoriser les jésuites, tempéra de sa volonté la perte entière de leur procès. Il agit avec la même équité dans l'affaire du cardinal de Noailles, qui lui avoit été envoyée; il eut horreur de la conduite du P. le Tellier, et il vouloit qu'il fût chassé à la découverte de ce mystère d'iniquité, entre lui et l'abbé de Saron, trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, qui fit un si scandaleux bruit. Il aimoit souverainement et recherchoit la vérité; il estimoit le cardinal de Noailles; il ne pouvoit ni le croire janséniste, ni le croire faux ou haineux. Il détestoit la trame ourdie, et les imputations et les persécutions à volonté, et il s'alloit appliquer à la matière des libertés de l'Église gallicane quand il fut enlevé, et ce que l'on rapporte ici est la matière de son dernier entretien avec un seigneur distingué (1) avec lequel il travailloit et s'ouvroit en sécret, et qu'il chargea de l'étude de ces matières pour lui en rendre compte. Sa conversation étoit aimable tant qu'il pouvoit, solide par goût; il se délassoit volontiers à la promenade, et c'étoit là où elles paroissoient le plus; s'il y trouvoit quelqu'un à qui il pût parler de sciences, c'étoit son plaisir, mais plaisir modeste et seulement pour s'amuser ou s'instruire. Mais ce qu'il y recherchoit le plus, c'étoit des gens utiles à entretenir sur la guerre, sur les places, sur le commerce et la marine, sur les pays étrangers, quelquefois sur des faits anciens et sur des points d'histoire, et ces promenades, qui l'instruisoient beaucoup, lui concilioient l'estime et les cœurs. Au lieu des spectacles qu'il s'étoit retranchés, il y avoit longtemps, il faisoit les soirs un petit jeu où les plus médiocres bourses pouvoient atteindre, pour varier et partager l'honneur de jouer avec lui, et se rendre cependant visible à la cour. Il fut toujours sensible au plaisir de la chasse et de la table; il se laissoit aller à la première avec moins de scrupule; mais il craignoit son foible pour l'autre, où il étoit d'excellente compagnie quand il s'y laissoit aller. Il connoissoit bien le roi, le respectoit en fils, et lui faisoit une cour attentive de sujet, mais de sujet qui sut quel il est. Il cultivoit madame de Maintenon avec les égards que leur situation demandoit. Avec Monseigneur, il lui rendoit avec soin tout ce qu'il devoit, mais on en sentoit la contrainte et encore plus avec mademoiselle Chouin, et il admiroit avec tout le monde que ce prince qui, tout matériel qu'il étoit, avoit beaucoup de gloire, ne s'étoit jamais pu accoutumer à madame de Maintenon, et ne la voyoit même que par une rare bienséance et jamais en aucune liberté, eût aussi sa Maintenon autant que le roi avoit la sienne, et lui asservit autant ses enfants que le roi faisoit les siens à madame de Maintenon. Il aimoit passionnément son épouse, et ses frères tendrement. Avec le

(1) Saint-Simon lui-même.

monde il étoit fort réservé à témoigner aucune affection particulière, et ce n'étoit qu'en secret, par des derrières et par le moyen de Duchesne, son premier valet de chambre qui le servoit toute l'année et qui étoit digne de sa confiance, qu'il voyoit le très-peu de ceux avec qui il travailloit en particulier, et ce très-peu étoit encore réduit à moins qu'on ne peut croire et à qui hors de là il n'en paroissoit rien du tout. Sa douleur de la perte de madame la Dauphine pénétra ses plus intimes moelles; la piété surnagea, mais ce ne fut pas sans de prodigieux efforts; son sacrifice fut entier, mais sanglant. Parmi cette affliction, rien de bas, rien de petit, rien d'indécent; on voyoit un homme hors de soi-même, qui extorquoit de soi une surface unie et qui y succomboit; ses jours en furent bientôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie; il ne crut point en relever, et en raisonna ainsi avec les médecins. Grand Dieu, quel spectacle vous donnâtes en lui, et que n'est-il permis encore d'en relever des parties également secrètes et si sublimes, qu'il n'y a que vous qui les puissiez donner et en connoître tout le prix! Quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix! on ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances, elle s'éleva bien au-dessus! quelles tendres et tranquilles vues, quel souverain détachement, quel vif élan d'actions de grâce d'être préservé du sceptre et des comptes qu'il en faut rendre! quelle soumission et quel ardent amour de Dieu! quelle vue de son néant, de ses péchés, de l'infinie miséricorde! quelle tempérée confiance! quelle sage paix, quelles lectures, quelles prières continuelles, quel ardent désir des derniers sacrements, quel recueillement, quelle patience et quelle bonté pour tout ce qui l'approchoit! La France tomba enfin sous ce terrible châtiment; Dieu lui montra un prince qu'elle ne mérita pas; la terre n'en étoit pas digne, et il étoit déjà mûr pour l'éternité. Ce fut une consternation que l'estime, qui avoit enfin percé, porta jusque dans toutes les cours étrangères; et tandis que les peuples pleuroient celui qui ne pensoit qu'à leur soulagement, et qui ne vouloit régner que pour les rendre heureux, les souverains pleurèrent publiquement celui qu'ils regardoient déjà comme leur exemple, leur arbitre et le modérateur paisible de l'Europe.

On ne sait pourquoi les Mémoires ont omis ce qui se passa à Rome, qui fut pénétrée de douleur. Le pape résolut de lui-même et sans aucun office fait là-dessus, de passer par-dessus toutes les règles et les formalités de la cour de Rome, et il y en fut unanimement applaudi. Il tint un consistoire exprès, où il déplora la perte infinie de l'Église et de toute la chrétienté; il fit un éloge complet du prince qui faisoit ses justes regrets et ceux de toute l'Europe, et déclara que passant, en faveur de ses extraordinaires vertus et de la douleur publique, par-dessus toute coutume, il en feroit publiquement les obsèques solennelles dans sa chapelle. Il en indiqua le jour; le sacré collége et toute

la cour romaine y assista, et tous applaudirent à un honneur si insolite. Il avoit toujours été réciproquement rendu aux papes en France, et à nos rois à Rome jusqu'à la mort d'Henri III; Sixte V, qui avoit ouvert les yeux au célèbre duc de Nevers, qui s'étoit allé consulté sur la Ligue, et qui lui-même ne l'avoit favorisée que le moins qu'il avoit pu et qui loua publiquement Henri III de s'être défait du duc de Guise, devint furieux deux jours après quand il apprit que le cardinal de Guise avoit eu le même sort. Il excommunia Henri III, et, quoique ce prince pût faire dans le peu de temps que les Guises le laissèrent vivre, il demeura excommunié après sa mort, où il fit tout ce que le court espace qu'il vécut après avoir été frappé par le moine Guiscard (1) et parricide pour mourir en bon chrétien et muni des sacrements de l'Église. Tout ce que la reine sa veuve fit de démarches à Rome par le célèbre d'Ossat depuis cardinal, toute l'adresse, l'éloquence, la considération personnelle que ce grand homme s'étoit déjà acquise, furent inutiles pour obtenir les obsèques accoutumées à nos rois. En revanche, on cessa en France de les faire pour les papes, et réciproquement il n'y en a pas eu depuis. Ce fut donc une distinction bien extraordinaire que celle que Clément XI, et de lui-même fit au Dauphin, qui méritoit bien de n'être pas omise.

Les honneurs qui accompagnèrent et suivirent la mort de M. et de madame la Dauphine sont politiquement tus par ces Mémoires, et leur silence fait celui des additions. Elles [*sic*] furent cause qu'on abrégea tout ce qu'il fut possible des obsèques, et qu'il n'y eut point d'eau bénite que chacun à part. Comme on ne voulut point encore décider entre les ducs et les véritables princes, le roi ordonna la première garde comme on l'avoit de la duchesse d'Elbeuf, qui portoit les deux, et la seconde duchesse avec la duchesse de Sully; puis deux Lorraines; puis deux duchesses, après quoi cela fut indifférent. On voit la prétention des évêques qui eurent le goupillon, point de carreau et point de chaises à dos, trois choses qu'ils prétendirent, mais la droite sur les dames qui ne fut pas disputée. Point de dames au convoi des cœurs, ni à celui du corps, que celles de la maison et les seules princesses du sang, M. d'Aumont, comme premier gentilhomme de la chambre, sur le derrière du carrosse avec M. le duc d'Orléans, petit-fils de France, qui menoit le convoi. On a fait toutes ces remarques de suite pour n'y plus revenir.

** Le maréchal de Villeroy avoit toujours été bien avec madame de Maintenon, comme un homme facile, propre à divertir le roi par de

---

(1) Cette expression, employée par Saint-Simon pour dire que Jacques Clément étoit partisan des Guise, ne se retrouve pas dans ses Mémoires.

vieilles rapsodies, par une longue habitude, et nullement à craindre en rien. Sa rupture avec Chamillart, qu'elle avoit perdu, l'avoit encore rapproché d'elle, et il y avoit longtemps qu'elle songeoit à le rapprocher aussi du roi. Le vide affreux de madame la Dauphine le lui fit juger nécessaire, et les idées de M. du Maine, qui dès lors n'eurent plus de bornes, le lui firent considérer comme un homme dont la vanité d'être des confidences et d'y servir, et l'espérance d'en profiter en sa manière, et cependant la charme de vivre dans l'importance, lui pouvoient être d'un grand usage. C'est ce qui bombarda son retour dans des moments de tristesse et de foiblesse où l'on cède à l'ennui, à l'importunité, au retour d'anciennes habitudes, contre lesquelles ce qui les avoit séparées se trouve plus qu'émoussé. Le maréchal revint donc en grâce et bientôt après en faveur, avec de tels appuis.

Vendredi 19, *à Marly*. — Le roi se porte bien, Dieu merci. Le matin à Versailles on ouvrit le corps de M. le Dauphin ; ce fut Maréchal, premier chirurgien du roi, qui fit l'ouverture. On porta le cœur du Dauphin auprès de celui de la Dauphine; à cinq heures et demie on partit de Versailles pour porter les deux cœurs au Val-de-Grâce. L'évêque de Senlis, premier aumônier de madame la Dauphine, qui avoit un pouvoir de M. le cardinal de Janson, grand aumônier de France, pour porter le cœur de M. le Dauphin, portoit les deux cœurs. Il étoit à la droite dans le fond du carrosse; à sa gauche, madame la Princesse; sur le devant étoient madame de Vendôme et mademoiselle de Conty; à une des portières étoit la duchesse du Lude et à l'autre M. le duc du Maine. Dans un carrosse de M. le Dauphin étoient le duc d'Aumont et quelques-uns des menins. Dans le second carrosse du corps de madame la Dauphine étoient les dames du palais; il n'en étoit resté que deux à Versailles pour garder le corps. On arriva au Val-de-Grâce à minuit et demi; on en sortit avant deux heures. Les princesses restèrent à Paris. Pendant qu'on portoit les cœurs au Val-de-Grâce, on mit le corps de M. le Dauphin sur le même lit que madame la Dauphine, que l'on fit faire plus grand que celui où elle étoit (1).

(1) « Dès que monseigneur le Dauphin put être enseveli, on l'apporta à Ver-

Samedi 20, *à Marly*. — Le roi envoya à Versailles M. de Pontchartrain pour dire à madame de Ventadour que S. M. vouloit que présentement on appelât M. le duc de Bretagne, Dauphin. Le roi a proposé le P. de la Rue pour confesseur de monseigneur le duc de Berry, qui a paru en être fort aise; le P. Martineau est destiné pour être confesseur des deux princes quand ils seront en âge. On a commencé ce matin à Versailles à garder les deux corps; voici l'ordre: à la droite, le long de la muraille qui fait le fond de la chambre, étoient les aumôniers du roi, et Verceil, officier des gardes du corps qui étoit de service auprès de M. le Dauphin. Sur le retour et toujours le long de la muraille étoient le duc d'Aumont et quelques-uns des menins; entre eux et le lit où étoient les corps, les évêques qui avoient le visage tourné du côté du lit. Au côté gauche étoit le même ordre pour la maison de madame la Dauphine; ainsi des quatre évêques, il y en a deux d'un côté et deux de l'autre. Madame entre présentement les soirs dans le cabinet du roi après son souper; il y avoit longtemps qu'elle souhaitoit cela et le roi le lui a accordé depuis quelques jours.

Dimanche 21, *à Marly*. — Le roi se porte bien; il tient ses conseils et travaille avec ses ministres comme à l'ordinaire. On continue à Versailles à garder les corps dans le même ordre que je l'expliquai hier. Les menins se relèvent tour à tour comme les dames du palais, sans que

---

grilles, et on le mit dans le même lit de parade avec madame la Dauphine. Les deux grilles de Versailles étoient tendues de noir sans écussons. Toutes les marches du vestibule, le grand escalier, la première salle des gardes et tout l'appartement de madame la Dauphine étoient tendus jusqu'au plafond. Deux bandes d'écussons régnoient depuis les dehors de la cour jusques à la chambre où le prince et la princesse étoient exposés.

« Un concours infini de peuple vint pendant tout le temps que les corps du prince et de la princesse furent exposés et passoit au travers du salon, par la galerie, jusques à une barrière qu'on avoit faite pour ne donner passage que par l'autre salle des gardes, et cela dura jusqu'au mardi à midi. » (*Mercure* de février.)

le maître des cérémonies les avertisse. Parmi les menins sont : MM. de Gamaches, de Saumery et d'O. M. le duc d'Antin, à qui le roi a redonné la place de menin qu'il avoit cédée à M. de Gondrin son fils, garde aussi, comme menin, le corps de M. le Dauphin. — M. d'Ormesson, intendant de Soissons, mourut subitement à Paris.

Lundi 22, *à Marly*. — Le roi continue à se bien porter, se promène dans ses jardins le matin et l'après-dînée. M. le duc d'Orléans alla à trois heures à Versailles donner de l'eau bénite au corps de M. le Dauphin ; M. le duc d'Aumont, à la tête des menins, alla le recevoir et le reconduisit de la même manière que M. le marquis de Dangeau, chevalier d'honneur de feu madame la Dauphine, avoit fait quand M. le duc d'Orléans vint donner de l'eau bénite à madame la Dauphine. — M. le maréchal de Catinat mourut dans sa maison auprès de Paris, où il s'étoit retiré depuis quelque temps ; c'étoit un très-homme de bien, fort estimé et qui avoit bien servi le roi à la guerre. — M. de Magnac, lieutenant général, est mort ; il étoit gouverneur du Mont-Dauphin et inspecteur de la cavalerie en Flandre.

Mardi 23, *à Marly*. — On transporta de Versailles à Saint-Denis les corps de M. le Dauphin et de madame la Dauphine. M. le duc d'Orléans fut nommé du roi pour accompagner le corps de M. le Dauphin ; il y avoit quatre princesses pour accompagner le corps de madame la Dauphine, qui étoient madame la Duchesse, madame de Vendôme, mademoiselle de Conty et mademoiselle de la Roche-sur-Yon. Quand on descendit les corps de la chambre pour les mettre dans le chariot, M. le duc d'Aumont portoit la couronne de M. le Dauphin, et M. le marquis de Dangeau celle de madame la Dauphine ; M. de Souvré, maître de la garde-robe, portoit le collier de l'ordre du Saint-Esprit. On partit de Versailles un peu après six heures du soir. Immédiatement devant le chariot marchoit un carrosse de M. le Dauphin, où étoient quatre

évêques, un aumônier du roi et le curé de Versailles; ce carrosse étoit précédé de celui où étoit M. le duc d'Orléans, dans lequel étoient avec lui : le duc d'Aumont dans le fond avec lui, le duc d'Antin et M. de Souvré au devant, M. de Matignon, comme menin, à une portière, et le capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans à l'autre (1).

---

(1) « Sur les cinq heures du soir du mardi 23, monseigneur le duc d'Orléans qui avoit été mercredi 17 donner l'eau bénite au corps de madame la Dauphine, devant conduire la pompe funèbre, vint en donner avant la levée des corps du prince et de la princesse. Messeigneurs les évêques ayant aussi donné de l'eau bénite sur les corps du prince et de la princesse, monseigneur l'évêque de Senlis, accompagné de messeigneurs les évêques de Montauban, de Tournay et d'Autun, des aumôniers, du curé de la paroisse de Versailles en surplis et en étole, ayant entonné *Exultabunt*, plusieurs pères de la Mission commencèrent à chanter le *Miserere*. Monseigneur le duc d'Orléans, M. le marquis de Dangeau, chevalier d'honneur, M. le maréchal de Tessé, premier écuyer, les dames d'honneur et les dames du palais qui étoient dans la chambre où la princesse étoit morte, s'avancèrent dans celle du lit de parade, savoir : madame la duchesse du Lude et madame la comtesse de Mailly, dames d'honneur; les dames du palais, mesdames la marquise de Dangeau, de Roucy, de Nogaret, d'O, de Montgon, de Lévis, d'Estrées, ayant à leur tête madame la grande Duchesse, madame la princesse de Conty, madame la duchesse de Vendôme et mademoiselle de la Roche-sur-Yon. Toutes ces dames suivoient les corps du prince et de la princesse, portés par dix gardes du corps à chaque cercueil et deux à chaque caisse, où étoient renfermées les entrailles. Lorsqu'ils furent sur l'escalier, la musique entonna un *De profundis* en faux bourdon, qui dura à peu près le temps que les deux cercueils et les deux caisses furent posés dans le char funèbre; les gardes françoises et suisses étoient sous les armes. Alors on commença à défiler en cet ordre : premièrement cent pauvres habillés d'une cape grise et claire, plissée, qui leur descendoit jusqu'aux pieds, avec un coqueluchon et une ceinture, ayant chacun un flambeau à la main. Une compagnie des gardes du corps; cent vingt mousquetaires, soixante de chaque compagnie, suivis de celles des gendarmes et des chevau-légers, après lesquels suivoient les carrosses de deuil de MM. les officiers, de monseigneur le duc d'Orléans, ceux de monseigneur le Dauphin et de madame la Dauphine, suivis de leurs valets de pied; tous ces carrosses étoient à huit chevaux.

« *Premier carrosse de madame la Dauphine*. — S. A. S. madame la Duchesse. Madame la duchesse du Lude, dame d'honneur; madame la duchesse d'Harcourt; madame la duchesse de Duras; madame la marquise de Roucy, dame du palais; madame la marquise de Mailly, dame du palais; madame la marquise de Laigle, dame d'honneur de madame la Duchesse.

« *Second carrosse*. — S. A. S. madame la duchesse de Vendôme. Madame la duchesse d'Estrées; madame la princesse de Chimay; madame de Nogaret;

Mercredi 24, à Marly. — Le roi donna le gouvernement de Mont-Dauphin à M. de Broglio, lieutenant gé-

madame de Montsorreau; madame la marquise de Brassac, dame d'honneur de madame de Vendôme.

« *Troisième carrosse.* S. A. S. Mademoiselle de Conty. Madame la duchesse de Sully; madame la duchesse de la Ferté; madame la marquise de Nangis; madame la marquise de la Vrillière; madame la marquise de Listenay.

« *Quatrième carrosse.* — S. A. S. mademoiselle de la Roche-sur-Yon. Madame la comtesse d'Egmont; madame la princesse de Talmont; madame de Clermont; madame la marquise de Polignac; madame la marquise de la Vrillière; madame la marquise de Chambonas.

« *Cinquième carrosse.* — Madame la grande Duchesse seule dans le fond avec madame la comtesse de Mailly.

« Et ensuite suivirent les pages de monseigneur le Dauphin et de madame la Dauphine. Le carrosse ensuite de monseigneur le duc d'Orléans où il étoit seul dans le fond avec M. le marquis de la Fare, son premier capitaine des gardes, et M. le marquis d'Étampes, second capitaine des gardes. Dans les autres carrosses de la suite étoient MM. d'Armentières, de Simiane, de Marivat. Tous ces équipages et cortéges furent suivis des pages du roi, avec les livrées du roi, sans deuil, ayant tous un flambeau à la main, aussi bien que MM. les mousquetaires, gendarmes, chevau-légers, qui tous avoient leur habit d'ordonnance. A la tête de ce défilé les carrosses dans lesquels étoient M. l'évêque de Senlis, premier aumônier de madame la Dauphine, M. l'évêque de Tournay, M. l'évêque de Saint-Omer, M. l'évêque de Montauban et M. l'évêque d'Autun; au milieu M. le curé de Versailles en étole, d'un côté; le P. de la Rue et le P. Martineau, celui-là confesseur de madame la Dauphine, celui-ci de monseigneur le Dauphin, de l'autre côté. Ensuite parurent les quatre hérauts d'armes avec le roi d'armes à leur tête. Le char étoit accompagné de quatre aumôniers en rochet, manteau et bonnet carré, tous quatre à cheval, tenant chacun un des quatre coins du poële; ce char étoit attelé de huit chevaux caparaçonnés. Les Récollets de Versailles accompagnèrent le convoi jusqu'à l'avenue. Il entra dans Paris à deux heures et demie après minuit. Toute la rue Saint-Honoré où les Feuillants, les Capucins, les Quinze-Vingts-Saint-Honoré, firent leurs prières avec chacun leur clergé, ayant leurs croix et leurs chandeliers, se présentèrent au passage pour chanter un *De profundis*. Sitôt qu'on aperçut de Saint-Denis les premiers flambeaux, l'on sonna un bourdon durant un quart d'heure pour signal à toutes les églises de Saint-Denis, collégiales, paroisses et communautés d'hommes, pour se préparer à aller au-devant avec les religieux de Saint-Denis. Tout le clergé des autres églises s'étant rendu dans celle de l'abbaye on sonna une seconde fois un bourdon seul pour se préparer à partir. On avoit commencé à dire des basses messes, dès quatre heures du matin, dans les chapelles du chevet, chevet c'est la partie haute de l'église de Saint-Denis, derrière le chœur, et le lieu où seront exposés pendant quarante jours les corps du prince et de la princesse. Tout le cor-

néral; il donna l'inspection de la cavalerie de Flandre à M. de Ternau. — Le convoi, qui étoit parti hier de Versailles à six heures du soir, commença à entrer dans Paris par la porte Saint-Honoré à deux heures après minuit, et ressortit à quatre par la porte de Saint-Denis; il arriva à Saint-Denis à sept heures et demie. — M. le comte de Lussan, chevalier de l'Ordre, mourut à Paris après une longue maladie (1); il y avoit longtemps qu'on ne le voyoit plus à la cour. — M. de Dangeau, comme chevalier d'honneur de madame la Dauphine, et M. le maréchal de Tessé, comme premier écuyer, étoient à cheval au convoi et marchoient tous les deux à la gauche du chariot, parce que c'étoit le côté où étoit le corps de madame la Dauphine. M. d'Argenson avoit donné un ordre admirable dans Paris, et il n'y eut pas le moindre embarras en le traversant.

Jeudi 25, *à Marly*. — Le roi a toujours soupé en particulier durant tout ce voyage, et il compte de retourner à Versailles samedi. — Le roi a donné à Imécourt, lieutenant général, l'emploi qu'avoit Druy à Luxembourg. Druy vint de mourir, et, quoique son emploi soit subordonné au comte d'Autel, qui est gouverneur de Luxem-

---

tége paroissant s'approcher, le clergé de Saint-Denis, ayant les religieux à leur tête, en formèrent un considérable et allèrent au-devant du convoi jusques à la porte de Paris, qui étoit tendue avec deux rangées d'écussons, aussi bien que la première porte d'entrée du parvis. Le convoi ayant joint ils entonnèrent le *Libera*. Tout défila sur la place où étoient plusieurs compagnies des gardes françaises et suisses sous les armes; les pauvres entrèrent dans l'église avec leurs flambeaux. M. de Dreux et M. Desgranges firent disposer les siéges et les carreaux dans le chœur pour les dames.

« Monseigneur le duc d'Orléans, M. le marquis de Dangeau et M. le maréchal de Tessé s'allèrent placer d'abord au chœur; enfin, le clergé et les religieux étant entrés, le char étant arrivé devant la porte de l'église, M. l'évêque de Senlis en chape et en mitre, le prieur de Saint-Denis en chape, accompagné de deux religieux en dalmatiques, attendirent que les deux cercueils fussent apportés sur deux tables l'un auprès de l'autre, placés au milieu, sous la plate-forme à l'entrée pour commencer les harangues. » (*Mercure* de février).

(1) Il mourut le même jour que madame la Dauphine. (*Note de Dangeau.*)

bourg pour le roi d'Espagne, il ne laisse pas de valoir 40,000 livres de rente. — Le duc d'Ossone et le comte de Bergeyck, plénipotentiaires d'Espagne, sont arrivés à Paris depuis quelques jours, mais ils ne partiront pas pour Utrecht que les négociations ne soient plus avancées.

Vendredi 26, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla tirer. — M. de Seignelay mourut à Paris d'une maladie de venin, et si promptement qu'une heure avant qu'il mourût on ne le croyoit quasi pas malade. On croyoit que ce n'étoit au plus qu'une légère rougeole; après sa mort on l'a trouvé tout couvert de pourpre. Il étoit brigadier d'infanterie et colonel du régiment de Champagne; il avoit donné 100,000 écus, il y a vingt-deux ans, pour avoir la survivance de la charge de maître de la garde-robe qu'a le marquis de la Salle, et, s'il fût mort dans les dix premières années de son traité, M. de Creuilly son frère auroit eu la survivance en sa place; le roi avoit donné son agrément à ce traité-là. Ces dix années finirent en 1700; ainsi la charge revient en entier à M. de la Salle, qu'on croit qui la vendra.

Samedi 27, *à Versailles*. — Le roi revint ici de Marly à quatre heures; il avoit fait dire qu'il verroit dès ce jour-là toutes les dames et les courtisans. Les princes et les princesses du sang étoient dans son cabinet, les dames dans sa chambre et les courtisans dans l'antichambre et dans toutes les pièces jusqu'à l'appartement de madame de Maintenon, où il entra pour travailler avec M. Voisin. Toutes les dames étoient en mantes et les courtisans en grand manteau. Après avoir salué le roi, on descendit dans l'appartement de feu M. le Dauphin, où l'on salua monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry, à qui le roi avoit prêté cet appartement-là pour cette cérémonie. On alla ensuite chez Madame, qui avoit à côté d'elle madame la grande Duchesse, chez M. le duc d'Orléans, chez madame la duchesse d'Orléans, qui étoit

au lit, chez M. le comte de Charolois, chez madame la princesse de Conty, qui étoit malade et où l'on se fit écrire. On entra ensuite chez madame la Princesse, qui étoit à Paris; elle avoit prêté son appartement à madame de Vendôme. On alla dans l'aile neuve, où l'on vit madame la princesse de Conty avec les princesses ses filles; chez madame du Maine, qui étoit dans son lit; chez M. du Maine et chez M. le comte de Toulouse. Madame la duchesse du Lude, madame de Mailly et les dames du palais étoient ensemble dans la chambre du roi; quand il sortit de son cabinet, il embrassa la duchesse du Lude et lui dit : « Madame, je ne suis pas en état de vous parler, nous nous reverrons. » Madame de Maintenon leur manda de venir chez elle à six heures pour qu'elles vissent le roi plus à leur aise.

Dimanche 28, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'aller à la messe, entretint dans son cabinet le duc d'Ossone et le comte de Bergeyck, qui étoient venus à son lever, et qu'il avoit fort gracieusés; il tint le conseil d'État après la messe. L'après-dînée il entendit le sermon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Le roi a donné le régiment de Champagne qu'avoit M. de Seignelay, au chevalier de Tessé qui avoit le régiment de la Couronne, et au fils de madame de Villefort, le régiment de Forest qu'avoit Polastron. — Le petit Dauphin, qui eut vendredi un violent accès de fièvre, en est entièrement délivré; il eut encore samedi beaucoup de sueur, mais sans fièvre; il est dans son état naturel présentement.

Lundi 29, *à Versailles.* — Le roi prit médecine par précaution; après son dîner il fit entrer M. de Beauvilliers dans son cabinet. A cinq heures, il alla au salut à la chapelle, où les prières de quarante heures sont établies.

Mardi 1er *mars, à Versailles.* — Le roi, avant la messe, donna audience aux ministres étrangers qui vinrent lui faire des compliments de condoléance. L'après-dînée le

roi travailla longtemps avec le chancelier, ce qui est assez rare, et il ne sortit point de tout le jour.

Mercredi 2, à Versailles. — Le roi, après son lever, donna audience au cardinal de Noailles; après la messe il tint conseil d'État. L'après-dînée, il entendit le sermon, et ensuite se promena dans les jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi donna audience au maréchal de Villars.

Jeudi 3, à Versailles. — Le roi, en sortant de la messe, alla voir madame la duchesse de Berry, qui a la fièvre double tierce; il dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. — Les ennemis en Flandre font quelques mouvements; ils ont un corps de vingt-cinq mille hommes à Orzy. — La marquise de Gesvres a fait signifier à son mari une requête pour faire casser son mariage pour cause d'impuissance.

Vendredi 4, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il alla au sermon, et après le sermon alla se promener à Trianon. — Les ennemis bombardent Arras pour brûler les fourrages que nous y avons. — Madame de Mailly a la rougeole.

Samedi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances. L'après-dînée il entendit les harangues du parlement, de la chambre des comptes, de la cour des aides, de la cour des monnoies et de la ville. Les premiers présidents de tous ces corps portoient la parole, excepté celui de la cour des aides, qui est malade; ce fut le président de Graville, second président, qui harangua. Quand les premiers présidents avoient cessé de parler, les gens du roi de chaque corps faisoient un petit compliment. Toutes les harangues étoient fort belles, mais celle du prévôt des marchands fut la plus touchante. Le roi dit, dans l'intervalle des harangues, qu'il étoit arrivé à Nantes un vaisseau parti de la Martinique le 13 janvier, qui a navigué quatre jours avec Ducasse, qu'on croit arrivé présentement à Cadix. Le roi alla tirer; le soir il travailla chez madame

de Maintenon avec M. Voisin. — On a eu nouvelle que les ennemis s'étoient retirés de devant Arras, où les bombes ont fait fort peu de dommage.

Dimanche 6, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il alla au sermon, et, après le sermon, il reçut les harangues du grand conseil, de l'université et de l'Académie françoise; ensuite il travailla chez lui avec M. Voisin jusqu'à six heures, puis il passa chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Pelletier. — Le duc de Noailles, qui est malade depuis deux jours, s'en va aux eaux de Vichy et de Bourbon, parce que sa maladie a l'air d'apoplexie. — Madame de Louvois a la rougeole à Paris. Madame de Mailly, qui a aussi la rougeole, est sortie du château pour aller à sa maison à la ville.

Lundi 7, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. M. le Dauphin est considérablement malade; on croit que c'est la rougeole. M. le duc d'Anjou a la rougeole aussi; et comme ces deux princes sont fort mal, le roi a voulu qu'on les baptisât et ordonna qu'on prît pour parrains et marraines ceux qui se trouveroient dans la chambre. M. le comte de la Mothe et madame de Ventadour tinrent le Dauphin, madame la duchesse de la Ferté et M. de Prie tinrent monseigneur le duc d'Anjou. Le roi a voulu qu'on les nommât tous les deux Louis. — Les ennemis ont endommagé quelques-unes de nos écluses sur la Sambre.

Mardi 8, à Versailles. — Le roi apprit à son réveil que le mal de M. le Dauphin et celui de monseigneur son frère augmentoit considérablement; outre les médecins de la cour qui sont auprès d'eux, on en a encore fait venir cinq de Paris de ceux qui sont en meilleure réputation. Le roi tint le conseil de finances; rien ne le détourne de son application aux affaires. Il alla tirer l'après-dînée pour prendre un peu l'air dont il a plus besoin que

jamais dans l'accablement où il est; le soir chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Un peu avant minuit le Dauphin mourut; quoiqu'il n'eut que cinq ans et quelques mois, c'étoit un prince de grande espérance, et il étoit fort bien fait de sa personne. Voilà trois Dauphins, le grand-père, le père et le fils, et une Dauphine, morts en moins d'un an. Il paroît que monseigneur le duc d'Anjou est un peu moins mal.

Mercredi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla au sermon, et ensuite travailla avec M. de Pontchartrain. — Le roi a donné le gouvernement de Béfort au comte du Bourg qui rend celui de Bapaume, et on donne celui de Bapaume à M. de Jeoffreville. Le roi donne 12,000 francs de pension à la duchesse du Lude, 9,000 francs à madame de Mailly, 6,000 à madame Cantin, première femme de chambre de feu madame la Dauphine, 9,000 à Boudin, son premier médecin, et 3,000 à Dionis, son premier chirurgien.

Jeudi 10, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. On porta le corps du jeune Dauphin à Saint-Denis, et son cœur au Val-de-Grâce. Monseigneur le duc d'Anjou se porte mieux, et on espère qu'on pourra le sauver. — On eut nouvelle de l'arrivée de Ducasse à la Corogne; c'est le marquis de Richebourg, vice-roi de Galice, qui a mandé cette nouvelle au roi d'Espagne, et c'est un courrier de M. de Pontchartrain que M. de Bonnac faisoit attendre à Madrid, qui a apporté cette nouvelle-là ici.

Vendredi 11, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur; l'après-dînée il alla au sermon et ensuite alla tirer. M. de Duretal, capitaine de vaisseau, second fils de M. de la Rocheguyon, et qui étoit avec M. Ducasse, arriva ici. M. Ducasse l'a fait partir de la Corogne sans passer par Madrid; il assure que la flotte est richement chargée. — On a eu nouvelle de la réponse que les ennemis ont faite à nos plénipotentiaires;

chacun des princes ligués contre nous ont donné des mémoires particuliers de leurs prétentions qui sont fort hautaines, surtout celles de l'empereur et des Hollandois.

Samedi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il arriva le soir un courrier d'Utrecht; M. de Torcy ne sauroit en rendre compte au roi que demain, les dépêches étant fort longues et en chiffre. — M. de Maillebois, fils de M. Desmaretz, achète de M. de la Salle la charge de maître de la garde-robe; il en donne 500,000 francs argent comptant. Outre cela M. Desmaretz fait payer trois années d'appointements de la charge, qui sont dues à M. de la Salle; ainsi il touchera près de 200,000 écus, et le roi lui conserve les entrées et le logement qu'il a ici dans le château.

Dimanche 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État le matin à son ordinaire; l'après-dînée il alla au sermon, et après le sermon il tint encore le conseil d'État. Le roi donne 200,000 francs à M. Desmaretz pour lui aider à payer la charge que son fils a achetée; outre cela il donne un brevet de retenue de 100,000 écus à M. de Maillebois. — Madame la princesse de Lambesc a la rougeole. — Le roi a fait monter à la sous-lieutenance des mousquetaires noirs, vacante par la mort de Hautefort, l'Écussant, qui en étoit premier enseigne, et tous les autres officiers de la compagnie ont monté. La dernière cornette a été donnée à M. de Montboissier, qui donnera 35,000 francs à la veuve de M. de Hautefort, et la cornette des mousquetaires gris, vacante par la mort de Vignau, a été donnée au plus ancien maréchal des logis de la compagnie.

Lundi 14, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; il devoit tenir le conseil de dépêches, il l'a remis à demain après dîner. — M. le prince de Dombes qui étoit demeuré à Sceaux, a la rou-

geole; M. le duc du Maine et madame la duchesse du Maine y sont allés pour demeurer auprès de lui. — On ne sait point encore quel effet aura produit en Angleterre la mort de nos princes, mais on croit que cela ne changera rien dans les bonnes dispositions que la reine Anne a pour la paix.

Mardi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances le matin, et l'après-dînée le conseil de dépêches. Le roi donna à M. de Torcy, à vie, la maison et les jardins de Chaville; il lui laisse les meubles qui y sont, et payera le concierge et les jardiniers. — Le régiment des gardes a ordre de partir le lendemain de Pâques; le roi en fera la revue d'aujourd'hui en huit jours. Tous les officiers généraux ont leurs lettres de service. — Il arriva un courrier d'Espagne; ils savent déjà en ce pays-là la mort du Dauphin et de la Dauphine, dont ils sont très-affligés aussi bien que nous le sommes en ce pays-ci.

Mercredi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée alla tirer. — Le roi donne 10,000 francs de pension à Duchesne, premier valet de chambre de M. le Dauphin-Bourgogne; 5,000 francs à Bachelier, premier valet de garde-robe, et 9,000 francs à Dodart, premier médecin.

Jeudi 17, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. Toutes les femmes, qui étoient au Dauphin-Bretagne, sont conservées auprès de monseigneur son frère, si bien qu'il en a présentement trente-deux. Ce prince se porte bien présentement. — Le roi a donné des pensions à presque toutes les femmes de chambre de feu madame la Dauphine, et la nourrice du dernier Dauphin a eu 2,000 écus de pension.

Vendredi 18, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour; il travailla le matin avec M. de Pontchartrain. Le soir, chez madame de Maintenon, il donna une assez longue audience au maréchal de Villeroy. Le roi, après son dîner, fit entrer dans son cabinet, M. le marquis de

Dangeau qui arrivoit de Paris, où il étoit resté malade. S. M. lui dit qu'il lui donnoit 12,000 francs de pension, qu'il en donnoit autant à M. le maréchal de Tessé, et qu'il conservoit toutes les pensions des dames du palais et des menins. L'après-dînée le roi alla au sermon.

Samedi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances, et l'après-dînée conseil d'État; ensuite il alla tirer. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — La Vaise, gouverneur du fort Louis du Rhin, est mort; le roi a donné ce gouvernement à Permangle, maréchal de camp qui commandoit dans Condé en l'absence de Puységur, qui en est gouverneur et qui est toujours employé ailleurs; on envoie commander en sa place, à Condé, M. de Puynormand, maréchal de camp.

Dimanche 20, *jour des Rameaux, à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. d'Estaing, capitaine lieutenant des gendarmes Dauphin, demanda permission au roi, il y a quelques jours, de se défaire de sa charge qu'il a conservée jusqu'ici, quoique lieutenant général.

Lundi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; il dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — Un colonel réformé espagnol a battu, auprès de la Sambre, un parti ennemi de cinq cents chevaux; il l'a défait entièrement et pris celui qui le commandoit, qui s'appelle M. de Sgravemore, beau-frère de M. d'Albemarle. — M. de Beuil, maréchal de camp, a vendu, il y a déjà quelque temps, le régiment qui porte son nom, et qui est un des petits vieux, à M. de Brosse, qui lui en donne 85,000 francs.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances. Après dîner, étant dans la cour du château, dans

une petite calèche découverte, il fit la revue des régiments des gardes françoises et suisses, qui sont habillés de neuf et aussi beaux que jamais. Il y a dans le régiment des gardes françoises six cents hommes d'une grandeur plus qu'ordinaire, et qu'on appelle géants; il y a aussi dans les gardes suisses un certain nombre de soldats choisis, qui sont plus grands et plus beaux que d'ordinaire. Le roi fut très-content, et après la revue il alla tirer.

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil d'État; il alla à ténèbres l'après-dînée, et ensuite se promena dans les jardins. Après le lever du roi, M. de Maillebois prêta serment pour la charge de maître de la garde-robe, et en fit aussitôt les fonctions. En sortant du dîner, le roi donna audience au maréchal de Tallard, et lui dit qu'il le faisoit duc. — La rougeole prit à mademoiselle d'Armagnac, qui est malade depuis deux jours. — Le roi donna 12,000 francs de pension à M. de Goësbriant, gendre de M. Desmaretz. — La duché de M. de Tallard passera au parlement, ainsi elle sera héréditaire.

Jeudi 24, *à Versailles.* — Le roi fit la Cène à l'heure ordinaire; le matin l'abbé de la Fare-Lopis prêcha l'absoute, et fit un compliment fort tendre et dont le roi parut fort touché; ensuite S. M. alla à la chapelle au service, et l'après-dînée entendit ténèbres. Il vouloit aller se promener à Trianon après les ténèbres, mais le vilain temps l'en empêcha; il alla de bonne heure chez madame de Maintenon, où M. de Torcy alla sur les sept heures pour lui parler. — M. le duc de Guiche a eu la survivance du gouvernement général de Béarn et de Navarre, et du gouvernement particulier de Bayonne; et comme survivancier de ces gouvernements, il aura, des États de Béarn, 15,000 francs. — Ce fut l'évêque de Tournay qui officia à l'absoute.

Vendredi 25, *à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et après ténèbres il s'enferma avec son confesseur pour faire demain ses dévotions. — Le

petit prêtre Gautier (1) arriva hier au soir d'Angleterre, et il est arrivé ce matin un courrier d'Utrecht; on ne nous dit point les nouvelles qu'ils ont apportées l'un et l'autre, mais on dit qu'il n'y a pas de changement dans l'esprit de la reine d'Angleterre sur la paix; même les lettres que les particuliers reçoivent de leurs correspondants en Hollande nous la font espérer.

Samedi 26, *à Versailles*. — Le roi alla faire ses pâques à la paroisse, et toucha un grand nombre de malades. L'après-dînée, avant que d'aller au salut, il fit la distribution des bénéfices.

Liste des bénéfices :

L'évêché du Mans à l'abbé de Vassé; l'évêché de Bellay à l'abbé du Dousset; l'abbaye de Saint-Jacques de Provins à l'abbé Pajot; l'abbaye de Conques à l'abbé de Renouard; l'abbaye de Figeac à l'abbé de la Valette; l'abbaye de Boscaudon à l'abbé de Savine; l'abbaye d'Olivet à l'abbé Gautier (c'est celui qui a fait plusieurs allées et venues de France en Angleterre, et qui y est encore présentement); l'abbaye de la Vernuse à l'abbé du Thil; l'abbaye de Saint-Genoux de l'Estrée à l'abbé Fayet; l'abbaye de Saint-André à l'abbé de Nevenstein; l'abbaye de la Chassaigne à l'abbé de Valavoir; le prieuré de Cassan à l'abbé du Cilly; l'abbaye de Saint-Paul à madame de Renel; l'abbaye de Saint-Corentin à madame de Menestrel.

Dimanche 27, *jour de Pâques*, *à Versailles*. — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée. — Les régiments des gardes qui devoient partir demain pour aller en Flandre, ne partiront que dans huit jours; les colonels ont ordre de se rendre à leurs régiments au commencement du mois qui vient. — On mande d'Espagne que le comte de Monterey, que nous avons vu gouverneur de Flandre, s'est fait prêtre, et l'on mande d'Italie que le

(1) Voir ci-dessus l'addition de Saint-Simon du 17 janvier 1712.

duc del Seste, marquis de los Balbazes, a quitté la vice-royauté de Sicile, et est venu à Gênes, où il s'est fait prêtre aussi *.

* Le comte de Monterey s'appeloit Jean-Dominique de Haro y Guzman, second fils de don Louis de Haro, premier ministre de Philippe IV, qui fit la paix des Pyrénées avec le cardinal Mazarin, tous deux en personne dans l'île des Faisans sur la Bidassoa. Monterey a passé en plusieurs maisons par mariages d'héritières; la dernière étoit de la maison de Tolède, qui étoit fille du comte d'Ajala, et qui épousa le comte, qui porta par elle le nom de Monterey et fut grand d'Espagne, et successivement gentilhomme de la chambre, du conseil de guerre, conseiller d'État, c'est-à-dire ministre, vice-roi de Catalogne, gouverneur général des Pays-Bas, président du conseil de Flandre, enfin disgracié et chassé sous le ministère du duc de Médina-Céli. Il n'eut point d'enfants de sa femme. Don Louis de Haro son père, qui fit la paix des Pyrénées, étoit fils de la sœur du duc d'Olivarez, premier ministre aussi, à la faveur et à la place duquel il succéda.

Los Balbazes fut érigée en marquisat et en grandesse, en décembre 1621, en faveur du fameux capitaine don Ambroise Spinola, de l'une des quatre premières maisons de Gênes; un de ses fils fut cardinal, l'autre épousa une Doria, qui fut héritière et duchesse del Sesto; ce second marquis de los Balbazes mourut chevalier de la Toison d'or en 1659 et laissa le troisième marquis de los Balbazes, conseiller d'État, majordome-major de la reine, et qui fut ambassadeur en France lors du mariage de Louis XIV et de l'entrée de la reine Marie-Thérèse à Paris. Il étoit gendre du connétable Colonne. Son fils, quatrième marquis de los Balbazes, épousa une fille du duc de Médina-Céli, dont le fils, cinquième marquis de los Balbazes, a cinq sœurs et autant de tantes grandement mariées. Il a épousé une fille du duc d'Albuquerque, et il est grand écuyer de la princesse des Asturies, fille de Portugal.

Les priviléges du clergé sont tels en Espagne qu'un particulier, qui s'y met, garantit sa famille de toutes recherches, parce que le droit de partage qu'il conserve aux biens de sa famille rend cette recherche très-épineuse et presque toujours infructueuse. Ils dérobent aussi à la justice séculière les personnes du clergé et rendent leurs punitions impossibles. Ces considérations plus encore que ni la dévotion, ni l'ambition du cardinalat, engagent dans la prêtrise ces grands seigneurs, qui des grands emplois tombent dans la disgrâce, et qui par là mettent à couvert leurs personnes.

Lundi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête. Après son dîner,

il alla à Marly, où il fit la revue des quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval; jamais ces troupes n'ont été si belles ni si bien montées. Le soir, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Ponchartrain. — On eut nouvelle que le prince Eugène étoit arrivé à la Haye le 22 de ce mois, et qu'il en devoit repartir dans peu de jours pour aller en Allemagne.

Mardi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances. Il alla à Marly l'après-dînée faire la revue des quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval; il les vit en détail, et en fut encore plus content que hier. Le soir, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz.

Mercredi 30, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et l'après-dînée tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin sans sa médecine. Monseigneur le duc d'Anjou, qui s'appelle M. le Dauphin depuis la mort de monseigneur son frère, ne se porte pas bien. Monseigneur le duc de Berry, qui fut à la revue de lundi et à celle de mardi, et qui avoit caché deux accès de fièvre, a voulu aller tirer ce matin; il est revenu de la chasse avec la fièvre qui lui a pris par frisson.

Jeudi 31, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Il arriva le matin un courrier d'Espagne dont on ne dit rien. Le soir il en arriva un du maréchal de Montesquiou, qui mande que les ennemis avoient mis huit cents hommes dans le bourg de l'Écluse, qu'il avoit commandé le comte de Broglio pour les aller attaquer, ce qu'il a exécuté si bien qu'ils ont été forcés dans leurs retranchements, et ont été obligés de se retirer dans le château où on les a encore forcés, et pris tout ce qui étoit resté. Un de leurs colonels de cavalerie, fameux partisan, nommé Savary, ayant rencontré nos troupes qui alloient à cette expédition, s'étoit retiré sous le château de l'Écluse avec trois

cents chevaux qu'il menoit à la guerre; ils ont été tués ou pris, aussi bien que les huit cents hommes d'infanterie qui étoient dans les bourgs. Nos soldats ont amené quatre cents chevaux. — M. le Dauphin se porte un peu mieux, et monseigneur le duc de Berry a été saigné après avoir eu trois accès de fièvre.

Vendredi 1er *avril, à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur, alla tirer l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon donna audience à M. le maréchal de Villars. — Toutes les lettres qu'on reçoit d'Angleterre et de Hollande font bien espérer de la paix. — M. le Dauphin se porte mieux, et monseigneur le duc de Berry eut son quatrième accès de fièvre tierce. — Le roi a donné 4,000 francs de pension à Bayar, qui étoit écuyer de M. le Dauphin-Bourgogne.

Samedi 2, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée alla à la volerie pour la première fois de l'année; il n'y alla pas une seule fois l'année passée. — Le roi d'Angleterre a la petite vérole.

Dimanche 3, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Pelletier. — On a appris, par le dernier courrier arrivé de Madrid, que le roi d'Espagne a donné à M. de Vendôme les mêmes honneurs qu'avoit don Juan d'Autriche. Ainsi, à la dernière procession des chevaliers de l'ordre de la Toison, il n'a point marché dans le rang de sa réception, mais comme prince de la maison du roi d'Espagne*. — M. le comte de Brionne mourut ici le soir après une longue maladie.

* Les bâtards simples succèdent en Espagne, par un reste de coutume moresque; mais il faut qu'il n'y ait point d'enfants légitimes, et souvent encore leur succession est-elle fort écornée par les oncles, tantes et autres collatéraux. Les bâtards adultérins de père succèdent aussi; mais il faut, pour les en rendre capables, des formalités, et ils ne succèdent même qu'avec des restrictions. Pour les bâtards de double adultère, ils sont également proscrits, anéantis et inconnus en Espagne. Le mérite des deux don Juan, l'exemple du bâtard de Charles V,

les partis et les cabales de cour du temps de ce dernier, et la minorité de Charles II, l'élevèrent d'autant plus qu'il n'y a point eu de fils d'Espagne qui aient duré, encore moins qui aient eu postérité, ni qui aient été dans l'état séculier depuis que les couronnes de Castille et d'Aragon ont été reconnues [réunies ?] par le mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle. Madame des Ursins qui s'unit M. de Vendôme pour obtenir l'altesse et en avoir l'attache de notre cour, contre le désespoir de toute l'Espagne, procura cette élévation nouvelle à M. de Vendôme dans les mêmes vues de flatter le roi et ses bâtards, dans son projet entamé de se faire souveraine. Ce ne fut pas avec un moindre fracas qu'on avoit fait l'altesse, et on a prétendu que le pauvre M. de Vendôme ne le porta pas loin. Pour la Toison, le prince des Asturies, qui est mort roi par la démission du roi son père, qui reprit le sceptre à sa mort, est le premier qui ait précédé les chevaliers de la Toison aux cérémonies de cet ordre. L'esprit de l'ancienne chevalerie, qui a tant fleuri en Espagne, ne reconnoît dans les cérémonies des ordres militaires que l'ancienneté de réception, et entre ceux de même promotion que l'ancienneté d'âge. Philippe V, ayant fait Louis son fils aîné chevalier de la Toison d'or, voulut bien demander comme une grâce au chapitre la préséance pour ce prince, et la distinction d'un carreau à ses pieds; mais il étoit assis en retour sur le même banc que les chevaliers, à la première place à droite, sur le même tapis qu'eux, et joignant son voisin sans distance. Lors de l'ambassade du duc de Saint-Simon en Espagne pour le mariage du roi et de l'infante, qui fut depuis renvoyée et mariée en Portugal, le fils aîné du duc de Saint-Simon reçut l'ordre de la Toison, et six semaines ou deux mois après le sieur Andrault, qui se faisoit appeler le marquis de Maulevrier-Langeron, envoyé de France en Espagne, et qui à l'occasion de ce contrat de mariage eut des lettres de créance d'ambassadeur. Le vidame de Chartres, depuis connu sous le nom de duc de Ruffec, fut fait chevalier à la manière ordinaire; le roi d'Espagne lui mit le collier; le duc de Liria, aussi chevalier et son parrain pour la cérémonie, le lui attacha sur l'épaule droite, Grimaldo, ministre et secrétaire d'État, chancelier de l'ordre, le lui accommoda par derrière, et en même temps le prince des Asturies sur l'épaule gauche, étant debout comme le duc de Liria de l'autre côté; tous les autres chevaliers demeurant assis. La cérémonie achevée, le vidame, un genou à terre, baisa la main du roi, se releva, fléchit les genoux, comme aux révérences de l'ordre du Saint-Esprit, ayant son parrain à sa droite, qui fit de même et le conduisoit; puis se tourna au prince des Asturies, fléchit les genoux, et cependant le prince se découvrit, se leva et l'embrassa. Le vidame fléchit après les genoux devant lui, tandis que le prince se rassit et se couvrit, fléchit les genoux devant le roi, puis devant le marquis de Villena,

assis vis-à-vis du prince des Asturies, qui, comme avoit fait le prince et tout également, se découvrit, se leva et embrassa le vidame, qui continua de la sorte à droite et à gauche alternativement jusqu'au dernier. Personne ne remarqua ce qu'avoit fait le prince des Asturies à son égard comme distinction ni comme honneur, et il en usa pour le vidame comme il en avoit usé avec les autres qu'il avoit vu recevoir, et comme le premier chevalier en place. Maulevrier, reçu ensuite, eut pour parrain le marquis de Santa-Cruz, majordome-major de la reine, qui avoit fait l'échange des princesses à l'île des Faisans avec le prince de Rohan, qu'il força à prendre et à se contenter comme lui de l'excellence dans les instruments. Le roi mit le collier à Maulevrier, son parrain le lui attacha sur l'épaule droite, Grimaldo par derrière puis sur l'épaule gauche; le prince des Asturies ne branla pas. La cérémonie faite, Maulevrier, ayant baisé la main au roi, un genou en terre, puis fléchi les genoux devant lui, se tourna au prince, les fléchit; le prince ne remua pas et demeura assis et couvert, mais tendit sa main comme avoit fait le roi que Maulevrier fort incliné baisa, puis fléchit les genoux devant lui sans que le prince remuât le moins du monde. Cela surprit extrêmement toute l'assistance, et, après la cérémonie, plusieurs chevaliers murmurèrent de cette nouveauté. Comme Maulevrier n'étoit pas aimé, on tomba fort sur lui en plus d'une manière, et on se réjouit personnellement de la mortification, mais, par retour à soi, ce ne fut pas sans dépit d'une nouveauté injurieuse aux chevaliers qui pouvoit être continuée. Je ne sais ce qui en est arrivé depuis; au peu de cérémonies qui s'en font ici, lorsque le roi d'Espagne y envoie la Toison à quelqu'un, car autrement il ne s'y en fait aucun en pas une fête ni occasion, M. le Duc et M. le comte de Toulouse se sont mis au-dessus des chevaliers, et comme la commission, pour donner le collier à celui à qui on l'envoie, est adressée à M. le duc de Berry, puis à M. le duc d'Orléans père, puis au fils, le prince de Chimay, qui est seul en France de Charles II et par conséquent l'ancien, ne s'y est jamais trouvé.

Cet ordre de la Toison d'or avoit souffert très-rarement de très-légères blessures dans le choix de ses chevaliers; Philippe V lui en fit plusieurs et de profondes. On cria infiniment sur le sieur de Bay, fils d'un cabaretier de Besançon, que ses actions conduisirent par tous les degrés à celui de capitaine général des armées, et à les commander en chef. Ducasse, fils d'un charcutier de Bayonne et dont le frère commerçoit encore en jambons, étoit parvenu du métier de flibustier au grade de lieutenant général des armées navales de France et d'Espagne par sa capacité et par ses grandes et importantes actions; il avoit en particulier rendu à Philippe V les plus grands services. La Toison ne laissa pas de lui être fort enviée, et l'a été autant et plus encore à

quelques autres depuis. Aux chapitres et aux cérémonies de cet ordre, le fauteuil du roi est en face, des deux côtés un banc, couvert d'un long tapis, où sont assis les chevaliers tous couverts; au bas-bout en face du roi, un banc de bois uni et sans tapis, où est assis et découvert le chancelier de l'ordre qui, à ses armes ni sur sa personne, ne porte aucune marque de la Toison; et ce chancelier n'est pas un homme moins distingué en tout genre que le sont nos chanceliers et nos autres grands officiers de l'ordre du Saint-Esprit.

Lundi 4, à Versailles. — Le roi, après la messe, tint le conseil de dépêches; l'après-dînée il entendit vêpres, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — On a nouvelle que les vaisseaux de M. Ducasse et un vaisseau de M. Duguay-Trouin, qui étoit demeuré derrière, sont arrivés en Bretagne. Ducasse est encore à la Corogne; le roi d'Espagne l'a fait chevalier de la Toison. — Villaine, lieutenant des gardes du corps de la compagnie de Villeroy, se retire; le roi lui donne 2,000 écus de pension. Il auroit commandé les gardes cette campagne, comme l'ancien; ce sera M. de Chazeron qui les commandera. Neufchelles, premier enseigne de la compagnie, monte à la lieutenance, et Grillet, premier exempt, monte à l'enseigne.

Mardi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; il alla l'après-dînée à la volerie, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Desmaretz et Voisin. — M. d'Ambres, avec l'agrément du roi, a cédé à M. de Lautrec son fils la lieutenance générale de Guyenne, qui vaut 25,000 livres de rente. M. de la Vrillière vouloit expédier les provisions pour trois ans; mais, comme celles de M. d'Ambres étoient à vie, on a expédié, par ordre du roi, celles de M. de Lautrec à vie. — Le prince Eugène est arrivé à la Haye du 30 du mois passé. — On a traduit en françois la dernière adresse que la chambre basse a présentée à la reine Anne; elle ne peut être ni mieux écrite ni plus sensée, et après une pareille adresse on ne doute presque plus de la paix.

Mercredi 6, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, et aussitôt après son dîner il en partit pour venir ici; c'est le roi présentement qui fait avertir les dames qui doivent être du voyage. On a donné à monseigneur le duc de Berry et à madame la duchesse de Berry l'appartement qu'avoient ici M. le Dauphin et madame la Dauphine. — Les régiments des gardes françoises et suisses partirent hier et avant-hier; ils demeureront à Péronne jusqu'à ce qu'on entre en campagne. — Le roi d'Angleterre se porte aussi bien qu'il se peut dans sa petite vérole; au bout de quatre jours, la reine sa mère s'est enfermée avec lui; la princesse sa sœur n'approche point de son appartement. — Les vaisseaux de Ducasse, qui sont arrivés à Brest, ont laissé à la Corogne tout l'argent qu'ils portoient pour le roi d'Espagne et pour les Espagnols, et n'ont apporté en France que 150,000 piastres pour le roi, 40,000 pour M. le comte de Toulouse, et quelque peu d'argent pour des particuliers.

Jeudi 7, à Marly. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval; monseigneur le duc de Berry, qui est entièrement guéri de sa fièvre, y étoit aussi. — Vandeuil est mort de maladie à Paris; il étoit gouverneur de Pequay et mestre de camp du régiment Dauphin-cavalerie; il avoit eu le gouvernement de Pequay après la mort de son père qui avoit été longtemps lieutenant des gardes du corps et que le roi estimoit fort, mais il avoit acheté le régiment Dauphin qui lui avoit coûté 30,000 écus. Il a un frère qui est capitaine dans ce régiment. — Il arriva à midi un courrier d'Angleterre que l'on fera repartir demain. Dès qu'il fut arrivé, M. de Torcy alla chez le roi, qui passa ensuite chez madame de Maintenon, et le soir M. de Torcy alla encore chez madame de Maintenon, et y fut même assez longtemps, et l'on est persuadé ici que ce courrier n'a point apporté de mau-

vaises nouvelles. — Le roi d'Angleterre est aussi bien qu'il se peut pour le cinquième jour de sa petite vérole; on ne lui fait aucuns remèdes.

Vendredi 8, à Marly. — Le roi, avant que d'aller à la messe, tint un petit conseil d'État où il n'y avoit que M. de Beauvilliers, M. de Torcy et M. Voisin; M. le chancelier n'est pas ici, et M. Desmaretz ne viendra que demain. On fit ensuite repartir le courrier d'Angleterre qui arriva hier. Après la messe, le roi travailla avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla tirer. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry jouent tous les jours dans le salon au lansquenet et au brelan. Le roi a voulu que madame de Maintenon rétablit son petit jeu de piquet chez elle, et s'amuse quelquefois à y voir jouer. Il y a deux hommes nouveaux à ce voyage: M. de Maillebois, présentement maître de la garde-robe, mais qui n'est pas en année, et M. de Parabère, qui y est, parce que madame sa femme, que madame la duchesse de Berry honore de son amitié et qui est fille de madame de la Vieuville, sa dame d'atours, est présentement de presque tous les voyages. — On mande d'Utrecht que M. Harley, cousin germain du comte d'Oxford, grand trésorier d'Angleterre, y est arrivé.

Samedi 9, à Marly. — Le roi, à onze heures, alla faire la revue de ses deux compagnies des mousquetaires dont il fut tout à fait content. L'après-dînée il alla à la volerie; madame de Berry y étoit à cheval. Le soir, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin; M. de Torcy y vint parler au roi, mais il n'y demeura qu'un moment. — Le roi a donné au fils aîné du maréchal d'Harcourt le régiment Dauphin-cavalerie, et à M. de Gontaut, fils de M. de Biron, le régiment du fils de M. d'Harcourt, qui est beaucoup meilleur et plus ancien que celui qu'il avoit. — M. le comte de Lewenstein, administrateur de Bavière et frère de madame de Dangeau, a été fait prince de l'empire. — M. l'abbé de Vassé s'est

excusé sur son grand âge de ce qu'il n'acceptoit point l'évêché du Mans. — On a fait imprimer un mémoire * qu'on a trouvé dans la cassette de M. le Dauphin, et ce mémoire a déjà été envoyé au pape; on l'a donné ici à beaucoup de gens aujourd'hui. Il est imprimé avec permission du roi, et n'est pas favorable à M. le cardinal de Noailles (1).

* M. le Dauphin, élevé par M. le duc de Beauvilliers, M. de Cambray, et tous gens de leur choix, n'ayant eu que des jésuites pour confesseurs, ne pouvoit penser que comme eux; mais, quoiqu'il s'ouvrît difficilement, on a su qu'il pensoit bien mal du P. le Tellier et de plusieurs évêques et autres, dont le complot fut révélé par l'aventure du paquet de l'abbé Saron. On a su qu'il pensoit très-bien de la foi et de la droiture du cardinal de Noailles; on a su qu'il alloit, et par lui et par un autre, s'appliquer très-particulièrement aux matières des maximes de France par rapport à cette affaire, et cela très-peu de jours avant la mort de madame la Dauphine, que la sienne suivit de si près. Ce mémoire, sur lequel il faut s'en rapporter aux parties les plus intéressées et qui l'étoient tant à mettre de leur côté un prince, dont la mort étoit la désolation publique après en avoir été toute l'espérance, ce mémoire, dis-je,

(1) On avoit répandu que ce prince étoit favorable aux jansénistes. Cela donna lieu à cet écrit, qui est environ de trois pages. En voici quelques lignes: « Quoique je ne sois pas bien profond dans la théologie, je sais assez que la doctrine de Jansénius rend quelques commandements de Dieu impossibles, etc. » Ensuite il parcourt tout ce que l'on impute aux jansénistes sur la grâce et sur la liberté. Il vient après à la question de fait et à la question de droit, et il finit enfin par dire que « soit qu'ils soutiennent ouvertement la doctrine (de Jansénius), soit qu'ils se retranchent sur le fait, soit qu'ils s'en tiennent au silence respectueux ou à un prétendu isomisme, c'est toujours une cabale très-unie et des plus dangereuses qu'il y ait jamais eu, et qu'il y aura peut-être jamais. Je crois (dit ce prince en finissant) qu'en voilà bien assez pour détruire les soupçons que l'on a répandus si mal à propos sur mon sujet, mais dont je ne saurois être que très-alarmé, puisqu'ils sont arrivés jusqu'aux oreilles du chef de l'Église... J'espère que mes sentiments ne seront plus douteux, et que non-seulement par mes discours, mais par toute ma conduite, on me verra suivre exactement les traces du roi mon grand-père, au témoignage duquel je puis m'en rapporter, s'il est besoin. »

Il parut en même temps un libelle par lequel on s'efforçoit de prouver que, si cet ouvrage étoit écrit de la main de M. le Dauphin, il n'auroit fait que copier le modèle qu'on lui en avoit donné. Ce libelle fut condamné par arrêt du parlement. (*Note du duc de Luynes.*)

pouvoit être un essai pour soi-même et un canevas du pour en attendant le contre, et sûrement rien moins qu'un jugement arrêté de son esprit, qui autrement eût été si peu d'accord avec soi-même ; aussi se hâta-t-on d'en triompher, et ce triomphe, bâti sur un fondement si peu solide par l'écrit même en soi tel qu'ils le publièrent, ne fût pas de longue durée ; mais c'en fut toujours assez pour éblouir et pour gagner du temps.

Dimanche 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla tirer, et fut fort mouillé à sa chasse. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Le matin, à son lever, le roi dit à M. de la Vrillière de mander à M. le marquis de la Châtre qu'il lui donnoit le gouvernement de Pequay; il vaut 14,000 livres de rente, dont il y en a 13,000 payés par les États de Languedoc. — Le roi a donné l'évêché du Mans à l'abbé de Crévy, gentilhomme breton que nous ne connoissons guère en ce pays-ci. — Le régiment qu'avoit M. de Gontaut a été donné au frère de Vandeuil qui vient de mourir. — L'évêque d'Alet est arrivé à Paris; c'est lui qui doit faire l'oraison funèbre. On n'attendoit que son arrivée pour faire le service; le jour est pris pour le 18 de ce mois.

Lundi 11, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval. Le soir, le roi travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou, et M. Voisin vint trouver le roi chez madame de Maintenon dans le moment qu'il y fut entré; en sortant d'avec le roi, il avertit les officiers généraux qui sont ici de se rendre à Cambray le 25 de ce mois. Il envoya un courrier au maréchal de Villars, qui étoit allé hier à Paris, pour lui dire qu'il vienne recevoir les ordres du roi. Nous aurons dès demain soixante et dix bataillons campés sur la Sensée, parce qu'on croit que les ennemis veulent occuper ce poste-là, ce que nous voulons empêcher.

— Madame la duchesse de Berry, madame la Duchesse et mademoiselle de Bourbon sont les trois princesses qui viendront lundi à Saint-Denis; madame la duchesse de Berry aura trois courtisans qui lui porteront la queue, et elle a choisi pour cela le comte de Roucy, Biron et Montendre, qui est capitaine des Suisses de monseigneur le duc de Berry.

Mardi 12, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz. Il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où étoient mesdames d'O, de Lévis, de Caylus et de Dangeau, qui sont les mêmes qui avoient eu l'honneur de dîner avec lui à Versailles quand il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon. L'après-dînée le roi vouloit aller à la volerie, mais il fit réflexion que, les terres étant fort humides, on gâteroit beaucoup de blés à des particuliers, et il remit la chasse à un autre jour; il alla se promener dans ses jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz; il y donna aussi une assez longue audience à M. le maréchal de Villars qui compte partir lundi pour aller se mettre à la tête des troupes qui s'assemblent en Flandre. — Le maréchal de Montesquiou a encore envoyé un courrier pour mander que les ennemis ont déjà beaucoup de troupes en mouvement. Il croit qu'ils ont cinquante mille hommes entre Lille et Douai; il espère pouvoir les empêcher de s'établir sur la Sensée. On ne mande point s'il y a des troupes d'Angleterre parmi celles qui s'assemblent.

Mercredi 13, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il vouloit encore aller voler l'après-dînée, mais comme les terres ne sont point raffermies, la même raison de hier l'en empêcha. — Le jeune Vandeuil, à qui le roi avoit donné les régiments de Gontaut, a demandé une commission de colonel et de pouvoir vendre le régiment qu'on lui donnoit, afin de payer les dettes que son frère a laissées, et le duc de Brissac a acheté ce régiment 22,500 livres, ce qui

est le prix des régiments de cavalerie de gentilshommes. — Les quatre plus anciens menins porteront le dais sous lequel sera le corps de M. le Dauphin, et quatre autres menins porteront le dais sous lequel sera le corps de madame la Dauphine. Quand, en 1690, madame la Dauphine mourut, ce furent quatre chevaliers de l'ordre qui portèrent le dais. — M. le Duc a donné son régiment, dont M. de Montboissier étoit colonel, à M. d'Angennes, qui rendra à M. de Montboissier 14 ou 15,000 francs qu'il avoit donnés en y entrant pour récompenser celui qui en étoit colonel avant lui. — Mademoiselle d'Armentières mourut à Paris; elle avoit plus de quatre-vingts ans. Elle laisse 4,000 francs de pension viagère à la duchesse d'Orval son amie, et qui est aussi vieille qu'elle, et l'usufruit de tout son bien, qui est considérable, à la duchesse du Lude, à qui elle a de grandes obligations.

Jeudi 14, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, alla courre le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval. — Le roi d'Angleterre est entièrement hors d'affaire de sa petite vérole, et n'a pas été un moment en danger. La princesse sa sœur a la petite vérole aussi; elle lui parut mardi, mais elle est si légère qu'elle n'a seulement pas eu la fièvre. Quand le roi d'Angleterre tomba malade, on le fit confesser. Son confesseur étoit un jésuite; il ne se confessa pas à lui, il envoya chercher le curé de la paroisse, qui le confessa. — Le maréchal de Montesquiou a mandé au roi qu'il avoit pris les postes sur la Sensée, que les ennemis vouloient prendre. Il y est arrivé avec les troupes deux heures avant les ennemis qui y marchoient en diligence; ils se sont retirés, voyant que nous étions déjà maîtres des postes qu'ils n'ont osé attaquer. Le maréchal de Montesquiou retourne à Arras, et laisse pour commander dans ces postes-là le marquis de Vieuxpont et M. de Broglio, tous deux lieutenants généraux. Le maréchal de Villars, qui devoit partir lundi, ne partira que mercredi.

Vendredi 15, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et alla tirer l'après-dînée. — M. le Camus qui avoit la survivance de la charge de M. son père, qui est premier président de la cour des aides, mourut huit jours après avoir été taillé. Son père a quatre-vingt-quatre ans, et fait encore très-bien sa charge. — Les Hollandois ont fait une réponse à la dernière adresse de la chambre basse du parlement d'Angleterre, dont, selon les apparences, la reine, ses ministres et ceux qui composent cette chambre ne seront pas contents. — Sainte-Maure devoit être un des quatre menins qui porteront le dais de madame la Dauphine; mais, comme il est présentement premier écuyer de monseigneur le duc de Berry, il a cru devoir demeurer auprès de lui dans cette triste cérémonie, et tous les autres menins étant employés, on a mis en sa place M. de Saumery. — M. le marquis de Saillant achète 66,000 francs le régiment de Charost que le roi avoit donné pour vendre au duc de Charost, père de celui qui avoit ce régiment.

Samedi 16, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Il y donna aussi une audience au maréchal de Villars, qui s'en va demain à Paris et en partira lundi pour la Flandre. — Il arriva un courrier du maréchal de Montesquiou, qui mande que les ennemis ont vu un gros corps sur la Scarpe, dans lequel il y a une partie des troupes d'Angleterre. Ils ont passé la Scarpe; ils sont à Anchin, la rivière derrière eux. Nous sommes toujours campés sur la Sensée, qui ne se peut passer parce qu'il y a de grands marais en deçà et en delà. On fait partir tous les officiers de l'armée de Flandre qui étoient ici; les ducs de Guiche, de la Trémoille et de Mortemart, le marquis de la Vallière, Albergotti, le comte de Croissy, Contades, major général, Bruzac, aide-major des gardes du corps, ont pris congé. Le prince de Rohan, lieutenant des gendarmes, et le duc de

Chaulnes, lieutenant des chevau-légers, ne prendront congé que mercredi, parce que le roi fait ce jour-là la revue de ces deux compagnies; les autres officiers qui sont à Paris partent sans venir ici prendre congé du roi. La fièvre que j'ai eue (1) tous ces jours-ci m'empêchant d'être lundi à Saint-Denis au service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine, le maréchal de Tessé y fera les fonctions de la charge de chevalier d'honneur, et le roi a nommé le marquis d'O pour y faire les fonctions de la charge de premier écuyer en la place du maréchal de Tessé, qui ne les peut pas faire toutes deux.

Dimanche 17, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — On dit à Saint-Denis vêpres et les vigiles des morts pour le service qu'on fera demain pour M. le Dauphin et madame la Dauphine; M. l'évêque de Metz officia. Madame la duchesse du Lude et toutes les dames du palais qui furent en état d'y aller y allèrent; le maréchal de Tessé, Villacerf et toute la maison de madame la Dauphine y allèrent. Il n'y alla de menins que M. d'Urfé et M. de Pompadour. Ce sera monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans et M. le comte de Charolois qui mèneront le deuil demain, pour M. le Dauphin; madame la duchesse de Berry, madame la Duchesse et mademoiselle de Bourbon mèneront le deuil pour madame la Dauphine. — Pendant qu'on étoit à Saint-Denis, madame de Villacerf la mère mourut à Paris d'une saignée qu'elle s'étoit fait faire par précaution; le chirurgien lui coupa l'artère, sans même lui ouvrir la veine. — Dès que le roi d'Angleterre sera rétabli de sa petite vérole, il sortira du royaume. On ne dit point

(1) Dangeau avait suspendu le 12 février précédent la dictée de ses mémoires. A la date du 16 mars, il y était encore nommé à la troisième personne; mais ici c'est lui qui parle, et qui a repris la rédaction de son journal.

encore où il ira, ce qu'on sait est que sûrement il n'ira point à Rome.

Lundi 18, *à Marly*. — On fit à Saint-Denis le service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine; il commença à onze heures et demie, et finit à cinq. L'évêque de Metz officia, et l'évêque d'Alet fit l'oraison funèbre du prince et de la princesse ensemble. L'église étoit ornée magnifiquement, et si on y trouvoit un défaut, c'est que la décoration étoit trop brillante pour une cérémonie si triste (1). Toutes les cours supérieures et la maison de ville y étoient. Les princes ne menoient point les princesses; madame la duchesse de Berry étoit menée par M. de Coëtenfao, son chevalier d'honneur; le comte de Roucy, Biron et Montendre portoient sa queue. Le comte d'Uzès menoit madame la Duchesse; sa queue étoit portée par MM. de Montpipeau et de Laigle. Mademoiselle de Bourbon étoit menée par M. de Blanzac, et sa queue portée par MM. de Montboissier et d'Angennes. — Le maréchal de Berwick vint ici de Saint-Germain au lever du roi, comme il y vient tous les jours pendant que la cour est ici. Le roi lui demanda des nouvelles de la princesse d'Angleterre, qui n'avoit pas bien passé la nuit; il répondit au roi qu'en partant de Saint-Germain les médecins assuroient que la sueur qui commençoit finiroit sa fièvre, mais, en retournant à Saint-Germain, il apprit qu'elle étoit morte sur les dix heures, et revint ici en dire la nouvelle au roi.

Mardi 19, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil de finances; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon. En sortant de son cabinet, mon fils, qui étoit venu à Paris passer quelques jours avec moi durant ma maladie, voulut prendre congé du roi pour s'en aller servir en Flandre; le roi eut la bonté de le lui défendre, et lui fit espérer pourtant qu'il se serviroit de lui quand

(1) Cette décoration étoit de Berain.

sa santé seroit plus raffermie. Mon fils voulut insister, mais le roi le lui défendit absolument; les courtisans qui suivoient le roi le remercièrent de la charité qu'il avoit d'empêcher un homme avec une cuisse coupée d'aller à la guerre, et le roi se tourna vers mon fils et lui dit : « Voyez, Monsieur, par les remercîments qu'on me fait, si je n'aurois pas été bien blâmé de vous permettre de partir. » Le roi m'a fait un sensible plaisir en cela, d'autant plus que je n'aurois pas voulu prendre la liberté de lui en parler. — Le roi tint encore conseil l'après-dînée, et puis alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre, qui est affligée au dernier point de la mort de la princesse sa fille, qu'on ne croyoit point quasi malade dimanche au soir. — Le maréchal de Villars partit hier de Paris, et couche ce soir à Péronne.

Mercredi 20, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit la revue de ses gendarmes et de ses chevau-légers, qui sont plus nombreux, mieux montés et mieux habillés que jamais; on trouva même leurs habillements trop magnifiques. — Les ennemis en Flandre n'ont point fait de mouvements ces trois derniers jours; ils sont encore à Anchin sur la Scarpe. — Il arriva hier au soir un courrier d'Utrecht; ce courrier est l'abbé Gautier, qui attendra ici des nouvelles du retour d'un courrier qu'on a envoyé en Espagne. On ne dit point ce qu'a apporté l'abbé Gautier, mais ce qui en transpire est bon, et il paroît que les Anglois et les Hollandois sont fort mécontents les uns des autres. — On fit lundi à Paris une cruelle opération à madame Bouchu, mère de la comtesse de Tessé; on lui arracha un cancer qu'elle avoit au sein depuis quatre ans, et on lui coupa plus de dix livres de chair. L'opération fut fort heureuse, et on espère qu'elle en réchappera. On ne pense pas de même de l'opération faite, il y a quelques jours, au bailli de Noailles, qui avoit un abcès dans la poitrine; il a des côtes cariées; on ne croit pas qu'il en puisse guérir.

Jeudi 21, *à Marly*. — Le roi a pris le deuil en noir de la princesse d'Angleterre. Il se promena le matin dans ses jardins, fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et après dîner alla courre le cerf, quoiqu'il fût un peu enrhumé. Madame la duchesse de Berry y étoit à cheval, et la fièvre lui prit. — On fit à Saint-Denis l'anniversaire de monseigneur le Dauphin mort à Meudon l'année passée, le 14 avril. On avoit différé cette cérémonie de quelques jours, à cause que l'église étoit tendue il y a quelques jours pour le service du Dauphin son fils et de madame la Dauphine. Il n'a fallu pour changer la décoration qu'ôter les armes de feu madame la Dauphine, qui étoient mêlées avec celles de M. le Dauphin. Le duc de Berry, M. le duc d'Orléans, M. le comte de Charolois, M. le prince de Conty, M. du Maine, M. le comte de Toulouse et M. le prince de Dombes y étoient. L'évêque de Metz y officia. — On a nouvelle que le roi Auguste est arrivé à Varsovie. On ne doute plus en Pologne que le Grand Seigneur ne recommence la guerre contre les Moscovites; on dit même que le roi de Suède est déjà en marche avec un gros corps de Tartares et de Cosaques; que le khan et le palatin de Kiovie sont avec le roi de Suède. On ajoute que le Grand Seigneur est parti de Constantinople pour aller à Andrinople, et qu'il passera le Danube au mois de mai.

Vendredi 22, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. — Le maréchal de Villars est arrivé à Péronne. Les ennemis ne font aucun mouvement; ils sont toujours à Anchin; il ne paroît pas même qu'ils aient aucun projet prêt à exécuter. — Le duc d'Ormond n'est point encore parti de Londres, et on mande même que son départ est retardé. — Le bailli de Noailles mourut à Paris chez le cardinal son frère, où il logeoit depuis quelque temps. Il avoit deux belles commanderies qui sont magistrales; ce sera au grand mal-

tre à en disposer. L'une est auprès d'Arles, qui s'appelle, ce me semble, Trinquetaille, et qui vaut 18 à 20,000 liv. de rente; l'autre est à douze ou quinze lieues de Paris, et est d'un moindre revenu. Il étoit, outre cela, ambassadeur de l'ordre [de Malte] en France, mais l'ordre ne donne pour cela que 2,000 écus. Le cardinal a souhaité qu'il fût enterré à Notre-Dame, et le conseil de l'ordre, qui est à Paris, y a consenti.

Samedi 23, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins; après son dîner il travailla chez lui jusqu'à cinq heures avec M. Voisin; il alla ensuite se promener dans les jardins, et vit jouer au mail. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla encore avec M. Voisin. — Des Rozeaux, brigadier de dragons et gouverneur du château de Quieras, est mort; le roi a donné ce petit gouvernement à de Conches, colonel de dragons réformé dans le régiment de Bretagne. — On a tous les jours des nouvelles de Flandre; les ennemis ne font aucun mouvement, et le maréchal de Villars est à Cambray. Notre cavalerie est toute cantonnée, et ne souffre point. — On croyoit pouvoir faire, lundi à Notre-Dame, le service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine; mais tout n'est pas prêt, et cela sera différé de huit jours. — Le roi d'Angleterre, dont la santé n'est pas entièrement rétablie, ne sait point la mort de la princesse sa sœur; on doit la lui apprendre demain. Il envoie à tous moments savoir de ses nouvelles, la croyant encore en vie.

Dimanche 24, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Jusqu'ici sont toujours été les mêmes dames qui y ont dîné [*sic*]. Le roi tint encore le conseil d'État l'après-dînée, parce qu'il n'avoit pas pu finir le matin toutes les affaires qu'il y avoit; il se promena ensuite dans les jardins, vit jouer au mail, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Berry, madame la Duchesse et madame la princesse

de Conty, ont toutes trois la fièvre, mais sans aucun accident. M. le Dauphin continue à se porter mieux et se fortifie. Madame de Villefort, sa sous-gouvernante, a fait depuis quinze jours une affaire dont elle a tiré 20,000 écus argent comptant, 10,000 écus pour elle et 10,000 écus pour sa belle-fille.

Lundi 25, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il courut le cerf; le soir il travailla avec M. Voisin, et ensuite avec M. de Torcy, qui avoit reçu un courrier d'Angleterre sur les quatre heures. On assure que ce courrier apporte des nouvelles bien décisives sur la paix, et telles que nous les pouvions souhaiter. Il dit que le duc d'Ormond partit le 20 de Londres pour l'armée de Flandre; il a le même commandement qu'avoit milord Marlborough il y a deux ans, et qu'on avoit fort diminué l'année passée. Quoique ces nouvelles fassent espérer une prompte paix, il faut attendre le retour de deux courriers qu'on a envoyés en Espagne, pour pouvoir en parler plus certainement, car on dit qu'on demande au roi d'Espagne une renonciation, et on ne sait point la nature de la renonciation qu'on lui demande; ces courriers sont partis à quatre jours l'un de l'autre, et, par les supputations qu'on a faites, le premier courrier pouvoit déjà être de retour. — M. de Soubise est à l'extrémité à Paris, et a reçu tous ses sacrements; il est gouverneur de Champagne. Ce gouvernement vaut 58,000 francs; M. le prince de Rohan, son fils, en a la survivance.

Mardi 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, pendant lequel M. de Torcy et M. Voisin, qui n'en sont point, entrèrent, ou pour porter quelque nouvelle, ou pour faire réponse aux lettres qu'on reçut hier d'Angleterre. L'après-dînée le roi travailla chez lui avec M. Voisin jusqu'à cinq heures, et puis alla se promener dans les jardins; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Desmaretz. Madame de

Maintenon, qui avoit eu la fièvre toute la nuit, fut purgée, et sa purgation ne l'empêcha pas de voir M. de Torcy, qui entra chez elle en sortant de chez le roi. La fièvre l'avoit quittée le matin; elle dîna à son ordinaire. — Le bruit se répandit par une lettre venue de Lyon que le prince d'Harcourt y étoit mort subitement; mais ni la princesse d'Harcourt sa femme qui est ici, ni personne de la maison de Lorraine, n'en ont eu aucun avis. — Le roi est toujours assez enrhumé, mais cela ne l'empêche point de se promener. On le purgera demain comme on le purge tous les mois.

Mercredi 27, *à Marly*. — Le roi prit médecine, et dîna à trois heures, comme il fait toujours les jours qu'il prend médecine. Après son dîner, M. de Torcy lui mena dans son cabinet M. le comte de Chalais, que le roi d'Espagne a envoyé ici. Il fut une demi-heure avec le roi, et ensuite il y eut conseil d'État, qu'il y auroit eu le matin sans la médecine. — On raisonne beaucoup ici sur le voyage du comte de Chalais *, pour qui le roi d'Espagne a beaucoup de considération, et qu'il n'enverroit pas apparemment pour une bagatelle; mais il est sûr qu'il ne vient point pour la renonciation qu'on a demandée au roi d'Espagne. Il a été dix-huit jours en chemin, et a trouvé les deux courriers qu'on a envoyés à Madrid, le premier auprès de Burgos, et le second en deçà de Vittoria. M. de Chalais assure que le roi, la reine d'Espagne et le prince des Asturies sont en parfaite santé, que la grossesse de la reine va fort bien. M. de Vendôme devoit partir pour l'armée le lendemain du jour que M. de Chalais est parti de Madrid. M. de Chalais a changé de nom dans toute la route, et a passé à deux lieues de M. son père et de madame sa mère sans leur rien faire dire, ce qui prouve bien qu'il ne vient pas pour ses affaires.

* Ce fut étrange chose que ce voyage de M. de Chalais, dont on n'a jamais bien su au vrai le mystère. Il arrêta un cordelier à Bressuire en

Poitou, [ce] pourquoi il avoit été dépêché, et l'amena à Poitiers. Il s'étoit tenu inconnu sur toute la route. Les ennemis de M. le duc d'Orléans en firent un grand vacarme. On fit aussitôt conduire ce cordelier à la Bastille. Argenson, conseiller d'État et lieutenant de police qui avoit infiniment d'esprit, de manége et de talent pour cet emploi, avoit toute la confiance du roi, et ne rendoit compte qu'à lui directement de bien des choses, au grand regret de Pontchartrain, qui avoit Paris dans son département de secrétaire d'État. Argenson fut donc chargé de l'affaire de ce cordelier, et en sut ménager sa fortune; car il se conduisit si habilement que le roi fut content, et qu'ayant persuadé à M. le duc d'Orléans qu'il lui rendoit de grands services, ce prince, devenu régent, lui donna quelque temps après les sceaux et les finances, et sa place de conseiller d'État à son fils encore tout jeune. On crut, avec plus de vraisemblance, qu'il n'y avoit rien dans cette affaire où M. le duc d'Orléans, alors dans la situation la plus triste, se trouvât mêlé, mais que c'étoit un complot de la cour de Vienne contre le roi d'Espagne. Quoi qu'il en soit, après quelques mois, Chalais remmena son cordelier prisonnier en Espagne, où on le mit dans le château de Ségovie; ce religieux y demeura plusieurs années étroitement gardé, mais bien nourri, demandant des romans et s'impatientant fort de son état, dans lequel enfin il mourut, après y avoir vécu avec autant de scandale que le peut permettre une telle prison.

Jeudi 28, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon, qui n'a plus de fièvre. L'après-dînée il alla courre le cerf, et, malgré la pluie, il voulut voir la fin de la chasse qui dura trois heures; madame la duchesse de Berry y fut toujours à cheval. M. le Dauphin, qui est à Versailles, eut la fièvre; on dit que ce sont trois dents qui lui percent. Il est encore si foible que sa santé fait toujours peur. — Il arriva un courrier de Perpignan; on mande de là que les ennemis s'assemblent en Catalogne et qu'ils parlent de faire le siége de Girone, ce que nous ne croyons pourtant pas qu'ils puissent faire. — Le roi a donné à l'abbé de Pomponne le logement que Sainte-Maure avoit avant que d'être premier écuyer de monseigneur le duc de Berry; ce logement est fort vilain, mais il sera fort commode à l'abbé de Pomponne, parce qu'il touche celui de M. de Torcy son beau-frère. — Monseigneur le duc de

Berry a joué durant tout le voyage dans le salon au lansquenet *.

* Le roi ne vouloit jamais de tristesse à Marly, comme on l'a vu en plusieurs occasions dans ces Mémoires, et comme on le voit encore en celle-ci avec grande indécence.

Vendredi 29, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et alla tirer l'après-dînée. M. Voisin vint chez le roi au retour de sa promenade du matin ; il lui apporta des lettres du maréchal de Villars ; elles sont d'hier au soir de Cambray. Il mande que le prince Eugène est arrivé à Tournay ; le duc d'Ormond n'est point arrivé. Le maréchal de Villars va joindre les troupes qui sont sur la Sensée. — L'archiduc a différé son départ pour Presbourg, où il se veut faire couronner roi de Hongrie. On dit qu'il est malade, et même qu'il crache du sang ; il y a longtemps qu'on sait que sa santé n'est pas bonne. — Le cardinal Archinto, archevêque de Milan, est mort ; il a laissé beaucoup d'argent comptant, dont il donne la jouissance à ceux de sa famille qui voudront se mettre dans la prélature, et si pas un d'eux ne s'y veut mettre, il prie le pape de choisir un prélat milanois à qui il donnera ce revenu-là. Il y a présentement dix-sept chapeaux vacants.

Samedi 30, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée à Marly. Il arriva ici à sept heures et travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. M. le Dauphin a eu encore une bouffée de douleurs, mais heureusement ce ne sont que des dents qui percent. — On eut des lettres de Madrid par l'ordinaire ; M. de Vendôme en étoit parti le 9 pour commencer la campagne en Catalogne. Elle va commencer aussi en Estramadure, et il ne paroît pas que les Portugais soient en état de se bien défendre. — Le duc d'Ormond est arrivé à Rotterdam, et a amené avec lui M. Hanmer qui s'en va à Utrecht, et sera le troisième plénipotentiaire

d'Angleterre. On prétend qu'il porte des lettres de la reine sa maîtresse à MM. les États Généraux, qui sont d'une très-grande importance pour l'avancement de la paix. — La marquise d'Huxelles *, mère du maréchal, mourut à Paris; elle avoit plus de quatre-vingt-cinq ans. Elle avoit été mariée en premières noces dans la maison de Nangis, et a joui plus de soixante-dix ans d'un douaire de 2,000 écus; il en reviendra au marquis de Nangis, au chevalier de Nangis et à leur sœur, chacun 2,000 francs (1).

* Cette marquise d'Huxelles étoit fille, sœur et tante de MM. le Bailleul, tous présidents à mortier, et grand'tante du dernier qui vendit sa charge. Son père à elle fut quelque temps surintendant des finances. Elle avoit eu de la beauté et avoit été galante; c'étoit une femme de beaucoup d'esprit, fort du grand monde, et qui jusqu'à sa mort avoit conservé l'un et l'autre. C'étoit chez elle un concours de gens d'esprit, de lettres, et un reste de vieillards du monde et de l'ancienne cour, qui formoient un tribunal où l'on jugeoit de tout. Elle avoit conservé de la considération et cette hauteur libre et décisive que donnent la beauté et l'esprit, quand ils se trouvent joints. Son fils le maréchal la craignoit, et ils n'étoient pas toujours bien ensemble.

Dimanche 1er mai, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Il arriva, la nuit passée, un courrier du maréchal d'Huxelles; on ne dit point les nouvelles qu'il a apportées. — On attend à tout moment le retour du premier courrier qu'on a envoyé en Espagne. — Les troupes de l'archiduc en Italie

---

(1) Voici la lettre qui termine la correspondance de la marquise d'Huxelles, dont nous devons la communication à M. Achard, archiviste du département de Vaucluse. Elle est adressée par Pique, secrétaire de la marquise, au marquis de la Garde.

« Il n'est plus question que de l'éternité pour madame la marquise d'Huxelles. Elle n'a besoin que des prières de ses amis, ne pouvant quasi plus faire aucune fonction, ni prendre que de la boisson ou quelques cuillerées de gelée. La fièvre allant toujours en augmentant, on compte qu'elle ne pourra pas aller loin; ainsi, si lundi on n'a pas l'honneur de donner de ses nouvelles à monsieur le marquis de la Garde, ce sera mauvais signe.

« Ce vendredi, 29 avril 1712. »

assiégent, depuis quelques jours, Porto-Ercole; c'est le général Zumzungen qui les commande. Il ne paroît pas que ce siége aille fort vite, car il y a plus de trois semaines qu'on sait qu'il est commencé, et ils n'ont pas pris encore le fort Philippe, qui est détaché de la place. — On mande de Londres que la chambre basse a été fort scandalisée de la réponse que les Hollandois ont faite à la dernière adresse qu'elle avoit faite à la reine, et qu'on a fait mettre en prison le libraire qui a fait imprimer la traduction de cette réponse.

Lundi 2, à Versailles. — Le roi tint après la messe conseil de dépêches et de marine; mais ce conseil fut interrompu par des nouvelles que reçut M. de Torcy, auxquelles il fallut faire réponse, et on fit partir des courriers dès le soir. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pontchartrain. — Le marquis de Bissy a épousé, cette nuit, mademoiselle Chauvelin, fille du conseiller d'État. M. de Bissy est mestre de camp et brigadier de cavalerie, et, dans l'occasion de ce mariage, le roi a trouvé bon que son père lui cédât le gouvernement d'Auxonne, dont il se réserve le revenu et le commandement; ce gouvernement vaut 14,000 livres de rente, et est payé par les États de Bourgogne. — M. Voisin vint chez madame de Maintenon, le soir, et apporta quelques nouvelles au roi, que nous ne savons point encore. — Le duc d'Ormond, qui avoit débarqué à Rotterdam, est allé de là à la Haye, d'où il a envoyé un courrier au prince Eugène pour lui apprendre son arrivée.

Mardi 3, à Versailles. — Le roi tint conseil de finances après la messe; l'après-dînée il tint le conseil de dépêches qu'il n'avoit pas pu finir hier; ensuite il alla se promener à Trianon, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. — Le courrier qui arriva hier d'Espagne n'a nul rapport aux affaires importantes dont on attend la réponse. — Depuis l'arrivée de M. de Chalais, on a appris par le Poitou le sujet

de son voyage en France. Il a arrêté, à Bressuire, un prétendu cordelier accusé d'avoir eu de fort méchantes intentions, et on a eu bien de la peine à découvrir où il étoit. Après bien des perquisitions, on a découvert qu'il étoit dans le couvent des cordeliers de cette petite villelà. M. de Chalais n'a point fait cette capture-là sans beaucoup de peine et de danger, car il a pensé être tué. Il a mené ce cordelier à Poitiers, où il est gardé très-étroitement, et on croit qu'on le transférera bientôt, mais on ne dit pas encore où on le mènera. M. de Chalais renvoya de Poitiers à Madrid un officier de dragons que le roi d'Espagne lui avoit donné pour venir avec lui, et qui connoissoit ce prétendu cordelier, qui, dès qu'il se vit arrêté, ne put s'empêcher de dire : « Ah ! je suis perdu. »

Mercredi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener dans les jardins. Madame de Maintenon étoit à la promenade dans une chaise à porteurs; mesdames de Dangeau, de Caylus et d'O suivoient dans un chariot. — Le maréchal de Villars a mandé que les ennemis avoient fait un mouvement. La plus grande partie de leurs troupes a passé l'Escaut au-dessus de Bouchain; leur quartier général est à Hourdin; ils ont laissé des troupes à la tête de leur pont, en deçà. M. de Villars a étendu son armée jusqu'à l'Escaut, et a envoyé ordre au fils de M. de Saumery, qui devoit, avec deux mille chevaux, mener un convoi d'argent de Cambray à Valenciennes, de retarder sa marche et d'attendre de nouveaux ordres. On ne sait point encore quel peut être le dessein des ennemis, ni ce que le duc d'Ormond ordonnera aux troupes angloises quand il sera arrivé; ils l'attendent tous les jours. — Le roi a donné depuis quelques jours à madame de Magnac, veuve du lieutenant général, 2,000 francs de pension pour elle et pour ses enfants.

Jeudi 5, jour de l'Ascension, à Versailles. — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et, entre

vêpres et le salut, il donna une longue audience au maréchal d'Harcourt, qui part demain pour aller commander l'armée d'Allemagne. Le maréchal de Bezons part aussi pour la même armée, mais ils vont par des chemins différents; la maréchale d'Harcourt va avec son mari, et se tiendra à Strasbourg pendant la campagne. — M. l'abbé de Sainte-Croix, Molé, est mort; il avoit près de quatre-vingt-dix ans. Il laisse six belles abbayes vacantes et un beau prieuré, auprès de Paris, qui est à la nomination de l'abbé de Lyonne. Il avoit un petit gouvernement dans les îles d'Hyères, qui s'appelle Porquerolle; ce gouvernement vaut 6,000 francs. Il avoit les chiens pour le chevreuil, mais on croit que le roi supprimera cette charge. — M. Voisin vint, le soir, parler au roi chez madame de Maintenon, quoique ce ne soit pas son jour; il avoit reçu des lettres de Perpignan, et on croit en ce pays-là, parce que les ennemis ont fait avancer huit ou dix mille hommes jusqu'à Ostalrich, qu'ils veulent faire le siége de Girone ou de Roses.

Vendredi 6, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla tirer. — Il n'y a rien de nouveau de Flandre. Les troupes qui ont passé l'Escaut se retranchent; le duc d'Ormond n'y est pas encore arrivé; cependant on mande de Hollande qu'il en étoit parti il y a déjà quelques jours. Il mène avec lui M. Hanmer, qui a un fort grand crédit dans la chambre basse, et en qui la reine a une grande confiance. — Le marquis de Meuse épouse mademoiselle de Zurlauben, fille du lieutenant général et nièce de Sainte-Maure. Le roi a accordé quelques grâces à mademoiselle de Zurlauben, à la considération des services de feu son père; je crois que c'est pour des fiefs en Alsace, mais je n'en sais pas encore le détail. — Il paroît par les nouvelles d'Allemagne qu'on y est fort inquiet du mouvement des Turcs, et que le prince Ragotzki veut ranimer les Hongrois contre l'archiduc. D'un autre côté, les Polonois pressent le roi

Auguste de prendre des mesures justes pour faire sortir les Moscovites de Pologne ou de les déclarer ennemis, et en ce cas, envoyer des ordres dans les provinces pour qu'on les charge partout.

Samedi 7, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances; il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin, et ensuite alla se promener à Trianon. — M. Voisin vint le soir chez madame de Maintenon achever ce que le roi n'avoit pas terminé avant la promenade. — On donna, il y a quelques jours, une lettre de cachet à la marquise de Soulangeais, qui a quatre-vingt-quatre ans; elle est de la maison de la Porte de Vezins. Elle avoit été fille d'honneur de la reine mère, et en réputation pour sa beauté et sa sagesse; on l'a mise dans un couvent. M. le cardinal de Noailles avoit demandé cette lettre de cachet sur les avis que lui avoit donnés, à ce qu'on prétend, une dame de qualité de ce pays-ci, qui l'assuroit que toute la famille souhaitoit qu'on la mît dans un couvent, mais il s'est trouvé au contraire que toute la famille a fort désapprouvé le parti qu'on a pris, et sollicite fortement pour qu'on lève la lettre de cachet. Cette affaire fait beaucoup de bruit dans Paris, mais la lettre de cachet n'est pas encore levée.

Dimanche 8, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, où il entra d'assez bonne heure, et n'en sortit qu'à une heure et demie; aussitôt après son dîner, il travailla avec M. Pelletier, et puis alla tirer. Mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois avec madame de la Vrillière montèrent à cheval pour l'aller voir tirer; il ne revint qu'à huit heures du soir. — M. de Maillebois a obtenu son acte de liberté, et prendra congé du roi ces jours-ci pour aller servir en Flandre; il est colonel du régiment de Touraine, qui est présentement à Maubeuge, et il est brigadier. — On transfère à Paris le prétendu cordelier que M. de Chalais a arrêté à Bressuire en Poitou. — La marquise de Gesvres avoit nommé pour visiter son mari, Ledran,

chirurgien-major du régiment des gardes, mais il avoit des ordres si précis du duc de Guiche, colonel des gardes, qu'il a été obligé de partir sans pouvoir s'acquitter de cette commission. Il en faut nommer un autre, si bien que cela allonge l'affaire de quelques jours. — Le roi a réglé que ce seroit le capitaine des gardes en quartier, qui donneroit les billets pour les places au service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine qui se fera mardi à Notre-Dame.

Lundi 9, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — On dit à Paris à Notre-Dame les premières vêpres des morts pour M. le Dauphin et pour madame la Dauphine; il n'y avoit que les dames de madame la Dauphine et les officiers de la maison. — Le jeune Dauphin a été encore fort incommodé ces jours-ci, et on craint beaucoup que sa santé ne se rétablisse point. — On apprend d'Angleterre que la reine Anne a mandé à tous les membres du parlement de ne pas manquer de se trouver à Londres pour le 12 de ce mois, qui sera jeudi, ayant à leur déclarer ce jour-là des affaires de la dernière importance, et elle a défendu de continuer dans sa chapelle les prières qu'on y faisoit pour la prospérité de ses armes; tout cela augmente fort l'espérance d'une paix prochaine.

Mardi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla se promener à Trianon; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmarets. — On fit à Paris, à Notre-Dame, le service de M. le Dauphin et de madame la Dauphine. Monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry et les autres princes et princesses du deuil arrivèrent à dix heures du matin; ainsi cela commença de bonne heure, et on sortit à trois heures. Le cardinal de Noailles, comme archevêque de Paris, officia; le P. Gaillard, jésuite, fit

l'oraison funèbre. Monseigneur le duc de Berry avoit sa queue portée par Sainte-Maure, son premier écuyer, par le marquis de Pons, maître de sa garde-robe, et par la Haye, qui commande son équipage de chasse. Madame la duchesse de Berry avoit sa queue portée par le comte de Roucy, Biron et Montendre, comme à Saint-Denis; elle étoit menée par M. de Coetenfao et par le chevalier de Hautefort, son premier écuyer. M. le duc d'Orléans avoit sa queue portée par M. d'Estampes, son capitaine des gardes en survivance, et par le jeune marquis de Bréauté, maître de sa garde-robe, que nous n'avons point encore vu. M. le comte de Charolois avoit sa queue portée par le marquis de Jaucourt, son gouverneur, et par un de ses gentilshommes. Mademoiselle de Bourbon étoit menée par M. de Blanzac; sa queue étoit portée par le comte de Roye et par le marquis de Laigle. Mademoiselle de Charolois étoit menée par le comte d'Uzès, et sa queue étoit portée par le marquis de Château-Renaud et d'Angennes. Ces princes et princesses, après avoir salué l'autel, saluoient le clergé qui étoit auprès de l'autel du côté de l'épître, et puis saluoient la représentation deux fois, l'une pour le Dauphin, l'autre pour la Dauphine; ensuite ils saluoient chacun des princes et des princesses du deuil, hormis qu'ils ne faisoient qu'une seule révérence pour mademoiselle de Bourbon et pour mademoiselle de Charolois, apparemment parce qu'elles sont du même rang. Après avoir fait la révérence aux princes et princesses, ils faisoient une révérence à chacune des cours supérieures et à la maison de ville. Tous ces princes et princesses faisoient leur révérence seul à seul et étoient toujours accompagnés par M. de Dreux, grand maître des cérémonies, ou par Desgranges, maître des cérémonies, lesquels maîtres des cérémonies avoient fait les mêmes révérences avant que d'avertir les princes et princesses de marcher, et ces maîtres de cérémonies étoient toujours précédés par le roi d'armes ou par un des hérauts

qui faisoient aussi les mêmes révérences, si bien que cela dura une heure et demie *. Après le service, le cardinal de Noailles donna à dîner à monseigneur le duc de Berry, à madame la duchesse de Berry, et aux autres princes et princesses, et aux dames qu'elles avoient amenées de Versailles avec elles; madame la duchesse de Berry fit mettre le cardinal à table. Monseigneur le duc de Berry, avant que de revenir ici, alla voir M. le Duc à l'hôtel de Condé, et qui se porte considérablement mieux. Il ne verra point de son œil, mais il ne sera point défiguré. Il a encore un bandage sur l'œil, et il va passer quelque temps à Saint-Maur, en attendant qu'il se puisse montrer ici.

* Toujours des nouveautés; M. le duc d'Orléans égalé aux fils de France par ses trois queues; et les princes et les princesses du sang qui n'en avoient jamais eu qu'une, en eurent deux; cela auroit pu être remarqué dès les obsèques de Saint-Denis. Le clergé, qui étoit salué avec l'autel et du même salut, le fut avant le catafalque; et si on réfléchit qu'en ces occasions, on rend précisément les mêmes honneurs au catafalque qu'aux princes ou princesses pour qui il est dressé, s'ils étoient vivants et présents, on admirera que le clergé soit salué avant un Dauphin et une Dauphine; car le salut n'est rien d'ecclésiastique ni qui appartienne aux ordres sacrés.

Mercredi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État. Il fit porter son dîner chez madame de Maintenon; après le dîner il joua au brelan avec les dames qui avoient dîné avec lui et qui sont toujours les mêmes; ensuite il alla tirer jusqu'à la nuit. Monseigneur le duc de Berry alla à Rambouillet, où M. le comte de Toulouse l'attendoit; il reviendra vendredi. Le roi donna le matin à M. le duc du Maine la survivance du gouvernement du Languedoc pour le prince de Dombes, son fils aîné, qui a déjà la survivance de la charge de colonel général des Suisses; le gouvernement de Languedoc vaut 140,000 livres de revenu. — M. le président de Nicolaï gagna avant-hier tout d'une voix le procès qu'il avoit pour

M. de Goussainville son fils contre mademoiselle de Nicolaï, sa fille, et contre madame le Camus, veuve du lieutenant civil, dont le testament fut cassé. M. le lieutenant civil, par ce testament, déshéritoit M. de Goussainville, son héritier naturel et qui étoit trop jeune pour avoir démérité de lui, et donnoit tout son bien à mademoiselle de Nicolaï, et, en cas qu'elle mourût sans enfants, au plus proche parent qui s'appelleroit le Camus. M. Chauvelin, avocat général, parla trois heures et demie sur cette affaire avec tout l'esprit et la capacité d'un grand magistrat.

Jeudi 12, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le Dauphin, qui s'étoit mieux porté depuis quelques jours, ne se porte pas bien, et c'est une santé fort incertaine. Madame la Princesse vint ici, attendit le roi dans sa chambre après son souper, pour le remercier de la grâce que S. M. fit hier à M. le prince de Dombes, son petit-fils. — La charge des chiens pour le chevreuil qu'avoit l'abbé de Sainte-Croix a été supprimée; le gouvernement de Porquerolle, qu'il avoit, a été donné au comte du Luc, ambassadeur du roi en Suisse, et qui a des terres dans le voisinage. — L'abbé de Lyonne, comme prieur de Saint-Martin des Champs, a donné le prieuré de Saint-Nicolas d'Acy, près de Senlis, à l'abbé de Boisfranc, beau-frère du duc de Tresmes. — Le vieil abbé de Château-Renaud est mort depuis quelques jours; il étoit frère aîné du maréchal et avoit près de quatre-vingt-dix ans. Il avoit l'abbaye de Landevenech, auprès de Brest, et celle de Fontaine-les-Blanches en Touraine, auprès de Château-Renaud.

Vendredi 13, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et s'enferma avec lui l'après-dînée, comme il fait toujours la veille qu'il doit faire ses dévotions. Il alla se promener dans les jardins à cinq heures; madame la duchesse de Berry étoit avec lui à sa promenade. M. le duc de Berry revint le soir de Rambouillet, où il a beau-

coup chassé. La fièvre a encore repris à madame la princesse de Conty ; elle avoit été quinze jours sans l'avoir. — *Les ennemis ne* font aucun mouvement en Flandre. Le prince Eugène est encore à Tournay, où il attend le duc d'Ormond ; les troupes de l'archiduc n'y sont pas encore arrivées. Les bruits de paix augmentent fort dans les deux *armées ;* on dit même que le prince Eugène a contremandé ses équipages qu'il faisoit venir d'Allemagne. — Le roi Auguste a fini la diète assemblée à Varsovie et est retourné en Saxe ; la diète l'a obligé de publier des universaux pour défendre à tous les palatinats de fournir ni vivres ni argent aux Moscovites. On fera même assembler la pospolite si les Moscovites ne sortent promptement du royaume.

Samedi 14, veille de la Pentecôte, *à Versailles.* — Le [illegible]ons et toucha les malades, qui étoient en grand n[illegible]. L'après-dînée, il entendit vêpres et descendit en bas, quoiqu'il n'y eût point d'évêque qui officiât; ensuite il travailla avec son confesseur et fit la distribution des bénéfices. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Desmaretz. — Le roi a donné l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux à l'abbé de *Beringhen*, fils de M. le Premier ; l'abbaye de Chambre-Fontaine à l'abbé de Brancas, aumônier du roi; l'abbaye *de Saint-[Memie]*, à l'abbé du Cambout, aumônier du roi ; l'abbaye d'Hérivaut auprès de Chantilly, à l'abbé des Champs, aumônier de madame la Princesse ; l'abbaye de Laprée, à l'abbé de Valory ; l'abbaye de Landevenech, à l'abbé *d'Argentré* le jeune (l'abbé d'Argentré, son frère, *aumônier du roi*, aura 1,000 francs de pension sur cette abbaye) ; l'abbaye de Fontaine-les-Blanches, à l'abbé Baudry, frère du maître des requêtes ; l'abbaye de Saint-Sever, à l'abbé de Casteja, fils du gouverneur de Verdun ; l'abbaye de Lanvaux à l'abbé de Volvire, fils de la marquise du Bois-de-la-Roche ; l'abbaye de Sainte-Croix d'Apt à madame de Marmey de la Bastie.

Dimanche 15, *jour de la Pentecôte, à Versailles.* — roi à onze heures et demie descendit en bas à la chap précédé des chevaliers de l'Ordre. Nous étions en petit nombre, car, outre qu'il en manque trente-n savoir, trois d'église et trente-six laïques, il y en a b coup d'absents et de malades. Il n'y eut point de p de l'Ordre qui officiât. L'après-dînée le roi entend sermon et vêpres; c'étoit le curé de Bonne-Nouvel Paris qui prêchoit. Le roi retourna encore au salut heures, et le soir, chez madame de Maintenon, il vailla avec M. Pelletier.

Lundi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; aussitôt son dîner, il travailla avec M. de Pontchartrain dan cabinet. M. de Torcy vint ensuite, qui lui apport nouvelles d'Angleterre venues par un courrier qui a à deux heures; on ne dit rien de ce que ce courrier porté. A cinq heures le roi alla tirer.

Mardi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conse finances; l'après-dînée il travailla avec M. Voisi puis alla tirer. Le soir, chez madame de Mainteno travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Par les velles qu'on reçoit de Flandre tous les jours, il ne p pas que les ennemis veuillent rien entreprendre troupes angloises sont encore campées entre Li Douai, et n'ont pas joint la grosse armée. — On m de Londres qu'on a encore ôté à milord Marlborou à ses gendres de petits gouvernements qu'ils avoie

Mercredi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le consei tat, qui fut fort long, et l'on fit partir le soir un co pour l'Espagne, dont on attendra le retour avant de voir parler juste sur les conditions de la paix. — mande d'Italie que le siége de Porto-Ercole contin même que les troupes de l'archiduc ont été renfor qu'on leur a envoyé de Naples des troupes et de tillerie, que le commandant du fort Saint-Philip

capitulé, après quoi il y a apparence que Porto-Ercole se rendra bien vite.

Jeudi 19, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il revint à sept heures. — Le comte de Comminges, gouverneur de Saumur, et la Fare, capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, sont à l'extrémité. — On mande de Perpignan que les ennemis sont dans la plaine de Lampourdan et qu'ils veulent assiéger l'Escale; mais il faut du canon pour le prendre, car il y a un bon réduit dont les murailles sont fort épaisses; ils disent qu'il leur vient du canon par mer. Comme c'est l'entrepôt de tout ce qu'on fait porter de Perpignan à Girone, on ne doute pas qu'ils ne le ruinent entièrement dès qu'ils l'auront pris. — Le faux cordelier que M. de Chalais a fait arrêter en Poitou a été amené à Paris et on l'a mis à la Bastille, où il ne parlera à personne.

Vendredi 20, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon avec madame de Maintenon et mesdames de Caylus, d'O et de la Vrillière. — Montéléon, troisième plénipotentiaire d'Espagne pour la paix, et le duc d'Atri sont arrivés à Paris. Le duc de Saint-Pierre, majordome major de la reine d'Espagne douairière, est arrivé aussi avec madame sa femme, qui est sœur de M. de Torcy. Le mari souhaite qu'elle n'entre point à Paris, et elle demeurera dans une maison à Sceaux, où sa famille ira la voir. On croit pourtant que son mari lui permettra de venir ici quelques jours faire sa cour.

Samedi 21, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; le marquis de Montéléon et le duc d'Atri lui firent la révérence avant qu'il entrât au conseil. L'après-dînée S. M. travailla avec M. Voisin, et puis alla se promener dans les jardins. — Le comte de Comminges * mourut le matin à Paris. Il étoit gouverneur de Saumur, qui est un gouvernement de province et qui vaut 25.000 li-

vres de rente. Comminges a fait mademoiselle de Dorée sa légatrice universelle; on prétend qu'elle en aura 100,000 écus, quoi qu'il fasse beaucoup d'autres petits legs. Il a nommé le marquis d'Effiat son exécuteur testamentaire, et lui donne un diamant de 1,000 écus. — Le roi a donné le gouvernement de Saumur à M. d'Aubigné, colonel du régiment Royal-infanterie, brigadier et inspecteur; il n'y avoit point de brevet de retenue sur ce gouvernement. Il est de même maison que madame de Maintenon.

* Comminges étoit grand, mais d'une grosseur prodigieuse, homme d'esprit et fort du grand monde, presque toujours aide de camp du roi et toujours bien traité de lui, mais libertin. On prétend qu'il avoit secrètement épousé mademoiselle Dorée, qui avoit été fille d'honneur de madame la Duchesse et qui étoit sœur de la femme de Tambonneau, président à la chambre des comptes, et ambassadeur en Suisse. C'est de la grosseur de Comminges que les courtisans avoient nommé des mortiers d'un certain calibre et des bombes; ce fut d'abord plaisanterie qu'il trouvoit fort mauvaise, mais qui s'est tournée depuis en habitude et en usage constant.

Dimanche 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et puis alla tirer. Mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois furent à cheval le voir tirer. Le voyage de Marly est fixé au 8 de juin, et celui de Fontainebleau au 11 juillet jusqu'au 18 septembre. — On a tous les jours des nouvelles de Flandre; les armées de part et d'autre sont dans la même situation.

Lundi 23, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla ensuite se promener à Marly; au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Le jeune Dauphin se porte de mieux en mieux, et on le croit tout à fait rétabli présentement; on le promène tous les jours. — Par les lettres qu'on reçoit d'Angleterre il paroît que personne n'y doute de la paix, mais on y est persuadé comme ici qu'elle ne sera pas déclarée

avant la fin du mois qui vient, et qu'en attendant, la reine de la Grande-Bretagne a envoyé ordre au duc d'Ormond, son général en Flandre, de ne point entrer en action.

Mardi 24, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz, comme il fait toujours les mardis. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin, alla tirer ensuite, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Les ennemis ne font aucun mouvement en Flandre, mais ils seront obligés d'en faire, parce que où ils sont campés ils épuisent tous les magasins de Bouchain, et qu'ils chercheront à subsister. — Le P. de la Rue fit à la Sainte-Chapelle de Paris l'oraison funèbre de monseigneur le Dauphin et de madame la Dauphine, qui fut fort applaudie *; c'est la chambre des comptes qui fait faire ce service, et elle y étoit en corps. — On a retiré la lettre de cachet qu'on avoit donnée pour faire mettre madame de Soulangeais dans un couvent; on l'a ramenée chez elle dans sa maison à Paris.

* On trouva assez étrange que le P. de la Rue fît cette oraison funèbre, et pour avoir été confesseur de madame la Dauphine, et pour avoir été, lui et toute sa société, répudié par elle à la mort pour sa dernière confession.

Mercredi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer. — Il arriva des courriers d'Utrecht et d'Espagne, mais on ne dit point ce qu'ils ont apporté. — On a des nouvelles sûres que la paix est renouvelée et signée entre le Grand Seigneur et le czar, qui lui doit donner dix mille bourses, qui font 500,000 écus. Le czar s'engage de faire payer un tribut au khan des Tartares, et de ne se plus mêler des affaires de Pologne; voilà tout ce qu'on sait de ce traité, et on ne dit rien de ce qui regarde le roi de Suède. Les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande ont été les médiateurs de ce traité.

Jeudi 26, *jour de la fête de Dieu, à Versailles.* — Le

roi attendit la procession dans la chapelle du chât
monseigneur le duc de Berry et madame la duchess
Berry allèrent la querir à la paroisse, et, malgré la gr
pluie, le roi la reconduisit à pied jusqu'à la paroiss
fut cruellement mouillé; il y entendit la grande m
Le soir, à six heures, il entendit le salut dans la chap
— Les ennemis ont fait un petit mouvement en Flan
les troupes qui n'avoient point passé l'Escaut l'ont p
Le duc d'Ormond y est avec les troupes qu'il comma
mais ils ne font ce mouvement-là que pour subsiste

Vendredi 27, *à Versailles.* — Le roi travailla le m
avec son confesseur; il alla au salut à six heures, et
alla se promener à Trianon. — M. de la Rochefouca
qui fit encore hier sa cour au roi, a eu ce soir une gr
foiblesse, et les médecins le croient dans un danger
sant. Il a soixante-dix-huit ans; il est aveugle de
quelques années. Le duc de la Rocheguyon, son fils
a la survivance de ses charges de grand maître
garde-robe et de grand veneur. Quoique M. de la Ro
foucauld ait reçu de grands bienfaits du roi en arge
en charges, on croit qu'il laissera ses affaires en très-
vais état, ayant toujours vécu très-magnifiquement
été longtemps en grande faveur et a rendu de gr
services à ses amis, fort noblement et fort courag
ment. — Par les nouvelles d'Angleterre, on apprend
sur les bruits de paix, dont on ne doute point en ce p
là, les actions de la banque et des compagnies sont h
sées.

Samedi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conse
finances, et travailla avec M. Voisin jusqu'au salut; i
tendit le salut, et puis alla se promener dans les jar
— Par les nouvelles d'Italie on apprend que les I
riaux se sont enfin rendus maîtres de Porto-Ercole,
le gouverneur a fait une fort belle défense. —
mande de Catalogne que M. de Staremberg n'a poin
core commencé les siéges de Girone ni de Roses, quoi

se fût vanté de les faire; on ne croit pas même qu'il l'entreprenne. — Il arriva un courrier de Flandre; on savoit dès avant-hier que les ennemis passoient l'Escaut; ils ont leur droite à Bouchain, et leur gauche va jusqu'à deux lieues du Cateau-Cambrésis, ayant la petite rivière de la Selle derrière eux. Ils ne se sont mis là apparemment que pour subsister. — J'arrivai ce jour-là de Dangeau, où j'avois demeuré huit jours, et je vis le roi à son lever.

Dimanche 29, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, et après le salut il alla se promener à Trianon. — Il arriva un courrier de Flandre qui partit hier au soir; les ennemis n'ont point marché, et on est bien persuadé qu'ils ne veulent rien entreprendre. — Il arriva le matin un courrier de Rome qui apporta la nouvelle d'une promotion de onze cardinaux déclarés, et sept *in petto*. Ceux que le pape a déclarés sont : l'évêque de Strasbourg pour la France; il se nommera le cardinal de Rohan; l'évêque d'Olmutz pour l'Empire; d'Acunha, grand inquisiteur, pour le Portugal; Priuli, auditeur de rote, pour Venise; Cusani, qui étoit nonce ici; Zondodari, qui étoit nonce en Espagne; Davia, qui a été nonce en Pologne et à Vienne; Piazza, nonce à Vienne; le P. Tolomei, jésuite; le P. Casini, capucin, prédicateur du palais apostolique; et le P. Tommasi, théatin. Le pape n'a point donné de chapeau pour l'Espagne, ni pour la Pologne, ni pour l'Angleterre; il attendra apparemment que la paix soit faite. — Le marquis de la Fare * mourut à Paris; il étoit capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans.

* La Fare étoit un homme de beaucoup d'esprit, extrêmement du monde, qui avoit des lettres, fort bonhomme et grand débauché de corps, de cœur et d'esprit. Il faisoit des vers quelquefois jolis, jamais méchants contre personne, ordinairement au-dessous du médiocre. Il avoit servi avec valeur et n'aimoit point M. de Louvois. Il souhaitoit de manger toujours et de le faire digérer pour lui. Les dernières années de sa vie il dormoit et ronfloit partout, mais tout en se réveillant il étoit au fait de la compagnie et reprenoit le propos avec une netteté

d'esprit qui surprenoit. Il avoit pensé mourir, étoit guéri et se tua d'une indigestion de morue. Son fils eut sa charge, et devint depuis chevalier de la Toison et du Saint-Esprit, lieutenant général de Languedoc et lieutenant général.

Lundi 30, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois; l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain. Il n'alla point au salut de peur que sa médecine ne le tourmentât encore. — Le président Rouillé est mort subitement à Paris. Il avoit soupé hier en très-bonne santé chez la princesse d'Épinoy; ses valets, entrant dans sa chambre ce matin pour l'éveiller, l'ont trouvé sans connoissance, et il est mort une heure après. — Il arriva un courrier de Flandre qui partit hier au soir; les ennemis ne font aucun mouvement. — Le roi a donné un brevet de retenue de 100,000 francs au marquis de Razilly sur sa charge de lieutenant général de Touraine; et par ce moyen-là M. de Razilly pourra sortir d'affaire avec ses frères et ses sœurs, sans quoi il auroit fallu qu'il vendît sa charge, M. de Razilly, leur père, leur ayant laissé très-peu de bien. — M. le cardinal de Rohan, qui n'avoit pas pu venir hier parce qu'il étoit malade, a paru au dîner du roi dans la foule des courtisans; le roi le fit approcher, le fit entrer dans le balustre, et, le dîner étant fini, il s'approcha du lit du roi, lui fit son remercîment et lui baisa la main. Le roi lui dit : « Le pape nous a fait attendre un peu longtemps, mais enfin cela est fini, et l'habit de cardinal vous siéra bien. »

Mardi 31, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où mesdames de Caylus, d'O, de Dangeau et de Courcillon eurent l'honneur de dîner avec lui. Après son dîner il repassa chez lui et travailla avec M. Voisin; il alla ensuite au salut, et puis alla se promener à Trianon. Au retour de la promenade il travailla chez madame de Maintenon avec MM. Voisin et Desmaretz. M. le Dauphin continue à se bien porter; il est mieux même qu'il n'étoit

avant sa rougeole. — M. de Surville a reçu du prince Eugène son acte de liberté, et il va servir de lieutenant général dans l'armée du maréchal d'Harcourt. — Le duc d'Estrées, gouverneur de l'Ile de France, mais dont les provisions ne sont que pour trois ans, avoit demandé qu'elles fussent renouvelées; le roi en avoit fait quelques difficultés, n'étant pas content de sa conduite, mais enfin le roi le lui a accordé en lui faisant dire que, s'il ne se gouvernoit pas mieux à l'avenir, on ne lui renouvelleroit plus. — Madame de Dangeau et madame de Courcillon revinrent hier au soir de Dangeau, où elles ont demeuré dix-huit jours.

Mercredi 1er *juin, à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à six heures; il alla au salut. Il devoit ensuite aller se promener dans les jardins, mais la pluie l'en empêcha. — M. le duc de Béthune, gouverneur de Calais, a prié le roi de trouver bon qu'il cédât ce gouvernement au duc de Charost, son fils, ce que le roi a fort approuvé, et a dit au duc de Béthune : « Si vous me l'aviez demandé plus tôt, je vous l'aurois accordé tout de même. » — M. de la Rochefoucauld, qu'on avoit cru un peu mieux, est retombé, et on ne croit pas qu'il en puisse réchapper. — Les armées de Flandre ne font aucun mouvement; le prince Eugène avoit eu envie d'en faire un pour s'avancer à la source de l'Escaut, mais le duc d'Ormond s'y est opposé, et l'on est bien persuadé dans l'armée ennemie et dans la nôtre que le duc d'Ormond a ordre de la reine sa maîtresse de ne faire aucune démarche qui puisse engager à une action.

Jeudi 2, *jour de la petite Fête-Dieu, à Versailles.* — Le roi, à dix heures, alla à la paroisse avec M. [le duc] et madame la duchesse de Berry, mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois; il suivit la procession du saint-sacrement et la reconduisit à la paroisse, où il entendit la grande messe. A six heures il alla au salut, et puis se promena dans les jardins. — J'appris que le duc de Mor-

temart a vendu son régiment, il y a un mois, à M. de Laval, qui lui en a donné 20,000 écus, et qui a vendu pour 15,000 francs un nouveau régiment qu'il avoit, à celui qui en étoit lieutenant colonel. — L'électeur de Bavière a reçu avec beaucoup de solennité à Namur les hommages de toute la province, et quelques jours après les hommages de tout le duché de Luxembourg. Cet électeur a fait partir pour Madrid le comte d'Albert, qui y demeurera en qualité de son envoyé; il lui donne pour cette fonction 500 écus par mois.

Vendredi 3, à Marly. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — Madame Desmaretz, étant chez elle à Paris, la tringle d'un rideau lui tomba sur la tête, il y a deux jours; on la saigna sur-le-champ, et on crut sa blessure considérable, mais c'est fort peu de chose, et elle est même revenue ici ce soir. — Il est arrivé une petite affaire à la Rochelle, le jour de la fête de Dieu : un aide-major de la place, qui a été garde du roi et qui jouoit souvent au mail à Marly, ayant eu un démêlé avec un homme qui portoit un des bâtons du dais du saint-sacrement, lui fit quelque violence qui troubla fort la procession, et le roi a paru fort en colère contre cet aide-major. — Il n'y a rien de nouveau en Flandre; tout y est toujours tranquille.

Samedi 4, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla se promener à Trianon, dont les jardins sont plus beaux que jamais, surtout le jardin de l'appartement du roi, que tout le monde va voir par curiosité. — On attend avec impatience le retour du courrier qu'on a envoyé à Madrid, il y a dix-huit jours, pour savoir à quoi le roi d'Espagne se déterminera; mais on est bien persuadé qu'il prendra le parti qu'il croira le plus agréable au roi son grand-père et le plus convenable au repos de l'Europe. — On a des nouvelles de Constantinople fort fraîches, car elles sont

du 2 de mai; elles portent que la paix est faite avec les Moscovites, que le sultan a signé le traité. Il y a beaucoup de troupes aux environs d'Andrinople, ce qui donne présentement une grande inquiétude aux Vénitiens pour la Morée, où ils ont peu de troupes, et dont les places ne sont pas en bon état. . . . .

Dimanche 5, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla après son dîner chez lui avec M. Pelletier, et puis alla tirer. — On ajoute aux nouvelles qu'on eut hier de Constantinople, qu'on y parle fort de rétablir Méhémet..., dernier grand vizir déposé. On croit que le Grand Seigneur est amoureux de sa femme, et qu'elle a obtenu le rétablissement de son mari; ce seroit le premier exemple en ce pays-là qu'un même homme eût été trois fois grand vizir: il y a quelques exemples que le même homme l'a été deux fois. — Le roi d'Espagne a donné au comte de Saint-Mayol *, qui est à Paris, une pension sur la Sicile, qui, évaluée en monnoie de France, monte à 4,500 francs. — Madame de Saint-Marc, fille de Desgranges, maître des cérémonies, a épousé Permangle, maréchal de camp, à qui le roi a donné depuis quelques mois le gouvernement du fort Louis du Rhin.

* Ce Saint-Mayol, italien, étoit un théatin défroqué, longtemps connu dans les jeux à Paris sous le nom de Primi, homme d'esprit et d'une grande intrigue, qui s'attacha à Milan à M. de Vaudemont, et par lui au maréchal de Tessé, et se lia fort avec Montéléon, qui l'étoit fort avec eux aussi, et homme encore plus d'esprit et d'intrigue qui parvint de petit état à être envoyé dernier plénipotentiaire à Utrecht par l'empereur, puis ambassadeur en Angleterre, et enfin à Venise, où il est mort en 1734.

Lundi 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de dépêches, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où étoient la duchesse de Noailles, mesdames de Dangeau, de Caylus et d'O. Après son dîner il repassa chez lui, où il travailla avec M. de Pontchartrain; ensuite il alla se promener dans les jardins. A onze heures et demie du

soir, M. de Torcy vint chez le roi, qui étoit encore son cabinet; Madame en étoit déjà sortie. On ne point que ce ne fût pour porter des nouvelles d'Esp d'où l'on attend depuis quelques jours le retour courrier. — Il se fait un mariage à la cour d'Anglet Saint-Germain, dont milord Berwick a rendu comp roi; c'est madame Clare, sœur aînée de la duches Berwick, qui épouse Mahoni, lieutenant général d'Esp qu'on a fait comte en Castille et à qui on a donné belle commanderie de Saint-Jacques. Il retournera e pagne après son mariage et y emmènera sa femme lui.

Mardi 7, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil nances à son ordinaire, et après son dîner il tint le c d'État, sur les nouvelles que le courrier apporta d'Espagne. Le soir chez madame de Maintenon i vailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Les trois p potentiaires d'Espagne vinrent au lever du roi, et paroît pas qu'ils sachent encore bien sûrement ce q courrier arrivé d'hier d'Espagne a rapporté, mais flattent que c'est la renonciation du roi leur maîtr couronne de France. Le soir on fit partir un cou pour Londres et plusieurs autres courriers. M. de T vint encore parler au roi avant qu'il sortit de chez dame de Maintenon pour aller souper. — On eut velle qu'il est arrivé à un des ports de Bretagne un seau venant de la mer du Sud et chargé de plus d millions en argent monnoyé ou en barres, dont il deux millions pour le roi d'Espagne, quatre pour Espagnols et le reste pour Crozat et ses associés.

Mercredi 8, *à Marly*.— Le roi tint le matin conseil d à Versailles; après son dîner il travailla avec M. de chartrain avant que de venir ici. — Il arriva hie courrier de Flandre. Les ennemis ont fait un petit vement; ils ont passé la Selle, qu'ils avoient derrièr et l'ont présentement à leur tête. — Le marquis du

qui s'étoit marié depuis quelques jours, tomba malade le lendemain de ses noces et est mort; il avoit un petit régiment d'infanterie. Il étoit fils du marquis de Viteaux de Bourgogne. — Le roi a donné une chambre ici à l'abbé de Pomponne, qui n'y étoit jamais venu que comme aumônier du roi qu'on ne met point sur la liste; l'abbé de Pomponne quitta la place d'aumônier du roi il y a six mois, quand le roi le fit conseiller d'État. Le roi donne un logement ici à madame de Rotsenhausen qui est en chemin de Strasbourg pour venir ici; Madame, qui a beaucoup d'amitié pour elle, a prié le roi de lui faire ce plaisir-là.

Jeudi 9, à Marly. — Le roi se promena le matin dans les jardins, et l'après-dînée alla courre le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval à la chasse. — Il arriva à midi un courrier du maréchal de Villars, qui, ne trouvant point M. Voisin qui étoit allé à Paris, alla l'y chercher, et M. Voisin envoya le soir au roi la dépêche de ce maréchal, qui mande que les ennemis ont encore fait un mouvement qui les approche du Quesnoy, et que la Badie, qui commande dans cette place, croit qu'on va l'investir; mais on ne pense pas ici comme cela. — L'affaire du marquis de Gesvres avec sa femme s'allonge fort. Les médecins et les chirurgiens qui ont visité le mari ont rendu un compte tel qu'il le pouvoit désirer pour la conformation, mais ils y ont ajouté quelque chose qui semble autoriser sa femme à demander à être visitée, ce qu'elle a toujours demandé depuis le commencement du procès. On plaidera la semaine qui vient sur cet article-là devant l'official, et il faut plusieurs séances pour entendre les avocats de part et d'autre. Cette vilaine affaire accable tellement le duc de Tresmes qu'on craint qu'il ne meure de chagrin.

Vendredi 10, à Marly. — Le roi, après la messe, fut quelque temps enfermé avec M. de Torcy et puis avec le P. le Tellier. Le roi d'Angleterre et la reine sa mère arri-

vèrent ici à trois heures. Le roi d'Angleterre n'y demeura pas longtemps, et s'en retourna à Saint-Germain dans sa chaise de poste; beaucoup de dames évitèrent de se trouver dans le salon sur son passage, parce qu'il est encore fort rouge de la petite vérole. Après qu'il fut parti, le roi alla tirer; la reine d'Angleterre demeura encore quelque temps chez madame de Maintenon avant que de s'en retourner. Elle est plus triste que jamais, elle ne se console point de la mort de sa fille. Le soir M. Voisin vint travailler avec le roi chez madame de Maintenon; M. de Torcy y vint aussi, et attendit que M. Voisin en fût sorti. — Le prince Eugène avoit fait un détachement, et avoit voulu engager le duc d'Ormond à joindre quelques détachements des Anglois, mais le duc d'Ormond lui a fait voir une lettre de la reine d'Angleterre qui lui ordonne de demeurer dans l'inaction.

Samedi 11, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins; il ne tient point ici de conseil de finances le samedi. Après son dîner il travailla avec M. Voisin; il alla ensuite voir jouer au mail, et le soir, chez madame de Maintenon, M. Voisin vint encore travailler avec lui. — Quoique le duc d'Ormond n'ait point voulu donner de troupes pour le détachement qu'on lui avoit proposé, le prince Eugène n'a pas laissé de le faire, et on croit que ce détachement est pour tâcher de pénétrer en Champagne. On compte qu'ils ont déjà passé entre les sources de la Somme et de l'Oise: le maréchal de Villars mande que ce détachement est de plus de six mille chevaux. Ce maréchal a fait marcher Saint-Frémont avec soixante escadrons pour tâcher de joindre et d'attaquer ce détachement des ennemis; le marquis de Coigny est déjà avec trois ou quatre mille chevaux auprès de Guise, et ils se joindront Saint-Frémont et lui, s'il est nécessaire.

Dimanche 12, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; après son dîner il travailla avec M. Pelletier, et à cinq

heures, il alla tirer. — Le soir, chez madame de Maintenon, M. Voisin vint apporter des lettres venues par un courrier de Flandre. Il paroît que le prince Eugène, malgré toutes les contrariétés qu'il trouve parmi les alliés, veut entreprendre quelque chose, et le Quesnoy est investi, à ce qu'on croit; le bruit de son armée est qu'il en veut faire le siége. — La reine de la Grande-Bretagne a fait faire une réponse à un grand mémoire que les États généraux avoient envoyé en Angleterre pour prouver à la chambre basse qu'ils n'avoient manqué à rien de ce qu'ils s'étoient engagés de fournir par leurs traités, tant par terre que par mer. Cette réponse de la reine, qui est même dans leurs gazettes, est écrite à merveille, d'un style noble et décisif, car elle mande que ce n'est point une matière de négociation, mais qu'elle est bien aise de confirmer la résolution qu'elle a prise avec son parlement, que rien ne la fera changer, et que c'est à eux à prendre leurs mesures là-dessus.

Lundi 13, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec M. de Pontchartrain, et courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse. Madame la princesse de Conty, qui étoit demeurée incommodée à Versailles, avoit cru pouvoir venir aujourd'hui ici; mais les médecins ne la jugent pas en état de venir. — Le courrier qu'on fit partir mardi au soir pour l'Angleterre s'embarqua jeudi matin à Calais, et on compte qu'il pourra être de retour avant la fin de la semaine et apporter des nouvelles un peu décisives. Cependant le détachement qu'a fait le prince Eugène, et qu'on dit présentement qui n'est que de quinze cents chevaux, fait de grands désordres en Champagne. Ils ont brûlé un faubourg de la ville de Vervins; ils marchent du côté de Reims et on craint bien que nos troupes ne les puissent pas joindre parce qu'ils ont beaucoup d'avance. M. de Coigny a marché à Réthel pour tâcher de les couper.

Mardi 14, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances,

travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il se promena dans les jardins et vit jouer au mail, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Le gros canon des ennemis est arrivé au Quesnoy; on ne doute quasi plus qu'ils n'en veulent faire le siége; cependant on ne sait pas encore que la tranchée soit ouverte. — Le duc d'Ossone vint ici; il avoit reçu un courrier le matin, qui apportoit la nouvelle que la reine d'Espagne étoit accouchée le 6 d'un prince qui s'appellera l'infant don Philippe; elle n'a été qu'une heure dans les grandes douleurs. — Le détachement des ennemis a laissé Reims sur sa droite et marche vers Sainte-Menehould; ils ont pensé prendre l'archevêque de Reims qui faisoit sa visite; on croit qu'ils vont passer la Meuse au-dessus de Verdun. Le comte de Coigny n'est plus qu'à six lieues d'eux et espère les pouvoir joindre. C'est le gouverneur de Bouchain qui commande ce détachement.

Mercredi 15, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla voir jouer au grand mail; il y avoit beaucoup de calèches pour les dames. En montant dans la sienne, il fit une manière d'excuse à madame la duchesse de Berry de ce qu'il ne la prenoit pas dans sa calèche, en lui disant : « Nous sommes un peu trop gros tous deux pour être ensemble dans la même calèche. » Avant que le roi sortît pour la promenade, madame la Duchesse vint chez lui pour lui demander permission de quitter Marly pour aller à Saint-Maur auprès de M. le Duc, son fils, à qui la petite vérole a paru ce matin. Il se promenoit encore hier au soir en calèche, et se croyoit en bonne santé. — La rivière de Loire a fait encore de grands désordres et dans l'Orléanois et dans la Touraine. L'on mande de ces pays-là que la désolation y est grande et que les eaux croissoient encore; il y a beaucoup de bestiaux noyés et de maisons abattues.

Jeudi 16, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et

courut le cerf l'après-dînée. — Il arriva le matin un courrier de M. l'Escalopier, intendant de Champagne, qui mande que le détachement des ennemis a passé Sainte-Menehould, qu'il s'approche de la Meuse, et, selon toutes les apparences, ils passeront cette rivière à Saint-Mihiel. Ils emmènent beaucoup d'otages avec eux pour les contributions. — Le siége de Quesnoy est encore incertain. Il y a des lettres de notre armée qui assurent que la tranchée est ouverte; il y en a d'autres qui disent qu'ils n'ont encore travaillé qu'aux lignes de circonvallation. — L'archiduc a été couronné roi de Hongrie le 22 du mois passé, avec beaucoup de magnificence; il doit être de retour à Vienne. — Par les dernières nouvelles qu'on a eues de Madrid, on a appris que M. de Vendôme étoit, depuis un mois, considérablement malade dans le royaume de Valence, ce qui l'avoit empêché de venir à Tortose, où on l'attendoit et où les troupes s'assembloient pour commencer la campagne.

Vendredi 17, *à Marly*. — Le roi ne travailla point le matin avec le P. le Tellier; il alla se promener à onze heures dans les jardins. Madame de Maintenon étoit à sa promenade avec mesdames de Levis, de Caylus et de Dangeau. L'après-dînée il alla tirer. — Les Hollandois se plaignent fort des ordres que la reine d'Angleterre a donnés au duc d'Ormond de demeurer dans l'inaction et de ce qu'elle leur a fait dire là-dessus par l'évêque de Bristol à Utrecht. Ils ont écrit une lettre à la reine, pleine de reproches, mais fort respectueuse pourtant. Quelques membres de la chambre haute, et entre autres milord Halifax, avoient proposé que la chambre suppliât S. M. de révoquer les ordres qu'elle a donnés à son général en Flandre de demeurer dans l'inaction; mais la négative dans la chambre l'a emporté. On avoit fait cette proposition dans la chambre basse, mais il n'y a eu que soixante-dix voix pour cet avis-là, et il y en a eu plus de deux cents pour approuver ce que la reine a fait, et ils lui ont en-

voyé une adresse pour l'assurer qu'ils étoient prêts à la servir envers tous et contre tous, soit naturels, soit étrangers.

Samedi 18, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla se promener dans les jardins. Madame la Duchesse, qui est à Saint-Maur, n'a point vu M. le Duc; les médecins qui sont auprès de lui assurent que son mal n'est rien, et qu'ainsi elle ne doit pas se mettre dans l'embarras où elle seroit d'être six semaines sans revenir à la cour; que la maladie est une petite vérole bâtarde, terme que nous ne connoissions point, et qu'il n'y a nulle sorte de danger. — On a mandé au duc de Gramont, qui est à Paris, que M. de Vendôme, dont la maladie augmente considérablement, avoit envoyé un courrier à Bayonne pour en faire venir des médecins. — La course que les ennemis ont faite en Champagne est finie; ils ont repassé la Meuse à Saint-Mihiel et la Moselle auprès de Pont-à-Mousson. Ils ont fait assez de désordre autour de Metz, et ont envoyé demander une grosse contribution à M. de Metz, et puis se sont retirés à Traerbach.

Dimanche 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla avec M. Pelletier après son dîner, et puis alla se promener dans les hauts de Marly, où il vit jouer au mail. — Vendredi dernier le roi fit une petite loterie chez madame de Maintenon; les lots se donnent toujours gratis. Il n'y avoit que cinq dames qui étoient là : la duchesse de Noailles, mesdames de Lévis, de Caylus, d'O et de Dangeau. — Il arriva le soir un domestique de M. de Vendôme qui apporta la nouvelle de la mort de son maître; il mourut il y eut vendredi huit jours. Ce courrier n'a point passé par Madrid; ainsi on ne sait point encore si le roi d'Espagne demandera un général au roi, ou s'il prendra un Espagnol pour commander son armée en Catalogne. M. de Vendôme étoit gouverneur en Provence et général des galères; il avoit de grosses pensions du roi; il avoit plusieurs grandes terres, dont une partie re-

vient à la couronne par sa mort. Il y a présentement trente-neuf places vacantes dans l'ordre du Saint-Esprit, dont il y en a trois d'ecclésiastiques et trente-six de laïques.

Lundi 20, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, et courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval; il n'y a que mesdames de Clermont et de Parabère qui la suivent à cheval. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. de Pontchartrain. — M. de Vendôme est mort à Vinaroz dans le royaume de Valence près de la mer *. Il a fait écrire au roi en mourant, et n'a pu signer la lettre dans laquelle il demande pour dernière grâce à S. M. de permettre à M. le grand prieur, son frère, de revenir lui faire sa cour. Il a fait un testament qu'il n'a pu signer aussi; mais on soutient qu'il peut être bon parce qu'il y avoit des officiers généraux de son armée dans sa chambre qui témoignent que ce n'est que sa foiblesse qui a empêché la signature. M. le duc du Maine a entretenu ce matin le roi sur cela, et espère que le testament sera jugé bon, et que S. M. permettra au grand prieur de revenir; il est à Lyon.

* M. de Vendôme a fait, à si bon marché, une si grande et si singulière figure, qu'on ne peut s'empêcher de s'arrêter un peu sur lui. Né avec beaucoup d'esprit et de valeur, il fut longtemps dans une situation ordinaire; sa jeunesse ne le détourna point de faire sa cour au roi et de le suivre volontaire à la guerre de Hollande; il s'attacha ensuite à Monseigneur, et s'initia fort dans ses bonnes grâces. Une des choses par lesquelles il plut davantage au roi fut son assiduité auprès de lui, et son éloignement pour la vie de Paris, où il ne demeura presque jamais. Devenu rival de M. le prince de Conty, moins âgé que lui de dix ans, dans la cour de Monseigneur, et M. le prince de Conty ayant bientôt donné de l'inquiétude au roi par son mérite naissant et par ses charmes, cette concurrence plut encore au roi, et depuis que le prince de Conty fut tombé en disgrâce par son voyage de Hongrie et que M. de Vendôme eut commencé à devenir plus homme, il parut au roi celui qu'il lui falloit pour opposer au prince de Conty. M. du Maine, et madame de Maintenon pour lui, craignoient les qualités

aimables de ce prince jointes à celle de sa naissance si propre à offusquer les bâtards, et regardèrent Vendôme comme leur appui naturel, pour écarter les princes du sang. Cet appui fit passer au roi ce qui lui eût été insupportable en tout autre, et Vendôme eut toutes sortes de débauches, sans prendre la peine de cacher les plus abominables. Anet, qu'il accommoda fort et où il faisoit souvent des tours courts et des parties de chasse, fut pour lui un autre soutien, par la conformité du goût du roi pour les maisons de campagne, et par politique pour ceux qui aimoient et qui ornoient les leurs et qui se plaisoient à la chasse, parce que ces futilités les dissipoient de toute application à choses meilleures et plus importantes. Les éloignements de Paris et de rien suivre nulle part et en incommodant leurs affaires, les tenoient plus souples et plus dépendants de ses bienfaits. Il attira Monseigneur à Anet par des parties de chasse, et le roi, si attentif alors à ne point perdre de vue son fils, trouvoit tout bon de M. de Vendôme; mais ce qui l'établit le plus dans une faveur assurée, ce fut sa naissance et l'amour toujours croissant du roi pour ses bâtards. Devenu lieutenant général par tous les degrés comme les autres, et servant en cette qualité, sa jalousie pour M. le prince de Conty le brouilla avec M. de Luxembourg, qui devoit tout à M. le Prince le héros et qui, respect à part, amoureux des grandes qualités qu'il voyoit jointes avec les plus aimables dans le prince de Conty, le traitoit comme son fils, et le formoit par l'expérience aux leçons qu'il avoit apprises de cet oncle fameux, dont il avoit toujours été le mieux aimé de toute sa famille. Vendôme ne put supporter les préférences d'un prince, que le brillant, l'amour des troupes, et la haute supériorité de naissance distinguoient si fort de lui, et le grand prieur son frère encore moins, qui avoit eu avec lui des prises fort humiliantes. Tout cela fit enfin un éclat qui conduisit MM. de Vendôme dans l'armée du maréchal de Catinat, où ils n'eurent personne ni au-dessus ni à côté d'eux et un général qui ne songea qu'à leur plaire. Ils y servirent ainsi deux campagnes, tandis que le roi poussé et par lui-même et par madame de Maintenon, qui l'étoit elle-même par M. du Maine, songea à le distinguer et à le mettre en chef. Jaloux donc du mérite militaire de M. le Duc et de M. le prince de Conty, en peine encore plus de celui de son neveu le duc d'Orléans, et piqué de n'avoir pas trouvé dans M. du Maine de quoi y faire contre, il s'étoit défait d'eux avec adresse, mais en maître. Il avoit fait entendre à Monsieur qu'il n'étoit pas convenable que son fils continuât à servir sous des généraux d'armée, et qu'il l'étoit aussi peu pour lors à ses affaires de lui en donner une à commander. Il fit ensuite le même compliment à M. le Prince pour M. le Duc et M. le prince de Conty, et le chargea de leur faire comprendre qu'ils lui feroient plaisir de ne plus demander à servir : l'obéissance fut entière, mais

peu volontaire; pas un pourtant n'osa le témoigner qu'à ses plus intimes amis ou serviteurs. Défait d'eux de la sorte, il fit faire encore une campagne à M. du Maine, et puis plus, et pour M. le comte de Toulouse, qui étoit amiral, et qui n'avoit jamais songé qu'à commander des flottes, c'étoit une chose à part sans embarras. Délivré de ceux-ci, pour pousser M. de Vendôme il le fit commander comme naturellement en Provence, en 1695, dont il étoit gouverneur; mais il y joignit le comté de Nice et les environs de ces pays avec quelques troupes, sous l'autorité toutefois de Catinat qui commandoit l'armée de Piémont. Une brouillerie du maréchal de Noailles, qui commandoit l'armée de Roussillon et que Barbezieux perdit pour quelques mois auprès du roi, fit l'affaire de M. de Vendôme. Le maréchal, grand courtisan, et qui sentoit, il y avoit longtemps, de quoi il s'agissoit pour le duc, et les embarras qui traversoient les désirs de M. du Maine, de madame de Maintenon et du roi même, saisit la conjoncture pour se raccommoder avec le roi par un endroit si sensible, se procurer pour l'avenir de si solides appuis et se tirer honorablement d'affaire. En un mot, il fut convenu que le duc de Vendôme retourneroit le printemps prochain de 1696 commander en Provence et aux mêmes pays où il avoit passé la dernière campagne; que M. le maréchal de Noailles retourneroit à l'ordinaire commander l'armée de Roussillon; qu'aussitôt après son arrivée il seroit malade et demanderoit son congé; qu'en l'obtenant pour revenir à la cour, M. de Vendôme passeroit en Roussillon, où il recevroit du maréchal une patente de général d'armée; enfin que le grand prieur reviendroit de l'armée du maréchal Catinat prendre le commandement de Provence et des pays que son frère quitteroit. La chose s'exécuta ainsi; elle parut une transition de proximité et de convenance. C'étoit une petite armée que celle de Roussillon, mais la patente de général, que M. de Vendôme trouva toute prête entre les mains du maréchal de Noailles et dont la date étoit antérieure à leur départ de la cour, fut bien une preuve de ce jeu, qui ne fut su alors que de très-peu de personnes. Bientôt après cette armée de Roussillon en devint une principale; on voulut mettre son général en état de rouler avec les grands généraux. Il fit des expéditions les années suivantes, qui retentirent fort à la cour, et en 1697 il prit Barcelone. Ce fut dans ces dernières années que M. de Vendôme commença à prendre le grand vol qui l'a porté si haut depuis. On a vu dans ces Mémoires le nouveau rang que le roi donna à MM. du Maine et de Toulouse, auquel il associa M. de Vendôme pour la préséance sur les pairs au parlement; les airs de commodité et de familiarité qu'il accoutuma le monde à lui voir prendre sous le masque de simplicité et d'aversion pour la contrainte se tournèrent peu à peu en distinction, et de l'un à l'autre approchèrent avec le commun des gens des manières des princes du sang. Sa malpropreté,

pour ne pas dire son insupportable saleté, devint en lui une singularité qui peu à peu se tourna en grandeur quoiqu'elle n'y eût aucune aptitude; et sa façon d'être mal servi, point suivi, et d'aller souvent par pays avec le seul postillon de la poste, une sorte de mérite et de modestie. Le roi, qui en plaisantoit avec complaisance, mit toutes ces choses en honneur pour lui tout seul. Son tabac, qui fut un autre sujet de plaisanterie et dont il étoit barbouillé et souvent tout couvert, dégoûtoit tout le monde, excepté le roi, qui ne le pouvoit souffrir en nul autre, non pas même pris sobrement et proprement, et pour lequel Monseigneur, qui en prenoit assez, s'en contraignit encore plusieurs années après. Mais ce qui fut tout à la fin énormité sans pareille et prodige, c'est l'audace avec laquelle il prit un congé public du roi et même de toutes les princesses pour s'aller faire traiter à Anet de ce mal qui déshonoroit naguère, et qui se cache encore avec les plus grands soins, et les nouvelles que le roi avoit de lui pendant cette opération et l'attention qu'il affecta d'y donner. Le retour aussi triompha des mœurs que l'avoit été le départ, et s'il fut arrivé d'une victoire, il n'auroit pas été reçu avec plus d'applaudissements; le malheur fut que les chirurgiens le manquèrent, et qu'il y laissa beaucoup de dents et assez de son nez, ce qui lui changea fort la physionomie, malgré l'air haut et superbe auquel il s'étoit depuis peu formé. Le roi fut sensible à ce triste succès, et entra dans des détails là-dessus qu'il auroit abhorrés à l'égard de ses enfants légitimes, et qui eussent à peine été permis sur une blessure reçue dans une bataille; à son exemple, les courtisans parurent y prendre la même part. Les accidents de ce beau mal et de la cure devinrent les entretiens publics, mais le roi eut soin de bien recommander qu'on se gardât de laisser apercevoir à M. de Vendôme qu'on le trouvât changé et qu'on se défiât de sa guérison. A qui a connu le roi, cette conduite si singulièrement éloignée de ses mœurs surprendra plus que quelque chose qu'il ait faite, et marquera plus à plein la puissance qu'il laissa usurper sur soi à la naissance de M. de Vendôme et à ses appuis. De là se peut fixer l'époque du vol entier de grandeur que prit le duc le plus près qu'il put de celui des princes du sang en toutes choses, et qu'il cessa de voiler comme auparavant, sinon au petit nombre de ceux dont il n'osa encore tenter de subjuguer la dignité ou la naissance. Pour tout le reste c'en fut fait; c'étoit plaire au roi d'être bien avec lui; Anet devint un petit Marly; les ministres même le courtisoient, et nul des princes du sang, même des deux bâtards, ne prit rien d'approchant du ton et des manières dans lesquelles il s'établit avec le roi, avec Monseigneur, avec la maison royale, avec les ministres. Ce fut dans cette posture qu'il reçut le commandement de l'armée d'Italie en 1702, aussitôt après l'enlèvement du maréchal de Villeroy à Crémone. Sur ce théâtre il fit admirer ce que peut la

fortune, et la ferme résolution d'applaudir à tout, puisqu'il le fut sans cesse et outre toute mesure de ce qu'il fit de bien et de ce qu'il fit de mal, et de ce qui eût été imperceptible en tout autre, et de ce qui auroit perdu qui que c'eût été. Il y devint fanfaron, présomptueux, opiniâtre sans ressource, hasardeux par paresse, par mépris, par audace, et ne songea qu'à insulter les plus distingués par l'insolence de ses façons, et à se faire aimer et applaudir de la multitude par la licence qu'il laissa monter au comble en tout genre de pillage, de débauche et de mépris de toute discipline et de toute subordination. Avec cela et des combats hardis qui ne servoient qu'à répandre beaucoup de sang sans aucun autre fruit, et à l'exalter sans cause, un siége d'hiver que son opiniâtreté prolongea de cinq mois pour n'avoir pas voulu fermer Verue de tous côtés, qui ruina l'armée avec des inconvénients pernicieux qui suivirent et dont il ne fut que mieux à la cour, une course vers le Tyrol, qui par l'événement coûta l'Italie et couvrit de gloire Staremberg qui passa dix rivières devant lui, le ramena battant, s'il faut ainsi dire, et le gagna essentiellement de la main; tout lui tourna à profit, et les plus grands capitaines ne lui étoient pas comparables; il pensa être enlevé dans son lit. Il ne pouvoit quitter les camps, où il étoit à son aise; les gens de détail et d'indignes favoris commandoient l'armée plus que lui. Peu de ces favoris, et nul autre, le voyoient à ses soupers dissolus de tous les soirs, et il avoit accoutumé tout le monde à sa chaise percée, sur laquelle il passoit ses matinées à recevoir et la foule et les gens en tout genre les plus distingués, devant lesquels, à mesure que cela lui venoit il faisoit sans façon ce pourquoi on est en pareille posture. Devant eux on ôtoit le bassin s'il étoit trop plein, qui, lavé, lui servoit tout de suite de bassin à barbe, et sur cette même chaise percée il mangeoit son déjeuner chaud avec cinq ou six familiers devant tout le monde, parce qu'il ne dînoit jamais et qu'il soupoit toujours. Devant la compagnie il se torchoit le cul, et c'est ce qui commença la fortune du célèbre Albéroni, depuis premier ministre d'Espagne et cardinal. L'évêque de Parme venu traiter d'affaires de la part du duc son maître avec lui, en fut reçu avec la même familiarité ou la même indécence, et se trouva si indigné de l'avoir vu sur cette chaise percée et si offensé de lui avoir vu se torcher le cul sans aucune façon, qu'il se retira bien résolu de ne s'exposer de sa vie à une réception si peu attendue. Il s'en retourna donc à Parme, d'où son maître n'ayant pu le vaincre là-dessus, dépêcha en sa place Albéroni, que son esprit avoit fait percer sans toutefois l'avoir encore élevé qu'à être admis en quelques affaires par les ministres de Parme; mais M. de Parme, sûr de son adresse, le crut encore de trop bon lieu pour aller négocier à la fumée des ordures qui avoient chassé son évêque. Celui-ci qui ne devoit pas être si délicat, s'insinua dans l'esprit de M. de Vendôme par

les plus basses flatteries et en même temps auprès de ses principaux domestiques, presque tous gens de sac et de corde, grands pillards et grands débauchés. Il n'oublia rien pour leur plaire, et il admiroit M. de Vendôme se torchant le derrière et s'écrioit avec transport : *Culo del angelo*, et le ravissoit par ses saillies et par des soupes au fromage et d'autres ragoûts bizarres qu'il lui faisoit de sa main. Tant fut procédé, qu'après avoir fait les affaires de son maître, il en changea, entra chez M. de Vendôme, devint enfin un de ses plus confidents, le suivit en Espagne, et y fit la fortune que chacun sait, après la mort de son maître. Il accompagna M. de Vendôme dans ce tour qu'il vint faire à la cour, et qu'on a vu ici en son temps avoir été plus qu'un triomphe. Gâté de la sorte, l'événement de Ramillies l'acheva; il fut regardé comme le seul homme qui, en Flandre comme en Italie, pût réparer les malheurs du maréchal de Villeroy. On a vu encore en son temps par quels rapides degrés, de soumis aux maréchaux de France il devint leur égal et puis leur supérieur; ce qui fut cause de bien des contre-temps qui eurent de tristes suites. On a tiré un sage rideau sur sa dernière campagne de Flandre et sur la disgrâce qui la suivit. On a vu en son temps l'union d'intérêts et de rang de ce général avec madame des Ursins, l'audace et les désordres qui suivirent leur nouvelle altesse; on s'accoutuma à celle de M. de Vendôme, moins encore s'il se peut qu'à sa chaise percée, et sa déclaration de prince du sang d'Espagne mit le comble au désespoir et à l'aliénation des esprits; il fut déserté, même à l'armée, de presque tous les grands et détesté des autres autant que d'eux. Ses premiers succès reçurent des retardements et des atteintes qui furent les fruits de cette rage; sa solitude et son abandon augmentèrent; il ne put ni le digérer ni le dissimuler, et il fut tel enfin qu'il demeura tout seul avec deux ou trois officiers généraux françois à Vinaroz, où l'on prétend qu'il fut empoisonné, en partant pour s'y rendre ou en y arrivant. Sa maladie fut également courte, rapide et singulière, et l'on crut que cette déclaration de prince du sang d'Espagne en combla la résolution et en précipita l'effet; plusieurs furent soupçonnés et un plus que tous les autres, mort longtemps depuis et presque toujours depuis en disgrâce et en exil. M. de Vendôme n'entendit parler d'aucun prêtre, et demeura livré à quatre ou cinq valets, tandis que les autres partagèrent ce qu'ils purent et n'approchèrent plus de lui; ainsi, sans secours que d'un chirurgien, il passa les derniers jours de sa vie, et comme ils le virent à l'extrémité ils se saisirent de tout ce qui restoit de choses à prendre autour de lui; enfin sentant qu'ils tiroient ses matelas de dessous lui et sa couverture, il leur dit pitoyablement de ne le laisser pas mourir sur sa paillasse, et je ne sais s'il l'obtint. Telle fut la fin d'un homme dont l'aveuglement voulut faire un héros, et qui dans la vérité ne fut jamais un homme. Le roi en parut soulagé

et la princesse qu'il avoit tristement épousée ne le fut pas moins, quoique hors de portée de se revoir; mais, malgré l'étrange désordre des affaires de M. de Vendôme, elle ne laissa pas d'y profiter beaucoup. Madame des Ursins, et par conséquent le roi et la reine d'Espagne, en furent affligés, et nul autre qu'eux, si ce n'est quelques valets dont les rapines étoient par là finies, et Albéroni qui demeuroit fort en l'air, mais il sut bientôt se procurer la gaîne de son maître, puis arriver où il parvint. Madame des Ursins, qui vouloit soutenir jusqu'au bout son ouvrage et plus encore flatter le roi par son endroit le plus sensible, fit ordonner par le roi d'Espagne que M. de Vendôme seroit porté à l'Escurial; cela se fit sans pompe, et fut un nouveau dépit à l'Espagne; mais il faut expliquer où il fut enterré. Le superbe caveau de l'Escurial, qu'on appelle le Panthéon, ne reçoit que les corps des rois et ceux des reines qui ont eu des enfants; vers la moitié du degré par lequel on y descend, se trouve une porte qui entre dans une pièce comme en contre-sol, un peu longue mais étroite; c'est dans l'épaisse muraille de ce lieu, qui est nue tout autour et sans aucun ornement, qu'on fait des niches où l'on met les corps qui arrivent dans l'Escurial; on referme ces niches avec de la pierre, en sorte qu'il n'y paroît point, et on laisse ainsi les corps jusqu'à ce qu'on juge qu'ils soient à peu près consommés; c'est ce qui donne le nom à ce lieu ou à cette pièce qu'on appelle le pourrissoir. Après donc un certain nombre de mois, on tire le corps qu'on y a mis de la sorte, et on le porte dans le Panthéon, s'il y doit être, sinon dans une autre pièce qui est de plein pied au delà du pourrissoir duquel on y entre uniquement. Cette pièce est plus grande, mais de même forme et hauteur; on n'en peut mieux comparer les murailles qu'à celles d'une bibliothèque dont les tablettes seroient toutes pour des in-folios, mais dont la profondeur passe la hauteur d'un homme; sur ces tablettes, qui vont l'une sur l'autre jusqu'au haut, sont rangés des cercueils à nu, c'est-à-dire sans aucun poêle dessus, et tous côte à côte avec une courte inscription du nom, de l'état, de l'âge et du jour de la mort sur chacun; ce sont toutes reines qui n'ont point eu d'enfants, et infants ou infantes. Pour M. de Vendôme il a été mis au pourrissoir pour y demeurer enfermé dans la muraille, au dehors de laquelle il n'y paroît quoi que ce soit et nulle inscription; en sorte que, si on ne montroit où il est, on ne l'imagineroit pas, parce qu'il ne paroît qu'une suite de mur nu et blanc à l'ordinaire; c'est donc là où il attend la résurrection universelle, comme n'ayant pas dû être mis parmi les infants. Mais, puisque la mort du grand prieur, son frère, dépasse le temps de nos Mémoires, achevons tout d'un coup cette curiosité.

Aussi débauché, mais moins infâmement pour le goût et le genre de débauche, que son aîné, mais aussi bien plus crapuleux, il servit

la plupart de sa vie, et eut le malheur de ne pas acquérir de réputation en ce métier; la valeur fort équivoque et la capacité nulle, mais récompensée d'une audace à front d'airain et des propos les plus hasardés. Plus glorieux dès les premiers temps que son frère, beaucoup mieux fait et bien avec les dames, adroit et galant, soutenu de beaucoup d'esprit et même de quelques lettres, il vécut avec son frère dans la plus intime union. Il étoit le maître de son domestique et de ses affaires que l'abbé de Chaulieu faisoit sous lui, à qui l'esprit et la débauche l'avoient uni. Moins assidu à la cour que M. de Vendôme et fort adonné à la liberté de la vie de Paris, il ne fut bien avec le roi que par le reflux de sa bâtardise et par celui de son frère; aussi essuya-t-il des exils et des disgrâces qui le firent plusieurs fois passer en pays étranger. On a vu dans ces Mémoires l'humiliation qu'il essuya quand à Meudon il osa quereller M. le prince de Conty, et il en reçut de plus d'une espèce en sa vie. Aussi plein de tabac et aussi sale que son frère, il en faut rapporter un trait qui suffira en ce genre pour tous deux. Ils servoient de lieutenants généraux en Flandre, fort peu avant que leur brouillerie avec M. de Luxembourg les fit passer en Italie sous M. Catinat; ils vivoient et étoient toujours logés ensemble; à un camp de passade on tendit leurs deux lits dans une petite chambre haute fort étroite, en sorte qu'on avoit peine à passer entre deux; ils se couchèrent. Un moment après, l'aîné soulève la couverture; à l'instant le cadet s'écrie médiocrement; M. de Vendôme se tourne et vit le grand prieur qui s'essuye le visage à ses draps; c'est qu'il lui avoit lâché un jet de foire tout plein sur le visage: « Ah! mon frère, lui dit-il, je vous demande pardon. — Ce n'est rien, mon frère, répondit l'autre, » et tous deux se rendormirent. M. de Vendôme soutenoit bien sérieusement à madame la princesse de Conty, qui étoit la personne du monde la plus propre, que tout le monde et elle la première faisoit au lit tous les jours, que lui aussi y faisoit toujours, mais avec cette différence qu'on le cachoit sans savoir pourquoi et que lui l'avouoit de bonne foi. Leurs chiennes faisoient leurs petits dans leurs draps sans qu'ils en changeassent; on peut juger par ces échantillons de leur propreté. Quelques années avant la disgrâce de M. de Vendôme, les deux frères se brouillèrent. L'aîné s'aperçut enfin que l'autre le pilloit; il chassa l'abbé de Chaulieu, et le roi lui aida à faire que Crozat, un des plus riches hommes de Paris et dont le comte d'Évreux épousa la fille, se mit à la tête de ses affaires. Le grand prieur s'étoit aussi ruiné avec un grand prieuré et ses six abbayes avec quelques-unes desquelles il fit d'étranges marchés. Depuis cette brouillerie des deux frères, il n'y eût plus que du replâtrage entre eux. Ils servirent néanmoins ensemble, et l'aîné par orgueil vouloit faire de l'autre un général d'armée, sans l'aimer et sans l'estimer: à la fin ils se brouille-

rent ouvertement, et, soit que le grand prieur s'en prît à son frère, qui lui avoit fait donner une armée separée de lui à commander où il s'étoit fort mal conduit, de ce que ce commandement en chef lui fut doucement ôté et qu'il fut obligé d'aller rejoindre M. de Vendôme, soit quelque autre raison plus honteuse à laquelle il donna grand lieu, jamais il ne voulut demeurer au combat que son frère donna à Calcinato le 17 avril 1706, où il y eut beaucoup de sang répandu sans qu'il nous en demeurât autre avantage. Le grand prieur, le voyant sur le point de s'engager, s'en alla, quoi qu'on lui pût représenter, dans une cassine voisine, hors de toute portée, avec quelques soldats qu'il prit pour l'y garder, où il demeura pendant tout le combat; honteux ensuite de rejoindre l'armée, il n'y parut plus et il repassa les Alpes. Ces Mémoires nous disent la vie errante et exilée qu'il mena depuis, et les aventures qui lui arrivèrent. Lors de la mort du roi il étoit à Lyon, où il lui avoit été permis de fixer sa demeure; bientôt après, le régent lui permit de revenir à Paris, où il ne tint pas à lui qu'il ne prît un grand vol; depuis les derniers, où les bâtards s'étoient élevés après la disgrâce de M. de Vendôme, ils n'avoient plus rien de commun avec le grand prieur, qui reçut à cet égard plusieurs mortifications sur ce qu'il prétendit et sur ce qu'il tenta; mais il se consola par de l'argent dont le régent lui fut libéral et le fameux Law encore davantage. Toutefois ses vaines tentatives, également odieuses à ceux qu'il vouloit égaler et à ceux qu'il vouloit surpasser, l'éloignèrent de tout le monde qui déjà s'en étoit peu approché, par le mépris de sa personne qu'il acheva de combler par l'infâme procès qu'il intenta à Matignon, ancien évêque de Condom, sur l'abbaye de Saint-Victor de Marseille dont il s'étoit démis sous le feu roi, et que ce prélat avoit acceptée en en remettant une autre, à condition de payer pour le revenu de cette dernière aux créanciers du grand prieur pendant nombre d'années, et en jouir après paisiblement. A peine l'évêque en fut-il à ce terme, que le grand prieur prétendit rentrer dans la possession de cette abbaye malgré sa démission, et disputa cette affaire avec autant de hauteur et d'emportement qu'avec peu d'apparence du plus léger fondement, et fut piqué de le perdre comme de la plus atroce injustice. Il vendit en 1719 son grand prieuré de France au bâtard du régent presque encore enfant, dont il eut un gros argent et quantité d'actions sur la compagnie des Indes, si connue et si courue alors sous le nom de Mississipi, et dont l'agiotage a fait une si mortelle plaie à l'État. Tout l'ordre de Malte cria quoique accoutumé à voir cette place, due à l'ancienneté, en proie aux bâtards depuis longtemps, et le public encore plus de la vente publique d'un bénéfice comme d'une charge et d'une terre. Vendôme voulut après se dépêtrer de ses vœux dans le dessein de se marier et de perpétuer sa bâtardise. Le régent l'y servit, et il obtint à Rome tout ce qu'il lui falloit pour cela; mais il

chercha vainement un parti qui pût satisfaire sa vanité et sa bourse, tellement qu'il laissa ses bulles et ses dispenses à Rome sans les payer, garda ses abbayes, et acheva une vie honteuse dans la crapule et dans l'obscurité dont il ne s'étoit pu tirer, et dans laquelle il s'enfonça de plus en plus. Il ne fut que peu de jours malade. Le prince de Conty, avec qui la débauche l'avoit lié depuis un an, malgré la disproportion étrange des âges et des tempéraments, devint son apôtre et lui fit recevoir ses sacrements; il y avoit peut-être quarante-cinq ou cinquante ans qu'il n'en avoit approché, et il y en avoit plus de quarante qu'il ne s'étoit couché qu'ivre. Ainsi finit cette race bâtarde de Vendôme qui de façon ou d'autre a fait de grands maux à l'État dans toutes ses trois générations.

Mardi 21, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon, où étoit la duchesse de Noailles, outre les quatre dames qui sont toujours de ces dîners-là. Sur les cinq heures, le roi alla se promener dans les hauts de Marly, où il n'y avoit de dames que celles qui avoient dîné avec lui; il étoit seul dans sa calèche, madame de Maintenon et madame de Dangeau dans une calèche à deux, fermée; mesdames de Noailles, de Lévis, de Caylus et d'O étoient dans une calèche à quatre, découverte. Au retour de la promenade, M. de Torcy entra dans le cabinet du roi; il lui présenta le comte d'Uzès, qui arrive de Madrid, où il a demeuré quatre jours, n'étant point pressé d'aller à l'armée d'Espagne, où il doit servir de maréchal de camp, parce que la maladie de M. de Vendôme empêchoit cette armée de s'assembler. Le comte d'Uzès n'a été que huit jours en chemin parce qu'il est toujours venu à cheval; le roi d'Espagne l'envoie pour supplier le roi de lui envoyer incessamment, pour commander l'armée de Catalogne, un général françois. Il en nomme quatre au roi dans sa lettre, le suppliant de choisir un de ces quatre-là. Nous ne savons point encore qui ils sont, et peut-être ne saurons-nous que celui que le roi choisira. Après que M. de Torcy et le comte d'Uzès furent sortis du cabinet du roi, S. M. entra chez madame de Main-

tenon, où il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz, et pendant qu'il travailloit avec eux il arriva un courrier d'Angleterre qu'on attendoit avec impatience. MM. Desmaretz et Voisin sortirent de chez madame de Maintenon, et attendirent avec les courtisans que M. de Torcy fût entré et sorti d'avec le roi, jugeant bien que le courrier apportoit des nouvelles décisives. Tout ce que nous en avons su, c'est que les nouvelles sont bonnes, et apparemment nous en saurons demain davantage après le conseil.

Mercredi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et après son dîner il travailla avec M. Voisin; à six heures il alla se promener dans les jardins. Durant son dîner il a un peu parlé du courrier d'Angleterre arrivé hier au soir, et a dit que la reine de la Grande-Bretagne parla vendredi à son parlement des conditions de la paix, qu'elle reçut de grands remercîments des deux chambres, et que le soir même il y eut de grandes illuminations et des feux de joie dans Londres. Nous avons su quelques particularités de plus; le courrier n'est parti que de dimanche; la chambre haute et la chambre basse doivent, outre leur remercîment, faire une adresse pleine de reconnoissance à la reine, et le comte de Strafford doit repartir pour retourner à Utrecht. — Monseigneur le duc de Berry a eu deux accès de fièvre tierce qui ne l'empêche ni de se promener ni de jouer; mais on croit qu'il ne se ménage pas assez.

Jeudi 23, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et courut le cerf l'après-dînée. Monseigneur le duc de Berry étoit à cheval à la chasse, malgré ce que les médecins lui ont pu dire là-dessus; madame la duchesse de Berry étoit à cheval aussi. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui mande que le duc d'Ormond a reçu un courrier de la reine, par lequel il a appris le détail de ce qui s'est passé au parlement; ainsi on ne doute plus de la paix dans son armée non

plus qu'ici; cependant le prince Eugène va toujours son train, et on assure qu'il a fait ouvrir la tranchée au Quesnoy la nuit du 20 au 21. — Le roi a donné à monseigneur le duc de Berry le régiment qu'avoit M. de Vendôme; monseigneur le duc de Berry n'avoit point de régiment d'infanterie, et on l'appellera le régiment du duc de Berry pour le distinguer du régiment de Berry-province. — Le roi renvoie son équipage pour le cerf, et ne chassera plus qu'à Fontainebleau.

Vendredi 24, à Marly. — Le roi se promena le matin dans les jardins, le P. le Tellier, avec qui il devoit travailler, n'étant point ici parce qu'il est incommodé; après son dîner, le roi travailla avec M. de Torcy jusqu'à cinq heures, et puis alla tirer. — On mande de Flandre que le prince Eugène continue toujours le siége du Quesnoy, quoique les Anglois ne s'en mêlent point, et que le duc d'Ormond ait déclaré au prince Eugène qu'il a ordre de demeurer dans l'inaction. — Par toutes les nouvelles qu'on reçoit d'Angleterre, on apprend qu'il y avoit eu de grands débats dans la chambre haute, surtout entre le duc de Marlborough et milord Paulet, grand maître de la maison de la reine. Marlborough s'étant plaint à la chambre de l'inaction dans laquelle demeuroit le duc d'Ormond, milord Paulet répondit que le duc d'Ormond étoit un homme dont le courage étoit connu, mais que ce n'étoit pas un général qui voulût faire casser la tête à un grand nombre d'officiers dans une bataille ou à un siége pour vendre ensuite leurs charges. Marlborough, qui vit bien que ce discours l'attaquoit, y répondit fort vivement, et milord Paulet soutint qu'il n'avoit rien avancé qu'il ne fût en état de prouver. Le duc le fit appeler le lendemain par le lord Mahon, et la reine, en ayant été avertie, donna ordre au comte d'Yarmouth de les faire arrêter et de les raccommoder.

Samedi 25, à Marly. — Le roi se promena dans les jardins le matin, et après son dîner il travailla avec

M. Voisin. Monseigneur le duc de Berry eut hier la fièvre très-violente; elle l'a quitté aujourd'hui; il prend du quinquina et on espère qu'elle ne lui reviendra plus. Il joua toute l'après-dînée dans le salon à son ordinaire. — On a ici la harangue qu'a faite la reine de la Grande-Bretagne, le vendredi 17 de ce mois, à son parlement, où les conditions de la paix avec l'Angleterre et avec tous ses alliés sont énoncées. On ne sait pas encore si le comte de Strafford est reparti de Londres pour les aller porter à Utrecht. On voit par là que le roi d'Espagne a entièrement renoncé à la France pour lui et pour tous ses successeurs, et que, s'il n'avoit point d'enfants pour succéder à l'Espagne, il déclare M. de Savoie pour son successeur. Le roi d'Espagne a fait ce sacrifice-là pour faire finir la guerre; on lui avoit proposé d'autres partis qui nous auroient été peut-être plus avantageux, mais il a choisi celui-là, qui lui attachera encore plus le cœur des Espagnols.

Dimanche 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier, et le soir il se promena dans les jardins. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry vouloient aller demain à trois heures du matin courre le renard avec les chiens de M. le comte de Toulouse; mais le roi a trouvé qu'il y avoit trop peu de jours que la fièvre a quitté monseigneur le duc de Berry et les a obligés de remettre la partie à mardi. — Le duc de Fronsac est sorti de la Bastille depuis quelques jours. M. de Richelieu, son père, a fait payer toutes ses petites dettes du jeu, et a pris du temps pour faire payer les plus considérables. — Le siége du Quesnoy va son train; la Badie, gouverneur de la place, fit faire une sortie le 23, qu'on mande qui a très-bien réussi. — L'abbé d'Uzès, frère du duc d'Uzès, est mort dans une abbaye qu'il avoit auprès de Toulouse, qui vaut 7 à 8,000 livres de rente; il étoit chanoine de Strasbourg.

Lundi 27, *à Marly*. — Le roi prit médecine par pure précaution, comme il la prend tous les mois. A quatre heures, il tint un conseil de marine, et à six heures il tint un conseil d'État extraordinaire. Il n'y avoit presque aucun ministre ici, mais il étoit arrivé des courriers à M. Voisin, et le roi l'avoit chargé de faire avertir M. le chancelier, qui tenoit le conseil des parties à Versailles, et M. de Torcy, qui étoit à Versailles aussi pour ses affaires particulières, et de faire avertir M. de Beauvilliers qui étoit à Vaucresson; ces messieurs arrivèrent avant six heures, et le conseil dura jusqu'à sept; ensuite le roi alla se promener dans les jardins. On ne nous dit point la raison qui a fait tenir ce conseil-là. — On apprend de Flandre que le canon des ennemis devant le Quesnoy a commencé à tirer le 26, qui étoit hier. — On parle fort d'une réconciliation entre madame la Duchesse et ses trois belles-sœurs, et qu'on fera le mariage de M. le Duc avec mademoiselle de Conty, et celui de M. le prince de Conty avec mademoiselle de Bourbon.

Mardi 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin et M. Desmaretz. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent, à trois heures du matin, courre le renard avec les chiens de M. le comte de Toulouse. — On mande de Flandre que le duc d'Ormond a retiré toutes ses sauvegardes, qu'il avoit fait prendre aux troupes angloises du pain pour quinze jours, et qu'apparemment ils alloient marcher; mais on ne parle point des troupes étrangères qui sont à la solde d'Angleterre. Cependant le siége du Quesnoy s'avance, et on ne croit pas que cette place puisse tenir jusqu'au 15 du mois prochain. — L'archevêque d'Auch (1) est mort dans son diocèse; il étoit malade depuis longtemps.

Mercredi 29, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État

(1) Augustin de Maupeou.

et se promena dans ses jardins l'après-dînée. — Il arrive tous les jours des courriers de Flandre, et nous n'apprenons point que les Anglois soient en marche pour quitter l'armée des ennemis comme on l'avoit dit; on croit même que le duc d'Ormond n'est pas maître de toutes les troupes que paye la reine sa maîtresse. Le siége du Quesnoy s'avance; les batteries qui ont commencé le 26 à tirer font taire tout le canon de la place.

Jeudi 30, *à Marly*. — Le roi fit entrer le matin dans son cabinet M. le cardinal de Rohan qui étoit venu de Paris; il n'a point encore reçu la barrette. Après la messe le roi alla se promener, et puis fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et l'après-dînée il donna aux dames qui avoient dîné avec lui, et qui sont toujours les mêmes, plusieurs bijoux à jouer. — On mande de Flandre que comme on croit que les ennemis entreprendront quelque chose après la prise du Quesnoy, on a envoyé M. de Bueil à Landrecies avec quatre bataillons, et M. de Maillebois avec six bataillons à Maubeuge. — Monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry et les princesses allèrent à la roulette, où il y a plus d'un an qu'on n'avoit été.

Vendredi 1er *juillet*, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry coururent le loup avec les chiens de M. le comte de Toulouse. — M. le duc d'Ormond demanda ces jours passés à conférer avec le prince Eugène et les députés des États Généraux qui sont à l'armée, et leur déclara que la reine sa maîtresse trouvant les propositions de paix de la France raisonnables et avantageuses aux alliés, elle vouloit terminer la guerre, et qu'ainsi il ne pouvoit plus demeurer, avec les troupes qu'il commande, à servir d'armée d'observation pendant qu'ils faisoient le siége du Quesnoy; qu'il alloit se retirer avec les Anglois, et qu'à l'égard des autres troupes qui sont à la

solde de la reine sa maîtresse, si elles ne le vouloient pas suivre, elles ne seroient pas payées; ni pour le présent ni de tout ce qui leur est dû du passé.

Samedi 2, *à Marly*. — Le roi se promena le matin, et l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. — Le Rancher, gouverneur du Quesnoy, qui avoit quatre-vingt-sept ans, mourut à Paris de hier au matin. — Le roi donne à monseigneur le duc de Berry et à madame la duchesse de Berry l'appartement que monseigneur le Dauphin avoit à Versailles, et on y joint le logement où étoit le duc de la Rocheguyon, pour augmenter la salle des gardes. M. de la Rocheguyon prendra l'appartement de grand maître de la garde-robe que M. son père n'occupe pas depuis longtemps. Le roi n'a pas encore disposé du logement qu'avoient monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry.

Dimanche 3, *à Marly*. — Le roi tint conseil d'État, travailla avec M. Voisin l'après-dînée, et puis alla tirer. — Par les lettres qu'on reçoit de Flandre, on ne doute pas que le Quesnoy ne soit pris incessamment; il y a trois attaques, et ils ont soixante pièces de gros canon en batterie. — On mande de notre armée d'Allemagne que nos hussards avoient chargé un de nos partis de cavalerie la nuit, et qu'avant qu'on se fût reconnu il y avoit eu quelques gens blessés de part et d'autre. Le gouverneur du chevalier de Bavière y a été blessé considérablement. — Le maréchal de Berwick écrit d'Aix auprès de Chambéry, et mande : « Je suis revenu ici de la tournée que j'ai faite dans les Bauges et sur le haut Rhône. Je vais présentement gagner les frontières du Piémont afin d'être à portée d'observer les mouvements des ennemis. Partie des troupes allemandes sont déjà arrivées près de Bussolin, et le reste y est attendu avant la fin de ce mois. M. de Thaun n'étoit pas arrivé à Milan le 18. »

Lundi 4, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et fit porter son dîner chez madame de Main-

tenon; après dîner il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain, et puis revint chez madame de Maintenon, où il donna des bijoux à jouer aux dames qui y avoient dîné. — Par les nouvelles qui viennent de Flandre on apprend que le duc d'Ormond n'est point maître des troupes allemandes que la reine d'Angleterre paye, et que les généraux qui les commandent attendent des ordres de leurs maîtres avant que de se déterminer, ou à obéir entièrement aux ordres de la reine d'Angleterre ou pour se joindre aux Hollandois et au prince Eugène, qui offre de les soudoyer; et le duc d'Ormond, dans cette incertitude-là, reste campé au Câteau-Cambrésis, et le siége du Quesnoy s'avance toujours. — Au retour de la promenade le roi envoya avertir les ministres qui sont ici, et il tint le conseil d'État. Le chancelier est à Versailles; on ne le fit point venir.

Mardi 5, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. Pendant le commencement du conseil des finances M. de Torcy et M. Voisin entrèrent dans le conseil, quoiqu'ils ne soient point du nombre de ceux qui le composent, mais ils n'y demeurèrent guère, et à midi on fit partir plusieurs courriers. L'après-dînée le roi travailla avec M. Voisin, et ensuite avec M. Desmaretz. — Le conseil d'État qui fut tenu hier au soir étoit pour des nouvelles d'Angleterre qui arrivèrent hier à cinq heures. On ne dit point quelles elles sont, et on assure simplement que nous avons sujet d'en être contents.

Mercredi 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. — Le bruit se répand que le courrier de Flandre nous apprend que le Quesnoy capitule; on dit même que les ennemis veulent les prendre prisonniers de guerre. — On mande de Saint-Malo qu'il y est arrivé trois vaisseaux de la mer du Sud très-richement chargés; on mande au roi qu'il y a douze millions, et il y a même une lettre qui porte qu'il y en a quinze.

Jeudi 7, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où il y eut après dîner une petite loterie pour les dames qui avoient eu l'honneur de dîner avec le roi. — M. de Jarnac est arrivé à Paris, où M. Voisin est allé aujourd'hui; il apporte la capitulation du Quesnoy; il étoit dans la place. M. Voisin l'amènera demain ici pour rendre compte au roi de ce siége. — Toutes les lettres d'Allemagne portent que le roi de Suède est enfin parti de Bender pour retourner dans ses États, mais elles varient toutes sur le nombre de troupes qu'il a avec lui et sur la route qu'il prend.

Vendredi 8, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. — M. Voisin mena le soir M. de Jarnac chez le roi, qui étoit persuadé que le Quesnoy ne s'étoit pas bien défendu; mais M. de Jarnac a dit de si bonnes raisons qu'il a justifié le gouverneur et la garnison, quoiqu'ils aient été obligés de se rendre prisonniers de guerre. Il s'est passé une affaire en Flandre où M. de Broglio s'est très-bien conduit et a défait huit cents chevaux des ennemis qui ont été presque tous tués ou pris. Le roi a fait donner ici un logement à M. de Jarnac, qui y demeurera le reste du voyage.

Samedi 9, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins, où il vit jouer au mail; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. — Il paroît par les dernières nouvelles qu'on a reçues de Hollande, que les Hollandois sont plus disposés à faire la paix qu'ils ne l'avoient été jusqu'ici, et on assure qu'il y aura bientôt une suspension d'armes. — On a arrêté à Paris, dans plusieurs cafés, des agioteurs qui, pour mieux faire valoir leur argent, répandoient des bruits mauvais sur les affaires, jusqu'à dire que la reine de la Grande-Bretagne avoit été mise en prison. — Le roi donna encore une petite loterie aux dames chez madame de Maintenon.

Dimanche 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'É-

-tat, et après son dîner il travailla avec M. Pelletier, et ensuite avec M. Voisin. A six heures il alla voir jouer au petit mail où jouoit monseigneur le duc de Berry, qui y joue même très-bien. Au retour de la promenade il travailla avec M. de Torcy, et ensuite avec M. Voisin. — On a apporté à la Monnoie à Paris pour dix millions de barres d'argent venues du vaisseau qui est arrivé en Bretagne il y a un mois, et sur lequel Crozat a le principal intérêt.

Lundi 11, *à Marly.* — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Ventadour amena ici M. le Dauphin, que le roi prit plaisir à voir marcher, car il est ferme sur ses jambes présentement. A trois heures le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici; le roi d'Angleterre n'y demeura pas longtemps, mais la reine y demeura jusqu'à six heures. — Tel soin que M. de Jarnac ait pris de justifier la Badie, il est venu tant de lettres de l'armée qui parlent contre lui, et le maréchal de Villars l'accuse si fort de s'être mal défendu dans le Quesnoy, qu'on croit que le roi est fort mécontent de lui. Les ennemis lui ont permis de venir ici; il a vu M. Voisin, mais le roi n'a pas voulu le voir. M. de Torcy vint trouver le roi à la promenade, et lui parla assez longtemps. Le bruit se répand que les troupes à la solde d'Angleterre ne veulent pas suivre le duc d'Ormond.

Mardi 12, *à Marly.* — Le roi quitta le deuil qu'il avoit pris pour la princesse d'Angleterre, et qu'il avoit prolongé de quelques jours pour M. de Vendôme. Le roi tint le conseil des finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin et alla ensuite se promener, puis travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz chez madame de Maintenon. Il donna ordre à M. Voisin de faire mettre la Badie à la Bastille. — M. d'Antin a acheté 140,000 francs toutes les places qu'avoit M. de Plénoy à la Grenouillère à Paris, et y va faire

bâtir une maison magnifique. — Le roi d'Espagne a déclaré solennellement à ses ministres et à beaucoup de grands assemblés qu'il avoit renoncé au royaume de France pour n'abandonner jamais ses fidèles sujets les Espagnols.

VOYAGE DE FONTAINEBLEAU.

Mercredi 13, *à Petit-Bourg.* — Le roi tint le conseil d'État à Marly; il en partit à deux heures et demie, ayant dans son carrosse madame la duchesse de Berry auprès de lui, monseigneur le duc de Berry et Madame sur le devant, mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois aux portières. Il passa à Versailles pour voir le nouveau bâtiment qu'on fait faire auprès de la chapelle, et arriva ici avant sept heures, où il se promena jusqu'à la nuit dans les jardins. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry jouèrent devant et après souper au lansquenet. Madame la Duchesse, qui étoit depuis quelque temps à Saint-Maur auprès de M. le Duc, qui a eu la petite vérole, vint joindre le roi ici, et M. le Duc est demeuré à Saint-Maur. Il est encore trop rouge pour se montrer à la cour.

Jeudi 14, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever, s'enferma avec M. de Torcy et M. Voisin, qui n'avoient pas couché à Petit-Bourg, et cela fit croire qu'ils apportoient quelques nouvelles importantes. Le roi ensuite se promena dans les jardins; il dîna à Petit-Bourg, en partit sur les trois heures dans son grand carrosse, où ils étoient sept, car il y fit mettre madame la Duchesse. Il arriva ici avant sept heures. — On mande de Dunkerque qu'il y est déjà arrivé quelques officiers majors des régiments écossois qui devoient y arriver. — La trêve de deux mois entre la France et l'Angleterre doit être publiée ces jours-ci à la tête des deux armées. — On mande d'Espagne que le marquis de Bay avoit voulu escalader Aroche, où il y avoit une très-foible garnison, mais que les échelles

étoient trop réduites; ainsi cette entreprise a manqué. — La duchesse de Noailles partit de Petit-Bourg avec une grosse fièvre pour retourner à Paris; on craint que ce ne soit la petite vérole.

Vendredi 15, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et sur les cinq heures du soir il alla se promener autour du canal, seul dans sa petite calèche; il avoit eu envie d'aller tirer l'après-dînée, mais il a une fluxion sur le bras, depuis quelques jours, qui s'est augmentée par un petit effort qu'il a fait. — On mande de Flandre que le prince Eugène a engagé les généraux des troupes allemandes qui sont à la solde d'Angleterre, à ne point suivre le duc d'Ormond, et qu'il les fera payer très-exactement; il paroît même qu'il veut encore faire un siége, et il menace Maubeuge ou Landrecies. Le roi a envoyé ordre au maréchal de Villars de donner bataille plutôt que de laisser prendre Landrecies; il y a neuf bataillons dans cette place, et le gouverneur est du Barrail, qui étoit colonel du régiment du Roi avant Nangis. — M. de Richebourg, intendant de Normandie, étoit brouillé avec M. de Luxembourg. On l'ôte de Rouen, mais comme d'ailleurs on étoit content de lui, on lui donne l'intendance de Poitiers qu'avoit M. Roujault, et M. Roujault sera intendant de Rouen en sa place.

Samedi 16, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval. Le soir, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le soir, à Paris, au Palais-Royal, madame la Grande-Duchesse, qui y avoit joué toute l'après-dînée, tomba en apoplexie; M. le duc d'Orléans envoya un courrier au roi pour lui en apprendre la nouvelle. — Le roi d'Espagne envoya le comte d'Uzès, il y a quelques semaines, pour demander un général françois pour commander en Catalogne, mais il a changé d'avis et n'en demande plus. — On mande d'Allemagne et de

Pologne que le roi de Suède étoit encore à Bender, mais qu'il en devoit partir bientôt parce que le Grand Seigneur lui a envoyé les secours d'hommes et d'argent qu'il a demandés. — L'évêque de Toulon est mort (1); il étoit fort riche de son patrimoine ; madame de Basville sa sœur est son héritière, mais il a fait des fondations et donné beaucoup aux pauvres par son testament.

Dimanche 17, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État ; il alla tirer l'après-dînée, mais la douleur qu'il a au bras s'augmentoit en tirant, et il a résolu de se priver de ce plaisir-là pendant quelque temps. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. le duc d'Orléans a mandé au roi que madame la Grande-Duchesse avoit reçu tous ses sacrements ce matin et avoit fait son testament. Elle a une entière connoissance, mais elle est paralytique de tout un côté, et les médecins ne la croient pas hors de danger. — Il arrive tous les jours des courriers de Flandre. La trêve entre la France et l'Angleterre doit être déclarée aujourd'hui à la tête des troupes de France et d'Angleterre ; le prince Eugène n'en paroît que plus animé à continuer la guerre, et on mande qu'il a envoyé quarante bataillons et quelques escadrons pour investir Landrecies.

Lundi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de dépêches, alla courre le cerf l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain ; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. — M. le duc d'Orléans a mandé que madame la Grande-Duchesse étoit mieux ; les médecins la veulent envoyer aux eaux. — Le maréchal de Villars doit marcher cette nuit pour passer l'Escaut, et si les ennemis sont

(1) Louis-Armand Bonnin de Chalmet. — Dangeau commet une erreur en nommant sa sœur madame de Basville. Anne-Louise Bonnin de Chalmet, sœur de l'évêque de Toulon avait épousé Nicolas de Lamoignon, marquis de la Mothe, frère puîné du marquis de Basville.

derrière la Seille comme on le dit; il pourroit bien y avoir une action demain ou après demain. Le duc d'Ormond marcha hier du Câteau-Cambrésis, où il étoit, à Avesne-le-Sec, près Bouchain; il n'emmène quasi que les troupes angloises. Il n'a été suivi que par les troupes du duc de Holstein, qui ne font que six escadrons et d'un bataillon; il a été suivi aussi du régiment de Walef-dragons, de quatre escadrons. Il avoit fait publier la trêve avec la France avant que de marcher.

Mardi 19, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin; il alla ensuite se promener autour du canal, seul dans sa petite calèche. Madame la duchesse de Berry étoit dans une autre calèche avec des dames, à côté de celle du roi. — On attend avec impatience des nouvelles de Flandre. — Les nouvelles de ce qui se passe en Savoie sont peu curieuses; voilà ce qu'en mande le maréchal de Berwick : « Le 11 de ce mois l'armée du roi passa le mont Genèvre sur deux colonnes dont l'une campa au-dessus de Sezane, et l'autre au-dessus de Bousson, aux ordres de MM. de Cadrieux et de Broglio. La nuit on détacha tous les grenadiers et les mignons pour se rendre maîtres des hauteurs du Bourget et de Cotteplaine; les ennemis ne s'y opposèrent point, ils se contentèrent de garder le col de la Valette. Le 12, l'armée vint camper au saut d'Oulx, la droite au col du Bourget, la gauche à Oulx. Le 13, M. de Cilly arriva en ce camp avec les troupes qui avoient hiverné en Savoie. Les ennemis ont environ vingt bataillons dans le camp retranché de Saint-Colomban, et trente répandus depuis là jusqu'à Suze; ils occupent les cols de la Valette, de Ferrières et de la Fenestre, et ont cinq bataillons à Fenestrelles. »

Mercredi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi donna le matin la calotte à M. le cardinal de Rohan, qui la lui avoit apportée hier de Paris, l'ayant reçue de Rome; il la présenta au roi, qui la lui mit sur la tête. Le cardinal s'en

retourna le soir à Paris, d'où il reviendra ici dans peu de jours avec M. Bianchini, qui lui a apporté la calotte et la barrette, et le roi donnera à la messe la barrette au cardinal, comme c'est la coutume. Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il courut le lièvre avec les chiens du maréchal de Tallard. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. Le roi demanda plusieurs fois dans la journée s'il n'étoit point arrivé de courrier de Flandre, et il ordonna en se couchant qu'on l'éveillât la nuit s'il en arrivoit un. Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où il n'y avoit que mesdames de Caylus, d'O et de Dangeau.

Jeudi 21, à Fontainebleau. — Le roi, après son dîner, courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la duchesse de Berry étoit à cheval à la chasse. M. Voisin vint chez madame de Maintenon aussitôt que le roi y fut entré; il y revint encore un peu avant le souper, parce qu'il arriva deux courriers à quatre heures l'un de l'autre. Le maréchal de Villars a passé l'Escaut avec toute l'armée; il va camper au Câteau-Cambrésis. Les ennemis ne sont point sur la Seille, comme on l'avoit dit; ils sont encore derrière l'Escaillon et en état de joindre, quand ils voudront, les quarante bataillons avec lesquels ils ont investi Landrecies. — Le roi donna, le matin, la première audience au nonce Bentivoglio, qui arriva avant-hier au soir et qui a été très-bien reçu; il est d'une maison qui a toujours été fort attachée à la France. — Le cardinal Palavicini est mort; on le regrette fort ici. Il avoit marqué dans toutes les occasions un grand attachement aux deux couronnes et s'étoit fort opposé aux cardinaux qui avoient reconnu l'archiduc roi d'Espagne.

Vendredi 22, à Fontainebleau. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il courut le cerf, et ne revint de la chasse qu'à sept heures. — Il arriva un courrier de Flandre; le maréchal de Villars

a détaché MM. de Coigny et de Jeoffreville pour passer la Sambre et pour reconnoître la situation des ennemis qui ont investi Landrecies, du côté de Marole. On craint bien, comme ces pays-là sont fort coupés et pleins de bois, qu'il ne soit malaisé de les attaquer, ayant eu le loisir de s'y retrancher. — Madame la duchesse d'Orléans arriva ici à sept heures du matin; elle étoit partie de Paris hier au soir. Elle essuya un si grand orage en chemin qu'elle fut obligée de s'arrêter deux heures à la ferme de Longboyau; le tonnerre tomba fort près de son carrosse. M. le duc d'Orléans étoit arrivé dès hier. Ils avoient voulu demeurer auprès de madame la Grande-Duchesse, mais elle n'a pas voulu qu'ils retardassent leur voyage pour l'amour d'elle; elle restera au Palais-Royal jusqu'à ce qu'elle parte pour les eaux.

Samedi 23, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et puis alla se promener autour du canal dans sa calèche. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent courre le sanglier; madame la duchesse de Berry étoit en calèche. — Il arriva un courrier de Flandre; le maréchal de Villars examine ce qu'on peut faire pour secourir Landrecies; nos troupes témoignent la meilleure volonté du monde. M. de Villars a mandé au roi qu'il n'en verroit point demain de courrier; ainsi nous n'aurons de nouvelles que lundi. — M. de Harlay, qui a été longtemps premier président et en grande réputation, mourut à Paris; il y a déjà longtemps que sa mauvaise santé l'avoit obligé à quitter sa charge.

Dimanche 24, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il courut le lièvre avec les chiens du maréchal de Tallard; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Le cardinal de Rohan arriva le soir, et a ramené avec lui M. Bianchini, camérier du pape, qui lui a apporté la barrette, que le roi

lui donnera demain à la fin de la messe. — Il n'arrive point de courrier de Flandre, le maréchal de Villars avoit mandé qu'il n'en enverroit point; mais on en attendra demain un avec impatience, parce qu'on sait que ce général a dessein d'entreprendre ces jours-ci quelque chose de considérable; on croit même que cela peut avoir été exécuté dès aujourd'hui. — On mande du Dauphiné que le général comte de Thaun est arrivé à l'armée des ennemis, mais que M. de Savoie est encore à Turin. — La reine d'Espagne va prendre huit dames du palais, qui auront chacune 10,000 francs de pension, et qui auront un logement dans le palais pour elles et pour leurs maris; il y en a déjà deux en exercice, qui sont la duchesse d'Havré, nièce de madame des Ursins, et la marquise de Crèvecœur, dont le mari est fils du prince de Masseran et d'une fille que feu M. de Savoie avoit eu de madame de Cavour.

Lundi 25, *à Fontainebleau*. — Le roi descendit en bas à la chapelle, et à la fin de la messe il donna la barrette à M. le cardinal de Rohan. M. de Bianchini, camérier du pape, qui l'avoit apportée, passa sur le drap de pied, entre le roi et M. de Villeroy, capitaine des gardes, pour l'aller prendre où on l'avoit posée; mais ce fut un mésentendu, car il ne devoit point passer sur le drap de pied ni devant le capitaine des gardes, qui n'est jamais sur le marchepied. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pontchartrain, et sur les six heures il alla se promener autour du canal dans sa calèche. — On comptoit bien que hier il n'arriveroit point de courrier de Flandre, mais on en attendoit un aujourd'hui, et comme il n'en est point venu, on croit que le maréchal de Villars aura envoyé un homme de condition pour apporter la nouvelle de l'entreprise qu'il a faite, et dont on ne doute quasi point que le succès ne soit heureux.

Mardi 26, *à Fontainebleau*. — Le roi ne devoit être réveillé qu'à huit heures et un quart, qui est l'heure où

où le réveille tous les matins; mais on l'éveilla un peu plus tôt, voyant arriver M. Voisin qui amenoit M. de Nangis avec lui. Il apporte la nouvelle que nous avons forcé les retranchements de Denain, où le prince Eugène avoit laissé dix-huit bataillons et quelque cavalerie qu'il prétendoit pouvoir soutenir parce qu'il avoit la plus grande partie de son armée derrière l'Escaillon, qui se jette dans l'Escaut fort près de Denain; et effectivement il vint pour le soutenir, mais nous étions déjà maîtres du poste, et le prince Eugène fut toujours repoussé aux points sur l'Escaut où il voulut passer. La relation de cette affaire seroit trop longue; elle a été fort bien entreprise et fort bien exécutée. Toutes les troupes ennemies qui étoient dans les retranchements de Denain ont été tuées, noyées ou prises; on compte qu'ils ont perdu dix mille hommes à cette action. Le comte de Broglio, qui commandoit notre réserve, avoit pris avant qu'on attaquât les retranchements cinq cents chariots de pain qui alloient à l'armée des ennemis. Albergotti, le marquis de Vieuxpont, Brendlé et Dreux étoient les lieutenants généraux qui commandoient à cette attaque; Nangis, le duc de Mortemart, le prince d'Isenghien et Mouchy étoient les quatre maréchaux de camp. Milord d'Albemarle, qui commandoit les troupes ennemies, a été pris et trois autres lieutenants généraux; il y en a eu deux autres qui ont été tués. M. le prince de Tingry, qui étoit sorti de Valenciennes avec une partie de sa garnison, a fort bien défendu un pont attaqué par les troupes du prince Eugène, et par lui-même, à ce qu'on croit. Nous avons perdu à l'attaque des retranchements le petit Tourville, colonel d'infanterie. Le marquis de Meuse, colonel d'infanterie, fut dangereusement blessé; le chevalier de Tessé, colonel de Champagne, blessé légèrement. Le roi, à son lever, eut l'honnêteté de faire un compliment au maréchal de Tessé sur la blessure de son fils, louant fort le régiment de Champagne et le colonel. Il parla aussi à l'abbé de

glio, et lui dit : « Votre frère a fait en cette occasion
me il a accoutumé de faire. » Il dit au président de
sons : « Je suis sûr que vous vous réjouissez de cette
ire-ci par plus d'un endroit; » et loua fort le maréchal
Villars, dont il est beau-frère. Le roi tint conseil
inances à son ordinaire, alla courre le cerf l'après-
ée, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla
: M. Voisin et M. Desmaretz.

Mercredi 27, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil
at, et l'après-dînée il alla tirer; son bras lui fait beau-
p moins de mal, il nous dit au retour de la chasse
l ne s'en étoit point senti incommodé en tirant. — Il
va le matin un courrier de Londres; on ne dit pas
étail de ce qu'il apporte, mais on sait seulement qu'il
pporte rien que de bon. La reine de la Grande-Breta-
fait passer ici le duc d'Argyle qu'elle envoie en Es-
ne et qui en ramènera toutes les troupes angloises qui
ent en Portugal et en Catalogne. — Il arriva un cour-
de Flandre; le maréchal de Villars fait attaquer Mar-
nnes et Saint-Amand. Il détacha le comte de Bro-
avec douze bataillons, dès le dimanche au soir, après
l'affaire de Denain fut finie, pour aller à Marchiennes,
omme les ennemis ont fortifié ce poste-là et qu'on
t qu'ils y ont leurs principaux magasins, il y a en-
é encore dix-huit bataillons, et le maréchal de Mon-
uiou y est allé lui-même pour l'attaquer. Ce maréchal
: fort distingué à l'affaire de Denain; ils y ont toujours
le maréchal de Villars et lui : le roi est fort content
'un et de l'autre *.

La fadeur, et l'esprit courtisan de l'auteur paroît bien en cette
. Le maréchal de Villars ne vouloit rien hasarder, et avoit déjà
qué des occasions; celle-ci il ne vouloit rien faire, et Montesquiou
dépêché au roi, dont il étoit fort connu pour avoir été long-
s inspecteur et directeur d'infanterie et major du régiment des
es, et beaucoup plus par ses relations intimes avec la Vienne et
res principaux valets. Il avoit ordre de combattre dès qu'il le
roit, parce que les affaires étoient à leur dernier période : cela le

rendit plus hardi à entraîner Villars malgré lui dans cette marche, laquelle il allongeoit et retardoit toujours. Montesquiou, voyant sa belle, la lui manda, et Villars, au lieu d'accourir, défendit à Montesquiou d'attaquer et de rien faire ; sur quoi Montesquiou, qui avoit son ordre particulier du roi, se hâta d'engager l'affaire pour que Villars ne s'en pût dédire. En effet, Villars, qui d'un quart de lieue entendit le feu, envoya ordres sur ordres ; mais Montesquiou répondit sans s'émouvoir que le vin étoit tiré et qu'il le falloit boire. Il en eut aussi tout l'honneur dans l'armée et à la cour ; mais il eut l'esprit d'être sage et modeste, et de respecter la protection de madame de Maintenon. Il laissa donc Villars faire le matamore, et se contenta de la gloire où personne ne se méprit (1).

Jeudi 28, *à Fontainebleau*. — Le roi vouloit se faire purger, mais la grande chaleur l'en empêcha ; il attendra que le temps soit un peu radouci. Il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et alla courre le cerf après dîner. Madame la duchesse de Berry est toujours à ces chasses-là à cheval, et Madame est toujours en calèche et suit celle du roi, où elle mène tour à tour mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Charolois. — Il arriva un courrier de Flandre par lequel on apprend que nous avons pris Saint-Amand, où il y avoit huit cents hommes qui se sont rendus prisonniers de guerre. On a pris aussi l'abbaye d'Hanon, où il y avoit deux cents hommes. Le maréchal de Montesquiou attaque Marchiennes, et a déjà pris quelques redoutes. On a su par le courrier qui arriva hier que le comte de Dhona, gouverneur de Mons, s'étoit noyé en voulant se sauver des retranchements de Denain, et qu'à cette affaire-là aussi le gouverneur d'Aire avoit été tué : on ne nous a point dit son nom. Notre armée est campée le long de l'Escaut, ayant Valenciennes à sa gauche. Le roi donna 12,000 francs au marquis de Nangis pour sa course, et l'a fait repartir ce soir ; il porte l'ordre au maréchal de Villars de tout tenter pour secourir Landrecies, en cas que les ennemis en veuillent continuer le siége.

(1) Voir l'appendice à l'année 1712.

Vendredi 29, *à Fontainebleau.* — Le roi fut enfermé le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. — Il arriva un courrier de Flandre; la tranchée fut ouverte hier à Marchiennes, et le canon a dû tirer ce matin. On croit qu'on sera maître de ce poste demain ou dimanche au plus tard; c'est le maréchal de Montesquiou qui fait ce siége, et qui mande qu'il croit être à un port de mer, tant on voit de mâts sur la Scarpe. On a déjà pris quarante balandres où il y avoit vingt pièces de gros canon de fonte qu'on a envoyées à Condé. Nous sommes maîtres de la Scarpe jusqu'à son embouchure dans l'Escaut, et on n'a rien trouvé dans Mortagne. Le comte de Dhona, gouverneur de Mons, et qui étoit aux retranchements de Denain, s'est noyé en voulant passer l'Escaut; il y a eu beaucoup d'officiers et de soldats qui se sont noyés comme lui en voulant se sauver à la nage. Le marquis de Meuse, qui a été blessé à l'attaque de Denain et qu'on croyoit blessé à mort, mande à M. d'Antin que sa blessure n'est pas mortelle et qu'il ne croit pas en être estropié, et prie M. d'Antin de demander au roi le régiment de Tourville, qui est beaucoup plus ancien que le sien.

Samedi 30, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il travailla avec M. Voisin; il ne sortit point de tout le jour, parce qu'il eut un peu de colique. — Il est arrivé un courrier de Flandre à M. de Lauzun, qui lui apprit que M. de Castelmoron, son neveu, avoit été tué dans notre camp par quelques coups tirés sur une fausse alarme; il étoit brigadier et capitaine lieutenant des gendarmes de Bourgogne, et M. de Lauzun demande cette charge pour M. de Belsunce, colonel d'infanterie et frère de Castelmoron. Le roi a donné le régiment de Tourville à M. de Meuse, et le régiment de Meuse à M. de Broglio, colonel d'infanterie réformé, qui avoit été guidon de gendarmerie, mais qui, ayant eu le bras coupé, ne pouvoit plus servir dans la cavalerie et fut fait colonel d'infan-

terie réformée il y a deux ans. — On a nouvelle du dedans de la place de Landrecies que la tranchée n'y étoit pas encore ouverte le 28. Les Anglois, qui sont maîtres de Dunkerque présentement, y ont fait des feux de réjouissances pour l'affaire de Denain. Le duc d'Ormond est arrivé à Gand, a mis quelques bataillons dans la citadelle, a mis des troupes à la garde des principales portes, et avec le reste de son armée il est campé à Marikerke, qui n'en est qu'à une lieue. — Le roi donna l'après-dînée une assez longue audience au cardinal de Rohan.

Dimanche 31, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et le soir alla se promener autour du canal dans sa petite calèche. Madame la duchesse de Berry étoit dans une autre calèche à côté de la sienne, avec mesdames de Courcillon et de Parabère. Madame la Duchesse étoit dans une berge sur le canal qu'elle faisoit toujours voguer à côté de la calèche du roi, et elle y jouoit. — Le roi a donné la compagnie des gendarmes de Bourgogne qu'avoit Castelmoron à Trudaine, un des plus anciens sous-lieutenants de la gendarmerie, qui eut une jambe emportée à la bataille de Malplaquet, et qui ne laisse pas de servir. — Villars, aide-major du régiment des gardes, et qui fait la fonction d'aide-major général de l'armée, arriva ici avant le lever du roi; il apporte les drapeaux pris à Denain. Il partit de l'armée avant-hier au soir; notre canon tiroit dès le matin à Marchiennes; ainsi, on ne doute pas que nous n'en apprenions bientôt la prise. Il dit que le comte Corneille de Nassau, officier général fort estimé par les ennemis, avoit été tué à l'affaire de Denain; il étoit fils d'Owerkerke, et le roi Guillaume leur avoit permis de porter le nom de Nassau.

Lundi 1er *août*, *à Fontainebleau*. — Le roi prit médecine qu'il avoit retardée de quelques jours à cause des grandes chaleurs. Le chancelier tint ici le conseil des parties, pour la première fois de Fontainebleau. Le roi

travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. — A une heure après midi, M. d'Artagnan, neveu du maréchal de Montesquiou, apporta la nouvelle de la prise de Marchiennes. Il y avoit dans la place six bataillons, un détachement de cinq cents hommes de la garnison de Douai et le régiment de cavalerie de Waldeck, qui vouloit aller joindre l'armée du prince Eugène; mais la place fut investie dans le temps qu'ils en vouloient sortir; ils se sont rendus prisonniers de guerre. On a pris cent cinquante balandres chargées de munitions de guerre ou de bouche; il y en avoit six sur chacune desquelles il y avoit deux cents milliers de poudre; on a pris soixante pièces de canon. On prétend qu'il y avoit deux millions d'argent dans la place, outre 50,000 pistoles entre les mains du trésorier; mais jusqu'ici on n'a rien trouvé de cet argent-là. Nous n'avons quasi perdu personne à ce siége. La princesse de Holstein-Beck, dont le mari a été pris à l'affaire de Denain, avoit demandé un passe-port pour venir du Quesnoy, où elle étoit, pour venir voir son mari à Valenciennes; elle a dit en y arrivant qu'elle avoit vu, en sortant du Quesnoy, l'artillerie qui étoit devant Landrecies qui rentroit dans le Quesnoy, et comme d'ailleurs on sait sûrement que la tranchée n'est pas ouverte; que le pain est d'une cherté prodigieuse dans l'armée ennemie, et qu'ils n'ont point de magasins à Mons, qui est le seul lieu d'où ils pourroient tirer des vivres, on ne doute plus qu'ils ne soient obligés de lever le siége, quelque envie qu'ait le prince Eugène de le continuer. — Le roi, en sortant de son dîner, remercia les courtisans de la joie qu'ils lui marquoient. — M. Emo, sage grand de Venise, et qui étoit ici depuis un an sans caractère, mais avec pouvoir de terminer tous les différends de la république avec le roi, n'en ayant pu venir à bout, a reçu ordre de la république de retourner, et il a pris congé du roi.

Mardi 2, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite longtemps avec M. Desmarets:

l'après-dînée, il travailla avec M. Voisin. Il ne courut point le cerf parce qu'il est fête dans le diocèse de Sens, et qu'il craint, les jours de fête, que quelqu'un des gens qui vont au bois ne perde la messe; il alla le soir se promener autour du canal. — On sut certainement par les lettres arrivées de Flandre que la tranchée n'étoit pas ouverte à Landrecies le 31, et que la désertion est grande parmi les troupes qui ont investi la place. — Il arriva un courrier de Londres où l'on savoit déjà l'affaire de Denain, et la reine de la Grande-Bretagne fait un compliment au roi sur l'heureux succès de ses armes. — L'électeur de Brandebourg demande aux Hollandois de grandes assurances pour le payement de ses troupes et pour les arrérages qui lui sont dus par l'Angleterre, et dont les Hollandois se sont chargés; il leur demande encore beaucoup d'autres choses dont le détail seroit trop long, et cela embarrasse fort les États Généraux. — Le duc de Fronsac, sorti de la Bastille depuis six semaines, va servir en Flandre dans les mousquetaires, et il a pris congé du roi, qui lui a fort recommandé d'être plus sage, et qui lui a parlé d'ailleurs avec beaucoup de bonté et de considération pour le duc de Richelieu son père.

Mercredi 3, *à Fontainebleau*. — Le roi fut éveillé agréablement par la nouvelle de la levée du siége de Landrecies. Le premier courrier qui arriva venoit de Guise et étoit envoyé par M. d'Imbercourt, intendant de Soissons. Le capitaine des gardes du maréchal de Villars étoit arrivé la nuit; il apporte les étendards et les drapeaux pris dans la ville de Marchiennes, mais il n'apportoit pas la nouvelle sûre de la levée du siége. A une heure après midi M. de Mouy, colonel du régiment de Luxembourg et brigadier, arriva, par qui on sut encore plus de détail de la levée du siége. Les ennemis avoient fait de fort belles lignes de circonvallation avec beaucoup de redoutes; leurs soldats manquoient de pain, et n'en avoient eu que deux livres en dix jours de temps : il y a une furieuse

désertion parmi eux. On a reçu une lettre du gouverneur de Guise qui mande qu'il en est tant venu dans sa place qu'il a été obligé de fermer les portes; M. de Mouy dit qu'il en vient dans toutes les places et villages voisins. — Le roi nous dit en s'habillant qu'il avoit fait investir Douai par le comte de Broglio, qu'il n'y avoit que trois cents hommes dans la place, mais que les ennemis avoient détaché un bataillon de Lille et un d'Aire pour s'y jeter, qu'on ne savoit point encore s'ils y étoient entrés, que le comte de Hompesch, qui en est gouverneur, n'y étoit point, et qu'avec si peu de troupes ils n'en pourront pas mettre dans le fort de la Scarpe, dont la prise faciliteroit fort le siége. — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et alla le soir se promener à la Rivière, qui est une petite maison que M. le comte de Toulouse a achetée sur le bord de l'eau. Le soir, à son coucher, le roi nous dit que les bataillons qui se devoient jeter dans Douai y étoient entrés, et le comte de Hompesch aussi, mais que cela ne changeroit rien à la résolution prise d'attaquer la place. Le prince Eugène marche du côté de Mons, et doit être présentement sur la Haine, vers Saint-Guillain, où l'on croit d'abord qu'il sera obligé de se reposer quelques jours, son armée étant fort fatiguée.

Jeudi 4, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée, et la chasse fut si longue qu'il ne revint ici qu'à huit heures. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval, et y demeura jusqu'à la fin; au retour de la chasse elle donna à souper à madame la duchesse d'Orléans dans le cabinet sur l'étang. Il y avoit eu quelque froideur cet hiver entre ces princesses, mais cela est fort bien raccommodé présentement. Monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans étoient du souper, si bien que Madame soupa seule avec le roi. — On a achevé d'investir Douai; on compte qu'il y a dans la place six ou sept bataillons. — La guerre s'allume fort parmi les Suisses; il y avoit eu deux ou trois petites ac-

tions dans lesquelles les catholiques avoient eu l'avantage, mais on apprend par les dernières nouvelles qu'ils ont été cruellement battus et que les protestants sont fort supérieurs.

Vendredi 5, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il courut le cerf. M. le Duc a fait prier le roi par madame la Duchesse, sa mère, qui étoit allée le voir à Saint-Maur, de lui permettre de partir pour l'armée. Le roi a eu beaucoup de peine à y consentir, ne le croyant pas en état de faire la campagne; mais les instances de M. le Duc ont été si vives, que le roi enfin s'est rendu et ce prince part demain. — Le duc d'Escalone*, qui a été longtemps vice-roi de Naples, et que les ennemis retenoient dans un château où il étoit traité fort rudement, vient d'être échangé contre M. Stanhope, et le prince de Cellamare contre le général Carpenter. — Le prince de Marsillac a la petite vérole à Denain, et on n'a pas pu encore le transporter à Cambray. M. de la Rocheguyon, son père, en est d'autant plus alarmé qu'il a déjà perdu deux fils, aînés de M. de Marsillac, de la même maladie.

* Ce duc d'Escalone étoit aussi marquis de Villena, et portoit ce dernier nom de préférence à l'autre, parce que les titres de duc, de marquis et de comte sont indifférents parmi les grands, et que celui de prince, qui est aussi indifférent que les autres, est inconnu aux Espagnols et n'est porté en Espagne que par les étrangers. Villena est, comme ils parlent en Espagne, un état d'une grande et noble étendue, bien plus qu'Escalone, et grandesse du temps de Charles V, avec cet usage singulier que les marquis de Villena signent tout court : *El marquis*. Cet état qui fut donné à un des ancêtres paternels de celui dont on parle fut réuni plus d'une fois à la couronne et à la fin y est resté; mais avec le droit aux ducs d'Escalone de cette maison d'en porter le titre et d'en continuer la singulière signature; c'est pour cela qu'ils en ont tous préféré le titre à celui de duc d'Escalone que les étrangers leur ont donné plus volontiers en parlant d'eux, parce qu'ils sont plus accoutumés à compter davantage le titre de duc que celui de marquis. Celui-ci étoit le huitième duc d'Escalone, et son nom est Acuna, une des premières maisons d'Espagne et des plus étendues.

A ce nom plusieurs ont été ajoutés par des mariages d'héritières en différentes branches, comme le duc d'Osuna qui s'appelle Acuna Pacheco Tellez y Giron, le duc d'Uceda Acuna Pacheco, le marquis de Bedmar Acuna Benavidez y la Cueva Acuna de Mansera y Pacheco y Portocarrero, le comte de Montijo de même, à présent ambassadeur d'Espagne en Angleterre, enfin Villena ou Escalona, qui est l'aîné de tous, Acuna y Pacheco; tous grands d'Espagne et quelques-uns de plusieurs grandesses. Notre marquis de Villena avoit été volontaire à la levée du siége de Vienne par le fameux Jean Sobieski, roi de Pologne, avec le duc de Béjar, qui y fut tué, dont la Toison fut sur-le-champ donnée au duc de Béjar son fils, qui avoit alors huit ou neuf ans, qui est maintenant majordome-major du prince des Asturies, et qui a marié son fils à la fille du prince de Pont, de la maison de Lorraine. Le marquis de Villena eut aussi la Toison bientôt après, et a été successivement vice-roi et capitaine général de Navarre, d'Aragon, de Catalogne (où M. de Vendôme le battit), de Sicile et de Naples. On a vu sa rare fidélité et sa longue et brave défense dans Gaëte, dont les Impériaux furent si irrités que, violant tout droit des gens et de la guerre, ils lui mirent les fers aux pieds et l'enfermèrent étroitement à Pizzighitone. C'étoit lui qui reçut Philippe V à Naples tandis qu'il y étoit vice-roi. A la prise de Brighuela, le comte de Saint-Estevan de Gormaz son fils aîné, s'y jeta à la tête des enfants perdus pour y faire des prisonniers considérables afin d'avoir de quoi échanger son père; il y prit en effet Stanhope, qui commandoit les troupes auxiliaires angloises en Espagne, contre lequel le marquis de Villena fut enfin échangé. Le roi d'Espagne garda longtemps vacante la charge de majordome-major, la première d'Espagne et d'un prodigieux éclat, pour la lui réserver; on ne la lui voulut pas donner pendant sa prison de peur de rendre son échange plus difficile, et en arrivant en Espagne S. M. C. la lui donna. Il eut le reste de sa vie peine à marcher et les jambes cambrées des chaînes qu'il y avoit eues. C'étoit un bel esprit, mais avec cela solide en tout et très-savant, chose fort rare en Espagne. Il avoit commerce avec tous les savants de l'Europe; il s'étoit amassé une curieuse et nombreuse bibliothèque, où il passoit tout le temps qu'il avoit libre, et il avoit établi chez lui une académie pour la langue castillane. Il n'étoit ni riche, ni trop bien logé, mais considérablement aimé pour sa douceur et son affabilité, et révéré par la dignité de sa personne et l'intégrité de sa vie, sa capacité, sa probité et sa véritable piété. Il étoit né en 1648; sa mère étoit Zuniga, fille du duc de Béjar. Sa femme, qu'il perdit en 1692, étoit sœur du comte de Saint-Estevan del Puerto, de la maison de Benavidez, dont le père, homme de beaucoup d'esprit et fort agréable, étoit conseiller d'État, c'est-à-dire ministre, et que Philippe V fit après grand d'Espagne et majordome-major de la reine sa première femme.

C'est le fils de celui-là qui fut premier plénipotentiaire à l'inutile congrès de Cambray, pendant la régence de M. le duc d'Orléans, et qui fut président du conseil des ordres, grand écuyer du prince des Asturies, chevalier du Saint-Esprit, et qui est maintenant majordome-major et chef du conseil de l'infant don Carlos, roi de Naples. Le marquis de Villena étoit le patriarche et le roi de sa famille, et de celle encore où ses fils étoient entrés, qui vivoient tous dans une union intime et dont il étoit l'oracle et le modérateur. Ses fils n'eurent de son vivant que ce qu'il leur donnoit, et on ne sait s'ils l'aimoient ou s'ils le respectoient davantage. L'aîné cependant étoit capitaine général d'armée et l'avoit été de province, et se trouvoit de plus premier capitaine des gardes du corps et grand d'Espagne du chef d'un oncle; il étoit gendre de la comtesse d'Altamira, qui étoit Cardonne, une des plus grandes et des plus révérées dames d'Espagne et camarera-major de la reine, à l'expulsion de madame des Ursins. Son mari étoit Moscoso, et son fils, à l'abdication de Philippe V, fut sommelier et favori du roi Louis et mourut nommé chevalier du Saint-Esprit avant l'âge. C'étoit peut-être le jeune seigneur d'Espagne le plus sage et de la plus grande espérance. L'autre fils du marquis de Villena s'appeloit le marquis de Moya; il étoit gendre du marquis de Bedmar, qui a commandé en Flandre en l'absence de l'électeur de Bavière, que le roi fit chevalier du Saint-Esprit, et qu'il fit faire grand d'Espagne et vice-roi de Sicile. Il fut depuis président du conseil de guerre et un des commissaires d'Espagne pour le mariage du roi avec l'infante. Le comte de Saint-Estevan de Gormaz maria, du vivant de son père, son fils fort jeune à une sœur du duc de Médina-Sidonia, et sa fille au dernier comte d'Oropesa, qui mourut bientôt après le dernier de cette branche de Portugal.

Tandis que nous en sommes sur le marquis de Villena, il vaut autant rapporter tout de suite son étrange aventure avec Albéroni que de la porter plus loin. Albéroni, devenu cardinal, premier ministre et maître absolu, voulut, pendant une maladie du roi d'Espagne, faire ce dont il vint à bout dans la suite pour affermir de plus en plus son autorité sans crainte de personne. Il enferma le roi et la reine, et par leur ordre fit en sorte qu'il n'entrât plus que cinq ou six valets ou médecins parce qu'on ne s'en pouvoit passer et deux seigneurs bien avec le roi et la reine qu'il ne put expulser; tout le reste fut exclus et Villena comme les autres. Sa charge de majordome-major du roi lui donnoit non-seulement toutes les entrées et à toute heure, mais l'intendance sur les médecins, sur les consultations où il avoit droit et usage d'être présent et sur les remèdes qu'il devoit et savoir et voir donner. Un jour qu'il vint se présenter dans le salon des miroirs, où l'on avoit mis le roi dans un petit lit pour y être plus fraîchement, on n'osa lui refuser la porte; le lit étoit vis-à-vis tout au fond, la reine assise au chevet, le cardinal

auprès avec ce peu qui étoit admis, Villena approcher, le cardinal se courrouce de le voir entrer, et murmure; cependant, personne de ce qui étoit là n'osant l'éconduire, le cardinal lui alla proposer de sortir. Ils se parlèrent d'abord civilement, dont le cardinal profitoit pour toujours parlant le conduire vers la porte, mais cela s'échauffa dans un moment. Villena lui demanda qui il étoit pour le faire sortir lui qui n'y devoit pas entrer lui-même, et qu'il étoit bien hardi d'entreprendre sur sa charge. Le cardinal réplique, le tiraille par un bras vers la porte, le pousse, et comme Villena depuis ses chaînes étoit mal sur ses jambes, fait trébucher ce respectable vieillard qui tomba heureusement pour lui sur une chaise, et lors perdant patience le bonhomme lève son petit bâton et en applique cinq ou six coups sur les oreilles du cardinal dru et menu tant qu'il put, en lui disant qu'il étoit un insolent et impudent à qui il apprendroit partout le respect qu'il lui devoit et qui ils étoient tous deux; puis se leva et sortit toujours le menaçant et la canne haute. La reine, du chevet du lit, voyoit la scène dont personne n'osa approcher ni se mêler. Le cardinal en furie, et qui d'étonnement n'avoit osé ou n'avoit pu se revancher, parla bas à la reine; car le roi dans ses rideaux n'avoit rien vu et étoit assez mal pour n'avoir rien distingué dans ce bruit. Une heure après Villena eut ordre de partir le lendemain pour ses terres. Il obéit et son fils le suivit, après avoir envoyé la démission de sa charge de capitaine des gardes du corps qu'on ne voulut pas accepter. Le bruit que fit cette aventure fut prodigieux, et tel que le cardinal, tout enragé qu'il fut des coups de bâton qu'il avoit reçus et plus encore de ce qu'ils étoient publics, n'osa pousser les choses plus loin. Au bout de quatre ou cinq mois Villena revint, et le roi d'Espagne ne l'a jamais su que depuis la disgrâce d'Albéroni. Villena vécut en bonne tête et en bonne santé dans la plus grande considération jusqu'en 1727 qu'il mourut dans le sein de sa famille, universellement regretté. Le roi d'Espagne donna à sa mémoire une marque de considération fort rare en Espagne; il fit son fils aîné majordome-major à la place de son père, et le marquis de Moya, qui étoit le cadet et qui étoit devenu marquis de Bedmar et grand d'Espagne par la mort de son beau-père, passa à la charge de premier capitaine des gardes du corps que quittoit son frère aîné; tous deux les possèdent encore.

Samedi 6, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances; il courut le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le comte de Toulouse; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Par les nouvelles qu'on a de Flandre, on apprend que le prince Eugène

marche lentement, mais qu'il songe à passer l'Escaut à Tournay, où il fait préparer son pain avec des farines qu'il fait venir de Lille. — Le roi fit chanter ici le *Te Deum* jeudi, et on le chantera demain à Paris ; il a dispensé M. le chancelier d'y aller, parce que cela lui auroit fait manquer le conseil de demain. — On a été obligé de transporter M. de Marsillac à Cambray, parce qu'il n'étoit pas en sûreté à Denain. On croit qu'on ouvrira la tranchée à Douai le 9 ou le 10; nous avons dans le camp douze mille pionniers qui travaillent aux lignes ; et le maréchal de Villars mande que, si le prince Eugène veut venir l'attaquer, il a plusieurs postes à prendre, qui ôteroient toute inquiétude, quand les armées même seroient égales.

Dimanche 7, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — On avoit transporté M. de Marsillac à Cambray, et il paroissoit même le soir que cela ne lui avoit point augmenté son mal ; mais le lendemain M. de Cambray, qui l'avoit fait confesser le soir, rentrant le matin dans sa chambre pour se réjouir de ce qu'il avoit bien passé la nuit, le trouva râlant, et il mourut un instant après. M. de Liancourt, son oncle, étoit parti d'ici pour l'aller gouverner dans sa maladie. Le roi a donné à M. de la Rocheguyon pour M. de Duretal, son fils, le régiment qu'avoit M. de Marsillac, et M. de la Rocheguyon est parti pour aller voir M. de la Rochefoucauld, son père, à Versailles et madame de la Rocheguyon qui est à la Rocheguyon ; c'est une grande perte pour la maison de la Rochefoucauld. Il reste trois fils à M. de la Rocheguyon, dont l'aîné est abbé et a de gros benéfices ; M. de Duretal est le second, et le troisième est chevalier de Malte et a la commanderie de Pézénas, qui est très-belle.

Lundi 8, à Fontainebleau. — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon ; l'après-dînée il courut le

cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse. — On a nouvelle que le prince Eugène a passé l'Escaut à Tournay et à Anthoin; on ne doute pas qu'il n'ait grande envie d'empêcher le siége de Douai, mais on ne croit pas que les Hollandois lui permettent de rien entreprendre, son armée étant inférieure à la nôtre. — Le comte d'Uels, maréchal de camp, qui servoit dans l'armée de M. de Vendôme et que le roi d'Espagne envoya ici il y a deux mois, ne retournera point en ce pays-là; le roi l'envoie servir dans l'armée du maréchal d'Harcourt. — Le duc de Tresmes, sur les apparences qu'il y pourroit avoir une affaire considérable en Flandre, y envoie le marquis de Gesvres son fils, mestre de camp de cavalerie, quoique sa présence ici peut être nécessaire à Paris pour le procès que lui fait la marquise de Gesvres, sa femme.

Mardi 9, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances et alla courre le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le duc du Maine. Le soir il travailla chez madame de Maintenon, avec M. Voisin et M. Desmarets. — On mande de Flandre que le prince Eugène a passé la Marque et marche vers la haute Deule. Il n'a, dit-on, dans son armée que cent six bataillons, et nous en avons cent soixante et dix dans la nôtre. Nous avons deux cents soixante-treize escadrons, et nous comptons qu'ils ont à peu près autant de cavalerie que nous. — L'abbé Tallemant mourut ces jours passés à Paris, après une longue maladie. Il étoit un des quarante de l'Académie, et il en étoit même sous-doyen, et c'est moi qui le suis présentement; il n'y a plus que M. le cardinal d'Estrées avant moi. L'abbé Tallemant avoit quelques petites pensions du roi, et quelques petits bénéfices simples de peu d'importance. — Le duc d'Ormond, qui est maître de la ville de Gand et de la citadelle, a envoyé quelques troupes dans Bruges aussi, mais il laisse passer toutes les munitions de bouche que les ennemis envoient à leur armée par l'Escaut et par la Lys.

Mercredi 10, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État, et le soir il alla se promener autour du canal et sur les bords du Tibre; madame la duchesse de Berry étoit dans une calèche à côté de la sienne. — On mande de Flandre que le prince Eugène est campé sur la Deule, à Haut-Bourdin, où est sa droite; cette marche-là feroit croire qu'il voudroit aller dans la plaine de Lens. Le maréchal de Villars a choisi de bons postes, de quelques côtés que les ennemis veuillent venir à lui, et on ne sauroit croire qu'ils le hasardent étant aussi inférieurs qu'ils sont. — Il n'y a nul mouvement de la part des ennemis ni de nous dans les armées de Savoie et d'Alsace. — Madame d'Olonne, qui avoit été la plus belle femme de son temps, mourut à Paris; elle avoit près de quatre-vingts ans. Elle laisse un assez gros bien dont la maréchale de la Ferté, sa sœur, hérite seule, et elle avoit 2,000 écus de douaire qui reviennent au fils du duc de Châtillon, dont la mère étoit fille du marquis de Royan, frère de d'Olonne (1).

Jeudi 11, *à Fontainebleau*. — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, où il demeura jusqu'à cinq heures, et puis alla tirer. — Le bruit courut que les États généraux avoient envoyé ordre au comte de Tilly, général de leurs troupes, de déclarer au prince Eugène qu'ils ne vouloient point hasarder un combat; mais cette nouvelle, quand elle a été approfondie, n'est venue que de Namur, et elle mérite confirmation. L'armée ennemie n'a point passé la Deule, et ils ont encore une partie de leurs troupes à l'abbaye de Cisoin; ainsi le ruisseau de Marque les sépare. — Cassart, qui commandoit l'escadre armée à Toulon, a pris le fort et la ville de San-Jago qui est dans la principale des îles du cap Vert, où il y avoit

(1) Madame d'Olonne n'est pas encore morte; elle est revenue de son apoplexie. (*Note de Dangeau.*)
Elle mourut le 13 juin 1714. Voir le *Journal de Dangeau* et l'addition de Saint-Simon à la date du 15 juin 1714.

douze mille hommes capables de porter les armes, et le sieur Cassart n'avoit fait débarquer que mille hommes. Le gouverneur s'étoit rendu à condition qu'en payant 60,000 piastres, la ville ni les forts ne seroient point endommagés ; cependant le gouverneur, l'évêque et les principaux habitants se sauvèrent dans les montagnes. Cassart, irrité de leur méchante foi, emporta les principales marchandises de la ville, prit quatre cents nègres et deux vaisseaux qui étoient à la rade, et puis fit piller et brûler la ville. Le 14 de mai il remit à la voile pour une autre entreprise.

Vendredi 12, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla courre le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Berry étoit à cheval à la chasse, malgré la prodigieuse chaleur qu'il faisoit, et quand le roi ne court pas le cerf, elle va courre le sanglier. Elle a deux nouvelles dames qui courrent avec elle ; c'est la marquise de Saint-Germain-Beaupré et madame de la Rochepot, femme du chancelier de monseigneur le duc de Berry et fille de M. Voisin. — Le maréchal Rosen arriva ici ; il y avoit longtemps qu'il n'avoit paru à la cour ; le roi le reçut avec beaucoup de bonté. Il est fort vieux et fort sourd, du reste il se porte assez bien. — L'électeur de Bavière est bien aise dans ces conjonctures ici de se rapprocher du roi pour être plus promptement instruit de l'état des négociations, et pour cela il prend le parti de venir à Compiègne ou à Mouchy, et il laisse à Namur les dames qui l'y avoient suivi.

Samedi 13, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin ; à six heures il alla se promener autour du canal. Madame la duchesse de Berry étoit dans une calèche à côté de la sienne. — L'armée du prince Eugène est toujours entre la Deule et la Marque, et la tranchée doit s'ouvrir demain à Douai. — L'électeur de Bavière, au lieu d'aller à Compiègne ou à Mouchy, prend le parti de venir tout droit à

Paris; il n'y couchera point, et ira le soir coucher à Chaillot à une petite maison que Monasterol, son envoyé, a louée depuis quelque temps. — La duchesse de Duras, la jeune, a perdu son procès contre la duchesse de Duras la veuve, sa belle-sœur, et par la perte de ce procès, son mari ne pourra conserver la terre de Duras sur laquelle est la duché, à moins qu'il ne paye 800,000 francs, et la terre ne vaut que 17,000 livres de rente. — Monseigneur le duc de Berry a donné au fils de madame de la Vieuville son régiment d'infanterie que le roi avoit donné à ce prince, à la mort de M. de Vendôme.

Dimanche 14, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla à vêpres et au salut, et entre les deux il s'enferma avec son confesseur, et après le salut il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Le roi, en allant à la messe, nous dit que la reine de la Grande-Bretagne envoyoit ici le vicomte de Bolingbroke*, secrétaire d'État, plus connu sous le nom de M. de Saint-Jean. Le roi a parlé à Cavoie pour qu'il trouvât moyen de lui donner un beau logement ici, et Cavoie heureusement n'avoit point rempli celui du maréchal de Boufflers qu'on fera meubler magnifiquement. Le roi a commandé aussi à Cavoie de loger M. Prior et l'abbé Gautier qui viennent d'Angleterre avec lui; on compte qu'ils arriveront ici à la fin de la semaine. — Milord d'Albemarle, qui a été pris à Denain, est à Paris dans l'hôtel de Soubise, où le prince de Rohan l'a prié de venir loger. On lui laisse le choix d'aller demeurer à Orléans ou à Chartres; mais il fait de grandes instances pour qu'on lui permette d'aller dans une terre qu'il a au fond de la Gueldre.

* Bolingbroke avoit alors toute la confiance de la reine Anne et de son parti; c'étoit par là que la paix s'acheminoit, dont le besoin étoit pressant, et ce fut par cette raison que Bolingbroke reçut des traitements si distingués et si inconnus à tous autres ministres étrangers. Celui-ci et sa maîtresse songeoient à frayer au roi Jacques la succession

à la couronne, mais Louis XIV et la reine Anne n'eurent pas assez de vie pour la conduire à maturité.

Lundi 15, *à Fontainebleau.* — Le roi fit ses dévotions dans la chapelle en bas, et le cardinal de Rohan prêta le serment que tout cardinal françois qui a des bénéfices est obligé de prêter, parce que leurs bénéfices tombent en régale du moment qu'ils sont cardinaux. L'après-dînée le roi alla à vêpres et à la procession qui se fit autour de la cour des fontaines; après vêpres, le roi s'enferma avec le P. le Tellier et fit la distribution des bénéfices. — Le roi a permis à milord d'Albemarle d'aller dans son château, au pays de Gueldre, et le cardinal de Rohan, chez qui il avoit hier dîné à Paris, vient de lui envoyer un courrier pour lui en porter la nouvelle. Il a même permission du roi d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle, où il avoit témoigné quelque envie d'aller. Il étoit venu avec lui cinq ou six hommes considérables de ceux qui ont été pris à Denain, et le roi les renvoie sur leur parole.

Mardi 16, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmarets; l'après-dînée il courut le cerf et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmarets. — Il arriva un courrier de Flandre; la tranchée fut ouverte à Douai la nuit du dimanche au lundi. Il y a deux attaques à la ville et une au fort de la Scarpe; nous n'avons eu que trente ou quarante hommes tués ou blessés à ces différentes attaques. Ce siége ne se fait point par détachements; c'est l'armée entière qui le fait parce que le prince Eugène, n'ayant point passé la Deule, ne nous oblige point à séparer notre armée autant qu'il l'auroit fallu faire s'il fût venu dans la plaine de Lens. — Milord d'Albemarle a écrit ici des lettres bien pleines de reconnoissance de la grâce que le roi lui accorde, et veut qu'on lui marque le chemin qu'il doit prendre pour ne rien

faire qui déplaise. Il marque seulement dans sa lettre qu'il auroit bien désiré qu'on lui permît de passer par Tournay, qui est son gouvernement, et le roi le lui a permis.

Mercredi 17, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil d'État et l'après-dînée alla tirer. — Il n'arriva point de courrier de Flandre; ainsi on ne sait point comment s'est passée la seconde nuit de la tranchée. — M. de Torcy alla l'après-dînée à Paris pour recevoir le vicomte de Bolingbroke, qui y arrive sûrement aujourd'hui; M. de Torcy le loge chez lui à Paris. — On eut nouvelles que les Hollandois redemandent les conférences à Utrecht avec nos plénipotentiaires. Ils avoient dit jusqu'ici que ces conférences-là étoient inutiles jusqu'à ce que nous leur fissions de nouvelles propositions; il paroît présentement que leur fierté s'adoucit un peu. Les conférences doivent avoir commencé aujourd'hui et l'on sait déjà que les plénipotentiaires de l'empereur ne parlent plus de l'Espagne ni des Indes dans leurs propositions; mais ils demandent la Sicile, et qu'on rende Strasbourg à l'empire. Il faut espérer qu'ils diminueront encore beaucoup leurs demandes.

Jeudi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son dîner, reçut la harangue de la maison de ville de Paris qui lui apporta le scrutin, comme cela se fait toujours en ce temps-ci. Ce fut M. Rolland, conseiller, qui porta la parole; cette harangue se fait toujours à genoux. Le roi après la harangue alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, M. Voisin lui apporta les nouvelles venues de Flandre. Le prince Eugène est encore dans son même camp d'Épinoy et de Forest; on ne croit pas qu'il puisse rien entreprendre pour le secours de Douai; la désertion est fort grande dans son armée. La seconde nuit de tranchée s'est passée fort doucement; nous n'avons pas eu vingt hommes tués ou blessés, tant à la ville qu'au fort de la Scarpe. Nous avons cinq cents chevaux qui masquent Bouchain pour qu'il n'y puisse rien entrer. — M. de Bolingbroke

arriva hier à Paris et M. de Torcy, chez qui il loge et qui alla le recevoir, l'amènera samedi ici.

Vendredi 19, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier et l'après-dînée alla tirer. — Par les nouvelles de Flandre qu'on reçoit tous les jours, on a tout lieu d'espérer que le siége de Douai finira heureusement, et que nous serons maîtres de la place à la fin du mois. Le prince Eugène est dans son même camp; il fait un grand amas de fascines, de gabions et de claies; il fait venir beaucoup de gros canon de Lille et de Tournay. Ce sont des démonstrations d'un homme qui voudroit entreprendre quelque chose; cependant on est persuadé dans notre armée qu'il n'entreprendra rien et qu'il se commettroit trop à l'entreprendre, tous les postes où nous sommes étant très-bons et très-bien accommodés. — La guerre entre les protestants et les cantons suisses est finie; la paix a été signée à Arau, mais il en coûte cher aux cantons catholiques.

Samedi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de marine; il n'y eut point conseil de finances parce que M. Desmaretz étoit à Paris. — On reçut par l'ordinaire de Flandre des nouvelles du siége de Douai du 18. Nous n'avons encore que cinquante ou soixante hommes de tués depuis le commencement du siége; il n'y a pas un officier considérable tué ou blessé. — Milord Bolingbroke arriva le soir. Livry, par l'ordre du roi, fit servir une table dans l'appartement qu'on lui a donné; il verra le roi demain matin après le lever, dans son cabinet en particulier. On compte que M. de Torcy et lui ont réglé ensemble ce qu'il y avoit de plus important à régler et qu'il repartira d'ici mardi ou mercredi pour retourner tout droit à Londres. — Le maréchal d'Estrées est ici à sa maison du Bourg assez dangereurement malade. — Le roi alla courre le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval.

Dimanche 21, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever,

donna audience dans son cabinet à milord Bolingbroke qui, à la fin de l'audience, lui présenta Prior et l'abbé Gautier. Le roi parut fort content et des discours et de la personne du milord, qui s'en retournera mercredi à Londres. On publiera après demain, à Paris, la trêve pour quatre mois entre les deux couronnes et l'Angleterre. M. de Torcy donna un magnifique dîner au milord qui se passa fort gaiement; nous bûmes la santé de la reine, sa maîtresse, et il but celle du roi, dont il nous parolt charmé. On croit qu'il laissera ici Prior, qui sera chargé de beaucoup de détails. La trêve est tant par mer que par terre. — On eut des nouvelles du siége de Douai du 19; nos tranchées avancent fort, et nous perdons très-peu de monde. Le prince Eugène n'entreprend rien; il se promène fort, visite les postes et n'attaque point. On est toujours persuadé, ici et à notre armée, qu'il ne sauroit empêcher la prise de Douai. — On mande d'Allemagne que le roi de Danemark, qui est entré dans le pays de Brême, va faire le siége de Stade, qui en est la capitale.

Lundi 22, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain; il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon, et sur les six heures il alla se promener autour du canal dans sa petite calèche. La promenade fut fort belle, il y avoit une infinité de monde. Le milord y étoit dans le carrosse de M. de Torcy, et y avoit à côté de lui milord Stanhope, qui vient d'être échangé contre le duc d'Escalone. Milord Stanhope est fort dans le parti des wighs; mais il ne laisse pas d'être assez des amis de milord Bolingbroke et il vient de Bayonne pour demander ici des passe-ports, s'en retournant en Angleterre et ne sachant pas que milord Bolingbroke fût ici. — On eut des nouvelles du siége de Douai du 20. Nos tranchées avancent fort à la ville et au fort de la Scarpe. Le maréchal de Villars est fort affligé de la mort du comte de Villars, son frère, qui est mort ce jour-là regretté de tout le monde. Il étoit lieutenant général et

gouverneur de Gravelines. Il n'étoit point marié; il avoit toujours conservé la place de chef d'escadre.

Mardi 23, *à Fontainebleau.* — Le roi fut incommodé, la nuit, d'un dévoiement qui le fit sortir souvent de son lit; il se rendormit le matin, et on n'entra à son lever qu'à onze heures. Il entendit la messe dans son lit, et puis se leva; mais il ne vit à son lever que les gens qui ont les entrées. Il dîna à son heure ordinaire, et après le dîner tint le conseil de finances qu'il auroit tenu le matin. Il ne sortit point, mais il ne se sentoit plus du mal de la nuit. — On eut des nouvelles du siége de Douai du 21. Les assiégés ont levé une écluse qui a mis de l'eau dans notre tranchée de la gauche, et qui pourra retarder la prise de la ville de deux ou trois jours; mais ce retardement n'est point dangereux parce qu'on ne craint rien du dehors. Le prince Eugène n'est point en état de nous attaquer; on mande même qu'il fait transporter à Lille toutes les fascines et les gabions qu'il avoit fait faire, et qu'il a fait des détachements pour fortifier les garnisons d'Aire, de Béthune et d'autres places.

Mercredi 24, *à Fontainebleau.* — Le roi a fort bien dormi la nuit; il ne se sent plus du mal d'hier. Il a tenu le conseil d'État à l'ordinaire et couru le cerf l'après-dînée. — Milord Bolingbroke a pris congé du roi dans son cabinet; S. M. lui a envoyé par M. de Torcy un diamant magnifique que feu Monseigneur portoit à son chapeau et que le roi a fait mettre en bague. Ce milord va coucher à Petit-Bourg chez M. d'Antin, et de là il ira tout droit à Dunkerque, où il s'embarquera pour retourner en Angleterre. — Le duc de Wurtemberg, qui commande l'armée ennemie en Allemagne, avoit reçu ordre de l'empereur et du prince Eugène d'attaquer nos lignes de Weissembourg. Il s'en est approché; il les a canonnées pendant deux jours sans faire aucun mal, et puis s'est retiré. Ils ont perdu assez de monde, et depuis leur retraite on a brûlé leur batterie. Beaucoup de leurs soldats ont déserté.

Jeudi 25, *à Fontainebleau.* — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, qui avoit été un peu incommodée la nuit; l'après-dînée il alla tirer. — Le roi apprit à son lever la mort de M. le prince de Soubise *. Il étoit gouverneur de Champagne; ce gouvernement vaut 25,000 écus de rente, et M. le prince de Rohan, son fils, en a la survivance. Il avoit quatre-vingt-cinq ans. On a envoyé à M. le prince de Rohan, son fils, qui est à l'armée de Flandre, son congé pour venir donner ordre aux affaires que lui a laissées la mort de M. son père. M. le cardinal de Rohan étoit parti de Paris pour Strasbourg deux jours avant la mort de M. son père, et madame la princesse de Rohan a fait partir un courrier pour tâcher de le trouver en chemin et le prier de revenir pour quelques jours. — La reine de la Grande-Bretagne envoie ici le duc d'Hamilton; il y arrivera avant que la cour en parte, et le roi a nommé ce soir le duc d'Aumont pour aller auprès de la reine de la Grande-Bretagne; ces deux ducs n'auront point de caractère d'abord. Le duc d'Aumont ne partira d'ici que quand le duc d'Hamilton sera arrivé.

* On a suffisamment parlé de M. de Soubise à l'occasion de madame de Soubise. La vie de la femme avoit été toute au dehors, et celle du mari toute au dedans et à l'application intérieure à ses affaires domestiques. Il la survécut obscur et fort âgé, et il ne vaqua rien à sa mort, son fils ayant dès longtemps sa charge et la survivance de son gouvernement, au moyen de quoi il ne laissa de regrets à personne.

Vendredi 26, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla se promener le soir autour du canal dans sa petite calèche. — Par les lettres qu'on reçoit tous les jours de Flandre, on ne peut quasi plus douter que le prince Eugène ne songe à se retirer, voyant qu'il ne peut rien entreprendre pour le secours de Douai. On dit qu'il a déjà fait marquer un camp au pont d'Epierre, et que ses bagages sont chargés. Le siége va assez lentement; les eaux qu'ils ont lâchées retardent la prise de la ville; on compte qu'on sera maître du fort

le 28 au plus tard. Nous avons beaucoup d'officiers considérables malades, et l'on mande que M. d'Artagnan, neveu du maréchal de Montesquiou, et qui avoit apporté ici la nouvelle de la prise de Marchiennes, est mort. — On mande de Rome que le pape a accordé les bulles de l'évêché de Tarragone à celui pour qui l'archiduc les avoit demandées.

Samedi 27, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et alla courre le cerf l'après-dînée; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — On mande d'Espagne que don Tiberio Caraffa, qui commandoit dans Roses, en étoit sorti avec le principal ingénieur de la place pour aller voir par mer le comte de Fresne, qui commande dans ce pays-là; qu'ils avoient été attaqués et pris par deux barques de Majorque, et que don Tiberio a été blessé dangereusement; c'est l'ingénieur qui étoit sorti avec lui qui mande cette nouvelle à M. Pelletier. — Le bailli de la Vieuville est nommé ambassadeur de Malte; cela n'est pas encore public, mais cela sera déclaré demain. Ils ont 2,000 écus par an de l'ordre pour cette ambassade, et cela leur donne beaucoup de considération, et à Malte et en France même.

Dimanche 28, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Sur les neuf heures du soir, le petit marquis de Saint-Pierre arriva. M. le maréchal de Villars, à qui il est parent et à qui il servoit d'aide de camp, l'a envoyé pour porter la nouvelle qu'hier matin le fort de la Scarpe avoit capitulé. Le gouverneur et la garnison se sont rendus prisonniers de guerre, quoiqu'ils eussent pu se retirer dans la ville. Il y avoit quatre cents hommes au commencement du siége; il y en a eu environ un tiers de tués ou blessés; le reste est pris. — On mande de Catalogne que le prince de Tzerclaës avoit abandonné la petite ville de Cervera; mais les habitants en sont si fidèles et si atta-

chés au roi d'Espagne qu'ils ont presque tous suivi la garnison qui les quittoit, et ont abandonné leurs maisons et leurs héritages.

Lundi 29, à Fontainebleau. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois, et après son dîner il travailla avec M. de Pontchartrain, et puis entra à six heures chez madame de Maintenon. — Milord Bolingbroke ne partit qu'hier de Paris; il alla vendredi à l'Opéra, où étoit le roi d'Angleterre dans une loge vis-à-vis. Cela a été fort remarqué, mais c'est pourtant un pur effet du hasard. — Le roi renvoie le petit Saint-Pierre en Flandre; il a été fort content du compte qu'il lui a rendu; il lui a fait donner 4,000 francs pour sa course. — Pasteur, colonel des dragons d'Espagne et fameux partisan, est entré dans le Brabant pour y faire une course, comme les ennemis en avoient fait une en Champagne sous le gouverneur de Bouchain. On ne sait pas encore quel en sera le succès; mais tout le Brabant est dans de grandes alarmes, et Pasteur est l'homme du monde qui connoît mieux tous ces pays-là; il a douze cents chevaux avec lui.

Mardi 30, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz. — Le duc de Gramont avoit un procès avec le roi depuis plus de quarante ans; cette affaire a été réglée au conseil de finances. On paye au duc de Gramont le fonds de la dette qu'il demandoit, et on lui donne pour cela 5,400 livres de rente sur la maison de ville; mais on ne lui donne rien des intérêts qu'il prétendoit. — L'électeur de Bavière vint ici de Petit-Bourg où il avoit couché; il vit le roi à deux heures et demie dans son cabinet; il n'y fut pas plus d'un quart d'heure, et retourna coucher à Petit-Bourg après avoir un peu visité le château et fait un tour autour du canal. Quand l'électeur fut parti, le roi alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. L'électeur dit en partant à un courtisan qu'il honore de son estime qu'il partoit

beaucoup plus content qu'il ne l'avoit espéré en venant ici.

Mercredi 31, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il courut le cerf, et prit un des plus gros cerfs de la forêt, dont la tête est assez belle pour mériter d'être mise dans la galerie des cerfs. — On apprend que la course de Pasteur a jeté une grande épouvante en Hollande; c'étoit pour s'opposer aux désordres que cette course-là alloit faire, que le prince Eugène avoit fait passer l'Escaut à Tournay à trente escadrons; mais voyant qu'ils ne pourroient le joindre, ces trente escadrons sont revenus à leur armée. Pasteur a été jusqu'à Berg-op-Zoom, a brûlé quelques bourgs et villages; il a passé ensuite dans les terres de la dépendance de Bréda et dans la mairie de Bolduc; il ramène beaucoup d'otages, mais il n'est pas encore rentré dans notre pays. On ne prévoit pas pourtant qu'il lui puisse arriver aucun malheur en revenant; il y a beaucoup de gués à la Meuse où il peut passer aisément. Le siége de Douai va lentement; c'est aujourd'hui qu'on doit attaquer l'avant-chemin couvert. Nous perdons fort peu de monde à ce siége.

Jeudi 1er *septembre, à Fontainebleau*. — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, dont il ne sortit qu'à quatre heures pour aller tirer. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars parti hier de notre armée. Nous sommes logés sur deux angles saillants du chemin couvert; nous avons eu deux capitaines tués à cette attaque, et Clisson, capitaine aux gardes qui y étoit allé sans être commandé, a été blessé dangereusement; nous y avons eu environ cent hommes tués ou blessés. — Le roi, après la messe, donna une longue audience chez madame de Maintenon à M. Ducasse, qui arrive d'Espagne, et qui a été reçu ici comme ses services le méritent. — On a eu nouvelle que Pasteur est revenu de sa course sans avoir perdu un seul homme; il a soixante otages et

a fait un gros butin; il a peu brûlé; il n'a rien pris dans le Brabant espagnol, parce qu'il étoit sous contribution; ces otages sont tous sujets des Hollandois. Il a été jusqu'à Berg-op-Zoom, et est revenu par la baronnie de Bréda et par la mairie de Bolduc.

Vendredi 2, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il courut le cerf avec les chiens de M. le duc du Maine; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. Monseigneur le duc de Berry, qui avoit couru le sanglier le matin, revint encore à la chasse du roi. — Le roi d'Angleterre partira mardi pour aller à Châlons en Champagne, et de là, dans quelque temps, il ira à Bar-le-Duc. — Le chevalier d'Infreville, le plus ancien des chefs d'escadre, mourut ces jours passés chez lui en Normandie; voilà deux places de chef d'escadre vacantes depuis quinze jours. — M. de Rechteren, un des plénipotentiaires des États généraux, n'a point voulu punir ses domestiques de l'insulte qu'ils ont faite, il y a déjà quelques jours, aux domestiques de M. Mesnager, notre troisième plénipotentiaire, et même M. de Rechteren a approuvé ce que ses valets ont fait, et quand on lui en a demandé justice, il a tenu de fort mauvais discours sur cela.

Samedi 3, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il courut le cerf. Madame la duchesse de Berry ne manque aucune chasse; la marquise de Saint-Germain, une des dames qui étoient à cheval avec elle, tomba et ne s'est point blessée. M. le nonce étoit à la chasse dans la petite chaise de M. le prince de Vaudemont et s'est trouvé à la mort du cerf, et le roi a été bien aise de l'y voir et l'a fort gracieusé. — L'abbé Servien, qui est presque toujours à Paris, et qui ne paroît jamais à la cour, a eu une lettre de cachet pour sortir de Paris; il ne sait point encore où on l'envoie, ni pourquoi on le chasse*. — Les lettres qu'on reçoit tous les jours de Flandre nous apprennent que le siége de Douai se pro-

longe un peu plus qu'on ne l'avoit cru; mais cela est peu important, parce que les ennemis ne songent point à le secourir. M. le prince Eugène avec toute son armée remarche vers Tournay.

* L'abbé Servien étoit frère de la mère du duc de Sully et de M. de Sablé, enfants du surintendant des finances, point prêtre et son frère jamais marié; tous deux de beaucoup d'esprit et d'excellente compagnie, mais tombés dans une obscurité de toute leur vie par l'excès de leurs honteuses débauches et de l'infamie de celle de l'abbé qui, de retour de cet exil, mourut longues années après subitement chez un danseur de l'Opéra. Voici pourquoi il fut chassé : il étoit à l'Opéra dans une loge; on répétoit des refrains dans un prologue à la louange du roi; il retourna le refrain très-plaisamment et très-naturellement en deux mots très-malins et à bout portant, tout haut, en s'adressant au parterre, dont plusieurs voix applaudirent. Cet exil ne dura pas longtemps; il fit le malade, on le méprisa et il revint.

Dimanche 4, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier, et puis alla se promener autour du canal dans sa petite calèche. — Comme la campagne en Savoie est presque finie, on va détacher de cette armée-là treize ou quatorze bataillons pour les faire marcher en Catalogne. Les ennemis ont encore des troupes auprès de Girone qui incommodent la communication avec Perpignan, et on veut la rétablir parfaitement. — L'électeur de Bavière est parti aujourd'hui de Paris pour aller à Mouchy, où il a fait venir ses équipages de chasse; il n'y fait point venir les dames de sa cour; il les a laissées à Namur. — Les loups font de grands désordres dans la forêt d'Orléans, et le roi a la bonté d'envoyer l'équipage du loup; il y a déjà eu près d'Orléans plus de cent personnes mangées par ces animaux-là. — Le roi donna, ces jours passés, 2,000 francs de pension à d'Iberville, qui a été son envoyé en plusieurs cours.

Lundi 5, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de dépêches, et reçut les harangues des députés de Languedoc; l'évêque de Rieux portoit la parole. M. le duc du

Maine, gouverneur de la province, donna ensuite un magnifique dîner aux députés, comme il fait tous les ans. — Le roi a aujourd'hui soixante-quatorze ans accomplis, et jouit, Dieu merci, d'une parfaite santé. — Il arriva un courrier de Flandre par lequel on apprit que, la nuit du 3 au 4, nous avions attaqué une demi-lune que nous avions prise d'abord; mais, comme on n'avoit pas tout ce qui étoit nécessaire pour s'y établir et que cela s'étoit fait avec un peu de précipitation, nous en avons été rechassés, et nous y avons eu quelques compagnies de grenadiers qui ont fort souffert. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain.

Mardi 6, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances et courut le cerf après son dîner, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. Monseigneur le Dauphin eut hier à Versailles un violent accès de fièvre avec de grandes douleurs dans les cuisses et dans les jambes; les médecins croient pourtant que cela n'aura point de suite; mais il est si délicat que tout fait trembler. — On avoit commandé seize compagnies de grenadiers pour attaquer la demi-lune de Douai que nous avions été obligés d'abandonner le jour d'auparavant; mais on a trouvé que la chose n'étoit pas encore en état de réussir sûrement, et le soir on renvoya les grenadiers qu'on avoit commandés le matin. On croit même qu'on différera cette attaque de quelques jours, et qu'on attaquera trois demi-lunes en même temps pour partager le feu des assiégés.

Mercredi 7, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État, et courut le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le comte de Toulouse; sur les neuf heures M. Voisin vint lui apporter des nouvelles chez madame de Maintenon. — Le prince Eugène marche toujours du côté de Tournay, et envoie des bataillons à Lille, à Béthune et à Aire, et il en laissera aussi dans Tournay. On compte qu'il ne lui restera pas dans son armée quatre-vingts batail-

lons. Les trente escadrons qu'il avoit envoyés pour couper la retraite à Pasteur ne l'ont point rejoint et sont demeurés à Bruxelles et aux environs. — On a nouvelle de l'arrivée de milord Bolingbroke à Londres, où l'on a approuvé tout ce qu'il a fait dans ce pays-ci. Le parti de la reine se fortifie tous les jours, et milord Marlborough est attaqué juridiquement.

Jeudi 8, à Fontainebleau. — Le roi entendit vêpres en haut dans la tribune et retourna ensuite au salut, et entre vêpres et le salut il travailla avec M. de Pontchartrain. — Par les lettres qu'on reçut hier et que l'on a eues aujourd'hui de Versailles, on assure que le mal de monseigneur le Dauphin n'a eu aucune suite. — Le roi d'Angleterre partit enfin hier pour aller à Châlons en Champagne; il mène fort peu de gens avec lui. — Le roi attend avec impatience des nouvelles de Douai, parceque l'on devoit hier attaquer les demi-lunes en plein jour. Le prince Eugène a fait passer l'Escaut à ses gros bagages, mais ses troupes n'ont point encore passé cette rivière. — La Badie, qui commandoit dans le Quesnoy quand les ennemis l'ont pris, a été mis hors de la Bastille. — Madame de Langeais, sœur du feu maréchal de Navailles, étoit réfugiée en Hollande; son mari est mort depuis quelques mois, qui avoit quatre-vingts ans passés aussi bien qu'elle. Ses enfants ont obtenu la permission du roi de la faire revenir en France dans l'espérance de la convertir, et cela a si bien réussi qu'elle a fait son abjuration entre les mains de M. l'archevêque de Cambray.

Vendredi 9, à Fontainebleau. — Le roi travailla avec le P. le Tellier et l'après-dînée courut le cerf. — Il arriva le matin un courrier de Flandre, qui apporta la nouvelle que l'on avoit attaqué et emporté les trois demi-lunes de Douai. L'action se fit mercredi en plein jour; nous y avons perdu quatre ou cinq cents hommes, mais il n'y a eu personne de connoissance tués ou blessés. Nos gé-

nadiers avoient même, sans ordre, attaqué et pris une demi-lune qui est dans le fossé, où ils ont tué et pris tous ceux qui la défendoient; mais, comme nous n'avions pas assez de travailleurs pour nous y établir, on l'a abandonnée après avoir rompu le pont que les assiégés avoient fait pour y communiquer. Nous avons eu beaucoup de compagnies de grenadiers qui ont passé les fossés, ayant de l'eau jusqu'au col; on ne sauroit témoigner plus de vigueur qu'ils ont fait tous; c'étoit le marquis de Vieuxpont, qui étoit de jour, qui commandoit à cette action. Nous sommes logés sur les trois demi-lunes et sur les chemins couverts, et on ne doute pas que les assiégés ne battent bientôt la chamade; mais, comme nous les voulons prendre prisonniers de guerre, et que nous avons encore à passer le fossé de la place qui est fort grand, cela retardera peut-être de quelques jours la reddition de la place. Cependant le maréchal de Villars s'approche de Valenciennes, où il passera l'Escaut, ira camper sur l'Auneau pour faire le siége du Quesnoy. Il laisse Albergotti devant Douai, avec cinquante bataillons et trente-cinq escadrons. Le prince Eugène a passé l'Escaut à Tournay avec toute son armée, et est campé à Leuze. — Le roi a donné 4,000 francs de pension à madame de Langeais et 2,000 francs à sa fille, qui a cinquante ans. Madame la duchesse d'Elbeuf et madame de Pompadour, leurs nièces, n'avoient demandé au roi pour elles que 1,000 écus de pension et que la fille en pût garder 500 après la mort de sa mère; mais le roi a voulu faire sa grâce plus grande, et donne le double de ce qu'elles avoient demandé.

Samedi 10, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. Le roi, après son souper, étant dans son cabinet avec les princes et princesses et prêt à en sortir pour se venir coucher, M. Voisin arriva avec M. d'Aubigny, colonel du régiment Royal

et brigadier, qui partit hier de Valenciennes, à deux heures après midi, et qui apporte les nouvelles que voici : Le gouverneur de Douai demanda à capituler le 8 au matin, qui étoit le lendemain de la prise des demi-lunes; il ne demanda point d'autre capitulation que d'être prisonnier de guerre. Albergotti, qui étoit demeuré pour commander au siége, lui accorda fort aisément; la descente du fossé n'étoit point faite encore; les prisonniers que l'on avoit faits le jour de devant dans les demi-lunes croient qu'il sortira plus de dix-huit cents hommes sous les armes. Ils ne doivent sortir de la place que dimanche; on permet aux officiers d'emmener leurs équipages. Albergotti a fait entrer huit bataillons dans la place, où le marquis de Vieuxpont demeurera pour commander. On laisse vingt-deux bataillons pour combler les tranchées et les lignes, qui rejoindront bientôt la grande armée qui est campée sur l'Auneau; le quartier général est à Sebourg; on travaille déjà aux lignes de circonvallation pour le siége du Quesnoy. Le roi avoit donné des ordres, et pour l'artillerie qui doit servir à ce siége et pour les pionniers, que tout fût prêt pour le 10, et cela a été exécuté si ponctuellement que tout arrive au camp et le même jour que Douai est pris. Le Quesnoy est investi; le prince Eugène a laissé dans cette place, outre le canon qu'il y avoit trouvé, soixante-trois pièces de vingt-quatre qu'il auroit bien voulu en pouvoir retirer; mais il s'y est pris trop tard. On espère être maître de cette place à la fin du mois.

Dimanche 11, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Pelletier, et le soir il se promena autour du canal dans sa petite calèche. — Le maréchal de Villars mande au roi que le camp qu'il prend autour du Quesnoy sera inattaquable; nous aurons notre droite à la forêt de Mormal, et la gauche à Quiévrain sur l'Auneau. Le prince Eugène est prêt de Mons, et viendra apparemment être spectateur de

la prise du Quesnoy, comme il l'a été de celle de Douai. — On parle fort d'une trêve avec M. de Savoie, et les troupes que commande le duc de Berwick sont en marche pour entrer, à ce que l'on prétend, dans la plaine de Piémont, sans que M. de Savoie se mette en état de s'y opposer. — Le roi a donné la compagnie aux gardes, vacante par la mort de Saint-Simon, au plus ancien lieutenant de ce corps qui est le Féron.

Lundi 12, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf, et au retour de la chasse travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Au sortir du lever du roi, je lui demandai la grâce que je cédasse le gouvernement de Touraine à mon fils ; il y a quarante-six ans que j'ai ce gouvernement, et le roi agréa la prière que je lui fis. — Le roi a donné à M. Joly de Fleury, avocat général, une pension de..... — On mande de Flandre qu'on espère ouvrir la tranchée au Quesnoy le 16 ou le 17 de ce mois; il y a une très-foible garnison dans la place, et on ne craint point que les ennemis tentent à la secourir. Le roi est très-content de la manière que M. d'Aubigny lui a rendu compte ; il lui a fait donner 12,000 francs pour son voyage. Il vouloit s'en retourner dès le lendemain, quoiqu'il ne soit pas en bonne santé, mais le roi l'a retenu ici pour quelques jours.

Mardi 13, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Après le lever du roi, M. de la Vrillière entra dans le cabinet du roi, qui lui donna l'ordre d'expédier les provisions pour mon fils, et quoique l'on ne les donne plus que pour trois ans aux gouverneurs des provinces, il voulut qu'elles fussent expédiées pour sa vie parce que les miennes étoient pour ma vie. Le roi conserve 50,000 écus de brevet de retenue que j'avois, et 100,000 francs qu'avoit aussi madame de Dangeau. Le roi me laisse le commandement dans la province et les

appointements qui seront payés sur mes quittances; ainsi la grâce que le roi me fait aujourd'hui est encore plus grande que celle qu'il m'avoit faite hier, d'autant plus que je n'avois pas pris la liberté de lui demander aucunes de ces conditions-là. — Le commandeur de Breteuil, capitaine aux gardes, est mort à Ponthierry, étant parti de Fontainebleau malade. Il laisse par sa mort une commanderie qui vaut plus de 12,000 livres de rente, à douze lieues de Paris.

Mercredi 14, *à Petit-Bourg.* — Le roi tint le matin le conseil d'État à Fontainebleau; il en partit l'après-dînée pour venir ici. Il y avoit dans son carrosse monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry, Madame, madame la Duchesse, mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Charolois. Madame la princesse de Conty est allée tout droit à Versailles, et ne s'est pas bien portée pendant le voyage de Fontainebleau. Le roi arriva ici sur les cinq heures et demie, et se promena dans sa petite calèche jusqu'à la nuit. —Madame de la Fayette mourut à Paris; elle étoit tombée en enfance il y a deux mois, quoiqu'elle n'eût que quarante-deux ans. Elle étoit mère de la duchesse de la Trémoille; elle n'avoit point d'autre enfant, et elle étoit fille unique de M. de Marillac, doyen du conseil. — On fait beaucoup de raisonnements sur la marche du duc de Berwick qui s'avance vers la plaine de Piémont; quelques jours nous éclairciront des ordres qu'il a reçus; mais je ne crois pas qu'on en doive tirer toutes les conséquences qu'on en tire.

Jeudi 15, *à Versailles.* — Le roi se promena le matin à Petit-Bourg, où il dîna, et arriva ici sur les six heures, et il y a trouvé monseigneur le Dauphin en très-bonne santé. Il y demeurera jusqu'au 3 octobre, qui sera un lundi, et ira passer la semaine à Rambouillet. — On a nouvelles que le roi de Danemark a pris Staden, capitale du duché de Brême, et qu'ensuite il est retourné à Copenhague. On mande en même temps que la flotte suédoise,

qui est de vingt-six vaisseaux, poursuit la flotte danoise, qui n'est que de seize vaisseaux, et qu'elle en a déjà pris deux. — On mande de Madrid que madame la princesse des Ursins est fort incommodée et qu'elle va aux eaux de Bagnères; il y a déjà quelque temps qu'elle en avoit envie et besoin d'y aller. — La compagnie aux gardes qui vaque par la mort du commandeur de Breteuil est beaucoup meilleure que celle qu'avoit Saint-Simon; le roi la donne à M. le Féron, à la place de celle de Saint-Simon qu'il lui avoit donnée.

Vendredi 16, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Il a trouvé ici le grand salon au bout de la galerie achevé; il n'y manque plus que les ornements en dedans. — Par les lettres de Flandre on apprend que la tranchée ne s'ouvrira au Quesnoy que le 18, et on n'a pas bien déterminé encore de quel côté on attaquera. — M. de Bretonvilliers, lieutenant du roi de Paris, est mort; il avoit acheté cette charge 50,000 écus; elle est héréditaire. Il avoit été capitaine aux gardes; il n'étoit point marié et étoit fort riche; madame de Bercy la mère et madame d'Erval ses sœurs en hériteront. — Le roi d'Angleterre est arrivé à Châlons et veut qu'on ne l'appelle là que le chevalier de Saint-Georges. — La marche de M. de Berwick à Saluces fait toujours beaucoup discourir; mais son dessein n'est que de pénétrer dans la plaine de Piémont pour faire contribuer.

Samedi 17, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — M. Cassini * est mort depuis quelques jours à Paris, âgé de quatre-vingt-six ans; c'étoit le plus grand astronome de nos jours, et peut-être le plus grand qui ait jamais été. Il avoit fait beaucoup de découvertes fort utiles pour la navigation. Il étoit de l'Académie des sciences, et avoit de grosses pensions du roi. Il avoit épousé une femme fort riche, et laisse un fils fort habile aussi dans l'astronomie. — On

mande de notre armée d'Alsace que, comme il n'y a rien à faire en ce pays-là pour le reste de la campagne, le maréchal d'Harcourt se prépare à en partir pour aller aux eaux de Bourbonne, dont il s'est fort bien trouvé jusqu'ici. Le marquis de la Châtre, qui servoit dans son armée, est déjà parti pour les aller prendre, ayant été assez incommodé cette campagne. Nous avons beaucoup de malades dans cette armée-là.

* M. Colbert, qui vouloit faire fleurir les sciences et les arts, et qui avoit fait bâtir au roi l'Observatoire à Paris, attira plusieurs savants des pays étrangers par de grosses pensions. Cassini étoit dans la première réputation pour l'astronomie et fleurissoit à Bologne sa patrie, quand M. Colbert le fit venir avec sa famille. Il soutint grandement sa réputation en Europe, et demeura toute sa vie à l'Observatoire, qu'il gouvernoit. A sa mort, son fils eut sa place, qu'il remplit encore avec presqu'autant de réputation que son père, en France et dans les pays étrangers, que leur modestie et leur probité a fort rehaussée. Le P. Cassini, capucin prédicateur du pape, que Clément XI, Albani, fit cardinal en 1712, étoit de cette famille, parent éloigné de l'astronome.

Dimanche 18, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et ne sortit point de tout le jour, parce qu'il faisoit un temps horrible. — La tranchée doit être ouverte ce soir au Quesnoy; il y aura trois attaques dont celle par où on compte le moins, est celle par où les ennemis l'attaquèrent. — Madame la duchesse d'Albe, à qui il manquoit encore quelque chose pour payer les dettes que son mari avoit faites dans Paris, a souhaité que le roi lui donnât en argent les 10,000 écus qu'il vouloit lui donner en pierreries. Le roi vient de les lui faire payer, et elle viendra ici mercredi prendre congé de S. M. pour retourner en Espagne. — Durant le voyage de Fontainebleau il y a eu une folle qui lui a donné un placet, se disant fille d'un frère du roi qui n'a jamais été, et signant « Gabrielle de Bourbon. » Le roi a eu la charité de la faire mettre dans un couvent.

Lundi 19, *à Versailles*. — Le roi dîna aussitôt après la

messe et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Les ministres étrangers prétendent savoir par les ministres de leurs princes qui sont à la Haye ou à Utrecht que la populace a jeté des pierres aux fenêtres du marquis del Borgo, plénipotentiaire de M. de Savoie, sur le bruit qui s'est répandu que ce prince acceptoit la trêve. Ils disent même une chose encore plus forte, car ils assurent qu'ils ont affiché un placard où il y a une roue et une potence, et au bas il y a écrit : « ainsi finira le comte de Strafford. » Ce bruit s'étoit répandu dans Paris, où les ministres étrangers avoient débité leur nouvelle, mais il faut que cela soit faux, car M. de Torcy n'a rien trouvé de cela dans les nouvelles qui lui sont venues de la Haye et d'Utrecht. — On n'a point eu aujourd'hui de nouvelles de Flandre, mais on compte toujours que la tranchée fut ouverte hier au Quesnoy.

Mardi 20, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz comme à son ordinaire. Il alla se promener à Trianon sur les cinq heures; il avoit travaillé jusqu'à cette heure-là avec M. Voisin. — On eut des lettres de Flandre; la tranchée a été ouverte la nuit du dimanche, qui étoit la nuit du 18 au 19. — Les nouvelles qu'avoient eues les ministres étrangers, de l'insulte faite par le peuple de Hollande à la maison de M. del Borgo, plénipotentiaire de Savoie, est entièrement véritable; on avoit eu peine à la croire parce que nos ministres n'en avoient eu aucun avis, mais ils l'ont eu depuis avec toutes les circonstances qu'ils nous avoient contées. — M. l'abbé de la Rochefoucauld, fils du duc de la Rocheguyon, paroît avoir changé d'avis. Il avoit donné à sa famille de grandes espérances qu'il demeureroit dans l'état ecclésiastique, et qu'ainsi M. de Duretal, son frère, devoit être regardé comme l'aîné de la maison; il veut présentement sortir du séminaire où il est, et quitter ses bénéfices, qui sont fort considérables.

Mercredi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer malgré le vilain temps. — On eut des nouvelles du siége de Quesnoy. Il y a trois attaques, celle des gardes au milieu des deux autres, celle de Picardie à la droite et celle de Navarre à la gauche. Les trois attaques sont fort avancées, mais celle de Navarre l'est plus encore que les deux autres; elle n'est qu'à la portée du pistolet de la contrescarpe et [on] a déjà travaillé à une parallèle qui embrasse le front des trois tranchées. Nous avons perdu en cette première nuit de tranchée un ingénieur, cinq soldats, et nous en avons eu une vingtaine de blessés. Le prince Eugène a un peu éloigné son armée. — M. de Berwick est revenu avec son armée en Savoie, après avoir entré dans la plaine de Piémont jusqu'auprès de Saluces. Il a ramené beaucoup d'otages de ce pays-là, et il mande qu'il lui en arrive encore tous les jours.

Jeudi 22, *à Versailles.* — Le roi partit d'ici à onze heures pour aller dîner à Marly, et il mena dans son carrosse madame de Maintenon, madame la duchesse de Noailles, madame de Dangeau, madame de Caylus et madame d'O, et, à son retour, la duchesse d'Albe prit congé de lui chez madame de Maintenon. — On a des nouvelles de la deuxième nuit de la tranchée devant le Quesnoy. On perfectionne la parallèle; notre canon commencera à tirer après demain; nous aurons soixante pièces en batterie et vingt mortiers. — M. Prior a des nouvelles de Londres qui lui apprennent que le roi de Portugal a accepté la suspension d'armes, et M. Prior a dit à M. de Torcy qu'il avoit ordre de la reine sa maîtresse de rendre cette nouvelle publique. — Madame la Duchesse demande à être évoquée de la grande chambre, dans le procès qu'elle a avec les princesses ses belles-sœurs. Le roi a nommé des conseillers d'État pour commissaires et lui rendre compte des raisons de part et d'autre; les commissaires sont instruits; M. d'Ormesson, qui est rapporteur, leur en a rendu compte, et le roi se fera rap-

porter l'affaire, de samedi en huit jours l'après-dînée.

Vendredi 23, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée ; en moins de trois heures il tua soixante-deux pièces de gibier sans avoir senti la moindre douleur au bras dont il avoit été si incommodé les premiers jours qu'il fut à Fontainebleau. — On eut le soir des nouvelles de la troisième nuit de tranchée devant le Quesnoy. Les assiégés avoient fait une sortie sur l'attaque des gardes ; Albergotti, qui commandoit la tranchée, marcha à eux à la tête d'un bataillon des gardes, les repoussa jusque dans leur chemin couvert, et ils ne purent pas déplacer un gabion ni une fascine. Saint-Hilaire, capitaine aux gardes, eut le bras emporté d'un coup de canon à cette affaire-là. — On mande de ce jour-là que l'armée du prince Eugène s'éloigne et que les troupes allemandes qui étoient à la solde d'Angleterre, et qui sont mal payées présentement par les Hollandois, font de terribles désordres autour de Mons, pillant les petites villes, les villages, et même ayant forcé des châteaux où il y avoit des sauvegardes du prince Eugène.

Samedi 24, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener l'après-dînée dans les jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Voisin. — La compagnie aux gardes vacante a été donnée à Romainville, aide-major du régiment et l'un des plus anciens lieutenants du corps, et la pension de 500 écus qu'avoit le commandeur de Breteuil a été donnée à des Pointis. Montpezat étoit plus ancien capitaine que lui, et le roi donne d'ordinaire ces pensions-là aux quatre plus anciens capitaines, mais Montpezat en a moins besoin qu'un autre, et a un gouvernement qui lui vaut beaucoup. Il y avoit deux lieutenances vacantes ; l'une a été donnée au fils de Saint-Simon, mort depuis deux mois, et l'autre à un fils de Creil, mort capitaine dans ce régiment il y a quelques années, le roi ayant beaucoup d'égard aux enfants des pères qui l'ont bien servi. — On

mande du Quesnoy que notre canon doit avoir commencé à tirer ce matin ; nous ne travaillons plus qu'à la sape, parce que nous ne sommes plus qu'à la portée de pistolet des palissades.

Dimanche 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla avec M. Pelletier, chez madame de Maintenon. — Le roi a donné la lieutenance de roi de la Rochelle qui vaut 8,000 livres de rente à d'Aubarède, qui commandoit dans le risban (1) de Dunkerque. — Madame la duchesse de Berry ne va point à Rambouillet à cause de sa grossesse. Il y avoit trois logements vacants qu'on a donnés au maréchal de Villeroy, au maréchal de Tallard et à moi ; nous n'osions demander de logements parce qu'il n'y va que le service. M. le duc d'Orléans eut un accès de fièvre très-violent il y a quelques jours ; il a pris du quinquina, et cela n'a eu aucune suite. Madame la princesse d'Épinoy remercia le roi au retour de la chasse ; le roi lui a donné pour son fils l'agrément du régiment Royal-cavalerie que le comte du Bourg lui vend. Ce sera M. le cardinal de Rohan qui fera le marché ; la princesse d'Épinoy et le comte du Bourg l'ont pris pour arbitre.

Lundi 26, *à Versailles*. — Le roi prit médecine, et entendit la messe dans son lit ; à quatre heures il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain jusqu'à sept heures, et puis passa chez madame de Maintenon qui avoit été après son dîner avec madame de Dangeau voir la reine d'Angleterre à Chaillot. — Le maréchal de Tallard reçut de la reine de la Grande-Bretagne son acte de liberté ; elle le dégage de toutes les paroles d'honneur qu'il avoit données de se rendre en Angleterre après le terme fixé par son congé. — On mande du camp devant le Quesnoy que les assiégés font un furieux feu de canon et de bombes

(1) Ce risban ou fort de maçonnerie, construit en 1701, fut rasé ainsi que les autres fortifications de Dunkerque, en exécution du traité d'Utrecht.

jour et nuit, mais fort peu de coups de fusil, parce que la garnison est fort foible. Notre canon n'avoit pas encore tiré samedi, mais nous avons vingt-cinq mortiers en batterie qui ont commencé à tirer dès le matin de ce jour-là, et l'on mande qu'on espère être maître de la place le 4 ou le 5 du mois prochain. — Le roi a donné à Lefèvre *, trésorier général de feu madame la Dauphine, 20,000 fr. à prendre tous les ans sur l'argent qu'il reçoit pour la capitation de la cour. Il avoit acheté sa charge chez madame la Dauphine 200,000 francs, et son fils avoit la survivance.

* Ce Lefèvre étoit un très-honnête homme aimé de tout le monde. Sa femme étoit une espèce de petit personnage, associée sous madame de Maintenon aux bonnes œuvres dont elle se mêloit; trésorière des pauvres et fort bien avec elle, elle se tenoit fort à sa place, et étoit bonne femme avec beaucoup de crédit en dessous et une considération surnageante dont elle n'abusa point; fort charitable et a fait des plaisirs importants.

Mardi 27, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et puis repassa chez lui, où il travailla avec M. Voisin jusqu'à quatre heures, qu'il alla se promener à Trianon. — Notre canon commença à tirer dimanche devant le Quesnoy, et le feu des assiégés est un peu cessé; nous n'avons perdu personne de considérable, et on croit toujours que nous serons maîtres de la place les premiers jours du mois prochain. — Madame la Princesse vint chez le roi au retour de sa promenade avec madame la princesse de Conty sa fille, madame de Vendôme et mesdemoiselles de Conty; madame de Vendôme n'avoit point vu le roi depuis qu'elle est veuve. Toutes ces princesses souhaitèrent d'entrer dans le cabinet du roi, qui étoit dans ses arrière-cabinets; elles ne voulurent pas l'attendre dans sa chambre, où toutes les dames attendent S. M. quand elles veulent lui parler. Le duc de Tresmes commanda aux huissiers d'ouvrir la

porte du cabinet, où elles entrèrent avec toutes les dames de leur suite, et le roi les reçut fort bien.

Mercredi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et alla l'après-dînée se promener à Marly, où il ne va d'ordinaire que les lundis et les jeudis; mais comme il est demain fête, et qu'il aime à voir travailler, il y est allé aujourd'hui. — MM. les États généraux commencent à faire des propositions pour réparer l'insulte faite par M. de Rechteren à M. Mesnager; ils ont renvoyé M. de Rechteren dans l'Over-Yssel dont il étoit envoyé, et font encore quelques offres d'honnêtetés, mais ils n'en font pas assez pour nous contenter. — Le roi d'Espagne fait revenir auprès de lui le comte de Bergeyck et envoie ambassadeur en Angleterre le marquis de Montéléon, si bien qu'il ne demeure ici des trois plénipotentiaires d'Espagne que le duc d'Ossone. Il y a apparence qu'il y aura quelques changements sur cela quand les plénipotentiaires d'Espagne iront au congrès de la paix. — Le marquis du Bourg, fils du comte du Bourg, lieutenant général, qu'on avoit dit mort déjà plusieurs fois, l'est enfin véritablement. Il étoit colonel du régiment Royal-cavalerie, et le roi, le sachant sans espérance de guérison, avoit laissé à son père la permission de vendre ce régiment, et c'est celui qu'achète la princesse d'Épinoy pour son fils, qui est dans les mousquetaires.

Jeudi 29, *à Versailles.* — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon; il avoit travaillé, au retour de la messe, dans son cabinet avec M. de Pontchartrain; après son dîner il alla tirer. — On mande du camp devant le Quesnoy que nos batteries font tout le bon effet qu'on en attendoit; le canon des ennemis ne tire presque plus. On doit avoir attaqué aujourd'hui la contrescarpe, deux redoutes et deux demi-lunes. Le prince Eugène est à Mons, et ne songe plus à nous inquiéter dans notre siége ni dans celui de Bouchain qu'on va commencer aux premiers jours. — Le marquis de Refuge est mort; c'étoit un des plus anciens lieutenants généraux. Il étoit gouverneur

de Charle[illegible]nt, qui par la pai
considérab[illegible]le; outre cela, il
un des ho[illegible]mes du monde le
non-seulem[illegible]ent de France, m
rope, jusq[illegible] à savoir les nom
femmes qui [illegible]étoient entrées d
Vendredi [illegible]30, *à Versailles.*
donna une p[illegible]etite audience au
faires dont l[illegible]roi d'Espagne l'a
content de s[illegible]on audience. Le r
P. le Tellier[illegible], et, l'après-dîné
les jardins q[illegible]u'il trouva plus b
réchal de V[illegible]lleroy avoit dem
qui l'avoit re[illegible]mise à aujourd'h
surveillance du gouvernemen
de Villeroy, son fils; le duc
nance générale de cette prov
survivance au petit marquis
avoit acheté pour le marquis
nance de roi qu'il cède au ma
cadet. — La belle madame H
grande retraite et d'une dévo
peu de jours après M. de Breto
même qu'elle est morte d'affl
étoit mort sans confession.
*Samedi 1*er *octobre, à Versaill*
finances et l'après-dînée il tint
où il jugea l'affaire de mada
princesses ses belles-sœurs;
de la grande chambre. Après
ier parla très-fortement au
nir toutes ces affaires-là, lui
ssez de leur conseiller de s'a
sa bonté de leur ordonner, e
ruine de la maison de Condé
soir dans la chambre du roi

et le remercier du jugement qu'il avoit rendu, et le pria de vouloir, par toute son autorité, faire finir toutes ces affaires-là, et l'assura que madame la duchesse du Maine et madame de Vendôme en seroient ravies; mais elle ne répondit pas de madame la princesse de Conty, sa fille. Quand le roi fut rentré dans son cabinet, il parla à madame la Duchesse, qui offre son blanc signé; il parla ensuite à M. le duc du Maine, qui porte tous les esprits de la famille à la paix; ainsi on espère que tout finira sans plaider.

Dimanche 2, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla tirer; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — On eut hier nouvelle que le jeudi au soir nous avions attaqué la contrescarpe et quelques demi-lunes; que l'attaque avoit été fort vigoureuse. On s'est rendu maître de tout ce qu'on attaquoit; on est logé sur le chemin couvert, et on y va établir des batteries, après quoi on compte que la place sera bientôt rendue, et il est presque sûr que nous en aurons la nouvelle à Rambouillet. — M. de Barillon a été rappelé de l'intendance de Pau, et on y envoie en sa place M. de Cély. — Saint-Hilaire, capitaine aux gardes, est mort de ses blessures; le roi a promis la première compagnie vacante à des Feugerais, qui est le plus ancien lieutenant du corps, et la compagnie qui vient de vaquer est une des plus belles du régiment. — Le roi d'Espagne fait assembler les Cortès pour les premiers jours de ce mois; cette assemblée est comme l'assemblée des États généraux en France.

Lundi 3, *à Rambouillet*. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, en la place de celui qu'il auroit tenu mercredi. Il partit un peu avant trois heures pour venir ici, et avant qu'il partît M. Voisin lui apporta la nouvelle qu'il avoit reçue du Quesnoy. On mande que nos batteries sont établies dans le chemin couvert d'avant-hier, et l'on croit que mercredi ou jeudi nous apprendrons ici la

réduction de la place. — Monseigneur le duc de Berry partit de Versailles dès le matin, et vint courre le sanglier ici, et ne revint au château qu'après que le roi fût arrivé. Le roi arriva sur les cinq heures, ayant dans son carrosse Madame, M. le duc d'Orléans, madame la duchesse d'Orléans et la duchesse de Brancas. Madame la Duchesse et les deux princesses ses filles arrivèrent ici dès hier; madame la duchesse de Berry est demeurée à Versailles, à cause de sa grossesse; madame la princesse de Conty, qui ne se porte pas trop bien, y est demeurée aussi. M. le duc du Maine est à Sceaux avec madame la duchesse du Maine. Un peu après être arrivé ici, le roi passa chez madame de Maintenon, et il y travailla avec M. de Pontchartrain.

Mardi 4, à Rambouillet. — Le roi partit un peu après midi pour aller courre le cerf; il fit une très-belle chasse, et trouva le pays beau et bien percé de quantité de belles routes. Il avoit eu une bonne musique à sa messe, et l'eut encore à sept heures chez madame de Maintenon. Avant la musique, il vit la curée qui se fit aux flambeaux, et avant la curée il avoit travaillé avec M. Voisin. — On ne sait rien de nouveau de Flandre; on entendoit encore tirer au Quesnoy, mais comme nos batteries sont établies sur le chemin couvert, on attend à tout moment la nouvelle de la prise de la place. — J'appris hier en arrivant ici que cette terre avoit été érigée en duché depuis quelques mois. On ne peut rien voir de plus magnifique que tout ce que l'on voit ici et pour les meubles et pour les équipages, et pour la quantité de tables qui sont toutes servies avec un ordre merveilleux et une propreté surprenante. C'est M. le comte de Toulouse qui fait la dépense de tout, hormis de la table du roi.

Mercredi 5, à Rambouillet. — Le roi, après la messe, alla voir les écuries, qu'il trouva magnifiques et remplies de beaux chevaux; M. le comte de Toulouse en a deux cent cinquante. Le roi ensuite alla se promener dans

les jardins, et après son dîner il alla tirer; mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois étoient à cheval avec lui. Monseigneur le duc de Berry étoit allé dès le matin tuer des faisans; il en trouva beaucoup; le roi en trouva beaucoup aussi, mais moins qu'à Versailles. Au retour de la chasse, le roi entra chez madame de Maintenon à son ordinaire, et y travailla avec M. de Torcy et M. Voisin séparément. Le roi dîne et soupe ici avec les princesses et les dames, et sa table est de seize couverts, comme à Marly. — On mande du siége devant le Quesnoy, du 3, que la descente du fossé étoit faite et qu'on commençoit à le combler, et l'on écrit que sûrement ils se rendront le lendemain.

Jeudi 6, *à Rambouillet.* — Le roi fut réveillé agréablement par l'arrivée de M. de Châtillon, que M. Voisin lui amena; il apporte la nouvelle de la prise du Quesnoy. Le pont de fascines sur le fossé étoit presque achevé; il n'étoit plus qu'à deux toises de la brèche. Ils se sont rendus à discrétion le 4 de ce mois, à trois heures après midi. On a trouvé dans la place soixante-dix pièces de batterie, beaucoup d'autres moindres canons, quarante mortiers et quatre cents milliers de poudre. Il en est sorti onze à douze cents hommes sous les armes; le maréchal de Villars n'a point voulu qu'on les dépouillât, quoiqu'ils fussent pris à discrétion, et a laissé les épées aux officiers. On faisoit déjà marcher à Bouchain notre canon qu'on avoit retiré des batteries dès le 4 au soir. M. de Châtillon n'eut ses dépêches qu'à onze heures du soir. — Après la messe le roi passa chez madame de Maintenon, où il travailla au remplacement des officiers généraux de la marine avec M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain. Il a fait lieutenant général le commandeur de Belle-Fontaine, qui est le plus ancien chef d'escadre et qui avoit même eu le chagrin de voir passer Ducasse devant lui; il y a présentement cinq lieutenants généraux de la marine; voici leurs noms par ordre :

Coëtlogon, Harteloire, le marquis d'O, Ducasse et Belle-Fontaine. Ces lieutenants généraux ont chacun 5,000 francs de pension et 1,000 francs par mois quand ils sont dans les ports, et quand ils sont à la mer on leur donne beaucoup davantage. Des douze [places de] chef d'escadres, il y en avoit trois vacantes et celle du chevalier de Belle-Fontaine; le roi a choisi pour remplir ces quatre places, Rouvroy, Sainte-Maure, le chevalier de Châteaumorant, et le comte de Hautefort, qui n'étoit pas des plus anciens capitaines de vaisseau. Les chefs d'escadre ont 1,000 écus de pension, et quand ils sont dans les ports 500 francs par mois de plus, et quand ils sont à la mer on leur donne beaucoup davantage. Ceux qui sont attachés à M. le comte de Toulouse, comme M. d'O et M. de Hautefort, sont payés comme s'ils étoient dans les ports. — Le roi alla l'après-dînée courre le lièvre avec les chiens de M. le maréchal de Tallard, et au retour travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin.

Vendredi 7, à Rambouillet. — Le roi se promena le matin, et l'après-dînée courut le cerf; il fit une parfaitement belle chasse dans des pays qui lui plurent fort. — Le roi, en travaillant hier avec M. Voisin, lui dit qu'il faisoit M. de Châtillon brigadier, quoique M. Voisin ne lui en parlât point. Il a donné le gouvernement du Quesnoy à Valory, ingénieur qui a conduit les travaux du siége. — On mande de Londres que milord Godolphin est mort sur la fin du mois passé dans une maison de campagne du duc de Marlborough; il est mort de la pierre, n'ayant jamais voulu se faire tailler. Il avoit été grand trésorier d'Angleterre; il étoit un des principaux chefs des wighs qui regardent sa mort comme un grand malheur pour leur parti, et par conséquent un grand bonheur pour les anglicans, qui sont fort attachés à la reine et au gouvernement présent. Godolphin avoit marié son fils avec la fille aînée de Marlborough et étoient dans une liaison fort étroite. — On mande de Catalogne que les

ennemis avoient voulu surprendre Rosas; que leur entreprise avoit manqué, et qu'ils y avoient perdu assez de monde.

Samedi 8, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, permit à M. de la Bourdonnais, intendant d'Orléans, de venir lui parler, quoiqu'il n'ait voulu voir personne à Rambouillet que ceux qu'il y avoit menés. M. de la Bourdonnais lui parla quand il sortit de son cabinet pour aller à la messe; le roi savoit déjà la mort de M. de Ribère, beau-père de M. de la Bourdonnais, et S. M. lui dit : « Je ne saurois vous donner une meilleure consolation de la mort de votre beau-père que de vous donner sa place. » Le roi lui reparla encore après la messe, et lui dit : « Votre beau-père m'avoit demandé plusieurs fois de permettre qu'il vous cédât sa place. » M. de Ribère étoit conseiller d'État. Le roi partit de Rambouillet à deux heures et demie, et arriva ici à cinq. M. Voisin mena au roi, chez madame de Maintenon, M. de la Fons, colonel d'infanterie que M. de Villars a envoyé pour porter les drapeaux pris au Quesnoy. — D'Arbouville, lieutenant et aide-major des gardes et qui est demeuré ici cette année auprès du roi, lui avoit demandé l'après-dînée une petite pension, et le roi, travaillant le soir avec M. Voisin, lui dit de faire dire à d'Arbouville qu'il lui donnoit 500 écus de pension. D'Arbouville le vint remercier comme il alloit souper; le roi lui dit : « Au moins je ne vous ai pas fait attendre longtemps. »

Dimanche 9, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; il avoit fait chanter le *Te Deum* à sa messe, et on le chantera jeudi à Paris. Il alla tirer après dîner, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — On ouvre ce soir la tranchée devant Bouchain, et on compte que la place sera prise vers le 20 du mois. — M. de Nointel-Béchamel monte à la place de conseiller d'État ordinaire; on n'y monte point par droit d'ancienneté; c'est toujours une grâce que le roi fait. — Le roi nous dit

à son lever que le marquis de la Salle, qui vient de vendre la charge de maître de la garde-robe, venoit de se marier en Normandie à une fille qui s'appelle mademoiselle de Bénouville, qui est de condition, belle et bien faite, qui n'a que vingt ans, et qui n'est pas riche. La Salle a soixante et six ans, et s'est ennuyé d'avoir toujours été garçon; il est fort bien dans ses affaires, et compte qu'il aura des enfants à qui il laissera un gros bien. — Il y a eu un grand incendie au bourg de Thorigny en Normandie. Trois cents maisons ont été brûlées et la belle orangerie de Matignon; son château, qui est un des plus beaux de France, n'a point été endommagé.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; au retour, il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On apprit le soir, par un courrier du maréchal de Villars, que la tranchée fut ouverte hier au soir à Bouchain; c'est le marquis d'Alègre qui commandera à ce siége, et presque toutes les troupes qui sont à ce siége ont été tirées des garnisons. Le gros de notre armée demeure campé sur l'Auneau, et on donne à la cavalerie du fourrage et de l'avoine. — M. le Blanc, intendant de Dunkerque et d'Ypres, mande qu'un partisan d'Ostende a surpris le fort de la Kenoque par la faute de l'aide-major qui ouvrit les portes le matin sans faire la découverte et sans aucune précaution. — On mande d'Allemagne que le czar avoit fait une descente dans l'île de Rugen, qui lui a très-mal réussi; il y a perdu quatre ou cinq mille hommes; deux de ses lieutenants généraux ont été blessés à mort, et lui-même a été blessé légèrement. C'est le général Steinbok qui y commandoit les Suédois, et qui s'est conduit à merveille dans cette action.

Mardi 11, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, donna une audience particulière à l'envoyé de Gênes, et après la messe il tint le conseil de finances. Il alla tirer l'après-dînée, et au retour il travailla chez madame de Mainte-

non avec M. Voisin et M. Desmarets. — On sut, le soir, le détail de la première nuit de tranchée à Bouchain. Nous y avons perdu fort peu de monde et avons fait un fort grand travail; nous avons fait une parallèle qui n'est qu'à cinquante toises des palissades. On compte que nous serons maîtres de la place entre le 20 et le 25. — Les Hollandois n'ont pas encore donné toute la satisfaction qu'on demande sur l'insulte que les gens de M. de Rechteren ont faite à ceux de M. Mesnager, un de nos plénipotentiaires; les États généraux ont rappelé M. de Rechteren, mais cela ne suffit pas pour la réparation. — Le roi donne au duc d'Aumont, pour son ambassade en Angleterre, 24,000 écus par an et 24,000 francs pour la perte qu'il y a sur le change; ce qu'on lui donne pour son équipage et pour trois mois d'avance monte à 54,000 francs.

Mercredi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État le matin à son ordinaire, et l'après-dînée il tint le conseil de dépêches; il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon. — Le roi a fait lieutenant général le prince Charles de Lorraine, fils de M. le Grand, et qui a la survivance de la charge de grand écuyer de France. — M. le cardinal de Noailles étoit venu hier au soir de Paris pour voir le roi ce matin à son lever; mais la fièvre l'a pris cette nuit, et il a été obligé de retourner ce matin à Paris. — Après le conseil de l'après-dînée, le roi alla voir madame la duchesse de Berry, qui s'étoit fait saigner le matin pour sa grossesse. — L'armée des ennemis et la nôtre en Savoie sont entrées dans leurs quartiers d'hiver. On mande aussi de notre armée d'Alsace que la campagne est finie, et que les ennemis n'ont plus de troupes en deçà du Rhin.

Jeudi 13, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le roi a donné au duc d'Aumont 500,000 francs de brevet de retenue sur sa charge de premier gentilhomme de la chambre, sans qu'il les lui demandât. — Le siége de

Bouchain va bien; nous y perdons fort peu de monde. La garnison est foible. Notre canon doit tirer demain ou après-demain. On ne parle non plus de l'armée des ennemis que s'ils n'étoient point en campagne. — Le roi établit par lettres patentes une académie à Bordeaux, qui sera pour les belles-lettres et pour les sciences. Elle sera composée de vingt académiciens, tous gens de ce pays-là, et il y aura vingt autres places pour des honoraires ou des agrégés qui pourront être de tous pays. C'est le duc de la Force qui a demandé au roi l'établissement de cette compagnie à Bordeaux, et il en sera le protecteur, comme le cardinal d'Estrées l'est de celle de Soissons et moi de celle d'Arles, qui sont établies depuis longtemps.

Vendredi 14, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. — On reçut des lettres de Saint-Sébastien, que milord Lexington, ambassadeur d'Angleterre en Espagne, étoit arrivé au Passage où il a été reçu des peuples avec de grandes marques de joie. Le roi d'Espagne a donné des ordres pour le faire défrayer sur toute la route et on lui prépare à Madrid la maison du marquis de Mansera, qui est fort belle et où il sera traité par les officiers du roi. On mande en même temps de Londres que le départ du duc d'Hamilton pour venir ici est différé de quelques jours et qu'on ne doute pourtant pas qu'il ne parte avant la fin du mois. — Les troupes angloises qui étoient en Catalogne se sont embarquées pour retourner en leur pays; les Catalans, fort irrités de leur départ, ont tué quelques soldats et même quelques officiers. Le comte de Staremberg, qui est fort affoibli par leur départ, fait revenir du Lampourdan une partie des troupes qu'il y avoit envoyées.

Samedi 15, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et alla l'après-dînée se promener à Trianon; le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le maréchal de Villars mande que nous avons une

batterie de huit pièces de canon et une de seize mortiers qui ont commencé à tirer le 14, qui étoit hier, et que toutes les autres batteries seront prêtes à tirer le lendemain qui est aujourd'hui. — La reine de la Grande-Bretagne donne la qualité de plénipotentiaire à M. Prior qui est demeuré ici sans qualité depuis le départ de milord Bolingbroke. — Madame de Guilleragues, mère de la marquise d'O, est morte à Bordeaux et la belle-mère de madame de Listenois est morte aussi et laisse un assez gros bien, qui sera à partager entre M. de Bauffremont et la fille de madame de Listenois. — Madame a donné à M. Foucault, conseiller d'État, la place qu'avoit chez elle M. de Ribère, qui est d'être chef de son conseil.

Dimanche 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il fit si vilain temps qu'il ne put sortir; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. — Le duc d'Ormond a déclaré aux ministres de l'empereur et des États généraux qu'il ne recevroit dans Gand ni dans Bruges aucunes de leurs troupes pour y être en garnison cet hiver. — Le duc d'Argyle est parti d'Angleterre pour venir ici; il aura l'honneur de saluer le roi, et puis en repartira incessamment pour aller s'embarquer à Toulon et passer à Port-Mahon dont la reine, sa maîtresse, lui a donné le commandement, et d'où il ramènera bientôt après en Angleterre les troupes qui servoient en Catalogne. — Il paroît par toutes les lettres qu'on reçoit de Hollande, que les États généraux s'adoucissent fort sur les propositions de paix, et on ne doute pas qu'enfin ils ne s'en rapportent à la reine d'Angleterre; mais ils paroissent fort attachés à vouloir conserver Tournay.

Lundi 17, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Madame la princesse des Ursins est arrivée à Bagnères, escortée par des gardes du roi d'Espagne. Elle écrit ici qu'elle a déjà pris les eaux trois ou

quatre jours, que son enflure dégrossit un peu, et qu'elle ne compte retourner à Madrid qu'à la fin du mois de novembre. — On n'a plus nulle curiosité sur le siége de Bouchain; on doit attaquer aujourd'hui l'ouvrage à corne; la garnison est si foible qu'on compte qu'on s'en rendra maître bien aisément. — Le maréchal de Berwick a séparé son armée, et on l'attend ici au premier jour. — On mande d'Espagne que le marquis de Bay avoit marché à Elvas comme s'il en avoit voulu faire le siége, que les Portugais y avoient jeté leurs meilleures troupes, et qu'il étoit retombé sur Campo-Major, où il y a une très-médiocre garnison; cela ne s'accorde pas avec la trêve dont on nous a assuré et qui est pourtant bien apparente. — Mon fils prêta ce matin, entre les mains du roi, son serment pour le gouvernement de Touraine; le roi eut la bonté de le dispenser de se mettre à genoux, à cause de sa cuisse coupée; il s'y mit pourtant et même assez adroitement.

Mardi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz, comme il fait tous les mardis après le conseil de finances; l'après-dînée il alla tirer, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Il arriva un courrier de Flandre par lequel on apprit que nous avons attaqué et pris l'ouvrage à corne de Bouchain avec une perte très-médiocre. On doit avoir attaqué ce soir la contrescarpe, et l'on compte qu'après demain nous saurons la prise de la place. — M. de Sandricourt, gouverneur de Nîmes, et qui avoit quatre-vingts ans passés, est mort, à ce que l'on dit; ce gouvernement vaut 8 à 10,000 livres de rente, et est payé par la province de Languedoc. Il y a déjà beaucoup de gens qui le demandent. — Le duc d'Argyle est arrivé d'Angleterre; le roi lui donnera audience après demain au matin. — Le pape a déclaré quatre des cardinaux qu'il avoit faits *in petto*, qui sont : Pic, oncle du duc de la Mirandole, Corradini, Origgi et Bussi, nonce à Cologne.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon; la pluie l'empêcha de s'aller promener. Il alla à quatre heures voir madame la duchesse de Berry, qui garde sa chambre depuis sa saignée et puis retourna chez madame de Maintenon, où M. Voisin lui vint donner la nouvelle qu'hier nous nous étions rendus maîtres de la contrescarpe, que nous étions bien établis dans le chemin couvert, et qu'on croyoit que les assiégés alloient battre la chamade parce qu'ils ne tiroient plus. — Le maréchal d'Harcourt est parti de Bourbonne, où il a pris les eaux. — Le marquis de la Salle a salué le roi, qui lui a souhaité toute sorte de bonheur dans son mariage; la Salle en paroît très-content, et on dit beaucoup de bien de la demoiselle qu'il a épousée. — Le cardinal de Noailles eut audience du roi dans son cabinet à son heure ordinaire, mais elle ne fut pas longue; cette audience a fait cesser les bruits qui coururent il y a huit jours quand la fièvre lui prit ici, ce qui l'empêcha de demander son audience ordinaire.

Jeudi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Après son lever il fit prêter serment au duc de Villeroy pour la survivance du gouvernement du Lyonnois, au marquis de Villeroy pour la survivance de la lieutenance générale et au marquis d'Alincourt, son cadet, pour la lieutenance de roi. Le marquis de Villeroy n'a que dix-sept ans; le marquis d'Alincourt n'en a que onze. — Le comte de Choiseul, beau-frère du maréchal de Villars, arriva le soir, qui apporta la nouvelle que Bouchain se rendit hier. Il y avoit dedans quatre bataillons qui sont prisonniers de guerre: le maréchal de Villars envoie le gouverneur et la garnison à Reims. C'est ce gouverneur-là qui fait cette année une course en Champagne, qui avoit causé de l'épouvante en ce pays-là, et en avoit emmené beaucoup d'otages; les Champenois seront ravis de le voir prisonnier.

Le roi nous a dit qu'il en auroit usé là-dessus comme a fait le maréchal de Villars. — Le roi, avant que de partir pour Marly, donna audience dans son cabinet au duc d'Argyle, qui repartit d'ici dès le soir pour Toulon. Il n'a que trente-un ou trente-deux ans, et paroît homme de fort bon esprit.

Vendredi 21, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. — Le roi a fait aujourd'hui beaucoup de grâces et bien considérables : Il a donné la charge de général des galères au maréchal de Tessé, le gouvernement de Provence au maréchal de Villars; ces deux charges n'avoient point été remplies depuis la mort de M. de Vendôme; on croyoit même que le roi les destinoit à des princes du sang. Le roi durant la vacance de la charge de général des galères en a retranché la disposition de la charge de capitaine des gardes de l'étendard. Le roi a donné le gouvernement de Metz qu'avoit le maréchal de Villars à M. de Saillant qui commandoit dans Namur, et comme on compte qu'il se tiendra dans son gouvernement, on ne mettra plus de commandant dans Metz comme étoit M. de Refuge. Outre le commandement de Metz qu'avoit M. de Refuge, il étoit gouverneur de Charlemont; le roi vient de donner ce gouvernement au marquis de Vieuxpont, lieutenant général, gendre de la princesse de Montauban. Le roi envoie Jeoffreville, lieutenant général, pour commander dans Namur en la place de Saillant. Le roi a donné le gouvernement de Gravelines au marquis de Broglia, gendre de M. Voisin ; ce gouvernement ne valoit que 14,000 livres de rente, le roi y en a ajouté 11,000 pour le faire monter à 25,000. Le roi a donné le gouvernement de Nîmes à M. de la Vierue, ancien maréchal des logis de la cavalerie. — Le courrier de M. de Pontchartrain qui portera la nouvelle à M. de Tessé que le roi lui a donné la charge de général des galères, lui apprendra en même temps que le roi le dispense de venir

ici faire son remercîment et qu'il lui conseille de demeurer chez lui le temps qu'il avoit résolu d'y demeurer, qui étoit jusqu'à la Saint-Martin. Le roi nous a dit que le maréchal de Tessé ne lui avoit demandé ni fait demander cette charge.

Samedi 22, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener l'après-dînée à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, travailla avec M. Voisin. — Le gouvernement de Bouchain a été vendu au marquis de Varennes, ancien lieutenant général, mais il n'y a jamais demeuré; je ne sais pas encore à qui on en a donné le commandement. — Le maréchal de Berwick arriva ici au lever du roi; son armée est séparée, et celle des ennemis en ce pays-là l'est déjà il y a quelque temps. — Le gouvernement de Nîmes, que le roi avoit donné à la Vierue, n'est point encore vacant; le vieux Sandricourt, qu'on croyoit mort, ne l'est pas. — On mande de plusieurs endroits d'Allemagne que la santé de l'archiduc est très-mauvaise, que la poitrine est attaquée, qu'il crache du sang; les lettres de Vienne disent seulement qu'il est incommodé, mais elles ne le font pas si malade. On ne parle plus en cette cour-là d'envoyer une archiduchesse à Barcelone. — On s'assembla à Paris pour l'élection d'un académicien; les voix étoient partagées, on se trouva neuf contre neuf; l'élection fut mise pour après la Saint-Martin.

Dimanche 23, *à Versailles*. — Le roi fit chanter le *Te Deum* à la messe pour la prise de Bouchain, et on le chantera jeudi à Paris. L'après-dînée le roi alla tirer; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. de Casaux apporta les drapeaux pris dans Bouchain; il n'y en a que huit, car il n'y avoit que quatre bataillons dans la place. — Le nonce Bentivoglio fit son entrée à Paris; comme on est encore en deuil, cela lui a épargné une grosse partie de la dépense. — Les armées de Flandre sont séparées, et il y a déjà de nos officiers

généraux arrivés à Paris. — M. le comte de Toulouse achète l'hôtel de la Vrillière dans Paris, je ne sais pas bien encore ce qu'il en donne, et il revend à M. d'Antin cette maison de la Cour qu'il avoit prise pour 100,000 écus, qui est ce qu'on appelle l'hôtel de Travers. M. d'Antin ne bâtira point aux places de la Grenouillère qu'il a achetées de M. de Plancy, mais on lui offre déjà un gros profit sur cette acquisition-là.

Lundi 24, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et l'après-dînée il tint le conseil de dépêches, où fut jugée et gagnée l'affaire de madame de Vaudreuil. — Le maréchal de Tessé arriva ici le soir pour faire son remercîment au roi; il ne s'est point servi de la permission que le roi lui avoit donnée de demeurer chez lui. Le roi donne au maréchal de Tessé le même brevet de retenue que M. de Vendôme avoit sur la charge de général des galères, et ce brevet est, ce me semble, de 354,000 francs. — Après le conseil de dépêches le roi passa chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. de Pontchartrain.

Mardi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Après son dîner il repassa chez lui où il y tint encore le conseil de dépêches, parce qu'il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. — Le nonce Bentivoglio fit son entrée ici et harangua le roi en italien dans son cabinet, comme les nonces font toujours le jour de leur entrée publique. Il a dit plusieurs fois dans la journée qu'il n'a jamais entendu une plus belle harangue. — M. l'abbé d'Armagnac est mort de la petite vérole à Monaco, où il étoit allé voir madame de Monaco sa sœur; il avoit trente ans passés, étoit fort sage et menoit une vie fort retirée. Il avoit déjà deux grosses abbayes, et étoit à portée de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Église. M. le Grand, son père, en est dans une grande affliction. — Après le conseil de

dépêches le roi repassa chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz.

Mercredi 26, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir chez madame de Maintenon il y eut une grande musique. Le maréchal d'Harcourt, qui arriva hier au soir, a repris le bâton au sortir de la messe parce qu'il est en quartier. — Le roi a donné un beau logement au Luxembourg à la vieille marquise de Langeais, qui s'est convertie depuis deux mois. — Le roi, après son lever, donna audience au cardinal de Noailles; elles ne sont plus si longues qu'elles étoient autrefois, cependant le bruit court que le raccommodement des jésuites avec cette Éminence se rapproche, et que le nonce y travaille par ordre de Sa Sainteté. — Milord Strafford est parti d'Utrecht pour aller faire un tour à Londres, et l'on croit en Hollande qu'il va recevoir les ordres de la reine sa maîtresse sur les dernières propositions que font les Hollandois, et que S. M. B. va prendre sur cela les dernières résolutions. — M. de Chalais est allé à Bagnères voir madame des Ursins, et l'on croit qu'il ira de là en Espagne et qu'il ne reviendra pas à Paris.

Jeudi 27, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. On remarqua qu'il s'étoit endormi dans sa calèche en y allant, chose qui ne lui arrive jamais; au retour de Marly, il y eut une petite musique chez madame de Maintenon, où il parut assez abattu; on crut que ce n'étoit que lassitude de sa promenade de Marly, où il s'étoit assez agité; le soir à son souper il parut qu'il avoit un peu mal à la tête; sa santé est si précieuse qu'on remarque jusqu'aux moindres choses. — Le comte de Fiennes devoit marcher le 22 de ce mois pour faire lever le blocus de Girone; il a avec lui les dix bataillons que le maréchal de Berwick avoit envoyés de l'armée de Dauphiné, et huit ou dix autres bataillons qui étoient en Roussillon, qu'il a rassemblés. —

Madame de Montmorency-Fosseuse, veuve de l'aîné de la maison de Montmorency, est morte à Paris. Elle avoit quatre-vingt-cinq ou six ans; il y en avoit bien cinquante qu'elle n'avoit paru à la cour.

Vendredi 28, *à Versailles.* — Le roi se trouva assez incommodé la nuit et sans fièvre pourtant; il se fit saigner à neuf heures du matin; il entendit ensuite la messe dans son lit. Il permit à beaucoup de gens d'entrer dans sa chambre; il se leva à midi et dîna à une heure, il mangea même de fort bon appétit. Après son dîner, il passa chez madame de Maintenon, où il travailla un peu avec M. de Pontchartrain et un peu avec M. de Torcy. Il soupa à son heure ordinaire, mais on mit son petit couvert dans sa chambre, parce qu'il ne veut pas manger gras en public. La famille royale le vit après son souper dans son cabinet, comme à l'ordinaire, et à son coucher il nous parut en très-bonne santé. — Le maréchal de Villars, qui arriva, fit la révérence au roi quand il sortit de chez madame de Maintenon pour aller souper. — Le roi a donné au maréchal de Tessé les appointements de la charge de général des galères, vacante depuis la mort de M. de Vendôme. — Orry est parti de Paris pour aller à Bagnères voir madame des Ursins, et le bruit se répand que de là il pourroit bien passer en Espagne.

Samedi 29, *à Versailles.* — Le roi prit le matin un remède qui le soulagea fort, et qu'on le pressoit de prendre depuis deux jours. Il tint le conseil de finances à son ordinaire; l'après-dînée il alla se promener à Trianon et marcha beaucoup dans la maison. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin, et il soupa dans sa chambre parce qu'il n'aime point à manger gras en public. — M. le maréchal de Montesquiou demeurera cet hiver en Flandre pour y commander; il ne paroît pas que le maréchal de Villars et lui soient fort raccommodés de cette campagne. — Prior est parti ce matin de Paris pour aller faire un tour à Londres; la reine sa maîtresse

a été bien aise de l'entretenir, et l'on croit qu'à son retour ici, qui sera dans peu de jours, les dernières résolutions sur la conclusion de la paix seront prises. — Le prince Frédéric, frère de l'abbé d'Auvergne, domicellaire de Strasbourg, espéroit avoir le canonicat de cette église qu'avoit l'abbé d'Uzès, mais le comte de Kœnigsegg, plus ancien domicellaire que lui, ayant obtenu du roi un passe-port pour se rendre à Strasbourg, a eu le canonicat.

Dimanche 30, *à Versailles*. — Le roi prit médecine; les médecins ont cru qu'il avoit besoin d'une plus grande évacuation que celle que lui fit le remède qu'il prit hier matin. Il entendit la messe dans sa chambre, dîna à trois heures, comme il fait les jours qu'il prend médecine, mangea de fort bon appétit. A quatre heures il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin sans sa médecine, et à sept heures il entra chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Pelletier. La petite incommodité qu'il eut jeudi ne l'a pas détourné un moment de l'attention qu'il donne à ses affaires. — On mande d'Espagne que l'assemblée de las Cortès devoit s'ouvrir le 20 à Madrid, et qu'on comptoit que l'ambassadeur d'Angleterre y seroit arrivé en ce temps-là. — Le prince d'Épinoy, qui a eu, il y a déjà quelques mois, l'agrément pour acheter le régiment Royal-cavalerie, a conclu son marché par l'entremise de M. le cardinal de Rohan; il en donne 107,000 francs à M. du Bourg, qui retient, outre cela, le quartier d'hiver.

Lundi 31, *à Versailles*. — Le roi passa fort bien la nuit; il entendit vèpres l'après-dînée dans la chapelle en bas, et ensuite s'enferma avec son confesseur, ce qu'il fait toujours la veille des jours qu'il doit faire ses dévotions. Il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain; il soupa en public, où il y avoit une infinité de dames qui se présentèrent pour le voyage de Marly, qui se fera toujours mercredi. Le roi vouloit faire maigre, mais les médecins obtinrent de lui qu'il mange-

M. Hanmer*, que la reine Anne avoit envoyé auprès du duc d'Ormond comme un homme de beaucoup d'esprit et en qui elle a beaucoup de confiance, est arrivé à Paris. On ne dit point le sujet de son voyage, mais on croit qu'il n'est pas venu pour rien, et on ne tire que de bonnes conséquences de son voyage. Il retournera à Londres pour l'ouverture du parlement qui se fera le 17 novembre; il a un fort grand crédit dans la chambre basse. Il est âgé de plus de trente ans, et est fort riche; il a épousé une femme, fort riche aussi, qui étoit la veuve du duc de Grafton, fille unique et héritière de milord Arlington, secrétaire d'État.

* Le chevalier Hanmer fut reçu avec des distinctions surprenantes, et fut festoyé par toute la cour. On ignora toujours ce qu'il étoit venu faire, car il n'eut point de caractère: il parut de l'esprit et de la galanterie. De retour tôt après en Angleterre, il tomba dans le puits, et ne fit jamais depuis la moindre figure. En Angleterre les veuves ne perdent ni leur nom ni leur rang quand elles se remarient à moindres que leurs premiers maris, quoique publiquement.

Mardi 1er novembre, à Versailles. — Le roi fit ses dévotions et toucha les malades espagnols; il ne toucha pas les françois. Il entendit ensuite la grande messe en bas; l'évêque de Fréjus officioit. Après son dîner il alla au sermon; c'est le P. de Larue qui prêche et qui prêchera l'Avent. Il fit un des beaux sermons du monde, et son compliment fut très-approuvé et très-sensé. Après le sermon, le roi entendit vêpres, et puis monta chez lui, où il s'enferma avec le P. le Tellier pour faire la distribution des bénéfices. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin; il n'a point été incommodé de toutes les fatigues de la journée. — Le roi n'a point disposé des archevêchés vacants ni des abbayes qu'avoit M. l'abbé d'Armagnac; il a donné l'abbaye de Guistre à l'abbé de la Gognée; l'abbaye de Tonnay-Charente à l'abbé du Solier; celle de Caignotte à l'abbé du Vigier; celle de Villers-Canivet à madame de Montgommery; celle des Prés

à Douai à madame de Los; celle de Saint-Michel de Dourlens à madame de Sericourt-d'Esclainvilliers. — M. le duc de Chevreuse est malade depuis quelques mois à Paris, mais son mal est si considérablement augmenté depuis deux jours qu'on n'en espère quasi plus rien.

Mercredi 2, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, et en partit aussitôt après son dîner pour venir ici; il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Il nous dit le matin qu'il sentoit toute sa santé et sa force entièrement revenues. Le roi a amené ici beaucoup d'officiers généraux de l'armée de Flandre; il y a de dames nouvelles madame de la Rochepot, fille de M. Voisin et femme du chancelier de monseigneur le duc de Berry. — On parle plus que jamais de la paix, et on croit que la reine Anne la déclarera à son parlement dès qu'il sera assemblé. — M. de Castelmoron, qui sert dans la marine, étoit devenu l'aîné par la mort de Castelmoron son frère qui a été tué cette année malheureusement en Flandre dans une fausse alarme; ce M. de Castelmoron vient de mourir encore plus bizarrement. Il étoit très-légèrement incommodé; un de ses amis lui donna une pilule qui étoit du poison, dont il est mort au bout de trois jours. Il ne reste plus que le chevalier de Castelmoron, à qui le roi donna cet été une enseigne de gendarmerie après la mort de son frère qui étoit lieutenant.

Jeudi 3, *à Marly*. — Le roi monta en calèche à onze heures, alla courre le cerf, n'en revint qu'à quatre heures et dîna en arrivant. Le soir il se mit à sa grande table à son ordinaire, mais il eut la sagesse de ne manger que des pommes cuites et de ne boire que de l'eau. Il se contraignit beaucoup parce qu'il avoit faim, quoiqu'il fût sorti de table à cinq heures et qu'il eût beaucoup mangé. — Madame la Grande Duchesse est revenue des eaux de Bourbonne; elle est toujours à Saint-Mandé*. Elle a encore la langue épaisse et ne se sert pas bien de son bras ni de sa jambe. — M. le duc d'Antin a fait rece-

voir son fils l'abbé domicellaire à Strasbourg; l'électeur de Pologne, qui est domicellaire, lui avoit bien voulu faire le plaisir de lui céder sa place, mais il n'en a pas eu besoin, les chanoines l'avoient déjà élu. — Madame la princesse de Conty se trouvoit incommodée dans le logement qu'elle avoit ici dans le château; elle a demandé au roi le second pavillon du côté des dames, que le roi lui a fait accommoder, où elle se trouve à merveille.

Vendredi 4, à Marly. — Le roi se promena tout le matin, et alla tirer l'après-dînée; en deux heures de temps il tua cinquante pièces de gibier. Il ne s'est jamais mieux porté. — M. le duc de Beauvilliers, qui est à Paris auprès de M. de Chevreuse qui se meurt, vint hier au lever du roi pour lui recommander les intérêts de la famille, qui a besoin des bontés du roi. M. de Chevreuse laisse ses affaires en très-mauvais état; il ne vivoit depuis longtemps que des appointements du gouvernement de Guyenne. — Le cardinal Lamberg est mort. Voilà deux chapeaux vacants depuis la promotion qu'a fait le pape; il y en a encore trois *in petto*, dont est sûrement l'abbé de Polignac, et le pape l'a fait dire au roi il y a longtemps. Les deux autres chapeaux sont apparemment pour l'archevêque de Séville et pour l'évêque de Barcelone, qui est présentement à Avignon, et qui a quitté les intérêts du roi Philippe son maître pour s'attacher à l'archiduc. C'est un homme de basse naissance et qu'on dit qui a beaucoup d'esprit.

Samedi 5, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans les jardins où il fait beaucoup planter. Les soirs, chez madame de Maintenon, il y a de la musique, les jours que le roi n'y travaille point avec quelqu'un de ses ministres. — Le roi laisse cet hiver en Flandre huit lieutenants généraux : le comte de Broglio à Arras; le marquis de Vieuxpont à Douai; le prince de Tingry à Valenciennes; Balivière à Ypres; Monroux à Hesdin; Vivans à Maubeuge; Jeoffreville à Namur, et M. de Goes-

briant à Saint-Omer. — M. le duc de Chevreuse mourut à Paris entre sept et huit heures du matin; il est mort comme un saint, et avoit toujours vécu dans une dévotion parfaite. Il étoit adoré dans sa famille qu'il laisse dans une grande désolation; il avoit soixante-six ans, et il y en avoit près de quarante-six qu'il étoit marié. Il n'y eut jamais une plus grande union dans aucun ménage; madame de Chevreuse malgré les grands biens qu'elle avoit apportés dans la maison, n'aura que 11,000 livres de rente, parce qu'elle avoit signé à tout, et qu'il laisse beaucoup de dettes*.

* M. de Chevreuse fut un personnage à la cour, tant qu'il vécut, si considérable et en même temps si singulier qu'on ne peut s'empêcher de s'étendre sur ce qui le regarde. Madame de Chevreuse en fut un aussi; on parlera donc de l'un et de l'autre. Élevé avec tous les soins du monde, par MM. de Port-Royal et par son père, dans les sciences, dans la sagesse et dans la piété, il fit en ces trois choses beaucoup de progrès, qu'il ne corrompit pour le gros en aucun temps de sa vie. Marié à la fille aînée et favorite de M. Colbert il en eut de grands biens et de grands présents, et en tira la substitution des biens du duc de Chaulnes, cousin germain de son père, en cas de mort sans postérité; il en eut par les suites la charge et le gouvernement. Il en tira de plus des raisons de bienséance que la faveur fit valoir pour faire son second fils duc et pair, aux cris de toute la cour et même de monseigneur le duc de Bourgogne. Son mariage lui valut la réérection en sa faveur du duché vérifié de Chevreuse, et sa femme fut bientôt dame du palais de la reine. Comme il étoit fort jeune, on l'envoya voyager; Montconis l'y accompagna, qui a donné ces voyages, où l'on voit quel rang ce duc tint dans les pays étrangers; que l'électeur palatin se mit au lit pour ne lui donner ni disputer la main, le traita d'égal et le fit accompagner par le prince électoral son fils; qu'il ne céda la main à aucun des souverains chez lesquels il passa, excepté M. de Savoie, qui le traita pleinement d'égal en tout le reste et que partout il reçut de grands honneurs. Sans que la couronne soit déchue depuis, on a vu une étrange différence, et l'électeur de Bavière prétendre l'égalité chez notre Dauphin et l'avoir au moins en évitant toutes différences aux portes et partout avec une attention bien marquée. C'est par les dignités et leurs gradations que tout se maintient ou déchoit; cet électeur prit sur le maréchal de Villeroy tout ce qui lui plut; le maréchal de Boufflers, qui n'eût pas été si facile, ploya sous cet exemple,

et de là l'égalité avec Monseigneur. La couronne d'Espagne, qui sait mieux maintenir ses grands, se défend derrière ce rempart et c'est par où elle a su contenir les souverains dans le respect et dans les bornes anciennes. Porté par Colbert son beau-père et approché par sa charge, M. de Chevreuse plut au roi par l'assiduité. Madame de Chevreuse sut être bien avec la reine et avec les maîtresses, en conservant toujours beaucoup de vertu, et sans beaucoup d'esprit : sa droiture et sa franchise naturelle triompha des faussetés de la cour. Le roi l'aima et l'estima toujours de la façon la plus marquée ; elle fut de tous ses particuliers ; madame de Maintenon ne l'aima pas moins. Sa figure étoit aimable ; elle dansoit parfaitement ; elle aimoit à manger ; tout cela contribua à la rendre de bonne compagnie, et la piété qui devint à la mode, mais qui avoit été la sienne dès sa jeunesse, suppléa dans les suites aux agréments. Elle fut donc toujours la compagnie du roi, dès qu'il y avoit des dames dans ses particuliers, et quelque chose lui manquoit quand elle se trouvoit absente, ce qui n'arrivoit presque jamais. Son union avec M. de Chevreuse fut intime toute leur vie ; celle du duc et de la duchesse de Beauvilliers pareille. Madame de Chevreuse étoit sœur de madame de Beauvilliers, et n'étoient qu'un cœur et qu'une âme ; les deux beaux-frères aussi ne furent qu'un, sans lacune, depuis leur mariage jusqu'à leur mort ; toujours dans les mêmes lieux tant qu'ils pouvoient ensemble et mangeant l'un chez l'autre continuellement. Ce fut un exemple pour la cour que l'union intime de la famille de M. Colbert tant qu'il y en eut, à laquelle nulle autre ne put atteindre, et qui contribua infiniment à la considération qu'elle sut se conserver. Peu à peu le roi augmenta sa confiance pour M. de Chevreuse, au point de lui parler d'affaires, et ce fut peut-être le seul seigneur de beaucoup d'esprit qu'il ne craignit point, rassuré par sa douceur naturelle, ses réserves, sa circonspection et un respect qui se paroit de crainte. Il lui sut grand gré aussi de n'avoir nulle jalousie de son beau-frère, et de n'avoir témoigné aucun dégoût ni de sa préférence ni de l'exclusion des places de confiance. Tant de choses ensemble redoublèrent assez le goût et l'estime, joint à l'agrément que le roi trouvoit en lui pour lui donner part de tout et ordonner à ses ministres de ne lui cacher aucune chose. Il fut donc lui même ministre d'État incognito, et sans entrer au conseil il savoit tout ce qui s'y portoit et ce qui s'y passoit, et souvent plus encore que quelques-uns de ceux qui y assistoient. Il garda là-dessus un si modeste et si religieux secret que presque personne ne le découvrit, peut-être même une seule ou deux pendant sa vie de ceux qui ne le devoient pas savoir, et un de ceux-là (1) lui en ayant parlé un jour par l'amitié et la confiance qui les

(1) Saint-Simon lui-même.

lioit ensemble et avec le duc de Beauvilliers, malgré la disproportion d'âge, et ce dernier le lui avoit avoué, M. de Chevreuse rougit et se trahit par sa surprise, qui enfin fut suivie de l'aveu, mais avec une douleur que l'humilité et la fidélité seules peuvent donner en pareil cas. La cour ne pouvoit comprendre qu'avec le seul et mince détail des chevau-légers, il eut des audiences longues et continuelles dans le cabinet du roi, et presque tous les soirs à son souper où il arrivoit vers les rôts. Ce fut de lui au roi et du roi à lui une conversation suivie à l'oreille, tantôt plus tantôt moins longue et à diverses reprises; c'est qu'il se traitoit là même des choses d'État les plus importantes, où ils achevoient de s'expliquer ce qui leur avoit été rapporté à mesure par les ministres. C'étoit encore la matière principale de ce travail de M. de Chevreuse dans son cabinet où l'on comprenoit aussi peu qu'il pût passer tant de temps occupé à ses affaires domestiques, et encore à les gouverner avec tant de soin et si peu de succès. Une fonction si intime et dont si peu d'autres se seroient accommodés à ces obscures conditions, a duré beaucoup d'années et n'a fini qu'avec lui. Pour le commencement, on n'entreprendra pas d'en fixer l'époque; c'est une de ces curiosités qui ont échappé à force d'être continuellement en état de les satisfaire et qu'on regrette après toujours; mais par souvenirs et par estime on a lieu de croire que cela n'a pas été plus tard que 1698. M. de Chevreuse avoit beaucoup d'esprit naturel, qu'il avoit cultivé toute sa vie, beaucoup de netteté, d'ordre et de précision. Il savoit très bien ce qu'il savoit, et savoit infiniment; les sciences abstraites étoient celles qu'il aimoit le mieux. C'étoit avec cela un esprit particulier qui, pour le définir en un mot, auroit été plus entêté que personne du système de Law, et qui gâtoit tout en procédant aux affaires à la manière des géomètres, et en ne se contentant jamais du bon et du bien pour trouver le mieux, et c'est en le cherchant sur ses affaires et sa santé qu'il ruina l'une et l'autre. Il avoit encore le talent de se persuader à lui-même ce qu'il vouloit, et de la meilleure foi du monde, par des raisons détournées toujours de son goût, que lui fournissoit une abondance de vues et un raisonnement d'induction dont il ne reconnoissoit pas l'erreur, mais qu'il mettoit tellement en jour et en force qu'on étoit perdu si on ne l'arrêtoit dès le commencement. Sitôt qu'on lui avoit passé les deux ou trois propositions les plus simples qu'il faisoit résulter l'une de l'autre, il menoit son homme battant jusqu'au bout, qui sentoit tout le faux qui éblouissoit et qui pourtant n'avoit pas le mot à opposer, et en affaires cela étoit dangereux. Il se défit peu à peu, mais assez tôt, de ce qu'on appelle jansénisme, dans lequel il avoit été nourri; mais il en conserva la régularité, la piété, le goût exquis du but, l'affection des personnes et l'éloignement secret des jésuites, que ses liaisons plus qu'intimes avec M. de Fénelon, archevêque de

Cambray, ne purent émousser. Amoureux par nature des voies obliques, non du cœur, car jamais cœur plus droit ni âme plus candide, mais de l'esprit, il le devint de celui de M. de Cambray et de la fameuse Guyon, jusqu'à ne plus voir qu'à leur lumière. Ce fut lui qui pressa M. de Cambray de faire ses *Maximes des Saints,* et lui encore qui, pour en hâter la publication, s'établit chez l'imprimeur pour en corriger toutes les feuilles à mesure. Madame de Maintenon le goûtoit bien moins que sa femme et que son beau-frère. Les deux ducs toutefois furent au moment d'être disgraciés et chassés, sans que la tranquilité de leur âme en fût un instant émue. Celui-ci ne subsista que par le poids de l'autre et fut longtemps ou chancelant ou fort en brassière, sans en être moins livré à ses deux oracles dont il ne se déprit jamais le moins du monde. C'étoit d'ailleurs un homme doux, modeste, poli, gai quand il étoit en liberté, et alors d'excellente compagnie et rien moins que contraignant en rien, mais au contraire extrêmement aimable à qui ne le connoissoit guère, et presque tout le monde en étoit là. Il avoit un extérieur droit, fiché, composé, qui tiroit sur le pédant, et qui éloignoit; il étoit fort particulier, toujours dans son cabinet d'où sa famille et très-peu d'amis particuliers le tiroient avec peine, et si retiré dans ce très-petit cercle de gens, que la plupart de la cour ignoroit qu'il eût une table abondante et exquise; il n'y arrivoit jamais qu'à l'entremets, où il se hâtoit de manger un pourpoint de lapin, quelque grillade légère ou quelque chose de semblable. M. de Vendôme disoit au roi qu'il s'empoisonnoit tout un repas avec de l'eau de chicorée pour avoir le plaisir d'avaler au fruit une rasade; en effet, après quelques sucreries qu'il croyoit bonnes à l'estomac, il prenoit un verre de vin avec du sucre et de la muscade, et le soir un œuf poché à l'eau ou quelque petit poisson bouilli, même les jours gras, comme une viande plus légère. La goutte dont son père et ses frères étoient accablés, et dont il s'étoit senti de très-bonne heure, l'avoit mis fort en garde sur sa santé, et, en effet, il n'eut jamais ni vraie maladie ni forte goutte. Avec une âme peu mobile, il voyoit toujours tout en beau, et ne désespéroit jamais, là même où il étoit visible qu'il n'y avoit plus d'espérance, et le malheur arrivé, comme la mort de ses enfants, celle de monseigneur le duc de Bourgogne, il n'y paroissoit pas à l'extérieur. Quoique tendre, bon et sensible, il offroit son sacrifice, et se mettoit à la suite des occupations auxquelles il croyoit se devoir. La précision du temps n'étoit pas en lui comme celle de l'esprit; on n'oubliera pas sitôt le mot du célèbre chevalier Temple, avec lequel raisonnant un matin profondément sur les mécaniques, au bout de trois ou quatre heures, Temple entendit deux heures sonner; tout à coup il l'interrompit et s'écria que la plus belle de toutes les machines étoit un tournebroche, le quitta tout court, et s'en alla dîner. Il aimoit mieux parler

aux gens chez le roi que chez lui, où il étoit seul le plus qu'il pouvoit, et ce goût particulier, qui venoit du goût de l'occupation et d'avoir en soi infiniment de quoi s'occuper, étoit un défaut au milieu de la cour qui l'empêcha toujours d'en être connu. On l'a laissé très-souvent dans une fenêtre de la galerie ou de l'appartement avec quelqu'un, et trois et quatre heures après passant par là on l'a retrouvé au même endroit avec un autre homme et quelquefois avec le même. Ses chevaux étoient presque toujours attelés plusieurs heures et quelquefois deux jours, comptant monter en carrosse à tous moments, et il étoit bien rare qu'il partit de jour pour aller à Versailles, à Paris ou ailleurs, même l'été où ils sont les plus longs, quelque projet qu'il eût fait là-dessus. Ses chevaux, une fois entre mille, attelés dès le matin à Vaucresson, chez le duc de Beauvilliers, pour aller à Dampierre qu'il avoit fort embelli, et abandonnés d'ennui par le cocher et le postillon, s'abandonnèrent à leur tour à l'impatience, et tout d'un coup sur les cinq ou six heures du soir en été on entendit un vacarme et un fracas qui ébranla toute cette petite maison. Chacun accourut; on trouva le carrosse brisé, la grande porte fracassée, les grilles des jardins enfoncées et quelques-unes par terre, les barrières en pièces, enfin un désordre qu'on fut longtemps à réparer. M. de Chevreuse en étoit tout surpris, et M. de Beauvilliers se divertissoit à lui reprocher les frais qu'il lui en coûtoit et à lui proposer de l'en dédommager. Mais une des choses de cette nature à laquelle M. de Chevreuse résistoit le moins et dont il étoit toujours dans un embarras véritablement plaisant toutes les fois qu'elle se remettoit sur le tapis, fut ce qui lui arriva avec un homme qui avoit été son intendant, qui s'étoit mis à des choses plus utiles et qu'il protégeoit avec bonté; Sconin étoit son nom. Il le fut trouver un matin sur les neuf heures à Vaucresson; on le lui annonça. M. de Chevreuse lui fit dire qu'il le prioit de faire un tour de jardin, qu'il en avoit pour une bonne demi-heure, après quoi il seroit à lui. Il continue à travailler et oublie parfaitement son homme; sur les sept heures du soir le voilà revenu et on le lui annonce, « dans un moment, » répond le duc sans s'émouvoir » ; un quart d'heure après il appelle et le fait entrer, il va à lui : « Ah ! mon pauvre Sconin, lui dit-il, je vous fais bien des excuses de vous avoir fait perdre votre journée. — Point du tout, Monseigneur, lui répondit Sconin, comme j'ai l'honneur de vous connoître, il y a bien des années, j'ai compris ce matin que la demi-heure pourroit être longue, et j'ai été à Paris; j'y ai fait avant et après dîner quelques affaires que j'y avois et j'en arrive. » Le pauvre M. de Chevreuse demeura confondu, et quelque accoutumé qu'il fut à s'entendre faire ces reproches dont on badinoit avec lui, il ne tenoit point à ce conte que M. de Beauvilliers se divertissoit dans leurs particuliers à faire en sa présence. On a rapporté ces deux-là, entre un million dont sa vie

voit tissue, parce qu'ils servent à caractériser. Dans ses dernières années il désiroit fort vivre plus à lui, et il tiroit souvent contre ses chaînes. Il demandoit des permissions de n'aller point à Marly que le roi lui accordoit difficilement, et qu'à la fin il lui refusa, et après quelques recharges, le roi lui parla en amitié mais en maître qui ne veut point être délaissé. Son intimité avec M. de Beauvilliers et M. de Cambray, et leur totale confiance en lui, lui avoit acquis celle de monseigneur le duc de Bourgogne aussi entière qu'en eux, et le goût réciproque du jeune prince et du duc y avoit ajouté encore. Cette même raison d'esprit et de goût l'avoit mis dans l'amitié très-particulière de M. le prince de Conty et de M. le duc d'Orléans, malgré l'éloignement des mœurs, et ces deux princes furent pareillement amis, mais plus couvertement, du duc de Beauvilliers et avec moins de commerce. Il n'étoit pas aisé que deux hommes si étroitement liés n'eussent pas aussi les amis l'un de l'autre et au même degré; cette amitié ne fut pas inutile à ces princes autant que la politique et la timidité le permit et fut même après leur mort et par le secours d'un ami commun, fort utile à leur famille pendant la régence du duc d'Orléans. M. de Chevreuse ne fut donc séparé de la cour et des affaires que par sa dernière maladie qui fut longue et la seule de sa vie. La foiblesse de son estomac s'altéra de plus en plus par son application et peut-être par son régime; il prenoit du quinquina sans manger, qui peu à peu agit sur l'estomac même et le perça. Depuis bien des années il pesoit son pain, et dans les fins visoit à la diète de Cornaro qui tua M. de Lyonne. Il souffrit beaucoup donc dans ses derniers jours avec une résignation, une patience, une joie de souffrir digne de la Trappe; aussi personne ne posséda jamais son âme en paix comme il fit pendant toute sa vie, et il mourut au milieu des prières, des sacrements, d'une application continuelle à Dieu et dans le sein de sa famille qui l'adoroit. Il avoit peu servi, mais il avoit suivi le roi à toutes ses campagnes et en portoit encore une légère marque au nez. Les dettes de ses enfants qu'il voulut payer, les partages de ses frères et sœurs du second lit qu'il fournit du sien sans y être obligé, des banqueroutes de fermiers et des entreprises de Paris et de rivières pour le débit de ses bois dont pas une ne réussit, le ruinèrent, et sans le gouvernement de Guyenne il n'eût pas eu de quoi vivre dans ses dernières années.

Madame de Chevreuse, pénétrée de la plus vive douleur, mais chrétienne et soumise se retira dans sa famille, et tant qu'elle vécut s'y retira de plus en plus; elle voyoit le roi quelquefois en particulier chez madame de Maintenon, et toujours beaucoup plus souvent qu'elle ne vouloit. Après sa mort, elle usa de sa liberté et renonça à tout. Elle dormoit peu, passoit une partie de la nuit et tout le matin en prière, rassembloit sa famille chez elle aux repas et à quelque petit

jeu pour y entretenir la paix et l'union avec laquelle les anciens et plus particuliers amis seulement étoient reçus. C'étoit une vie vraiment patriarcale que la sienne, et qui faisoit souvenir des mœurs de ces anciens temps si saints et si heureux ; sa bonté, sa piété, sa douceur, sa franchise la faisoient adorer. Elle vécut ainsi jusqu'en 1733, et mourut dans le sein de sa famille désolée de la perdre, quoique dans un si grand âge, dont elle faisoit l'exemple, les délices et le lien, et dans la vénération publique. Après elle on sentit ce qu'on avoit prévu, et cette famille si unie fut bientôt séparée.

Dimanche 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et tua cinquante-cinq pièces de gibier ; au retour de la chasse il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier de Madrid parti du 28. L'ambassadeur d'Angleterre y étoit arrivé le 18 ; les Cortès avoient commencé leurs séances. On y avoit reçu des lettres du marquis de Bay, qui mande que malgré le petit secours que les Portugais ont jeté dans Campo-Mayor, il espéroit être bientôt maître de la place, et qu'il y a déjà une brèche considérable ; les ennemis n'ont point de troupes en campagne pour en faire lever le siége. Le roi de Portugal avoit paru avoir envie d'accepter la trêve que les Anglois lui avoient fait proposer, mais il n'avoit pas donné des ordres assez précis là-dessus à ses plénipotentiaires qui sont à Utrecht, et ils n'ont point voulu signer le traité. — M. de Torcy alla le soir chez madame de Maintenon pour porter quelques nouvelles au roi que nous ne savons point encore.

Lundi 7, *à Marly*. — Le roi, en sortant de la chapelle, vit soixante-douze cavaliers qu'on lui amena de tous les régiments qui ont servi en Flandre cette année ; il en prit soixante-onze pour entrer dans les gardes du corps, et celui qu'il ne prit point parce qu'il n'étoit pas tout à fait assez grand, mais qui étoit gentilhomme et qui servoit bien dans le régiment où il étoit, le roi ordonna à M. Voisin de lui donner une cornette. Le roi partit à onze heures pour aller courre le cerf ; il dîna avant trois heures,

et ne fut pas si content de sa chasse qu'à l'ordinaire. — Le prince Ragotzki s'est embarqué à Dantzick sur un vaisseau anglois pour venir en France ; on croit qu'il sera à Versailles à la fin du mois. — Le courrier qui arriva hier de Madrid a apporté la copie de l'acte de renonciation au royaume de France que le roi d'Espagne doit avoir fait samedi passé à l'assemblée de las Cortès, et en présence de l'ambassadeur d'Angleterre ; il apporta aussi un projet de la renonciation au royaume d'Espagne que doivent faire monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans.

Mardi 8, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. Il fit porter son dîner chez madame de Maintenon ; il alla ensuite faire un tour dans ses jardins, mais la pluie le fit revenir de bonne heure. Il rentra chez madame de Maintenon, où il y eut une petite loterie pour les dames qui avoient eu l'honneur de dîner avec lui et qui sont toujours les mêmes. A sept heures, le roi travailla avec M. Voisin. — Madame la princesse des Ursins est repartie de Bagnères pour retourner à Madrid ; elle passera à Bidache, où elle verra la reine d'Espagne douairière. Elle ira de là à Bayonne et sera à Madrid avant la fin du mois ; elle mande que les eaux de Bagnères l'ont fort soulagée. — On écrit de plusieurs endroits d'Allemagne que la plupart des jurisconsultes de ce pays-là sont persuadés que la succession de l'archiduc, s'il venoit à mourir, appartiendroit à ses nièces et non à ses sœurs, que l'archiduc lui-même est de cet avis-là ; cette question est d'importance à décider pour le mariage de ces princesses-là.

Mercredi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. — Il arriva un grand malheur à Saint-Germain : le fils aîné du maréchal de Berwick, qui sera duc en Angleterre, étant allé tirer un daim pour l'envoyer à la reine d'Angleterre, qui est à Chaillot, tua tout roide un écuyer de son père qu'il aimoit fort ; qui

étoit à quatre cents pas de lui, le bois entre deux, et même ce garçon, qui s'appelloit Bayerlé, qui étoit fort connu ici, ne devoit point être de la chasse. Le fils du duc de Berwick, au désespoir du malheur qui lui étoit arrivé, demeura longtemps à prier Dieu auprès de ce corps mort, et l'on eut beaucoup de peine à l'en arracher. — Toutes les lettres qu'on reçoit de Hollande ne parlent plus que de paix, et l'on attend en ce pays-là le retour du comte de Strafford, qui doit bientôt partir de Londres pour retourner à Utrecht; on compte qu'il apportera les conditions de paix, et que les Hollandois s'en rapportent à la reine de la Grande-Bretagne.

Jeudi 10, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; la chasse fut très-belle et très-courte, car il en revint à une heure. Le soir il donna une assez longue audience, chez madame de Maintenon, au maréchal de Villars, où il y eut musique ensuite. — L'évêque d'Alais (1) est mort; c'étoit le premier évêque qu'il y eût eu à ce diocèse. — Les Anglois et les Hollandois, depuis quelque temps ne disent plus, en parlant du roi d'Angleterre, le prétendu, ils disent présentement le prétendant; c'est ce que signifie le mot anglois *pretender*, et le mot anglois dont ils se servoient pour dire prétendu étoit *pretended*. — On presse fort ici M. le duc d'Aumont de partir pour l'Angleterre; ses instructions sont toutes prêtes; ses équipages sont partis, et il doit venir ici mardi prendre congé du roi. — Madame la duchesse de Berry est assez incommodée de sa grossesse, mais cela ne l'empêche pas de souper tous les soirs avec le roi; elle est souvent obligée de sortir de table. Elle fait le mariage de M. de Mouchy, maître de la garde-robe de monseigneur le duc de Berry, avec mademoiselle Forcadel, qu'elle aime fort; elle est jolie, et aura 100,000 écus en mariage.

(1) François Chevalier de Saux.

Vendredi 11, à Marly. — Le roi travailla avec le P. le Tellier au sortir de la messe, et, avant que de se mettre à table, il fit amener devant les fenêtres de son cabinet deux chaises à se promener dans les jardins, qui sont faites sur le modèle de celles où il se promène tous les jours. Il les trouva très-bien faites et magnifiques; il les envoie à la reine Anne qui a souvent la goutte et qui pourra se promener dedans fort à son aise. — Le roi apprit que M. le duc de Mazarin étoit à l'extrémité; il a quatre-vingts ans passés. Il est gouverneur d'Alsace, gouverneur particulier de Brisach; il a encore je crois le gouvernement de Port-Louis en Bretagne. Il est grand bailli de Haguenau, et ce grand bailliage vaut près de 10,000 écus de rente; M. de la Meilleraye, son fils, prétend que ce grand bailliage est héréditaire. M. de Mazarin est le plus ancien lieutenant général qui soit en France, car il est de l'année 1654. Il y a très-longtemps qu'il n'a paru à la cour, mais il y brilloit fort dans sa grande jeunesse, et eut dans ce temps-là le brevet d'affaires.

Samedi 12, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances; il se promena un peu l'après-dînée malgré la pluie, et à cinq heures il donna une petite loterie, chez madame de Maintenon, aux dames qui ont accoutumé d'en être. Il travailla ensuite avec M. Voisin, qui lui mena le marquis de Parabère, qui vient de la petite armée du comte de Fiennes en Roussillon. Tout ce que les courtisans ont démêlé du sujet de son voyage, est, que le comte de Fiennes n'a point assez de troupes pour tenter de faire lever le siége de Girone, et l'on croit qu'on y enverra le maréchal de Berwick avec un corps assez considérable pour faire réussir cette entreprise. — Les plénipotentiaires du roi de Portugal à Utrecht ont signé la trêve avec la France et avec l'Espagne pour quatre mois, à commencer au 15 de celui-ci. Il y a déjà longtemps que le roi de Portugal vouloit signer cette trêve, mais la reine sa femme, sœur de l'archiduc, qui a beaucoup de

pouvoir sur l'esprit de son mari, empêchoit qu'on ne la signât.

Dimanche 13, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon; il travailla avec le maréchal d'Harcourt, avec qui il avoit déjà travaillé hier à pareille heure. Le roi ensuite travailla avec M. Pelletier. — Madame la duchesse de Charost mourut à Paris la nuit du vendredi au samedi. Il y avoit quatorze ans qu'elle étoit malade, et d'une si cruelle maladie qu'elle ne pouvoit voir le jour dans sa chambre ni entendre parler. Sa mort laisse les affaires du duc en très-mauvais état, car elle n'a point laissé d'enfants, et elle étoit fort riche; il faudra rendre tout le bien. — On fait repartir M. de Parabère dès demain, et la résolution est prise d'envoyer en Roussillon un assez gros corps de troupes pour faire lever le blocus de Girone. On ne doute pas que le maréchal de Berwick n'aille commander ces troupes, mais il n'a pas encore reçu ses ordres.

Lundi 14, *à Marly*. — Le roi, après la messe, monta en calèche pour aller courre le cerf. Il revint de la chasse à une heure, dîna de fort bon appétit, et se trouva un peu incommodé après son dîner; cela ne l'empêcha pas d'aller se promener à trois heures, et il n'en revint qu'à cinq. Il travailla le soir avec M. de Pontchartrain comme il fait tous les lundis. Avant que d'aller à la messe le roi fit entrer dans son cabinet le maréchal de Berwick, qu'il envoie en Roussillon pour tâcher de faire lever le blocus de Girone. Il aura dans son armée quarante bataillons et quarante escadrons; il partira dimanche ou lundi. — On mande d'Angleterre que le duc de Marlborough a demandé permission à la reine sa maîtresse de se retirer avec la duchesse sa femme dans sa principauté de Meindelen en Allemagne, ce que la reine lui a permis, et il se dispose à partir. — Le roi, à son coucher, dit au duc de la Rocheguyon de ne point donner l'ordre, à l'é-

quipage pour le cerf, de partir jeudi, et cela fait croire que le roi pourroit bien retarder son départ d'ici jusqu'à la fin de l'autre semaine.

Mardi 15, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances l'après-dînée; il tint le conseil de marine jusqu'à quatre heures, qu'il alla se promener dans les jardins où il s'amuse fort à faire planter; au retour de sa promenade, il travailla avec M. Voisin. Le duc d'Aumont vint ici et s'en retourna à Paris après le coucher du roi; mais il ne prit point congé de lui et il ne partira qu'à la fin du mois. — Il arriva un courrier de M. de Torcy qui revient de Madrid; il apporta la renonciation du roi d'Espagne. On eut nouvelles par ce courrier que le marquis de Bay avoit donné l'assaut à Campo-Major, croyant la brèche assez grande pour emporter la place aisément, mais qu'il avoit été repoussé après avoir perdu bien du monde, et qu'il avoit été obligé ensuite de lever le siége. — Le roi, à son coucher, dit qu'il retardoit son voyage de huit jours, et qu'il ne retourneroit à Versailles que le samedi de la semaine qui vient.

Mercredi 16, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État l'après-dînée. Il devoit aller tirer, mais le grand brouillard l'en empêcha; il s'amusa à faire planter. Le roi donne à monseigneur le duc de Berry 400,000 francs d'augmentation de pension; il aura présentement 1,900,000 francs de revenu. — On attend M. Prior à la fin de la semaine qui vient; on croit qu'il apportera des nouvelles décisives. Dès qu'il sera arrivé, M. le duc d'Aumont partira. — Il est vrai que Marlborough a eu la permission de sortir d'Angleterre, mais ce n'est point pour aller demeurer en Allemagne; il ne fera qu'y passer, et il lui est ordonné d'aller dans le royaume de Naples; il ne doit point passer par la Hollande. Il n'est que prince titulaire de Meindelen; il n'en a point la terre. On lui avoit donné de l'argent pour acheter des terres en Souabe, à qui on fera porter le titre de principauté de Meindelen.

Jeudi 17, *à Marly*. — Le roi courut le cerf; la chasse fut fort belle, mais il ne fut point à la mort, parce que le cerf sortit du parc par la porte de Roquencourt que le suisse avoit laissée ouverte. Au retour de la chasse, le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon. — Le roi d'Espagne a écrit à monseigneur le duc de Berry une lettre très-gracieuse, dont on m'a promis la copie que je mettrai ici; il lui écrit sur la renonciation que S. M. C. a fait au royaume de France. Messeigneurs les ducs de Berry et d'Orléans vont de leur côté renoncer au royaume d'Espagne; cette renonciation sera sous seing privé, et les princesses, sœurs de M. le duc d'Orléans, ne sont point comprises dans la renonciation. On obligera par le traité de paix l'archiduc d'y renoncer aussi, et cela assure à M. de Savoie les couronnes d'Espagne si la ligne de Philippe V venoit à manquer. — M. le Duc est parti pour aller tenir les États de Bourgogne; il a encore un bandeau sur l'œil, qui lui couvre la moitié du visage. — Madame la duchesse de Berry tomba dans sa chambre; on lui fera garder le lit pendant neuf jours.

Vendredi 18, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans les jardins, et marcha même à pied plus qu'à l'ordinaire; le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. Madame a été saignée; cela a un peu diminué son assoupissement et ses vapeurs; son incommodité ne l'a point empêchée d'aller tous les jours à la messe et de souper avec le roi. — Le maréchal d'Estrées fut obligé, il y a deux jours, de quitter Marly étant fort incommodé. Le roi a donné le logement qu'il avoit ici à M. le cardinal de Rohan, et il prête à M. le cardinal de Rohan, à Versailles, le logement qui est destiné aux enfants de monseigneur le duc de Berry. — La reine d'Angleterre est malade à Chaillot; le roi a envoyé pour savoir de ses nouvelles M. le duc de la Trémoille, premier gentilhomme de la chambre en année. — Les troupes de Dauphiné et de Provence qui marchent en Roussillon

n'arriveront que le 18 du mois qui vient à Perpignan; le maréchal de Berwick, qui les commande, ne partira d'ici que de lundi en huit jours. Il a choisi trois des lieutenants généraux, qui ont servi avec lui cette campagne, pour marcher avec lui, qui sont : le chevalier d'Asfeld, d'Arennes et Cilly, qui étoient employés cet hiver en Dauphiné et en Provence.

Samedi 19, *à Marly*. — Le roi se promena beaucoup le matin, et alla tirer l'après-dînée; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — L'électeur de Brandebourg a surpris la citadelle de Meurs, où il y avoit garnison hollandoise; il attaque présentement la ville qui se défend. Le comté de Meurs est dans le partage provisionnel qu'on a fait au petit prince de Nassau, de Frise, dont le landgrave de Hesse, son grand-père, et les États Généraux sont les tuteurs. — Le roi a donné au marquis de Châtillon et à madame de Châtillon sa femme, fille de M. Voisin, le logement qu'avoient ici M. et madame de Noailles. — L'électeur palatin est tombé en apoplexie; il paroît par les dernières nouvelles qu'on en a eues, qu'il se porte mieux. — Le roi a permis au maréchal de Tessé de céder au comte de Tessé, son fils, la lieutenance générale du pays du Maine. — Le roi fait accommoder les pavillons du côté des hommes comme ceux du côté des femmes; cela donne dix logements de plus, et l'on ôte les globes (1) des deux derniers pavillons, où dans chacun il y aura quatre logements, et du côté des communs il y aura dix logements nouveaux, si bien qu'il y aura vingt-huit logements d'augmentation ici.

Dimanche 20, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. Hanmer verra ici le roi mardi; il ne repassera en Angleterre que pour

(1) Ce sont les deux globes céleste et terrestre, inventés par le P. Coronelli, et qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale.

être à l'ouverture du parlement qui doit s'assembler le 17 de ce mois, mais qui a été prorogé jusqu'au 29 de décembre. — Le roi a donné à madame la duchesse de Chevreuse 10,000 écus de pension, à prendre sur les appointements du gouvernement de Guyenne, en quelques mains que ce gouvernement-là passe, et M. de la Vrillière, secrétaire d'État de cette province, lui en a fait expédier le brevet. Il n'y a point de dames, hormis les princesses du sang, qui aient de si grosses pensions. Le gouvernement de Guyenne n'est point encore donné. — On mande de Ratisbonne que M. le prince de Lewenstein y est arrivé et y a été reconnu premier commissaire de l'empereur en la place du cardinal de Lamberg, mort depuis peu. M. de Lewenstein demeure toujours administrateur de Bavière. — Monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans ont fait leur renonciation à la couronne d'Espagne, signée par deux notaires; les termes de la renonciation sont très-forts et tels qu'on les a envoyés de Madrid.

Lundi 21, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; il se promena l'après-dînée dans les jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, qui a ordre de faire avertir tous les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, que le roi tiendra le chapitre dimanche à Versailles. Madame fut saignée du pied; il y avoit longtemps que les médecins la pressoient de faire faire cette saignée, mais elle ne l'avoit pas encore fait. — On mande de Londres que la reine Anne a fait six chevaliers de la Jarretière, qui sont: les ducs de Beaufort, de Kent et d'Hamilton, le grand trésorier, le comte de Strafford, plénipotentiaire à Utrecht, qui est présentement à Londres, mais tout prêt à repasser en Hollande, et milord Pawlet, grand maître de la maison de la reine. — On ne doute pas ici que le duc d'Aumont ne soit nommé chevalier de l'ordre au chapitre qui se tiendra dimanche, mais on ne croit pas que le roi en fasse beaucoup d'autres.

Mardi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il fit beaucoup planter dans ses jardins, et au retour il donna une petite loterie, chez madame de Maintenon, aux dames qui avoient eu l'honneur de dîner avec lui, car il y avoit fait porter son dîner. Après la loterie il travailla avec M. Voisin. Le roi donna, le matin, une audience d'un quart d'heure à M. Hanmer, qui vit dans le reste de la journée tous les princes et princesses du sang; il est fort bien fait et a beaucoup d'esprit. — La reine d'Angleterre, qui étoit malade à Chaillot, n'a plus de fièvre. — M. de Nangis a demandé au roi la permission de le suivre quand il va tirer, et le roi le lui a permis quoiqu'il accorde cette grâce fort rarement.

Mercredi 23, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée alla tirer, quoiqu'il neigeât et fit grand vent; il nous avoua même, au retour de la chasse, qu'il n'avoit jamais vu un si vilain temps. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Il y a un bruit répandu depuis longtemps que par la paix on donnera la Sicile à M. de Savoie, et depuis peu il court un autre bruit que les Siciliens se sont assemblés, et ont déclaré qu'ils se donneroient plutôt au Turc que de se détacher de la couronne d'Espagne. — L'abbé de Castiglione, de la maison de Gonzague, s'en va en Espagne pour tâcher d'obtenir un bénéfice plus considérable que celui qu'on lui a donné en ce pays-là. Pendant qu'il a été ici, le roi lui a fait donner tous les ans 1,000 écus, et le roi veut bien lui continuer cette pension, quoiqu'il sorte de France. — M. de Broglio, lieutenant général, qu'on appelle le comte de Buhi, a demandé permission de venir ici saluer le roi; le roi le lui a permis, et lui a donné un logement pour le reste du voyage.

Jeudi 24, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; l'après-dînée il se promena, et eut un très-vilain temps à la chasse et à la promenade. Le soir il y eut mu-

sique chez madame de Maintenon. Depuis que le roi est ici, M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain se sont assemblés souvent avec les officiers généraux de la marine qui sont ici (ces officiers généraux sont le marquis d'O, M. Ducasse et le chevalier de Hautefort) pour prendre leurs avis sur le remplacement que le roi veut faire des officiers de ce corps. Le maréchal d'Estrées a assisté aux deux premières assemblées, mais il fut obligé de partir d'ici parce que la fièvre le prit avec de grandes douleurs qui firent craindre qu'il ne retombât dans les maux qu'il avoit eus à Fontainebleau. — On a des nouvelles de Girone du dedans de la place. On a encore des farines pour six semaines ou deux mois; il y a des munitions de guerre en abondance. Les troupes qu'on fait marcher en ce pays-là arriveront toutes à Perpignan avant le 15 de décembre.

Vendredi 25, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et au retour il travailla avec M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain, et fit le remplacement des charges vacantes dans la marine. Il y a eu près de trois cents officiers qui ont monté, dont il y en a eu vingt-deux faits capitaines de vaisseau. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Berry se leva pour aller dans le cabinet du roi; elle a gardé le lit neuf jours depuis sa chute; elle se porte fort bien. Elle a envoyé des boucles d'oreilles et des pendeloques magnifiques à mademoiselle de Forcadel, qu'elle marie avec M. de Mouchy, et veut faire faire à ses dépens tous les habits de la noce. On dit même qu'elle lui donnera une somme considérable pour augmentation de dot. — L'électeur de Brandebourg est entièrement maître de la ville et du château de Meurs; les magistrats lui ont prêté serment de fidélité. Les Hollandois paroissent fort mécontents de ce qu'a fait cet électeur, et disent que cette action est une entreprise inouïe.

Samedi 26, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le

matin et toute l'après-dînée à Marly, et en partit à quatre heures et demie pour venir ici; dès qu'il y fut arrivé, il fit venir dans son cabinet M. Chamillart* que Bloüin lui amena par les derrières. Il aura présentement l'honneur de voir le roi quelques fois, ce qu'il souhaitoit depuis longtemps avec une grande passion. Il est si amaigri qu'on a peine à le reconnoître. Le roi, après lui avoir donné cette audience qui ne dura pas un quart d'heure, passa chez madame de Maintenon où il travailla avec M. Voisin. Madame la duchesse de Berry vint de Marly ici en carrosse sans en être incommodée. — On mande de Londres que le parlement d'Angleterre est prorogé jusqu'au 24 du mois de janvier, que les équipages du duc de Marlborough sont embarqués, qu'il a permission de la reine sa maîtresse d'être trois ans absent. Milord Strafford se devoit embarquer le 24 pour retourner à Utrecht, et Prior pour revenir en France; on ne l'attend pourtant ici que les premiers jours du mois qui vient.

* Chamillart, en sortant de place, n'étoit point sorti du cœur du roi; ceux qui l'avoient chassé, madame de Maintenon la première, redoutoient sa présence par cette inclination, et l'éloignèrent de Paris à l'insu du roi par les menaces qu'ils lui firent faire et les avis qu'ils lui firent donner, et retinrent le roi de le voir ensuite aussi longtemps qu'ils purent, en lui objectant la politique de ne pas inquiéter Voisin et de ne troubler pas son crédit et ses opérations par des bruits causés du possible retour de Chamillart en sa place. A la fin le roi s'en lassa, et voulut voir Chamillart, à qui il fit mille amitiés. Il lui donna par la suite un logement à Versailles, et le traita toujours et sa famille avec amitié.

Dimanche 27, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, tint le chapitre des chevaliers de l'ordre et il ne nomma que le duc d'Aumont, et en même temps il nous dit qu'il le recevroit vendredi, après que M. de Torcy, chancelier de l'ordre, auroit rapporté ses preuves de bonne vie et mœurs et de sa noblesse, preuves qui sont fort aisées, car, outre qu'il est de très-bonne maison, il n'a qu'à rapporter

le contrat de mariage de son père, qui étoit chevalier de l'ordre. Le roi nous dit de venir vendredi avec le collier de l'ordre, parce qu'en sortant du chapitre il descendroit dans la chapelle en bas. Le duc d'Aumont sera reçu à la fin d'une messe basse; le roi dit à l'abbé d'Estrées que ce ne seroit point un prélat de l'ordre, mais un de ses chapelains qui diroit la messe. Le maréchal d'Harcourt et le marquis de Bedmar avoient été reçus de même à une messe basse, et le roi voulut en avoir des exemples. Il vaque présentement dans l'ordre trois places d'ecclésiastiques et trente-neuf de laïques. Le roi alla au sermon du P. de la Rue, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier.

Lundi 28, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois, et par pure précaution, car il se porte, Dieu merci, à merveille. Il dîna à trois heures, et puis travailla chez lui avec M. de Pontchartrain; ensuite il passa chez madame de Maintenon, où il y eut musique. — M. de Courtenvaux, capitaine des Cent-Suisses, a obtenu l'agrément du roi pour acheter le régiment d'Anjou-cavalerie pour le marquis de Louvois son fils, qui est dans les mousquetaires; il en donne 30,000 écus et un pot de vin de 4,000 francs. C'est le marquis d'Escorailles, qui fut fait maréchal de camp à la dernière promotion, qui lui vend ce régiment qui est dans l'armée du prince de Tzerclaes en Catalogne. — Le maréchal de Berwick prit congé du roi samedi matin à Marly, et il est parti aujourd'hui de Saint-Germain; il compte d'arriver à Montpellier le 4 du mois qui vient. — On a arrêté à Paris deux femmes de condition, mais qui ne venoient jamais à la cour, qui avoient emporté de chez un marchand une pièce d'étoffe considérable sans la payer; il y en a une des deux qui s'est sauvée.

Mardi 29, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec

M. Voisin chez madame de Maintenon. — On commence à dire que l'électeur de Bavière sera mieux traité à la paix qu'on ne l'avoit cru jusqu'ici. — M. de Chamillart fera sa charge de trésorier de l'ordre à toutes les cérémonies, et le roi a commandé qu'on l'avertît pour vendredi. — Madame a été assez incommodée et la dernière médecine qu'on lui a donnée l'a fort abattue; les médecins assurent qu'il n'y a nul danger. — On joue tous les soirs grand jeu chez madame la duchesse de Berry qui se porte assez bien durant sa grossesse; monseigneur le duc de Berry et elle ont prié le roi de vouloir bien nommer la gouvernante et la sous-gouvernante qui seront auprès de leur enfant. On ne sait point encore ce que le roi fera là-dessus, et l'on approuve fort la démarche qu'ils ont faite en le priant de choisir ces dames-là.

Mercredi 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon; l'après-dînée il alla tirer, et le soir chez madame de Maintenon il y eut grande musique. — M. le Duc, en partant de Paris pour la Bourgogne, ôta le bandeau de dessus l'œil dont il est borgne, et il mande que son bon œil n'en souffre point et qu'il n'y aura point de difformité à l'œil qu'il a perdu. — Madame la Duchesse avoit confié le soin de ses affaires contre les princesses ses belles sœurs à M. de Lesseville, homme très-estimé dans le parlement, qui étoit au fait de toutes ces affaires-là; il vient de mourir, et madame la Duchesse en est très-affligée, tant par l'amitié que par l'embarras où cela la jette. — On mande de Hollande que le prince Eugène en est reparti pour retourner à Vienne, où l'on assure qu'il trouvera un grand parti contre lui; presque tous les ministres de cette cour-là sont ses ennemis; il ne paroît pas non plus qu'il s'en aille fort content des Hollandois.

Jeudi 1er *décembre, à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Il y eut le soir musique chez madame

de Maintenon, et cela amuse fort le roi, qui a toujours aimé la musique et qui s'y connoît parfaitement bien. — Le maréchal de Villars donna une fête, à Paris, à M. Hanmer et aux Anglois qui sont avec lui ; nous étions vingt-sept à une table qui fut magnifiquement servie. — On mande d'Allemagne que la princesse de Lewenstein, belle-sœur de madame de Dangeau, est morte à Munich. — Toutes les lettres d'Allemagne confirment que le renfort que les Suédois attendoient étoit arrivé, qu'ils avoient forcé les retranchements de Damgarten et passé le Ribnitz, qu'ils étoient établis dans le Mecklembourg et qu'ils menaçoient d'entrer dans le Holstein danois, et que le roi de Danemark faisoit revenir des troupes de Flandre pour s'opposer à eux; mais on ne croit pas pourtant que ce soit là le dessein des Suédois, mais qu'ils veulent entrer en Pologne, et le roi Stanislas a envoyé des universaux en Pologne, comptant d'y rentrer avec les troupes de Suède.

Vendredi 2, à Versailles. — Le roi, après son lever, tint chapitre des chevaliers de l'ordre, où M. de Torcy rapporta les preuves de M. le duc d'Aumont que le roi fit entrer ensuite, et le fit chevalier de Saint-Michel; puis nous descendîmes à la chapelle en bas avec nos colliers, et à la fin d'une messe basse le roi reçut M. le duc d'Aumont chevalier du Saint-Esprit. La cérémonie fut finie à onze heures. L'après-dînée le roi alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut musique où le roi fit entrer le maréchal de Villeroy*. — On mande de Londres que milord d'Oxford, grand trésorier, avoit reçu une boîte où il y avoit deux pistolets chargés à balles et tout bandés, et que s'il l'eût ouverte par-dessus comme il y avoit apparence qu'elle le seroit, il auroit été en grand danger d'être tué. On cherche avec grand soin les auteurs de ce crime; on s'est servi quelquefois de boîtes diaboliques comme celles-là pour faire périr les gens dont on vouloit se défaire; cela est assez connu en Italie, et M. de Valbelle, père de l'évêque de Saint-Omer d'aujourd'hui, en reçut une de

..., les pistolets tirèrent ... qui cherchoit à amuser le r... madame la Dauphine, introdui... particuliers, où nul homme n'éto... s et qui ont les plus grande... san, le roi l'aimoit par supé... siques donnoient lieu aux vie... tout cela faisoit passer le temp... ballets de leur jeunesse...

Samedi 3, à Versailles. — Le roi tint le ... se promener l'après-dînée à T... travailla avec M. Voisin chez madame ... roi fera entrer monseigneur le duc de ... conseil des dépêches; monseigneur so... frère avoient commencé par ... conseil de finances et aux conse... n'étoit jamais entré qu'au conse... et on croit que monseigneur le duc de ... aux autres conseils. Madame la ... parla au roi en sortant de son cabinet p... madame de Maintenon, pour lui représente... état où ses terres étoient réduites par l... en travaillant avec M. Voisin, ordonna ... 000 écus de gratification. Le roi lui ... même somme l'année passée; elle esp... tourner en pension. — Le roi a di... Toulouse qu'il iroit à Rambouillet le 9 ... qui sera un lundi, et il en reviendra le...

Dimanche 4, à Versailles. — Le roi tint le cons... et l'après-dînée il alla au sermon ... de tout le jour; le soir il travailla ch... Maintenon avec M. Pelletier. — Le co... partit pour l'Espagne la semaine passée ... sa femme; le roi d'Espagne l'a rappelé ... lui en ce pays-là. Le marquis de Montél... pour son ambassade d'Angleterre; ain...

reste à Paris que le duc d'Ossone, des trois plénipotentiaires nommés pour les conférences de la paix; mais on compte que, quand il sera temps qu'ils partent pour Utrecht, le marquis de Montéléon y ira de Londres, et quittera l'ambassade d'Angleterre. — Le bailli de la Vieuville, ambassadeur de Malte, fit son entrée à Paris; le bailli de Noailles ne l'avoit jamais faite, et il étoit de l'intérêt du grand maître que cette entrée se fît, pour conserver les honneurs que le roi fait à son ambassadeur.

Lundi 5, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; au retour, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. M. de Torcy vint chez le roi le matin; il lui apprit que le duc d'Hamilton, nommé ambassadeur d'Angleterre pour venir en France, s'étoit battu à Londres contre milord Mohun, et l'avoit tué, et que le duc d'Hamilton étoit mort peu après des blessures qu'il avoit reçues dans ce combat. On dit que c'est le second de milord Mohun, nommé Mackartney, qui après avoir tué le second du duc d'Hamilton l'a tué aussi; on ne sait pas encore bien les circonstances de ce combat. On parle d'envoyer ambassadeur ici en la place du duc d'Hamilton, le duc d'Ormond ou le duc de Shrewsbury, qui est le chef de la maison des Talbot et qui est un des principaux ministres de la reine Anne.

Mardi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; l'après-dînée il tint le conseil de dépêches, où monseigneur le duc de Berry entra pour la première fois. Le roi avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon, et au sortir du conseil de dépêches, il entra chez elle, où il travailla avec M. Voisin. — Le bailli de la Vieuville fit son entrée ici, où il fut reçu avec les hommages qu'on rend aux ambassadeurs de Malte; ce fut le maréchal de Bezons qui alla le prendre dans les carrosses du roi, comme il avoit fait dimanche à son entrée à Paris. L'ambassadeur étoit accompagné de tous les commandeurs

et chevaliers de Malte qui sont à Paris; tous les profès, tant d'église que d'épée, avoient des manteaux courts, et avoient une petite croix de toile blanche cousue sur leur justaucorps, et une plus grande de même étoffe sur leurs manteaux, et ces deux croix du côté gauche Les chevaliers grand-croix avoient sur leurs vestes une fort grande croix qui tenoit tout le devant de la veste.

Mercredi 7, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et alla tirer l'après-dînée. — Chazel, colonel de dragons, et dont le régiment sert en Espagne, est mort de maladie; le roi a donné ce régiment à ...., ancien brigadier des dragons qui n'avoit point de régiment. — Le roi a ordonné à sa musique de se trouver à la messe de madame la duchesse de Berry, à commencer du 1er janvier. — Le maréchal de Tessé a prêté son serment pour la charge de général des galères, et le comte de Tessé son fils l'a prêté pour la charge de lieutenant général du pays du Maine.

Jeudi 8, *à Versailles*. — Le roi entendit le sermon, vêpres et le salut, et ne sortit point de tout le jour. — M. des Alleurs, notre ambassadeur à la Porte, a demandé son congé qu'on lui a accordé; il a la pierre et vient pour se faire tailler. On n'a point encore nommé celui qui ira en sa place à Constantinople. — On mande de Londres que milord Strafford est parti pour retourner à Utrecht. Prior, qui devoit partir de Londres en même temps pour venir ici, n'est point encore arrivé; il a des affaires particulières qui le retiennent encore pour quelques jours en Angleterre.

Vendredi 9, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, où il auroit été hier sans la fête; il y eut musique le soir chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier d'Angleterre, par lequel on apprit que milord Marlborough étoit embarqué pour passer à Ostende avec une très-petite suite. Le duc de Shrewsbury est nommé par la reine d'Angleterre son ambassadeur en France.

Samedi 10, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de

finances, dîna de bonne heure et alla à Marly. Il fait ôter de ce parc plusieurs biches, parmi lesquelles il y a eu quelques cerfs qu'on n'a pas pu empêcher de sortir du parc avec elles. Au retour, le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le duc d'Aumont prit congé du roi pour s'en aller en Angleterre; il partira de Paris dans quelques jours. — On a nouvelles que milord Strafford est arrivé à la Haye.

Dimanche 11, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla au sermon, puis remonta chez lui, où il travailla avec M. Pelletier. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Depuis quelques jours il est arrivé deux courriers : un de M. de Grignan qui écrit de Lambesc; il mande que la province a accordé au roi 700,000 francs, comme elle a fait les années passées. L'autre courrier est de M. de Roquelaure, qui mande que les États de Languedoc ont accordé au roi cinq millions, savoir : trois pour le don gratuit, et deux pour la capitation.

Lundi 12, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — On va bientôt travailler au remplacement des officiers de galères, comme on a travaillé au remplacement des officiers des vaisseaux. — On a reçu des lettres de Girone du 1er de ce mois; le marquis de Brancas mande qu'il y a abondamment de quoi vivre dans la place jusqu'à la fin du mois. M. de Berwick devoit arriver le 5 à Montpellier, où il demeurera trois ou quatre jours; on compte qu'il sera au plus tard le 12 à Perpignan; toutes les troupes y seront arrivées avant le 20, et il entrera en action dès qu'elles seront un peu reposées. Le marquis de Brancas est averti qu'on marche pour le secourir. Le comte de Staremberg n'est point au blocus; il est demeuré à Barcelone, dont il n'ose s'éloigner parce qu'il y a de grands murmures dans la ville.

Mardi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon. Il espéroit après son dîner pouvoir aller tirer, mais la grande pluie l'en empêcha; il rentra de bonne heure chez madame de Maintenon, et y travailla avec M. Voisin. — Le roi d'Espagne a envie d'établir une manière de loi salique dans son royaume, et il l'a fait proposer à las Cortès, qui sont encore assemblés; on ne sait point encore ce qui sera résolu là-dessus. — M. de Belle-Isle*, mestre de camp général des dragons, a fort pressé le roi de lui permettre d'aller en Roussillon, servir sous M. de Berwick; il y a plusieurs régiments de dragons dans cette armée. Le roi l'en a fort loué, et lui a permis de partir.

* C'est ce même Belle-Isle dont le mérite et la diverse fortune ont fait depuis tant de bruit; petit-fils du surintendant Fouquet

Mercredi 14, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le maréchal de Villeroy a permission d'entrer à ces musiques-là. Le bruit est fort répandu ici que monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry ont témoigné au roi qu'il leur feroit grand plaisir de choisir pour gouvernante de leurs enfants madame de Pompadour, et que le roi a fort approuvé leurs vues; mais comme il n'y a encore rien de sûr là-dessus, elle ne reçoit point les compliments qu'on lui veut faire; elle se tiendra même à Paris, où elle est, jusqu'à ce que cela soit déclaré*.

* Madame la duchesse de Berry se conduisit sur la place de gouvernante de ses enfants, comme elle avoit fait sur celle de premier écuyer de M. le duc de Berry; elle en leurra si bien le maréchal de Bezons pour sa femme, et parut si flattée d'y avoir la femme d'un officier de la couronne et d'un homme qui devoit tant à M. le duc d'Orléans, qu'elle le pressa d'en parler au roi, tandis que Sainte-Maure et d'Antin l'avoient tonnelée pour leur cousine de Pompadour, et la lui avoient fait

demander au roi, comme comptant de plaire par là à lui et à madame de Maintenon, qui la protégeoit et comme fille de la maréchale de Neuillan et plus encore par avoir marié sa fille au fils de madame de Dangeau et de l'auteur de ces Mémoires. Qui furent bien étonnés? ce fut le roi, quand il se vit demander une chose faite, et le maréchal, quand le roi lui répondit tout net que la duchesse de Berry s'étoit moquée de lui, et qu'elle et son mari lui avoient demandé la place pour madame de Pompadour, à qui il avoit trouvé bon qu'ils la donnassent, comme il l'auroit trouvé tout aussi bien remplie par la maréchale, s'ils la lui avoient proposée. Bezons fut outré, et ne le laissa pas ignorer à madame la duchesse de Berry.

Jeudi 15, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Madame la duchesse de Berry, qui a fait le mariage de marquis de Mouchy avec mademoiselle de Forcadel, alla à minuit à la chapelle pour les voir marier, et madame la duchesse de Saint-Simon, sa dame d'honneur, prêta pour cette nuit-là son appartement aux mariés pour y coucher. — On mande d'Allemagne qu'il y a une trêve publiée entre les couronnes du Nord. — On publiera mercredi, à Paris, la prolongation de la trêve pour quatre mois de la France et de l'Espagne avec l'Angleterre. — Madame de Villefort a demandé au roi pour le cadet de ses enfants, qui est dans le service, une pension de 500 francs que le roi lui a accordée.

Vendredi 16, *à Versailles.* — Le roi travailla avec le P. le Tellier. Le soir, chez madame de Maintenon, il donna une assez longue audience au maréchal de Montesquiou, qui en sortit fort content; il retournera en Flandre dans quinze jours. — On mande de Perpignan, qu'on y attendoit le maréchal de Berwick le 10; on y avoit nouvelle que M. de Staremberg étoit arrivé le 7, au blocus de Girone, et qu'il y faisoit venir toutes les troupes qu'il a en Catalogne, ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'il y aura une action en ce pays-là.

Samedi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et le soir, au retour de sa promenade, passa

chez Madame, qui est fort incommodée d'un gros rhume; mais elle est, Dieu merci, beaucoup soulagée des maux qu'elle avoit. Le roi alla ensuite chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin. — M. le Duc revint de Bourgogne, où il a tenu les États qui ont accordé au roi tout ce qu'il demandoit, et, à la prière de M. le Duc, le roi leur a remis 100,000 francs. Ce prince s'est fait fort aimer dans son gouvernement; il a donné la députation de la noblesse à Lassay le fils. M. le Duc n'a plus de bandeau sur les yeux, et l'œil qu'il a perdu ne le déguise pas trop. — M. le duc d'Aumont partit de grand matin de Paris; il veut arriver demain à Boulogne, où il s'embarquera incessamment. — Je fis à l'abbaye de Saint-Germain à Paris, la grande cérémonie de l'ordre de Saint-Lazare, où je reçus chevaliers le petit Montmorency et M. de Polignac.

Dimanche 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla au sermon l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. Prior est arrivé à Paris; M. de Torcy le verra demain, et le roi lui donnera audience mardi matin. Il y a déjà longtemps qu'on l'attendoit; on ne doute pas qu'il n'apporte de bonnes nouvelles, mais nous ne les saurons pas encore de quelques jours. — Le maréchal de Berwick écrit de Perpignan du 11; voici la copie de sa lettre : « J'arrivai hier ici, Monsieur, les troupes y arriveront devers Noël; M. de Staremberg est arrivé le 7 auprès de Girone; l'on assure qu'il est suivi de toute son armée; il fait travailler à force à accommoder les postes qu'il a dessein de garder, pour empêcher le secours de Girone. »

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; au retour, il travailla avec M. de Pontchartrain, chez madame de Maintenon. — On mande de Madrid que madame la princesse des Ursins y est arrivée en très-bonne santé, et que le roi et la

reine d'Espagne lui témoignent plus d'amitié que jamais. Elle s'est si bien trouvée des eaux de Bagnères qu'elle a donné envie à la reine d'y venir, et l'on croit qu'elle y viendra ce printemps. On mande en même temps que le roi d'Espagne, ayant su que M. de Staremberg marchoit au blocus de Girone avec toutes ses troupes, avoit ordonné au prince de Tserclaes de rassembler son armée et d'entrer dans le pays ennemi, tout le plus avant qu'il pourroit.

Mardi 20, à Versailles. — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet, à M. Prior, que M. de Torcy lui amena, et après la messe, le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire. L'après-dînée, S. M. se promena dans ses jardins, et au retour, il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmarets. — Les ministres étrangers qui viennent ici tous les mardis assurent que les ministres de leurs princes, qui sont à Utrecht, leur mandent que la paix est sûre, que M. de Strafford n'a donné de termes aux alliés que jusqu'au 12 du mois prochain. Il y en a même quelques-uns qui montrent des lettres où les conditions de la paix générale sont marquées; mais nous doutons encore qu'ils soient instruits bien exactement de tout le détail.

Mercredi 21, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Il alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique, et le roi fit jouer par quelques-uns de ses musiciens des scènes du *Bourgeois gentilhomme*. Ils étoient même vêtus en habits de théâtre comme des comédiens, et le roi trouva qu'ils jouoient fort bien. — Le duc d'Aumont doit s'embarquer demain à Boulogne, pour passer en Angleterre, et l'on mande de Londres que le duc de Shrewsbury a pris congé de la reine d'Angleterre et devoit s'embarquer au commencement de cette semaine pour venir ici, avec la duchesse sa femme. Ils logeront

à Paris, à l'hôtel de Soissons, que M. de Torcy leur a fait louer.

Jeudi 22, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly. Le soir il y eut petite musique chez madame de Maintenon. Le roi, en sortant de son cabinet pour se venir coucher, me trouva à la porte, qui attendois son coucher; il me dit : « Le duc et la duchesse de Berry m'ont prié de choisir une gouvernante pour leurs enfants; j'ai cru ne pouvoir faire un meilleur choix que de madame de Pompadour; je vous charge de le lui mander. » Je remerciai fort le roi de l'honneur qu'il lui faisoit; il me dit : « Remerciez aussi le duc de Berry, » qui étoit sorti du cabinet avec lui. « Je vous assure, ajouta-t-il, qu'ils souhaitoient fort, lui et la duchesse de Berry, que je choisisse madame de Pompadour. » Après le coucher du roi, je descendis chez madame la duchesse de Berry, qui étoit prête à se mettre au lit; elle me fit entrer, et quand je lui eus fait mon remercîment pour madame de Pompadour et pour nous, elle me répondit que je ne devois la remercier que des souhaits qu'elle avoit faits, qu'elle étoit fort aise du choix du roi, et que la joie que j'en témoignois augmentoit encore celle qu'elle en avoit.

Vendredi 23, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour; il fut enfermé toute l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec son confesseur, et passa ensuite chez madame de Maintenon, où madame de Dangeau mena madame de Pompadour sur les dix heures, et quand le roi sortit pour aller souper, elle fit son remercîment au roi, qui la reçut avec beaucoup de bonté. Ma belle-fille n'étoit point avec elle, parce qu'elle est malade à Paris. Le soir il n'y eut point de jeu chez madame la duchesse de Berry; elle s'enferma avec son confesseur pour faire demain ses dévotions; elle se mettra demain au lit pour trois mois, craignant de se blesser, comme elle fit l'année passée à Fontainebleau.

Samedi 24, à Versailles. — Le roi fit ses dévotions et toucha beaucoup de malades; l'après-dînée, il entendit vêpres en bas dans la chapelle, et au retour, il travailla avec son confesseur, à la distribution des bénéfices; mais il n'a donné que les petits, et n'a point donné les archevêchés vacants ni un évêché qui vaque aussi, ni aucunes des abbayes considérables. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin; ce ministre a reçu des lettres du marquis de Brancas du 9, qui lui mande qu'il espère pouvoir ménager assez bien ses vivres pour tenir jusqu'au 15 du mois prochain. Le maréchal de Berwick mande qu'il ne pourra se mettre en marche que le 28 de ce mois, parce que ses dernières troupes n'arriveront à Perpignan que le 25. On croit qu'il sera fort difficile de secourir la place, si les ennemis sont en état de défendre le Ter, qui en cette saison-ci est fort difficile à passer. — Le duc de Sully se coucha hier en bonne santé, et ses valets, entrant dans sa chambre à onze heures du matin, le trouvèrent mort. Il n'a point laissé d'enfants; c'est le chevalier de Sully, son frère, qui hérite de tous ses biens et de la duché.

Dimanche 25, à Versailles. — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Le roi a donné au nouveau duc de Sully le gouvernement de Gien, qui vaut 2,000 écus de rente, le gouvernement de Mantes et la petite lieutenance de roi de Normandie, qui valent 2,000 livres de rente; c'est tout ce que le duc de Sully son frère avoit du roi, et cela est considérable pour eux, parce que Gien touche à Sully, et Mantes à Rosny. — On parle fort du mariage du prince d'Isenghien, avec mademoiselle de Rhodes, qui a déjà 30,000 livres de rente échues du bien de son père, et qui aura encore du bien de madame sa mère, mais cette mère n'a point encore donné son consentement au mariage.

Lundi 26, à Versailles. — Le roi, après son dîner, tra-

vaille chez lui, avec M. de Pontchartrain, et le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. — La Richardie, neveu du marquis de Varennes, qui étoit exempt des gardes du corps et qui servoit actuellement auprès du roi, est mort ce matin; il étoit avant-hier en bonne santé. — Il y eut le soir, à Paris, à l'enterrement du duc de Sully, une grande dispute; le duc de Charost, comme duc et pair, vouloit précéder le marquis de Béthune, gendre de M. Desmaretz, qui est plus proche parent du mort. On s'en rapporta au duc de Béthune, père du duc de Charost, qui condamna son fils pour la marche à l'enterrement, mais qui ne décida rien pour la marche en allant saluer le roi*. — Madame la duchesse de Berry, qui se blessa l'année passée à Fontainebleau, ayant peur de se blesser encore dans cette grossesse-ci, s'est mise au lit pour trois mois.

* Le pauvre Dangeau s'étoit mis dans la tête de se faire duc par la faveur de sa femme, et avoit autrefois fort brigué l'ambassade de Rome pour ce dessein, dont on ne fit que rire, et ce fut lorsque le duc de Saint-Simon fut choisi sans s'en douter, et que la promotion du cardinal de la Trémoille, faite si à regret, fut enfin cause qu'il n'y eut point d'ambassadeur. Il avoit lié quelque commerce avec le cardinal Ottobon, protecteur des affaires de France dans ce dessein, et ces mêmes vues d'emploi au dehors pour parvenir au duché lui firent toujours faire les honneurs de la cour aux étrangers pour lier avec eux, et se mettre plus à portée. Hors d'espérance il n'aimoit pas les ducs, et cette envie est facile à reconnoître dans tout le tissu de ses Mémoires, d'ailleurs si politiques, si laconiques et si mesurés, pour ne pas dire si tronqués, si peu ébauchés et si flatteurs, si courtisans et si fades (1), mais toutefois si utiles pour les dates, et si curieux pour l'ordre de toutes

(1) Cette appréciation est injuste. Que les Mémoires soient politiques, laconiques et mesurés, oui; peu ébauchés, c'est encore vrai. Mais flatteurs et courtisans, non. Qui flattent-ils? où est la courtisanerie dans cette gazette sèche et laconique, et dont Saint-Simon constate la véracité et l'utilité? Personne mieux que lui ne pouvait en faire connaître l'utilité; il s'en est continuellement servi pour les dates et l'ordre des événements, quand il a rédigé ses Mémoires, vingt-cinq ans après la mort de Louis XIV. Il eût été loyal de le dire, au lieu de le laisser constater après lui.

sortes d'événements, et surtout pour le plan [illegible] de la vie et de l'occupation de la cour, du roi et de ses ministres. Il fut donc ici quelque chose de ce qui ne fut rien, et de la vanité de maison qui dans le duc de Béthune l'emporta sur celle de la dignité qui constamment ne le cédoit à personne, et n'avoit pas encore trouvé parmi les gens de qualité qui imaginât de lui disputer.

Mardi 27, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite à son ordinaire avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla se promener à Trianon malgré le froid horrible qu'il faisoit, et le soir il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz, chez madame de Maintenon. — Le marquis de Meuse épousa, à Paris, mademoiselle de Zurlauben, nièce de Sainte-Maure; la noce se fit à Paris, chez la duchesse d'Antin, parente de la mariée. — On a appris que le prince Ragotski, qu'on attendoit à Paris, et qui s'étoit embarqué à Dantzick pour y venir, avoit été poussé par la tempête en Écosse, où on vouloit lui faire faire la quarantaine; ainsi il n'arrivera pas sitôt.

Mercredi 28, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon; après dîner il repassa chez lui, et travailla avec M. Voisin. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Ce matin, le roi, en allant à la messe, dit qu'il avoit donné le gouvernement de Guyenne à M. le comte d'Eu, second fils de M. le duc du Maine; et M. le duc du Maine alla dans l'instant à Sceaux querir les deux princes ses enfants, qu'il mena dans le cabinet du roi, avant que le roi en sortît pour aller chez madame de Maintenon. Le voyage que le roi devoit faire à Rambouillet, de lundi en huit jours, est remis au mois de février, parce qu'il fait un si cruel froid et un si vilain temps que le roi n'auroit pas pu y chasser.

Jeudi 29, *à Versailles*. — Le roi dîna au sortir de la messe, et alla se promener à Marly. Pendant sa promenade, il dit que beaucoup de courtisans faisoient habiller

leurs gens de livrée de justaucorps et de surtouts galonnés d'or, et qu'il défendoit qu'on leur en fit porter à l'avenir. On prétend que cela a déjà été cause de quelques désordres dans Paris, parce qu'on prenoit ces gens-là pour des officiers, et cela les autorisoit à des insolences. Madame la duchesse du Maine, qui avoit toujours été à Sceaux depuis Fontainebleau, est revenue ici faire ses remercîments au roi et y demeurera tout l'hiver; elle y seroit même venue, quand elle n'auroit point eu de remercîments à faire, et cela n'a hâté son retour que de quelques jours. — Madame de Castelblanc, fille de milord Melfort, étoit accouchée il y a quelques jours de deux enfants; elle est morte en couche, fort regrettée de ceux qui la connoissoient.

Vendredi 30, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut musique. Monseigneur le duc de Berry s'est levé ces jours-ci à quatre heures du matin pour aller tirer des canards sur la rivière d'où il ne revenoit qu'à la nuit. — Dans la distribution des bénéfices qui fut faite samedi il y a eu une abbaye de 500 écus auprès d'Auxerre, qui a été donnée à l'abbé Tiraqueau. — Voici la copie d'une lettre que M. de Montéléon, ambassadeur d'Espagne en Angleterre a écrite au maréchal de Tessé:

« Monsieur, Votre Excellence veut bien que je lui fasse part de mon arrivée en Angleterre. Je m'embarquai le 10 de ce mois sur un paquebot avec la marée et un vent favorable; mais, à la hauteur de Douvres, l'un et l'autre ayant manqué, il fallut relâcher aux Dunes, et ce ne fut pas sans incommodité ni sans péril, à cause du gros temps qui survint. Je couchai à Dèle, et le lendemain 11 à Douvres, par terre, dans le même temps que milord Marlborough s'y embarquoit pour Ostende. C'est une singularité qui a paru remarquable à tout le monde. A mon arrivée on tira le canon, et le corps de ville me rendit visite par ordre de

la reine: On but à la santé du roi d'Espagne et de la reine d'Angleterre, mais cette cérémonie fut bien plus solennelle à Cantorbéry. Le maire à la tête de la ville, m'étant venu voir, m'invita d'aller à l'hôtel de ville; je crus y devoir consentir, et m'y étant rendu j'y fus reçu avec beaucoup d'honneur. Il y fut bu à la santé des monarques des deux couronnes et à la bonne amitié des deux nations, avec les marques de la plus sincère satisfaction, jusque-là que le peuple, qui me suivoit comme si j'eusse été un ambassadeur de Siam, crioit hautement : *Vive le roi et la reine d'Espagne et le prince des Asturies!* A mesure que j'approchois de Londres, j'étois complimenté par des gentilshommes, des secrétaires d'État. Je reçus à Durfort une lettre de milord Darmouth, qui me prioit de descendre à Londres chez lui, m'attendant à dîner avec toute ma suite; mais, comme cela ne se put pas parce que ma berline s'étoit rompue, la partie fut remise au lendemain. M. l'abbé Gautier, qui est fort obligeant et qui me fait mille plaisirs, et M. Lerris, premier secrétaire de M. Darmouth, vinrent à ma rencontre à deux lieues, et, dès que je fus arrivé à Londres, les secrétaires d'État me rendirent visite chez moi, distinction d'autant plus remarquable qu'elle ne se pratique pas même à l'égard des ambassadeurs; aussi ces ministres ne m'ont fait cet honneur que comme au ministre de confiance du roi d'Espagne, pour qui ils ont prétendu par là faire voir leur bonne disposition. J'allai ensuite souper chez M. Darmouth, où se trouvèrent milord Bolingbroke, milord d'Oxford, grand trésorier, et milord Pawlet, grand maître de la maison de la reine. Le repas fut aussi délicat que magnifique, et tout s'y passa avec la politesse et les bonnes manières si touchantes en ces sortes d'occasions. On y but les santés du roi, de la reine d'Espagne, de la reine d'Angleterre, du prince des Asturies, de l'infant, du roi de France et de M. le Dauphin, de sorte que, si les suites répondent à ces commencements, on a lieu de tout espérer. Le lende-

main, je fus visité par l'ambassadeur de Venise et par les envoyés de Suède, de Danemark, de Lorraine, de Florence, particulièrement par M. Milaride, plénipotentiaire de Savoie, et par plusieurs seigneurs. Lorsque j'ai rendu les visites aux ministres d'État et aux ministres étrangers, mon carrosse étoit toujours suivi et entouré d'une si grande foule de peuple, criant : *Vive le roi d'Espagne et la maison espagnole!* que je ne me suis souvent ouvert le passage qu'en jetant de l'argent.

« Le 21, à huit heures du soir, je fus introduit à l'audience particulière de la reine par milord Darmouth. S. M. B. me reçut avec beaucoup de bonté et me permit de lui présenter M. le duc d'Atri, M. le comte de Montijo, M. le marquis de Grillo et M. le marquis Impériale. Je ne suis point encore entré en négociation avec les ministres ; il y a apparence que l'on commencera incessamment.

« Vous aurez su, Monsieur, que milord Strafford a déclaré en Hollande aux députés des États Généraux que S. M. B. leur donne trois semaines de temps, dont le terme expire le 31 de ce mois, pour se déterminer à entrer dans le traité de paix, leur proposant que si la difficulté pour la sûreté de la barrière ne consiste que dans la place de Tournay, la reine s'engage à la faire céder par le roi de France, et qu'en cas que dans le temps prescrit ils ne prennent point de résolution, S. M. B. déclare qu'elle fera sa paix particulière avec les deux couronnes, et que M. le duc de Savoie y sera compris. M. de Strafford mande qu'il a déjà fait cette déclaration, et que, quoique le comte de Zinzendorf ait cherché par toutes sortes de moyens, même indignes, à troubler cette négociation, jusqu'à menacer que l'archiduc continuera la guerre, encore qu'il fût tout seul, cependant il commence à mettre de l'eau dans son vin et à avouer l'impossibilité de pouvoir continuer la guerre sans le secours de l'Angleterre, ayant même dit à M. de Strafford que la cour de Vienne ne seroit pas éloignée d'entrer aussi dans le traité de paix, pourvu que la

reine soutint les droits et les prétentions de l'archiduc. M. de Strafford lui a répondu qu'il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même pour n'avoir pas écouté les propositions que la reine lui a fait faire plusieurs fois, et qu'à présent il faudroit se conformer aux engagements que S. M. B. a pris avec les deux couronnes. En un mot, la cour d'Angleterre connoît que les retardements apportés par la Hollande sont pleins d'artifices; elle méprise la cour de Vienne, et veut absolument faire la paix générale ou particulière.

« De Londres, le 25 décembre 1712. »

Samedi 31, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée, chez lui, il travailla avec M. Voisin. Il faisoit un si vilain temps qu'il ne put sortir de tout le jour. — M. de la Rochefoucauld, voyant que l'abbé de la Rochefoucauld, son petit-fils, n'étoit point encore déterminé à prendre aucun parti, qu'il ne s'expliquoit point avec sa famille sur la résolution qu'il prenoit ou de garder ses bénéfices ou de prendre l'épée, et qu'ainsi M. de Duretal, son frère, étoit toujours dans l'incertitude ou d'être un grand seigneur comme l'aîné de sa maison, ou de demeurer cadet avec un bien médiocre et sans dignité; M. de la Rochefoucauld a supplié le roi de trouver bon que M. de la Rocheguyon cédât le duché de la Rocheguyon à M. de Duretal son fils. Le roi l'a permis, mais la manière dont cela se peut faire n'est pas encore réglée; M. le chancellier va travailler à y donner la force nécessaire. M. de la Rocheguyon, qui ne songe qu'à la grandeur de M. de Duretal, apporte sur cela toutes les facilités imaginables *. — Le roi a donné le régiment de Clarefontaine, qui vient de mourir en Espagne, où ce régiment a toujours servi, à M. de Talleyrand, qui sert en ce pays-là et qui n'étoit que capitaine; M. de Talleyrand avoit été fort recommandé ici par madame la princesse des Ursins. Talleyrand est de même maison que M. de Chalais, premier mari de madame des Ursins, et elle a toujours été fort vive sur les

intérêts de cette maison-là, et M. de Talleyrand est fort estimé dans les armées où il a servi.

* L'orgueil de MM. de la Rochefoucauld ne vouloit jamais qu'un seul homme dans leur race à monceller toute leur fortune, et comptoit pour rien les filles et les cadets. Le père, si connu dans les intrigues, les factions et les guerres civiles de la minorité de Louis XIV, n'avoit pu digérer le rang de prince donné aux Bouillons; il croyoit l'avoir mérité par les mêmes voies, et il étoit vrai qu'il les avoit bien imitées et qu'elles n'étoient pas étrangères à sa maison; mais il ne put parier de mérite de guerre ni de cabinet avec MM. de Bouillon et de Turenne, et, quoique plus galant qu'eux et d'un esprit plus propre aux manéges de ruelles, et ensuite aux beaux-esprits, il ne put atteindre à la considération de leurs alliances, de leur autorité dans les partis, de leur réputation bâtie sur les choses qu'ils avoient faites, à l'espérance de conseil d'amis et de protection que le cardinal Mazarin crut trouver en eux en se les attachant; et ce ver rongeur de principauté passa de lui à son fils qui espéra et qui obtint tout de sa surprenante et durable faveur, excepté ce rang où il ne put jamais atteindre, quelques efforts qu'il ait souvent faits auprès du feu roi pour l'obtenir. Ce dépit, joint à ce qui a été dit d'abord, ajouta encore à la disgrâce des puînés et des filles. Dans ces idées, M. de la Rochefoucauld le père avoit un frère d'âge et de génie fort inégal à lui, qui, simple tonsuré et très-incapable d'aller plus loin en ce genre, fut pris en amitié par son neveu, de son âge, qui dans sa faveur le fit combler de riches abbayes. Ce favori eut trois sœurs qui vieillirent sibylles, dans un coin de l'hôtel de la Rochefoucauld, avec à peine de quoi vivre. Il eut trois frères : le chevalier de la Rochefoucauld et les abbés de Marsillac et de Verteuil, qui eurent tous de grosses abbayes, et quand les deux aînés moururent, leurs bénéfices furent donnés à l'oncle et au neveu abbés. Tous ceux-là ne paroissoient point à une cour qu'ils dédaignoient, et les deux aînés régnèrent par leur esprit dans les meilleures compagnies tant qu'ils vécurent, et tous trois fort goutteux. L'abbé de Verteuil méritoit la goutte plus que les autres, et donnoit plus aux sens qu'à l'esprit, quoique prêtre, et ne laissoit pas de voir et d'être aussi de bonne compagnie; il les survécut tous fort longtemps. M. de la Rocheguyon, fait duc en épousant la fille aînée et favorite de M. de Louvois, n'avoit qu'un seul frère, qui ne s'est jamais marié et qui a passé une grande partie de sa vie à la guerre, fort à l'étroit; celui-là doux, poli, plein d'esprit et d'agréments dans l'esprit, tout adonné à la lecture, également aimé, estimé, recherché et particulier. M. de la Rocheguyon eut quantité d'enfants, et les traita à la mode de la maison. Les trois aînés, tous grands, moururent de la petite vérole; il en perdit d'autres avec peu de soin et de regret, mâles et fe-

melles, les deux derniers. Il avoit obtenu la commanderie de [illegible] pour l'un, avec dispense pour différer ses vœux parce qu'il étoit encore enfant; l'autre il le jeta sur mer et dans les voyages de long cours : tel étoit l'état de sa famille à la mort du troisième aîné. Celui qui le devenoit par cette mort avoit le petit collet, et se trouvoit chargé de presque toute la dépouille de ses oncles et grand-oncle, en sorte qu'il jouissoit de plus de 60,000 livres de rente. Il étoit né en juillet 1687, et n'avoit point voulu s'engager dans les ordres, quoiqu'il en eût été fort vivement pressé. Devenu l'aîné et n'ayant plus que deux frères de huit qu'ils s'étoient vus, et le cadet pourvu d'une riche commanderie avec espérance de plus, c'étoit bien le compte de la maison de le faire renoncer en faveur du marin, qu'on appeloit le comte de Duretal, afin que tout tombât sur lui, et que l'aîné, prenant enfin les ordres, devînt un grand prélat et figurât aux dépens de l'Église. Ce ne fut pas son avis. Les grands biens, les dignités et les établissements qui le regardoient, le tentèrent plus que les riches bénéfices; prières, caresses, menaces, tout fut employé vainement, jamais il ne voulut renoncer ni s'engager dans les ordres. A bout de moyens de ce côté-là, on prit d'autres vues et on lui proposa de quitter avec le petit collet un état qu'il ne vouloit pas suivre; à ce petit collet tenoient 60,000 livres de rente; de les lâcher ne fut pas encore son avis. Il avoit été témoin de la manière dont ses frères avoient été traités, qui manquoient du plus nécessaire, et qui toute leur vie avoient été menés comme de petits garçons. La douceur, l'onction, la tendresse n'étoient pas le foible de leurs parents; l'extrême épargne l'étoit davantage. Il ne crut donc pas devoir se livrer à leur merci, et après avoir bien tergiversé, poussé au pied du mur, il déclara résolument qu'il demeureroit abbé et aîné, pour faire ensuite en temps et lieu ce qui lui conviendroit davantage, et qu'il étoit trop jeune pour n'avoir point d'état, et trop vieux pour se faire mousquetaire puis capitaine, en attendant un régiment; c'étoit bien là son compte et en effet il avoit grande raison, mais ce n'étoit pas celui de sa famille. On en vint aux gros mots, on lui chassa ceux de ses domestiques qu'on soupçonna lui être les plus attachés et en qui il prenoit le plus de confiance; on eût recours à ses amis dont on intéressa par divers moyens ceux qui le purent être; on lui mit vis-à-vis de lui docteurs affidés, grands prélats, sœurs; rien ne réussit. Le pis étoit qu'il souffroit tout avec toute la douceur, la patience et le respect possible, sans jamais laisser échapper une plainte ni une parole qu'on pût reprendre, mais ferme sans pouvoir être ébranlé. Enfin sa famille, rugissant et ne sachant plus que faire, eut recours au dernier remède. M. de la Rochefoucauld, aveugle et retiré au chenil, se fit conduire dans le cabinet du roi, à qui il raconta avec sa véhémence ordinaire, malgré son âge, l'état déplorable de sa famille, l'opiniâtreté de son petit-

lui qui vouloit le ranger à deux choses à la fois, il pleura et se désespéra, il représenta au roi la perte de sa maison par la situation dans laquelle son petit-fils la réduisoit. Cette perte étoit imaginaire, puisqu'il n'y avoit qu'à attendre et se reposer sur la santé de l'abbé et du comte de Duretal en état de se marier, ou, si l'état ambigu de l'aîné faisoit un obstacle au mariage de l'autre, aussi grandement qu'ils l'auroient voulu, se contenter de moins et en avoir des enfants; mais ils voulurent profiter de leur malheur, pour obtenir une grâce sans exemple contre toutes sortes de règles et de lois, et qui n'avoit jamais été imaginée qu'en dernier lieu, en faveur des bâtards et privativement à tout autre, par l'édit de 1711, fait uniquement pour eux sous d'autres prétextes, et qui de plus abroge les duchés femelles rétroactivement. M. de la Rochefoucauld ramassa donc toutes les forces de son ancienne faveur, de son ascendant sur le roi, de son âge, de son aveuglement dont il toucha le roi, et le pressa et l'étourdit si fort de ses cris et de ses instances, qu'il en obtint de faire passer le duché vérifié, érigé femelle, mais abrogé de la Rocheguyon, dès lors sur la tête du comte de Duretal et à sa postérité, et d'en dépouiller l'abbé son aîné et ses enfants s'il venoit à se marier, et cela contre les termes formels de l'érection et de son enregistrement qui n'appellent que l'aîné. Cette grâce surprit étrangement tout le monde; les ducs moins anciens que la Rocheguyon espérèrent bien y revenir après le roi, et l'abbé de la Rochefoucauld, qui, avec cette dignité qui devoit doubler en lui celle de la Rochefoucauld, y perdoit une magnifique terre de 80,000 livres de rente si proche de Paris, si bien bâtie et en si beaux droits, se le promit encore plus qu'eux, et souffrit en silence ce qu'il ne put empêcher. M. de la Rocheguyon se démit aussitôt et de la dignité et de la terre, par donation entre-vifs au comte de Duretal, en s'en réservant les fruits, et se mirent ainsi en état de le bien marier et de faire deux branches de ducs dans leur famille. Cela consommé, ils revinrent à la charge sur l'abbé, toujours sur le même point de renoncer à ses bénéfices ou à son aînesse et de s'engager dans les ordres; mais ce qu'ils avoient fait pour son cadet ne lui avoit pas adouci l'esprit, ni fait changer de résolution; ils tentèrent donc la dernière voie. M. de la Rochefoucauld se fit encore conduire dans le cabinet du roi, où il recommença ses plaintes et ses douleurs, et il obtint que le roi parleroit à l'abbé pour l'obliger à prendre l'un ou l'autre parti. L'abbé fut donc obligé de se présenter devant le roi et s'attendoit à en être maltraité; cependant il lui parla avec une bonté de père, et l'abbé lui répondit avec tant de sagesse et de respect, qu'il le désarma. Ses parents ainsi sans ressources se tournèrent d'un autre côté; tout tenoit aux revenus, et c'est ce qu'il avoit représenté au roi avec succès, et il ne lui en vouloit donner ni assez, ni les lui céder avec l'indépendance d'eux qui seule pouvoit faire la sûreté

de la jouissance. Ils imaginèrent donc de proposer un bref du pape qui lui permît de jouir de ses bénéfices en allant à la guerre, et engagèrent ainsi ce malheureux aîné à y consentir, puisque cela levoit toute difficulté à son égard. Les exemples, qui font beaucoup à Rome, ne manquoient pas : trois frères du comte de Soissons, le chevalier de Lorraine et d'Harcourt, frère de M. le Grand, le grand prieur et bien moins qu'eux Forbin, capitaine des mousquetaires gris et lieutenant général, qui tous avoient eu des abbayes jusqu'à leur mort, et dont le prince Eugène et le grand prieur vivoient encore, avoient eu de pareils brefs. Ils y firent aussi entrer l'intercession du roi pour diminuer la somme que ces dispenses coûtent toujours, et enfin ils l'obtinrent. L'abbé de la Rochefoucauld prit donc l'épée et le nom de prince de Marsillac sans rang, tandis que son cadet étoit duc ; et pour le dépayser et contenter Rome, ils l'envoyèrent servir volontaire en Hongrie malgré lui en 1717 ; mais à peine fut-il arrivé à Bude en allant joindre l'armée qu'il y mourut le 18 juin à trente ans, et délivra ainsi son frère d'un état fort équivoque, et son père de la douleur de ne voir pas tout sur la tête d'un seul ; mais l'événement n'en fut pas heureux, malgré tous les efforts de la faveur et de la fortune. M. de la Rocheguyon, alors de la Rochefoucauld depuis la mort de son père, étant mort très-subitement en 1728, son fils qu'il avoit richement marié, eut plusieurs garçons dont il ne put élever aucun ; mais ses filles et en nombre lui furent toutes conservées. Désespérant d'avoir plus d'enfants après plusieurs fausses couches de sa femme, il se tourna, avec elle et avec la duchesse de la Rochefoucauld sa mère, à marier le commandeur, son unique frère, à l'aînée de ses filles pour faire au moins tomber tous ses biens et ses dignités sur lui ; ils étoient tous deux fort unis. La dispense fut accordée et le mariage alloit se faire, lorsque le commandeur, qui depuis quelque temps avoit quitté sa commanderie et la croix, fut attaqué de la petite vérole et mourut. La douleur alla au désespoir. M. de la Rochefoucauld ne pouvoit survivre à la perte de sa maison. Il en fit tant de cris et de bruit qu'il obtint du premier ministre et du garde des sceaux son adjoint, et qui avec raison s'honoroit fort d'être son parent fort proche par la chancelière le Tellier, des lettres qui lui permirent de donner la dignité de duc vérifié, avec la terre de la Rocheguyon, à celui qui épouseroit sa fille aînée, pourvu qu'il fût aussi de la maison de la Rochefoucauld, et qu'en cas de ce mariage il ne vînt que des filles, la seconde fille de M. de la Rochefoucauld, si elle avoit épousé un homme de la maison de la Rochefoucauld, recueilleroit la dignité et la terre de la Rocheguyon, et ainsi aux mêmes conditions la troisième. Aussitôt après M. de la Rochefoucauld fit le mariage de son aînée avec le fils du marquis de Roye et de la fille de Ducasse, qui d'une terre de son beau-père prit le nom de duc d'Anville. Cette grâce fut bien autre que

celle que le vieux duc de la Rochefoucauld avoit arrachée du feu roi pour le père de cette duchesse d'Anville, et telle qu'elle ne fut jamais imaginée ni conçue. Ce qui en résultera dans d'autres temps, on l'ignore; mais depuis trois ans de mariage (1) point d'enfants, et dans cette vaste tribu de la Rochefoucauld aucun nubile à portée d'épouser les deux autres filles. Ainsi, outre l'évidente extinction du duché-pairie de la Rochefoucauld, il ne paroît pas que celui de la Rocheguyon doive renaître de tant de cendres, et que les immenses biens de M. de la Rochefoucauld soient destinés, après tant de soins, qu'à une dissipation d'héritiers éloignés.

(1) Ce mariage étant du 28 fevrier 1732, l'addition de Saint-Simon a été écrite en 1735.

APPENDICE A L'ANNÉE 1712.

Dans son addition du 27 juillet, Saint-Simon, comme toutes les fois qu'il a parlé de Villars, s'est laissé emporter par sa haine. Il s'est fait ici l'écho des récriminations du maréchal de Montesquiou contre Villars, et a inventé un récit de l'affaire de Denain, en exagérant à dessein le rôle de Montesquiou pour rabaisser Villars et en faire un personnage ridicule.

Le dépôt de la Guerre conserve toute la correspondance relative à l'affaire de Denain (1). On y trouve les lettres du roi, de Voisin, de Villars, de Montesquiou et de divers généraux, relatives à cette courte, mais décisive opération. C'est dans cette correspondance complète, authentique et autographe qu'il faut aller chercher la vérité. On y voit, ce qui était inconnu jusqu'ici, que l'idée de l'opération de Denain vient du roi, et non pas de Montesquiou ni de Villars; que le roi, loin de conduire et de diriger ses généraux, leur laisse une entière liberté en leur proposant les idées et les plans qu'il juge avantageux à l'État; que Montesquiou n'avait pas d'ordres particuliers du roi, et qu'il ne songeait pas à attaquer Denain, puisque, dans le conseil de guerre tenu le 17 juillet à Noyelle, il propose lui-même d'aller livrer bataille au prince Eugène sous les murs de Landrecies, c'est-à-dire de faire l'inverse de ce que Saint-Simon dit qu'il était autorisé à faire; que ce n'est pas à Montesquiou, mais à Villars, que le roi parle d'aller attaquer le camp de Denain. On y voit que Villars ne mandait aucunes « gasconnades, » mais, au contraire, écrivait les lettres les plus sensées et les plus dignes d'un général qui comprenait la responsabilité et la gravité de sa mission. On y voit aussi que Villars était présent à l'affaire de Denain, et que toute la relation de Saint-Simon est une espèce de roman.

Mais, avant de donner les lettres elles-mêmes, il nous paraît utile de tracer rapidement l'histoire des opérations (2).

---

(1) Flandre, 1712, volumes 2379, 2380 et 2381. — Nous avons recueilli ces pièces pour la nouvelle édition des Mémoires de Villars que nous devons publier dans la bibliothèque Elzévirienne. (L. D.)

(2) On trouvera, pour les suivre, une bonne carte dans la *Vie de Villars*, publiée par Anquetil en 4 vol. in-12, 1784.

Après la mort de l'empereur Joseph Ier, l'Angleterre s'était retirée de la coalition et avait signé les préliminaires de Londres avec Louis XIV. Toutefois, le prince Eugène, après avoir pris le Quesnoy, marcha sur la Sambre pour attaquer Landrecies. S'il s'emparait de cette place, Eugène occupait toute la section de frontière entre Lille et la Sambre; il avait ainsi une base d'opérations très-sûre qui lui permettait de se porter sur Paris, par la vallée de l'Oise, et d'arriver sans obstacle au cœur de la France. En 1794 le sort de Paris se décida aussi sur les rives de la Sambre, et Fleurus nous sauva alors, comme Denain nous avait sauvés quatre-vingt-deux ans auparavant. La vallée de la Sambre est une des clefs de la France. Lorsque Eugène voulut y pénétrer, il fallut à tout prix l'en chasser, et le roi pressa Villars, à plus d'une reprise, de livrer bataille sans hésiter.

Presque toujours, les idées les plus simples et les plus décisives ne naissent pas du premier coup; elles se font pièce à pièce et à force de réflexions; la campagne de Denain en est un exemple. Elle se compose, en effet, d'une marche sur Landrecies, qui trompe Eugène; l'ennemi concentre ses forces autour de cette ville pour livrer bataille; dans ce mouvement, sa droite s'éloigne de Denain; l'armée française profite de cette circonstance, se porte rapidement par sa gauche sur Denain, enlève le camp retranché, puis Marchiennes et ses immenses magasins, et oblige Eugène à lever le siége de Landrecies et à évacuer la France.

Il s'agissait donc, Eugène commençant le siége de Landrecies, de faire une diversion sur ses derrières pour l'obliger à lever le siége. C'est affaire de stratégie que ces diversions et ces mouvements sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, au lieu de l'aborder de front. La première idée de la diversion à faire sur les derrières de l'ennemi est dans une lettre du roi à Villars (1). Louis XIV propose d'aller assiéger Douai, qui est alors au pouvoir d'Eugène; on pense qu'il lâchera Landrecies pour essayer de sauver Douai. Villars montra les difficultés qu'il y avait à ce siége et proposa d'aller reprendre Bouchain. Le roi y consentit; puis ce projet fut encore abandonné. En attendant, les Impériaux assiégeaient Landrecies. Le roi voulait qu'on sauvât la place à tout prix; mais Villars, tout impétueuse que fût sa nature, ne voulait pas risquer une partie téméraire. Il cherchait le joint, il tâtonnait, comme dit Saint-Simon, avant de livrer une bataille décisive qui devait sauver la France ou la perdre, et ses raisons sont les meilleures.

Après que l'on eut abandonné l'idée d'assiéger Bouchain, l'armée française se mit en marche sur Landrecies. Le 17 juillet, un conseil

(1) *Flandre*, volume 2379; 10 juillet; pièce 128.

de guerre fut tenu à Noyelle ; tout le monde, Montesquiou comme les autres généraux, fut d'avis qu'il fallait passer l'Escaut et se porter sur la Sambre. Personne ne parle de Denain, personne n'y pensa. Si Montesquiou avait eu des ordres particuliers, il n'eût pas opiné dans ce conseil, comme il l'a fait, pour entraîner l'armée sur Landrecies. Enfin, le 19, notre armée, après bien du temps de perdu, il faut en convenir, passa l'Escaut. Le 20 et le 21, elle s'arrêta et campa entre l'Escaut et la Selle, la droite à Câteau-Cambrésis.

Le 17, le roi écrivait à Villars et lui proposait de faire attaquer Denain par un gros détachement. Le vieux roi montrait au maréchal tous les avantages que devait avoir cette opération et qu'elle a eus plus tard effectivement. On reconnaît dans Louis XIV faisant ce projet de diversion, le disciple de M. de Chamlay. Mais le roi laissoit à Villars toute liberté d'agir. Le maréchal et les généraux passèrent la journée du 20 à reconnaître le terrain en avant de la Sambre, et le prince Eugène dut s'attendre à une bataille générale de ce côté ; il replia sa droite, dégarnit Thuin et laissa ainsi Denain isolé et gardé seulement par dix-huit bataillons. Le projet de Louis XIV pouvait alors être exécuté. Aussi, le 21, Villars résolut-il d'attaquer Denain, « à quoi l'on n'a pu songer que dans le temps que nous éloignons l'armée ennemie de l'Escaut (Thuin) ; car, lorsqu'elle y avoit sa droite (1), on ne pouvait le tenter avec aucune apparence de succès. Je compte donc faire demain (22 juillet) toutes les démarches qui pourront persuader l'ennemi que je veux passer la Sambre, et je tâcherai d'exécuter le projet de Denain, qui seroit d'une grande utilité (2). » Tout était prêt pour l'attaque de Denain, lorsque M. de Tingry, qui devait y prendre part avec la garnison de Valenciennes (3), fit manquer l'affaire. On se décida aussitôt à passer la Selle qu'on franchit le 22, et on se porta sur la Sambre pour y livrer bataille. Il y a dans ces divers mouvements des hésitations et des incertitudes qui motivèrent la lettre assez sévère de Voisin à Villars, écrite le 23, et cependant ces hésitations s'expliquent quand on pense aux conséquences désastreuses que pouvait entraîner une bataille perdue. Le 23, on fait jeter les ponts sur la Sambre, et Eugène s'attend à donner la bataille le lendemain aux Français (4). C'est alors, le 23 au soir, que, tout le

---

(1) Le prince Eugène était d'abord campé derrière l'Escaillon, petit affluent de l'Escaut, sa gauche à Landrecies, et sa droite à Thuin, qui est tout près de Denain et qui était relié au camp retranché de Denain par de fortes lignes.

(2) Lettre de Villars à Voisin, du 21 juillet.

(3) Il est bien extraordinaire que le prince Eugène ait laissé cette place à la France et ne se soit pas emparé tout d'abord de cette pièce importante de l'échiquier, qui prenait à revers Marchiennes et Denain.

(4) Villars écrit à M. de Saint-Frémont, qui est dans Maubeuge, qu'il va livrer bataille sur la Sambre.

monde jugeant qu'il est impossible de livrer bataille sur la Sambre avec succès; on en revient au projet de Denain, et qu'on l'exécute cette fois avec une intelligence, une vigueur, une décision et un entrain admirables, en y employant toute l'armée au lieu d'un détachement. La diversion proposée par le roi est devenue une grande opération. Il ne se trouve rien dans les papiers du Ministère de la Guerre qui fasse connaître positivement quel est l'officier qui remit en avant le projet de Denain. Le maréchal de Montesquiou s'en attribue l'honneur dans sa lettre du 20 juillet que nous publions (1), et Anquetil, dans la vie de Villars (2) dit que ce fut Montesquiou qui proposa l'attaque de Denain. « Nous concertâmes ensemble les opérations, » dit Villars. On sent, en effet, quand on a un peu l'habitude de ces sortes d'études, qu'une intelligence militaire de grande valeur est à la tête de ces opérations, partant, que Villars y a joué le premier rôle, comme dispositions générales. L'exécution fut confiée à Montesquiou, qui s'acquitta parfaitement de son devoir. M. de Tingry avec ses quinze bataillons fit merveille; l'entrain de nos soldats fut irrésistible. On avait dérobé une marche et caché le mouvement au prince Eugène; quand il arriva tout était fini.

La correspondance nous fait voir que Montesquiou chercha à s'attribuer tout l'honneur de Denain; sur ce point, Saint-Simon reçoit encore un éclatant démenti. Mais il convient actuellement d'arrêter cette note et de laisser parler eux-mêmes les acteurs de ces grands événements.

I. *Le maréchal de Villars au ministre Voisin* (3).

« Au camp de Noyelle, ce 16 juillet 1712.

« Je ne sais pas bien, Monsieur, quelles seroient les opinions de plusieurs s'il n'y a pas de bataille; mais si je les recueillois présentement, je vous assure que mettre tous ses œufs dans un panier est une phrase qui bourdonne fort autour de mes oreilles.

« Je suis... »

II. *Louis XIV au maréchal de Villars* (4).

« A Fontainebleau, le 17 juillet 1712.

« ... Ma première pensée avoit été, dans l'éloignement où se trouve

---

(1) N° XXII.

(2) Vie du maréchal de Villars, déjà citée, t. II, p. 212.

(3) Archives du Dépôt de la Guerre, Flandre, 1712. — Volume 2379, pièce 226.

(4) Flandre, 1712. — Volume 2380, pièce 5.

Landrecies de toutes les autres places d'où les ennemis peuvent tirer leurs munitions et convois, d'interrompre leur communication en faisant attaquer les lignes de Marchiennes (1), ce qui les mettroit dans l'impossibilité de continuer le siége; mais, comme il m'a paru que vous ne jugez pas cette entreprise sur les lignes de Marchiennes praticable, je m'en remets à votre sentiment par la connoissance plus parfaite que vous avez étant sur les lieux, et je ne puis que vous confirmer les précédents ordres que je vous ai donnés pour empêcher le siége de cette place et combattre les ennemis par les endroits que vous jugerez plus accessibles pendant qu'ils viendront pour s'établir devant la place..... »

III. *Voisin à M. le comte de Broglie* (2).

« 17 juillet, à Fontainebleau.

«... On prétend que le prince Eugène doit se déterminer ces jours-ci à faire un nouveau siége de Landrecies ou de Maubeuge. Je vous supplie de me mander si vous jugez qu'en faisant le siége de Landrecies, ils puissent toujours conserver leur communication à Douai par Marchiennes, pour en tirer leurs convois et munitions de guerre, ce qui est fort éloigné de Landrecies; et il est néanmoins bien difficile qu'ils les puissent faire venir d'ailleurs, n'ayant rien de plus près que Mons, s'ils ne tirent pas de Douai. *S'il étoit possible dans ce grand éloignement d'attaquer leurs lignes de Denain pour couper la communication*, ce moyen paroîtroit le plus assuré et le moins hasardeux pour les obliger à lever le siége; et vous feriez bien d'en écrire vous-même à M. le maréchal de Villars et de lui en envoyer un projet, lui marquant le nombre de troupes dont vous auriez besoin, de quelle manière et en quel temps il devroit les faire marcher pour vous les envoyer et en ôter la connoissance aux ennemis. Comme il doit passer l'Escaut avec l'armée du roi, lorsque les ennemis s'approcheront de Landrecies, il me semble que dans ce mouvement général de l'armée du roi, la contremarche que feront quelques brigades par les derrières pourroit aisément être cachée. Le roi ne veut point laisser prendre Landrecies comme on a fait le Quesnoy, et S. M. hasardera plutôt une bataille pour secourir la place que de ne rien faire du tout. C'est pour cela que je vous prie d'examiner s'il seroit possible d'empêcher le siége en interrompant cette communication du camp de Douai (3). »

---

(1) Ou de Denain; c'est la même chose.

(2) Vol. 2380, pièce 7.

(3) On ne trouve pas, au dépôt de la Guerre, la réponse de Broglie à cette lettre. Le comte de Broglie étoit à Mouchy-le-Preux entre la Sensée, la Scarpe et l'Escaut; il commandait les réserves de l'armée.

IV. *Le maréchal de Villars à Louis XIV* (1).

Au camp de Noyelle, le 18 juillet 1712.

Le maréchal écrit au roi pour lui annoncer qu'il a assemblé les généraux pour leur donner avis de la marche qu'il va faire sur Landrecies, et que tous sont effrayés des résultats. Il a été obligé de lire les ordres du roi pour les faire obéir. Cette lettre est la répétition de la suivante.

V. *Le maréchal de Villars à Voisin* (2).

« Au camp de Noyelle, le 18 juillet 1712.

«.... Vous verrez, Monsieur, par la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à S. M., que j'ai été obligé de lire les dépêches à la plupart de messieurs les officiers généraux. Cela étoit nécessaire. Tous avoient compté sur la paix, et de cette douce espérance on ne retourne pas bien volontiers à l'apparence d'une bataille dont l'extrême conséquence produit bien des raisonnements. Après cela, si nous en venons à une grande action, je suis persuadé que, le premier coup de canon tiré, tout le monde trouvera son ancienne valeur : je crois bien que ce n'est pas par timidité personnelle que l'on craint ces grandes décisions. Je parlerai bien à tout le monde... »

VI. *Monsieur de Silly à Voisin* (3).

Au camp de Noyelle, le 17 juillet 1712.

Cette longue lettre, fort secrète, est adressée au ministre pour l'informer du mauvais esprit de l'armée, du temps perdu en discours. M. de Silly joue un triste rôle à l'armée. Il accuse les maréchaux de n'avoir pas reconnu à temps les environs de Landrecies. Cette dénonciation ne mériterait pas l'honneur de l'impression, si elle ne contenait l'analyse des délibérations du conseil de guerre tenu le 17 juillet. Il raconte au ministre la discussion dont Villars parle dans sa lettre du 18. On y voit que Montesquiou n'a pas parlé de marcher sur Denain, mais bien, comme tous les autres, de se porter sur Landrecies en passant l'Escaut entre Crèvecœur et le Catelet ; ce que Villars adopta et ce qui fut

---

(1) Volume 2380.

(2) Volume 2380, pièce 10.

(3) Volume 2380, pièce 15.

fait. Personne à l'armée de Flandre ne pensa à Denain avant la lettre du roi.

VII. *Le maréchal de Villars à Louis XIV* (1).

« Au camp du Câteau-Cambrésis, ce 20 juillet 1712.

« Sire, depuis neuf heures du matin que j'ai écrit un mot à M. Voisin, j'ai reconnu avec M. le maréchal de Montesquiou et plusieurs de MM. les officiers généraux les quartiers des ennemis en deçà de la Sambre que la nature des lieux ne permet pas d'attaquer, et je cherche encore; car nous devons percer les bois cette nuit, mais avec peu d'espérance de réussir. Nous trouvons donc que l'on ne peut attaquer l'ennemi qu'en passant la Sambre, et cela par une bataille générale avec l'armée entière, et, selon l'opinion de M. le marquis de Coigny, avec désavantage par la nature des lieux, l'ennemi plaçant son armée entière la droite à la Sambre en suivant le ruisseau de Priche. Nous ne croyons pas devoir donner cette bataille sans les ordres de Votre Majesté; cependant nous allons demain matin reconnoître les postes; si nous les trouvons plus favorables que nous ne l'espérons, nous n'attendrons pas les ordres de Votre Majesté pour attaquer. S'il est question d'une bataille avec désavantage, je la supplie de me pardonner la liberté de les demander. Le plus ou le moins de temps que les ennemis ont eu ne leur donne aucun avantage, car la force de l'investiture consiste dans la nature du pays; ce n'est pas qu'il ne relève de la terre en quelques endroits, mais c'est son armée entière que nous trouverons après avoir passé la Sambre, comme nous sommes obligés d'y metter aussi l'armée entière de Votre Majesté. Si cette vue ne réussit pas, on se tournera de tous les côtés; les intentions de Votre Majesté sont connues, et je puis l'assurer de notre très-grande envie de combattre. L'on m'oblige avant [de] finir d'assurer Votre Majesté que nous ne pouvons de ceci faire une affaire particulière; il faut aller combattre avec tout au delà de la Sambre.

« J'ai l'honneur d'être, avec le très-profond respect et la parfaite vénération que je dois,

« Sire,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet.

« VILLARS (2). »

---

(1) Volume 2380, pièce 35.

(2) « Je ne puis que me louer de la bonne volonté que j'ai trouvée dans les troupes en marchant; tous les soldats qui espéroient de trouver l'ennemi

VIII. *Le maréchal de Villars à Voisin* (1).

« Au camp du Câteau-Cambrésis, ce 21 juillet 1712.

« J'ai employé toute la journée, Monsieur, à examiner et moi-même et par d'autres, tous les endroits par où l'on peut attaquer les ennemis. C'étoit MM. d'Albergotti, Geoffreville et de Coigny qui étoient auprès de moi lorsque j'eus l'honneur d'écrire hier au roi (2) : j'ai prié ces messieurs d'aller reconnoître eux-mêmes tout ce qui pouvoit nous rendre une attaque possible, en passant la Sambre. M. de Coigny la croyoit plus difficile, et il est persuadé aussi bien que M. de Geoffreville que l'on peut y donner une bataille avec [un] avantage assez égal (3) : j'ai été voir d'un autre côté comment nous pourrions attaquer le camp de Denain, à quoi l'on n'a pu songer que dans le temps que nous éloignions l'armée ennemie de l'Escaut; car, lorsqu'elle y avoit sa droite, on ne pouvoit le tenter avec aucune apparence de succès. Je compte donc faire demain toutes les démarches qui pourront persuader l'ennemi que je veux passer la Sambre; et je tâcherai d'exécuter le projet de Denain qui seroit d'une grande utilité : s'il ne réussit pas, nous irons par la Sambre. Je suis assez bon serviteur du roi pour garder la bataille entière pour le dernier. Elles sont, comme vous savez, dans la main de Dieu, et de celle-ci dépend le salut ou la perte de l'État, et je serois un mauvais François et un mauvais serviteur du roi, si je ne faisois les réflexions convenables.

« Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« VILLARS. »

IX. *Le maréchal de Villars à Voisin* (4).

« Au camp de Mazenghien, le 22 juillet 1712.

« J'avois l'honneur de vous mander hier, Monsieur, que je devois faire attaquer le camp retranché de Denain : c'étoit à M. le marquis de Vieuxpont et au comte de Broglie que je donnois cette commission;

---

dans les plaines regrettoient de ne les y avoir pas trouvés. Autant, Sire, que ces mêmes plaines nous pourroient être avantageuses, autant faut-il craindre le poste que l'ennemi se choisit.

« VILLARS. »

(1) Volume 2380, pièce 50.

(2) On voit qu'il n'est pas question du maréchal de Montesquiou.

(3) Tout le reste de cette lettre est chiffré.

(4) Volume 2380, pièce 66.

le premier avoit déjà reconnu la marche et fait ses dispositions. M. de Tingry devoit aussi agir de son côté; mais, sur une de ses lettres, écrite ce matin, ces deux messieurs ont jugé l'entreprise impossible; j'en suis très-fâché, mais, quand ceux-là refusent, je n'irai pas offrir cette commission à d'autres.

« Cette affaire ne pouvant s'exécuter, j'ai marché à la Sambre; l'armée la passera dès que tous les ponts seront préparés.

« Les ennemis ont marché dès qu'ils nous ont vus ébranlés, parce qu'ils ne nous ont pas cherchés dans les plaines de Cambrai : il est possible qu'ils en usent de même ici, et en vérité les situations leur sont bien favorables; il faudroit les avoir vus pour le croire. D'ailleurs vingt-quatre heures mettent un retranchement en état, et ils n'osèrent attaquer le nôtre, qui avoit été fait en vingt heures.

« Je ne vous dépêcherai pas de courrier demain, s'il ne se passe rien qui le mérite (1).

« M. de Broglie m'a dit, Monsieur, qu'il vous avoit rendu compte d'une action de *trente maitres* qui est digne de louange et de quelques gratifications de la part de Sa Majesté. Si elle souhaite leur faire distribuer une vingtaine de pistoles, j'y joindrai de ma part une harangue qu'ils méritent assurément.

« Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« VILLARS. »

X. *Voisin au maréchal de Villars* (2).

« Le 23 juillet 1712, à Fontainebleau.

« J'ai rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois. Je crois ne pouvoir me dispenser de vous dire, comme votre serviteur et de vos amis, que la première réflexion que le roi a faite sur cette lettre a été que vous vous trouviez en état de prendre un grand avantage sur les ennemis en cherchant à les attaquer et à les combattre de l'autre côté de la Sambre. Vous convenez que M. le marquis de Coigny et M. de Jeoffreville ont trouvé que par la disposition du terrain il y avoit assez d'égalité pour le combat entre les deux armées, et vous devez être fort supérieur en nombre de troupes, puisque celles des ennemis ne sont point assemblées; vous songez à faire atta-

(1) Dangeau était informé de cette particularité; il la consigne dans son journal : on lit le 24 juillet : « Il n'arriva point de courrier de Flandre; le maréchal de Villars avoit mandé qu'il n'en enverroit point. »

(2) Volume 2380, pièce 95.

que le camp de Denain : il faut nécessairement que le prince Eugène y laisse un nombre de bataillons assez considérable ; il y en a encore à Marchiennes, et ces bataillons dispersés dans l'étendue de sept lieues ne sont point à portée de joindre l'armée que vous auriez à combattre. Je souhaite fort que votre dessein sur le camp de Denain réussisse promptement, mais, si cela manquoit, vous auriez peut-être grand regret dans la suite d'avoir donné aux ennemis le temps de rassembler toutes leurs troupes, d'établir quelque poste de l'autre côté de la Sambre, où vous croyez pouvoir les attaquer. Le principal objet du roi est d'empêcher qu'ils ne se rendent maîtres de Landrecies, et, si vous y réussissez en attaquant le camp de Denain, vous y aurez honneur et Sa Majesté sera très-contente ; mais si, après toutes les réflexions que vous faites, Landrecies se trouvoit pris, il semble que vous en prenez sur vous l'événement et toutes les suites. Toutes vos lettres sont pleines de réflexions sur le hasard d'une bataille ; mais peut-être n'en faites vous pas assez sur les tristes conséquences de n'en point donner et de laisser pénétrer les ennemis jusque dans le royaume, en prenant toutes les places qu'ils veulent attaquer. Il me semble, à vous parler naturellement, qu'après les ordres réitérés de Sa Majesté, les plus fortes réflexions du général doivent être pour bien faire toutes ses dispositions et profiter du moment. Je crois vous faire plaisir de vous parler avec cette liberté. Le roi, après avoir entendu la lecture de votre lettre et avoir fait la réflexion que je viens de vous marquer, m'a dit qu'il attendoit votre courrier ; ce ne sera pas sans quelque espèce d'inquiétude. »

XI. *Le maréchal de Villars à Louis XIV* (1).

« Au camp de Denain, ce 24 juillet 1712.

« Sire, après plusieurs nouvelles pénibles à Votre Majesté, j'ai au moins la satisfaction de lui en apprendre une agréable. M. le marquis de Nangis aura l'honneur de lui dire que le camp retranché de Denain a été emporté après une assez vigoureuse résistance.

« Milord Albemarle a été pris ; le comte de Nassau tué, deux lieutenants généraux pris, deux maréchaux de camp, plusieurs autres officiers principaux, M. d'Anhalt fils, ont été faits prisonniers.

« Les troupes de Votre Majesté ont marqué une valeur extrême : je ne puis assez m'en louer (2) .

(1) Volume 2380, pièce 97. Lettre autographe.

(2) Un état dressé par M. de Contades (pièce 198 du volume) donne le total de nos pertes à Denain. Officiers tués 15 ; soldats tués 865. Officiers blessés 111 ; soldats blessés, 1,075. — Total : 880 tués, 1,186 blessés.

« M. le maréchal de Montesquiou a donné tous ses ordres avec beaucoup de fermeté. M. d'Albergotti a montré son courage ordinaire; MM. de Vieuxpont et de Broglie, qui commandoient les premiers détachements, MM. de Brendlé et de Dreux, M. le marquis de Nangis, M. le prince d'Isenghien, M. de Mouchy, méritent tous de très-grandes louanges, aussi bien que le major général.

« Je souhaite que Votre Majesté approuve notre zèle pour son service. Je cherche le mieux avec toute l'application que je dois; si j'en dois croire le discours de M. d'Albemarle, M. le prince Eugène n'a qu'à se retirer par Mons. Ce prince étoit arrivé ici deux heures avant l'action. J'ai envoyé sur-le-champ le comte de Coigny vers Guise.

« J'ai l'honneur d'être, avec le très-profond respect et la parfaite vénération que je dois,

« Sire,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet.

« VILLARS. »

« J'ai envoyé le comte de Broglie attaquer Marchiennes le moment d'après l'action. »

XII. *Le maréchal de Villars à Voisin* (1).

« Du camp de Denain, ce 24 juillet.

« Je n'ai pas le temps, Monsieur, de vous écrire une bien longue lettre; je ne puis trop me louer des troupes. Je n'ai point donné de ces batailles générales qui mettent le royaume en peine; mais j'espère, avec l'aide de Dieu, que le roi retirera de grands avantages de celle-ci. Je songe à tout Il y a deux régiments d'infanterie vacants, du moins celui de Tourville [que je demande] pour le sieur de Boissieux mon neveu, et je vous supplie, Monsieur, d'en vouloir bien dire un mot au roi. Après cela, comme je suis juste, si le roi en donnoit celui de Tourville au frère du prince d'Isenghien, je demanderois celui des Landes pour mon neveu.

« Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« VILLARS. »

(1) Volume 2380, pièce 98. Lettre autographe.

XIII. *Le maréchal de Montesquiou à Louis XIV* (1).

« Au camp de Denain, le 24 juillet 1712.

« Sire,

« Permettez à mon zèle et à mon respect de féliciter Votre Majesté sur l'heureuse et la vigoureuse action que ses troupes ont remportée sur les ennemis. M. de Nangis lui en rendra compte.

« Mon neveu Artagnan, qui a un petit régiment depuis dix ans, après en avoir servi quinze dans son régiment des gardes, et qui a l'honneur d'être connu de Votre Majesté par les nouvelles qu'il a eu l'honneur de lui rapporter deux fois, je la supplie très-humblement de lui accorder le régiment de Tourville, qui a eu le malheur d'être tué à cette affaire. Il a son frère qui s'appelle le chevalier d'Artagnan, et qui est major de son régiment. Si Votre Majesté vouloit lui accorder son régiment, ce seroit une double grâce dont je serois comblé et que je tâcherois de mériter par mes services. J'ai l'honneur d'être d'un très-profond respect,

« de Votre Majesté,

« Le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet le plus soumis,

« LE MARÉCHAL DE MONTESQUIOU.

« Mon neveu étoit avec moi à l'action. »

XIV. *Le maréchal de Villars à Louis XIV* (2).

« Au camp de Denain, le 25 juillet 1712.

« Votre Majesté verra par l'état ci-joint des prisonniers que la défaite des ennemis a été très-complète, et je ne crois pas qu'il ait échappé deux cents hommes de tout ce qui défendoit le camp retranché, d'autant plus que les premiers fuyards trouvèrent la digue déjà remplie des premiers bataillons que le prince Eugène amenoit à leur secours.

« Il y a beaucoup de drapeaux que j'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, mais on en tire à tous moments du fond de l'Escaut.

« Marchiennes et Saint-Amand sont investis présentement. On a pris tout ce qui étoit répandu en diverses redoutes le long de la Scarpe.

« L'ennemi est dans la même situation; tout ce qui peut être imaginé pour profiter de la conjoncture présente ne m'échappera pas, et j'ose assurer Votre Majesté que ce que l'on a fait étoit certainement tout ce qui pouvoit arriver de plus heureux, hors de défaire l'armée entière des ennemis.

(1) Volume 2380, pièce 99. Lettre autographe.

(2) Volume 2380, pièce 107.

« Il me sera toujours très-aisé de prouver bien clairement à Votre Majesté que pour Landrecies, à moins de m'y poster le premier en abandonnant Cambrai et Arras, je n'ai jamais pu y combattre qu'avec apparence de la perte de l'armée de Votre Majesté. J'ai eu l'honneur de lui mander que le marquis de Coigny a reçu ordre, le moment d'après l'action, d'aller sur l'Oise.

« Je ne sais si M. le prince Eugène voudra faire brûler sur les frontières de Champagne et de Picardie ; il le peut par cent hussards comme par dix mille hommes ; mais, si Votre Majesté veut bien me le permettre, je lui manderai d'avance qu'il m'est revenu que l'on avoit intention de brûler sur les frontières de Picardie, que je le priois de songer que tout est ouvert aux armes de Votre Majesté depuis Philipsbourg jusqu'à Nimègue, et que je ferai brûler partout si l'on m'en donne l'occasion. J'ai l'honneur, etc. »

XV. *Le maréchal de Villars à Voisin* (1).

« Au camp de Denain, le 25 juillet 1712.

« M. le maréchal de Montesquiou a voulu aller attaquer Marchiennes. Je ne répondrai point exactement, Monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 23 par la quantité d'affaires que j'ai ; la journée et la nuit sont trop courtes. Il me sera très-aisé de faire voir bien clairement qu'à moins de vouloir exposer l'armée du roi à une perte très-apparente, il n'a jamais pu être fait que ce que Dieu nous a fait la grâce d'exécuter heureusement, car mes retardements étoient pour attirer l'ennemi dans les plaines de Cambrai, et peut-être y seroit-il venu sans les avis très-certains qu'a eus M. le prince Eugène que mes ordres étoient de secourir Landrecies, ce qui ne se pouvoit, y arrivant même deux heures après l'ennemi, sans un grand hasard d'être battu.

« Le comte de Tilly m'a mandé aujourd'hui par un trompette des gardes du roi que je pouvois m'applaudir d'une belle et heureuse journée.

« Je suis très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« VILLARS. »

XVI. *Louis XIV au maréchal de Villars* (2).

« Fontainebleau, le 27 juillet 1712.

« Mon cousin, j'ai appris avec une extrême satisfaction par les lettres

(1) Volume 2380, pièce 108.
(2) Volume 2380, pièce 163.

que vous m'avez écrites les 24 et 25 de ce mois, que vous avez battu et entièrement défait le camp que commandoit le comte d'Albemarle à Denain. Le marquis de Nangis m'a parfaitement expliqué toutes les particularités de cette action. On ne peut trop louer la manière dont vous en avez formé le dessein, *de concert avec le maréchal de Montesquiou*, le secret avec lequel vous l'avez conduit, et tout ce que vous avez fait pour l'exécuter avec autant de succès. Le nombre des officiers généraux et particuliers des ennemis qui y ont été pris marque assez que l'affaire est complète, et que rien n'a pu se sauver de tout ce qui étoit destiné pour la défense de ce camp. Les mouvements que vous avez faits la veille du côté de la Sambre et la diligence avec laquelle mon armée a marché ont parfaitement trompé les ennemis, et vous avez raison de dire que l'avantage de ce combat est aussi grand que celui d'une bataille entière que vous auriez gagnée, puisque, sans courre le risque d'une action générale, ce combat produira sans doute tout l'effet que je m'étois proposé en obligeant les ennemis à lever le siége de Landrecies... »

Le reste de cette longue lettre est une instruction sur les opérations à faire.

«... Vous n'avez pas besoin de nouveaux ordres de ma part pour vous déterminer à cette entreprise du siége de Douai, et vous pouvez en faire toutes les dispositions, dans l'instant que vous verrez le siége de Landrecies levé. Rien n'est plus capable de favoriser et d'avancer les négociations de la paix que j'ai toujours en vue, que de reprendre cette supériorité que mes troupes avoient eue pendant si longtemps et qu'elles avoient malheureusement perdue depuis quelques années. Les puissances qui délibèrent présentement, et qui paroissent résolues à s'engager dans une nouvelle ligue, deviendront plus traitables lorsqu'elles verront que toutes les espérances dont le prince Eugène les a flattées pour pénétrer jusque dans mon royaume s'évanouissent. C'est le fruit que j'espère retirer du service très-important que vous venez de me rendre.

« Vous devez encore avoir une satisfaction particulière de ces heureux succès par l'approbation universelle de cette entreprise que vous avez prudemment concertée et si bien exécutée. »

XVII. *Voisin au maréchal de Villars* (1).

« Fontainebleau, 27 juillet 1712.

« Je ne puis assez vous féliciter, Monsieur, sur la belle et glorieuse action que vous venez de faire. Le roi vouloit, à quelque prix que ce soit,

(1) Volume 2380, pièce 164.

empêcher que les ennemis ne se rendissent maîtres de Landrecies, et, de tous les partis que vous pouviez prendre, vous avez choisi celui qui étoit le moins hasardeux, et dont le succès peut avoir les suites les plus heureuses. Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous assurer qu'outre la joie que je ressens de nous voir délivrés de la crainte dans laquelle nous étions, j'y prends encore intérêt particulièrement par rapport à l'honneur qui vous en revient. La lettre du roi vous marque suffisamment les sentiments de S. M., et aucune action depuis longtemps ne lui a fait autant de plaisir. Ce qu'il y a encore de plus heureux, c'est qu'il semble qu'il n'y ait personne qui n'ait cherché à marquer plus de zèle et de bonne volonté à l'envi l'un de l'autre, et que vous avez trouvé dans chacun des officiers généraux et dans tous les particuliers l'ardeur et les sentiments que le général peut désirer. C'est en partie l'effet des bons ordres et de la bonne disposition. J'espère que nous n'en demeurerons pas là.... »

Suivent des instructions pour les opérations à faire et pour les prisonniers.

«... Le roi n'a point encore disposé du régiment de Tourville. »

XVIII. *Louis XIV au maréchal de Montesquiou* (1).

« Fontainebleau, 27 juillet 1712.

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 24 de ce mois. Vous ne me dites rien du détail de l'action, *mais je sais toute la part que vous y avez eue et dans le projet et dans l'exécution.* J'en écris plus au long au maréchal de Villars en lui marquant combien je suis satisfait de la valeur de nos troupes et de la conduite de tous les officiers généraux, et particulièrement le service que vous m'avez rendu en cette occasion est des plus importants. Je suis bien aise de vous marquer plus particulièrement à quel point je suis content (2)..... »

Voisin au maréchal de Montesquiou (3).

« Fontainebleau, le 27 juillet 1712.

« Je joins ici, Monsieur, la réponse du roi à la lettre que vous avez écrite à S. M. Elle est, je vous assure, parfaitement satisfaite de la part que vous avez eue au combat de Denain, et *du concert avec lequel*

(1) Volume 2380, pièce 166.

(2) Dangeau est bien informé quand il dit : « Le maréchal de Montesquiou s'est fort distingué à l'affaire de Denain; ils y ont toujours été le maréchal de Villars et lui. Le roi est fort content de l'un et de l'autre. »

(3) Volume 2380, pièce 167.

vous avez agi avec M. le maréchal de Villars, tant pour cette action que pour tout ce qui s'est fait depuis le commencement de la campagne. Recevez-en, je vous supplie, mon compliment, je vous le fais de bon cœur. Cette seule action est capable de rétablir nos affaires, et elle ne contribue pas peu à faciliter les négociations pour la paix. J'ai proposé, Monsieur, votre neveu au roi pour le régiment de Tourville. S. M. n'a encore rien déterminé. Je lui en reparlerai lorsqu'elle voudra donner le régiment..... »

XX. *Extraits d'une lettre du maréchal de Villars à Louis XIV* (1).

« Du camp de Denain, le 29 juillet 1712.

« Sire,

« Le plus sensible bonheur qui puisse jamais m'arriver, c'est de voir Votre Majesté satisfaite de ma très-vive application à l'honneur de la servir. J'ai fait connoître à tous ceux qu'elle a la bonté de me nommer le bonheur qu'ils ont de voir Votre Majesté approuver leur zèle et leur bonne volonté. Il est certain, Sire, que jamais on n'a vu une infanterie si ferme ni marcher avec tant d'audace, et après tous les principaux officiers qui étoient à la tête. On ne peut trop louer les brigadiers, aussi sont-ce gens d'une valeur et d'une capacité consommées.

« Je n'ai point eu l'honneur d'envoyer une relation à Votre Majesté, persuadé que M. le marquis de Nangis n'aura rien oublié d'essentiel.

« J'ai différé jusqu'à présent à envoyer les drapeaux à Votre Majesté, parce que tous les jours on m'en rapportoit de nouveaux tirés du fond de l'Escaut, et dans ce moment on y trouve des pièces de campagne des ennemis dont un accident a fait la perte totale. Précisément dans le moment que la tête de l'infanterie amenée par le prince Eugène arrivoit sur la chaussée de Denain, le pont rompit par la précipitation d'un chariot; aussi il n'est pas échappé cent hommes de tout ce qui défendoit ce camp.

« Le sieur de Villars (2), aide-major général, aura l'honneur de présenter les drapeaux à Votre Majesté; il est bien capable d'avoir l'honneur de l'informer de plusieurs détails, tant sur le passé que sur tout ce qui peut regarder les projets du présent.....

« Je vois bien que j'aurois dû envoyer un détail de toute l'action ; en

---

(1) Volume 2380, pièce 190.

(2) Le comte de Villars, frère du maréchal. Il est envoyé évidemment pour contre-balancer le récit de M. de Nangis; Villars se méfiait de quelque intrigue. La lettre suivante montre comment il s'en assura et pourquoi il envoya son frère auprès de Louis XIV.

vérité, Sire, je n'en ai pas eu le temps. Je balançois à envoyer à M. Voisin une relation qu'auroit faite mon premier secrétaire, après quoi j'ai cru faire aussi bien de m'en reposer sur le récit de M. de Nangis.

« Je crois, Sire, que M. le maréchal de Montesquiou recevroit avec une très-vive et respectueuse reconnoissance le cordon bleu, si Votre Majesté vouloit bien l'en honorer. »

XXI. *Le maréchal de Villars à Voisin* (1).

« Du camp de Denain, 29 juillet 1712.

« Je vous rends, Monsieur, mille très-humbles grâces du compliment dont vous m'honorez sur ce qui s'est passé ici. Je suis ravi que le roi en soit content et que vous ayez trouvé que l'on y a fait ce qui se pouvoit de mieux. Je vous supplie de croire, Monsieur, que cette barque n'est pas bien aisée à mener; tout ce qui ne tient pas le timon pense, raisonne quelquefois avec vivacité, surtout après l'événement.

« Je vous avouerai, Monsieur, que la lettre que vous écrivez à M. le maréchal de Montesquiou m'ayant été rendue, je n'imaginai pas (voyant M. le maréchal) que ce ne fût pas pour moi et que je l'ai ouverte et n'ai reconnu que ce n'étoit pas pour moi qu'en achevant de la lire. C'est une faute, mais innocente de ma part. Je vois qu'il ne s'oublie pas dans les mérites du projet et de l'exécution; il pouvoit se reposer sur moi, je lui rends justice; mais cette même justice ne veut pas qu'en gardant le silence moi-même sur ce qui me regarde, il veuille profiter de ce même silence. J'ai pour témoin M. l'archevêque de Cambray, qu'après la lecture de la lettre du roi qui ordonnoit que l'on cherchât les ennemis M. le maréchal de Montesquiou me pressa très-vivement pour envoyer à la cour un homme de caractère qui représentât qu'il ne falloit pas se commettre à une bataille, proposant toujours, comme dès les commencements de la campagne, des retranchements vers la tête de l'Oise et de la Somme. Il m'a fait prier par M. de Bernières de supplier S. M. de vouloir bien l'honorer dans cette occasion de l'ordre du Saint-Esprit, et je le ferai. Je suis fort droit et sans art, et vis avec lui comme si je ne devois pas avoir des ressentiments de ne l'avoir pas trouvé de même sur ce qui me regarde, et même je lui ai dit depuis cette affaire et avec ouverture d'amitié, qu'il devoit convenir qu'il avoit eu tort avec moi.

« Vous m'avez trouvé, Monsieur, trop de réflexions. Celui qui a, pour ainsi dire, le salut de l'État entre les mains peut en faire, surtout quand il peut être question de combattre avec de grands désa-

(1) Volume 2380, pièce 191.

vantages; c'est ce qui arrive quand on trouve un ennemi posté et couvert. Il n'a pu être attaqué que placé devant Landrecies par la nature du pays. Pour moi, Monsieur, je fais profession d'être très-vrai, très-zélé pour le roi et pour l'État, et plus parfaitement que personne au monde, Monsieur, votre, etc. »

XXIII. *Le maréchal de Montesquiou à Voisin* (1).

« 29 juillet 1712.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre de S. M. que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer avec celle que vous avez eu la bonté de m'écrire. Je souhaite plus qu'homme du monde que S. M. soit contente de mon zèle à lui rendre service. Je vous avoue que, pour la part que j'avois au projet et mon opiniâtreté à faire passer l'Escaut à l'armée et à attaquer les lignes de Denain, m'a fait passer de mauvais quarts d'heure depuis notre départ de près de la Sambre jusqu'au moment que l'action a été finie, car cela n'étoit du goût de personne, et je voyois toute l'armée prête à tomber sur moi, et je vous assure qu'il faut être hardi pour se charger de paquets de cette importance (2). »

XXIII. *Le maréchal de Montesquiou à Voisin* (3).

« 5 août 1712.

« J'ai reçu, Monsieur, celle que vous me faites l'honneur de m'écrire, par laquelle j'apprends que S. M. a disposé des régiments (4). Je n'en suis pas étonné, car je ne suis pas heureux, et, quoique je serve avec l'application d'un sujet zélé et même quelquefois heureusement, tout cela ne me facilite pas les moyens d'avoir ce que je souhaite; au contraire, cela me représente tous les chagrins passés. Permettez-moi, Monsieur, de vous les dire. J'ai un frère abbé et très-digne sujet dans l'Église, connu du P. le Tellier et de M. le curé de Saint-Sulpice, qui a pour 4 ou 5,000 livres de bénéfice, et il y a trente ans que je prie le roi de lui donner une abbaye ou un évêché; je ne l'ai jamais pu obtenir, tandis que j'en vois donner à chacun. Je demande

---

(1) Volume 2380, pièce 196.

(2) Cette lettre indique que l'idée de reprendre le projet sur Denain, le 23 au soir, vint du maréchal de Montesquiou; on a déjà dit que Villars en convient dans ses Mémoires. Mais ni l'un ni l'autre ne disent que le roi leur avait tracé toute cette opération.

(3) Volume 2381, pièce 72.

(4) Le roi avait donné le régiment de Tourville au marquis de Meuse.

des régiments pour nos neveux qui ont tous deux de nouveaux régiments, et en dernier lieu un qui vaque dans *l'action que j'ai dirigée,* où je suis et où il est ; je le vois donner à gens qui dans leur vie ne tireront pas tant de coups de fusil qu'il en a essuyés ; outre cela je vois dans l'armée deux cordons bleus tandis que je ne l'ai point.

« Je suis, etc. »

ANNÉE 1713.

Dimanche 1er janvier, à Versailles. — Le roi, après son lever, reçut les compliments de la ville de Paris, et y répondit fort gracieusement au prévôt des marchands qui portoit la parole. A onze heures, le roi, accompagné de tous les chevaliers de l'Ordre, descendit dans la chapelle en bas où il entendit la grande messe; l'abbé d'Estrées officioit. Après dîner, le roi entendit vêpres et le salut dans la tribune; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. de Torcy vint chez le roi une heure après midi, et lui apporta la nouvelle que les Suédois avoient gagné une grande bataille contre les Danois dans le pays de Meckelbourg; il est venu déjà plusieurs relations de cette affaire fort différentes dans les circonstances, mais qui conviennent toutes de la défaite entière des Danois; toute leur infanterie a été tuée ou prise. La plupart de ces relations disent que le roi de Danemark y étoit en personne; quelques-unes disent même qu'il a été blessé; le comte Steinbock, général des Suédois, poursuit le roi de Danemark, qui s'est retiré à Oldeslo.

Lundi 2, à Versailles. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois; il ne s'est jamais mieux porté qu'il se porte. Après son dîner il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — On eut des lettres de M. de Berwick; voici ce qu'il mande:

« La nuit du 15 au 16, les ennemis donnèrent des

alarmes à tous les forts de Girone et au bastion du Gouverneur; ils voulurent en même temps faire une attaque au fort des Capucins, mais le feu que fit la garnison les obligea à se retirer. L'on dit qu'ils ont encore dessein de faire une tentative, à quoi il faut espérer qu'ils ne réussiront point mieux qu'à la dernière. »

M. de Maillebois, maître de la garde-robe et fils aîné de M. Desmaretz, épouse mademoiselle d'Alègre, à qui le marquis d'Alègre, son père, cède, avec l'agrément du roi, la lieutenance générale de Languedoc, qui vaut 20,000 livres de rente, et le roi, pour assurer la dot de mademoiselle d'Alègre, lui donne 200,000 livres de brevet de retenue sur cette charge.

Mardi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz à son ordinaire; en sortant de table il alla voir madame la duchesse de Berry, où il fut assez longtemps, et, en sortant de chez elle, il tint le conseil d'État, qu'il n'avoit pas pu tenir le dimanche à cause du jour de l'an, et qu'il auroit tenu hier sans sa médecine. Le duc d'Argyle, qui revient de son gouvernement de Port-Mahon, a eu l'honneur de saluer le roi dans son cabinet, et part demain pour retourner en Angleterre. Le peu de troupes angloises qu'il y avoit en Catalogne avoient été transportées à Port-Mahon, où elles ont été presque toutes cassées. — L'évêque de Lavaur (1), frère de l'archevêque de Reims, est mort à Montpellier, où les États de Languedoc sont assemblés; il étoit fort estimé de tous ceux qui le connoissoient. Son évêché vaut plus de 10,000 écus de rente *. — Mademoiselle de Solre **, qui est à Paris avec M. son père et madame sa mère, s'en va à Madrid; elle épouse le prince de Robecque, qui a pris le parti de s'établir en Espagne, et on la fait dame du palais. Les dames du palais, que fait la reine présentement,

(1) Victor-Augustin de Mailly.

sont comme étoient nos dames du palais en France, et ont 10,000 livres de pension.

* La mère de cet évêque de Lavaur étoit Montcavrel, qu'on appeloit *la bécasse*, par la longueur de son nez et la figure de son visage. A force de soins et de souplesses, elle gouvernoit le parlement et faisoit des procès à tous ses voisins, qu'elle gagnoit, et amassa ainsi de grands biens. Elle en hérita davantage de son unique neveu presque enfant, dont, faute de père et de mère morts, elle avoit soin ; son mari la laissoit faire. Elle tira parti de madame de Maintenon pour sa belle-fille, sa nièce à la mode de Bretagne, et dame d'atours de feue madame la Dauphine, et se défit de ses deux cadets. Celui-ci, l'aîné des deux, se laissa froquer à Saint-Victor ; le mariage de son frère avec une nièce de madame de Maintenon lui valut cet évêché. L'autre, elle le fit prêtre malgré lui, et il ne s'en cachoit pas, et le laissoit avec les coudes percés mourir de faim et de froid à Saint-Victor ; mais, dans la suite, il est devenu archevêque de Reims et cardinal. Elle vint à bout d'une substitution pour le fils de M. de Nesle, son fils aîné, tué à l'armée, et ce fils fut chevalier du Saint-Esprit pour avoir porté la queue le lendemain du sacre, à la promotion de MM. de Chartres et de Charolois, à la prière de son oncle qui le devoit faire, et qui mourut en attendant. Tout ce qui est arrivé dans cette famille n'a pas montré que Dieu bénit les vues et les conduites de cette mère ambitieuse.

** La comtesse de Solre étoit Bournonville. Après longues années de mariage fort concordant, son fils aîné s'aperçut qu'elle gâtoit fort ses affaires et la brouilla avec son père; c'est ce qui lui fit prendre le parti d'aller en Espagne, où elle s'établit avec sa fille, et y mourut bien des années après.

Mercredi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique. — On a des nouvelles sûres de Constantinople que le Grand Seigneur a déclaré la guerre aux Moscovites, et a fait mettre dans les Sept-Tours l'ambassadeur du czar et les otages qu'il avoit laissés, jusqu'à ce qu'il fît sortir ses troupes de Pologne, ce qu'il n'a point exécuté. On a déposé le grand vizir, qui vouloit la continuation de la paix; on l'envoie à Rhodes; on croit même qu'on le fera étrangler. On a mis en sa place Soliman, vizir de banc, qui a toujours conseillé la guerre, les Moscovites ayant manqué au traité.

Le Grand Seigneur a envoyé 600,000 écus au roi de Suède et 150,000 au khan des Tartares; il a fait des présents de pierreries à l'un et à l'autre; ils doivent bientôt entrer en Pologne. Ces nouvelles qu'on a eues de Constantinople sont du 20, et la résolution de déclarer la guerre est du 12. — Le roi, après le conseil, fit porter son dîner chez madame de Maintenon.

Jeudi 5, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le soir, chez madame de Maintenon, il y eut une petite symphonie. — M. le Grand, qui est fort incommodé depuis deux mois, se trouvant un peu mieux, se fit porter chez le roi après son dîner, et le roi, sortant pour aller à Marly, le vit dans son cabinet, s'approcha de lui et le fit asseoir. M. le Grand lui dit qu'il avoit une grâce à lui demander qui lui tenoit fort à cœur, et qu'il songeoit qu'étant tous les jours en état de mourir par les grands maux qu'il souffre il laisseroit mademoiselle d'Armagnac sans bien, si le roi n'avoit la bonté de lui en faire. Le roi lui dit : « Hé bien, Monsieur, que souhaitez-vous pour elle? » en lui donnant de grandes louanges de sa conduite et de ce qu'elle n'avoit jamais voulu être mariée à des princes étrangers. M. le Grand lui demanda de vouloir bien assurer à sa fille après sa mort la pension de 10,000 écus que le roi a la bonté de lui donner, et le roi le lui accorda dans l'instant.

Vendredi 6, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique. Le soir, à son coucher, après qu'il fut entièrement déshabillé, la conversation lui plaisant, il fut encore un gros quart d'heure à causer avec nous avant que de se mettre au lit, ce que je ne lui avois jamais vu faire et ce que je remarque avec plaisir, parce que cela fait voir la gaieté dont il est. — Le duc de Shrewsbury a pris congé de la reine sa maîtresse et s'embarquera incessamment pour passer en France avec la duchesse sa femme. Le duc d'Aumont

l'attend à Boulogne, et, dès qu'il l'aura reçu dans son gouvernement, il ira à Calais s'embarquer sur le yacht qui aura amené ce milord en France. — Les dernières lettres qu'on a de Perpignan nous apprennent que les troupes du maréchal de Berwick sont en marche pour aller en Roussillon; ainsi on ne doute pas que l'affaire de Girone ne soit décidée présentement. On est un peu inquiet de savoir que le marquis de Brancas est fort incommodé, cependant on mande qu'on ne laisse pas d'agir, et qu'il donnera le temps au maréchal de Berwick de faire lever le blocus.

Samedi 7, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et l'après-dînée il retourna chez lui, où il travailla avec M. Voisin et ne sortit point de tout le jour. Après qu'il eut travaillé avec M. Voisin il rentra chez madame de Maintenon, où il y eut musique. — On a plusieurs confirmations de la bataille gagnée par les Suédois contre les Danois à Gadebusch. Les Suédois ont plus de cinq mille prisonniers qu'ils ont menés à Wismar, parmi lesquels il y a un grand nombre d'officiers. Le comte de Steinbock a fait passer la Trave à son armée, et est entré dans le Holstein danois, dont il exige de grandes contributions. Le roi de Danemark est retourné à Copenhague, et tâche de rassembler quelques troupes pour les jeter dans ses places. Les troupes moscovites et du roi Auguste retournent en Poméranie; le czar va, dit-on, à Pétersbourg, et le roi Auguste va à la diète de Pologne qui s'assemble à Varsovie, où l'on est fort intrigué sur les mouvements des Turcs et sur toutes les nouvelles qu'on a reçues de Constantinople.

Dimanche 8, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Pelletier. — Quelques jours avant la fin de l'autre année, le roi donna une pension de 1,000 écus à mademoiselle de Chausseraye *

qu'elle avoit eue autrefois, mais elle y avoit renoncé pour un don que le roi lui avoit fait et qui étoit plus considérable. Ce don, par la suite, qui lui produisoit un revenu honnête, s'est trouvé si chargé d'affaires et d'embarras qu'elle n'en tiroit plus rien; le roi a été touché du méchant état de ses affaires et lui a redonné sa pension. — Comme le voyage de Rambouillet est tout à fait rompu, on compte que le roi ira mercredi à Marly, et les dames se présenteront demain à son souper, comme celles qui prétendent y aller font la surveille des voyages. — On croit que le roi va mettre dans son régiment des gardes françoises deux nouveaux aides-majors et deux sous-aides-majors. Il n'y en avoit que quatre dans ce corps qui compose six bataillons, et par là il y aura à chaque bataillon un aide-major et un sous-aide-major.

* Mademoiselle de Chausseraye s'appeloit Petit. Elle étoit moins que rien, et sœur utérine du marquis de la Porte-Vezins, dont le grand-père refusa au cardinal de Richelieu de reconnoître le maréchal de la Meilleraye pour être de sa maison, et l'Ordre et divers avantages qu'on lui offrit pour cette complaisance. Sa mère étoit Cossé, sœur du duc de Brissac, père de la dernière maréchale de Villeroy et de madame de Biron, mère de Biron, fait duc et pair par M. le duc d'Orléans, dont il s'étoit fait le roué, et maréchal de France en 1736 par d'autres merveilles, et de ses sœurs mesdames de Nogaret, dame du palais de madame la dernière Dauphine, et d'Urfé. Cette mère de mademoiselle de Chausseraye étoit sœur aussi de la maréchale de la Meilleraye, et avoit en premières noces épousé la Porte-Vezins, fils de celui qui avoit été de si mauvaise humeur, et en secondes noces s'étoit emmourachée de ce nommé Petit, et l'avoit épousé, malgré sa famille, qui ne voulut jamais ouïr parler d'eux, et qui fut longtemps à ne vouloir pas ouïr parler non plus de mademoiselle de Chausseraye; enfin ils en eurent pitié et la firent prendre à Madame pour fille d'honneur. C'étoit une grande créature hommasse, mais bien faite, avec un assez beau visage, beaucoup d'esprit, fort galante et toute souple, mais tournée aux plus fortes intrigues, avec un air doux, simple et insinuant. Elle gouverna bientôt madame de Ventadour, dame d'honneur de Madame, fort favorite de Madame et bien au dernier point avec tous les ministres de son temps. Elle se fourra même, par les chasses où Madame alloit, auprès du roi, assez pour donner quelque inquiétude à madame de Maintenon, et saisit dextrement cet ombrage, après l'avoir assez

[illegible], pour s'en faire un mérite de quitter et s'acquérir sa protection. Avec tant de moyens, elle se fit de rien du tout un bien qui eût été considérable sans sa passion extrême pour le jeu, mais dans les suites ayant toujours plus que subsisté par les ministres et par le roi même. Elle étoit fort bien avec M. le duc d'Orléans par madame d'Argenton, sa maîtresse, et y demeura bien après la rupture, et dans sa régence se mêla de tout et devint un personnage. Elle se fourra dans la Constitution, se donna du crédit au parlement, avec qui elle intrigua, et se mêla de beaucoup de choses pour le roi d'Angleterre. Elle étoit dangereuse, et elle se fit craindre et ménager par beaucoup de gens, se fourra dans la confiance du cardinal de Noailles, voyoit M. le duc d'Orléans souvent chez lui par les derrières et quelquefois chez elle. Elle eut tout ce qu'elle voulut au Mississipi; puis, ayant fait la dévote, elle la devint tout à fait après la mort de M. le duc d'Orléans que ses intrigues tombèrent et que sa santé devint mauvaise avec l'âge. Elle nagea dans les aises de la vie et dans les richesses, étant née sans pain, et donna tout ce qu'elle avoit aux pauvres dans les derniers mois de sa vie et par son testament, au grand regret de ses héritiers et des Biron surtout, qui lui faisoient une cour assidue. Elle avoit passé les quinze ou seize dernières années de sa vie presque toujours dans une petite maison du bois de Boulogne, joignant Madrid, et on la nommoit la sibylle du bois de Boulogne; elle l'avoit rendue charmante. C'est tout ce que Biron en eut, encore en partie et qu'il vendit à mademoiselle de Charolois.

Lundi 9, à Versailles. — Le roi dîna au sortir de la messe et alla se promener à Marly; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — On mande d'Allemagne que le roi Stanislas a passé incognito à Vienne, allant trouver le roi de Suède à Bender. — Le mariage de mademoiselle d'Alègre avec M. de Maillebois se fera durant ce voyage de Marly. Le brevet de retenue de 200,000 livres, que le roi donne sur la lieutenance générale de Languedoc, reviendra à M. d'Alègre, en cas que sa fille meure sans enfants. Elle étoit dans un couvent à Brioude en Auvergne; elle doit arriver cette semaine à Paris. — Si les Hollandois acceptent les conditions de paix telles que la reine Anne d'Angleterre les propose, on leur laissera Tournay; mais, en cas qu'ils y veuillent faire quelques changements, le comte de Straf-

ford leur a déclaré, de la part de la reine sa maîtresse, qu'elle ne s'emploieroit pas auprès du roi pour leur faire céder une place de cette importance.

Mardi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances, et l'après-dînée il tint conseil de dépêches qu'il ne tient d'ordinaire que les lundis de quinze jours en quinze jours. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. — On ne payera cette année à la maison de ville que les six derniers mois de l'année 1711. — On a eu des nouvelles de Perpignan que le maréchal de Berwick a passé le Ter entre Girone et la mer auprès de Toureil de Mongris. Toutes nos barques chargées pour la subsistance de l'armée et pour ravitailler Girone sont arrivées à Roses. — Les courtisans qui veulent être du voyage de Marly se sont présentés ce matin, et ont demandé au roi quand il a été à la messe et quand il en est revenu, mais le roi a déclaré qu'il ne partiroit point demain et qu'il n'étoit pas même sûr d'y aller jeudi, que cela dépendra du temps qu'il fera. — On a eu nouvelle que le duc de Shrewsbury étoit arrivé à Calais, et qu'il va à Boulogne voir le duc d'Aumont, qui l'y attend.

Mercredi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. La gelée est belle, aussi le roi a pris la résolution d'aller demain à Marly, d'où il ne reviendra que de samedi en quinze jours. — Le roi a mis deux aides-majors et deux sous-aides-majors qu'il a mis dans son régiment des gardes, mais il n'a mis pour remplir ces charges aucun officier du corps. Les deux aides-majors sont le major du régiment de Champagne et le major de Bourbonnois; les sous-aides-majors sont le major du régiment de dragons de Clermont, et l'autre un officier d'infanterie qu'on ne m'a point nommé. — Madame la duchesse de Berry demeure ici durant le voyage de Marly, et monseigneur

le duc de Berry la viendra voir tous les jours et même couchera souvent ici.

Jeudi 12, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, partit de Versailles pour venir ici, où il y a moins de dames qu'à l'ordinaire, mais il y a beaucoup de courtisans parmi lesquels il y a beaucoup d'officiers généraux. — Avant que le roi partît de Versailles, M. de Butkeley, frère de la duchesse de Berwick, y arriva. Il apporta la nouvelle que le comte de Staremberg, voyant que les François avoient passé le Ter, avoient levé le blocus de Girone le 3 au soir, et se retiroient diligemment vers Ostalrich. M. de Butkeley n'a quitté l'armée qu'à la fin de la journée du 4, et M. de Berwick avoit déjà eu des nouvelles du marquis de Brancas, qui mande que dès que les ennemis ont levé le blocus, les paysans ont porté dans la place toutes sortes de rafraîchissements. Le maréchal de Berwick y a envoyé une brigade d'infanterie et quelque cavalerie pour relever les troupes qui y étoient en garnison, et il va faire entrer des vivres dans la place pour un an. Le roi a fort loué la conduite du maréchal de Berwick, et a donné à M. de Butkeley une pension de 4,000 livres et 12,000 livres pour son voyage.

Vendredi 13, *à Marly*. — Le roi, malgré le grand froid, se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait beaucoup planter. Le soir, chez madame de Maintenon, il fit jouer par ses musiciens toute la comédie du *Bourgeois gentilhomme*, et il trouva qu'ils l'avoient fort bien jouée; il s'y divertit fort. Le roi a amené ici de dame qui n'y étoit point encore venue la comtesse de Livry, et de courtisans qui n'y étoient point venus le prince d'Épinoy et le comte de Tallard, fils du maréchal. On joue grand jeu ici dans le salon dont madame la Duchesse fait bien les honneurs. Après le souper du roi, monseigneur le duc de Berry s'en alla coucher à Versailles. — Milord Shrewsbury arriva à Paris; il loge à l'hôtel de Soissons. M. de Torcy le verra demain, et on ne

doute pas que le roi ne lui donne bientôt audience ici; le duc d'Aumont l'a reçu à Boulogne avec une magnificence extraordinaire. Madame sa femme arrivera demain à Paris; elle est fille de la marquise Paleoti, qui étoit la plus belle femme d'Italie.

Samedi 14, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, malgré le froid violent qu'il faisoit, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. M. de Torcy revint de Paris, qui a vu le duc de Shrewsbury, à qui le roi donnera audience mardi matin. — Mademoiselle de la Force, qui depuis plusieurs années avoit ordre de ne paroître ni à la cour ni à Paris, a obtenu la permission de revenir en ce pays-ci. — Voici une copie de la dernière lettre du duc de Berwick, écrite le 5 de ce mois du camp de Verges : « Le 3, à la pointe du jour, M. de Staremberg décampa du Pont-Mayor et de la Côte-Rouge, et prit le chemin d'Ostalrich. Dès que nous en fûmes avertis, M. le comte de Fiennes fut détaché avec trois mille cinq cents hommes de pied et neuf cents chevaux pour occuper la Côte-Rouge et le Pont-Mayor; M. de Cilly suivit aussi M. le comte de Fiennes avec cinq régiments de dragons. Les ennemis travaillent fort et ferme à retrancher le défilé de Traumale, par où l'on va de Palamos dans le Valdaro; l'armée du roi a fait un mouvement et s'est étendue le long du Ter pour mieux couvrir les convois qu'il faut faire entrer dans Gironne. »

Dimanche 15, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État et alla l'après-dînée se promener en calèche dans les hauts de Marly; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Par les dernières lettres qu'on a reçues de Rome on apprend que le pape est considérablement malade; les médecins disent tous qu'il ne passera pas le mois de mars, et pour peu que le mal augmente il n'ira pas si loin. — M. le cardinal de Noailles et M. le cardinal de Rohan, qui est de ce voyage-ci, se tiennent en état de partir; MM. les cardinaux d'Estrées et

de Janson ne sont point en état de faire le voyage de Rome. — Le marché de M. le comte de Toulouse pour l'hôtel de la Vrillière à Paris est entièrement fini. Il en est en possession, et M. d'Antin est en possession aussi de la maison qu'on appelle hôtel de Travers, dont il a donné 100,000 écus, et madame Rouillé, qui a vendu à M. le comte l'hôtel de la Vrillière, a acheté l'hôtel Colbert, dans la rue des Petits-Champs, 215,000 francs.

Lundi 16, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait beaucoup planter; le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — Le maréchal de Montesquiou, qui étoit ici, prit congé du roi il y a deux jours pour aller commander en Flandre. — On apprend d'Utrecht que les sept provinces ont résolu d'accepter les propositions de paix de la reine d'Angleterre; la province de Groningue, qui y étoit le plus opposée, est revenue à l'avis des six autres. Les États Généraux envoyèrent le 3 un courrier à l'archiduc, dont ils attendent le retour, après quoi on croit que toutes les conditions de la paix seront presque réglées. — Le prince Ragotzki est arrivé d'Angleterre à Rouen; il sera à Paris mardi ou mercredi. M. de Luxembourg a écrit ici pour savoir comment il le recevroit; on lui a mandé qu'il seroit incognito, et qu'il le reçut seulement comme un homme de grande qualité et qui méritoit d'être bien reçu en France. — On croit que madame la princesse de Conty, fille du roi, achètera la belle maison de M. de Bretonvilliers, à la pointe de l'île Notre-Dame, à Paris.

Mardi 17, *à Marly*. — Le roi, après son lever, donna audience au duc de Shrewsbury; M. de Torcy l'y amena. Le roi tint le conseil de finances au sortir de la messe. L'après-dînée, le roi se promena dans ses jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. M. de Torcy donna un magnifique dîner au duc de Shrewsbury, où nous étions huit ou neuf courtisans presque tous de la connoissance de ce

duc. Il avoit grande envie de se promener dans les jardins, mais le dégel l'en empêcha; il retourna à Paris après dîner. — Il arriva un courrier de Girone : M. de Berwick mande qu'il fut le 8 de ce mois pour visiter Girone; M. de Staremberg alla en même temps camper à Riudarena, entre Ostalrich et Girone, avec environ vingt-cinq bataillons et autant d'escadrons. Il a disposé le reste de ses troupes dans les montagnes pour nous barrer les passages et pour nous inquiéter dans nos derrières. On travaille au ravitaillement de Girone, mais il faut que la mer permette de le faire avec diligence; il y a même quelques bâtiments ennemis qui nous incommodent.

Mercredi 18, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il se promena dans ses jardins, où il fait beaucoup de petits changements qui l'amusent et qui embellissent Marly. Le roi, avant que d'entrer au conseil, signa le contrat de mariage de M. de Maillebois avec mademoiselle d'Alègre; la noce se fera de demain en huit jours à Paris. — Il y a plusieurs lettres d'Allemagne qui portent que ce qui reste de troupes danoises de la bataille de Gadebusch est joint à des troupes de Saxe et de Moscovie, et qui prétendent faire sortir du Holstein danois les troupes suédoises qui en tirent beaucoup de contributions, et qu'ainsi nous entendrons parler bientôt d'une nouvelle bataille en ce pays-là. — Le roi, après le conseil, fit porter son dîner chez madame de Maintenon. — Le prince Ragotzki est arrivé à une lieue de Paris, à une petite maison qui est à son banquier. — Les plénipotentiaires du roi de Portugal à Utrecht ont donné des fêtes magnifiques pour la naissance du prince de Brésil, et tous les autres plénipotentiaires s'y sont trouvés.

Jeudi 19, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin et alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. — On a nouvelle que M. d'Aumont est arrivé à Douvres, où il a été reçu avec de grandes acclamations et toutes les marques de joie que peuvent

donner les peuples. — Le marquis d'Angennes, colonel du régiment de Condé, a acheté le régiment de Normandie du comte d'Esterre, qui est maréchal de camp, mais le roi n'a pas encore donné l'agrément; il veut être sûr, avant que de le donner, que le marquis d'Angennes ne se soit point battu en duel, comme on l'en avoit accusé l'hiver passé, et veut que les preuves qui le justifient soient fort claires. M. le Duc, à qui le roi laisse la disposition de ses régiments, a destiné le commandement de celui de Condé au fils du marquis de Surville, qui rendra à M. d'Angennes les 15,000 francs qu'il avoit donnés à celui qui étoit colonel avant lui. — On mande d'Allemagne que le comte de Steinbock, général de l'armée de Suède, ayant demandé 200,000 écus de contribution à la ville d'Altena, l'a fait brûler après que les magistrats eurent refusé de lui payer cette somme; Altena est une fort grande ville, et il y a plus de trois mille maisons brûlées.

Vendredi 20, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et puis se promena dans les jardins; il s'y promena encore l'après-dînée jusqu'à la nuit. Le voyage de Rambouillet est résolu pour le 6 du mois qui vient; il y aura encore beaucoup plus de monde qu'à l'autre voyage, ce qui fait un peu d'embarras pour les logements. — Madame de la Cour, mère de la duchesse de Gramont, est morte. On ne la croyoit pas riche, cependant elle laisse à la duchesse sa fille 200,000 écus; on espère que ce bien-là reviendra dans la maison de Gramont. — On mande de Rome que la santé du pape est considérablement meilleure; les lettres sont du 31 décembre et le pape espéroit pouvoir dire la messe le premier jour de l'an. Dans les lettres que le cardinal d'Estrées a reçues de ce pays-là, on lui mande la mort de deux cardinaux, mais dans les autres lettres on dit qu'ils sont à l'extrémité.

Samedi 21, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon;

il se promena encore l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — La marquise de Livry, femme du premier maître d'hôtel du roi et sœur de M. de Beauvilliers, est à l'extrémité à Paris.

Dimanche 22, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État, et alla l'après-dînée à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre; le soir il travailla avec M. Pelletier. En partant pour Saint-Germain il ordonna qu'on cherchât le maréchal de Villeroy pour lui dire de lui venir parler à son retour, et il l'envoya sur l'heure à Paris pour une querelle entre le chevalier de Bavière et le colonel des cuirassiers, qui est une vieille affaire qui se passa à l'armée au mois d'août. Ce colonel, dont le nom me revient, s'appelle le marquis de Beuseville; nous ne savons pas encore ce qui s'est passé de nouveau là-dessus et qui a obligé le roi d'envoyer le maréchal de Villeroy pour les accommoder.

Lundi 23, à Marly. — Le roi courut le cerf; Madame étoit à la chasse. L'après-dînée il se promena dans les jardins, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain et fit le remplacement des officiers de galères, dont voici la liste :

Chef d'escadre.

Le commandeur de Bourceville.

Commandant des grenadiers.

Le chevalier de Fontette.

Capitaines.

Le chevalier de Laubespin,
De Lubières,
Le commandeur de Marcelange,
Le chevalier de Marsillac,
De la Messelière,
Le commandeur de la Perinière.

Major.

Du Chastelier.

Capitaines-lieutenants.

Le chevalier de Bissy,
Le marquis d'Espennes,
L'Espinay,
Le chevalier de Montolieu,
Le chevalier de Lévis,
Le chevalier de Transtourrette.

Lieutenants.

Le chevalier de Pontfrach,
Maroulles,
De Champagné,
Thoron d'Artignose,
Gassendi-Campagne,
De Sabran,
Marquis de Castellane.

Sous-lieutenants de la réale.

La Garennie,
Le chevalier de Pilles.

Sous-lieutenants des galères.

De Ginestet,
De Bernages,
Tournefort,
De Langerie,
Gaillac de Caumont,
Chevalier de Romieu,
De Gardanne,
Cer de Pontevez-Maubousquet,
Saint-Osmanne,
Chevalier de Castellane,
Chevalier d'Espennes,
Chevalier de Puydorfile,
Chevalier de Montolieu,
Chevalier de Fontette.

Enseignes de la réale.

Bayard,
Chevalier de Pontevez-Tournon.

Enseignes des galères.

De Flotte,
De Soessans,
Chevalier de Pontevez,
Des Tourres,
Villeneuve,
Villeneuve de Vaucluse,
D'Espanet,
Chevalier d'Haraucourt.
De Chabannes,
De Manse,
Saint-Victoret,
Chaumont,
Chevalier de Piegeon,
Dorgnon-Terras,
De Savonnières,
Chevalier de la Fare.

Compagnie des gardes de l'étendard.

Capitaine. — Le chevalier de Courtebonne.
Lieutenant. — Commandeur de Froulay.
Enseigne. — La Balme.
Maréchal des logis. — Bosco.

Chevaliers de Saint-Louis.

De Cambout,	Beuil,
De Chaumont,	Neuvi,
De Cheyladet,	Razac,
De Cambray,	Juliani,
Ferrant,	Maulevrier,
Pelicot,	De Caux,
La Combe,	Desidery,
Bevoland,	Luguet,
Châteauneuf,	Partenay,
D'Heureux,	Corrac,
Marin,	D'Arnaud,
Du Revert,	La Garde,
Barras,	Glasson.

Mardi 24, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, se promena l'après-dînée dans ses jardins, et travailla le soir chez madame de Maintenon, avec M. Voisin et M. Desmaretz. — On eut des nouvelles de Girone du 15. Voici la copie de la lettre de M. de Berwick : « L'armée du roi décampa hier de Riudarenas, et toutes leurs troupes sont marchées vers leurs quartiers d'hiver dans la plaine de Vich, du côté de Barcelone, le long de la côte et dans la plaine de Tarragone. Dès que nous aurons ravitaillé Girone, l'armée du roi se mettra pareillement en marche pour retourner dans ses quartiers. » — On a eu nouvelle que Rocmador, capitaine d'un vaisseau du roi, avoit pris au mois de mars, auprès du cap de Bonne-Espérance, un vaisseau anglois richement chargé, revenant des Indes-Orientales; ce vaisseau est arrivé à un de nos ports de Bretagne, et comme la trêve n'étoit pas encore publiée

entre la France et l'Angleterre, le vaisseau est de bonne prise, et la charge est estimée plus de deux millions. Crozat y a le principal intérêt.

Mercredi 25, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon; l'après-dînée il se promena dans les jardins, où il fait toujours quelque embellissement nouveau. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Les troupes que l'électeur de Brandebourg avoit en Italie en sont parties pour retourner en leur pays par ordre de leur maître; l'empereur dit qu'il en renverra des siennes pour les remplacer, mais on doute fort qu'il le puisse faire; il en pourroit avoir besoin ailleurs. — Le roi s'est fait éclaircir sur l'affaire de M. d'Angennes, qu'on accusoit de s'être battu l'année passée; il en est pleinement justifié, et le roi lui a donné l'agrément du régiment de Normandie, qu'il achète 110,000 francs du comte d'Esterre.

Jeudi 26, *à Marly*. — Le roi monta en calèche à onze heures et alla courre le cerf; l'après-dînée il se promena dans ses jardins, et le soir chez madame de Maintenon il y eut musique. — Le mariage de M. Maillebois se fit à Paris le matin à Saint-Sulpice; les mariés allèrent ensuite dîner chez madame d'Alègre, et le soir ils soupèrent et couchèrent chez M. Desmarets, où la noce fut magnifique; il y avoit trente-cinq personnes à la noce. — Le duc d'Ossone donna une fête magnifique à Paris au duc et à la duchesse de Shrewsbury, au nonce et à tous les ministres étrangers et à plusieurs dames considérables de la cour. Il y eut un dîner superbe et excellent, grande musique l'après-dînée, un souper aussi magnifique et aussi bien servi que le dîner, et, après souper, bal qui dura jusqu'à neuf heures du matin, où tous les masques furent reçus. Les dames qui avoient été au dîner y demeurèrent toutes, hormis madame d'Elbeuf et madame de Courcillon, qui, ne se portant pas très-bien, revinrent chez elles après le dîner.

Vendredi 27, à Marly. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; après son dîner, il se promena dans ses jardins. Le soir, chez madame de Maintenon il y eut une petite loterie pour les dames, et ensuite musique. — M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans n'iront point à Rambouillet; ainsi M. le comte de Toulouse y pourra mener plus de courtisans. — Le prince Ragotzki, qu'on avoit déjà dit arrivé à Paris, avoit été obligé de demeurer à Rouen, où la goutte l'avoit retenu; il n'est arrivé que d'aujourd'hui. M. de Luxembourg, qui lui a fait beaucoup d'honneurs à Rouen, lui prête son hôtel de Luxembourg à Paris. — Toutes les nouvelles d'Allemagne portent que le czar a été à Hambourg, où il a vu les généraux danois; qu'il fait marcher ses troupes et celles du roi Auguste qui se joindront à ce qui reste de troupes de Danemark, et qu'ils vont attaquer le comte de Steinbock, contre qui ils paroissent fort animés, et contre qui ils ont fait faire des écrits très-forts sur l'incendie d'Altena.

Samedi 28, à Versailles. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée à Marly, et en partit à cinq heures pour venir ici. Durant le voyage de Marly, monseigneur le duc de Berry est revenu presque tous les soirs coucher à Versailles et retournoit à Marly au lever du roi. — Le roi d'Espagne a écrit au roi pour le prier de trouver bon qu'il donnât l'ordre de la Toison au marquis de Brancas, qui s'est si bien conduit durant le blocus de Girone, et qui par son savoir-faire a sauvé la place. — On croit que le parlement d'Angleterre, qui se devoit assembler le 24, aura été ajourné pour quelques jours, parce qu'on attend une réponse décisive de l'archiduc pour la paix, et la reine Anne seroit bien aise de la faire générale et de le pouvoir déclarer à l'ouverture de son parlement.

Dimanche 29, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier, et ne sortit point

de tout le jour. Quand le roi passa pour aller chez madame de Maintenon, madame de Beauvilliers, à la tête de toute la famille de madame Desmaretz, lui présenta madame de Maillebois, qu'il trouva fort bien faite ; elle demeurera à la cour chez madame sa belle-mère. — Le duc et la duchesse de Shrewsbury, qui devoient venir ici mardi saluer le roi, n'y viendront point; le duc a la goutte et la duchesse a un furieux rhume. — Les troupes danoises, qui servoient en Flandre à la solde d'Angleterre, retournent en leur pays par ordre du roi leur maître. Elles étoient demeurées dans l'armée des ennemis après que le duc d'Ormond s'en fût séparé, leur ayant déclaré que s'ils ne le suivoient leurs appointements ne courroient plus, et les Hollandois les avoient assurés qu'ils leur donneroient la même paye que la reine d'Angleterre leur donnoit, ce qu'ils n'ont point exécuté. Il reste encore quelques troupes danoises au service des ennemis, qui sont celles qui étoient à la solde des Hollandois.

Lundi 30, *à Versailles*. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois par précaution; après son dîner, il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain. Monseigneur le duc de Berry et toutes les princesses allèrent voir madame de Maillebois, qui étoit sur son lit dans l'appartement de madame Desmaretz. — On a des lettres de Girone du 21. La place est munie pour longtemps de tout ce qu'il faut pour faire subsister une grosse garnison qu'on y a mise; on en a retiré celle qui y étoit, qui étoit fort diminuée par la souffrance durant le blocus. Le duc de Berwick revient ici, et les troupes qu'il avoit avec lui iront dans les quartiers qu'on leur avoit assignés pour cet hiver. — On a des nouvelles sûres que le Grand Seigneur est parti de Constantinople pour Andrinople, où il fait marcher toutes ses troupes, et qu'il déclarera la guerre aux Polonois, comme il l'a déjà déclarée au czar, s'ils ne reconnoissent le roi Stanislas pour leur roi.

Mardi 31, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de fi-

nances; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. Comme le temps s'est remis à la gelée et que le roi ne pourroit pas chasser durant ce temps-là, et qu'il alloit à Rambouillet principalement pour y chasser, il y a grande apparence que ce voyage ne se fera pas sitôt. Il nous dit à son coucher qu'il décideroit cela à son lever, selon le temps qu'il auroit fait la nuit. — La nouvelle que le cardinal d'Estrées avoit eue de la mort de deux cardinaux est vraie; ils moururent tous deux le premier jour de l'an; ce sont les cardinaux Negroni et Tomasi. Ce dernier étoit fort estimé et fort aimé à Rome, et étoit de la dernière promotion. — Le parlement d'Angleterre s'assembla le 24 et s'est ajourné au 14 de février, et ils croient qu'en ce temps-là les affaires de la paix seront réglées et que la reine pourra le déclarer dans sa harangue au parlement.

Mercredi 1er février, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État et dîna ensuite chez madame de Maintenon. Il alla se promener l'après-dînée dans ses jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Au retour de la promenade, le roi alla chez madame la duchesse de Berry, où il demeura assez longtemps. Cette princesse garde le lit depuis un mois, et elle ne se lèvera qu'à la fin de mars pour éviter qu'elle ne se blesse; elle se porte fort bien dans sa grossesse. Comme la gelée continue, le roi a rompu le voyage de Rambouillet, et l'a remis après Pâques. — Les plénipotentiaires de Hollande ont donné satisfaction entière sur l'affaire qui arriva il y a six mois, entre M. Mesnager et M. de Rechteren. Ils ont été chez le maréchal d'Huxelles, et ont dit tout ce qui avoit été dicté de ce pays-ci; ainsi il n'y a plus d'embarras pour les conférences générales; cependant il n'y en a point eu encore, mais apparemment elles vont commencer et le duc d'Ossone a ordre de se tenir prêt à partir.

Jeudi 2, à Versailles. — Le roi marcha à la chapelle en bas; il étoit accompagné de tous les chevaliers de l'Ordre. L'évêque de Metz, qui est arrivé depuis quelques jours, y officia. L'après-dînée, le roi entendit le sermon du P. Quinquet, qui doit prêcher ce carême et entendit vêpres ensuite, et à cinq heures retourna au salut. — On a nouvelle que le Grand Seigneur partit le 8 de janvier de Constantinople pour aller à Andrinople. Les envoyés du roi de Suède et du roi Stanislas ont eu ordre de le suivre et l'envoyé de l'archiduc a eu son audience de congé, et est reparti pour retourner à Vienne. L'empereur, voyant le Grand Seigneur en marche et craignant pour la Hongrie et la Transylvanie, bien loin de rappeler huit régiments qui étoient en ce pays-là, pour les faire servir sur le Rhin, envoie encore en Hongrie les troupes qui avoient hiverné en Bohême. — Le roi d'Espagne a fait lieutenant général don Tiberio Caraffa, que le maréchal de Berwick lui avoit envoyé pour lui porter la nouvelle de la levée du blocus de Girone.

Vendredi 3, à Versailles. — Le roi travailla avec le P. le Tellier, dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, où il seroit allé hier sans la fête. — Le pape, qui se porte beaucoup mieux, est pressé par l'archiduc de déclarer les trois cardinaux *in petto*, dont il y en a un pour l'évêque de Barcelone, à la recommandation de ce prince. On auroit assez souhaité ici que la déclaration de ces trois cardinaux ne fût faite qu'après la signature de la paix, parce que l'abbé de Polignac, étant un des trois, sera obligé de quitter le congrès d'Utrecht dès qu'il sera déclaré cardinal; mais le pape ne veut pas différer plus longtemps. On a obtenu quelques jours de délai, et on croit que la déclaration sera faite les premiers jours de ce mois. — On parle fort du mariage du fils du maréchal de Château-Renaud avec mademoiselle de Noailles; ce maréchal espère que le roi voudra bien qu'il cède sa lieutenance générale de Bretagne à son fils, et si le roi lui fait cette

grâce, le mariage s'achèvera. Cette lieutenance générale vaut 40,000 livres de rente.

Samedi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances; le vilain temps l'empêcha de sortir l'après-dînée, et il travailla avec M. Voisin. Le roi, en sortant chez madame de Maintenon, pour aller souper, dit au maréchal de Villars qu'il donnait 1,000 écus de pension à madame de Vogué, sa sœur. Aussitôt après le dîner du roi et avant qu'il travaillât avec M. Voisin, S. M. envoya chercher M. le chancelier, et fut enfermé trois quarts d'heure avec lui. Le soir, un peu avant le souper du roi, M. de Pontchartrain lui porta chez madame de Maintenon la nouvelle que Cassard, fameux armateur qui a été fait capitaine de vaisseau au dernier remplacement, avoit fait une descente dans l'Amérique méridionale, et qu'il avoit rançonné la ville de Surinam, où il y a une colonie hollandoise, qu'il en avoit tiré 700,000 francs en argent et plus de 100,000 écus en marchandises. Un frère du marquis d'Épinay, qui étoit de son armement, s'est fort distingué à la descente. Cassard, qui a fait lui-même la relation de cette affaire, mande qu'il va encore attaquer deux autres colonies hollandoises qui sont sur cette côte-là.

Dimanche 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, et, malgré le vilain temps, alla tirer l'après-dînée, mais il ne put pas demeurer longtemps dehors; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Le maréchal de Bervick vint au lever du roi, et en fut reçu comme il le mérite après le service qu'il vient de rendre; il a mis dans Girone des vivres pour dix-huit mois, et, quand on le loue sur ce qu'il a fait en ce pays-là, il dit que tout l'honneur en est dû à M. de Basville, intendant de Languedoc, qui a donné de si bons ordres dans la province que tous les vivres sont arrivés à point nommé à Roses, et que les ennemis ne pouvoient pas empêcher qu'étant à Roses on ne les portât à Girone, à moins que M. de Staremberg ne voulût hasarder un com-

tait, ce qu'il auroit fait très-dangereusement; car M. de Berwick l'auroit pris par ses derrières et se seroit mis entre Ostalrich et les retranchements qu'il avoit faits pour le blocus de Girone. — Les députés d'Artois eurent audience du roi, et furent présentés par le duc d'Elbeuf, gouverneur de la province; la parole fut portée par l'abbé de la Croix, prévôt de l'église d'Arras.

Lundi 6, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour, il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — On a appris que milord Galloway étoit mort en Angleterre, dans ses terres où il s'étoit retiré; il passa en Angleterre avec M. de Ruvigny, son père, après la cassation de l'édit de Nantes. — Le roi a accordé au maréchal de Château-Renaud la grâce qu'il lui a demandée; il cède à son fils la lieutenance générale de Bretagne et son mariage avec mademoiselle de Noailles doit se conclure. Ce maréchal donne à son fils 10,000 livres de rente de son bien et la lieutenance générale en vaut 40,000. La maréchale de Noailles donne à sa fille ce qu'elle a donné aux autres, elles sont sept mariées présentement : la duchesse de Guiche, la marquise de Coëtquen, la maréchale d'Estrées, la marquise de la Vallière, madame de Beaumanoir et la marquise de Gondrin; ces deux dernières sont veuves. Le marquis de Beaumanoir avoit la lieutenance de roi qu'aura présentement M. le marquis de Château-Renaud.

Mardi 7, *à Versailles*. — Le roi tint deux conseils le matin, conseil d'État d'abord, et ensuite conseil de finances; l'après-dînée il tint conseil de dépêches, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin et M. Desmaretz. La duchesse de Shrewsbury salua S. M. dans son cabinet au sortir du conseil de dépêches; elle y fut conduite par le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, et fut présentée par la duchesse d'Aumont; le roi leur parla très-gracieusement à l'une et à l'autre. La duchesse de Shrewsbury prit, le soir, le tabouret au souper du roi; elle

n'est non plus embarrassée que si elle avoit passé sa vie en ce pays-ci. — Nos plénipotentiaires à Utrecht, le 31 du mois passé, entrèrent pour la première fois en conférence avec ceux de l'archiduc, chez l'évêque de Bristol. Deux jours auparavant les plénipotentiaires de Hollande furent chez l'évêque de Bristol, eurent une conférence fort longue dans laquelle ils conclurent le traité de la barrière et de la succession à la couronne d'Angleterre dans la ligne protestante.

Mercredi 8, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon, où il y eut une petite loterie de belles étoffes de Perse pour les dames qui avoient eu l'honneur de dîner avec lui, qui sont toujours les mêmes. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Berry, qui avoit un grand mal de gorge, se fit saigner sur les six heures du soir; cela ne l'empêcha pas une heure après de faire entrer le duc de Shrewsbury, qui la salua dans son lit. Elle se mit au jeu ensuite à son ordinaire et la duchesse de Shrewsbury y vint et y prit son tabouret. On est fort content de cette ambassadrice; elle est de bonne compagnie, et paroît très-bonne femme. — Il arriva deux courriers, un d'Utrecht et l'autre de Londres; la reine doit déclarer mardi, à l'ouverture de son parlement, la conclusion de la paix avec la France et l'Espagne, et nous aurons dans quinze jours la harangue qu'elle aura faite là-dessus au parlement.

Jeudi 9, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint à son ordinaire qu'à la nuit. Le soir, chez madame de Maintenon, il y eut une petite musique. Madame la duchesse de Berry eut un peu de fièvre tout le jour, et son mal de gorge augmenta; on croit pourtant que cela n'aura point de suite. Ce qui faisoit craindre pour la fièvre, c'est que, quand elle se blessa l'année passée, son mal avoit commencé par la fièvre, et qu'elle étoit dans le sixième mois

de sa grossesse, comme elle est présentement. — Comme on est sûr que le pape aura déclaré au commencement de ce mois les trois cardinaux *in petto*, et que l'abbé de Polignac en est un, on lui envoya ces jours passés un courrier à Utrecht pour lui ordonner de revenir, et il a mandé qu'il en partiroit le 11. — On parle fort depuis quelques jours du mariage de mademoiselle de Monaco avec le comte de Roye, fils du comte de Roucy. M. de Monaco n'a point de garçons, il a trois filles. Il est duc de Valentinois, et la duché est femelle ; il veut que son gendre prenne le nom et les armes de Monaco. On examine présentement les substitutions qu'il y a dans cette maison. M. le chancelier et M. de Pontchartrain son fils, beau-frère du comte de Roucy, examinent et conduisent cette affaire, et on croit qu'elle se conclura incessamment*.

* Dangeau se trompe ici, comme il fait souvent sur les duchés. Celui de Valentinois ne fut jamais femelle pour M. de Monaco, et l'érection y est bien précise pour les seuls mâles ; de plus, l'édit de 1711 abolit rétroactivement les duchés femelles. Outre cela, il ne fut point question pour le gendre de M. de Monaco de tirer aucun droit de son duché, mais bien de lui faire la grâce d'accorder à ce gendre des lettres nouvelles avec le rang de leur date. C'est ce dont il s'agissoit sur ce mariage du fils du comte de Roucy, qui n'eut pas lieu, et qui fut exécuté de la sorte pour celui du fils de M. de Matignon, qui fut effectué.

Vendredi 10, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir, chez madame de Maintenon, les musiciens jouèrent la comédie de *George Dandin* ; le roi et les dames qui les voient jouer les trouvent quasi aussi bons acteurs que bons musiciens. — Le roi a trouvé bon que le comte de Matignon cédât au comte de Thorigny, son fils unique, la lieutenance générale de Normandie, qui vaut 20,000 livres de rente et les gouvernements de Cherbourg et de Granville, qui valent au moins 2,000 écus

de rente chacun; M. de Matignon en conserve les revenus et y commandera sa vie durant. — On fit partir hier pour Utrecht un courrier qui porte ordre à nos plénipotentiaires de signer la paix avec les plénipotentiaires d'Angleterre, et la reine de la Grande-Bretagne a mandé qu'elle la déclarera sûrement mardi à son parlement. On ne doute pas que la paix avec la Hollande ne suive de près celle d'Angleterre, les Hollandois perdroient trop à différer; dès que les Hollandois l'auront signée, il est très-apparent que les plénipotentiaires de l'archiduc la signeront aussi, mais c'est la coutume de la maison d'Autriche de signer toujours la paix les derniers.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il se promena dans les jardins l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Le matin il arriva un courrier de M. le cardinal de la Trémoille, qui apporta la nouvelle que le 1er de ce mois le pape avoit déclaré cardinal l'abbé de Polignac. Cet abbé doit être parti ce matin d'Utrecht, et l'on a fait repartir ce soir le courrier de M. de de la Trémoille, qu'il trouvera en chemin; on l'attend ici dans huit jours au plus tard. Ce courrier ne donne pas grande espérance de la vie du pape. On ne croit pas qu'il puisse aller jusqu'au mois de mai; son ventre est ouvert, et l'on compte que le cardinal de Rohan et le nouveau cardinal partiront d'ici un peu avant ou un peu après Pâques; on ne sait point encore si M. le cardinal de Noailles ira. — Le vieux Brissac*, autrefois major des gardes du corps, est mort chez lui à la campagne où il étoit retiré depuis quelques années. Il étoit gouverneur de Guise; ce gouvernement vaut près de 20,000 livres de rente. Brissac son neveu, officier des gardes du corps, est fort à portée d'espérer que le roi lui donnera ce gouvernement.

* Ce vieux Brissac, très-simple gentilhomme, avoit passé sa vie dans les gardes du corps et major longues années. Il avoit plu au roi par son application et les détails de cet emploi, au point que les ca-

pitaines des gardes avoient souvent à compter avec lui. C'étoit un rustre, très-brutal et d'ailleurs fort désagréable, gâté par le roi qu'il comptoit pour tout et le reste pour peu, mais homme d'honneur, de valeur et de probité, estimé pour tel, quoique haï de beaucoup de gens et redouté de tout ce qui avoit affaire à lui. Le roi, parlant un jour des devoirs des majors qui, en y étant exacts, étoient sujets à n'être pas aimés. « Ma foi, dit M. de Duras, qui le suivoit avec le bâton de capitaine des gardes, et prenant Brissac par le bras, s'il ne faut qu'être bien haï pour être bon major, voilà, Sire, le meilleur de France et le roi des majors. » Chacun rit, et le roi ne dit mot; mais Brissac écumoit sans oser répliquer une parole. Il se brouilla assez plaisamment avec les dames. Le roi alloit tous les dimanches au salut quand il étoit à Versailles, et les dames dévotes ou qui vouloient le paroître n'y manquoient point. Brissac poste les gardes; c'étoit l'hiver; et, comme il vit le tour de la tribune plein de dames et de petites bougies qu'elles portoient pour lire ou pour se faire remarquer, tout d'un coup il fait du bruit comme s'il entroit dans la tribune, et crie aux gardes de quitter leurs postes et de retourner dans leurs salles, parce que le roi ne vient point. Aussitôt il voit éteindre les petites bougies, les unes après les autres, et les dames défiler, quoique le salut, qui n'attendoit jamais le roi, fut sur le point de commencer. Dès qu'elles furent parties, Brissac reposte les gardes qu'il avoit fait attendre aux issues. Le roi arrive, voit les tribunes vides, excepté deux ou trois dames, et demande avec surprise raison de cette solitude. Brissac sourit, et lui conte ce qu'il venoit de faire; le roi et les courtisans en rirent fort; mais les dames furent nommées et notées qui ne lui pardonnèrent pas. C'étoit un gros joueur de piquet et de trictrac, fidèle joueur, mais le plus furieux et le plus mauvais du monde. Personne ne lui marchoit sur le pied, les ministres même le ménageoient. Il haïssoit les médecins, et avoit quelquefois des disputes avec Fagon, premier médecin, devant le roi sans aucun ménagement, dont le roi mouroit de rire et Fagon de rage, qui avoit accoutumé au ménagement et presqu'au respect les plus grands.

Dimanche 12, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée; le soir, il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le bruit se répandit ici le matin que la maison du duc d'Aumont à Londres avoit été brûlée, mais, comme M. de Torcy et l'ambassadeur d'Angleterre n'en avoient aucune nouvelle, on crut le bruit faux; il étoit venu par M. Tost, président de Calais, mais cela ne s'est trouvé que trop véritable, et

M. du Dressenay, capitaine de vaisseau qui étoit à Londres avec M. d'Aumont, arriva le soir et rendit compte au roi de toute cette triste aventure. La maison a été entièrement brûlée; M. d'Aumont n'a sauvé que sa vaisselle; tous ses meubles sont brûlés. Il a fallu abattre une maison voisine pour empêcher que le feu ne se communiquât. On ne sait pas trop bien qui a mis le feu à la maison; il y a grande apparence que ce sont plutôt des gens de dehors que des domestiques par négligence. La reine a donné une autre maison au duc d'Aumont, qui avoit eu plusieurs avis qu'on le vouloit brûler et même assassiner; la reine lui avoit offert des gardes. Voilà tout ce qu'on en sait jusqu'à cette heure *.

* M. d'Aumont étoit un panier percé, à qui rien ne coûtoit pour avoir, et qui avoit tiré des monts d'or des contrôleurs généraux et de son cousin de Barbezieux, avec qui il finit par se brouiller. Il fut accusé d'avoir procuré ce feu pour gagner ce qu'il en tireroit du roi et pour couvrir une contrebande dont les Anglois se plaignirent dès son arrivée, et qui lui valut infiniment. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, d'une force de corps prodigieuse, débauché à l'avenant, à paroles dorées, sans foi et sans âme, et avec peu de réputation à la guerre. Cette ambassade ne lui réussit ni en Angleterre ni en France.

Lundi 13, *à Versailles*. — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna audience aux députés des États de Bretagne; l'évêque de [Quimper] portoit la parole. Après cette audience il envoya chercher le prince Ragotzki *, qui étoit dans ma chambre et qui savoit qu'il alloit avoir audience du roi. Le baron de Breteuil le mena par le petit degré qui mène au petit appartement du roi, et, quand il fut entré dans le cabinet où étoit le roi, le baron de Breteuil se retira; il n'y avoit avec le roi que M. de Torcy. L'audience ne fut pas longue, mais le prince Ragotzki, qui remonta dans ma chambre, nous en parut très-content, et le roi, qui alla se promener à Marly aussitôt après son dîner, en parla très-avantageusement. Il est ici dans un incognito parfait et se fait appeler le comte Saaros, qui est

une comté à lui auprès d'Eperiès, en Hongrie. Ce comte ne verra point en cérémonie les princes ni les princesses, mais Madame, avec qui il a l'honneur d'avoir quelque alliance, le voulut voir, et il alla chez elle à onze heures sans être mené par un introducteur. M. de Torcy lui donna un magnifique dîner, où nous dînâmes plusieurs courtisans et quelques dames avec lui. Nous lui trouvons tous beaucoup d'esprit et de connoissances. Le roi, au retour de Marly, travailla avec M. de Pontchartrain.

* On sait trop quel fut le prince Ragotzki pour l'expliquer ici. C'est une maison considérable des frontières d'Hongrie et de Transylvanie, qui s'est élevée par l'élection à cette dernière principauté. De trois Ragotzki, père, fils et petit-fils, par la protection de la maison d'Autriche, celui du milieu fut fait prince de l'empire; le dernier des trois épousa l'héritière des Batori, si connus dans ces provinces où ils ont commandé; le fils de celui-là vécut et mourut particulier en 1681. Sa femme, fille du comte Serini et mère du prince Ragotzki dont il s'agit, se remaria au fameux Tékeli. Le malheur de son père qui eut la tête coupée avec le comte Nadasti et Frangipani, et la grande figure de son second mari dans les troubles de Hongrie, y enveloppèrent le prince Ragotzki et le mirent enfin à la tête des mécontents de la Transylvanie, qui l'élurent en la place qu'avoient occupée ses pères, et dans laquelle il fit trembler Vienne plus d'une fois, dans le temps que nos troupes étoient en Bavière, et qui, sans le malheur de la dernière bataille d'Hochstett, auroit pu mener loin l'empereur; mais les suites de cette disgrâce si complète rejaillit tellement sur Ragotzki et son parti, qu'il n'eut de ressource que celle même des électeurs de Cologne et de Bavière, qui fut de s'échapper et de gagner la France. Cette qualité de prince de Transylvanie et celle qu'il y avoit jointe de chef du royaume d'Hongrie en attendant mieux, lui firent obtenir ici l'incognito, sous lequel il y vécut toujours sous le nom de comte de Saaros, avec une très-forte pension et une grande distinction, mais sans rang quelconque. Avant cette élévation, il avoit été mis en prison à Neustadt, avec grande apparence d'y perdre la tête. Sa femme, fille du landgrave d'Hesse-Rheinfels-Vanferied, obtint à grand'peine la permission de l'aller voir, et trouva moyen de le sauver sous ses habits, tandis qu'elle demeura en sa place. Il n'y eut pas moyen de lui faire pis pour cela que de la retenir en prison; on en eut honte bientôt, et on la laissa aller. Elle se retira sur les frontières de Pologne, et vécut aussi quelque temps à Dantzick et à Hambourg; mais, tandis que son mari formoit un parti, à la tête duquel il

devint formidable, elle s'abandonna à un désordre qui ne put être caché, et qui enfin éclata avec un scandale de plusieurs années; tellement que son mari, qui lui devoit la vie, ne put prendre aucun parti contre elle, et n'osa aussi par honneur la reprendre avec lui. Ses malheurs domestiques et de fortune le jetèrent dans une grande solide et austère piété, qui ne lui ôta rien de la liberté de l'esprit, ni de l'usage de la cour et des meilleures compagnies au milieu desquelles il fut toujours. Grand chasseur, de tous les voyages de Marly, en partie de ceux de Fontainebleau, assez peu à Versailles, jamais à Paris, il se fit une solitude aux Camaldules de Grosbois, dont il suivoit exactement nuit et jour le chœur et la plupart des autres exercices, jeûnoit une fois la semaine et souvent deux fois au pain et à l'eau, et vivoit d'ailleurs tant que cela ne paroissoit pas dans une grande austérité. Sa maison, fort grosse, étoit très-réglée; il la payoit bien et ne dépensoit qu'à cela et à la chasse. C'étoit un homme très-sage, très-modeste, de fort peu d'esprit, avec des manières nobles, prévenantes, une grande politesse, une grande aisance avec tout le monde, et, ce qui est rare ensemble, beaucoup de dignité sans nulle prétention, et ce qui l'est encore plus que tout cela ensemble, avec fort peu d'esprit qui faisoit admirer de près, mais d'une autre sorte, qu'on l'eût admiré si longtemps de loin. Il étoit grand et très-bien fait, et fort, avec un petit nez et de petits yeux chinois ou tartares. Toujours ici, tant qu'il y a été, sur un pied de vraie considération et du roi et des princes et princesses du sang, fort bien avec madame la Duchesse et fort ami de M. le comte de Toulouse. Il tiroit plus de cent mille écus du roi, toujours payés comptant par quartiers. Ses enfants étoient retenus à Vienne dès leur enfance. On verra par la suite de ces Mémoires ce que tout cela devint.

Mardi 14, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet au comte de Lewenstein, grand doyen et député du chapitre de Strasbourg, qui lui portoit un projet de délibération sur la manière des preuves qu'il faudroit que les chanoines françois fissent pour être reçus dans ce chapitre. Il y a même quelques adoucissements pour les preuves que les chanoines allemands doivent faire du côté des mères. L'audience fut assez longue; le comte de Lewenstein en sortit charmé, et le roi eut la bonté de dire le soir à madame de Dangeau: « Votre frère m'a très-bien parlé, et j'en suis fort content. » Le comte de Lewenstein n'a rien fait que de concert

avec le cardinal de Rohan son évêque *. Après la messe, le roi tint conseil d'État qui fut fort court; ensuite il tint conseil de finances, et l'après-dînée il tint conseil des dépêches, et puis entra chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin et M. Desmaretz. — Planque, inspecteur de l'infanterie que nous avons en Espagne, est mort; il avoit le gouvernement de Puylaurens, qui vaut 3,000 livres de rente.

* L'excès et la multiplicité des mésalliances, que la longue suite du même esprit de gouvernement a forcé toute la noblesse du royaume de contracter pour vivre, la mettoit tout entière, si on en excepte peut-être quatre ou cinq personnes, comme MM. d'Uzès avant son second mariage, de Duras, de Roucy, hors d'état d'entrer dans le chapitre de Strasbourg. C'étoit par des tours de passe-passe que le cardinal de Rohan lui-même y avoit été reçu; on considéra cependant qu'il étoit de l'intérêt du roi que des François en pussent être évêques, et, comme c'est du chapitre que les évêques se tirent uniquement, il fut nécessaire de faciliter les moyens d'y entrer. Le chapitre donna les mains par degrés à ce qui lui fut proposé de la part du roi, et ce fut le frère de madame de Dangeau, chanoine de cette église et de plusieurs autres, même électorales, qui agit là-dessus entre le roi et le chapitre.

Mercredi 15, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil d'État à Versailles, d'où il partit aussitôt après son dîner pour venir ici. M. de Vaudemont prit congé du roi à Versailles; il s'en retourne à Commercy, et n'en reviendra que pour le voyage de Fontainebleau, dont le temps n'est pas encore fixé. Madame la duchesse de Berry est demeurée à Versailles. Elle gardera le lit encore plus d'un mois; elle va entrer dans son sept. Monseigneur le duc de Berry ira presque tous les soirs de Marly coucher à Versailles comme le dernier voyage. — Le roi a amené ici des gens qui n'y étoient jamais venus: le comte d'Auberterre, le marquis de Vieuxpont et M. d'Aubigny, et madame de Maillebois la nouvelle mariée. — On mande de Flandre que les troupes danoises qui étoient à la solde d'Angleterre étoient embarquées pour retourner en leur

pays; il y a déjà longtemps qu'elles avoient reçu un premier ordre pour retourner chez eux, mais depuis, elles avoient reçu l'ordre pour demeurer, et présentement le roi de Danemark les rappelle tout à fait.

Jeudi 16, *à Marly*. — Le roi courut le cerf et au retour de la chasse fit porter son dîner chez madame de Maintenon. — Par les lettres qu'on reçoit de Londres du 7 de ce mois, il y a apparence que le parlement sera ajourné jusqu'à la fin du mois. — Le mariage du prince d'Isenghien avec mademoiselle de Rhodes se fera dimanche, quoique madame de Rhodes la mère n'y consente pas; il y a eu une grande assemblée des parents de la fille qui ont été d'avis que le mariage étoit bon, et qu'il le falloit faire. — On attend les passe-ports pour les plénipotentiaires d'Espagne, et on mande d'Utrecht qu'on les enverra incessamment. — Le roi a donné l'inspection qu'avoit Planque à M. de Guitaut, fils de feu Guitaut, chevalier de l'Ordre; il est colonel du régiment de Rouergue et brigadier. Il y a neuf inspecteurs d'infanterie, mais il n'y a plus de directeurs que dans la cavalerie. Le gouvernement de Puylaurens, qu'avoit Planque, a été donné à Saint-Chamant, enseigne des gardes du corps.

Vendredi 17, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il se promena l'après-dînée dans ses jardins. — Il y eut l'après-dînée à Saint-Denis vigile des morts, et demain l'on fera le service du bout de l'an du Dauphin et de la Dauphine. — Le comte de Nassau est mort dans son château de Saarbruck; il étoit colonel du régiment Royal-allemand, et ce régiment vaut 25,000 livres de rente, mais le comte de Nassau n'en tiroit pas tant, parce qu'il donnoit beaucoup à des officiers du régiment; il n'avoit pas servi les dernières campagnes. Le roi l'estimoit fort, et l'auroit élevé s'il eût été catholique; le roi le lui avoit dit plusieurs fois. — Le roi a prolongé son voyage de Marly jusqu'au premier samedi de carême. — On parle du mariage du marquis de Vieuxpont, lieu-

tenant général qui est ici à Marly, avec une fille de M. le Premier, qui est dans un couvent à la campagne. M. le duc de Foix, parent de M. de Vieuxpont, entre dans le mariage, le regardant comme son héritier en partie.

Samedi 18, *à Marly*. — Le roi passa la journée à se promener dans ses jardins, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — L'on fit à Saint-Denis le service du bout de l'an de la mort du Dauphin-Bourgogne et de madame la Dauphine; M. l'évêque de Metz officia. Monseigneur le duc de Berry y étoit avec M. le duc d'Orléans, M. le Duc, M. le comte de Charolois, M. le prince de Conty, M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse. De l'autre côté étoit madame la Duchesse avec mesdemoiselles de Bourbon, de Charolois, de Conty et de la Roche-sur-Yon. Les cours supérieures ne viennent point au service du bout de l'an. La cérémonie commença avant onze heures, et finit à midi et demi. Monseigneur le duc de Berry retourna dîner à Versailles et coucher à Marly. Les spectacles cessèrent ce jour-là à Paris. — Il arriva un courrier d'Angleterre, et on sut que le parlement étoit ajourné au 28 de ce mois. — On mande de Madrid que le connétable de Castille est mort. Il étoit major domo major; le roi d'Espagne a donné cette charge au duc d'Escalona, marquis de Villena, qui a été vice-roi de Naples.

Dimanche 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — La noce de mademoiselle de Noailles avec le fils du maréchal de Château-Renaud se fit à Versailles, et celle de mademoiselle de Rhodes avec le prince d'Isenghien se fit à Paris. — Voici une lettre que le duc de Berwick reçut il y a quelques jours du roi d'Espagne, par où on apprend sûrement que le marquis de Brancas est chevalier de la Toison :

« Mon cousin, la nouvelle preuve que vous venez de me

donner de votre zèle en faisant lever le blocus de Girone, dont vous êtes venu si glorieusement à bout, est si importante et si agréable pour moi que je ne veux pas manquer à vous en remercier moi-même. J'ai été également sensible à la manière dont vous vous êtes offert à me rendre ce service et à celle dont vous l'avez exécuté, et vous pouvez être assuré que je ressens les obligations que je vous ai, comme vous pouvez le désirer. Je vous prie de marquer aussi de ma part au marquis de Brancas la satisfaction où je suis de la conduite qu'il a tenue, et de lui apprendre qu'en cette considération je lui enverrai le collier de la Toison. J'ai voulu vous faire le plaisir de lui donner cette nouvelle, et je serai fort aise de trouver des occasions de vous témoigner l'estime et la considération que j'ai pour vous, qui sont telles que vous les méritez. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

« A Madrid, ce 13 janvier 1712.

« PHILIPPE. »

Lundi 20, à Marly. — Le roi, après la messe, monta en calèche pour aller courre le cerf; l'après-dînée il se promena dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — Le roi a donné le régiment Royal-allemand qu'avoit le comte de Nassau à M. de Quadt, maréchal de camp qui est fort estimé dans les troupes. — Milord Marlborough, depuis être parti d'Aix-la-Chapelle, a toujours demeuré à Maëstricht, où il attend la duchesse son épouse, qui est partie d'Angleterre. On a ôté toutes les charges à Cadogan son favori, qui la suivoit, et qui est un officier de réputation. — Par les lettres qu'on reçoit d'Allemagne, il y a apparence qu'on entendra bientôt parler d'un nouveau combat entre les Suédois et les Danois. Le comte de Steinbock est auprès de Tonningen; son armée n'y souffre pas encore, mais, comme il est fort resserré, on ne croit pas qu'il puisse éviter un combat, et les Moscovites qui ont joint les

Danois sont fort supérieurs à lui par cette jonction.

Mardi 21, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances; M. Desmaretz, qui n'avoit pu venir ici à cause de la goutte, étoit au conseil, mais fort incommodé encore. L'après-dînée, le roi se promena dans ses jardins et prit plaisir à les montrer à l'ancien évêque de Troyes (1), à qui il avoit permis de venir ici lui faire sa cour. Le soir, M. Voisin travailla avec le roi chez madame de Maintenon. La reine d'Angleterre vint ici sur les cinq heures, et retourna à sept heures à Saint-Germain. — On mande de Turin que M. le duc de Savoie lève de nouvelles troupes; on croit que c'est à dessein de les laisser dans son pays pour en défendre l'entrée, et qu'il enverra ses vieilles troupes en Sicile pour prendre possession de ce royaume. — Le roi d'Angleterre doit arriver aujourd'hui à Bar-le-Duc; M. de Lorraine en fait meubler le château magnifiquement pour le recevoir. Richard Hamilton, maître de sa garde-robe, est revenu à Saint-Germain, où la reine lui a rendu son logement, et il conserve sa charge. On ne dit point les raisons qui l'ont obligé à quitter le roi son maître.

Mercredi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; M. Desmaretz se fit porter en chaise jusqu'à la porte du cabinet, et fut obligé de s'en retourner le soir à Versailles pour se reposer, ses douleurs augmentant. Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon, l'après-dînée se promena dans ses jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — M. le premier président est venu deux jours de suite ici, et a eu des audiences du roi; on croit que c'est sur le livre du père de Jouvency. — Madame la duchesse du Maine donna une grande fête à Sceaux, où il alla beaucoup de gens d'ici; on y joua la comédie de *l'Hôte de Lemnos*. —

(1) François Bouthillier de Chavigny.

Le duc d'Ossone donna un grand souper à Paris, où étoient conviés plusieurs dames de la cour et plusieurs courtisans; nous étions près de trente à table. Il y eut grand bal après souper, où les masques n'entroient que par billets. — Le cardinal de Polignac arriva à Paris.

Jeudi 23, *à Marly*. — Le roi, après la messe, monta dans sa calèche, et alla courre le cerf; Madame est à toutes ces chasses, et ne se porte pourtant pas encore trop bien. Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. Un peu avant que le roi en sortit pour aller souper, M. de Torcy y entra, et y mena le cardinal de Polignac * qui présenta sa calotte au roi et le roi la lui mit sur la tête; quoique le courrier qui lui portoit la calotte l'eût trouvé en chemin auprès d'Anvers, il ne l'avoit point prise. Ce cardinal demeurera ici; il aura le logement de M. son frère, qui est du voyage, et M. de Polignac sera dans la chambre de madame sa femme. Le roi a reçu ce nouveau cardinal fort gracieusement, et, outre ce qu'il lui avoit dit dans la chambre de madame de Maintenon quand il arriva, il lui parla encore en sortant de son souper. — Le mariage de M. de Vieuxpont avec mademoiselle de Beringhen, fille de M. le Premier, est entièrement réglé; on va faire sortir la demoiselle du couvent, et les noces se feront les premiers jours de carême.

* Ce fut une chose assez étrange que l'abbé de Polignac, cardinal *in petto* de la nomination du roi Jacques d'Angleterre, et dont la déclaration hâta le départ d'Utrecht, y traita et y conclut son expulsion de France avec les Anglois et tout ce qu'ils voulurent à cet égard.

Vendredi 24, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée dans ses jardins; le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Comme le P. le Tellier n'est point ici et qu'il n'y reviendra plus le reste du voyage, le roi a donné son logement à M. le duc de Charost. — L'archiduc retire ses troupes de Barcelone et de toute la Catalogne, et l'archiduchesse s'em-

barquera incessamment pour revenir à Gênes et retourner à Vienne par l'Italie. L'archiduc renonce à l'Espagne et aux Indes. Majorque, Iviça demeureront au roi d'Espagne, Minorque aux Anglois. L'archiduc ne redemande plus que Strasbourg soit rendu à l'empire; il consent que le royaume de Sicile soit donné à M. de Savoie, mais il n'a pu encore se résoudre sur le royaume de Sardaigne que nous voulons que M. de Bavière ait. Il demande qu'on donne l'amnistie et qu'on rende tous les priviléges aux Catalans et à la ville de Barcelone, qui en a plus que le reste de la province. Le roi d'Espagne a déjà accordé l'amnistie aux Catalans, et l'a fait publier, mais il fait grandes difficultés de leur rendre leurs priviléges.

Samedi 25, *à Marly*. — Le roi courut le cerf le matin, se promena l'après-dînée dans ses jardins, et le soir travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — On commence à parler du mariage du fils de M. le maréchal de Tallard avec une fille de M. le prince de Rohan. On ne doute pas que le roi ne permette au maréchal de Tallard de céder la duché à son fils. — On mande de Berlin que l'électeur de Brandebourg est considérablement malade; l'électrice sa femme l'est depuis longtemps. — Les lettres de Holstein portent que le général Steinbock s'est rendu maître de Tonningen, ce qui le met fort en sûreté contre tout ce que le czar et le roi de Danemarck voudroient entreprendre. On ne sait pas bien comme il s'est rendu maître de Tonningen, qui est une place très-forte; apparemment il y a eu quelque intelligence. — Madame la duchesse de Berry fit venir les marionnettes à Versailles, et monseigneur le duc de Berry partit d'ici à neuf heures, et y mena, dans son carrosse, la maréchale de Villars, la duchesse de Lauzun, mesdames de la Vrillière, de Polignac et de Courcillon qui revinrent ici après avoir fait médianoche avec madame la duchesse de Berry.

Dimanche 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil

d'État; le vilain temps l'empêcha d'aller tirer l'après-dînée comme il l'avoit résolu, et il travailla chez lui avec M. Pelletier. — Par les dernières lettres qu'on a d'Utrecht on ne doute point que les Hollandois ne signent incessamment la paix, car, outre que le temps d'entrer en campagne approche, et que beaucoup de troupes de plusieurs de leurs alliés sont retournées en Allemagne, et qu'ils n'ont point de magasins, les États Généraux ont perdu tout leur crédit; ils ne trouvent plus d'argent que par la voie des loteries, et ces loteries se remplissent difficilement. De plus, les républicains, qui ont toujours été pour la paix, recommencent d'entrer en crédit, et les orangistes ont perdu tout le leur. On appelle orangistes ceux qui étoient attachés à la maison du prince d'Orange, dont le plus affectionné à ce parti étoit le pensionnaire Heinsius. — Madame la duchesse de Berry a donné la charge de son secrétaire des commandements à Longepierre, qui a toujours été fort attaché à madame la duchesse d'Orléans; cette charge étoit vacante par la mort de Ponton, qui mourut à la fin de janvier, et qui l'avoit achetée 40,000 écus; il ne l'a jamais exercée.

Lundi 27, *à Marly*. — Le roi prit médecine par précaution, comme il la prend tous les mois, et, après son dîner, il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain jusqu'à six heures, et puis passa chez madame de Maintenon. — Toutes les conditions du mariage de M. de Tallard avec une des filles de M. le prince de Rohan sont réglées. Le roi trouve bon que le maréchal cède sa duché à son fils; c'est la troisième fille de M. le prince de Rohan qu'il épouse. Il y a des engagements dans la famille pour la première, la seconde se fait religieuse; M. le prince de Rohan lui donne 200,000 francs présentement, et lui assure encore 100,000 francs après sa mort. — On a la confirmation de la nouvelle que le comte de Steinbock est maître de Tonningen, ce qui met l'armée de Suède fort en sûreté, car Tonningen est une des meilleures places

d'Allemagne et qui par la mer peut recevoir des secours d'hommes et de vivres, et l'on compte que l'armée du czar sera obligée de s'éloigner incessamment.

Mardi 28, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf. L'après-dînée il y eut une petite loterie chez madame de Maintenon, et le soir M. Voisin y travailla avec le roi. — A la paix, on reconnoîtra l'électeur de Brandebourg roi de Prusse et prince de Neufchâtel, mais il vouloit en être reconnu prince héréditaire, et c'est ce qu'il n'a pu obtenir; ainsi tous ceux qui prétendent à cette principauté pourront faire leurs protestations. A l'égard de la principauté d'Orange elle demeurera comme elle est, jusqu'à ce que le procès entre tous les prétendants soit jugé. L'électeur de Bavière aura Luxembourg, Namur et Charleroy, en attendant qu'on lui rende la Bavière; mais les Hollandois demandent qu'ils puissent mettre garnison dans ces trois places; il aura la Sardaigne et le titre de roi. L'électeur palatin redeviendra premier électeur laïque et aura le haut Palatinat, comme il avoit ce rang et ce pays avant la paix de Munster; mais, après sa mort et celle du prince Charles son frère, l'électeur de Bavière reprendra son rang, et le haut Palatinat lui reviendra, si bien qu'il aura le royaume de Sardaigne plus qu'il n'avoit avant la guerre.

Mercredi 1er *mars*, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, se promena l'après-dînée, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — M. le duc d'Orléans s'en alla avant-hier à Paris; la fièvre le prit en chemin; madame la duchesse d'Orléans y est allée aujourd'hui, et ne reviendra point ici du voyage. M. le duc d'Orléans a eu la fièvre encore aujourd'hui assez forte; Madame en a eu des nouvelles après le souper du roi. — M. l'évêque de Viviers (1) est mort; il donne par son tes-

(1) Charles-Antoine de la Garde de Chambonas.

tament 180,000 francs aux pauvres, 20,000 écus au fils aîné de M. de Chambonas son frère, 40,000 francs au cadet, et, outre cela, M. de Chambonas hérite de beaucoup. L'évêché de Viviers vaut 12,000 écus de rente, et il avoit une abbaye qui vaut 10 ou 12,000 francs.

Jeudi 2, *à Marly*. — Le roi courut le cerf malgré le vilain temps, et se promena l'après-dînée, mais la promenade fut courte à cause de la pluie. Le soir il y eut petite musique chez madame de Maintenon. — Les directeurs et les inspecteurs de nos troupes ont ordre de partir le 15 pour aller faire la revue de l'infanterie et de la cavalerie, et, quoiqu'on ne doute pas de la paix, on a la même attention pour mettre les troupes en bon état que si l'on étoit obligé de continuer la guerre. Les Hollandois font tout le contraire, car ils n'ont donné à leurs troupes ni recrues, ni remonte, ni habillements, et n'ont aucun magasin dans toutes leurs places. — Les électeurs de Bavière et de Cologne arriveront à Paris la semaine qui vient, et il paroît que l'électeur de Bavière a un peu changé de sentiment pour les dames qu'il a laissées à Namur. — On vouloit bien donner à Utrecht les passeports pour les plénipotentiaires d'Espagne, et ce qui les retardés est qu'on vouloit qu'ils missent dans ces passeports : « Pour les plénipotentiaires du roi d'Espagne Philippe V. »

Vendredi 3, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, qui avoit couché à Versailles pour ne pas déloger ici le duc de Charost, à qui on a donné son logement. Après le dîner, le roi se promena dans ses jardins, et chez madame de Maintenon, le soir, il y eut une loterie et il n'y eut point de musique. — Les fiançailles de mademoiselle de Tournon, fille de M. de Rohan, qui épouse M. de Tallard, se feront mardi à Versailles dans le cabinet du roi. — Par les dernières lettres qu'on a de Rome, on apprend que la santé du pape est beaucoup moins mauvaise; on croit qu'il pourra vivre encore quelque temps;

cependant nos cardinaux ont toujours ordre de se tenir prêts à partir. Quand le pape a déclaré les trois derniers cardinaux *in petto*, il a fait aussi l'archevêque de Milan cardinal. Ce nouveau cardinal s'appeloit M. Erbas, et il a pris le nom d'Odescalchi. Outre ce nouveau cardinal-là, il en a encore réservé un *in petto*, parce qu'il en étoit mort deux depuis la grande promotion ; ainsi il n'y a plus de chapeaux vacants.

Samedi 4, à Versailles. — Le roi revint ici de Marly sur les six heures, et s'y étoit promené toute la journée, et y fait faire toujours de nouveaux embellissements de peu de dépense. Il y avoit donné audience le matin à M. le président. Le soir, ici, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. Voisin. — Le parlement a registré la grâce que le roi a faite au duc de la Rocheguyon, pour faire passer sa duché sur la tête de M. de Duretal, son second fils. — Quoiqu'on doute moins de la paix que jamais, tous les officiers ont ordre de se rendre à leurs régiments à la fin de ce mois, et on va faire cantonner beaucoup de troupes en Flandre, où nous avons des fourrages dans presque toutes nos places. — M. de Lorraine est allé à Bar voir le roi d'Angleterre, qui se fait toujours appeler le chevalier de Saint-Georges ; ce duc demande à l'empereur de lui faire justice sur le duché de Montferrat, et, à l'égard des prétentions qu'il a sur quelques terres dont le roi est en possession, on exécutera ce qu'on lui a promis par la paix de Ryswick. Il ne paroît pas que dans ce traité ici, à Utrecht, les ministres de l'archiduc aient eu grande attention aux intérêts de M. de Lorraine.

Dimanche 5, à Versailles. — Le roi, après son lever, donna audience au premier président, au procureur général et à M. Joly de Fleury, premier avocat général ; il leur parla encore après la messe. Il signa le contrat de mariage du marquis de Vieuxpont avec mademoiselle de Béringhen. Le roi, après son lever, fit entrer dans son cabinet les cardinaux de Rohan et de Polignac, et régla la place qu'ils

doivent avoir dans la chapelle au sermon ; il prit la peine même de la dessiner de sa main devant eux ; il n'y avoit rien sur cela dans les registres de la chapelle. Quand le roi fut entré dans la chapelle, il trouva que les siéges qu'on leur avoit donnés étoient bien placés et comme il l'avoit ordonné *. Après le sermon, le roi donna audience dans son cabinet au cardinal de Polignac, qui dura plus d'une heure et demie, et ensuite S. M. descendit chez madame la duchesse de Berry, où il demeura assez longtemps ; il lui parla bas quelque temps et d'un air d'amitié. Au sortir de là, il passa chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier d'Angleterre par lequel on apprend que le parlement étoit encore différé ; il est ajourné au 14 de ce mois, et l'on mande que sûrement il commencera ce jour-là et qu'il ne sera plus ajourné. — La place que le roi a donnée aux cardinaux dans la chapelle est sur des tabourets au côté gauche de son prie-Dieu, un peu plus avancée vers l'autel que le prie-Dieu, vis-à-vis la place que les cardinaux grands aumôniers ont, qui est toujours à la droite du prie-Dieu ; on leur donne des carreaux. Ce qui fait qu'il n'y avoit point de registre de cela dans la chapelle, c'est que depuis longtemps on n'avoit point vu de cardinaux venir ici qui ne fussent grands aumôniers, et, quand il en venoit quelqu'un qui n'eut point cette charge, il se tenoit dans la tribune.

* Le roi ne s'est jamais pu défaire du respect pour les cardinaux, ni de l'aversion d'en mettre dans son conseil, encore plus d'un premier ministre, que lui avoit inspiré le cardinal Mazarin. L'oppression qu'il avoit soufferte de celui-là ne s'étoit pu effacer, ni en même temps la grande idée qu'il avoit prise de sa dignité, et il se sentoit flatté d'en avoir à sa cour. On voit ici un soin de leur grandeur qu'il n'a eu que pour eux et pour ses bâtards.

Lundi 6, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Le roi,

après son lever, donna audience au duc d'Ossone, qui se prépare à partir pour Utrecht. La difficulté qu'il y avoit sur l'expédition des passe-ports est levée, et le duc d'Ossone fit partir dès le soir un courrier pour l'Espagne. — Le roi a donné à M. de Saumery, le fils, la survivance du gouvernement de Chambord, et il va épouser une veuve fort riche qui a 500,000 francs présentement, et qui aura plus d'un million après la mort de son père. — L'électeur de Bavière est arrivé auprès de Paris et a pris une maison à Suresnes, qui est fort petite mais assez ajustée ; il verra le roi à la fin de la semaine. L'électeur de Cologne est arrivé à Paris, et a pris une maison dans le quartier de Richelieu, que Simeoni, son envoyé, lui a fait meubler en fort peu de temps, quoiqu'elle soit assez grande. Il paroît assez affligé de ce que, par le traité de paix, les Hollandois auront garnison dans Liége et dans Huy.

Mardi 7, *à Versailles*. — Le roi tint un conseil d'État qui fut fort court, avant le conseil de finances, et après le conseil de finances il travailla avec M. Desmaretz. Il avoit donné audience, avant que d'aller à la messe, à M. de Chalais, qui prit congé de lui pour retourner en Espagne, et M. de Chalais sortit fort content de son audience. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — On eut nouvelle que l'électeur de Brandebourg, qu'on croyoit hors de danger, étoit mort à Berlin le 25 février, et l'électrice sa femme, avec qui il étoit fort brouillé depuis peu, est fort malade aussi ; c'est sa troisième femme. Il avoit épousé en premières noces une fille du landgrave de Hesse, sa cousine germaine, et n'en a eu qu'une fille qui est morte et qui avoit été mariée dans la maison de Hesse au prince héréditaire. Il avoit épousé en secondes noces une princesse d'Hanovre, sœur de celui qu'on appelle électeur d'Hanovre ; il en a eu un fils qu'on appelle le prince royal de Prusse, qui est né en 1688, et qui succède à l'électorat et au titre de roi de Prusse. De cette dernière femme-ci, il n'a point eu d'enfants ; elle est sœur du duc

de Mecklenbourg-Schwerin. L'électeur qui vient de mourir étoit né en 1657, et étoit fils de l'aînée des tantes du roi Guillaume, et c'est par là qu'il a des prétentions sur Neufchâtel, sur la principauté d'Orange, et sur tout le reste de la succession.

Mercredi 8, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, entendit le sermon l'après-dînée, et puis alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Dimanche après dîner, le roi, en descendant à la chapelle, donna au maréchal de Tallard un logement vis-à-vis celui qu'il a, et c'est où il mettra sa belle-fille. — Monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans iront mercredi au parlement, où ils feront leur renonciation à la couronne d'Espagne, et on enregistrera la renonciation du roi d'Espagne à la couronne de France. — M. le comte de Verdun, aîné de la maison du maréchal de Tallard, vouloit donner au comte de Tallard, qui épouse mademoiselle de Tournon, fille de M. de Rohan, 220,000 livres en terres, et cette donation auroit été portée dans le contrat de mariage. M. de Verdun n'a qu'une fille, qui avoit épousé en premières noces le frère aîné du comte de Tallard, dont elle n'a point eu d'enfants, et elle s'est remariée à M. de Pons sans le consentement de M. de Verdun son père, qui est mécontent de sa fille et de son gendre; mais M. le maréchal de Tallard n'a point voulu profiter du don que lui vouloit faire M. de Verdun, quoique ce maréchal eût sujet de se plaindre de M. de Pons.

Jeudi 9, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le roi a donné à M. de Castaja, gouverneur de Toul, 20,000 francs de brevet de retenue sur ce gouvernement; il en avoit déjà 10,000; ainsi cela fait les 10,000 écus que lui avoit coûté ce gouvernement. Castaja en demandoit la survivance pour son fils qui est dans le service, mais le roi ne donne guère de survivance pour les gouvernements des places, surtout de celles qui sont frontières. —

J'appris que M. de Saillant, à qui le roi a donné depuis quelques mois le gouvernement de Metz et du pays Messin, avant que de partir d'ici pour aller demeurer dans son gouvernement, avoit obtenu du roi les appointements que le roi donnoit à celui qui commandoit dans Metz en l'absence du gouverneur de la province, et ces appointements-là vont plus loin que ceux du gouverneur, et tous les deux ensemble valent bien 50,000 francs.

Vendredi 10, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il entendit le sermon, et après le sermon il vit dans son cabinet l'électeur de Cologne que M. de Torcy amena par le petit degré. Ils ne furent pas longtemps ensemble, et, quand l'électeur fut sorti, le roi alla se promener à Trianon, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans sont revenus de Paris; M. le duc d'Orléans est encore un peu abattu de la fièvre qu'il a eue. — L'affaire des jésuites pour le livre du P. de Jouvency (1) n'est pas encore terminée; ils consentent même qu'on supprime le livre, et ils croyoient que le parlement seroit content de la requête qu'ils ont présentée, mais on veut les obliger à quelque chose de plus fort et à des déclarations qu'ils prétendent injurieuses à leur société. M. le procureur général et beaucoup de MM. du parlement croient qu'on ne les doit pas dispenser de cette déclaration *.

* Cette histoire latine de la compagnie de Jésus fit d'autant plus de bruit qu'elle étoit du père Jouvency, françois, avec son nom et les approbations et les permissions de sa compagnie. Comme ce livre est entre les mains de tout le monde, il peut juger de ce qui excita le devoir du parlement et le zèle de bien d'autres, et admirera la douceur avec laquelle cette affaire se passa.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla

(1) *Historia societatis Jesu, Partis V tomus posterior; per Josephum Juvencium.* — *Romæ*, 1710, in-fol.

chez madame de Maintenon avec M. Voysin. — Le roi fera la revue de ses régiments des gardes françoises et suisses le 21 de ce mois. — Candau est mort; il avoit été gentilhomme de la manche du Dauphin-Bourgogne et du roi d'Espagne. Le roi lui continuoit les appointements de cette charge, et le roi d'Espagne lui donnoit une pension de 2,000 écus. On lui avoit conservé un logement qu'il avoit dans le château, qu'on donne à madame de la Vieuville pour augmenter le sien qui étoit fort petit, et M. d'Armenonville, pour faire plaisir à madame de la Vieuville, veut bien changer le sien contre celui qu'avoit Candau; et celui qu'il quitte touche à celui de madame de la Vieuville. — Les passe-ports pour les plénipotentiaires d'Espagne arrivèrent le soir, ainsi le duc d'Ossone partira incessamment et Montéléon, qui est à Londres, partira en même temps que lui et ira droit à Utrecht.

Dimanche 12, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; il entendit le sermon l'après-dînée, et après le sermon, il vit dans son cabinet l'électeur de Bavière que M. de Torcy mena par le petit degré. Il y demeura longtemps et en sortit très-content du roi. Après que l'électeur fut sorti du cabinet, le roi fut se promener dans les jardins. — La noce de M. de Vieuxpont avec mademoiselle de Beringhen se fit à Paris chez M. le Premier, père de la mariée. — J'appris quelques changements dans la gendarmerie: M. d'Avaugour, qui y étoit sous-lieutenant, achète un régiment de cavalerie et vend sa sous-lieutenance à M. de Verderolle qui étoit cornette et avoit donné sa charge en partie du payement, et M. d'Avaugour l'a vendue à Langeron, fils de feu Langeron, lieutenant général de la marine, qui étoit capitaine de cavalerie dans le régiment du Maine.

Lundi 13, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, donna audience à M. le premier président, à l'avocat général et au procureur général, tous trois ensemble. Il donna audience aussi au duc d'Ossone, et en sortant de la messe il

se mit à table, et après son dîner alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le roi a donné à M. de Saumery, le fils, cornette des chevau-légers, la survivance du gouvernement de Chambord; ils ont ce gouvernement dans leur maison * depuis plus de soixante ans, ce qui leur est d'autant plus agréable que la terre de Saumery est à la porte du parc de Chambord; ce gouvernement est d'un assez bon revenu et leur donne beaucoup de commodités. — Les religionnaires sortis de France avoient espéré qu'à la paix ils trouveroient quelque adoucissement pour revenir en France. Ils demandoient d'abord qu'on leur rendît leurs biens et qu'ils eussent permission de retourner chez eux pour toujours, ce qui leur a été refusé. Ils ont demandé depuis permission d'y venir pour six mois et puis pour trois et ensuite pour quinze jours. Le roi n'a voulu écouter aucune proposition là-dessus, faisant dire par ses plénipotentiaires à ceux d'Angleterre que, comme il ne demandoit point que les catholiques rentrassent dans leurs biens, ni dans la Grande-Bretagne, ni dans l'Irlande, ni qu'on leur tînt la capitulation de Limmerick, ils ne devoient pas non plus rien demander pour les religionnaires sortis de France; ainsi il n'est pas question d'eux dans le traité.

* Dangeau est libéral en maisons. De jardinier d'Henri IV à Pau, puis à Chambord, Saumery devint concierge et riche, son fils capitaine, et son petit-fils épousa une sœur de M. Colbert avant sa fortune; de là, la leur.

Mardi 14, à Versailles. — Le roi, après son lever, en rentrant dans son cabinet parla à l'abbé de Champigny, trésorier de la Sainte-Chapelle, qui venoit prendre son ordre sur la manière dont il recevra monseigneur le duc de Berry et M. le duc d'Orléans quand ils entendront demain la messe à la Sainte-Chapelle. Le roi a ordonné qu'on traitât monseigneur le duc de Berry comme on traitoit monseigneur le duc de Bourgogne avant qu'il fût Dauphin. — Le roi tint le conseil de finances, où M. Desmarets, qui a eu la goutte très-violente, se fait encore porter

jusqu'à la porte de l'antichambre; le roi travailla encore quelque temps avec lui après le conseil. Le roi alla tirer l'après-dînée, et revint avant six heures, et puis repassa chez madame de Maintenon. Il en sortit à six heures un quart, et vint dans son cabinet, où toutes les dames de la cour et les courtisans étoient assemblés pour les fiançailles du duc de Tallard avec mademoiselle de Tournon. L'évêque de Metz, comme premier aumônier du roi, fit les fiançailles. On remarqua qu'à la signature du contrat, qui précède toujours les fiançailles, mademoiselle de Tournon avoit signé avant le duc de Tallard, mais le maréchal de Tallard signa avant le prince de Rohan. Mademoiselle de Maubuisson, sœur de la mariée, portoit la queue de sa mante *. Après les fiançailles, le roi retourna chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin. Le mariage se fit à minuit dans la chapelle par le cardinal de Rohan, oncle de la mariée; le curé de Versailles avoit dit la messe. Il y avoit eu quatre soupers pour les gens de la noce, un chez la duchesse de Ventadour, où étoient le marié et la mariée, un chez le cardinal de Rohan, un chez le prince de Rohan et un chez le maréchal de Tallard. — M. de Dreux, grand maître des cérémonies, alla chez les princes du sang et les princes légitimés qui ont les mêmes honneurs, et il envoya des billets à MM. les pairs, tant ecclésiastiques que séculiers, pour les inviter à se trouver demain au parlement, où il se parlera d'affaires importantes. — C'est aujourd'hui le jour que le parlement d'Angleterre se doit assembler, et où la reine doit déclarer en quel état sont les affaires de la paix. — Dans le contrat de mariage, M. le prince de Rohan prend la qualité de « très-haut et très-puissant prince », et ce contrat est dressé par un notaire,

* Dangeau devoit s'expliquer un peu mieux. Outre que le maréchal de Tallard signa sans difficulté avant le prince de Rohan, c'est que le duc de Tallard signa aussi au-dessus de la mariée; mais le roi, qui la trouvoit belle, qui fut toujours galant, et qui, de plus que tout cela, se souvenoit de madame de Soubise sa grande mère, dit au duc de Tallard

qu'il étoit trop galant pour signer avant elle, et la fit signer la première, mais lui marquant du doigt la place où elle devoit signer, et lui en fit laisser une au-dessus de sa signature, où tout de suite il fit signer le duc de Tallard. Voilà pour la signature. Quant au contrat et à la qualité de très-haut et très-puissant prince, prise par le prince de Rohan, le roi avoit de tout temps déclaré que sa signature aux contrats de mariage de ceux qui ne sont point de sa famille n'est que pour les honorer, et ne donne, n'ajoute, ne confirme quoi que ce soit de ce qui y est; et comme les secrétaires d'État, qui ont toujours accoutumé de servir seuls de notaires aux contrats qui se signent ainsi aux fiançailles, donnent par leur signature, comme en toutes les autres expéditions, un poids à celle du roi qu'elle n'auroit pas sans la leur, ce qui est fait et passé en règle quoique monstrueux, on a trouvé plus court qu'ils ne signassent plus ces sortes de contrats, où leur signature pourroit faire prétendre à ceux qui y prennent des qualités à leur gré, qu'elles sont passées et confirmées par cette signature, quoique contrat de mariage où le roi n'approuve et ne concède rien, et ne fait simplement qu'honorer le contrat.

Mercredi 15, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla au sermon l'après-dînée et puis alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry, accompagné de M. le duc d'Orléans, partit d'ici à six heures et demie, et alla à Paris entendre la messe à la Sainte-Chapelle; deux présidents à mortier et deux conseillers, députés par le parlement pour les recevoir, vinrent les y prendre. Monseigneur le duc de Berry marchoit entre les deux présidents, et M. le duc d'Orléans entre les deux conseillers; ils les conduisirent à la grande chambre, où ils prirent leurs places à la tête des princes du sang et des pairs. Comme il s'agissoit de faire registrer les lettres patentes données par le roi sur la renonciation du roi d'Espagne aux droits de sa naissance et à ceux de ses descendants sur la couronne de France, de même que la renonciation de monseigneur le duc de Berry et celle de M. le duc d'Orléans à leur droits et à ceux de leurs descendants sur la couronne d'Espagne, et de faire tirer des registres les lettres par lesquelles les droits du roi d'Espagne à la couronne de

France lui avoient été conservés lorsqu'il partit pour Madrid, le sieur de Mesmes, premier président, ayant expliqué les intentions du roi, le sieur Joly de Fleury, avocat général, présenta les lettres patentes de S. M. qui furent lues aussi bien que tous les autres actes qui y étoient joints. L'arrêt d'enregistrement fut ensuite prononcé suivant les conclusions du procureur général. L'ambassadeur d'Angleterre étoit dans une lanterne avec madame sa femme; on lui avoit donné par écrit tout ce qu'on devoit dire et lire en cette occasion, et il le lisoit à mesure qu'on le prononçoit. On avoit fait la même chose pour le duc d'Ossone, ambassadeur d'Espagne, qu'on avoit placé dans l'autre lanterne. L'ambassadeur d'Angleterre dépêcha dès le soir un courrier pour rendre compte à la reine sa maîtresse de tout ce qui s'étoit passé au parlement. Au retour du Palais, monseigneur le duc de Berry alla dîner chez M. le duc d'Orléans, où il y eut trois tables servies magnifiquement, et ils furent de retour ici avant six heures*.

* Le laconisme des Mémoires doit être ici suppléé. M. le duc de Berry et M. le duc d'Orléans, en manteau, partirent de Versailles dans le carrosse de M. le duc de Berry dans le fond, les ducs de Saint-Simon et de Saint-Aignan en manteau sur le devant, et le reste du carrosse rempli de trois des premiers officiers de ces princes. Ils furent reçus à la Sainte-Chapelle comme on y reçoit un fils de France, et se mirent dans les deux premières stalles à droite, avec un tapis devant eux et chacun leur carreau, et à deux stalles de M. le duc d'Orléans, en haut aussi, les ducs de Saint-Simon et de Saint-Aignan se placèrent avec chacun leur carreau, et nul autre en haut; dans les stalles en bas du même côté les premiers officiers des deux princes qui étoient venus tant dans le carrosse où ils étoient, que dans ceux qui les suivirent. Au sortir de la Sainte-Chapelle, marchèrent les deux princes un à un, et les ducs de Saint-Simon et de Saint-Aignan aussi un à un, qui trouvèrent toute la séance complète et qui prirent leurs places parmi les pairs, en même temps que les deux princes prirent les deux premières. Il y eut d'abord une séance aux bas siéges, où le premier président complimenta d'abord M. le duc de Berry; puis on lut les pièces. Ensuite les présidents sortirent avec les conseillers qui de toutes parts les suivirent à la buvette, les princes et les pairs demeurant assis et découverts, leur rendant le

salut de la tête et des épaules sans se soulever. Puis les magistrats étant sortis, se levèrent et peu après s'allèrent placer aux hauts siéges, où les deux princes se trouvèrent assez scandalisés de cet endroit débourré, qui éloigne la première place à droite qu'occupoit M. le duc de Berry fort considérablement du coin du roi, tandis que le premier président le joint à gauche, et que l'espace du bout sur lequel sont les princes est rembourré plus haut que le reste du même banc et que celui qui est à droite. Les présidents, sous prétexte de prendre leurs grands habits qu'ils n'avoient pas à la première séance en bas, se firent attendre longtemps, et enfin arrivèrent par-dessous la lanterne de la buvette, tout du long du banc en haut, à gauche du coin du roi. Ils saluèrent en approchant les princes profondément, et moins le reste de la suite de ce même banc qui étoit rempli sans intervalle des princes du sang et des pairs, et encore un autre redoublé en haut pour contenir les pairs qui étoient trop nombreux pour tenir tous sur un. M. le duc de Berry et M. le duc d'Orléans rendirent le salut aux présidents sans bouger ni se soulever, mais seulement d'une inclination de tête. Les princes du sang qui ont accoutumé de se lever pour les présidents à mortier, parce qu'ils se lèvent aussi pour eux, ne se levèrent point non plus qu'ils avoient fait à la sortie des présidents de la première séance en bas, et les pairs qui ne se lèvent jamais pour les présidents, parce qu'ils ne se lèvent plus pour eux, ne branlèrent pas comme à leur ordinaire et inclinèrent seulement la tête. Le salut rendu de cette sorte, les présidents s'assirent; les magistrats prirent leurs places, dont presque tous y étoient déjà; on ouvrit les portes, et on recommença à huis ouverts ce qu'on avoit fait en bas à huis clos. Au dîner du Palais-Royal, où plusieurs pairs invités se trouvèrent, ils se placèrent des deux côtés et joignant les deux princes; M. le duc de Berry seul eut un fauteuil et une soucoupe. M. le duc d'Orléans avoit un siége pareil à ceux de tout le monde. Puis ils retournèrent à Versailles avec ceux qu'ils avoient amenés.

Jeudi 16, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le soir il y eut une petite musique chez madame de Maintenon. — On mande de Londres que la reine a nommé l'évêque qui doit prêcher le sermon de la paix, et qu'elle a envoyé ordre à la Monnoie de frapper des médailles. On fera d'un côté son portrait, qu'on appelle en termes de médailles effigie, avec ces mots autour : *Bello et pace ;* au revers il y aura pour légende : *Bello confecto, pace restituta.* Quoique la paix pa-

roisse fort sûre; on croit que le parlement sera encore différé de quelques jours, et qu'ils attendront des nouvelles de M. de Shrewsbury pour savoir ce qui se passa hier au parlement de Paris. — M. de Quinçon, qui avoit quatre-vingts ans passés, est mort; il étoit lieutenant général des armées du roi et avoit la lieutenance générale de Roussillon, qui vaut 12,000 francs. — M. l'abbé de Castries, qui a été aumônier ordinaire de madame la Dauphine-Bourgogne, achète la charge de premier aumônier de madame la duchesse de Berry; cette charge, qui n'a pas encore été remplie, est fixée à 40,000 francs, mais il espère obtenir quelque diminution.

Vendredi 17, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il entendit le sermon et puis alla se promener à Trianon, et le soir les musiciens du roi jouèrent toute la comédie de *l'Avare*, et il y avoit de la symphonie dans les entr'actes; c'étoit chez madame de Maintenon comme à l'ordinaire. — Le roi a donné à Castaja, gouverneur de Toul et qui a quatre-vingts ans passés, 3,200 livres d'augmentation d'appointements, et ce n'est que pour sa vie durant. — M. le marquis de Laigle est mort chez lui, à la campagne, accablé de plusieurs infirmités; c'étoit le mari de madame de Laigle, dame d'honneur de madame la Duchesse. Il avoit une des sept lieutenances de roi de Normandie, dont il s'étoit démis en faveur de son fils; ces lieutenances de roi ont le titre de lieutenance générale, quoiqu'elles soient sous les deux grandes lieutenances générales de la province, et n'ont chacune que 900 francs d'appointements. — Le prince Ragotski, qui veut être appelé prince de Transylvanie quand on l'appelle prince, et qui est ici incognito sous le nom du comte de Saaros, vint au lever du roi et vit ensuite monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans, et le soir vit madame la duchesse de Berry. Il coucha chez moi à la ville.

Samedi 18, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de fi-

nances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Il arriva le matin un courrier d'Utrecht; les plénipotentiaires de l'archiduc ont signé l'évacuation de la Catalogne et la neutralité de l'Italie. Avant que les troupes de Catalogne s'embarquent ils livreront au roi d'Espagne ou Barcelone ou Tarragone. Le roi et le roi d'Espagne promettent de ne les point inquiéter dans leur retraite ni par terre ni par mer; on accorde l'amnistie aux Catalans, mais on ne leur rend pas encore leurs priviléges. Par la neutralité d'Italie, l'archiduc s'engage à n'avoir que vingt mille hommes en ce pays-là, en comptant les garnisons qu'il aura dans les places. Il ne pourra attaquer ni la Sicile ni les places qui restent au roi d'Espagne sur la côte de Toscane; il ne pourra mettre ses troupes en quartier sur les terres d'aucun prince d'Italie, et, à l'égard de M. de Savoie, il demeurera en possession de ce qu'il a présentement, en attendant que la paix soit entièrement réglée. La flotte angloise, qui est présentement à Port-Mahon, ira à Barcelone embarquer l'archiduchesse et toutes les troupes de l'archiduc qui sont en Catalogne, et portera l'archiduchesse en Italie, qui ensuite ira à Vienne avec les troupes qu'elle aura ramenées avec elle.

Dimanche 19, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna audience dans son cabinet au premier président, au procureur général et à l'avocat général Joly de Fleury, qui est le plus ancien des trois avocats généraux, et le roi rappella encore le premier président après qu'il fût sorti; on croit que cela regarde l'affaire des jésuites sur le livre du P. de Jouvency. Après la messe, le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il entendit le sermon, et alla ensuite voir madame la duchesse de Berry, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le parlement d'Angleterre, qui devoit s'ouvrir mardi passé a été différé jusqu'à mardi prochain, qui sera le 21 de ce mois de notre

style. — M. le cardinal de Janson est à la dernière extrémité, après une longue maladie dont on a toujours craint l'événement. On dit dans sa famille qu'il n'a pas encore quatre-vingts ans, mais il y a si longtemps qu'il est évêque que cela fait croire à beaucoup de gens qu'il est plus vieux. Il est grand aumônier de France ; il est évêque de Beauvais et abbé de Corbie; cette abbaye vaut 40,000 livres de rente, son évêché en vaut 50,000; il a encore beaucoup d'autres bénéfices. C'est un homme de grand mérite et qui a bien servi le roi dans les ambassades qu'il a eues; il a une commanderie de l'ordre de Malte, qui vaut 10,000 livres de rente.

Lundi 20, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly; il devoit y courre le cerf, et l'électeur de Bavière y devoit venir ; mais le vilain temps a fait remettre cette partie de chasse à jeudi. — Le roi signa le contrat de mariage de M. de Jonsac, fils du comte d'Aubeterre, avec mademoiselle Hénault, fille d'un fermier général, à qui on donne en mariage plus de 200,000 écus. — Madame la duchesse de Berry, qui est à la fin de son septième mois; fut saignée, on a peur qu'elle n'accouche avant que d'être à terme. — La revue des régiments des gardes françoises et suisses, qui se devoit faire demain, a été remise pour dans huit jours à cause du vilain temps, et ce jour-là M. du Maine recevra M. le prince de Dombes, avant la revue, colonel général des Suisses, et à la revue devant le roi ce sera M. le prince de Dombes qui marchera à la tête des Suisses, et M. du Maine n'y marchera point. — Il y a quelques temps que M. Ratabon donna sa démission de l'évêché d'Ypres; le roi y nomma l'abbé de Laval, grand vicaire de Cambray, et envoya à Rome pour avoir des bulles, et jusqu'à ce qu'elles aient été expédiées on a tenu l'affaire secrète. Comme le roi doit rendre Ypres par la paix, il a été bien aise d'avoir là un nouvel évêque avant la conclusion de la paix.

Mardi 21, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de

[illegible] avec M. Desmaretz; il ne sortit point de tout le jour; il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin. Le soir il y eut de la musique chez madame de Maintenon. — On a nouvelle que la flotte de l'amiral Jenning, qui doit transporter l'archiduchesse en Italie, étoit arrivée de Port-Mahon à Barcelone; ainsi on ne doute pas qu'elle ne soit embarquée présentement. Par les dernières lettres qu'on a eues de Madrid on apprend que la reine d'Espagne est grosse. — Le roi a donné à Fimarcon, maréchal de camp, la lieutenance générale de Roussillon, qu'avoit le vieux Quinson. C'est le duc de Noailles, gouverneur de la province, qui l'a demandée au roi pour Fimarcon, qui est de ses parents et qui avoit eu la mortification, à la dernière promotion, de n'être point fait lieutenant général, étant un des plus anciens maréchaux de camp. — C'est aujourd'hui que le parlement d'Angleterre doit s'assembler; on croit qu'il ne sera plus différé. On a fait élargir les portes de Westminster afin que la reine, qui a encore la goutte, puisse se faire porter en chaise jusqu'à son trône.

Mercredi 22, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, donna audience au premier président, au procureur général et au plus ancien des avocats généraux; ensuite il la donna au cardinal de Noailles, à qui il la donne presque tous les mercredis. Le roi, après la messe, tint le conseil d'État comme à son ordinaire; il alla au sermon l'après-dînée et ensuite à Trianon. Il vit sur le canal l'épreuve d'un nouveau pont de bateaux qui fut dressé en onze minutes, et sur lequel il fit passer et repasser trois cents hommes; c'est un pont de l'invention d'un ingénieur nommé . . . . . Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — L'affaire des jésuites sur le livre du P. de Jouvency est accommodée; le livre est supprimé, et les jésuites, qui en approuvent fort la suppression, ne se plaignent pas du jugement, qui est fort différent de ce que les conclusions portoient contre eux. — L'évêque

de Saint-Pons est mort. Il étoit accusé d'être janséniste et d'aimer fort les procès; il n'avoit pas la permission d'aller aux États de Languedoc, quoi qu'il fût évêque de la province. Il s'appeloit Montgaillard; son évêché vaut près de 40,000 livres de rente. Il vaque présentement en Languedoc l'archevêché de Toulouse, les évêchés de Lavaur, de Viviers et de Saint-Pons qui passent tous 30,000 livres de rente.

Jeudi 23, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Il partit d'ici dans un grand carrosse avec monseigneur le duc de Berry et Madame; le roi au fond, monseigneur le duc de Berry et Madame sur le devant; il n'y avoit qu'eux dans le carrosse. L'électeur de Bavière vint de Suresnes et courut le cerf avec le roi; après la chasse, qui fut fort belle, il retourna à Suresnes. Un des chevaux de la calèche du roi s'abattit dans une descente et dans un endroit assez dangereux; mais le roi, qui est fort adroit et qui mène mieux qu'homme du monde, porta les trois autres chevaux du côté, où il n'y avoit rien à craindre. Madame, dont la calèche suit toujours celle du roi, dit qu'il auroit été en grand danger s'il eût été moins adroit, et tous les officiers qui suivent le roi furent fort inquiets un moment. Madame la duchesse de Berry, qui ne fait qu'entrer dans son huitième mois, commence à avoir des marques d'un accouchement prématuré. On a envoyé querir Dionis, qui est à Paris, et qu'elle a choisi pour l'accoucher; cependant on a joué dans sa chambre jusqu'à neuf heures et demie, comme à l'ordinaire, et elle faisoit jouer au brelan à côté de son lit.

Vendredi 24, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. Il n'y eut point de sermon; il fut remis à demain parce que c'est la Notre-Dame. Il donna l'après-dînée audience au maréchal de Montrevel, qui retourne à son gouvernement de Guyenne, et qui sortit fort content de son audience. Il avoit eu de grandes disputes avec

M. de Saint-Simon, gouverneur de Blaye, et il y avoit vingt-cinq articles en contestation, que le roi régla, dimanche après le sermon, avec M. le duc du Maine et M. de la Vrillière, secrétaire d'État de la province. L'affaire de M. de Montrevel, qui n'est que commandant, étoit proprement l'affaire de M. le comte d'Eu, gouverneur de Guyenne; le fond de la contestation est jugé en faveur du gouverneur et du commandant en Guyenne, mais il y a eu quelques articles où il entroit un peu d'aigreur entre M. de Saint-Simon et M. de Montrevel, et M. de Saint-Simon est content de ce qui a été jugé sur cela; si bien qu'ils comptent tous deux avoir gagné leur procès *. — Madame la duchesse de Berry passa assez bien la nuit, mais les accidents continuent, et on craint qu'elle n'accouche bientôt. — M. le cardinal de Janson mourut à Paris fort regretté du roi et du public **.

* Ce règlement de Guyenne ne valoit pas la peine de tenir place dans ces Mémoires, ou méritoit d'en être mieux informé. Des vingt-cinq articles le maréchal n'en gagna qu'un seul, et perdit les vingt-quatre autres tout net, puis dit ce qu'il voulut aux courtisans, dont son antagoniste ne fit que rire, et ils ont été très-bien observés depuis, à la grande mortification du maréchal, qui fut condamné de Paris, de M. du Maine même, quoique ce fut proprement l'affaire de son fils. Une des prétentions du maréchal étoit de précéder le duc de Saint-Simon dans la province, où il avoit pensé aller faire un voyage dans son gouvernement et dans ses terres, et s'en étoit vanté. Le duc voulut que cela fût précisément réglé pour ne s'exposer pas aux incartades et à y répondre de fait; il fut donc décidé par un des articles que le gouverneur ou commandant général de Guyenne et le gouverneur de Blaye, se trouvant tous deux officiers de la couronne, garderoient entre eux, en Guyenne comme partout, le rang de leurs dignités. Tout le reste, hors un seul article, fut aussi nettement décidé contre le maréchal, qui ne gagna que de pouvoir faire entrer ses gardes dans la citadelle de Blaye avec leurs marques de gardes, mais sans fonction, et lui sans autorité que l'honneur de donner le mot, lequel n'étoit pas disputé.

** Le cardinal de Janson étoit une sage et une excellente tête, se possédant bien, et qui par cette dernière qualité a parfaitement réussi dans ses diverses ambassades, et mieux servi le roi à Rome que nul

autre de ses ministres, et y a été plus craint, plus aimé et plus considéré que pas un d'eux, parce qu'avec une parole lente et désagréable par l'organe, il avoit une sagacité qui ajoutoit beaucoup à la finesse de son esprit, qui n'a jamais pu être trompé à Rome même. D'ailleurs consommé dans les affaires par une longue expérience, magnifique avec de l'ordre, et fort désintéressé, obligeant, poli et de plus très-capable d'amitié, point cardinal, moins encore Romain, et tout François sur nos libertés et sur les entreprises de Rome, avec netteté et même éclat, et parfaitement instruit; aussi peu timide au dedans qu'au dehors, et impénétrable au crédit et aux artifices des jésuites dont il ne s'émut jamais. Quelque accoutumé qu'il fût aux affaires, et quelque agréablement qu'il fût dans le monde, où il avoit beaucoup d'amis parce qu'il en méritoit, quelques distinctions et quelques faveurs qu'il trouvât toujours à la cour, il ne se plaisoit nulle part tant qu'à Beauvais, et à y remplir, avec piété et une grande application, les fonctions de l'épiscopat; il étoit adoré dans son diocèse et chéri des pauvres. Il aimoit la noblesse, l'aidoit, la soutenoit, et avoit beaucoup de grand dans le cœur comme dans l'esprit. Le roi, qui l'entretenoit souvent d'affaires, a dit plus d'une fois que, s'il n'eût pas été cardinal, il l'auroit mis dans son conseil, et s'étant étendu un jour sur ce regret en présence de Torcy, et celui-ci lui ayant proposé de l'y mettre ce nonobstant, le roi s'expliqua sur les inconvénients d'ouvrir cette porte à un cardinal, même à un ecclésiastique qui n'en abuseroit pas, et qui feroit exemple et planche pour exciter l'ambition d'autres du même état, dont il exposa le danger avec force, par des exemples et par la nature de leur état et de leur profession. Bontemps et Forbin, capitaine des mousquetaires, fort bien avec le roi, avoient fort contribué aux commencements de sa fortune, que son mérite connu et goûté du roi combla. Il ne demanda point la charge de grand aumônier, et même, depuis qu'il le fut, il passoit tous les ans sept ou huit mois tant qu'il pouvoit dans son diocèse. Il fut en effet généralement regretté et beaucoup du roi, et d'un grand nombre d'amis. Il s'expliqua souvent, et en France et à Rome, qu'il se tenoit foncièrement plus honoré de l'épiscopat, sans comparaison, que du cardinalat, quoiqu'il ne se cachât pas de l'avoir fort désiré et d'être fort aise aussi d'y être parvenu.

Samedi 25, *à Versailles*. — Le roi n'alla à la messe qu'à onze heures et demie, et entendit vêpres après la messe; l'après-dînée il alla au sermon et au salut. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. Madame la duchesse de Berry joua dans son lit jusqu'à neuf heures et demie, et pria monseigneur le duc de Berry

que la table du lansquenet ne fût point dans sa chambre, parce que le grand bruit qu'on fait à ce jeu lui avoit fait mal hier à la tête. A dix heures les petites douleurs qu'elle avoit eues durant le jeu et qu'elle avoit cachées, augmentèrent considérablement, et sur les onze heures madame de Saint-Simon en vint rendre compte au roi qui étoit déjà dans son cabinet. Monseigneur le duc de Berry, Madame, M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans descendirent chez madame la duchesse de Berry; le roi y alla un peu après minuit et la trouva dans les grandes douleurs; on ne doute pas qu'elle n'accouche cette nuit. Le roi en sortit à une heure pour se venir coucher. — Le comte de la Corsana, second plénipotentiaire de l'archiduc, lui a renvoyé sa commission; il est Catalan et accepte l'amnistie que le roi d'Espagne accorde aux Catalans.

Dimanche 26, *à Versailles*.— Le roi, avant la messe, alla voir M. le duc d'Alençon; c'est le nom du prince dont madame la duchesse de Berry est accouchée cette nuit à quatre heures. Elle n'a pas été longtemps en travail, mais les douleurs ont été plus violentes encore qu'elles n'ont accoutumé d'être aux accouchements ordinaires. On craint bien que ce prince ne puisse pas vivre, car il est fort petit. On l'a mis dans l'appartement où étoit le cardinal de Rohan, qui fit tout démeubler hier au soir à la hâte, et c'est l'appartement où avoient été élevés les trois enfants de Monseigneur et que le Dauphin-Bourgogne avoit conservé jusqu'à la mort de monseigneur le Dauphin, son père. On avoit donné deux pièces de cet appartement à madame de Maintenon parce qu'elles touchent le sien, mais elle vient de les rendre, afin que madame de Pompadour, gouvernante de M. d'Alençon, fût logée plus commodément, et qu'elle y pût avoir M. son mari avec elle. Le roi a choisi pour sous-gouvernante la marquise de Vaudreuil, femme du gouverneur de Canada, dont madame de Pompadour et beaucoup d'autres gens lui avoient rendu de bons témoignages.

Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry avoient permis à madame de Pompadour d'en parler au roi, et on l'a envoyée quérir à Paris où elle étoit retirée dans une communauté. — L'après-dînée le roi alla au sermon, et ensuite se promena dans ses jardins et puis alla voir madame la duchesse de Berry qui se porte bien de sa couche et qu'il n'avoit pas pu voir le matin parce qu'elle dormoit. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Il arriva le matin un courrier du duc d'Aumont qui mande que le parlement a encore été prorogé jusqu'au 28, parceque le garde du grand sceau, qui s'appelle Harcourt, esttombé en apoplexie le lundi au soir, qui étoit la veille du jour que le parlement devoit s'assembler; on croit que la reine donnera la commission à un autre, pour que cela ne retarde pas plus longtemps l'ouverture du parlement.

Lundi 27, à Versailles. — Le roi prit médecine et travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain, et sur les six heures il entra chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Berry se porte aussi bien qu'il se peut après un accouchement fort rude. — Il court de mauvais bruits du roi de Suède; la plupart des lettres, qu'on reçoit d'Allemagne sur son sujet, le disent brouillé avec le khan des Tartares qui, jusqu'ici, avoit paru son meilleur ami et soutenant ses intérêts à la Porte; on dit même qu'il est brouillé avec le Grand Seigneur. Nous ne croyons pas ici toutes les particularités qui sont dans ces lettres, mais on ne croit pas aussi que tous ces bruits soient sans fondement. — On mande de Madrid que la reine d'Espagne est grosse et même qu'elle est dans le troisième mois de sa grossesse. — Le marquis de Sévigné mourut à Paris; il y a déjà quelques années qu'il étoit retiré et dans une grande dévotion. Il étoit lieutenant de roi du pays Nantois; cette charge vaut 12,000 livres de rente et est héréditaire. Il n'a point laissé d'enfants et la marquise de Simiane, sa nièce, est son héritière.

Mardi 28, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il fit la revue des régiments des gardes françoises et suisses dans la cour des secrétaires d'État. On devoit la faire dans la petite cour; mais on craignit que le bruit des tambours n'étonnât la tête du duc d'Alençon (en passant sous sa fenêtre) qui doit être encore plus délicat qu'un autre enfant, étant venu à sept mois. Le roi étoit dans son petit chariot, et trouva ses régiments plus complets et plus beaux que jamais. M. le prince de Dombes passa à cheval à la tête des gardes suisses comme colonel général des Suisses; M. le duc du Maine son père l'avoit fait recevoir avant la revue, et lui en laissa faire les fonctions devant le roi. — La reine d'Angleterre a choisi milord Trevor pour faire les fonctions de la charge de garde du grand sceau, en cas que Harcourt, qui est tombé en apoplexie, ne soit pas en état de les faire.

Mercredi 29, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il entendit le sermon, et puis alla à Trianon se promener. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Le roi a donné au comte de Saaros, qui ne veut point être appelé prince Ragotzki et qui voudroit être appelé prince de Transylvanie s'il n'étoit point incognito, 200,000 écus sur la maison de ville qui lui vaudront 30,000 livres de rente, et une pension de 2,000 écus par mois. — Madame de Monasterol vint remercier le roi, qui lui accorde 20,000 francs de pension en cas que son mari meure avant elle, et le mari, qui avoit 10,000 écus de pension, a demandé au roi instamment, et l'électeur de Bavière en a même prié le roi, que sa femme après sa mort puisse profiter de la grâce que le roi lui avoit accordée à lui. Il avoit même proposé que sa pension fût réduite à 20,000 livres, pourvu qu'elle fût sur la tête de sa femme et sur la sienne.

Jeudi 30, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il y eut une petite

musique chez madame de Maintenon. — Le duc d'Alençon, sur les quatre heures du soir, eut des convulsions qu'on craignoit qu'il n'eut pas la force de soutenir, mais il se trouva beaucoup mieux le soir. — Le vieux marquis de Clérembault mourut à Paris après une longue maladie; il avoit cent ans passés. Il avoit été premier écuyer de feu Madame. Il étoit fort riche, et son bien revient aux enfants de M. de Luxembourg, parce que madame de Luxembourg est sa fille unique. Madame de Clérembault est encore en vie; elle a quatre-vingts ans et est fort riche aussi de son côté. Elle étoit veuve du comte du Plessis, fils aîné du maréchal du Plessis; elle ne fut point duchesse, parce que le comte du Plessis fut tué avant la mort du maréchal, que le roi avoit fait duc et pair en 1665. — Il arriva un courrier d'Utrecht, et il paroît que les plénipotentiaires de l'empereur ont envie de conclure.

Vendredi 31, à Versailles. — Le roi, après la messe, travailla avec le P. le Tellier; l'après-dînée il entendit le sermon, et puis alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — M. de Torcy vint chez le roi le matin, et ne lui porta que des bonnes nouvelles qui sont venues par le courrier qui arriva hier d'Utrecht; on n'en sait point le détail, mais on sait en gros que tout se dispose à une paix générale et prompte. M. de Torcy, en sortant d'avec le roi, alla à Suresnes voir l'électeur de Bavière et lui porter les nouvelles qui regardent ses intérêts particuliers. — Madame de Mirepoix mourut le matin à Paris; elle étoit veuve et n'a point laissé d'enfants. Elle étoit retirée dans un couvent depuis assez longtemps; elle venoit seulement ici quelquefois voir madame de Ventadour, sa tante, qui l'aimoit fort. Elle étoit fille de la duchesse de la Ferté, qui lui avoit donné un assez gros mariage dont elle héritera. La comtesse d'Uzès mourut aussi à Paris; c'est une très-grande perte pour son mari, à qui elle avoit apporté beaucoup de bien qu'elle gouvernoit très-habilement.

Samedi 1er avril, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Le roi donna 12,000 livres de pension au duc de Charost, qui entre en quartier de capitaine des gardes. Le roi donna l'évêché de Beauvais à l'abbé de Saint-Aignan, grand vicaire de l'évêque d'Orléans, et qui est fort estimé dans sa profession et fort peu connu à la cour. Le duc de Saint-Aignan et lui sont frères de M. de Beauvilliers, d'un second lit. Le roi a donné à M. le cardinal de Polignac l'abbaye de Corbie, qui vaut 45,000 livres de rente; ce cardinal est fort sensible à cette grâce dont il avoit grand besoin, mais ce qu'il souhaitoit le plus étoit la charge de maître de la chapelle, qui est d'un bien moindre revenu, mais qui lui auroit donné occasion de parler souvent au roi. Le roi a donné au cardinal Ottobon, protecteur des affaires de France à Rome, l'abbaye de Marchiennes en Flandre, affermée 22,000 francs. Le roi a donné ces trois bénéfices sans attendre à les donner aux bonnes fêtes, comme il fait ordinairement.

Dimanche 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, qui dura jusqu'à deux heures, et cela fit qu'il alla au sermon plus tard qu'à l'ordinaire, car il étoit trois heures un quart quand il y entra. Après le sermon, il donna audience au maréchal de Villeroy, dans son cabinet, qui dura une heure et demie, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry fut saigné le matin; il s'étoit senti quelques mouvements de fièvre le jour auparavant. Il se leva deux heures après sa saignée pour aller à la messe, et fut toute la journée en bonne santé. M. le duc d'Alençon, sur les dix heures du soir, eut des convulsions qui firent craindre pour sa vie; elles durèrent peu de temps. Il est si délicat qu'il est fort à craindre qu'il ne donne ces inquiétudes-là souvent. — Le parlement d'Angleterre, qui devoit commencer le 28 du mois passé, est ajourné au 6 de ce mois-ci; on croit même

qu'il le sera jusqu'après Pâques. La Pâque des Anglois cette année est au même jour que la nôtre. Ce qui fait croire ce retardement, c'est que la reine voudra déclarer à son parlement qu'elle a fait la paix pour tous ses alliés, et que les plénipotentiaires de l'empereur auront signé avant ce temps-là.

Lundi 3, *à Versailles.* — Le roi tint encore le matin conseil d'État, et l'après-dînée alla se promener à Marly; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Le roi signa, le matin, le contrat de mariage du marquis de la Fare, capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, avec mademoiselle Paparel, à qui le père donne 560,000 livres en mariage. — Le marquis de Gesvres fut visité pour la seconde fois par les médecins et les chirurgiens, et leur avis fut conforme à celui qui avoit été rendu par les premiers qui l'avoient visité; si bien que cette affaire n'avance point et qu'on ne peut juger encore ce que l'official ordonnera. — On a nouvelle que l'archiduchesse s'embarquera à Barcelone le 19, et on a vu des côtes de Provence passer une flotte qui est apparemment celle qui la porte en Italie. — Le roi fait donner à M. le cardinal de Rohan la pension de 2,000 écus sur le clergé qu'avoit le cardinal de Janson. — Le roi a déclaré qu'il iroit à Fontainebleau le 6 de septembre, mais que son intention étoit de n'y demeurer qu'un mois.

Mardi 4, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances le matin à son ordinaire, ensuite il travailla avec M. Desmaretz; l'après-dînée il tint conseil de dépêches, et après ce conseil il travailla assez longtemps avec M. Voisin, et puis entra chez madame de Maintenon, et ne sortit point de tout le jour. — Le roi d'Espagne envoie le duc de Popoli * commander en Catalogne, et il ne lui donne point encore le titre de vice-roi. Le duc de Popoli est napolitain, fort attaché au roi son maître, et il est chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. — Le roi a donné à M. de Jonsac, fils du marquis d'Aubeterre, et qui vient d'épouser une femme

fort riche, l'agrément pour acheter une compagnie de gendarmerie; son beau-père lui donne l'argent qu'il lui faut pour cela, outre la dot qu'il a donnée à sa fille, et apparemment il conclura son marché avec M. d'Estaing, lieutenant des chevau-légers Dauphin. Il y a un agrément à cette charge, c'est qu'elle donne les entrées chez le Dauphin.

* Ce duc de Popoli a fait tant de figure que la curiosité veut qu'on en dise un mot. Son nom est Cantelmi, ancienne maison parmi les barons napolitains, et illustre. Il avoit épousé la fille de son frère aîné avec de grands biens, et son autre frère étoit cardinal et archevêque de Naples. Quand Philippe V vint à la couronne et à son voyage à Naples, ils s'attachèrent fort à lui, ce qui fit le duc de Popoli chevalier de l'Ordre et grand d'Espagne fort promptement, où il suivit bientôt le roi d'Espagne. C'étoit un homme fait à peindre, avec un fort beau visage, et majestueux, également avare et glorieux, avec toutes les manières du maréchal de Villeroy à s'y méprendre, comme le marquis de Bedmar par toutes les siennes, et celui-ci de plus par sa taille et son visage faisoit souvenir sans cesse du maréchal d'Humières. Mais Popoli étoit grand comédien et avoit beaucoup d'esprit; grand poltron d'ailleurs, comme il le parut dans les armées d'Espagne, où il ne laissa pas de parvenir à être capitaine général de provinces, capitaine général d'armée, et capitaine général de l'artillerie, et il eut aussi la Toison. Sa femme étoit charmante de figure et d'esprit, dame du palais, favorite de la reine, et contribua fort à soutenir et à augmenter la fortune de son mari, qui par jalousie très-mal fondée ne laissa pas de l'empoisonner, avec l'indignation publique, car cela fut bientôt su, et il ne s'en cacha pas trop. La fortune ne lui en fut pas moins favorable, et il fut enfin gouverneur du prince des Asturies, qui est mort roi Louis Ier. La reine, seconde femme de Philippe V, lui reprochoit quelquefois en face l'empoisonnement de sa femme. Il ne laissa pas d'avoir beaucoup de considération; lié avec tous les Italiens et avec les partisans anciens de l'archiduc, fort mauvais François, fort méprisé malgré sa considération, mais craint par son esprit et ses intrigues, fourbe à l'excès et méchant de même. Le prince ne l'aimoit point. Il vécut fort vieux et laissa des trésors en argent comptant, en pierreries, en meubles précieux, en toutes sortes d'effets et de biens à un fils unique, dont il y aura lieu de parler dans la suite.

Mercredi 5, à Versailles. — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna une petite audience au comte de Saaros, qui le

remercioit des grâces que le roi vient de lui accorder, et qui lui représenta l'état de ses affaires. Après la messe, le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il alla au sermon, et puis il alla se promener à Trianon. Le soir, au retour de sa promenade, il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Avant que d'entrer chez madame de Maintenon, le roi alla voir madame la duchesse de Berry, qui se porte fort bien de sa couche. — Le jeune M. de Malause, qui est à l'Académie, s'est battu dans Paris contre un officier nommé de Lisle ; ils sont en fuite tous les deux, connoissant la sévérité du roi sur les duels; ils n'avoient pris nulle précaution pour déguiser leur combat. — Le roi fera assembler le premier jour de mai deux camps de cavalerie, l'un sur l'Oise qui sera commandé par le comte de Coigny, et l'autre sur la Bresle, qui sera commandé par Saint-Frémont, et qui n'est composé que de dix-neuf escadrons qui ont eu leur quartier d'hiver en Bretagne et en Normandie.

Jeudi 6, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla se promener à Marly; au retour il y eut petite musique chez madame de Maintenon. — L'électeur de Bavière courut le cerf dans la forêt de Sénart, avec son équipage ; mais, comme cette forêt est fort pleine d'eau en cette saison-ci et qu'il seroit malaisé d'y faire de belles chasses, le roi lui a fait offrir d'amener son équipage pour courre dans la forêt de Saint-Germain ou dans la forêt de Marly, et lui a fait dire aussi que, s'il vouloit courre dans les forêts de Montmorency, qu'il feroit plaisir à M. le Duc ; son équipage étant à Saint-Germain il aura à choisir de belles forêts pour courre. Cet électeur a couché ces deux jours-ci à Petit-Bourg chez M. d'Antin, qui est tout auprès de Sénart, et où il a trouvé les grands joueurs. — C'est aujourd'hui que le parlement d'Angleterre devoit s'assembler, mais on ne doute pas qu'il ne soit prorogé jusqu'après Pâques.

Vendredi 7, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin

avec le P. le Tellier. Outre les grands bénéfices qui vaquent, il est mort encore plusieurs abbés peu connus qui font vaquer trois ou quatre abbayes, et l'on compte que s'il donne, la semaine qui vient, tous les bénéfices vacants, il en donnera pour plus de 500,000 livres de rente, quoique depuis dix jours il en ait donné trois des plus considérables. L'après-dînée le roi alla au sermon, et ne sortit point de tout le jour. — On a reçu des lettres d'Andrinople assez fraîches, qui parlent du roi de Suède bien différemment de ce qu'on en parloit la semaine passée; mais ces nouvelles-là varient si souvent qu'on ne sait plus ce qu'on en doit croire. — Le cordelier que M. de Chalais avoit arrêté à Bressuire, et qui avoit été amené à la Bastille à Paris, est transféré en Espagne. Il doit arriver à Irun le 10 de ce mois, et M. de Chalais a ordre de s'y rendre ce jour-là; il y trouvera vingt gardes du roi d'Espagne pour conduire sûrement le prisonnier à Madrid.

Samedi 8, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances le matin; il alla tirer l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. Voisin. M. le duc d'Alençon fut fort mal tout le jour; son mal commença la nuit, et on désespéra souvent de lui durant la journée, mais à huit heures du soir il se porta beaucoup mieux. Il est si délicat qu'on ne se flatte pas que cela puisse aller bien loin. Madame la duchesse de Berry s'étoit levée pour le venir voir, mais les médecins ont tant représenté le danger où elle s'exposoit qu'enfin elle s'est rendue aux instantes prières de monseigneur le duc de Berry et de toute la maison royale. Monseigneur le duc de Berry devoit aller courre le loup dans la forêt de Saint-Germain, mais la maladie du prince l'en a empêché, et il alla plusieurs fois dans la journée le voir, et est très-affligé quoiqu'il n'y eût pas beaucoup à espérer d'un enfant venu avant terme. — Le roi d'Espagne a souhaité qu'Orry retournât à Madrid pour conférer avec le comte de Bergeyck sur les finances de ce pays-là; il auroit bien voulu que le roi

ordonnât à Orry d'y aller, mais le roi n'a point voulu se mêler de cela et a répondu que les grands chemins étoient libres, et Orry est parti en poste.

Dimanche 9, *jour des Rameaux, à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et après le salut il alla voir madame la duchesse de Berry, qui a été fort incommodée toute la journée; mais son mal ne vient que de l'inquiétude qu'elle eut hier sur M. le duc d'Alençon, qui se porte bien aujourd'hui. Le roi a différé son voyage de Rambouillet de huit jours parce qu'il veut se faire saigner et purger la semaine d'après la Quasimodo. — Il a passé ici un courrier d'Espagne qui va à Londres porter à la reine de la Grande-Bretagne les ratifications qu'elle demandoit sur le traité de commerce. — Le parlement d'Angleterre, qui devoit s'assembler jeudi passé, est prorogé jusqu'au 20 de ce mois, et on est persuadé, en ce pays-là comme ici, que la reine veut déclarer à son parlement la paix générale : ainsi ce nouveau retardement n'inquiète personne. — M. de Jonsac a conclu son marché avec M. d'Estaing pour la charge de capitaine-lieutenant des chevau-légers Dauphin, dont il lui donne 50,000 écus.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi, avant la messe, donna audience au duc d'Ossone, qui prit congé de lui; il partira cette nuit de Paris pour aller à Utrecht en poste, où on l'attend pour la signature de la paix. Le roi, après la messe, tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête; l'après-dînée il alla se promener à Marly, et le soir chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. Monseigneur le duc de Berry a eu quelques accès de fièvre peu violents, mais qui ne laissent pas de l'abattre fort; on l'a saigné et purgé malgré la répugnance qu'il a à faire des remèdes. — Le mariage de M. le comte de Roye, fils du comte de Roucy, s'avance, mais fort lentement. Madame de Monaco, mère de la fille, y a enfin donné son consentement, mais l'abbé de Monaco, à qui

le duché de Valentinois revient après la mort de M. de Monaco, n'y consent point encore, et M. le Grand, père de madame de Monaco, y paroît fort opposé, et a prié le roi de vouloir bien ne point entrer dans cette affaire.

Mardi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances qui dura trois heures, durant lequel il nous dit, le soir, qu'il avoit presque toujours fallu qu'il écrivît. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin et ensuite avec M. Blouin, et arrêta avec lui plusieurs comptes de la dépense de Versailles et de Marly ; il ne sortit point de tout le jour. — On mande d'Allemagne que la peste est assez violente à Vienne, que l'archiduc en est sorti pour aller à Lintz; il y a quelques lettres qui disent qu'il ira à Prague. L'impératrice Amélie est allée à Gratz en Styrie, où sont élevés les fils de l'électeur de Bavière, et cela fait faire des raisonnements qui ne sont peut-être pas aussi fondés que nous le souhaiterions pour cet électeur. L'impératrice Amélie a les deux princesses ses filles avec elle. — Le duc de Shrewsbury a reçu des lettres d'Utrecht, par lesquelles on lui mande que les plénipotentiaires de Portugal et de Savoie ont signé la paix. — On a nouvelle que l'archiduchesse arriva le 28 à Vado, auprès de Gênes.

Mercredi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée il entendit ténèbres, et puis alla se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Berry a la fièvre tous les jours et ne se ménage point dans sa maladie. L'inquiétude où il est sur M. le duc d'Alençon augmente encore son mal; il y vient quatre fois par jour. Madame la duchesse de Berry n'est pas moins inquiète que lui et veut toujours y aller, mais jusqu'ici on l'en a empêchée. Ce petit prince se porte mieux aujourd'hui, mais on ne peut guère compter sur sa vie. — L'électeur de Brandebourg, que nous appellerons bientôt roi de Prusse, cède au roi ses prétentions sur la principauté d'Orange et sur les terres qu'avoit le roi Guillaume en Franche-Comté, et pour dédommagement il aura la ville

de Gueldre et une partie de son territoire où est compris la ville d'Erkelens; ainsi il n'en coûte rien au roi; cet dédommagement-là est pris sur des terres que les Hollandois et l'empereur prétendoient avoir par le traité de paix.

Jeudi saint 13, *à Versailles.* — Le roi fit la cène; l'évêque de Tournay fit l'absouté, et l'abbé Hardouin prononça le sermon; ensuite le roi descendit en bas à la chapelle, où il entendit la grande messe; l'après-dînée il alla à ténèbres, et après son souper il alla à la chapelle adorer le saint-sacrement. — La vieille madame de Mailly mourut à Paris; elle avoit quatre-vingt-sept ans. Elle avoit par son application aux affaires fait revenir un furieux bien dans sa maison, et le roi avoit consenti qu'elle fit une substitution graduelle et perpétuelle, et pour cela il avoit dérogé à l'ordonnance de Moulins. — Le roi travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon, et a donné à M. de Châtillon, son gendre, le grand bailliage de Haguenau pour lui et ses descendants mâles et femelles: il en jouira après la mort de M. de Mazarin. M. de Mazarin en mariant son fils lui avoit donné ce grand bailliage, mais depuis il l'avoit retiré pour d'autres terres qu'il avoit données à son fils *.

* Le peu de cas qu'on faisoit du duc Mazarin, et l'extrême mépris où le duc de la Meilleraye son fils étoit tombé depuis longues années, leur arrachèrent ce bailliage d'Haguenau, avec le scandale public de l'audace et de l'avidité de Voisin, qui fut une chose sans exemple. Le duc Mazarin, qui l'avoit eu comme patrimoine, le garda sa vie durant et ne se soucia peut-être guère de cette injure, par le mécontentement qu'il avoit de son fils.

Vendredi saint 14, *à Versailles.* — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée, et après ténèbres il s'enferma avec le P. le Tellier. Il passa ensuite chez madame de Maintenon, et sur les huit heures M. de Torcy lui mena M. le chevalier de Beringhen, fils de M. le Premier, que M. le maréchal d'Huxelles a envoyé pour apporter les signa-

tures de la paix avec l'Angleterre, la Hollande, le Portugal, la Savoie et l'électeur de Brandebourg, que nous reconnoîtrons présentement pour roi de Prusse. Tous ces traités de paix furent signés séparément lundi passé, et le dernier traité ne fut signé qu'à deux heures après minuit. On donne quatre semaines de temps pour les ratifications et on laisse quinze jours à l'empereur après les ratifications pour faire sa paix particulière, après quoi, s'il ne veut point signer la paix, les conquêtes que la France pourroit faire sur les pays qui lui doivent rester ne lui seront point rendues. On est convenu, avec les puissances qui ont signé, de tous les pays qui doivent demeurer à l'archiduc et que nous reconnoîtrons pour empereur, et la paix lui est assez avantageuse pour qu'on ne doute pas qu'il la signe avant le terme qu'on lui a donné.

Samedi 15, *à Versailles*. — Le roi alla en chaise à la paroisse faire ses pâques et revint au château toucher beaucoup de malades dans la galerie des princes. L'après-dînée il fut enfermé longtemps avec son confesseur, et à six heures, il alla entendre complies dans la chapelle. — On est convenu à Utrecht que les fortifications extérieures de Bonn seroient rasées et qu'on ne mettroit point de garnison dans la place, ce qui donne beaucoup de joie à l'électeur de Cologne, car il étoit très mortifié qu'on voulut mettre garnison étrangère dans une ville où il veut faire sa demeure ordinaire. On est convenu aussi que la ville de Luxembourg et tout le duché demeureront à l'électeur de Bavière jusqu'à ce que l'archiduc lui fasse justice sur toutes les infractions faites au traité de Landau. — M. le duc d'Alençon fut à l'agonie toute la journée; l'extrémité de son mal avoit commencé dès hier. La nature a plus résisté qu'on ne croyoit; il est mort après minuit. — Le roi n'a point fait la distribution des bénéfices; on ne sait pas même quand elle se fera.

Dimanche 16, *jour de Pâques, à Versailles*. — Le roi assista à toutes les dévotions de la journée. Madame de

Pompadour alla le matin, avant qu'il fût levé, pour lui dire la mort de M. d'Alençon, à quoi il s'attendoit bien. Sur les onze heures, avant que d'aller à la messe, le roi alla voir madame la duchesse de Berry. Monseigneur le duc de Berry, qui ne se porte pas bien, avoit déjà été chez le roi. On ne portera point le deuil. Le roi a nommé M. le duc de Saint-Aignan et M. de Pompadour pour accompagner demain le corps de ce prince qu'on portera demain à Saint-Denis. — On eut nouvelle par Madrid que la flotte du Mexique, qu'on appelle ordinairement la flottille, étoit heureusement arrivée à Cadix ; elle est composée de neuf vaisseaux qu'on croit richement chargés, mais on ne sait pas encore le détail de tout l'argent qu'ils apportent. Ils ont évité des vaisseaux hollandois qui les attendoient et qui étoient plus forts qu'eux. Cette nouvelle a donné une grande joie à Madrid, d'où l'on mande que la grossesse de la reine continue heureusement.

Lundi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête ; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Après que le roi fut parti pour la chasse, on emporta le corps de M. le duc d'Alençon à Saint-Denis et son cœur au Val-de-Grâce. Il avoit été ouvert hier au soir, et il faut que la gouvernante assiste à l'ouverture de ces corps. Dans le carrosse où on le porta il y avoit l'évêque de Seez à la première place, portant le cœur, madame de Pompadour, M. le duc de Saint-Aignan, M. de Pompadour et madame de Vaudreuil, sous-gouvernante. Le duc de Saint-Aignan, étant là de la part du roi, devoit être à côté de l'évêque qui portoit le cœur, et il s'y mit en montant en carosse ; mais, dès qu'on fut hors de la cour du château, il donna sa place à madame de Pompadour, et ne la voulut point reprendre dans tout le chemin. Après avoir porté le corps à Saint-Denis, on porta le cœur au Val-de-Grâce, et ils ne purent revenir ici qu'à deux heures après minuit *. — Le marquis de la Salle,

qui vient de vendre sa charge de maître de la garde-robe; a été sondé; on lui a trouvé la pierre; il va être taillé.

* Dangeau s'explique à son ordinaire en attribuant la première place après le cœur au duc de Saint-Aignan, comme de la part du roi. Il est vrai que le roi nomme ceux qui dans chaque degré sont choisis pour ces cérémonies, et M. de Pompadour l'avoit pareillement été, parce qu'un duc et un homme de qualité les accompagnent toujours; mais pour la préséance sur madame de Pompadour, qui étoit là comme gouvernante, M. de Saint-Aignan l'eût sans difficulté comme duc, parce qu'en cérémonie il ne s'agit pas de politesse, et M. de Saint-Aignan ne put la faire de sa place à une dame, que hors des cours de Versailles et quand ils furent censés hors de vue et du grand chemin. Ce n'est donc pas de la part du roi que le duc de Saint-Aignan et le marquis de Pompadour étoient là, mais comme duc et seigneur, et à ce seul titre, mais choisis entre les autres par le roi l'un et l'autre d'entre les ducs et les seigneurs.

Mardi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de finances et l'après-dînée conseil d'État, parce qu'il n'avoit pas pu achever toutes les affaires qu'il y avoit au conseil d'État de hier. Le roi alla ensuite chez monseigneur le duc de Berry, à qui on a fait prendre de l'émétique qui lui a fait beaucoup de bien. — On envoie beaucoup de troupes en Alsace et sur la Moselle; on assemblera deux grosses armées en cas que l'empereur ne signe pas la paix dans le temps prescrit. Tous les colonels ont eu ordre, il y a déjà quelques jours, de se rendre à leurs régiments le 1er de mai. La maison du roi est commandée pour marcher à Metz; le roi en fera la revue le 10 ou le 12 de mai quand il sera à Marly. — Madame d'Olède, sœur de M. de Caumartin, qui étoit allée à Bordeaux pour les affaires de son mari, y est morte; c'étoit une jolie femme fort estimée et fort regrettée de tous ses amis.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; il alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique. Monseigneur le duc de Berry, qui n'a plus de fièvre, recommence à jouer le soir chez madame la duchesse de

Berry. Le roi laisse madame de Pompadour dans l'appartement qu'avoit M. le duc d'Alençon ; il n'y a encore rien de réglé sur ses appointements de gouvernante de ce prince. — Le maréchal de Villars doit aller commander sur la Moselle et le maréchal d'Harcourt sur le Rhin ; ils auront chacun quinze lieutenants généraux dans leurs armées. M. de Montpeiroux, qui n'est plus prisonnier, fera sa charge de mestre de camp général de la cavalerie. — Le comte de Zinzendorf est parti d'Utrecht pour aller rendre compte à l'archiduc son maître de toutes les négociations dont il a été chargé, mais on croit qu'avant que d'aller à Vienne, il ira conférer avec le prince Eugène et milord Marlborough, qui sont à Francfort. — M. d'Urfé a été sondé, et on lui a trouvé la pierre.

Jeudi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — La maison du roi, la gendarmerie et les carabiniers ont ordre de marcher ou sur la Moselle ou sur le Rhin ; mais, comme on ne doute pas que l'empereur ne signe la paix dans le terme qui lui est prescrit, ces troupes-là n'auront que la fatigue du voyage. L'archiduc n'est pas en état de soutenir la guerre seul contre la France, mais la marche des troupes que nous envoyons en Allemagne pressera de conclure. — ...., premier cornette des chevau-légers d'Orléans, est mort ; le second cornette monte, et la cornette à vendre est fixée à 10,000 écus que M. le duc d'Orléans a promis à Valsemé, dont le père étoit lieutenant de cette compagnie. — M. le comte de Brassac, mari de la dame d'honneur de madame de Vendôme, est mort dans ses terres ; il n'avoit jamais guère été à la cour, et il y a fort longtemps même qu'il n'y étoit venu. — L'électeur de Bavière courut le cerf dans la forêt de Saint-Germain avec ses chiens et ceux de M. du Maine, et au retour il donna un grand repas au Val à tous les chasseurs et aux grands joueurs.

Vendredi 21, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et on ne doute pas que la distribution

des bénéfices ne soit faite, mais on ne le saura que demain. L'après-dînée, l'électeur de Bavière, qui avoit dîné chez M. d'Antin, alla dans le cabinet du roi par les derrières, et sur les trois heures, le roi alla à la volerie pour la première fois de l'année. L'électeur y alla; il aime fort cette chasse, et trouva les équipages de la volerie magnifiques. La chasse fut belle; le roi n'en revint qu'à six heures et demie. La reine d'Angleterre étoit déjà ici chez madame de Maintenon; le roi fut assez longtemps avec elle, et, après qu'elle en fut partie, il y eut grande symphonie. — La disposition des généraux qui doivent commander cette année est peu changée. Le maréchal de Villars ne servira point, et ira bientôt prendre les eaux de Baréges, et le maréchal de Bezons ira assembler l'armée sur la Moselle.

Samedi 22, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances l'après-dînée, et fut assez longtemps enfermé dans son cabinet avec l'électeur de Cologne, et ensuite il travailla avec M. Voisin et ne sortit point de tout le jour. — Le roi a permis à M. de Maupertuis, capitaine lieutenant des mousquetaires blancs, de vendre le gouvernement de Toul et du Toulois; c'est un petit gouvernement de province qui vaut 12,000 livres de rente, et il espère d'en tirer 50,000 écus. — On a su aujourd'hui la distribution que le roi a faite des bénéfices et en voici la liste : l'évêché de Viviers à l'ancien évêque d'Ypres; l'évêché de Lavaur à l'abbé de Malezieu; l'évêché de Saint-Pons à l'abbé de Crillon; l'abbaye de la Chaise-Dieu au cardinal de Rohan; l'abbaye de Montirander au cardinal Ottobon; celle de Lire à l'abbé d'Antin; celle de Preuilly à l'abbé de Beuvron; celle de Mazan à l'abbé d'Artagnan; celle de Savigny à l'abbé Gautier; celle d'Honnecourt à l'abbé de Valory; Saint-Pierre de Vienne à l'abbé de Chabannes de Curton; celle de Sablonceaux à l'abbé de Châlons; l'abbaye de Talmont à l'abbé du Drot.

Dimanche 23, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État

et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — L'abbé de Malezieu, à qui le roi vient de donner l'évêché de Lavaur, demeurera auprès de M. le prince de Dombes jusqu'à ce que ses études soient achevées; on a mis 2,000 écus de pension sur cet évêché. — L'abbé de Gonzague de Castiglione, que nous avons vu longtemps ici et qui est présentement à Madrid, nous a mandé que le roi d'Espagne lui a donné sur l'archevêché de Saragosse une pension de 1,250 pistoles; les pistoles d'Espagne évaluées à 16 livres, cela fait la somme de 20,000 francs. Le roi d'Espagne a aussi donné à l'abbé Gautier, sur ce même archevêché, une pension de 12,000 livres. — Madame la duchesse de Berry alla un peu avant midi se faire relever à la chapelle. — Le roi redonne à la Badie le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il avoit eu avant qu'on l'envoyât commander au Quesnoy. — Tolet, qui avoit été lieutenant de roi de Tournay et qui depuis la prise de cette place avoit eu le gouvernement de Mont-Louis en Roussillon, est mort; ce gouvernement vaut 15,000 livres de rente.

Lundi 24, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec M. de Pontchartrain, dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. M. le duc d'Orléans a eu la fièvre assez forte; il va prendre du quinquina. Madame la duchesse de Berry a encore quelques petites incommodités de son lait qui l'empêchent de s'habiller en grand habit; elle recommença d'aller en robe de chambre dans le grand cabinet du roi après souper. — Il y aura quinze lieutenants généraux dans l'armée du Rhin et autant dans l'armée de la Moselle; ils sont tous nommés. — Le roi a nommé l'abbé de Mornay à l'ambassade de Portugal; il a été longtemps grand vicaire du cardinal de Janson à Beauvais. On parle d'envoyer pour ambassadeur en Hollande le comte du Luc qui a très-bien servi dans son ambassade en Suisse. — La duchesse de Noailles accoucha, il y a deux ou trois jours, d'un garçon; elle n'a-

voit que des filles. Le roi veut bien en être le parrain avec Madame, quoique depuis longtemps il eut résolu de ne plus tenir d'enfants ; le baptême se fera ici jeudi dans la chapelle.

Mardi 25, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz ; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et ne sortit point de tout le jour. Sur les sept heures du soir, il arriva un gentilhomme duc du d'Aumont, qui apporta la harangue que la reine de la Grande-Bretagne a faite à son parlement qui s'assembla jeudi : cette harangue est fort sage, et la reine ne s'y donne l'honneur de rien. Les deux chambres lui ont témoigné beaucoup de reconnoissance de ce qu'elle a fait pour le bien de leur nation et pour la paix qu'elle donne presque à toute l'Europe. Nous verrons leurs adresses au premier jour ; l'abbé Gautier les apportera, à ce qu'on croit, et on compte qu'il pourra arriver ici dimanche. — Par les dernières nouvelles qu'on a eues du roi de Suède et qui sont venues par plusieurs endroits, on apprend qu'il est arrivé en bonne santé à Andrinople, qu'il y a été fort bien reçu du Grand Seigneur, qui lui fait donner un palais à la porte d'Andrinople ; on donne à ces palais le nom de sérail. Le Grand Seigneur lui promet de faire punir sévèrement ceux qui avoient conspiré contre lui à Bender pour le livrer au czar ou au roi Auguste, et il paroît que le Turc veut toujours faire la guerre aux Moscovites.

Mercredi 26, à Versailles. — Le roi se purgea par précaution, comme il se purge tous les mois, et l'après-dînée il tint conseil d'État. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. — Le roi, en travaillant hier avec M. Voisin, lui dit qu'il donnoit le gouvernement de Mont-Louis à M. de Pelleport, maréchal de camp et gendre de madame de Villefort, sous-gouvernante des enfants de France ; ce gouvernement vaut au moins 15,000 livres de rente, et il demande résidence. — L'évêché de Viviers

est chargé de 6,000 francs de pension, et l'évêché de Saint-Pons de 3,000; ce sont plusieurs pensions de 300 ou 500 francs, qui sont des charités. — Madame de Valentinois est morte en sa belle maison en Touraine; M. d'Ussé, son fils, qui est contrôleur général de la maison du roi, et madame d'Ussé, sa femme, fille du feu maréchal de Vauban, étoient fort brouillés avec elle et étoient fort mal dans leurs affaires. Madame de Valentinois étoit fort souvent en ce pays-ci du temps de madame la duchesse de la Vallière, et avoit beaucoup d'amitié pour elle, mais il y a déjà longtemps que nous ne la voyons plus ici. Elle avoit été fort belle et toujours en bonne réputation; elle étoit riche et donne tout son bien aux enfants de M. son fils, qui même n'en aura pas la jouissance.

Jeudi 27, à Versailles. — Le roi n'alla à la messe qu'à onze heures, descendit en bas à la chapelle, et y tint sur les fonts le fils du duc de Noailles; Madame en fut la marraine. Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — L'électeur de Mayence fait assembler à Hailbronn, sur le Necker, les députés des Cercles pour les consulter s'ils doivent accepter la paix, et, en cas qu'ils s'y opposassent, quel moyen ils pourroient donner à l'empereur pour continuer la guerre. — M. l'abbé de Saint-Aignan, à qui le roi vient de donner l'évêché de Beauvais, ayant grand scrupule sur la pluralité des bénéfices, remet au roi l'abbaye qu'il avoit, qui est affermée 10,000 francs, et qui est fort près de Beauvais, ce qui auroit été encore un agrément. — Le duc de Shrewsbury fera son entrée comme ambassadeur au retour du voyage de Marly, où le roi ira mercredi pour y demeurer jusqu'à la Pentecôte, et le 10 et le 11 de mai il fera la revue de ses gardes du corps, et le 18 celle de ses mousquetaires.

Vendredi 28, à Versailles. — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet à M. Amelot, qui y fut conduit par M. de Torcy, et qui y demeura durant l'audience; cela fit répandre le bruit qu'on envoyoit M. Ame-

loé à quelque ambassade. Après la messe, le roi travailla avec le P. le Tellier, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le roi, durant toute la journée et surtout durant sa promenade à Trianon, s'est senti la tête un peu chargée et s'est résolu à se faire saigner demain. — Le nouvel évêque de Viviers qui, en quittant l'évêché d'Ypres, s'étoit réservé une pension de 1,000 écus dessus, la rend à l'évêque qui a rempli sa place. L'abbé de Bissy, frère de l'évêque de Meaux, a eu 2,000 francs de pension sur l'évêché de Viviers, et les autres 4,000 francs de pension qu'il y a sur cet évêché sont donnés à sept ou huit personnes, dont nous ne connoissons point les noms. — MM. les maréchaux d'Harcourt et de Bezons partiront le 12 ou le 15 de mai, le maréchal d'Harcourt pour commander l'armée qui s'assemblera en Alsace, et M. de Bezons pour commander celle qui s'assemblera sur la Sarre.

Samedi 29, à Versailles. — Le roi fut saigné et vit aussitôt après sa saignée les courtisans qui ont les entrées; il demeura deux heures dans son lit et puis s'habilla, et tout le monde entra comme à son lever ordinaire. Les jours de saignée, c'est le premier chirurgien qui lui met sa veste et son justaucorps, et non les officiers de la chambre. Le roi alla entendre la messe à la chapelle à midi, et l'après-dînée tint le conseil de finances. — Le soir il arriva un courrier d'Angleterre, et on eut les adresses du parlement d'Angleterre à la reine. Dans la chambre basse presque toutes les voix ont été pour la remercier, et dans la chambre haute il y eu quarante-trois voix pour ne le point faire, mais il y en a eu soixante et quinze pour le faire. On mande en même temps que la reine a envoyé à Utrecht la ratification de la paix et qu'on a fait beaucoup de feux de joie et de grandes réjouissances dans Londres. Il y a eu dans l'université de Cambridge quatre questions métaphoriques proposées par ce qu'ils

appellent le *filius terræ*, et ces questions sont par rapport au feu roi Jacques, et il paroît qu'on y veut attaquer le droit de la reine Anne. — Le roi travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon.

Dimanche 30, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — M. le duc de Sully, qui avoit promis à madame la duchesse du Lude, sa tante, de répondre positivement sur le parti qu'il prendroit de se marier ou de renoncer au mariage, lui a fait déclarer que, quoiqu'il fût fort mal dans ses affaires et qu'on lui proposât un mariage très-avantageux, sa résolution étoit prise de ne se point marier. La duchesse du Lude, qui est très-riche, le faisoit son héritier, et on étoit convenu avec la famille de mademoiselle de Barbezieux de faire ce mariage. M. de Sully a dit que, s'il avoit eu à se marier, on n'auroit pu lui proposer personne qui lui fût plus agréable; mais, quelque envie qu'il eût de plaire à madame la duchesse du Lude, il n'avoit pu surmonter l'aversion qu'il avoit pour le mariage. Ainsi, M. de Sully ne se mariant point, le duché de Sully, après sa mort, reviendra au marquis de Béthune, gendre de M. Desmaretz. — Madame la duchesse de Brancas a demandé à M. le duc d'Orléans pour le marquis d'Oise, son second fils, la cornette vacante dans les chevau-légers d'Orléans; il y a 10,000 écus à donner, et M. le duc d'Orléans a promis de faire rendre ces 10,000 écus quand il y aura une charge vacante dans ce corps. — Le courrier de M. de Savoie, qui porte sa ratification à Utrecht, passa ici.

Lundi 1er mai, à Versailles. — Le roi tint le conseil de dépêches; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon; après son dîner, il repassa chez lui, où il travailla avec M. de Pontchartrain. A six heures il alla se promener dans les jardins; madame la duchesse de Berry le joignit à sa promenade; le roi descendit de son

petit chariot, et acheva la promenade avec elle. — Le marquis de la Salle fut taillé à Paris; on lui arracha deux pierres, qui heureusement vinrent toutes deux dans la même tenette. — On mande de plusieurs endroits que le roi de Suède est fort bien traité à Andrinople. Le Grand Seigneur a déposé le muphti, le khan des Tartares et le séraskier de Bender, qui étoient tous trois entrés dans la conspiration pour le livrer au czar ou au roi Auguste, et a mis en leurs places trois hommes qui sont nommés dans ces nouvelles. Il y a même quelques lettres qui portent que le grand vizir a été étranglé. On mande aussi d'Allemagne que le comte de Steinbock n'a point voulu accepter les conditions qu'on lui offroit pour repasser en Suède en sûreté avec toutes ses troupes et que le roi de Danemark et le général du czar avoient résolu d'attaquer ses retranchements de Gardingen, et de faire ensuite le siége de Tonningen.

Mardi 2, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmarets; aussitôt après son dîner il travailla avec M. Voisin, et sur les cinq heures alla se promener à Trianon. — Madame la duchesse de Berry continue à tous les domestiques de M. d'Alençon les mêmes appointements qu'ils avoient, et a ordonné à madame de Pompadour de leur faire dire à tous, et, quand madame de Pompadour les a voulu remercier, monseigneur le duc de Berry et elle, des 12,000 francs d'appointements qu'ils lui donnent, ils lui ont répondu l'un et l'autre qu'ils étoient honteux de ne pouvoir faire que cela présentement. — Le chevalier de Nangis s'en va aux Grandes Indes avec trois vaisseaux que la compagnie pour ce pays-là achète du roi; il en trouvera encore quatre autres à Pondichéry. Il s'en va d'abord à Brest pour voir les vaisseaux qui lui conviendront pour faire ce grand voyage, et puis il ira à Cadix pour prendre deux ou trois millions sur l'argent que la Compagnie Françoise pour les Grandes Indes a encore à Cadix. Il ne compte de pou-

voit se mettre à la mer qu'au mois de novembre ; beaucoup d'officiers de la marine se présentent pour être employés avec lui. — Madame fut saignée, et, comme elle ne vint point souper avec le roi, il lui envoya M. de la Trémoille pour savoir de ses nouvelles.

Mercredi 3, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, et avoit, avant la messe, donné audience au cardinal de Noailles; aussitôt après son dîner il partit pour venir ici, où l'on y demeurera jusqu'au jeudi avant la Pentecôte. Madame la duchesse de Berry demeurera à Versailles jusqu'à dimanche. M. et madame la duchesse d'Orléans qui sont à Paris ne viendront ici que mardi. Madame de Mouchy est du voyage pour la première fois, et viendra dimanche avec madame la duchesse de Berry, qui a beaucoup de bonté pour elle. Il y a trois ou quatre dames qui avoient accoutumé d'être de ces voyages-ci quand elles se présentoient; elles se sont présentées, et elles ne sont point venues. Il y a même deux de celles-là dont on a amené les maris, et c'est ce qui fait que cela a été encore plus remarqué. — L'électeur de Bavière fit dire le soir au roi par M. de Torcy qu'il avoit grande envie de venir demain courre le cerf avec S. M., et le roi lui a fait mander dans l'instant par M. de Torcy qu'il seroit fort aise qu'il vînt à la chasse, et qu'il se divertît ici tout le reste de la journée. — Les plénipotentiaires d'Angleterre demandoient quelque chose pour le commerce où on auroit pu faire quelque difficulté, et M. Mesnager, qui est notre plénipotentiaire, principalement pour le commerce, ne leur vouloit pas accorder ce qu'ils demandoient. Le roi a envoyé ordre qu'on leur accordât, et le duc de Shrewsbury, en apprenant l'ordre que le roi a donné, a dit : « La France a trouvé le secret de faire la paix avec la Hollande et amitié avec l'Angleterre. »

Jeudi 4, à Marly. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il courut le cerf ; l'électeur de Bavière vint à la chasse, et, après la chasse, descen-

dit à l'appartement du duc d'Antin. Le jeu commença dans le salon avant huit heures. Sitôt que monseigneur le duc de Berry y fut entré, l'électeur, qui avoit donné ordre qu'on l'avertît, y arriva dans l'instant, et joua jusqu'au souper. L'électeur alla souper chez le duc d'Antin, et on recommença le jeu quand monseigneur le duc de Berry fût sorti du cabinet du roi. L'électeur se remit au jeu, qui dura jusqu'à quatre heures du matin, et il regagna mille pistoles qu'il avoit perdues avant souper. — Voici ce que les Anglois demandoient au roi et qu'il leur a accordé : on leur avoit promis le même tarif qu'aux Hollandois, qui est le tarif de 1664, dont on avoit retranché quatre articles que j'ai déjà expliqués. Nous n'avons voulu accorder ce tarif aux Hollandois qu'à condition qu'ils nous accorderoient aussi pour nos marchandises un tarif qui avoit été réglé avec eux, en 1655. Ils n'y ont pas voulu consentir ; ainsi la paix s'est faite avec eux sans qu'il y eût rien de réglé sur le commerce. Les Anglois, qui avoient compté que les Hollandois avoient le tarif de 1664, nous l'ont redemandé sur ce que nous leur avions promis de les traiter comme eux, et le roi leur accorde le tarif de 1664 qu'il n'a tenu qu'aux Hollandois d'accepter aux conditions que j'ai dites.

Vendredi 5, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin ; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Le maréchal d'Harcourt, en se promenant hier dans son jardin de Pontaly, se trouva assez incommodé ; il a mal passé la nuit, et les médecins trouvent que son mal ressemble fort aux attaques d'apoplexie qu'il a déjà eues. La maréchale, qui étoit en Normandie, est venue ici pour lui tenir compagnie et avoir soin de lui ; les médecins se plaignent de ce qu'elle l'a empêché d'être saigné du pied ce soir. Ce maréchal a fait dire à M. Voisin qu'il ne se sentoit plus en état de faire cette campagne, et que le roi pouvoit nommer quelqu'un pour remplir sa place ; M. Voisin a répondu

à ceux qui lui en ont parlé que rien ne pressoit. — Le duc de Richmond, fils de Charles II et de madame de Portsmouth, est arrivé à Paris; il avoit quitté le parti des wighs avant que de sortir de Londres; et, dans les dernières séances du parlement d'Angleterre où il s'est trouvé, il a paru fort attaché à tout ce que la reine souhaitoit et un torie fort zélé.

Samedi 6, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans les jardins; l'après-dînée, il travailla avec M. Voisin et puis alla se promener, et voir jouer au mail. — Le maréchal d'Harcourt est encore plus incommodé que ces jours passés; il a été saigné du pied ce soir. On parle de deux ou trois maréchaux de France pour remplir sa place, mais il n'y a encore rien de réglé. — Il est venu une succession à M. de Nangis de 40,000 écus par la mort d'une sœur qu'on appeloit madame de Mélian; elle étoit brouillée dans toute sa famille. — Madame demanda, il y a quelques jours, une augmentation à sa pension, étant assez incommodée dans ses affaires, surtout depuis que son trésorier lui a fait une banqueroute considérable, et le roi, avant que de partir de Versailles, envoya M. Desmaretz dire à Madame qu'il étoit bien fâché que les temps fussent encore si mauvais et qu'il ne pût faire pour elle tout ce qu'il auroit bien voulu, mais qu'en attendant que ses affaires fussent meilleures, il lui donnoit 4,000 francs par mois d'augmentation. Madame avoit déjà de pension, comme feue Madame, 252,000 francs de pension, si bien qu'elle aura présentement 100,000 écus; M. le duc d'Orléans lui donne 190,000 francs, si bien qu'elle jouit présentement de près de 500,000 livres de rente.

Dimanche 7, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État. L'électeur de Cologne vint ici l'après-dînée; le roi le fit venir dans son cabinet. Il prit congé de S. M. et s'en retourne à Valenciennes. Après l'audience de l'électeur de Cologne, le roi travailla avec M. Pelletier, et puis alla se promener dans

les jardins. — Le maréchal d'Harcourt a pris de l'émétique qui l'a un peu soulagé, mais il est toujours assez mal. — On a nouvelle que le comte de Zinzendorf a passé à Ratisbonne allant trouver l'empereur, son maître; il a passé à Francfort, où il a vu le duc de Marlborough. — M. le maréchal d'Harcourt ayant fait dire au roi qu'il n'étoit point en état de servir, on ne doute point que l'on n'envoie le maréchal de Villars commander l'armée du Rhin ç'avoit été la première intention du roi, et sur laquelle le maréchal de Villars avoit compté; mais le roi, craignant de donner un dégoût au maréchal d'Harcourt, que l'on vouloit envoyer sur la Moselle, et prévoyant qu'en cas qu'il y eût encore guerre contre l'empereur, les deux armées se joindroient et qu'ainsi le maréchal d'Harcourt obéiroit au maréchal de Villars qui est son ancien, il lui vouloit épargner ce dégoût-là.

Lundi 8, à Marly. — Le roi se promena le matin et courut le cerf l'après-dînée; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. L'électeur de Bavière vint à la chasse du roi, et à sept heures il joua dans le salon au lansquenet avec monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry, beaucoup de dames et de courtisans. Madame la duchesse de Berry étoit arrivée dès le dimanche au soir. Après le jeu, l'électeur soupa chez le duc d'Antin, où il nous parut fort content de l'état de ses affaires. Après le souper, monseigneur le duc de Berry demeura fort peu dans le cabinet du roi, et revint avec les princesses dans le salon; le jeu recommença. L'électeur revint aussi, et l'on fut fort aise d'y voir arriver le roi, qui vit jouer quelques coups, et un premier pris, jetant son argent à l'électeur qui étoit plus occupé du roi que de ramasser son argent, le roi lui dit: « Voilà de l'argent à vous. » L'électeur dit: « Vous voyez, Messieurs, que le roi a soin de mes intérêts dans les petites choses comme dans les grandes. » — Les bruits qui avoient couru que la peste étoit à Vienne et que l'em-

pereur en étoit sorti ne se sont pas trouvés [illegible].

Mardi 9, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, et après son dîner il travailla avec M. Voisin; il alla ensuite se promener, et le soir, chez madame de Maintenon, M. Voisin lui mena le maréchal de Villars, à qui il donna ses ordres pour le commandement de l'armée du Rhin. Ce maréchal ne partira que dans quinze jours; mais le maréchal de Bezons qui va commander l'armée de la Moselle partira à la fin de la semaine. — M. d'Aubigné, gouverneur de Saumur et inspecteur d'infanterie, épouse mademoiselle de Villandry dont les principales terres sont dans son voisinage. Mademoiselle de Villandry n'a point de frère; elle n'a qu'une sœur qui finit son année de noviciat, et qui doit faire profession le 20 de ce mois. On compte qu'elle aura 50,000 livres de rente; son père et sa mère, qui aiment à faire de la dépense, ne lui donnent que 100,000 francs présentement. — Toutes les troupes de l'empereur qui étoient en Flandre en sont parties pour aller sur le haut Rhin. Le baron de Malknecht, plénipotentiaire de l'électeur de Bavière, et le baron Karg, plénipotentiaire de l'électeur de Cologne, sont arrivés à Utrecht.

Mercredi 10, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla faire la revue de ses quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval. Ces troupes sont vêtues de neuf, plus complètes et mieux montées que jamais; elles ont ordre de partir le 20 et le 21 de ce mois, et les régiments des gardes françoises et suisses partiront le 15 et le 16. — Nous questionnâmes M. Desmaretz sur la quantité de millions qui avoient passé aux Monnoies du royaume depuis la dernière réforme de la monnoie; il nous dit qu'à la fin du mois d'avril cela montoit à cinq cent soixante-douze millions, qu'il y avoit encore dans le royaume beaucoup de vieux argent, bien des lingots et des barres qu'on n'avoit pas encore porté à la Monnoie et qu'on attendoit en France vingt

millions qui reviennent à nos commerçants, de la flottille arrivée depuis quelque temps à Cadix. — L'assemblée de Heilbronn n'a pas commencé sitôt qu'on l'avoit dit; l'électeur de Mayence y va et l'empereur y envoie le prince Eugène et le prince de Lewenstein. — On mande de Lunéville que le chevalier de Saint-Georges y est arrivé; on y est fort content de lui; il a envoyé à Utrecht ses protestations contre tout ce qui s'y pourra passer à son préjudice. — Il y eut grande musique le soir chez madame de Maintenon.

Jeudi 11, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins; il a fait couper les arbres à droite et à gauche du château, les plus proches des pavillons et qui couvroient de nouvelles fontaines. L'après-dînée le roi courut le cerf; l'électeur de Bavière étoit à la chasse qui ne fut pas si belle qu'à l'ordinaire. Il soupa chez M. d'Antin et joua dans le salon avant et après souper. — Milord Galloway, qu'on croyoit mort il y a quatre ou cinq mois, a écrit depuis quelques jours à Saint-Victor qui est fort de ses amis; il se porte bien, mais il devient aveugle. Il est retiré à la campagne et n'entre plus dans aucunes affaires; il étoit fort dans le parti des wighs. — Madame la princesse de Conty, qui a vendu une maison qu'elle avoit à Paris et qui étoit fort triste, avoit voulu acheter depuis la maison de M. de Bretonvilliers, dans l'Ile, qu'on lui avoit fort vantée; elle a été la voir et elle ne lui a point plu du tout. Elle s'est déterminée à acheter l'hôtel de Lorges qui lui a fort plu; elle l'achète à vie. Elle en donne 50,000 francs par an et environ 100,000 francs d'argent comptant.

Vendredi 12, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. L'après-dînée il fit la revue de ses gardes du corps qu'il vit à pied et à cheval et beaucoup plus en détail qu'il n'avoit fait mercredi; plus il les examine, plus il en est content. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Madame de Mouchy

se trouva mal; on la croit blessée. Madame la duchesse de Berry, qui a beaucoup d'amitié pour elle, passa presque toute la journée dans sa chambre, envoya chercher à Paris Dionis et la garde qu'elle a eue dans ses couches. La mère de madame de Mouchy n'en auroit pas pu avoir plus de soin. — Le maréchal d'Harcourt s'est fait porter à Paris, mais il a la tête si foible encore qu'il a fallu l'arrêter plusieurs fois en chemin. — Il n'y a plus qu'un plénipotentiaire de l'archiduc et qui dit toujours qu'il a ordre de son maître d'en partir bientôt; c'est le baron Kirkener, conseiller aulique. Il prétend que son maître avec l'empire est en état de soutenir la guerre et qu'il y est résolu, mais nous croyons toujours ici qu'il ne le peut et qu'il ne l'entreprendra point.

Samedi 13, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins; l'après-dînée il fit la revue de ses gendarmes, de ses chevau-légers et de ses deux compagnies de mousquetaires qui sont tous d'une beauté étonnante. Le prince Ragotzki étoit à cette revue, et avoit été à celle des gardes du corps; il ne croyoit pas qu'il y pût avoir dans le monde des troupes de cette beauté-là. — Le maréchal de Bezons a pris congé du roi, et s'en va à Metz; il assemblera son armée sur la Sarre. Le maréchal de Villars ne prendra congé du roi que jeudi. — On a déclaré à l'archiduc, du consentement de la reine de la Grande-Bretagne, que, s'il ne signe pas la paix ce mois-ci, on fera sauter le fort de Kehl et le vieux Brisach, qui sont deux places qu'on lui devoit rendre par la paix, et qu'on ne lui rendra point les places que le roi lui pourra prendre cette campagne, si on la fait.

Dimanche 14, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. La Faye, gentilhomme ordinaire du roi, arriva sur les dix heures du matin et M. de Torcy le vint dire au roi dans le temps qu'il sortoit de sa chambre pour aller à la messe. Il ap-

porte les ratifications de paix d'Angleterre et de Savoie; celle de Brandebourg que nous appellerons présentement roi de Prusse sont arrivés à Utrecht, et la Faye qui en est parti depuis trois jours, et que le maréchal d'Huxelles envoie au roi, assure qu'on les aura dans deux jours avec les ratifications de Hollande. On a ordonné de grands feux de joie à Utrecht et à la Haye; nous en ferons faire apparemment à Paris dans peu de jours. M. de Kirkener, plénipotentiaire de l'empereur, étoit encore à Utrecht quand la Faye en est parti, mais il dit toujours qu'il s'en va et que son maître est résolu à continuer la guerre et de venir commander son armée en personne sur le Rhin. — Le roi commence à dater aujourd'hui « de notre règne le soixante et onzième. »

Lundi 15, *à Marly*. — Le roi a pris médecine; il a avancé de huit jours le temps auquel il a accoutumé de se purger, parce que la semaine qui vient est toute de jours maigres, hormis le jeudi, qui est une grande fête. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pontchartrain. — Les régiments des gardes françoises et suisses ont commencé à marcher aujourd'hui; le reste marchera demain. — Il paroît une lettre imprimée en Hollande qu'on attribue au comte de Zinzendorf, ou plutôt à un François réfugié en Hollande, qui s'appelle Dumont, à qui le comte de Zinzendorf a fait donner tous les mémoires; cette lettre est fort injurieuse à la reine de la Grande-Bretagne. — Le maréchal de Villars presse le roi d'augmenter considérablement les troupes qu'il envoie sur le Rhin et sur la Moselle, et assure S. M. que plus il y en aura, plus il les fera subsister aisément. — Madame la grande-duchesse est allée aux eaux de Bourbon, n'étant pas encore bien rétablie de son accident de l'année passée.

Mardi 16, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. — M. Pajot, qui

étoit à Utrecht, arriva ici le matin; le maréchal d'Huxelles l'a envoyé pour apporter les ratifications de Hollande et du roi de Prusse. Il apporte aussi le traité de commerce fait avec les Hollandois, qui est presque tout pareil à celui qui avoit été fait à la paix de Ryswick. M. Pajot partit samedi d'Utrecht; M. de Kirkener, plénipotentiaire de l'empereur, y étoit encore, mais il en devoit partir le lundi pour aller à Dusseldorf, où il attendra les ordres de son maître, et, s'il ne revient personne à Utrecht de la part de l'empereur avant le 1er juin, tous les plénipotentiaires s'en retourneront chacun à la cour de leurs maîtres et l'assemblée sera finie. On publiera lundi à Paris la paix avec l'Angleterre, la Hollande, la Savoie et le roi de Prusse, et l'on chantera le *Te Deum* jeudi à Notre-Dame.

Mercredi 17, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, dîna chez madame de Maintenon; il y donna une loterie aux dames qui avoient dîné avec lui. Il se promena ensuite dans ses jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le roi avoit commandé à M. d'Antin de faire voir Marly au comte de Saaros, qui est un grand connoisseur à tout; M. d'Antin lui donna un grand dîner, le promena partout dans les hauts et dans les bas de Marly. Il rencontra le roi durant sa promenade, et ne s'y attendoit point; le roi lui parla en passant fort gracieusement. L'électeur de Bavière courut le cerf dans la forêt de Saint-Germain avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la Duchesse, les princesses ses filles et plusieurs dames étoient à la chasse. Ils revinrent tous ici souper chez M. le comte de Toulouse; avant souper et après souper ils jouèrent dans le salon avec monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry. — Le roi fait marcher encore de Flandre en Allemagne soixante bataillons et quatre-vingts escadrons; on n'attendoit que les ratifications de la paix pour les faire marcher, car nous n'en avons plus besoin en Flandre.

Jeudi 18, à Marly. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, et courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Berry étoit avec lui dans sa calèche pour la première fois. — Le maréchal de Villars prit congé du roi, et il partira de Paris dimanche ou lundi. M. le Duc partira les premiers jours du mois qui vient, et M. le prince de Conty fera la campagne. — Par toutes les nouvelles qu'on reçoit d'Allemagne, on a lieu de croire que l'archiduc veut faire la guerre; le comte de Zinzendorf est arrivé auprès de lui à Luxembourg. Ce prince est sorti de Vienne, où la maladie contagieuse augmente; le prince Eugène l'a suivi, et n'étoit point encore parti pour l'assemblée de Heilbronn. — Les nouvelles varient tellement sur le roi de Suède et sur les secours que les Turcs lui veulent donner qu'on ne sait plus qu'en croire. On doute même que le Grand Seigneur fasse la guerre aux Moscovites; ce qu'il y a de sûr c'est qu'il est encore à Andrinople, et que le roi de Suède est dans un château à quelques lieues de là. — Le roi jugea hier au conseil une affaire entre le maréchal de Villars comme gouverneur de Provence et Saint-Victor, à qui M. de Vendôme avoit donné le commandement des tours de Toulon; cet emploi lui valoit 1,200 écus. Le roi a jugé en faveur du maréchal de Villars.

Vendredi 19, à Marly. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins; il alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. Le roi trouva bon que l'on fît voir les jardins et les eaux au duc de Shrewsbury; M. de Torcy le promena l'après-dînée dans tous les bosquets et à toutes les fontaines. — Il arriva un courrier d'Utrecht, par qui on apprit que M. Kirkener étoit prêt à monter dans sa chaise de poste pour aller à Dusseldorf, et cette nouvelle, avec celle que l'on reçoit de l'assemblée d'Heilbronn, font qu'on ne doute quasi plus que l'empereur ne veuille faire la guerre. Le roi aura cette campagne, sur le Rhin ou sur la Moselle.

cent quatre-vingt-dix bataillons et deux cent soixante-trois escadrons; les directeurs et les inspecteurs mandent tous au roi que jamais les troupes n'ont été si complètes et en si bon état. — M. et madame de Monaco sont plus brouillés que jamais sur le mariage de mademoiselle leur fille. Il y a déjà quelque temps que M. de Monaco s'en est allé à Mantoue, où il a emmené ses trois filles; l'aînée qu'il veut marier persiste à dire qu'elle ne signera jamais que sa mère n'ait signé.

Samedi 20, *à Marly.* — Le roi, après la messe, vouloit aller se promener dans ses jardins, mais la pluie l'en empêcha; il travailla dans son cabinet avec M. d'Antin. L'après-dînée le temps se mit au beau et le roi se promena jusqu'à sept heures; le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry courut le loup dans la forêt de Saint-Germain avec les chiens de M. de Maillebois et tua le loup. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse en calèche, et lundi elle recommencera à monter à cheval. — Par les dernières nouvelles qu'on a reçues d'Allemagne il y a lieu de croire que le comte de Steinbock sera contraint de capituler et de se rendre prisonnier de guerre, lui et toutes ses troupes, parce que les vivres lui manquent absolument dans Tonningen. — Tous les avis sur l'état où est le roi de Suède et sur la guerre qu'on assuroit que le Grand Seigneur vouloit faire aux Moscovites varient tellement, qu'on ne sait plus quasi ce qu'il en faut croire; il y a même des lettres qui portent que le roi de Suède sera contraint d'aller à Constantinople et de s'y embarquer pour venir à Marseille.

Dimanche 21, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée; il travailla au retour avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. L'électeur de Bavière donna une grande fête à Surênes; plusieurs courtisans y allèrent dîner et beaucoup de dames de Paris. Il y eut grand jeu l'après-dînée, et à six heures, on descendit

dans le jardin où il y avoit six échafauds en différents endroits pour les violons et les hautbois; tous les garçons et les filles du village, à qui l'électeur avoit fait donner des rubans de la couleur de sa livrée, vinrent danser après vêpres. Il y vint plus de cinq cents carrosses de Paris et quelques-uns des carrosses pleins de masques. Le souper fut magnifique comme le dîner l'avoit été; on rejoua jusqu'après minuit. Madame la Duchesse, au sortir du cabinet du roi, y alla avec les princesses ses filles et quelques dames de celles qui sont ici. Dès qu'elle y fut arrivée, on fit commencer la comédie qu'on avoit fait exprès pour cette fête, et on avoit fait un assez joli théâtre au bout du jardin, sur une terrasse au bord de la rivière. Après la comédie les danses et le jeu recommencèrent jusqu'à six heures du matin.

Lundi 22, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, où il fait toujours des embellissements nouveaux, mais de peu de dépense. Il courut le cerf l'après-dînée, et s'opiniâtra à la chasse, quoiqu'elle allât mal; il n'en revint qu'à sept heures et demie et, quand les chasseurs l'eurent assuré qu'on ne pourroit pas retrouver le cerf. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. L'électeur de Bavière devoit venir à la chasse; mais, comme il avoit veillé toute la nuit, il prit le parti de se reposer. — On publia la paix à Paris; on l'a publiée en douze endroits de la ville, et il n'y a presque pas une grande rue où on ne passe. M. le duc du Maine et madame la duchesse du Maine, qui étoient venus de Sceaux, allèrent à la place royale, chez madame la duchesse de Rohan, d'où ils virent la marche et entendirent la publication de la paix, et de leurs balcons ils jetoient de l'argent au peuple. Il y avoit beaucoup de maisons dans Paris fort illuminées et des feux de joie dans toutes les rues. M. d'Argenson, lieutenant de police, qui marchoit à la tête de tout, distribuoit aussi de l'argent au peuple.

Mardi 23, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite avec M. Desmarets jusqu'à une heure et demie; l'après-dînée, il travailla avec M. Voisin, et à six heures, il alla à la roulette où il demeura quelque temps. Madame la duchesse de Berry y étoit avec beaucoup de dames; quand le roi les eut vues aller deux ou trois fois, il alla se promener au mail et voir jouer les bons joueurs. — On mande d'Utrecht que les plénipotentiaires de tous les princes d'Allemagne qui y étoient en sont partis, et l'on ne doute quasi plus que l'empereur et l'empire ne veuillent continuer la guerre, quoiqu'ils ne paroissent pas avoir des forces égales aux nôtres. — Milord Powis avoit prêté sa maison dans Londres au duc d'Aumont, et la chambre d'assurance de Londres devoit lui payer la moitié de cette maison, qui pouvoit lui avoir coûté 100,000 écus; il avoit aussi eu quelques meubles brûlés qu'il avoit laissés dans son garde-meuble. Le roi, pour le dédommager magnifiquement, donne à ce milord 250,000 francs, qui lui seront payés en cinq ans, en lui donnant 50,000 francs par an.

Mercredi 24, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il vouloit aller tirer l'après-dînée, mais il fit un si vilain temps qu'il ne put pas sortir. Le soir il y eut une grande musique chez madame de Maintenon. — Le cardinal de Noailles travaille à l'accommodement du marquis de Gesvres avec sa femme, mais on craint qu'il n'y puisse pas réussir, tant les esprits sont aigris. Il est souvent en conférence avec le président de Novion, parent et ami du duc de Tresmes, et avec M. de Caumartin, oncle de la marquise de Gesvres, et a ordonné au promoteur de Notre-Dame, qui est le principal juge de cette affaire, de suspendre toutes les procédures jusqu'après la Pentecôte. — Le roi a donné au maréchal de Villars pour son équipage 100,000 francs, je crois, qu'on prendra sur la vente des balandres qui furent prises la campagne dernière à Marchiennes. Le maréchal de Villars, croyant ne point

servir depuis que le maréchal d'Harcourt avoit été nommé pour commander sur le Rhin, s'étoit défait d'une partie de son équipage; ce maréchal doit arriver ce soir à Metz.

Jeudi 25, *à Marly*. — Le roi alla l'après-dînée entendre vêpres à la paroisse de Marly où on chanta le *Te Deum*; au retour il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Le soir il y eut une petite loterie chez madame de Maintenon. — On chanta le *Te Deum* à Paris, et le soir à la Grève il y eut un beau feu d'artifice. Le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, après le feu donna un souper magnifique à ses dépens dans l'hôtel de ville; nous étions plus de cinquante à deux tables. L'ambassadeur et l'ambassadrice d'Angleterre y étoient. Il y avoit douze dames, beaucoup d'étrangers, et nous y étions allés d'ici les maréchaux de Berwick et de Tallard, le duc d'Antin, M. de Torcy, Livry, mon fils et moi; durant le souper les vingt-quatre violons jouèrent. L'électeur de Bavière et le comte de Saaros étoient priés à cette fête; l'électeur vit le feu dans une autre maison de la Grève où il soupa avec des dames, et le comte de Saaros vit le feu d'un autre endroit, mais à cause du cérémonial, il ne voulut point être au souper. M. le nonce, qui étoit convié aussi, vit le feu avec nous, mais il ne demeura point au souper.

Vendredi 26, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier et alla courre le cerf l'après-dînée; l'électeur étoit à la chasse, qui fut belle et courte. Après la chasse, le roi se promena dans ses jardins; l'électeur vint à la promenade; le roi le mena voir jouer au mail; mais le roi, ne pouvant achever toute la promenade à pied, monta dans son petit chariot, et l'électeur suivit le roi avec tous les courtisans. Le roi lui fit même une manière d'excuse sur ce qu'il étoit obligé de monter dans son chariot. Après la promenade, le roi entra chez madame de Maintenon, où il y eut grande musique, et l'électeur entra dans le salon où il y eut grand jeu à l'ordinaire. Il soupa chez

le duc d'Antin, et après souper, quand monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry furent sortis du cabinet du roi, le jeu recommença, et à trois heures du matin l'électeur retourna à Surênes. — Madame la duchesse de Lesdiguières la riche, pour la distinguer des deux autres duchesses de Lesdiguières, qui sont veuves comme elle, tomba en apoplexie à Paris; elle en avoit déjà eu quelques attaques.

Samedi 27, *à Marly*. — Le roi se promena le matin; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin, alla ensuite voir jouer au mail. — On reçut plusieurs avis d'Allemagne de la nécessité où avoit été le comte de Steinbock de se rendre prisonnier de guerre avec toute son armée; il avoit encore huit ou dix mille hommes que le roi de Danemark promet de faire passer en sûreté dans le pays de Schonen après qu'ils auront payé leur rançon, et les engage à ne point porter les armes d'un an. — Le maréchal de Villars doit arriver aujourd'hui à Strasbourg; il séjourna jeudi à Metz, et en devoit partir le lendemain. Il a trouvé à Metz Contades, major du régiment des gardes et major général de l'armée, à qui il a appris que le roi le faisoit maréchal de camp. On n'a point fait d'autres officiers généraux quoiqu'on eut cru tout l'hiver que le roi feroit une grande promotion. — Madame la duchesse de Lesdiguières, qui tomba en apoplexie avant-hier, est considérablement mieux et en état d'aller aux eaux de Bourbon à la fin de la semaine qui vient.

Dimanche 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier. — On va travailler aux démolitions de Dunkerque, et l'on demande 800,000 francs pour en démolir le tiers seulement. On commence à évacuer les places en Flandre de part et d'autre. Nous rendrons Ypres en même temps qu'on nous rend Lille; les Hollandois en ont donné le gouvernement au prince de Holstein-Beck, qui avoit celui de Lille. — On parle fort de diminuer

les doubles emplois dans les provinces et dans les places; on a déjà ôté quelques officiers généraux qui servoient en Languedoc, et on a réduit à 40,000 francs les appointements de M. de Roquelaure, qui commande en chef dans cette province. — M. Voisin a mandé au marquis de Hautefort, qui est à Paris et qui croyoit ne pas servir cette année, de partir pour aller à Strasbourg; il est un des plus anciens lieutenants généraux de France, et Biron, qui est en liberté présentement, a ordre de partir aussi. — On n'a point touché aux appointements de M. de Roquelaure, qui sont moindres que l'on ne disoit.

Lundi 29, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, et courut le cerf l'après-dînée; l'électeur de Bavière et le comte de Saaros étoient à la chasse. Le roi m'avoit commandé de donner à dîner à M. de Saaros, et l'électeur de Bavière soupa chez M. d'Antin, comme il fait d'ordinaire quand il est ici. Le roi fit donner des chevaux au comte de Saaros, comme il en fait donner à l'électeur, et lui parla plusieurs fois durant la chasse. L'électeur joua dans le salon devant et après souper, s'en retourna à quatre heures du matin pour revenir l'après-dînée voir les princesses aller à la roulette; c'est un divertissement qu'il ne connoît point encore. — Le duc de Shrewsbury fera son entrée comme ambassadeur extraordinaire le dimanche d'après la Pentecôte; le maréchal d'Estrées est nommé pour l'accompagner, et il viendra à Versailles le mardi d'après pour avoir sa première audience publique, et ce sera le prince Charles de Lorraine qui l'accompagnera.

Mardi 30, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Après dîner il travailla avec M. Voisin, et à six heures il alla se promener à la roulette où il vit aller monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry et beaucoup de dames. L'électeur de Bavière étoit dans la roulette avec eux;

c'étoit un divertissement qu'il ne connoissoit point. Après la roulette, le roi rentra chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry menèrent l'électeur dans le salon, où il y eut grand jeu; l'électeur soupa chez M. d'Antin, et après souper le jeu recommença. Le roi vint dans le salon voir commencer le jeu, pour faire des honnêtetés à l'électeur. — Le roi a donné une pension de 6,000 francs à Chevilly, lieutenant de roi d'Ypres; cette place sera livrée aux Hollandois lundi 5 juin, et le même jour ils nous livreront Lille.

Mercredi 31, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État, se promena l'après-dînée dans ses jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Les Moreaux, marchands de Paris, donnèrent à l'électeur de Bavière une grande fête à une maison qu'ils ont auprès de Paris, qui s'appelle Villiers; il y eut grand bal après souper, où il vint beaucoup de masques de Paris. L'électeur et toutes les dames qui avoient soupé avec lui se masquèrent aussi; on a fait beaucoup d'histoires de ce bal-là, qui peut-être ne sont pas vraies. — La flotte de l'amiral Jenning est arrivée devant Barcelone, pour transporter en Italie les troupes impériales qui étoient en Catalogne. M. de Staremberg, qui les commande, a mandé à l'ambassadeur d'Angleterre qui est à Madrid qu'il alloit incessamment s'embarquer et exécuter la promesse qu'avoit faite l'archiduc d'évacuer l'Espagne. — Le roi a accordé à la reine de la Grande-Bretagne la liberté des galériens françois protestants, et même pour ceux d'entre eux qui sont sur les galères pour autres causes que la désobéissance.

Jeudi 1er juin, à Versailles. — Le roi se promena tout le matin à Marly, et en repartit à cinq heures pour revenir ici. Le duc de Shrewsbury lui présenta le duc de Richmond, qui est à Paris depuis un mois, mais il ne pouvoit voir le roi parce qu'on ne le voit pas à Marly. — Il y a encore plusieurs officiers généraux nommés pour aller

servir dans les armées du Rhin; on laissera peu de troupes sur la Moselle et sur la Sarre. — La santé du pape est fort rétablie, et on ne dit plus que nos cardinaux seront obligés d'aller bientôt à Rome. — On croit le cardinal Gualterio embarqué pour venir en France, et il a fait louer l'hôtel de la Reine Marguerite à Paris, et une maison dans Versailles, ce qui fait croire à beaucoup de gens qu'il songe à la charge de grand aumônier, mais nous sommes toujours persuadés ici qu'elle est destinée au cardinal de Rohan, et que le roi la lui donnera quand il prendra congé de lui pour aller à Strasbourg.

Vendredi 2, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et s'enferma avec lui l'après-dînée, comme il fait toujours la veille des communions; il sortit à cinq heures pour aller se promener à Trianon. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars qui est à Strasbourg; il mande que le prince Eugène est arrivé à l'armée ennemie le même jour que lui est arrivé à Strasbourg, que toutes nos troupes tant infanterie que cavalerie sont plus complètes et en meilleur état que jamais. Il mande au roi apparemment ses vues et ses desseins, mais cela ne vient pas sitôt jusqu'à nous. — Toutes les nouvelles du roi de Suède et des projets de guerre du Grand Seigneur contre les Moscovites varient tous les ordinaires, et on ne sait plus du tout ce qu'il en faut croire. Il y a des avis qui portent que le roi de Suède s'embarquera pour venir en Provence, et, en cas que cela fût, le roi a donné des ordres à M. de Grignan, qui commande en cette province, de lui faire toute sorte d'honneurs.

Samedi 3, *à Versailles*. — Le roi fit ses dévotions dans la chapelle en bas, et toucha ensuite beaucoup de malades. L'après-dînée il entendit vêpres en bas, et en sortant de la chapelle il s'enferma avec le P. le Tellier et fit la distribution des bénéfices. On n'a point de liste des bénéfices qui ont été donnés, on sait seulement que l'abbaye de Saint-Germer de Fleix, dont le nouvel évêque de

Beauvais a donné depuis peu sa démission, a été donnée à sa recommandation à l'abbé Bégon, fils de feu Bégon, qui étoit intendant à Rochefort. Il est fort de ses amis depuis longtemps et sont même parents du côté des Colbert. Les autres bénéfices qui ont été donnés sont de si peu d'importance qu'on ne s'en est pas informé. — Le roi a cassé la compagnie de gentilshommes qui étoit en Normandie et que M. de Matignon, comme lieutenant général de la province, commandoit; c'étoit lui qui les avoit fait établir du temps que M. de Chamillart étoit secrétaire d'État de la guerre. On leur donnoit à chacun dix sols par jour, et sur cela on prenoit pour les faire habiller à l'uniforme et de quoi leur donner des maîtres pour leur apprendre surtout les mathématiques.

Dimanche 4, jour de la Pentecôte, à Versailles. — Le roi, à onze heures et demie, descendit dans la chapelle précédé de tous les chevaliers de l'Ordre, où il entendit la grande messe; c'étoit l'abbé d'Estrées, prélat de l'Ordre, qui officioit. L'après-dînée il entendit le sermon de l'abbé Miton et vêpres ensuite; à six heures il revint au salut. — Il arriva un courrier du cardinal de la Trémoille qui apporta les bulles de l'évêché de Tournay pour le comte de Lewenstein que le pape a accordées sur la démission de l'évêque de Tournay, Beauvau. Le pape accorde à ce comte la rétention du grand doyenné de Strasbourg, des canonicats de Cologne et de Strasbourg et de deux abbayes qu'il a en France, et lui a accordé toutes ces grâces quoiqu'il ne fût point prêtre; il va prendre les ordres incessamment. Il y a huit jours qu'il est parti d'ici pour aller à sa terre de Rochefort, qui est dans les Ardennes; il étoit venu à la cour député du chapitre de Strasbourg et n'ayant aucune vue de se faire évêque.

Lundi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête, et ce conseil dura jusqu'à deux heures; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame

de Maintenon. — Les compagnies supérieures viendront haranguer le roi sur la paix vendredi et samedi, le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides, la cour des monnoies et la ville le vendredi, le grand conseil l'université et l'Académie françoise le samedi; ce sera M. le cardinal de Polignac qui portera la parole pour l'Académie. — On a cassé quelques régiments nouveaux en Flandre, mais je n'en sais pas le détail ni comme l'on traite les officiers des régiments que l'on réforme. — Il n'est point vrai qu'on ait diminué les appointements de M. de Roquelaure, qui commande en Languedoc, mais il n'est point vrai aussi qu'il eût plus de 100,000 francs pour y commander; tout ce qu'il touche du roi et de la province ne monte qu'à 66,000 livres.

Mardi 6, *à Versailles*. — Le roi, après la messe qu'il entendit en bas dans la chapelle, donna la barrette au cardinal de Polignac, avec les cérémonies accoutumées en pareilles occasions; c'est l'abbé Howart, camérier d'honneur du pape, qui l'a apportée de Rome. Le cardinal, après la messe, fut conduit par le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, dans le cabinet du roi, à qui il fit sa harangue de remercîments, et dans la suite de la journée il vit tous les princes et princesses de la maison royale. Le roi tint le conseil de finances à onze heures, travailla l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec M. Voisin, et puis alla se promener à Trianon. — L'électeur de Bavière donna une grande fête à Suresnes, et de dessus la terrasse de son jardin on vit tirer l'oie dans la rivière. Il y avoit des deux côtés de l'eau un nombre infini de peuple et plus de six cents carrosses. Il n'y eut point de bal le soir, pour éviter les petites tracasseries qu'il y avoit eues au bal de Villiers, chez les Moreaux.

Mercredi 7, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et ne revint de la chasse qu'à huit heures et demie. Il remit au lendemain la musique qu'il devoit avoir ce soir-là chez madame de Maintenon.

Le roi, après son dîner, fit entrer dans son cabinet le cardinal de Rohan qui lui avoit demandé audience et qui lui rendit compte de plusieurs choses qui regardent l'évêché de Strasbourg, où il s'en va les premiers jours de la semaine qui vient, et ensuite il lui fit de nouvelles instances sur la charge de grand aumônier que le roi lui donna. Il lui dit en la lui donnant qu'il avoit différé longtemps parce qu'il falloit bien faire des réflexions sur un pareil choix, et qu'après y avoir bien pensé il croyoit n'en pouvoir faire un meilleur ni qui lui fût plus agréable. Il prêtera samedi les deux serments qu'il faut prêter pour cette charge, l'un pour la charge en présence de M. de Pontchartrain, secrétaire d'État de la maison, et l'autre pour l'Ordre, que M. de la Vrillière lui donnera à lire et à signer *.

* Ce qui retarda si longtemps la charge de grand aumônier de France à être donnée, fût le marché du P. le Tellier et du cardinal de Rohan pour l'affaire du cardinal de Noailles, si connue depuis sous le nom fatal de la Constitution. Le cardinal de Rohan, qui devoit tout au cardinal de Noailles, et qui trouvoit mauvais tout ce qui se passoit contre lui, vouloit se contenter de demeurer neutre ou conciliateur; le P. le Tellier le vouloit chef de son parti, et mettoit la charge à ce prix. Tallard, entremetteur, ne cessoit de presser le cardinal, et de lui représenter la différence d'être ou n'être pas grand aumônier, par le dégoût de voir un autre cardinal en cette place et par la privation des facilités de s'approcher du roi, et de lui parler à tous moments. Il ajoutoit la peinture d'un cardinal qui n'est de rien, et sa disproportion d'avec un autre qui non-seulement est de quelque chose, mais qui est porté à la tête d'une affaire favorite et longue qui lui ouvre toutes les privances, et les grâces pour lui et pour les siens, qui s'élève à la tête du clergé pour les affaires et par la distribution des peines et des récompenses sur lesquelles il est sans cesse consulté de moitié avec un confesseur, qui, tout puissant qu'il est, lui et sa société, a un besoin continuel de son entremise et par conséquent de compter avec lui pour tout le reste; enfin, que prenant parti et prenant celui du cardinal de Noailles, il ne pouvoit être qu'en second, au lieu que lui étant contraire, il devenoit lui-même chef de parti et du parti florissant et pareil au cardinal de Noailles, malgré toute la disproportion d'âge et d'ancienneté en tout, et fort supérieur pour le crédit et la cabale des jésuites et des autres ennemis du cardinal

de Noailles. Tallard pêchoit avec une activité et une assiduité non pareille, parce qu'il comptoit bien pêcher pour soi-même, en s'acquérant par là le confesseur, et en se flattant bien de se ressentir de la faveur où il vouloit jeter l'oncle nouveau de son fils, et de trouver moyen de profiter pour lui et pour son fils, comme il arriva bientôt après, et même d'entrer dans l'affaire et à la longue de s'ouvrir une porte dans le conseil. Le cardinal de Rohan ne pouvoit combattre des raisons si plausibles que par un reste de palpitation pour la justice et pour la vérité, qui à la vue riante d'une ambition satisfaite perdoit toujours du terrain ; la vénération et la reconnoissance faisoient encore en lui quelques foibles efforts ; et il étoit retenu par quelque honte d'oser à son âge et presque disciple encore, faire contre à son maître et à son bienfaiteur. Sa paresse naturelle lui étoit un autre frein. Il étoit né pour vivre mollement dans le faste et les délices, en grand seigneur, loin de tout travail et de tout embarras, et quoiqu'on lui cachât avec soin ceux qui le menaçoient en s'abandonnant à ce qu'on vouloit de lui, il ne laissoit pas d'en prévoir une partie, et avoit peine à soumettre son col à ce pesant joug. A la fin, la vue de la charge qui l'attendoit, de l'état de chef de parti qu'on lui présentoit, de distributeur des grâces et des disgrâces qui s'offroit à lui, et de personnage considérable à Rome et en France, de protecteur de l'Église, de véritable chef du clergé, de ressource dominante des jésuites qu'il s'attachoit, et à sa maison pour laquelle il vouloit toutes choses ; tout ce groupe ensemble, sans cesse rebattu par tout l'esprit, l'insinuation, l'ambition de Tallard, l'emporta sur les considérations plus religieuses, plus honnêtes et plus sages. Il se laissa entraîner à des gens qui le payèrent comptant d'avance par la charge dès qu'il se fut rendu, et qui firent après de lui tout ce qu'ils voulurent.

Jeudi 8, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly ; il en revint à sept heures, et il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le roi donna, le matin après son lever, au cardinal de Polignac l'expectative pour la pension de 2,000 écus que le clergé donne aux cardinaux ; il faut des lettres patentes pour cette expectative. Le clergé donne six pensions de 2,000 écus, qui sont toutes remplies. Après que le cardinal eut remercié le roi, il lui dit que, quoiqu'il fût comblé de ses grâces, il ne pouvoit se croire parfaitement heureux que quand il auroit l'honneur d'être son domestique ; il lui avoit déjà demandé plusieurs fois la

charge de maître de la chapelle de musique, vacante depuis la mort de l'archevêque de Reims; le roi lui répondit: « Je vous parlerai bientôt sur cela, » et en sortant de son dîner, il le fit entrer dans son cabinet et lui donna la charge, mais il lui commanda de n'en point parler, parce qu'il y a une petite difficulté qu'il faut surmonter.

Vendredi 9, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. L'après-dînée il passa chez madame de Maintenon, et à cinq heures il alla se promener avec elle et les dames qui ont accoutumé d'y être; ils se promenèrent à Trianon, et en revinrent de bonne heure. — La difficulté qu'il y avoit pour la charge du cardinal de Polignac, c'est que cette charge doit prêter serment entre les mains du grand maître de la maison et non pas du roi, et qu'ainsi cela pouvoit faire quelque peine à un cardinal; mais M. le Duc, grand maître de la maison, qui doit partir lundi pour l'armée, a consenti qu'après son départ le roi fît prêter serment au cardinal de Polignac, et on écrira seulement que cet exemple ne pourra pas tirer à conséquence pour l'avenir, ni nuire aux droits de la charge de grand maître. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui a pris la poste de Spierbach. Nos soldats ont fait une diligence incroyable dans cette marche; cela assure le siége de Landau, et ôte aux ennemis le moyen de le secourir.

Samedi 10, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, fit prêter au cardinal de Rohan dans son cabinet le serment de grand aumônier de France que M. de Pontchartrain lui lut; ensuite on lui attacha un habillement sur lequel il y avoit un Saint-Esprit, et M. de la Vrillière lui donna à lire le serment pour l'Ordre, et le roi lui mit au col le cordon bleu. Les deux derniers cardinaux qui avoient été grands aumôniers, qui étoient le cardinal de Janson et le cardinal de Coislin, n'avoient point prêté ce second serment, parce qu'ils étoient prélats associés à l'Ordre avant que d'avoir la charge; ainsi ils avoient déjà prêté

ce serment-là. — Les députés des États de Bourgogne haranguèrent le roi; l'abbé de Roquette portoit la parole. Après la harangue, le roi alla à la messe et puis tint le conseil de finances. L'après-dînée le roi travailla avec M. Voisin. — M. de Châteauneuf est nommé à l'ambassade de Hollande; il a été ambassadeur à la Porte il y a déjà quelques années. — M. l'évêque de Meaux a la nomination du roi au cardinalat, et en est venu remercier le roi ce matin.

Dimanche 11, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Madame la Princesse est ici depuis quelques jours, et a entretenu le roi plusieurs fois; elle pense comme lui que rien n'est si bon pour mettre la paix dans sa famille que de faire un double mariage qui a déjà été proposé plusieurs fois, qui est de faire épouser à M. le Duc mademoiselle de Conty et à M. le prince de Conty mademoiselle de Bourbon. Madame la princesse de Conty la mère fait beaucoup de difficulté sur ces mariages; elle dit qu'il faut que les procès soient jugés auparavant, qu'on lui a fait d'autres propositions pour le mariage de son fils, où elle est entrée, que mademoiselle de Bourbon n'aura point de bien. On lui répond sur cet article qu'on donnera 500,000 francs à mademoiselle de Bourbon comme elle les donne à mademoiselle de Conty, et de ces 500,000 francs, madame la Princesse, M. le Duc et madame la Duchesse se rendent garants. Le roi lui a déclaré qu'il vouloit les mariages; elle est repartie pour Paris un peu en colère, mais on espère lui faire entendre raison *.

* M. [le duc] et madame la duchesse d'Orléans, fort chargés de filles, souhaitoient fort de s'en défaire. Mademoiselle de Conty se piquoit d'aimer Mademoiselle, qui, devenue duchesse de Berry, redoubla d'amitié pour elle. Ils crurent donc cette voie la meilleure pour engager le mariage de son frère avec une sœur de madame la duchesse de Berry, et pour bâcler leur affaire si sûrement et avec tant de secret, qu'il n'y eût plus qu'à

en parler au roi et tout de suite faire le mariage. L'aigreur du procès de M. le Duc contre ses tantes pour la succession de M. le Prince, leur faisoit espérer de trouver madame la princesse de Conty, mère, favorable, que madame la duchesse d'Orléans avoit ménagée, et qui se trouvoit liée d'intérêts communs dans ce procès avec sa sœur madame la duchesse du Maine. En effet, mademoiselle de Conty se chargea de tout avec une joie et une amitié extérieurement merveilleuse, et sitôt qu'elle en eût parlé à madame sa mère et à M. son frère, ils en furent ravis et n'eurent plus d'impatience que pour conclure. Mais il arriva que mademoiselle de Conty trouva que la chose alloit plus vite qu'elle ne vouloit, par la peur de n'être point mariée et de demeurer sous la férule d'une mère d'humeur peu commode et qui la contraignoit beaucoup pour son âge. Son but étoit d'en sortir par le mariage de M. le Duc, et elle ne l'espéroit que par un double mariage propre à remettre la paix dans cette partie de la famille, après laquelle M. du Maine seroit trop foible seul pour la troubler. Mademoiselle de Conty prit donc le parti de trahir le secret en le découvrant à madame la Princesse, qui, piquée contre ses filles et surtout contre l'aînée, sur le procès, le fut infiniment davantage de ce qu'elle marioit ainsi son fils à son insu, tellement qu'excitée par mademoiselle de Conty qui l'assura que tout étoit comme arrêté et qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, elle fut parler au roi tout aussitôt, qui fut également surpris et offensé qu'il se traitât un mariage dans sa famille sans que d'aucun côté on lui eût demandé ses volontés. Le double mariage que lui proposa en même temps madame la Princesse fut goûté par le désir de la paix et de l'union qu'il vouloit rétablir entre eux tous et qu'il prévoyoit sagement être plus importante à M. du Maine que quelques biens qu'il pût tirer de ses prétentions; tellement qu'à l'heure même l'affaire fut décidée et conclue entre le roi et madame la Princesse. Madame la princesse de Conty fut enragée et résista tant qu'elle pût; mais le roi, qui lava rudement la tête à M. [le duc] et à madame la duchesse d'Orléans et à madame la duchesse de Berry, agit et parla en maître et se fit obéir. Mademoiselle de Conty passa mal son temps avec madame sa mère jusqu'aux mariages; M. le prince de Conty fut fâché aussi, mais il se consola aisément, et madame la duchesse de Berry rompit avec éclat avec mademoiselle de Conty, et ne lui pardonna jamais. Elle s'en piqua même, et, en discours en absence, en dédains les plus marqués en présence, elle n'oublia aucune occasion de lui faire sentir le poids de sa haine et de son rang. Cela n'osa s'étendre jusqu'à madame la Princesse. M. le prince de Conty ne parut coupable en rien, et madame sa mère demeura toute sa vie en grande amitié avec M. [le duc] et madame la duchesse d'Orléans et avec madame la duchesse de Berry.

Lundi 12, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le duc de Shrewsbury fit hier son entrée à Paris; le maréchal d'Estrées l'alla prendre à la maison de Dunoyer près de la Roquette, au faubourg Saint-Antoine. Il y eut quelques petites difficultés sur la marche du carrosse de M. de Torcy et on le renvoya; cet ambassadeur fera son entrée ici demain, et le duc d'Aumont fera la sienne incessamment à Londres. — Il y a des lettres d'Allemagne qui disent la mort du prince de Furstemberg, administrateur de Saxe, mais, comme personne de la famille ne nous en a encore rien mandé, nous en doutons encore, d'autant plus que ce bruit-là avoit déjà couru qui s'étoit trouvé faux. — Il y a déjà quelque adoucissement dans l'esprit de madame la princesse de Conty sur les mariages. Le roi lui envoie M. de Pontchartrain, et, comme le roi est résolu de conclure cette affaire quand même elle n'y consentiroit pas, on croit qu'elle consentira enfin à une chose fort raisonnable et qu'elle ne peut pas empêcher.

Mardi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il donna la première audience publique à milord Shrewsbury, qui fit son entrée ici. Il y eut dans la petite cour du château une assez grande querelle entre les domestiques des gens de sa suite qui se battirent rudement, et il y eut du sang répandu, quoique la livrée ne porte point d'épée. M. Prior, qui étoit avec l'ambassadeur, fut obligé de descendre et eut bien de la peine à mettre les holà. Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et pendant qu'il y travailloit dans son cabinet M. de Pontchartrain y entra, qui revenoit de Paris, où il étoit allé par ordre du roi parler à madame la princesse de Conty, qui enfin s'est rendue aux volontés du roi; ainsi les deux mariages se feront avec tous les consentements nécessaires. Il en coûte au roi pour ces mariages 500,000 francs, car il donne toujours à chaque prince du sang qui se marie

50,000 écus et à chaque princesse du sang qui se marie 100,000 francs. — Le roi fit porter son dîner chez madame de Maintenon.

Mercredi 14, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée alla se promener à Marly, où il ne seroit allé que demain sans la fête de Dieu. — M. de Torcy fit partir hier au soir un courrier qui va à Rome demander les dispenses pour les deux mariages, et ce courrier promet être de retour à la fin du mois. Dès qu'elles seront arrivées, le roi fera ici les deux mariages. Les Conty ont un degré de parenté au-dessus de M. le Duc et de mademoiselle de Bourbon par M. le prince de Conty leur père, et ils sont cousins germains par madame la princesse de Conty leur mère, et il faut que ces différents degrés soient énoncés dans les dispenses. M. le Duc et M. le prince de Conty ne partiront point pour l'armée qu'ils ne soient mariés. Madame la princesse de Conty a bien eu de la peine à consentir que son fils fît la campagne, mais il en a tant pressé le roi qu'il n'a pu lui refuser, et il a fallu que madame la princesse de Conty y consente.

Jeudi 15, *jour de la fête de Dieu, à Versailles.* — Le roi monta dans son grand carrosse avec la maison royale, et alla à dix heures à la paroisse; la procession ne se fit que dans le dedans de l'église, où il entendit ensuite la grande messe. L'après-dînée il entendit vêpres et le salut. — Les propositions qu'on avoit faites à madame la princesse de Conty pour son fils étoient de lui faire épouser mademoiselle de Valois, sœur de madame la duchesse de Berry, et ces propositions-là avoient été assez légères, et ce n'étoit qu'à mademoiselle de Conty qu'on avoit parlé. Le roi a pourtant été blessé de ce qu'on a fait ces propositions-là sans qu'il en eût connoissance. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars; ses lettres sont du 10. Il mande qu'il ne croit pas qu'on puisse ouvrir la tranchée à Landau avant le 20; ce sera le maréchal de Bezons qui en fera le siége avec soixante-quatre bataillons

et quarante-cinq escadrons. Le maréchal de Villars demeure avec le gros de l'armée sur le Spierbach et fait garder les bords du Rhin; le quartier général est à Spire. La garnison de Landau est assez forte, et c'est le prince Alexandre de Wurtemberg qui y commande.

Vendredi 16, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. L'après-dînée il reçut dans sa chambre les harangues du parlement, le premier président portoit la parole; la harangue de la chambre des comptes, le premier président portoit la parole; la harangue de la cour des aides, le premier président de cette compagnie, qui a quatre-vingt-cinq ans, n'a pas pu porter la parole, et le président qui la portoit en sa place n'étoit averti que de jeudi que ce seroit lui qui parleroit; ensuite vint la cour des monnoies, le premier président portoit la parole, et puis la ville vint, le duc de Tresmes comme gouverneur à la tête, le prévôt des marchands portoit la parole. Après les harangues où le roi répondit avec beaucoup de grâces et de bontés, il passa chez madame de Maintenon, et à six heures alla au salut. Le soir chez madame de Maintenon il eut grande musique. — Le marquis de Brancas est nommé ambassadeur en Espagne et l'abbé de Mornay ambassadeur en Portugal. — Le marquis de Lassay le fils* s'en va auprès du roi de Prusse, mais il ne prendra point de qualité jusqu'à ce que ce nouveau roi ait envoyé un ministre ici, et, selon la qualité qu'il donnera à ce ministre, on donnera d'ici pareille qualité au marquis de Lassay. — Le P. Daniel, jésuite, a fait depuis peu une histoire de France en trois gros volumes in-folio; le roi, pour récompenser son travail, lui donne la qualité d'historiographe de France et 2,000 francs de pension.

* Lassay eut une meilleure fortune que d'aller auprès du roi de Prusse. Il étoit fort bien fait, avec un assez vilain visage et beaucoup d'esprit. Il plut à madame la Duchesse, et après la mort du roi, n'y ayant plus de contrainte, il devint le maître chez elle. Le Mississipi lui fit une for-

tune tellement immense qu'on n'a jamais eu connoissance des trésors qu'il en a eus, lui, madame la Duchesse, M. le Duc, leur maison, madame de Verue et leurs commensaux intimes. Le palais en grand et le palais en petit que madame la Duchesse et Lassay en bâtirent, vers les Invalides, au bord de la rivière, immortaliseront cette fortune pécunière et leur réciproque bonne volonté. Ils n'ont chacun qu'un étage, et même celui de madame la Duchesse qu'un rez-de-chaussée, mais aussi haut que l'autre palais qui y est presque contigu, et qui, pour être beaucoup moins vaste, fait paroître l'autre écrasé; aussi le nonce Maffei, le voyant du chemin de Versailles, dit, sans y entendre finesse, que l'un étoit fait pour être mis sur l'autre. Pendant le premier ministère de M. le Duc, qui fit la promotion de cordons bleus, madame la Duchesse y fit comprendre le père de Lassay. Il n'a eu que ce fils de divers mariages, et d'une bâtarde de M. le Prince une fille unique, qui du fils de M. d'O n'en a eu qu'une que le fils du duc de Brancas a épousée. Lassay lui a donné et assuré de grands biens, et madame la Duchesse en a fait la noce comme de sa fille. Il n'a point d'enfants d'une sœur du second lit de son père. Leur nom est Madaillan, qui n'est pas en bon prédicament dans la fin de la vie du célèbre duc d'Épernon.

Samedi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il reçut les harangues du grand conseil : le premier président portoit la parole; l'université, le recteur qui s'appelle M. [Dagoumer] portoit la parole; l'Académie françoise, le cardinal de Polignac, qui se trouve à la tête comme chancelier en l'absence du cardinal d'Estrées, qui en est le directeur dans ces trois mois-ci, portoit la parole. Sa harangue fut fort louée du roi et du public, et j'ai cru la devoir mettre ici : (1)

[L'Académie françoise ne parut jamais avec tant de joie aux pieds de Votre Majesté qu'elle fait en ce jour, conduite par son zèle ordinaire et l'intérêt singulier qu'elle prend à la paix. Les Muses dans tous les temps ont aimé le repos et la tranquillité. Si quelquefois elles chantent les combats pour célébrer la vertu des héros, bientôt après elles déplorent le tumulte des armes qui fait langair

(1) Ce discours manque dans le manuscrit de Dangeau; nous le reproduisons d'après le *Mercure galant* du mois de juin.

les beaux-arts. Mais, quand la paix revient sur la terre avec tout l'éclat et les avantages de la victoire, c'est alors qu'elles sont au comble de leurs désirs. Qui l'auroit cru, Sire, qu'après neuf ans de malheurs où, jusqu'à la nature, tout sembloit avoir conjuré votre perte, vous dussiez en sortir plus glorieux et rétablir dans vos États le calme qu'on lui avoit si longtemps refusé, conserver vos plus belles conquêtes, affermir des couronnes sur la tête de vos enfants, en donner même à vos alliés. Effet prodigieux de courage et d'une prudence dont l'antiquité ne nous avoit point laissé d'exemple. Il nous l'avoit bien promis, le Dieu de justice et de miséricorde, qu'il abaisseroit le superbe et qu'il élèveroit l'humble de cœur. Nous l'avons vu tout d'un coup faire succéder le jour le plus brillant à la nuit la plus ténébreuse, changer les cœurs qu'il tenoit en sa main, les soumettre par degrés aux lois de la raison, rejeter ceux qui vouloient la guerre et confondre leurs vains projets, pendant que Votre Majesté, toujours attentive mais inébranlable, soutenoit avec fermeté les épreuves de la Providence, et ne réfléchissoit sur les maux que pour les réparer, plus féconde en ressources que la fortune en disgrâces, prête à s'exposer aux plus grands périls plutôt que de s'abandonner à de foibles conseils, et ne cherchant le retour de ses anciennes prospérités que pour hâter le soulagement de ses peuples. Qu'il me soit permis de révéler aujourd'hui les miracles de votre sagesse et de votre magnanimité dont j'ai eu le bonheur d'être témoin et de voir insensiblement croître et mûrir les fruits précieux. Eh ne faut-il pas qu'un si fameux événement soit transmis par nous à la postérité! supérieur aux forces de l'éloquence, aux ornements de la poésie, au moins il passera dans la simplicité de l'histoire jusqu'à vos descendants pour leur servir de modèle et pour leur apprendre l'usage qu'on doit faire des adversités et des succès; car c'est ainsi que vous avez consommé ce grand ouvrage. Les princes de l'Europe, désabusés par votre

constance, ramenés par votre bonne foi, désarmés par votre modération, cessent enfin de vous combattre. Ils ne l'auroient jamais entrepris si la grandeur de votre puissance leur avoit laissé connoître et goûter toutes vos vertus; quelques-uns ont encore peine à se rendre, mais on les verra bientôt revenir de leurs enchantements, et tous ceux qui n'ont admiré jusqu'ici Votre Majesté qu'avec crainte l'admireront désormais comme nous avec amour.]

Dimanche 18, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla avec M. Pelletier l'après-dînée et puis alla au salut. — M. le cardinal Gualterio * arriva hier au soir; il a salué le roi ce matin à son lever, et après le lever le roi l'a fait entrer un moment dans son cabinet et lui a fait beaucoup d'amitié. Le roi le regarde comme un véritable François; il s'est fait naturaliser, et le roi n'a guère de sujets plus affectionnés et plus dignes de ses bontés. Il compte de retourner en Italie au mois d'octobre. — Le maréchal de Montesquiou revient de Flandre; il avoit demandé à revenir. M. de Tingry, qui est lieutenant général de Flandre, y commandera naturellement par sa charge et n'aura que ses appointements ordinaires. M. le maréchal d'Huxelles et M. Mesnager sont partis d'Utrecht, et on les attend ici dans deux ou trois jours. — Le roi va de demain en huit jours à Rambouillet, d'où il reviendra le samedi, qui sera le 1er juillet, et le mercredi suivant, qui sera le 5, il ira à Marly, où il demeurera jusqu'au voyage de Fontainebleau.

* Le cardinal Gualterio partit d'ici nonce en 1706, ayant reçu la calotte et la barrette de cardinal. Il fut perdu à Rome pour avoir visité les enfants du roi comme les princes du sang et avec le même cérémonial. On avoit été très-content de lui à la cour, et il y avoit laissé beaucoup d'amis et d'estime; il s'attacha donc de plus en plus à la France et à découvert pour avoir protection, qu'il vint cultiver par ce voyage, dont le roi fut tout à fait touché et le reçut avec de grandes marques d'amitié. Il eut les abbayes de Saint-Victor de Paris et de Saint-Remy de Reims, avec parole de l'Ordre qui lui fut tenue en 1724. C'étoit un homme

de beaucoup d'esprit, de grand sens, très-aimable, de bonne compagnie, et aussi droit que le peut être un prélat romain. Sa naissance étoit médiocre, mais de bonne noblesse d'Orviete. Il savoit, et avoit amassé mille curiosités rares dans sa bibliothèque. Il se chargea à Rome des affaires du roi Jacques; son neveu apporta la barrette au cardinal Fleury, et eut une pension sur Saint-Victor. Il perdit son oncle peu après, que les meilleures têtes du sacré collége et les plus honnêtes gens de Rome regrettèrent.

Lundi 19, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches et alla l'après-dînée se promener à Marly. Il ne travailla point le soir avec M. de Pontchartrain, quoique ce soit son jour; il l'a remis à mercredi. — Le comte du Luc prit congé du roi et s'en retourne à son ambassade en Suisse. On lui avoit offert de lui donner un autre ambassade, et il a cru mieux servir le roi où il est. — M. Mesnager arriva à Paris et M. le maréchal d'Huxelles y arrivera demain. — Le prince et la princesse de Berghes ont pris congé du roi pour s'en aller à Bruxelles. — M. le maréchal de Villars a envoyé sommer le commandant de Kaiserslautern, où les ennemis ont quelque infanterie; il les fera attaquer s'ils veulent se défendre, mais on ne croit pas qu'ils attendent le canon. — Le mariage de mademoiselle de Barbezieux est entièrement réglé, si le roi veut bien que M. le duc de Châtillon cède son duché à son fils, et le roi a accoutumé d'accorder cette grâce aux gens dont il est content. Il y a longtemps que le duc de Châtillon ne paroît plus à la cour, à cause des incommodités que lui ont laissées ses blessures.

Mardi 20, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; après son dîner il travailla avec M. Daguesseau, le père, pour les affaires des religionnaires convertis et puis travailla avec M. Voisin jusqu'au salut. Après le salut il alla se promener dans les jardins. — Le maréchal d'Huxelles arriva à Paris. — Il arriva un courrier, du maréchal de Villars. Il mande que la tranchée sera ouverte la nuit

du 20 au 21, qui est ce soir; les ingénieurs mandent la même chose à M. Pelletier; cependant la plupart des officiers généraux de cette armée écrivent qu'elle ne pourra être ouverte au plus tôt que le 24. — Le roi permet au duc de Châtillon de céder le duché à son fils. — L'électeur de Bavière donne demain à Suresnes une grande fête à madame la Duchesse; il y aura bal pour les princesses ses filles. L'électeur viendra ici dimanche prendre congé du roi, et retourne à Compiègne.

Mercredi 21, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État; après son dîner il entra chez madame de Maintenon, où il demeura jusqu'au salut. Le maréchal d'Huxelles et M. Mesnager saluèrent le roi à la porte de son cabinet quand il revint du salut. — Le roi donne au cardinal de Polignac les appointements de sa charge de maître de la chapelle depuis la mort de l'archevêque de Reims. — Le duc de Châtillon, qui a cédé le duché à son fils, ne veut pas qu'il s'appelle le duc de Châtillon; il lui fera porter le nom de duc d'Olonne. — L'électeur de Bavière donna une grande fête à Suresnes à madame la Duchesse et aux princesses ses filles; il y vint beaucoup de masques de Paris; le bal et le jeu durèrent jusqu'à sept heures du matin. — On a remis en liberté beaucoup de galériens religionnaires françois, comme le roi l'avoit promis à la reine de la Grande-Bretagne; mais en les remettant en liberté on les engage à sortir du royaume.

Jeudi 22, à Versailles. — Le roi monta en carrosse à dix heures pour aller à la paroisse, et il suivit à pied le saint sacrement depuis la paroisse, jusqu'au reposoir, qui étoit tout au haut de la rue; il faisoit un très-grand chaud et le soleil très-ardent. Le roi reconduisit de même le saint sacrement jusqu'à la paroisse, où il entendit la grande messe; quand il revint au château il étoit trempé de sueur. Mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Charolois, qui avoient été à la fête de l'électeur, ne firent que changer d'habits en arrivant, ne se couchèrent point,

montèrent en carrosse avec le roi pour aller à la paroisse, et le suivirent à la procession. — Le roi a donné à M. de Menou, ancien officier de cavalerie qui a une jambe de bois et qui est fort estimé, le gouvernement de la citadelle d'Arras, vacant par la mort de Valcroissant; ce gouvernement vaut 8 ou 10,000 livres de rente.

Vendredi 23, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — On commence à parler ici d'une affaire qui fait assez de bruit à Paris, qui s'y passa dimanche à un souper chez la duchesse d'Albret, entre le comte d'Harcourt et le duc d'Estrées. Il y eut entre eux des paroles très-violentes; on prétend même que le dernier fut frappé. Cela n'est pas encore venu jusqu'au roi, du moins ne fait-il pas semblant de le savoir. — On mande d'Allemagne que le duc de Marlborough, après avoir demeuré quelques jours dans sa principauté de Mindelheim en Bavière, en est reparti pour venir à l'armée de l'empereur sur le Rhin. — Le maréchal de Villars avoit détaché Albergotti avec dix bataillons pour s'emparer d'une redoute que les ennemis ont vis-à-vis Manheim de ce côté-ci du Rhin, mais on a trouvé l'ouvrage trop bon pour être insulté par si peu de troupes. On va les augmenter de moitié et y envoyer du canon, étant de conséquence d'ôter aux ennemis ce débouché sur nous.

Samedi 24, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin et à six heures alla se promener à Trianon. — L'électeur de Bavière prendra congé du roi demain; il s'en retourne à Compiègne, mais il compte de revenir voir le roi à Fontainebleau, où on ira les premiers jours de septembre. — Le roi d'Angleterre, toujours sous le nom de chevalier de Saint-Georges, a passé quelques jours chez M. le prince de Vaudemont à Commercy, où étoit M. de Lorraine avec toute sa cour; il s'est fait fort estimer et aimer en ce pays-

là. — On mande de notre armée d'Allemagne que M. d'Albergotti a eu une atteinte d'apoplexie; il en est revenu à force d'émétique; mais, comme ce n'est pas la première attaque qu'il a eue, on craint fort qu'un aussi galant homme ne soit pas en état de servir longtemps. On le veut envoyer aux eaux, mais il a peine à se résoudre de quitter l'armée.

Dimanche 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État. L'après-dînée l'électeur de Bavière vint prendre congé de lui pour aller à Compiègne; il compte de n'y demeurer que six semaines et puis de revenir à la petite maison qu'on lui prête à Suresnes, où il se tiendra jusqu'à ce que le roi aille à Fontainebleau. Pendant qu'il sera à Suresnes il viendra souvent voir le roi à Marly, et se rendra à Fontainebleau dès que le roi y sera arrivé. Il retrouvera à Compiègne les dames qu'il avoit laissées à Namur, pour qui l'on croit que son goût est fort diminué. Le roi, après avoir vu l'électeur, travailla avec M. Pelletier, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Madame la Princesse a choisi pour dame d'honneur de mademoiselle de Conty, quand elle aura épousé M. le Duc, madame de Montmorency-Fosseuse; son mari est l'aîné de toute la maison de Montmorency, dont il y a encore beaucoup de branches. Nous n'avons jamais vu cette madame de Montmorency à la cour.

VOYAGE DE RAMBOUILLET.

Lundi 26. — Le roi tint le matin, à Versailles, le conseil d'État qu'il auroit tenu le mercredi s'il y fût demeuré; il ne tiendra point de conseils ici, mais il y travaillera les soirs comme à son ordinaire. M. de Torcy, M. Voisin et M. de Pontchartrain sont du voyage. Monseigneur le duc de Berry partit le matin de Versailles; il a voulu avoir chassé avant que le roi y arrivât. Le roi partit à deux heures et demie de Versailles, ayant dans son carrosse madame la duchesse de Berry, Madame, madame la duchesse

d'Orléans et la duchesse de Saint-Simon. Madame la Duchesse et les princesses ses filles sont venues à Rambouillet deux jours avant le roi. M. le duc d'Orléans n'est point du voyage ; il passera ce temps-là à Paris. Madame la princesse de Conty, fille du roi, dont la santé n'est pas trop bonne, est demeurée à Versailles. Madame la duchesse de Berry, outre sa dame d'honneur et sa dame d'atours, a amené ici madame de Châtillon, fille de M. Voisin, madame de Rochepot sa sœur, madame de Parabère et madame de Maillebois. Madame a amené madame la maréchale de Clérembault et madame de Châteauthiers ; la duchesse de Brancas, sa dame d'honneur, est demeurée malade à Versailles. Madame la duchesse d'Orléans a amené madame de Castries, sa dame d'atours, madame d'O, madame de Lévis, madame de Tonnerre et madame d'Épinay; la maréchale de Rochefort, sa dame d'honneur, est restée malade à Versailles. Madame de Maintenon a amené dans son carrosse madame de Caylus et madame de Dangeau ; elle ne s'est pas bien portée en chemin, et a été fort incommodée en arrivant ; cependant le soir il y eut grande musique dans son antichambre. Madame la Duchesse avoit amené ici la duchesse de Duras, madame de Bouzols et mademoiselle de Tourbes. Le roi alla se promener en calèche sur les sept heures, et puis revint chez madame de Maintenon. Voici à peu près le nom de tous les courtisans qui sont ici : les maréchaux de Villeroy, d'Estrées et de Tallard, les ducs de Villeroy, d'Antin, de Charost et de Duras, le comte de Roucy, le marquis de Castries, M. de la Vrillière, M. de Maillebois, Livry, le grand prévôt, M. de la Chaise et moi. M. le duc du Maine est du voyage, et le comte de Saaros aussi.

Mardi 27, *à Rambouillet*. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, qui avoit assez bien passé la nuit ; il y travailla avec M. de Pontchartrain ; il n'y avoit point travaillé hier, qui étoit son jour. L'après-dînée il alla courre le cerf avec ses chiens. Au retour de la chasse,

M. Voisin, qui étoit demeuré hier à Versailles, vint dans le temps qu'il se débottoit; le roi lui demanda tout haut s'il n'avoit point de nouvelles de Landau; il dit au roi qu'il n'en avoit que du 20, qui étoient venues par l'ordinaire. Il a un courrier auprès de M. de Villars qui ne reviendra que quand la tranchée sera ouverte. Albergotti, par les lettres qu'on a reçues, continue à agir comme il faisoit avant son accident, et prétend que le mal qu'il a eu n'étoit qu'une simple indigestion.—Le maréchal d'Huxelles qui est à Paris, comme le plus ancien des maréchaux de France qui y sont, avoit envoyé des exempts de la connétablie au comte d'Harcourt et au duc d'Estrées; ces messieurs les avoient renvoyés, disant qu'ils ne reconnoissoient point le tribunal des maréchaux de France. Le roi a ordonné qu'on leur renvoyât ces mêmes exempts avec une lettre de cachet pour les mener à la Bastille, s'ils ne recevoient les exempts auprès d'eux.

Mercredi 28, *à Rambouillet.* — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Voisin; il n'y avoit point travaillé hier, qui étoit son jour. L'après-dînée il alla courre le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse; un orage furieux qui vint au commencement de la chasse en troubla un peu le plaisir; cependant on ne laissa pas de prendre le cerf. Madame la duchesse de Berry et les dames qui étoient à cheval avec elle furent mouillées à faire pitié, mais cela ne les dégoûta point de la chasse. Il y a tous les soirs musique dans l'antichambre de madame de Maintenon, où les courtisans entrent, et le roi et les dames entendent la musique de la chambre. Hier, à la chasse que firent les chiens du roi, le prince Ragotzki, qu'on appelle toujours le comte de Saaros, avoit un habit comme les gens de l'équipage du cerf; on lui dit qu'on ne portoit point ces habits sans en avoir demandé la permission au roi. Il me pria d'en faire ses excuses, et le roi me répondit quand je lui en parlai à son botter qu'il ne falloit point de per-

mission pour cela ; mais que quand il en auroit fallu il auroit trouvé bon ce que le comte Saaros avoit fait et qu'il lui savoit bon gré d'avoir pris cet habit, et au premier défaut qu'il y eut à la chasse, le comte de Sauros s'approcha de sa calèche et voulut faire ses excuses, ne sachant pas encore que j'avois parlé. Le roi lui dit : « Monsieur, vous m'avez fait plaisir, et un homme comme vous fait honneur à l'équipage. »

Jeudi 29, *à Rambouillet*. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, où il fit appeler M. de Torcy et M. Voisin, et travailla avec eux ; après dîner il courut le lièvre avec les chiens de M. de Tallard. Le soir chez madame de Maintenon il y eut musique ; il y en a tous les jours aussi à la messe ici, où il a fait venir quelques-uns de ses meilleurs musiciens qui concertent avec les musiciens de M. le comte de Toulouse. Le roi à ce voyage-ci a fait venir ses tables pour épargner une partie de la dépense à M. le comte, mais elle est encore fort grande, car on ne peut rien ajouter à sa magnificence. — Il arriva un courrier du duc d'Aumont ; il doit faire son entrée à Londres lundi. — Madame la Duchesse a envoyé un courrier à M. le cardinal de Rohan, qui partit il y a huit jours pour lui apprendre que le mariage des princes se feroit avant qu'ils partissent pour l'armée ; elle le prie de venir pour faire la cérémonie des mariages. M. de Pontchartrain lui avoit envoyé aussi un courrier quelques jours après sur le même sujet. On a reçu aujourd'hui des lettres de lui, et, quoiqu'il n'eut pas reçu encore les deux courriers qu'on lui a envoyés, il mande qu'il arrivera à Versailles samedi ou dimanche. — M. le Duc et M. le prince de Conty partiront pour l'armée deux jours après leur mariage ; M. le Duc commandera la cavalerie.

Vendredi 30, *à Rambouillet*. — Le roi dîna de bonne heure, et alla à trois grandes lieues pour courre le cerf avec ses chiens, mais on trouva buisson creux ; il revint sans avoir chassé. Le soir il y eut musique chez madame

de Maintenon. Le voyage de Marly, qui se devoit faire le 5, ne se fera que le 12; on compte que les dispenses pour les mariages, au plus tôt n'arriveront que mardi, parce que le pape est sorti de Rome pour aller à Castel-Gandolfe, et cela retardera les expéditions de quelques jours. — Il arriva hier à minuit un courrier de M. de Villars, et M. Voisin ne jugea pas à propos d'aller réveiller le roi qui venoit de se coucher; il lui a apporté ce matin à son lever la nouvelle. La tranchée a été ouverte à Landau la nuit du 24 au 25; nous n'y avons perdu que cinq ou six soldats. M. Dillon, qui étoit allé à Kaiserslautern, s'en est rendu maître après une très-foible résistance; la garnison s'est rendue prisonnière de guerre. Il y avoit dedans six-cents hommes, trente-sept officiers et un colonel qui les commandoit. Ce petit siége ne nous coûte que douze hommes, mais nous y avons eu un brigadier d'infanterie nommé Saint-Pierre qui y a été blessé dangereusement. Les huit bataillons que Dillon avoit pour cette expédition joindront les soixante-quatre bataillons qui font le siége de Landau.

Samedi 1er juillet, à Versailles. — Le roi partit de Rambouillet sur les trois heures, et arriva ici à cinq heures et demie. Il travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon, qui étoit partie dès le matin et étoit venue dîner ici. Madame la duchesse de Berry étoit allée sur les quatre heures du matin avec monseigneur le duc de Berry courre des sangliers, et étoient revenus à Rambouillet dans le temps que le roi sortoit de la messe. — M. le comte de Saaros, ayant eu un logement à Rambouillet, a espéré que le roi voudroit peut-être bien lui en donner un au premier voyage de Marly; mais, comme il craignoit d'embarrasser le roi qui n'est pas accoutumé d'y mener des étrangers, il a pris conseil de M. du Maine et de M. le comte de Toulouse qui, s'étant chargés de pressentir le roi là-dessus, lui ont parlé avant qu'il partît de Rambouillet, et le roi leur a répondu qu'il lui donneroit un

logement avec plaisir, mais qu'il falloit qu'il le demandât le jour de devant, comme les courtisans le demandent.

Dimanche 2, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et alla sur les six heures se promener à Trianon. Le roi signa le matin le contrat de mariage du duc d'Olonne, avec mademoiselle de Barbezieux; la noce se fera demain chez madame de Louvois, grande mère de la mariée. — Les dispenses pour les mariages des princes ne sont pas encore arrivées, et ainsi le roi a remis son voyage de Marly à l'autre semaine, parce qu'il veut que les mariages soient faits auparavant, et l'on compte que le courrier de Rome arrivera mardi ou mercredi au plus tard. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars; il n'apporte des nouvelles de Landau que du troisième jour de l'ouverture de la tranchée; on n'a perdu que vingt hommes dans ces trois jours-là. — Le pape persiste à refuser des bulles à l'évêque de Beauvais, parce qu'il a, dit-il, soutenu des thèses contraires à l'autorité du saint-siége, cependant il est certain qu'il n'a soutenu que des opinions établies en France depuis le concile de Constance. M. de Beauvais est frère du duc de Beauvilliers, qui est celui de tous nos ministres à qui la cour de Rome doit être le plus obligée *.

* Les propositions de l'assemblée du clergé de 1682 sur la supériorité du concile général sur le pape, contre son infaillibilité, et sur l'indépendance du temporel des rois, en un mot sur les libertés de l'Église gallicane, devoient être soutenues par tous ceux qui prétendoient aux degrés, et spécialement diverses fois chaque année par des thèses expresses, à quoi le parlement devoit tenir la main, et cela dura quelque temps. On se relâcha ensuite là-dessus et sur bien d'autres choses en faveur de Rome, et finalement on sembla les abandonner par une lettre des évêques de l'assemblée à l'exaltation d'Ottobon pour avoir des bulles qu'Innocent XI refusoit opiniâtrément depuis quatorze ans. Depuis cette époque on ne soutint plus rien de ces propositions qu'à la dérobée et dans des bouffées de mécontentement qu'on avoit de Rome, dont cette cour prit tant d'avantage qu'elle prétendit les anéan-

tir et faire un crime à quiconque les oseroit soutenir, si légèrement que ce fût. C'étoit le cas où par ordre du roi l'abbé de Saint-Aignan étoit tombé, que Rome châtia par cette lenteur à lui accorder des bulles et disant hardiment pourquoi, encore que le duc de Beauvilliers son frère, qui lui servoit de père, fut dans le conseil du roi, et en effet beaucoup trop livré aux maximes de Rome par un excès de scrupule. Cette cour n'est pas demeurée depuis en si beau chemin, et après force conquêtes est encore loin d'avoir achevé toutes celles qu'elle se propose de faire.

Lundi 3, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly ; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, qui lui demanda en sortant son agrément pour épouser mademoiselle de Verderonne; il ne l'avoit point encore vue, et le soir même il alla à Paris pour la voir. On donne à la demoiselle en mariage 400,000 francs, et on lui en assure encore 200,000 ; elle n'a qu'un frère, qui est officier dans la gendarmerie, qui n'est point marié, et on compte qu'il y a plus de 50,000 livres de rente dans la maison. M. de Pontchartrain a trois garçons de son premier mariage avec une sœur du comte de Roucy, qui étoit une femme d'un mérite fort distingué ; la demoiselle qu'il veut épouser a vingt-trois ans. — Le duc d'Olonne épousa à Paris mademoiselle de Barbezieux; M. de Tingry, oncle du marié, a eu permission du roi de revenir de Flandre, où il commande, pour être au mariage, le duc de Châtillon, père de M. d'Olonne, ne pouvant pas y être à cause de ses incommodités. — Le cardinal de Rohan est revenu de Strasbourg pour le mariage des princes, dont les dispenses ne sont pas encore arrivées.

Mardi 4, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et puis alla tirer. Les dispenses pour les mariages des princes arrivèrent le matin; le roi a réglé que les fiançailles se feroient samedi, et le mariage dimanche. Les deux mariés partiront pour l'armée le jour que le roi partira pour Marly. — Le vieux Sainctot, qui a été si longtemps introducteur

des ambassadeurs, et qui depuis quelques années avoit cédé sa charge au chevalier son fils, est mort subitement à Paris dans le temps qu'il faisoit chez lui la noce de mademoiselle Arlo, qui est une fille pour qui Madame a toujours eu beaucoup d'amitié et qui épouse un lieutenant d'artillerie fort estimé qui s'appelle du Brostel, qui est de race de gentilhomme allemand, fort connu de Madame, qui lui fera l'honneur de la faire manger quelquefois avec elle quand elle sera mariée. — M. de Staremberg a mandé à Madrid et au comte de Fiennes, qui commande les troupes du roi en Roussillon, qu'il évacueroit la Catalogne le 15 de ce mois, et que dès le 1er il feroit cesser tous actes d'hostilités.

Mercredi 5, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Après dîner il tint encore le conseil d'État parce qu'il n'avoit pas pu finir le matin toutes les affaires qu'il y avoit; après ce conseil le roi s'alla promener à Trianon. — Nous évacuâmes Luxembourg et le livrâmes au général Coliar qui commande les troupes hollandoises qui en venoient prendre possession; cela s'est fait dès le 27 du mois passé. On n'a point encore commencé à démolir Dunkerque ni à combler le port; on attend qu'on soit convenu de l'équivalent que l'on doit donner à la France pour cela. — Le roi n'ira à Marly que de demain en huit jours, et se fera purger le jour de devant. Le cardinal Gualterio sera du voyage de Marly. — Les maréchaux de France s'assembleront demain à Paris chez le maréchal de Villeroy leur doyen; ils enverront au comte d'Harcourt et au duc d'Estrées pour leur dire de comparoître au tribunal; mais, comme les princes de la maison de Lorraine et les ducs qui ne sont point maréchaux de France ne veulent point reconnoître ce tribunal, on croit qu'ils conseilleront à ces deux messieurs de ne point comparoître, et qu'ils ne comparoîtront point.

Jeudi 6, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure

et alla à Marly se promener. — Les maréchaux de France qui s'assemblèrent à Paris chez le maréchal de Villeroy, leur doyen, firent avertir M. le comte d'Harcourt et M. le duc d'Estrées de se trouver à leur assemblée. Le comte d'Harcourt ne se trouva point chez lui pour ne point reconnoître ce tribunal, et le duc d'Estrées refusa d'y aller aussi. Le maréchal de Villeroy, qui n'avoit rien fait en tout cela qu'après avoir reçu les ordres du roi, revint ici le soir et parla au roi à son coucher; il lui rendit compte de ce que ces messieurs n'avoient point voulu comparoître. On les enverra demain à la Bastille; les exempts de la connétablie qui sont auprès d'eux les y mèneront, et il y aura un ordre du roi au gouverneur de la Bastille de les recevoir, car sans cela, le gouverneur de la Bastille ne les recevroit point sur un ordre des maréchaux de France. On les met à la Bastille, non pour la querelle qu'ils ont eue, mais pour n'avoir pas reconnu le tribunal des maréchaux de France. Les ducs et les maréchaux de France ne sont pas d'accord sur cette affaire, et la plus grande partie des maréchaux de France qui sont ici sont ducs et maréchaux.

Vendredi 7, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il alla tirer l'après-dînée, et au retour de la chasse, quand il sortit de son cabinet pour aller chez madame de Maintenon, madame la Princesse lui présenta la duchesse d'Olonne, la nouvelle mariée, et mesdames de Montmorency, d'Alègre (la comtesse) et la marquise de Crèvecœur, toutes trois nouvelles dames d'honneur des princesses, et que le roi connoissoit peu. La duchesse d'Olonne prit son tabouret le soir au souper du roi. Il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Il arriva le matin un des gens de M. de Gontaut, fils de M. Biron; il apporte la nouvelle que les assiégés de Landau avoient fait une grande sortie dimanche dernier. M. de Biron, qui étoit de jour, a eu le bras emporté d'un coup de fauconneau; il a fallu le lui couper au-dessus

du coude. Nous avons perdu à cette sortie deux cents soldats et dix-huit officiers; les ennemis y ont perdu beaucoup de monde aussi, et n'ont rien rasé de la tranchée. M. de Rohan entroit dans la tranchée pour relever M. de Biron quand il a été blessé. Madame de Biron est partie en poste pour aller trouver son mari.

Samedi 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla l'après-dînée avec M. Voisin jusqu'à six heures. Une demi-heure après on fit les fiançailles de M. le Duc et de M. le prince de Conty. M. le cardinal de Rohan en fit la cérémonie; mademoiselle de Charolois portoit la queue de la mante de mademoiselle de Bourbon, et mademoiselle de la Roche-sur-Yon la queue de la mante de mademoiselle de Conty. Le roi, après cette cérémonie, passa chez madame de Maintenon (1). — M. Voisin avoit une ancienne pension de 2,000 écus; il a prié le roi de trouver bon qu'il la cédât à madame de Rochepot, sa fille aînée, et le roi le lui a accordé. — Il ne venoit que trois fois la semaine des nouvelles de notre armée d'Allemagne par l'ordinaire; le roi a ordonné qu'il en vînt tous les jours, mais comme les courriers passent par la Franche-Comté, pour épargner les escortes, les courriers sont six ou sept jours en chemin. On va mettre quelques compagnies de dragons sur le chemin le plus court pour

(1) « Le roi portoit ce jour-là un habit de pluie d'or; M. le duc de Berry en portoit un de pluie d'argent. Madame la duchesse de Berry avoit un habit d'une étoffe d'or tout parsemé de perles et de diamants, et sa coiffure en étoit toute remplie, S. M. lui ayant envoyé le 6 toutes les pierreries de la couronne pour s'en parer, et l'on assure qu'elle en portoit pour plus de dix-huit millions. M. le Duc et M. le prince de Conty portoient un habit et un manteau d'étoffe d'or; mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Conty avoient des habits d'étoffe d'or, avec une mante de la même étoffe dont les queues étoient portées par mademoiselle de Charolois et mademoiselle de la Roche-sur-Yon, et quantité d'agraffes de diamants : leurs coiffures en étoient toutes brillantes. La cérémonie fut faite dans le cabinet du roi par M. le cardinal de Rohan, grand aumônier, en présence du curé de Versailles. » (*Mercure* de juillet, pages 74 à 76.)

escorter les courriers qui viendront par la Lorraine et arriveront un jour ou deux plus tôt.

Dimanche 9, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, et à midi descendit à la chapelle, où se firent les mariages des deux princes et des deux princesses. On les mit tous les quatre sous le même poêle; les deux aumôniers du roi, en quartier, tenoient le poêle. Le cardinal de Rohan dit la messe et fit toute la cérémonie. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier et puis s'alla promener dans les jardins. Le soir il soupa dans son antichambre avec tous les princes et princesses de sa maison; ils étoient vingt-trois à table : le roi, monseigneur le duc de Berry, madame la duchesse de Berry, Madame, M. le duc d'Orléans, madame la duchesse d'Orléans, M. le duc de Chartres, madame la Princesse, madame la Duchesse la mère, M. le Duc, madame la Duchesse, M. le comte de Charolois, madame la princesse de Conty la mère, M. le prince de Conty, madame la princesse de Conty, mademoiselle de Charolois, mademoiselle de Clermont, mademoiselle de la Roche-sur-Yon, madame du Maine, M. du Maine, M. le prince de Dombes, M. le comte d'Eu et M. le comte de Toulouse. Madame la princesse de Conty, fille du roi, n'étoit point au souper parce qu'elle est incommodée et ne peut être en grand habit. Après le souper le roi entra dans son cabinet avec tous les princes et princesses, et un quart d'heure après descendit avec eux tous chez madame la Princesse, qui avoit donné son appartement aux mariés. Dans l'appartement à gauche, qui étoit celui de feu M. le Prince, étoit M. le Duc, et dans l'appartement de madame la Princesse étoit M. le prince de Conty. Le cardinal de Rohan bénit les deux lits. Le roi donna la chemise aux deux mariés, et madame la duchesse de Berry la donna aux deux mariées, le roi ensuite remonta chez lui, et il étoit une heure quand il se coucha. — Il arriva un courrier du duc d'Aumont, qui ne doit faire son entrée que le 12 de ce mois; le parlement est encore assemblé, et la

chambre basse n'approuve pas le huit et le neuvième article du traité de commerce que nous avons fait avec l'Angleterre. M. Hammer, qui étoit ici il y a deux mois, et qui a beaucoup de crédit dans cette chambre, est un de ceux qui s'y est le plus opposé.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil d'État; il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. A trois heures il alla chez madame la Princesse voir les nouvelles mariées, qui étoient sur leur lit, et qui reçurent ensuite les visites de toute la cour. Le roi ensuite alla tirer. Le roi signa le contrat de mariage de M. de Pontchartrain; la noce se fera mercredi à Pontchartrain, où il y aura peu de monde. Quoique les dames ne se présentent pour Marly que l'avant-veille des voyages et que le roi n'y doive aller que jeudi, il a voulu que les dames se présentassent dès ce soir; il y en avoit plus de soixante, en comptant le service dont les dames ne sont pas obligées à se présenter comme les autres. M. le prince de Conty entra après le souper dans le cabinet du roi, ayant épousé mademoiselle de Bourbon sa petite-fille. Les princes du sang qui ne sont point, par eux ou par leurs femmes, petits-fils du roi n'ont point ces entrées-là. Jamais madame la princesse de Conty, sa mère, ne les a eues, et jamais feu M. le prince de Conty, son père, ne les a eues non plus.

Mardi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; après son dîner il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain : c'étoit le jour du travail de M. Voisin; mais, comme M. de Pontchartrain doit se marier demain, et qu'il n'avoit pu travailler hier avec lui, qui étoit son jour, il a voulu finir les affaires qu'il avoit avec lui pour le laisser aller à Pontchartrain. — M. le maréchal de Tessé ira, vers la fin du mois, à Marseille, voir l'état où sont les galères, et pouvoir ensuite rendre compte au roi de tout ce qui dépend de sa charge de général des ga-

lères. — M. le prince de Conty prit congé du roi pour s'en aller à l'armée du maréchal de Villars, où il veut arriver avant M. le Duc, pour avoir l'honneur que le régiment des gardes fait à un prince du sang à l'armée, quand il n'y en a pas un plus ancien que lui, qui est de monter la garde chez lui avec le drapeau. — Le roi, après avoir travaillé avec M. de Pontchartrain, se promena dans les jardins, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Le roi signa le contrat de mariage du marquis de la Force, frère du duc, avec madame de la Brosse, veuve d'un homme d'affaires qu'on croit riche de plus de 500,000 écus; elle n'a plus d'enfants. Elle étoit fille de condition, avoit été élevée à Saint-Cyr et étoit de même maison que MM. de la Frette; elle se nommoit Gruel.

Mercredi 12, *à Versailles*. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois, et l'après-dînée tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin s'il ne se fût pas purgé. — Madame de Monaco arriva à Paris; il y a onze ans qu'elle n'avoit été en ce pays-ci. Elle est fort brouillée avec M. de Monaco, qui s'en est allé à Gênes et il a mis sa fille aînée dans un couvent à Aix, où madame de Monaco n'a pas eu la permission de la voir. Il persiste toujours à la vouloir marier avec le comte de Roye, et madame de Monaco persiste à ne vouloir point consentir à ce mariage. — M. le Duc a pris congé du roi et partira samedi de Paris pour aller à l'armée du maréchal de Villars, où il commandera la cavalerie; M. le prince de Conty y arrivera quelques jours avant lui, comme ils en sont convenus. — Madame la duchesse de Berry a demandé au roi que madame de Champignelle fût du voyage de Marly, et le roi lui a accordé. — M. de Pontchartrain épousa mademoiselle de Verderonne à Pontchartrain, où le chancelier a souhaité que la noce se fît; la chancelière viendra dans quelques jours à Marly présenter au roi sa belle-fille.

Jeudi 13, *à Marly.* — Le roi travailla, le matin à Versailles, deux grosses heures avec M. Voisin; il en partit aussitôt après son dîner, et se promena ici dans les jardins aussitôt qu'il y fut arrivé; mais la grande pluie fit finir la promenade de bonne heure, et à sept heures M. Voisin le vint trouver chez madame de Maintenon et lui apporta les nouvelles de Landau du 6. Les assiégés ont abandonné la première redoute, qui étoit une manière de queue d'hirondelle; en abandonnant cet ouvrage ils ont fait sauter quelques fourneaux qui ont fait très-peu de désordre. Le roi dit à sa promenade qu'à la sortie que les ennemis firent le 2, nous y avions perdu plus de monde qu'on ne l'avoit mandé d'abord, et qu'il y avoit eu douze capitaines de Navarre tués. — Le roi a donné ici des logements au cardinal Gualterio et au comte de Saaros, à mesdames de Montmorency et de Crèvecœur, dames d'honneur des princesses nouvelles mariées, et à madame de Champignelle, femme du premier maître d'hôtel de monseigneur le duc de Berry, et qui suivra madame la duchesse de Berry à la chasse.

Vendredi 14, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins et alla tirer l'après-dînée. Le soir chez madame de Maintenon, on chanta une idylle sur la paix, que le duc de Noailles a fait faire; les paroles sont de Longepierre et la musique de la Lande. On ne chanta que la moitié de la pièce, parce que la musique est assez longue. Madame la Grande-Duchesse, qui est revenue des eaux et qui est présentement à Picpus, envoya un gentilhomme au roi, qui dit que les eaux lui ont fait beaucoup de bien et qu'elle se porte considérablement mieux. — La paix du roi d'Espagne avec M. de Savoie a été signée à Utrecht, et la cession que le roi fait à ce prince de la Sicile, et les plénipotentiaires de Savoie s'engagent que leur maître accordera aux chevaliers de Malte les mêmes droits que le roi d'Espagne leur avoit accordés pour leur commerce en Sicile, ce qui épargne

plus de 300,000 francs à l'ordre de Malte par an. — Le duc de Bouillon, qu'on avoit cru mourant il y a un mois, est ici et se porte considérablement mieux. Les deux maris des deux nouvelles dames d'honneur sont ici, mais ils n'ont point d'autres chambres que celles de leurs femmes.

Samedi 15, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, il y eut grande musique; on chanta la dernière moitié de l'idylle qu'on avoit chantée hier. — M. le Duc partit pour l'armée; le jour qu'il prit congé du roi il alla à Saint-Maur, d'où il est parti. — On eut par l'ordinaire des nouvelles du siége de Landau du 8: on croit que dans trois ou quatre jours on sera en état d'attaquer la seconde redoute que les ennemis ont faite depuis peu. M. de la Villemeneust, colonel du régiment d'Orléans, a été blessé, mais on mande que sa blessure n'est pas dangereuse. M. de Biron se porte aussi bien qu'il se peut porter le sixième jour de sa blessure. On avoit cru que le prince Eugène vouloit faire passer quelques troupes à Mayence, et le maréchal de Villars vouloit augmenter les troupes qu'a le marquis d'Alègre qui sont les plus avancées, mais le prince Eugène n'a fait aucun mouvement.

Dimanche 16, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, fit porter son dîner chez madame de Maintenon, et après-dînée travailla chez lui avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars qui a fait grande diligence; les lettres qu'il apporte sont du 12. Le maréchal de Villars étoit venu à l'armée du siége le 11 au soir; il descendit à la tranchée, et, voyant que la seconde redoute étoit en état d'être attaquée, il commanda huit compagnies de grenadiers soutenues des piquets de tranchées et de deux cents dragons sous les ordres de Coigny, lieutenant général, et de Silly, maréchal de camp qui étoit retranché. Les ennemis, qui ne s'y attendoient pas, firent peu de résistance, et on l'emporta en un gros quart

d'heure. Il y avoit dans cette redoute cent grenadiers et deux cents fusiliers qui ont été tous tués ou pris, ne s'en étant sauvé aucun parce qu'on les a attaqués par la gorge de l'ouvrage; voilà présentement la gauche de notre attaque entièrement assurée. On croit M. de Biron hors de tout danger.

Lundi 17, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, alla courre le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval. Au retour de la chasse, le roi se promena dans ses jardins, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse allèrent ces jours passés à Paris pour recevoir la visite du duc de Shrewsbury, ambassadeur d'Angleterre, mais il y eut quelques difficultés sur le cérémonial qui fit différer la visite. L'ambassadeur prétendoit que ces princes le vinssent recevoir jusqu'au milieu du degré, et les princes ne veulent descendre que quatre marches, et on a trouvé sur tous les registres des introducteurs des ambassadeurs que ces princes n'en avoient jamais fait davantage; mais Prior, qui avoit apporté des mémoires d'Angleterre de la manière dont leurs ambassadeurs avoient été reçus, soutenoit son opinion, et a empêché par là que la visite ne se fît.

Mardi 18, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin et puis alla voir jouer au mail. — L'affaire du comte d'Harcourt et du duc d'Estrées n'est pas encore finie; on croit qu'elle le sera jeudi. Les princes de la maison de Lorraine et les ducs ne veulent point être soumis au tribunal des maréchaux de France. M. le Grand, comme le prince le plus considérable de ceux qui sont en France de la maison de Lorraine, en a parlé plusieurs fois au roi; les ducs se remuent beaucoup aussi sur cette affaire, et les maréchaux de France, fort sages et qui veulent soutenir les droits de leur dignité, reçoivent les ordres du roi, qui, pour con-

tenter les uns et les autres, va prendre, à ce qu'on croit, un parti mitoyen, qui est de faire juger le comte d'Harcourt et le duc d'Estrées par un petit nombre de maréchaux de France, qui auront en cette occasion la qualité de commissaires du roi.

Mercredi 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit porter son dîner chez madame de Maintenon. Le roi donna l'après-dînée, dans son cabinet, une audience au premier président, qui étoit venu de Paris pour lui parler. Le roi, après cette audience, se promena dans ses jardins, et à sept heures il fit chanter chez madame de Maintenon l'idylle sur la paix qu'il avoit fait chanter vendredi et samedi, la moitié à chaque fois, et aujourd'hui il l'a fait chanter tout entière. — Le duc de Shrewsbury, qui ne veut point porter les difficultés trop loin, rendra visite à M. le duc du Maine et à M. le comte de Toulouse, et s'en rapporte pour le cérémonial aux registres de nos maîtres des cérémonies. — On a reçu des lettres de Catalogne du 7, qui portent que le comte de Staremberg avoit déjà fait embarquer seize bataillons, et que le cardinal Sala, évêque de Barcelone, à qui le roi d'Espagne n'a pas voulu accorder l'amnistie, s'est embarqué avec eux *.

* Ce cardinal Sala étoit un Catalan de la lie du peuple, dont le frère étoit cocher de l'archiduc. Beaucoup d'esprit, d'audace et d'intrigue, à la faveur du sacerdoce dont il étoit revêtu, le mirent à portée de lui rendre tant de services que ce prince crut s'en rendre un grand à lui-même que de le faire évêque de Barcelone. Cette fortune le mit en état de faire encore mieux et de mériter sa nomination au cardinalat. Ce bon ecclésiastique ne le porta pas loin, et mourut peu après qu'il fut sorti de Barcelone. C'étoit un furieux capable de tout.

Jeudi 20, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins et courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval. — Montolieu, chef d'escadre des galères, et qui avoit plus de quatre-vingts ans, est mort en Provence. — Tournon,

maréchal de camp qui servoit en Roussillon, est mort en ce pays-là. — Le duc d'Aumont a fait son entrée à Londres avec beaucoup de magnificence, et la reine lui a fait faire tous les honneurs qu'on pouvoit rendre à un ambassadeur. La chambre haute et la chambre basse ont présenté des adresses à la reine, très-fortes contre le roi d'Angleterre, qu'ils appellent le prétendant, la suppliant de vouloir écrire à M. de Lorraine de ne le vouloir pas laisser dans ses États, et d'écrire de même aux princes et aux villes chez qui il pourroit se retirer de ne lui donner aucune retraite ; c'est le duc de Bolton qui a ouvert cet avis dans la chambre haute, et.... qui l'a ouvert dans la chambre basse, et leurs avis ont été suivis à la pluralité des voix.

Vendredi 21, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Il y a tous les soirs grand jeu de lansquenet dans le salon, où monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry jouent. — On n'a point de nouvelles du siége de Landau depuis le 13. — M. le maréchal de Villeroy, M. le maréchal d'Huxelles et M. le maréchal de Tessé, nommés commissaires par le roi, s'étant assemblés l'après-dînée chez le maréchal de Villeroy, à Paris, envoyèrent à la Bastille chercher M. le comte d'Harcourt et le duc d'Estrées, avec un ordre du roi au gouverneur de la Bastille de les laisser sortir ; les exempts de la connétablie qui étoient auprès de ces messieurs les amenèrent. Le maréchal de Villeroy leur dit qu'ayant appris, par les informations qu'ils avoient faites, que les bruits qui avoient couru dans le monde sur leur querelle n'étoient pas véritables, et que les voyant contents l'un de l'autre il n'avoit qu'à les prier de s'embrasser et vivre toujours en amitié. Ils s'embrassèrent d'un air de gens qui s'embrassoient de bon cœur ; on leur ôta les exempts et s'en retournèrent chacun chez eux. Le maréchal de Villeroy, après qu'ils se furent embrassés, leur dit que les bruits de leur querelle avoient été si grands que si

dans la suite ils venoient à se brouiller on ne pouvoit s'empêcher de regarder cette brouillerie que comme une suite de la première, et qu'il leur défendoit toutes voies de fait, et on les fit embrasser encore *.

* Dangeau en use à sa façon accoutumée dans les divers récits qu'il fait de cette affaire. Il est constant que jamais les ducs, à qui les maréchaux de France ne contestent pas d'être de plus grande dignité qu'eux, moins encore les pairs qui jugent par état les grandes affaires du royaume et dont la présence est nécessaire aux grandes sanctions, ce qui n'est pas des maréchaux, n'ont jamais reconnu leur juridiction, ni les princes étrangers non plus, qui ne sont pas de la noblesse de France. Les maréchaux ne l'ont prétendu que depuis le règne du feu roi, et encore bien commencé et peu à peu, et ont été toujours très-vivement repoussés là-dessus. On voit ici deux choses : l'une que le duc d'Estrées et le comte d'Harcourt n'ont pas molli là-dessus, et qu'ils ont été si peu envoyés à la Bastille pour ne les avoir voulu ni reconnoître ni obéir en rien, ni recevoir leurs exempts, qu'il n'a jamais été question qu'ils leur fissent à la fin ni excuse, ni même la moindre civilité sur cette conduite à leur égard, et que leur envoi à la Bastille n'a été que pour prévenir ce qui pouvoit arriver entre eux, et que nul ne pouvoit empêcher, puisqu'ils ne reconnurent ni les maréchaux de France, ni ne voulurent souffrir leurs exempts auprès d'eux. L'autre chose est que le tribunal des maréchaux de France n'ordonna quoique ce soit contre eux depuis qu'ils eurent refusé de le reconnoître, et que ce fut une lettre de cachet qui les mit à la Bastille, qui ne fit aucune mention de leur désobéissance, au lieu que si le tribunal eût osé agir, il les auroit mis dans sa prison, qui est le For-l'Évêque, et de sa propre autorité. On en sortit donc comme il avoit été pratiqué d'autres fois que le roi avoit voulu favoriser les maréchaux de France en nommant deux ou trois de tout leur nombre, et il y en avoit beaucoup alors et à Paris, pour accommoder ces messieurs non pas comme maréchaux de France, ce qui se seroit fait en plein tribunal, mais simplement comme commissaires du roi qui nomme qui bon lui semble, et qui nomma autrefois le vieux maréchal d'Estrées de la sorte pour accommoder Madame et Mademoiselle, sa belle-fille, qui avoit cassé le bâton d'un exempt des gardes de Madame, dans l'appartement et à la vue même de Madame, avec cette différence que ces princesses ne vinrent pas toutes deux chez le maréchal par le privilége de leur naissance, et que Mademoiselle seule alla chez lui; mais il les jugea après informations prises et des témoins et d'elles-mêmes, car il interrogea Mademoiselle chez lui, et elles obéirent précisément. Lors de cette querelle des ducs

d'Estrées et du comte d'Harcourt; aucun prince du sang n'étoit d'âge à s'en mêler, même les deux plus vieux qui étoient à l'armée; les enfants du roi n'étoient pas encore devenus princes du sang, et M. le duc d'Orléans, moins à portée que personne que le roi, voulût qu'il s'en mêlât; restoit donc la voie seule des commissaires, qui fut favorable aux maréchaux de France, dont trois furent choisis sur les autres, et dont le premier étoit duc pair.

Samedi 22, *à Marly*. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, qui avoit mal passé la nuit, et à onze heures et demie il alla se promener dans les jardins et prit plaisir à faire voir au cardinal Gualterio sa cascade, qu'il n'avoit pu encore lui faire voir parce qu'il a toujours fait un fort vilain temps depuis qu'on est ici. L'après-dînée S. M. travailla avec M. Voisin, et le soir, madame de Maintenon se portant un peu mieux, il y eut grande symphonie chez elle. — Le roi donna hier l'archevêché de Toulouse à M. de Beauvau, ancien évêque de Tournay, et l'archevêché d'Auch à l'évêque de Riez, frère de M. Desmaretz. Chacun de ces archevêchés vaut au moins 20,000 écus de rente. M. le comte de Lewenstein, qui a présentement les bulles de l'évêché de Tournay, en ira prendre possession au premier jour. L'archiduc n'a point marqué que le choix qu'on a fait de lui pour remplir cette place lui fût désagréable, et les Hollandois lui en ont témoigné beaucoup de joie. Il a fait un voyage à la Haye dont il est revenu très-content, et est présentement chez lui à Rochefort.

Dimanche 23, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, fit porter son dîner chez madame de Maintenon, alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla avec M. Pelletier. — On eut des nouvelles de Landau du 16 au soir et du 17 au matin : nos sapes sont à trois toises de l'angle saillant du chemin couvert de la demi-lune de la droite à notre égard. — On eut des lettres de Girone du 12. M. de Staremberg est embarqué avec toutes les troupes, mais il n'a remis aucune des places au roi d'Espagne. Le peuple de Barcelone est plus enragé que jamais; ils ont accablé

d'injures le comte de Staremberg quand il est parti; il paroît pourtant qu'il y pourroit bien avoir quelque petite intelligence entre eux, car il les a laissés maîtres du Mont-Jouy et de Cardonne dans la montagne. Les Barcelonois ont déclaré la guerre aux deux couronnes, et ne traitent le roi d'Espagne que de duc d'Anjou; ils disent hautement qu'ils assassineront tous ceux qui parleront de se soumettre, et ont fait même poignarder dans l'église du Montferrat un de leurs principaux bourgeois qui s'y étoit retiré. Ils ont acheté tous les chevaux de la cavalerie et des dragons des Allemands; ils ont élu pour commander dans leur ville un nommé Basset, chef des miquelets, celui qui avoit fait révolter le royaume de Valence, et ont donné au nommé Nebot le commandement des châteaux et des postes qu'ils ont dans la montagne.

Lundi 24, *à Marly*. — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain; l'après-dînée il courut le cerf et fit la plus belle chasse qu'il eût faite depuis longtemps; madame la duchesse de Berry y étoit à cheval. — L'ancien évêque de Tournay, nommé à l'archevêché de Toulouse, vint le matin remercier le roi. — M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans donnent depuis quelques jours à dîner aux principaux courtisans comme aux dames, et font une chère magnifique et excellente *. — Le marquis d'Effiat amena dimanche au roi une chienne couchante, et le roi lui a fait dire par Blouin que quand il voudroit venir ici pour la chasse qu'il aime fort, qu'on lui donneroit un logement, mais que comme il savoit qu'il aimoit fort sa liberté, il ne prétendoit point que cela l'engageât à demeurer ici. — M. le cardinal de Rohan a représenté au roi que, les voyages de Marly étant quelquefois longs, il n'y auroit que le plus ancien des aumôniers de quartier qui le serviroit, et qu'ainsi l'autre aumônier n'auroit presque pas l'honneur de le servir dans son quartier. Le roi a trouvé bon qu'ils se relevassent tous les quinze jours ici; ils servent par semaine à Versailles.

1* Autre glissade de l'auteur des Mémoires sur ces repas de M. [le duc] et de madame la duchesse d'Orléans à Marly. Il dit qu'ils donnoient à dîner aux dames et aux principaux courtisans; il auroit parlé plus correctement s'il avoit dit à ceux dont les femmes sont assises et aux maréchaux de France, parce que ceux-là seuls mangent avec les petites filles de France, et que nul autre n'y fut admis. Mais Dangeau, qui étoit souvent des grands repas de la cour où on traitoit des étrangers fort considérables, ou à d'autres fêtes, parce qu'il étoit fort du grand monde et mêlé avec la bonne compagnie de la cour, et qui a grand soin de l'insinuer à chaque occasion dans ses Mémoires, n'a voulu nommer personne en celle-ci, parce qu'il n'eût pu se nommer soi-même. Il faut passer ces petites vanités à un homme aussi frivole, mais bon homme et honnête homme d'ailleurs.

Mardi 25, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil de finances; il travailla ensuite avec M. Desmaretz. Il tint conseil de dépêches l'après-dînée, alla se promener ensuite dans les jardins; madame la Duchesse et madame la princesse de Conty, les jeunes mariées, allèrent le joindre avec beaucoup de dames à sa promenade. Le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon, qui est encore un peu affoiblie par quelques accès de fièvre qu'elle eut ces jours passés, et qui ne l'ont pas empêchée de mener sa vie ordinaire. — On eut le matin des nouvelles du siége de Landau; les lettres sont du 18 et sont venues par l'ordinaire. On s'est logé sur l'angle saillant de la lunette de la droite, qui est revêtue et qui a un bon fossé plein d'eau; ce logement nous a coûté assez de monde. Le prince de Talmond, lieutenant général qui commandoit la tranchée, a été renversé et couvert de terre, une bombe étant tombée sur le parapet de la tranchée à l'endroit où il étoit assis. On l'a emporté de la tranchée; il a de grandes contusions sur tout le corps, mais il n'y a rien de dangereux. — Le roi d'Espagne a envoyé la Toison au maréchal de Villars; on ne sait point s'il l'avoit demandée *.

* On ne sait par où le maréchal de Villars a pu avoir la Toison sans avoir eu aucun rapport à l'Espagne. Il eut depuis 1724 la grandesse à

un aussi bon marché. Il étoit dans le conseil, mais peu compté. Il étoit hardi en propos à se vanter, et il dit devant l'ambassadeur d'Espagne que le roi d'Espagne ne songeoit guère à s'attacher des serviteurs d'une certaine espèce, et qui lui pouvoient être utiles. Ce mot fut écrit en Espagne, et la réponse fut la grandesse sans que le maréchal s'en fût donné plus de soin.

Mercredi 26, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il donna une assez longue audience au maréchal de Tessé, qui prit congé de lui pour s'en aller à Marseille voir les galères dont il est général. Après cette audience le roi alla se promener dans les hauts de Marly et revint à la roulette, où il vit aller madame la duchesse de Berry, les princesses et beaucoup de dames, qui y firent aller aussi le comte de Saaros, à qui ce divertissement-là étoit fort inconnu. Le roi ensuite alla se promener à l'entour des réservoirs; son intention à cette promenade étoit d'y mener les cardinaux, surtout le cardinal Gualterio qui ne connoît pas encore ces promenades-là, mais il étoit allé dîner à Saint-Cloud, parce que le roi avoit dit après la messe qu'il remettoit cette promenade-là à un autre jour, à cause du vilain temps. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — On reçut des lettres de Girone qui font croire que la révolte de Catalogne n'est pas si générale qu'on l'avoit mandé ces jours passés.

Jeudi 27, *à Marly*. — Le roi, après la messe, se promena dans ses jardins, mais un grand orage fit finir bientôt la promenade. L'après-dînée le roi alla courre le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à cheval à la chasse. Le soir il y eut une petite musique chez madame de Maintenon. Le roi nous dit le matin à sa promenade qu'il étoit venu des lettres de Dunkerque qui portoient que la reine d'Angletere étoit dangereusement malade, nouvelle qui dans les conjonctures présentes pourroit apporter de grands changements aux affaires de l'Europe; mais il n'y a pas d'apparence que cela soit, le duc d'Au-

mont n'ayant point envoyé de courrier, et les dernières lettres qu'on a eues de lui ne disant point que la reine ait été malade; et, de plus, il y a tant de gens en Angleterre mal intentionnés pour le gouvernement, qu'on n'est point surpris des mauvais bruits qu'ils veulent répandre. Après le coucher du roi il arriva un courrier de Landau; on ne jugea pas à propos de réveiller le roi pour les nouvelles qu'il apporte.

Vendredi 28, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin; l'après-dînée il donna audience dans son cabinet au maréchal d'Huxelles, qui n'en avoit point eu encore depuis son retour d'Utrecht, et qui sortit fort content de son audience. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Le duc de Shrewsbury alla ces jours passés rendre visite à M. le duc du Maine et à M. le comte de Toulouse à Paris, à l'Arsenal, et il se rapporta pour le cérémonial de la visite à ce qui est porté dans les registres de nos introducteurs des ambassadeurs. Les princes descendirent pour le recevoir quatre marches du degré et le reçurent sur la cinquième, mais ils le reconduisirent jusqu'à son carrosse, en se tenant pourtant sur la dernière marche qui donne dans la cour. — Le courrier qui arriva hier au soir de Landau apporte la nouvelle que le 23 les assiégés avoient abandonné la lunette qu'on attaquoit. La descente du fossé étoit faite, le fossé de cet ouvrage comblé et le mineur attaché. Ils ont fait sauter quelques fourneaux qui n'ont pas fait grand mal; le chevalier de Bavière a eu son chapeau percé et une assez grosse contusion à la tête.

Dimanche 29, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin et travailla l'après-dînée chez lui avec M. Voisin, et puis alla faire un tour dans ses jardins. M. Desmaretz, qui avoit passé deux jours à Paris, vint chez le roi au retour de sa promenade, et lui apporta la nouvelle de l'arrivée au Port-Louis de deux vaisseaux chargés de huit millions et qui sont suivis de trois autres qu'on at-

tend à tout moment et sur lesquels il y a encore sept millions; Crozat a le principal intérêt à ces vaisseaux-là. — On eut des lettres de Catalogne du 18. La révolte des habitants de Barcelone se confirme, mais il n'est pas vrai qu'ils soient maîtres de Tarragone et d'Ostalrich; au contraire, on compte que les troupes du roi d'Espagne sont présentement dans Tarragone, et que celui qui commande dans Ostalrich a mandé au comte de Fiennes, qui commande nos troupes en Roussillon, qu'il est prêt à lui remettre la place. La plaine de Vich et Aulot se sont soumises au roi d'Espagne et ont accepté l'amnistie.

Dimanche 30, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et puis alla se promener et voir jouer au mail; il dîna chez madame de Maintenon, où il avoit fait porter son dîner. — L'ordinaire de notre armée du Rhin arriva, mais il n'apporte rien de plus nouveau que ce qu'on avoit appris par le dernier courrier. — On a reçu plusieurs lettres d'Angleterre qui ne parlent point du tout de la maladie de la reine. — Le bruit se répand que l'archiduc vend Final aux Génois, qui lui ont déjà avancé 30,000 pistoles sur le prix de cette vente qui est réglée à 1,200,000 écus. — Les nouvelles du roi de Suède ont tellement varié qu'on ne peut rien croire de sûr; mais depuis un mois elles s'accordent toutes en un point, qui est que le Grand Seigneur déclare la guerre aux Moscovites et fait marcher un gros corps de troupes sur les frontières de Pologne, qu'on attend le roi de Suède à Bender, et que, pendant qu'il a demeuré à Demotica auprès d'Andrinople, le Grand Seigneur avoit été souvent le voir, et se déguisoit pour que ces entrevues-là fussent secrètes.

Lundi 31, *à Marly*. — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain, et l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry est toujours à cheval à ces chasses, et, outre cela, elle va encore souvent à d'autres chasses avec monseigneur le duc de Berry.

— Le roi nous dit le matin qu'on avoit reçu des nouvelles sûres que les troupes du roi d'Espagne étoient dans Tarragone. — Les Liégeois, fort fâchés de n'être pas maîtres de leur citadelle, offrent aux Hollandois 300,000 écus, ou de leur céder la juridiction dans Maëstricht, qu'ils partagent avec les Hollandois ; ils ont un ministre pour cela à la Haye, qui espère venir à bout de cette négociation. — Il y a des lettres de Vienne qui portent que l'archiduc ne veut point donner au duc de Savoie Valence, Alexandrie ni Vigevano, et qu'il prétend que M. de Savoie a rompu lui-même l'alliance qu'il avoit faite avec l'empereur Léopold, et qu'ainsi on n'est plus obligé aux conditions du traité qu'on avoit fait avec lui ; mais nous ne croyons pas ici que les gens qui ont mandé cette nouvelle soient bien informés.

Mardi 1er août, à Marly. — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz ; il tint l'après-dînée conseil des prises, qui fut assez long. M. le comte de Toulouse, comme amiral, est toujours à ces conseils-là. Le roi, au sortir de ce conseil, alla se promener dans les hauts de Marly ; il fit venir plusieurs calèches pour les princesses et pour les dames, et une pour MM. les cardinaux, à qui le roi fit voir avec plaisir son grand mail, ses réservoirs, les belles vues et les promenades qu'il y a de ce côté-là. — On eut des nouvelles du siége de Landau par l'ordinaire ; mais ces nouvelles, qui ne sont que du 25, n'apprennent quasi rien que ce qu'on avoit eu par le courrier du 24. Un mestre de camp de cavalerie, nommé du Bessay, qui servoit dans cette armée, y est mort de maladie ; son régiment est bon, et M. le prince de Conty, qui n'en a point, le demande.

Mercredi 2, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État ; il alla tirer l'après-dînée ; le soir, chez madame de Maintenon, il fit jouer par ses musiciens la comédie du *Grondeur*. — L'ordinaire de l'armée d'Allemagne apporta des nouvelles du 27, qui ne nous apprennent rien de consi-

dérable du siége de Landau; les mines retardent la prise de la place, et jusqu'ici la garnison n'a fait aucune action de vigueur. — Il y a eu un jugement rendu sur le procès du marquis de Gesvres, dont les deux parties disent qu'ils sont contents, mais il paroît que ce n'est qu'un jugement différé jusqu'à la Saint-Martin, et que jusque-là le marquis de Gesvres pourra encore se faire visiter. — L'évêque de Rozalie est mort; il étoit fils de M. de Lyonne, ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères. La grande dévotion lui avoit fait prendre le parti d'aller dans les missions lointaines, d'où il étoit revenu il y a quelques années. Il est mort à Paris.

Jeudi 3, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et courut le cerf l'après-dînée. Le soir chez madame de Maintenon il y eut une petite musique. — Il arriva un courrier du duc d'Aumont, qui mande que le parlement a été prorogé jusqu'au mois de septembre. La reine de la Grande-Bretagne n'a point été malade, comme on l'avoit mandé de Dunkerque; elle se prépare à aller à Windsor, où elle fera des chevaliers de la Jarretière. Bolingbroke, que nous avons vu ici il y a quelques mois, sera un des chevaliers. — Il y a des lettres de Transylvanie qui portent que l'archiduc n'a point voulu ratifier le traité que l'impératrice sa mère a fait pendant sa régence avec Caroli sur les priviléges qu'elle accordoit aux Transylvains et aux Hongrois, et ces peuples sont plus disposés que jamais à secouer le joug que leur a imposé la maison d'Autriche. On mande de plusieurs endroits d'Allemagne que la maladie contagieuse continue et augmente même à Vienne; cependant l'archiduc et l'archiduchesse qui y sont ne paroissent pas avoir envie d'en sortir.

Vendredi 4, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier. Il vouloit aller tirer l'après-dînée, mais la grande pluie l'en empêcha; il passa l'après-dînée chez madame de Maintenon, où il y eut une loterie pour les

dames et grande musique le soir. — On eut par l'ordinaire des nouvelles du siége de Landau ; les lettres sont du 30. Nos mineurs sont attachés aux trois lunettes qui sont à la gauche de celles dont nous sommes maîtres, et on devoit faire sauter ces mines le lendemain. Le maréchal de Villars a détaché sept mille chevaux de toute la cavalerie, prenant quarante à cinquante chevaux par escadron, et marche avec ce détachement du côté de Mayence ; il veut reconnoître les retranchements que les ennemis ont fait sous cette place, et connoître encore mieux les environs de Mayence. On croit même qu'il pourra s'avancer jusqu'à Binghen.

Samedi 5, *à Marly*. — Le roi ne put sortir de tout le jour parce qu'il plut le matin et l'après-dînée. — MM. les États Généraux envoient trois ambassadeurs en France, M. Vanderbuys, M. Goslinga ; nous ne savons pas encore qui sera le troisième. M. de Châteauneuf, que nous leur envoyons en ambassade, partira la semaine qui vient. — Le commandeur d'Arbouville, qui avoit une fort belle commanderie dans le pays de Liége et qui secouroit fort sa famille, est mort dans son carrosse en allant à Orléans. — Il y avoit sept conseillers d'honneur au parlement ; M. le Merat, qui en étoit un, vient de mourir. Le roi, qui nomme à ces places, a reçu beaucoup de placets, et d'ecclésiastiques et des gens de robe, pour avoir cette place ; mais on croit que le roi ne la remplira point pour en réduire le nombre à six. — Madame de Courcillon accoucha à Paris à huit heures du soir.

Dimanche 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — On mande d'Allemagne que l'archiduc a fait M. de Cadogan lieutenant général d'artillerie ; c'est, de tous les Anglois qui ont servi contre nous, l'officier le plus capable et le plus estimé. — Le roi a donné le régiment de cavalerie qu'avoit du Bessay, qui vient de mourir, à Loriou, qui en étoit lieutenant-co-

lonel, très-ancien officier et qui avoit déjà la commission de mestre de camp. — M. Pirot, fameux docteur de Sorbonne, est mort; il étoit grand vicaire du cardinal de Noailles et chancelier de Notre-Dame, ce qui emporte avec soi d'être chancelier de l'Université. Il y a deux chanceliers de l'Université, et ce sont le chancelier de Notre-Dame et le chancelier de Sainte-Geneviève qui ont ces deux charges. M. Pirot étoit supérieur de plusieurs couvents, entre autres des Grandes-Carmélites; elles ont demandé pour leur supérieur le grand pénitencier. M. le nonce fait quelques difficultés là-dessus, dont je ne sais point encore la raison.

Lundi 7, *à Marly*. — Le roi prit médecine, comme il la prend tous les mois par précaution; l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain. — On reçut le matin des nouvelles de Catalogne du 27. Nebot, chef des miquelets, a été défait avec toute sa troupe auprès de Tarragone. On ne sait ce qu'il est devenu depuis sa défaite; son frère a été pris et pendu sur-le-champ. L'île de Mayorque s'est soumise; tous les châteaux de la montagne et de la plaine se soumettent aussi. Il y a deux partis dans Barcelone; les habitants s'entretuent tous les jours; on croit que le parti du roi d'Espagne commence à devenir le plus fort. Deux des plus considérables habitants se sont sauvés par mer et sont venus à Collioure; ils assurent que Villaroel, que les mutins ont élu pour leur généralissime, est résolu à sortir de Barcelone s'il ne peut pas les porter à se soumettre; ils n'ont plus que dix-huit cents hommes de pied et trois cents chevaux. — Le roi a donné à mademoiselle de Melun, qui n'étoit pas du commencement du voyage, un appartement qui est devenu vacant.

Mardi 8, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval. Le soir le roi travailla avec M. Voisin chez ma-

dame de Maintenon. — On eut des nouvelles de Landau du 1er de ce mois. Les trois lunettes à la gauche de celles dont nous sommes déjà maîtres ont été prises, la nuit du 31 au 1er; nous y avons perdu quelques grenadiers. On fait venir vingt compagnies de grenadiers de l'armée du maréchal de Villars pour soulager les compagnies qui sont à ce siége, et qui y ont déjà fort souffert; on vouloit faire venir des corps entiers, mais ceux qui y sont ont prié le maréchal de Bezons de leur laisser achever le siége et de ne point songer à les relever. — Saint-Eugène, neveu de Rancy, fermier général, a acheté la charge de maître d'hôtel ordinaire du roi qu'avoit Vauvré, intendant de la marine, et dont le fils, officier aux gardes, avoit la survivance; il en donne 330,000 francs.

Mercredi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. — Le roi a donné le gouvernement d'Alais à Baudouin, lieutenant-colonel du régiment de Berry; il avoit commandé ce régiment dans la même qualité durant la vie de M. de Vendôme. Après la mort de M. de Vendôme, le roi donna ce régiment à monseigneur le duc de Berry, qui y mit pour colonel le marquis de la Vieuville. Baudouin avoit eu quelque peine à se voir commander dans ce régiment, mais il avoit souffert sagement, et le roi pour l'en récompenser lui a donné ce petit gouvernement. — Le duc d'Aumont a demandé son congé, et le roi le lui a envoyé, mais il demeurera à Londres jusqu'à la fin de septembre. Il attendra le retour du duc de Shrewsbury, qui ne partira de Paris que quand le roi ira à Fontainebleau. La reine Anne d'Angleterre donnera au duc de Shrewsbury, à son retour, la vice-royauté d'Irlande qu'a le duc d'Ormond, à qui l'on donne d'autres emplois.

Jeudi 10, *à Marly*. — Le roi se promena le matin, dîna chez madame de Maintenon; après dîner il se promena dans ses jardins et vit jouer au mail. Le soir il y

eut petite musique chez madame de Maintenon. — On eut des nouvelles du siége de Landau du 3. Les assiégés font toujours sauter beaucoup de fourneaux; un de ces fourneaux avoit enterré la Villemenaust, colonel du régiment d'Orléans, et dans le temps qu'on achevoit de lui ôter la terre qui le couvroit, les assiégés firent une sortie. Il marcha à eux avec les grenadiers et le piquet de la tranchée, et il les rechassa jusque dans le chemin couvert. Le roi a fort loué son action. — Le marquis de Brancas, gouverneur de Girone et nommé à l'ambassade d'Espagne, a permission de venir ici faire un tour pour donner ordre à ses affaires. — Les troupes de l'archiduc sont encore dans Ostalrich; les révoltés de Barcelone s'en voudroient bien rendre maîtres, mais on espère que les Allemands, quand ils en sortiront, le livreront au roi d'Espagne comme ils lui ont promis par le traité.

Vendredi 11, *à Marly*. — Le roi travailla avec le P. le Tellier et alla tirer l'après-dînée. Le soir les musiciens du roi jouèrent la comédie du *Grondeur*. — Madame la duchesse d'Angoulême * mourut dans une terre auprès de Paris; elle avoit quatre-vingt-douze ans. Il y avoit longtemps qu'elle n'étoit venue à la cour, et elle n'y étoit jamais venue que très-rarement. Elle étoit veuve de M. d'Angoulême, fils naturel du roi Charles IX. Le roi lui donnoit 12,000 francs de pension; elle lui a écrit en mourant pour le remercier de l'avoir fait vivre par ses libéralités jusqu'à un si grand âge, et le supplie en même temps de vouloir bien faire payer à ses créanciers ce qui lui étoit dû de sa pension. — On mande de Provence que l'amiral Jenning avec sa flotte avoit passé sur nos côtes pour aller en Catalogne embarquer le reste des troupes allemandes qui sont en ce pays-là, et quand il les aura portés en Italie, il viendra prendre M. de Savoie pour le conduire en Sicile et le mettre en possession de ce royaume.

* M. d'Angoulême, bâtard de Charles IX, si connu d'abord sous le

nom de grand prieur, puis de comte d'Auvergne, enfin de duc d'Angoulême, par ses terribles factions, ses condamnations, ses abolitions, ses prisons et emplois, avoit dans sa retraite et sur la fin de sa vie épousé en secondes noces, en 1644, la sœur d'un de ses pages dont il devint amoureux, fille de Charles de Nargonne, baron de Mareuil, et de Léonor de la Rivière, personne également belle, de grande mine, sage et vertueuse, dont il n'eut point d'enfants. Il mourut à plus de soixante-dix-sept ans en 1650, et la laissa fort pauvre. Son fils unique, qu'il avoit eu d'une fille du dernier connétable de Montmorency, ne le survécut que de trois ans, ne pourvut guère à la subsistance de cette belle-mère, qui se respectoit toujours beaucoup elle-même, et qui eut en tout le cours de sa vie une conduite respectable et irréprochable, avec un médiocre esprit, mais de la piété et beaucoup de bon sens. Elle n'eut aucune part aux grandeurs nouvelles des bâtards. Le roi l'avoit choisie en 1661, pour conduire à Florence la fille de Gaston, qui est madame la grande-duchesse. Madame d'Angoulême venoit très-rarement à la cour, mais toujours distinguée par le roi et considérée de tout le monde. La pauvreté la tenoit chez elle fort retirée et n'attenta jamais sur la dignité de sa conduite. Le roi, content de lui donner douze mille livres de pension, en ces derniers temps fort mal payée, la laissa tellement mourir de faim, qu'elle fut contrainte de se retirer à la campagne chez une femme qui l'avoit servie, et qui l'a nourrie à ses dépens jusqu'à sa mort, avec une douceur, une paix, une résignation de la part de madame d'Angoulême qui ne se démentit jamais, et qui, joint à son grand âge et à son état, indigna tout le monde d'un si honteux délaissement.

Samedi 12, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin, courut le cerf l'après-dînée pour la dernière fois de ce voyage, car il envoie ses chiens à Fontainebleau; il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — On eut des nouvelles de Landau du 6. Nous poussons notre principale attaque sur la droite, et nous nous sommes rendus maîtres d'un ouvrage qu'ils appellent le Pâté, et que les assiégés ont assez bien défendu. Nous y avons perdu deux ou trois cents hommes, et nos grenadiers y ont fait encore mieux, s'il se peut, qu'à l'ordinaire. Le roi fait donner à chaque compagnie de grenadiers commandés 100 francs de gratification qu'on leur paye au sortir de l'action. — Les plénipotentiaires d'Espagne sont encore à Utrecht, la paix de l'Espagne n'étant point

signée avec la Hollande; mais on espère que cela finira bientôt, parce qu'il n'y a plus qu'une petite difficulté qui est sur la souveraineté que le roi d'Espagne a promis de donner à madame des Ursins en Flandre, dont la France et l'Angleterre sont convenues.

Dimanche 13, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le roi a ordonné à M. le chancelier d'aller à Paris chez madame la princesse de Conty la mère pour lui dire qu'il veut absolument que tous les procès pour la succession de feu M. le Prince finissent, et que pour cela les parties conviennent d'arbitres avant la Saint-Martin, et que, s'ils n'en ont point choisi après ce temps-là, le roi en nommera lui-même. Madame la princesse de Conty la mère est la seule de la famille qui s'y oppose; madame du Maine et madame de Vendôme ses sœurs y consentent; on espère qu'enfin elle y consentira aussi, et que la paix et l'union sera rétablie dans la maison de Condé, à quoi les deux mariages des deux princes avec les deux princesses leurs cousines germaines doivent beaucoup contribuer. Ils le souhaitent fort tous quatre, et madame la Duchesse la mère l'a toujours fort souhaité.

Lundi 14, *à Marly*. — Le roi fut enfermé l'après-dînée avec son confesseur, ce qu'il fait toujours la veille du jour qu'il doit faire ses dévotions. Le soir il alla chez madame de Maintenon, qu'il trouva avec une violente douleur de dents et un peu de fièvre; il avoit travaillé le matin chez lui avec M. de Pontchartrain. — On mande d'Allemagne que l'archiduc ne veut point sortir de Vienne et y retient l'archiduchesse, quoique la maladie contagieuse y continue et y augmente même. — Toutes les lettres de Pologne et de Valachie assurent que le Grand Seigneur ne fera point la guerre aux Moscovites, qui lui accordent des conditions très-avantageuses pour lui faire continuer le traité de Carlowitz, et ces mêmes lettres ne

disent rien de bien certain de la manière dont le roi de Suède pourra retourner en son pays.

Mardi 15, *à Marly.* — Le roi communia dans la chapelle par les mains du cardinal de Rohan ; il toucha ensuite quelques malades étrangers, et l'après-dînée il alla à la paroisse, où il entendit vêpres ; il y eut ensuite procession autour de l'église en dedans, et puis il y entendit le salut. — Le roi a donné l'évêché de Riez à l'abbé Phélypeaux, chanoine de Notre-Dame ; l'abbaye d'Hermières à l'abbé Frison, fils du bailli de Versailles ; l'abbaye de Beaulieu à l'abbé Brossard ; l'abbaye de Notre-Dame de Meaux à la dame de Charnisay l'aînée ; l'abbaye de Chaillot à la dame de Prunelay de Saint-Germain ; l'abbaye de la Sauve à la dame de Morangis ; le prieuré de Domfront à la dame de Rezali. — On mande de notre armée d'Alsace qu'il y a eu de petits démêlés entre M. le Duc et M. le prince de Conty que le maréchal de Villars a accommodés. M. le prince de Conty, en jouant à des jeux de main, s'étoit brouillé avec le duc de Fronsac et le prince d'Épinoy ; mais tout cela n'a pas eu de suite et a été regardé comme des jeux d'enfants.

Mercredi 16, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État, où M. le chancelier ne put venir parce qu'il est un peu incommodé. Le roi alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Desmaretz parce qu'il n'avoit point tenu hier de conseil de finances et qu'il n'en tient point ici les samedis. — On eut des nouvelles de Catalogne du 4 ; la ville de Barcelone persiste toujours dans sa révolte. Ostalrich n'est point encore évacué ; les Allemands qui n'ont pas pu s'embarquer avec le comte de Staremberg en sont encore les maîtres, et font toujours espérer qu'ils remettront la place au roi d'Espagne, et le comte de Fiennes, qui commande les troupes de France en Roussillon, a ordre du roi d'Espagne de se tenir à portée d'entrer dans cette ville quand les Allemands en sortiront. — On eut des nouvelles du siége de

Landau du 8. Nous poussons toujours notre principale attaque sur notre droite, et l'on compte qu'on pourra être maître de la place vers le 20 de ce mois.

Jeudi 17, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin et courut le lièvre l'après-dînée avec la petite meute de M. le comte de Toulouse. Madame la duchesse de Berry étoit à la chasse à cheval, et madame de Charolois, qui a permission de madame la Duchesse sa mère de monter à cheval présentement. Le soir on chanta, chez madame de Maintenon, le prologue et le premier acte d'*Atys* (1); ces petites musiques amusent fort le roi, qui s'y connoît parfaitement bien. — On eut des nouvelles de Landau du 10. On a perdu peu de monde les quatre derniers jours; le siége va fort bien, et l'on croit toujours que nous serons maîtres de la place le 20 de ce mois. Ce qui en pourroit retarder la prise de quelques jours, c'est que l'on dit que nous voulons prendre la garnison prisonnière de guerre. — Le duc de Shrewsbury a fait demander au roi la permission de venir ici prendre son audience de congé; le roi le lui a permis et lui a donné jour à lundi.

Vendredi 18, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin, et prend plaisir à faire travailler dans son jardin à des embellissements nouveaux et qui coûtent peu; il donne pour cela de sa cassette trente pistoles par semaine. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. — On mande d'Allemagne que l'archiduc a écrit à l'électeur palatin qu'il seroit prêt à rentrer dans des négociations de paix avec la France, si on vouloit bien adoucir les propositions qu'on lui a faites jusqu'ici, et que l'électeur palatin se chargeoit de faire savoir les intentions de l'archiduc à la reine de la Grande-Bretagne et aux États Généraux; ce qui fait croire que cette nouvelle n'est pas sans fonde-

(1) Paroles de Quinault, musique de Lully.

ment, c'est que l'armée de l'archiduc et de l'empire est plus foible beaucoup qu'on ne l'auroit cru, les princes allemands n'ayant fourni que leur contingent et aimant mieux faire revenir chez eux le reste de leurs troupes que de les vendre avec assurance presque entière de n'être point payées.

Samedi 19, *à Marly*. — Le roi reçut le matin la maison de ville de Paris, qui lui apporta le scrutin; le petit-fils du premier président de la cour des aides harangua le roi. La maison de ville le harangue toujours à genoux, comme représentant le tiers état; ce n'est point le prévôt des marchands qui harangue quand c'est pour apporter le scrutin. M. de Pontchartrain leur donna à dîner, et le roi donna ordre qu'on leur fît voir les eaux de Marly après leur dîner. Le roi travailla avec M. Voisin depuis trois heures jusqu'à cinq; il alla se promener ensuite; après la promenade il alla chez madame de Maintenon comme à l'ordinaire. M. Voisin y vint, et lui porta des nouvelles de Landau du 16, arrivées par un courrier; les dernières lettres qu'on en avoit eues étoient du 10. Nous sommes maîtres du chemin couvert; on a fait la descente du fossé à la contre-garde qui couvre la demi-lune, et qui est revêtue; le mineur y est attaché. On attaque en même temps la contre-garde qui couvre le réduit qui n'est que de terre, et qui est déjà fort éboulée. On compte que le 18 on sera maître de ces deux ouvrages.

Dimanche 20, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon; l'après-dînée il alla courre le lièvre avec les chiens du maréchal de Tallard, et on en prit quatre. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. Pelletier. Le roi déclara qu'il seroit à Fontainebleau quinze jours plus qu'il ne l'avoit résolu d'abord; il en devoit revenir le 27 septembre, il n'en reviendra que le 11 octobre. M. le chancelier lui avoit proposé que le conseil n'y allât point, comptant que le roi n'y seroit que quatre se-

maines, mais le voyage étant allongé, les parties attendroient trop longtemps; ainsi le conseil viendra comme les autres années. — Le duc de Charost, qui revient de Calais, a eu permission du roi de le venir saluer ici, et le roi lui a donné pour le reste du voyage un logement qui vaquoit. Le roi en a donné un aussi au maréchal de Matignon, qui revient de voir le roi d'Angleterre; il y a quinze jours que ce logement lui étoit destiné, mais il ne l'a su qu'à son retour.

Lundi 21, *à Marly*. — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet au duc de Shrewsbury, et quoique ce fut une audience de congé, il n'y eut point d'introducteur d'ambassadeurs, ce qui se fait toujours aux audiences de congé des ambassadeurs qui ont fait leurs entrées. Le duc de Shrewsbury a regardé cela comme une grâce. Le roi lui a fait donner par M. de Torcy son portrait enrichi de diamants, qu'on estime 20,000 écus. Après son dîner, le roi vit la duchesse de Shrewsbury, qui avoit dîné chez madame la princesse de Conty. Ils partiront pour retourner en Angleterre un peu après que le roi sera parti pour Fontainebleau. Après l'audience de la duchesse de Shrewsbury, le roi alla tirer. — Toutes les nouvelles d'Allemagne portent que la peste augmente considérablement à Vienne; cependant l'archiduc n'en est point encore sorti, mais les ministres étrangers et les principaux courtisans en sortent, et il s'est enfin résolu à suivre leurs conseils et leur exemple. L'impératrice Amélie en est déjà partie avec les archiduchesses ses filles.

Mardi 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et puis alla se promener dans les hauts de Marly, et vit jouer au grand mail. Monseigneur le duc de Berry et madame la Duchesse allèrent à Paris à l'opéra, à la foire Saint-Laurent; madame la duchesse de Berry donna la foire à dix-sept

dames qui étoient avec elle, donna beaucoup à l'opéra et à tous les spectacles qui sont dans la foire, et jeta de l'argent au peuple dans les rues. On leur avoit porté à souper dans leurs loges avant que l'opéra finît; ils ne revinrent ici qu'à cinq heures du matin. — On eut des nouvelles du siége de Landau par l'ordinaire, mais elles ne sont que du 15, et on en avoit eu du 16 par le courrier. On croit que le premier qui arrivera apportera la nouvelle de la prise de la place. — Madame de Prades, fille du maréchal de Villeroy, est morte en Portugal; on avoit dit il y a deux mois qu'elle étoit morte, et même sa famille en avoit pris le deuil, mais la nouvelle ne s'étoit pas trouvée vraie.

Mercredi 23, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et fit ensuite porter son dîner chez madame de Maintenon; après dîner il courut le lièvre avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — M. de la Garde (1), qui avoit été à la reine mère et qui avoit eu le gouvernement de Furnes, est mort à quatre-vingt-douze ans chez lui, en Provence; il avoit une pension du roi et jouissoit encore des appointements de gouverneur de Furnes. Il a fait sa légataire universelle la marquise de Simiane, fille de M. de Grignan, dont il étoit proche parent. — Les dernières lettres de Roussillon, qui sont du 14, ne parlent que de la révolte de la Catalogne qui augmente tous les jours. On mande que les habitants de la plaine sont aussi animés présentement que la populace de Barcelone. Le roi d'Espagne veut que le duc de Popoli fasse le siége de cette capitale, et elle est investie par terre et par mer; mais on craint bien qu'il ne manque beaucoup de choses pour faire ce siége. Nous y avons encore seize bataillons

(1) Ce marquis de la Garde est celui auquel étaient adressées les lettres de la marquise d'Huxelles dont nous avons donné quelques fragments de 1704 à 1712.

françois; mais le roi d'Espagne n'a guère d'autre infanterie sur quoi il puisse compter, excepté ses régimens des gardes.

Jeudi 24, *à Marly*. — Le roi apprit à son réveil la prise de Landau; c'est M. de Menestrel-Luteau, frère de la maréchale de Bezons, qui en a apporté la nouvelle. Le prince Alexandre de Wurtemberg, qui en étoit gouverneur, fit battre la chamade le 19 au matin; mais, comme on ne convint pas des conditions, on recommença à tirer le soir. Le 20 au matin on battit encore la chamade, et ils consentirent à se rendre prisonniers de guerre. Le prince de Wurtemberg, après la capitulation, alla dîner chez le maréchal de Villars, et le soir on nous livra une des portes de la ville; le roi en a donné le gouvernement au marquis de Biron. — Le roi, après la messe, alla se promener dans les jardins, et l'après-dîner alla tirer. — L'électeur de Bavière arriva hier au soir à Surênes; M. d'Antin lui a porté ce matin la nouvelle de la prise de Landau. Il viendra ici dimanche voir le roi. — On chantera ici dimanche après dîner, à la paroisse, le *Te Deum* pour la prise de Landau, et on le chantera jeudi à Paris.

Vendredi 25, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il se promena l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, le roi fit jouer, par ses musiciens la comédie du *Médecin par force* (1). — Madame de Polignac devoit aller dans le carrosse de madame la duchesse de Berry à Petit-Bourg, et de là à Fontainebleau; M. de Polignac y avoit consenti, mais madame de Mailly sa mère s'y est opposée. Elle vouloit que sa fille n'allât à Fontainebleau qu'avec elle, et n'y vouloit pas aller dès le commencement du voyage. La fille a insisté pour suivre madame la duchesse de Berry, et la mère fâchée a pris le parti de n'aller point

(1) *Le Médecin malgré lui* de Molière.

du tout à Fontainebleau et a emmené sa fille à Paris. Madame la duchesse de Berry s'en est pris à M. de Polignac et lui a parlé même très-fortement sur cela. — Le roi a permis à M. de Bonnac, son envoyé en Espagne, de revenir ici; on l'envoie ambassadeur à Constantinople, et le marquis de Brancas, nommé à l'ambassade d'Espagne et qui avoit permission de revenir ici pour quelques jours, a ordre de s'en aller droit à Madrid.

Samedi 26, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin, et travailla l'après-dînée avec M. Voisin. La reine d'Angleterre vint ici de Chaillot sur les cinq heures et s'y en retourna à sept; le roi son fils est parti de Commercy, où il a été quelques jours avec M. de Vaudemont, et est allé prendre les eaux à Plombières. — L'électeur palatin fait quelques propositions de paix de la part de l'archiduc; mais on croit jusques ici que ce n'est que pour nous amuser et pour nous empêcher d'agir le reste de cette campagne; ainsi cela ne changera rien au dessein qu'on a pris et que nous ne savons point encore. Toutes les lettres de l'armée disent qu'on va faire le siége de Fribourg. — Le roi a nommé d'Iberville pour aller à Londres en qualité de son envoyé, en attendant qu'on ait nommé un ambassadeur, mais il ne partira que quand le duc d'Aumont sera revenu ici.

Dimanche 27, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier; il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon. A cinq heures il alla à la paroisse, où il entendit le salut et fit chanter le *Te Deum*; au retour de la paroisse il entra chez lui, et à six heures et demie l'électeur de Bavière y vint et fut quelque temps enfermé avec lui dans son cabinet. Le roi ensuite passa chez madame de Maintenon, et l'électeur alla jouer dans le salon avec monseigneur le duc de Berry, les dames et les courtisans; il y revint encore jouer, après avoir soupé chez M. d'Antin. On avoit fait voir, l'après-dînée, à l'électeur toutes les eaux de Versailles avant qu'il

vint à Marly. — On attend à tous moments le chevalier de Valory, fils de Valory, qui a conduit le siége de Landau, qui doit apporter ici les drapeaux pris dans cette place, et par qui on saura le détail des troupes qui composoient la garnison et qui en doivent être sorties le 22. On a donné un congé de trois mois au prince Alexandre de Wurtemberg, qui en étoit gouverneur.

Lundi 28, *à Marly*. — Le roi, après la messe, travailla avec M. de Pontchartrain; il alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. — L'abbé de Laval, à qui le roi avoit donné l'évêché d'Ypres, est mort; ce seront les Hollandois qui disposeront présentement de cet évêché, ce qui fait qu'on regrette encore davantage celui qui vient de mourir. — On apprend par les dernières nouvelles arrivées de Catalogne par l'ordinaire que les troupes allemandes qui étoient dans Ostalrich et qui sont embarquées, avoient remis la place au comte de Fiennes, qui commande les troupes du roi en Roussillon. Il a paru que leur intention étoit de la livrer aux révoltés de Catalogne, et le comte de Fiennes, qui n'en doutoit pas et qui voyoit des troupes de ces révoltés entre Ostalrich et lui, marcha à eux pour les combattre. Ils ne l'attendirent point, le voyant marcher à eux, et Nebot, qui les commandoit, s'est sauvé dans la montagne, toutes ses troupes dispersées; ainsi le gouverneur allemand a été contraint de livrer la place aux François qui étoient à ses portes. Le comte de Fiennes avoit l'ordre du roi d'Espagne pour se saisir de cette place en son nom.

Mardi 29, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances, après quoi il travailla avec M. Desmaretz; il travailla avec M. Voisin l'après-dînée; il avoit fait porter son dîner chez madame de Maintenon. A cinq heures il alla se promener dans les hauts de Marly, et vit jouer au grand mail; on lui mena un joueur nouveau qui est de Languedoc, et qui joue encore mieux que les joueurs ordinaires qu'il fait venir ici

et qui passoient pour les meilleurs joueurs de France. — Le chevalier de Valory arriva; il étoit parti le 28 de Landau. La garnison en sortit le 22; il y avoit quatre mille huit cents hommes que l'on mène dans la haute Alsace, et il en est resté douze cents blessés dans la place. On y a trouvé soixante pièces de canon, mais presque toutes hors d'état qu'on s'en puisse servir; il n'y avoit plus que vingt milliers de poudre, et le prince de Wurtemberg dit que c'est la raison qui l'oblige de se rendre aux conditions qu'on lui a imposées. Le chevalier de Valory a apporté trente-neuf drapeaux de Landau.

Mercredi 30, *à Petit-Bourg.* — Le roi tint le matin le conseil d'État à Marly; il y dîna et en partit à deux heures et demie; il avoit dans son carrosse madame la duchesse de Berry auprès de lui, les deux mesdames les Duchesses et mademoiselle de Charolois dans le devant, monseigneur le duc de Berry à une portière et madame la princesse de Conty la jeune à l'autre. Madame, qui dans les voyages du roi est toujours dans son carrosse, n'a point voulu y venir, parce qu'elle a une petite incommodité qui l'auroit obligée d'arrêter quelquefois; elle est venue ici dans son carrosse. En arrivant ici le roi s'est promené dans les jardins, et, après qu'il eût passé chez madame de Maintenon, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry jouèrent au lansquenet avec les courtisans. Madame la princesse de Conty, fille du roi, arrivera demain à Fontainebleau; elle n'est point venue ici. Elle a enfin conclu son marché pour l'hôtel de Lorges à Paris, qu'elle avoit grande envie d'avoir; elle en donne 100,000 francs argent comptant, elle en donnera 5,000 francs par an durant sa vie. Après sa mort elle assure 80,000 francs au duc de Lorges, à qui la maison reviendra.

Jeudi 31, *à Fontainebleau.* — Le roi, malgré la pluie, se promena le matin à Petit-Bourg; il en partit à deux heures et demie, et arriva ici à six heures. — Le roi

donne au duc d'Aumont 100,000 écus, sa
présentement et 50,000 francs durant
a voulu le récompenser de la grande
faite à son ambassade d'Angleterre, e
de la perte qu'il a faite à l'incendie de s
avons reçu par l'ordinaire des nouvelle
du Rhin; elle ne fait jusques ici aucun
travaille à combler les ouvrages devan
parer les brèches. Les lettres sont du 26.

Vendredi 1er *septembre, à Fontainebleo* ...
vailla le matin avec le P. le Tellier, et
dînée. Le roi a fait meubler magnifiqu
ment qu'il a donné au comte de Saaro
évêque d'Ypres est mort dans son évêcl
maison de Laval et fort estimé. C'est u
pour la religion, et le roi ayant cédé Yp
droit de nommer à cet évêché. — Le soi
musique chez madame de Maintenon.

Samedi 2, à Fontainebleau. — Le roi,
courut le cerf; au retour de la chasse i
M. Voisin. — On a reçu des nouvelles de
28. Nous sommes toujours dans les mê
l'armée ennemie ne fait aucun mouveme
On a reçu des lettres de Pologne qui font
un grand parti en ce pays-là pour le ro
mande que le roi Auguste a fait arrêter
principaux seigneurs qu'il envoie prison
on nomme parmi ces prisonniers Jablonow
crois, frère de la mère du roi Stanislas. O
que le crédit du roi de Suède auprès du G
est bien plus grand qu'on ne le croyoit pa
nouvelles qu'on en avoit eues; il a fait dépo
qui lui étoit fort contraire, et qui avoit fait
paix avec les Moscovites, et qu'il avoit fait
beaucoup d'autres changements dans cette

Dimanche 3, à Fontainebleau. — Le roi

d'État, et alla tirer l'après-dînée. — Il arrive souvent des courriers du maréchal de Villars; les dernières lettres sont du 30. On ne dit point encore ce que nous allons entreprendre. On parle beaucoup de propositions de paix que fait l'électeur palatin pour la paix avec l'empereur et l'empire, mais ces propositions-là ne nous empêchent point de prendre nos mesures pour agir quand il en sera temps. — Le roi, deux jours avant que de partir de Marly, permit aux ambassadeurs de Savoie, dont l'un vient en France et l'autre en Angleterre, de venir lui faire la révérence, et il les reçut avec beaucoup de bonté dans son cabinet; celui qui demeurera ici s'appelle le baron Pronde, et celui qui va en Angleterre s'appelle le marquis Trevier.

Lundi 4, *à Fontainebleau.* — Le roi prit médecine, et après son dîner travailla avec M. de Pontchartrain. M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans, qui étoient demeurés pour quelques jours à Paris, arrivèrent ici. Le soir il y eut comédie; monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry y allèrent. Il y aura comédie trois fois la semaine; le roi ne va point à ces comédies-là, et quand il en voit chez madame de Maintenon, ce sont des pièces jouées par ses musiciens, où personne n'entre que les dames qui sont avec elle. — M. le cardinal de Bouillon, voyant les conférences finies à Utrecht, où il ne s'est point agi de ses intérêts, et n'ayant plus d'affaires en Hollande, en partit il y a deux mois, et a demeuré depuis ce temps-là à Ruremonde, chez l'évêque, qui est de ses amis. On mande qu'il vient d'en partir et qu'il s'en va à Rome.

Mardi 5, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, travailla ensuite avec M. Desmaretz, travailla avec M. Voisin l'après-dînée, et puis alla se promener à l'entour du canal. — L'électeur de Bavière a acheté 140,000 francs une maison à Saint-Cloud. On croit que c'est à intention de la donner à mademoiselle de

Montigny, pour qui il y a longtemps qu'il a beaucoup d'amitié. Elle est arrivée depuis quelques jours de Compiègne, où elle retourne avec l'électeur quand il aura fait un tour ici, et en attendant qu'il parte elle va habiter cette maison de Saint-Cloud. — On mande de Londres que la reine a fait une proclamation pour casser le parlement, et une autre proclamation pour rassembler un nouveau parlement le 13 de novembre. Brumley, orateur de la chambre basse, a été fait secrétaire d'État en la place de milord Darmouth, à qui on donne un emploi plus considérable que celui qu'il avoit, et on ne doute point que M. Hanmer, que nous avons vu ici, ne soit fait orateur de la chambre basse au parlement prochain. — Le roi a aujourd'hui soixante et quinze ans accomplis.

Mercredi 6, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie. — Il est venu depuis hier trois courriers de M. de Villars. On ne dit point les nouvelles qu'ils apportent; on sait seulement par les lettres du 2, qui sont les plus fraîches, que notre armée n'avoit fait aucun mouvement. — Toutes les nouvelles qu'on a d'Allemagne disent que la peste augmente à Vienne et que l'archiduc n'en est point encore sorti. La peste est aussi à Ratisbonne; tous les députés des princes en veulent sortir, et on transfère la diète à Augsbourg. Il y a de grands ordres donnés dans les autres villes d'Allemagne pour empêcher que le mal contagieux ne communique, et on n'en veut plus recevoir de lettres.

Jeudi 7, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever, donna audience dans sa chambre aux députés des États de Languedoc; l'évêque de Mende portoit la parole; ce député a neuf harangues à faire. M. le duc du Maine, gouverneur de la province, leur donna un dîner magnifique, comme il a accoutumé de faire tous les ans. Le roi, après

la messe, tint le conseil d'État, parce qu'il n'avoit pas pu finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. Le roi courut le cerf l'après-dînée, et fit la plus belle chasse du monde; madame la duchesse de Berry étoit à la chasse, à cheval, avec beaucoup de dames. Le cerf, en sortant d'un endroit fort fourré, vint à la calèche du roi qui étoit dans une fort petite route, et le roi le détourna avec un coup de fouet donné fort à propos. — L'abbé Regnier (1), un des quarante de l'Académie françoise et qui en étoit secrétaire perpétuel, est mort à Paris; il avoit plus de quatre-vingts ans. Il laisse deux petites abbayes vacantes. Il étoit aussi de l'académie de la Crusca; il avoit fait beaucoup de vers en latin, en italien, en espagnol et en françois.

Vendredi 8, *jour de la Notre-Dame, à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; l'après-dînée il alla à vêpres et au salut; le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Le roi d'Espagne a fait écrire par madame la princesse des Ursins au marquis de Thouy qu'il vouloit se servir de lui cette année et qu'il allât à Pau, où il recevroit ses ordres. Le marquis de Thouy auroit bien voulu que le roi lui commandât d'y aller; le roi s'est contenté de le lui permettre. Il est capitaine général dans les troupes d'Espagne; il est venu ici prendre congé du roi. — Toutes les lettres de Pologne et d'Allemagne portent que le Grand Seigneur veut rétablir le roi Stanislas; il y a déjà un grand corps de Turcs et de Tartares à Cochin sur le Niester. Le roi Stanislas et le palatin de Kiovie sont dans cette armée, mais on ne dit point ce que fait le roi de Suède; on le croit toujours auprès d'Andrinople. Le roi Auguste a fait publier des universaux, et appelle à son secours les Moscovites qui ont renouvelé leur traité avec lui.

---

(1) François-Séraphin Regnier des Marais.

Samedi 9, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie. On fait faire sur le théâtre une loge pour l'électeur de Bavière, qui ne doit demeurer ici que huit jours; il est arrivé ce soir à neuf heures, et ne verra le roi que demain. Il est logé dans un appartement qu'on a accommodé au bout de la galerie des Chevreuils, et outre cela le duc d'Antin lui a donné le sien qui touche à la galerie des Chevreuils de l'autre côté, et on a fait ouvrir cette galerie qui fait la communication des deux appartements, si bien qu'il est magnifiquement et commodément logé. Le duc d'Antin lui donnera à dîner et à souper. On s'assemblera chez lui pour jouer, quand le jeu ne sera point chez madame la duchesse de Berry, et on a commencé dès ce soir après son souper, et on joue un très-gros jeu au lansquenet.

Dimanche 10, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il fut enfermé quelque temps avec l'électeur, et puis travailla avec M. Pelletier jusqu'à cinq heures. Le matin, après son lever, il avoit donné audience au général des Capucins (1) dans sa chambre; ce général a le traitement comme les envoyés des têtes couronnées; l'introducteur des ambassadeurs le présente, et le roi lui avoit envoyé des carrosses pour venir à l'audience. En Espagne ils ont les honneurs des grands. A cinq heures le roi alla se promener autour du canal, seul dans sa calèche; madame la duchesse de Berry étoit avec des dames dans une autre calèche, à côté de celle du roi. L'électeur étoit dans un carrosse de M. d'Antin avec quelques courtisans; madame la Duchesse étoit dans une gondole, et le spectacle étoit magnifique par la quantité

(1) Le P. Michel Ange de Raguse.

de monde qui étoit à cette promenade. — Plusieurs gens mandent de l'armée que le bruit est répandu parmi les ennemis que l'archiduc est mort; on en mande même beaucoup de circonstances. Cette nouvelle est encore venue par plusieurs autres endroits; cependant on ne la croit point ici, parce que le roi en auroit eu apparemment des courriers.

Lundi 11, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de dépêches; il courut le cerf l'après-dînée. Le soir il y eut musique chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie; l'électeur de Bavière y étoit dans la loge qu'on lui a fait accommoder sur le théâtre. On joue chez lui fort gros jeu, qui commence après qu'il a entendu la messe; il dîne et soupe toujours dans son appartement, où M. d'Antin lui fait servir une table magnifique, et on y joue après dîner quand il ne va point à la chasse et après souper encore; les dames y vont. — Plusieurs particuliers ont reçu les mêmes lettres que le roi sur la mort de l'archiduc, cependant on continue ici à n'en rien croire; il viendroit des avis de toutes parts si cette nouvelle étoit vraie. — Madame la duchesse de Bouillon s'est trouvée considérablement mal à Paris; elle a été longtemps sans connoissance; elle est revenue à force de prendre de l'émétique.

Mardi 12, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz; il alla tirer après son dîner, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. — On n'a eu aucune nouvelle qui puisse faire croire les bruits qui avoient couru de la mort de l'archiduc; ainsi ce bruit-là tombe. — Le marquis de Souliers, chevalier d'honneur de Madame, est mort à Paris. Madame lui avoit promis, il y a déjà quelque temps, en cas qu'il vînt à mourir, de donner sa charge à un frère qu'il a en Provence, que nous ne connoissons point et qui n'a jamais paru en ce pays-ci; il avoit écrit en mou-

rant une lettre fort touchante à Madame pour l'en faire souvenir. Madame a tenu sa parole; elle n'avoit même pas besoin de cette lettre-là pour la tenir. — Après la mort de Monseigneur, le roi donna à Blouin le haras qu'il avoit en Normandie; ce haras est auprès de Coutances. Blouin vient d'acheter le gouvernement de cette petite ville, où il n'y avoit que fort peu d'appointements, et le roi, qui est fort content de Blouin qui le sert à merveille, vient d'y attacher 12,000 francs d'appointements qui seront payés par la province de Normandie.

Mercredi 13, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État; il vouloit s'aller promener l'après-dînée autour du canal, mais il faisoit si vilain temps que cela l'en empêcha. Il avoit dîné chez madame de Maintenon, où il y eut grande musique le soir. Monseigneur et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie. L'électeur de Bavière, qui devoit partir samedi, ne partira que mardi; il y a toujours grand jeu chez lui quand il n'est pas à la chasse ou à la comédie. Madame la comtesse de Solre et mademoiselle sa fille vinrent ici prendre congé du roi; elles vont à Madrid, où mademoiselle de Solre va épouser le prince Robecque, qui est grand de la première classe; et la reine d'Espagne fera madame sa femme dame du palais avec 10,000 francs d'appointements. Madame la comtesse de Solre n'a pu se résoudre à quitter sa fille et va passer quelques temps en Espagne avec elle. — Par les lettres du 9 de notre armée on apprend qu'elle devoit marcher deux ou trois jours après pour passer le Rhin.

Jeudi 14, *à Fontainebleau*. — Le roi, après la messe, passa chez madame de Maintenon. L'après-dînée il courut le cerf et en prit le plus gros qu'il eût pris de sa vie; l'électeur de Bavière dit qu'il n'en avoit jamais vu un si gros en Allemagne, où ils sont bien plus gros qu'en France. Le soir il y eut petite musique chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Berry tint apparte-

ment, où l'électeur vint jouer; elle fut obligée de quitter le jeu parce qu'elle se trouva un peu incommodée et se coucha. — Le roi a donné à M. Mesnager, qui étoit son troisième plénipotentiaire à Utrecht et qui y a fait beaucoup de dépenses, une pension de 10,000 francs. — Le comte de la Marck, maréchal de camp dans l'armée d'Allemagne, est tombé en apoplexie, et l'apoplexie s'est tournée en paralysie sur tout le côté gauche; il s'en va prendre les bains à Aix-la-Chapelle. — M. le duc d'Orléans et madame la duchesse d'Orléans ont eu des nouvelles de M. le duc de Chartres leur fils, qui est demeuré à Versailles, qui les inquiète fort pour sa santé, et madame la duchesse d'Orléans s'y en ira si le mal continue.

Vendredi 15, *à Fontainebleau*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier de notre armée qui a passé le Rhin le 12 à Fort-Louis et à Kehl. Le courrier a fait grande diligence; on en a à cette heure des nouvelles plus promptement qu'on n'en avoit. — Le courrier qui portoit à M. de Savoie l'échange des ratifications de son traité avec le roi d'Espagne, qui lui cède le royaume de Sicile, passa ici il y a quelques jours; ce prince n'attendoit que cela pour passer à son nouveau royaume où il mène madame la duchesse de Savoie sa femme. Il va s'embarquer incessamment à Villefranche sur les vaisseaux de l'amiral Jenning. — Le mal de M. le duc de Chartres continue; il a des foiblesses de temps en temps. Madame la duchesse d'Orléans envoie demain des relais et ira dimanche matin à Versailles pour être auprès de lui.

Samedi 16, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite assez longtemps avec M. Desmaretz; l'après-dînée il alla courre le lièvre avec les chiens du maréchal de Tallard. Le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. — Les bruits qui avoient couru il y a quelques mois, que les Siciliens au-

roient peine à se soumettre à M. de Savoie, n'étoient point du tout fondés; ils lui ont envoyé une députation de gens considérables pour lui témoigner la joie qu'ils auront de l'avoir pour leur roi, et ils se préparent à le recevoir magnifiquement à Palerme et à Messine. Il n'a pas encore pris le titre de roi, mais il le prendra incessamment. — M. d'Abzac, que M. le comte de Saaros avoit envoyé à Madrid, vient d'en arriver et a apporté à son maître des lettres de LL. MM. CC. qui le traitent de haut et puissant prince, et lui envoient 10, 000 écus, lui faisant faire des excuses par la princesse des Ursins de ce qu'ils ne peuvent pas faire davantage présentement. Ils ont donné un assez beau diamant à d'Abzac son envoyé.

Dimanche 17, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État, dîna chez madame de Maintenon, et travailla chez lui après dîner jusqu'à cinq heures avec M. Pelletier; ensuite il alla se promener autour du canal, seul dans sa petite calèche. Madame la duchesse de Berry étoit dans une autre calèche à côté de celle du roi, monseigneur le duc de Berry et la plupart des courtisans à cheval, madame la princesse de Conty et mademoiselle de Charolois sa sœur étoient à cheval aussi et avoient avec elles mesdames de Rupelmonde et de Maillebois. L'électeur étoit avec quelques courtisans dans le carrosse du duc d'Antin. — Les bulles sont enfin arrivées pour l'évêché de Beauvais et même les cardinaux ont accordé le gratis à l'évêque, le pape leur ayant témoigné que cela lui feroit plaisir. Cette nouvelle en a fait beaucoup à M. le duc de Beauvilliers, qui aime fort M. son frère.

Lundi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi tint encore conseil de dépêches, quoiqu'il l'eût tenu il y a huit jours et qu'il ne le tienne tout au plus que tous les quinze jours. Il alla courre le cerf l'après-dînée et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — On mande de Versailles que madame la duchesse d'Orléans a trouvé M. le duc de Chartres en moins mauvaise

santé qu'elle ne croyoit; on le mènera demain à Paris pour lui faire changer d'air. — Le grand prévôt, qui avoit 100,000 écus de brevet de retenue sur sa charge, a demandé une augmentation de 30,000 écus pour ses cadets; le roi le lui a accordé. — Le dernier courrier du duc d'Aumont nous apprend que ce duc n'arrivera qu'au retour de Fontainebleau.

Mardi 19, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite longtemps avec M. Desmaretz; il dîna chez madame de Maintenon, où il ne dîne d'ordinaire que les mercredis et les dimanches, mais il a avancé le dîner d'un jour, parce qu'il est demain jeûne. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Voisin chez madame de Maintenon. L'électeur de Bavière devoit partir aujourd'hui, mais son départ est différé; il se divertit fort ici, et on ne dit plus quand il partira. — Il arriva un courrier de notre armée d'Allemagne, mais on ne dit point quelle nouvelle il a apportée. On croit dans notre armée qu'elle n'entreprendra plus rien le reste de cette campagne, la saison étant déjà fort avancée, et on prétend qu'il y a de grandes propositions de paix. — M. le duc de Chartres est arrivé à Paris, et les médecins assurent qu'il n'y a point de danger. — Quoique plusieurs gens, et des plus considérables de l'armée, croient qu'on n'entreprendra plus rien le reste de cette campagne, il nous paroît ici que le roi a envie qu'on entreprenne quelque chose.

Mercredi 20, *à Fontainebleau*. — Le roi tint conseil d'État, et sur les cinq heures il alla se promener autour du canal; la promenade fut un spectacle magnifique: beaucoup de dames et de courtisans à cheval, grand nombre de carrosses et une infinité de peuple (1). Au re-

(1) « Il y a eu deux fois la semaine pêche du cormoran et promenade royale le long du canal. Le roi menoit lui-même sa calèche ainsi que madame la duchesse de Berry la sienne qui marchoit toujours à côté de celle du roi et qui

tour de la promenade il y eut musique chez madame de Maintenon et grand jeu chez madame la duchesse de Berry. — On mande de Paris que M. le duc de Chartres continue à se porter mieux, mais cependant sa santé n'est pas encore bien affermie. — Le roi fit entrer le comte de la Mothe dans son cabinet; il avoit toujours été fort mal avec lui depuis le siége de Lille, et son malheur avoit encore augmenté après la prise de Gand. Le roi lui dit qu'il s'étoit informé plus particulièrement des reproches qu'on lui faisoit dans ces deux occasions là, qu'il n'avoit pas tant de tort qu'il l'avoit cru d'abord, et qu'il lui feroit plaisir quand l'occasion s'en présenteroit.

Jeudi 21, *à Fontainebleau*. — Le roi tint encore le conseil d'État, parce qu'il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit; c'étoit son jour de courre le cerf, mais il ne court point les fêtes de peur que quelqu'un de l'équipage ne perde la messe. Il alla tirer l'après-dînée,

---

étoit toute dorée, de même que les harnais des chevaux. L'habit de cette princesse étoit toujours d'une étoffe fort riche et tout couvert de rubis, d'émeraudes et de diamants. Sa coiffure en étoit si remplie qu'on peut dire sans exagération que la vue en pouvoit à peine supporter l'éclat. Ces deux calèches étoient entourées de monseigneur le duc de Berry, de M. le duc d'Orléans, de M. le comte de Charolois, de madame la princesse de Conty, de mademoiselle de Charolois, de plusieurs autres dames superbement vêtues en habit de chasse, à cheval, de même que la plupart des seigneurs de la cour. Immédiatement après suivoient plus de cent carrosses à six et à huit chevaux, dans lesquels on voyoit Madame, madame la duchesse d'Orléans, madame la Duchesse, madame la princesse de Conty, ancienne douairière, madame la princesse de Conty, M. l'électeur de Bavière, M. le prince Ragotzi, M. le Grand, M. le prince de Vaudemont, M. le prince d'Enrichemont, MM. les cardinaux Gualtiero, de Rohan et de Polignac, M. le nonce, MM. les ambassadeurs, MM. les envoyés ou ministres qui sont en France, et plusieurs autres seigneurs et dames de la cour.

« Je n'entreprendrai point la description de la richesse et de la diversité des habits, il suffit de vous dire que l'imagination ne peut aller plus loin et, que les yeux en étoient éblouis, et à mesure que le roi montoit ou descendoit, on voyoit deux gondoles toutes dorées que des matelots habillés d'un gros damas bleu avec une frange d'or faisoient suivre cette royale troupe. La foule des spectateurs étoit très-grande. » (*Mercure* d'octobre, pages 219 à 222.)

et le soir il y eut petite musique chez madame de Maintenon. — Cronstrom, envoyé du roi de Suède, apporta au roi à Marly une lettre du roi son maître, et il est venu ici dire à S. M. qu'il avoit ordre de son maître de lui dire qu'il se préparoit à retourner dans son royaume, mais il ne dit point la manière dont il y retournera.

Vendredi 22, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier; il courut le cerf l'après-dînée, et on fit la curée dans l'allée qui va au Tibre (1), sous les fenêtres de madame de Maintenon où il y avoit beaucoup de peuple, ce qui aide beaucoup à faire trouver beau un spectacle. Le soir il y eut grande musique chez madame de Maintenon. On continue toujours ici à jouer un fort gros jeu chez l'électeur, mais il va jouer chez madame la duchesse de Berry quand elle joue chez elle. Il doit repartir mardi pour aller à la maison qu'il a achetée à Saint-Cloud; il n'y demeurera qu'un jour et s'en ira de là à Compiègne. — Madame la duchesse d'Orléans doit revenir ici dimanche, mais on commence à dire qu'elle n'y reviendra point parce que les incommodités de M. le duc de Chartres augmentent plutôt que de diminuer.

Samedi 23, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil de finances; il alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Voisin. Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent à la comédie; l'électeur y est toujours dans la loge qu'on lui a fait accommoder. — La reine d'Espagne, qui est dans le huitième mois de sa grossesse, a eu quelques accès de fièvre; on mande que le quinquina la lui a ôtée. M. de Bonnac, notre envoyé à cette cour, doit recevoir ces jours-ci ses lettres de recréance; le courrier qui les lui porte partit lundi. Le marquis de Brancas,

(1) Le parterre du Tibre dans les jardins de Fontainebleau.

nommé à l'ambassade d'Espagne, et le roi lui avoit écrit à Girone d'aller droit à Madrid; il n'avoit point reçu la lettre et étoit parti de Girone pour venir ici, ayant eu son congé de la cour. Il étoit arrivé chez lui auprès d'Avignon; on lui a envoyé un courrier pour l'en faire repartir incessamment et aller droit à Madrid; ainsi il ne viendra point ici.

Dimanche 24, à Fontainebleau. — Le roi finit le conseil d'État, dîna chez madame de Maintenon, travailla l'après-dînée chez lui avec M. Pelletier, et sur les cinq heures alla se promener au tour du canal dans sa petite calèche. — Boissieux, colonel d'infanterie et parent proche du maréchal de Villars, apporta le matin la nouvelle qu'on avoit forcé les retranchements que les ennemis avoient faits auprès de Fribourg; on avoit fait attaquer par trois endroits. Le comte du Bourg et le chevalier d'Asfeld commandoient chacun une de ces attaques et le maréchal de Villars vint à celle de du Bourg. On avoit cru qu'il y auroit beaucoup plus de monde derrière ces retranchements, mais il n'y avoit que trois ou quatre bataillons, dont deux se sont retirés dans Fribourg, et les autres vont tâcher de joindre M. de Vaubonne, qui est dans le val de Saint-Pierre, où il a emmené la plus grande partie des troupes qui devoient garder ces retranchements. On y a pris un colonel et quelques drapeaux; on croit qu'on va détacher quelque cavalerie pour aller à M. de Vaubonne.

Lundi 25, à Fontainebleau. — Le roi travailla avec M. de Pontchartrain; il courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Berry est toujours à cheval à ces chasses, et outre cela elle court presque tous les autres jours le loup, ou va à la chasse du sanglier avec monseigneur le duc de Berry. — Le marquis de Saint-Hérem, gouverneur de Fontainebleau, présenta un petit mémoire au roi pour demander une augmentation à une pension de 1,000 écus qu'il a, et deux heures après M. de Pontchar-

taire lui manda que le roi lui donnoit 1,000 écus de pension d'augmentation ; ainsi il a présentement 2,000 écus de pension, comme avoit feu son père qui étoit gouverneur de Fontainebleau. — Les dernières nouvelles qu'on a reçues de Pologne sont fort différentes de celles qu'on avoit eues auparavant ; elles portent que le roi de Suède est mort, et que le roi Stanislas et le palatin de Kiovie sont arrêtés à Bender par ordre du Grand Seigneur. Il y a même une lettre du palatin de Podolie, datée du 1er de ce mois, et qui porte que le roi de Suède mourut dans un château auprès d'Andrinople le 7 du mois d'août, et cette lettre confirme que le roi Stanislas est prisonnier à Bender.

Mardi 26, à Fontainebleau. — Le roi, après son lever, vit dans son cabinet l'électeur de Bavière ; il fut un quart d'heure avec lui et puis l'électeur prit congé. Le roi, après sa messe, tint conseil de finances comme à son ordinaire, et puis travailla avec M. Desmaretz ; il travailla le soir avec M. Voisin. L'électeur de Bavière partit d'ici à quatre heures en chaise de poste ; il avoit joué chez lui avant et après son dîner. Il a fait son décompte du jeu depuis qu'il est ici ; il perd 96,000 francs. — Le marquis du Rozel, lieutenant général qui ne sert point cette année, avoit 5,000 francs de pension ; le roi lui en a donné encore 2,000 d'augmentation. — Le pape a fait une constitution sur le livre du P. Quesnel et condamne cent deux endroits de ce livre. Le pape a donné au cardinal de la Trémoille une copie de la bulle qu'il envoie ici ; le nonce n'a point encore reçu cette bulle, et on ne sait point encore la manière dont on la fera registrer au parlement. Le roi a mandé le premier président et les gens du roi pour venir ici.

Mercredi 27, à Fontainebleau. — Le roi tint conseil d'État ; l'après-dînée il courut le cerf pour la première fois du voyage avec les chiens de M. le comte de Toulouse. — On sut par l'ordinaire des lettres du maréchal de Villars,

qui a fait un gros détachement de cavalerie pour suivre le général Vaubonne qui s'est retiré par le val Saint-Pierre, et Fribourg est entièrement investi présentement. Le roi, en disant la nouvelle, a ajouté : « A telle fin que de raison ; » ainsi il paroît que ce siége n'est pas tout à fait sûr. — Le baron Pronde, ambassadeur de Savoie, a reçu des lettres du marquis de Saint-Thomas, secrétaire d'État de S. A. R., qui lui mande que S. A. R. devoit s'embarquer avant la fin de ce mois. On ne sait point encore s'il ira descendre à Palerme ou à Messine; on lui prépare une réception magnifique dans ces deux villes.

Jeudi 28, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État ; il ne put pas finir hier toutes les affaires qu'il y avoit. Il alla dîner chez madame de Maintenon et l'après-dînée il alla tirer. Le soir il y eut une petite musique chez madame de Maintenon. — M. de Châteauneuf, notre ambassadeur en Hollande, est arrivé à la Haye. Les Hollandois nous envoient trois ambassadeurs, dont M. Buys est le premier, mais ils ne sont point encore partis. — On mande de Rome que don Livio Odescalchi, neveu du pape Innocent XI, est mort de la pierre ; l'empereur lui avoit donné la qualité de prince de l'empire, et sa principauté étoit mise sur la terre de Zirmich en Hongrie, qui est l'ancien Sirmium. — Le maréchal de Villars est à la tête des troupes qui poursuivent le général de Vaubonne, mais il a tant d'avance qu'on ne croit pas qu'on puisse le joindre. — Le duc d'Aumont prit son audience de congé à Windsor le 10 de ce mois. — L'ancien évêque d'Alet, qui s'appeloit Méliand, est mort à Paris.

Vendredi 29, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier ; l'après-dînée il courut le cerf et en prit trois bout à bout. Le soir il y eut grande symphonie chez madame de Maintenon. Le premier président, qui étoit venu ici sur la nouvelle constitution du pape, est tombé malade. — On eut par un courrier des lettres de

notre armée, du 26. Le maréchal de Villars a suivi M. de Vaubonne jusque dans la plaine de Filingen; M. de Vaubonne s'est retiré diligemment, et il est à Rottweil. Le maréchal est revenu au camp de Fribourg dont on va faire le siége, et l'on trouve grande abondance de fourrage en ce pays-là, quoiqu'on eût fait courre le bruit que M. de Vaubonne y avoit fait faire le dégât. — On va diminuer les monnoies pour faciliter le commerce. La diminution commencera le 1er décembre, et sera de dix sols sur un louis et de deux sols six deniers par écus, qui est la proportion, et de deux mois en deux mois on diminuera de la même somme jusqu'à ce que les louis soient à quatorze livres et les écus à trois livres dix sols, qui est à peu près la valeur intrinsèque.

Samedi 30, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances, courut le cerf l'après-dînée pour la première fois du voyage avec les chiens de M. du Maine, et fut très content de la chasse. — Le comte Maffei, un des plénipotentiaires de M. de Savoie à Utrecht, fit la révérence au roi, sortant de son cabinet pour aller à la messe, et en fut très-bien reçu. M. de Savoie l'a fait son grand maître de l'artillerie; il s'en retourne à Turin, suivra son maître en Sicile, et on croit qu'on le fera gouverneur de Messine. — Le premier président, dont la maladie commence assez violemment, consent que MM. les gens du roi, qui étoient venus ici pour la même affaire que lui, donnent leur mémoire au roi. — M. le duc de Chartres est considérablement mieux, et madame la duchesse d'Orléans reviendra ici demain. — Monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent le soir à la comédie. Le roi travailla le soir avec M. Voisin chez madame de Maintenon.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.